Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1888unse_1

Albert Lemoine

REVUE

DES

DEUX MONDES

LVIIIe ANNÉE — TROISIÈME PÉRIODE

TOME LXXXVII. — 1er MAI 1888.

Paris.— Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LVIIIe ANNÉE — TROISIÈME PÉRIODE

TOME QUATRE-VINGT-SEPTIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1888

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LA VOCATION

DU

COMTE GHISLAIN

DEUXIÈME PARTIE (1).

VIII.

Le contraire de l'amour n'est pas l'aversion, c'est l'indifférence. La haine n'oublie pas. Mlle de Trélazé pensait très souvent au comte de Coulouvre. Quoique son frère Fernand, silencieux comme le tombeau, n'eût révélé à personne sa déplorable méprise, elle ne pouvait la pardonner à Ghislain. Elle le considérait comme le vrai coupable. Pourquoi s'était-il trouvé là, dans cette charmille? Que n'était-il resté à Bois-le-Roi? Ce baiser qu'elle avait donné, il lui semblait que ce grand jeune homme le lui avait dérobé par violence ou par ruse, qu'il l'avait pris malignement, frauduleusement, et voilà la justice féminine.

Son frère lui avait dit :

— Tu es absurde, ma chère. *Primo,* il est bien innocent de ton étourderie, et *secundo,* si tu veux qu'il oublie, oublie toi-même.

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

Elle n'entendait pas raison. Elle répondit que M. de Coulouvre lui était odieux, qu'il lui déplaisait souverainement, qu'elle s'arrangerait pour ne plus le revoir. Fernand n'insista pas, il avait bien autre chose en tête. La Société de géographie de Paris préparait un banquet en son honneur, et il se repaissait des fumées de sa jeune gloire.

Mlle de Trélazé était fort attachée à sa cousine germaine, Mlle de Valbreuse. On avait habité ensemble un couvent, et on venait de passer à Cannes un hiver très mondain. Ces demoiselles ne comprenaient pas qu'elles pussent vivre sans se voir. Les jeunes filles commencent presque toutes par le roman de l'amitié, qui prépare à l'autre, et qui n'est pas toujours le moins romanesque des deux. Léa écrivit un soir une longue lettre à sa cousine. Après avoir raconté le mortel et dévorant chagrin que lui causait l'absence de sa chère Sophie, après avoir ajouté que son unique consolation était la pensée que son désespoir était partagé, elle continuait ainsi :

« On mène ici une vie bien tranquille, tout unie, un peu monotone, tout à fait dans le goût de maman, dont l'idée est que le parfait repos ressemble beaucoup au parfait bonheur, que les existences bien réglées doivent faire aussi peu de bruit que possible, marcher sur la pointe des pieds, un doigt sur la bouche... Chut! ne parlez pas si haut!.. Nous nous faisons, ma Sophie, une autre idée des joies parfaites. Il nous faut un peu plus de mouvement, un peu de tapage, des incidens divers et choisis; une aventure ne nous dégoûterait pas, pourvu qu'elle fût agréable, bien entendu, car il en est de si fâcheuses qu'on ne peut s'en souvenir sans un frémissement d'horreur.

« Oui, ma chérie, j'ai éprouvé, en arrivant ici, une cruelle contrariété, oh! plus que cela, un gros ennui, un gros chagrin. De temps à autre, on voit paraître au Colombier un jeune homme que je ne puis souffrir. Ne me demande pas ce qu'il a de déplaisant; il me déplaît parce qu'il me déplaît. Malheureusement, il est notre proche voisin. Pour avoir de l'air et de la vue, j'avais prié qu'on me logeât dans les combles. J'en suis aux regrets : de ma lucarne, j'aperçois le château de ce monsieur; si j'avais une lunette, je pourrais à la rigueur le contempler se promenant dans son parc, les mains derrière le dos. Nous ne sommes séparés que par la Seine, et on a eu la triste idée de construire entre Bois-le-Roi et Chartrette un pont suspendu, comme si on avait pressenti que nous pourrions avoir envie de nous fréquenter, lui et moi. Ne va pas t'imaginer pourtant que ce soient mes beaux yeux qui l'attirent au Colombier. C'est à mon oncle Silvère qu'il réserve ses attentions. Je doute que mon oncle l'aime beaucoup : il le définit un jeune homme

qui a des impressions et qui les prend pour des raisons. Tu me diras que, toi et moi, nous en faisons tout autant; mais du moins nos impressions sont justes et nos raisons sont bonnes, tandis que les siennes... Je le soupçonnais de vouloir se faire missionnaire, lui aussi. Qu'il s'en aille bien vite prêcher dans l'Annam, qu'il ne faut pas confondre avec la Chine, et qu'il nous laisse tranquilles! Point du tout; à la seule fin de m'être désagréable, il ne partira pas. Te souviens-tu que ma tante nous a grondées un jour parce que nous disions d'un monsieur qui ne nous revenait pas : « Voilà un être bien déplaisant! » Elle nous a dit que les messieurs, agréables ou non, n'étaient pas des êtres. Oh! pour celui-ci, je te réponds que c'est un être et un être qui me déplaît.

« Tiens, Sophie, mon cœur éclate; je veux le soulager en te disant tout. Garde bien mon secret, qui n'est connu que de Fernand. Cet Africain a été moins bavard que je n'osais l'espérer. Le 10 avril, nous arrivions à Chartrette, moi le matin, lui le soir. Je voulus le mystifier en me déguisant en femme de chambre, et, quoiqu'il prétende le contraire, il ne m'a pas reconnue du tout. Jusque-là, tout allait bien, mais après une bonne idée, il m'en vient une mauvaise; je me dis : « Sautons-lui brusquement au cou ; il sera le plus étonné des hommes de se voir embrasser si tendrement par la soubrette qui l'a servi à table. » La nuit tombait, je m'embusque dans une charmille; j'entends venir quelqu'un, je m'élance, la bouche en avant et le cœur sur la bouche, et j'embrasse... qui? l'autre, le Ghislain de Coulouvre. Aujourd'hui encore, je n'y peux penser sans avoir la chair de poule. Te figures-tu ta Léa?.. J'aurais voulu mourir, rentrer sous terre. Et lui, diras-tu, qu'a-t-il fait? Je dois lui rendre la justice qu'il a légèrement tressailli; mais, après tout, il ne semblait pas trop surpris de la riche aubaine qui lui arrivait, il venait de toucher son dû. Je ne suis pas bien sûre qu'il ait cru à une méprise; il est capable de s'imaginer que j'ai feint de me méprendre, que je le trouve charmant, que pendant tout le repas je l'avais mangé des yeux, et que je n'ai pu résister à l'envie de lui témoigner ma tendresse très passionnée... Ah! ma Sophie, nous avions bien raison de dire que certains événemens sont écrits, qu'on n'évite pas certains malheurs, qu'il y a dans la vie quelque chose de fatal. Quelle horrible fatalité, ma bien-aimée!

« Que faire après cette catastrophe? Je n'avais à choisir qu'entre deux partis, ou ne plus le revoir, ou lui dire quelque impertinence qui le guérisse de sa fatuité et dissipe à jamais toutes les sottes illusions qu'il peut se faire à mon sujet. Oh! que ne peut-il lire dans mon âme! Mais il me fait peur, et je le fuis avec une application, avec une persévérance dont tu serais édifiée. Le malheur est que, depuis quinze jours, mon oncle, qui avait besoin de repos, ne quitte

plus le Colombier. Il en résulte, Sophie, que ta Léa est dans des transes perpétuelles et toujours sur le qui-vive. A chaque coup de sonnette, je me dis en frémissant : C'est lui ! et je reste un pied en l'air, prête à détaler. Hier, ne s'avise-t-il pas d'entrer par la petite porte du jardin, qui était demeurée ouverte? Je greffais un rosier, talent récemment acquis, où j'excelle. J'étais en train de nouer un fil de laine rouge autour de ma greffe, j'aperçois l'ennemi; greffe, greffoir, laine, je laisse tout tomber et je cours me blottir derrière un buisson. Je suis persuadée qu'il m'a vue me sauver et me cacher. Il n'en reviendra pas moins.

« Ce qui me désole, c'est qu'autour de moi tout le monde le trouve aimable, délicieux. On le dit beau garçon; ce n'est pas mon avis, et son bec d'aigle me paraît crochu. On a décidé qu'il avait l'air très distingué; je trouve, moi, que ses manières sont froides et hautaines. Fernand le tient pour un parfait galant homme. S'il était galant homme, il aurait quelque égard pour la situation cruellement fausse et vraiment insupportable où je me trouve, et, par délicatesse, il s'abstiendrait de reparaître. Point du tout : deux fois, trois fois la semaine, il passera tranquillement son grand pont, ce pont maudit, cet éternel pont. Il y a des heures où je rêve à des accidens possibles. Je n'attenterai pas à sa vie, mais enfin il arrive quelquefois des accidens. Ma bien-aimée, que ferais-tu à ma place? Vraiment, on ne peut pas vivre ainsi, mon existence est intolérable. Je t'en supplie, ne me refuse pas tes conseils. »

Il aurait fallu que le comte Ghislain n'eût point d'yeux pour ne pas s'apercevoir que Mlle de Trélazé se blottissait derrière un buisson lorsqu'il arrivait au Colombier par la petite porte du jardin. On aurait pu douter qu'il eût du cœur s'il n'avait pas cherché l'occasion de se réconcilier avec elle, d'effacer un fâcheux souvenir en lui témoignant les politesses les plus respectueuses. On l'eût accusé aussi de manquer d'imagination s'il n'avait pas été curieux de revoir une charmante fille, qui avait procuré à ses sens une émotion toute nouvelle, quand il pensait en avoir fini pour toujours avec les surprises. Le comte Ghislain avait une imagination, un cœur, des yeux. C'était un prêtre qu'il venait relancer au Colombier; mais il eût été bien aise, en le quittant, de rencontrer Léa dans l'escalier, au salon, dans la cour, dans le parc, et de rentrer en grâce auprès de sa fuyante ennemie. Il avait désormais deux raisons pour une d'aller souvent à Chartrette, et pour constater que ces deux raisons s'embrouillaient quelquefois dans son esprit et au bout de sa plume, il suffit de lire quelques passages de son journal, qu'il avait recommencé d'écrire : c'était son habitude dans ses jours d'hypocondrie.

« 2 mai. — J'ai rapporté ce matin à l'abbé Silvère un livre de

l'abbé Gerbet, qu'il m'avait prêté et qui ne me plaît qu'à moitié. J'ai peu de goût pour les dévotions aimables, pour les roses mystiques. Mes préférences sont pour les dogmes durs, pour une religion fondée sur le mépris de la vie. L'abbé était dans sa chambre; il écrivait des lettres, sa correspondance est infinie. Je l'ai laissé à ses écritures. En m'en allant, j'ai aperçu la queue d'une robe qui s'enfuyait. Quand donc finira cet enfantillage? »

« 14 mai. — L'abbé Silvère est venu déjeuner chez moi ce matin. Dans l'Annam comme au Tonkin, tous les missionnaires, paraît-il, fument la pipe. Il avait apporté la sienne. En sortant de table, quand nous fûmes seuls dans mon petit salon, il la tira de son étui, me la montra timidement; il avait l'air de me présenter sa maîtresse, une de ces maîtresses qu'on n'ose point avouer. Puis, avec son rire d'enfant:

« — Je ne vous scandalise pas?

« Je le mis à l'aise. Il la bourra, l'alluma, et, tout en fumant, il me promena dans l'Indo-Chine. Il m'expliqua que les seuls ennemis des missionnaires sont les lettrés ou mandarins, que là-bas les gens du peuple n'ont point de fanatisme, que leur cerveau est une page blanche où l'on peut écrire ce qu'on veut, qu'ils n'ont pas d'autre religion sérieuse que le culte des ancêtres. Il me parla à ce sujet de la polémique qui éclata, vers la fin du XVIIe siècle, entre les jésuites et les dominicains, les uns autorisant les rites observés en Chine pour les morts, les autres les condamnant comme superstitieux et entachés d'idolâtrie. L'opinion des dominicains ayant prévalu, la Chine fut fermée pour longtemps au christianisme.

« Bien qu'il n'appartienne pas à la Société de Jésus, il est un peu jésuite, quelque peu casuiste et diplomate; c'est, je crois, le sort inévitable de tout prêtre éclairé.

« — Êtes-vous, lui dis-je, en cette matière, pour la tolérance des jésuites ou pour les sévérités dominicaines?

« Il s'échappa.

« — La religion des morts, me dit-il, est le plus ancien et le plus universel des cultes. A l'époque où parut le christianisme, Rome, englobant tous les peuples dans son empire, avait détruit les petites patries, ardemment aimées autrefois, et les dieux politiques, qui en étaient les protecteurs, les gardiens, n'avaient plus rien à faire; c'était César qui gardait les cités. Tout l'intérêt se reporta des choses de la terre sur les choses d'outre-tombe, et des cultes nationaux sur les dévotions mystérieuses et domestiques. On vit se multiplier sur toute la surface de l'empire romain des confréries qui étaient avant tout des sociétés d'assurance funèbre

et d'enterrement mutuel. Les déshérités, les humbles qui en faisaient partie étaient sûrs que le collège pourvoirait aux frais de leurs funérailles, que le jour de leur mort il y aurait des yeux pour les pleurer, que non-seulement on leur rendrait les derniers devoirs, que leur ombre recevrait à jamais les honneurs nécessaires à son repos. La famille antique fournissait à ses ancêtres de quoi se nourrir et se vêtir dans leur tombeau. La vue d'une étoffe suffit pour habiller une ombre, un simulacre de nourriture pour l'entretenir, une goutte du vin des libations pour l'abreuver. Ce qui explique, au point de vue humain, le triomphe du christianisme et la rapidité de ses progrès, c'est que, conformément à l'esprit du temps, les petites églises qu'il fonda partout célébraient à leur façon le culte d'un mort. Mais ce mort auguste est un dieu qui repaît ses fidèles de sa chair et de son sang; en retour, on nourrit son ombre divine en donnant du pain aux petits de ce monde qui en manquent, on le désaltère en leur donnant à boire.

« — Vous n'avez pas répondu à ma question, lui dis-je dans l'espoir de l'embarrasser. Autorisez-vous vos convertis annamites à honorer leurs ancêtres selon certains rites, et feignez-vous d'approuver ce que vous blâmez au fond de l'âme?

« Cet ex-voltairien, qui se souvient malgré lui de Voltaire comme un convalescent pense à sa goutte, dont il est peut-être mal guéri, me répliqua :

« — Je me rappelle avoir lu dans ma jeunesse un passage des *Lettres chinoises* où il est dit que la raison arrive tard, qu'elle trouve la place prise par la sottise, qu'elle ne chasse pas brusquement l'ancienne maîtresse de la maison, mais qu'elle vit avec elle en la supportant, et peu à peu s'attire toute la considération et tout le crédit.

« — Ah! ah! monsieur l'abbé, lui dis-je, vous sacrifiez, vous aussi, à la politique!

« — Non, me répondit-il avec chaleur, je crois être religieux en étant tolérant. Saint Augustin n'a-t-il pas dit qu'il n'est pas de doctrine si fausse qu'on n'y puisse trouver un grain de vérité? Les Annamites, pour fortifier leur courage, mangent le cœur de leur ennemi mort; c'est ce qu'ils appellent se donner du *gan*. Tout ce qu'il y a de vrai au fond des erreurs humaines, la vérité divine se l'approprie. C'est ainsi qu'elle se donne du *gan* et qu'elle fait la conquête du monde.

« Vers trois heures, il remit sa pipe dans son étui et retourna au Colombier. Je le reconduisis jusqu'à mi-chemin. Comme nous arrivions à l'entrée du pont, j'avisai sur l'autre rive Mlle de Trélazé, qui, assise sur une pierre, surveillait ses petites sœurs, occupées à pê-

cher à la ligne. Je la vis se lever brusquement, et je démêlai son petit manège. Elle m'avait reconnu, et partagée entre la crainte de s'exposer aux hasards d'une funeste rencontre et son devoir, qui l'obligeait à ne pas laisser les deux jumelles seules au bord de l'eau, elle leur commandait de la suivre ; mais le poisson mordait et on refusait de s'en aller. L'instant d'après, je la saluais gravement, respectueusement. Les pommettes rouges, elle me répondit par un salut très court. Je ne voulus pas la chagriner plus longtemps, je rebroussai chemin, sans me retourner.

« On dit que le mariage est quelquefois une bonne fin ; j'en doute ; en revanche, il y a des cas où il serait un bon commencement. On s'épargnerait bien des erreurs, bien des repentirs ; ce serait un allègement pour la vie et la mémoire. »

« 25 mai. — Cet homme est insaisissable. Il était dans un de ses jours d'humeur sardonique. Deux livres étaient ouverts sur sa table, et, à tour de rôle, il lisait une page des *Tusculanes* et un chapitre de *Don Quichotte*.

« — Pour bien remplir et bien régler sa vie, me dit-il, il faut la partager entre les vivans et les morts.

« Puis il parla de don Quichotte.

« — En délivrant des forçats, qu'il considérait comme des opprimés, poursuivit-il, le chevalier de la Triste figure a peut-être causé la mort de plus d'un honnête homme ; mais si quelqu'un s'était avisé de s'en plaindre, la lance en arrêt, il aurait allégué l'infaillible autorité de sa mission. Le malheur est qu'il se l'était donnée à lui-même.

« Je compris à qui il en avait et je lui demandai, un peu sèchement, à quoi se reconnaissent les vraies missions.

« — A une joie secrète, qui est le signe d'une bénédiction divine. Jusqu'à la fin, don Quichotte fut triste.

« Comme je sortais, j'entendis à travers une porte la voix de Mlle de Trélazé. Elle disait sur un ton vif à ses sœurs, qui sans doute étudiaient mal leur leçon :

« — On n'est pas dans ce monde pour s'amuser, mesdemoiselles. C'est moi qui vous le dis, j'en sais quelque chose.

« — Tu as donc des chagrins, Léa?

« — Eh ! oui, j'ai des chagrins.

« Que ne les échange-t-elle avec les miens ! J'en ferais mes joies.

« Je sentais gronder en moi une sourde colère. Je m'en suis pris à une pauvre créature bien innocente de mes ennuis, qui n'avait rien à voir dans cette affaire. Je venais de rentrer quand on m'annonce une visite. Je descends au salon, et je me trouve en présence d'une femme à la gorge opulente, au grand nez busqué, vêtue

avec une simplicité presque austère. Elle tenait dans ses mains croisées une bourse en velours noir, et elle contemplait un portrait, semblant plongée dans une extase. C'était Mme Demante, qui prenait la liberté grande d'admirer le portrait de ma mère.

« — Quelle admirable personne! me dit-elle avec un accent onctueux et d'un air pénétré.

« Elle m'expliqua l'objet de sa visite. La maison d'un tisserand a brûlé la nuit dernière. On n'a rien pu sauver; le malheureux est chargé de famille, il a sept enfans sur les bras. D'accord avec M. le curé, Mme Demante a pris l'initiative d'une quête; elle connaissait trop mon bon cœur pour douter un instant de mon empressement à m'associer à sa bonne œuvre.

« Je lui répondis que je faisais mes charités en personne, que je m'informerais et ferais tenir directement mes secours aux incendiés. Elle changea aussitôt de contenance et me dit du haut de sa tête :

« — Comme il vous plaira, monsieur le comte.

« Je la reconduisis jusqu'à la grille. Elle se retourna pour me jeter un mauvais regard. Je crois pourtant avoir été poli. »

IX.

Quoiqu'elle se fût juré de n'avoir plus d'idées, Mlle de Trélazé, depuis le commencement de juin, roulait un projet dans sa tête et tâchait de persuader à sa famille que, par une belle après-midi, ce serait une chose charmante d'aller faire un lunch sur l'herbe dans la forêt de Fontainebleau, du côté de Marlotte. La baronne, selon sa coutume, abondait en difficultés. Le baron se souciait peu de quitter ses affaires; il croyait fermement que ses ouvriers et ses champs ne pouvaient se passer de lui une demi-journée, qu'à peine avait-il le dos tourné, rien n'allait plus. Il pensait aussi que lorsqu'on a l'infini bonheur de vivre à Chartrette, il ne reste rien à désirer, qu'il faut être fou pour aller chercher ailleurs d'insipides plaisirs, sans compter que les repas sur l'herbe ne lui disaient rien.

— S'asseoir bêtement sur un gazon humide ou brûlé, disputer son verre aux mouches et ses jambes aux fourmis, la belle réjouissance! En bonne foi, Léa, quel agrément peux-tu te promettre de la petite fête que tu nous proposes?

— Celui de faire un jour par hasard quelque chose que je ne fais pas tous les jours.

Heureusement, l'abbé Silvère plaida sa cause : il était curieux de revoir la Gorge aux loups et la Mare aux fées. Dès qu'il se fut

prononcé, les objections tombèrent. Bourriches, pâtés, paniers aux bouteilles, Léa se chargea de tout préparer, de pourvoir à tout, et à la mi-juin, après avoir déjeuné très sobrement pour demeurer sur son appétit, on se mettait en route dans un grand break, attelé de trois vigoureux percherons, deux au timon, le troisième en flèche.

Il se trouva que, par une funeste conjonction des astres, le même jour, presque à la même heure, le comte Ghislain proposait à Eusèbe Furette de faire avec lui un tour en forêt. Ils partirent en phaéton et se dirigèrent du côté de Marlotte. Chemin faisant, la conversation tomba sur Mlle Léa de Trélazé. Eusèbe l'avait rencontrée l'avant-veille se promenant à cheval avec son frère. Déguisée en femme de chambre, elle lui avait paru exquise ; vêtue en amazone, elle avait ému plus fortement encore son imagination prenable. Il déclara à Ghislain que cette brune était la plus belle créature du monde.

— Peste ! quel enthousiasme, mon cher Eusèbe ! Mlle de Trélazé est une charmante personne, mais elle ne me plaît pas.

— Que faudrait-il avoir pour vous plaire ?

— Le sens commun, et je crains qu'elle n'en manque.

— Sur quoi jugez-vous qu'elle n'a pas le sens commun ? Et, au surplus, est-on tenu d'être raisonnable quand on a de si beaux yeux ? Il y a du soleil dans ces yeux-là. Ils éclairent, ils réchauffent, c'est un bain de lézard.

— Inflammable comme vous l'êtes, je vous engage à ne plus vous promener aux environs de Chartrette. Vous en rapporteriez des chagrins.

— Bah ! ne vous faites aucune inquiétude à mon sujet ; je n'ai jamais désiré ce que je ne puis avoir. Il y a des femmes dont on rêve, il y en a d'autres qu'on désire. Mlle de Trélazé est, je vous le dis, le plus délicieux instrument d'amour qu'ait fabriqué le créateur anonyme de cet univers. Trois fois heureux, le violoniste qui jouera de ce violon ! Pour ma part, je suis condamné à ne jouer que de la petite flûte. Cela ne m'empêche pas de rêver quelquefois d'autre chose, et si Mlle de Trélazé...

— Taisez-vous, lui dit brusquement Ghislain.

Et il lui montrait du doigt une clairière bordée le long de la route par d'énormes hêtres, et dans cette clairière un break à demi dételé, dont les chevaux avaient le nez enfoncé dans leur musette, Mlle de Trélazé occupée à déballer des paniers de provisions, ses deux petites sœurs gambadant et bourdonnant autour d'elle, aussi affairées et aussi inutiles que la mouche du coche, l'abbé Silvère paisiblement installé à l'ombre d'un buisson, une baronne qui cherchait une place pour s'asseoir et n'en trouvait point à son gré, un

baron qui, ayant aperçu de loin les arrivans, se portait vivement à leur rencontre et leur criait :

— Halte-là, messieurs! Vous êtes mes prisonniers. J'ai juré que, puisqu'on me condamne à faire un lunch sur l'herbe, j'obligerais tous les passans à partager mon supplice.

Après s'être un peu défendu, Ghislain mit pied à terre. Il ne tarda pas à s'en repentir. Le visage de Léa, à qui sa mère reprochait l'instant d'avant sa gaîté trop bruyante et qui se retenait pour ne pas chanter, s'était subitement assombri. Elle attachait sur l'ennemi des yeux indignés et farouches. Elle n'avait jamais su dissimuler ses joies ou ses chagrins. Son père lui demanda innocemment ce qu'elle avait. Elle ne répondit rien et s'abîma dans ses réflexions. Elle se disait une fois de plus qu'il y a quelque chose de fatal dans la vie, qu'on n'échappe pas à son destin. Elle se disait aussi que le comte de Coulouvre était décidément un homme odieux, indélicat. Ce trouble-fête savait de science certaine qu'elle ne pouvait le souffrir, et il se faisait un malin plaisir de la relancer jusqu'au fond des bois. Elle se croyait en sûreté, il sortait de terre.

A quelque deux cents pas de là, assise au haut d'un tertre, une femme commettait dans son cœur le péché d'envie. C'était Mme Demante. Depuis une semaine, elle faisait un séjour à Marlotte, dans une pension où elle était moins bien logée, couchée et nourrie qu'à Mon-Bijou, mais elle y goûtait des douceurs que lui refusait Bois-le-Roi. Elle y vivait porte à porte, coude à coude, avec de petites bourgeoises de Paris en vacances, qui, ignorant son histoire, la traitaient comme une grande bourgeoise, riche et gracieuse, dont la familiarité les honorait. Elle avait fait rapidement leur conquête. Savante en hygiène et en matière d'éducation, elle leur faisait part de sa sagesse, leur enseignait à élever leurs enfans. Affable avec dignité comme une reine débonnaire, elle prenait plaisir à présider aux jeux d'une douzaine de petites filles, qui recherchaient ses bonjours, ses bonbons et ses caresses, dont elle réformait la toilette, dont elle rajustait de ses mains la coiffure, et chaque matin, chaque soir, ces petites filles s'offraient toutes roses et toutes fraîches à ses baisers.

Elle passait une partie de ses après-midi dans la forêt, choisissant de préférence les endroits les plus fréquentés. Elle appréciait peu les paysages sans figures et pensait que ce qu'il y a de mieux dans les bois, ce sont les gens qui s'y promènent. En ce moment, elle faisait une halte. Mlle Tannay brodait à ses côtés; lui tournant le dos, Mme Fynch dessinait. De son observatoire, Mme Demante avait vu arriver le break, puis le phaéton, et elle avait reconnu Eusèbe, qui l'avait reconnue. Ses coudes posés sur ses genoux, son men-

ton dans sa main, elle avait assisté à tous les apprêts du lunch, se disant de temps à autre : « Pourquoi n'en suis-je pas? » Telle une ombre qui, condamnée à errer éternellement sur les bords du Cocyte, aperçoit au loin les prés fleuris d'asphodèles où se promènent les bienheureux. De son côté, Eusèbe s'était dit : « Je me sens très honoré de boire du vin de Champagne avec un baron et une baronne; mais je m'amuserais davantage si j'étais là-haut, sur ce tertre rocheux, où Mme Demante rêve, où Mme Fynch dessine? Pourquoi faut-il que, dans ce triste monde, l'honneur et le plaisir n'aillent pas toujours ensemble? »

Il avait raison : on ne peut tout avoir, il faut choisir, et souvent les choix sont embarrassans. Deux heures plus tard, laissant le break et le phaéton à la garde d'un petit groom anglais et d'un gros cocher normand, qui mangeaient les restes, M. de Trélazé et son monde avaient fait le tour de la Mare aux fées. On s'était bientôt séparé en trois bandes. Le comte Ghislain, tirant d'un côté, racontait des histoires aux deux jumelles, suspendues à ses bras et à ses lèvres. Elles avaient découvert que ce grand monsieur, qui naguère encore leur faisait peur, était dans le fond très bon enfant. Elles ne voulaient plus le quitter; les affections les plus vives sont celles qui succèdent à la crainte.

Mlle de Trélazé, s'emparant de l'abbé Silvère, l'avait emmené dans la direction opposée. Elle était sortie de son morne silence, elle avait une gaîté nerveuse, et d'habitude les nerfs sont de mauvais conseillers. Elle coquetait avec son oncle, le taquinait, lui posait des questions étranges. Il se prêtait à son jeu, à ses agaceries; les hommes supérieurs aiment à jouer.

Eusèbe était resté près de la mare avec le baron et la baronne, qu'il tâchait d'égayer, sans y réussir. Le baron pensait à sa luzerne, la baronne aux soucis qui la rongeaient. Comme on sait, elle en avait toujours; elle les soignait, les nourrissait, les engraissait, comme on entretient du poisson dans un vivier pour être sûr d'en avoir à manger. Mais, depuis peu, elle était tourmentée par une grande inquiétude, qui lui faisait oublier les autres. Elle s'était imaginé jadis que de même qu'on épure une eau troublée en la filtrant, on nettoie les jeunes filles de tous leurs défauts en les mettant au couvent. Elle avait dû en rabattre; elle constatait avec chagrin que Léa était loin d'être parfaite. Elle l'accusait d'avoir sur beaucoup de questions doctrinales ou pratiques des opinions particulières qui offensaient la droite raison; elle lui reprochait des incorrections de conduite, des inégalités d'humeur. Ce jour-là même, sa fille l'avait effrayée par de brusques alternatives de gaîté folle et de mélancolie taciturne. Elle craignait qu'il n'y eût

dans son caractère des bizarreries, des incohérences dangereuses pour son avenir. — « Peut-être sera-t-elle difficile à marier! » — C'était là son gros souci, le brochet qui mangeait les goujons. Aussi ne prêtait-elle qu'une oreille distraite aux propos d'Eusèbe. Il s'efforçait en vain de ranimer une conversation qui languissait, se mourait à chaque instant.

Une épreuve plus pénible l'attendait. Il aperçut tout à coup, débouchant sur la route, Mme Demante, qui, accompagnée de Mlle Tannay, s'avançait à sa rencontre. Son embarras fut extrême. Il la savait entreprenante, déterminée, audacieuse. — Si je la salue, pensa-t-il, elle est femme à nous accoster; qu'en dira Mme de Trélazé? — Il examina furtivement la baronne, dont il portait le châle de dentelle sur son bras. Elle lui parut superbe, intolérante, capable de reconnaître au simple flairer une personne suspecte. Cependant, la femme dangereuse s'avançait toujours, souriante, quêtant déjà son regard et son salut. Il fut lâche. Dans sa détresse, il feignit de découvrir au milieu d'un gazon une plante rare; il s'élança pour la cueillir, ce n'était pourtant qu'un vulgaire seneçon. Quand il se retourna, Mme Demante avait passé; mais elle n'était pas sotte, elle avait compris.

A quelques minutes de là, mal remise encore de sa cruelle mortification, elle fut sur le point de prendre une revanche signalée. Elle aimait le lait; mais, connaissant la vie et les hommes, elle savait que pour le boire pur, il fallait l'avoir vu traire. Elle avisa dans une pelouse une vache aux pis gonflés, paissant sous la garde d'une petite fille, avec qui elle entra aussitôt en marché. Mlle Tannay était une femme de précautions, et dans le grand cabas qui ne la quittait jamais, il y avait de tout, deux petits couteaux, un peloton de ficelle, des pastilles, des pilules, de la charpie, un antidote contre les morsures de vipères, le premier volume d'un roman nouveau. Elle fouilla dans le tas et en tira une petite tasse de faïence. L'instant d'après, Mme Demante buvait un lait qu'elle avait vu traire.

Léa avait assisté de loin à ce marché; elle dit à son oncle :

— La bonne idée qu'a cette dame! J'en veux faire autant, je meurs de soif.

Et elle prit sa course. La vachère, qui avait accepté sans se faire prier sa pièce blanche, lui demanda où était sa tasse.

— Je n'en ai point.

— A la guerre comme à la guerre, mademoiselle! lui dit Mme Demante avec un doucereux empressement. Si j'osais vous offrir la mienne...

— Comment donc, madame! J'accepte très volontiers.

Pour la seconde fois, l'inévitable comte Ghislain sortit de terre.

Il traversait la pelouse avec les jumelles. A sa grande stupéfaction, il avait aperçu Mlle de Trélazé causant familièrement avec Mme Demante, et il avait cru voir une mouche prise dans la toile d'une araignée. Doublant le pas, il se trouva là, à point nommé, pour recevoir des mains de la vachère la tasse qu'elle venait de remplir. Il la présenta à Mlle de Trélazé, et, par une maladresse peut-être voulue, il la laissa choir sur une pierre, où elle se cassa en trois morceaux.

— Quel fier maladroit je suis! s'écria-t-il. Heureusement, le restaurant de la Mare aux fées n'est qu'à deux pas, je cours lui emprunter un verre.

Le sourcil contracté, elle lui jeta un regard terrible, qui tombait de très haut, du sommet d'une montagne, et elle lui dit d'une voix sèche :

— Ne vous donnez pas cette peine, monsieur ; je n'ai plus soif.

A peine eut-elle prononcé cette fatale parole, elle la regretta. Dans le trouble que lui causait son remords, elle s'éloigna rapidement, allant devant elle, sans savoir où. Elle ne s'arrêta que derrière un rideau d'arbres. Elle s'adossa contre un chêne, sentit son cœur se gonfler, et tout à coup elle sanglota.

Son mouchoir sur ses yeux, elle s'occupait à sécher ses larmes quand elle entendit la voix de son père qui l'appelait, qui lui criait :

— Léa, où donc es-tu? Nous partons.

Elle aurait voulu que la terre l'avalât. Elle sortit de derrière son chêne et avisa l'abbé Silvère, qui se dirigeait de son côté. Elle courut à lui.

— Ah! mon oncle, allons-nous-en bien vite quelque part, perdons-nous dans la forêt.

— Eh bien! qu'est-ce donc, mademoiselle? Tu as pleuré?

— Je suis si malheureuse!

— Conte-moi tes peines. Mais je te préviens qu'en fait de malheurs, je suis très difficile.

Elle avait besoin d'épancher son cœur, elle se décida à tout raconter, sa déplorable méprise, l'inoubliable baiser, sa honte, ses rancunes, la haine qu'elle avait vouée au comte de Coulouvre.

— Quand je l'ai vu reparaître tout à l'heure, il m'a paru qu'il y mettait de la malice, qu'il avait juré de me pousser à bout, et je me suis promis de lui dire une impertinence. Mais la figure qu'il a faite... S'il s'était fâché, tout serait pour le mieux ; mon oncle, il avait l'air plus chagriné que fâché, et alors un repentir m'est venu... Ne suis-je pas bien malheureuse?

L'abbé se mit à rire.

— La tragique histoire! Je ne vois dans tout ceci qu'une jeune

fille assez irréfléchie pour embrasser les gens à tort et à travers, et pour leur reprocher ensuite le tort qu'ils n'ont pas eu. Au surplus, ma chère enfant, l'impertinence est une arme dangereuse ; on s'égratigne quelquefois en égratignant autrui.

— Mon bon oncle, je vous en conjure, chargez-vous d'arranger cette affaire. Ne dites pas à M. de Coulouvre que j'ai pleuré ; mais dites-lui que je me repens d'avoir été impolie et que, s'il le veut bien...

— Ta ta ta! interrompit l'abbé, je ne me mêle point de cette affaire. J'en ai beaucoup d'autres sur les bras, et je suis en Europe pour m'y reposer. M'est avis que lorsqu'on a fait une sottise, il faut la réparer soi-même. Trouve l'occasion de parler à M. de Coulouvre d'un ton poli, presque aimable, il te pardonnera sans peine. Les femmes n'ont pas besoin d'en dire bien long; si courtes que soient leurs excuses, il faut que les hommes s'en contentent.

Il l'avait prise par le bras et l'emmenait.

— Regardez mes yeux, lui disait-elle. Je suis sûre qu'ils sont rouges; il verra que j'ai pleuré.

— Bah ! répliqua-t-il, tu en seras quitte pour lui faire croire qu'un moucheron vient de t'entrer dans l'œil.

Le break était prêt à partir, et les percherons tiraient déjà sur leurs traits.

— Arrivez donc, traînards ! cria le baron aux retardataires. Nous n'attendons plus que vous.

Ghislain était remonté dans son phaéton, et il appelait Eusèbe, qui avait subitement disparu. Quand le break se mit en marche, son cheval fringant voulut partir aussi. Il eut quelque peine à le contenir, à le calmer, et il ne s'aperçut pas ou ne daigna pas s'apercevoir que les yeux de Mlle de Trélazé cherchaient les siens.

Eusèbe reparut enfin. Profitant d'un moment où l'on n'avait pas l'œil sur lui, il s'était habilement esquivé et avait réussi à rejoindre Mme Demante sur la route de Marlotte. Il ne voulait pas retourner à Bois-le-Roi sans s'être mis en règle avec elle. Mal lui en prit, elle le reçut comme un chien. Elle avait les dents serrées, elle était pâle de colère, et dans les grandes colères, les habitudes péniblement acquises, les procédés, les formes, la tenue, les principes de conduite, les leçons apprises par cœur, tout se perd en un instant, on rentre dans son naturel et dans son passé ; le fard tombe, on montre aux hommes sa vraie peau.

— Quoi! c'est vous, monsieur ! s'écria-t-elle. Vous pouvez vous vanter d'être un joli serin, un joli lâcheur! Votre servante ! Ma maison est bonne pour y venir dîner ; mais quand on me rencontre, on ne me connaît plus, et les chapeaux restent vissés sur les têtes.

Que voulez-vous? Monsieur était avec une baronne, dont il portait le châle sur son bras, la bouche en cœur, comme un vrai sigisbée, et quand on se promène près de la Mare aux fées avec une femme d'un passé irréprochable, comme disent les imbéciles, on ne connaît pas Mme Demante. Prenez donc garde, si quelqu'un vous voyait causant avec moi, vous seriez à jamais compromis... Ah! que je les hais, tous ces gens-là, et surtout votre comte de Coulouvre, qui ne veut pas mêler ses louis à mes écus et qui tout à l'heure a empêché Mlle de Trélazé de boire dans une tasse où j'avais bu! Boire après Mme Demante! Se figure-t-on des horreurs pareilles? Cela fait tache et en voilà pour la vie... Et qui sont-ils, ces honnêtes gens, pour cracher sur leur prochain? C'est de la pourriture que ce monde-là. Les hommes y sont tous véreux, et les femmes sont des cafardes. Les plus vertueuses sont à vendre ; elles ne font pas, elles se laissent faire, et, comme les chats, elles enterrent leurs péchés. Si on fouillait dans leurs petites ordures, si on faisait bavarder leurs valets de chambre, on découvrirait de jolies choses dans leur passé irréprochable! Dieu de Dieu! elles gagneraient gros à l'échanger contre le mien... Décampez d'ici, mon gros monsieur. Retournez bien vite vers votre baronne, dites-lui de ma part que je me soucie de sa vertu comme d'un crottin de cheval, et ne remettez jamais les pieds à Mon-Bijou, vous n'y seriez pas reçu.

Et cette Junon passa en l'anéantissant du regard. Il se retira l'oreille basse et il dut, par-dessus le marché, essuyer les reproches de Ghislain, qui s'impatientait. Ni l'un ni l'autre n'étant de bonne humeur, ils retournèrent à Bois-le-Roi dans un grand silence. Un homme a beau penser à se faire prêtre, quand les femmes l'ont gâté, quand il n'a jamais souffert les tribulations des refus et des mépris, la première offense est vivement ressentie, et le cœur ne fût-il pas atteint, l'orgueil s'étonne et proteste. Pour Eusèbe, il était fort penaud de s'être fermé une maison où l'on dînait agréablement et qu'habitait Mme Fynch.

X.

Trois semaines plus tard, Ghislain eut la surprise de voir entrer un matin dans sa chambre le mieux conservé des sexagénaires. Le marquis de Coulouvre arrivait du fond de l'Inde sans s'être annoncé. Il était seul, la marquise s'étant arrêtée près d'Avignon, chez des parens. Il sourit, tendit à son fils trois doigts de sa main droite, et ce fut tout. Ghislain le regardait avec admiration. Les voyages l'avaient rajeuni. Jamais, il n'avait eu le teint si frais, l'œil si luisant, la taille si mince, la démarche si légère. Il fallait l'examiner de près

pour découvrir ses pattes d'oie et les petites rides qui sillonnaient en tous sens son front étroit et carré.

Le marquis n'avait jamais eu grande sympathie pour son fils. Il n'y avait pour lui dans ce monde que des affaires et des plaisirs, et les siens étaient quelquefois grossiers. Il acceptait tout sans choix; ses passions étaient des appétits, et les grosses faims ne choisissent pas. Il s'était plaint souvent d'avoir pour seul héritier un jeune homme sentimental; il s'en plaignait à tout venant, mais surtout à Ghislain. Quand il le vit donner à quinze ans dans la dévotion, il le traita de lunatique, et, pour le ramener sur terre, il le fourra au lycée. Durant plusieurs années, ils ne s'étaient revus qu'à de rares intervalles. Le marquis était ministre plénipotentiaire, et de Stockolm il fut envoyé à Lisbonne. On lui écrivait de Paris que son fils s'amusait beaucoup. — A son aise! disait-il, et, connaissant ses classiques, il ajoutait :

— Ce garçon de tempérament versatile sera toujours excessif en tout :

> Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
> Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc.

Il demanda sa retraite, revint à Paris, et on recommença à vivre ensemble. Jusqu'alors, il n'avait ressenti pour le jeune homme sentimental qu'un vague mépris paternel. Mais ce jeune homme ne s'amusait plus, il avait de sérieuses affaires de cœur, inspirait de grandes passions, faisait des ravages parmi les femmes. Le marquis lui envia ses bonnes fortunes; c'était un bien qu'un héritier hâtif lui volait. Survint une poule livonienne, et la guerre s'alluma. Le marquis, sans que Ghislain s'en doutât, avait des desseins sur la princesse Zarkof. Il désirait les femmes beaucoup plus qu'il ne les aimait, ses poursuites n'en étaient que plus vives, il y avait de la fureur dans son désir. Déjà il avait dressé ses batteries et préludait à ses travaux d'approche; Ghislain n'eut qu'à paraître, à se montrer, la place se rendit. Son père ne put lui pardonner sa foudroyante victoire et ne vit plus en lui qu'un rival insolemment heureux. Dévoré de jalousie, il lui témoignait en toute rencontre une aigreur dont Ghislain, très éloigné d'en soupçonner la cause, s'étonnait et s'affligeait. Ce qui envenimait encore les chagrins de ce père jaloux, c'est que son fils n'était plus dans sa dépendance. A peine était-il majeur, Ghislain avait recueilli l'héritage d'une grand'tante, qui s'était prise de goût pour son petit-neveu parce qu'elle lui trouvait la figure d'un héros de roman.

Le cygne du Nord s'envola, et Ghislain tomba dans un morne

désespoir. Le marquis savoura cette vengeance; il n'avait pas l'âme assez généreuse pour désarmer devant le malheur. Ghislain réforma sa vie, tenta de s'étourdir par des débauches de travail. Le marquis l'avait traité jadis de lunatique; il le plaisantait maintenant sur sa régénération, qu'il refusait de prendre au sérieux; c'était une guerre d'épigrammes, de persiflage. Ghislain s'était fait un devoir de supporter respectueusement ses incartades. Les attaques devenant trop vives, il se redressa, et, à la suite d'une scène violente, on se brouilla. Bien qu'il lui en coûtât beaucoup de quitter sa mère, le régénéré s'en fut habiter le rez-de-chaussée d'un vieil hôtel, dans une rue peu passante. Il y vécut dix mois en reclus. Son appartement avait cinq croisées sur la rue, et ses amis les plus intimes savaient seuls que, pour être reçu, il fallait au préalable frapper trois coups à l'une des vitres de la quatrième fenêtre.

Le marquis n'était pas content, ce chat avait laissé partir sa souris. Au surplus, il comptait avec le monde, et le monde lui donnait tort. Sauf quelques maris rancuniers, Ghislain n'avait point d'ennemis et il avait beaucoup d'amies ; il était populaire dans les cercles, dans les salons que son père fréquentait. Le marquis avait beau dire et répéter que ce garçon n'avait pas le sens commun; hommes et femmes, personne ne comprenait qu'il se brouillât avec un fils si charmant. De son côté, la marquise, quoique fort affairée et tout occupée d'elle-même, finit par s'affecter de ce trouble domestique qui faisait causer. Les commencemens des choses échappaient à son attention toujours partagée ; mais, une fois avertie, elle n'aimait pas qu'on en vînt aux extrémités. S'arrachant à ses dissipations, elle s'entremit, se remua pour négocier un rapprochement. Elle allait souvent frapper à la quatrième fenêtre. Ghislain s'était fait prier; il ne savait rien refuser à sa mère, on se rapatria. De ce jour, M. de Coulouvre apprit à se contenir. Il plaisantait quelquefois encore; cela semblait-il se gâter, il rompait prudemment, battait en retraite.

En entrant dans la chambre de son fils, il avait écarquillé ses narines, humé l'air, comme pour s'assurer si au parfum de tabac qu'exhalait ce cabinet de travail ne se mêlait pas une vague odeur de femme.

— Tu ne t'es pas ennuyé dans ta solitude?

— Pas un seul instant; je ne m'ennuie jamais.

— Tu as reçu, de temps à autre, quelques visites?

— Non. Quand un homme s'enterre à Bois-le-Roi dès le commencement de l'hiver, on suppose que c'est pour n'y voir personne, et personne n'y vient.

— Oui. Mais quand arrive la saison nouvelle, le cœur se ranime, l'imagination parle, et les solitaires deviennent plus sociables.

Et le marquis ajouta d'un ton mi-sérieux, mi-plaisant :

— S'il y a quelque jupe logée par ici, tu as la journée pour nettoyer la maison.

— Mon père, repartit Ghislain avec quelque hauteur, je n'ai pas l'habitude de loger des jupes chez vous.

— Calme-toi, reprit le marquis d'un air charmant. Voilà bien mon homme, toujours prêt à se fâcher et n'entendant pas la plaisanterie.

Son fils lui tendit les deux mains et lui dit :

— Ne plaisantons jamais ensemble, nous savons que cela finit mal. Je suis un de ces animaux belliqueux qui se défendent quelquefois quand on les attaque.

— Mauvais système, lui répliqua son père, en pirouettant sur ses talons. Pour se bien défendre, il faut attaquer le premier. C'est ainsi qu'en use le premier politique de ce temps.

Ils allèrent visiter les écuries. Depuis que M. de Coulouvre avait pris sa retraite, ses chevaux étaient de toutes les affaires de ce monde celle qui l'intéressait le plus. Il les examina dans le plus grand détail, de la pointe des oreilles à l'extrémité de la queue et depuis le garrot jusqu'à la fourchette. Il eut le plaisir de les trouver tous en parfait état, et il adressa à son fils deux ou trois phrases agréables, qui pouvaient à la rigueur passer pour un compliment. Puis, il lui dit :

— A propos, je m'étais trompé de porte tout à l'heure, et je suis entré dans une chambre où un gros garçon, coiffé d'un foulard, dormait à poings fermés, la bouche ouverte. Peut-on savoir son nom ?

— C'est M. Eusèbe Furette, mon professeur d'allemand. Vous gêne-t-il ? Dois-je le renvoyer ?

— A Dieu ne plaise !.. Mais tu apprends donc l'allemand ? Tu te prépares toujours à ce fameux examen ?

— Quoi qu'on fasse, il n'est pas mauvais de savoir les langues étrangères.

— Oui ou non, as-tu toujours l'intention d'entrer dans la diplomatie ?

— C'est un sujet que, si vous le voulez bien, nous traiterons à fond un peu plus tard.

— Soit !.. Don Quichotte se serait bien trouvé de suivre quelquefois les avis de Sancho Pança. Prends-moi pour ton Sancho.

On vint leur annoncer que le déjeuner était servi. Eusèbe les attendait dans la salle à manger. Ghislain le présenta à son père, qui l'examina comme ses chevaux depuis le garrot jusqu'à la fourchette et le prit tout de suite en amitié. Il n'avait d'estime ni de goût que pour deux espèces d'hommes, les gens d'affaires, forts en arithmé-

tique, et les gros garçons qui ne connaissent d'autre loi que les penchans de la nature et préfèrent les sensations aux sentimens. Pendant le déjeuner, il fut aimable, causant. Il raconta les splendeurs et les intrigues d'un harem, la chronique scandaleuse de la cour d'un sultan. Il entrait dans des détails un peu crus, qu'il ne prenait pas la peine de gazer : il aimait et le mot et la chose.

En sortant de table, il voulut se secouer. Il fit seller son alezan favori, l'enfourcha lestement, partit en le faisant caracoler, fier d'étaler au soleil son inguérissable jeunesse.

— Croiriez-vous, dit Eusèbe à Ghislain, que M. le marquis votre père me faisait peur? Pourquoi ne m'aviez-vous pas prévenu que c'est un homme délicieux?

— J'ai voulu vous laisser le plaisir de la surprise, lui répondit Ghislain.

Il lui annonça en même temps qu'il avait une visite à faire, qu'il le laissait libre d'employer son après-midi comme il lui plairait.

Depuis trois semaines, Ghislain n'avait pas remis les pieds au Colombier. Non-seulement cette maison ne l'attirait plus, elle lui déplaisait. Il avait un double motif pour n'y pas retourner : elle était habitée par un prêtre méfiant qui avait refusé obstinément de croire à sa vocation et par une jeune personne dont le comte de Coulouvre était le croquemitaine. Ayant reçu d'elle une de ces injures qu'on n'oublie pas, il s'était promis de ne plus la revoir. Mais il avait appris la veille que l'abbé Silvère se disposait à partir pour faire dans le midi de la France une tournée de prédications et de quêtes, et il ne pouvait se dispenser de lui souhaiter un heureux voyage.

Il se trouva que l'abbé était sorti, qu'il avait accompagné sa belle-sœur à Melun. Ghislain laissa sa carte et se hâta de se retirer. Comme il traversait le parc, il vit surgir Mlle de Trélazé au bout d'une allée. Il fit un détour pour l'éviter, elle en fit un pour lui barrer le passage. Fort surpris, il s'avança vers elle, elle s'avança vers lui. Ils s'arrêtèrent à trois pas l'un de l'autre. Elle avait un air de confusion, de pénitence, la rougeur au front, le trouble dans les yeux, et sur les lèvres un sourire pâle et tremblotant.

— Monsieur, lui dit-elle, je vous ai fait l'autre jour une impertinence. Je la regrette. Voulez-vous me pardonner?

— Je n'ai rien à vous pardonner, mademoiselle, répondit-il. Il ne s'agit dans tout cela que d'un malentendu. La personne que vous aviez rencontrée près de la Mare aux fées n'est pas une femme dont vous puissiez accepter aucun service, et ne pouvant rien vous expliquer, j'ai brisé la tasse qu'elle vous avait prêtée.

— En effet, dit-elle en s'animant, je n'avais pas compris... Il ne

m'a pas suffi d'être impolie, j'ai été sotte. Vous devez m'en vouloir.

Elle avait depuis longtemps préparé son discours. Elle ajouta sans hésiter :

— Le mieux que nous puissions faire, monsieur, c'est de tout oublier. Supposons qu'il ne s'est rien passé entre nous, que c'est la première fois que nous nous voyons.

— Oh ! mais non, répondit-il gaîment. Vous m'avez détesté pendant des mois, et depuis trois semaines je vous hais. Ce ne sont pas des choses qu'on oublie, et il me semble qu'il y a là une excellente préparation à une bonne et solide amitié.

Elle portait à son corsage une petite plante de basilic, car elle avait tout préparé. Elle en détacha une petite feuille en forme de cœur, dentelée sur les bords, qu'elle lui présenta en disant :

— Mon oncle m'a appris que, dans le langage des fleurs, le basilic est le symbole du mécontentement. Froissons tous deux une de ces feuilles, cela prouvera que nous en avons fini avec notre rancune.

Il s'empressa d'obéir ; un parfum exquis lui resta dans la main.

— Quelle bonne odeur, dit-il, ont les rancunes qu'on oublie !

Et ils restèrent quelques instans à se regarder, chacun d'eux s'étonnant de trouver l'autre si différent de ce qu'il pensait. A leur étonnement se mêlait un peu de cette émotion qui accompagne tout ce qui commence.

Ils furent dérangés par les deux jumelles. Elles avaient aperçu d'une fenêtre leur grand ami, et elles fondirent sur lui avec des cris aigus, les cheveux au vent. Léa les réprimanda sur leur indiscrétion, sur leur turbulence ; elle leur en voulait d'avoir interrompu brusquement un tête-à-tête qui, après l'avoir épouvantée, lui semblait savoureux. Ces petites filles avaient la langue affilée ; elles lui répondirent :

— M. de Coulouvre a plus d'amitié pour nous que pour toi.

— Pourquoi cela?

— Parce que tu le détestes, et qu'il sait bien que, toutes les fois qu'il vient ici, tu te caches.

— C'est une histoire qui n'est plus vraie, leur dit-il. On m'a promis de ne plus se cacher.

Mlle de Trélazé, à qui sa mère avait recommandé, en partant, de s'occuper de ses sœurs, de les amuser, les avait négligées ; ses pensées la travaillaient.

— Léa ne sait pas nous amuser, s'écrièrent les jumelles. Amusez-nous, monsieur. Si vous le voulez bien, jouons au crocket.

— Ne vous laissez pas tourmenter par ces folles, lui dit Léa.

— Je vous assure que mon supplice me semblera charmant.

— Alors, amusons-nous tous ensemble, reprit-elle, en portant à son visage ses deux mains, encore imprégnées de l'odeur du basilic.

Elle courut chercher les boules, les maillets, et Ghislain l'aida à planter les dix arceaux dans un terrain battu, au milieu d'une pelouse. La partie commença. Ghislain joua tout de travers. Les jumelles le plaisantaient sur ses gaucheries, sur ses distractions. Il fallait lui rappeler que c'était à son tour de jouer; il ne savait plus où était sa boule. Ce mélancolique, qui pensait avoir vu le fond des choses, et déclarait avec l'Ecclésiaste que tout ce qui se passe sous le soleil n'est que vanité et tourment d'esprit, venait de faire une découverte. Le bonheur, auquel il ne croyait plus, lui était subitement apparu au milieu d'une pelouse, où il y avait des fleurs blanches et des fleurs jaunes, une grande jeune fille délicieuse à regarder, et deux jumelles qui poussaient des cris aigus sans se douter de ce qui se passait dans le cœur de leur prochain. Il en concluait que le bonheur n'est pas une chose bien compliquée, mais qu'il ne faut pas le chercher, qu'il faut l'attendre, et ne pas le manquer quand il se présente.

Une autre idée lui traversa le cerveau.

— L'abbé Silvère est un habile homme, pensa-t-il. Quand il décourage certaines vocations, c'est qu'il a peut-être sur les gens des desseins qu'il n'avoue pas.

De son côté, Mlle de Trélazé, qui, aimant à gagner, jouait d'habitude avec beaucoup d'application, eut plus d'une fois, elle aussi, des absences. Elle roulait dans sa tête une grosse question qui lui semblait très importante, une de ces questions qui influent sur le sort des empires et des jeunes filles. Dans un moment où, penchée sur sa boule, elle se disposait à la frapper de son maillet pour lui faire passer un arceau, Ghislain s'approcha d'elle. Relevant la tête et le regardant dans les yeux, elle lui dit :

— Quel homme étonnant que mon oncle Silvère!

— Plus admirable encore qu'étonnant, lui répondit-il.

Elle eut un léger frisson, se redressa, recula de trois pas. Un nuage pesait sur son front, et elle semblait dire : — Alors, que faites-vous ici?

— Ce qui est le plus admirable en lui, reprit-il, c'est que, doué de vertus extraordinaires, il engage les autres à se contenter des vertus modestes, et que se passant du bonheur, il est trop charitable pour ne pas leur en souhaiter.

Le nuage disparut. Elle regarda de nouveau Ghislain dans les yeux, et fit passer sa boule, qui franchit d'un coup deux arceaux.

Ils achevaient leur partie quand parurent Mme de Trélazé et l'abbé, qui restèrent une minute muets d'étonnement. L'abbé se remit le premier. Il vint saluer Ghislain, et murmura entre ses dents :

— Les jours prédits par la sibylle sont venus, et le loup paît avec la brebis.

— Le loup, répondit Ghislain, était venu vous chercher et vous attendait. Il n'a mangé personne.

Ils causèrent quelques instans. Le comte souhaita au prêtre un bon voyage, un heureux retour, et se retira. Il lui tardait d'être seul. Il lui semblait qu'il avait un inventaire à dresser. Depuis deux heures il n'était plus le même homme. Il voulait compter sur ses doigts ce qu'il avait perdu, ce qu'il avait gagné, se mettre en règle avec sa raison, se démontrer à lui-même que le comte de Coulouvre n'était pas fou.

Quelques minutes après, l'abbé, se trouvant seul au salon avec sa nièce, lui dit avec une gravité presque solennelle :

— Eh bien! ma fille, lui et toi, vous avez signé votre traité de paix?

— J'ai fait ce que vous m'aviez dit de faire, répondit-elle doucement. J'ai demandé mon pardon, je l'ai obtenu.

Il la regarda en dessous, et lui dit sur un ton de commandement militaire :

— Je désire que les choses en restent là. Ne va pas t'amouracher de ce beau monsieur... Je sais mieux que personne tout ce qu'il vaut, mais je le tiens pour un homme dangereux, je le classe parmi les gens que j'appelle des semeurs de chagrins.

Elle tressaillit, mais elle repartit aussitôt :

— Vous pouvez-être tranquille, je me soucie du comte de Coulouvre comme du monsieur que voici.

Et elle lui montrait un beau poupon de porcelaine, aux yeux d'émail, qui faisait les délices des deux jumelles.

Pendant le reste de la journée, elle eut son visage ordinaire, et personne ne put se douter qu'il se fût rien passé au fond de son cœur. Mais le soir, quand elle eut regagné sa chambre, elle se plongea dans un fauteuil et se perdit dans un rêve. Elle se réveillait par momens pour discuter certains points qui l'embarrassaient. Pourquoi l'abbé Silvère rangeait-il le comte Ghislain parmi les hommes dangereux, parmi les semeurs de chagrins? Elle décida qu'à force de s'embarbouiller, de se farcir l'esprit de théologie, les prêtres, et les missionnaires surtout, n'entendaient plus rien aux choses de la vie, qu'ils brouillaient tout, qu'ils inventaient des romans noirs comme leur soutane, qu'ils prenaient des vallons délicieux pour

des ravins sauvages et désolés, qu'ils voyaient des précipices, des abîmes où il n'y en avait point. L'instant d'après, elle changea d'idée. Elle se demanda si l'abbé n'était pas un homme très fin, subtil et rusé, un de ces renards pleins d'astuce qui plaident le faux pour savoir le vrai, et prétendent obliger les jeunes filles à leur montrer ce qu'elles ont dans le cœur. Il y a des gens qui forcent les serrures et les coffres-forts, il y en a d'autres qui s'amusent à forcer les âmes. Elle se jura de ne rien dire. Ses étourderies lui ayant fait beaucoup de tort dans ces derniers temps, elle avait résolu d'être infiniment circonspecte. Depuis trois heures un quart de l'après-midi, elle avait un secret. Tant pis pour les curieux et les larrons! Son secret lui appartenait, elle n'admettait pas qu'on le lui volât. Elle se promit de l'enfouir, de l'enterrer, d'être la discrétion, le silence même.

Elle se leva, ouvrit sa fenêtre. La lune toute blanche répandait des paillettes d'argent sur la Seine, d'où sortait un bruit doux. Elle écouta les paroles charmantes que chuchotaient en jouant ensemble cette eau et cette lune. Une chouette criait, perchée sur la cime d'un tilleul. Ce hôlement funèbre lui parut une de ces musiques qui fondent le cœur. Elle referma sa fenêtre, en se disant :

— Jusqu'aujourd'hui à trois heures un quart, je croyais le haïr, et maintenant...

Elle se disait aussi : — A plusieurs reprises, il m'a regardée d'une façon singulière. Peut-être que lui-même...

Cette fois encore, elle n'acheva pas sa phrase. Elle commença sa toilette de nuit et, se décoiffant devant sa glace, elle se trouva jolie. Il lui parut qu'au fond de cette glace, il y avait une jeune fille heureuse. Elle resta longtemps les yeux ouverts dans son lit. La nuit s'éclairait et lui révélait son avenir. C'était quelque chose d'enveloppé, de mystérieux, qui par degrés prenait une forme, des contours, une figure.

— Après tout, pensait-elle en s'endormant, pourquoi pas? On a vu dans le monde des événemens plus extraordinaires.

XI.

La marquise de Coulouvre arriva à Bois-le-Roi peu de jours après son mari. Les excitations, les fatigues d'un voyage lointain ne l'avaient point changée ; elle revenait telle qu'elle était partie, avec son humeur égale et légère, avec son charme et sa grâce sans beauté, avec ses cheveux blonds, doux et voltigeans, avec ses yeux gris qui disaient naturellement, sans effort, tout ce qu'elle voulait, avec sa voix per-

suasive, avec son parler insinuant et flatteur, avec sa fureur de dissipation et sa délicieuse indifférence qui semblait s'intéresser passionnément à vous. Serviable, obligeante comme jadis, et incapable d'une action noire, elle était plus incapable encore de quelque suite dans la bonté ; on croyait la tenir, on ne la tenait pas, elle s'envolait, elle était l'éternelle absente. Il fallait tout lui pardonner. Jamais moi plus absorbant ne fit meilleure figure parmi les hommes. Ses moindres attentions avaient du prix ; on se faisait honneur d'être aperçu, distingué dans la foule par ses yeux gris. Elle était de ces femmes qui réduisent tout ce qui les entoure à l'état d'accessoires ; elles font événement dans un paysage ; et lorsqu'elles passent dans un endroit, l'endroit s'en souvient.

Mme de Coulouvre caressa beaucoup son fils, charmé, heureux de la retrouver, mais elle lui appartenait bien peu. Dès le lendemain de son arrivée, elle fut toujours sur pied, toujours en course, faisant perpétuellement la navette entre Bois-le-Roi et Paris, où elle avait des gens à voir, quoiqu'on fût au mois de juillet et qu'il n'y eût plus personne. Elle s'occupait de renouveler ses robes, ses toilettes. Elle se plaignait de n'avoir plus un fil à porter, de revenir des Indes nue comme Job, et elle tenait avec sa couturière d'interminables conférences ; après quoi, pour se remettre au courant, elle visitait en hâte des ateliers de peintres et de sculpteurs. Elle se promenait aussi chez les marchands d'antiquités. Elle avait le goût du bibelot et, depuis quelque temps, ce goût avait dégénéré en fureur. Elle se connaissait surtout en vieux ivoires ; elle en avait une admirable collection, qui renfermait des pièces rares. Mais elle jouissait peu de ce qu'elle avait ; son vrai plaisir était de chercher et de trouver. Le marquis s'occupait plus de ses chevaux que de sa femme et de son fils ; la marquise ne faisait pas de comparaisons odieuses, mais la chasse aux vieux ivoires lui donnait des fièvres d'inquiétude et d'espérance.

Un jour qu'après son déjeuner elle se disposait à s'acheminer vers la gare, Ghislain lui dit d'un ton résolu :

— Non, vous n'irez pas aujourd'hui à Paris. Vous y allez tous les jours, et je ne vous vois pas. Vous êtes une mère dénaturée, vous ne vous occupez point de votre fils. J'exige que vous me consacriez cette demi-journée.

— Impossible, dit-elle. Je suis attendue, j'ai donné deux ou trois rendez-vous.

— J'enverrai deux ou trois dépêches pour les contremander. Mon père est absent, M. Furette est indisposé ; je l'ai mis à la diète, et par mon ordre il garde la chambre. Vous et moi, nous passerons cette après-midi tête à tête. Tout à l'heure, nous nous promène-

rons dans le parc et nous irons nous asseoir sur le banc que vous aimez.

La marquise ne se souvenait plus guère qu'il y avait un banc qu'elle aimait. Nonobstant, elle s'exécuta de bonne grâce.

— Tu as donc quelque chose à me dire?

— Oui.

— Quelque chose d'intéressant?

— Oui.

— Quelque chose qui m'étonnera?

— Peut-être.

— Soit! envoie tes dépêches, je suis à toi.

Une heure après, ils arrivaient dans un carrefour en forme d'étoile, d'où partaient cinq allées qui s'enfuyaient sous des berceaux de verdure. La marquise s'installa sur le fameux banc qu'elle ne se souvenait plus d'avoir aimé, et Ghislain s'accroupit dans l'herbe à ses pieds.

— Bel oiseau! bel oiseau! s'écria-t-il, j'ai coupé vos ailes, je vous tiens, je ne vous lâche plus.

— Ghislain, dit-elle en le menaçant du doigt, vous ne respectez pas votre mère.

— Non, je ne la respecte pas, je l'adore... Je vais tout vous dire, promettez-moi de bien m'écouter.

— Recommandation superflue.

— Pas autant que vous le dites. J'ai remarqué que quelquefois vous entendiez sans écouter, mais que souvent aussi vous écoutiez sans entendre.

— C'est pour me dire des injures que tu as contremandé mes rendez-vous?

— Des injures! Faut-il vous répéter que je vous adore?.. Mais enfin, je prends mes précautions, et j'exige de vous une seconde promesse. Apprenez que j'ai rajeuni de dix ans; je n'en ai plus que dix-sept, je suis un petit garçon, et, quand ils causent avec leur maman, les petits garçons ont le droit de tout dire et elle se fait un devoir de ne pas se moquer d'eux.

— Que me contes-tu là? Personne ne ressemble moins à un petit garçon que l'homme triomphant, que le grand faiseur de conquêtes qui en ce moment est assis à mes pieds.

— Cet homme, d'exécrable mémoire, n'existe plus.

— Et la princesse Zarkof?..

— Je l'ai oubliée.

— Tu as beau dire, elle a fait époque dans ta vie. Il y a pour moi deux Ghislain, celui d'avant la princesse et celui d'après. L'un était un écervelé, un tapageur, qui tambourinait ses amours;

l'autre un homme discret, délicat, modeste, un Amadis qui cachait sa gloire.

— Quand je vous dis que je m'étonne de l'avoir aimée! Tenez, si elle apparaissait au bout de cette allée verte, je vous prierais de me tâter le pouls, et vous le trouveriez bien tranquille, soixante-douze pulsations par minute, voilà le compte.

— Que les hommes sont ingrats! s'écria-t-elle. Et que les honnêtes femmes ont raison de rester sages!.. Mais conviens, malheureux, que tu l'as pleurée, ta princesse, avec des larmes de sang.

— Je songeais à me faire prêtre.

— Ah! dit-elle en souriant, c'était ta vieille idée qui te revenait. Elles reviennent toujours, les vieilles idées, et celle-ci ne me déplaisait pas trop. Ce doit être une chose assez piquante pour une mère que d'avoir un fils évêque, de le contempler officiant en grande pompe, dans tout son appareil pontifical, de le respecter comme prélat, et de se souvenir en même temps de son passé, de ses petites histoires, de ses peccadilles. Ce respect mêlé d'un peu d'ironie est un genre d'impression que j'aurais voulu connaître.

— Je ne me souciais pas de porter le rochet et la mitre. Si j'avais la foi, je voudrais être un de ces missionnaires qu travaillent et suent sous le soleil, qui supportent toutes les rigueurs, qui mènent une vie de hasards, qui sont dans l'extrême Orient ou ailleurs les soldats de Dieu et de la France...

Il n'en dit pas davantage; il s'avisa qu'elle avait le nez en l'air, qu'elle ne l'écoutait plus que d'une oreille.

— Il me semble, dit-elle, qu'autrefois on apercevait au bout de cette allée une des façades du château. On a laissé pousser ce hêtre et le château a disparu.

— Nous couperons le hêtre, dit-il avec un peu d'impatience.

— Tu vas toujours aux extrêmes, il suffira d'élaguer les branches basses.

Elle avait déraillé, elle s'écarta de plus en plus. Elle se mit à parler longuement d'urgentes réparations à faire dans le château, d'appartemens dont il fallait rafraîchir ou renouveler les tentures, de la montagne d'étoffes qu'elle avait rapportée des Indes, de l'heureux parti qu'elle se proposait d'en tirer, des projets qu'elle avait combinés avec ses tapissiers, d'autres projets qu'elle avait concertés avec elle-même, de sa prochaine cure d'eaux, de la plage qu'elle avait choisie pour y passer le mois de septembre, des amusemens qu'elle se ménageait pour octobre et pour la saison de la chasse, de tous les gens qu'elle inviterait par fournées, de semaine en semaine. Jusqu'à son départ, elle comptait ne recevoir qu'une fois, donner un grand dîner où elle réunirait le peu d'artistes et de

gens de lettres de sa connaissance qui étaient encore à Paris. Elle commençait de les énumérer lorsqu'elle s'aperçut que son fils la regardait de travers.

— Singulier garçon! lui dit-elle gentiment. Tu avais commencé une histoire, tu l'as laissée en chemin. Où en étions-nous? Tu voulais être missionnaire, t'aller faire manger par les sauvages, et tu ne le veux plus, tu as changé d'idée. Gageons qu'il y a une femme là-dessous.

— Une femme comme il y en a peu, répondit-il avec un accent de profonde conviction.

Ce début l'affrianda; elle se lécha les babines comme une souris qui voit une noix.

— Est-elle décente, ton histoire? demanda-t-elle. Une mère peut-elle l'entendre sans rougir? Dois-je ouvrir mon éventail?

— Rougissez-vous en lisant les amours de Paul et de Virginie?

Elle dissimula de son mieux sa déception.

— Ah! fort bien, dit-elle, Paul veut se marier. J'en suis charmée, j'en suis ravie. C'était la fin que je te souhaitais. Je regrette seulement que tu ne m'aies pas consultée avant de faire ton choix. J'avais plus d'une héritière à te proposer.

— Rien n'est encore conclu. Si vous le voulez bien, vous la verrez au premier jour. Je suis certain, absolument certain, qu'elle vous plaira.

— Elle est donc charmante? Est-elle blonde ou brune?

— Brune.

— J'aurais mieux aimé qu'elle fût blonde.

— Ah! dame, si je l'avais commandée,.. mais on prend ce qui se trouve. C'est une grande fille, svelte, élancée, admirablement faite. Elle a des yeux superbes! Et quel teint! C'est une pêche qui a encore toute sa fraîcheur, tout son duvet. Votre jardinier, qui est un habile homme, n'en a jamais fabriqué de pareilles. J'ajoute qu'elle est vive, étourdie, précipitée dans ses jugemens, un peu hasardeuse dans ses actions et quelquefois très absurde dans ses idées. Que voulez-vous? elle a le parfait naturel, et tout lui va bien, même l'absurde. La première fois que je l'ai vue, elle m'a sauté au cou, m'a embrassé... Ne pensez pas à mal. La nuit tombait, et elle m'avait pris pour son frère, revenu d'Afrique le jour même. Elle a été furieuse de sa méprise, et pendant de longues semaines elle m'a boudé; elle s'enfuyait en apercevant mon ombre. Elle avait juré de se venger, elle m'a fait une impertinence pommée, et à mon tour je l'ai prise en haine. Mais nous nous sommes expliqués, je l'aime passionnément, comme je n'ai jamais aimé... Ne clignez pas les yeux, ne secouez pas la tête, ne hochez pas le menton... Je

vous dis que j'aime pour la première fois, et quelque chose me dit que je suis aimé.

— Ce baiser qui se trompait d'adresse t'a grisé. Es-tu bien sûre que cette rusée?..

— Quand je vous dis qu'elle m'a boudé!.. Voyons, n'est-elle pas jolie, mon histoire?

— Fort jolie, mais je tombe des nues. Je croyais connaître mon Ghislain, et voilà un Ghislain troisième manière... C'est assurément la meilleure... Comment se nomme cette heureuse petite personne?

— Mlle Léa de Trélazé.

— Quoi! la fille de ces sauvages!

— Ils ne le sont pas autant que vous le pensez.

— Ce sont, te dis-je, les gens les plus primitifs de la terre, qui ne s'occupent que de faire bouillir leur pot. Dès le premier été que nous avons passé à Bois-le-Roi, j'étais allée les voir; la baronne m'a rendu ma visite, mais sans me témoigner le moindre désir d'en recevoir une seconde.

— Que voulez-vous? vous l'avez effarouchée. Vous êtes une de ces femmes qui épouvantent les primitifs.

— Ghislain, ton choix m'étonne. Le parti est médiocre.

— Ah! permettez, ils sont pour le moins d'aussi bonne famille que nous.

— Peut-être; mais la fortune!.. Tout leur bien est au soleil, et ils ont eu sept enfans, dont trois sont morts : qui de sept ôte trois, reste quatre... Après tout, qu'importe! Dès à présent, tu es assez riche pour te marier par amour, et si ton père grognait...

— Je vous conjure de ne pas lui souffler mot de cette affaire, interrompit-il vivement. Les objections sont des chenilles; jusqu'à nouvel ordre, je ne veux pas voir de chenilles sur mon bonheur.

— Ah! pour le coup, tu m'étonnes, dit-elle avec un sourire accompagné d'un léger haussement d'épaules.

Il ne lui entrait pas dans la tête qu'on pût la soupçonner de faire des confidences à son mari. Depuis vingt ans, sauf de rares exceptions, les banalités de la vie défrayaient leurs courts entretiens.

— Voilà donc qui est entendu, reprit-il. Demain vous irez à Chartrette, demain vous la verrez... Si, par impossible, elle vous déplaît, tout est rompu... Mais j'ai une autre requête à vous présenter. Vous m'avez annoncé tout à l'heure qu'avant de partir pour votre plage, vous comptiez donner un dîner de gens de lettres et d'artistes. En conscience, je n'ai jamais pu les souffrir, vos éternels dîners d'hommes!

— Pourquoi donc?

— Vous aimez à rassembler autour de votre table des membres de l'Académie des beaux-arts et des peintres incohérens, des savans et des fous, des croyans et des sceptiques, des philosophes spiritualistes et des romanciers qui ne sont ni spiritualistes ni philosophes, des poètes musqués ou symboliques et une littérature de ventre et de gueule. Vous faites batailler tout ce monde, et j'ai toujours peur que cela ne se gâte, que, si habile que soit la dompteuse, vos bêtes, comme vous les appelez, ne s'entre-mangent.

— C'est là qu'est le plaisir, répliqua-t-elle. Tour à tour je les anime, je les excite ou je les retiens, et je les empêche de se manger. Un incohérent a-t-il jamais étranglé chez moi un académicien?

— Ce qui me déplaît encore dans ces réunions hétéroclites, continua Ghislain, c'est que, les trois quarts du temps, la conversation roule sur la métaphysique ou la physiologie de l'amour. Le propos devient quelquefois très scabreux. Il est charmant de faire l'amour, il m'a toujours paru bête d'en parler.

Elle se prit à rire et lui dit :

— Oui, tu aimes mieux faire un bon repas que de causer cuisine. Mais il faut être indulgent pour les plaisirs du prochain. Je ne souffrirais jamais qu'on fût grossier devant moi, et quand je mets sur le tapis un sujet délicat, j'exige qu'on en parle délicatement, qu'on s'ingénie pour trouver des tours heureux, qu'on habille les nudités ; c'est un genre d'exercice qui m'amuse. Et puis, grand puritain que vous êtes, si les femmes qui ne font pas l'amour n'avaient pas le droit d'en entendre parler, que leur resterait-il? Ne leur est-il pas agréable de se faire décrire des pays où elles n'iront jamais? C'est une revanche qu'elles prennent sur leur vertu.

— Soit ! Mais, pour cette fois seulement, sacrifiez-moi votre dîner d'hommes. Vous avez assez d'amis, de connaissances dans les châteaux du voisinage pour en composer un choix de convives aimables. Ils ne parleront, il est vrai, ni de l'amour platonique ni de l'autre; mais un soir, par hasard, on peut parler d'autre chose.

— Ah ! je te vois venir, grand enfant. Ces châtelains amèneront leurs femmes, et leurs femmes amèneront leurs filles... Miséricorde ! c'est la mort des conversations que les jeunes filles.

— Si vous entrez dans mon idée, s'écria-t-il en battant des mains, je me chargerai des préparatifs de ce grand festival. J'illuminerai le château, j'illuminerai le parc, je ferai courir dans les allées des guirlandes de lanternes de toute couleur, je ferai venir un orchestre de Paris, je rassemblerai toute une flottille, et, après le dîner, nous nous promènerons sur la Seine, l'orchestre naviguera dans une grande barque, les invités dans des chaloupes, et, chaloupes et

barque, il y aura partout des torches et des lampions. C'est ainsi que j'entends célébrer votre retour des Indes.

— Et tout à coup, interrompit-elle, on verra un grand transparent où se liront ces mots : « Le comte Ghislain donne cette fête en l'honneur de Mlle Léa de Trélazé, qui l'a guéri à jamais d'une princesse russe et de l'envie d'aller prêcher l'évangile chez les sauvages. »

— Cette devise serait un peu longue, dit-il ; il faudra la raccourcir... Enfin, vous consentez ? nous sommes d'accord ?

Elle poussa un soupir, secoua mélancoliquement la tête :

— Il sera ennuyeux comme la pluie, ton dîner. Mais les mères doivent se sacrifier, s'immoler à leurs fils.

— Je vous répète une fois de plus que vous êtes adorable, lui dit-il, et, depuis que je suis né, je n'avais jamais été aussi heureux qu'aujourd'hui.

Ce disant, il s'empara de ses deux mains blanches, aux doigts effilés, et lui baisa l'un après l'autre ses dix ongles roses.

XII.

Ce ne fut pas le lendemain, mais seulement huit jours plus tard, que la marquise trouva le temps d'acquitter sa promesse en se rendant à Chartrette. Lorsqu'elle se présenta au Colombier, Mme de Trélazé brodait au tambour et Léa donnait une leçon de piano à la moins intelligente de ses deux sœurs. Si la marquise était arrivée dix minutes plus tôt, elle aurait entendu la baronne reprocher à sa fille aînée des vivacités, des impatiences nerveuses qu'une maîtresse de musique doit s'interdire. C'était par le conseil de l'abbé que cette mère parfaite s'était déchargée sur Léa d'une partie des leçons qu'elle distribuait libéralement aux jumelles. Son beau-frère lui avait représenté qu'une jeune personne qui n'a pas vingt ans et qui vit dans un milieu un peu sévère, pauvre en distractions, s'y ennuie fatalement si on ne l'occupe, si on ne lui impose quelques devoirs, et que les devoirs ennuyeux, les choses désagréables, sont un élément essentiel et salutaire de notre existence, le sel qui empêche la vie de se gâter, le camphre qui préserve du rongement des mites les étoffes et les fourrures.

— La chose désagréable faite d'abord avec dégoût, puis facilement, par habitude, et enfin avec quelque plaisir, disait-il, voilà le fond de l'éducation.

Impatiente de son naturel, Léa l'était encore plus depuis qu'elle portait soir et matin dans sa tête une pensée qu'elle avait eu l'imprudence d'y loger, et qui peu à peu avait envahi, occupé toute la maison et n'y souffrait plus personne à ses côtés. Après s'être dit que

certains événemens invraisemblables ne laissent pas d'être possibles, cette jeune philosophe fataliste s'était persuadé que certains événemens sont certains, qu'ils ne peuvent manquer d'arriver, que l'existence des jeunes filles est réglée souverainement par une destinée à laquelle rien ne résiste. Cette destinée, qui lui avait signifié ses arrêts, voulait que Mlle de Trélazé finît par aimer de tout son cœur un homme que de prime abord elle avait trouvé haïssable, et cette même fatalité condamnait cet homme à devenir éperdument amoureux d'une jeune fille qui l'avait embrassé en le prenant pour un autre. Il y a des méprises qui ouvrent la porte aux desseins providentiels, à la fatalité; il y a des baisers qui laissent sur la joue qui les a reçus d'ineffaçables traces et comme une démangeaison d'en recevoir d'autres. Rien ne rend plus intolérant pour les incidens vulgaires de la vie réelle qu'un roman ébauché, et tout ce qui n'est pas lui semble cruellement indifférent et ingrat. Il est dur de s'arracher à ces délices pour faire recommencer dix fois la même gamme à une petite sotte qui change sans cesse de doigté, et les grandes filles songeuses, condamnées à cette triste tâche, s'impatientent, et les mères qui n'ont pas la charité de deviner leur secret les grondent.

L'arrivée de la marquise avait brusquement interrompu la leçon de musique et fort surpris Mme de Trélazé : depuis plusieurs années, on était voisins, on ne voisinait pas. Elle n'était pas seulement étonnée, elle ressentait quelque embarras. Cette mondaine, qui venait de pénétrer inopinément chez elle, lui faisait l'effet d'une habitante de la Voie lactée, à qui la curiosité était venue d'étudier ce qui se passe dans les humbles régions du globe sublunaire. Heureusement, cette mondaine était une femme d'esprit, et partant une femme tolérante. Elle avait sa façon particulière d'entendre la vie, elle était résolue à n'en pas changer, mais elle admettait qu'il y en eût d'autres. En entrant au Colombier, un coup d'œil lui avait suffi pour se convaincre que cette maison rustique était bien tenue et très confortable. Il n'y manquait que le plaisir ; mais pourvu qu'on lui laissât les siens, il était libre à chacun de se passer de joie ou de la chercher dans les choses désagréables. — Ne te gêne pour personne ! — c'était le premier chapitre de sa morale. — Ne gêne pas les autres ! — c'était le second. Comme on voit, cela faisait une morale complète. Devoirs envers soi-même, devoirs envers le prochain, tout s'y trouvait.

Elle parut s'intéresser vivement à la broderie de la baronne. Elle l'examina en détail, admira l'ouvrage, vanta délicatement l'ouvrière. Elle s'informa ensuite de toute la maison, et ses questions étaient nettes, précises. On eût juré qu'elle venait tous les deux jours au

Colombier, tant elle était au fait des habitudes du baron, des goûts de la baronne, des exploits d'un jeune héros qui avait cent fois bravé la mort au Maroc, des études et des récréations des jumelles. Elle en vint à parler de l'abbé Silvère, qu'elle n'avait jamais entendu prêcher; elle loua, caractérisa son éloquence avec une remarquable justesse d'expressions. Elle aspirait à l'honneur de lui être présentée. Mme de Trélazé l'affligea en lui apprenant que son beau-frère était parti pour le midi de la France. L'abbé était de tous les habitans de Chartrette celui qui, en réalité, intéressait le plus la marquise. Il avait fait parler de lui, c'était à sa manière un lion, qu'elle eût bien volontiers invité à ses dîners d'hommes, avec la ferme résolution de le caresser, de lui prodiguer son encens le plus raffiné et de le mettre tout doucement sur quelque sujet périlleux, pour voir comment il s'en tirerait. Mêler un prêtre, un missionnaire à un entretien savant sur la métaphysique ou la physiologie de la grande passion, l'amener par des moyens perfides à dire comment on fait l'amour dans l'Annam, elle n'avait pas encore réussi à se procurer ce plaisir.

En voyant entrer Mme de Coulouvre, Léa avait été plus charmée que surprise. Acte après acte, scène après scène, la pièce marchait, se déroulait. Pourquoi s'étonner? c'était prévu. Elle n'avait pas ressenti non plus le moindre embarras; rien n'embarrassait son parfait naturel. Elle avait assez bonne opinion d'elle-même pour croire qu'elle pouvait plaire aux gens de goût, en se montrant telle qu'elle était, sans composer son visage, sans arranger son sourire et ses manières. Comme la marquise, elle avait sa morale, qui pouvait se résumer ainsi : « Ou je vous plais, et je n'ai pas besoin de rien changer à ma personne, ou je vous déplais, et dans ce cas adressez-vous ailleurs et laissez-moi tranquille. »

Elle éprouva cependant une soudaine émotion, et le rouge lui monta aux joues quand la marquise annonça à Mme de Trélazé son projet de recevoir à dîner, avant d'aller aux eaux, quelques amis, quelques voisins. Pour couronner la fête, il y aurait un concert nautique; son fils s'était mis en tête de lui donner une sérénade pour célébrer son heureux retour des Indes. Se tournant vers Mlle de Trélazé, elle ajouta :

— Les jeunes filles en sont... Y a-t-il de vraies fêtes sans elles?

Elle prononça ces mots en les accentuant d'un air convaincu; impossible de se douter qu'elle considérait les jeunes filles comme la mort de la conversation. La baronne allégua que M. de Trélazé avait l'humeur casanière, qu'il ne sortait guère. La marquise insista. Léa, fort agitée, marchait sur des charbons, et regardait fixement sa mère comme pour arracher de sa bouche la réponse qu'elle dési-

rait. Elle était dans tout le Colombier la seule personne qui lût régulièrement le journal, et l'avant-veille, un article de variétés philosophiques sur la suggestion l'avait beaucoup frappée. Elle s'était convaincue, en le lisant, qu'il suffit de roidir sa volonté, de lui donner une intensité extraordinaire, pour s'emparer de celle des autres et la gouverner à son gré. Ne quittant pas des yeux sa mère, elle lui disait mentalement :

— Je veux que tu dises oui... Dis oui... Tu diras oui, je le veux.

La baronne finit par déclarer qu'elle transmettrait l'invitation à M. de Trélazé, qu'elle donnerait réponse dès le lendemain. Quoique la suggestion n'eût agi qu'imparfaitement, Léa était rassurée. Elle avait plus d'empire sur son père que sur sa mère. « Du moment que cela dépend de lui, pensait-elle, je saurai le prendre, l'obliger à dire oui. » Sans qu'il y parût, Mme de Coulouvre n'était plus à la conversation. Bien qu'elle passât pour myope, elle voyait tout, et elle venait de remarquer, près d'une fenêtre, un guéridon chargé d'ivoires sculptés, que l'abbé Silvère avait rapportés de l'Indo-Chine pour en faire hommage à sa belle-sœur. Quand elle se leva pour partir, elle les avait estimés, elle savait à peu près ce qu'ils valaient l'un dans l'autre.

Elle ne put s'empêcher de rire en trouvant son fils au bout du pont. Impatient de connaître ses impressions, il était venu à sa rencontre.

— Eh! oui, lui dit-elle, Mlle de Trélazé est très bien. De la grâce, beaucoup de fraîcheur, des yeux tour à tour très doux ou presque violens, que voulez-vous de plus? Cependant elle n'a rien d'extraordinaire... Oh! ne te fâche pas, je te répète qu'elle est très bien, mais elle n'est pas incomparable... Ah! par exemple, ce qu'il y a d'unique chez eux, ce sont leurs ivoires. Que fait un pareil trésor dans une maison si nue? Il n'y rime avec rien. Je suis sûre que Mme de Trélazé y tient fort peu, qu'on l'amènerait facilement à s'en défaire. J'en donnerai le prix qu'ils voudront.

Pendant que Mme de Coulouvre songeait à lui acheter de gré ou de force ses ivoires, la baronne méditait sur un sujet de première importance, dont elle ne pouvait détacher ses pensées. Depuis qu'elle avait surpris le comte Ghislain jouant au crocket avec ses filles, elle était partagée entre ses inquiétudes ordinaires et une aimable espérance qui lui chatouillait le cœur. Elle craignait que Léa ne fût difficile à marier. Eh! quoi, était-il possible qu'un parti si brillant, qu'un grand mariage fût réservé, contre toute apparence, à cette incorrigible gamine! N'étant pas, comme Léa, dans le secret de l'omnipotente destinée, elle n'avait garde

de tenir la chose pour faite ou pour certaine; mais la visite inattendue de la marquise lui semblait un événement de grande portée, qui l'autorisait à tout espérer. Le reste du jour, elle traita sa fille avec beaucoup de douceur, de mansuétude. De temps à autre, elle l'examinait à la dérobée, dans l'intention de lui trouver des qualités qu'elle n'avait pas encore découvertes, et de s'assurer qu'après tout, malgré ses défauts, malgré ses fâcheuses vivacités, Mlle Léa de Trélazé pouvait plaire à un homme tel que le comte de Coulouvre. Léa, qui était aussi fine que vive, s'aperçut de ce petit manège et en tira ses conclusions.

Le baron s'était rendu à Melun pour y vendre du bétail. Il y avait dîné et ne rentra que fort tard. Quand on l'eut informé de la visite et de l'invitation de la marquise, il déclara qu'il aimait peu ce genre de tuiles.

— Tout ce que je peux faire pour ces gens-là, s'écria-t-il, c'est de regarder leur petite fête et d'écouter leur musique de ma fenêtre.

Les femmes les plus scrupuleuses, les plus droites, font quelquefois de la diplomatie. Sans faire part à son mari de ses conjectures et de ses espérances, Mme de Trélazé lui vanta l'amabilité, l'agrément, la bonne grâce de Mme de Coulouvre, lui déclara qu'il aurait grand tort d'offenser cette charmante femme par un refus que rien ne justifiait, qu'il n'avait aucune raison sérieuse à donner. Elle discourut si bien que le baron, tout en grommelant et en protestant, finit par se rendre, sans que Léa eût besoin d'intervenir. Pendant tout ce débat, elle affecta l'indifférence, et ce fut d'un ton de résignation qu'elle dit :

— Puisque vous pensez, maman, qu'il faut y aller, on ira. Remarquez, cependant, que je n'ai point de robe.

Et comme elle s'y attendait, sa mère lui répondit :

— Nous avons le temps d'en commander une.

Dès le lendemain, Mme de Trélazé, accompagnée de Léa, passait la Seine pour porter elle-même sa réponse à la marquise et lui rendre sa visite. Elle trouva tout le monde à Bois-le-Roi. Mme de Coulouvre y avait été retenue par ses tapissiers, et le marquis, ayant rencontré la veille à son cercle deux anciens camarades de carrière, deux diplomates retraités comme lui, qui, venant des eaux, traversaient Paris, les avait priés à déjeuner. On fumait sous la vérandah lorsqu'apparurent la baronne et Léa. Ghislain fut très réservé; il s'occupa de la fille moins que de la mère. Il l'emmena cependant à quelques pas de là pour lui montrer de plus près un massif de rosiers en fleurs. Quoiqu'il l'entretînt de choses indifférentes, quoiqu'il lui parlât fort tranquillement, il lui sembla de nouveau qu'il la regar-

dait d'une façon singulière. Ce regard avait de l'insistance, et elle ne s'en plaignait pas ; ce regard avait du poids, et ce poids lui était doux ; ce regard était chaud, et cette chaleur lui plaisait.

Leur tête-à-tête dura peu. Le marquis en voulait à son fils d'avoir accaparé Léa ; il ne tarda pas à la lui prendre. C'était la première fois qu'il la voyait, et elle lui avait fait une vive impression. Il était grand connaisseur et il aimait les belles plantes. Au surplus, il avait une tout autre opinion que la marquise sur les jeunes filles ; il s'en occupait beaucoup. Cet ogre adorait la chair fraîche.

— Mon fils, dit-il à Mlle de Trélazé, est fier de nos roses ; moi, je suis fier de mes chevaux. Allons les voir ; si vous ne les admirez pas, nous nous brouillerons.

Il lui offrit galamment son bras et l'emmena visiter ses écuries. Chemin faisant, il lui débita des douceurs, des complimens exquis. Elle ne les craignait pas ; elle fut tout de suite à l'aise avec ce vieux jouvenceau et le charma par la candeur de ses reparties. Elle se disait : « S'il est charmant pour moi, c'est qu'on lui a fait des confidences et qu'il me regarde un peu comme sa bru. » Une fille de dix-neuf ans à peine n'est pas tenue de savoir lire dans le cœur d'un sexagénaire.

Il lui fit passer en revue tous ses chevaux, qui étaient de choix et de noble encolure. Pour finir, il lui montra avec quelque dédain une jument noire.

— C'est la monture habituelle de Ghislain, lui dit-il. Elle est douce comme un agneau. Autrefois, monsieur mon fils, dont les goûts sont fort changeans, n'aimait que les chevaux ombrageux, il s'amusait à se battre avec sa bête. Depuis peu, il a adopté cette jument tranquille, parce qu'elle ne le dérange pas dans ses méditations. L'autre jour, il a passé avec elle toute une après-midi dans la forêt. Il inventait, je pense, quelque système de philosophie ou étudiait par le menu les avantages et les inconvéniens de tous les métiers que peut faire un homme de bien, qui est un homme d'imagination. Je les ai rencontrés, elle et lui, au milieu d'une patte d'oie, l'une dormant, l'autre rêvant, et je leur ai fait le chagrin de les réveiller.

Elle trouva que ce père narquois parlait avec beaucoup d'irrévérence de l'homme qu'elle aimait. Après tout, mieux valait en dire du mal que de n'en rien dire, et d'ailleurs, décidée à prêter au marquis des intentions qu'il n'avait pas, elle pensa qu'en lui signalant les défauts de son fils il entendait lui donner un avertissement charitable et paternel. Se sentant très imparfaite, elle n'aurait pas voulu épouser un homme sans défauts. — « S'ils devenaient trop graves, pensait-elle, nous les corrigerions. »

Elle contempla avec une attention toute particulière cette jument noire, qui était la muette confidente du comte de Coulouvre.

— Il n'inventait pas un système de philosophie, lui disait-elle en elle-même. C'était de moi qu'il te parlait.

Elle la caressa et fut tentée de la baiser sur les naseaux.

En sortant de l'écurie, le marquis, de plus en plus enchanté, promena Léa dans le jardin et lui offrit une rose d'un blanc mat, veiné de rouge incarnat, en lui disant :

— Ghislain montre ses fleurs, il ne les offre pas. Dans cette maison, les pères sont plus galans que les fils.

L'instant d'après, Mme de Trélazé prenait congé. Le marquis la reconduisit, elle et sa fille, jusqu'à la petite porte du parc, et ce ne fut pas avec elle qu'il causa le plus en chemin. Il venait de la quitter quand il aperçut Eusèbe, qui, assis sur le petit mur contigu au chemin de halage, regardait s'éloigner Léa, et, selon son habitude, dînait avec les yeux.

— Chartrette, lui dit le marquis, est le pays des mystères. On ne m'avait jamais parlé de Mlle de Trélazé. Cette belle fille, avec sa forêt de cheveux, ses lèvres vermeilles et un peu fortes, ses grands yeux veloutés et son nez court, est très appétissante. Qu'en pensez-vous, grand philosophe?

— Monsieur le marquis, répondit ce sage, j'en ai déjà dit mon avis à monsieur votre fils. Heureux le violoniste qui jouera de ce violon !

— Vous êtes un homme de goût, monsieur Furette. Mais ce n'est pas là un de ces plats qui reviennent à mon fils, il n'aime que le gibier faisandé; il lui faut des femmes qui aient vécu, qui possèdent et la théorie et la pratique de l'amour et qui peuvent l'enseigner... Moi, j'estime qu'en cette matière il est plus doux de donner des leçons que d'en recevoir.

— Euh! euh! fit Eusèbe. Il est doux d'en recevoir, il est agréable d'en donner; mais le mieux est de chercher ensemble.

— Vous êtes, lui dit le marquis, le plus pervers des innocens.

En passant le pont, Léa remarqua, comme la veille, que sa mère lui parlait avec beaucoup d'aménité et avait pour elle des attentions, des égards, presque du respect.

— Elle voit déjà en moi, pensa-t-elle, la comtesse de Coulouvre.

Ce qui la confirma dans sa conjecture, ce fut la conduite de la baronne pendant toute la semaine qui suivit, et l'empressement prodigieux avec lequel elle s'occupa de lui procurer la robe qu'elle lui avait promise. Elle s'adressa d'elle-même à une grande couturière; étoffe, façon, rien ne lui parut trop cher. On allait tous les deux jours à Paris essayer tantôt le corsage, tantôt la jupe. Le

matin, le soir, les épaisses murailles du Colombier, quoique l'âge les eût rendues sourdes, entendaient continuellement parler de cette fameuse robe. Le baron n'y comprenait rien, et il disait à son fils :

— Je ne sais où mes femmes ont la tête... Ma parole! on m'a changé ta mère, je ne la reconnais plus.

XIII.

Enfin le grand jour arriva. On était en pleine canicule; mais une brise du nord, soufflant par bouffées et distribuant à droite et à gauche de petits coups d'éventail, tempérait la chaleur. A sept heures précises, le break du Colombier débarquait à Bois-le-Roi un baron qui faisait bonne mine à mauvais jeu; une baronne pensive, occupée de creuser un problème; une jeune fille radieuse, qui l'avait résolu, et un jeune géographe qu'un voyage au Maroc avait rendu indifférent à tous les épisodes de la vie commune.

Quand Mlle de Trélazé fit son entrée dans sa robe de soie rose, des fleurs à son corsage et dans ses cheveux, les épaules et les bras nus, elle attira un instant tous les regards. Les mères, la comparant à leurs filles, ressentirent un secret dépit, après quoi elles se soulagèrent en l'épluchant.

— Mademoiselle, lui dit tout bas le marquis, vous êtes trop jolie. Priez monsieur votre frère de vous bien garder; si je vais jamais à Chartrette, je vous enlève.

— A quoi bon m'enlever, répondit-elle gaîment, puisque me voilà?

Le maître d'hôtel annonça que le dîner était servi. A peine assise, Léa, qui aimait à se faire une idée exacte de toutes choses, promena ses yeux autour de la table et compta trente-huit convives. La salle à manger était une galerie percée de six grandes baies à plein cintre. Le plafond était revêtu de caissons dorés; les murs, jusqu'à la hauteur de deux mètres, étaient lambrissés en bois de chêne. Dans le fond, une cheminée monumentale portait un groupe de sculpture représentant le défi de Marsyas et d'Apollon. A l'autre bout régnait une tribune soutenue par des cariatides. Entre les archivoltes des arcades se déployaient des compositions peintes dans le style de Boucher, et on y voyait partout des dryades effarouchées poursuivies par des faunes, des rondes de bergères, des essaims d'amours joufflus et potelés, des nymphes endormies sur qui tombait une pluie de roses.

La marquise avait installé dans la tribune l'excellent orchestre recruté par son fils. Puisque le programme était changé, puisqu'il

fallait renoncer au plaisir de dîner entre hommes, aux douceurs d'un entretien intime et libre, elle avait jugé bon d'étouffer sous un peu de musique le sot bourdonnement des conversations banales. Au reste, elle semblait heureuse, elle avait des sourires, des grâces pour tous ses voisins. Elle savait dissimuler son ennui, et, pour se consoler, elle pouvait se dire que ce qu'il y avait encore de plus charmant dans cette grande salle, de plus digne d'être admiré, c'était la marquise de Coulouvre.

Telle était du moins l'opinion bien arrêtée d'un des convives, qui lui vouait un culte aussi fervent que discret. Eusèbe Furette pensait depuis longtemps déjà que cette femme de quarante-six ans, qui n'avait point d'âge, qui semblait planer comme une déesse au-dessus de toutes les infirmités humaines, qui connaissait à fond la vie et la recommençait allégrement chaque jour, que cette mondaine à la fois si savante et si insolemment jeune était une créature extraordinaire et qu'il n'y avait rien à lui comparer. Les premiers jours, elle l'avait fort intimidé. Au surplus, comme elle était toujours en l'air, toujours disparaissante, ainsi qu'il convient aux déesses, il avait eu peu d'occasions de l'approcher. Elle était polie avec lui parce qu'elle était polie avec tout le monde, mais elle l'avait à peine remarqué.

La veille, pour la première fois, il avait passé un petit quart d'heure dans le parc seul à seule avec elle. La marquise ne méprisait rien, elle voulut savoir ce qu'il y avait dans ce gros garçon un peu vulgaire. Elle n'avait pas horreur des gens vulgaires, qui reposent quelquefois des raffinés. Elle ne proscrivait que les gens communs. Eusèbe avait fait de son mieux pour paraître à son avantage; elle lui avait trouvé une certaine saveur, et s'était dit que, lorsqu'on l'aurait un peu façonné, ce gros garçon ne serait pas indigne de figurer au bas de la table dans l'un de ses dîners littéraires et philosophiques. Ce ne serait qu'un causeur en sous-ordre; mais on ne peut se passer des sous-ordres; quand ils manquent, il y a des trous. Dans le cours de cet entretien, elle voulut, pour se donner de l'air, ôter son chapeau de campagne, qui resta pris dans ses cheveux; elle pria Eusèbe de venir à son aide. Ce fut pour lui une émotion sans pareille. Il toucha ces cheveux blonds, il en respira le parfum. Ce très sensé garçon devint un peu fou, ce parfum le poursuivait, et il avait passé la nuit précédente à caresser d'extravagantes chimères, des romans impossibles, où il s'enfonçait comme un scarabée se plonge et s'engloutit dans sa rose. Pendant tout le dîner, il ne vit que la marquise; toutes les autres femmes lui semblaient laides ou insignifiantes : « De la première à la dernière, pensait-il, elle les bat, elle les tue. » Plus d'une fois, Mme de Coulouvre surprit son regard braqué sur elle, et elle se disait : « Je crois vraiment que ce jeune homme

est en train de devenir amoureux de moi. Je me moquerai de lui et cela m'amusera. » Non-seulement elle ne méprisait rien, elle avait le don de tout faire servir à son bonheur.

Pendant que Mme de Coulouvre procurait sans peine des distractions à son souriant ennui, Mlle de Trélazé nageait dans l'abondance de la joie. Cette salle magnifique, cette grande table, l'éclat de l'argenterie et du linge, les cristaux qui scintillaient, le gazouillement des violons qu'interrompaient les soupirs des hautbois et la grosse voix des trombones, les murailles peintes, les rondes de bergères, les vols d'amours, les nymphes assoupies et les roses qui pleuvaient, tout assaisonnait de grâce et d'agrément la plénitude de son plaisir. Le bonheur s'offrait de partout, se livrait à elle sans mesure. Elle le respirait dans l'air chaud, elle le mangeait dans son assiette, elle le buvait dans son verre. Elle se disait : « Ce grand dîner se donne pour moi. Je suis la reine,.. je suis sa fête. » Personne ne s'en doutait; si on venait à le savoir, quelle surprise pour tout le monde! Il y avait dans cette maison un prince héritier que plus d'une mère convoitait en secret pour sa fille, et cet héritier appartenait à Mlle de Trélazé. On était près de quarante à table, et si une petite personne avait subitement disparu, la salle aurait semblé vide au comte Ghislain de Coulouvre, qui sans doute se demandait en ce moment : « S'amuse-t-elle? pense-t-elle à moi? » Pour dérouter tous les soupçons, il s'était placé loin d'elle, et une grande jardinière la masquait; pour qu'il l'aperçût, elle devait pencher la tête à gauche, et tantôt elle la penchait, tantôt elle se tenait droite comme un cierge, immobile et cachée, pour qu'il eût à la fois le chagrin de ne plus la voir et l'espérance de la revoir.

Après le dîner, on se répandit sur la terrasse. Léa s'était assise sur un banc, entre deux jeunes filles de sa connaissance, qui, impatientes de s'embarquer, trouvaient la nuit lente à venir. Elle leur parlait d'un ton animé, sans perdre un instant la trace d'un grand jeune homme, qui, le front épanoui, circulait de groupe en groupe. Tout à coup il disparut; il allait donner ses derniers ordres.

Le long de la grande allée qui menait à la Seine étaient disposés, d'endroit en endroit, des ifs chargés de lampions, et aux branches basses des arbres pendaient des lanternes vénitiennes, à demi cachées par la verdure. L'illumination commença, et à travers l'épaisseur des feuillages, on vit s'allumer des feux de toute couleur. Ghislain était descendu au bord de l'eau pour présider à l'embarquement des musiciens. Hommes, femmes, enfans, tout Bois-le-Roi se pressait sur la berge pour admirer la fête. Il fit ouvrir la petite grille du parc et commanda de laisser entrer tout le monde. Il y avait près de là un chalet, où l'on trouvait à boire et à manger : il voulait

donner aux pauvres les miettes de sa joie. Comme il traversait la foule, une voix aigre cria :

— Allons-nous-en bien vite, ma bonne Tannay. Ce n'est pas grand'-chose que leur fête. Leur musique est un peu maigre, et leurs lampions ressemblent à tous les lampions.

Léa jasait encore avec ses amies quand elle entendit des cors de chasse sonnant une fanfare : elle en conclut que Ghislain allait reparaître pour annoncer que tout était prêt. Depuis son arrivée, elle ne l'avait vu que de loin; elle se plaignait qu'il poussât trop loin la discrétion, la réserve. Aux plus fermes certitudes se mêle par instans un léger doute, qu'on chasse et qui revient. Elle était résolue à ne pas retourner à Chartrette sans avoir causé un moment avec lui, sans qu'il eût articulé quelque mot décisif. Elle réussit à s'esquiver, à s'isoler, et, sans faire semblant de rien, elle s'en alla son petit pas jusqu'au premier tournant de l'allée par laquelle il devait revenir. Elle l'aperçut bientôt et fit l'étonnée.

— Quoi! c'est vous, monsieur... Que de peine vous vous donnez pour nous être agréable!

— Je fête aujourd'hui, répondit-il, ma réconciliation avec la vie.

— Vous étiez brouillés, elle et vous?

— A mort.

— C'est donc vrai ce que me disait, l'autre jour, M. votre père?

— Il se moque volontiers de moi. Qu'a-t-il bien pu vous dire?

— Dois-je vous le répéter?.. Il prétend que votre plus grand plaisir est de vous promener dans la forêt sur une jument noire, bien tranquille, et de penser à toute sorte de sujets sérieux ou tristes.

— Mon père ne sait pas ou ne sait plus qui je suis. Jadis, je m'imaginais que nous étions chargés de faire notre destinée; depuis quelques semaines, je crois que c'est notre destinée qui se charge de nous faire, et que le mieux est de la laisser agir à sa tête.

Elle fut ravie de cette réponse; il croyait comme elle à la fatalité.

— Rien ne calme l'âme, dit-elle d'un air profond, comme de croire à la destinée.

— Cela me calme à ce point, reprit-il, que je passe des jours entiers sans penser à rien.

— Et à quoi pensez-vous quand vous ne pensez à rien? demanda cette audacieuse.

Il se rapprocha de deux pas, et, les yeux dans les yeux, il lui repartit :

— A vous.

Aussitôt, se saisissant de deux petites mains gantées, qui s'abandonnèrent à leur sort, il les appliqua l'une contre l'autre, paume contre paume, et les pressa deux fois, trois fois, sur ses lèvres. Si

on avait demandé en ce moment à Mlle de Trélaze qui elle était, où elle se trouvait, elle n'aurait su que répondre. Prise d'un doux vertige, il lui sembla que la terre s'amollissait et ondulait sous ses pieds. Elle ferma les yeux, et, d'un bond, fut transportée dans un pays mystérieux, où l'air embaume, où des fleurs énormes exhalent des parfums qui entêtent, où il ne se passe que des choses étranges, où les événemens sont des contes de fée, où les paroles sont de la musique. Les poètes qu'elle avait lus en cachette au couvent avaient promené son imagination dans ce pays enchanté; mais elle doutait qu'il existât, et tout à coup elle y était. Quand elle rouvrit les yeux, elle s'aperçut que quelqu'un la regardait en souriant et n'avait pas encore lâché ses deux mains, qu'elle ne songeait pas à dégager, et elle se sentit si parfaitement heureuse qu'elle ne trouva rien à dire, pas un mot. Les souverains bonheurs ne parlent pas.

Au même instant partait de l'intérieur du château un effroyable cri d'angoisse, de détresse et d'épouvante.

— Que se passe-t-il donc? fit Ghislain en pâlissant.

Et il s'éloigna à toutes jambes.

La marquise craignait pour son teint la fraîcheur des rivières, même dans les soirs d'été. Elle avait voulu remplacer la voilette de son chapeau par un voile épais, qui la garantît mieux. N'ayant pas sa femme de chambre sous la main, elle monta dans son appartement. Deux bougies brûlaient sur la cheminée. Elle s'approcha de la glace pour s'ajuster, et, en s'y regardant, elle crut découvrir parmi ses cheveux blonds un fil d'argent. C'était une erreur. Pour s'en mieux convaincre, elle se pencha si imprudemment qu'une des bougies enflamma son voile. Elle l'arracha; une flammèche tomba sur sa jupe et y mit le feu.

Alors lui était échappé ce cri terrible, déchirant, qui avait fait pâlir Ghislain. Elle perdit la tête, s'élança dans un corridor, en parcourut toute la longueur, tâchant d'échapper à ces langues de feu qui la menaçaient de toutes parts et lui léchaient déjà le visage. Le marquis était accouru le premier; frappé d'horreur, il appelait au secours, sans en donner. La seconde d'après, son fils survint. Il se précipita dans une des chambres à coucher qui s'ouvraient sur le corridor, se saisit d'une couverture de laine, se jeta sur sa mère, réussit à l'envelopper, à l'emmailloter, la terrassa, se coucha sur elle, jusqu'à ce que la dernière flamme fût éteinte. Le repoussant, se débattant, fixant sur lui des yeux égarés, elle lui disait :

— Ghislain, tu veux ma mort!

— Je veux vous sauver, je vous sauve, répondait-il.

Il y avait parmi les invités un des grands médecins de Paris. Après un premier et rapide examen, il descendit pour annoncer combien

l'accident était grave, et, au nom du marquis, incapable de rien dire et de rien faire, il pria tout le monde de se retirer au plus vite : c'était de calme, de silence qu'on avait besoin. Heureusement, les cochers et les valets de pied ne s'étaient pas encore dispersés dans le parc ; on les trouva tous rassemblés dans l'office, où ils achevaient de dîner. Les écuries furent prises d'assaut. On se heurtait, on se bousculait. Les chevaux, arrachés prématurément à leur râtelier ou à leur repos, protestaient contre cette trahison, s'ébrouaient, donnaient de grands coups de tête. Enfin, les voitures furent attelées ; l'une après l'autre, elles s'avançaient vers le perron.

Léa se trouvait dans le vestibule lorsque apparut au haut d'un escalier de marbre Ghislain, pâle comme un mort, les traits convulsés, les sourcils brûlés, les cheveux roussis, les mains en chair vive. Il allait porter à franc étrier une ordonnance chez un des pharmaciens de Melun. Il passa près de Léa, l'effleura du coude, sans la voir ; une minute après, elle entendit dans la cour le retentissement des quatre sabots d'un cheval qui dévorait l'espace.

Elle semblait pétrifiée.

— Viens donc, lui dit son frère, la voiture est là.

Elle le suivit en silence, elle se sentait glacée jusque dans le fond de l'âme. « Quel affreux malheur ! » pensait-elle, et les gémissemens lointains et presque continus de la marquise lui faisaient mal. Mais dans son candide égoïsme de jeune fille, ce qui lui paraissait plus funèbre encore, c'est que Ghislain avait passé près d'elle sans la regarder ou l'avait regardée sans la reconnaître.

Cependant, par une sinistre ironie, les feux de Bengale répandaient dans les pelouses leurs clartés rouges, bleues ou vertes ; on entendait au bas du parc des crépitations de fusées, les sifflemens des serpenteaux, et au milieu de la Seine, des violons, des cuivres, qu'on avait oublié d'avertir, jouaient une polka si enlevante que la jeunesse de Bois-le-Roi s'était mise à danser. Dans les courts intervalles où d'horribles souffrances lui laissaient la faculté, la force de parler, la marquise disait :

— Mon Dieu ! faites-les taire, ils me tuent.

Elle avait accusé son fils de vouloir sa mort quand il tentait de la sauver, et maintenant elle s'en prenait à ces violons. Il lui semblait si naturel de vivre qu'elle ne pensait pas qu'elle pût mourir si quelqu'un ne se chargeait de la tuer.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La troisième partie au prochain n°.)

ÉTAT POLITIQUE ET MORAL

DE LA GRÈCE

AVANT LA DOMINATION MACÉDONIENNE

Il y a pour la Grèce deux dates fatales : l'une, où l'Asie entière descendit sur elle avec les millions d'hommes de Xerxès; l'autre, quand Philippe, père d'Alexandre, devint roi de Macédoine. A la première, elle paraissait perdue, et elle triompha; à la seconde, elle paraissait n'avoir rien à craindre, et elle perdit tout.

I.

Au milieu, en effet, du IVe siècle avant notre ère, la Grèce semblait avoir devant elle un long avenir. Quels dangers l'œil le plus perçant pouvait-il découvrir pour elle? A l'orient, la Perse se débattait dans cette longue agonie des états orientaux, si peu vivans et pourtant si lents à mourir d'eux-mêmes. A l'occident, les Romains en étaient encore à rebâtir leur ville brûlée naguère par les Gaulois. Du nord, que redouter? Le Thessalien Jason était mort et avec lui ses grands desseins. Quant à la Macédoine, si troublée et depuis tant de siècles impuissante, prophète bien moqué eût été celui qui eût prédit sa fortune prochaine : « Lorsque mon père devint votre roi, dira un jour Alexandre aux Macédoniens, vous étiez pauvres, errans, couverts de peaux de bêtes et gardant les moutons sur les

montagnes, ou combattant misérablement, pour les défendre, contre les Illyriens, les Thraces et les Triballes. Il vous a donné l'habit de soldat; il vous a fait descendre dans la plaine et vous a appris à combattre les barbares à armes égales. » En vérité, Démosthène ne se fera pas trop d'illusion en croyant que la liberté hellénique pouvait être défendue contre de tels voisins.

Un ami de la Grèce eût donc, à cette heure, vu sans effroi finir la sanglante expérience qui s'était poursuivie depuis trois ou quatre générations. Les Grecs, ne pouvant s'unir, semblaient du moins être arrivés à des conditions générales d'existence plus équitables et meilleures. Il n'y avait plus de peuple dominant sur un autre peuple, par conséquent plus de maîtres et de sujets; mais il y avait moins de morcellement. Beaucoup de petits états avaient disparu au sein de confédérations qui maintenant couvraient des provinces entières; moyen plus sûr et moins contraire aux tendances impérieuses de l'esprit grec d'arriver, un jour peut-être, par l'union des ligues provinciales, à une confédération de tout le corps hellénique. En outre, ces ligues sont faites à des conditions plus justes. Tous les alliés d'Athènes, les plus faibles comme les plus puissans, ont une voix au congrès général, et tous les membres de la confédération d'Arcadie, comme ceux de la ligue achéenne, ont des droits égaux. Dans la nouvelle alliance entre Lacédémone et plusieurs peuples du Péloponnèse, il est convenu que chaque état commandera sur son territoire.

Une des grandes iniquités de Lacédémone, l'ilotisme des Messéniens, était réparée : Messène était indépendante, et Sparte enfermée dans sa vallée de l'Eurotas. L'Arcadie, renonçant à ses antiques divisions, avait réuni trente de ses villages dans la grande cité, *Mégalopolis*, et formé un état capable de tenir en bride l'ambition spartiate, en couvrant contre elle le reste du Péloponnèse. Corinthe, fatiguée de ces guerres qui la ruinaient, n'aspirait qu'à la paix, au commerce, au plaisir. Argos, naguère souillée de sang, voyait au moins les factions s'apaiser et lui donner quelque répit. Les Achéens renouaient leur vieille fédération avec des idées d'égalité et de justice qui leur vaudront l'honneur d'être les derniers survivans de la Grèce. La ligue béotienne obéissait à Thèbes, mais maintenant sans trop de contrainte. Athènes enfin avait relevé son commerce avec sa marine militaire, et ramené à elle ses anciens alliés par la sagesse de sa conduite.

Qui empêchait ces états rentrés dans leurs limites de vivre en paix, après s'être mutuellement convaincus d'impuissance dès qu'ils voulaient en sortir? Pourquoi ne seraient-ils pas redevenus ce qu'ils avaient été, un siècle plus tôt, chacun un foyer de lumière? Malgré tant de combats, ils n'avaient pas beaucoup perdu de leur

population, et rien de leur activité physique ou intellectuelle. Leurs soldats étaient toujours les meilleurs soldats du monde, car la légion romaine n'avait pas fait ses preuves, ni la phalange macédonienne. Leurs savans, leurs artistes étaient nombreux. Pour l'art, pour la philosophie, pour l'éloquence, ce qu'on a appelé le siècle de Périclès continuait.

Phidias, Polyclète, Zeuxis, Parrhasios, étaient morts, et, entre les mains de leurs successeurs, l'art se transforme et fléchit. Déjà dans la frise du temple d'Apollon Epikourios, près de Phigalie, Iktinos avait donné à ses figures plus d'expression et de vivacité que n'en ont les groupes du Parthénon. Une génération s'écoule, et voici que la passion anime le marbre, comme elle avait agité déjà les tragédies d'Euripide. Dionysos ressent l'ivresse qu'il inspire, Aphrodite la volupté qu'elle promet; le style, moins sévère, est plus humain, et le mouvement de la vie remplace la calme sérénité des dieux de Phidias.

La sculpture est sur la route qui conduira les artistes à composer des statues iconiques et à subordonner trop souvent l'art à la vérité vulgaire. Par la recherche du détail, l'excès du fini et une exactitude trop servile, on perdra le sentiment de la beauté idéale. Lucien exprime cette tendance en disant d'un artiste de ce temps, Démétrios, qu'il n'était plus un faiseur de dieux, mais un faiseur d'hommes, οὐ θεοποιός τις, ἀλλ' ἀνθρωποποιός ὤν. Ou bien l'on tendra au tragique, au gigantesque, et l'on construira des colosses de bronze qui seront des prodiges d'industrie. Charès de Lindos édifiera, vers 280, le colosse de Rhodes; Lysippe, un Jupiter haut de 40 coudées ($18^{m},15$). Dans quelques années, Démocratès offrira à Alexandre de tailler l'Athos en statue, une des mains portant une ville, l'autre laissant échapper un torrent qui retomberait en puissantes cascades. Le héros eut plus de goût que l'artiste, il refusa. A chacun son œuvre; que l'homme laisse à Dieu ses montagnes.

Mais avant que les artistes se préoccupassent de faire tragique, ce qui n'est pas le propre de la statuaire, il y eut pour l'art grec une période charmante, celle que remplit l'école de la grâce, qui se plut à donner aux dieux la jeunesse efféminée au lieu de la majesté olympique. Deux Athéniens, Scopas et Praxitèle, qui en furent les chefs, créèrent le type des Vénus pudiques et craintives, représentation de la femme bien plus que de la déesse. Les grands artistes du ve siècle ne montraient jamais la nudité féminine. Des critiques peut-être trop ingénieux ont même cru que, si Praxitèle, lorsqu'il sculpta son Aphrodite de Cnide, « au regard humide, » τὸ ὑγρόν, lui ôta tout voile, il avait du moins placé près d'elle un vase qui, rappelant le bain symbolique, éloignait l'idée profane par un sou-

venir de pureté religieuse. L'attrait de sa beauté fut toujours très vif, et il l'est encore jusque dans les imitations que nous en possédons. « L'Olympe, dit une épigramme de l'*Anthologie*, ne possède plus la déesse de Paphos; elle est descendue à Cnide; » et l'on conte que, Nicomède de Bithynie ayant offert aux Cnidiens de payer toutes leurs dettes en échange de leur Vénus, ils refusèrent.

Scopas n'eut pas les scrupules qu'on a prêtés peut-être à Praxitèle : dans le temple de Mégare, il entoura Aphrodite de trois statues, l'Amour, le Désir, la Persuasion. C'était bien le temps où l'on dit qu'une courtisane fameuse pour sa beauté, Phryné de Thespies, avait un rôle dans les fêtes d'Éleusis et sortait des flots en Vénus Anadyomène ; le temps aussi où la Grèce, ne redoutant plus le Mède et pas encore le Macédonien, demandait à l'art et à la vie toutes les grâces et toutes les voluptés.

De Praxitèle, nous avons les copies de l'Apollon Sauroctonos et de la Vénus de Cnide, pour laquelle Phryné posa devant l'artiste. Mais nous n'avons, semble-t-il, que des imitations éloignées de ses Éros, représentant l'éphèbe olympien, « qui vit parmi les fleurs, » et de son Satyre, à moins que le torse trouvé sur le Palatin n'en soit un fragment. On conte qu'il avait promis à Phryné une de ses œuvres. Pour savoir celle que le maître préférait, elle lui fit annoncer, un jour, que son atelier brûlait. « Sauvez, s'écria-t-il, l'Éros et le Satyre. » Elle prit le premier qui, de tout point, lui convenait, et elle le consacra dans un temple de Thespies. Deux des plus heureuses découvertes récemment faites sont des bas-reliefs trouvés à Mantinée, œuvre inspirée sans doute par Praxitèle, et son Hermès découvert à Olympie, à la place où Pausanias l'avait vu.

Praxitèle, et c'est son plus grand charme, ne dépassa point la grâce pour aller jusqu'à l'expression trop vive de la passion : ses personnages gardèrent la réserve et la mesure qui furent le caractère du génie grec à ses beaux jours. De Scopas, il ne nous reste rien ou peu de chose, à moins que la Vénus de Milo ne soit de lui : dans ce cas, il serait un des premiers sculpteurs de la Grèce, et il devrait être mis à côté de Phidias. Il semble que l'Apollon du musée Pio-Clementino soit une copie de son Apollon citharède à qui Auguste éleva un temple dans sa demeure du Palatin. Ce n'était pas le dieu superbe qui tue le serpent Python, et qu'à Rome, autour de l'empereur, on pouvait honorer comme le destructeur des monstres de la guerre civile, mais le dieu des arts et de l'harmonie, celui qui conduit le chœur des Muses, et dont Auguste fit le symbole de la *Paix romaine* qu'il voulait assurer au monde. L'Apollon du Belvédère passe pour être, sinon de Scopas, du moins de son école. Pline regardait comme le chef-

d'œuvre de cet artiste Achille conduit à l'île de Leucé par les Néréides. La Néréide de Florence, portée par un hippocampe, est-elle un reste ou une copie partielle de ce groupe fameux? Vers 350, Scopas fut chargé de sculpter la face orientale de la frise du tombeau de Mausole. Architecte en même temps que statuaire, il reconstruisit à Tégée le temple d'Athéna-Aléa, dont l'enceinte extérieure était bordée de colonnes ioniques et l'intérieur décoré de deux ordres superposés, le dorique et le corinthien. Peut-être travailla-t-il aussi au temple d'Éphèse qu'Érostrate avait brûlé en 356.

De qui est le groupe des Niobides? De Scopas ou de Praxitèle? Ils peuvent le revendiquer tous deux.

Pamphile florissait de leur temps; Euphranor et Nicias un peu plus tard, et tous trois étaient peintres. Naturellement, nous ne connaissons d'eux que la liste de leurs tableaux donnée par Pline. Mais Euphranor était aussi sculpteur. Le Vatican possède une copie de son Pâris, et la galerie de Florence un bas-relief qui représente peut-être son groupe de Latone, Apollon et Diane. Son Apollon Patroos, ou protecteur de la race ionienne, était une des nombreuses décorations du Céramique d'Athènes; on croit en avoir l'imitation dans une figure sculptée sur un autel.

Apelles allait porter la peinture au plus haut degré de perfection que l'antiquité lui ait donnée, et Lysippe mériter qu'Alexandre ne permît qu'à lui seul de reproduire avec le bronze sa royale image. Il ne nous reste malheureusement aucune œuvre authentique de ce grand sculpteur, excepté peut-être l'Hercule Ἐπιτραπέσιος, dont le torse serait au Louvre et dont l'École des Beaux-Arts possède une restauration. On croit aussi que l'Hercule Farnèse est la reproduction d'une de ses œuvres. Il continuait Scopas, mais en donnant à ses figures une vie plus énergique, avec une fidélité matérielle poussée trop loin. Properce marque bien le caractère de son talent dans ce vers :

Gloria Lysippost animosa effingere signa.

D'autre part, Pline dit que ses figures étaient plus élancées, ses têtes plus petites qu'on ne les faisait d'ordinaire. C'est ce que l'on peut constater aussi chez Michel-Ange. L'un et l'autre, pour arriver à plus d'élégance, donnaient au corps dix longueurs de tête, ce qui faisait manquer l'effet cherché, témoin le *Pensieroso* de Florence, dont le cou est trop long et la tête trop petite. Sous d'autres rapports, Lysippe peut aussi être rapproché de Michel-Ange. Notons à ce propos que, si le grand Buonarotti a été le contemporain de Raphaël, Lysippe le fut presque de Praxitèle, et qu'aux deux époques vivaient à côté l'une de l'autre l'école de la grâce et celle de

la force. Pour l'art grec, celle-ci aura sa plus haute expression dans les bas-reliefs de Pergame.

De Phidias à Lysippe, nous avons suivi, pour la statuaire, une marche descendante; d'abord la majesté sereine des dieux, puis la beauté sensuelle, enfin la force que représente cet Hercule Farnèse, à la tête si petite, aux épaules si larges et à la puissante musculature. Pour l'architecture, ce siècle est celui du plus brillant essor de l'art ionique. Les temples de Priène et celui d'Apollon Didyméen, dont il nous reste de magnifiques débris, sont de cette époque.

L'art accuse donc certains changemens de caractère; on ne voit pas encore les symptômes de défaillance.

II.

L'éloquence et la philosophie arrivent au point le plus élevé qu'elles puissent atteindre. Lysias, Isocrate, Isée, écrivent pour les plaideurs des discours qui, tout en appartenant à un genre secondaire, révèlent l'élégance du dialecte attique, et la tribune d'Athènes retentit des accens passionnés et virils de Démosthène, de Lycurgue, d'Hypéridès et d'Hégésippos. Eschine y apporte la souplesse de son esprit; Phocion sa vertu.

Mais sortons du Pnyx, descendons aux jardins d'Académos; voyez ces hommes venus de tous les pays et suspendus aux lèvres d'un disciple de Socrate; écoutez-le, c'est l'Homère de la philosophie et un des révélateurs de l'humanité, c'est Platon.

Les Grecs, qui aimaient les légendes, voile gracieux qu'ils se plaisaient à jeter sur l'histoire, contèrent que son vrai père était Apollon; qu'à son berceau les abeilles de l'Hymette avaient déposé leur miel sur ses lèvres, et que le jour où il fut conduit à Socrate, le philosophe vit un jeune cygne qui, s'élevant de l'autel de l'Amour, vint se reposer dans son sein, et prit ensuite son vol vers le ciel, avec un chant mélodieux qui charmait les divinités et les hommes. On savait bien ce que valaient ces beaux récits, mais on aimait à les répéter en témoignage d'admiration.

Platon tenait à ce qu'il y avait de plus noble dans Athènes; son père prétendait descendre de Codrus et sa mère de Solon. Il entreprit d'abord un poème épique, mais renonça aux vers pour la philosophie; je crois qu'il resta poète bien plus qu'il ne le pensait.

Après la mort de Socrate, ses disciples dispersés avaient fondé plusieurs écoles : Euclide, celle de Mégare, si justement nommée « la disputeuse, » qui revint à la métaphysique que le maître avait dédaignée, et, par sa confiance absolue dans la logique, par

son mépris pour les perceptions des sens, prépara les voies aux pyrrhoniens ; Aristippe, le précurseur d'Épicure, celle de Cyrène, qui proposa pour but à l'homme le bonheur, en l'y conduisant par le plaisir, au lieu de l'y mener, comme Socrate, par la vertu ; Antisthène, enfin, l'école cynique, qui, par une exagération mauvaise de la simplicité socratique, méconnut la raison pour revenir à ce qu'elle appelait la nature, et sacrifia la société et toutes ses lois, en estimant que les bienséances étaient des préjugés, qu'il n'y avait de laid que le vice, de beau que la vertu sans pudeur. C'eût été priver la Grèce de ses plus précieuses qualités : la poésie, l'art, l'éloquence, et lui donner, au lieu de citoyens actifs, des moines déguenillés laissant passer un frivole orgueil à travers les trous de leur manteau.

De ces philosophes, Platon fut le plus grand par son talent littéraire, qui dépasse celui de tous les autres, et par sa doctrine, d'où tant de systèmes sont sortis. Après la catastrophe qui dispersa les disciples de Socrate, il voyagea dans la Grande-Grèce, la Sicile, la Cyrénaïque et l'Égypte, étudiant toutes les écoles, interrogeant tous les sages ou ceux qui croyaient l'être, même les prêtres d'Égypte, qui lui contèrent le grand naufrage du continent atlantique et lui dirent, dans l'orgueil de leur civilisation cinquante fois séculaire : « Vous autres Grecs, vous n'êtes que des enfans. » De retour à Athènes, il ouvrit, vers 388, l'école fameuse de l'Académie, où il enseigna quarante ans. Il avait pris une route plus large et plus haute, mais aussi plus dangereuse, que celle de son maître. Si, comme Socrate, il étudia l'âme humaine, cette connaissance ne fut pour lui que le point de départ d'un système qui, sortant du ferme terrain de la conscience, prétendit s'élever par la dialectique et l'imagination jusqu'à la connaissance de tous les êtres et de la divinité, leur principe commun.

Nous n'avons à parler ici ni de la trinité platonicienne : Dieu qui ne crée pas le monde, mais qui l'organise; la matière qui reçoit de lui le germe de tout bien et de toute vie; le monde, fils (τόκος) des deux autres principes ; — ni des trois âmes qu'il attribue à l'homme, dont l'une, la raisonnable, survit au corps, avec le souvenir du passé, soit pour le châtiment, soit pour la récompense, ou est envoyée, sans mémoire de la vie antérieure, dans un autre corps pour une seconde épreuve ; — ni des deux espèces d'amour : l'un sensuel et grossier, la Vénus vulgaire ; l'autre, la Vénus céleste, principe des instincts supérieurs de l'humanité, qui, à travers la beauté extérieure, voit la beauté morale et fait la divine harmonie du monde « en donnant la paix aux hommes, le calme à la mer, le silence au vent, le sommeil à la douleur. » C'est de la doctrine

platonicienne qu'est née l'allégorie charmante de Psyché, ou de l'âme humaine, qui, purifiée par l'amour et la douleur, finit par jouir de toutes les béatitudes.

Encore moins parlerons-nous de sa théorie fameuse des idées ou des types éternels des êtres qui résident en Dieu, leur substance commune. L'œil ne peut les apercevoir, mais ils se révèlent à l'intelligence. Quand Phidias représenta Jupiter et Minerve, il ne copia pas un modèle vivant, il avait en son esprit une image incomparable de beauté; de même concevons-nous l'image de la parfaite éloquence, dont nos oreilles n'entendent qu'un écho lointain et affaibli. Ces formes des choses sont les idées, ἰδέαι. Conçues par la raison, elles sont de tous les temps, tandis que le reste naît, change, s'écoule et disparaît.

Chaque objet a donc, au-dessus de la nature phénoménale où tout est dans un flux perpétuel, sa forme suprême dont il faut sans cesse se rapprocher. Dans notre prison de la terre, dans cet antre ténébreux où nos préjugés nous enveloppent de tant de liens, nous voyons des ombres qui passent; c'est le monde que nous prenons pour une réalité. A suivre ses changemens perpétuels, l'âme se trouble et chancelle, comme prise d'ivresse, ὥσπερ μεθύουσα. Mais que tombent les chaînes du captif, qu'il sorte de l'antre obscur, alors, échappant à la corruption du corps, il se porte vers ce qui est pur, éternel; il sépare la vérité de l'illusion; il a la sagesse et il s'approche de l'éblouissante lumière où l'âme contemplera ce qui possède la réelle existence, τὰ ὄντως ὄντα, les idées, types éternels du vrai, du beau et du bien (1).

Je n'ai pas à rechercher ce que vaut philosophiquement cette théorie des Idées, d'où l'on a tiré la magnifique et féconde formule : le Beau est la splendeur du Bien et du Vrai. Mais faire du devoir le principe de la morale; proclamer dogmatiquement la Providence divine et l'immortalité de l'âme, que les mystères n'avaient enseignées que d'une manière poétique; enfin placer en Dieu toutes les perfections et donner pour but à notre activité morale la ressemblance avec lui, de sorte que la vertu ne fut que l'obéissance aux préceptes divins (2), c'était proposer à l'homme la recherche constante d'une perfection idéale. Aussi, tant qu'il existera des esprits élevés, il y aura des disciples pour le maître de qui l'âme a reçu des ailes.

(1) Au VIIe livre de la *République*. Pour Platon, la Beauté, la Proportion et la Vérité sont les trois faces du Bien, et ce Bien, c'est Dieu même : toutes les beautés terrestres ne sont que le reflet de la pensée divine.

(2) Au IVe livre des *Lois*. En ce même livre, il dit que Dieu est la juste mesure de toute chose, contrairement à Protagoras, qui avait mis cette mesure dans l'homme.

Platon, dans le *Phédon*, appelle l'homme un animal religieux : sa philosophie est faite pour répondre à cette définition. Sans cesse il revient sur la nécessité de regarder en haut, et il exprime cette pensée avec une variété infinie d'images. « Comme le dieu Glaucos, dont on ne reconnaît plus la divinité lorsqu'il sort des ondes la tête défigurée par les herbes marines qui la couvrent, l'âme humaine est souillée par les immondices du corps. Qu'elle se détache donc de son geôlier par la vertu et par l'intelligence du bien absolu. » — « Par là, dit-il, à la fin de sa *République*, nous serons en paix avec nous-mêmes et avec les dieux ; et après avoir remporté sur la terre le prix destiné à la vertu, semblables à des athlètes victorieux qu'on mène au triomphe, nous serons encore couronnés là-haut. »

Avec cette espérance, il fait bon marché des misères de la vie ; il va même jusqu'à souhaiter de les quitter au plus vite. Le Grec aimait « la douce lumière du jour » et toutes les joies de l'existence ; Platon soulève déjà le linceul dont la religion de la mort enveloppera l'humanité. Selon lui, les sages doivent mépriser les choses de la terre et aspirer à la séparation de l'âme et du corps, comme à la délivrance (1). Cependant, s'il veut que, par ce dédain des biens périssables, on se rende digne de contempler un jour Dieu et la vérité, il ne conseille pas l'anéantissement dans l'amour divin. La vie, au contraire, doit être active, laborieuse, et pour que la mort ne cause aucun effroi, il faut avoir décoré son âme de la parure qui lui est propre : la pensée et la science. Ces deux mots sont aussi ceux de la civilisation moderne, mais dans un autre sens que celui où Platon les prenait lorsqu'il faisait de la vertu la conséquence de la science, sans montrer, comme Aristote le lui reproche, le lien qui doit unir le bien reconnu à la volonté de l'accomplir.

Pour Platon, les connaissances qui proviennent des sens nous apprennent seulement ce qui *passe* et ne sont qu'affaire d'opinion. La science véritable est celle qui enseigne ce qui *doit exister*, et révèle l'Être en soi, l'Être nécessaire. Comment arriver à cette science suprême ? Par la dialectique et l'exaltation de toutes les facultés de l'âme, ou l'enthousiasme. Ce sont deux forces puissantes qui peuvent aussi conduire par des chemins divers, et à l'aide de beaucoup de subtilités, sur des pentes périlleuses. Platon avait donc repris les spéculations métaphysiques, « ces discours

(1) Διὸ καὶ πειρᾶσθαι χρὴ ἐνθενδὶ ἐκεῖσε φεύγειν ὅτι τάχιστα. (*Théétète*, xxv, édit. Didot, t. I, p. 135.) Toutefois, dans le *Phédon* et le *Gorgias*, il regarde le suicide comme un sacrilège, une offense envers la divinité.

nus, » comme les appelait un des interlocuteurs du *Théétète*, et que Socrate n'aimait point. Il rendait à l'imagination les droits que son maître lui avait déniés, et il expia cette imprudence, à la fois téméraire et heureuse, en employant tour à tour l'or pur et le plomb vil dans l'édifice qu'il éleva.

Ce grand semeur d'idées en jeta dans toutes les directions, si bien que de son école sortiront les doctrines les plus différentes : le spiritualisme de la première Académie, le scepticisme de la seconde, ce qu'on pourrait appeler le probabilisme de la troisième, et, pour finir, le mysticisme des alexandrins, qui se propagera dans le christianisme. Zénon même n'est pas sans avoir trouvé dans l'œuvre platonicienne quelques élémens du stoïcisme. Il serait donc possible de dire que toutes les écoles grecques, l'épicuréisme excepté, sont les filles plus ou moins légitimes de la doctrine platonicienne, comme du christianisme sont nées les mille sectes dont il a couvert le monde. Mais il faut un arbre bien robuste et une sève bien riche pour porter et nourrir tant de rameaux différens.

Dans son ambition de tout embrasser : Dieu, l'homme, la nature, Platon retourna aux études physiques que Socrate condamnait, et il écrivit le *Timée*, le premier essai qui nous reste d'une philosophie de la nature, puisque les ouvrages d'Empédocle et d'Héraclite sont perdus, mais il ne s'y enferme pas. Il voit l'ordre établi dans l'univers, et de cette pensée il tire le grand argument des spiritualistes de tous les temps, en faisant du *Cosmos* l'œuvre d'un Dieu bon et d'une Providence qui conserve l'harmonie générale et soutient l'homme dans ses efforts vers le bien.

Nous avons noté les doutes de Socrate (1); on pourrait marquer aussi pour Platon, au milieu d'affirmations très résolues, des hésitations singulières, et montrer que sur les questions fondamentales il a plus d'espérance que de certitude. Dans le *Phédon*, qu'il composa peut-être assez longtemps après la mort de son maître, se trouvent ces paroles : « Comme toi, Socrate, dit un des interlocuteurs, je crois que, pour ce qui se passe après la mort, il est impossible ou du moins très difficile d'arriver à la vérité; » et ailleurs, à propos de l'immortalité de l'âme : « Y croire, c'est un beau risque à courir, mais l'espérance est grande. » Dans les *Lois*, ouvrage de son extrême vieillesse et sa dernière pensée, il écrivit encore : « Figurons-nous que nous sommes une machine animée, sortie de la main des dieux, soit qu'ils l'aient faite pour s'amuser ou qu'ils aient eu quelque dessein sérieux, car nous n'en savons rien. » Ces questions, en effet, par leur nature même, ne peuvent

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre 1887.

recevoir une solution positive comme un théorème de géométrie. Ensuite, Platon est un poète qui s'occupe de philosophie ; qui imagine autant qu'il raisonne ; qui, enfin, garde la liberté de l'art et du génie, tout en cherchant à établir des enchaînemens logiques pour constituer une science. Et cependant, quoiqu'il ne soit pas toujours d'accord avec lui-même, il est resté, par l'ensemble de sa doctrine, le philosophe de l'idéal et de l'espérance.

En politique sociale, il réunit aussi les contraires. L'immortel rêveur est dans la vérité quand il plane au-dessus de ce monde pour chercher en un Dieu éternel et réunissant toutes les perfections les principes de la morale individuelle et publique qui le mènent jusqu'à la pensée d'améliorer le coupable tout en le punissant. Mais il descend au-dessous du plus vulgaire législateur, quand il veut donner un corps à ses conceptions. Disciple à la fois de Socrate et de Lycurgue, il emporte, d'un sublime effort, l'âme au pied de l'éternelle justice, et, pour exiger d'elle plus que sa nature ne peut fournir, il la laisse retomber au milieu des souillures d'une vie où toutes les conditions de l'ordre social sont renversées. Il donne à la conscience son rang, au-dessus de toutes les vicissitudes, et à l'âme l'immortalité; il voit le bonheur dans la vertu, même bafouée et clouée sur la croix; il voit le malheur dans le crime, même heureux et honoré; il est chrétien dans sa morale, j'allais dire dans son dogme, avant le christianisme; et sa *république* est, comme celle d'Aristophane, bâtie dans les nuages, avec cette différence que celle du poète est une amusante satire qui ne trompe personne, tandis que celle du philosophe présente le monstrueux assemblage d'existences et de lois contre nature : la promiscuité des biens, des enfans et des femmes; la mort des nouveau-nés contrefaits ou dépassant le chiffre immuable des citoyens; l'esclavage consacré et le système des castes établi, avec la censure pour les écrits et l'instruction restreinte, les enfans menés à la guerre « pour qu'on leur fasse en quelque sorte goûter le sang, comme on fait aux jeunes chiens de meute; » et la cité fermée aux étrangers, aux poètes dramatiques, à Sophocle, à Eschyle, à Hésiode, même à Homère. Il cite le divin aveugle devant le juge de sa république, il l'accuse, le condamne; et rompant sans retour, mais douloureusement, avec le poète bien-aimé, il répand sur lui des parfums, il orne sa tête de bandelettes, et le reconduit hors des portes comme un corrupteur de l'état. Il proclame Dieu, sa providence, sa bonté infinie; mais cette bonté, il l'offense, et l'élève de Socrate justifie la mort de son maître quand il reconnaît à l'autorité publique le droit de bannir celui qui n'aurait pas sur Dieu la même opinion que le gouvernement. Mais ne lui reprochons pas

trop cette intolérance qui a régné si longtemps chez nous comme maxime d'état. Montesquieu et Rousseau pensaient, à cet égard, comme Platon, et aujourd'hui encore certains esprits pensent comme eux (1).

L'histoire, qui ne doit avoir de complaisance pour personne, pas même pour les plus beaux esprits, est bien contrainte de constater que, si Platon engagea la morale dans les voies où nous cherchons à la faire avancer, il fut dans sa *République* un triste législateur, et dans sa vie politique un assez mauvais citoyen. Riche, et de noble origine, il avait sa place dans le parti des grands, et nous savons qu'il fut l'ami de Denys le Jeune, le tyran de Syracuse. Sa naissance, ses relations, surtout son génie fait de grâce, et sa pensée qui cherchait toujours à monter plus haut, l'empêchaient de descendre aux soins vulgaires dont l'agora s'occupait. Il ne comprit ni le développement historique d'Athènes, ni les efforts de ses plus grands hommes pour assurer sa puissance maritime. Comme tous les socratiques, il était contraire aux institutions démocratiques qui ruinaient les grands par les liturgies et enrichissaient les petits par le commerce. Les fières doctrines de Platon entretenaient donc l'irritation contre un gouvernement qui établissait l'égalité « entre les lièvres et les lions. » — « Qu'est-il besoin, dit Socrate, dans le *Théétète* (2), de parler de ceux qui ne s'appliquent que légèrement à la philosophie? Le vrai philosophe ne connaît, dès sa jeunesse, ni le chemin de la place publique, ni celui des tribunaux et du sénat. Il ne voit ni n'entend les lois et les décrets. Il ne songe ni aux factions, ni aux candidatures pour les charges publiques. Son corps vit et habite dans la ville, mais son esprit regarde tous ces soucis comme indignes. Son affaire à lui est de s'élever jusqu'au ciel pour y contempler le cours des astres, et d'étudier la nature des êtres qui sont loin de lui. » Peu importe que la multitude méprise et insulte le philosophe. « Détaché des soins terrestres, il ne s'occupe que de ce qui est divin, et ceux qui le traitent d'insensé ne voient pas qu'il a reçu l'inspiration d'en haut (3). »

(1) Montesquieu : « Je n'ai point dit qu'il ne fallait pas punir l'hérésie; je dis qu'il faut être très circonspect à la punir. » (*Esprit des lois*, XII, 5.) Rousseau : « Il est du devoir du citoyen d'admettre le dogme et le culte prescrits par la loi,.. et il appartient, en chaque pays, au seul souverain de la fixer. » (Cf. Edme Champion, *Esprit de la Révolution française*, 1887.) Kant, qui est mort en 1804, fut lui-même inquiété pour sa *Critique de la religion*.

(2) XXIV, p. 133.

(3) *Phèdre*, XXIX, t. I, p. 714. Il répète à peu près la même chose dans la *République*, liv. VII, t. II, p. 126. Voyez, au liv. VI, p. 113, ses dures paroles sur la folie de ceux

Philosophie hautaine qui conduit à n'avoir plus d'intérêts communs avec ses concitoyens, c'est-à-dire à n'avoir plus de patrie ; qui, oubliant les joies de la paternité, parle sans colère des amours équivoques du *Phèdre* et du *Banquet* (1) ; qui, enfin, à force d'élever l'âme au-dessus des réalités passagères, sacrifie une partie de la nature humaine, celle où résident les pures voluptés que donnent la poésie et l'art. Pour celui qui étudie les transformations de la pensée, Platon est un puissant initiateur. Pour l'historien qui s'attache au destin de la cité, surtout quand cette cité s'appelle Athènes, l'indifférence de ces philosophes, dont l'esprit est toujours tendu au sublime, et qui passent au milieu des hommes comme s'ils ne les voyaient pas, lui semble une désertion de devoirs impérieux. Aussi ne s'étonne-t-il pas qu'ils écrivent, lorsqu'ils s'abaissent aux choses de la terre, de si étranges choses sur l'organisation des états, et il ne reproche pas bien vivement à Isocrate d'avoir tourné en dérision « les républiques écloses dans le cerveau des philosophes. »

Platon a dit dans sa *Politique* que, pour être heureux, les peuples devraient être gouvernés par des philosophes : ce mot rend bien l'esprit théocratique des hommes qui avaient remplacé, pour la Grèce, les castes sacerdotales de l'Orient. Mais Rousseau nous a montré que cette prétention n'est pas plus justifiée aujourd'hui qu'il y a vingt-trois siècles. La politique étant la science du relatif, non celle de l'absolu, et sa méthode, l'observation des faits sous la règle suprême de la justice, se combine mal avec les conceptions *a priori* qui font l'utopiste ou le sectaire. A notre tour, il faut traiter Platon comme lui-même traita Homère : le couronner de fleurs, répandre les parfums sur sa tête et le conduire hors de la cité dont il ne comprend pas les conditions d'existence. Un communisme idéalisé, un despotisme légal et vertueux, une théocratie philosophique, bien que ces mots jurent à côté l'un de l'autre, et les aberrations les plus étranges, parce qu'il confond l'état et la famille, voilà, en politique sociale, le dernier mot de l'homme qui fonda pourtant la philosophie spiritualiste et du théologien qui mérita l'admiration des pères de l'église.

qui s'occupent des affaires publiques. A vivre avec eux, le philosophe serait comme un homme tombé au milieu des bêtes féroces, ὥσπερ εἰς θηρία ἄνθρωπος ἐμπεσών.

(1) Mais il faut ajouter que, dans ces deux dialogues, Platon élève bien au-dessus de l'amour vulgaire la passion qu'il faut avoir pour la beauté idéale, laquelle est en Dieu. La contemplation de la beauté éternelle est la conclusion du *Banquet*. Au VIIe livre des *Lois*, le dernier de ses écrits, il condamne énergiquement ce qu'on a appelé le *vice grec*, si commun dans les villes helléniques que la loi de Gortyne édicte la même peine contre la violence, quel que soit le sexe de la victime.

Que de paroles chrétiennes, dans la bouche de ce païen, qui ont préparé le triomphe de la nouvelle loi, en établissant un passage facile entre elle et sa philosophie! Les premiers pères de l'église sont des platoniciens, et ils pouvaient lire dans le *Phédon* ce qu'ils ont lu dans les *Écritures* sur la nécessité d'une révélation d'en-haut pour arriver à la certitude absolue. Lorsque Platon dit, dans le *Criton :* « Ne rendez pas injure pour injure ; » dans le *Gorgias :* « Mieux vaut souffrir une injustice que de la commettre ; » et qu'à la fin du *Sophiste*, il donne une démonstration de l'existence de Dieu que l'évêque d'Hippone lui a empruntée, il est dans le pur esprit de l'évangile ; et n'est-ce pas la doctrine augustinienne de la grâce qui se trouve dans ce texte du *Ménon :* « La vertu ne s'enseigne pas, c'est un don de Dieu? » Dans le juste qu'il montre chargé de chaînes, battu de verges, déchiré par la torture, attaché à l'arbre de malheur, et dépouillé de tout excepté sa justice, les pères ont cru voir la figure prophétique de Jésus (1). Enfin, il demande, pour le pécheur, le repentir, même l'expiation ; et quelle différence y a-t-il entre la suprême récompense de l'orthodoxie chrétienne et celle que Platon réserve aux bienheureux : la vue claire de la vérité, de la beauté éternelle et du bien absolu?

Mais ces grandes créations philosophiques et religieuses sont fatales aux sociétés où elles se forment. Le christianisme a été un dissolvant pour l'empire romain, qui, durant deux siècles, avait donné la paix à la terre, et la philosophie a contribué à faire mourir la liberté grecque, de qui était né le siècle de Périclès. Il est vrai que si le présent meurt de ces enfantemens, l'avenir en vit. Athènes, même tombée dans la servitude, ne s'est-elle pas glorifiée de ces citoyens qui lui avaient été inutiles aux jours de sa puissance, et qui, au milieu de ses misères, la couronnaient d'une gloire immortelle?

III.

Platon a rempli le monde grec de ses idées; Aristote régnera sur le moyen âge et une partie des temps modernes. C'est pourquoi, dans une histoire générale de l'esprit hellénique et de son in-

(1) Gorgias, XXVIII, t. I, p. 345 et, au IIe livre de la *République*, t. II, p. 24... γυμνωτέος δὴ πάντων πλὴν δικαιοσύνης. Le Xe livre de ce traité fameux se termine par le récit que fait Her l'Arménien de ce qu'il a vu chez les morts. Platon n'est pas plus heureux qu'Homère et Virgile dans la description de la vie d'outre-tombe. Les tourmens sont variés, les plaisirs ne le sont pas, et il en sera ainsi dans toutes les descriptions du monde invisible. Du moins Platon affirme-t-il, dans ces pages, sa croyance au système des peines et des récompenses.

fluence sur les événemens contemporains, nous devons faire à ces deux illustres penseurs une part différente. Le Stagirite nous occupera moins que le poète théologien qui fut le précurseur du christianisme.

En 359, date où l'histoire nous a conduits, Platon était âgé de soixante-dix ans, mais il conservait la plénitude de son brillant génie, sa divine élégance et sa mélodieuse parole ; Aristote en avait vingt-cinq et n'avait encore rien écrit. Sa vie scientifique appartient donc, suivant la chronologie, à la période suivante; mais il est impossible de le séparer de Platon, quoiqu'il l'ait souvent combattu.

Il naquit, en 384, à Stagire, ville de la Chalcidique, et son père était un Asclépiade, médecin du roi de Macédoine, Amyntas II. Élevé à la cour de ce prince et ayant à peu près le même âge que Philippe, le plus jeune des fils d'Amyntas et son futur héritier, il se lia avec l'enfant royal d'une amitié que Philippe transmit à Alexandre. A dix-sept ans, il se rendit à Athènes, qui restait la commune patrie de tout ce qu'il se trouvait d'hommes distingués en Grèce. Durant vingt années, il y écouta Platon ou ses émules, et pendant treize années encore, de 335 à 323, il y enseigna. On serait donc autorisé à mettre son nom sur la liste des grands Athéniens. Car, si le hasard lui fit voir le jour sur les côtes de la Thrace, il est né à la pensée aux bords de l'Ilissus. A la mort du fondateur de l'Académie, il quitta Athènes, et, cinq ans après, il fut appelé par Philippe auprès d'Alexandre, alors âgé de treize ans. Le plan d'éducation qu'il arrêta était excellent et le serait encore aujourd'hui. Ce philosophe, l'homme le plus savant de la Grèce, enseigna d'abord à son élève les lettres étudiées dans les poètes et dans les orateurs ; puis la morale cherchée dans la tradition et dans la nature humaine; enfin, la politique éclairée par l'histoire et l'examen des constitutions de divers états. Les sciences naturelles, ou la terre et ses productions; la physiologie, ou l'homme et les êtres vivans; l'astronomie, ou le ciel et les mouvemens des astres, ne vinrent qu'en second lieu. Il avait compris qu'il fallait d'abord exercer la mémoire, le goût, le jugement, les facultés, en un mot, qui sont tout l'homme, et n'aborder les sciences, lesquelles sont des applications de l'esprit, qu'après avoir formé l'esprit même, et développé une force capable d'être utilisée dans toutes les conditions de la vie et dans toutes les recherches scientifiques.

Revenu à Athènes, en 352, il ouvrit son école du Lycée, à côté du temple d'Apollon Lycéios, dans un des gymnases de la ville que Pisistrate, Périclès et Lycurgue s'étaient plu à embellir. Il avait alors cinquante ans et toute la maturité de son génie ; durant treize

années, il fit deux leçons par jour : le matin sur les questions les plus difficiles, le soir sur des connaissances plus ordinaires, d'où l'on a conclu qu'il avait un double enseignement, secret pour les initiés, public pour les profanes, ce qui n'est point démontré. Comme il se promenait en parlant, on nomma ses élèves, du mot grec qui exprime cette habitude, les péripatéticiens.

Lorsque, après la mort du conquérant de l'Asie, il se produisit dans Athènes une violente réaction contre les Macédoniens, l'ami de Philippe et d'Alexandre fut accusé d'impiété, parce qu'il avait consacré un autel à sa première femme, comme Cicéron en dressera un à sa fille Tullia. « Afin, dit-il, d'épargner aux Athéniens un second attentat contre la philosophie, » il s'enfuit à Chalcis, où il mourut (août 322). Dans l'espace de quelques mois, la Grèce perdit les trois derniers de ses grands hommes : Alexandre, Démosthène et le Stagirite.

En quittant Athènes, Aristote laissa à Théophraste son école et ses livres. On sait la triste destinée de ceux-ci, ou du moins le récit que Strabon a fait de leur enfouissement dans une cave par un détenteur ignorant. C'est un Romain, le farouche Sylla, qui nous conserva ce que l'humidité et les vers en avaient laissé lorsqu'il les porta à Rome comme un butin de guerre. Au moyen âge, l'église condamna au feu certains de ses ouvrages ; les Arabes sauvèrent ceux qui leur parvinrent (1), et un pape éclairé, Urbain V, les fit traduire. Alors le règne d'Aristote commença, et, en 1629, un arrêt du parlement de Paris défendit, sous peine de mort, d'attaquer son système. Aujourd'hui, il partage avec Platon l'admiration du monde.

De bonne heure, il avait montré l'activité prodigieuse qu'il conserva jusqu'à son dernier jour et qui faisait dire à Platon qu'avec lui, c'était le frein qu'il fallait et non l'éperon. Ce n'est qu'après 348 qu'il commença ses voyages et forma son recueil de cent cinquante-huit, d'autres disent de deux cent cinquante-cinq constitutions grecques et barbares. Nous avons perdu cet ouvrage ; mais il en tira sa *Politique*, qui donna à Montesquieu l'idée de l'*Esprit des lois*, grand monument fait de petites pièces. Il composa encore plus tard son *Histoire des animaux*, où l'on pourrait trouver la lutte pour l'existence, le *struggle for life* de Darwin. Il n'aurait pu accomplir une telle œuvre, sans l'amitié de deux rois et le secours d'Alexandre, qui lui donna, dit-on, 800 talens pour sa bibliothèque,

(1) Les Arabes les tirèrent d'une traduction syriaque, faite par des Juifs au ve ou vi^e siècle de notre ère, et les commentèrent dans leurs écoles. E. Renan, *Averroës*, p. 37.

et employa des milliers d'hommes à rechercher pour lui les plantes et les animaux de l'Asie. A l'avènement de Philippe, le colossal monument qu'Aristote devait élever à la science n'était pas debout, mais l'artiste était à l'œuvre dans les profondeurs de sa pensée. Venu après deux siècles d'efforts, faits par l'esprit grec pour pénétrer les secrets du monde physique et moral, Aristote rassembla tout en lui pour tout féconder. Il dressa l'inventaire des connaissances humaines, en porta d'un coup quelques-unes à leur perfectionnement et ne dédaigna pas l'étude des êtres les plus infimes, qui ont fait de nos jours, et de nos jours seulement, une si brillante fortune. « Dans les œuvres de la nature, dit-il, il y a toujours place pour l'admiration, et on peut leur appliquer à toutes sans exception le mot qu'on prête à Héraclite, répondant aux étrangers qui étaient venus pour s'entretenir avec lui. Comme ils le trouvèrent se chauffant au feu de sa cuisine : « Entrez sans crainte, entrez toujours, leur dit le philosophe, les dieux sont ici comme partout. »

L'*Histoire des animaux*, que Cuvier admirait et qu'il faut admirer encore (1), ouvre l'ère de la science véritable, c'est-à-dire de la vérité cherchée expérimentalement dans la nature, comme Socrate l'avait cherchée dans l'homme. Jusqu'alors, on avait deviné; Aristote observa. A ce grand livre se rattachent les traités sur les *Parties des animaux*, la *Génération* et la *Corruption*; sur la *Sensation et les choses sensibles*; sur la *Marche*, le *Mouvement des animaux* et l'*Ame*, ou plutôt le principe de vie qui réside dans la plante, l'animal et l'homme, chez qui elle s'élève à une intelligence presque divine. Il en écrivit bien d'autres sur les *Auscultations physiques*, les *Météorologiques*, le *Ciel*, où il eut le tort de ne pas accepter la doctrine pythagoricienne de la rotation de la terre. Mais il n'est donné à personne, quelque vaste que soit son génie, de devancer l'œuvre des siècles. Aussi, dans les traités d'Aristote se trouve-t-il des erreurs, qui toutefois étonnent moins que la rencontre qu'on y fait de vérités qui semblent d'hier et d'une science qui n'avait pas eu de précurseur... *prolem sine matre creatam.*

On nous permettra de ne nommer aussi qu'en passant sa *Rhéto-*

(1) M. Milne-Edwards, dans le *Rapport* que je l'avais prié de faire, en 1867, sur les progrès récens des sciences zoologiques, dit encore de l'*Histoire des animaux* : « En lisant les écrits d'Aristote, on est étonné du nombre immense de faits qu'il lui a fallu constater, peser et comparer attentivement pour pouvoir établir plus d'une règle que les découvertes de vingt siècles n'ont pas renversée. » Dans son *Traité de la génération*, il a créé l'embryogénie, science qui a attendu jusqu'à la fin du XVIIe siècle pour attirer de nouveau l'attention des savans. (Cf. B. Saint-Hilaire, *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences morales*, décembre 1886, p. 817 et suiv.) Aristote crut à la doctrine de la génération spontanée, mais cette doctrine n'a succombé que de nos jours; n'a-t-elle pas même encore quelques rares partisans?

rique et sa *Poétique*, même sa *Logique*, ou le fameux *Organon*, le grand instrument dont le moyen âge et une partie des temps modernes se sont tant servis. Quel homme que celui dont Kant et Hégel ont pu dire : « Depuis Aristote, la science de la pensée n'a fait ni un pas en avant ni un pas en arrière. »

Aristote embrassa donc, comme son maître, dans une théorie systématique, l'ensemble des choses, mais en sacrifiant moins que lui le réel à l'idéal. Il saisit puissamment le monde des faits contingens, et mérita, par la haute portée autant que par le caractère encyclopédique de ses ouvrages, d'être appelé, comme il l'est par les Arabes, le précepteur de l'intelligence humaine. Il fonda, après Hippocrate, la méthode d'observation, puissant agent de découvertes; mais il la soumit à la pensée qui analyse et compare, qui trouve les principes et proclame les conditions de la vie : ici simples, là compliquées, suivant que l'organisme se développe; fatales au dernier degré de l'échelle des êtres, libres et morales dans l'homme, mais dominées encore, dans cette sphère plus haute, par la cause première qui communique à l'univers le mouvement et la vie. Soit prudence, soit habitude de langage, lui aussi parle des dieux, mais sans vouloir discuter ce qu'il appelle des traditions fabuleuses. « Les substances incréées et impérissables, dit-il, sont hors de notre portée, et nous ne pouvons savoir d'elles que bien peu de choses, » ce qui, au fond, voulait dire que nous n'en savons rien.

Dans sa *Métaphysique*, il a écrit, en opposition au dieu du *Timée*, qui, pour Platon, est le grand architecte du monde, des paroles qu'on a trouvées fort belles, quand on a cru les comprendre. Les historiens, qui n'aiment pas à entrer dans ces obscures profondeurs, préfèrent des formules plus simples. Le dieu d'Aristote n'est pour eux qu'un premier moteur indifférent à l'homme, ne le soutenant point de sa providence et ne lui assurant pas une vie à venir récompensée ou punie. Le platonisme était presque une religion, et il a aidé à en faire une; Aristote se passe d'un dieu providentiel et de la vie future. Pour lui, l'âme, principe de la vie intellectuelle et physiologique, n'existe pas sans le corps; et aux habitudes de la contemplation sans fin de la souveraine intelligence, il préfère les ravissans plaisirs de la pensée savante. Il ferme donc ou voile les larges horizons que Platon avait ouverts. Pourtant, il reconnaît à la nature, qu'il appelle divine, une sorte d'action providentielle, puisqu'il déclare, dans le beau passage qui termine le premier livre des *Parties*, que toutes ses œuvres ont un but, et que jamais elle n'a rien fait en vain. Aussi voit-on dans la *Métaphysique* l'admiration profonde que lui causent les grands phénomènes de la terre et des cieux. Si la lettre à Alexandre était de lui, on y trouverait comme

un écho du texte biblique : *Cœli enarrant gloriam Dei*; Dieu est un, quoi qu'il produise. Sa puissance est infinie, sa beauté sans égale, sa volonté immuable, sa vie immortelle. Il siège au plus haut des cieux, en un lieu immobile, d'où il donne, comme il lui plaît, l'impulsion aux sphères célestes... Le monde est une grande cité dont Dieu est la loi suprême. De quelque nom qu'on l'appelle, Zeus, Nécessité, Destin, il est toujours lui, traversant le monde appuyé sur la justice qui l'accompagne, pour punir ceux qui transgressent sa loi. » Mais ces paroles sont-elles d'accord avec la doctrine?

Platon avait porté la morale très haut, trop haut peut-être, en établissant comme règle impérative l'imitation des perfections divines; heureusement, il l'avait ramenée à des proportions plus humaines quand il lui avait donné pour principe le Devoir, qui est le fond véritable. Aristote, à son tour, la mit trop près de la terre. Assigner pour but à la vie le Bonheur, εὐδαιμονία, était dangereux, malgré les précautions qu'il prit pour que ce fût la vertu qui, seule, y conduisît. Encore cette vertu est-elle profondément grecque, en ce sens qu'elle ne demande ni de contraindre la nature, ni de combattre la sensibilité; elle est celle du citoyen bien plus que celle de l'homme. Aussi impose-t-elle, comme conditions nécessaires, l'action et l'entendement, c'est-à-dire l'appréciation réfléchie de ce qu'il convient de faire, ἐνεργεία κατὰ λόγον, et elle reconnaît le libre arbitre ou le choix entre les déterminations contraires, ce qui suffisait pour les esprits sans spiritualité transcendante. Mais le bonheur se trouvant aussi dans la satisfaction donnée aux instincts les plus élevés de notre nature, il peut, comme le devoir, commander le dévoûment et le sacrifice, même celui de la vie, quoiqu'il n'y ait pas, à vraiment parler, de religion dans la morale d'Aristote. Sachons gré encore au Stagirite d'avoir qualifié le vice grec en des termes qu'il mérite; s'il l'admet, comme l'avortement des femmes, pour limiter le nombre des citoyens, il n'en parle pas avec la complaisance dont on usait autour de Platon, et il a défini l'homme un être sociable auquel il faut une famille, une patrie et l'humanité.

Dans son traité de la *Politique*, Aristote est bien supérieur à son maître, quoique, ici encore, il ne considère que l'*utile* : « L'état, dit-il en commençant son livre, est une association, et le lien de toute association est l'intérêt. » L'utile, en effet, poursuivi par des moyens honnêtes, doit être la grande préoccupation des gouvernemens. Sans doute, Aristote sacrifie trop, avec l'antiquité tout entière, l'individu à la société. Lui aussi limite le nombre des citoyens, conseille l'avortement et l'abandon des enfans nés chétifs. Il admet l'esclavage, fait alors universel et premier adoucissement au droit de la guerre, qui abandonnait au vainqueur les biens et la vie du vaincu;

mais, ne pouvant lui trouver un principe de légitimité, il l'établit sur l'inégalité des hommes, dont les uns sont destinés à servir, les autres à commander. Un mot du christianisme renversera cette thèse, et ce mot, Aristote le connaissait. « Il en est, dit-il, qui soutiennent que le pouvoir du maître sur l'esclave est contraire à la nature, la loi établissant seule la différence entre celui qui est libre et celui qui ne l'est pas. Or la nature fait les hommes égaux; donc l'esclavage est une injustice, puisqu'il résulte de la violence. » Malheureusement, Aristote, pour faire de la cité une communauté d'égaux, est conduit à réserver tout le travail des mains à ceux qu'il appelle « des instrumens animés dont on est propriétaire. » Cette erreur était un tribut qu'il payait à son temps. Du moins ne confond-il pas, comme Platon, l'état et la famille, doctrine funeste qui conduit à tous les despotismes, celui de la foule aussi bien que celui d'un tyran, parce qu'il suppose la cité toujours mineure, et, par conséquent, toujours en tutelle. Il fait bien sortir la société de la famille, mais il montre que, si le principe de l'une est l'autorité, le principe de l'autre est la liberté et l'égalité; dans la première, il trouve un pouvoir royal, celui du père; dans la seconde, un pouvoir républicain, celui du magistrat qui obéit à un mandat, alors même qu'il commande. Du reste, ce grand esprit ne pouvait s'enfermer dans un système étroit. Aristote admet tous les gouvernemens, les violens exceptés, car il avait déjà cette idée à laquelle tous ne sont pas arrivés, même aujourd'hui, qu'une question de gouvernement est avant tout une question de rapport, telle forme d'autorité publique pouvant convenir à un état, laquelle serait fatale à un autre. Il est remarquable que sa défense du principe que nous appelons le suffrage universel soit la meilleure qu'on puisse encore présenter, et qu'il ait pressenti, deux mille ans avant qu'il arrivât, le rôle important des classes moyennes : le gouvernement de ses préférences est celui qui fait la part à la fortune, au mérite et à la liberté, c'est-à-dire un gouvernement de transaction, où ces forces se tempèrent mutuellement.

Aristote était trop de son temps et de son pays pour ne pas appliquer à la politique ce que les Grecs avaient mis dans la littérature : la proportion, la mesure, τὸ μέσον, qui était pour lui, dans toute production d'art, la condition nécessaire de l'harmonie. Mais il savait aussi que des institutions qui respectent l'égalité politique, tout en faisant la part des inégalités naturelles, sont difficiles, moins à créer qu'à faire vivre. « Le gouvernement démocratique, dit-il, a de dangereux ennemis, les démagogues, qui le minent et le renversent, soit en calomniant les riches, soit en ameutant contre eux la classe qui n'a rien. On en peut citer mille exemples. A Cos, leurs perfides manœuvres provoquèrent un complot des riches, et

la démocratie fut abattue. A Rhodes, comme ils disposaient des finances, ils firent retirer l'indemnité due aux navarques (les riches), et ils leur infligèrent, par des poursuites judiciaires, des amendes qui les poussèrent au désespoir et à une révolution. A Héraclée encore, les démagogues entraînèrent la ruine du gouvernement démocratique. A Mégare, ils confisquèrent les biens d'un grand nombre de riches qui, chassés de la ville, y rentrèrent de vive force et établirent l'oligarchie ; même chose à Cumes, à Thèbes, après la bataille des Œnophytes. Parcourez l'histoire de la chute des démocraties, vous trouverez presque partout les démagogues décrétant des lois agraires, tourmentant les riches pour faire des largesses au peuple avec le bien de la classe aisée, qu'ils poursuivent d'accusations et forcent à conspirer. » — « Le régime démocratique, dit-il ailleurs, est de tous les gouvernemens le plus stable, à la condition que la classe moyenne ait la prépondérance. » Ces avertissemens n'ont prévenu aucune révolution ; mais il est bon de les trouver dans la bouche du plus profond penseur et de l'esprit le plus politique de l'antiquité.

A la différence de son maître, qui n'a que dédain pour la vie publique, Aristote veut que tous y prennent part : l'unique occupation des citoyens doit être, selon lui, le soin de l'état, et cette doctrine est plus patriotique que celle qui en éloigne, puisque l'indifférence politique fut pour ces petites cités une cause de mort.

Lorsque le froid et sévère logicien parle de la justice, qu'il met au-dessus de toutes les vertus comme étant la vraie fin de la politique, il s'élève jusqu'à la poésie : « Ni l'étoile du matin, dit-il, ni l'étoile du soir ne sont plus dignes d'admiration. » Et cet esprit de justice qui met l'ordre dans la cité, il le confond avec l'amitié, donnant ainsi pour fondement à la république l'affection réciproque de tous ses enfans. C'est qu'en lui l'homme valait le philosophe. Son testament, que Diogène Laërte nous a conservé, est un minutieux règlement de ses affaires domestiques, qui n'étonne point de sa part ; mais il témoigne aussi d'une vivacité de sentiment qu'on ne s'attendait pas à trouver dans ce génie austère.

Il est un titre particulier qu'Aristote possède à notre reconnaissance. Sa longue domination en France, se combinant avec la netteté logique du droit romain recueilli dans nos universités, a donné à l'esprit français ces habitudes de précision et de clarté qui ont assuré l'influence de notre littérature dans l'Europe moderne.

La pensée humaine suit encore, après vingt-deux siècles, les deux voies ouvertes par Platon et par le Stagirite : religieuse, morale et poétique avec l'un ; savante, rigoureuse et sévère avec

l'autre. Elle obéit à la puissante impulsion d'Aristote, lorsqu'elle veut pénétrer comme lui les mystères du monde physique et de l'âme humaine ; mais elle écoute aussi la voix du cygne mélodieux, et elle suit les nobles inspirations du spiritualisme platonicien.

IV.

Entre ces deux colosses de la pensée, il n'y a point de place pour Xénophon, qui avait timidement lutté contre « les hommes devenus amoureux des mystères d'Égypte, » et opposé son *Banquet* au *Banquet* de Platon, sa *Cyropédie* à la *République*, afin de prouver que la royauté vaut mieux que la démocratie. En un temps où celle-ci était encore le gouvernement de la Grèce entière, Sparte exceptée, l'ami de Cyrus et d'Agésilas avait montré dans l'*Hiéron*, si ce dialogue est de lui, que le pouvoir monarchique valait mieux que l'état populaire. Mais c'était un homme de bien, quoiqu'il ait eu des torts envers sa patrie, une âme pieuse qui croyait à une Providence toujours active, aux révélations envoyées d'en-haut, et qui, subordonnant la sagesse politique à la superstition, disait aux Athéniens, après leur avoir donné des conseils qu'il estimait excellens : « Avant tout, consultez sur ces réformes les oracles de Delphes et de Dodone pour savoir si les dieux les approuvent. »

Sa pensée et son style se tiennent dans une région moyenne, sans l'entraînement ni l'enthousiasme du génie. L'une a de l'honnêteté, l'autre de la douceur ; il ne faut pas leur demander davantage. Si Xénophon n'a rien fait pour la philosophie, quoiqu'il nous ait laissé dans l'*Apologie* et dans les *Mémoires* deux portraits de Socrate qui font aimer le héros du livre et l'historien, il a du moins enseigné la morale pratique, celle que tout le monde peut suivre, et cela vaut bien des rêves métaphysiques. Il a représenté la vertu comme le premier des biens et la condition du bonheur ; donné des préceptes pour la vie de tous les jours et pour toutes les conditions ; condamné les mauvais traitemens envers les esclaves, le désœuvrement intellectuel de la femme, les amusemens frivoles de la jeunesse et les subtils arrangemens de mots des sophistes, qui, dit-il, n'ont jamais rendu un homme meilleur. Xénophon ne peut être mis au nombre des grands hommes de la Grèce ; mais, dans un tel pays, la seconde place est encore très honorable.

Hippocrate, le précurseur d'Aristote dans la voie de l'observation scientifique, étant né en 460, appartient au *siècle de Périclès*. Mais sa vie se prolongea, sinon jusqu'en 357, du moins pendant de longues années du IVe siècle, ce qui le fit contemporain des grands esprits dont il vient d'être question. Le temps où la Grèce possé-

dait de tels hommes n'était donc pas une époque de défaillance intellectuelle. On trouve encore dans les œuvres d'un écrivain qui nous occupera plus loin, Isocrate, ces belles paroles : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas souffrir d'eux, et soyez à leur égard ce que vous souhaitez qu'ils soient pour eux. » Voilà même la charité chrétienne qui commence : « Il faut aimer les hommes, ajoute-t-il ; si nous n'aimons pas les êtres dont le sort nous est confié, hommes, animaux même, comment pourrons-nous les bien gouverner? »

V.

Où donc y avait-il décadence? En deux points, tous deux se touchant, et sans doute nés l'un de l'autre. La poésie disparaît, chassée par ses deux sœurs, l'éloquence et la philosophie, et la foi patriotique s'en va.

Comme une vaillante armée qui, en avançant toujours, laisse sur chacun des champs de bataille où elle a vaincu quelques-uns de ses meilleurs soldats, la Grèce ne voit plus à ses côtés, mais bien loin derrière elle, ceux dont les chants avaient charmé sa virile jeunesse. Durant toutes ces guerres, le ciel s'est assombri ; l'élan, l'enthousiasme, sont tombés. Plus de poètes maintenant : la lyre de Pindare est brisée comme celles d'Homère, de Sophocle et d'Aristophane. Le monde se fait vieux, la Muse n'y trouve plus de ces aspects nouveaux qui l'inspirent, et volontiers elle dirait : « Il n'y a plus rien à voir sous le soleil. » Au lieu de poètes, ce sont maintenant les savans, les philosophes qui viennent regarder sous cette enveloppe, pour analyser et décomposer ce qu'ils y trouvent. Ils arrachent et déchirent ce voile d'Isis que la Muse avait brodé de si brillantes couleurs. Sans doute, la science y gagne, l'esprit s'agrandit et s'élève ; des conceptions plus véritablement religieuses prendront la place des antiques légendes ; mais adieu sans retour aux chants aimés qui berçaient l'âme si doucement, quand ils tombaient de la bouche d'Homère, qui l'enflammaient et lui soufflaient le patriotisme et le dévoûment, quand ils s'échappaient des lèvres frémissantes de Tyrtée ou de Simonide, de Pindare ou de l'héroïque soldat de Marathon ! Aristophane avait déjà envoyé les poètes de son temps aux enfers pour chercher le secret du génie qu'Eschyle et Sophocle y avaient emporté ; ses messagers n'en étaient pas revenus, et, dans sa requête à Hiéron, Théocrite dira : « L'amour du gain remplace l'amour du beau. »

La démocratie triomphante est pour quelque chose dans cette ruine de la poésie grecque. La tribune, trop pleine d'émotions, tue

le théâtre. Quiconque sent en soi le talent ou le génie devient orateur, et l'irrésistible attrait des succès de parole empêche de chercher des succès différens. Un siècle plus tôt, la philosophie eût laissé Platon aux Muses, et l'éloquence leur eût abandonné quelques-unes de ses conquêtes. Mais si l'on ne fait plus de vers héroïques; si la tragédie où l'acteur a pris l'importance du poète est mourante et ne revivra qu'après vingt siècles; si la comédie, privée par la loi de l'attrayant plaisir que donnent les allusions politiques et les satires personnelles, languit en attendant Ménandre, on écrit mieux la prose, et, grâce à ceux qui le parlent, le dialecte attique l'emporte sur tous les autres : il devient la langue classique de la Grèce; c'est un honneur qui lui était bien dû.

En ceci, au moins, il n'y a qu'échange entre les neuf sœurs ; ce qu'une perd, l'autre le gagne. L'esprit grec, pour cela, ne baisse pas, bien qu'une corde puissante et chère ait cessé de vibrer. Mais ce qui s'en va sans retour, c'est la foi politique. Athènes, Sparte, ont perdu la croyance en elles-mêmes, qui est la première vertu d'un peuple, quand elle ne va pas jusqu'à une aveugle infatuation. Elles n'ont plus, l'une depuis Ægos-Potamos, l'autre depuis Leuctres et Mantinée, cette confiance, cette juvénile audace qui, tempérée par la raison, surtout quand cette raison s'appelait Périclès, fait accomplir de grandes choses. Jadis, l'intervalle qui séparait le peuple athénien de ses chefs était à peine celui qui sépare deux combattans, l'un au premier rang, l'autre au second ; et à Miltiade, à Cimon, à Aristide, il n'était pas même accordé une place à part pour leurs noms sur les trophées de victoires. Aujourd'hui, les Athéniens ont si petite opinion d'eux-mêmes, que les voici retournés au culte des héros. Pour un devoir accompli, pour un mince exploit de guerre, ils donnent ce qu'ils ne donnaient naguère qu'aux dieux, des statues de marbre ou d'airain, et le sentiment religieux est tombé si bas qu'ils ont dressé des autels et prostitué les honneurs divins à Lysandre, le génie de l'astuce. Bientôt Démade dira : « Athènes n'est plus la jeune guerrière de Marathon ; c'est une petite vieille qui hume sa tisane en pantoufles. » Ces mots sont une caricature et non pas un portrait, car Athènes a encore des hommes dont l'histoire conservera les glorieuses figures ; mais ce seront les derniers. Même elle semblait posséder encore un empire. En 361, elle avait rétabli contre Byzance, Chalcédoine et Cyzique, le libre passage, par le Bosphore, des blés de l'Euxin. Dans les îles, elle avait des alliés, et en 357, elle rentrera en possession de Sestos et de la Chersonnèse. Malheureusement, ce sont des apparences de force plutôt que des réalités. Écoutons une parole d'Isocrate qui, contre l'habitude du méticu-

leux rhéteur, est juste et profonde : « Dans Athènes, il n'y a plus d'Athéniens. Nous avons perdu en Égypte deux cents navires avec les équipages : cent cinquante auprès de Cypre ; dans la Thrace, dix mille hoplites, tant à nous qu'à nos alliés ; en Sicile, quarante mille soldats, deux cent quarante galères ; dernièrement encore, dans l'Hellespont, deux cents navires. Qui pourrait compter encore tout ce que nous avons perdu en détail, soit en hommes, soit en vaisseaux ? Il suffit de dire qu'éprouvant chaque année de nouvelles disgrâces, nous célébrons tous les ans de nouvelles funérailles publiques. Nos voisins et les autres Grecs accourent en foule à ces pompes funèbres, moins pour partager notre douleur que pour jouir de nos calamités. Enfin, Athènes voit peu à peu les tombeaux publics se remplir de ses citoyens, et leurs noms remplacés sur les registres par des noms étrangers. Ce qui prouve la multitude d'Athéniens qui périrent alors, c'est que nos familles les plus illustres et nos plus grandes maisons, qui avaient échappé à la cruauté de la tyrannie et à la guerre des Perses, furent détruites et sacrifiées à cet empire maritime, l'objet de nos vœux. Et si, par les familles dont je parle, on voulait juger des autres, on verrait que le peuple d'Athènes a été presque entièrement renouvelé. »

Rome aussi s'est ouverte aux étrangers, et a longtemps trouvé dans cette politique sa force et sa grandeur. Mais Athènes, ville de commerce et d'industrie, ne se recrutait pas, comme la cité latine, d'hommes ayant à peu près même sang, mêmes coutumes et mêmes idées. Des Asiatiques, des Thraces accouraient dans ses murs, y apportant des mœurs nouvelles et mauvaises. L'incrédulité augmentait. Si les dieux se mouraient, le culte de la patrie et un sentiment énergique des devoirs de l'homme et du citoyen auraient pu remplacer avec avantage l'ancienne religion trop bafouée. Mais quelle patriotique ardeur pouvait avoir cette population étrangère, ces enfans qu'Athènes n'avait point portés, qu'elle n'avait pas nourris de sa parole, des leçons de son histoire ? Quels citoyens faisaient ces aventuriers, ces métèques enrichis ? Démosthène se plaint de ne pas trouver dans la turbulente et rieuse assemblée où il parle la gravité nécessaire aux grandes affaires. Sauf un goût délicat pour l'art, mais pour l'art efféminé qui charme et distrait, pour celui d'Isocrate, non pour l'art viril qui élève et enflamme, celui de Polyclète et de Sophocle, Athènes devenait Carthage. Le gain et le plaisir y étaient la grande affaire.

Il nous en a coûté de le dire, la philosophie, en hostilité avec l'ordre social établi, était un dissolvant pour la cité. Les élèves de Socrate s'appelaient, comme lui, citoyens du monde, enseignaient avec Platon le mépris des institutions nationales, avec Zénon une indifférence égale pour la liberté et la servitude, ou même, ainsi

que Xénophon à Coronée, ils tiraient l'épée contre leurs concitoyens. Qu'était-ce que l'état pour les Cyrénaïques qui réduisaient la vie à n'être que la recherche du plaisir? Et qu'importait à Diogène ce qui se passait hors de son tonneau? La philosophie venait d'écrire une déclaration des droits de l'homme qui était mortelle pour la cité.

Athènes, envahie par l'indifférence politique, l'était aussi par la sensualité béotienne. Sans avoir l'excuse d'Aristophane, quand il faisait jouer ses *Acharniens*, des poètes vantaient, au théâtre, les jouissances de la paix, la bombance plantureuse, la satisfaction des bas appétits, et faisaient litière de tout ce qu'avaient honoré les vieux Athéniens. Pour ceux-ci, la patrie était la chose trois fois sainte; voyez ce qu'elle est devenue dans une pièce de la comédie moyenne : « Quels contes est-ce que tu nous débites là? dit Alexis. Et le Lycée, et l'Académie, et l'Odéon, niaiseries de sophistes où je ne vois rien qui vaille. Buvons, mon cher Sicon, buvons à outrance et faisons joyeuse vie, tant qu'il y a moyen d'y fournir. Vive le tapage, Manès! Rien de plus aimable que le ventre. Le ventre, c'est ton père; le ventre, c'est ta mère. Vertus, ambassades, commandemens, vaine gloire et vain bruit du pays des songes! La mort te glacera au jour marqué par les dieux; et que te restera-t-il? Ce que tu auras bu et mangé; rien de plus. Le reste est poussière, poussière de Périclès, de Codrus, de Cimon. » Comme ces paroles répondent bien à une société qui semblait vouloir oublier, dans la joie et le plaisir, sa fin prochaine, et comme l'on comprend que l'épicuréisme soit sorti d'un tel milieu!

Le sombre tableau que trace Démosthène inquiète plus encore que cette joie bestiale : « Comment en sommes-nous tombés là? Car ce n'est pas sans cause que les Grecs, autrefois si ardens pour la liberté, sont devenus si dociles à l'esclavage. C'est qu'autrefois, Athéniens, vivait au fond des âmes quelque chose qui n'y est plus; quelque chose qui a vaincu l'or des Perses, qui a maintenu la Grèce libre, qui l'a fait triompher sur terre et sur mer; quelque chose qui, n'étant plus, n'a laissé que ruine et confusion. Et quelle est donc cette chose toute-puissante? Rien que de simple, et où l'art n'entrait pas. Quiconque recevait l'or d'un tyran, d'un corrupteur de la Grèce, était en horreur à tous. Terrible affaire alors que d'être convaincu de vénalité! Jamais, pour le coupable, ni pardon ni excuse; toujours le dernier supplice. Aussi, les orateurs, les généraux de ce temps ne vendaient pas les occasions que donne la fortune. Alors on ne trafiquait pas de la concorde entre les citoyens, de la défiance où il faut vivre avec le barbare, et de tant d'autres choses. Aujourd'hui, tout se vend, comme au marché, et, à la place des vertus d'autrefois, nous avons un mal importé dans la Grèce, un mal qui la

travaille et dont elle meurt ; quel est-il ? L'amour de l'or. On convoite jusqu'au salaire du traître ; on sourit à l'aveu de son crime ; le pardon est pour le coupable, la haine pour l'accusateur ; en un mot, c'est la corruption même et toutes ses bassesses. Athéniens, vous êtes riches en vaisseaux, en soldats, en revenus, en ressources pour la guerre, en tout ce qui fait la force d'un état ; plus riches même que jamais. Mais toute cette force languit impuissante, inutile. Athéniens, tout meurt chez vous, parce que chez vous on trafique de tout.

« Tel est notre état, vous le voyez de vos yeux, sans nul besoin de mon témoignage. Quelle différence avec le passé ! Ici ce n'est plus moi qui parle : je rappelle une inscription gravée par vos pères, sur l'airain, dans l'Acropole ; gravée, non pour eux-mêmes, non pour s'encourager à la vertu, ces grandes âmes n'en avaient pas besoin, mais pour vous rappeler par un monument impérissable à quel point il faut veiller sur les traîtres. Que dit donc l'inscription ? Le voici : « Arthmios, fils de Pythonax de Zélie, est déclaré infâme, ennemi du peuple athénien et de ses alliés, lui et sa race ; » puis vient la cause du châtiment : « Pour avoir apporté l'or des Mèdes dans le Péloponnèse. »

Isocrate, dans le discours *aréopagitique*, pense comme Démosthène : « A Athènes, la vénalité dans les charges, dans les jugemens corrompt tout. » Montesquieu a fait de la vertu civique le principe de la démocratie. Elle est bonne partout, mais elle est indispensable à une république ; car si l'on n'y connaît plus le désintéressement et l'esprit de sacrifice, tout se perd. C'est par là que la plus glorieuse des cités antiques et la Grèce tout entière ont péri.

Le commerce et l'industrie, en se développant, avaient augmenté l'inégalité des fortunes ; les habiles étaient arrivés à la richesse, ceux qui ne l'étaient pas étaient restés dans la paresse et la misère, avec l'envie au cœur et bien des complaisances pour les sophistes du pnyx ou les délateurs de l'agora. Ce n'était point parmi la foule désœuvrée et criarde du Pyrée qu'Antisthène trouvait des recrues pour sa philosophie cynique et à certains égards élevée ; mais les amendes, les confiscations faisaient des pauvres qui n'avaient pas tous la sagesse du Charmide de Xénophon : « Auparavant, dit-il, quand j'étais riche, je craignais toujours qu'on ne forçât ma porte pour m'enlever mon argent, et je faisais ma cour aux sycophantes. C'était, chaque jour, un nouvel impôt, et jamais la liberté de quitter la ville pour un voyage. Maintenant que j'ai tout perdu et qu'on a vendu jusqu'à mes meubles à l'encan, je ne suis plus menacé et je dors tranquille. Au lieu de payer le tribut, je le reçois : la république me nourrit. » Mais si Charmide ne se plaint pas d'être déchargé de ses biens, il se réjouit d'être délivré de ses devoirs.

« N'ayant rien, je ne crains personne, et, pauvre, je fais peur aux riches ; à mon approche, ils se lèvent ou me cèdent le haut du pavé. »

De cette défaillance de la moralité publique était né un autre mal qu'il faudrait appeler d'un nom particulier, le condottiérisme, car c'est un phénomène général qu'on retrouve à plusieurs époques de l'histoire, dans l'Italie dégénérée comme dans la Grèce mourante, dans l'Égypte décrépite et l'Orient épuisé, à Carthage et dans le chaos où s'éteint la guerre de trente ans : je veux dire l'habitude de vendre son sang, son courage, pour se mêler à des querelles où nul intérêt élevé ne vous appelle. Si le droit de tuer est un droit terrible dans les guerres légitimes, où le soldat défend sa patrie et ses pénates, que sera-ce quand il tuera pour vivre, par métier et pour gagner quelque argent? Depuis longtemps les Grecs connaissaient trop les routes de Suse et l'argent du grand roi : il en avait toujours à sa solde des troupes nombreuses, et son intervention dans les affaires de la Grèce n'a d'autre but que d'y ramener la paix, pour y trouver des soldats à vendre. Il y prend même des généraux ; il loue les services de Chabrias et d'Iphicrate. Le danger n'est pas seulement dans l'or corrupteur que ces mercénaires rapportent, ni dans l'oubli de la patrie, dans les habitudes de violences et de rapines que la vie des camps leur a données, dans les vices que le mot Orient leur inocule; car si beaucoup encore reviennent dans leurs cités étaler ces richesses mal acquises, bien peu, dans quelques années, s'y décideront. Ils mourront là où ils auront vécu, et alors le mal pour la Grèce sera dans cette migration continuelle qui lui enlèvera le meilleur de son sang. Tout homme d'activité, de courage, d'ambition, toute la partie énergique de la population grecque courra en Asie, laissant derrière elle la mère-patrie dépeuplée. A Issus, Darius aura 30,000 mercenaires grecs. Sous Alexandre et ses successeurs, le mal décuplera d'intensité, et la Grèce périra, suivant l'énergique expression de Polybe, faute d'hommes.

Cette fatale habitude de vivre de la guerre comme d'une profession s'est introduite partout. Pour vider le moindre différend, les villes ne s'en rapportent plus au courage de leurs citoyens : elles appellent des mercenaires. Orchomène, en 371, en achète pour combattre une petite et obscure cité d'Arcadie; Athènes ne peut s'en passer; les tyrans de Thessalie, comme ceux de Sicile, n'ont pas d'autres soldats; Sparte elle-même en soudoie. La Grèce n'est plus qu'un grand marché où se vend du courage à tous les prix : marchandise frelatée, car ce courage vénal est toujours mêlé de perfidie et de trahison. Avec lui plus de victoire certaine, plus de négociation sûre. Un jour, Iphicrate reçoit d'Amphipolis des otages qui vont enfin rendre à Athènes cette grande cité. Un mercenaire lui

succède ; il restitue les otages et passe au service du roi de Thrace : Amphipolis est perdue. Cette leçon, pas plus que bien d'autres, ne profita aux Athéniens. Les fêtes, les luttes des orateurs et les spectacles, qui n'étaient jadis qu'une distraction aux virils travaux du commerce et de la guerre, étaient devenus leur principale occupation. Pourquoi ce peuple délicat et bel esprit, courtisé par tant de flatteurs, n'aurait-il pas, aussi bien qu'un potentat, une armée à ses gages ? « Avec un peuple nombreux, dit Isocrate, avec des finances épuisées, nous voulons, comme le grand roi, nous servir de troupes mercenaires... Autrefois, si on armait une flotte, on prenait pour matelots des étrangers et des esclaves ; les citoyens étaient soldats. Aujourd'hui, nous armons des étrangers pour combattre, et nous forçons les citoyens à ramer. Ainsi, quand nous faisons une descente sur les terres ennemies, on voit ces fiers citoyens d'Athènes, qui prétendent commander aux Grecs, sortir des vaisseaux la rame à la main, et des mercenaires s'avancent au combat couverts de nos armes. » — « Dès que la guerre est déclarée, s'écrie Démosthène, le peuple tout d'une voix décrète : « Qu'on appelle 10,000, 20,000 étrangers ! » La vie de soldat devenant un métier, le luxe se glissa dans les camps, embarrassa les armées de bagages et rendit leur entretien plus coûteux : autre sujet de plainte pour Démosthène.

Ainsi se perdaient les habitudes militaires et toutes les vertus qui tiennent aux armes. Les armées cessant d'être nationales, les généraux cessèrent d'être citoyens ; ils devinrent des chefs de bandes conduits par leurs soldats plutôt qu'eux-mêmes ne les conduisaient, préoccupés de faire quelque établissement avantageux ou de gagner le plus possible en se mettant au service des étrangers, parfois même des ennemis de leur patrie. Ainsi Chabrias accepta le commandement des forces de l'Égypte révoltée, dans un temps où Athènes recherchait l'alliance du grand roi ; et il revint de ce service avec des mœurs si dissolues que la licence d'Athènes ne put même lui suffire. Iphicrate, qui conduisit 20,000 mercenaires grecs à Artaxerxès, devint le gendre du Thrace Cotys, et le seconda dans des expéditions ouvertes contre les Athéniens. Tous ces généraux, dit Théopompe, même le fils de Conon, Timothée, de tous le plus patriote et le plus désintéressé, préféraient la vie molle des contrées étrangères au séjour d'Athènes. Charès, un des favoris du peuple, habitait d'ordinaire à Sigée, sur la côte d'Asie. Agésilas alla mourir octogénaire au service d'un roi égyptien, et termina en aventurier une vie qui n'avait pas été sans gloire (358).

La Grèce eut même un marché permanent pour le louage des mercenaires. Au cap Ténare, pointe extrême du Péloponnèse, arrivait des trois continens qui entourent la mer Égée tout ce qu'ils

avaient de soldats à vendre. Les coureurs d'aventures venaient acheter là du courage contre n'importe qui, pour n'importe quelle cause, et le prix baissait ou s'élevait selon que l'offre était plus grande ou plus petite que la demande. La guerre est toujours un fléau; mais, dans ces conditions, elle était de plus une honte.

Il résultait de là deux autres conséquences fâcheuses : la première, c'est la facilité du peuple à concevoir des soupçons sur des généraux qui avaient trop d'amis au dehors pour servir, en ne voulant d'autre alternative que le succès ou la mort; la seconde, c'est la séparation, mauvaise en un petit état, de la tête qui conçoit et de la main qui exécute. Les grands hommes d'Athènes de l'âge précédent étaient tous, et tour à tour, orateurs et généraux. Phocion, au dire de Plutarque, fut le dernier qui abordât aussi résolument la tribune que le champ de bataille. De là l'influence d'hommes qui, n'ayant pas été mêlés de près aux affaires, souvent les compromettaient pour une période bien cadencée et un applaudissement des gens du Pnyx. Iphicrate, accusé, ne sut se défendre qu'en montrant son épée et les poignards des jeunes gens qu'il avait répandus dans l'auditoire.

Il y a une force capable de réparer bien des fautes, l'amour du pays. Les Grecs avaient deux patries, leur ville d'abord, ensuite l'Hellade. Mais le patriotisme, qui fléchissait dans l'intérieur des cités, ne se relevait pas dans la nation. L'union fraternelle des tribus grecques avait toujours été bien faible, même aux plus beaux jours; alors du moins la haine pour l'étranger était vigoureuse, et beaucoup, au besoin, s'unissaient contre lui. Quand Mardonius offrait aux Athéniens les riches présens de son maître, ils repoussaient l'amitié du barbare, comme ils avaient repoussé ses armes. Un siècle s'écoule, tout change. Sparte, Thèbes, Athènes elle-même, courtisent le grand roi, reçoivent son or, obéissent à ses ordres. A force de s'envier, de se haïr et de guerroyer les unes contre les autres, les cités grecques en sont venues à préférer l'étranger au compatriote. Ce sont les Perses qu'aujourd'hui tel peuple appelle; demain il cherchera ses alliés autre part; mais désormais l'étranger aura toujours la main dans les affaires de la Grèce. Au bout de ces habitudes, de ces querelles, de cet affaissement moral, il y avait certainement un maître.

Remarquez que la guerre n'est pas seulement entre les villes, mais entre les factions de chaque cité. Partout se trouvent deux partis dont chacun n'aspire qu'à vaincre, chasser ou exterminer l'autre, et, pour y réussir, recourt à tous les moyens. En quatre-vingts ans, on compta onze révolutions chez les Chiotes. C'était pourtant un des peuples les plus sages de la Grèce. Plutarque rap-

porte qu'après une de ces commotions, les vainqueurs s'apprêtaient à égorger ou à bannir les vaincus, lorsqu'un d'entre eux, Onomadème, se leva et leur dit : « Je pense qu'il est bon que nous laissions quelques-uns de nos ennemis dans la ville ; car, si nous les chassons tous, c'est entre amis que la haine et la guerre civile éclateront désormais. » Cet Onomadème était un avisé personnage ; il savait qu'une ville grecque ne pouvait exister sans factions, et il ne ménageait ses adversaires qu'afin que son parti eût toujours sous la main des gens sur qui passer sa colère.

Qu'avaient produit toutes ces guerres ? On s'intéresse à celles de Rome, qui, conduites avec sagesse et prévoyance, mènent pas à pas et sûrement les légions des bords du Tibre au pied des Alpes et au détroit de Messine, puis de là aux limites du monde civilisé. Mais ces Grecs, si bien doués pour d'autres œuvres, qu'avaient-ils gagné à tant de combats ? Ils ont perdu un siècle à piétiner sur place, dans le sang et au milieu des ruines. Grâce à la fécondité de leur génie, rien, il est vrai, n'annonçait leur ruine prochaine. Si en littérature certains genres faiblissaient, c'était au profit de certains autres ; si en politique les grands états étaient abaissés, c'était à l'avantage des petits ; si les peuples plus mélangés, plus amollis, plus corrompus, avaient perdu de leurs vertus civiques, il y avait encore des citoyens, tels que Lycurgue et Démosthène, Hypéridès et Euphréos, ce citoyen d'Orée qui, n'ayant pu sauver sa ville des mains de Philippe, se tua pour ne pas vivre sujet des Macédoniens. Pourtant la décadence avait bien réellement commencé ; elle pouvait durer longtemps, sans amener de catastrophe, car le courage et l'esprit militaires n'avaient disparu ni à Thèbes ni à Lacédémone, et l'on verra les Athéniens se souvenir plus d'une fois du nom qu'ils portent ; enfin, aucun ennemi extérieur n'étant alors menaçant, l'union n'était point pour le moment nécessaire ; l'habitude même d'invoquer l'assistance des barbares ne semblait pas encore un danger.

La Grèce paraissait donc avoir encore devant elle de longs jours ; et elle fût restée maîtresse de cet avenir sans le phénomène, unique dans l'histoire, de deux grands hommes se succédant sur le même trône. La Macédoine a tué la Grèce : Philippe l'asservit ; Alexandre lui fit plus de mal, il l'entraîna sur ses pas et la dispersa sur la surface de l'Asie. La Grèce, après lui, fut à Alexandrie, à Séleucie, à Antioche, à Pergame, aux bords du Nil, du Tigre et de l'Indus, partout, excepté en Grèce.

VICTOR DURUY.

LA

RELIGION EN RUSSIE

IV[1].

L'ÉVOLUTION DU *RASKOL* ET DES SECTES.

Le *raskol*, avec ses mille sectes, est peut-être le trait le plus original de la Russie contemporaine. Nous en avons jadis indiqué l'origine et les principales phases (2) ; nous voudrions en suivre aujourd'hui la dernière évolution. Les sectes sont la manifestation populaire par excellence ; plus les classes cultivées se rapprochent du peuple et plus elles montrent de curiosité pour ce *raskol* où se révèlent les aspirations morales et sociales du peuple. Aussi plus d'un investigateur a-t-il récemment exploré les obscures galeries de ces catacombes de l'ignorance et de la superstition. On a découvert de nouvelles sectes ; on s'est aperçu qu'un esprit nouveau pénétrait dans les anciennes. C'est ce qui nous décide à réclamer encore l'attention pour de bizarres et rustiques hérésies. Mieux que toutes les descriptions de mœurs ou de coutumes, elles nous montrent combien l'homme russe diffère encore du Français ou de l'Allemand, du Latin ou du Germain. Ce n'est guère que par ses conceptions religieuses qu'on peut atteindre l'âme du moujik. Comme les rivières, selon le sol qu'elles traversent, les religions, en passant par

(1) Voyez la *Revue* des 15 avril, 15 août et 15 octobre 1887.
(2) Voyez la *Revue* du 1er novembre 1874 et du 1er mai 1875.

des populations différentes, prennent aisément des teintes diverses. Le *raskol* est le christianisme au sortir des couches inférieures de la nation russe.

I.

Les sectes innombrables, qui, depuis deux siècles, s'agitent au fond du peuple russe, ont eu pour point de départ la correction des livres liturgiques. Toutes ces branches sont sorties d'un même tronc ; quelques hérésies seulement, non les moins curieuses, il est vrai, sont antérieures ou étrangères à la réforme de la liturgie, par le patriarche Nikone, au milieu du XVIIe siècle. Pour ce peuple, demeuré à demi païen sous l'enveloppe chrétienne, les invocations religieuses étaient comme des formules magiques dont la moindre altération eût détruit la vertu. Il semble que, pour lui, le prêtre fût resté une sorte de chaman, les cérémonies sacrées des enchantemens, et toute la religion une divine sorcellerie. De là sa révolte contre le patriarche assez téméraire pour porter une main sacrilège sur les missels des ancêtres. La liturgie, qu'il entourait d'une superstitieuse vénération, le Moscovite avait peine à comprendre que l'ignorance de ses copistes en avait corrompu le texte. Après plus de deux siècles, un grand nombre de fidèles persistent toujours à garder les anciens livres et les anciens rites. Ils s'obstinent à faire le signe de la croix, à écrire le nom de Jésus, à chanter l'*Alleluia* à la manière de leurs ancêtres, sans admettre aucune des innovations du patriarche Nikone. En attachant une telle valeur au rituel, les *raskolniks* moscovites ne faisaient guère que suivre l'exemple de leurs maîtres grecs. En ce sens, le *raskol* russe n'est qu'une conséquence ou, si l'on préfère, une exagération du formalisme byzantin.

Pour les Moscovites en révolte contre les réformes de Nikone, les cérémonies semblent être tout le christianisme et la liturgie toute l'orthodoxie. Non contens de l'appellation de vieux-ritualistes (*staroobriadt-y*), ils prennent le titre de vieux-croyans (*starovery*), c'est-à-dire de vrais croyans; car, à l'inverse des sciences humaines, dans les choses religieuses, c'est toujours l'antiquité qui fait loi. Cela est particulièrement vrai de l'église grecque, qui a mis sa gloire dans l'immobilité. Ici encore, lorsqu'ils se refusaient à toute apparence d'innovation, les vieux-croyans ne faisaient qu'outrer le principe de leur église. Peu importe que la prétention des *starovères* fût mal justifiée, que le parti qui se réclamait le plus de l'antiquité eût le moins de titres à l'antiquité, les vieux-ritualistes, en se laissant martyriser pour les anciens livres, n'étaient que les aveugles victimes de l'immobilité systématique du byzantinisme.

La réforme de Nikone était une révolution dans les pratiques

élémentaires de la dévotion ; le fils était obligé de désapprendre le signe de croix enseigné par sa mère. En tout pays, un tel changement eût jeté un grand trouble ; en aucun, la perturbation ne pouvait être plus grave qu'en Russie, où la prière, accompagnée d'inclinations du corps et de signes de croix répétés, a une sorte de rite matériel. Le peuple se souciait peu que les rites établis par Nikone fussent plus antiques que les siens. Pour l'ignorant Moscovite, il n'y avait d'autre antiquité que celle de ses pères et grands-pères ; et ses pères lui avaient enseigné de minutieuses observances pour toutes les heures et tous les actes de la vie. Le Moscovite était emmailloté d'un réseau de rites comparable au cérémonial chinois. Un livre du XVIe siècle, le *Domostroï*, le *Ménagier* russe, montre jusqu'où était poussé le formalisme de l'ancienne Moscou. La religion que recommande le prêtre Sylvestre, précepteur d'Ivan IV et rédacteur du *Domostroï*, consiste avant tout dans le respect scrupuleux des rites extérieurs. Pour ce code de la piété et du savoir-vivre moscovites, le bon chrétien est celui qui se tient raide pendant les offices ; qui baise la croix, les images, les reliques, en retenant son souffle, sans ouvrir les lèvres ; qui consomme l'hostie sans la faire craquer avec les dents ; qui, le matin et le soir, s'incline trois fois devant les icones domestiques, en frappant la terre du front ou en se courbant au moins jusqu'à la ceinture. Tous ces usages des ancêtres, le *raskolnik* mit son honneur à leur demeurer fidèle, et cela non-seulement en religion, mais en toute chose. Dans certaines régions, il a conservé, avec presque autant de soin, les coutumes domestiques, les rites des fêtes civiles, les légendes du passé, y compris les traditions et les chants d'origine païenne, que la liturgie antérieure à Nikone. C'est ainsi, parmi les *raskolniks* de l'Onéga, que Hilferding a recueilli les principales de ses *bylinas* ou romances épiques. C'est ainsi que, dans la fête à demi païenne du printemps, A. Petchersky avait cru retrouver, à dix siècles de distance, un écho de la lointaine poésie slave, antérieure à la prédication du christianisme. Dans l'*izba* des vieux-croyans, les vieilles coutumes se sont conservées intactes, comme enfouies sous la superstition.

L'un des caractères de l'orthodoxie grecque, c'est sa propension à prendre une forme nationale, à se constituer en églises locales, ayant chacune leur langue liturgique. Nulle part cette tendance n'a été plus marquée que chez le Slave russe. A certains égards, le *raskol* n'a été que la conséquence ou le dernier terme de ce nationalisme. Il est sorti de la liturgie nationale ; il est né des missels slavons. La liturgie slave, héritée de Cyrille et de Méthode, le Russe s'y était attaché avec une ignorante révérence, sans tenir compte des originaux. Le slavon était devenu pour lui la véritable langue sacrée. Identifiant l'orthodoxie avec ses livres et ses apocryphes, le Mosco-

vite n'a pas voulu en croire les Grecs et les textes grecs, appelés en témoins par ses patriarches. Il s'en est tenu obstinément à ses missels slavons, égalés par lui aux Écritures. Chez lui, le côté local, national de l'église a prévalu sur le côté œcuménique, catholique. Il n'a plus connu que son église, que sa liturgie, que ses traditions, et il s'y est aveuglément cantonné, comme si la révélation avait été faite en paléoslave, ou comme si la Russie était tout le bercail du Christ. Aussi a-t-on pu dire que le *raskol* n'a pas été seulement la vieille foi, mais la foi russe (1).

Pour l'historien, le *raskol*, nous l'avons dit, est la résistance du peuple aux nouveautés importées de l'Occident. Ce caractère du schisme, tel est le sens du mot *raskol*, Pierre le Grand le mit dans tout son jour. Le schisme devint une protestation nationale contre l'imitation de l'étranger, une protestation populaire contre la constitution de la Russie en état moderne. Au bouleversement des mœurs publiques et privées sous Pierre le Grand, à tout ce qu'ils regardaient comme le triomphe de l'impiété, les *raskolniks* ne virent qu'une explication : l'approche de la fin du monde, la venue de l'antéchrist. La personne même du réformateur prêtait, par certains côtés, à cette satanique apothéose. Devant un souverain tel que Pierre Ier, entouré d'hérétiques, vivant avec une concubine étrangère, ayant sur ses mains le sang de son fils, le trouble, la stupéfaction des vieux Russes étaient d'autant plus grands que plus profond était leur respect pour leurs princes. Un tel « vase d'iniquité, » un tel « loup féroce » pouvait-il être le vrai tsar, l'oint du Seigneur? N'avait-il pas rejeté le titre slavon, national et biblique de tsar, pour le nom étranger et païen d'empereur? Dans ce nom d'empereur, les *raskolniks* découvraient le chiffre de la bête. Pour eux, le signe de l'enfer ne fut pas seulement dans le titre de leurs souverains, il fut dans toutes leurs innovations, dans toutes les importations du dehors: dans le tabac, dans le sucre, dans le café, dans le rasoir. Et l'obstination du vieux-croyant a vaincu le réformateur. Les tsars ont dû laisser tomber en désuétude les lois de leur *Sobranié Zakonof* contre la barbe et les barbus.

L'avènement de l'antéchrist devint le dogme fondamental du *raskol* et surtout des *bezpopovtsy*, des *sans-prêtres*, qui, depuis « l'apostasie » de l'église officielle, repoussent tout sacerdoce. La croyance au règne de l'antéchrist devait mener aux aberrations les plus singulières. Le monde étant soumis à Satan, tout contact avec lui était une souillure, toute soumission à ses lois une apostasie. Pour échapper à la contagion diabolique, le meilleur moyen

(1) Vladimir Solovief, *Religioznyia Osnovy Jizni* : Appendice.

était l'isolement, la claustration, la fuite en des lieux déserts. Dans leur épouvante, certains sectaires ne virent de refuge que dans la mort. Pour sortir de ce monde damné, on recourut au meurtre, au suicide. Ces forcenés russes ne se doutaient pas que, à une quinzaine de siècles de distance, ils reproduisaient des fureurs africaines. Pareils aux circoncellions de l'Afrique, qui se brûlaient vifs ou se jetaient dans la mer du haut des rochers pour imiter la mort des martyrs, des sectaires, tels que les *philippovtsy*, prêchaient la rédemption par le suicide. Les uns recouraient au fer, les autres à la faim, le plus grand nombre aux flammes. La mort en commun, « l'accord pour le salut, » était regardée comme l'acte le plus méritoire. Des familles, parfois des villages entiers, se réunissaient pour offrir à Dieu le vivant holocauste. Souvent le prophète, l'apôtre qui avait recruté ces martyrs volontaires, veillait à ce que, parmi eux, il n'y eût pas de défaillance, écartant les profanes et barrant la fuite aux lâches tentés de rentrer dans ce monde de péché. On cite, sous le règne d'Alexandre II, un paysan du nom de Khodkine qui avait décidé une vingtaine de personnes à se retirer avec lui dans les forêts de Perm pour y mourir de faim. Il leur avait fait construire une grotte, où il les avait enfermées, après leur avoir fait revêtir des chemises blanches pour paraître dans le royaume des cieux avec la robe nuptiale. Les faibles, les enfans qui n'avaient pas l'énergie de résister au supplice de la faim, Khodkine les maintenait de force dans la grotte. Deux femmes étant parvenues à s'enfuir; les fanatiques, craignant d'être dénoncés et ramenés sous le règne de Satan, se massacrèrent les uns les autres, le fils tuant sa mère, et le père ses enfans.

La mort par inanition étant lente et exposant à des défaillances, les *philippovtsy* lui préféraient d'ordinaire le « baptême du feu. » A leurs yeux, la flamme seule était capable de purifier des souillures de ce monde tombé sous la domination du Malin. Un chef de famille s'enfermait avec sa femme, ses enfans, ses amis, dans sa cabane de bois, après l'avoir entourée de paille et de branches sèches. Un prêcheur y mettait le feu, encourageant de la voix les patiens, et au besoin les ramenant dans la fournaise. Au temps des grandes persécutions contre le *raskol*, au XVIIIe siècle, ces sacrifices humains s'accomplissaient en masses. Les sectaires cherchaient dans les flammes un refuge contre la poursuite des soldats et les tentations du jugement ou de la question. Il y a eu maintes fois de ces auto-dafé, « vrais actes de foi, » de cent et deux cents personnes. On calcule qu'en Sibérie et sur les confins de l'Oural, il est mort ainsi des milliers de chrétiens. « Les brûleurs d'eux-mêmes » (*samosojigatéli*) s'entassaient sur de vastes bûchers entourés de fossés ou de palissades pour qu'il n'y eût pas de désertion.

De semblables fureurs n'ont pas été inconnues du XIXe siècle. On en cite çà et là des exemples jusque sous Alexandre III; en 1883, un paysan du nom de Joukof se brûlait en chantant des cantiques. Le baptême du sang, « la mort rouge, » considéré comme aussi efficace que le baptême du feu, est peut-être demeuré moins rare. Il se rencontre surtout parmi les parens désireux d'arracher leurs enfans aux séductions du prince des ténèbres. En 1847, un moujik du gouvernement de Perm avait ainsi résolu d'ouvrir d'un coup le ciel à toute sa famille; la hache lui étant tombée des mains avant l'achèvement de sa triste besogne, il était venu lui-même se livrer à la justice. Un autre paysan, du gouvernement de Vladimir, traduit devant les tribunaux pour avoir immolé ses deux fils, répondait qu'il avait voulu les sauver du péché; et, pour les rejoindre, il se laissait mourir de faim dans sa prison.

Une légende symbolique, mise en vers par un poète raskolnik, la légende « de la femme Alleluia, » justifie ces féroces marques d'affection paternelle. La femme Alleluia tenait, un jour d'hiver, son fils dans ses bras, devant son poêle allumé. Tout à coup entre dans l'*izba* Jésus enfant, qui demande un asile pour échapper à la poursuite de ses ennemis. La femme cherche en vain une cachette. « Jette ton fils dans le poêle, dit Jésus, et prends-moi dans tes bras à sa place. » Elle obéit, et quand arrivent les ennemis du Christ, elle leur montre le poêle où brûle son fils; mais à peine sont-ils partis qu'elle pleure son enfant. « Regarde dans le poêle, » lui ordonne Jésus pour la consoler. Elle regarde, et, dans l'intérieur du poêle (un grand poêle de paysans semblable à une sorte de four), elle découvre un frais jardin où son fils se promène en chantant avec des anges. Jésus la quitte en lui recommandant d'enseigner aux fidèles à vouer aux flammes la chair innocente de leurs jeunes enfans. Ce barbare conseil, digne des adorateurs de Moloch, il se trouve des parens pour le suivre. Une paysanne, qui avait ainsi offert à Dieu une petite fille, disait : « J'ai suivi l'exemple de la femme Alleluia; réjouissons-nous, l'enfant est montée au royaume des cieux. » En 1870, un moujik imitait le sacrifice d'Abraham; il liait son fils, de sept ans, sur un banc et lui ouvrait le ventre, puis se mettait en prière devant les saintes images. « Me pardonnes-tu? demandait-il à l'enfant expirant. — Je te pardonne, et Dieu aussi, » répondait la victime dressée au sacrifice (1).

(1) Voyez en particulier les études de M. Prougavine (*Rousskaia Mysl*, janvier-juillet 1885). Il vient parfois devant les tribunaux des affaires de ce genre. Ainsi le tribunal d'Odessa a jugé, en une seule année (1879), une affaire de flagellation de soi-même (*samobitchevanié*) et une de crucifiement (*razpiatié*), une affaire de suicide par le feu (*samosoggénié*) et une affaire de mutilation « par piété. »

II.

Les statistiques officielles persistent à évaluer le nombre des *raskolniks* à moins de 1,500,000 âmes. C'est là un chiffre manifestement dérisoire. En dépit de toutes les études consacrées depuis une vingtaine d'années au *raskol*, on ignore encore le nombre réel de ses adhérens. Au lieu de tendre à diminuer, comme le donneraient à croire les rapports du procureur du saint-synode, le nombre des *raskolniks* et hérétiques de tout genre semble en progression constante. On ne saurait guère l'estimer à moins de 12 ou 15 millions. Sous Alexandre III, pas plus que sous Nicolas, le nombre des *raskolniks* ne peut, du reste, donner une juste idée de l'importance du *raskol*. L'influence n'en saurait être mesurée à un chiffre. La force du *raskol* est peut-être moins dans les adeptes qui le professent ouvertement que dans les masses qui sympathisent sourdement avec lui. Cette sympathie s'explique quand on songe que le vieux-ritualisme est sorti spontanément du fond du peuple, qu'il est le produit, aussi bien que la glorification, des mœurs et des notions populaires.

Des deux branches du schisme, l'une, la plus radicale, la *bezpopovstchine*, l'emporte dans le nord; l'autre, la *popovstchine*, qui a conservé un clergé, l'emporte dans le centre. Le sol et le climat, l'histoire et les mœurs expliquent cette répartition géographique. Si les *bezpopovtsy*, les *sans-prêtres*, sont plus nombreux dans les régions boréales, c'est que, dans ces énormes gouvernemens septentrionaux, aussi vastes que des royaumes de l'Occident, le nombre des paroisses et le nombre des prêtres a toujours été très restreint. Avec une population disséminée sur de vastes espaces, avec des chemins impraticables durant des mois, l'église était hors de la portée d'un grand nombre de fidèles. Au fond de ces solitudes du nord, les hommes réunis en petits groupes étaient contraints de pourvoir à leurs besoins spirituels, comme à leurs besoins matériels. Dès avant l'explosion du schisme, les paysans se construisaient des oratoires où ils lisaient et chantaient des prières ensemble, les plus instruits enseignant les autres. La *bezpopovstchine* était ainsi sortie des mœurs avant d'être érigée en doctrine (1).

(1) Aujourd'hui encore, il se rencontre parfois, en Sibérie surtout, des « sans-prêtres » involontaires. Un prêtre orthodoxe, le père Gourief, a raconté, en 1881, dans le *Rousskii Vestnik*, que l'évêque de Tomsk l'avait un jour chargé d'interroger de dangereux sectaires, arrêtés par la police et expédiés à la ville épiscopale pour y être morigénés. Le père Gourief découvrit que ces braves gens, arrachés à leurs cabanes, étaient tout bonnement des orthodoxes perdus dans un hameau écarté, loin de toute église, qui

Pour nombreux qu'ils soient, les *raskolniks* ont une importance supérieure à leur force numérique. Ils possèdent deux élémens de supériorité qui, à l'encontre de certains préjugés, vont souvent ensemble : la moralité et la richesse. Paysans, ouvriers ou marchands, les vieux-croyans sont les plus sobres, les plus économes, les plus probes des Russes du peuple ; par suite, ils sont les plus aisés et les plus prospères. A la foire de Nijni-Novgorod, qui, pour nombre de marchands russes, n'est qu'un rendez-vous de plaisir, les vieux-ritualistes se distinguent par leur dignité et leur respect des bienséances. Ils laissent, d'habitude, aux adhérens de l'église officielle les brutales orgies dont le champ de foire donne chaque nuit le cynique spectacle. Ces qualités d'ordre et d'économie, ils les montrent vis-à-vis de l'état qui les a persécutés. « Les *starovères*, me disait un gouverneur de province, sont nos meilleurs contribuables. »

La fortune ou l'aisance ont été pour le schisme un moyen d'émancipation. Les vieux-croyans ne pouvaient être libres qu'à condition de payer leur liberté à la police et au clergé. Comme longtemps ailleurs aux Juifs, il leur fallait la clé d'or qui, en Russie, ouvre toutes les portes. Aussi la force principale du schisme est peut-être, depuis plus d'un siècle, dans la bourse. L'argent, avons-nous dit, est devenu le nerf du *raskol*; le rouble a été la grande arme des *raskolniks*, pour leur défense, non moins que pour leur propagande.

Il y a des régions entièrement assujetties à la domination économique des vieux-ritualistes. Tel, par exemple, le district de Sémënof, dans le gouvernement de Nijni. Ils monopolisent certaines branches d'industrie à tel point qu'on voit des ouvriers ou des paysans passer au schisme pour obtenir du travail. C'est ainsi que la fabrication de ces cuillères de bois, qui pénètrent dans toute l'Europe, est presque entièrement aux mains des *raskolniks* (1). Leur esprit de solidarité a été entretenu par de longues persécutions, et l'assistance mutuelle qu'ils se prêtent les uns aux autres leur donne une grande force vis-à-vis de leurs concurrens. Comme, en d'autres contrées, on en a souvent fait le reproche aux Juifs, ils forment entre eux une sorte de franc-maçonnerie. Cette solidarité s'étend parfois jusqu'aux membres de sectes différentes. En dépit de leurs querelles intestines, sorte de guerre civile du schisme, ils se coalisent à l'occasion contre l'ennemi commun. Ils ont entre eux des signes de reconnaissance, tels que des anneaux ou des chapelets, ou encore

avaient imaginé, pour ne pas se passer de tout service religieux, de faire célébrer les offices par quelques-uns d'entre eux. Et, ajoutait le père Gourief, on trouverait en Sibérie nombre de ces « sectaires malgré eux. »

(1) Vladimir Bezobrazof, *Études sur l'économie nationale de la Russie*, 1886.

des cuillères de bois, peintes spécialement pour eux, avec des emblèmes particuliers. Leurs chapelets sont d'un ancien type commun aux *popovtsy* et aux sans-prêtres : il y en a de tout prix et de toute matière, de bois et de pierres précieuses. Sémënof, où est le centre de cette pieuse industrie, expédie de ces chapelets dans tout le monde du *raskol*, jusqu'au-delà des lointaines frontières de l'empire; ils voyagent d'autant plus facilement qu'il est malaisé de les prohiber.

Grâce aux liens que noue entre les dissidens la communauté de croyance, le schisme a parfois pu être considéré comme le chemin de la fortune. Pour certains hommes d'affaires, pour certains riches marchands, le *raskol* a été un moyen d'influence, pour quelques-uns un moyen d'exploitation. La superstition des masses dissidentes n'a parfois servi qu'à alimenter la cupidité et les coffres des chefs. L'argent joue un grand rôle dans toutes les affaires du schisme, chez les *popovtsy* comme chez les *sans-prêtres*. Un écrivain qui a dépeint les mœurs des *raskolniks* du Volga en de longs récits, A. Petchersky (1), a montré l'importance des préoccupations matérielles chez les chefs comme parmi la foule des *starovères*. L'âge héroïque de la vieille foi est passé; le mercantilisme lui a succédé. S'ils sont fidèles aux vieux rites, c'est, pour nombre de raskolniks, moins en vue de la béatitude éternelle que des avantages temporels. « Pourquoi gardent-ils la vieille foi? s'écrie, dans un des récits de Petchersky, la mère Manéfa, abbesse d'un de leurs *skytes*; est-ce pour leur salut? non, c'est pour leur profit. » Il en est en effet, parmi les meneurs, qui se font payer leurs dettes ou leurs impôts par de crédules coreligionnaires. Les dons mêmes qu'ils offrent à leurs oratoires ou à leurs *skytes* leur sont souvent suggérés par l'esprit de lucre, par calcul, pour capter la faveur du ciel. « Grâce à vos saintes prières, écrit un marchand à la mère Manéfa, j'ai, sur mon poisson, prélevé un bénéfice de moitié. » Et, en reconnaissance de cette bénédiction, il envoie à l'abbesse 100 roubles pour les distribuer aux âmes qui « ont bien prié, » en recommandant de n'en rien donner à un tel et un tel qui prient pour ses concurrens; « mais leurs prières, ajoute-t-il, sont moins avantageuses que les vôtres; aussi nous vous demandons de ne pas cesser de bien prier, pour que le Seigneur nous accorde plus de profit dans notre commerce. » Si c'est là vraiment la dévotion des vieux-croyans, il faut dire qu'elle ne diffère pas beaucoup de celle de nombre de marchands orthodoxes.

(1) De son nom, Melnikof. Longtemps employé au ministère de l'intérieur pour les affaires du schisme, Melnikof a décrit les *raskolniks* en trois grandes compositions à cadres romanesques : *Dans les forêts, Dans les montagnes* et *Sur le Volga*.

Chez les deux branches du schisme, les premiers centres religieux furent des *skytes* ou ermitages (*skity*), sorte de couvens qui groupaient autour d'eux un certain nombre d'adhérens et communiquaient avec les sociétés affiliées des différentes provinces. Ces communautés se cachaient d'ordinaire dans l'épaisseur des forêts ou s'abritaient sous la domination étrangère, au-delà des frontières de l'empire. Dans tous les centres du *raskol*, des villages de sectaires s'élevaient autour des ermitages de leurs moines. Les communautés de *popovtsy* ou de sans-prêtres servaient de noyau à de laborieuses colonies. Le XIXe siècle leur a été plus dur que le XVIIIe. Les *skytes* les plus renommés ont été fermés ou détruits sous le règne de Nicolas. Leurs murs en ruines sont restés, pour les *raskolniks*, une sorte de lieux saints que visitent les pèlerins du schisme. Ainsi, dans le gouvernement de Saratof, les fameux monastères de l'Irghiz ; ainsi, dans les forêts du gouvernement de Nijni-Novgorod, les curieux *skytes* de la rivière de Kerjenets, un des plus anciens refuges des vieux-croyans, qui, par le Volga, communiquaient facilement avec Nijni, Moscou et tout l'empire. Ces communautés de *popovtsy*, fondées dès le XVIIe siècle, se composaient de plusieurs couvens échelonnés dans la vallée. Quelques-uns de ces monastères, Komarof, par exemple, étaient de véritables villes formées de vastes chaumières ou izbas, reliées entre elles par des passages couverts ; Komarof abritait, dit-on, 2,000 habitans des deux sexes.

Ces *skytes* du Kerjenets, l'empereur Nicolas, non content de les fermer, les fit jeter à terre vers 1850. Contre ces humbles asiles des vieux-ritualistes, il déploya presque autant d'acharnement que Louis XIV contre Port-Royal. Les recluses du schisme, chassées de leurs cloîtres rustiques, ne montrèrent pas moins d'énergie que les victimes du grand roi. Telle de leurs obscures abbesses eût pu se comparer à la mère Angélique Arnauld. Entre les jansénistes français et les *starovères* russes, malgré tout l'intervalle mis entre eux par l'ignorance des uns et l'érudition des autres, il serait facile de découvrir de nombreux points de ressemblance. De même qu'à Port-Royal-des-Champs, la vénération des persécutés s'attacha aux murs des couvens abattus par l'orthodoxie officielle. Des religieuses expulsées des monastères du Kerjenets en sont revenues garder les tombes délabrées, qui attirent des vieux-croyans de toutes les parties de l'empire.

Les *skytes* détruits se sont, du reste, reformés à peu de distance des ruines d'Olénief et de Komarof. Les nonnes chassées par Nicolas avaient, sur leurs coreligionnaires, le fascinant prestige du martyre. Plusieurs étendaient jusqu'aux orthodoxes leur mystérieux ascendant. Ainsi, notamment, la mère Esther, l'ancienne supérieure d'Olénief. M. Bezobrazof l'a vue, à la fin du règne

d'Alexandre II, tenant de sa main octogénaire la crosse d'abbesse (1). Autour de la mère Esther et de ses anciennes religieuses s'étaient groupées des femmes et des jeunes filles qui, sous leur direction, vivaient en communauté. La petite ville de Sémënof et ses environs comptent plusieurs de ces maisons de vieux-croyans de diverses dénominations. On y enseigne aux enfans à lire et à travailler, en même temps qu'à prier selon les anciens rites. Les religieuses *starovères* ne restent pas cloîtrées derrière des grilles. Elles voyagent pour les affaires de leurs communautés; elles vont donner leurs soins aux malades, et surtout réciter des prières pour les morts, dans les maisons de leurs riches coreligionnaires; c'est là pour elles une source d'abondans revenus.

Il reste en Russie, spécialement dans le nord et dans l'est, un grand nombre de ces *skytes* ou de ces *obitéli* (couvens), sans existence légale. Il s'en fonde encore aujourd'hui, surtout pour les femmes. Ces maisons sont une des forces du schisme. Elles ont pour l'homme russe un double attrait; en même temps que son idéal religieux, elles réalisent en quelque sorte son idéal terrestre. Jusque dans les cellules de leurs *obitéli* se retrouvent les préoccupations pratiques des vieux-croyans. Rien de plus conforme au goût national que le travail en commun sous l'autorité d'un supérieur élu. L'on tient beaucoup, dans ces *skytes*, à la bonne économie domestique, « au ménage, » *(khoziaïstvo)*, comme disent les Russes; les supérieurs se font autant d'honneur de ces soins matériels que de l'intelligence des choses sacrées. Un des héros de Petchersky, Potap Maksimytch, ne veut pas croire aux accusations contre le P. Mikhaïl, parce que tout est en ordre dans sa communauté. Les riches marchands moscovites qui dotent ces *skytes* « pour le salut de leur âme » et se font un devoir d'y faire élever leurs filles se complaisent à y trouver tout en règle, à y voir partout régner la propreté et l'abondance. Ils y recherchent la satisfaction de leur goût, on pourrait dire de leur sentiment esthétique, aussi bien que de leur sentiment moral. Ils jouissent en amateurs des vieilles icones et des vieux manuscrits *prénikoniens;* ils savourent les vieilles hymnes chantées par de fraîches voix de femmes; ils admirent les broderies à la russe et les savans ouvrages à l'aiguille des nonnes et des *bélitses* (2). Un des attraits de ces couvens,

(1) Vladimir Bezobrazof : *Études sur l'économie nationale de la Russie,* 1886, t. II. Cf. les récits d'A. Petchersky.

(2) Il est à remarquer que ce sont des *raskolniks* qui ont rendu à la Russie l'intelligence du vieil art russe avec le goût des antiquités nationales. Dans leur amour du passé, les vieux-ritualistes se sont mis à collectionner non-seulement les vieux livres et les vieilles images, mais les vieux meubles, les vieux bijoux, les vieux bibelots de toute sorte. Ces antiquaires, par superstition, ont été les précurseurs des archéologues.

c'est, paraît-il, ces jeunes *bélitses* (novices). Le mariage ne leur est pas interdit, mais elles ne peuvent, dit-on, se marier « qu'à la dérobée. » Aussi, derrière les murs des *skytes* se noue-t-il parfois des romans. A en croire les profanes, ils abritent des intrigues peu édifiantes. Les *obitéli* du *raskol* cherchent avant tout à éviter le scandale. Les jeunes brebis égarées y trouvent un asile discret, et les enfans du péché y sont élevés comme orphelins.

La métropole religieuse des *raskolniks*, *popovtsy* ou *sans-prêtres*, est aujourd'hui Moscou. Les *skytes*, relégués aux extrémités de l'empire ou dispersés dans les provinces, ne pouvaient toujours suffire à la direction des affaires du *raskol*. Il se produisait souvent parmi eux des divisions, des rivalités qui séparaient les vieux-croyans de rite voisin en groupes divers. Aussi les deux branches du schisme cherchèrent-elles à se créer un centre, au cœur même de l'empire, à Moscou. Nous avons raconté ici même comment elles y parvinrent toutes deux en même temps, et cela, chose inespérée, avec l'aveu du pouvoir. Lors de la grande peste de Moscou, sous Catherine II, les *raskolniks*, qui de tout temps se sont distingués par leur esprit d'initiative, offrirent d'établir à leurs frais un cimetière et un hôpital pour leurs coreligionnaires. Le gouvernement de Catherine II était trop « éclairé » pour leur en refuser l'autorisation; elle leur fut accordée en 1771, et, presque la même année, les *bezpopovtsy*, à Préobrajenski, les *popovtsy*, à Rogojski, fondèrent les deux établissemens qui, depuis, sont restés les foyers religieux du *raskol*. Sous le voile de la charité, la création des deux cimetières fut, pour le schisme, un nouveau mode de constitution. C'est ainsi que, durant l'ère des persécutions, les chrétiens du IIIe siècle avaient obtenu de Rome encore païenne une sorte de reconnaissance officielle, à titre de « collèges funéraires (1). »

Sous l'empereur Nicolas, à l'époque même où le *raskol* était de nouveau en butte aux rigueurs du gouvernement impérial, l'aile droite du schisme, les *popovtsy*, sont, grâce à la connivence de l'étranger, parvenus à constituer une hiérarchie indépendante, dont le centre a été placé en Autriche, à Belokrinitsa, dans la Bukovine. Mettre à l'étranger la tête de leur église, c'était la rendre invulnérable. Ces *popovtsy* qui, pour célébrer les vieux rites, étaient jadis obligés de recourir à des prêtres transfuges de l'église d'état, ont aujourd'hui leurs évêques et leurs popes. Tous, il est vrai, n'ont pas voulu reconnaître la nouvelle hiérarchie, et ses partisans mêmes ont été divisés en deux camps, presque en deux sectes, par la publication d'une encyclique ou épître-circulaire *(okroujnoé poslanié)*

(1) Voyez les travaux de M. de Rossi : *Roma sotterranea*, t. I.

que les fanatiques du *raskol* ont trouvée trop libérale ou trop tolérante pour l'église officielle.

Les *popovtsy*, les vieux-croyans proprement dits, restent scindés en trois groupes inégaux : 1° ceux, en petit nombre, qui repoussent toute la hiérarchie autrichienne, se contentant, comme par le passé, de prêtres dérobés à l'église officielle; 2° ceux qui reconnaissent la hiérarchie issue de Bélokrinitsa et adhèrent à la circulaire de 1862; 3° ceux qui, tout en reconnaissant le nouvel épiscopat, rejettent l'encyclique comme entachée d'hérésie. Entre ces trois partis, entre les deux derniers surtout, de beaucoup les plus considérables, la lutte est très vive. Tous deux ont chacun leurs évêques, qui parfois s'excommunient et se déposent les uns les autres. On a vu en différentes villes, à Moscou notamment, libéraux et intransigeans élever autel contre autel, chaire contre chaire.

La reconstitution d'un épiscopat vieux-ritualiste n'a pu ainsi mettre fin aux divisions des partisans des vieux rites. L'esprit de secte, inhérent au *raskol*, a survécu. La tolérance relative montrée au schisme, sous Alexandre III, semble avoir encore attisé ses querelles intestines. Depuis qu'ils sont maîtres de vaquer à leurs fonctions, les évêques vieux-croyans ont pu donner cours à leurs rivalités. Longtemps, sous Nicolas, sous Alexandre II même, ils avaient été obligés de se cacher et de se déguiser pour visiter leur troupeau. Vers la fin du règne d'Alexandre II, tout l'épiscopat *starovère* était en exil ou en prison. L'état avait traité ces pseudo-évêques comme des usurpateurs qui s'appropriaient indûment des dignités auxquelles ils n'avaient aucun droit. Ceux d'entre eux qui étaient tombés entre ses mains, le gouvernement impérial les avait enfermés, comme des popes rebelles, dans le monastère-forteresse de Souzdal, qui sert au clergé de prison ecclésiastique. Ils n'en sont sortis qu'en 1881, sous le ministère de Loris Mélikof. Des trois évêques du schisme, alors mis en liberté, l'un, Konon, était octogénaire et avait été vingt-trois ans incarcéré dans la geôle orthodoxe. La captivité de ses deux collègues, également deux vieillards, avait duré une vingtaine d'années. Lorsqu'ils furent élargis sur les réclamations de la presse, ces confesseurs de la vieille foi semblaient, comme le disait le *Golos*, avoir été oubliés.

Depuis qu'ils sont libres de « dresser la vraie croix » sur la terre russe, les hiérarques vieux-orthodoxes se réunissent fréquemment en concile ou synode pour les affaires de leur église. Ils sont aujourd'hui une quinzaine d'évêques résidant dans l'empire. Sur ce nombre, quatre ou cinq appartiennent à la fraction des fanatiques qui rejettent la circulaire. Ces prélats *starovères* des deux par-

tis ont pris le nom des grands sièges épiscopaux. A Moscou et à Kazan, ils se sont affublés du titre d'archevêques. L'archevêque de Moscou, feu Antoine, aurait voulu, m'a-t-on affirmé, s'émanciper entièrement de la métropole autrichienne et se faire reconnaître métropolite, sinon patriarche de toutes les Russies. La plupart de ces porte-mitres du schisme ont peu d'instruction. Plusieurs, tels que Savvatii, « l'archevêque » actuel de Moscou, sont d'anciens marchands sans connaissances théologiques. Les moins lettrés ont près d'eux des secrétaires qui souvent dirigent en réalité les affaires du diocèse. De même que leurs collègues orthodoxes, les évêques du schisme aiment à habiter des couvens ou *skytes*. Ils mènent une existence confortable, parfois luxueuse. Les vieux ritualistes de Moscou ont ainsi construit pour leur archevêque un véritable palais.

Les riches marchands *starovères* sont généreux pour leurs prélats; en revanche, ils se montrent souvent impérieux et exigeans. Ils les tiennent par l'argent. Ils leur témoignent quelquefois si peu de respect que, pour s'affranchir de cette sorte de servitude dorée, un ou deux de ces évêques de la hiérarchie autrichienne ont quitté leur chaire et le schisme. Ces postes d'évêques n'en sont pas moins recherchés, car ils sont lucratifs. Les pasteurs sont choisis par leur troupeau, et le plus souvent les marchands, qui ont la haute main dans les affaires du schisme, portent leur choix sur des hommes qu'ils puissent tenir sous leur dépendance. Les querelles théologiques se compliquent des rivalités des nababs du *raskol* et des conflits d'intérêts ou d'amour-propre des coteries locales. Si les évêques ont parfois à se plaindre de leurs ouailles, celles-ci n'ont pas toujours à se louer de leurs pasteurs. Il en est qui se sont rendus suspects de simonie. « L'archevêque » de Moscou, Savvatii, a été ainsi accusé de ravaler le sacerdoce en conférant l'ordination à des hommes sans instruction ni moralité, qui ne voient dans le titre de prêtre qu'un moyen d'exploiter la foi de leurs coreligionnaires. En rompant avec l'église, les vieux-croyans n'ont pu entièrement échapper aux maux qu'ils reprochent au clergé officiel. Entre leurs popes et les popes de l'état, la différence n'est pas toujours au profit du schisme. Heureusement qu'à côté de ses prêtres et de ses évêques, la *popovstchine* a ses conseils spirituels, sorte de consistoires laïques composés d'anciens et de lettrés, de *natchetchiki*, qui tiennent le clergé en tutelle.

L'église, ou si l'on aime mieux l'état, devait profiter des discordes des vieux-ritualistes pour chercher à dissoudre le schisme et à ramener au giron de l'orthodoxie la fraction modérée des *popovtsy*. Alors que ses antiques adversaires se plaisaient à répudier un fanatisme suranné, on pouvait croire au saint-synode que, pour

rallier la portion la plus éclairée de la *popovstchine*, il suffirait de quelques concessions de formes. En dépit des manifestations libérales des chefs du schisme, en dépit de la bonne volonté du saint-synode, les clauses d'un traité de paix restent difficiles à stipuler. Chaque parti garde ses prétentions. La hiérarchie officielle ne veut pas s'infliger un démenti, et les vieux-croyans ne veulent rentrer dans l'église que par le grand portail, au carillon des cloches et bannières déployées. La tolérance des anciens rites ne leur suffit point : ils réclament leur réhabilitation par l'église, avec le concours des patriarches orientaux, disant qu'ayant été condamnés par un concile, les vieux rites et les vieux livres doivent être reconnus par un concile.

L'église russe persiste à considérer son différend avec ses fils rebelles comme une affaire de famille. Elle leur a toutefois concédé une satisfaction qui, à certains prélats du XVIIIe siècle, aurait pu paraître un désaveu du passé. Le saint-synode, « le concile permanent » de l'église nationale, a levé l'anathème lancé au concile de 1667 contre les partisans des vieux rites. Bien plus, le saint-synode a déclaré officiellement, en 1886, que l'église orthodoxe n'avait jamais condamné les anciens rites et les anciens textes, qu'autant qu'ils servaient de symbole à des interprétations hérétiques. D'après la vénérable assemblée, ce que l'église a combattu durant plus de deux siècles, c'est uniquement la rébellion des *raskolniks*, leur désobéissance à la hiérarchie établie par le Christ. Et, de fait, en résistant aux injonctions de l'épiscopat et en le taxant d'hérésie, les vieux-croyans niaient, sans s'en rendre compte, l'autorité de l'église, ou ils faisaient résider l'église, en dehors de la hiérarchie et des autorités ecclésiastiques, en eux-mêmes, dans le peuple chrétien, dépositaire de la tradition. S'ils ne le comprenaient point, les évêques le sentaient, et c'est ce qui faisait pour eux la gravité et la malignité de la « vieille foi. » — « Si nous vous brûlons, si nous vous mettons à la torture, répondait déjà aux premiers *raskolniks* le patriarche Joachim, ce n'est pas pour votre signe de croix, c'est pour votre révolte contre la sainte église. Quant au signe de croix, faites-le comme il vous plaira (1). »

Il semblait que la permission de conserver les anciens livres et les anciennes cérémonies dût suffire à ramener des hommes qui ne s'étaient révoltés que pour ne point changer les formes du culte.

(1) Voyez V. Solovief : *Istoriia i Boudouchnost Teocratii.* (Agram, 1887.) Préface, p. 5. D'après Mgr Macaire, le métropolite historien, tel aurait été le point de vue du patriarche Nikone. S'il fût demeuré sur le trône patriarcal, il eût accordé aux adversaires de la réforme liturgique, comme il l'a fait à l'archiprêtre Néronof, l'autorisation de se servir des anciens rites. Au lieu de provoquer le schisme, Nikone l'eût ainsi prévenu.

Il n'en a rien été. En vain le saint-synode a, sous l'inspiration du métropolite Platon, consenti, dès le commencement du siècle, à l'ordination de prêtres destinés à officier selon les anciens rites, les adhérens de cette nouvelle église, ou mieux de cette ancienne liturgie, désignés sous le nom d'*édinovertsy*, c'est-à-dire d'*uni-croyans*, sont demeurés peu nombreux. Les *raskolniks* ont craint que, sous le couvert d'une pacification, on ne leur offrît qu'une soumission. Ils se plaignent que les anciens rites restent dans une position inférieure vis-à-vis des cérémonies en usage depuis Nikone. Les évêques orthodoxes ont beau consentir à bénir les partisans des vieux livres selon l'ancien rituel, cela ne leur suffit point. La plupart refusent de rentrer au bercail officiel.

Ainsi s'explique comment le *raskol* a été à peine entamé par un compromis qui semblait devoir clore le schisme. Quoiqu'ils fassent chaque année des recrues mentionnées avec soin par les rapports du haut-procureur du synode, les vieux-croyans unis ne dépassent guère 1 million; et, parmi eux, beaucoup ne semblent s'être ralliés que pour la forme ou par amour de la tranquillité. En 1886, ils n'avaient, dans tout l'empire, que 244 églises, et ces églises restaient souvent vides. Parmi ces *édinovertsy*, il y a des indifférens, des « mondains » qui fréquentent peu la maison du Seigneur. D'autres, après avoir extérieurement adhéré à l'union, continuent à se rendre en secret aux oratoires des dissidens. Quelques-uns retournent ostensiblement au schisme et vont, chez leurs anciens coreligionnaires, faire pénitence de leur faiblesse. Il se trouve de ces relaps jusque parmi le clergé. Ainsi, en 1885, le père Verkhovsky, curé d'une église uni-croyante de Pétersbourg, abandonnait sa paroisse pour se réfugier à la métropole de Bélokrinitsa. Les *édinovertsy* qui persistent dans l'union manifestent, d'habitude, plus de sympathie pour les vieux-croyans schismatiques que pour les orthodoxes de l'autre rite. Ils ne forment guère, en réalité, qu'un parti de plus parmi les *popovtsy*. La plupart conservent leur fanatique attachement pour l'ancien rituel. La tolérance que témoigne pour leurs usages l'église dominante, ils sont loin de la montrer pour les siens. Il ne fait pas bon, dans leurs églises, de prier à la façon « nikonienne. » J'ai entendu raconter qu'un orthodoxe qui, par mégarde, avait, durant un de leurs offices, fait le signe de la croix avec trois doigts, avait été brutalement jeté à la porte. Ces orthodoxes du vieux rite mettent non moins de scrupule que les dissidens à ne se servir que des anciens livres et de l'ancienne notation musicale à neumes ou crochets *(kriouki)*. Ils ont, pour l'impression de leurs missels, une typographie à Moscou. Outre leurs églises, consacrées spécialement pour eux, ils possèdent des

couvens auxquels l'union vaut l'avantage d'être officiellement reconnus. Tel le *skyte* de Pokrovsky, près de Sémënof.

Le principal obstacle à la pacification du schisme, c'est peut-être les habitudes de liberté des vieux-croyans. Accoutumés à élire leurs prêtres, ils repoussent le pope nommé comme un fonctionnaire et traité en *tchinovnik*. Pour attirer les *édinovertsy*, il a fallu leur reconnaître le droit de choisir ou de présenter leurs prêtres. Par une de ces transformations fréquentes dans l'histoire des révolutions et des hérésies, le formalisme ritualiste du XVIIe siècle, qui a été le point de départ du *raskol*, n'est plus la principale cause de la persistance du schisme. Ce que revendiquent inconsciemment peut-être les vieux-croyans modernes, c'est la séparation du spirituel et du temporel, la liberté de conscience et la liberté de l'église.

L'orthodoxie russe, disait une supplique qui circulait en manuscrit parmi les vieux-croyans, n'est pas une orthodoxie catholique; c'est une église russe, moscovite, synodale, officielle, qui fait nommer les évêques par le pouvoir civil, et a pour chef l'empereur et non le Christ; c'est une institution d'état, qui consiste dans le signe de croix à trois doigts et autres pratiques analogues; c'est un ritualisme grec (*grcko-obriadstvo*), ou une foi ritualiste (*obriadovérié*) qui croit à l'importance dogmatique de certains détails du rituel et les érige en articles de foi (1). Il est curieux de voir les vieux-croyans renverser ainsi les rôles séculaires, et rejeter à l'église d'état le reproche de réduire la religion au rite, l'accusant à la fois de formalisme et de servilisme.

III.

L'évolution de l'aile gauche du schisme, des *bezpopovtsy* ou sans-prêtres, est plus singulière encore. De l'extrême formalisme la *bezpopovstchine* est en train d'aboutir au plus complet rationalisme. N'ayant plus de clergé, n'étant retenue dans l'enceinte de la tradition orthodoxe par aucune barrière hiérarchique, elle a été emportée, par la négation de l'autorité, vers les solutions les plus radicales. C'est là un phénomène récent.

Longtemps les *bezpopovtsy* ont rivalisé avec leurs frères ennemis, les *popovtsy*, de fidélité à la tradition et aux rites, s'ingéniant à n'en rien omettre, en dépit de leur manque de clergé. Dans l'histoire de leurs variations, les querelles sur le rituel ont tenu une

(1) Voyez Iouzof : *Rousskié Dissidenty, Starovéry i Doukhovnyé Khristiane* (1881), p. 51-55.

large place. Un exemple des questions qui les ont longtemps passionnés, c'est « le titre de la croix, » les lettres inscrites sur la tête du divin crucifié. L'une de leurs sectes en reçut le nom de *titlortsy*. Un parti repoussait les quatre lettres slaves correspondant à l'INRI de nos crucifix latins. Ce titre de « Jésus de Nazareth, roi des Juifs, » donné au Christ par les soldats romains, lui paraissait une dérision sacrilège à laquelle il refusait de s'associer même en apparence, remplaçant l'inscription évangélique par les sigles grecs du nom de Jésus-Christ : ICXC. Après cela, comment s'étonner que l'unique sacrement conservé par eux, le baptême, ait été, chez les sans-prêtres, l'origine de longues querelles et de nombreuses divisions? Les uns l'administraient selon le rite orthodoxe, moins l'onction du saint chrême, qu'ils ne pouvaient plus consacrer; d'autres rebaptisaient les adultes la nuit dans les rivières; quelques-uns, à la recherche du pur baptême, se baptisaient de leurs propres mains. Quant aux autres sacremens, ils les ont abandonnés faute de sacerdoce, ou ils n'en ont gardé qu'un simulacre. C'est ainsi que certains *philipportsy* se confessaient à une image, en présence de leur ancien (*starik*), qui leur disait, au lieu d'absolution : « Puissent tes péchés t'être pardonnés! » Chez d'autres sans-prêtres, le confesseur, un homme ou une femme, n'est plus qu'un conseiller.

Ce n'est pas seulement par son attachement aux dehors du culte que la gauche du *raskol* a été longtemps non moins rétrograde et antilibérale que le parti opposé, c'est, plus encore, par sa manière d'entendre le règne de Satan, par ses vues sur l'état, sur la société, sur la vie en général. C'est parmi ces *bezpoportsy* que le fanatisme s'est montré le plus intransigeant. Sans aller jusqu'aux forcenés qui se brûlaient eux-mêmes pour échapper à la domination de l'antéchrist, les principales sectes de la *bezpoporstchine* ont longtemps professé une crainte de se contaminer tout orientale. Ils considéraient tout contact avec les étrangers à leur doctrine, avec les « nikoniens, » comme une souillure. Les « théodosiens » s'interdisaient de boire ou de manger avec les profanes. Un des reproches qu'ils adressaient à une secte voisine, les *pomortsy*, c'était d'aller aux mêmes bains et de boire dans le même verre que les autres hommes. Les quarante-cinq règles posées par leurs docteurs au « concile » de Vetka, en 1751, ce que l'on pourrait appeler leurs commandemens de l'église, n'ont, pour la plupart, d'autre objet que de prohiber tout contact impur. Une des règles du code théodosien enjoint de ne consommer les denrées achetées au marché qu'après les avoir purifiées au moyen de certaines formules. Une autre interdit l'entrée des oratoires aux hommes vêtus d'une chemise rouge. Voilà ce qu'étaient, à une époque en-

core peu éloignée, ces radicaux du schisme parmi lesquels s'infiltre aujourd'hui le rationalisme.

A l'ère des fanatiques a succédé l'ère des politiques. La trompette de l'archange tardant à sonner, le juge suprême ne se pressant pas de descendre sur les nuées, il a bien fallu s'accommoder de ce monde de perdition. Comme en Occident, après l'an 1000, on s'est remis à vivre en cherchant un nouveau sens à l'Apocalypse et aux docteurs. Petit aujourd'hui est le nombre des *raskolniks* qui regardent le souverain comme l'incarnation ou le vicaire de Satan. Les uns expliquent le règne de l'antéchrist d'une façon spirituelle, les autres attendent qu'il se manifeste d'une manière sensible. Ces hommes qui disent la terre tombée sous l'empire de l'enfer sont souvent d'aussi bons sujets que leurs compatriotes qui croient respirer sous le sceptre paternel de Dieu.

Entre les sans-prêtres et l'état, ou mieux, entre les sans-prêtres et la société, reste la question du mariage, de la famille. Pour la *bezpoporstchine*, qui proclame la perte du sacerdoce, le mariage sacramentel n'existe plus. La disparition du sacrement entraîne-t-elle la suppression absolue du mariage, ou la miséricorde divine et l'intérêt de la société autorisent-ils à suppléer au sacrement perdu? A ce problème capital on a donné les solutions les plus diverses.

Les uns ont conservé ou restauré l'union conjugale. Le mariage, disent-ils, n'est pas seulement un sacrement, c'est aussi une union civile, nécessaire à la société pour la propagation de l'espèce, et indispensable à la faiblesse de la chair pour éviter la débauche (1). Ne pouvant faire consacrer leurs noces par un prêtre, ils se contentent de la bénédiction des parens ou du baisement de la croix et de l'évangile en présence de la famille. Selon d'autres, comme certains *pomortsy*, le sacrement étant abrogé, toute l'essence du mariage est dans le consentement mutuel des deux époux. L'amour, disent quelques-uns, est de nature divine; c'est à l'union des cœurs de décider de l'union des existences. On est surpris de retrouver, chez de rustiques sectaires, les théories les plus raffinées de tel de nos romanciers sur le droit divin de l'amour et l'assujettissement du mariage au sentiment. Nombre de ces moujiks ont mis en pratique, dans leurs humbles izbas, la troublante utopie du *Jacques* de George Sand. Maintes *babas* villageoises ont, comme l'Héloïse d'Abélard, écarté le titre d'épouse, trouvant plus de douceur à ne rien devoir qu'à l'amour.

Ce que repoussent, sous le nom d'union conjugale, la plupart des

(1) K. Nadejdine : *Spory bezpopovtsef... o braké.* Vladimir, 1877. Cf. J. Nilski : *Semeinaïa Jizn v rousskom raskolé.*

bezbratchniki (sans-mariage), c'est l'union indissoluble. Sous de spécieux prétextes théologiques, beaucoup aiment à secouer le joug de ce qui ne leur paraît qu'une convention sociale. De même que plus d'un soi-disant philosophe, ces marchands ou ces paysans semblent considérer l'antique mariage chrétien comme une institution surannée. A ce contrat tyrannique, dont ni l'homme ni la femme ne peuvent se dégager à volonté, ils s'ingénient à substituer un mode d'union plus conforme aux exigences de la nature humaine. Aussi ces ignorans « sans-mariage, » qui semblent dupes de l'esprit de superstition, il se trouve de leurs compatriotes, affranchis de toute foi traditionnelle, pour les prôner comme des précurseurs de l'avenir et des pionniers du progrès social. Parmi les femmes du monde, j'en ai rencontré qui avaient l'air d'envier à leurs sœurs du peuple l'honneur de cette noble initiative. Avec l'engoûment de ses pareils pour les « idées avancées, » plus d'un Russe cultivé est porté à louer ces intransigeans du schisme de ne point vouloir aliéner leur liberté, de remplacer les lourdes chaînes de l'union conjugale par des liens moins pesans à l'humaine faiblesse. On leur est reconnaissant de mettre en pratique l'égalité des sexes et l'émancipation de la femme, ainsi soustraite au servage domestique; on les admire, pour un peu l'on en serait fier. « Ce ne seraient pas vos paysans normands ou bourguignons qui oseraient pareille hardiesse, » me disait un étudiant de Moscou. Le fait est qu'aux deux extrémités de la pensée russe, le vieux-croyant *bezbratchnik* et le novateur révolutionnaire professent sur le mariage des principes analogues; et le plus radical en pratique n'est pas toujours le plus négatif en théorie. Tels de ces sans-prêtres, instruits dans les vieux livres, ont réalisé d'avance l'idéal présenté à la jeunesse par les « hommes de l'avenir » dans *Que faire?* de Tchernychevsky. Plusieurs de ces partisans de l'ancien signe de croix poussent l'esprit de progrès jusqu'à attribuer les enfans à la communauté, et à les faire élever à ses frais dans des asiles spéciaux.

L'union libre, tel est le terme auquel aboutissent la plupart des « sans-mariage. » Sous le couvert de préventions religieuses, il se fait, au fond de ce peuple, une singulière expérience. Dans les villages, où la coutume régit les partages de succession, où le *mir* distribue à son gré la terre entre ses membres, les « sans-mariage » peuvent éluder une des difficultés inhérentes à ce mode d'union, celle qui tient à l'illégitimité des enfans. Chez le moujik, où l'homme ne peut vivre sans la femme, où tous deux se complètent pour former une unité économique, le rejet du mariage ne détruit point nécessairement la famille. Elle peut subsister encore, bien que d'une

manière précaire. Ces unions révocables, qui ne reposent que sur la libre volonté des conjoints, les « sans-mariage » les entourent parfois de formes qui en rehaussent la dignité et leur donnent une certaine garantie; ainsi du consentement des parens et de la publicité. Il est des régions où, pour faire part de leur entrée en ménage, les couples qui ont résolu d'associer leur vie se promènent ensemble dans les foires et les marchés, en se tenant par la main ou par un mouchoir, comme pour dire à chacun : « Vous voyez, nous sommes unis. » Parfois il est aussi des formes d'usage pour la rupture ou le divorce. On se sépare, en présence des parens et des amis, en se faisant force révérences à la russe.

Quelques-uns de ces proscripteurs du mariage lui préfèrent franchement le libertinage, appelant la libre union de l'homme et de la femme l'amour fraternel, le saint amour, l'amour chrétien. Cela est surtout vrai des villes où l'ouvrier ne voit dans la famille qu'une charge. Dans les campagnes même, il s'est rencontré des pères, affirme-t-on, pour encourager leurs filles au dévergondage, les félicitant de leur apporter de futurs travailleurs ou travailleuses, leur permettant tout, sauf le mariage. Comme ailleurs des moralistes profanes, quelques-uns de ces adhérens de la vieille foi semblent en être arrivés à rejeter hors de la morale tout ce qui touche les rapports des sexes.

L'union libre est peut-être, pour la société, un moindre embarras que les maximes des sectes plus rigides qui poussent jusqu'à leurs dernières conséquences les principes du schisme. Aux yeux de plusieurs communautés de sans-prêtres, tout commerce de l'homme et de la femme est illicite, rien ne pouvant suppléer au sacrement perdu. Les tenans de ces maximes qui n'ont pas la force d'y demeurer fidèles sont tentés de faire disparaître les preuves de leur faiblesse. Aussi l'infanticide est-il un des crimes longtemps reprochés aux moines laïques de la *bezpoporstchine*. Certains fanatiques expiaient, dit-on, leur faute en enterrant vivant le fruit de leur péché. Pour affranchir leurs coreligionnaires de semblables tentations, les théodosiens (*fédostiéevtsy*) avaient fondé, à Moscou et à Riga, de vastes orphelinats. Chez quelques-uns de ces sectaires, me disait Ivan Tourguénef, l'idée ascétique semble renforcer le préjugé théologique. Le rapprochement des sexes leur paraît une impureté; le mariage, qui le consacre légalement, une abomination. S'ils pardonnent plus facilement le libertinage que le mariage, c'est que le repentir peut arracher à l'un et que l'autre enchaîne au péché.

Jusque chez l'inflexible *théodosien*, il s'est fait une évolution contre l'ascétisme en faveur de la nature et de la famille. Comme la plupart des « sans-mariage, » ce qu'il exige sous le nom de célibat, ce n'est qu'un célibat civil qui n'exclut nullement la cohabitation avec une

femme. Parmi ces hommes, qui semblent condamner la Russie à n'être plus qu'un immense monastère, la réaction est telle que les *théodosiens* de Moscou en sont venus, récemment, à rejeter le monachisme aussi bien que le sacerdoce (1), disant que, sans prêtres, il ne peut plus y avoir ni moines ni consécration monastique. En vertu de ce nouveau principe, tel ou tel de leurs moines les plus en vue, le père Joasaph et le père Joanniky, ont jeté le froc pour prendre une ménagère, ou, comme ils disent dans le jargon de la secte, une cuisinière, *striapoukha*, car, c'est sous ce vocable tout pratique qu'un *théodosien* désigne la compagne qui lui tient lieu d'épouse. A en juger par ce nom, il semblerait que la femme a peu gagné aux doctrines des « sans-mariage. » On en pourrait dire autant des enfans, la grande difficulté de tout système de ce genre. Pour eux, les *bezbratchniki* n'ont rien trouvé de mieux que des maisons d'orphelins, auxquelles les parens sont libres de confier leur progéniture. Aussi ne nous paraît-il point qu'ils aient vraiment résolu le problème de l'union libre. En fait, ils vivent dans le concubinat, tout comme nombre d'ouvriers de nos villes d'Occident. Toute la différence, c'est qu'à travers les aberrations de l'esprit de secte, la plupart de ces « sans-mariage » ayant gardé une foi religieuse et une morale positive, ces unions révocables ont, chez eux, sinon plus de garanties, du moins plus de décence, plus de chances de paix et de durée. Si l'utopie de la famille libre, sans lien légal, pouvait impunément entrer dans les mœurs, ce serait encore à couvert de la religion. Au foyer d'un croyant, il reste Dieu, le témoin invisible, pour protéger la femme et l'enfant.

Si le sauvage génie de l'ancienne *bezpopovstchine* n'est pas entièrement mort, il ne vit plus que dans quelques sectes extrêmes, dans une secte bizarre en particulier, que nous avons jadis signalée à cette place : les errans ou *strannikí*. Ces fanatiques, appelés aussi les *fuyans* (*bégouny*), se donnent le nom de *pèlerins*. La croyance au règne actuel de Satan est la pierre angulaire de l'enseignement des *errans*. Repoussant comme une apostasie toutes les concessions ou les inconséquences des sans-prêtres modernes, l'errant cesse tout commerce avec les représentans de Satan, c'est-à-dire avec l'état et les autorités constituées. A l'instar des anciens prophètes, il se retire dans la solitude, il s'enfonce dans les forêts, où n'ont point encore pénétré les serviteurs de l'antéchrist. Il fuit particulièrement les villes, ces maudites Babylones où résident les ministres du prince des ténèbres.

Il faut dire que cette singulière secte paraît moins étrange en Russie qu'ailleurs. Elle est à coup sûr bien russe, elle semble née de

(1) Iouzof, *Rousskie Dissidenty*, p. 100-101.

la nature du pays et des penchans du peuple. On sait le goût du moujik pour la vie itinérante et ce que l'on a souvent appelé ses instincts nomades : l'infini de la terre russe, les larges et bas horizons de ses plaines natales semblent le provoquer à des courses sans fin. De la profondeur de ses forêts lui viennent de lointains et mystérieux appels. La forêt, comme la mer, semble avoir ses sirènes. En peu de contrées, l'homme est plus fortement tenté de quitter la demeure fixe, l'étroite prison de la vie civilisée, pour la vie libre et sauvage de l'état de nature. Comment s'étonner qu'en un pareil pays il se soit trouvé de rustiques docteurs pour condamner la vie sédentaire et ériger le vagabondage en idéal de sainteté? Où l'homme se sent-il plus près de Dieu que dans la solitude des bois et sous le tabernacle du ciel? On a remarqué que l'errantisme avait la plupart de ses adeptes dans la région des forêts et les gouvernemens du nord, là où les métiers errans ont de tout temps été en honneur, où beaucoup de paysans passent une moitié de l'année hors de leur village, abandonnant leur izba, leur femme et leurs enfans, pour chercher du travail en des contrées plus fertiles. Les habitudes locales prédisposaient à la prédication du *stranik*. Le centre de l'errantisme est ainsi dans le gouvernement de Iaroslavl et les régions voisines (1).

Il y a des errans de l'un et de l'autre sexe. Ils pratiquent une sorte de communisme, nient toutes les distinctions sociales et regardent tous les hommes comme égaux. Avec les plus rigides *bezpopovtsy*, ils proscrivent le mariage, qui, suivant eux, ne sert qu'à couvrir le péché. A la vie conjugale, ils préfèrent les relations illicites, sous prétexte que l'homme marié se voue éternellement au mal. Il en est qui s'adonnent en fait à la polygamie, ayant des maîtresses en divers villages, ou traînant avec eux des femmes qui partagent leur vie nomade. Les pèlerins ou coureurs ont, pour leur donner asile, des affiliés, appelés du nom d'hébergeurs ou hospitaliers, qui se font un pieux devoir de les recueillir et de les cacher. Grâce à cette complicité, les apôtres de la fuite peuvent parcourir d'immenses espaces, prêchant sur leur chemin l'abandon du monde, trouvant partout des asiles sûrs, menant même parfois, à l'abri de leur fanatisme, une vie plantureuse. La dévotion de leurs receleurs les entretient si généreusement que, pour profiter de cette hospitalité, des charlatans et des repris de justice se vouent à la vie de prophètes ambulans.

(1) Par une rencontre qui mérite d'être signalée, ce gouvernement est à la fois un de ceux où la population est le plus lettrée, où les sectaires, les sans-prêtres notamment, sont le plus nombreux, et où les mœurs sont le plus relâchées : sur quatre filles, il y a une fille-mère. (Voyez Vladimir Bezobrazof, *Études sur l'économie nationale de la Russie*, t. II. 1886.)

Aujourd'hui même, l'errantisme n'est pas mort. On entend parfois encore signaler le passage de ses prophètes. Vers la fin du règne d'Alexandre II, un certain Nikonof, ancien déserteur comme le fondateur de la secte, prêchait ainsi le vagabondage aux paysans d'Olonets. La police l'arrêtait en 1878 ; elle avait déjà mis deux fois la main sur ce missionnaire de la fuite ; mais, la première fois, il s'était échappé ; la seconde, il avait été délivré par les moujiks du voisinage. Pour s'en emparer, dans son asile, il fallut profiter d'un moment où les paysans étaient occupés à leurs travaux. On en vient rarement aujourd'hui à de pareilles extrémités. S'il donne toujours des signes de vie, l'errantisme semble, lui aussi, en train de se transformer. Le farouche pèlerin qui personnifiait toutes les aberrations des énergumènes de la *bezpopovstchine* tend, à son tour, à s'humaniser. Les vues de ces intransigeans du schisme se sont curieusement modifiées. Certains de leurs apôtres inclinent, assure-t-on, à une sorte de mysticisme empreint de rationalisme. Ils réduisent le dogme et l'écriture en allégories, rejetant les fêtes, les jeûnes et tout le culte extérieur. Ce n'est pas là un phénomène unique dans l'histoire du *raskol*. Cette sorte de volte-face de l'extrême gauche des vieux-croyans est plus marquée encore chez une ou deux autres sectes. Cela vaut la peine qu'on s'y arrête.

Entre les hérésies issues du schisme du XVIIe siècle, nous mentionnerons encore les *muets*, les *nieurs*, les *non-prians*. Les muets ou silencieux, *moltchalniki*, ont été signalés, à une époque récente, en Bessarabie, sur le bas Volga, en Sibérie. De cette secte, l'on sait peu de choses, et cela se comprend. Pour elle, la première condition du salut est le silence. Les *moltchalniki* renoncent à la parole, prenant peut-être, eux aussi, à la lettre certains conseils des Écritures. Haxthausen (1) raconte que, sous Catherine II, un gouverneur de la Sibérie, du nom de Pestel, s'était en vain amusé à les mettre à la torture pour leur ouvrir la bouche. Il avait eu beau leur faire bâtonner la plante des pieds et verser sur le corps de la cire brûlante, il n'avait pu leur arracher une parole. Les tribunaux modernes n'ont guère été plus heureux. Sous Alexandre II, en 1873, des silencieux des deux sexes se laissaient condamner à la déportation, par le tribunal de Saratof, sans répondre un seul mot à aucune question, assistant à toute la procédure en spectateurs indifférens. Peut-être ces muets ne sont-ils qu'une varieté d'errans. Se taire est encore une manière de se retrancher du monde et de rompre avec le siècle. Parmi les sectaires du bas Volga, désignés par le clergé sous le nom de montanistes, il s'en trouvait, vers 1855, qui avaient fait

(1) *Studien*, t. II, p. 346.

vœu de silence, errant dans la campagne en contrefaisant les muets ou les idiots (1).

Les *nieurs* sont un peu mieux connus. Ils soutiennent que, depuis Nikone et le rejet du sacerdoce, il n'y a sur terre plus rien de sacré : tout, disent-ils, a été emporté au ciel. Ils arrivent ainsi à la négation de tout culte extérieur, repoussant les cérémonies, les sacremens, les images, n'admettant que le recours direct au Sauveur, d'où ils sont aussi nommés Confrérie du Sauveur.

Les instincts négatifs en germe dans la *bezpoporstchine* se déploient librement chez les non-prians, *némoliaki*. Ici on voit le *raskol*, parvenu au dernier terme de son évolution, aboutir aux antipodes de son point de départ. Le fondateur des non-prians est, croit-on, un Cosaque du Don, nommé Zimine, passé des *popovtsy* aux sans-prêtres. C'était un brave soldat, décoré de la croix de Saint-George; son enseignement lui valut d'être expédié au Caucase, en 1837. On ne sait ce qu'il y devint. Sa doctrine repose sur une conception originale, celle des quatre âges ou saisons du monde. Ces quatre âges sont : le printemps ou l'âge « antépaternel, » de la création à Moïse; l'été ou l'âge du Père, de Moïse au Christ; l'automne ou l'âge du Fils, du Christ à l'an 1666; l'hiver ou l'âge de l'Esprit, qui a commencé avec l'hérésie nikonienne pour continuer jusqu'à la fin des temps. Ce calendrier théologique dérive manifestement de l'idée de maints *raskolniks* que le règne de l'antéchrist forme une des grandes époques de l'histoire humaine; ce qu'il a de particulier, c'est que, pour les non-prians, l'ère de l'antéchrist devient l'âge de l'Esprit.

La hiérarchie ayant laissé s'éteindre le flambeau de la foi, le culte ancien est abrogé. Le salut ne peut plus être obtenu à l'aide de rites matériels. Toutes les cérémonies extérieures ayant perdu leur vertu, Dieu ne doit plus être adoré qu'en esprit, il n'accepte qu'un culte spirituel. Les prières de nos lèvres ont cessé de lui plaire; Dieu n'a que faire des oraisons lues dans les livres ou apprises de mémoire. La seule prière qui lui agrée est celle qui sort du cœur et est prononcée en esprit. Et encore, à quoi sert-il de rien demander à Dieu? Notre Père céleste ne sait-il pas, sans que nous le lui demandions, tout ce dont nous avons besoin? Poussant leur principe jusqu'à ses dernières conséquences, les non-prians repoussent les fêtes, les jeûnes, les reliques, les images, et jusqu'à la croix, devenue inutile sous le règne de l'Esprit. Ils ont renoncé au baptême, aussi bien qu'aux autres sacremens. Ils se marient sans prières ni cérémonies, disant qu'il suffit du consentement des époux et des

(1) *Sbornik prav. Sved. o rask.*, t. II, *Sved. o Montanskoï sekté.*

parens. Ils condamnent les rites des funérailles comme une sorte d'impiété, soutenant que le corps, qui appartient à la terre, doit simplement être rendu à la terre.

Le principe du culte de l'Esprit, ils l'appliquent aux Écritures, affirmant qu'elles doivent être entendues dans un sens spirituel. Partant de cette maxime, ils ne voient que des allégories dans les dogmes du christianisme ou les faits évangéliques. La naissance, la passion, la mort, la résurrection du Christ ne sont pour eux que des symboles. Ainsi la Vierge Marie est la vertu dont naît le Verbe divin. Ils interprètent de même le second avènement du Sauveur, le jugement dernier, la résurrection des morts, qui s'accomplit chaque jour par la conversion des pécheurs. Selon certains investigateurs, ils en seraient venus à nier l'immortalité future, disant qu'après la mort il n'y a rien (1).

Tel est le dernier terme du *raskol*. Après avoir, durant plus de deux siècles, poussé des branches en tous sens, cet arbre touffu, qui a ses racines dans la superstition, a pour dernier fruit le rationalisme; sur cette tige, arrosée du sang des martyrs, la fleur suprême est le déisme. Si peu de sans-prêtres vont aussi loin que les non-priants, beaucoup, dans leurs conceptions religieuses comme dans leurs aspirations sociales, inclinent également à une sorte de radicalisme. L'absence de toute hiérarchie, les controverses des sectes, la libre interprétation de l'écriture, demeurée la seule autorité debout parmi les *bezpopovtsy*, les acheminent sur les routes du rationalisme. Des vieux livres qu'ils s'obstinent à garder, ils tirent peu à peu des idées nouvelles, qui eussent singulièrement scandalisé leurs premiers pères. Ces héritiers des défenseurs de la lettre protestent de plus en plus contre le littéralisme. Le plus choquant de leurs dogmes, le règne actuel de l'antéchrist, est devenu, pour beaucoup, le principe d'un renouvellement spirituel. L'entendant d'une manière allégorique, ils ont étendu la même méthode à d'autres croyances. Dans leurs polémiques avec les orthodoxes, il n'est pas rare d'entendre des Cosaques *raskolniks* dire que « nous vivons sous de nouveaux cieux, » idée qui ouvre un large champ aux nouveautés et aux hardiesses de toute sorte. Au rebours de leurs ancêtres, qui regardaient la religion comme un tout immuable, auquel nul ne pouvait changer un iota, ils en viennent à lui appliquer l'idée moderne la plus opposée à la « vieille foi, » l'idée d'évolution. Plusieurs soutiennent que ce qui était bon à un autre âge, pour les chrétiens enfans, ne convient plus au nôtre, pour les chrétiens adultes.

Les noms de vieux-croyans et de vieux-ritualistes, dont ils ai-

(1) Iouzof : *Rousskie Dissidenty*, p. 88.

maient à se parer autrefois, beaucoup les rejettent pour s'intituler simplement chrétiens, disant que les vieux-croyans sont les gens de l'église, ou encore ceux de l'ancienne loi, les juifs. Le reproche de faire consister la religion dans les cérémonies, nombre de sans-prêtres, et même de *popovtsy*, le renvoient avec dédain à la hiérarchie officielle. Les non-prians ne sont pas seuls à transformer les dogmes et les sacremens en symboles. Il s'en trouve d'autres pour dire que la vraie communion, c'est de se nourrir de la parole du Christ et de vivre selon sa loi. Quelques-uns vont, dans leurs controverses avec les orthodoxes, jusqu'à infirmer l'autorité de l'écriture, prétendant qu'il faut croire, avant tout, à l'évangile écrit dans le cœur. L'extrême gauche du schisme aboutit aux mêmes conclusions que des sectes radicales parties du pôle opposé.

Si tout mysticisme n'a pas disparu de la *bezpopovstchine*, il s'y allie souvent avec un rationalisme ingénu. Cette combinaison de rationalisme et de mysticisme semble même un des traits du caractère religieux de la Russie moderne. La masse des *raskolniks* est assurément loin d'avoir dépouillé toutes les traditions et les préventions de l'ancienne foi; mais, presque partout, s'insinuent chez eux des idées étrangères à leurs pères. Dans les vieilles outres fermente un vin nouveau qui risque de les faire éclater.

IV.

Le schisme provoqué par la réforme liturgique de Nikone n'est que l'étage supérieur du *dissent* russe. Au-dessous des vieux-croyans, hiérarchiques ou « sans-prêtres, » viennent des sectes étrangères à la rébellion du XVIIe siècle, sectes d'une autre origine, d'un autre esprit, parfois plus gnostiques que chrétiennes, qui montrent le caractère populaire sous une face nouvelle (1). De ces hérésies, les unes sont rationalistes, les autres mystiques. La plus curieuse de ces dernières est la secte des *khlysty* ou flagellans. Leur doctrine est secrète, et ils ne veulent d'autre livre que le livre de vie écrit au fond des âmes. Ils se donnent à eux-mêmes le nom de christs ou d'hommes de Dieu, *lioudi Bojii*, et croient à d'incessantes incarnations. Ils ont besoin de personnifier la divinité dans un homme; chacune de leurs communautés a son christ en chair et en os.

Cette grossière hérésie semble parfois aboutir aux mêmes conclusions que les raffinemens symboliques de tel philosophe. Il semble que, d'après l'enseignement de certains *khlysty*, il dépende de l'homme de s'unir à la divinité et de l'incarner dans ses membres. Chez eux, cette incarnation spirituelle est en quelque sorte faculta-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin 1875.

tive ; tout croyant peut y être appelé. L'Esprit saint, qui souffle où il veut, peut descendre sur tous et en faire des christs. Aussi est-il des communautés où les sectaires s'adorent les uns les autres, se rendant une sorte de culte mutuel. Comme Jésus devint Dieu par sa sainteté, ils aspirent à devenir des hommes-dieux. Cette divinisation de l'être humain est accessible à la femme aussi bien qu'à l'homme. Tandis que le premier reçoit le titre de christ, la seconde prend celui de sainte vierge ou de mère de Dieu, *bogoroditsa*. Il y a ainsi des multitudes de christs et de saintes vierges, sans compter les prophètes et les prophétesses. A quelques femmes les *khlysty* ont même décerné le titre de déesse (*boghinia*). Cette sorte de mystique apothéose est sans doute un des attraits de la secte. A cette séduction le secret en ajoute une autre. On sait les voluptés de l'initiation et le charme des dévotions clandestines qui donnent à la religion la troublante douceur des émotions prohibées.

Dans les assemblées des *hommes de Dieu*, les sens ont un rôle, mais ce n'est, le plus souvent, qu'un rôle auxiliaire. Il n'y a là qu'un procédé mystique. C'est au corps d'agir sur l'esprit, c'est aux sens de préparer à l'extase. Non contentes de s'élever à Dieu, sur les ailes de la prière ou de la contemplation, par les voies spirituelles qu'indique l'église, certaines âmes, impatientes des lenteurs d'une telle méthode, cherchent à s'unir au Seigneur par des routes plus courtes, appelant à leur aide des moyens artificiels et des excitans physiques. L'extase trop longue à venir, on s'ingénie à se la procurer par le vertige des sens. On invente, pour cela, des procédés mécaniques, on emploie des recettes matérielles. Il y en a de plusieurs sortes, en usage chez les visionnaires de tous les temps et de toutes les religions. Sous prétexte d'atteindre Dieu par l'esprit, c'est au corps que l'on a recours. En prétendant se détacher de la terre et des sens, en aspirant à se transfigurer, pour une heure, en de purs esprits, les mystiques peuvent ainsi tomber dans une sorte de matérialisme. Tel est le cas des *khlysty*. Comme plusieurs cultes de l'antiquité, comme quelques sectes anglo-saxonnes de nos jours, ils ont, dans le service divin, donné une place au mouvement corporel. La danse est, non moins que le chant, un des élémens de leur office.

Nous avons décrit ces rondes vertigineuses, qui, pour les *khlysty* comme pour certains derviches de l'Orient, sont le prélude de l'extase. Ces valses inspiratrices portent, chez les *hommes de Dieu*, le nom expressif de *radénié*, c'est-à-dire de *ferveur*. Elles sont pour eux, une jouissance divine, en même temps qu'une pieuse cérémonie. Ils aiment, ces mystiques tourneurs, à sentir leurs yeux se voiler, leur tête se troubler, leur poitrine s'oppresser. Ce tournoiement prolongé provoque chez eux une sorte d'ivresse. Il en est, dit-on,

qui se frappent de verges dans leurs danses, ou qui se brûlent à la flamme des cierges. C'est à la suite du *radénié* que vient l'heure des prophéties. Des phrases entrecoupées, souvent insaisissables, des mots incohérens et incompréhensibles, sont accueillis comme des révélations en langues inconnues. Non contens de se procurer des extases, certains *khlysty* ont des recettes pour se procurer des visions. C'est ainsi que, dans leurs *radéniia*, ils dansent parfois toute une nuit autour d'une cuve pleine d'eau. Lorsque la salle se remplit de vapeurs et que l'eau de la cuve vient à se troubler, les tourneurs en délire tombent à genoux, s'imaginant voir un nuage sur la cuve et dans ce nuage le Christ, sous la forme d'un jeune homme brillant de lumière. Dans toutes les folies de ce genre, il faut faire la part de l'exaltation réciproque des fanatiques, de la contagion magnétique qui accroît le délire des uns de la démence des autres. Ces assemblées d'hommes et de femmes à la recherche de l'extase suscitent des accidens nerveux, des convulsions, des crises de catalepsie et tous ces phénomènes d'hypnotisme que les âmes simples prennent pour des marques d'inspiration ou de ravissement céleste.

Les *hommes de Dieu* se divisent en groupes désignés du nom de *korabl*, c'est-à-dire de navire ou de nef. Cette organisation, analogue à celle des loges maçonniques, est peut-être la raison qui a valu aux *khlysty* le sobriquet de francs-maçons. Chaque *korabl*, chaque « nef » comprend les flagellans d'une ville, d'un village, d'une région. Chacune a ses prophètes et ses prophétesses dont les inspirations lui servent de règle. Chacune a d'ordinaire aussi son christ et sa mère de Dieu. Le premier christ des *khlysty*, Ivan Sousloff, avait ainsi sa vierge immaculée. Ces mères de Dieu ou ces prophétesses, les dernières surtout, n'ont pas toujours le charme de la jeunesse ou de la beauté; toutes n'ont pas non plus gardé le célibat. Il y en a de veuves ou de séparées de leurs maris. Pour saintes vierges, certains *khlysty* aiment à choisir de belles et robustes jeunes filles, qu'ils adorent comme une incarnation de la divinité. Au culte qui leur est rendu, on a parfois voulu reconnaître dans ces *bogoroditsy* une personnification de la nature et de la force génératrice. On a même voulu les identifier avec la « Terre mère » dont le nom reviendrait dans les hymnes chantées en leur honneur. Il semble que la plupart des « nefs » découvrent leurs saintes vierges plutôt qu'elles ne les choisissent; on les acclame par inspiration. Pour ce rôle, les illuminés prennent de préférence des femmes hystériques prédisposées aux transports de l'extase : une jeune fille sur laquelle agit fortement la danse de leurs *radéniia*, ou

(1) *Sbornik pravit. Svéd. o rask.*, t. II, p. 128. Réoutsky. (*Lioudi Bojii i Skoptsy.*)

encore une *klikousha*, une « possédée » qui pousse des cris inconsciens. Des névropathes ne sont-elles pas les saintes ou les prophétesses qui conviennent à de pareilles assemblées?

Tandis que les vieux-croyans sont, depuis Pierre le Grand, confinés dans le peuple, les sectes mystiques, comme les *khlysty*, ont parfois pénétré dans les hautes classes. D'après les actes officiels, la *khlystovstchine* aurait, au XVIIIe siècle, compté des adeptes jusque parmi le clergé. Les murs silencieux des couvens orthodoxes semblent avoir entendu secrètement prêcher le baptême de l'Esprit après le baptême de l'eau. Des moines, des nonnes surtout, paraissent avoir ouvert leurs cellules aux fascinantes délices des tournoyans *radéniia*. Un peu plus tard, sous l'empereur Alexandre Ier, une société de mystiques de ce genre fut découverte, dans une propriété impériale, à Saint-Pétersbourg. Les réunions avaient lieu au palais Michel, sous la direction d'une dame Tatarinof, demeurée célèbre dans les annales du mysticisme russe. Les auteurs favoris de ces *khlysty* civilisés étaient, dit-on, Mme Guyon et Iung Stilling. L'évocation de l'Esprit, la recherche de l'extase, étaient l'objet des conciliabules de la Tatarinof. Les adeptes revendiquaient, eux aussi, le don de prophétie. Pour le provoquer, ils recouraient également à des procédés artificiels, entre autres au mouvement circulaire. Le ministre des cultes d'Alexandre Ier, le prince Galitzyne, a été soupçonné d'avoir honoré de sa présence ces danses extatiques. Pour lui, et pour d'autres peut-être des spectateurs ou des acteurs de ces saintes représentations, ce n'était là sans doute qu'une fantaisie de haut dilettantisme religieux. Comme les flagellans du peuple, ces illuminés de l'aristocratie se donnaient les noms de frères et de sœurs; et ces familières appellations, et la liberté de ces pieuses réunions, et le suave précepte d'amour mutuel, et la douce complicité d'un secret en commun, peuvent avoir été, pour les deux sexes, l'un des attraits de ces mystiques séances.

Au-dessous des zélateurs de l'ascétisme surgirent des communautés aux doctrines impures, au culte sensuel, aux rites obscènes. Les exaltés, qui prétendaient s'élever au-dessus de la nature humaine, ne purent toujours se tenir sur les escarpemens des cimes mystiques; de l'abrupt sommet de l'illuminisme ils tombèrent en d'étranges chutes. L'inspiration passant par-dessus la morale comme par-dessus le dogme, aux égaremens de l'imagination succédèrent les égaremens de la chair. L'extase fut demandée à la jouissance, et la mysticité alliée à la volupté. Comme certaines nations primitives et certaines religions antiques, des sectaires du XVIIIe et du XIXe siècle semblent avoir attribué, dans leur culte, une place à l'union des sexes. Peut-être faut-il moins voir là une impudeur cal-

culée qu'une admiration ingénue devant le plus mystérieux des mystères de la nature. L'acte qui perpétue l'espèce humaine et associe la créature au Créateur peut prendre, pour des âmes naïves, quelque chose de surnaturel, jusqu'à leur sembler l'hommage le plus agréable au Père de la vie.

Rien néanmoins ne prouve que tous les *khlysty* aient divinisé la génération et sanctifié la volupté. Loin de là, on ne saurait croire que toutes leurs communautés s'abandonnent « au péché en tas » (*svalnyi grekh*). Pour la plupart, ce qui a donné lieu à cette accusation, c'est, semble-t-il, qu'après leur *radénié*, qui dure parfois des nuits, frères et sœurs, épuisés par leurs danses ou leurs flagellations, se couchent et dorment ensemble. Cette habitude a dû être mal interprétée; elle prêtait du reste à des abus qui ont pu dénaturer le caractère de ces nocturnes assemblées, d'autant que la fustigation avec « de saintes orties, » comme disent les *khlysty*, n'a pas été seulement employée pour dompter la chair et provoquer l'extase. De ce que les accusations adressées aux flagellans paraissent le plus souvent peu méritées, il ne suit point qu'elles ne l'aient jamais été. La dévotion, on pourrait dire l'adoration d'un *khlyst* pour ses christs et ses prophètes est telle, qu'il se croit obligé d'obéir à toutes leurs paroles, comme à des inspirations de l'Esprit, alors même que leurs commandemens sembleraient contraires à la morale vulgaire. Chez quelques communautés de *khlysty*, de même que chez les *errans*, l'ascétisme théorique a pu faire place à une sorte de religieuse luxure. Dans leur dédain du corps, qu'avec leurs notions manichéennes ils regardent souvent comme une création de Satan, certains de ces grossiers mystiques ont pu se persuader que l'âme, faite par Dieu et à son image, ne saurait être souillée par les souillures du corps. Pour d'autres, le péché de la chair a pu être un moyen de dompter l'orgueil de l'esprit, car il est plusieurs sentiers pour mener du mysticisme à des maximes ou à des rites impurs. Aussi ne saurait-on s'étonner si, dans les secrètes assemblées des *khlysty* du peuple ou du monde, les chastes noms de charité et de dilection chrétiennes ont parfois couvert d'indécentes pratiques.

Les « embrassemens fraternels et les baisers angéliques » ont pu çà et là prendre place dans le rituel. La communion des sexes a pu compléter la communion des âmes, et l'holocauste de la chair achever le sacrifice spirituel. Selon les dépositions recueillies par le saint-synode au XVIIIe siècle, certaines communautés de *khlysty* avaient pour coutume de clore les rondes sacrées par un souper en commun; et ces agapes terminées, les frères et les sœurs s'abandonnaient librement aux délices de « l'amour en Christ. » De sem-

blables pratiques ont été imputées aux *khlysty* civilisés du palais Michel et aux *staritses* ou *bélitses* (religieuses ou novices) des couvens Ivanovsky et Dévitchy, aussi bien qu'aux rustiques adorateurs d'Ivan Souslof, le premier christ des *khlysty*. L'homme, et encore plus la femme, est un être d'une complexité étrange et, comme dit Pascal, qui fait l'ange fait la bête. Aux natures primitives, aux sens novices, les mystères inconnus de la volupté peuvent inspirer une sorte de terreur religieuse et comme un fascinant vertige. Il est des vierges qui s'y livrent avec d'autant plus de frénésie qu'elles les redoutaient davantage. L'attrait du sexe exerce sur certains tempéramens une obsession dont ils ne se délivrent qu'en y cédant; tandis que, par une sorte de perversion intellectuelle, des natures raffinées ou blasées prennent plaisir à mêler l'érotisme au mysticisme, se délectant à aiguiser et à rehausser l'un par l'autre le délire des sens et l'ivresse du surnaturel. Chez quelques illuminés, la débauche en commun a même pu être employée comme un procédé ascétique, un moyen d'abattre le corps en le rassasiant; la volupté a pu servir au même but que la mortification, et, elle aussi, devenir le prélude de l'inspiration ou de l'extase.

Ces oppositions ou ces combinaisons d'ascétisme et de naturalisme ne sont pas les seules que nous offrent de pareilles sectes. Aux rites licencieux quelques visionnaires ont joint ou substitué des cérémonies sanglantes. Comme la volupté et la génération, la souffrance et la mort ont pu prendre une place dans le culte. La génération et la mort, les deux extrémités des choses humaines, l'alpha et l'oméga de tout être vivant, sont les deux choses qui frappent le plus violemment l'imagination; toutes deux prennent presque également, chez les peuples enfans, un aspect religieux. De tout temps, des forcenés se sont plu à les associer à l'ombre des temples. Il en était ainsi, dans l'antiquité, de plusieurs des cultes de l'Orient, de la Syrie notamment. Pourquoi la superstition ne les aurait-elle pas accouplées çà et là dans les izbas russes? Pour les intelligences primitives, le sang a été partout le grand purificateur. A une époque même de haute culture, sous la Rome impériale, la sanglante aspersion du taurobole et du criobole était la dernière ressource du paganisme expirant. Le sacrifice, l'holocauste vivant, a été, chez tous les peuples, l'acte religieux par excellence. La grande originalité du christianisme a été de le supprimer pour le remplacer par le mystique sacrifice de l'agneau. Comment s'étonner que, par une sorte de rétrogression ou d'atavisme, il ait pu se trouver, au fond d'un peuple encore à demi païen, parmi les descendans de tribus barbares superficiellement converties, des natures assez grossières pour ne point se contenter du symbolique holocauste de la cène chrétienne, et revenir clandestinement au sacrifice de chair et

de sang? C'est ce qu'on a souvent imputé à certains sectaires russes, aux *khlysty* spécialement. Ils ont été maintes fois soupçonnés de remplacer le vin eucharistique par le sang d'un enfant. On sait que cette sorte de cannibalisme sacré est un des reproches que les différens cultes se sont le plus fréquemment jetés à la face. Les chrétiens en ont été accusés par les païens : les juifs par les chrétiens. Le plus grand nombre des *khlysty* ne mérite probablement pas plus cette sauvage imputation que celle d'immoralité. Certains traits nous inclinent cependant à croire que toutes les histoires de ce genre ne sont pas de pure invention. Elles s'accordent trop avec d'autres pratiques trop bien constatées chez ces singuliers mystiques.

Voici comment semblaient procéder à la communion les *khlysty* accusés d'unir les rites sanglans aux rites voluptueux. Au lieu de se servir uniquement, pour leur cène, de pain noir et d'eau, selon la coutume de la plupart des flagellans, ils se servaient de la chair ou du sang d'un enfant nouveau-né, non pas du premier enfant venu, mais du premier fils d'une jeune fille non mariée, érigée en sainte vierge ou mère de Dieu, *bogoroditsa*, et saluée comme telle dans les *radéniia* de la secte. « Tu es bénie entre toutes les femmes, lui disaient les prophétesses en se prosternant devant elle ; tu donneras naissance à un Sauveur dans les langes, et tous les rois viendront adorer le tsar céleste. » Durant cette parodie de la salutation angélique, les vieilles prophétesses dépouillaient la nouvelle sainte vierge de ses vêtemens ; on la plaçait nue sur un autel, au-dessous des images, et les fidèles venaient, à tour de rôle, lui rendre une sorte de culte obscène, lui baisant les pieds, les mains, les seins, en se courbant devant elle avec force signes de croix. Ils l'appelaient souveraine reine du ciel, et la priaient de les juger dignes de communier de son corps très pur, lorsque, par le Saint-Esprit, naîtrait d'elle un petit christ (*khristosik*). Quand, à la suite des *radéniia* qu'elle était la première à danser, la *bogoroditsa* devenait enceinte, son enfant, si c'était une fille, devenait plus tard à son tour une sainte vierge. Si c'était un fils, un *khristosik*, il était immolé le huitième jour après sa naissance. A en croire certains récits, on lui perçait le cœur avec une lance analogue à la lance liturgique en usage dans l'église orientale pour couper le pain consacré. Le sang et le cœur de ce petit christ, mêlés à du miel et à de la farine, servaient à la confection des gâteaux eucharistiques. C'était ce qui s'appelait communier du sang de l'agneau ; car cette cène hideuse s'inspirait d'un sombre réalisme. A ces prétendus mystiques, il fallait pour la communion un vrai corps, un vrai sang. Quelques-uns communiaient, assure-t-on, avec le sang chaud de leur petit Jésus, et faisaient dessécher la chair pour la réduire en poudre et en pré-

parer leurs *kalatchi* ou gâteaux de communion. D'autres fois, c'était une jeune fille, une « sainte vierge, » vivante et volontaire victime, dont le sein gauche, enlevé au milieu des danses et des chants, servait de nourriture eucharistique (1).

Ont-ils jamais été autre chose que des monstruosités isolées, de pareils rites ne pouvaient se célébrer que de loin en loin, en des contrées écartées. Ils ont toujours dû être plus rares dans la Russie moderne que, en Amérique, le sanglant *vaudoux* africain, le sacrifice du « bouc sans cornes, » encore en usage chez les noirs de Haïti. En Russie, on est d'autant plus porté à se défier des récits de ce genre que le paysan est généralement plus doux. Il est des aberrations du fanatisme qu'on ne saurait cependant révoquer en doute et qui rendent moins sceptique pour les horreurs de cette sorte. Comment oublier qu'il s'est trouvé des énergumènes pour prêcher le suicide par le fer ou par le feu, tandis que d'autres recommandaient l'holocauste des enfans? La communion n'est peut-être pas le seul sacrement que la superstition se soit ingéniée à perfectionner à l'aide de rites sanglans. J'ai entendu raconter que, en je ne sais quel district, des forcenés, flétris du surnom de *sangsues*, enseignaient de baptiser les nouveau-nés avec le sang de leur mère. Si de pareils récits sont suspects, une secte contemporaine pratique, au su de tous, le baptême du sang ou du feu, en l'entendant d'une façon plus odieuse encore. Nous voulons parler d'une secte voisine des *khlysty*, par son origine comme ses dogmes, la secte des *skoptsy* ou mutilés.

Nous aurions peu de choses à ajouter à ce que nous avons dit de ces fanatiques, qui, pour devenir semblables aux anges, abdiquent tout sexe, se donnant à eux-mêmes le nom symbolique de *blanches colombes*, et se vantant dans leurs cantiques d'être plus blancs que la neige. Des étrangers ont été tentés de voir, dans la doctrine de ces ennemis de la génération, le terme logique du pessimisme. Rien de plus juste en apparence : la vie étant mauvaise, il faut en tarir la source; la génération étant la grande coupable, il faut en retrancher les organes. Tel ne semble pas cependant le point de vue des *skoptsy* russes. S'ils suppriment en eux la faculté reproductrice, ce n'est pas que leur main ait soulevé le voile trompeur de la Maya, ce n'est pas que leur volonté se soit détachée de la vie et qu'ils se refusent à être complices des pièges de la nature. Leur frigide chasteté d'eunuques n'est point le premier pas dans « la voie de la négation à l'existence. » Ils n'ont rien de Schopenhauer

(1) Mgr Philarète : *Istoria Rousskoi tserkvi*, ve période, t. III; Haxthausen : *Studien*, t. I, ch. XIII, p. 345; Livanof : *Raskolniki i Ostrojniki*, t. II, p. 276.— Réoutsky : *Lioudi Bojii i Skoptsy*, p. 35.

ou du Bouddha; ils sont moins pessimistes que mystiques. Ils n'ont pas en vue la fin de l'espèce, mais la perfection de l'individu et la glorification de Dieu. Ils ne professent point que la vie est mauvaise et ne cherchent pas à s'affranchir du mal de l'être. Leurs visées sont moins philosophiques que théologiques; elles ne sortent pas du cercle d'idées communes aux sectes russes.

En touchant au mariage et à la génération, l'esprit de secte a provoqué en Russie les égaremens les plus contraires. Il a suscité, d'un côté, l'impudent libertinage de certains sans-prêtres et l'impudique « amour en Christ » de quelques *khlysty*; de l'autre, le célibat obligatoire de certains « sans-mariage » et la mutilation des *blanches colombes*. Dans leur aversion pour « l'œuvre de chair, » les *skoptsy* se rapprochent de plusieurs *bezpopovtsy*. Ce point de contact n'est pas le seul. Comme la plupart des sectes russes, les *skoptsy* sont millénaires. Ils attendent le Messie, qui doit assurer aux saints l'empire du monde, et, pour que le Messie apparaisse sur la terre, il faut, conformément à la vision de Pathmos, que les hommes « marqués du sceau de l'ange » soient au nombre de 144,000. Aussi tous les efforts des *blanches colombes* tendent-ils à atteindre le chiffre apocalyptique. Ils en sont encore loin. Voilà plus d'un siècle que la doctrine libératrice est prêchée à ce monde corrompu, et le nombre des hommes qui portent dans leur chair le « sceau de la pureté » n'est peut-être pas, dans tout l'empire, de deux ou trois mille. Les vierges qui doivent partout suivre l'agneau ne se découragent pas. Les *colombes* comptent dans leurs rangs de riches marchands qui emploient leur fortune à la propagande. Sans femme et sans famille, sans passions, et sans jeunesse, les *skoptsy* sont plus maîtres d'épargner, comme ils sont plus libres d'acquérir. Ils se passent la fortune de main en main, par adoption; le patron la laisse souvent à un commis (1). Le prosélytisme semble le grand souci des riches eunuques.

Aux promesses de la béatitude éternelle, ils ne dédaignent point de joindre le grossier appât du bien-être terrestre. Ils ont, d'habitude, à leur service des indigens qu'ils tiennent sous leur dépendance et que l'intérêt convertit souvent à leurs farouches doctrines. Ils recherchent de préférence les enfans et les adolescens, s'efforçant de les pénétrer de la nécessité de « tuer la chair. » Ils y réussissent parfois si bien qu'on a vu des garçons d'une quinzaine d'années s'amputer eux-mêmes, pour se délivrer des troubles de la puberté. Parfois ces apôtres de la pureté ne se font pas scrupule

(1) Un *skopets* de Saint-Pétersbourg a, vers la fin du règne d'Alexandre II, consacré 5 millions de roubles à l'érection d'un asile pour les vieillards et les enfans. Ce banquier *skopets*, du nom de Timenkof, avait été converti à la Bourse par un marchand orthodoxe. Le riche eunuque avait hérité de son patron, lui-même un eunuque.

de recourir à la force ou à l'artifice. Ils surprennent le consentement de leurs victimes par d'équivoques formules, et ne révèlent à leurs confians prosélytes le dernier mot de leur doctrine, que lorsqu'il est trop tard pour se dérober à leur couteau. Deux hommes, l'un encore jeune, au teint frais, l'autre âgé, au visage jaune et ridé, causaient un soir en prenant le thé dans une maison de Moscou. « Les vierges paraîtront seuls devant le trône du Très-Haut, disait le dernier. Qui regarde une femme en la désirant commet l'adultère dans son cœur, et les adultères n'entreront pas dans le royaume des cieux. — Que devons-nous donc faire, nous pécheurs? demandait le jeune homme. — Ne sais-tu pas, reprit le plus âgé, la parole du Sauveur : Si ton œil droit te scandalise, arrache-le et jette-le? Ce qu'il faut faire, c'est de tuer la chair. Il faut devenir semblable aux anges incorporels, et cela ne se peut que par le blanchiment (*bélénie*). — Qu'est-ce que le blanchiment? » interrogea le jeune homme. Au lieu de répondre, le vieillard invita son compagnon à le suivre; il le fit descendre dans une cave brillante de lumières. Une quinzaine d'hommes et de femmes étaient là rassemblés, tous vêtus de blanc. Dans un coin, un poêle où le feu flambait. Après des prières et des danses à la manière des *khlysty*, l'initiateur dit à son prosélyte : « Voici l'heure d'apprendre ce qu'est le blanchiment. » Et, sans qu'il eût le temps de faire des questions, le catéchumène, saisi par les assistans, les yeux bandés, la bouche bâillonnée, fut étendu à terre, pendant que l'apôtre, armé d'un couteau rougi au feu, lui imprimait le sceau de la pureté (1). Cette aventure, arrivée à un paysan du nom de Saltykof, a pu se reproduire plusieurs fois. Une fois opéré, il ne reste plus au nouvel élu qu'à mettre à profit la générosité de ses chastes parrains.

De même que les flagellans, les *skoptsy* sont répartis en loges secrètes, également appelées du nom mystique de nef (*korabl*). Les mutilés ont, eux aussi, leurs prophétesses et leurs saintes vierges. Les femmes et, en particulier, une prophétesse du nom d'Anna Romanovna, ont eu une grande part dans l'invention ou la diffusion de la doctrine. Souvent ce sont encore des femmes qui, de leurs mains, transforment les hommes en anges. Comme les *khlysty*, les *blanches colombes* semblent, sous Alexandre Ier, avoir recruté des prosélytes jusque dans les classes privilégiées, parmi les officiers et les fonctionnaires. C'est au moins ce qui résulte des notes de police mises à profit par Nadejdine (2).

L'on ne saurait s'étonner des rigueurs de la loi vis-à-vis d'une

(1) Réoutsky : *Lioudi Bojii i Skoptsy*, p. 157-158.
(2) *Sbornik pravit. Sved. o rask.*, t. III.

pareille secte. Le plus souvent, les *skoptsy* sont arrêtés et poursuivis en troupe, toute une nef ou *korabl* à la fois. En 1879, le tribunal d'Ékaterinebourg condamnait ainsi à la déportation quarante-deux *blanches colombes* des deux sexes. En 1876, cent trente eunuques ou affiliés à la secte étaient traduits, d'un même coup, devant le tribunal de Symphéropol en Crimée. C'étaient des marchands, des petits bourgeois, des ouvriers. Les quarante-deux condamnés d'Ékaterinebourg étaient des paysans à la vie ascétique. Ils ne buvaient pas d'alcool, ne fumaient pas, ne mangeaient pas de viande. « La viande, disent les *skoptsy*, est maudite, comme le fruit de l'accouplement des sexes. » Tous, du reste, observaient les rites de l'église. Aucun ne voulut avoir d'avocat. Pour toute défense, ils se contentaient d'alléguer le verset de l'évangile qui leur semble justifier leur doctrine (1).

Les *skoptsy* semblent former une sorte de corporation dont tous les membres se tiennent, s'entr'aident mutuellement. Cette franc-maçonnerie d'eunuques a, prétend-on, à son service des émissaires secrets au moyen desquels les colombes correspondent d'un bout de l'empire à l'autre. Ces cruels partisans de l'émasculation sont, dans la vie ordinaire, les plus honnêtes et les plus doux des hommes. Ils se distinguent par leur frugalité, leur probité, la simplicité de leurs mœurs (2). Tout leur crime est dans leur doctrine et leur prosélytisme. On affirme que jusque sur les adhérens de ces maximes contre nature souffle un esprit nouveau. Certains des disciples de Selivanof tendraient à prendre le précepte du Maître, comme le conseil évangélique, au sens spirituel. L'émasculation serait remplacée par la chasteté. Pour rester vierges, les colombes renonceraient à être eunuques. La police de l'empereur Nicolas avait déjà signalé des *skoptsy* spirituels; leur chef, un ancien soldat du nom de Nikonof, avait personnellement connu Selivanof et se donnait pour son successeur. Bien que lui-même mutilé, ce réformateur niait la nécessité de la mutilation. Il serait curieux de voir la plus barbare des sectes russes se transformer en inoffensive communauté de moines laïques.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

(1) Saint Mathieu, XIX, 12. — Il vient aussi parfois devant les tribunaux des cas de mutilation isolée. En 1875, par exemple, le tribunal d'Odessa jugeait trois affaires de mutilation par piété (*iz revnosti*). Tout récemment, en 1887, un déporté du nom de Stchegol, se trouvant à l'étape de Kouskoupsk, dans le gouvernement d'Iéniséisk, profitait de la nuit pour se châtrer avec quatre enfans.

(2) On a prétendu qu'ils communiaient parfois avec le sang provenant de l'opération d'un néophyte; mais cette accusation ne paraît pas fondée.

LA

CRISE ACTUELLE

DE LA MÉTAPHYSIQUE

II[1].

LA MÉTAPHYSIQUE FONDÉE SUR LA MORALE.

I. Charles Renouvier, *Essai d'une classification méthodique des systèmes philosophiques*, 1886. — II. Charles Secrétan, *la Civilisation et la Croyance*, 1887.

A l'adage banal du moyen âge, *philosophia ancilla theologiæ*, les nouveaux disciples de Kant semblent en vouloir substituer un autre : la métaphysique est la servante de la morale. C'est ce que le maître lui-même appelait « la primauté de la raison pratique sur la raison spéculative. » Le monde intelligible, à jamais fermé pour la métaphysique selon Kant, se rouvre pour la morale, à la condition que ces trois idées suprêmes,— liberté, immortalité, divinité,— ne soient plus présentées comme objets d'un *savoir* quelconque, ni certain ni même probable, mais comme objets de *foi*. De là le mot célèbre où Kant résume son œuvre entière : « Je devais abolir la science pour édifier la foi. »

(1) Voir la *Revue* du 1er mars.

La seule méthode légitime en métaphysique devient alors ce que les kantiens appellent la méthode morale ; c'est celle qui juge les systèmes d'après leur rapport avec la *volonté* et avec sa loi, le *devoir*. Cette méthode, dont on retrouve les antécédens chez certains mystiques du christianisme, puis chez Pascal, et que reproduisirent plus tard Kant, Fichte, Maine de Biran, Hamilton, est soutenue aujourd'hui par presque tous les kantiens orthodoxes ou hétérodoxes, notamment MM. Renouvier, Secrétan, Lachelier. Pour la justifier et la répandre, M. Renouvier a fondé une revue qui rend de grands services à la philosophie et qui, en même temps, pose les bases d'un protestantisme large et libéral. Le dernier livre de M. Renouvier suspend la métaphysique entière à une décision du libre arbitre pour ou contre les trois postulats de la morale : liberté, immortalité et Dieu. M. Secrétan, à son tour, déclare que « l'obligation morale est le principe de toute certitude (1). »

La question est de la plus haute importance, puisqu'il s'agit des droits réciproques de la science, de la morale et de la métaphysique. Bien plus, la religion y est tout entière intéressée, parce qu'elle repose tout entière sur la « foi. » Aussi les nouveaux apologistes de la religion, en Allemagne et en Angleterre comme en France, ont-ils fait du kantisme l'introduction au christianisme. S'il y a une foi essentiellement distincte de la connaissance à ses divers degrés, du savoir appliqué au certain, au probable et au possible ; s'il y a une foi résultant de notre seule volonté, non de la somme de nos idées combinées avec la somme de nos sentimens et de nos amours, la religion se trouvera avoir en nous un fondement propre, distinct de la science et de la philosophie : il n'y aura plus qu'à étendre le domaine de la foi et à faire porter notre volonté de croire sur tels symboles, tels mystères, tels miracles, pour arriver aux religions positives. Cette méthode a été suivie par M. Secrétan. L'étude des principes sur lesquels elle s'appuie est particulièrement propre à faire comprendre la période critique que traverse la métaphysique contemporaine.

I.

La théorie de M. Renouvier sur le rôle du libre arbitre comme produisant la certitude est celle de son ami Jules Lequier, dont il a publié pieusement les beaux fragmens sur la *Recherche d'une première vérité*. Cette « première vérité, » comme nous allons le voir, n'est autre chose qu'un acte de foi libre. Un jour, dans le jardin paternel, au moment de prendre une feuille de charmille, Jules Le-

(1) *La Civilisation et la Croyance*, p. 224.

quier encore enfant s'émerveilla tout à coup de se sentir, à ce qu'il lui semblait, « le maître absolu de cette action, si insignifiante qu'elle fût : faire ou ne pas faire ! » — « Une même cause, moi, capable au même instant, comme si j'étais double, de deux effets tout à fait opposés ! » — Jules Lequier allait mettre la main sur la branche et « créer de bonne foi, » comme il dit, « un mode de l'être, » quand il leva les yeux et s'arrêta à un léger bruit qui sortait du feuillage. Un oiseau effarouché avait pris la fuite. S'envoler, pour l'oiseau, ce fut périr : un épervier qui passait le saisit au milieu des airs. « C'est moi qui l'ai livré, » se dit alors l'enfant avec tristesse. Puis, se mettant à réfléchir sur l'enchaînement des choses, il en vint à se demander si, contrairement à sa première impression, cet enchaînement n'était pas fatal, si l'acte qui lui avait d'abord paru libre et qui avait eu cette conséquence inattendue, n'avait pas été lui-même déterminé par la série sans fin de tous les événemens antérieurs. Il eut la vision du déterminisme universel, « semblable à l'aube pleine de tristesse d'un jour révélateur : » il se vit, au-delà même de ses souvenirs, dans son germe déposé à son insu en un point de l'univers ; puis, dans les perspectives de la mémoire de lui-même qu'il prolongea des perspectives supposées de sa mémoire future, il s'apparut « multiplié en une suite de personnages divers, » dont le dernier, s'il se tournait vers les autres un jour, à un moment suprême, et leur demandait : « Pourquoi ils avaient agi de la sorte? » les entendrait de proche en proche en appeler sans fin les uns aux autres. Il était donc irresponsable, et la force personnelle qu'il avait cru avoir en lui n'était que la force universelle. S'il la sentait à son passage, c'est qu'elle le submergeait d'une de ses vagues, cette force occupée à entretenir le flux et reflux de l'univers. Une seule idée, celle de la nécessité absolue, infinie, éternelle, envahit alors sa pensée, avec cette conséquence terrible : le bien et le mal confondus, égaux, fruits nés de la même sève sur la même tige. « A cette idée, qui révolta tout mon être, je poussai un cri de détresse et d'effroi : la feuille échappa de mes mains, et comme si j'eusse touché l'arbre de la science, je baissai la tête en pleurant. Soudain je la relevai ; ressaisissant ma foi en ma liberté par ma liberté même, sans raisonnement, sans hésitation, je venais de me dire, dans la sécurité d'une certitude superbe : cela n'est pas, je suis libre. Et la chimère de la nécessité s'était évanouie, pareille à ces fantômes formés pendant la nuit d'un jeu de l'ombre avec les lueurs du foyer, qui tiennent immobile de peur, sous leurs yeux flamboyans, l'enfant réveillé en sursaut, encore à demi perdu dans un songe : complice du prestige, il ignore qu'il l'entretient lui-même par la fixité du point de vue; mais, sitôt qu'il s'en doute, il le dissipe d'un regard au premier mouvement qu'il ose faire. »

A ces paroles éloquentes et enflammées, à cette sorte de coup de la grâce, on reconnaît la race des Pascal. Comme Pascal, Jules Lequier finit par se mettre en face d'un dilemme; comme Pascal, il en sort par une espèce de *pari*, par un « choix libre » en faveur d'une des thèses. « Définitivement, conclut Lequier, deux hypothèses : la liberté ou la nécessité. *A choisir entre l'une et l'autre*, avec l'une ou avec l'autre. Je préfère affirmer la liberté et affirmer que je l'affirme au moyen de la liberté. Mais je renonce à imiter ceux qui cherchent à affirmer quelque chose qui les *force* d'affirmer... J'embrasse la certitude dont je suis l'*auteur*. Et j'ai trouvé la *première vérité* que je cherche. » C'est donc bien un acte de foi libre et individuelle qui, dans cette doctrine, constitue ce qu'on appelle la première *vérité*. »

M. Renouvier, généralisant la théorie, a étendu le « dilemme de Jules Lequier » à la philosophie entière. Dans sa classification des systèmes philosophiques, M. Renouvier les représente comme logiquement réductibles à deux, entre lesquels nous devons choisir, librement. L'un de ces systèmes ramène tout aux lois de la Nature, éternellement existante, immense, se développant par une évolution sans commencement et sans fin, en vertu d'un déterminisme universel dont nos idées elles-mêmes et nos volitions font partie. L'autre système prend pour point de départ la conscience et construit l'univers d'après ses formes ou ses lois, « comme un ensemble fini d'existences finies, ayant eu un premier commencement et pouvant encore produire, par des actes de libre arbitre, des commencemens premiers de phénomènes, en conformité ou en opposition avec la loi du devoir. » Appelons la première doctrine le système naturaliste, la seconde le système moral; tout se réduit en somme à savoir si, oui ou non, il existe seulement un ordre naturel, ou s'il existe aussi un ordre moral auquel l'ordre naturel est subordonné. Or c'est précisément ce que, selon M. Renouvier, nous ne pouvons pas *savoir* de science certaine ni même induire par voie de probabilité scientifique. Nous ne pouvons que croire ou ne pas croire librement à l'existence et à la valeur de l'ordre moral. Dans cette alternative, M. Renouvier ne voit d'autre moyen de décision que le « pari » volontaire, soit pour, soit contre : aussi son dernier livre aboutit-il tout entier au dilemme de Lequier, résolu par ce qu'il nomme le « pari moral. »

Il a soin d'ailleurs d'opposer ce pari, tel qu'il l'entend, à celui de Rousseau et à celui de Pascal. On sait qu'un jour Rousseau, tout en rêvant à l'enfer, s'exerçait machinalement à lancer des pierres contre les troncs d'arbres. Au milieu de ce bel exercice, il s'avise de faire une sorte de pari et de pronostic pour se tirer d'inquiétude. « Je me dis : je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de

moi ; si je le touche, signe de salut ; si je le manque, signe de damnation. Tout en disant ainsi, je jette ma pierre d'une main tremblante et avec un horrible battement de cœur ; elle va frapper au beau milieu de l'arbre ; ce qui n'était vraiment pas difficile, car j'avais eu soin de le choisir fort gros et fort près. Depuis lors, je n'ai plus douté de mon salut. » Voilà donc une foi fondée sur un lien arbitrairement établi par l'imagination entre le mouvement de la pierre et le salut de Rousseau ! Cette foi semble avec raison à M. Renouvier un exemple de « vertige mental. » C'est en effet une « impulsion subjective irréfléchie, » comme celle qui nous fait jeter dans un précipice sous l'influence de la sensation même que nous en avons. Le pari de Pascal, lui, était moins absurde. Pascal établissait un lien non plus entre le jet d'une pierre et le salut, mais entre les pratiques de la religion catholique et le salut. Une fois ce lien admis, Pascal nous enferme dans son célèbre dilemme : « Pariez contre, vous risquez de perdre une éternité bienheureuse ; pariez pour, vous ne risquez de perdre que quelques plaisirs fugitifs : vous devez donc parier pour. » Par malheur, le lien entre la pratique du catholicisme et le salut éternel n'aurait pu être établi que par une critique préalable des témoignages en faveur de la révélation chrétienne. Pascal s'en dispense ; par conséquent le pari qu'il propose n'est pas plus nécessaire qu'un pari du même genre proposé par un mahométan ou par un bouddhiste. En l'absence de toute critique des témoignages, c'est chose aussi arbitraire de dire : « Prenez de l'eau bénite, allez à la messe, et vous serez sauvé, » que de dire : « Frappez cet arbre d'une pierre, et vous serez sauvé. »

Dans le pari de Pascal, M. Renouvier reconnaît cependant un fond de vérité mal interprétée, un procédé de méthode morale mal appliqué. Il ne faut, dit-il, que généraliser convenablement la méthode, la faire porter sur des objets d'un ordre universel, l'appliquer à des « données nécessaires de l'esprit humain. » Pour cela, faisons porter le pari sur l'existence ou la non-existence d'un ordre moral dans le monde. Le pari devient alors vraiment « forcé, » et nous pouvons dire avec Pascal : « Vous êtes embarqué ; » car, en agissant, nous ne pouvons pas ne pas prendre parti pour ou contre cet ordre moral. L'abstention même serait encore ici une action. Si des lois d'ordre moral existent, « un positiviste aura parié contre, en son indifférence, aussi bien qu'il eût fait en sa négation formelle : et il aura perdu, puisqu'il se sera mis mentalement dans la situation de celui qui n'en a cure, et qu'il subira les conséquences de cette situation ou de la conduite qu'elle lui aura dictée. Si de telles lois n'existent pas, il aura gagné ; mais, dans tous les cas, il y a un pari forcé, et celui qui ne parie pas

pour parie contre dans le fond, et doit gagner ou perdre nécessairement. »

M. Renan, lui aussi, aboutit à une sorte de pari moral. « Une complète obscurité, providentielle peut-être, nous cache les fins morales de l'univers. Sur cette matière, on parie, on tire à la courte paille ; en réalité, on ne sait rien. Notre gageure, à nous, notre *real acierto* à la façon espagnole, c'est que l'inspiration intérieure qui nous fait affirmer le devoir est une sorte d'oracle, une voix infaillible, venant du dehors et correspondant à une réalité objective. Nous mettons notre noblesse en cette affirmation obstinée ; nous faisons bien ; il faut y tenir, *même contre l'évidence*. Mais il y a presque autant de chances pour que tout le contraire soit vrai. » Dans cette alternative, M. Renan aboutit à une autre conclusion que celle de Pascal et celle même de M. Renouvier : « Il faut, dit-il, nous arranger de manière à ce que, dans les deux hypothèses, nous n'ayons pas eu complètement tort. Il faut écouter les voix supérieures, mais de façon à ce que, dans le cas où la seconde hypothèse serait la vraie, nous n'ayons pas été trop dupés. Si le monde, en effet, n'est pas chose sérieuse, ce sont les gens dogmatiques qui auront été frivoles, et les gens du monde, ceux que les théologiens traitent d'étourdis, qui auront été les vrais sages. Ce qui semble de la sorte conseillé, c'est une sagesse à deux tranchans, prête également aux deux éventualités du dilemme, une voie moyenne dans laquelle, de façon ou d'autre, on n'ait pas à dire : *ergo erravimus.* » — Cette solution du dilemme, proposée par M. Renan, est évidemment une solution fantaisiste, inapplicable dans la majorité des cas : entre mourir à son poste ou prendre la fuite, il n'y a point pour le soldat de voie moyenne ; entre le parjure ou la mort, il n'y a point pour les Régulus de « sagesse à deux tranchans. » Il faut, dans toutes les grandes alternatives morales, prendre une direction déterminée et exclusive, un parti radical, au lieu de louvoyer à travers des solutions moyennes et éclectiques.

Après avoir cité M. Renan, M. Renouvier ajoute : — « Un penseur contemporain d'une autre humeur que le précédent, mais également attaché aux principes de l'évolutionisme, et qui formule un optimisme progressiviste plus décidé ou plus constant, sous la forme d'une *force* prêtée aux idées, avec une direction qui est le devenir de l'*idéal*, s'est placé à un point de vue de la conscience et de la connaissance où se retrouvent aussi les élémens d'un certain pari. » Il s'agit de ce que nous avons dit jadis ici même : « Le désintéressement actif et aimant est, comme l'égoïsme actif, une spéculation sur le sens du mystère universel et éternel... L'homme aimant et bon propose à tous l'universelle bonté comme la valeur la plus rap-

prochée de la suprême inconnue. » Pourtant, malgré quelques ressemblances extérieures, il y a un abîme, — et M. Renouvier le reconnaît, — entre ceux qui subordonnent la spéculation métaphysique à la morale et ceux qui, au contraire, voient dans la moralité même le prolongement, l'expression extérieure, l'application active d'une spéculation métaphysique. Le problème est d'un intérêt si général et, à vrai dire, si impérieux pour toutes les consciences, qu'il est nécessaire de l'examiner à tous les points de vue, sans reculer devant les abstractions indispensables à l'analyse philosophique. Essayons donc de juger impartialement et à sa véritable valeur cette *méthode morale* qui place la croyance sous la certitude, substitue aux raisons spéculatives les postulats pratiques, à l'appréciation raisonnée des probabilités un libre pari, et qui ne sort ainsi du doute que par un acte de foi.

II.

D'abord, quelle est la vraie nature de la croyance ? Selon M. Renouvier, la foi est une affirmation volontaire, une certitude que nous produisons nous-mêmes, un acte de libre arbitre qui jette dans le flot mouvant l'ancre immobile. Cette conception de M. Renouvier est d'accord avec la conception fondamentale de la foi religieuse ; il y a toutefois cette différence que la foi religieuse est œuvre de grâce autant que de liberté.

Pour nous, nous ne saurions admettre que la croyance soit une affirmation *libre*, ni, en général, qu'un jugement sur le vrai ou le faux, le possible ou l'impossible, le probable ou l'improbable, puisse être volontaire. La vérité d'un jugement, en effet, est sa conformité à l'objet ; comment cette conformité pourrait-elle être subordonnée à mon libre arbitre ? C'est au fond une contradiction que de dire : — Il dépend de ma volonté d'être certain d'une chose dont la vérité est indépendante de ma volonté. La foi prétendue libre à une idée n'est que la force inhérente à cette idée et au désir qui en est inséparable. En ce sens, assurément, il est vrai que la foi transporte les montagnes, mais sa puissance n'est, en dernière analyse, que celle d'une connaissance portant sur un idéal et sur sa réalisation possible. L'idée n'est donc active et pratique que par l'élément spéculatif qu'elle enveloppe plus ou moins obscurément et par le sentiment qui s'y attache : elle n'emprunte pas son efficace à un acte de libre arbitre différent de la pensée, du sentiment et du désir. « Je crois à la liberté, a dit Kant avant MM. Renouvier et Secrétan, parce que je veux y croire ; la liberté existe,

(1) Barine, *Critique de la raison pratique*, p. 363.

parce que je le veux ; » c'est facile à dire, mais en quoi ma volonté peut-elle entraîner l'existence de son objet? L'amour d'une beauté idéale entraîne-t-il sa réalité? Un acte de foi peut-il faire une vérité? Entraîné par son cœur, le croyant confond l'acte de volonté qui décide de réaliser un idéal avec l'acte d'intelligence qui affirme la réalité de cet idéal en dehors de nous. La volonté a pour tâche de faire exister son objet, mais notre intelligence, elle, a pour tâche de voir ce qui existe, sauf à en déduire ou à en induire ce qui peut exister, ce qui doit exister.

La foi proprement dite, comme volonté libre de croire au-delà des motifs et mobiles de toutes sortes qui peuvent justifier l'induction, ne peut plus être que l'une ou l'autre de ces deux choses : soit un phénomène de *vertige mental*, soit un mensonge. M. Renouvier, qui a si bien reconnu ce vertige dans la foi de Pascal, ne s'aperçoit pas qu'il le conserve encore dans ses propres croyances. Tant qu'il y a des raisons, je n'ai pas besoin de la foi volontaire; quand il n'y en a plus, la foi en apparence volontaire n'est qu'une impression aveugle, et le vertige mental se réduit à un vertige mécanique. Cette vision qu'eut un jour Jules Lequier, cette vision d'une nécessité universelle dans laquelle nous ne pourrions faire un seul mouvement, paralysés par le tout, c'était sans doute, comme il le dit, un « prestige » et déjà un vertige; mais comment se dissipa en lui cette vision, sinon par un autre vertige, qui n'était que l'affirmation passionnée, non raisonnée, d'un libre arbitre encore plus prestigieux que la nécessité absolue des fatalistes? Cette application de la méthode morale, malgré toute sa poésie, est une preuve de ce qu'elle a de peu philosophique. Pascal, Rousseau, Jules Lequier, autant de penseurs qui prennent la passion pour la raison, la volonté désespérée de croire pour une première vérité. L'espèce de coup d'état intérieur par lequel Jules Lequier fait commencer la philosophie, c'est l'arbitraire installé au début même de la connaissance. Dès lors, toutes les imaginations pourront se donner carrière. Au lieu de poser comme lui le dilemme entre la « croyance nécessitée par les raisons » et la « croyance libre, » d'autres pourront poser des dilemmes entre la croyance qui serait notre œuvre et celle qui serait l'œuvre de la grâce. Ils diront : « Ou c'est moi qui affirme, ou c'est la grâce qui me fait affirmer; à choisir entre l'un et l'autre, par le moyen de l'un ou de l'autre, je préfère affirmer que j'affirme en vertu de la grâce. » Qui sait si d'autres encore n'imagineront pas, au lieu d'une inspiration divine, une inspiration diabolique, sous prétexte qu'après tout la non-existence du démon est scientifiquement indémontrable? Sans prétendre au dogmatisme, sans nous flatter de pénétrer dans « le temple auguste » de la certitude absolue, au moins devons-nous cher-

cher les affirmations les plus *nécessaires*; ce qui ne veut pas dire qu'elles doivent être pour cela l'œuvre d'une force extérieure et brutale. La connaissance est l'application des nécessités propres de la pensée aux nécessités qui nous viennent des choses mêmes : ce n'est pas le contingent ni le libre qu'elle poursuit, c'est le réel, qui est ce qu'il est, comme il est, et non comme nous voulons qu'il soit.

« Dans ses pages les moins oubliées, écrit à son tour M. Secrétan, Jouffroy retrace avec une éloquence un peu voulue la nuit où s'écroulèrent les croyances de sa jeunesse : si j'ai quelquefois envié ce don d'éloquence, c'eût été pour fixer l'instant où, dans une soirée d'hiver, sur la terrasse d'une vieille église, je sentis entrer en moi, avec le rayon d'une étoile, l'intelligence de l'amour de Dieu. Il y a bien cinquante ans de cela, car mon foyer n'était par fondé ; je rentrai avec quelque hâte, j'essayai de me concentrer et d'adorer. Pressé de traduire l'impression reçue en pensées distinctes, j'écrivis avec une impétuosité que j'ignorais et qui ne m'est jamais revenue ; je m'efforçai de graver l'éclair sur des pages que je n'ai jamais relues. Je crois que le cahier qui les renferme est encore là, mais je n'ose l'ouvrir, certain que l'écart serait trop grand entre la lumière aperçue et les mots tracés alors par ma plume. Depuis ce moment, j'ai vécu, j'ai souffert ;.. j'ai essayé de bâtir des systèmes que j'ai laissés tomber avec assez d'indifférence ; j'ai vu les difficultés se dresser l'une au-dessus de l'autre, j'ai compris que je n'avais réponse à rien, mais je n'ai jamais douté... » Nous ne saurions, pour notre part, accepter cette position mentale, cette sorte de discorde intérieure. La croyance doit être l'équation de notre affirmation à nos raisons d'affirmer, de quelque ordre d'ailleurs que soient ces raisons et sans exclure le moins du monde les motifs d'ordre moral. Une affirmation volontairement inadéquate à la totalité de ses raisons serait un mensonge. Affirmer parce qu'on *veut* affirmer, c'est se mentir à soi-même et aux autres : si la chose n'était pas douteuse, vous n'auriez pas besoin de *vouloir* l'affirmer ; vous ne voulez donc l'affirmer que parce que l'affirmation n'a point de base suffisante ; toute raison de croire au-delà des raisons est réellement une raison de ne pas croire. Si je m'aperçois que je suis « l'auteur de la vérité que j'embrasse, » je me mis aussitôt que j'embrasse une ombre, et je cesse de croire à cette prétendue vérité.

— Mais en fait, répond M. Renouvier, comme les problèmes métaphysiques intéressent notre nature, notre origine, notre destinée, il est impossible au métaphysicien de ne pas mêler à son étude ses passions, ses désirs, sa volonté. — Sans doute, mais

c'est l'imperfection de l'analyse métaphysique qui en est cause. Ériger en méthode une intrusion du sentiment et de la volonté comme tels, qui est précisément un défaut de méthode et une cause perturbatrice de la vision intellectuelle, c'est faire comme un juge qui érigerait en théorie la partialité au lieu de poursuivre l'impartialité.

Les raisons esthétiques ou morales, en tant que *raisons*, font partie des élémens d'appréciation intellectuelle et spéculative; mais il n'y a pas deux manières de raisonner, l'une spéculative et l'autre pratique : tenir compte de toutes les raisons, selon leur valeur relative, voilà la seule vraie et bonne manière de raisonner. Nous ne devons pas séparer notre être en deux ni dire comme certain savant : « Quand j'entre dans mon oratoire, j'oublie mon laboratoire, et quand je retourne à mon laboratoire, j'oublie mon oratoire. » La métaphysique est essentiellement une synthèse de toutes les raisons, une réduction de tout à l'unité. Les raisons sentimentales, esthétiques, morales, peuvent donc et doivent être invoquées avec les autres raisons, ou même en l'absence des autres raisons, mais elles ne sont jamais invoquées pour leur valeur « subjective; » elles le sont pour les élémens de valeur objective qu'elles peuvent renfermer; elles viennent à la fin et non au commencement, elles n'ont pas la *primauté*.

III.

Voyons cependant à l'œuvre la méthode morale qu'on nous propose, qu'on nous impose même au nom du devoir. Cette méthode permettra-t-elle au métaphysicien de relever dans la pratique, sous le nom de postulats, ce qu'il aura renversé dans la spéculation? Permettra-t-elle tout au moins de remplacer les incertitudes de la spéculation par des certitudes pratiques?

Selon MM. Renouvier et Secrétan, la morale « est la seule base d'objectivité pour la spéculation, » parce que, dans la pratique, nous sommes forcés d'agir dans un sens ou dans l'autre, et obligés moralement d'agir dans un seul des sens; or, ajoutent-ils, la nécessité d'agir entraîne la nécessité d'affirmer, et le devoir d'agir dans un sens entraîne le devoir d'affirmer dans le même sens. Examinons ces divers points, dont l'importance et la difficulté ne sauraient échapper à personne.

« Le pari est forcé, » nous dit d'abord M. Renouvier avec Pascal, donc l'affirmation est également forcée en un sens ou en un autre. — Entendons-nous bien : qu'y a-t-il de forcé? Est-ce l'*affirmation* de l'une ou de l'autre thèse? Pas le moins du monde; c'est seulement l'*action* dans l'un ou l'autre sens. Perdu dans la forêt entre deux

voies, j'en choisis une, quoique incertaine, parce qu'il est certain que, si je reste là, j'y mourrai de faim; est-ce que mon action est une affirmation relative aux deux voies? Non, elles demeurent pour moi aussi incertaines qu'auparavant; il n'y a de certain que mon embarras et la nécessité de faire un effort pour en sortir. Que je marche en un sens ou en l'autre, le nord ne cessera pas d'être au nord; quand je prends une voie plutôt que l'autre, je n'affirme pas pour cela que le nord soit dans cette direction, mais, ce qui est bien différent, que je le cherche dans cette direction. Pareillement, en certaines alternatives morales, je puis être forcé de me décider pour un parti à l'exclusion d'un autre, parce qu'il y a nécessité certaine d'agir sans qu'aucun des partis soit lui-même certain; mais est-ce que cette nécessité pratique enrichira d'un atome de certitude le parti choisi?

— Oui, répondent MM. Secrétan et Renouvier, car il n'y a pas seulement ici, en fait, nécessité de prendre parti, mais *devoir* de prendre tel parti; donc il y a aussi devoir de croire et d'affirmer.— « Finalement, dit M. Secrétan, nous ne savons rien de rien, nous ne comprenons rien à rien; nous *devons* croire, et nous croyons au mépris de toutes les apparences contraires. » — « Une proposition caractéristique du criticisme, dit aussi M. Renouvier, c'est que la morale *exclut le doute* sur la réalité des objets de ses affirmations. »

Selon nous, la morale n'exclut en rien le doute sur la réalité de ces objets; elle ne l'exclut pas plus en droit qu'en fait. Quand j'agis comme si l'ordre moral était supérieur à l'ordre physique, comme si le triomphe final du bien dans l'univers était possible, comme si j'étais un être supérieur au temps et immortel, comme s'il existait une divinité vers laquelle le monde se meut, je ne cesse pas de comprendre que ces idées sublimes sont en même temps invérifiables et incertaines, que mon action en vue du bien universel est peut-être un effort vers l'impossible: je ne sais pas si je réussirai, si je serai en quelque sorte payé de retour, soit par les autres hommes, soit par l'univers; je ne sais pas si je ne me serai point dévoué en vain, et pourtant je me dévoue. Il ne m'est pas nécessaire d'avoir un bandeau sur les yeux ni de juger certain ce qui est incertain, pour préférer la beauté morale à la laideur morale. La moralité laisse douteux ce qui est douteux; l'action n'est que l'affirmation de notre propre idée, de notre propre désir, de notre propre vouloir, non des *objets* de notre désir et de notre vouloir. Elle n'affirme de ces objets qu'une chose, c'est que leur supériorité comme idéal est certaine et que leur impossibilité de fait n'est pas pour nous démontrée : ils sont ce qu'il y a de meilleur, et ils ne sont pas certainement impossibles; cela suffit, osons.

Nous n'accorderons donc ni à M. Renouvier, ni à M. Secrétan, que le désir commande une affirmation volontaire au-delà des raisons qui rendent une chose, soit certaine, soit probable : le premier des devoirs est la sincérité. Si nous ne sommes pas certains de la liberté, de l'immortalité et de l'existence de Dieu, nous devons dire que nous ne sommes pas certains, et non affirmer quand même. Si nous avons, par ailleurs, des raisons qui rendent l'immortalité possible ou probable, et si parmi ces raisons se trouvent des raisons morales, nous devons affirmer simplement une possibilité ou une probabilité, soit métaphysique, soit morale ; dans tous les cas, notre jugement doit traduire avec fidélité le degré de notre connaissance, il doit être l'énoncé exact et franc de notre état spéculatif. Ce qui peut aller plus loin que la spéculation, c'est l'action. Nous pouvons agir *comme si* nous devions être immortels, agir *comme si* Dieu existait ; nous pouvons *vouloir* l'immortalité, *vouloir* l'existence de Dieu ; mais ce n'est point là affirmer, ni spéculativement, ni même pratiquement. Il ne sert à rien de s'étourdir en se disant : « Je veux affirmer, je veux croire ; » tout ce que nous avons le droit de dire, c'est : je veux *faire*, je veux *agir*, je veux réaliser cette *idée*, parce que mon intelligence me la montre comme possible ou comme probable, en tout cas comme la meilleure et la plus belle ; et mon cœur suit mon intelligence, et ma volonté suit mon cœur. Si le devoir de l'intelligence est la sincérité, qui s'arrête exactement aux limites de ce qu'elle voit, le devoir de la volonté est l'énergie qui va en avant et tend à dépasser toute limite ; mais le vrai courage n'est pas celui qui prend l'incertain pour le certain, c'est celui qui, dans l'incertitude même et dans les ténèbres, guidé par une lumière lointaine et indécise, se dit : J'irai.

IV.

Nous venons de le voir, les postulats ne peuvent être pratiquement que des traductions de notre volonté, et spéculativement que des hypothèses soumises, comme toutes les autres, à l'appréciation logique des probabilités : ils n'offrent point le caractère d'*affirmations* libres dépassant la connaissance. C'est ce que rendra plus clair l'examen particulier de chacun de ces grands postulats : divinité, immortalité, liberté ; cherchons si la décision morale peut leur conférer une certitude qu'ils n'auraient pas sans elle, changer de simples possibilités ou de simples probabilités en réalités.

M. Secrétan définit Dieu en termes admirables : « La perfection, dit-il, c'est la volonté éternelle, immuable, que le bien soit... Cette vivante volonté du bien, nous ne saurions la figurer que sous les traits d'une personne... Le bien est voulu d'une volonté absolue,

parce que nous devons le vouloir invariablement nous-mêmes, et que nous ne pouvons le vouloir ainsi que si nous y voyons la vérité. » — La vérité, oui sans doute, en ce sens que le bien est le véritable idéal de l'humanité et même du monde; mais la plus haute vérité est-elle une « réalité? » ce qui *doit* être est-il déjà réel? Tel est toujours le problème.

Voici ce qu'on pourrait dire : — Dans les questions relatives à l'existence ou à la non-existence du divin, affirmer la possibilité de Dieu revient à affirmer sa réalité, parce que, quand il s'agit de choses éternelles, il n'y a plus de différence entre le possible et l'actuel : elles sont déjà ou elles sont chimériques; les déclarer possibles, c'est donc les déclarer actuelles, c'est prononcer qu'il y a quelque éternelle réalité qui les rend éternellement possibles; car l'acte, dit Aristote, fonde la puissance. En d'autres termes, toute décision morale affirme la possibilité du règne de Dieu, donc elle affirme la réalité actuelle de ce qui rend ce règne possible, c'est-à-dire la réalité actuelle de Dieu.

Tel est le meilleur argument moral en faveur de la divinité; mais ne nous méprenons pas sur sa portée. L'acte moral n'affirme en rien la possibilité *intrinsèque* d'un règne universel du bien, encore moins la *réalité* des conditions, quelles qu'elles soient, qui rendraient ce règne possible; l'acte moral affirme seulement que l'impossibilité d'un triomphe final pour le bien universel ne m'est pas connue, à moi : c'est donc simplement mon ignorance que j'affirme relativement à la possibilité ou à l'impossibilité du monde moral, et j'affirme en même temps ma volonté de faire effort pour réaliser ce monde, au cas où il serait possible comme il est certainement désirable. Quant à l'éternelle identité du possible et de l'actuel en un être suprême, c'est une des manières dont nous nous représentons subjectivement les conditions objectives qui rendraient possible un monde moral. Je puis faire là-dessus des spéculations métaphysiques et des inductions; ces spéculations peuvent offrir tel ou tel degré de probabilité théorique, mais l'acte moral ne saurait changer le probable en certain; il n'affirme rien au-delà de lui-même ni au-delà de tout ce que la spéculation peut établir de certain, de probable ou de possible sur son objet.

Il y a dans le livre de M. Secrétan une belle et noble parole : « Pour peu qu'il soit possible de croire en Dieu, nous *devons* y croire. » — Oui, certes, dans la mesure même où nous voyons des raisons qui rendent pour nous *possible* ou *probable* l'existence de Dieu; mais, si M. Secrétan veut dire que nous devons fermer les yeux aux raisons contre et ne voir que les raisons pour, affirmer dès lors comme certaine une existence qui nous paraît seulement possible, probable, en tout cas désirable, nous ne saurions admettre cette

façon de croire en s'aveuglant, ce devoir de contredire par nos paroles les dictées de notre intelligence. Ce qui est vrai, c'est qu'il faut, dans ces grandes questions qui intéressent la morale autant que la métaphysique, se garder avec plus de soin qu'ailleurs de toute négation précipitée : la négation de l'athée est, au fond, un dogmatisme aussi orgueilleux que l'affirmation du croyant. « Pour peu qu'il soit possible de croire en Dieu, » nous ne devons pas nier son existence; de plus, nous devons désirer, nous devons vouloir que Dieu soit. Nous devons surtout agir comme s'il existait, et dire avec Diderot à la fin de son *Interprétation de la nature :* « O Dieu ! je ne sais si tu es, mais j'agirai comme si tu lisais dans mon âme, je vivrai comme si j'étais devant toi ! » Et, en effet, si le suprême idéal de la moralité et de l'amour n'est pas réel encore, il faut le créer ; au moins qu'il existe en moi, en vous, en nous tous, s'il n'existe pas dans l'univers ; peut-être alors finira-t-il par exister dans l'univers lui-même; peut-être la *bonne volonté* se révélera-t-elle comme la véritable expression de la volonté universelle ; peut-être, à la fin, quand la lumière se sera faite, toutes les volontés se reconnaîtront-elles pour une seule et même volonté du bien dans des êtres différens. Non, l'homme ne peut dire avec certitude, pas plus au nom de la morale que de la métaphysique : « Dieu est ; » encore moins : « Dieu n'est pas; » mais il doit dire, et en paroles, et en pensées, et en actions : — Que Dieu soit, *fiat Deus !*

De même pour l'immortalité. Je *veux* l'immortalité du bien et mon immortalité dans le bien ; mais en quoi cette volonté est-elle une « affirmation de la réalité de son objet? » En quoi peut-elle constituer une certitude, même une certitude morale? MM. Renouvier et Secrétan invoqueront-ils l'idée de l'harmonie qui doit exister entre la vertu désintéressée et le bonheur? Mais, si le devoir me commande catégoriquement et par lui-même un désintéressement absolu, comment pourrai-je précisément conclure de là une relation nécessaire de mon intérêt avec ce désintéressement? Je n'ai qu'à obéir sans savoir ce qui adviendra, voilà tout. L'harmonie finale du bien et du bonheur peut sans doute être un objet d'inductions et de spéculations métaphysiques, mais mon choix moral ne change rien à la valeur intrinsèque de ces spéculations.

M. Secrétan sourit des philosophes qui se représentent la possibilité du progrès dans le monde et la réalisation à venir du bien idéal autrement que par la réalité certaine de Dieu et de la vie éternelle. « Le bien idéal, dit-il, n'a pas perdu son empire ; tout en lui refusant avec passion l'être permanent, on lui promet l'avenir. Notre espoir le plus aventureux semble le calcul d'un esprit positif au prix des rêves dont se bercent les Comte, les Spencer, les Guyau, sans se demander comment pourra se produire un état de choses

dont le principe ne subsiste pas. » — Mais c'est précisément la façon d'entendre ce principe et sa manière de « subsister » qui est l'objet des hypothèses métaphysiques. Quelle que soit la thèse à laquelle on s'arrête, éternité du bien ou devenir du bien, elle ne peut être qu'un objet de spéculation, et ce n'est pas la pratique qui peut changer ici une hypothèse en certitude. Au reste, M. Secrétan finit par dire lui-même excellemment : « Ceux qui voient dans l'ordre moral autre chose qu'une apparence éphémère, ceux qui jugent qu'il a ses racines dans la constitution de l'univers et que, malgré tout, il doit prévaloir en vertu d'une loi de l'univers, ces hommes-là croient à l'existence de Dieu : la preuve morale, en sa forme consacrée, n'est qu'une expression anthropomorphique de cette croyance. » Kant avait déjà avoué que les idées de la divinité et de l'immortalité sont de simples moyens de nous figurer le triomphe final du bien dans l'univers. Dieu est ainsi réduit au rôle d'une sorte de rouage supérieur propre à rétablir l'harmonie de la vertu avec la félicité ; or, comment démontrer, sans spéculations métaphysiques et au nom du pur devoir, que ce moyen est le seul et que ce rouage est absolument nécessaire ? Ne peut-on concevoir d'aucune autre manière l'harmonie finale du bien de chacun avec le bien de tous ? N'est-ce point même rabaisser la notion de Dieu que de le représenter comme un *Deus ex machinâ* qui, dans cette tragédie du monde où les justes sont malheureux et les injustes triomphans, intervient d'en haut pour corriger le dénoûment à la commune satisfaction des acteurs et des spectateurs ? Pour être parfaitement logique et conséquent avec sa notion du devoir absolu, Kant aurait dû dire : « Obéissez aveuglement au devoir, pour sa seule forme impérative et catégorique, sans rien demander de plus, sans rien postuler, ni immortalité, ni divinité. » Mais, par égard sans doute pour notre humaine faiblesse, il nous permet de nous représenter humainement l'harmonie finale du bien et du bonheur : divinité et immortalité sont pour lui des symboles destinés à satisfaire notre esprit et à rassurer notre cœur, des rêves propres à nous étourdir et à nous suivre au moment du sacrifice ; c'est ainsi qu'on donne un cordial au condamné qui va mourir.

Nous avons vu que les deux premiers postulats moraux et religieux, divinité et immortalité, se ramènent, pour les partisans mêmes de la suprématie du devoir, aux hypothèses ordinaires de la spéculation : ils ne constituent point un procédé de méthode essentiellement distinct des procédés de la métaphysique ; ils ne confèrent aucune suprématie à la morale par rapport à la raison théorique, n'étant eux-mêmes que des théories finalistes où l'univers est orienté vers la moralité humaine. Reste la liberté. Selon MM. Renouvier et Secrétan, l'acte moral affirme la réalité de

notre liberté, qui est sa propre condition. Selon nous, il affirme seulement que j'ai l'idée de liberté, que j'agis sous cette idée, en vue de cette idée, que je m'efforce de la réaliser en moi, et qu'il me semble qu'en effet je la réalise; mais, tant que la spéculation laissera planer un doute sur la réalité de cette idée, l'action n'aura pas le pouvoir de supprimer ce doute : j'agirai pour être libre et comme si j'étais libre; le succès au moins apparent de mes efforts augmentera ma confiance en ma liberté possible; il ne me permettra jamais d'appeler certaine une liberté qui resterait douteuse pour ma pensée. M. Secrétan, qui nous prend à partie sur cette question de la liberté, nous objecte que penser ainsi, « c'est nier l'autorité que la conscience affirme, c'est prendre une position que la conscience réprouve. » — Nous ne saurions admettre en philosophie cette sorte de question préalable par laquelle on repousserait *a priori* les argumens de l'adversaire en prétendant que « la conscience les réprouve. » Il faut laisser aux théologiens ce mode d'argumentation expéditive. M. Secrétan l'emploie encore ailleurs lorsqu'il dit : « Il est *clair* que le bien moral, primant tout, *contient les raisons de tout*. Nul ne saurait contester cela,.. car c'est proclamer son ignominie que de mettre quelque chose en balance avec la probité. » Est-il donc si *clair* que la « probité, » primant tout dans notre conscience, contienne les « raisons » de tout ce qui existe, de tant de mondes qui nous ignorent, des étoiles qui se consument sur nos têtes et des animaux qui s'entre-dévorent autour de nous? S'il en était ainsi, divinité, immortalité et liberté ne seraient même pas des *postulats*, mais des *évidences*.

— Soit, dira-t-on, nous consentons à laisser dans le doute les postulats du devoir, divinité, immortalité, liberté; mais au moins y a-t-il un objet dont l'acte moral affirme la réalité, c'est le devoir même, c'est la loi impérative et catégorique, qui cependant, pour la pure *spéculation*, reste douteuse. — Admettons, ce qui n'est pas démontré et demanderait examen, que, dans la spéculation, la loi morale reste en effet douteuse, au moins comme loi absolue et catégorique, je réponds qu'elle restera douteuse quoi que je fasse; alors même que je me sacrifierai pour cette idée, je reconnaîtrai que je me sacrifie à la plus haute des idées sans être certain de sa réalité objective. MM. Secrétan et Renouvier répètent sans cesse : « C'est un devoir d'être certain du devoir et de l'affirmer. » Dans l'abstrait, rien de plus spécieux que cette formule; mais, de deux choses l'une : ou l'on est dans le domaine de la spéculation philosophique, et alors la proposition est contradictoire; car, si le devoir a un caractère de certitude spéculative, il n'y a pas lieu de dire qu'on doit en être certain, ce qui suppose la possibilité de n'en être pas certain. Croire que deux et deux

font quatre n'est pas un devoir. Ou l'on est dans le domaine de la volonté et de la pratique; on veut alors et on agit sous l'idée du devoir, parce que cette idée est *certainement* supérieure aux autres idées, et parce que, d'autre part, l'impossibilité de son objet n'est pas pour nous *certaine*; mais, ici encore, l'action n'empêche pas le doute intellectuel de subsister là où il existe et d'envelopper comme d'une pénombre l'astre intérieur de la conscience. — Ce doute est incompatible avec l'idée du devoir; il est déjà une injure au devoir. — Pourquoi? Ne peut-on se demander, au contraire, si le suprême désintéressement ne consiste pas à vouloir l'existence et l'accomplissement du bien universel sans être intellectuellement certain ni de l'objectivité absolue du devoir comme *loi impérative*, ni du succès final de notre volonté propre?

Nous ne prétendons pas, comme MM. Renouvier et Secrétan nous le font dire, que le doute métaphysique soit « le *principe* même de la moralité; » mais nous soutenons que ce doute est une des *conditions* de la moralité. La moralité, en un mot, a pour principe une certitude et pour condition une incertitude. Le principe certain de la morale, c'est que le bien universel, qui consisterait dans le plus haut degré possible de puissance, d'intelligence, d'amour réciproque chez tous les êtres, et qui aurait pour conséquence immédiate le bonheur universel, est pour nous le plus haut idéal concevable, ce que Platon appelait le suprême intelligible et le suprême désirable. De plus, outre cet idéal d'une société universelle embrassant le monde, nous concevons aussi l'idéal plus restreint de la société humaine; nous pouvons même déterminer scientifiquement les conditions nécessaires d'existence et de progrès pour cette société. Enfin, nous concevons un idéal plus restreint encore, qui est le nôtre, c'est-à-dire l'achèvement de nos puissances et la perfection de notre propre nature. Sur tous ces points nous avons des certitudes, fournies à la fois par la sociologie et la psychologie. Où commence le doute? Il porte sur la possibilité de réaliser l'idéal, ou du moins sur l'étendue et les limites de sa réalisation. Avons-nous en nous-mêmes la liberté nécessaire pour vouloir le bien universel? En supposant que nous ayons cette liberté, les autres hommes voudront-ils ce que nous voulons? Et quand tous les hommes le voudraient, la nature n'y opposera-t-elle point le *veto* de ses lois aveugles et brutales? Enfin, le bien universel, qui est l'idéal, est-il en harmonie réelle avec notre bien propre, ou y a-t-il une opposition absolue, définitive, entre notre intérêt personnel et le bien universel? Toutes ces questions laissent place au doute en même temps qu'à la spéculation métaphysique. Remarquons d'ailleurs que, si le doute métaphysique frappe d'incertitude la possibilité du monde

idéal, conséquement son degré de réalité actuelle ou future, il frappe également d'incertitude le degré de réalité et de valeur qui appartient à ce qu'on est convenu d'appeler le « monde réel. » Nous ne savons pas, en effet, si le monde connu ou même connaissable est *tout*, s'il n'y a rien au-delà des limites de notre savoir actuel ou possible : la relativité même de notre science nous empêche donc d'ériger la réalité connue en réalité absolue. La reconnaissance à la fois théorique et pratique de cette relativité, de ce doute dont la métaphysique frappe à la fois le monde sensible et le monde intelligible, voilà ce que nous présentons comme la *condition* essentielle, mais non comme le *principe* de la moralité.

Ce doute même est, selon nous, nécessaire au vrai désintéressement et, pour parler comme Kant, à l'autonomie ; la certitude serait une *hétéronomie*. Comment, d'ailleurs, pourrions-nous être certains objectivement du devoir ? Le devoir n'est pas un *objet*, une réalité au sens objectif de ce mot : par objectif, entendez ce qui est donné au sujet pensant sans être produit par lui, ce qui est placé en face de lui comme le point d'application de son activité spéculative ou pratique. Telle n'est pas la moralité, qui ne peut être que la direction normale inhérente à notre volonté même, un déploiement et une expansion de notre volonté en ce qu'elle a de plus essentiel, une expression anticipée de ce qu'elle serait si elle ne rencontrait pas d'obstacles dans les objets extérieurs, dans le milieu ambiant, dans la nature. Complètement libre, elle irait au bien universel, elle serait désintéressée, libérale, aimante ; elle serait la « bonne volonté. » Voilà pourquoi, pour notre part, au lieu de parler d'impératif catégorique, nous appelons plutôt la moralité un idéal à la fois hypothétique et persuasif, un but que la volonté se pose à elle-même par l'expansion normale de sa puissance propre, sans être certaine que ce but puisse exister en dehors d'elle-même. Nous concevons un idéal universel, nous l'aimons et le voulons ; nous nous l'imposons à nous-mêmes comme règle de conduite, par une « autonomie » qui, cette fois, n'est pas seulement nominale, mais réelle. Ce n'est donc plus un « impératif » véritable, un commandement, une « forme » de pensée que nous trouverions toute faite en nous avec un caractère de nécessité ; c'est au contraire une expression de notre volonté la plus intime, c'est-à-dire de notre tendance spontanée au plus grand bien pour nous et pour tous, — volonté qu'il ne faut pas confondre avec le libre arbitre des psychologues. Si cependant la moralité, en fait, nous apparaît comme une *nécessité* imposée par le milieu, c'est en vertu des lois de l'hérédité et de l'instinct, c'est aussi en vertu des lois sociales et des

conditions d'existence collective ; mais ce n'est plus alors la moralité proprement dite : celle-ci n'existe que quand, nous étant délivrés de l'obsession de l'instinct et des nécessités du milieu, nous nous proposons à nous-mêmes un but universel, sans nous faire illusion sur le caractère idéal de ce but. Nous nous vouons ainsi à une pure idée dont nous espérons commencer la réalisation dans le monde, sans savoir si le monde se ploiera à notre pensée et à notre désir, sans savoir si le bien que nous voulons nous-mêmes est « éternellement voulu » par une volonté supérieure à la nôtre et absolue.

Quelle est donc, à vrai dire, l'attitude d'esprit qui constitue une « offense » au bien moral? — C'est l'attitude de celui qui ne considère pas le bien moral comme le plus haut idéal et le plus aimable. Mais, dès qu'il s'agit de savoir jusqu'à quel point cet idéal est réalisé ou réalisable en nous et autour de nous dans l'univers, ou dans le principe de l'univers, la sincérité nous commande d'avouer que nous sommes dans l'incertitude. « Dieu même, a-t-on dit, doit vouloir que nous doutions de lui si nous voyons des raisons d'en douter ; » de même, encore une fois, le devoir ne peut m'imposer l'obligation de mentir à ma pensée. Ce n'est pas faire injure au bien moral que de reconnaître les limites de ma connaissance même : la morale ne saurait me commander d'affirmer ce que j'ignore. La seule chose que j'affirme, c'est que je place le bien moral au-dessus de tout dans ma pensée et dans mon cœur, et que je veux sa réalisation : le reste demeure et demeurera toujours entouré de nuages.

IV.

Nous croyons qu'il faut remplacer la méthode morale *a priori*, dogmatique et déductive, par une méthode vraiment inductive. A la métaphysique *fondée* sur la morale, nous substituons une métaphysique tenant compte des faits de l'ordre moral comme de tous les autres. Aux « raisons du cœur que la raison ne connaît pas, » nous substituons les raisons du cœur que la raison connaît et place à leur véritable rang. Ce n'est donc pas par des actes de foi, ni par des postulats, ni par des « impératifs catégoriques *a priori*, » que devra procéder une métaphysique réellement morale; c'est par des analyses, par des inductions, par des hypothèses rationnellement construites. C'est sur le type de la philosophie et de la science, non sur celui des religions positives ou de la poésie, que la conception d'un univers moral devra être tentée : ce ne sera plus une pratique s'érigeant d'avance en nécessité absolue et indiscutable; ce sera une spéculation sur les principes derniers de l'action comme de la pen-

sée, spéculation tendant d'ailleurs à passer dans la pratique par la force même des idées.

Ainsi entendue, la métaphysique morale pourra reprendre, en les interprétant et en les transposant pour ainsi dire, certaines propositions de l'école de Kant dont nous avons montré le côté inexact et le sens inadmissible. Elle devra se placer successivement au point de vue naturaliste et au point de vue idéaliste, afin d'indiquer les perspectives morales qui peuvent s'ouvrir devant elle. En premier lieu, il s'agit d'interpréter la nature; or, la volonté fait partie de la nature : elle peut donc nous éclairer sur le fond et sur la direction de la nature elle-même. De là ce premier problème : Quelle est la direction normale de toutes les volontés, par analogie avec la nôtre? Cette direction normale est-elle fidèlement exprimée par la vraie moralité? — Viendra ensuite un second problème : Jusqu'à quel point l'idéal, conçu par notre pensée, peut-il modifier la nature et se l'adapter? Jusqu'à quel point les *idées* sont-elles des *forces*, et, parmi elles, l'idée morale? — La réponse à cette question aboutira à un nouveau genre d'idéalisme conciliable avec le naturalisme. C'est ainsi, pour notre part, que nous entendons le rétablissement rationnel de l'élément moral dans la métaphysique.

Le premier problème, avons-nous dit, consiste à interpréter la nature d'après notre volonté et ses lois, qui font partie de la nature même, non plus seulement d'après notre intelligence et ses lois. Nous l'avons montré par une précédente étude, ce qu'il y a de vrai dans la « philosophie de l'intelligence, » dans la métaphysique intellectualiste, c'est que la pensée a le droit d'être prise en considération et d'entrer comme élément dans une conception complète du monde : la pensée peut ne pas avoir la suprématie, mais elle ne peut avoir un rôle nul. De même, ce qu'il y a de solide dans la métaphysique morale, qui est en définitive une « philosophie de la volonté, » c'est que la volonté, avec sa tendance à un idéal universel, a le droit d'être prise en considération dans le système de l'univers, soit qu'on lui accorde la « primauté, » soit qu'on lui marque une place subordonnée. La moralité n'est pas un fait d'une importance assez médiocre pour qu'une théorie de l'univers la rejette *a priori* parmi les quantités négligeables. En tout cas, il faut expliquer la moralité comme le reste, et il faut se demander jusqu'à quel point son existence peut nous éclairer sur le sens général du monde. Mais ce n'est plus là le dogmatisme moral des kantiens; c'est un problème, non une solution anticipée. Au point de vue théorique, un système métaphysique qui, à ses autres qualités d'analyse radicale et de synthèse compréhensive, joindrait l'avantage d'être d'accord avec les tendances morales de la volonté hu-

maine, serait par cela même supérieur, puisqu'il aurait plus de compréhension et plus d'étendue. D'autre part, au point de vue de la pratique et des faits, un système métaphysique en contradiction formelle avec les vraies tendances morales et sociales de l'homme n'est point viable au sein de l'humanité : l'humanité pratique ne consentira jamais, par exemple, à une philosophie de négation absolue, de désespoir absolu, qui serait la mort de toute activité. L'instinct même de conservation pour l'espèce s'y oppose, la sélection des idées élimine celles qui seraient funestes au genre humain. Donc, au point de vue théorique et au point de vue pratique, la moralité a le droit d'être prise en considération par le métaphysicien. De plus, l'antinomie complète entre la théorie et la pratique, entre la réalité ultime et la volonté normale des êtres intelligens, constituerait dans l'univers un dualisme improbable : il est donc à croire que la vraie métaphysique est d'accord, dans le fond, avec la vraie morale, c'est-à-dire avec les vraies conditions de conservation ou de progrès pour la société humaine.

Nous pouvons même faire une part, en philosophie, à la célèbre doctrine de Kant sur la « primauté de la raison pratique; » mais nous l'interprétons simplement comme une doctrine *métaphysique* qui attribue à la volonté, à l'activité, la priorité par rapport à la pensée. Si vous cherchez, en effet, l'expression la plus rapprochée du fond de l'être, l'action vous paraîtra plus radicale que la pensée proprement dite. Mais cette conclusion doit dériver d'une analyse toute métaphysique, nullement d'un acte de foi moral *a priori*. En nous, la psychologie trouve que l'activité et la vie sont quelque chose de plus radical que la connaissance, car nous agissons et vivons alors même que nous ne connaissons pas notre action et ne réfléchissons pas sur notre vie. De même, en dehors de nous, la plante vit sans le savoir; le minéral agit sans le savoir. Et comme toute action, pour notre conscience réfléchie, ne peut se représenter que sous la forme d'un désir, d'un appétit, d'un vouloir plus ou moins obscur, il en résulte que le *vouloir* nous paraît partout antérieur au *penser*. Maintenant, de ce principe à la fois psychologique, scientifique et métaphysique, on peut tirer des conséquences morales. La moralité, en effet, est la plus haute manifestation de la volonté ou de l'activité; en même temps, dans l'acte moral, où la totalité de notre énergie est mise au service d'une idée universelle, la plus grande intensité du vouloir vient se confondre avec la plus grande universalité de la pensée; si donc c'est la volonté, si c'est l'action qui fait le fond de la vie et le fond même de l'être, nous voyons de nouveau qu'on ne peut traiter la moralité comme un phénomène superficiel et accidentel. Le métaphysicien a le droit

et le devoir de faire entrer la moralité dans son interprétation de l'ensemble des choses, de se demander si l'homme moral, après tout, n'est pas plus savant que le savant, mieux éclairé sur la vraie essence du monde que le physicien, l'astronome ou le mécanicien. En ce sens, on peut dire avec Fichte : « Nous n'agissons pas parce que nous savons, mais nous savons parce que nous agissons ; » l'action doit donc être plus *vraie* que la spéculation abstraite, les lois de l'action doivent être plus *fondamentales* que les lois de la pensée ; celles-ci ne sont même qu'un dérivé de celles-là : car, pour penser, il faut avoir quelque chose à penser, et pour que ce quelque chose existe, il faut qu'il agisse. Partant de ces principes, le métaphysicien soumettra à l'analyse les lois de l'action comme révélation probable de la réalité dernière ; et s'il parvient à montrer que la moralité est l'expression la plus fidèle, la plus complète, la plus élevée des vraies lois de l'action et de la vie, il en résultera que la moralité est une ouverture sur le fond des choses, un voile déchiré sur la face même de la vérité.

On voit la difficulté du problème que l'école de Kant suppose si commodément résolu : « suprématie du point de vue moral en métaphysique. » Cette suprématie, au lieu d'être un principe, ne pourra être que le dernier résultat des inductions sur l'univers tirées de l'instinct moral. Il faudra donc soumettre à la critique la valeur et la portée des instincts en général et, en particulier, de l'instinct moral essentiel à l'humanité. Cet instinct est-il simplement une condition de conservation pour l'individu et l'espèce, comme les instincts animaux, ou est-il encore une manifestation du fond des choses, une divination de l'avenir du monde ? Quelle est, en d'autres termes, la part d'illusion humaine et la part de vérité universelle contenue dans nos idées morales et dans nos instincts moraux ? Voilà comment, ici encore, devra se poser le problème. Au lieu de le trancher *a priori* par un coup d'autorité, comme le fait l'école de Kant, le métaphysicien demandera à l'expérience même et ses motifs de doute et ses motifs d'espérance. Nous croyons que la philosophie de l'évolution, plus largement interprétée qu'elle ne l'est d'ordinaire, fournira les uns et les autres. Son principe, c'est que tout instinct général, toute croyance commune à l'espèce entière doit renfermer une vérité relative, et que cette part de vérité doit aller croissant à mesure que l'espèce atteint un plus haut degré dans l'évolution. En effet, toute harmonie entre les instincts et le milieu, entre les croyances naturelles et la réalité, entre les rapports imprimés dans notre cerveau et les rapports existans dans les choses, entraîne pour l'espèce une appropriation plus parfaite aux conditions extérieures. Une société dont la conscience collective est mieux adaptée

à la réalité a donc un avantage dans la lutte des nations pour la vie ou pour la prééminence. Toute action collective et commune suppose de communes *idées-forces*, et les idées ont plus de force durable en raison de la vérité qu'elles enveloppent. La sélection sociale tend donc à délimiter et même à éliminer progressivement les erreurs collectives comme les erreurs individuelles. Enfin, la vérité a une dernière supériorité : c'est qu'elle persiste, c'est qu'elle est faite de rapports immuables, tandis que le reste change ; la vérité doit donc s'imprimer de plus en plus dans les organismes pensans, dans leurs instincts intellectuels et dans leurs croyances natives ; elle est, en définitive, la force suprême qui l'emportera tôt ou tard, pourvu qu'on lui laisse le temps. Ainsi, à tous les points de vue, la sélection ne peut manquer de s'exercer entre les idées directrices de l'humanité, entre les idées-forces, et c'est sans doute à la vérité supérieure qu'appartiendra un jour la force supérieure.

Malheureusement, les vérités sont relatives dans l'intelligence humaine et toujours mêlées de quelque erreur, de même que les erreurs sont relatives et toujours mêlées de quelque vérité. Il ne suffit donc pas de montrer qu'une idée-force est aujourd'hui commune à toute une nation ou même à l'humanité entière pour établir sa vérité objective : elle peut n'avoir encore que cette sorte de vérité subjective qui consiste dans l'*utilité*. On a vu des religions objectivement fausses rendre des services aux peuples qu'elles groupaient autour d'une même idée-force. Tout drapeau est un symbole, et le symbole d'une vérité mêlée d'illusion, car la patrie n'est pas l'idée suprême et absolue ; elle est au fond inférieure à l'idée de l'humanité et à celle de l'univers ; ce qui n'empêche pas, à coup sûr, qu'elle n'ait sa vérité et sa beauté, comme son utilité. La plupart de nos idées sont ainsi des drapeaux aux couleurs symboliques, même nos idées morales, à plus forte raison nos idées religieuses. C'est ce qui fait précisément la fausseté de l'absolutisme moral et religieux, surtout quand il veut s'ériger en révélation directe et se déclarer supérieur à la spéculation métaphysique.

Loin d'être dans tous les cas un sûr moyen d'éliminer l'illusion, la sélection naturelle a pu contribuer à fixer provisoirement certaines illusions utiles. Par exemple, dans l'instinct vulgaire et tout animal de la colère et de la haine, il y a une illusion, qu'un philosophe comme Spinoza, avec sa sereine intelligence, n'aura pas de peine à mettre à nu ; la passion même, en général, est illusoire, et Spinoza a pu dire : *Sapiens, quatenus ut talis consideratur, vix animo movetur, sed semper et sui et Dei et rerum æternâ quâdam necessitate conscius, numquam esse desinit, sed semper verâ animi*

acquiescentiâ potitur. Pourtant, la colère a été de fait, parmi les animaux, un utile instrument de sélection naturelle : elle est un excitant du courage, un moteur de la volonté, un ressort énergique qui fait se tendre tous les muscles pour la lutte, et qui les fait ensuite se décharger sur l'ennemi comme la foudre. Dans le règne animal on peut dire : « Bienheureux ceux qui n'ont pas le cœur doux, car c'est à eux qu'appartient la terre! » Jusque dans l'humanité, le règne de la brutalité et de la colère continue. Et pourtant c'est le Christ qui a raison : c'est aux cœurs doux qu'appartiendra un jour le règne de la terre, — vers l'an huit ou neuf cent mille peut-être! A cette époque, espérons-le, la douceur sera devenue la force sociale, le règne de la bonté aura remplacé celui de la haine. La sélection naturelle aura alors fini par faire triompher une idée plus vraie; mais, en attendant, elle aura fait triompher l'une après l'autre bien des idées fausses. Le critérium *social*, auquel se ramène en partie le critérium *moral*, n'est donc pas absolument certain, car il répond à un état social donné, toujours particulier, toujours provisoire : il exprime la vérité d'aujourd'hui, non celle de demain.

Autre exemple. La croyance ordinaire au libre arbitre et à la liberté d'indifférence, commune à tous les hommes, et dont les philosophes eux-mêmes ne peuvent s'affranchir, est faite en partie d'illusion ; mais cette part d'illusion est utile et même nécessaire. C'est d'ailleurs, en un sens, une illusion féconde, car elle accroît le pouvoir effectif que nous avons sur nos passions ; elle nous confère une force supérieure, soit dans la lutte avec nous-mêmes, soit dans la lutte avec les autres. Par cela même, elle doit renfermer aussi quelque vérité. En tout cas (comme nous croyons l'avoir montré ailleurs), elle crée elle-même progressivement sa propre vérité, en réalisant de plus en plus dans nos actes une approximation de la liberté vraie. Nous avons encore ici un mélange de vérité et d'erreur; l'universalité et la nécessité d'une croyance ne sont donc point des signes suffisans de sa vérité. Un jour viendra peut-être où l'humanité sera déterministe en un sens très large, et où elle trouvera le moyen de concevoir la liberté morale sous une forme compatible avec le déterminisme bien compris : le point de vue moral aura alors changé aussi profondément que le point de vue astronomique changea de Ptolémée à Copernic. On peut, en lisant l'*Éthique* de Spinoza, se donner une vision anticipée, mais très incomplète et partiellement inexacte, des conséquences logiques de ce changement. Si le déterminisme triomphait un jour dans l'humanité, il est clair que l'idée de devoir serait elle-même complètement transformée. On peut donc se demander jusqu'à quel point l'illusion

entre dans cette forme d'impératif catégorique donnée par Kant à l'idée du devoir, en conformité avec la conscience de l'humanité actuelle. Qui ne connaît les pages de Schopenhauer sur l'amour? Selon lui, ce serait une illusion qui doit sa force et sa persistance à ce que, sans elle, la conservation de l'espèce est impossible. Le « génie de l'espèce » nous dupe et nous fait servir à ses fins. La *loi* catégorique et impérative s'adressant au *libre arbitre* est peut-être aussi, *en partie*, une duperie de la nature, quoiqu'elle exprime certainement, à un autre point de vue, comme l'amour même, la plus profonde des vérités.

On voit combien le critère de la nécessité, invoqué par l'école de Kant, est insuffisant et peut devenir suspect quand il s'agit de vérité objective. Il faudrait précisément pouvoir se dépouiller de toute *nécessité* constitutionnelle, de tout intérêt humain et surtout animal ou vital, pour pouvoir contempler le vrai face à face. La sélection, qui imprime peu à peu dans l'espèce des croyances nécessaires, est à la fois une ouvrière de mensonge et une ouvrière de vérité. La méthode rigoureuse consiste à faire le partage. Ce n'est pas, ici encore, par les *impératifs* de Kant, ni par les *postulats volontaires* de M. Renouvier, mais par une série d'inductions et d'analyses qu'on pourra déterminer la part du vrai et du faux dans les croyances morales.

Nous ne considérons pas la tâche comme impossible. Pour l'accomplir, il faudrait, selon nous, dégager l'instinct moral pur et vraiment rationnel de ses accessoires animaux ; il faudrait montrer que, par cela même qu'un être conçoit l'*universel*, il doit y avoir en lui un point de contact avec l'*univers*, non plus seulement avec un milieu plus ou moins restreint, soit animal, soit social ; que la conservation de l'humanité intelligente et raisonnable, douée du pouvoir de comprendre et de vouloir l'universel, doit se confondre avec les lois de conservation de l'univers même ; qu'il y a ainsi coïncidence entre le vrai fond de notre pensée, de notre vouloir, et le vrai fond de la pensée ou du vouloir universel. En un mot, il faudrait montrer que le cœur de l'homme raisonnable et désintéressé bat à l'unisson avec le cœur même de la nature, malgré les apparences contraires, et que ses idées-forces sont ou peuvent devenir à la fin les idées directrices de l'univers. Telle serait la méthode d'un naturalisme élargi, embrassant dans ses formules toutes les données que fournit l'expérience intérieure, tenant compte de nos plus hauts sentimens et de nos volontés les plus hautes, aussi bien que de nos pensées les plus larges.

A cette première méthode, nous l'avons dit, doit s'en ajouter une autre, qui, au lieu de considérer seulement le réel, considère aussi l'idéal. L'idéalisme ne cherche plus seulement ce qui *est*, mais ce

qui peut être et doit être par le moyen des *idées* mêmes que nous en avons. Toute idée, en effet, est une force qui tend à réaliser son propre objet; il ne suffit donc pas de se demander, avec le naturalisme, si telle ou telle idée est actuellement réalisée et objective; il faut se demander encore et surtout si elle peut s'incarner elle-même, se rendre vraie en se concevant et en s'imposant au dehors. Nous parlions tout à l'heure du libre arbitre comme enveloppant peut-être quelque illusion que son utilité aurait rendue commune à tous les hommes; mais, outre que tout n'est pas illusoire dans cette idée, il reste toujours à savoir si elle ne peut pas éliminer progressivement ce qu'elle a de fictif, pour se réaliser dans ce qu'elle a de possible en même temps que de bon et de vraiment moral. Cette question, nous l'avons longuement traitée dans le travail spécial où nous avons essayé de montrer qu'en effet l'idée de liberté tend à nous rendre libres. En généralisant, nous appliquons le même procédé d'analyse à toutes nos idées directrices : chacune devient un moyen de sa propre réalité future. Si donc nos croyances naturelles, nos idées morales et sociales ne peuvent toujours instruire sur ce qui *est*, elles peuvent instruire sur ce qui *sera*, à la condition que ce qui sera dépende de nous et de notre idée même. L'avenir est une équation dans laquelle notre pensée entre comme facteur; l'équation du monde ne se résout pas sans nous et en dehors de nous : nous faisons partie des données du problème universel, nos idées sont parmi ses valeurs. De plus, comme les êtres intelligens sont légion, au moins sur la terre, la valeur qu'ils constituent ne peut être sans importance. Le rapport exact de cette valeur avec le tout, le degré de force qui appartient à nos idées non-seulement sur nous-mêmes, mais sur le cours des choses, voilà la grande inconnue. Nous ne pouvons ici que faire des inductions et des hypothèses, fondées à la fois sur la psychologie et la cosmologie.

Résumons, en terminant, la situation d'esprit à laquelle aboutit selon nous la spéculation métaphysique, et les conséquences pratiques qui en dérivent. D'une part, nous l'avons vu, l'idéal moral est *certain* comme idéal, c'est-à-dire qu'une société universelle d'êtres consciens, aimans, heureux, est certainement le plus haut objet de la pensée, du sentiment et de la volonté. D'autre part, la réalisation future de cet idéal est *incertaine*, parce qu'elle dépend à la fois de l'ensemble des volontés conscientes et de la coopération ou de la résistance finale que ces volontés peuvent rencontrer dans les forces encore inconscientes de la nature. La plus haute des certitudes vient donc coïncider en nous avec le plus anxieux des doutes : le suprême idéal est aussi le suprême incertain.

Telle est la position critique où la spéculation nous laisse. Dans la pratique, une nouvelle certitude intervient d'abord : c'est la nécessité d'agir et de décider notre choix, soit en faveur du bien universel, certain comme idéal et incertain comme réalité, soit en faveur de notre bien individuel, certain comme bien présent et égoïste, incertain comme bien final et actuellement en opposition avec le bien universel. De là l'alternative morale qui se pose au fond de toutes les consciences. Pour la résoudre, est-il nécessaire d'ériger, comme nous y invitent les disciples de Kant, les probabilités en certitudes, les possibilités en articles de foi, les doutes en dogmes, l'idéal souverainement persuasif en commandement impératif? — Nous avons essayé de montrer le contraire. La vraie moralité ne consiste pas à vouloir *croire*, encore moins à vouloir *affirmer* malgré ses doutes, mais à vouloir *agir* dans le doute même, en présence d'un bien aussi certain comme idéal que sa réalisation est incertaine ; la moralité consiste à préférer le meilleur sous l'impulsion de l'espérance et de l'amour. C'est en ce sens purement pratique que le pari de Pascal est acceptable : il ne porte pas, comme l'a cru Pascal, comme le répètent MM. Renouvier et Secrétan, sur une chose à affirmer, mais sur une chose à entreprendre. De plus, le risque couru sous l'empire d'une idée-force n'est nullement analogue au pari que fait un spectateur près d'une table de jeu où la roulette tourne sans son concours : ici, l'idée influe sur le résultat même. Il serait donc moins inexact de comparer l'enjeu de notre effort (je ne dis pas de notre affirmation) à l'enjeu du soldat dans la bataille : nous sommes obligés en effet, non de parier en amateurs et de loin, comme ferait volontiers M. Renan, mais de parier de notre personne. Nous ne sommes même pas simples soldats : il faut que chacun de nous se fasse général en chef conçoive un plan de bataille, se forme une idée du monde et cherche les moyens de faire triompher la cause morale. C'est l'idée la plus vraie, soutenue par la volonté la plus forte, qui gagnera la bataille. Le nom que nous avons donné à l'application morale des idées métaphysiques distingue notre doctrine du dogmatisme de MM. Renouvier et Secrétan comme du dilettantisme de M. Renan : c'est une *spéculation* en pensée et en acte sur le sens du monde et de la vie. Chaque homme est à la fois spéculatif et spéculateur. L'acte moral exprime la manière dont sa conscience entière, avec ses idées, ses sentimens et ses tendances, réagit par rapport à la société humaine et à l'univers. C'est l'application à la conduite d'une thèse complexe de psychologie, de sociologie, de cosmologie et de métaphysique, thèse où vient se résumer la conception que l'homme se fait de sa propre nature, de ses rapports avec ses semblables de

ses rapports avec le tout ; l'idée morale est, en raccourci, une théorie métaphysique sur la valeur finale des choses, sur le dernier fond de la réalité et sur la vraie direction de l'idéal. Loin de dominer la théorie, la pratique n'est donc que la mise en œuvre d'une théorie plus ou moins confuse ou claire. La foi de Colomb était faite d'idées et de sentimens, non d'affirmations volontaires : elle était une idée dominatrice, une idée-force, et la volonté même de Colomb n'était que le prolongement intérieur de cette force, comme son voyage en était la propagation à l'extérieur : cette idée s'est manifestée à chaque vague franchie par son navire, elle s'est manifestée au rivage qu'il a pu aborder. Le sillage du navire a disparu pour nos yeux, quoique, comme les « vaisseaux de Pompée, » il fasse encore frémir la mer en secret ; mais le sillage de l'idée, lui, est toujours visible : il ne s'effacera point tant qu'il y aura une civilisation nouvelle en Amérique, tant qu'il y aura communication entre l'Amérique et l'Europe, tant que, sous les océans, la pensée circulera d'un continent à l'autre avec le frisson de l'électricité. Nous sommes tous, comme Christophe Colomb, à la recherche d'un nouveau monde, avec le risque du grand naufrage, et nous agissons, comme Colomb, en vertu de spéculations vraies ou fausses sur l'au-delà dont un océan nous sépare.

Foi, espérance, charité, — ces trois vertus théologales du christianisme, comme les trois Grâces du paganisme, se tiennent par la main et sont étroitement enlacées ; mais, dans ce chœur divin, ou, si l'on veut, dans cette union de vertus profondément humaines, c'est la pensée même de l'idéal, non une foi mystique, qui entraîne à sa suite l'espérance et l'amour. La pensée n'a pas besoin de faire appel à un acte mystérieux et vertigineux de libre arbitre, à un acte de croyance *au-delà* des raisons ; sa foi n'est autre que sa bonne foi ; la sincérité absolue est sa règle. Quant à l'espérance, la pensée l'enveloppe en elle-même, puisque penser un idéal, c'est en commencer déjà la réalisation à venir. Enfin la pensée enveloppe l'amour, puisque penser un idéal, c'est le penser pour autrui comme pour soi, et c'est déjà tendre à le réaliser pour les autres en même temps que pour soi. Voilà, croyons-nous, la vraie « religion dans les limites de la raison, » que cherchait Kant ; elle est la métaphysique même, avec la morale qui en est l'application.

ALFRED FOUILLÉE.

LES

GRANDES FORTUNES

AUX ÉTATS-UNIS

I.

Quand, le 6 décembre dernier, M. Grover Cleveland, président des États-Unis, adressait au congrès réuni à Washington un message par lequel il l'invitait à prendre, sans plus tarder, des mesures énergiques pour alléger le trésor national, surchargé d'une énorme encaisse métallique, plus d'un de ses auditeurs se reportait en pensée à quelques années en arrière. On se rappelait l'époque, encore peu lointaine, où le trésor pliait sous le fardeau d'une dette de 14 milliards, où le ministre des finances s'efforçait, sous la présidence d'Abraham Lincoln, de conjurer le déficit et de pourvoir, par l'émission de 3 milliards 1/2 de papier-monnaie déprécié, à la solde et à l'équipement d'un million de volontaires armés pour la défense de l'Union. On se rappelait aussi, sept ans plus tard, cette lutte formidable de l'or et du papier, ce terrible coup de bourse dont Wall-Street a gardé le souvenir, dont nous raconterons plus loin les péripéties, et qui devait faire d'un spéculateur audacieux l'homme

le plus riche de l'univers, l'artisan d'une de ces fortunes gigantesques qu'on ne voit qu'aux États-Unis.

Dans le langage net et clair d'un homme d'état exposant aux mandataires du pays une situation unique dans l'histoire, le nouveau président leur signalait cette fois les dangers d'un trésor regorgeant de numéraire, ne sachant plus que faire de ses recettes grossissant chaque année, de ses excédens se chiffrant par centaines de millions, et cela nonobstant le rachat anticipé de ses engagemens, la conversion du papier en espèces et l'emploi de tous les moyens légaux à sa disposition pour réduire l'encaisse métallique.

Il leur montrait l'or aspiré par le mécanisme d'impôts établis vingt ans auparavant, à l'issue de la guerre de sécession, affluant dans les caisses publiques plus rapidement qu'il n'en pouvait sortir, pompe aspirante qui puisait incessamment dans une nappe d'or chaque jour plus large et plus profonde, engorgeant un réservoir dont le débit, calculé avec une sage prévoyance, restait le même et ne suffisait plus à l'écoulement de ce Pactole débordant. Le niveau montait, dépassant toutes les prévisions, déjouant tous les calculs. De 1883 à 1885, on pratiquait une large saignée; 700 millions prélevés sur le surplus et versés à la caisse d'amortissement étaient employés au rachat anticipé de la dette publique; mais l'encaisse se reconstituait si rapidement, qu'en 1886 on devait affecter 400 autres millions au remboursement, avant échéance, des bons 3 pour 100. En juillet 1887, nouveau prélèvement. On rachète sur le marché libre 233 millions de titres, avec une prime moyenne de 16 pour 100. Six mois après, le surplus dépasse encore 700 millions dont on n'a que faire, et, pour 1888, on en est à redouter 1 milliard d'excédent.

A cela deux remèdes : dépenser plus ou encaisser moins. Entreprendre de grandes œuvres d'utilité publique, ouvrir de vastes chantiers, donner du travail à l'ouvrier qui chôme, attirer l'émigration qui se ralentit, déverser ce flot de numéraire sur le pays, susciter partout une aisance éphémère et une prospérité factice. C'est aussi l'accroissement du fonctionnarisme, l'augmentation des places et des traitemens, un patronage plus étendu, plus de moyens de récompenser ses amis, de concilier ses adversaires, de grossir le nombre de ses partisans.

Pour un président rééligible, à la veille d'une réélection, la mesure est tentante; c'est la popularité, déjà grande, devenant irrésistible, la nomination certaine. Mais c'est renoncer à la séculaire sagesse, rompre avec les traditions d'économie, avec les erremens d'un passé glorieux, substituer à l'initiative privée celle de l'état,

inaugurer un nouvel ordre de choses dans lequel la prodigalité d'aujourd'hui deviendra la nécessité de demain, déchaîner les convoitises, surexciter les cupidités.

Et sur ce point le président se montre inflexible. Il ne veut pas que l'on remette entre ses mains et celles de ses successeurs une arme aussi dangereuse. Il se refuse à tout accroissement des dépenses publiques; il estime que l'état n'a pas le droit de prélever sur le superflu des uns et le nécessaire des autres plus que ne l'exigent les frais indispensables d'une prudente gestion, et de restituer sous forme de munificence ce qu'il encaisse à titre d'impôt. Il ne voit de remède que dans des dégrèvemens sagement calculés, et proclame hautement que l'état n'est pas une sorte de Providence à laquelle on puisse tout demander, de laquelle on puisse tout attendre. Il n'est que le gérant aux mains de qui les citoyens ont remis, pour les exercer en leur lieu et place, un certain nombre de leurs droits rigoureusement délimités, un agent public chargé de certains services, tenu de s'en acquitter de son mieux, mais n'ayant pas qualité pour aller au-delà, un administrateur économe et fidèle des deniers de tous, un intermédiaire officiel parlant et négociant en leur nom avec les puissances étrangères, un serviteur, non un maître.

Et ceux auxquels il s'adresse le comprennent et l'approuvent. Ils ont conscience que, depuis un quart de siècle, un grand changement s'est fait aux États-Unis, que la guerre de sécession a été le point de départ d'une évolution profonde dont les conséquences apparaissent aujourd'hui, qu'elle a créé une situation nouvelle dont on peut noter maintenant les manifestations multiples, mis en relief saisissant des dangers inconnus jusqu'à ce jour.

Celui que signale le premier magistrat de la grande république n'est ni le seul ni le plus redoutable. Dans l'ordre social, les mêmes causes, qui ont produit les résultats sur lesquels il appelle l'attention du congrès, ont abouti à des effets analogues : l'accumulation d'énormes capitaux dans un petit nombre de mains, d'immenses fortunes à côté de grandes misères, conséquences inéluctables de la grande industrie, de la grande propriété se substituant, par la force des choses, à une production restreinte, à une aisance moyenne, mais générale.

Ruinée par la guerre de sécession, appauvrie d'hommes et d'argent, la république meurtrie s'était repliée sur elle-même, hérissant ses frontières de tarifs douaniers exorbitans. Puis, derrière cette muraille de Chine, à l'abri de la concurrence étrangère, elle s'était mise à l'œuvre, créant des manufactures, édifiant des usines, utilisant l'or de la Californie et l'argent du Nevada, le fer, la

houille et le pétrole de la Pensylvanie, le coton de la Géorgie et de la Louisiane, tirant sa subsistance des grandes fermes de l'Ouest, des troupeaux de l'Ohio, du Texas et de l'Iowa, s'affranchissant du tribut qu'elle payait à l'Europe. Jusqu'ici agricole, elle devenait manufacturière, doublait sa population, payait sa dette, s'enrichissait.

On vit alors se produire une conséquence qui, pour être nouvelle aux États-Unis, n'en était pas moins rationnelle et logique : les capitaux se déplaçant lentement, entraînés par un irrésistible courant, affluant sur certains points, se concentrant en quelques mains, l'or attirant l'or. Il en fallait pour édifier et alimenter ces usines nouvelles, pour payer la matière première et l'ouvrier qui la mettait en œuvre ; il en fallait pour construire et multiplier ces voies ferrées dues à l'initiative privée, ces lignes de bateaux à vapeur qui sillonnaient les grands fleuves et l'Océan. En possession indiscutée du marché national, ces usines prospérèrent, et, avec elles, les lignes de chemins de fer qui transportaient leurs produits ; de grandes agglomérations ouvrières se formaient, attirant à elles la population des campagnes. De 900,000 habitans, New-York passait à 1,800,000. Philadelphie et Boston, Cincinnati et Chicago, Saint-Louis et la Nouvelle-Orléans, Baltimore et San-Francisco voyaient croître chaque année le chiffre de leur population, grandir leur mouvement commercial. Chicago doublait en dix ans ; Cincinnati, qui comptait 40,000 habitans en 1840, en a 260,000 aujourd'hui ; et, dans le même laps de temps, Pittsburg s'est élevé de 21,000 à 156,000 ; Saint-Louis, de 16,000 à 350,000. En dix-huit années, de 1870 à 1888, la population ouvrière augmentait de 2 millions.

Brusquement, un problème nouveau se posait. A l'aisance générale d'une population essentiellement agricole, disséminée sur un territoire illimité, riche et fertile, produisant au-delà de sa consommation et tirant de l'Europe les articles fabriqués dont elle lui fournissait la matière première, succédaient de grandes agglomérations citadines. Puis, des capitaux énormes alimentant des industries prospères, des fortunes soudaines contrastant avec l'appauvrissement de masses non plus fractionnées, réparties dans les fermes, cultivant leurs champs, mais embrigadées et disciplinées, vivant au jour le jour d'un salaire élevé, mais précaire, accessibles désormais à toutes les sollicitations de la misère, de la haine et de l'envie, à toutes les revendications bruyantes des adeptes du socialisme allemand.

La grande armée ouvrière se recrutait rapidement, édifiant de ses mains et menaçant de ses haines ces grandes fortunes américaines qui étonnent le monde, et dont nous allons essayer, à l'aide

des documens que nous fournit la presse américaine, d'indiquer le point de départ et d'esquisser l'histoire.

II.

Depuis des siècles, la race anglo-saxonne est en possession du privilége, peu enviable, d'offrir le contraste des plus grandes fortunes et de la plus profonde misère. Les statistiques de l'Angleterre en font foi, et, aujourd'hui encore, c'est chez elle qu'on relève le plus grand nombre de millionnaires. En revanche, s'ils sont les plus nombreux, ils ne sont pas les plus riches, et, dans le livre d'or des grandes fortunes, les Américains occupent le premier rang.

Mais il importe tout d'abord de préciser la signification nouvelle de ce terme : *millionnaire*. Un millionnaire, suivant la phraséologie moderne inaugurée par sir Morton Peto et James Mac Henry, adoptée en Angleterre et aux États-Unis, n'est plus, en effet, un homme qui possède 1 million, conformément à l'unité monétaire du pays qu'il habite : 1 million de francs en France, de lires en Italie, de roubles en Russie, de piastres en Amérique. Pour simplifier et unifier le calcul, on a ramené cette unité monétaire à un type précis, à la livre sterling. Un millionnaire est donc un homme qui possède, où que ce soit qu'il réside, 1 million de livres sterling, soit, au minimum, 25 millions de nos francs ou l'équivalent.

En Angleterre, dans la dernière période décennale, nous relevons les noms de dix-huit personnes décédées dont les exécuteurs testamentaires ont déclaré que la fortune *personnelle* dépassait 1 million de livres sterling. Les chiffres varient entre £ 2,700,000 baron L.-N. de Rothschild, et sir David Baxter : £ 1,098,000. Vingt-quatre autres s'en rapprochent beaucoup, et si l'on tient compte qu'en raison des droits de mutation les déclarations sont toujours inférieures au chiffre exact, on peut affirmer qu'en dix années quarante-deux héritages, dépassant 25 millions de francs chacun, ont changé de mains. A l'exception du baron de Rothschild et de deux membres de la haute aristocratie anglaise : le duc de Portland, dont la succession s'élève à 38 millions, et le comte de Dysart, qui en a laissé 40, tous les autres noms qui figurent sur la première liste sont ceux de bourgeois enrichis, tels que M. J. Williams, du comté de Cornwal : 40 millions ; M. J.-P. Heywood, de Liverpool : 50 millions ; M. T. Baring, de Londres : 38 millions ; M. Langsworthy, de Manchester : 26 millions.

Il résulte aussi d'un examen attentif que, sauf quelques fortunes territoriales que protége l'*entail*, et dont le propriétaire, simple usufruitier du revenu, ne peut rien aliéner du capital, les grandes

fortunes de la vieille aristocratie anglaise ne s'accroissent plus guère; elles pâlissent à côté des fortunes industrielles. Quelques-unes mêmes s'écroulent, et, dans ces dernières années, on a vu à Londres, non sans stupeur, des femmes, portant des noms illustres, demander au commerce des moyens d'existence.

Après la ruine de son père, M. Henry Roe, grand industriel de Dublin, lady Granville Gordon n'a pas hésité à ouvrir à Londres un magasin de modes. Lady Mackenzie, de Scadwell, voyant ses revenus compromis par le non-paiement des fermages de ses terres d'Écosse, a fait de même, sous le nom de Mme de Courcey, et a fondé dans Sloane-Street un établissement fort achalandé. Le premier moment de surprise passé, les élégantes, les femmes du monde se sont empressées de venir en aide à leurs compagnes en leur créant une clientèle. Un reporter du *New-York Herald*, rendant compte d'une entrevue avec lady Mackenzie, cite d'elle les appréciations suivantes (1) : « Nos fermiers de Ross-Shire sont hors d'état de nous payer nos fermages, et cependant ils sont sur nos terres de père en fils. Il n'y a pas de leur faute. Les récoltes ne sont pas mauvaises, mais l'importation des blés d'Amérique ne leur laisse aucun profit. Nous possédons de grandes chasses, mais le rappel inévitable des lois protectrices du gibier rendra sous peu impossible la location de ces chasses; force nous est donc de travailler pour vivre. »

Ainsi dut faire l'aristocratie française pendant les rudes années de l'émigration. Ainsi fait lady Mackenzie, et elle est en voie de relever sa fortune, grâce à un caprice de la mode : le *tea gown*, qui fait fureur à Londres. Ses amies l'ont adopté, mis en vogue, les commandes affluent. Portée d'abord de cinq à sept heures par les femmes élégantes, pour présider à la table de thé de l'après-midi, cette jaquette, en riche brocart, constitue une toilette originale qui tient le milieu entre la toilette de maison et celle de visite. Elle est maintenant admise pour les dîners intimes, surtout à la campagne. Dans les châteaux, les femmes la portent généralement à l'heure où les hommes reviennent de la chasse ; c'est une autorisation tacite, à eux octroyée, de se présenter au salon sans avoir endossé l'habit noir et la cravate blanche.

III.

Les millionnaires américains de nos jours ont eu des prédécesseurs, en petit nombre, il est vrai. L'un des premiers en date fut

(1) Voir le *New-York Herald* du 1er février 1888.

Stephen Girard, dont la statue colossale se dresse sur l'une des places de Philadelphie, et qui employa sa grande fortune, étrangement acquise, à doter les États-Unis du magnifique collège qui porte son nom. Stephen Girard est, par excellence, le *representative man* de son temps et de son pays.

Né à Bordeaux en 1750, fils d'un capitaine de navire, embarqué à l'âge de dix ans, sachant à peine lire et écrire, pour faire à sa guise son chemin dans le monde, il visita successivement comme mousse, puis comme matelot, les Antilles et les côtes des États-Unis. Robuste, doué d'une volonté de fer et d'une remarquable entente des affaires commerciales, second, capitaine, subrécargue et enfin propriétaire de son bâtiment, il réalisa en dix années une somme suffisante pour renoncer à la navigation, se marier et s'établir marchand à Philadelphie. La déclaration de guerre des colonies à l'Angleterre le ruina. L'incendie de Philadelphie consuma son magasin et tout ce qu'il possédait. Il s'embarqua de nouveau, décidé à refaire sa fortune. Dur à lui-même, il l'était aussi aux autres, et s'aliéna l'affection de sa femme, qui, quelques années plus tard, mourait folle dans un hôpital. Seul désormais, sans enfans, affranchi de tous liens, il concentra sa volonté et son énergie sur un unique objet : gagner beaucoup d'argent.

Nature complexe, sans scrupules, rude et violente, noble et généreuse, capable d'actes vils et d'intrépide dévoûment, d'une économie sordide et d'une charité sans limites, il se refusa tout plaisir, toute affection personnelle, acharné à la poursuite de son but.

Le début de sa grande fortune date de l'insurrection de Saint-Domingue. Il se trouvait dans le port avec deux de ses navires lorsque éclata le soulèvement des noirs. Vaincus après une résistance énergique, les planteurs n'eurent plus qu'une ressource : embarquer leurs femmes, leurs enfans et leurs richesses. Mais les capitaines de navires, épouvantés des excès dont ils étaient témoins, craignant de tomber, eux et leurs bâtimens, entre les mains des insurgés, avaient gagné le large. Seul, Stephen Girard, que la guerre de l'indépendance avait familiarisé avec de pareilles scènes, tenait bon dans le port, prêt à repousser la force par la force, menaçant de brûler la cervelle au premier nègre qui se présenterait à son bord, ainsi qu'à celui de ses matelots qui refuserait de lui obéir, promettant une haute paie à ceux de ces derniers qui lui resteraient fidèles.

Planteurs et marchands accouraient avec leurs richesses. Ses navires étaient leur unique refuge. Stephen Girard put dicter ses conditions ; il prit l'engagement de les recevoir à son bord, et de stationner en rade jusqu'à ce qu'ils eussent embarqué ce qu'ils avaient

de plus précieux. Nul ne douta de sa parole; on connaissait son intrépidité, et on le savait homme à défendre son bien. La plupart des richesses de l'île s'entassèrent dans l'entrepont de ses bâtimens, et, la nuit venue, les planteurs retournèrent à terre pour amener à bord, à la faveur de l'obscurité, leurs femmes et leurs enfans. Mais l'éveil était donné, et, si quelques-uns réussirent, bon nombre furent égorgés par les nègres.

Stephen Girard attendit jusqu'à ce que le dernier des survivans eût rallié son bord, puis il donna le signal du départ et fit voile pour la Nouvelle-Orléans, qu'il atteignit sans encombre. Il débarqua ses passagers et ce qui leur appartenait, recevant de chacun d'eux une somme considérable, puis il s'appropria l'or et l'argent de ceux qui, tués avant le départ, n'étaient plus là pour le réclamer. Enrichi par ce coup de piraterie, il s'établit à Philadelphie, y fonda la première maison de banque et prospéra.

En 1793, une terrible épidémie de fièvre jaune éclatait à Philadelphie. Tous ceux qui le purent émigrèrent. Chaque jour des centaines de victimes succombaient sans secours et sans soins. Telle était l'intensité du fléau, que médecins et gardes-malades avaient déserté; les médicamens manquaient, les autorités étaient en fuite; les bras faisaient défaut pour ensevelir les morts, et la populace s'abandonnait à tous les excès de l'ivrognerie pour noyer ses terreurs. Dans cet épouvantable désarroi, Stephen Girard prit courageusement en main l'administration de la ville. Il s'établit à l'hôpital, rallia autour de lui quelques hommes de bonne volonté, rétablit l'ordre, passant ses jours et ses nuits dans cette atmosphère empestée, donnant l'exemple en transportant les morts dans ses bras et les enterrant lui-même, soignant les malades, dépensant sans compter, faisant venir les médicamens nécessaires, attirant à force d'or des médecins et des infirmiers. « La situation effroyable dans laquelle la terreur et l'épidémie ont plongé cette malheureuse ville impose des devoirs impérieux à tous ceux que la mort n'effraie pas, » écrivait-il alors à un de ses amis; et il était de ceux que la mort n'effrayait pas. Pendant deux mois, il consacra son temps, sa vie et sa fortune à lutter contre le fléau, et il en triompha.

L'épidémie terminée, Stephen Girard était l'homme le plus en vue, le plus populaire de Philadelphie. Peu d'années après, il était aussi l'homme le plus opulent des États-Unis.

En 1811, il se portait acquéreur de la Banque nationale, en payait comptant le privilège et versait 5 millions au fonds de roulement. La fièvre de la spéculation commençait déjà à sévir aux États-Unis. Stephen Girard s'en déclara l'adversaire, restreignit ses crédits, et

lorsque, le 18 juin de la même année, la déclaration de guerre de l'Angleterre vint provoquer une panique financière et entraîner la chute de nombreuses maisons de banque, seul il demeura debout, sans atteinte, et vit encore grandir sa fortune et sa réputation. Mais le trésor public était vide, le papier fédéral au plus bas. Patriote ardent, Stephen Girard offrit de mettre au service du gouvernement ses richesses et son expérience. A ce moment, il fut le sauveur de la république; pendant cinq années, il soutint seul son crédit chancelant, négociant des emprunts sous sa responsabilité personnelle, faisant face à toutes les dépenses, pourvoyant à tout.

La paix conclue, ses avances remboursées, il restait le plus riche capitaliste du Nouveau-Monde. Il fondait et dotait l'institut qui porte son nom, affecté, en souvenir de son enfance négligée, à l'éducation des enfans orphelins, lui faisait don, en outre, de la somme, énorme alors, de 10 millions de francs, sans autre condition que de réserver une salle spéciale destinée à recevoir son modeste mobilier, ses quelques livres et les humbles effets qu'il portait au moment de sa mort. Il avait alors quatre-vingt-trois ans.

IV.

Le 1er février 1888, la goélette américaine *Maria* mouillait à l'extrémité sud de l'île de Turneffe, sur la côte du Honduras anglais, près du Yucatan. Les allures mystérieuses de son capitaine et de l'équipage, les appareils singuliers qui encombraient son pont, avaient éveillé la curiosité des oisifs résidens de Bélize et des rares habitans de la baie de Bokel. On s'enquit et l'on finit par apprendre que la *Maria*, sous les ordres de John-B. Peck, était à la recherche d'un trésor enfoui, assurait-on, par le célèbre boucanier Morgan. Quinze ans auparavant, M. Davidson, juge à Honolulu, avait découvert, dans de vieux manuscrits, des documens et des plans attestant l'existence, sur ce même point, de coffres remplis de doublons, enfouis par Morgan pour les soustraire aux recherches. Le juge Davidson n'avait rien pu retrouver. M. J.-B. Peck espère être plus heureux. Il a, dit-il, obtenu des autorités anglaises le privilège exclusif de faire des fouilles pendant un an, à charge pour lui de remettre 10 pour 100 du trésor qu'il pourra déterrer au gouvernement britannique. Aux dernières nouvelles, on affirmait qu'il était sur la trace, mais il se refusait à rien révéler aux reporters des journaux américains, à l'affut de son entreprise.

Ce n'est ni la première ni la dernière tentative de cette nature dont ces îles seront le théâtre. Une tradition plusieurs fois séculaire, corroborée par des documens précis, ne laisse guère de

doutes sur le fait que des trésors ont été enfouis dans les îles et îlots de *Hat, Soldier*, *Pelican* et *Grassy-Keys*, refuges des boucaniers qui écumaient autrefois ces mers, courant sus aux galions espagnols, parcourant le golfe de Honduras, la baie de Campêche, les grandes et les petites Antilles, entassant leur butin dans ces repaires où ils entraînaient leurs captives et se livraient à de terribles orgies.

La plupart des recherches faites n'ont abouti cependant qu'à des déceptions et à la ruine de ceux qui en faisaient les frais, mais l'aléa est tel, et tel aussi le mirage, qu'il suffit d'un explorateur heureux pour encourager les autres. Ce que l'on sait peu, c'est que l'une des plus riches et des plus puissantes familles de l'aristocratie territoriale anglaise est, en partie, redevable de sa fortune et de sa grandeur à une entreprise de cette nature et à la persévérance avec laquelle son ancêtre, simple charpentier américain, sut la mener à bien.

Il avait nom William Phipps. Né à Woolich, petit village du Maine, il était fils d'un ouvrier fondeur, sans autre fortune qu'une lignée de vingt-six enfans. Notre héros, fondateur de l'illustre maison des marquis de Normanby, pairs d'Angleterre, millionnaires, propriétaires de la résidence princière de *Mulgrave-Castle*, dans le Yorkshire, était le dix-neuvième. De bonne heure il dut quitter la maison paternelle pour entrer comme berger au service d'un fermier colonial des environs. C'était sous le règne de Charles II d'Angleterre. Le Maine se peuplait de colons anglais, agriculteurs et pêcheurs, pêcheurs surtout, comme en faisait foi le blason de la nouvelle province. Une morue, dont le Maine faisait alors grand commerce avec les Antilles, y figurait en belle place. La vie sédentaire de gardeur de troupeaux convenait peu à l'esprit aventureux de William Phipps; comme la plupart de ses compatriotes, il rêvait voyages, explorations lointaines; mais ne trouvant pas à s'embarquer, vu son ignorance des choses de la mer, il s'engagea comme apprenti chez un charpentier de navires. Ce fut sa première étape vers l'Océan qui l'attirait, et il s'en fallut de peu qu'il n'allât pas plus loin.

Sa bonne mine lui fit en effet trouver faveur auprès d'une riche veuve. Elle s'éprit de lui et il l'épousa, espérant trouver dans cette union le moyen de venir en aide à ses frères et sœurs. Mais il en avait vingt-cinq, et la veuve n'y voulut rien entendre, estimant avoir bien fait les choses en le mettant à même de s'établir pour son compte, et de devenir propriétaire du chantier où il travaillait comme ouvrier. Il se résigna donc et attendit.

Un jour, sur le quai de Boston, il surprit une conversation entre deux matelots. Ils parlaient d'un navire espagnol coulé, disait-on,

par les pirates, près des Bahamas, avec un riche chargement. Pareilles histoires à pareille époque n'étaient pas rares. Le vieux flibustier Mansfield et ses prédécesseurs ne s'étaient pas fait faute de traquer les galions espagnols qui, pourchassés, se jetaient parfois à la côte, coulant à pic, et déjouant ainsi la cupidité de leurs ennemis. L'équipage s'en tirait de son mieux, gagnant la plage comme il pouvait. Des matelots de Mansfield avaient, tant bien que mal, noté la côte sur laquelle celui-ci échouait, et c'était d'eux que les marins de Boston tenaient leurs renseignemens.

William Phipps les fit causer, en tira ce qu'ils savaient et rentra chez lui, songeur. Son parti était pris; il entendait se mettre à la recherche de l'épave, mais il lui fallait persuader sa femme. Il y réussit, non sans peine, vendit son chantier, acheta un navire, l'équipa et enrôla un équipage d'aventuriers, leur promettant part au butin.

Soit hasard, soit habileté, il trouva ce qu'il cherchait. Le navire avait coulé dans une anse, par une mer peu profonde. William Phipps retira la plus grande partie du chargement et bon nombre de sacs de doublons, assez pour satisfaire un appétit modéré, mais, à coup sûr, pas suffisamment pour une ambition comme la sienne.

Il revint à Boston, rapportant, outre sa part de butin, la curieuse histoire d'un autre navire qui se serait perdu, quelque cinquante ans auparavant, près de Port-de-la-Plata, chargé de lingots d'or et d'argent. Les renseignemens qu'il avait pu recueillir différaient quant à la localité précise, mais concordaient quant au fait et à la valeur du chargement. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer l'imagination d'un homme auquel la fortune venait de se montrer propice et qui rentrait chez lui avec un trésor dont la rumeur publique grossissait l'importance. Mais l'aventure, cette fois, était plus sérieuse; ses ressources n'y suffiraient pas. Il lui fallait des moyens d'action plus puissans pour se livrer à des recherches qui pourraient être longues. Fort de son précédent succès, mettant à profit le bruit qui se faisait autour de son nom, il se rendit à Londres pour demander aide et assistance au gouvernement anglais. Les aventuriers trouvaient bon accueil à la cour de Charles II, qui, toujours à court d'argent, prêtait une oreille complaisante à quiconque lui proposait un prompt moyen de s'en procurer.

Séduit par la hardiesse et la confiance de William Phipps, il mit à sa disposition un navire de guerre de 20 canons et de 100 hommes d'équipage, et ce dernier fit voile pour les mers du Sud, longeant les côtes, recueillant des renseignemens partout où il pouvait. Cette indécision, ces tâtonnemens découragèrent ses matelots, astreints par lui au rude labeur de draguer, jour après jour, au long d'une

côte interminable, sans rien ramener d'autre que des algues et des débris de coquillages. Dégoûtés de cette besogne à laquelle ils n'étaient pas habitués, convaincus qu'avec un bon navire de guerre sous leurs pieds et des canons à bord ils trouveraient plus à gagner en courant sus aux bâtimens de commerce qu'en continuant ce métier de chercheurs d'un trésor disparu depuis un demi-siècle, ils formèrent le projet de se débarrasser de leur commandant en le jetant par-dessus bord, et de tâter des charmes de la vie d'écumeurs des mers.

Mis au courant de leur complot par le charpentier du navire, qui lui était demeuré fidèle, William Phipps en eut promptement raison; il débarqua les plus indociles et poursuivit sa course. Mais son équipage réduit, les avaries subies et les réparations qu'exigeait le bâtiment ne lui permirent pas de pousser beaucoup plus loin son aventure, et il dut rentrer en Angleterre. Sa foi restait la même; pas plus au retour qu'au départ, il ne doutait du succès; aussi le rapport qu'il remit à l'amirauté concluait-il à la demande d'une seconde expédition dont il tenait le résultat pour assuré.

On l'écouta courtoisement, mais on lui refusa péremptoirement ce qu'il demandait. La guerre était imminente; l'Angleterre avait besoin de tous ses navires. Alors commença pour William Phipps une période de sollicitations vaines, de luttes, de misères dont il ne sortit qu'au prix d'une persévérance inouïe. Il réussit enfin à persuader le duc d'Albemarle, sous les auspices duquel une compagnie se forma. Un nouveau navire fut armé, et William Phipps reprit la route des mers du Sud. Chemin faisant, instruit par l'expérience, notre aventurier mûrit ses plans, inventa et fabriqua la première cloche à plonger, recruta sur la côte des Indiens pêcheurs de perles, fit construire une forte chaloupe pour fouiller les anses et reprit son exploration au point où il l'avait abandonnée quatre années auparavant. Pendant des semaines, il explora, décidé, cette fois, à ne pas survivre à un insuccès, et à laisser son corps dans cette mer qui gardait le trésor, objet de ses convoitises. L'idée du suicide le hantait impérieusement au moment même où la fortune cédait à sa persévérance.

Un jour, penché sur le bastingage du navire, il aperçut ce qu'il crut être une algue marine d'une forme étrange; elle flottait à la surface de l'eau comme retenue dans les interstices d'un rocher. Il donna ordre à un plongeur de la lui chercher. Le plongeur obéit et rapporta un bout de filin couvert de végétation; il ajouta avoir entrevu, sur un fond de sable, quelque chose qui ressemblait à un canon. En un instant, la nouvelle se répandit à bord, et l'équipage surexcité d'accourir sur le pont. William Phipps fit immédiatement

préparer la cloche à plongeur, sous laquelle prit place l'Indien le plus expérimenté. Quelques minutes après, il reparaissait tenant dans ses mains une barre d'argent massif.

— Dieu soit loué! s'écria Phipps; nous le tenons enfin, et notre fortune est faite!

La sienne l'était, et sa dynastie fondée.

On se mit à l'œuvre avec ardeur. Officiers, matelots, Indiens, redoublèrent d'efforts, et en peu de jours 300,000 livres sterling, 7,500,000 francs en lingots d'or et d'argent, avaient passé du fond de la mer à bord du navire.

Trois mois plus tard, William Phipps rentrait à Londres triomphant, enseignes déployées, au milieu des acclamations de la population, émerveillée de son succès. Mais sa destinée lui réservait une dernière épreuve. L'éclat de sa réussite avait éveillé les cupidités de la cour. Charles II avait besoin d'argent pour la guerre et pour ses maîtresses; aussi ses conseillers, empressés à lui plaire et à faire main basse sur un trésor dont il leur resterait toujours bien quelque chose, n'hésitèrent pas à prétendre qu'il appartenait légalement à la couronne, William Phipps n'ayant pas, suivant eux, exactement indiqué, dès le début, l'endroit où se trouvait le navire coulé, et le souverain ayant seul droit régalien sur les épaves et bris recueillis par des navires sous son pavillon.

Peu s'en fallut que leur avis prévalût et que William Phipps se vît dépouillé du fruit de ses efforts; mais il lutta avec autant d'énergie pour le conserver que pour le conquérir, et Charles II, plus équitable que ses conseillers, non-seulement respecta ses droits, mais l'anoblit et le nomma grand-shérif de la Nouvelle-Angleterre. Promu quelques années après au rang de gouverneur royal du Massachussets, William Phipps s'illustra par son administration, et prit une part brillante aux expéditions dirigées contre Québec et Port-Royal. Immensément riche pour l'époque, il fit un emploi judicieux de ses capitaux, acheta des terres qui décuplèrent de valeur, et transmit à ses héritiers, depuis marquis de Normanby, une des plus grandes fortunes de cette riche Angleterre, où les revenus d'un pair du royaume, le duc de Westminster, dépassent 50,000 francs *par jour*.

V.

Au septième rang des millionnaires américains figure le nom bien connu de M. J. Gordon Bennett, l'éditeur du *New-York Herald*. Nous avons eu l'occasion, ici même (1), de rappeler les

(1) Voir, dans la *Revue* du 1er mars 1877, *le Journalisme aux États-Unis*.

débuts de cette feuille, éditée en 1835 par James Gordon Bennett, et qui occupe, sans conteste, le premier rang dans la presse américaine. L'histoire de la vie de l'homme qui a créé et porté si haut sa fortune n'est pas moins curieuse que celle de son entreprise. Elle met en relief puissant cet esprit de persévérance obstinée, de confiance intrépide, d'adaptation merveilleuse aux circonstances, que l'on retrouve au début de toutes les grandes fortunes américaines.

Et cependant James Gordon Bennett n'était pas Américain d'origine. Né en Écosse, catholique de religion, destiné par ses parens à entrer dans les ordres, élevé dans un séminaire, il quitta son pays, renonça à sa vocation douteuse, émigra aux États-Unis, se consacra au journalisme, ainsi détourné de sa voie et influencé par « l'autobiographie de Benjamin Franklin, » l'un des livres les plus lus alors par les jeunes gens de son âge. Trois mois après sa décision prise, il débarquait à Halifax, d'où il gagnait Portland, puis Boston. « J'étais seul, écrit-il, jeune et enthousiaste. J'avais dévoré le livre enchanteur dans lequel Benjamin Franklin raconte l'histoire de sa vie. Boston, où avait vécu mon héros, m'apparut comme la résidence d'un ami qui m'était cher. Je m'étais passionné aussi pour les événemens de la guerre de l'indépendance. Sur les hauteurs de Dorchester, il me semblait fouler un sol sacré; à l'horizon, les clochers de Boston, étincelant au soleil, m'apparaissaient comme autant de phares de liberté. »

Cette fièvre d'enthousiasme dura plusieurs semaines; mais le futur millionnaire, absorbé dans sa contemplative rêverie, ne tarda pas à voir la fin de son modeste pécule. Il entra alors dans une imprimerie en qualité de commis et correcteur d'épreuves, remplit quelque peu sa bourse vide, et partit pour New-York, où il espérait trouver un champ plus vaste pour son activité. Tour à tour professeur, conférencier sur l'économie politique, écrivain à ses heures et suivant l'occasion, il essaya de tout, sans grand succès.

Le journalisme était encore dans l'enfance. Les quelques feuilles de New-York ne possédaient alors, en fait de personnel, que l'éditeur, propriétaire et rédacteur, deux ou trois compositeurs mal rétribués, et parfois, mais rarement, un correspondant à Washington pendant la session du congrès, lequel touchait, très irrégulièrement, de 25 à 40 francs par semaine, tout compris, même ses frais de poste. On était loin alors des 75,000 à 100,000 francs par ans alloués depuis à MM. G. Townsend et J. Howard, comme correspondans spéciaux. M. Bennett se rendit à Washington pour le compte du *New-York Enquirer*. Dans la bibliothèque du congrès, le hasard fit tomber entre ses mains un volume des lettres d'Horace Walpole. Les anecdotes piquantes, les descriptions familières, les

détails personnels sur les hommes du jour dont Walpole émaillait sa correspondance, le charmèrent et lui suggérèrent l'idée de recourir aux mêmes procédés pour donner à ses comptes-rendus des débats politiques plus de saveur et de montant. Son idée était bonne, et le *New-York Enquirer* y gagna crédit et renom; mais l'auteur restait anonyme et, s'il apprenait son métier, il en vivait bien juste.

En 1835, il avait cependant réussi à mettre de côté la somme, importante pour lui, de 300 dollars, 1,500 francs. Après mûres réflexions, il alla trouver un jeune prote qui devait, lui aussi, devenir l'un des journalistes les plus éminens de New-York. Horace Greeley, le propriétaire du *New-York Tribune*, a raconté cette entrevue : « Bennett vint me trouver. J'étais à mes cases à composer. Sans mot dire, il plongea sa main dans sa poche, en retira une poignée d'argent qu'il étala sous mes yeux avec un peu d'or et un billet de 50 dollars. Il m'expliqua alors qu'il y avait là entre 200 et 300 dollars, et m'offrit de nous associer pour fonder un journal dont je serais l'imprimeur et lui l'éditeur. Je lui dis que la somme n'était pas suffisante. Sans insister il me quitta, et j'appris peu après qu'il créait le *New-York Herald.* »

Le bureau de ce journal, si répandu depuis, était plus que modeste. Une cave dans Nassau-Street; dans cette cave, une chaise en bois, deux barils vides sur lesquels reposait une planche de sapin qui servait de pupitre et de table à plier, composaient tout le mobilier. Bennett débitait lui-même son journal au prix d'un sou. Éditeur, propriétaire, reporteur, teneur de livres, employé, garçon de bureau, vendeur, il cumulait tous ces emplois, rédigeant même les annonces pour ceux de ses cliens qui ne savaient pas écrire. Les recettes étaient modestes, et bien souvent le propriétaire du *Herald* se demanda s'il aurait assez pour régler le samedi la note de l'imprimeur et du marchand de papier, et s'il pourrait paraître le lundi.

Lui-même a raconté s'être vu fréquemment, tous comptes payés, avec 25 cents (1 fr. 25) dans sa poche, et cependant il travaillait dix-huit heures par jour, et il approchait de sa quarantième année. Peu sociable par nature, d'une excessive sobriété, il ignorait l'art de se faire des amis, de se concilier des sympathies. Il marchait droit devant lui, sans se lasser, sans se décourager, cherchant un point d'appui, son levier d'Archimède. Le hasard allait le lui mettre en main.

Un nommé Brandreth, pharmacien, avait inventé une pilule, sorte de panacée universelle qui devait en effet lui rapporter des millions. Brandreth pressentait d'instinct la puissance de l'annonce,

de la réclame. Il vint trouver Bennett, et lui offrit une somme fixe pour l'insertion de ses annonces dans sa feuille. Une somme fixe, payée chaque semaine, c'était ce que cherchait vainement Bennett : un revenu régulier, le paiement du prote et du papier assuré, les angoisses du samedi écartées. L'offre fut promptement acceptée, et le *New-York Herald* prit son essor. Un an plus tard, le format du journal était doublé et aussi le prix de vente ; il tirait à vingt mille exemplaires, rapportant déjà 5,000 francs par semaine à son fortuné propriétaire.

Le 23 avril 1838, le premier navire à vapeur parti d'Europe à destination des États-Unis, le *Sirius*, jetait l'ancre dans le port de New-York. Le *Great-Western* le suivait à quelques heures d'intervalle, inaugurant l'ère des communications rapides. James Gordon Bennett s'embarqua sur le *Sirius*, visita la France et l'Angleterre, s'assura des correspondans réguliers, puis, de retour à New-York, fréta un yacht chargé d'intercepter au large les vapeurs à destination de New-York et d'assurer à son journal la primeur des nouvelles d'Europe. Rien ne lui coûta pour devancer ses rivaux. Absorbé dans son œuvre, il dépensait sans compter pour gagner quelques heures ou même quelques minutes, semant largement, récoltant de même. Entre ses mains, le *Herald* devenait une puissance, le journal le plus exactement renseigné, le plus lu des États-Unis.

Mieux que tout autre, cet Écossais à tête froide, à l'imagination ardente, avait saisi le côté pratique et positif de ses compatriotes d'adoption, leur besoin de faits précis, d'informations détaillées et circonstanciées. Les Américains ne sont pas de ceux qui croient avoir une opinion parce qu'ils ont lu un article de journal. Ce qu'ils demandent à leur presse, c'est de leur fournir les matériaux à l'aide desquels ils se font à eux-mêmes une opinion personnelle. Le *New-York Herald* répondait à ce besoin.

Son succès exaspérait ses rivaux, et son éditeur n'avait pas le triomphe modeste. Aux attaques violentes dirigées contre lui, à la campagne entreprise, en 1840, par neuf des principaux journaux de New-York, aux insultes qu'ils lui prodiguaient, il répondait par des chiffres, mettant en regard le tirage réuni de ses adversaires, qui s'élevait à 36,550 exemplaires quotidiens, et celui du *Herald*, qui, à lui seul, dépassait alors 51,000, raillant les efforts impuissans des retardataires et annonçant hautement son intention de révolutionner la presse américaine.

Il le faisait comme il le disait. Imbue des traditions anglaises, la presse des États-Unis en suivait encore fidèlement les erremens. Ses articles lourds et pesans, solides, argumentatifs et signés *Honestus*, *Scævola*, *Americus*, *Publius*, *Scipio*, semblaient calqués

sur ceux d'Addison, Junius, Swift, Bolingbroke, dont ils imitaient les procédés et le style. James Gordon Bennett n'hésita pas à mettre de côté cet antique bagage. S'inspirant directement de la presse française, il lui emprunta ses alinéas redoublés, sa phrase brève et claire, sa polémique alerte et dégagée, ses articles courts, tout en multipliant les appréciations variées, et en ouvrant largement ses colonnes aux renseignemens commerciaux, financiers, politiques, littéraires, puisés aux meilleures sources.

L'annonce, admirablement comprise, puissamment encouragée et développée par lui, assurait au journal des recettes croissantes. Son éditeur n'avait pas oublié l'heureuse intervention de Brandreth. Depuis, il consacrait à cette branche importante une attention toute particulière, remaniant le système primitif, organisant un classement spécial, réduisant les prix, élargissant les cadres de sa publicité dans des proportions telles que le *Herald* du 13 avril 1869 contenait déjà quatre-vingt-seize colonnes, dont cinquante d'annonces; la composition coûtait 3,000 francs par jour et le tirage absorbait plus de 11 tonnes de papier.

La pose du câble sous-marin, la guerre de sécession, la guerre de la Prusse et de l'Autriche, la guerre de France, ne firent qu'accroître la prospérité du *New-York Herald*. Pendant la guerre de sécession, M. James Gordon Bennett affecta jusqu'à 2 millions 1/2 aux dépenses de ses correspondans spéciaux. Le discours du roi de Prusse, après Sadowa, annonçant la paix avec l'Autriche, transmis par le câble sous-marin, lui coûta 36,500 francs. Admirablement servi par des hommes de premier ordre, dirigés par son fils James Gordon Bennett junior, propriétaire actuel du *Herald*, qu'il s'associait en 1866, il devançait les informations du ministère, du *Times* lui-même, et apprenait au gouvernement anglais, qui l'ignorait encore, la victoire que les troupes britanniques remportaient, en 1868, au cœur de l'Afrique, sous les ordres du général Napier.

On n'a pas oublié la scène curieuse qui se passa, en octobre 1869, au Grand-Hôtel, à Paris, entre James Gordon Bennett junior et H. M. Stanley, reporter du journal. Appelé de Madrid par une dépêche de son chef, Stanley arrive au milieu de la nuit et se rend dans la chambre de M. Bennett.

— Qui êtes-vous?

— Stanley.

— Ah! oui. Prenez un siège. J'ai une mission à vous confier.

Puis, se levant et jetant sa robe de chambre sur ses épaules :

— Où pensez-vous que soit Livingstone?

— Je n'en sais vraiment rien.

— Croyez-vous qu'il soit mort?

— Peut-être oui, peut-être non.

— Moi, je crois qu'il est vivant, et je vous envoie le chercher.

— Chercher Livingstone? Mais... c'est aller au cœur de l'Afrique.

— Possible. J'entends que vous le retrouviez,.. où qu'il soit, et que vous m'en rapportiez des nouvelles. Ah!.. il se peut qu'il soit à court. Vous prendrez avec vous de quoi le ravitailler de tout. Arrangez-vous, mais retrouvez Livingstone.

— Avez-vous réfléchi à ce que cela pourra coûter?

— Combien?

— Burton et Speke ont dépensé entre 75,000 et 125,000 francs, et je crois bien qu'il faut calculer sur 65,000 au moins.

— Très bien! Prenez 25,000 francs; quand ils seront dépensés, prenez-en 25,000 de plus, puis encore et encore, mais retrouvez Livingstone.

Et Livingstone fut retrouvé, secouru par le reporter du *New-York Herald*, qui devint l'un des explorateurs les plus en vue du continent noir. Et le jour même où le *New-York Herald* annonçait la grande nouvelle au monde, M. Stanley avisait M. Bennett qu'il s'était engagé d'honneur à faire tenir à la famille de Livingstone les lettres ouvertes que l'illustre voyageur lui avait confiées pour être remises à sa famille aussitôt la publication du *New-York Herald*.

— Télégraphiez-les par le câble.

— Cela coûtera 50,000 francs!

— Qu'importe! Nous aurons tenu la parole donnée par vous à Livingstone.

Le fondateur du *New-York Herald* mourut le 1er juin 1872, laissant une fortune énorme et un journal dont son fils a encore accru la réputation. Stanley lui demandant un jour s'il était vrai, comme le bruit en courait, qu'il eût l'intention de vendre son journal, il lui répondait :

— Ceux qui le disent se trompent. Il n'y a pas assez d'argent dans New-York pour payer *le Herald*.

VI.

Si nous nous sommes attaché de préférence à retracer la carrière de M. G. Bennett, c'est qu'il est, dans ce domaine, ce que les Américains appellent un *representative man*. Il fut le premier à tracer la voie, le plus hardi, et devint le plus riche; mais il n'est pas le seul, il s'en faut de beaucoup, auquel son journal ait rapporté une grande fortune. L'éditeur du *New-York Times* a refusé

5 millions du sien, et à New-York on peut citer plusieurs journaux dont l'immeuble seul représente une somme supérieure. D'autres paient un loyer qui varie de 250,000 à 500,000 francs par an. La résidence particulière de l'éditeur d'une feuille importante était évaluée, en 1870, à 2 millions 1/2. On en cite un autre dont les attelages ont coûté 750,000 francs, et qui offrait 500,000 francs pour un cheval capable de battre le fameux *Dexter*. Et pourtant la plupart de ces journaux ont débuté comme le *New-York Herald*; plusieurs avec un capital d'emprunt de quelques centaines de piastres.

Nulle part ailleurs la presse n'a aussi rapidement progressé qu'aux États-Unis. La première feuille américaine parut en 1704. Jusqu'en 1723, elle fut l'unique, et tirait à 16,000 exemplaires *annuellement*. En 1870, on compte 5,871 publications, avec 1 milliard 508 millions d'exemplaires: en 1886, 14,156, dont le tirage annuel dépasse 31 milliards (1).

Si, en regard de ces chiffres, nous relevons ceux que nous donnent les autres pays, nous trouvons, en 1870, pour la France, 1,668 publications; pour l'Angleterre, 1,456; pour la Prusse, 809; pour l'Autriche, 653; et enfin pour le monde entier, moins les États-Unis, un total de 7,642 journaux et revues, et pour les États-Unis seuls un total de 5,871, plus que doublé en 1886, et porté à 14,156. On peut, sans exagération, calculer qu'à l'heure actuelle la presse américaine égale à elle seule, en importance et en tirage, celle du reste du monde.

Ces chiffres expliquent, dans une certaine mesure, les fortunes rapides faites aux États-Unis, le développement et la prospérité de la presse étant une des manifestations multiples de l'activité publique; mais le journalisme est rarement la voie adoptée par les impatiens de fortune. Les éditeurs millionnaires sont et seront toujours l'exception, et, pas plus aux États-Unis qu'ailleurs, ils ne figurent dans les premiers rangs, sauf M. Gordon Bennett. Si l'on tient pour exacte la liste publiée en Angleterre, en 1884, des douze particuliers les plus riches du monde, sous le titre de *Millionnaires, and how they became so* (2), on verra qu'elle comprend quatre grands spéculateurs américains; un seul banquier, Rothschild, l'auteur de la liste n'ayant évidemment entendu que donner le chiffre de la fortune *personnelle* du plus riche des membres de cette famille: un journaliste américain, J.-G. Bennett; deux grands négocians américains et quatre membres de l'aristocratie anglaise. Sur ces douze

(1) *History of Journalism*, by Frederic Hudson Harper. New-York.
(2) Brochure in-8°. *Tit Bits offices*, London.

notabilités, les États-Unis en comptent sept, et sur les cinq premiers rangs en occupent quatre.

Nous reproduisons cette liste curieuse, en nous bornant à convertir en francs les sommes indiquées en livres sterling :

Noms.	Nationalité.	Capital.	Revenu annuel.
Jay Gould,	Américain,	1.375.000.000	70.000.000
J.-W. Mackay,	id.	1.250.000.000	62.500.000
Rothschild,	Anglais,	1.000.000.000	50.000.000
C. Vanderbilt,	Américain,	625.000.000	31.250.000
J.-P. Jones,	id.	500.000.000	25.000.000
Duc de Westminster,	Anglais,	400.000.000	20.000.000
John-J. Astor,	Américain,	250.000.000	12.500.000
W. Stewart,	id.	200.000.000	10.000.000
J.-G. Bennett,	id.	150.000.000	7.500.000
Duc de Sutherland,	Anglais,	150.000.000	7.500.000
Duc de Northumberland,	id.	125.000.000	6.250.000
Marquis de Bute,	id.	100.000.000	5.000.000

Au-dessous de ce chiffre, il est encore bon nombre de millionnaires, même en admettant qu'on ne puisse figurer au livre d'or à moins de posséder 1 million de livres sterling. La statistique suivante, que nous empruntons à la même brochure, en évalue le nombre total à 700, ainsi répartis :

Angleterre	200
États-Unis	100
Allemagne et Autriche-Hongrie	100
France	75
Russie	50
Indes	50
Autres pays	125

Ces statistiques, ainsi que les évaluations précédentes, ne sauraient, croyons-nous, être qu'approximatives. Il est toujours difficile de connaître exactement la fortune d'un individu ; souvent ceux-là mêmes qui l'exagèrent du vivant de son détenteur en réduisent le chiffre quand il s'agit, lui mort, d'acquitter les droits de mutation. Puis, la plupart des millionnaires sont discrets d'ordinaire, et enfin on ne saurait qu'après réalisation déterminer la valeur exacte d'un portefeuille important dont les titres sont soumis à d'incessantes fluctuations de hausse et de baisse.

La plupart des grandes fortunes, déduction faite des fortunes patrimoniales aristocratiques, ont été édifiées, avons-nous dit, dans le cours des dernières années. Cela est surtout vrai, et pour les causes que nous avons indiquées, en ce qui concerne les États-

Unis. M. Jay Gould, le premier des millionnaires, le roi des chemins de fer américains, a cinquante ans à peine, et c'est en quelques années qu'il a gagné les sommes énormes qui font de lui l'homme le plus riche du monde. Son père, modeste fermier de Roxbury, dans l'état de New-York, augurait mal de l'avenir de ce fils, qu'il envoyait chercher fortune à l'âge de douze ans, lui remettant pour tout capital un vêtement de rechange et 2 shillings, ajoutant : « Tire-toi d'affaire comme tu pourras : tu n'es bon à rien ici. » Et Jay Gould s'est tiré d'affaire.

Non sans peine, à en juger par sa biographie, mais rapidement à coup sûr. Trois ans plus tard, c'est lui qui assiste les siens. Associé dans un chantier, il en devient seul propriétaire, y installe son père en qualité de gérant, et travaille nuit et jour pour conquérir un brevet d'ingénieur. A dix-huit ans, il soumissionne des travaux publics, dirige des équipes d'ouvriers, s'exerce au maniement des hommes, se surmène, tombe gravement malade, et, à peine rétabli, se remet à l'œuvre. Il crée une tannerie, fonde une ville qui porte son nom : Gouldsborough. A vingt-cinq ans, il possédait déjà 100,000 dollars. Sept ans plus tard, il décuplait son capital, inaugurant, par un terrible coup de bourse, sa prise de possession de la voie ferrée de l'Érié et sa future royauté des chemins de fer.

Mais, non plus que les royautés politiques, les royautés industrielles ou financières ne sont à l'abri des coups du sort et des haines de leurs ennemis. Plus sa fortune grandissait, plus Jay Gould voyait croître le nombre des siens. Possesseur de l'Érié, il prétendit s'adjoindre la ligne de Susquehanna, qui complétait son réseau. Il s'en porta acquéreur ; mais ses adversaires soulevèrent des contestations légales qui retardaient sa prise de possession. Il n'en tint compte, prétendit passer outre et fit occuper la voie par ses agens et ses ouvriers. Cet appel à la force exaspéra les résistances. S'il était maître d'une extrémité de la ligne, ses opposans tenaient l'autre, et l'on vit pour la première fois ce spectacle étrange d'un duel gigantesque à coups de locomotives se ruant l'une sur l'autre, amenant des renforts de centaines d'hommes à chacun des deux camps, la plus forte et la plus intrépidement chauffée écrasant sa rivale, tuant et blessant mécaniciens et chauffeurs.

Jay Gould l'emporta, par la force d'abord, légalement ensuite. Il disposait, affirmait-on, de la législature de l'état, des magistrats, de la presse. Dans cette circonstance, il n'avait pas hésité à jouer sa vie ; quelques années plus tard, il jouait sa fortune entière dans la partie la plus formidable que l'on ait encore vue aux États-Unis.

C'était en 1873, sous la présidence du général Grant. La paix était conclue entre le Nord victorieux et le Sud écrasé. Les mesures

protectionnistes adoptées avaient donné une impulsion prodigieuse au mouvement commercial de l'Union, mais le marché était encore surchargé de papier-monnaie ; l'or se maintenait à un prix élevé, accaparé qu'il était par un petit nombre de spéculateurs intéressés à soutenir les cours. Jay Gould était le plus important de tous, et telle était déjà sa suprématie financière, qu'il contrôlait en maître le marché du numéraire. Seul, le trésor public échappait à son action ; aussi suivait-il d'un œil attentif la politique du président, anxieux de connaître les mesures auxquelles il s'arrêterait quant à l'encaisse métallique du trésor, soupçonnant un mystère et peut-être un piège dans le secret soigneusement gardé et que ses émissaires ne parvenaient pas à deviner.

La baisse de l'or devait entraîner celle des actions de chemins de fer, dont il était gros porteur. D'autre part, le pays tout entier réclamait la reprise des paiemens en numéraire ; on pressait le gouvernement de prendre résolument l'initiative de ramener l'or dans la circulation ; pour cela, on lui demandait d'autoriser le ministre des finances à en vendre à la Bourse d'importantes quantités immobilisées dans ses caisses et de venir ainsi en aide aux baissiers, impuissans à tenir tête à Jay Gould et à ses adhérens. Le président et ses ministres accéderaient-ils aux demandes de l'opinion publique ?

Pour éclaircir ses doutes, Jay Gould offrit au président une fête splendide, dont on fit grand bruit ; il espérait obtenir du général Grant, dans le cours de la conversation, quelques indications sur le parti auquel le cabinet s'arrêterait, ou, à tout le moins, faire croire au public à un accord entre le gouvernement et lui, mais le taciturne président resta muet comme un sphinx. A la fin seulement, pressé de questions indirectes et d'allusions à la prospérité dont les hauts cours étaient l'indice, suivant ses interlocuteurs, il sortit de son silence pour dire que « ces hauts cours lui paraissaient plus factices que réels, et que cette bulle de savon pouvait aussi bien crever alors que plus tard. » Les ennemis de Jay Gould affirment que le lendemain il faisait savoir au général Porter qu'il mettait un demi-million en or à sa disposition s'il consentait à user de son influence en haut lieu pour obtenir que le cabinet restât neutre. Cette proposition aurait été rejetée.

L'or était à 140. Prévenu, au mois de septembre, par un de ses affidés, que le gouvernement avait décidé d'entrer prochainement en campagne en mettant à la disposition du marché des quantités d'or considérables, M. Jay Gould prit l'initiative d'une brusque hausse, et une lutte financière, comme les vieux murs de Wall-Street n'en avaient pas encore vue, s'engagea dans le *gold room*. « Dans

l'après-midi, l'or était à 144. En cette seule journée, les transactions dépassèrent 239 millions de dollars (1,200 millions de francs.) Toute l'attention se concentrait sur Jay Gould. Pendant plusieurs jours les affaires furent suspendues. De toutes les parties du monde l'or affluait à New-York. L'encaisse métallique des banques d'Angleterre et de France diminua ; le télégraphe transmettait des ordres de vente et d'achat par millions à la fois. Jamais New-York n'avait assisté à pareil spectacle : l'or montant sans cesse, gagnant vingt unités en deux jours, s'accumulant dans les mains d'un seul homme.

« Des placards affichés demandaient la tête de celui qui mettait l'état en péril ; on menaçait de le pendre haut et court. Au milieu de cette tempête, dans laquelle des fortunes sombraient en quelques instans, ce petit homme pâle, maigre, silencieux, dont le nom était dans toutes les bouches, dirigeait la campagne du fond de son cabinet, dont une bande de pugilistes armés défendait l'accès. Avec un calme imperturbable, il transmettait ses ordres, qui révolutionnaient le marché monétaire des États-Unis. Un courtier allemand, Speyer, achetait en quelques heures pour 200 millions d'or et devenait fou au milieu des menaces dont il était l'objet ; un autre, Jim Fisk, tombait la tête cassée d'une balle de revolver. »

Prises à l'improviste par cette hausse inattendue de l'or qui montait à 160 et par la dépréciation du papier et des valeurs, vingt-sept maisons de banque de premier ordre suspendaient leurs paiemens, entraînant avec elles un grand nombre de maisons de commerce. A la demande des négocians et des financiers atterrés, le conseil des ministres se réunissait à Washington. Le président et les membres du cabinet absens, mandés en toute hâte, accouraient pour conjurer un plus grand désastre. Le ministre des finances recevait l'ordre de commencer les ventes d'or et de mettre 220 millions à la disposition des banques d'état, obligées de restreindre leurs avances sur dépôts de titres (1). Mais Jay Gould avait devancé ces mesures ; opérant une volte-face hardie, profitant des hauts cours pour réaliser sur l'or, des bas cours qui entraînaient toutes les valeurs pour acheter des actions, il sortait de cette crise formidable plus riche que jamais, roi incontesté des chemins de fer américains.

VII.

Cornélius Vanderbilt fut celui des bateaux à vapeur, et il s'en fallut de peu que ce devancier de Jay Gould ne réunît entre ses

(1) *Harper's Weekly*, 4 octobre 1873, New-York.

mains le double monopole de la navigation et des voies ferrées. Quand la mort le prit, le 3 août 1876, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, le commodore, comme on l'appelait depuis plus d'un demi-siècle, n'était pas seulement l'homme le plus riche et le plus en vue des États-Unis, mais le président et le maître des plus importantes lignes de l'Union.

Né, le 27 mai 1794, d'une famille hollandaise émigrée aux États-Unis quatre-vingts ans auparavant, il fut le second d'une lignée de neuf enfans. Son père, modeste fermier de l'état de New-York, subvenait avec peine aux besoins de sa nombreuse famille. De bonne heure, Cornélius Vanderbilt dut se suffire à lui-même. La ferme paternelle était située sur les bords de l'Hudson; un chaland servait au transport des produits. Il obtint de son père qu'il lui en confiât le maniement, et il débuta par convoyer des passagers d'une rive à l'autre. Grand, vigoureux, bien découplé, marin consommé, il se fit remarquer par sa hardiesse, et, pendant la guerre de 1812, les autorités militaires de New-York s'en remirent à lui du soin de ravitailler les six forts qui couvraient la ville. Il s'en acquitta avec zèle et profit, et à dix-neuf ans il s'estimait assez bien dans ses affaires pour se marier.

A vingt-trois ans, il possédait 9,000 dollars et plusieurs chaloupes à voiles; mais l'apparition, sur les eaux de l'Hudson, des premiers bateaux à vapeur de Fulton et Livingston le fit réfléchir. Il comprit la supériorité de ce moteur nouveau, vendit ses chaloupes et offrit ses services à un nommé Gibbons, possesseur d'un steamer, et qui entreprenait de lutter contre le monopole octroyé par l'état de New-York à Fulton et à son associé. Si, plus tard, Cornélius Vanderbilt apprécia fort les monopoles de fait et en usa largement, il était alors l'adversaire décidé des monopoles légaux; aussi Gibbons trouva en lui l'homme énergique dont il avait besoin pour soutenir ses droits et faire prospérer son entreprise. L'une des rives de l'Hudson relevait des autorités de New-York, l'autre de la juridiction de New-Jersey, et la législature de cet état ne reconnaissait pas à l'état voisin le droit de concéder un monopole sur une rivière limitrophe. Jusqu'en 1829, Vanderbilt lutta sans relâche, réduisant les prix de transport, augmentant sa fortune, accroissant le nombre et la qualité de ses bâtimens.

En 1846, nous le retrouvons établi à New-York. Ses affaires avaient dû prospérer, car, dans une liste des principaux habitans de cette ville, qui ne possédait alors qu'une population de 400,000 âmes, nous relevons son nom avec l'indication suivante : « Cornélius Vanderbilt, d'origine hollandaise, 750,000 dollars. » New-York ne comptait encore que seize individus dont la fortune dépassât 1 million

de dollars; mais qui s'y souvient aujourd'hui des modestes millionnaires de cette époque : les Brandegee, Browne, Barclay, Grover, Ward, Leggett et autres?

Il avait treize enfans, dont neuf filles. De ses quatre fils, l'un, Francis, mourut en bas âge. Il les éleva durement, comme il avait été élevé lui-même. La sensibilité n'était pas sa note dominante. Despote par tempérament, il gouvernait sa famille avec une main de fer. Il n'aimait guère alors son fils aîné, William-Henry; il avait une antipathie marquée pour le second, Cornélius-Jérémiah, épileptique, irritable et sombre, indolent et joueur, dont la santé délicate l'humiliait par son contraste avec sa propre vigueur. Son favori paraissait être le cadet, George; il n'hésitait cependant pas à s'en séparer et à l'envoyer à l'école de West-Point.

De bonne heure il plaça son fils aîné en qualité de commis dans une maison de banque. William tenait de lui la persévérance, la volonté obstinée. Entré aux appointemens de 150 dollars (750 fr.) par an, il en gagnait 1,000 trois ans plus tard, s'éprenait de miss Louisa Kissam et l'épousait, malgré les remontrances de son père.

— De quoi vivrez-vous? lui demandait le commodore, déjà riche à millions.

— Des dix-neuf dollars que je gagne par semaine.

— William, je vous ai déjà dit et je vous répète que vous n'êtes et ne serez jamais qu'un sot.

Et il s'en tint là, aussi bien en fait de bénédiction paternelle que de dot. Quand, quelques années plus tard, William, qui se surmenait de travail, tomba malade et se vit dans l'impossibilité de continuer ses occupations sédentaires, il lui acheta cependant une petite ferme dont il lui fit présent, ajoutant : « Je vois bien que je suis le seul de notre race capable d'autre chose que de remuer la terre (1). »

En 1848, la découverte des mines d'or sur les rives du Sacramento provoqua une émigration considérable. La Compagnie du Pacifique, en possession du transit par Panama, transportait les voyageurs à raison de 600 dollars (3,000 fr.) de New-York à San-Francisco. Vanderbilt vit une fortune à faire en créant une concurrence, à moitié prix, par Nicaragua. Il ne se trompait pas; ses mesures furent promptement prises, et pendant plusieurs années cette ligne nouvelle lui rapporta 5 millions annuellement.

L'idée lui vint, en 1853, de se reposer de ses labeurs, de visiter l'Europe et de jouir quelque peu de son énorme fortune. Il était alors, sans conteste, l'un des hommes les plus riches des États-

(1) *The Vanderbilts*, by Croffut, 1 vol. in-8°; Griffith et Cie. Londres.

Unis; son revenu égalait celui des rois, dont il n'avait aucune des charges. Il fit construire et équiper le plus beau yacht qu'on eût encore lancé, le *North-Star*, de 2,000 tonneaux, l'aménagea comme un palais flottant, et s'embarqua avec sa famille pour visiter successivement l'Angleterre, la France, l'Italie, la Russie, la Turquie, étonnant l'Europe de son faste, mais n'oubliant pas ses humbles débuts. En arrivant à New-York, son yacht jetait l'ancre en face de la ferme où s'était retirée sa mère, qu'il vénérait. Par son ordre, on saluait de vingt et un coups de canon la vieille demeure qu'elle habitait, et il consacrait cette première journée de son retour à lui raconter ses voyages.

La guerre de sécession mit en relief certains traits de son caractère. On sait la terreur que causa l'apparition soudaine, dans les eaux de l'Union, du navire confédéré le *Merrimac*. En peu de temps, ce navire blindé et à éperon balaya les côtes des États-Unis, coulant bas les navires de guerre, capturant les bâtimens de commerce, jusqu'au jour où l'arrivée du *Monitor* le contraignit à se réfugier dans une anse du James-River. Mais on craignait que le *Merrimac*, de marche supérieure, ne réussît à éluder la vigilance de son rival et à reprendre le large. Dans cette conjoncture, le président Lincoln fit appeler Vanderbilt pour lui demander son concours.

— Combien prendriez-vous pour immobiliser le *Merrimac* ou lui barrer la route?

— Mon concours n'est pas à vendre, et je ne suis pas homme à spéculer sur les malheurs de mon pays.

L'entretien était mal engagé. Le président restait perplexe, embarrassé. Le commodore rompit enfin le silence :

— J'ai un navire que je crois de taille à se mesurer avec ce corsaire. Donnez-moi les hommes, je prendrai le commandement et me charge de cette affaire. Je n'y mets qu'une condition, c'est d'être maître absolu de mes mouvemens et de ne relever en rien de l'amirauté.

Le président se confondit en remercîmens. Trente-six heures après, le *Vanderbilt*, le plus rapide et le plus solide bâtiment de sa flotte, son orgueil, celui qu'il avait fait construire d'après ses plans et des plus coûteux matériaux, pénétrait dans le James-River, aux applaudissemens de la garnison de la citadelle Monroe. Le commodore, alors âgé de soixante-sept ans, le dirigeait lui-même et répondait avec sa brusquerie habituelle à l'officier qui se rendait à son bord et lui demandait ce qu'il pouvait faire pour lui venir en aide :

— Rien autre chose que vous tenir tranquille et me laisser faire.

Et il manœuvra si bien que le *Merrimac*, bloqué, n'osa pas se mesurer avec ce redoutable adversaire et dut désarmer dans son anse.

Ce danger écarté, Vanderbilt remit à un officier de marine le commandement de son navire, offrant au gouvernement d'en disposer jusqu'à la fin de cette guerre, qui devait, outre ses contributions volontaires, lui coûter la vie de son fils favori. La paix conclue, le gouvernement garda le *Vanderbilt*, faisant voter par le congrès des remercîmens à son généreux propriétaire. Vanderbilt accueillit fort mal la délégation chargée de lui remettre copie des résolutions du congrès, demandant si c'était ainsi que devait se conduire un grand pays, et de quel droit il s'appropriait ce qui n'était qu'un prêt. Déconcertés, les délégués lui représentèrent qu'il devait y avoir un malentendu et qu'on lui rendrait son navire.

— Allez au diable! répliqua le commodore exaspéré, et gardez-le, puisque vous l'avez pris. Ce n'est pas une affaire pour moi, il m'en reste bien d'autres.

Et il disait vrai. Sa flotte comptait alors près de cent navires, disséminés sur toutes les mers.

La mort de son fils cadet, son favori, lui fit enfin tourner les yeux vers William, son aîné, qui menait habilement sa ferme et commençait à prospérer. Il l'observait avec attention, sans l'aider toutefois, désireux de voir s'il se tirerait seul d'affaire. Une circonstance singulière lui fit bien augurer de l'avenir de ce fils et amena entre eux un rapprochement inattendu. William offrit un jour à son père de lui acheter le fumier de ses écuries. Il en avait besoin pour sa ferme, et le transportait chez lui de l'autre côté de la baie à bord d'un chaland.

— Combien m'en donneras-tu? dit le commodore.

— Quatre dollars le chargement.

— C'est entendu, répondit le commodore, plus convaincu que jamais que son fils n'entendait rien aux affaires, le prix proposé étant double de celui qu'il eût accepté.

Le lendemain, il se rend au débarcadère et y trouve son fils. Le chaland, chargé, allait mettre à la voile.

— Combien de chargemens y a-t-il là, Bill?

— Combien?.. mais un seul.

— Allons donc! Il y en a trente au moins.

— Du tout. Quand je traite pour un chargement, j'entends tout ce que le chaland peut porter.

Et il prit le large, laissant le commodore stupéfait. Le matelot témoin de l'anecdote ajoutait : il resta là tant que le chaland fut en

vue, et m'est avis qu'à dater de ce jour il se fit une tout autre idée de la capacité de M. William (1).

Peu après, en effet, il l'appelait à New-York, l'associait à ses affaires et se déchargeait peu à peu sur lui de l'écrasant fardeau de ses entreprises multiples.

Il avait soixante-dix ans quand, tout à coup, renonçant à la navigation, il vendit sa flotte et tourna son attention du côté des chemins de fer. On s'en étonna fort, et ses amis ne se firent pas faute de prédire qu'il allait compromettre dans ces spéculations nouvelles pour lui son immense fortune. Il n'en fut rien; il opéra si habilement sur ce nouveau terrain qu'il la doubla. En 1862, il achète le chemin de fer de Harlem; celui de l'Hudson en 1863. Ses rivaux font baisser le cours des actions; il reprend sous main toutes celles qui sont offertes. On multiplie les ventes, il multiplie les achats. Il sait qu'il a tous les titres, que l'on opère à découvert, il attend; puis, quand vient l'heure de la livraison, il fait monter les prix, tient ses ennemis à la gorge et ne les lâche qu'après leur avoir fait payer cher les frais de la campagne.

En 1864, il s'empare de la ligne de Central, puis de celle de l'Érié, soutenant contre Drew, Gould et James Fisk une lutte acharnée; un moment, sur le point de succomber, James Fisk ayant créé des titres faux dont il inonde le marché; mais sa persistance l'emporte, il les tient enfin à sa discrétion et leur fait payer 9 millions de dollars (45 millions de francs) d'indemnité. En cinq années, il ajoutait à sa fortune 125 millions de francs. Il avait alors quatre-vingts ans, et sa charpente solide, sa puissante ossature, semblaient défier la vieillesse. Sa mémoire prodigieuse et tenace lui permettait de suivre sans effort ses entreprises multiples et d'en embrasser l'ensemble. Rarement il consultait ses livres, mais fréquemment un petit carnet de quelques sous qui ne le quittait pas et qu'il surchargeait d'hiéroglyphes indéchiffrables pour tout autre que pour lui. Brouillé dès son enfance avec l'orthographe, il était incapable de rédiger une lettre sans fautes, et jusqu'à la fin de ses jours il écrivit *boylar* pour *boiler*. En revanche, il dictait avec une netteté et une concision remarquables. Ses lettres étaient des modèles de brièveté, et le plus sûr moyen de l'irriter était de lui écrire longuement.

— On peut tout dire en une page, affirmait-il. Ceux qui en écrivent deux sont des idiots qui gaspillent plus de mots qu'il n'est nécessaire.

Il en était ménager, aussi bien dans sa correspondance que dans sa conversation, parlant rarement de lui-même, simple dans ses

(1) *The Vanderbilts*, p. 62.

goûts, n'ayant d'autre passion que le whist. A quatre-vingt-un ans, il se laissa aller pour la première fois peut-être à un accès d'orgueil :

— Depuis que je suis né, dit-il, j'ai gagné en moyenne 1 million de dollars (5 millions de francs) par année, mais ce qui m'en plaît le plus, c'est que j'en ai fait gagner chaque année trois fois autant à mes concitoyens.

Il disait vrai, mais ne disait pas tout. A cette époque, il était l'homme le plus riche du monde, plus riche qu'Astor et Stewart, qui le précédaient de peu dans la tombe. Outre les legs particuliers qu'il faisait et qui dépassaient 75 millions de francs, il laissait en mourant 450 millions de francs à son fils aîné William H. Vanderbilt.

Une pareille fortune est un pesant fardeau. William H. Vanderbilt en fit l'épreuve, et bien souvent il regretta, au milieu de sa royale opulence, dans son palais de la cinquième avenue, orné de tableaux de grand prix et d'objets d'art, le temps heureux où il vivait sans soucis dans sa ferme de Staten-Island. Il tenait de Cornélius Vanderbilt l'intelligence des affaires, la volonté et la persévérance ; de sa mère une nature généreuse et simple ; mais il ignorait l'art que possédait son père, de s'abstraire des préoccupations, de déposer chaque soir le fardeau du jour pour le reprendre, reposé, le lendemain. Il n'avait ni sa robuste santé ni sa merveilleuse facilité de travail. Il y suppléait par un labeur opiniâtre. Sous son habile administration, sa fortune grandissait toujours, mais ses forces s'usaient.

Ce millionnaire se lamentait de l'être ; ce simple citoyen, plus riche qu'aucun souverain, en butte à la haine des uns, à l'envie des autres, aux convoitises de tous, assailli de lettres menaçantes ou suppliantes, point de mire de mille intrigues, pliait sous le fardeau de son opulence. « Une fortune de 200 millions de dollars (plus de 1 milliard de francs), écrivait-il à un de ses amis, est un fardeau trop lourd pour un homme. Ce poids m'écrase et me tue. Je ne veux pas imposer une pareille situation à l'un de mes fils. Je n'en recueille aucun plaisir, je n'en retire aucun bien. En quoi suis-je plus heureux que mon voisin qui possède un demi-million ? Il goûte mieux que moi les vraies jouissances de la vie. Sa maison vaut la mienne, sa santé est meilleure, il vivra plus longtemps, et lui, du moins, peut se fier à ses amis. Aussi, quand la mort me déchargera des responsabilités que je porte, j'entends que mes fils se partagent, avec cette fortune, les soucis qu'elle impose. »

Il mourait un an après, laissant en dons et charités 500 millions de francs, et léguant à chacun de ses deux fils, Cornélius et W.-

liam, déjà immensément riches, 250 millions de francs. Sa mort fut un événement à New-York, et le *Sun*, parlant de son testament, disait :

« Jamais homme ne signa pareil document. On a vu des rois mourir laissant d'immenses trésors, des empereurs ont pris la fuite emportant dans leurs fourgons des coffres regorgeant de richesses; des financiers ont jonglé avec des millions ; des banquiers ont édifié des fortunes ; mais jamais on n'a vu un simple particulier distribuant à sa guise, en munificences incalculables, millions sur millions en espèces solides et palpables. L'imagination reste confondue devant ce ruissellement d'or, devant ces centaines de millions, mots dont le sens et la signification échappent à l'entendement, dont on ne peut se rendre compte qu'approximativement et par comparaison, réalités pourtant, que la volonté d'un homme distribue à droite et à gauche comme s'il s'agissait de pommes mûres. »

VIII.

Ainsi que tous les hommes partis de rien et parvenus à une fortune colossale, le fondateur de la dynastie des Vanderbilt eut des détracteurs et des ennemis, et ce n'est pas l'un des moins curieux spectacles que nous offre la démocratie américaine, celui d'un millionnaire défendu par les ouvriers; des membres de la puissante corporation des *Chevaliers du travail* proclamant hautement l'utilité et la légitimité du capital. « De quel droit prodigue-t-on à cet homme des épithètes offensantes? s'écriait l'un d'eux dans un *meeting* public. Les 10 millions d'ouvriers auxquels il amenait de Chicago les blés nécessaires à leur subsistance, les centaines de millions de voyageurs qu'il transportait sur ses bateaux à vapeur et ses chemins de fer, ont tous bénéficié de son esprit d'entreprise. Pas un sur cent mille ne l'a vu, ne le connaît, ne saurait juger l'homme privé, ses qualités ou ses défauts. Nous parlons des capitalistes comme si leur fortune ne profitait qu'à eux ; mais que faisait Vanderbilt des sommes énormes que marchandises et voyageurs accumulaient dans ses caisses? Il salariait des milliers d'ouvriers et d'employés, construisait une voie ferrée de New-York à Chicago, réduisait le prix des transports. Il édifiait un palais, dites-vous, et l'ornait d'œuvres d'art? Mais cela représentait une bien minime fraction des sommes employées par lui pour créer de nouveaux moyens de communication, construire des bateaux plus solides et plus vastes. S'il ne l'eût pas entrepris, un autre l'eût fait; soit, mais, comme lui, cet autre en eût retiré les mêmes avantages. Souhaitons plutôt que le pays continue à pro-

duire de pareils hommes. Il en faut pour perfectionner notre organisation commerciale et l'amener à un point tel que nous puissions nous procurer au taux le plus minime possible les nécessités et le confort de la vie (1). »

Ces protestations éloquentes et sincères ont toutefois peu de chances de prévaloir contre les revendications socialistes, et de calmer les appréhensions, plus dignes d'intérêt, de la grande masse du public, qui, aux États-Unis, s'alarme et s'inquiète de l'accumulation croissante des capitaux dans un petit nombre de mains. Ces appréhensions se sont fait jour dans un curieux volume, publié à Boston par MM. Houghton, Mifflin et Cie, sous le titre de : *Certain dangerous tendencies in American life*. L'auteur insiste sur les dangers que font courir à la république et à l'ordre social les moyens d'action dont disposent des syndicats puissans, dirigés par des hommes colossalement riches. Il signale l'influence qu'ils exercent sur la presse, dont ils possèdent les principaux organes, et à l'aide de laquelle ils dirigent l'opinion publique et dictent des lois aux législateurs. A l'en croire, cette mainmise sur le pouvoir législatif serait absolue.

Il signale aussi, et avec non moins de force et de preuves à l'appui, l'idée, chaque jour plus répandue, qu'un gouvernement fort est devenu nécessaire, que le suffrage universel n'a pas répondu à ce que l'on attendait de lui, que les masses, incapables de gouverner, confient le pouvoir aux médiocrités, qu'enfin la constitution n'a pu prévoir des périls inconnus à l'époque où on l'a rédigée et votée, et qu'elle ne fournit aucun moyen de les conjurer. Il résume les aspirations actuelles des classes ouvrières et moyennes, qui réclament : la suppression des syndicats financiers ; l'établissement d'une taxe progressive sur le revenu, et limitative quant au chiffre de la fortune ; l'interdiction de posséder et détenir au-delà d'une certaine quantité de terres.

Aux États-Unis comme ailleurs, et plus qu'ailleurs peut-être, les grandes fortunes, récentes et soudaines, ont éveillé de terribles animosités, et cependant, aux États-Unis plus que partout ailleurs, elles sont, pour la plupart, aux mains de gens sortis des classes populaires, artisans de leur prospérité. Bien peu remontent à une ou deux générations, et, de toutes les aristocraties, celle de l'argent semble à coup sur la plus démocratique, puisqu'elle seule est accessible à tous et que tous y peuvent prétendre. L'envie ne suffirait donc pas à expliquer les sentimens complexes qu'inspire la ploutocratie aux masses américaines. Elles voient en elle un danger

(1) *A plain man's talk on the Labour question ;* Harper, New-York.

pour l'état, une menace pour les institutions sociales, un facteur nouveau qui s'impose aux appréhensions de tous.

Dans un livre récent : *Wealth and progress* (1), l'auteur, M. George Gunton, a mis en un jour saisissant l'acuité de ces haines modernes ; il en donne ses raisons et insiste particulièrement sur les dangers de cette demi-science économique qui égare et trouble les instincts les plus droits. A cela nous ne contredisons pas, mais, suivant nous, il faut remonter plus haut que les théories socialistes allemandes, d'importation et surtout d'acclimatation récente, pour retrouver les causes premières de l'état d'esprit actuel.

Ces causes, nous les discernons ailleurs. De grandes déceptions expliquent ces rancunes profondes. Par des voies différentes, les États-Unis se trouvent aboutir aux mêmes résultats que l'Europe : à de grandes fortunes contrastant avec de grandes misères, au socialisme menaçant, à la haine des classes, à tout ce que leurs publicistes et leurs hommes d'etat avaient signalé, dans l'ancien monde, comme la conséquence inévitable des institutions monarchiques. Pendant un demi-siècle, de 1800 à 1850, ils avaient vu se dérouler avec une incomparable grandeur le rêve humanitaire et religieux des *Pilgrim Fathers;* la république naissante devenait, ainsi qu'ils l'avaient souhaité, l'asile, le refuge des déclassés, des malheureux, des dévoyés du monde entier, le vaste creuset où venaient se fondre, s'épurer les misères humaines, et d'où surgissait l'état modèle, unique, donnant à l'univers étonné le spectacle d'un peuple enrichi par le travail, moralisé par le christianisme, réalisant enfin l'idéal de tolérance et de liberté vainement poursuivi par les sages, les philosophes, les penseurs de tous les temps et de toutes les races.

De ces misères accumulées faire une richesse ; de ces émigrans en haillons, des citoyens libres ; de ces cœurs ulcérés de haines et de colères, des âmes chrétiennes ; de ces femmes perdues, d'honnêtes mères de familles ; de ces enfans ignorans, des hommes instruits ayant conscience de leurs devoirs et de leurs droits ; de tous enfin des membres utiles d'une communauté fraternelle, telle était la généreuse vision des pères de la république, des prédicateurs, des missionnaires de Boston, des admirateurs de Washington. Au grand air de la liberté, les utopies malsaines se dissiperaient devant la véritable égalité d'une aisance générale ; les haines socialistes désarmeraient ; l'effet disparaîtrait avec la cause.

Et pendant plus d'un demi-siècle, les faits leur avaient donné raison. La misère semblait inconnue sur ce sol fertile ; inconnus

(1) 1 vol. in-8°, Macmillan et Ce. Londres.

aussi le luxe d'une cour, l'opulence d'un petit nombre insultant à la pauvreté de tous ; inconnues, ces grandes fortunes héréditaires, apanages d'une aristocratie dominatrice et exclusive. Mais en peu d'années tout change. Brusquement on se trouve en présence d'un état de choses nouveau, d'une lutte pour l'existence aussi âpre qu'en Europe, d'un peuple d'ouvriers dont la vie précaire oscille entre la grève volontaire et le chômage imposé, d'une oligarchie disposant d'énormes capitaux en face d'organisations ouvrières comptant leurs adhérens par centaines de mille. D'un côté, l'argent ; de l'autre, le nombre; partout la lutte.

Du premier coup, dans cette voie nouvelle, les États-Unis ont dépassé l'Europe. Chez eux, semble-t-il, tout prend des proportions démesurées ; la vie, plus intense, aboutit à des manifestations plus puissantes ; l'effort, plus vigoureux, à des résultats plus grands. Aussi les voyons-nous, dans cette course aux millions, dépasser en quelques années la riche Angleterre, conquérir les premiers rangs au livre d'or des millionnaires, et parer leurs opulentes héritières des plus nobles titres de la vieille aristocratie européenne.

Si chez eux les fortunes sont plus gigantesques, elles sont encore et pour le moment, moins nombreuses qu'en Angleterre. L'étude comparative des grandes fortunes britanniques nous montrera toutefois que, dans le Royaume-Uni comme en Amérique, la plupart des millionnaires se recrutent parmi les classes moyennes. Les Astor et les Stewart, les Belmont, les Westmore et les Lorillard de New-York, les Munn de Chicago, les Lyman et les Perkins de Boston, ne sont pas les seuls représentans de la démocratie millionnaire. En Angleterre aussi, la classe moyenne, et même ouvrière, voit nombre des siens s'élever aux premiers rangs. L'exemple de sir Robert Peel, partant de rien pour conquérir, avec une grande fortune, la situation la plus élevée à laquelle un homme puisse aspirer dans son pays, a eu des imitateurs, et si son génie politique eut peu d'égaux, bien d'autres ont su l'égaler et le devancer dans le domaine du commerce et de l'industrie. Les Budgett de Bristol, les Brassey et les Rytand de Manchester, les Young et les Napier de Glasgow, les Moore, les Cowen, les Guy de Londres, tous sortis des rangs du peuple, ont aujourd'hui des successeurs plus riches qu'eux, dont l'opulence démocratique peut lutter avec celle de la plus puissante aristocratie du monde.

George Peabody, aussi connu comme millionnaire que célèbre comme philanthrope, s'adressant un jour à un nombreux auditoire de jeunes écoliers américains, leur disait, emporté par la chaleur de son allocution, que chacun d'eux pouvait, s'il le voulait, devenir aussi riche que lui. Or, il venait de remettre 2 millions 1/2 à la

ville de Baltimore pour un institut, 10 millions à la ville de Londres pour construire des maisons ouvrières, 15 millions aux états du Sud pour des écoles publiques, sans compter nombre d'autres donations.

L'assertion était hasardée alors; elle le serait plus encore aujourd'hui. Il y a limite à tout, et les États-Unis eux-mêmes s'accommoderaient mal de quelques centaines d'individualités aussi colossalement riches que l'est M. Jay Gould et que l'était M. William H. Vanderbilt. Tout d'abord, il va sans dire que la quantité de numéraire existant dans le monde serait loin d'y suffire. Les calculs les plus autorisés (1) évaluent, en effet, à 18 milliards 750 millions la valeur de l'or monnayé, et à 15 milliards la valeur de l'argent monnayé en circulation dans le monde entier, soit 33 milliards 750 millions en numéraire, et 19 milliards 125 millions en papier-monnaie, ensemble 52 milliards 875 millions.

A ces chiffres il convient d'ajouter, pour se rendre un compte exact de la quantité d'or et d'argent que l'univers possède, celle qui est immobilisée en objets fabriqués, bijouterie, orfèvrerie, etc., dont le total est évalué, au minimum, à 25 milliards. Enfin, et ce qui n'est pas pour décourager les chercheurs de trésors, des calculs, qui ne sauraient être qu'hypothétiques (2), portent à 15 milliards la valeur des métaux précieux enfouis dans des cachettes ou engloutis par la mer. Les statistiques américaines nous donnent, pour une population de 52 millions d'habitans, une circulation totale de 7 milliards 505 millions numéraire et papier-monnaie. Il convient d'ajouter que les mêmes statistiques évaluent à 294 milliards la richesse totale de la grande république, et que chaque année cette richesse s'accroît et cette population s'augmente.

Il n'en est pas moins vrai que l'équilibre est rompu; que l'aisance générale moyenne fait place à la misère et à l'opulence; que la vieille Europe et la jeune Amérique se trouvent en face des mêmes problèmes, et que, par un étrange revirement des choses d'ici-bas, ces problèmes semblent plus compliqués et plus menaçans là où, hier encore, on niait qu'ils pussent être jamais posés.

C. DE VARIGNY.

(1) *Extracts from Report of the U. S. Mint to Treasury Department*, 1882.
(2) *Deutsches Handelsblatt;* Bremen.

UN

GAULOIS DE LA RENAISSANCE

ÉTIENNE PASQUIER.

S'il est vrai que la gloire des bonnes lettres soit d'accroître l'humanité des hommes en enrichissant leur âme, il doit paraître intéressant d'étudier les écrivains de la renaissance : en aucun temps, croyons-nous, les lettres n'ont fait au monde des dons plus magnifiques et plus rapides; comparer l'honnête homme du siècle de Louis XIV au Gaulois du commencement du XVIe siècle, c'est mesurer le progres que la renaissance a fait faire à la pensée française.

Les écrivains de la renaissance sont des Gaulois qui changent. On ne les sent bien, on ne les goûte guère, qu'en les comprenant ainsi. Leur effort afin de s'améliorer et de devenir plus grands, leur rêve généreux et confus de gloire pour eux et pour ceux qui les suivront, sont ce qui plaît le plus en eux. Nous les estimons en raison de leur courage, de leurs intentions, de leur zèle à nous initier aux belles pensées des étrangers, bien plutôt qu'en raison de leurs livres mêmes. Ceci pourtant n'est vrai ni de Rabelais ni de Montaigne ; mais la fortune du nom d'Amyot, simple traducteur de Plutarque, n'en est-elle pas une preuve? L'histoire littéraire n'a pas exigé des hommes du XVIe siècle, pour garder pieusement leur mémoire, qu'ils eussent fait œuvre de génie : elle les honore pour les générations qu'ils ont préparées.

Ce que nous avons voulu chercher dans les ouvrages d'Étienne Pasquier, c'est lui; ce qui de lui nous occupe, c'est le Gaulois aux prises avec les influences de l'antiquité et s'en modifiant. Il est au nombre des plus propres, le plus propre peut-être, à servir de sujet pour une telle étude psychologique. Puisse celle que nous allons entreprendre intéresser! On voudra bien y pardonner des réflexions générales, un peu longues peut-être, et cependant indispensables à l'intelligence de notre matière : par exemple, il faut bien, avant tout, tâcher de définir ce qu'est un Gaulois, puisque Pasquier, tout le premier et tout le long de ses œuvres, s'y est plaisamment mépris ; un peu plus tard, ce ne sera pas un hors-d'œuvre que d'examiner ce qu'un Gaulois peut gagner au commerce des anciens, puisque Pasquier est, par définition, un Gaulois à l'école de Rome.

I.

Nous disons que Pasquier, quelque prix qu'il mît à la qualité de Gaulois et tout Gaulois qu'il fût né, vécut dans d'étranges erreurs sur le sens qu'il convient de donner au mot Gaulois. Le fait est piquant; ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'à l'heure actuelle encore, bon nombre des gens qui font profession ouverte de sympathie ou de dédain pour le Gaulois n'ont point cependant de sa nature et de ses origines une idée plus juste que Pasquier.

Leur erreur capitale vient de ce qu'ils veulent se figurer, de ce qu'ils tiennent à se figurer le Gaulois comme le pur descendant des *Galli*, premiers habitans de notre sol. Amédée Thierry, l'auteur de l'*Histoire des Gaulois*, a flatté complaisamment leur manie, quand il écrivit que le caractère des Galli se continue dans celui des Français à toutes les époques et malgré le mélange des races par invasion et conquête. Pasquier s'obstinait à se considérer comme un Gallus; il faisait bon marché du sang latin, qu'il tenait sans doute pour être d'inférieure qualité, les Romains n'ayant conquis les Gaules qu'à la faveur de *nos* divisions; et quant au sang franc, bien qu'il en eût plus d'estime, et reconnut qu'à la longue « les braves Français (Francs) se naturalisèrent dans notre pays comme légitimes Gaulois, » il ne l'acceptait pas davantage, puisqu'il croyait utile d'établir que *notre* valeur égalait celle des Francs et qu'il fallut sans doute un décret divin pour *nous* réduire et *nous* faire passer sous leurs lois. Pasquier eût été fort en peine, à la réflexion, de dire si, parmi ses ancêtres, il comptait plus de Gaulois, plus de Romains ou plus de Francs, et chacun de nous éprouverait même embarras. Nous

sommes, et Pasquier le savait, et nul ne l'ignore, une race croisée, recroisée et encore croisée. Les moins Gaulois des Français actuels sont bien, ce semble, les Bretons, race rêveuse et de gestes graves, et cependant n'est-ce pas d'après ces Celtes qu'il convient de nous faire une imagination des Gaulois leurs frères? L'homme dit Gaulois est donc très mal nommé : il n'a rien ou presque rien du Gaulois, du Gallus ; c'est Gallo-Romain qu'il faudrait l'appeler, car c'est bien au Gallo-Romain qu'il ressemble le plus, au Gallo-Romain en qui rien ne se retrouve du Gallus, et qui n'est, à bien prendre, qu'un Romain, mais un Romain de paix et de jouissance, un Romain déchu et content. Plaute, le comique favori de la plèbe romaine, de cette plèbe qui a passé son âme au Gallo-Romain, est presque un Gaulois. Une grande partie de la race gallo-romano-franque ou française, le peuple et la moyenne classe des villes surtout, garda le dépôt de l'esprit gallo-romain en l'augmentant encore d'un supplément de bonne humeur, supplément venu peut-être pour une part du bon équilibre du sang que le mélange des races avait produit ; elle garda cet esprit à travers tout le moyen âge, pendant qu'à côté d'elle circulaient les grands courans de passion chevaleresque et de passion religieuse créés par les traditions franques et par l'inspiration évangélique. Pasquier fut un de ceux qui héritèrent, au XVIe siècle, de l'esprit gallo-romain : il se le reconnut, l'aima en lui, et, comme tout le monde, l'appela gaulois. Cette appellation si défectueuse doit certainement son origine, les ouvrages de Pasquier suffiraient à le démontrer, au sentiment de vanité qui persuade les hommes de reculer aussi loin que possible dans la nuit des temps la chaîne des ancêtres.

Ce n'est pas seulement parce que Pasquier écrivit les *Ordonnances d'amour* et badina en vers sur la puce de Mlle des Roches, qu'il nous apparaît comme un Gaulois. L'attirail varié des farces grasses, dites gauloiseries, que les générations de nos pères se sont légué comme un précieux héritage en se passant la consigne qu'il en fallait rire, est bien l'un des attributs du Gaulois, mais non son attribut essentiel. De l'avoir su créer et de s'en pouvoir réjouir avec autant de persistance demandait, à la vérité, la gaîté facile et large, ou, si l'on veut, « la vieille gaîté française, » et je ne sais aucun peuple du monde qui fût, à l'égal du nôtre, capable de s'amuser franchement et longtemps des apothicaires et de leurs œuvres ou de la substance la plus grossière de la trame de l'amour. Mais les noms de Régnier, de Molière, de La Fontaine, viendraient immédiatement aux lèvres de qui ne croirait pas superflu de prouver que la « vieille gaîté française » a mis en œuvre d'autres objets. Pasquier lui indiqua formellement sa voie : elle devait s'inspirer de

la *Farce de Patelin*, qui lui semblait le chef-d'œuvre du génie national. Des écrivains de tout pays ont observé le spectacle humain pour en faire la satire amère ou joyeuse ; des Français savent seuls le regarder et le traduire à la gauloise. Un bon sens plus pratique qu'élevé, une aptitude singulière et presque de l'instinct pour découvrir ce qui s'en écarte, la puissance de la verve, le mouvement dont est emportée la pensée dans une phrase tout en couleur et d'une clarté limpide, sont très certainement quelques-uns des traits généraux dont le Gaulois doit être marqué. Le plus souvent il gouverne sa conduite et juge celle d'autrui d'après des principes qui n'ont rien de supérieur ; ne cherchez en lui ni préoccupation métaphysique, ni grandes et belles amours, ni bien vive charité ; tirer de la vie le meilleur parti possible, en restant *brave homme* pour la tranquillité de sa conscience, est son principal idéal ; l'intérêt bien compris est la base de sa morale, et généralement il comprend que son intérêt est de ne pas se tourmenter des choses. Il est cependant très susceptible de s'éprendre de gloriole ; de la vraie gloire, point.

On ne sait presque rien de la naissance d'Étienne Pasquier. Il aimait à parler de ses affaires, et, plus vraisemblablement par orgueil que par modestie, ne nous a jamais rien dit de sa famille. D'après d'Hozier, il serait fils d'un archer de la garde du roi, petit-fils d'un sergent à verge, et la fortune de son grand-père aurait été confisquée pour un acte regrettable de violence. Né, en 1528, à Paris, il dut grandir dans un entourage de médiocre distinction, parmi des hommes et des femmes au parler gras, amis de la bonne chère et du rire facile, et que l'exemple de l'aïeul avait rendus parfaitement sages. Puis sa personnalité gauloise ainsi formée reçut l'influence de la littérature antique.

II.

Pasquier entrait dans la vie au temps du plus grand engouement pour Rome et la Grèce. Tandis qu'il étudiait les lois, tant en France qu'en Italie, sous Hotman, Baudouin, Cujas, Alciat, Socin, il cultivait déjà les lettres ; quand il fut au barreau de Paris, il consacrait une bonne part des trop nombreux loisirs que lui faisait son obscurité à lire les vieux auteurs, à fréquenter les chefs du mouvement littéraire nouveau, et, s'enflammant au commerce des uns et des autres, il méditait sur les moyens de régénérer notre pensée et nos livres.

On ne saurait fixer au juste la doctrine littéraire ou, si l'on veut, le programme de Pasquier : doctrine et programme ne furent,

semble-t-il, jamais bien arrêtés en son propre esprit. Ce qui, dans toutes les façons de penser des hommes du XVIe siècle, apparaît le plus clairement, c'est une extrême confusion, c'est l'embarras de concilier entre elles les choses opposées qui, sorties récemment et toutes à la fois de la nuit, réclament de la place au soleil. Ainsi que du Bellay et Ronsard, Pasquier, à la lecture des beaux livres sonores de l'antiquité romaine où revient sans cesse le mot *patria*, sent se développer en son âme le sentiment, presque nouveau, fort obscur chez les générations antérieures, de la patrie française. Cette France dont on prend tout à coup pleine conscience, on se sent honteux de la trouver très inférieure sous de certains rapports, notamment par sa littérature et sa langue, aux patries antiques : on se jure de lui donner les gloires qu'elle n'a pas ; on ira chercher chez les nations rivales de quoi les égaler ; on les pillera, on les dépouillera, on se parera et se gorgera du butin ainsi fait, mais cependant par jactance patriotique on médira d'elles, on les dépréciera, on assurera qu'on les valait bien. Spectacle comique et respectable ! Étienne Pasquier nous le donne d'un bout à l'autre de l'œuvre qui reflète sa pensée trouble.

Nous venons de dire que le sentiment de la patrie était presque nouveau : ceci demande d'être expliqué. Certes, on ne saurait oublier ni Bayard, ni Jeanne d'Arc, ni du Guesclin, ni les chevaliers du moyen âge mourant pour *la douce France*, ni nos rois travaillant au milieu de leurs légistes, avec un génie héréditaire, à la formation du territoire bien-aimé : des marches de la Lorraine aux grèves bretonnes, dans l'âme de la bergère comme dans celle du petit seigneur, comme dans celle du chevalier, comme dans celle du roi, apparaît depuis des siècles, sous le souvenir orgueilleux et confus de la puissance du vieil empereur des légendes, Charlemagne, ce qu'on pourrait très justement nommer : l'instinct passionné de la patrie française. La flamme sacrée naît, puis éteinte renaît, et renaît encore, admirable phénomène, juste aux temps qu'il faut pour le salut du grand être noble en train de se former : elle brille aux heures de crises suprêmes et dans l'enivrement des triomphes. Mais avec la renaissance seulement, le patriotisme devient un sentiment raisonné, classé, dénommé, qui se fixe dans certains cœurs, tout comme le sentiment du devoir féodal et celui de l'honneur militaire habitaient les cœurs des chevaliers. Il sourd d'abord à ceux qui lisent les Latins, poètes en quête d'inspiration nouvelle, gens de robe amis des loisirs studieux ; Joachim du Bellay crée le mot *patrie;* les parlementaires commencent à aimer le roi surtout parce qu'il incarne la France; il est vrai que pour ce motif ils l'aiment double. Les hommes d'épée garderont longtemps encore, pour la plupart, la tradition féodale, c'est-à-dire la fidélité

au seigneur ; le roi continuera d'être surtout le premier seigneur de France, à leurs yeux. Jusqu'à la renaissance, les chevaliers, dépositaires des idées et des sentimens d'origine franque, ont eu une incontestable supériorité morale, celle du dévoûment et de l'héroïsme, sur le reste de la nation confiné dans les horizons étroits et vulgaires de la tradition gallo-romaine, ou, si l'on veut, gauloise ; voici que les bourgeois vêtus de la robe lisent les sages de l'antiquité comme jamais ne les ont lus leurs ancêtres les légistes ; au lieu des quelques éclairs de la pensée gréco-latine que des livres rares et mal choisis faisaient parvenir aux hommes du moyen âge, cette pensée tout entière leur arrive en sa gloire ; ils lui ouvrent leur intelligence et leur cœur, se font une âme romaine, s'animent de sentimens plus hauts encore que les sentimens du passé ; ils deviennent la raison même de la nation ; c'est des beaux secrets de leur esprit que la nation, avide de se renouveler pour la vie moderne, s'emparera deux cents ans plus tard avec une hâte brutale et funeste pour faire la révolution.

Étienne Pasquier fut des premiers à découvrir clairement la patrie française dans les livres latins. Il en conçut tout aussitôt du dépit et de la jalousie. Nombreux sont les passages de ses œuvres où il tâche d'établir que nous valons les Romains, que nous valons mieux qu'eux. Il estime que c'est une faiblesse d'esprit de s'incliner devant la prétendue supériorité de Rome. N'avons-*nous* pas, dit-il gravement, vaincu Rome sous Bellovèse, saccagé Rome sous Brennus, terrifié Rome mainte autre fois encore, jusqu'à lui faire proclamer le *tumultus?* César, revenant des Gaules, n'a-t-il pas triomphé de Rome grâce aux Gaulois? Charlemagne n'a-t-il pas été empereur de Rome? Les croisés ne sont-ils pas allés à Byzance, cette seconde Rome? Les souvenirs de Charles VIII et ceux du connétable de Bourbon sont encore frais dans la ville des papes! Dans les lettres mêmes, nous valons pour le moins cette fameuse Rome : qui ne sait que les druides possédèrent la plus belle philosophie qui fut jamais, qu'ils en influencèrent la Grèce, que leur littérature orale fut sans rivale et qu'ils eurent le seul tort de ne pas écrire? Ce tort leur est commun avec Lycurgue, Pythagore et Socrate, « lesquels pensaient qu'il était bon d'obliger les mémoires au lieu d'accumuler les papiers. » La moderne Italie, pas plus que l'ancienne, ne se peut prévaloir d'une supériorité sur nous ; bien plus, elle nous doit sa poésie : ses poètes se sont inspirés de Béranger comte de Provence, de Raymond comte de Toulouse et de leurs courtisans, « et ainsi le voit-on à l'œil dans les œuvres de Dante, lequel embellit une partie de ses écrits de plusieurs traits, mipartis tant du provençal que français. »

Ces points bien établis dans l'intérêt de la dignité française, Pas-

quier croit se montrer bon Français encore en conseillant de prendre à l'étranger ce qu'il a de meilleur. Il sentait bien, au fond, l'affreuse décadence de nos lettres : tous les lettrés qui prirent leur part du mouvement de la renaissance en souffraient; on peut même dire que la renaissance vint d'une sorte d'affolement causé par le spectacle de la dégénérescence de la veine française. La source de l'inspiration celtique et franque, qui nous avait donné les romans, les légendes, les chansons de geste du moyen âge, était tarie ; cette inspiration ne se reconnaissait plus dans les fades romans de chevalerie que lisaient les gentilshommes et les dames sous Louis XII et François Ier; notre poésie ne procédait plus guère que de l'inspiration gauloise : rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, satires en forme de coq-à-l'âne, chansons, n'étaient que des jeux d'esprit sans élévation ; Joachim du Bellay les caractérisa d'un mot qui fait songer au vocabulaire en honneur parmi la génération littéraire de 1830 : « Ce sont, dit-il, des épiceries. » Notre littérature était ainsi qu'un être anémié qui va mourir; coûte que coûte et bien vite, il fallait lui donner du sang et des muscles et du souffle. A ceux qui le virent et s'alarmèrent, il est dû une immense gratitude, et l'on ne peut leur en vouloir d'avoir un peu perdu la tête. Ils infusèrent en hâte, pêle-mêle, sans distinguer, dans les veines du malade, tous les éléments de régénération qu'ils trouvèrent à portée de leur main. Il en vint un être ressuscité, mais pléthorique plutôt que sain. Plus tard, on lui fit les saignées qu'il fallait.

Pasquier, homme de bon sens, fut relativement modéré dans ses aspirations à la rénovation par l'étranger détesté. Il rêvait d'un grand avenir pour les lettres françaises; il voulait donc qu'on écrivît en français, bataillait contre ceux de ses amis qui soutenaient que la langue latine fût le seul instrument digne d'un bel esprit, faisait observer que, si Rome avait eu le même respect superstitieux des lettres de Grèce, la littérature latine, si prônée maintenant, n'eût jamais pris vie. Il fallait, selon lui, fixer la langue française dans de grands et beaux ouvrages, et, pour y parvenir, commencer par l'enrichir de locutions empruntées, aussi bien que par orner la pensée française des idées d'autrui ; mais il lui semblait nécessaire d'apporter beaucoup de discernement et de prudence à cette double opération fort délicate.

A son jugement, il y avait plus d'inconvéniens que d'avantages à demander aux Latins, aux Grecs et généralement aux étrangers beaucoup d'expressions nouvelles. Nous avions « un ample et suffisant magasin de beaux mots » chez nous ; il n'était que de le mettre à contribution. Le peuple de France abondait en expressions pittoresques et charmantes, dont les lettrés ne profitaient pas assez ; il

fallait s'en emparer, les verser dans les livres, soit avec leur signification naturelle, soit en forme de métaphores. Pas de plus grand profit que d'écouter causer les artisans des différens métiers, les veneurs, les matelots, les paysans. Chaque province avait aussi ses manières de dire ; on pouvait, on devait se les assimiler, mais quand elles en valaient la peine, étant savoureuses et jolies. Il n'était pas absolument interdit non plus d'aller chercher son bien au-delà des Pyrénées et des Alpes. Seulement, un goût sûr devait guider l'emprunteur. Selon Pasquier, Montaigne glissa trop souvent à parler gascon sans nécessité, dans ses *Essais*. Et que dire du jargon des beaux seigneurs et des belles dames de la cour, qui se souhaitaient le bonjour et le bonsoir en italien, usaient de plus de mots étrangers que de français pour causer, défiguraient enfin le peu d'expressions françaises qu'ils daignaient garder? Pasquier préférait ne point apprécier trop longuement leur « inepte » langage, car il entrait dans ses sages habitudes d'éviter de se faire inutilement des ennemis : « Je ne me propose, disait-il, d'offenser ceux qui ont puissance de nous offenser. » Les pédans, farcis de grec et de latin, qui s'en déchargeaient sur la langue nationale, ne lui convenaient guère mieux, du reste, que les courtisans italianisant pour satisfaire à la mode; il plaignait ces pauvres gens en qui l'abus des livres avait étouffé l'humeur gauloise et le goût des jolies choses nationales. Ce qui se présentait d'abord à leur esprit lorsqu'ils écrivaient, c'était la phrase étrangère; ils en lardaient leurs écrits, les yeux fermés. « faisant d'une bonne parole latine une très mauvaise en français.» Sans doute par dégoût des abus dont il était journellement témoin, Pasquier n'admettait que dans des cas très exceptionnels qu'on francisât des mots latins ou grecs.

En revanche, Pasquier en convient, on ne saurait trop aller à l'école des Grecs et des Latins, afin de s'inspirer de leur pensée. Cependant, il est douteux que Pasquier ait vu clairement, il est douteux qu'il ait même entrevu quelles leçons nous aurions à recevoir des anciens. Il fut séduit par l'aspect de grandeur qu'avait leur œuvre : c'était comme un monde nouveau qui s'ouvrait. Comprit-il que c'était le monde des idées supérieures et universelles dont se font les systèmes de métaphysique et de morale et qui sont pour bouleverser la terre? Non. Ses amis et lui furent les ouvriers inconsciens des immenses choses futures, dont le pressentiment les eût fait pour la plupart se reculer de leur tâche. Fait bien piquant, pas une ligne, que nous sachions, de ses énormes in-folio ne nous révèle ce que nous aurons à gagner au commerce si prôné des Cicéron, des Sénèque, des Plutarque. Tout le prix que nous tirerons de notre effort vers eux est laissé dans la nuit.

Quoi qu'il en soit, si Pasquier s'est voué à démontrer que les Gaulois des forêts eurent une littérature aussi belle que les Romains d'Auguste, il n'a pas songé à contester que ses contemporains eussent beaucoup à apprendre de ceux-ci : « Les écoles grecques et latines nous sont nécessaires. Si nous avions reçu tant d'heur que toutes les fleurs et beautés qui sont en icelles étaient transplantées dans notre France, nous aurions grandement raccourci notre chemin. Et parce qu'elles ne le sont pas aujourd'hui, pour le moins donnons ordre avec le temps d'y satisfaire. » Seulement, il ne s'agissait pas de s'encombrer la cervelle de lambeaux arrachés aux anciens, puis de les coudre à ses écrits comme des textes de la Bible. Le président Christophe de Thou, père de l'historien, raffolait des citations de cette sorte : plus les avocats les multipliaient en leurs plaidoiries, plus il était content ; et naturellement chacun d'eux s'empressait à flatter sa manie. Pasquier appelait cela du *rapetassage*, et, lorsque le président mourut, il s'écria franchement : « Puisse ce genre d'éloquence être enseveli avec notre président !.. Pendant que nous nous amusons à alléguer ainsi les anciens, nous ne faisons rien d'ancien. » En effet, les anciens pensaient par eux-mêmes ; il fallait arriver à faire comme eux en s'inspirant d'eux ; il fallait se nourrir véritablement de leur moelle et de leur sang, s'en faire du sang et de la moelle ; il ne suffisait pas de les avaler par morceaux : ce que l'estomac ne digère pas ne profite point. Platon, Horace, Sénèque, avaient pensé de même ; Bossuet et Fénelon ne penseront pas différemment, et, pour exprimer leur sentiment, c'est tantôt du travail de l'abeille, tantôt de celui de l'estomac, qu'ils ont tiré des comparaisons.

III.

Certaines digressions ne font pas sortir du sujet qu'on traite. C'est le cas, semble-t-il, puisque Étienne Pasquier fut un Gaulois nourri des anciens, de se demander ce que l'humeur gauloise et l'éducation par les anciens peuvent avoir qui se convienne et se répugne, et si la combinaison de l'une avec l'autre a des chances de produire de bons effets. On écrirait sans doute un volume sur la question ; il ne saurait s'agir ici que d'en effleurer les sommets. En deux lignes, anciens et Gaulois paraissent avoir de commun surtout le génie du bel ordre et de la clarté, et de très différent le degré d'élévation du génie.

Ainsi que les Grecs et les Latins, nos Gaulois ont le goût du clair, le dégoût de l'obscur, la tendance à simplifier, à borner, à ordonner

les choses pour les œuvres de l'esprit. Idées et faits leur apparaissent tout simples, isolés, sans profondes racines plongeant dans la pénombre, puis dans la nuit ambiantes; tels ils les voient, tels ils les expriment, ou plutôt leur travail de songeurs et d'écrivains est de les faire plus clairs encore qu'ils ne les ont vus, de les amener à leur dernier degré de netteté. C'est tout l'opposé de la tâche que s'imposent d'autres races, guidées à penser par d'autres instincts, et qui ne jouissent qu'à embrasser le plus possible des causes et des dépendances de chaque objet; et l'effort des esprits nés de ces races est, sans qu'ils en puissent approcher, de reproduire la synthèse du réel dans sa complexité; d'où la mélancolie suivant le rêve, par l'impuissance de se satisfaire jamais.

Quant à montrer que la pensée des anciens est plus digne et plus haute que celle de nos bons Gaulois, il est fort superflu de s'y attarder. Le lecteur voudra bien se rappeler seulement de quels traits on a marqué le Gaulois au début de cette étude, et comparer cette esquisse à l'idée qu'il porte certainement en lui d'un philosophe ou d'un poète antique. Le point intéressant est de savoir si le Gaulois, trop faible pour égaler par lui-même les anciens, sera capable de profiter utilement de leurs leçons.

Il se les assimilera merveilleusement comme une nourriture faite exprès pour lui, grâce à l'affinité du génie des races; il sera tel qu'un enfant intelligent et plein de sève à l'école d'un grand frère raffiné. Le sang mêlé de ses veines le rendra d'ailleurs plus facile qu'un homme de race plus pure (disons le mot : plus noble) à se laisser influencer par l'étranger.

L'étranger! Mais est-ce bien l'étranger qui vient à lui? Nombre de gens estiment que la renaissance par l'antiquité nous priva du développement de notre originalité nationale; c'est un crime, à leurs yeux, d'avoir sacrifié les souvenirs du moyen âge, seule époque de notre originalité. Mais pourquoi les chansons de geste et les légendes d'inspiration franque, les romans de la Table-Ronde d'inspiration celtique, les poésies provençales d'inspiration latine, seraient-elles considérées comme plus originales que les œuvres du XVIIe siècle d'inspiration antique? Il n'y a d'absolument original, à vrai dire, dans nos lettres, que les œuvres dites gauloises, et l'on voudra bien convenir que nous aurions mauvaise grâce à regretter de ne nous en être pas uniquement contentés; d'ailleurs, la renaissance n'a pas gêné Molière et La Fontaine. Et imitation pour imitation, emprunt pour emprunt, étranger pour étranger, quelle raison de préférer le Franc au Latin? C'est un Germain, après tout, que le Franc. Son génie est noble, mais pas plus noble que celui de nos ancêtres de Rome, et beaucoup plus dissemblable du génie dit gaulois. On as-

sure que la langue du XIIIe siècle était un excellent instrument pour faire de grandes œuvres ; si de l'inspiration franque ou celtique n'est pas né dans cet âge héroïque le poème que nous eussions aimé, quelque épopée rivale des plus grandes, c'est peut-être qu'un poète a manqué, mais n'est-ce pas aussi que l'inspiration venue du nord ne nous convenait qu'à demi? Nous avons, au contraire, promptement montré, par les œuvres des deux grands siècles, que l'inspiration grecque et latine nous convenait tout à fait.

Après que l'esprit des meilleurs parmi les Gaulois eut enfanté, sous le souffle des anciens, les œuvres qui font l'orgueil littéraire de la France, la France par gratitude reconnut à cet esprit le nom d'*esprit français :* esprit de clarté, d'ordre, de raison, de goût parfait, de noblesse, en lequel se reconnaît l'esprit gaulois, mais l'esprit gaulois sorti de l'enfance, armé pour la pensée par le haut enseignement qu'il lui fallait, magnifique de virilité puissante et contenue, battant son plein.

Au temps d'Étienne Pasquier, on n'en est pas à ces beaux résultats : on est encore à l'école, on *pioche*, mais on recueille déjà de ses sueurs d'estimables fruits. Nous allons bien le constater en étudiant sur le vif de sa vie et de son œuvre les conséquences que donnait en un homme de robe du XVIe siècle l'alliance d'une nature gauloise et d'une éducation par les anciens.

IV.

Et notons d'abord que, plus que toute autre catégorie de personnes, les gens de robe, comme Étienne Pasquier, devaient se bien trouver d'être nés Gaulois et d'avoir reçu la belle culture antique. Quelles qualités, en effet, tiendront égal à leur tâche le magistrat ou l'avocat, l'homme chargé de faire justice sur la terre ou celui qui prend mission d'éclairer le justicier? Toutes les qualités de ce que nous appelons l'esprit français : ainsi, la faculté de dominer les choses, porté par un certain nombre de principes élevés auxquels on s'attache fermement ; la vue perçante et claire qui va droit au principal à travers les détails ; la franche décision. La justice des hommes, chargée de procurer aux sociétés leur fonctionnement tranquille, doit être de toute nécessité, cela est triste à dire, fort différente de la justice de Dieu ; les hommes, pour peser à leurs tribunaux faits et droits, ne peuvent tenir compte de la chaîne infinie des origines et des causes, comme nous avons la foi que Dieu le fait ; ils ont décrété des règles auxquelles est tenue de s'ajuster tant bien que mal la conduite d'un chacun ; ces canons, simplification utilitaire du code de nos devoirs de conscience, il faut que le

magistrat y croie et se trouve la force de les appliquer. Aux esprits qu'a pénétrés l'idée du relatif, la tâche est répugnante : trop souvent, en prononçant sentence selon la loi civile, ils ont sous les yeux qu'il pouvait être prononcé de plusieurs autres façons différentes selon la loi naturelle. Le juge, armé du glaive que lui a remis la société, ne doit pas plus trembler à le promener en pleine vie selon la règle, que n'a dû trembler le législateur tandis que, raisonnant dans sa sphère tout abstraite, il élaborait cette règle froide, sèche, fixe, inflexible, pour toiser dans l'avenir les infinis phénomènes d'un monde enfiévré. Les juristes romains furent incomparables, car la race latine eut le génie de l'absolu ; pour la même cause, l'esprit français est fort bon à faire et à appliquer les lois ; aussi bien, une partie de l'Europe a-t-elle fini par nous emprunter nos codes à peine modifiés.

Le commerce habituel des philosophes de l'antiquité communiquait à Étienne Pasquier et à ses amis, les L'Hospital, les de Thou, les Montholon, les Harlay, les Pithou, les Séguier, les Loisel, les Nicolaï, une dignité d'attitude et de vie qui faisait resplendir leur existence et leur personnage d'une auréole d'autant plus lumineuse que les temps étaient plus sombres et les caractères tout de vertu plus rares. C'étaient d'ailleurs de grands chrétiens. Il est superflu de rappeler les nobles traits, présens aux mémoires, par lesquels s'honora journellement, au fort du XVIe siècle, la magistrature française, ferme et fière entre le pouvoir royal et toutes les factions : on a dit que le temps des guerres religieuses avait été son âge héroïque, et cela est de toute vérité. Mais on connaît moins comment beaucoup de ces hommes, d'un aspect si grand devant l'histoire, savaient cependant goûter la vie, la vie modeste et bourgeoise, au milieu de leurs familles, dans leurs maisons. Leur longue robe déposée, s'ils n'entraient pas dans leurs bibliothèques afin de puiser la force aux grandes sources, le Gaulois reparaissait en eux, le Gaulois ouvert aux petites joies simples qui font encore partie des secrets de la vaillance à la vie. Sans trop grande préoccupation de l'avenir, ils jouissaient du présent. Ils riaient, caressaient leurs enfans, embrassaient leurs femmes pour de bon et les querellaient pour rire. Ils allaient voir leurs bêtes à l'écurie et cultivaient leurs fleurs. Ils se réunissaient pour causer entre amis : au moment qu'on parlait de choses graves arrivait un mot leste ; ce mot en amenait un autre ; il est parfois triste de plaisanter des choses, au lieu que de plaisanter avec les mots ne prépare aucun regret. Puis c'étaient les gaillardises, les audaces à huis-clos ; et tout le vieux fonds de la gaîté des ancêtres, médecins, gens de loi, moines, femmes, maris, potentats, sortait du sac ; chacun rivalisait à cribler de traits qu'il

estimait originaux et neufs ces plastrons traditionnels. Mais si, tandis qu'on était à s'amuser de la sorte, l'une des victimes du badinage passait sous les fenêtres, chacun aussi s'empressait à la saluer et souvent bien bas, car il va de soi que la colère et l'aigreur n'étaient pour rien dans ces propos. Propos de table! A table, nos bons Gaulois étaient sans rivaux, et, s'ils y causaient bien, ils y mangeaient mieux encore. L'eau vient à la bouche de lire les lettres qu'ils s'envoyaient sur leurs lippées. Lorsque Étienne Pasquier voyageait, voici quelles étaient ses impressions de gourmet sur les pays qu'il traversait : « Il ne faut plus, écrivait-il d'Angoumois au président de Charmeaux, qu'on me solemnise notre Touraine pour le jardin de la France : il n'est pas en rien comparable à cestuy, ou, s'il est jardin, cestuy est un paradis terrestre. Je ne vis jamais telle abondance de bons fruits, grosses pavies, auberges, muscats, pommes, poires, pêches, melons les plus sucrins que j'aie jamais mangés. Je vous ajouterai saffran et truffes, avec cela bonnes chairs, bon pain, bonnes eaux le possible ; et, qui est une seconde âme de nous, bons vins, tant blancs que clairets, qui donnent à l'estomac, non à la tête. Grosses carpes, brochets et truites en abondance... Vous penserez par aventure que je me truffe. »

Nous voici donc engagés à regarder le spectacle qu'a donné notre personnage en vivant. Suivons sa vie selon son cours, autant que nous le pourrons, sans nous imposer par trop de gêne. Pleine d'honneur, elle est cependant presque vide d'événemens.

Les débuts de Pasquier au barreau furent pénibles et ses progrès fort lents. Il végéta plus de quinze années, confondu dans la foule des avocats, distingué seulement par un petit groupe de personnes intelligentes qui lui promettaient un bel avenir sur la foi de ses premiers essais littéraires en vers et en prose. Ce ne fut qu'en 1565, à trente-sept ans bien sonnés, qu'il sortit du rang par un coup d'éclat. Il nourrissait de longue date un désir très âpre d'arriver ; ses impatiences, ses dégoûts, avaient été extrêmes ; ceci n'a rien d'incompatible avec la raison pratique du Gaulois : même, il avait été tenté de jeter la robe aux orties, puis, se tâtant, il avait découvert que la célébrité dans les lettres ne lui suffisait point, et s'était résolu d'attendre une occasion qui le mît en pleine lumière du palais. Cette occasion fut le procès, demeuré fameux, qu'il plaida pour l'Université de Paris contre les jésuites. Il y mit tout son âme, et je crois qu'il y apporta une pleine conviction. On s'explique parfaitement, sans besoin d'interprétation malicieuse, l'ardeur qu'il déploya contre la compagnie dont les statuts s'écartaient si fort de l'esprit universitaire, parlementaire et gallican. Au XVIe siècle comme plus tard, les jésuites, par leurs institutions mêmes, ne pouvaient

manquer d'avoir en France, justement dans la partie de la nation qui se piquait de posséder et de répandre les lumières, beaucoup d'ennemis, et ceci nous paraît être la cause principale de leur impopularité persistante ; ajoutons, pour être équitable, que tous les membres de leur société ne furent pas sages, et que plus d'un prêta le flanc à des attaques passionnées ; mais n'est-il pas fâcheux pour leurs adversaires qu'Henri IV ait été de leurs défenseurs?

Nourrisson de l'Université, portant une âme de parlementaire, Étienne Pasquier entra dans la lice avec un zèle que doublait, il faut bien le dire cependant, l'envie de faire du bruit. Qu'on entende de quel ton il parle de son collègue Ramat, qui tentait de lui tirer des mains cette cause retentissante : « C'était, dit-il, un esprit visqueux, et je le mis en déroute en le menaçant de lui devenir un autre Cicéron contre Cécilius. » Il se sentait d'ailleurs plus capable que qui que ce fût de cette affaire : chacun eût pu tirer argument des conciles de Latran et de Vienne interdisant de nouveaux ordres religieux, mais seul il connaissait bien les origines et les constitutions de l'ordre des jésuites, qui n'avaient pas encore été divulguées et qu'il tenait de l'indiscrétion d'un membre de l'ordre ; c'était huit ans auparavant, pendant une partie de campagne, que le jésuite Pasquier-Bronez lui avait révélé ces mystères en causant de bonne amitié. Nous aimerions autant que notre avocat eût reçu ses renseignemens d'autre source, mais lui ne se fit jamais scrupule de leur origine et raconta toujours cette histoire comme un bon tour qui devait amuser. Il ne gagna ni ne perdit contre Versoris : le parlement fit preuve une fois de plus de sa modération ; malgré ses préventions contre la compagnie de Loyola, il *appointa* ou ajourna indéfiniment la cause, faute de charges sérieuses.

Pasquier n'en avait pas moins fondé sa réputation : son discours avait été magnifique de verve, et chacun dut reconnaître, soit pour l'en louer, soit pour l'en blâmer, comme il avait su agrandir et porter haut les questions. Dès lors, les belles causes ne lui manquèrent plus. Les plus célèbres furent celles qu'il plaida pour le seigneur d'Arconville, pour le maréchal de Montmorency, pour le duc de Lorraine, pour le duc de Guise, pour la ville d'Angoulême. Les jours qu'il parlait étaient des jours solennels, et parfois la cour se rendait au palais pour l'écouter. Il ne déplaisait pas à Pasquier d'organiser de son côté des petites scènes de grandeur à l'antique : c'est ainsi que près de lui, au-dessus de l'orphelin et de la veuve placés à ses pieds, il aimait d'asseoir un de ses fils en lui recommandant de regarder bien comment, au nom de la justice, il faisait triompher les faibles.

Le principal ouvrage d'Étienne Pasquier, son meilleur titre à durer devant la postérité, c'est les *Recherches de la France*. Il y travailla

toute sa vie, le publiant par parties et le retouchant sans cesse; il n'y fit la dernière correction que peu d'heures avant sa mort, et le premier livre en avait paru dès 1561. Son but fut de « revancher la France contre l'injure des ans, » c'est-à-dire de restituer ses annales par de savantes recherches et de montrer que les gloires en valaient celles des annales de la Grèce et de Rome. Les *Recherches* sont, à bien prendre, l'un des premiers essais d'histoire générale qu'un Français ait entrepris pour son pays d'après les bons documens. *Les Antiquités gauloises et françaises* de Claude Fauchet ne parurent que près de vingt ans après le premier livre des *Recherches*. Les modernes progrès de l'érudition ne doivent pas nous rendre injustes pour un tel effort. Augustin Thierry a fort mauvaise grâce à ne pas reconnaître suffisamment le merveilleux mérite de celui qui l'a tenté. Il faut aussi s'incliner avec respect devant la flamme de patriotisme qui d'un bout à l'autre éclaire et réchauffe les *Recherches :* on sent bien qu'à la considérer d'une certaine façon, elle peut prêter à rire; car, encore une fois, c'est sur les autels des patries antiques, ces rivales jalousées, qu'elle s'est allumée si vive, et par ailleurs il est plaisant de voir cet homme, issu des trois races, se passionner pour les Gaulois contre les Romains et contre les Francs; mais d'où qu'il vienne, où qu'il aboutisse, c'est si bon de voir naître et s'affirmer un *chauvinisme* au siècle de Montaigne! La conception de l'ouvrage destiné à glorifier la patrie française est digne d'elle et grandiose; il se divise en neuf livres, où l'auteur traite tour à tour : des origines de la France; des institutions politiques de nos pères; des rapports du saint-siège avec la France; des coutumes, lois, procédures, etc.; des principaux événemens sous les trois dynasties de nos rois; de la poésie française; de différentes questions de philologie et d'orthographe; de l'Université de Paris, du droit romain, etc.

Ainsi que le patriotisme, le royalisme et le gallicanisme animent bien manifestement l'auteur des *Recherches de la France*. Pour Étienne Pasquier, être bon gallican, ce n'était pas seulement être bon Français, c'était encore être bon catholique : « Si vous parlez seulement à celui qui est nourri en cour de Rome, a-t-il écrit au livre III, il dira que l'église gallicane a été perturbatrice du repos général de l'église romaine, pour s'être opposée aux entreprises du pape; et, néanmoins, s'il vous plaît approfondir toutes choses à leur vrai point, vous ne ferez nul doute qu'à cette France ne soit due la restauration générale de l'église romaine, car qui eût laissé en cette façon fluctuer toutes les affaires comme elles faisaient, certainement le siège de Rome, voulant prendre son vol trop haut, se fût abîmé; et, de fait encore, n'y sûmes nous donner si bon ordre qu'il n'y ait perdu de ses plumes... Les hussites et Luther naquirent des abus de la papauté... Nous seuls, qui perpétuellement avons fait tête à l'église

de Rome en des accessoires, sommes toutefois demeurés ses très humbles et obéissans enfans. » Il traitait les dissentimens des deux églises de « dévotes discordes. » On peut trouver orgueilleuse la prétention d'accaparer pour la France la quasi-tutelle de Rome; en revanche, la prétention qu'il avait de servir le roi, surtout par de certaines résistances, est sûrement légitime. Le royalisme des parlementaires était pénétré des mêmes sentimens de fierté que leur religion. Ils se considéraient comme le contrepoids naturel de l'absolue royauté; un grand nombre, et Pasquier en fut, faisaient grand fi des états-généraux eux-mêmes. Pasquier sut s'opposer pour son compte à des enregistremens d'édits sous Henri III et sous Henri IV; et comme, en une de ces circonstances, certaine princesse lui faisait observer qu'il allait indisposer le roi : « Laissez donc, ce sont là, dit-il joliment, querelles d'amoureux! Quand un amant a été éconduit par sa dame, il lui fait grise mine d'abord, puis revient plus empressé vers elle. De même, le roi me regardera bientôt de meilleur œil qu'avant mon refus d'enregistrer. » Et l'événement prouva qu'il disait vrai. Mais n'est-ce pas habiller à la gauloise le courage civique romain?

L'intérêt bien entendu du roi, chef et âme de la patrie française, telle est la base des opinions politiques de Pasquier. Aussi voyait-il les guerres civiles d'un œil inquiet, tenant la victoire des partisans du roi pour aussi redoutable au roi que celle même de ses pires ennemis. « Il est mauvais, pensait-il, que des grands s'élèvent sur le corps des autres grands; la puissance royale ne saurait se bien trouver de ces accroissemens de fortune. » Il ne mettait pas en doute la sincérité de certains des chefs du parti catholique, mais il redoutait leur victoire absolue. Au lendemain de la bataille de Dreux, comme il entendait catholiques et protestans s'attribuer la victoire : « J'estime, déclarait-il avec une malice spirituelle bien qu'un peu lourde, que le vainqueur est M. de Guise : non-seulement M. le prince son ennemi est prisonnier, mais M. le connétable son ami l'est aussi, et, bien mieux, M. le maréchal de Saint-André est mort. A présent, il n'a plus de camarades. »

Cependant il était bon catholique, il eût voulu le triomphe de la foi et la ruine de l'hérésie. Tout cela le faisait s'affliger de ne savoir que désirer franchement : « Lorsque de tels malheurs nous adviennent, a-t-il écrit, c'est là où les plus sages mondains perdent le pied; aussi ne les voyons-nous jamais que quand il plaît à Dieu de nous toucher (châtier) vivement pour nos péchés. » Malheurs de pensée qui, du reste, ne gâtaient point sa vie. On ne s'attriste de ce qui arrive que selon sa nature et ses habitudes d'esprit : justement parce qu'il avait coutume de faire le tour des choses et de les considérer sous toutes leurs faces, il avait coutume aussi de ne les

prendre que par leurs meilleurs côtés. Par exemple, il savait ce que valaient les édits de paix, il avait constaté que tous amenaient un redoublement de calamités après peu de temps, mais l'expérience ne l'empêchait pas de s'en estimer content à chaque fois : « Je loue Dieu de nous envoyer du repos. J'aime mieux une fièvre intermittente que continue ; et, quant à moi, je prierai toujours Dieu avec l'église qu'il lui plaise nous donner la paix *in diebus nostris*. Nos enfans prieront pour eux en leur saison. » Nous tenons à représenter le bonhomme tel qu'il fut. Ce n'est pas un mot pendable, mais il n'avait qu'à ne pas le dire s'il ne voulait pas qu'il fût redit.

Il considérait, il l'a dit maintes fois, la vie comme un voyage qu'un chacun devait tâcher de faire au mieux, s'accommodant en vue de sa tranquillité, tournant les osbtacles, se riant des petites traverses, cueillant les fleurs à portée de main. Rien ne l'entretenait mieux en belle humeur que les chansons que, chemin faisant, il se chantait : à savoir les poésies latines et françaises qu'il composa toute sa vie, soit au lit, soit à table, soit dans la rue, soit au palais. Il en ciselait un peu sur tous les sujets, avec calme, se gardant bien d'y jamais engager son cœur, car c'étaient des récréations d'esprit qu'il lui fallait. Ainsi naquirent tranquillement, en pleine paix morale, ses *Jeux poétiques*, ses *Épigrammes*, sa *Pastorale du vieillard amoureux*, ses *Poésies diverses selon la diversité des temps*, ses *Épitaphes*, etc. Il chantait tantôt la gloire et tantôt l'amour avec leurs joies et leurs revers, et toujours afin seulement de se distraire. Il laissait « au grand Pétrarque pour clôture de ses amours un long repentir, et au pauvre Tasso une fureur d'esprit pour s'être obstinément aheurté à l'amour d'une grande princesse ; » lui, voulait qu'on sût bien qu'il n'était point leur compagnon de mélancolie : « En mes heures de relâche, je me joue de l'amour, non lui de moi. »

Jeune encore, il prit plaisir à décrire en de longs chapelets de sonnets la carrière d'un homme tour à tour agité d'ambitions furieuses et d'ardentes amours ; et partout il a dit *je*. Voici d'abord, peinte dans la manière des Italiens, la première passion de l'adolescent entrant dans la vie :

C'était le jour qu'à la Vierge sacrée
Chacun, suivant des prêtres le guidon,
Faisait dévot d'un cierge ardent un don,
Lorsqu'elle fit au temple son entrée.

C'était le jour que je vis mon Astrée,
Astrée non, mais mère à Cupidon,
Portant un cierge, ainçois un grand brandon,
Dont à l'instant mon âme fut outrée.

Quand je la vis, ô qu'éperdu je fus,
Que de travail en un coup je reçus,
O que de mal dans un bouillonnant aise!

Tout le soleil en ses yeux s'était mis.
Dans son flambeau un petit dieu je vis
Qui de mon cœur faisait une fornaise.

Çà et là de jolis vers plus directement sentis :

O doux baisers qui germez en ma dame!

Puis, la phase où l'amoureux a secoué le joug et conquis sa liberté; il use et abuse de son indépendance, comme on en va juger :

Dames! d'amour je suis le parangon!..
. . . . . .
J'ai une affection puissante
Qui peut loger et vingt et trente
Dames d'honneur dans mon pourpris...
. . . . . .
Puisque mon cœur en cire se transforme,
Ne t'ébahis, Jodelle, si mon âme
Imprime en soi le beau de chaque dame
Et si mon tout en leur tout se conforme.

Comme l'on voit la vigne embrasser l'orme,
Ainsi la Blanche et Brune je réclame,
Ainsi la Maigre et la Grosse m'enflamme;
En elles rien je ne vois de difforme.

Ensuite, la période où le héros s'occupe de sa fortune et généralement des choses sérieuses; il ne s'en fait de tracas que raisonnablement; par exemple, il dit à sa femme :

Nous sommes mariés, part pour avoir lignée,
Part pour être en nous deux notre foi abornée.
De procréer enfans, c'est au monde un grand heur;
De n'en avoir, ce n'est pour cela un malheur.
Celui qui a lignée a sur d'autres plus d'aise;
Si tu n'en as, tu as moins aussi de malaise.

Cette façon de prendre la vie est de saine tradition gauloise, et le bon La Fontaine verra tout de la sorte. L'auteur termine son amusement comme il suit :

Si tu me vois, lecteur, sous un chenu pelage,
Représenter tantôt un vieil homme gaillard,
Puis tout soudain en faire un rechigné vieillard,
Je me joue en ce point glorieux de mon âge.

Je vois tel être un sot qui contrefait le sage,
Un sage bouffonner pour un autre regard,
Qui fâcheux, qui fâché, l'un doux, l'autre hagard,
Chacun diversement jouer son personnage.

De l'amour je me moque et encore de moi,
Et m'en moquant j'attends le semblable de toi.
Je joue au mal content pour contenter ma vie.

Ayant mon pensement sur ce monde arrêté
Et voyant que ce tout n'est rien que vanité,
Bien vivre et m'éjouir, c'est ma philosophie.

Lisons encore ces six vers de la *Pastorale du vieillard amoureux :*

En me lisant, ne pensez pas pourtant
Qu'un jeune objet m'aille ainsi tourmentant,
Comme j'en fais par mes vers contenance :
Je ne vis point en cet heur malheureux,
Je suis de moi seulement amoureux,
Et autre mal en mon cœur je ne pense.

Ils résument à merveille toute l'inspiration de Pasquier poète : elle est purement gauloise au fond, et cela lors même qu'il imite jusqu'à les copier les Latins ou les Italiens modernes.

Il nous a conté qu'il se divertissait à faire des vers, soit à la Catulle, soit à l'Horace, soit à la Pétrarque : « Ces vers, a-t-il dit, me sont ce que sont aux autres un jeu de prime, de flux, de glic, de renette, de trictrac ou de lourche... Je conserve ainsi le bon ordre dans le petit monde établi en moi par Dieu. » Lui-même aimait le jeu de quilles et s'y livrait. On peut s'étonner qu'après avoir souvent et longuement blâmé le goût d'écrire en latin, il ait usé de cette langue pour rimer. Il ne fut pas plus inconséquent en cela que ses amis de la pléiade : ce fut en latin que Daurat félicita du Bellay d'avoir lutté pour la langue française, et du Bellay plaça la pièce latine de Daurat en tête de sa *Défense et illustration de la langue française*. C'est pourquoi nous devons passer à Pasquier d'avoir querellé sa femme légitime en vers latins, par pur badinage du reste, comme d'avoir célébré, en vers latins aussi, une Sabina pour qui il vécut bien de bonnes heures de loisir à gémir, à soupirer, à rougir, et qui, nous avoue-t-il, n'exista jamais.

Pasquier écrivit encore, pour s'égayer, quatre ouvrages en prose d'inégale importance : *le Monophile*, *les Colloques d'amour*, *les Lettres amoureuses*, *les Ordonnances d'amour*. Sainte-Beuve a dit que les *Ordonnances d'amour* étaient « comme les saturnales ex-

trêmes d'une gaillardise d'honnête homme au XVIe siècle; » il eût fait observer plus justement qu'on ne saurait fixer les limites de cette gaillardise, et qu'en fait il n'y en avait point; *l'honnête homme*, du reste, dans le sens que Sainte-Beuve a voulu dire, n'existait pas encore, et Pasquier n'ambitionnait que d'être appelé *prud'homme;* le vrai est que, puisque Pasquier a fait *les Ordonnances d'amour*, toutes les « gaillardises » du XVIe siècle peuvent être excusées, surtout celles venues de la plume des capitaines. *Le Monophile*, sa première œuvre, est d'un genre différent; on y prend du plaisir, quelque suranné qu'en soit le thème : on y trouve comme un écho des cours d'amour du moyen âge et d'aimables propos qui font déjà songer à ceux de l'hôtel de Rambouillet. Si vous entrepreniez de le lire, vous y entendriez le fidèle et dolent Monophile, le volage et entreprenant Polyphile, l'aimable Glaphyre, s'entretenir, en toute compétence et sur l'herbe fleurie, avec la gracieuse Charilée et notre Pasquier lui-même, des points capitaux aussi bien que des plus petits riens de l'amour. Monophile est un curieux personnage, bien seul et bien égaré dans son temps avec sa belle façon d'aimer : c'est un chevalier des anciens tournois revu par Pétrarque et remanié par Pasquier; Lamartine reprendra et développera le type à l'heure utile. Pensera-t-on que Lamartine arrive ici singulièrement? Il faut alors citer, en manière de justification, ces six vers des *Jeux poétiques;* notre Gaulois ne les eût pas trouvés tout seul, et quand il les fit, ce fut en songeant aux Italiens, rien que pour s'amuser, et comme il eût abattu des quilles :

Que Dieu, jouant en nous ses jeux,
Fasse une âme et un corps de deux,
Et que la mort ne les dépèce;
Mais bien qu'au jour du jugement
Nous nous trouvions au firmament
Toi et moi d'une même pièce!

L'an 1579 vit éclore *la Puce des Grands Jours de Poitiers*, et voici dans quelles circonstances solennelles. Étienne Pasquier se trouvait à Poitiers pour les Grands Jours, que présidait Achille de Harlay; Scévole de Sainte-Marthe le présenta chez Mme des Roches. Cette dame avait de la lecture; elle était bien disante; elle lui plut aussitôt, mais moins encore que sa fille, qu'il proclama « être les livres mêmes, » voulant dire que son esprit naturel la pouvait dispenser de rien demander aux livres. Mlle des Roches se piquait d'ailleurs de littérature, rimait, et si bien, « qu'entre les dames elle reluisait à bien écrire, disent ses admirateurs, comme la lune entre

les étoiles. » C'est de causer avec la mère et la fille que notre Pasquier était en train, quand il aperçut une puce posée sur le sein de la seconde : ce spectacle lui suggéra sur-le-champ d'assez jolis commentaires qui ne déplurent pas aux deux dames. On trouva même qu'il y avait là belle matière à poésie. Mlle des Roches et Pasquier se promirent de faire chacun leur pièce et la firent. L'une et l'autre semblèrent, à qui les vit, admirables. L'émulation des collègues de Pasquier en fut excitée : ce fut à qui rimerait sur l'heureuse puce et porterait son œuvre à Mlle des Roches.

Ne nous trompetez plus votre troyen cheval
Dont vinrent tant de ducs, ô trompeuses trompettes;
Vos superbes discours n'ont rien à nous d'égal,
Puisqu'une puce éclot tant de braves poètes!

Brisson, Chopin, Loisel, Mangot, Tournebu, Binet, Scaliger, Rapin, La Coudraie, Machefer, chacun s'y mit en toutes les langues, et plus d'un fit plusieurs pièces. Il advint que les plus graves produisirent les plus lestes : celle d'Odet de Tournebu brille entre toutes par l'audace; Mlle des Roches trouva qu'elle était faite de « vers doux coulans, » et quand elle écrivit, en vers aussi, à chacun de ses poètes afin de les remercier, son remercîment à Tournebu fut très vif. — Quatre ans après, aux Grands Jours de Troyes, la main d'Étienne Pasquier fut prétexte à de semblables jeux; mais ce thème était moins piquant que l'autre et donna des résultats moins remarquables.

C'est assez parler de ces enfantillages. Les *Lettres* qu'Étienne Pasquier écrivit, à la manière de Cicéron et de Pline, sur la politique, sur l'histoire, sur la littérature, sur sa vie domestique, sont, après les *Recherches de la France*, son œuvre capitale. Elles forment un volumineux recueil, où paraissent à chaque page et mieux que nulle part ailleurs les deux faces de son caractère, mi-partie gaulois, mi-partie romain. D'un bout à l'autre, elles débordent de patriotisme, quel que soit le sujet traité. Comme il se plaît à parler et reparler de « notre France! » Comme il est vraiment heureux de la belle défense du duc François de Guise dans les murs de Metz! « Une chose me réjouit infiniment : c'est que l'empereur, ayant failli pour un bon coup à son dessein, je me persuade que cette ville *nous* est assurée pour longtemps. » Comme il est ingénieux et sage à tracer des plans de politique nationale! Il n'eût pas fait les guerres d'Italie, mais il n'eût pas non plus, s'il eût été le maître, laissé passer sans en profiter les révoltes des Flandres contre l'Espagne : « Si nous étions bien avisés, il y aurait quelque moyen de réunir cet état des Flandres au nôtre pendant ses divisions; mais

la folie de ceux qui pensent être les plus sages ne le permet pas. » Et ce cri d'allégresse dont il salue les succès du Béarnais, qu'il sait être appelé à régénérer la France épuisée : « Victoire! Victoire! Victoire! Car pourquoi ne cornerais-je par tout l'univers la miraculeuse victoire du roi à Ivry? »

Il avait été de tout temps sympathique au roi de Navarre; il chérissait le caractère du roi des Gaulois et des Français, il le considérait comme le meilleur obstacle à l'ambitieuse poussée de fortune des princes lorrains. Il se rallia à lui de grand cœur quand Henri III périt. La mort du dernier des Valois l'affligea plus qu'elle ne méritait; il avait pour ce triste monarque plus que des sentimens de fidélité : il l'aimait de pitié, un peu comme un enfant moins à blâmer qu'à plaindre. Au surplus, Henri III avait eu des égards pour son mérite et lui avait donné, en 1585, la charge importante d'avocat-général à la cour des comptes. Pasquier fut donc de ceux qui lui demeurèrent attachés après les *Barricades* et même après le crime de Blois; il vit cependant ce crime de bien près, car il était député aux états de 1588. Il ne rentra dans Paris qu'avec Henri IV victorieux, en 1594. Il ne cessa de jouir de l'estime et de l'amitié de ce bon roi, malgré les grondeuses remontrances qu'il lui prodiguait en vieux serviteur, en toute liberté. Il prit sa retraite en 1604; il était âgé de soixante-seize ans, et Dieu lui réservait encore onze années de vie, qu'il passa dans sa maison, occupé de sa famille, des intérêts de son âme et de sa chère littérature, et les yeux fixés curieusement sur la grande scène du monde, dont il ne se désintéressa jamais.

Ses plus belles lettres sont, à notre goût, celles qu'il écrivit durant cette dernière période de sa carrière ici-bas. Trois surtout nous plaisent à tel point que nous les voulons signaler.

L'une est adressée à son fils Nicolas, maître des requêtes de l'hôtel du roi et lieutenant-général à Cognac, qui avait adopté la vie de province et ne voulait pas consentir que ses enfans se mariassent ailleurs qu'en Angoumois. Or il se trouvait qu'une des filles de Nicolas Pasquier, élevée à Paris chez son grand-père, y avait entendu parler son cœur. Le vieil aïeul prit en main la cause de l'enfant, et la plaida en des termes charmans et forts : « Nous devons aimer chacun de nos enfans pour l'amour de lui principalement, non de nous. » On apprend avec regret, par le livre de M. Audiat sur Nicolas Pasquier, que l'avocat ne gagna point son procès. Pourtant les fils d'Étienne Pasquier le vénéraient. Il leur avait toujours parlé d'assez haut, mais avec de l'affection; ils lui devaient leurs progrès dans le monde et l'illustration du nom qu'ils portaient, et le bonhomme aimait assez à le leur rappeler.

Une autre lettre, adressée au président Achille de Harlay, nous

montre Étienne Pasquier dans sa chambre, un jour de l'année 1613, et vieux, bien vieux! Depuis de longs jours il est malade; ses enfans et ses petits-enfans s'opposent à ce qu'il sorte; il se résigne à leurs volontés, il ne quitte plus son fauteuil et le coin du feu. Personne ne vient plus le voir. Que le voilà loin du temps, enfui depuis vingt ans, où déjà âgé, mais tout gaillard encore, il écrivait à la duchesse de Retz : « Voyez, madame, combien je piaffe en moi-même. Je fais la figue aux jeunes mentons. Ils me jugent de peu d'effet; mais pendant qu'ils se font accroire cela (peut-être à de fausses enseignes), par un passe-droit spécial de ma barbe grise je me dispense [je m'accorde] parfois de crocheter des baisers où ils n'oseraient aspirer; baisers, dis-je, lesquels s'ils n'ont telle suite que je désirerais, aussi n'est cette faveur accordée à tous, voire à ceux-là mêmes qui, par une opinion de leur poil follet, pensent être de plus grand mérite que nous... » L'heure des suprêmes gentillesses est à jamais finie. Le pauvre vieux délaissé va-t-il donc s'attrister, songer creux, perdre le goût de ce qui lui reste de vie, en regardant ses tisons brûler? Non, car il a près de son fauteuil sa table, ses livres, ses papiers; sa pensée continue de vivre, aussi courageuse et saine qu'elle fut jamais. Il retouche ses ouvrages en s'inspirant de ceux des autres. « Les auteurs, dit-il, me donnent souvent des avis auxquels jamais ils ne pensèrent, dont j'enrichis mes papiers. » Si quelqu'un entre, lui annonçant qu'au dehors il pleut, grêle, gèle, neige, brouillasse, vente, il se trouve doublement joyeux de sa belle installation devant ses landiers : le voilà tout à fait à l'abri des inconvéniens du monde extérieur; il n'a plus que les douceurs de paresser, qu'il savoure en gourmet. « Et voilà, dit-il pour conclure, comme, ménageant santé à mon corps et tranquillité à mon esprit, le jour ne dure qu'une heure et les heures un moment. »

Tout de cette lettre est charmant et vaudrait qu'elle fût dans toutes les mémoires, pour aider à vivre aux heures de grande lassitude.

Celle qu'il écrivit le jour de Noël de la même année à son curé, maître George Froget, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, plaît également. Il ne pouvait sortir pour aller à l'église, et crut bon de s'en excuser; il le fit en des termes touchans par leur simplicité. Afin de montrer à son pasteur qu'il était occupé de Dieu comme son âge le voulait, il lui envoyait des méditations religieuses qu'il venait de composer et le priait de lui en dire son sentiment; il eût été désolé que quelque allégation contraire à la foi s'y fût glissée. — Sur un point cependant, il ne cédait pas à maître Froget, il ne cédait à nul théologien : ces messieurs finirent par renoncer à

l'adoucir sur le compte des jésuites ; il ne voulut jamais avouer qu'il avait été passionné envers eux ; il reconnaissait bien que beaucoup étaient estimables personnellement, mais tant qu'il eut du souffle, il déclara leur ordre détestable et dangereux, et même l'on peut dire que son animosité ne fit que croître jusqu'à la fin. Au vrai, les jésuites ne faisaient rien pour éteindre la querelle : justement irrités, ils mettaient même à riposter contre leur adversaire plus de violence encore que celui-ci n'en apportait à les attaquer. *Le Catéchisme des jésuites ou Examen de leurs doctrines*, que publia Pasquier en 1602, et qui fait un peu songer aux *Provinciales* de Pascal, est d'une modération recommandable à côté de *la Chasse du renard Pasquin* attribuée au jésuite Richeome.

La mort d'Étienne Pasquier, que nous a racontée son fils Nicolas, est d'un Romain et surtout d'un chrétien, avec quelques traits d'un Gaulois. En ressuscitant de la poudre des livres l'âme païenne, cette âme haute et dure que les doux disciples du Christ avaient éteinte de leur parole et de leur sang, la renaissance prépara pour une bonne part l'agitation douloureuse du monde moderne ; mais c'est au XVIIIe siècle seulement qu'entre l'esprit antique et l'esprit chrétien devait éclater la lutte. Il est curieux de noter comme ces deux esprits, opposés par tant de côtés l'un à l'autre, s'alliaient cependant avec bonheur chez les hommes du temps et de l'espèce de Pasquier. Les livres des grands païens ne faisaient qu'ennoblir et élever les cœurs, alanguis naguère dans le train-train de la vie à la gauloise, et que les tenir ouverts aux sublimes influences du christianisme ; de même, les preux du moyen âge avaient été de nobles chrétiens, car le souffle franc, l'héroïsme des combats, avaient fait leurs cœurs grands. Les plantes ont besoin, pour bien venir, que le sol soit souvent rajeuni et transformé ; aux âmes, que lassent en se prolongeant les meilleurs états d'être, il est nécessaire de se régénérer par intervalles, afin que les beaux sentimens reviennent à fleurir.

Le matin du 30 août 1615, Pasquier revoit le chapitre des *Recherches de la France* qui démontre qu'un pape ne peut ni déposer un roi de France ni délier ses sujets de leur devoir de fidélité ; puis il écrit trois quatrains pour affirmer qu'il ne regrette point sa jeunesse, et qu'aussi bien il entend rester jeune jusqu'à sa mort ; puis il assiste aux leçons de ses petits-enfans, déjeune gaîment. Tout à coup, il sent approcher la mort, le dit et dit en même temps qu'un homme de bien ne la doit pas craindre. On lui propose le médecin, il demande avant tout le prêtre. Il reçoit avec humilité les sacremens, que lui apporte son ami, le curé de Saint-Nicolas. Ensuite il bénit ses enfans, les exhorte au bien, à la concorde,

à augmenter l'honneur de leur nom. Et le reste du jour se passe dans des propos moitié graves, moitié plaisans. A la nuit, il exige que chacun aille chercher le repos chez soi comme de coutume. Il expire à deux heures du matin, après s'être, de ses doigts étendus, fermé les yeux.

V.

Pasquier estimait que ses amis et lui-même avaient fait beaucoup pour tirer notre littérature de l'ornière, et que, sous leur main, elle avait pris l'élan qui la devait porter à d'éclatantes destinées. En cela, il ne s'abusait pas ; il se méprenait, par d'autres points, sur la valeur de leur œuvre. Ainsi, Ronsard lui semblait avoir égalé les plus illustres poètes de Rome : « Ceux qui voudront écrire dans l'avenir, ajoutait-il, seront bien aises de se proposer un si grand personnage pour miroir ; les auteurs qui se sont disposés de traiter discours de poids et étoffe pourront servir de même effet ; et moi-même, faisant en ma jeunesse mon *Monophile*, puis mes *Lettres françaises* et ces présentes *Recherches*, les ai exposés en lumière sous cette même espérance. »

On voit qu'il se flattait de la pensée généreuse de devenir et demeurer un classique, j'entends, au sens large du mot, un de ces auteurs que la postérité met au premier rang et reconnaît pour des modèles éternels en leur langue. Il était venu trop tôt pour qu'une telle espérance se réalisât ; il ne pouvait qu'ouvrir la voie vers la perfection.

Il était venu trop tôt, d'abord parce que la langue n'était pas fixée. De ceci, il avait eu le pressentiment, tant son bon sens était droit. « Chacun, a-t-il écrit, s'imagine que la langue de son temps est la plus parfaite et se trompe souvent. Beaucoup de vieux auteurs l'ont cru, et ils sont oubliés par suite du changement de langage... De faire un pronostic de notre langue, il me serait très malaisé. »

Il était venu trop tôt encore, parce que son temps ne possédait point ce goût pur que le siècle suivant devait acquérir, qualité essentielle de l'esprit français, essentielle à ce point que nul chez nous, sauf peut-être le grand Corneille et Molière, qui est à part de tout, n'est classique s'il en est privé. Pasquier n'est qu'un Gaulois frotté de Latin : ce n'est pas encore ce que je nomme un Français.

Il avait cependant l'instinct de ce qu'il fallait à nos lettres ; il tendait vers nos qualités classiques. On ne saurait mieux, par exemple, prêcher la sobriété, recommander le choix du trait, qu'il ne faisait à ses amis : « Il me semble, écrivait-il à l'avocat Mornac, qu'êtes trop

fréquent aux descriptions de villes dont vous parlez... La plus grande faute que nous fassions en composant est de ne pouvoir ôter nos mains du tableau que nous traçons, estimant que d'en retrancher quelque chose, ce serait nous couper un doigt. Or il me semble qu'on doit plus priser deux ou trois tableaux mis en leur jour, qu'une centaine sur lesquels je ne me pourrai donner le loisir d'asseoir ma vue ni mon jugement. » Pourquoi faut-il que Pasquier n'ait pas mieux évité cette *fréquence* qu'il blâmait en ses amis? Pareillement, il a critiqué Montaigne pour le désordre de ses chapitres, et cependant les *Recherches de la France* ne brillent point par la méthode. Ainsi que Montaigne, il a laissé « le vent de son esprit donner le vol à sa plume, » et ce fut loin d'être avec autant d'à-propos et de succès.

« Je serai toujours, disait-il, de ceux qui embrasseront ce qu'ils verront avoir été approuvé d'une longue ancienneté, je veux dire les œuvres de ceux qui, pour leur bienséance, se sont perpétués jusqu'à nous. » Il ne compte point parmi les classiques, parmi les modèles ; mais, du moins, un respect semblable à celui qu'il éprouvait pour des ouvrages estimés depuis des siècles, ses ouvrages l'ont obtenu de la postérité et le garderont. Ils ont été souvent réimprimés ; on les lit toujours. A peu près au même rang qu'Henri Estienne, à peu près au même rang qu'Amyot, il tient sa place *(longo sed proximus intervallo)* derrière Rabelais et Montaigne, les deux écrivains de génie du XVIe siècle, qui eurent les défauts avec les qualités de leur temps, mais qui transformèrent, comme il arrive au génie, ces défauts mêmes en de puissantes qualités.

Tandis qu'avec ses compagnons de travail il mettait dans nos sillons le grain de l'étranger, il avait prédit les moissons de gloire que devaient faire les générations futures. « Transportez, disait-il, les fleurs et beautés des lettres grecques et latines en notre France. Quoi faisant, ne faites doute qu'au long aller notre langue ne passe les monts Pyrénées, les Alpes et le Rhin ! » Gardons-nous cependant d'en faire un prophète : il n'avait, on le sait, qu'une idée bien confuse de ce que la moisson espérée serait.

Sans les Étienne Pasquier, nous aurions peut-être gardé l'âme des Villon, et n'aurions pas joui de l'âme de Racine, d'où l'âme de Lamartine nous est venue par de nouveaux progrès.

GUY DE BREMOND D'ARS.

LES

FANTOMES ET LA SCIENCE

Phantasms of the living, par MM. Gurney, Myers et Podmore, 2 vol. in-8°; Trübner. London, 1887.

Il est terriblement banal de parler des progrès de la science, et de ses progrès de plus en plus rapides. Pourtant, si nous étions sincères avec nous-mêmes, nous reconnaîtrions que cette science contemporaine, dont nous tirons vanité, n'est pas si sûre d'elle-même, et ne va pas si haut et si loin qu'on affecte de le croire. Nous achevons de remplir les chapitres d'un livre dont nos prédécesseurs ont écrit les premières lignes. Les chapitres sont indiqués, et laborieusement on les achève. Nous ne faisons guère davantage, et bien rarement il s'ouvre des chapitres tout à fait neufs. Qu'on pousse un peu plus loin l'étude mathématique du potentiel électrique, qu'un microscope perfectionné permette de mieux suivre le développement d'une graine, qu'une analyse chimique plus savante dédouble un composé qui nous paraissait simple ou explique suivant des modes différens les lois de l'atomicité, il n'y a là rien de bien nouveau. C'est toujours cette même science que nous connaissions. Elle part des mêmes principes et aboutit aux mêmes conclusions, plus complètes, plus rigoureuses, peut-être, mais en somme de même essence.

Dieu nous préserve de médire de la science! « Après tout, c'est encore ce qu'il y a de plus sérieux au monde, » dit quelque part M. Renan. Mais, si sérieuse qu'elle soit, cette science, limitée à cer-

tains objets et à certaines méthodes, s'agiterait dans un très étroit espace. Moins d'erreurs qu'autrefois, c'est possible; mais bien peu de grandes vérités en plus. Heureusement il se trouve des investigateurs hardis qui n'ont peur ni des contradictions, ni des sarcasmes, et qui osent sortir des chemins battus. Ils font en cela œuvre de savans; car ce qui fait le savant, c'est la hardiesse dans la curiosité, ainsi que le soutenait M. Charles Richet il y a quelques jours.

A ce compte, les auteurs des *Phantasms of the living* sont bien vraiment des savans. Ils ont osé encourir le reproche d'être absurdes; ils n'ont pas reculé devant un immense labeur, et leur curiosité sans limites est allée s'attaquer au plus grand mystère de la vie humaine.

Existe-t-il, oui ou non, autour de nous, des êtres supérieurs à l'humanité, ou, pour mieux dire, différens de l'humanité? Depuis notre enfance, nous avons été si bien habitués à ces mots de fantômes, esprits, revenans, apparitions, spectres, qu'aucune explication plus détaillée n'est nécessaire. Un revenant, un fantôme, c'est une image qui n'a pas de corps, qui cependant va et vient, parle et agit, avec des allures humaines. On nous a bercés avec de pareilles histoires.

Si les vieilles nourrices croient aux revenans, les savans n'y croient pas; et on avouera que c'est une tentative quelque peu étrange et audacieuse que d'associer les mots de fantôme et de science, et de soumettre à un vrai et scientifique contrôle les récits de revenans. Mais, après tout, pourquoi pas? Qui donc se croirait le droit de limiter la vérité, et de décider, avec l'étroit bon sens de l'heure présente, que telle chose est possible et que telle autre ne l'est pas? Pour ma part, je suis très reconnaissant à MM. Gurney et Myers de leur courage. Il doit leur importer assez peu d'être ou non approuvés par les esprits forts qui ont appris la science dans l'épicerie ou la literie, et qui ne croient qu'à ce qu'ils ont vu. Pour ces grands philosophes de boutique, le seul mot de revenant fait hausser les épaules et amène un sourire de dédain. Il nous paraît que l'étude loyale du problème vaut mieux que ce vain mépris. Nous croyons que le savant consciencieux doit être assez sage pour ne pas railler avant d'étudier, et pour se dire : « Pourquoi non? Voyons un peu ce que l'on en peut affirmer. Il n'y a aucune absurdité mathématique à admettre des revenans. Si l'on peut m'en donner la preuve, je ne me refuserai pas d'avance à l'accepter. Certes, je la demanderai formelle et sérieuse; mais je ne me reconnais pas le droit de repousser sans examen cette opinion et d'avoir pour elle un mépris que je n'aurais pas pour telle ou telle autre hypothèse. »

Ayons donc, nous aussi, le courage d'aborder sans préjugé et sans parti-pris le livre en question.

Nous avons cru devoir en parler ici, car il est à craindre que les *Phantasms of living* soient un livre toujours peu répandu en France. Nous aimons les ouvrages courts, ceux qui peuvent se lire sans fatigue, presque sans attention, où il y a des descriptions élégantes, exposées dans un ordre méthodique irréprochable. De plus, nous avons horreur de tout ce qui dépasse nos conceptions de chaque jour. Ce qui dérange notre petite vie terre-à-terre nous répugne. Nous sommes foncièrement classiques, attachés aux vieilles opinions de nos ancêtres, et nous maudissons ceux qui nous forcent à changer et à regarder un peu au-delà de notre routine.

Le livre que publient MM. Gurney, Myers et Podmore n'a aucune de ces faciles qualités, et ce n'est ni une récréation, ni un délassement que de lire ces deux gros volumes. Les auteurs ne cherchent pas à nous amuser; ils n'ont pas de ménagemens pour nos habitudes d'esprit. Ils nous introduisent de plain-pied dans des faits subversifs, qui, s'ils ne contredisent pas la science, — un fait ne contredit pas la science, — au moins paraissent devoir rester en dehors de la science officielle, classique, telle qu'elle est enseignée par les académiciens et les maîtres d'école.

Le but qu'ils se sont proposé est le suivant. Il y a dans l'opinion publique comme une vague et confuse notion d'une relation de pensée entre deux personnes, relation qui ne peut être expliquée par les données scientifiques précises. Peut-on contrôler cette vague croyance? Peut-on apporter quelques preuves qui infirment ou qui confirment cette sympathie à distance, cette *télépathie*, suivant le néologisme qu'ils ont adopté?

La télépathie peut s'exercer de diverses manières, soit dans le somnambulisme ou le sommeil par les rêves, soit à l'état de veille par des apparitions. Il nous paraît que les plus intéressans des cas rapportés dans le livre des *Phantasms* concernent les apparitions, les fantômes. C'est donc des fantômes que nous allons parler ici.

Leur démonstration n'est pas une démonstration expérimentale, et elle ne pouvait guère l'être : car les fantômes et les revenans ne se prêtent pas à l'expérimentation. Les spirites l'ont essayé, et sans grand succès, puisque aussi bien il semble qu'il y ait dans les apparitions des spirites plus de jongleries que de réalités. C'est par une autre méthode que MM. Gurney et Myers ont procédé. Ils ont consulté les personnes ayant vu ou cru voir des apparitions, et ils ont entouré leur enquête de précautions multiples, ingénieuses, approfondies.

Tout d'abord, cette enquête a porté sur la bonne foi. Leurs correspondans étaient-ils des imposteurs ou des gens sincères?

A notre sens, rien n'est plus simple que cette question de la bonne foi; car le nombre des fourbes n'est pas si grand qu'on l'imagine. Qu'il se soit glissé, parmi les six cents récits rapportés dans les *Phantasms*, quelques histoires inventées à plaisir, par quelques farceurs peu scrupuleux, cela est possible, et même assez vraisemsemblable. Nous en admettrons bien deux ou trois, ou quatre, voire même dix. Mais ce chiffre de dix est déjà un peu fort pour être vraisemblable; car les divers correspondans des *Phantasms* n'ont pas été admis sans références et sans preuves à l'appui de leurs dires. Souvent ces correspondans sont des hommes considérables, des lords, des membres du barreau, du clergé, des officiers supérieurs; en un mot, des personnes appartenant à la société civilisée, à la société que nous fréquentons les uns et les autres.

Or, dans ces conditions, qui donc est un faux témoin? Peut-être quelques hâbleurs enjolivent-ils volontairement une histoire, quand ils la racontent à table *inter pocula*. Mais, quand il s'agit de faire presque solennellement un récit qui sera imprimé, avec son nom propre, on y regarde à deux fois avant de commettre une imposture. Il est inadmissible que tous ces cinq cent quatre-vingt-dix récits soient de pures fantaisies. On ne ment pas devant un tribunal; on ne ment pas quand on raconte publiquement un fait important, après avoir attesté sa bonne foi. Ce mensonge serait d'ailleurs aussi coupable qu'inutile. De plus il serait fort difficile à faire accepter, car les rédacteurs des *Phantasms* exigeaient, comme preuves à l'appui, des constatations rigoureuses, telles que des actes authentiques officiels. Il me paraît donc bien superflu d'insister sur la sincérité des récits donnés.

Pour la plupart de ces narrateurs, la bonne foi est donc complète, indiscutable, et il n'y a pas à la mettre en question. Mais la bonne foi ne suffit pas: il faut aussi l'exactitude de l'observation. Ce n'est pas chose facile que de bien observer; de rares qualités sont nécessaires. Pense-t-on qu'on va les trouver dans les récits consignés aux *Phantasms of the living*?

Assurément il est impossible de supposer que ces six cents observateurs ont été tous d'excellens observateurs. Pour ma part, je croirais plutôt le contraire, et j'admettrais comme très vraisemblable que presque tous ont, d'une part, omis des détails essentiels, d'autre part, rapporté inexactement nombre de faits, se trompant pour la date, pour l'heure, pour le lieu, pour les caractères de tel ou tel rêve, tendant à amplifier ce qu'ils ont vu, et passant sous silence ce qui eût contrarié leur opinion superstitieuse. Ces restrictions me pa-

raissent nécessaires, et je ne crois pas que MM. Gurney, Podmore et Myers les veuillent contester. Mais, même en admettant cela pour beaucoup des récits que nous pouvons lire, il n'en reste pas moins un ensemble remarquable de faits étranges, dont la trame est authenthique, irréfutable, malgré quelques inexactitudes de détail, offrant en somme des garanties de bonne observation et de véracité qui suffiraient aux plus exigeans.

Autrement dit, il y a trois partis à prendre vis-à-vis des faits exposés dans les *Phantasms of the living*, soit la croyance absolue à tout ce qui a été dit, soit la défiance absolue qui récuse tout, soit, en troisième lieu, l'acceptation des faits eux-mêmes dans leur ensemble, sans affirmer l'exactitude rigoureuse de tous les détails. C'est à cette conclusion que nous croyons devoir nous arrêter.

Nier tout, ce serait une absurdité de premier ordre. Il faudrait alors, en effet, récuser tout témoignage humain ; car jamais, pour des observations anormales, non quotidiennes et survenant à l'improviste, on ne pourra recueillir autant qu'en ce livre de faits démonstratifs.

Chaque science emploie les moyens qui sont à sa portée. La chimie a ses procédés, qui ne sont pas ceux de la géographie, ni ceux des mathématiques, ni ceux de la médecine, ni ceux de l'histoire. Pour des faits qui ne sont pas d'ordre expérimental, et où le témoignage humain est la seule preuve, nulle autre démonstration ne pouvait être donnée.

C'est dans ce sens que le livre de MM. Gurney, Myers et Podmore constitue un immense progrès. Jusqu'à présent, on s'était contenté de récits fantastiques relevant de la littérature plus que de la science. Maintenant le pas décisif est franchi. Il ne s'agit plus de contes en l'air pour bercer les petits enfans ou amuser les désœuvrés, mais de faits réels, racontés par des témoins véridiques, qui signent de leur nom, et parlent avec tout le sérieux qu'on met lorsqu'il s'agit de la mort d'une mère, ou d'un frère, ou d'un ami.

Nous ne pouvons donner, même en abrégé, le sommaire des principaux chapitres du livre des trois savans anglais. Cet abrégé serait encore beaucoup trop long. Le mieux, pour les personnes que ce genre de recherches intéresse, sera de se reporter à l'ouvrage même, de le consulter et de le parcourir. Nous sommes certain qu'on trouvera là les preuves péremptoires qu'on est en droit de demander. Nous nous contenterons donc ici de relater deux ou trois exemples qui permettront aux lecteurs de la *Revue* de juger de la nature des nombreux autres récits qui sont consignés dans cet ouvrage. Tous ces récits sont fort intéressans, curieux et instructifs à

maints égards. Mais on s'en fera une bonne idée d'après les trois exemples que nous allons donner.

Nous les traduisons textuellement; car, en pareil sujet, c'est l'exactitude rigoureuse qui est nécessaire.

Voici ce que raconte M. Wingfield, à Belle-Isle-en-Terre (Côtes-du-Nord).

« Le 25 mars 1880, j'allais me coucher, après avoir lu assez tard, selon mon habitude; je rêvai alors que j'étais couché sur mon sofa et en train de lire, quand, en levant les yeux, je vis soudain, distinctement, la figure de mon frère Richard, assis sur une chaise devant moi. Je rêvai que je lui parlais, mais que lui inclinait seulement la tête en guise de réponse; puis il se leva et quitta la chambre. Quand je me réveillai, je me trouvai ayant un pied dans le lit et l'autre pied par terre, essayant de parler et de prononcer le nom de mon frère. L'impression était si forte et si vivante que je quittai ma chambre à coucher pour chercher mon frère dans le salon. J'examinai la chaise où je l'avais vu assis et retournai me coucher, mais je ne pus dormir qu'au matin. Quand je m'éveillai, l'impression de mon rêve était aussi vivante que jamais, très nette et très lucide. J'écrivis sur mes notes le fait de cette apparition, et j'ajoutai les mots : *God forbid.* — Trois jours après, je recevais la nouvelle que mon frère Richard était mort, ce même 25 mars, à huit heures et demie du soir, des suites d'une chute de cheval, en chassant.

« Je n'avais pas eu de récentes nouvelles de mon frère; je le savais en bonne santé; et je le tenais pour un excellent cavalier. Je n'ai pas raconté le fait à un ami, mais je l'ai inscrit sur mon journal quotidien.

« Je n'ai jamais eu aucun rêve semblable. »

Voici ce que raconte le gardien de l'église de Hinxton-Saffron-Walden : « Le 8 mai 1885, en entrant dans la cour de l'église, le soir, je vis Mme de Fréville dans le costume qu'elle avait d'habitude, un bonnet noir et une jaquette noire, avec un crêpe épais. Elle me regarda bien en face: sa figure était un peu plus blanche que d'habitude, mais je la reconnus très bien, ayant été quelque temps employé chez elle; je supposai qu'elle était venue, comme elle le fait quelquefois, visiter le mausolée de son mari, et je pensai que M. Weils, le maçon de Cambridge, avait quelque réparation à faire à la tombe. Je me promenai autour du tombeau, en regardant avec soin pour voir si la grille en était ouverte; cependant je suivais attentivement des yeux Mme de Fréville, et la voyais toujours à 5 ou

6 mètres de moi. Sa figure était tournée vers moi, et elle me suivait. Je passai alors entre l'église et la tombe, cherchant à voir si celle-ci avait été ouverte. A un moment, ayant manqué de tomber sur le gazon, je regardai à mes pieds; quand je levai les yeux, elle avait disparu. Elle ne pouvait pas être entrée dans l'église sans m'avoir dépassé, et alors je fus convaincu qu'elle était rapidement entrée dans le mausolée. J'allai à la porte, que je croyais trouver ouverte, mais cette porte était fermée, et n'avait pas été ouverte; car il n'y avait pas de clé dans la serrure. Je secouai la grille et m'assurai que personne n'y était entré. Il était alors neuf heures vingt minutes du soir. En rentrant, je racontai à ma femme que j'avais vu Mme de Fréville.

« Le jour suivant, j'appris qu'elle était morte. »

En réalité, Mme de Fréville était morte ce même jour, à sept heures trente minutes du soir, par conséquent une heure et demie environ avant le moment où M. Bard avait cru la voir.

Voici un troisième cas, tout à fait démonstratif :

« M. S... et M. L..., employés tous les deux dans une administration, étaient depuis huit ans en intimes relations d'amitié. Le lundi 19 mars 1883, L..., en allant à son bureau, eut une indigestion; alors il entra dans une pharmacie où on lui donna un médicament en lui disant qu'il avait une affection du foie. Le jeudi, il n'était pas mieux; le samedi de cette même semaine, il était encore absent du bureau. S... a su depuis qu'il avait été vu par un médecin qui lui avait annoncé qu'il serait malade un ou deux jours, mais sans qu'il y eût rien de sérieux. Le samedi soir, 24 mars, S... était chez lui, ayant mal à la tête; il dit à sa femme qu'il avait trop chaud, ce qui ne lui était pas arrivé depuis deux mois; puis, après avoir fait cette remarque, il se coucha, et, une minute après, il vit son ami L..., debout devant lui, vêtu de ses vêtemens habituels. S... nota même ce détail de l'habillement de L... que son chapeau avait un crêpe noir, que son pardessus n'était pas boutonné et qu'il avait une canne à la main. L... regarda fixement S... et passa. S... alors se rappela la phrase qui est dans le livre de Job : « Un esprit passa devant ma face, et le poil de ma chair se hérissa. » A ce moment, il sentit un frisson lui parcourir le corps et ses cheveux se hérissèrent. Alors il demanda à sa femme : « — Quelle heure est-il? » Celle-ci lui répondit : « — Neuf heures moins douze minutes. » Il lui dit : — « Si je vous le demande, c'est parce que L... est mort; je viens de le voir. » — Elle essaya de lui persuader que c'était une pure illusion; mais il assura de la façon la plus formelle qu'aucun raisonnement ne pourrait le faire changer d'opinion. »

Tel est le récit fait par M. S... Il n'apprit la mort de son ami L... que le lendemain dimanche, à trois heures de l'après-midi.

L... était mort le samedi soir, vers neuf heures moins dix minutes, sans que l'heure puisse être affirmée avec plus de précision, puisque le frère de L... était resté avec lui de huit heures à huit heures quarante, et qu'à neuf heures Mme L..., revenant dans la chambre de son mari, le trouva mort, d'une rupture de l'aorte, d'après le diagnostic du médecin.

Ce cas est intéressant à bien des titres. La véracité de M. S... est certaine. Jamais M. S... n'a eu d'autre hallucination ou d'autre pressentiment, et rien, assurément, ne pouvait lui faire prévoir la mort de son ami.

Voici un autre récit, qui présente le caractère intéressant d'être un événement historique, et de remonter à une époque où il ne pouvait être question ni de suggestion mentale ni d'action a distance. C'est le récit fait par Agrippa d'Aubigné au moment de la mort du cardinal de Lorraine :

« Le roi estant en Avignon, le 23 décembre 1574, y mourut Charles, cardinal de Lorraine. La reine (Catherine de Médicis) s'estait mise au lit de meilleure heure que de coustume, aiant à son coucher entr'autres personnes de marque le roi de Navarre, l'archevêque de Lyon, les dames de Retz, de Lignerolles et de Saunes, deux desquelles ont confirmé ce discours. Comme elle estoit pressée de donner le bon soir, elle se jetta d'un tressaut sur son chevet; mit les mains au-devant de son visage et avec un cri violent appela a son secours ceux qui l'assistoient, leur voulant monstrer au pied du lit le cardinal qui lui tendait la main. Elle s'escriant plusieurs fois : « Monsieur le cardinal, je n'ai que faire avec vous. » Le roi de Navarre envoie au mesme temps un de ses gentils hommes au logis du cardinal, qui rapporta comment il avoit expiré au mesme point. »

Récemment, en feuilletant un livre fort curieux, datant de 1578, *les Histoires prodigieuses*, je trouve le récit suivant dû à François de Belleforest, Commingeois. (On sait que ce François de Belleforest a été un littérateur et un historien tout à fait remarquable.) Il a échappé aux recherches de MM. Gurney et Myers, et j'ai eu une vraie joie en faisant cette découverte.

« On lit, en divers exemples, que les amis morts loing de leurs affectionnés sont venus leur dire a Dieu sortans de ce monde ; ce que je peux dire comme tesmoing oculaire, qui en ai eu et vu l'expérience, non couché, ni en sommeillant, ains (*mais*) estant debout

et aussi bien esveillé que je suis à présent que je descris cette histoire. Car, le propre jour que feu nostre père mourut, comme je ne sceusse rien de sa maladie, et moins de sa mort, le propre jour de la feste de Nostre Dame de septembre, la nuit estant en un jardin sur les onze heures de nuit avec mes compagnons, j'allai pour esbranler un poirier, où je ne fus pas si tost écarté seul que je voy devant moi la propre figure de mon père tout blanc en couleur, mais d'une grandeur excédant la proportion naturelle, laquelle représentation s'approchant de moy pour m'embrasser, je m'escriai si haut que mes compagnons soudain y accoururent, et la vision s'esvanouissant je leur racompté ce qui m'estoit advenu, et leur dis que pour vray c'estoit mon père. Nostre pédagogue (1) adverty de ce fait s'asseura de la mort, laquelle pour vray advint sur l'heure mesme que ceste figure m'apparut. »

Comment se fait-il qu'en France, au milieu du XVIe siècle, on trouve un phénomène qui reparaît en Angleterre en 18e 3? et quelle autre explication donner, sinon qu'il s'agit d'un phénomène vrai, rare et très rare assurément, mais enfin vrai, et démontré vrai par le témoignage humain.

Nous pourrions, en puisant dans les innombrables récits rapportés dans les *Phantasms*, multiplier les citations; il y a à peu près deux cents exemples analogues, aussi authentiques. La démonstration paraîtra peut-être suffisante. Il est facile de sourire en lisant de pareils récits; mais on avouera que c'est un procédé de discussion très peu intelligent. Les narrateurs sont, à n'en pas douter, des hommes de bonne foi; ce qu'ils racontent est peut-être inexact pour certains détails, mais, dans l'ensemble, les faits sont absolument vrais.

Revenons donc à l'interprétation et à la discussion. On ne peut suspecter ni la bonne foi des narrateurs, ni, dans une certaine mesure, la précision de leurs observations. Mais est-ce tout? M. Bard a vu, près du cimetière, le fantôme de Mme de Fréville errer devant lui précisément au moment où Mme de Fréville, qu'il ne savait pas malade, se mourait. Pourquoi le hasard, qui fait tant de rencontres extraordinaires, n'aurait-il pas amené cette image hallucinatoire?

A dire vrai, cet argument me paraît détestable, et bien plus facile à combattre que l'argument d'une observation incomplète et insuffisante. Mais il se trouve cependant que cette objection futile est la plus communément alléguée. On dit : « Voilà une hallucination! Soit. Mais, si cette hallucination a coïncidé avec tel fait réel, c'est par une coïncidence fortuite, et non parce qu'il y a entre le fait et l'hallucination une relation de cause à effet. »

(1) Il est vraisemblable que François de Belleforest était alors tout jeune écolier et en pension, le pédagogue étant le maître de pension.

Le hasard est un dieu très commode, et qu'on peut invoquer dans les cas embarrassans. Pourtant, dans l'espèce, il n'a rien à voir. Je suppose que M. Bard, par exemple, a eu, dans les soixante ans de sa vie, une hallucination, et une seule, cela fait bien par jour 1/24,000e de chance pour avoir une hallucination. En admettant que la coïncidence entre l'heure de la mort de Mme de Fréville et l'heure de son hallucination soit exacte, cela fait, à raison de cinquante demi-heures par jour, une probabilité d'un millionième. Mais ce n'est pas assez : M. Bard eût pu, en effet, avoir d'autres hallucinations; par exemple, connaissant cent personnes, voir une de ces cent personnes autres que Mme de Fréville. La probabilité de voir au jour dit, à l'heure dite, Mme de Fréville, plutôt qu'une autre est donc très approximativement de 1/100,000,000e.

Si je prends quatre cas analogues où la probabilité soit identique, et si je les réunis tous les quatre, la probabilité d'avoir ces quatre coïncidences n'est plus d'un cent millionième, mais d'une fraction dont le numérateur sera 1 et dont le dénominateur aura 36 zéros. Nombre absurde, que nulle intelligence humaine ne peut comprendre, et qui équivaut à la certitude absolue.

Laissons donc de côté l'hypothèse du hasard. Il n'y a pas de hasard dans ces conditions. Si l'on insistait, nous reprendrions la vieille comparaison des lettres de l'alphabet jetées en l'air. Personne ne va supposer que les lettres, en retombant, puissent former l'*Iliade* tout entière.

Donc ni la bonne foi des observateurs, ni le hasard de coïncidences fortuites extraordinaires ne peuvent être invoqués; il faut admettre qu'il s'agit de faits réels. Si invraisemblable que la chose paraisse, ces hallucinations véridiques existent; elles ont pris pied dans la science, quoi qu'on fasse, et elles y resteront.

Ce qui nous confirme dans l'opinion que MM. Gurney et Myers ont fait œuvre de science, c'est que l'on trouve, autour de soi, sans trop de peine, nombre de faits analogues à ceux qui sont rapportés par les observateurs anglais. On n'ose pas les raconter, par crainte du ridicule, par une sorte de scrupule dans la routine, qui nous fait hésiter dans notre pensée. Mais soyons sincères avec nous-mêmes. Qui de nous ne connaît des faits de cet ordre? Pour ma part, je suis à peu près sûr que la plupart des lecteurs de cette courte notice ont par devers eux quelques faits analogues. Il m'est arrivé bien souvent, quand je parlais de ces hallucinations véridiques, d'éveiller à la fois, — ce qui est assez contradictoire, — l'incrédulité d'une part, et d'autre part, en même temps, tel ou tel souvenir d'un phénomène du même genre. Ce phénomène n'était pas assurément aussi complètement observé que le cas de M. Wing-

field ou de M. Bard, mais enfin il était de même nature, et amenait à la même conclusion.

Je dirais donc volontiers aux lecteurs de cette *Revue :* « Faites une sorte d'enquête autour de vous, et vous serez étonnés de trouver quantité de faits du même ordre : hallucinations véridiques, pressentimens, sympathies se manifestant à distance, rêves, parfois réalisés, concernant des incendies, des chutes, des accidens graves, etc. »

Si tout cela était fantaisie, certes, on n'en parlerait pas autant, et une pareille opinion n'existerait nulle part, ni en France, ni en Italie, ni en Angleterre, ni en Allemagne. Au contraire, plus on approfondit les sentimens intimes des gens avec qui on parle, et cela dans toutes les classes de la société, plus on retrouve cette vague notion de l'hallucination au moment de la mort, existant chez les habitans des villes comme parmi les gens de la campagne, dans le sud comme dans le nord de l'Europe.

Je me demande même comment le livre des *Phantasms of the living* aurait pu être écrit, s'il ne reposait que sur de pures illusions, sur des mensonges et des faux témoignages. L'Angleterre serait un pays de fourbes et d'imposteurs, puisque six cents personnes, qui passent pour les plus honorables du monde, auraient pris part à cette immense duperie.

Mais cette conclusion est si absurde, que pas un homme de bon sens ne pourra l'accepter... Je parle de ceux qui étudieront la question ; car il en est beaucoup qui, pour toute réponse, auront un sourire ironique ; ce qui dispense, comme on sait, de toute critique et de tout examen.

Alors que conclure ? Car, enfin, il n'est pas admissible qu'il y ait des revenans dans le sens que le vulgaire attache à ce mot. J'ai parlé plus haut de fantômes ; mais il n'est pas un homme raisonnable qui puisse croire à un fantôme, tant qu'on n'aura pas démontré sa réalité par des phénomènes extérieurs manifestes, par une action chimique sur des plaques photographiques, je suppose, ou par le mouvement d'objets matériels. Donc nous n'admettons aucunement l'existence de ces revenans. Nous supposerons, ce qui est beaucoup plus simple et par conséquent plus vraisemblable, qu'il s'agit là d'hallucinations. Ce sont certainement des hallucinations, mais des hallucinations *véridiques*, suivant la très heureuse expression de M. Myers, c'est-à-dire hallucinations étant en rapport avec la réalité des choses.

Ainsi, M. Bard, voyant Mme de Fréville se promener auprès de la tombe de son mari, a eu une hallucination, en ce sens que l'image de Mme de Fréville n'avait aucune réalité en dehors de l'esprit de M. Bard, et qu'un appareil photographique quelconque n'eût absolument rien indiqué. C'était donc une hallucination de M. Bard,

tout comme si M. Bard eût cru voir devant lui Hercule avec la peau du lion de Némée.

Mais le caractère véridique de ces hallucinations, de ces sympathies, de ces rêves, est bien remarquable. Jusqu'ici, on n'avait pas pensé qu'une hallucination pût être empreinte de vérité. On avait relégué toutes les histoires d'apparitions dans le domaine des fables. Il semble qu'il faille revenir de notre naïve assurance. Certaines hallucinations sont bien plus compliquées qu'une simple image qui apparaît à un fou, sans cause, sans relation avec les faits lointains ou proches. Ce sont des hallucinations véridiques qui nous permettent de soupçonner qu'il existe une *faculté de connaissance*, dont tous les termes assurément nous échappent, mais qui se manifeste parfois chez certains hommes, et qui, pour bien prouvée qu'elle soit, quant au fait même, reste encore, quant à sa cause et à ses modalités, profondément mystérieuse.

C'est à cela que se borne la conclusion scientifique irréprochable qu'on peut déduire des *Phantasms of the living*. Et si l'on vient dire que c'est pour deux gros volumes et dix ans de patience un bien maigre résultat, nous trouverons qu'on commet une cruelle injustice. Le voile d'Isis n'est pas tombé ; — hélas ! il ne tombera peut-être jamais, — mais on a osé le toucher. Au lieu de regarder ces mystères comme soustraits à la connaissance humaine, on les a abordés bravement.

Ce que l'avenir réserve à l'homme, nous l'ignorons. Peut-être nos petits-neveux auront-ils des lumières que nous n'avons pas, mais ils devront rendre justice aux laborieux et savans auteurs des *Phantasms of the living*, qui ont affronté une des plus difficiles questions qui soient, apportant quantité de nouveaux faits et se jetant dans la mêlée, sans craindre les railleries mordantes ou l'indifférence épaisse du public.

Pour notre part, nous avons la ferme conviction que c'est là une voie féconde. Certes elle est périlleuse, et on risque de s'y perdre ; car on s'avance à pleines voiles dans l'inconnu. Mais qui donc aborderait l'inconnu, sinon la science? Malheur à la science qui se satisfait de ce qui est acquis, qui apporte un programme immuable, dont elle ne veut et n'ose sortir, qui croit avoir fait dire à la nature son dernier mot ! Malheur à la science qui ne se régénère pas sans cesse ! Elle tombe bientôt dans la décrépitude. Il lui faut une évolution perpétuelle et comme une agitation révolutionnaire incessante. Si donc notre science contemporaine ne cherche pas dans les régions jusqu'à ce jour inaccessibles où le progrès l'entraîne, elle sera, dans quelque cent ans, aussi démodée que la scolastique d'Abélard ou la mystique de Paracelse.

RAPHAEL CHANDOS.

REVUE LITTÉRAIRE

SUR L'ÉLOQUENCE JUDICIAIRE.

Les Époques de l'Éloquence judiciaire en France, par M. Munier-Jolain, avocat à la cour d'appel. Paris, 1888; Perrin.

Pour un bon livre, on ne peut pas dire que ce soit un bon livre que celui de M. Munier-Jolain sur *les Époques de l'éloquence judiciaire en France;* on ne peut même pas dire que ce soit un livre très intéressant; mais il aurait pu l'être, et la question qu'il soulève est curieuse. D'où vient, en effet, dans la plupart de nos histoires de la littérature, comme dans nos *Recueils de Morceaux choisis*, tandis que nos sermonnaires et nos orateurs politiques y tiennent une si large place, — trop large même quelquefois, — d'où vient que l'on mesure si parcimonieusement à nos plus fameux avocats, non pas même la louange, mais les analyses et les citations? Quand ce ne serait que pour les critiquer, pourquoi n'y parle-t-on point davantage des Lemaistre et des Patru, des Loyseau de Mauléon, des Édie de Beaumont, des Dupin et des Chaix d'Est-Ange? Et quelle est enfin la raison, s'il y en a une, depuis quatre ou cinq cents ans, je ne dis pas de cette injustice, mais de cette apparente inégalité de traitement? Les avocats en sont un peu blessés; — et on s'en aperçoit bien dans l'*Avant-propos*, emphatique, mais tout de même amer, du livre de M. Munier-Jolain.

C'est donc lui-même ce qu'il n'aurait pas mal fait de rechercher d'abord, au lieu d'accuser la critique d'ignorance, de négligence dédaigneuse, et de « mépris affecté » pour l'éloquence du barreau; puisque aussi bien c'est de là que dépendait l'intérêt de son livre. On ne nous

demande pas de nous intéresser aux « époques » de la procédure ou de l'instruction criminelle, et de donner une place dans l'histoire de la littérature au conseiller Pussort. Mais les grands mots et les phrases n'y sauraient rien faire, que de prouver peut-être combien la critique a raison dans son indifférence. « Tu te fâches, donc tu as tort. » Et, en effet, il n'est pas croyable, depuis La Harpe jusqu'à Sainte-Beuve, si les historiens de la littérature en eussent espéré autant de plaisir ou de profit que de la lecture de Bourdaloue, qu'ils eussent négligé celle des plaidoyers de Cochin ou de Patru. Ils en ont fait, ils en font tous les jours de moins divertissantes. Et, à qui, comme Nisard, n'a pas reculé devant les œuvres de Mélanchthon, ou, comme Sainte-Beuve, s'est chambré, pendant des années, avec les pieux et diffus historiens de Port-Royal, j'ose dire qu'il était facile de lire, après cela, en manière de délassement, quelques plaidoiries d'Antoine Lemaistre ou quelques belles « actions » de Guillaume du Vair. Mais, apparemment, il leur aura semblé, toutes les fois qu'ils y mettaient le nez, que c'était un peu toujours la même chose, que de trop nombreux défauts y gâtaient de trop rares qualités, je veux dire trop clairsemées, que ces défauts eux-mêmes ne procédaient pas tant des personnes que du genre; et qu'ainsi l'histoire de l'éloquence judiciaire en France était extérieure et assez étrangère à l'histoire de la littérature française. Je vais essayer de motiver le jugement qu'ils se sont bornés à prononcer, et dont j'entends bien que M. Munier-Jolain fait appel, mais que je ne vois pas qu'il ait mis à néant.

Il y a peut-être en littérature des genres qui ne sauraient souffrir la médiocrité, — je ne sais trop lesquels, — mais on dit qu'il y en a, et pour aujourd'hui, je le crois. Il y en a d'autres, au contraire, qui la souffrent, qui ne la supportent pas seulement, qui la comportent, et dont on peut aller jusqu'à dire qu'ils en vivent : tels sont le sermon, le discours politique, tels encore le réquisitoire, et le plaidoyer d'avocat. La raison n'en est pas difficile à donner : c'est qu'on ne les a point inventés pour caresser les oreilles des hommes, mais pour traiter de nos affaires, pour assurer l'exercice de nos droits, pour nous apprendre celui de nos devoirs; et ils ne sont littéraires que par accident ou par occasion. Ou encore, ce sont des actes autant que des paroles; et s'ils sont éloquens, c'est bien, mais ils peuvent se passer de l'être, et communément ils s'en passent. De quoi se plaignent donc ici les avocats? Vous diriez à les entendre que nous leur faisons cruellement injustice, et je crains qu'ils ne nous soupçonnent de complaisance pour les orateurs politiques, et surtout pour les prédicateurs. Mais combien sont-ils, ces prédicateurs, dont l'histoire ait gardé le souvenir? et combien ces hommes politiques? C'est ce que l'on a généralement oublié de considérer.

Car je vois bien jusqu'à trois sermonnaires : Bossuet, Bourdaloue,

Massillon; Massillon, Bourdaloue, Bossuet; Bourdaloue, Bossuet, Massillon; avec cela, loin derrière eux, Mascaron ou Fléchier, que j'abandonne aux avocats, s'ils veulent les prendre pour eux; et plus loin, beaucoup plus loin, des Fromentières et des Bretonneau, des abbé Poule et des père Cheminais, des Bridaine et des Neuville. Je demande à M. Munier-Jolain s'il les croit beaucoup plus illustres, ou beaucoup plus connus, qu'Antoine Lemaistre et qu'Olivier Patru? Cependant, depuis deux siècles et demi, si l'on a beaucoup plaidé, on a beaucoup prêché aussi en France; et l'on continue d'y prêcher comme d'y plaider; et de tant de sermons, voilà ce qui surnage, et de tant d'orateurs, voilà ce qui survit : cinq *Avens*, quatre *Carêmes*, une cinquantaine de sermons pour toutes les fêtes de l'année, huit ou dix *Oraisons funèbres;* et trois noms! En vérité, les avocats ne se moquent-ils point quand ils se prétendent frustrés dans ce partage de l'attention publique. Mais, dans nos *Recueils de Morceaux choisis* ou dans nos histoires de la littérature, si quelqu'un tient encore trop de place, c'est le vénérable d'Aguesseau. Je le supprimerais, si j'en étais le maître, et, une fois supprimé, je voudrais bien savoir ce qui manquerait à l'histoire de la littérature française. Car il se peut qu'une *Mercuriale* soit éloquente, comme une plaidoirie, comme un sermon, comme un discours aussi sur le relèvement des tarifs de douane ou sur la conversion de la rente : je dis seulement qu'ils ne doivent l'être, qu'ils ne le peuvent être que de surcroît; et surtout qu'autant qu'ils ne veulent pas l'être. L'une des raisons qui, certainement, en France, ont contribué le plus à discréditer l'éloquence du barreau, ç'a été sa prétention d'être de l'éloquence, et l'abus qu'elle a fait, pour la soutenir, des ornemens appelés littéraires : la citation et l'allusion savantes, la métaphore et la périphrase, le grec et le latin, l'*ithos* et le *pathos*, l'exclamation et la prosopopée. Rien aussi, comme l'on sait, n'a plus retardé les progrès de l'éloquence de la chaire que cette manie d'étaler, cette ambition d'être « littéraire, » et cette fureur même de se faire admirer.

Mais voici d'autres raisons, plus profondes ou plus intimes, qui, depuis qu'elle s'est dégagée du pédantisme et de l'érudition, ont empêché l'éloquence judiciaire, et l'empêcheront toujours de s'égaler à ses rivales. Je ne dirai pas qu'elle manque de sincérité : on l'a trop dit; et l'expression, en même temps qu'elle serait malhonnête, ne traduirait avec exactitude ni ma propre pensée, ni la nuance, assez délicate qu'il s'agit d'indiquer. Est-il cependant vrai que, tandis que ni le prédicateur ne compose avec ses croyances ou n'est censé composer avec elles, ni l'orateur politique avec ses convictions, ou avec ses intérêts, — lesquels sont toujours lui-même, et suffisent conséquemment à passionner son discours; — l'avocat, au contraire, ne parle jamais en son nom, dans une cause qui soit entièrement sienne, mais toujours au nom d'un client dont il est le porte-paroles, l'interprète et le substitut?

C'est pour cela que nous le voyons si souvent entreprendre des causes si diverses, où sans doute il est également de bonne foi, mais dont on conviendra qu'il ne saurait faire également son affaire. L'avocat se se donne ses convictions, il se fait sa passion; et son éloquence n'en est pas moins sincère, mais elle en contracte pourtant quelque chose de factice. C'est un acteur interprétant un rôle, et un rôle qu'il n'a pas choisi, un rôle que son client, que les circonstances de la cause, que l'occasion lui imposent. Et, tout au rebours de l'homme politique ou du prédicateur, qui ne nous persuadent qu'autant qu'ils sont l'homme de leur discours, l'avocat n'est pas plus tenu que l'acteur d'être l'homme de son rôle; — si même, comme l'acteur, son triomphe n'est pas de rester maître de soi, impassible, indifférent, et supérieur à l'émotion qu'il excite.

Insistons et précisons. J'ai sous les yeux, en ce moment même, les *Discours et Plaidoyers de M. Chaix d'Est-Ange*, où je vois qu'après avoir défendu comme avocat, en 1836, devant la cour des Pairs, la vie de Fieschi, le même orateur, en 1858, devenu procureur-général, demandait aux jurés de la Seine la tête d'Orsini. Inversement, dans une affaire capitale, tout autre et plus récente, je pourrais montrer l'accusé défendu devant la cour d'assises par le magistrat même, qui, s'il n'avait abandonné son siège quelques mois auparavant, eût peut-être requis contre lui. Les mauvais plaisans s'égaient volontiers là-dessus, mais ce sont les mauvais plaisans. S'ils y réfléchissaient davantage, ils n'y verraient rien que de naturel, et même de nécessaire. Magistrat ou avocat, dans l'une comme dans l'autre occasion, chacun d'eux prêtait sa voix à des intérêts plus généraux que lui-même, et dont on peut dire que l'importance sociale se subordonnait, effaçait, absorbait la personnalité du défenseur ou du procureur-général. On ne saurait, en effet, livrer sans défense quelque accusé que ce soit à toutes les forces de la justice et de la société réunies contre lui, ni laisser d'autre part une maladroite pitié désorganiser ou dissoudre l'institution sociale; et ce sont deux thèmes oratoires qui sont aisés, qui sont beaux, qui sont nécessaires à soutenir.

Aussi n'est-ce point de la sincérité des orateurs que je doute, non plus de celle de leur éloquence, mais de la sincérité de mon impression. Je vois d'une part l'intérêt social, et d'autre part l'intérêt de la défense; je sais qu'ils se limitent l'un l'autre, et par leur conflit même; cependant et tour à tour on essaie de me persuader qu'ils doivent l'emporter l'un sur l'autre. On n'y peut parvenir qu'en les exagérant tour à tour; je sens qu'il n'est plus question de trouver la vérité, mais uniquement de vaincre; on veut me déterminer contre mon sentiment ou contre ma raison. C'est ici l'un des pires défauts de l'éloquence judiciaire, et ce qui en fait une forme singulièrement inférieure à l'éloquence politique ou à l'éloquence de la chaire. Dans ces procès

de cours d'assises, elle remet en question la certitude et l'évidence mêmes; au lieu de les appuyer ou de les éclaircir, elle s'efforce au contraire d'embrouiller l'une et d'affaiblir l'autre; et, de quelque manière ou par quelque artifice qu'elle ait pu me surprendre, sa gloire est de m'avoir surpris. Aussi, tous les moyens y deviennent-ils bons, comme étant justifiés, ou excusés, par l'importance de la fin. Si l'on n'essaie pas d'obtenir la condamnation d'un faussaire en l'accusant d'avoir la physionomie de son crime, ou de sauver la vie d'un parricide en alléguant que le sien l'a rendu orphelin, il ne s'en faut de guère. Un magistrat compte ses services par le nombre des condamnations qu'il a arrachées au jury; la réputation d'un avocat dépend du nombre de grands ou de petits coupables qu'il a ôtés des prisons pour les restituer à la circulation sociale; et nous, ne sachant plus où est la vérité, la justice et le droit, nous ne savons plus où est l'éloquence.

Dira-t-on qu'il n'en est ainsi qu'au criminel? dans les procès de cours d'assises? Et, en effet, au civil, dans les contestations qui s'élèvent entre particuliers, c'est autre chose; mais, pour d'autres raisons, c'est bien pis! On s'étonne parfois des subtilités bizarres que nos jeunes avocats débattent dans leurs conférences, et leurs anciens répondent pour eux que, fussent-elles plus bizarres encore, les subtilités qu'ils agitent ne le seront jamais tant, que la réalité ne les surpasse encore. Ils ont raison. La réalité se joue de nos efforts pour définir dans nos formules et pour borner en quelque sorte la fécondité de ses combinaisons. Plus riche, plus complexe, plus inventive que l'imagination du dramaturge et du romancier, à plus forte raison la vie ne se laisse-t-elle pas emprisonner dans les textes du législateur. C'est pourquoi jurisprudence et casuistique sont sœurs; toutes les deux, dans leur principe et à leur origine, également légitimes, puisqu'elles sont également indispensables, mais toutes les deux également subtiles, et pleines de pieges, si l'on peut ainsi dire, qu'elles n'ont point tendus. Il faut donc que l'avocat apprenne à voir les questions sous toutes leurs faces, et combien un seul genre légal est capable d'engendrer d'*espèces*. C'est autant de principes ou de motifs de décision dont ils se précautionnent pour les cas à venir. Et on remarquera que s'ils ne le faisaient point, c'est la matière même ou l'étoffe qui manquerait à leur éloquence, puisque c'est de là que dépend pour eux l'invention oratoire.

Mais on conviendra que, pour ces raisons mêmes, embarrassée de tant d'entraves, cette éloquence, rappelée perpétuellement à terre, ne saurait s'élever jamais bien haut, ni s'y déployer bien librement, ni planer bien longtemps. Autre, et nouvelle, et manifeste infériorité de l'éloquence judiciaire par rapport à l'éloquence de la chaire ou à l'éloquence politique. L'éloquence politique n'est point gênée par l'autorité positive des textes, ni par la difficulté de les interpréter, ou la néces-

sité de les concilier. Car, c'est elle qui les fait, et elle qui les défait. Dans des lois que l'on ne saurait jamais regarder comme immuables, puisqu'elles ne sont point descendues du ciel, sa mission ou sa raison d'être est d'introduire plus de clarté, plus de justice, plus d'humanité. Et l'éloquence de la chaire, si l'on veut résumer en quelques mots son objet, que se propose-t-elle que de nous détacher de ces intérêts mêmes qui sont entre nous l'occasion, l'aliment et la fin des procès civils? Si elle a une mission sociale, c'est de nous enseigner les moyens d'entretenir la paix parmi les hommes, et, selon le terme consacré, c'est de nous élever, par un peu de « désappropriation, » au-dessus des motifs habituels de nos disputes et de nos querelles. Mais les avocats, eux, sont comme emprisonnés sous le réseau des subtilités juridiques, et pour peu qu'ils essaient d'en sortir, on voit communément qu'ils perdent les procès qu'on leur avait confiés pour les plaider sans doute, mais d'abord pour les gagner. Sur quoi, la question n'est pas de savoir si leur métier n'en vaut pas bien un autre, mais de voir, et de dire, que l'éloquence n'y est guère de mise.

Mêlée qu'elle est ainsi aux affaires de tous les jours, il en résulte enfin pour l'éloquence judiciaire une autre raison d'infériorité. Car il y a de grandes causes, mais il y en a beaucoup plus de petites, qui n'intéressent que les plaideurs, et non pas même les avocats qui les soutiennent ou les magistrats qui les jugent. Le 18 mai 1634, il y a donc de cela deux cent cinquante-quatre ans, Me Olivier Patru, devant MM. de la Grand'Chambre, prit la parole pour « la veuve et les enfans de défunt Pierre Doublet, fermier de Grenelle, et pour quatre habitans de Vaugirard, appelans, contre M. le curé de Saint-Étienne, intimé; » et je conviens qu'il ne parla point mal, encore qu'un peu pompeusement, et en y mêlant trop de citations de Josèphe ou de Diogène Laerce. Il s'agissait de savoir si le défunt, Pierre Doublet, avait eu le droit, quoique étant de la paroisse de Saint-Étienne, de se faire enterrer dans l'église de Vaugirard. Quel intérêt veut-on que nous prenions à Pierre Doublet? J'ai rappelé tout à l'heure les *Plaidoyers et Discours de M. Chaix d'Est-Ange*, et ils ne datent pas encore de deux cent cinquante-quatre ans. Le 2 avril 1835, devant la 6e chambre du tribunal de la Seine, Chaix d'Est-Ange plaida pour M. Ardisson, que l'on accusait calomnieusement d'avoir mis lui-même le feu dans son appartement de la rue du Temple, pour incendier son mobilier et toucher une assurance de 600,000 ou 700,000 francs. Que nous font aujourd'hui les affaires de M. Ardisson? Et parmi les causes que l'on plaidait hier, les civiles ou les criminelles, je demande combien il y en a qui soient plus intéressantes et d'un intérêt plus durable que celle de M. Ardisson ou de la veuve Doublet? Là peut-être est surtout la grande infériorité de l'éloquence judiciaire : elle ne s'exerce que sur ce qu'il y a de plus transitoire ou de plus contingent au monde, et sous peine de manquer son objet, il

faut qu'elle s'enferme dans les faits de la cause. Mais les faits de la cause, toujours particuliers, sont toujours petits, et toujours ou presque toujours indifférens en soi.

Il en est autrement de ceux qui font la matière de l'éloquence politique ou de l'éloquence de la chaire. Sans doute, et tous les jours, on voit discuter dans nos parlemens, comme devant nos tribunaux ou nos cours d'assises, des intérêts aussi dont, l'année prochaine peut-être, et dans vingt-cinq ans à coup sûr, l'opinion ne se souciera guère. Il n'est besoin, pour s'en rendre assuré, que de lire le *Journal officiel*, ou de feuilleter négligemment la collection du *Moniteur*. On peut dire, toutefois, que, dans les plus ingrates ou les plus ennuyeuses de ces discussions, il y va presque toujours d'intérêts généraux, ou au moins collectifs; et cela seul, donnant à l'orateur plus de confiance dans la grandeur ou dans la portée de sa cause, donne aussi à son éloquence, — quand il en a, — plus de corps, plus de souffle et plus d'envergure. Pour l'éloquence de la chaire, on me permettra de n'y point insister. Il est trop évident qu'elle fait sa matière des intérêts les plus généraux et les plus durables de l'humanité, de ceux qui ne passent point avec les générations, ou qui survivent aux nations elles-mêmes. Un sermon de saint Jean Chrysostome ou de saint Augustin est aussi vrai, aussi *actuel* pour nous qu'il pouvait l'être jadis pour les habitans d'Hippone et les fidèles de Constantinople. Un sermon de Bossuet ou de Bourdaloue *sur la Mort* seront aussi lisibles et aussi profitables dans cent ans, dans mille ans, qu'ils le sont aujourd'hui. De telle sorte que, quand un prédicateur manque parfois d'éloquence, — et j'en connais plus de ceux-là que des autres, — c'est lui qui manque à sa matière, non pas la matière qui lui fait défaut. Et l'orateur politique lui-même, s'il peut éprouver quelque crainte, c'est bien plutôt de n'être pas, comme l'on dit, à la hauteur de son sujet, que de l'écraser du poids de son éloquence. Car il n'y a pas de « mouvemens » hardis ou passionnés, il n'y a pas de formes de l'éloquence humaine, il n'y a ni souvenirs historiques, ni moyens d'émotions qu'on ne puisse employer dans la cause de la liberté, de la justice, ou de la patrie. Mais l'avocat ne saurait être éloquent sans sortir de son sujet, et ainsi s'exposer au juste reproche d'emphase ou de déclamation.

C'est le danger d'abord de quelques grandes causes qui se rencontrent parmi les petites. Et je n'entends pas sous ce nom de grandes causes, comme l'on pense bien, ces procès de cours d'assises, où je ne vois ordinairement de grand que l'énormité du crime et la faiblesse du jury. Mais je parle de ces causes où se trouvent parfois enveloppés des intérêts plus généraux qu'elles-mêmes. Antoine Lemaistre, jadis, en a plaidé quelques-unes, et depuis lui, Loyseau de Mauléon, par exemple, le défenseur des Calas. Telle est l'affaire de Madeleine

de Poissy, religieuse carmélite, enlevée par l'apothicaire de l'Hôtel-Dieu de Beaumont, devenue sa femme, et attaquant le testament par lequel Jacques de Poissy, son père, l'avait déshéritée. Et, en effet, il y allait à la fois de deux choses très considérables, l'étendue de l'autorité paternelle et le droit de tester. Telle est encore l'affaire de Louis Marpault, fils de Jean Marpault et de Louise Chapelet, obligé par ses parens, dans sa neuvième année, de vêtir l'habit de cordelier. C'était comme l'envers de la cause précédente. Après l'étendue de l'autorité paternelle, il s'agissait d'en plaider les limites, et après l'abus de la liberté dans une fille, il était question d'en revendiquer l'usage dans un fils. Je n'ai pas besoin de rappeler autrement l'affaire des Calas, et quelles questions s'y trouvaient impliquées, si ce n'est pour dire qu'ayant inspiré d'assez « médiocres mémoires » à Voltaire, cependant ils valent encore mieux que ceux de Loyseau de Mauléon. Ne serait-ce pas que, dans ces grandes causes, les avocats se sentent comme dépaysés? Du moins est-il qu'on les y trouve toujours au-dessus du ton, comme s'ils usaient d'une langue étrangère, ou d'un vocabulaire qui ne leur serait pas habituel. Et, en effet, ils ne sont point chargés de critiquer ou de juger les lois, mais de les interpréter. Cependant toutes ces graves questions ne se discutent qu'autant que l'on s'élève au-dessus des lois positives, que l'on en cherche la réponse ailleurs que dans le *Code civil* ou le *Digeste*, et qu'aux qualités enfin d'un avocat on en joint qui ne s'acquièrent pas dans le commerce des jurisconsultes.

Qu'au surplus la déclamation soit l'écueil inévitable de l'éloquence judiciaire, on le sait; elle l'a toujours été, elle le sera toujours; et le plus grand des avocats lui-même, — c'est Cicéron que je veux dire, — est plein de ces « fausses beautés. » L'abus de la rhétorique, voilà le défaut des avocats, dans tous les temps et dans tous les pays, parce qu'il leur faut presque toujours surfaire, pour la plaider *éloquemment*, la cause qu'ils ont entreprise. De là tous ces moyens qu'ils emploient tour à tour ou simultanément pour essayer de donner aux choses une importance qu'elles n'ont point; — et le change aux plaideurs eux-mêmes sur l'intérêt de leurs contestations. Il s'agirait de délibérer sur le destin des empires qu'on n'y mettrait pas plus d'ardeur ou plus de véhémence. De là ces interpellations qu'ils échangent entre eux et ces invectives dont ils accablent la partie adverse. Si leur client doit perdre sa cause, il faut du moins que l'adversaire, en gagnant la sienne, n'en ressente pas une joie sans mélange. De là encore cette emphase habituelle, de là ces éclats de voix, cette mimique intempérante et cette gesticulation exagérée par laquelle le corps parle au corps, pour procurer à l'auditoire la sensation d'une éloquence que le lecteur essaie vainement de retrouver. Les intérêts sont si petits que, s'il ne tâchait pas lui-même de se faire illusion, l'avocat n'oserait pas les plaider. Et

ainsi, pour donner à l'éloquence judiciaire son tour déclamatoire, les exigences de la profession s'unissent aux prétentions littéraires qui sont celles de la corporation.

Après cela, je n'insisterai point sur la grande raison que les avocats font valoir lorsqu'ils se décident à laisser imprimer leurs discours ou leurs plaidoyers.— Nous ne sommes point des hommes de lettres, disent-ils, et nous ne composons pas à loisir, dans le silence du cabinet; nous vivons sur la place publique, et si l'on prétend nous juger, ce n'est point assez de nous lire, il faut nous avoir vus, il faut nous avoir entendus.— Mais d'abord, et la première critique qu'on leur fasse, n'est-ce pas que le physique de leur éloquence a passé presque tout entier dans leur œuvre imprimée? Non, assurément, ce n'est point d'animation que l'on reproche à leurs plaidoyers de manquer, mais au contraire, on en trouve l'animation factice : il s'y voit trop de points suspensifs, exclamatifs et interrogatifs! trop d'adjurations et de supplications, trop de « mouvemens » enfin, et d'un seul mot trop d'action! Et puis, si l'action était une partie si considérable de l'éloquence, comment donc se ferait-il que tant de discours politiques, et tant de sermons aussi, ne fussent pas, eux, moins beaux à lire, ni moins persuasifs, qu'à entendre? Ou encore, et sous ce rapport, tous les orateurs, avocats, prédicateurs, ou tribuns étant soumis aux mêmes conditions, comment en les lisant distinguerions-nous si bien l'orateur d'avec le rhéteur, et celui-ci d'avec le déclamateur? C'est que justement, pour être lui-même et renouveler en chacun de nous l'émotion de son ancien auditoire, le véritable orateur, Démosthène ou Bossuet, n'a pas besoin de tout cet appareil, ni du secours extérieur de l'action ou du geste. Une tragédie de Racine ou un drame de Shakspeare n'ont pas besoin non plus d'être joués pour être *sentis*, admirés et compris : même on a soutenu qu'ils y perdraient plutôt. Tout ce que nous pouvons donc accorder, c'est que comme il y a des pièces, des vaudevilles et des mélodrames, qui ne valent leur prix qu'aux chandelles, il est vrai qu'il y a des discours qu'il faudrait avoir entendus pour en apprécier l'éloquence. Nous pensons seulement qu'ils n'appartiennent pas à l'histoire de la littérature.

Est-ce à dire, toutefois, que l'éloquence judiciaire ne vaille pas la peine d'être étudiée, ni l'histoire d'en être écrite? Bien loin de là : et l'idée de M. Munier-Jolain était bonne ; elle l'est encore. Si, par exemple, au lieu de chercher la peinture anecdotique des mœurs du passé dans les sermons de nos grands prédicateurs, qui ne font pas de personnalités, quoi que l'on en ait dit, ni de « portraits, » parce qu'ils croiraient ainsi dégrader à un honteux usage la dignité de leur ministère, on la cherchait dans les plaidoyers de nos avocats du XVIIe et du XVIIIe siècle, on l'y trouverait, souvent piquante, plus authentique en général que dans les *Mémoires* ou les *Correspondances*, et

toujours et surtout très circonstanciée. C'est ce qu'avait fort bien montré jadis, dans un gros livre sur *l'Éloquence judiciaire au XVIIe siècle*, M. Oscar de Vallée. C'est aussi ce que M. Munier-Jolain à son tour, dans ses *Époques*, eût pu faire bien mieux ressortir. Car parlez-moi d'un bon procès pour nous faire voir les gens *in naturalibus*, dans toute la naïve impudeur de leur égoïsme ou de leur cupidité, de leur ingratitude ou de leur lâcheté, de leur bassesse ou de leur férocité! Ni leurs confesseurs, et en ce temps-là tout le monde avait un confesseur, ni leurs médecins mêmes n'obtiennent d'eux, n'en tirent ou n'en arrachent de semblables aveux. On dit tout à son avocat, et même ce qu'on ferait beaucoup mieux de lui taire. C'est pourquoi ce serait une mine à creuser, un trésor à exploiter peut-être, que les annales de l'éloquence judiciaire, dont je ne connais pas bien la richesse ni la profondeur, mais tout de même où je m'étonne que l'on n'ait pas regardé de plus près. Dût la tentative en être infructueuse, au moins encore faudrait-il qu'on l'eût faite, puisque là où il n'y a rien, c'est nous avoir appris quelque chose que de nous avoir montré qu'effectivement il n'y a rien. Mais il y a quelque chose dans les annales de l'éloquence judiciaire; à défaut d'intérêt littéraire, elles ont un intérêt historique certain; et ce que l'on y trouve ne se trouve que là.

A un autre point de vue, plus historique, si je puis ainsi dire, ou moins anecdotique, il serait curieux d'y étudier les variations de la morale publique, et c'est encore un peu ce que j'avais espéré de trouver dans le livre de M. Munier-Jolain. Les grands crimes sont toujours les grands crimes; et, en dépit de nos « criminologues, » on aime à croire que, longtemps encore, on les traitera comme des crimes plutôt que comme des maladies, par la prison de préférence aux bromures, et avec plus de sévérité que d'affectueuse indulgence ou de douce pitié. Mais ce qui varie d'un siècle à l'autre, ou plusieurs fois dans un même siècle, c'est le jugement que l'on fait de certaines actions notoirement immorales, et que cependant les lois mêmes, s'accommodant à l'opinion, frappent, selon les temps, avec plus de mollesse ou d'impitoyable dureté. Ce n'est pas encore chez les prédicateurs que l'on peut suivre et relever ces variations à la trace; ils parlent de trop haut, au nom d'une morale trop pure; c'est déjà chez les moralistes, plus curieux que les prédicateurs et plus malicieux; mais c'est surtout peut-être chez les avocats, mêlés comme ils sont à la vie quotidienne, et généralement attentifs à ne s'écarter de l'opinion qu'autant qu'il le faut pour l'exciter sans la blesser. Une bonne histoire de l'éloquence judiciaire, avec plus de citations que n'en donne M. Munier-Jolain, et des analyses mieux faites, ne laisserait pas, j'imagine, d'être instructive à cet égard, peut-être même divertissante; — à moins pourtant qu'elle ne nous attristât.

Et enfin elle serait utile encore aux avocats, comme une histoire de

la procédure est utile à nos praticiens pour les perfectionner dans leur art, en le rapportant à ses principes. Si nos avocats ont autre chose à faire, en effet, que de « flatter nos oreilles par des cadences harmonieuses » ou de « charmer les esprits par de vaines curiosités; » si leur tâche est assez belle encore sans cela, et assez difficile; si leur art a ses secrets, ses règles et ses lois qu'il faut connaître pour l'exercer, c'est assez pour justifier l'histoire de l'éloquence judiciaire. Je regretterai donc, avec M. Munier-Jolain, que le sujet n'ait encore tenté personne, ou du moins qu'à peine en ait-on tracé quelques rares chapitres. Mieux que cela, et cette histoire, si je l'osais, je l'inviterais lui-même à l'écrire, à la condition seulement que ce fût d'un style plus simple, ou même plus naïf, mais surtout moins « littéraire. » Car j'ai quelque idée qu'en nous en retraçant plus fidèlement les époques, il aboutirait aux mêmes conclusions que nous-mêmes; qu'il s'apercevrait qu'à mesure qu'elle s'éloignait de la littérature, et qu'elle se souciait moins de faire revivre parmi nous les Démosthène et les Cicéron, l'éloquence judiciaire se rapprochait de son véritable objet; et qu'il conviendrait enfin qu'à vouloir égaler l'éloquence politique ou celle de la chaire, comme elle y perd absolument son temps, l'éloquence du barreau ne saurait rien gagner.

Mais, en tout cas, lui ou un autre, si jamais quelqu'un écrivait cette histoire, il ne devrait pas croire qu'en « bannissant l'éloquence judiciaire de l'univers des belles-lettres, » les représentans de la haute critique, — c'est toujours M. Munier-Jolain qui parle, — « n'aient conformé leurs plans qu'à leur seule ignorance. » Ils ont eu leurs raisons, que même ils croyaient tellement évidentes que, de peur de se faire moquer, ils ont négligé de les donner. C'était un tort; et M. Munier-Jolain le leur prouve. Je consens d'ailleurs très volontiers que ni Sainte-Beuve, ni Désiré Nisard n'eussent fait une étude bien approfondie d'Antoine Lemaistre ni d'Olivier Patru, de d'Aguesseau ni de Cochin. Mais s'il n'est pas vrai, selon le mot impertinent de Rivarol, que « quatre lignes de prose jugent et classent un homme sans retour, » il n'est pas vrai non plus que quelques bonnes pages égarées dans quinze ou vingt volumes en fassent un écrivain. L'histoire d'une littérature ne se compose que de l'histoire ou des écrits de ceux qui ont ajouté quelque chose à la somme des idées de leur temps ou aux moyens de l'art d'écrire. De quel avocat peut-on faire cet éloge? Et si l'on n'en nomme pas un, si même l'on avoue qu'en tout temps le barreau n'a témoigné « que de sa docilité aux règles changeantes de notre goût littéraire, » si l'on ajoute enfin, sans en être prié, que les « réformateurs du langage ou de la pensée ne partirent jamais du Palais; » de quoi se plaint-on? à qui en a-t-on? et à qui faut-il s'en prendre, — qu'à soi-même?

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril.

Des agitations sans but, des confusions de partis et de gouvernement, des fantasmagories de dictature passant à travers des visions d'anarchie, des tapages de places publiques, des effaremens d'opinion, est-ce bien une vie digne d'un peuple qui se respecte et qui tient à être respecté? C'est pourtant la vie qui est faite à la France, qui a eu ces dernières semaines une phase de recrudescence maligne.

Que se passe-t-il, en effet, depuis quelques jours? L'élection de M. le général Boulanger dans le Nord, suivant de si près l'élection de la Dordogne, a mis visiblement, comme on dit, le feu aux poudres; elle a donné, pour ainsi dire, un corps, un programme, un mot d'ordre à une agitation qui s'est traduite aussitôt dans les manifestations et les sarabandes dont les rues de Paris ont été un moment remplies et troublées. Sur ces entrefaites, les chambres se sont réunies sans trop savoir où elles en étaient, — en attendant de se séparer encore une fois aujourd'hui. Le ministère radical nouveau-né, aussi embarrassé que les chambres, n'a trouvé rien de mieux que de s'interpeller lui-même avant d'être interpellé plus sérieusement, et de solliciter un bill de confiance qui ne lui a pas été refusé. C'est fort bien! On a passé ces quelques jours à se demander ce qui allait arriver, ce que signifiait cette élection d'un homme, d'un chef militaire frappé la veille comme indiscipliné, et allant le lendemain, en voiture de gala, à travers la foule, au Palais-Bourbon. On a crié ou laissé crier dans la rue. On s'est expliqué dans le parlement, on a parlé du « manteau troué de la dictature! » M. Floquet a eu, tant bien que mal, le « bon billet » de confiance nécessaire à sa suffisance. Pendant ce temps, M. le président de la république, réalisant ses projets de voyage, est allé recevoir, sur la Garonne, les ovations que méritait son honnête personne, dont il a trop de bon sens pour s'exagérer la valeur; — et, tout bien compté, on

n'est pas plus avancé! On reste toujours au même point, entre une agitation désordonnée, tumultueuse, menaçante pour la paix, difficile à saisir précisément parce qu'elle est indéfinie, et des pouvoirs surpris dans leur sécurité trompeuse, ébranlés par leurs propres fautes, troublés par le sentiment même de leur impuissance.

Le fait est qu'on en est là, et ce qu'il y a de plus redoutable, c'est justement ce trouble de pouvoirs qui se sentent débordés et menacés sans savoir comment ils se défendront; c'est l'aveuglement de ceux qui ont eu pendant des années le monopole de la direction de la république et qui, réveillés tout à coup de leur optimisme, ne trouvent rien de mieux que de se payer encore de déclamations, de jactances et de chimères, pour se dispenser de voir le mal dans sa cruelle vérité, pour se dérober à l'aveu de leurs fautes. Eh! sans doute, on peut dire tout ce qu'on voudra : M. Jules Ferry dans les Vosges, M. Rouvier à Paris, peuvent déployer toute leur éloquence contre le danger plébiscitaire, contre la légèreté remuante et ambitieuse du général en chef de la campagne nouvelle, tout comme M. Floquet peut parler du « manteau troué de la dictature. » On le sait parfaitement, cette fortune de M. le général Boulanger est un des phénomènes les plus extraordinaires, les plus bizarres et les plus inexpliqués d'un temps qui en a cependant vu bien d'autres. Cette popularité n'est qu'un puéril et assez vulgaire fétichisme. L'ancien commandant du 13e corps a été à l'occasion un vaillant soldat comme d'autres, il a eu ses blessures comme d'autres, pas plus que d'autres. Il n'a pour lui ni l'éclat d'un commandement heureux, ni l'autorité d'un passé illustré par quelque grande action. On n'a pas de peine à le découvrir, il n'a pas derrière lui Arcole et les Pyramides! Comme ministre de la guerre, il s'est agité plus qu'il n'a organisé; il a plutôt désorganisé ce que ses prédécesseurs avaient fait, et c'est tout. Dans ses programmes d'aujourd'hui, il se montre en vérité un politique peu fécond, il ne laisse pas entrevoir une idée sérieuse,— à part la dissolution et la revision, qui sont ses éternels mots d'ordre jetés comme des énigmes à la multitude, et on peut dire qu'il n'est jamais plus habile que lorsqu'il se tait. Évidemment, M. le général Boulanger ne puise ni dans son passé, ni dans ses services, ni dans ses mérites, aucun titre à ces prétentions arrogantes qu'il avoue. Vu de près il n'est rien, et livré à lui-même, il ne serait qu'un ballon bientôt dégonflé; mais la question n'est pas là. Ce qu'il y a de caractéristique, de digne d'attention, c'est qu'un jour, à la suite ou autour de ce soldat sans gloire, sans supériorité réelle d'esprit, aient pu se rallier et se grouper tous les mécontentemens, tous les malaises, toutes les désillusions, tous les dégoûts accumulés depuis des années. M. le général Boulanger n'est rien; tout est dans le mouvement dont son nom est le prétexte, et c'est ici que les républicains, au lieu de se borner à combattre l'homme, feraient beaucoup mieux de s'interroger,

de se demander s'ils n'ont pas préparé eux-mêmes cette résurrection irritante des idées de dictature et de césarisme.

Chose curieuse et singulièrement instructive! Il y a déjà bien des années, sous la république même, il y a eu à l'Élysée un hôte qui, lui aussi, était un militaire. Celui-là n'était pas un soldat sans gloire, briguant la popularité et le pouvoir, et s'il avait éprouvé dans sa vie des malheurs immérités, il avait eu ses journées éclatantes. Il avait conquis sa renommée sur le bastion en feu de Malakof et à Magenta. Il était le complice le plus actif, le plus vigilant de la réorganisation de l'armée, — qui ne date pas d'aujourd'hui, — le gardien sans forfanterie de l'honneur du pays, le représentant respecté de la France devant l'Europe. Placé dans une situation difficile, M. le maréchal de Mac-Mahon pouvait avoir ses idées, et, si l'on veut, ses impatiences. Tant qu'il était au pouvoir, cependant, personne ne le soupçonnait de vouloir se servir de son autorité contre les lois, ou si l'esprit de parti se plaisait un instant à lui attribuer quelque préméditation violente, il faisait aussitôt justice par sa loyauté de tous les bruits injurieux. Sous la présidence de M. le maréchal de Mac-Mahon, on ne voit pas encore une apparence d'un mouvement dictatorial et plébiscitaire. Comment se fait-il donc que depuis, sous d'autres pouvoirs, ces idées se soient si étrangement réveillées et qu'il se trouve aujourd'hui un soldat obscur pour les exploiter, pour en profiter sans plus de scrupule? Mais d'abord, en vérité, ce prétendant à panache, on l'a fait, on l'a préparé, sans trop savoir apparemment ce qu'on faisait. Ce sont les républicains qui ont découvert M. le général Boulanger, qui ont aidé à sa fortune, en croyant trouver en lui l'épée de leur parti, l'instrument docile de leurs passions; ce sont les républicains qui n'ont cessé de l'opposer à tous les autres généraux, qui l'ont conduit par la main au ministère de la guerre et qui ont tout fait pour l'y maintenir. Il y a un an à peine, M. Floquet, aujourd'hui président du conseil, M. de Freycinet, maintenant ministre de la guerre civil, refusaient le pouvoir parce qu'ils ne pouvaient garder la collaboration de M. le général Boulanger dans la direction de l'armée, parce qu'ils croyaient avoir besoin de sa popularité. M. le ministre des affaires étrangères Goblet, alors chef du cabinet, était en intelligence intime avec son collègue de la guerre. Ils l'ont presque tous soutenu, ils le connaissaient bien : de quoi se plaignent-ils?

Et puis les républicains ont malheureusement mieux fait encore. Cette situation troublée, d'où jaillit en quelque sorte l'idée de dictature et de plébiscite, c'est par eux qu'elle a été créée. Qu'ils l'aient compris ou qu'ils ne l'aient pas compris, ils y travaillent depuis dix ans, par leurs imprévoyances, par leurs passions de parti et de secte, par leurs défaillances devant les tyrannies croissantes du radicalisme. C'est leur politique qui, en abusant des ressources nationales jusqu'à

l'épuisement, en irritant les consciences, en désorganisant ou en laissant désorganiser toutes les forces publiques, a fini par pousser les populations déçues et découragées à se jeter sur un nom, le premier nom venu. La fortune de M. le général Boulanger n'est qu'une fantaisie, c'est possible : elle n'aurait pas même pu se produire il y a dix ans; elle est le résultat et l'expiation des fautes d'un gouvernement obstiné de parti. Voilà la vérité! Et quand des hommes plus réfléchis, plus prévoyans, prennent encore aujourd'hui la liberté de faire remarquer que devant ce danger inattendu, pressant, le moment serait sans doute venu de s'arrêter, de changer de direction, de raffermir tout ce qui a été ébranlé, survient à propos un ministère nouveau, plus radical que tous les autres, qui dit lestement : il faut aller à gauche, il faut marcher en avant! Ce qu'on a fait ne suffit pas, il faut encore la revision constitutionnelle, puis la séparation de l'église et de l'état. On n'est pas un ministère progressif et démocratique à moins! — En d'autres termes, la politique suivie jusqu'ici a manifestement créé cette situation troublée, où tout est devenu possible faute de frein, de fixité et de direction : c'est le moment de tout pousser à outrance et de courir l'aventure jusqu'au bout!

Au fond, c'est tout le sens et la moralité des déclarations de M. le président du conseil Floquet dans ces dialogues qui se sont engagés, il y a quelques jours, au Palais-Bourbon comme au Luxembourg, et qui ont été suivis d'un si plaisant vote de confiance. Au Palais-Bourbon, M. le président du conseil n'a pas eu beaucoup de peine : il s'est interpellé lui-même en provoquant les interpellations. Il a parlé presque tout seul; il s'est contenté de quelques banalités emphatiques et décousues sur l'orientation à gauche, sur la « marche en avant, » en s'arrangeant toutefois pour ne pas désespérer ceux qui ne veulent pas aller trop vite. Au Luxembourg, la question a été plus sérieusement posée par un Girondin, M. Trarieux, et par M. Léon Renault; elle a été précisée par l'un et par l'autre avec autant de netteté que de force. Les deux sénateurs ont eu la curiosité de savoir ce que M. Floquet pensait de la situation du pays, ce qu'il comptait faire du sénat avec la revision, comment il entendait réaliser son programme de réformes radicales, quels moyens il tenait en réserve pour rassurer les esprits et garantir la paix publique. C'est M. Trarieux qui a ouvert le débat d'une parole ferme et décidée; c'est M. Léon Renault qui l'a clos par un entraînant exposé des résultats de tous les faux systèmes, de la situation et des dangers du jour. L'un et l'autre, ils ont saisi l'occasion de tracer pour le pays le programme de la seule politique possible et nécessaire, d'une politique de modération prévoyante et préservatrice. Qu'a répondu M. le président du conseil? Il ne s'est expliqué, en réalité, sur rien, ni sur la revision, qu'il appelle par euphémisme une « revision démocratique, » ni sur la séparation de l'église et de l'état,

qu'il appelle par un autre euphémisme une manière d'établir la paix religieuse. Il a répondu par des banalités, par des déclamations, sur la nécessité de « développer son énergie démocratique, » de se porter en avant, de prendre l'offensive, de détourner la démocratie de la dictature. — Si M. le président du conseil n'a pas d'autre manière de combattre la dictature, c'est plus tranquillisant pour le dictateur que pour la France. M. Floquet, sans le vouloir assurément, risque de servir M. le général Boulanger, et par la revision que le député du Nord a prise pour mot d'ordre, et par la séparation de l'église et de l'état, qui peut lui préparer de nouveaux partisans.

C'est en vain qu'on se débat. Il n'y a plus même la liberté du choix, il n'y a plus d'illusion possible. Le radicalisme que représente M. Floquet ne serait qu'un acheminement aux aventures dictatoriales par l'aggravation du trouble dans les esprits, des divisions, des confusions et de la lassitude dans le pays. La seule politique juste, intelligente et même pratique, c'est celle que M. Léon Renault retraçait récemment, avec une vive et souple éloquence, devant le sénat. Il n'y a que quelques jours, dans un banquet d'une vaste association formée pour le centenaire de 1789, M. Rouvier n'a pas craint de parler en homme qui sent le danger des expériences chimériques, des agitations et des réformes indéfinies. Hier encore, à Bordeaux, dans une série de petites allocutions, M. le président de la république s'est prononcé pour une « politique de sang-froid, de sagesse, de prudence; » il a fait appel à la paix, à l'union. Rien de mieux; mais comment et avec qui se flatte-t-on de pouvoir pratiquer la politique de sang-froid et de sagesse? Avec qui l'union? Si on poursuit encore ce qu'on appelle la concentration républicaine, c'est parler pour ne rien dire; on ne fait rien, on continue le système qui s'est résumé jusqu'ici dans une capitulation progressive devant le radicalisme. L'unique combinaison vraie et efficace, elle se dégage de la situation même, elle est le résultat d'une sorte de nécessité des choses; on ne peut combattre l'agitation dictatoriale qu'avec un gouvernement sérieux; on ne peut faire un gouvernement que par l'union de toutes les forces modérées, libérales et conservatrices; on ne peut réaliser cette union qu'en faisant résolument, sans arrière-pensée, cette république libérale, ouverte, tolérante, dont on a souvent parlé. Tout s'enchaîne.

Soit, dit-on; mais ce sont les conservateurs qui se dérobent à la république, qui se refusent à toute alliance, on vient de le voir par la dernière déclaration de M. le comte de Paris, qui met dans son programme la dissolution, la revision, la consultation du pays, tous les mots d'ordre de M. Boulanger. M. le comte de Paris est un prince bien intentionné qui suit les affaires de la France avec une sollicitude digne de son esprit. Peut-être se fait-il, lui aussi, quelque illusion en croyant que la revision et le plébiscite peuvent conduire à une restauration monarchique. La revi-

sion et les mouvemens plébiscitaires sont des procédés scabreux, qui peuvent conduire à tout, excepté vraisemblablement à la monarchie. Ce qui en sera, dans tous les cas, de l'avenir, nul ne peut le dire. Pour le moment, les conservateurs de France n'ont à s'occuper que du présent et du pays. Quel intérêt auraient-ils à se faire les complices des agitations revisionnistes et plébiscitaires, à refuser de se prêter à tout ce qui peut relever les finances, rétablir la paix morale, remettre l'ordre, l'équité, l'autorité dans l'administration française? Les républicains n'ont qu'à le vouloir, à montrer qu'ils sont prêts à accepter les conditions d'une alliance sérieuse, d'un gouvernement national, supérieur aux passions de parti. Entre les républicains modérés et les conservateurs, il y a un terrain simple, naturel, où ils peuvent se rencontrer: c'est la constitution même, la constitution sincèrement respectée, sérieusement pratiquée, maintenant ou ramenant tous les pouvoirs dans leurs droits et dans leur rôle. Pour les républicains modérés et les conservateurs, il y a un autre intérêt commun, c'est de préserver les libertés parlementaires, compromises, déconsidérées, par une chambre impuissante, et aujourd'hui si étrangement menacées par un autre ennemi prêt à profiter de tout. On épiloguera tant qu'on voudra, on dira que c'est le problème insoluble, que l'entente est difficile, sinon impossible. En réalité, c'est toute la question aujourd'hui, la question pressante, impérieuse, unique. Elle intéresse la république sans doute, elle intéresse aussi la France, qui est au-dessus de tout.

S'il y a aujourd'hui une impression saisissable, dominante en Europe, c'est ce qu'on pourrait appeler une impression d'attente, le sentiment d'un état d'observation et de réserve dans les affaires générales. Les questions qui ont depuis quelque temps occupé les chancelleries et l'opinion des peuples ne sont ni résolues ni compromises. Les principaux cabinets, entre lesquels se débattent toujours les grandes affaires, gardent un silence probablement calculé et ne se hâtent pas dans leurs résolutions. S'il y a eu dans ces dernières semaines des négociations, elles ont été poursuivies avec une discrétion singulière, et dans tous les cas elles n'ont eu aucun résultat sensible.

Tout paraît provisoirement en suspens, et on pourrait dire que, par une sorte d'accord, l'attention du monde reste fixée sur Berlin, où se déroule ce drame de la maladie d'un souverain, qui passe par de si poignantes alternatives, autour duquel s'agitent visiblement bien des intrigues. Le malheureux empereur Frédéric III, au moment de la mort de son père, a trouvé assez de courage et de force pour arriver à Berlin, pour prendre le gouvernement de l'empire et accomplir les premiers actes du règne, avec une certaine apparence de virilité, de volonté. Bientôt son état s'est de nouveau aggravé au point de paraître un instant désespéré. Puis l'empereur a semblé vaincre encore une fois le mal et revenir à la vie. Les péripéties se succèdent d'un jour à

l'autre, d'une heure à l'autre. Pendant ce temps, on n'en peut douter, autour de l'infortuné souverain, les questions les plus délicates se sont élevées, des conflits intimes ont éclaté. Il y a eu même ce qu'on a appelé la « crise du chancelier, » crise déterminée par le mariage éventuel de la princesse Victoria et du prince Alexandre de Battenberg, où M. de Bismarck a vu un échec pour son influence, un contre-temps pour sa politique, pour ses rapports avec la Russie. La crise a été détournée ou apaisée, soit, on peut le croire, puisque le chancelier est resté, et que son fils, le comte Herbert de Bismarck, chargé du ministère des affaires étrangères, a été l'objet de faveurs nouvelles; mais il est bien clair que, dans ce triste palais de Charlottenbourg, autour de ce malade couronné, s'agitent tous les conflits avoués ou inavoués de sentimens, d'arrière-pensées, d'influences, de politiques visiblement antipathiques. C'est aussi lugubre et c'est même plus grave ici qu'à San-Remo, où l'empereur Frédéric III n'était encore que prince de la couronne. Aux bords de la Méditerranée, c'était le drame avant le règne; aujourd'hui, c'est le drame dans le règne!

Quelle signification peut avoir dans ces conditions si étrangement difficiles le voyage que la reine d'Angleterre vient de faire à Berlin? Est-elle allée là pour voir un gendre menacé dans sa vie, pour soutenir sa courageuse fille, pour être comme mère et comme aïeule une médiatrice de famille? A-t-elle entrepris cette longue et pénible course dans l'intérêt du mariage Battenberg, qui n'a cessé d'être l'objet de ses préoccupations intimes? A-t-elle porté à Charlottenbourg quelque autre arrière-pensée politique ou diplomatique? Ce sont des énigmes livrées à la curiosité européenne. Toujours est-il que, sans se laisser émouvoir par l'inconvénient qu'il pouvait y avoir pour elle à paraître à Berlin dans un moment où tout ce qui est anglais n'est rien moins que populaire, la reine Victoria n'a pas craint de se risquer en pleine Prusse: elle a bravement affronté le péril, et, en définitive, elle ne s'en est pas mal trouvée. Dans les courtes apparitions qu'elle a faites à Berlin, ayant sa fille à ses côtés, elle a rencontré sur son passage non pas des démonstrations d'une sympathie chaleureuse et enthousiaste, mais un accueil suffisamment respectueux. Elle a pu certainement aussi profiter de sa présence à Charlottenbourg pour exercer une influence calmante, pour essayer d'atténuer la vivacité des divisions de famille. Sous ce rapport, son rapide passage en Allemagne aura pu n'être point tout à fait inutile. Resterait toujours à savoir si dans le voyage de la souveraine anglaise, il y a eu quelque autre intention, quelque visée mystérieuse de haute diplomatie. La reine Victoria, il est vrai, avant de quitter Florence, avait reçu la visite du roi Humbert, qui s'était fait accompagner par son président du conseil, M. Crispi. Dans son voyage à travers l'Allemagne, elle a rencontré aussi à Inspruck l'empereur d'Autriche, qui a tenu à se trouver sur son chemin et à la saluer au

passage. Pendant son séjour à Charlottenbourg, enfin, elle a eu plusieurs entrevues prolongées avec M. de Bismarck. Elle a vu tout le monde, soit, et on s'est hâté de conclure que la reine Victoria s'était chargée pour le moins de négocier l'accession définitive de l'Angleterre à la triple alliance continentale. C'est peut-être aller un peu vite. D'abord, de la part d'un ministre anglais, ce serait un procédé un peu étrange et assez nouveau de mettre sa souveraine en avant dans une négociation qui engagerait si gravement l'Angleterre; ce serait probablement la première fois que la reine Victoria aurait accepté ce rôle devant sa nation. Et puis, il faut l'avouer, ce n'est guère le moment d'aller, au chevet d'un malade, nouer des alliances, qui sont aussi sérieuses, aussi solides, aussi pacifiques qu'on voudra, — qui dépendent après tout aujourd'hui de tant d'événemens faits pour déconcerter toutes les prévisions et changer peut-être toutes les situations.

Les alliances dont on fait tant de bruit ont déjà quelquefois assez de peine à résister aux soubresauts des incidens de tous les jours. Elles ne sont pas déjà si aisément, si universellement acceptées, même dans les pays qui se trouvent engagés : témoin l'Autriche, où la triple alliance, populaire en Hongrie comme parmi les Allemands autrichiens, l'est beaucoup moins parmi les autres populations de l'empire. On vient de le voir, tout dernièrement encore, par les vives discussions qui se sont engagées à propos du budget dans le Reichsrath, réuni depuis quelques jours à Vienne. Les chefs des jeunes Tchèques, — M. Vasaty entre autres, — se sont élevés avec énergie et non sans éloquence contre la triple alliance, qu'ils ont représentée comme une inféodation de l'Autriche à l'Allemagne, comme une combinaison contraire aux intérêts de l'empire, aux intérêts des contribuables, aux intérêts mêmes de la dynastie; ils se sont efforcés de démontrer que la triple alliance n'avait d'autre valeur que d'être une garantie pour l'Allemagne dans une guerre contre la France, tandis que l'intérêt de l'Autriche, au contraire, était de s'opposer à tout ce qui pourrait affaiblir la France. Les Tchèques ne décident pas de la politique de l'empire sans doute; ils pèsent cependant dans la balance, ils représentent les aspirations slaves, et ils ont plus d'une fois, par leur alliance, par leur vote, assuré une majorité au gouvernement dans le Reichsrath.

C'est là précisément la difficulté pour le cabinet cisleithan que dirige depuis longtemps le comte Taaffe. A vrai dire, ce ministère cisleithan se trouve souvent dans un embarras singulier, obligé de tenir tête aux attaques les plus contraires, ayant à faire face tout à la fois à l'opposition allemande, qui lui reproche violemment de tout livrer aux Slaves, et aux Slaves, qui l'accusent de subir le joug allemand, de germaniser la Bohême. Le comte Taaffe se tire le plus souvent d'affaire en tacticien habile, avec une certaine dextérité mêlée de sang-froid et de fermeté. Il a eu récemment à soutenir de violens assauts, qu'il a

repoussés avec succès, et il a été utilement secondé par le ministre des finances, M. Dunajewski. Le ministère aura son budget, cela n'est pas douteux; mais avant d'arriver au bout de la session, qui ne doit pas durer longtemps, il a plus d'une discussion délicate à soutenir, plus d'une difficulté à surmonter. Il a d'abord à faire voter une nouvelle loi militaire qui donne notamment à l'empereur le droit de retenir ou de rappeler sous les drapeaux les hommes qui ont déjà fait leurs trois ans de service, et qui pourraient être gardés un an de plus. C'est le complément d'une série de lois toutes destinées à augmenter les forces militaires de l'Autriche, et la loi nouvelle sera, selon toute apparence, d'autant moins contestée, qu'à Vienne même on n'a pas toujours une confiance complète dans la coopération de l'Allemagne. Le ministère a encore à obtenir le vote d'une loi qui crée des ressources nouvelles par une augmentation de l'impôt sur l'alcool, et ici il a rencontré tout d'abord l'opposition redoutable des députés polonais, défenseurs naturels d'une industrie puissante en Galicie; mais cette opposition paraît désarmée aujourd'hui, à la suite d'une conversation que l'empereur lui-même a eue avec les chefs du parti polonais. Il y a enfin une proposition du prince Liechtenstein, qui ne tend à rien moins qu'à replacer les écoles primaires sous la surveillance de l'église et à décentraliser l'enseignement en le rendant à la direction des pouvoirs locaux. Le projet Liechtenstein, qui désarme à peu près complètement l'autorité centrale, est assez habilement combiné pour rallier les conservateurs et les représentans de toutes les nationalités, les Tchèques surtout, qui poursuivent d'une guerre implacable le ministre de l'instruction publique de Vienne. Voilà donc un certain nombre de difficultés pour le gouvernement dans ses relations avec son parlement. Les unes, il est vrai, sont déjà à demi vaincues; les autres le seront sans doute, ou elles seront écartées par quelque ajournement opportun. Elles révèlent, dans tous les cas, une situation qui fait une existence laborieuse au ministère du comte Taaffe, qui ne laisse point aussi d'être un embarras pour la politique de l'Autriche en Europe.

Que la reine Victoria voyage pour son plaisir ou pour sa santé en Italie, et qu'elle revienne aujourd'hui de Florence à Londres, en passant par Berlin, il n'en est ni plus ni moins en Angleterre. L'absence momentanée de la souveraine ne change rien. Les affaires de l'empire britannique n'en sont pas interrompues, elles suivent partout leur cours sans embarras et sans trouble. Le ministère gouverne, le parlement délibère. Les questions les plus sérieuses sont débattues tous les jours Le chancelier de l'échiquier, M. Goschen, discute avec M. Gladstone son budget, qu'on pourrait trouver habilement conçu, si la France n'en payait un peu les frais par la surtaxe mise sur ses vins. La vie nationale se déploie dans toute sa liberté, que la reine soit absente ou présente.

C'est l'avantage des états fortement organisés. L'Angleterre, heureusement pour elle, n'en est point à mettre en doute à tout instant et à tout propos sa constitution ; elle semble même, pour le moment, être à l'abri des crises ministérielles. Le cabinet de lord Salisbury a pris, en effet, le meilleur moyen d'assurer son existence : en restant conservateur par son origine, par sa politique sur quelques points, il s'est fait assez libéral pour avoir l'alliance d'une partie des libéraux ; il ne recule pas devant des réformes presque radicales, faites pour désarmer ou déconcerter les réformateurs les plus hardis. Il réussira ou il ne réussira pas, on ne l'accusera pas, dans tous les cas, d'être réactionnaire, de s'asservir aux préjugés d'un torysme suranné. Le vieux torysme est mort en Angleterre, et les jeunes conservateurs de l'école de lord Beaconsfield ne craignent ni les hardiesses ni les nouveautés démocratiques.

Le ministère de lord Salisbury a toujours devant lui, il est vrai, une difficulté qu'il est loin d'avoir résolue, et peut-être s'est-il trop hâté de croire au succès de sa politique en Irlande ; peut-être s'est-il flatté trop tôt d'en avoir fini avec l'agitation et les agitateurs irlandais. M. Balfour s'est un peu pressé récemment en annonçant la paix. Le fait est que rien n'est fini, que si l'agitation a paru un moment assoupie, elle vient de se raviver un peu peut-être parce qu'on s'est trop vanté de l'avoir vaincue. A ces assurances optimistes, les Irlandais ont répondu par des manifestations nouvelles, par des *meetings* qui ont appelé les répressions. Il y a eu des résistances, des luttes à main armée, du sang versé, et puis encore une fois des arrestations, notamment celles du populaire O'Brien et de quelques autres chefs. Bref, c'est toujours à recommencer, même quand on croit en avoir fini, et la guerre pour le *home-rule* menace de durer autant que l'inextinguible passion irlandaise. Évidemment, la difficulté reste entière en Irlande ; mais si le ministère se montre inflexible dans cette question qui touche à l'unité de l'empire britannique, il vient en même temps de proposer une réforme qui dépasse tous les projets libéraux, que M. Gladstone et ses amis sont eux-mêmes obligés d'accepter et de soutenir : c'est le bill sur le gouvernement local des comtés de l'Angleterre et du pays de Galles. Ce bill, proposé par M. Ritchie au nom du gouvernement, et lié dans sa partie financière au budget de M. Goschen, a pour objet d'étendre à l'administration des comtés le système électif établi, depuis plus d'un demi-siècle déjà, dans les bourgs, par l'institution des conseils municipaux. En apparence, cela semble assez simple de créer dans les comtés des conseils électifs, quelque chose comme les conseils-généraux de nos départemens. En réalité, c'est la mesure la plus grave qui ait été proposée depuis longtemps ; c'est le dernier coup porté au vieil organisme britannique, à l'influence traditionnelle du grand propriétaire foncier, qui, sous le nom de juge de paix, avait jusqu'ici le monopole de l'administration du comté. Le juge

de paix ne sera plus que juge ; l'administration passera aux conseillers élus, qui exerceront le gouvernement local, sans avoir même à subir la tutelle d'un préfet. Le nouveau bill ne s'applique pour le moment qu'à l'Angleterre et au pays de Galles ; il est évidemment destiné à régir tous les pays britanniques, et si le gouvernement a refusé de l'étendre à l'Irlande, comme on le lui a déjà demandé, c'est qu'il pense qu'aujourd'hui encore, au lieu d'être un moyen de pacification, le bill ne serait qu'une arme de plus aux mains des nationalistes irlandais.

Telle qu'elle est, cette réforme, qui a déjà subi l'épreuve d'une première lecture à la chambre des communes, n'est pas moins, par son principe, par ses conséquences inévitables, une vraie révolution, et ce qu'il y a de plus caractéristique, c'est qu'elle est proposée par un ministère conservateur. Rien n'atteste mieux, assurément, le travail profond qui s'accomplit dans les idées, dans les mœurs politiques et administratives de l'Angleterre, envahie de plus en plus à son tour par la démocratie. Rien ne montre mieux aussi la transformation progressive des anciens partis anglais. Les vieux mots de « whigs » et de « tories, » semblent avoir perdu leur signification traditionnelle. Ces divisions si tranchées d'autrefois disparaissent. Les anciens partis sont confondus et tendent à former des agrégations nouvelles plus ou moins libérales. Entre les nouveaux conservateurs du ministère Salisbury et les libéraux de la nuance de lord Hartington, de M. Goschen, l'alliance s'est faite pour la défense de l'unité britannique contre le *home rule*, et cette alliance, loin de s'affaiblir, comme on le croyait d'abord, semble plus forte que jamais. Lord Hartington, recevant récemment le droit de bourgeoisie à Guildhall, ne désavouait rien de la politique qui l'avait séparé de M. Gladstone : il revendiquait fièrement, au contraire, l'honneur de défendre, avec le gouvernement, l'intégrité de l'empire. Un des chefs radicaux, M. Chamberlain lui-même, dans un discours qu'il a prononcé dernièrement, a exprimé les mêmes opinions. Il avait accepté, il y a quelque temps, une mission aux États-Unis pour négocier une convention sur les pêcheries et, depuis son retour, il persiste plus que jamais à rester séparé de son ancien parti. Il n'a point hésité à déclarer que le ministère qui avait présenté le bill du gouvernement local était aussi libéral, aussi pénétré des idées démocratiques, aussi avancé que tous les ministères qui pourraient être présidés par M. Gladstone. Ces déclarations si nettes, si décidées, ont pu même laisser supposer que M. Chamberlain serait destiné à entrer avant peu au pouvoir avec lord Salisbury, et ce ne serait sûrement pas impossible. L'alliance du moins paraît assez complète, ou, si l'on veut, la scission des libéraux, des radicaux dissidens avec M. Gladstone, ne semble pas près de cesser.

C'est ce qui fait pour le moment la force de lord Salisbury dans la mêlée des partis en travail de décomposition ou de reconstitution.

Est-ce à dire que l'alliance entre conservateurs et libéraux dissidens soit définitive et irrévocable dans la politique intérieure comme dans la politique extérieure, que M. Gladstone ne puisse un jour ou l'autre ramener avec succès son armée au combat? Tout dépend sans doute de bien des circonstances, de ce qu'on voit et de ce qu'on ne voit pas. Ce qu'on ne voit pas toujours distinctement, c'est la pensée de lord Salisbury dans les affaires extérieures du grand pays qu'il dirige. Le chef du ministère s'enveloppe parfois de telles obscurités dans ses réponses aux questions les plus pressantes, qu'il n'est pas facile de discerner le but vers lequel il marche, la nature des obligations qu'il a pu accepter ou qu'il serait disposé à accepter. Il est assez vraisemblable que, si l'Angleterre se voyait engagée à son insu dans des combinaisons plus ou moins vagues, plus ou moins grandioses, pour des causes qui ne seraient pas les siennes, le vieux et pur libéralisme ne tarderait pas à reprendre de l'ascendant; il ressaisirait ses avantages précisément parce qu'il retrouverait aussitôt l'appui du sentiment populaire contre une politique dont l'utilité ne lui serait pas démontrée, qui ne répondrait ni à l'opinion intime ni aux intérêts de la nation anglaise.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le samedi 14, veille de l'élection du département du Nord, la rente 3 pour 100 se tenait, en équilibre assez instable, aux environs de 81.50. La première moitié du mois avait fait perdre une demi-unité sur le cours de compensation de fin mars, qui avait été de 82.10. Nous avons eu, depuis, le triomphe électoral du général, les manifestations bruyantes qui ont accompagné et suivi son entrée à la chambre, le 19, à la reprise des séances du parlement, et les votes successifs de confiance accordés par la majorité républicaine au cabinet Floquet-Freycinet-Goblet.

Les fonds publics ont subi, sous l'impression de ces incidens, de fortes fluctuations. Le 3 pour 100 s'est rapproché de 81 francs, l'amor-

tissable valait 84.55 le 16 avril, et le 4 1/2, 106.57. Bon nombre de valeurs étaient en baisse et les fonds étrangers avaient eux-mêmes reculé assez vivement. Nous relevons au commencement de la quinzaine les cours suivans : Italien, 95.60; Hongrois, 78 1/8; Russe, 79; Extérieure, 67 3/4; Turc, 14.07; Unifiée, 405.

On était à la même date très inquiet, en Allemagne, de l'état de santé de l'empereur Frédéric. Les dépêches présentaient la situation comme désespérée. La catastrophe ne semblait plus pouvoir être éloignée que de quelques jours, de quelques heures peut-être.

Une amélioration générale n'a pas tardé cependant à se produire dans les tendances des marchés financiers : à Paris, sous l'action des votes de la chambre consolidant le ministère; à l'étranger, sous l'influence d'informations beaucoup plus rassurantes sur la santé de l'empereur Frédéric. Enfin, une raison spéciale a contribué chez nous à accentuer le revirement de la spéculation : après avoir entendu le ministre des finances, la commission chargée d'examiner la proposition de loi tendant à concéder à la Compagnie du Canal de Panama l'autorisation d'émettre des obligations à lots a décidé de présenter un rapport favorable à la proposition. Le rapporteur précédemment nommé, et qui avait charge de repousser la demande d'autorisation, a été remplacé par un partisan de la concession, et ce rapport a été mis à l'ordre du jour de la chambre pour venir en discussion jeudi dernier.

Ce fait, coïncidant avec la reprise générale des fonds étrangers et avec le revirement que l'on voyait déjà se produire sur nos fonds publics, a eu un effet immédiat et très vif sur la situation de place. Le 3 pour 100 étant relevé de 81.20 à 82 francs, et même plus haut, le découvert formé pendant le mois s'est vu débordé et a procédé à de nombreux rachats, accroissant lui-même l'intensité du mouvement dont il était victime.

La rente a ainsi atteint, par étapes rapides, le cours de 82.35. La hausse a été enrayée, vendredi, par de nouveaux incidens intérieurs, le banquet du général, et l'impossibilité, à la chambre, de réunir le *quorum* nécessaire pour une décision sur la question du Panama. Il est vrai que le lendemain samedi le passage à la discussion des articles a été voté par 196 voix contre 105, vote bientôt suivi de l'adoption définitive du projet de loi. Le 3 pour 100 finit à 82.25, l'amortissable à 85.15, le 4 1/2 à 106.95. Sur les cours du 14, la hausse est respectivement de 0 fr. 82, de 0 fr. 50 et de 0 fr. 30.

L'Italien, le Russe et le Hongrois se sont relevés simultanément de près d'une unité, et finissent à 96.35, 78 3/4 et 80 1/4. La rente italienne a été soutenue par les rachats du découvert, le retrait de la plus grande partie du corps expéditionnaire de Massaouah enlevant tout prétexte à une continuation de la campagne de baisse engagée sur ce fonds. En ce qui concerne les négociations relatives à la con-

clusion du traité de commerce franco-italien, aucun progrès n'a été réalisé, les dernières propositions du cabinet Crispi étant déclarées inacceptables par notre ministère du commerce.

Les diverses catégories de rentes russes ont profité de l'apaisement qui s'est produit dans les questions relatives à l'état des affaires de l'Europe orientale. Les cours du rouble tendent à se relever lentement, et les difficultés financières n'ont plus le caractère aigu qu'elles ont présenté quelque temps. N'était la dépréciation de la monnaie de papier, la situation budgétaire de la Russie paraîtrait réellement satisfaisante et ne justifierait aucune des attaques que ne lui ont pas épargnées les journaux allemands.

L'Unifiée s'est avancée de 405 à 414. Les obligations privilégiées et domaniales sont toujours au-dessus du pair; les négociations ayant pour objet l'émission d'un nouvel emprunt pour la conversion ou le remboursement de ces derniers titres se poursuivent en Angleterre, et semblent devoir prochainement aboutir.

Malgré les embarras persistans du Trésor ottoman, la spéculation s'est mise en tête d'améliorer les cours des valeurs turques. La rente consolidée a été portée à 14.40, les Priorités et les obligations douanes valent environ 380 et 295, la Banque ottomane s'est élevée à 515, et l'action des Tabacs à 452.

La Banque de France a reconquis le cours de 3,400 francs, et reste à 3,425. L'abaissement du taux de l'escompte n'a pas, jusqu'ici, produit l'augmention espérée dans le montant du portefeuille. Les agitations politiques portent malheureusement aux transactions commerciales un grand préjudice, et, s'il n'y est mis promptement un terme, les plaintes deviendront beaucoup plus vives encore.

Le Crédit foncier, la Banque de Paris, le Crédit lyonnais, ont regagné à peu près, dans la seconde moitié du mois, ce que la baisse de la première quinzaine leur avait fait perdre. Les titres des autres sociétés de crédit n'ont guère été cotés qu'au comptant et ne présentent que peu de variations.

La progression a été générale sur les valeurs industrielles. Le Suez a gagné près de 20 francs à 2,135; les recettes des quatre premiers mois présentant une augmentation d'environ 3 millions sur la période correspondante de 1887. Le Panama est en hausse de plus de 50 francs à 335. Les porteurs de titres sont convaincus que le sénat, après la chambre, votera l'autorisation de l'émission à lots. Les obligations de toutes catégories ont suivi le mouvement de reprise des actions.

L'action du Gaz a été compensée au milieu du mois à 1,275, celle des Omnibus à 1,055. Une très vive campagne de dépréciation avait été menée contre ces deux valeurs. Elle n'a pas réussi à maintenir la compression des cours. Des rachats précipités ont relevé la première à 1,315, la seconde à 1,150.

La reprise n'a pas été moins vive sur le Rio-Tinto, s'avançant de 483 à 517. Le dividende total de cette société, pour 1887, a été fixé à 20 shillings, soit 25 francs ou 10 pour 100 par action de 250 francs. L'action de Tharsis se tient à 145 francs; le dividende est également de 10 pour 100, soit 5 francs par titre de 50 francs, dividende fixé par l'assemblée du 25 avril et payable à partir du 10 mai.

Les Voitures sont en hausse de 7 francs à 717. La direction de cette entreprise a l'intention de procéder, en mai, à une émission d'obligations 4 pour 100, dont le produit est destiné à l'unification de la dette sociale et au remboursement des obligations 5 pour 100, cotées actuellement 505 francs. Les Compagnies immobilières sont restées à peu près immobiles; la Foncière de France, toutefois, s'est relevée de 390 à 397 francs. Notons encore une hausse de 20 francs sur les Allumettes à 685, et de 7.50 sur la Compagnie transatlantique à 530. L'action du Canal de Corinthe est délaissée à 230. Ni la Compagnie franco-algérienne à 40, ni le Télégraphe de Paris à New-York à 90, ne paraissent en situation de participer à un mouvement de reprise.

Les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer continuent à ne donner lieu qu'à fort peu de transactions. Toutefois, le Lyon s'est avancé de 12.50 à 1,272 fr. 50, le Nord de 5 francs à 1,527 fr. 50, l'Orléans de 15 francs à 1,305. Il est probable que la question du réseau de l'état reviendra prochainement en discussion à la chambre, la commission d'initiative ayant conclu, à l'unanimité, à la prise en considération d'une proposition tendant à la cession de ce réseau à l'industrie privée.

La Compagnie du Midi a tenu son assemblée le 24 courant. Le dividende a été fixé à 50 francs, comme l'année dernière.

L'immobilité est complète sur les chemins algériens. La chambre a voté d'urgence, le 27, le projet de loi portant approbation du traité passé entre l'Ouest-Algérien et la Franco-Algérienne, pour l'exploitation du réseau de cette dernière compagnie par la première.

Les actions des chemins de fer étrangers ont été assez vivement recherchées. Les Autrichiens, notamment, gagnent 32 francs à 475. Les acheteurs escomptent les conséquences éventuelles des jonctions prochaines avec les chemins de fer ottomans. La communication entre Belgrade et Salonique, par la ligne Vranja-Uskub, doit être ouverte à partir du 15 mai. Les Lombards se sont avancés de 10 francs à 177 fr. 50, le Nord de l'Espagne de 10 francs à 288 fr. 75, le Saragosse de 2.50 à 245 francs, les Méridionaux de 15 francs à 797 fr. 50.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

LA VOCATION

DU

COMTE GHISLAIN

TROISIÈME PARTIE (1).

XIV.

Huit jours après, Mme de Coulouvre n'était plus. Les médecins avaient décidé dès la première heure que son cas était désespéré, qu'elle succomberait fatalement à l'absorption purulente; ils ne s'étonnaient que de la lenteur du dénoûment. Son pauvre corps n'était qu'une plaie, et d'un lever de soleil à l'autre elle ne jetait qu'un cri. Ce cri perçant, aigu, cruellement monotone, s'entendait de partout, traversait l'épaisseur des murailles. Le marquis n'avait plus sa tête; il errait comme une ombre dans les allées du parc, le cri terrible l'y poursuivait. Il passait ses nuits dans la partie la plus reculée du château; il se réveillait tout effaré, il avait cru entendre le cri.

Jusqu'au dernier moment, Ghislain ne s'éloigna pas de la chambre ni du chevet de la mourante. Il ne conservait aucun espoir, il avait exigé qu'on lui dît la vérité. Durant sept nuits et sept jours, il en-

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril et du 1er mai.

dura le supplice de voir sa mère torturée par d'atroces douleurs, qu'il ne pouvait soulager, et tellement absorbée dans ses souffrances, qu'elle était hors d'état de communiquer avec lui, même par la pensée. Il était là, toujours là, il lui parlait, et cette absente le regardait du fond de sa misère comme un étranger qui n'était rien pour elle.

Quand tout fut fini, quand cette bouche qui criait se fut fermée à jamais, il se plongea dans une méditation muette. Il n'avait pensé jusqu'alors qu'à la mère qu'il adorait et qu'il allait perdre; une fois morte, il la vit avec d'autres yeux. Cette femme si charmante, cette mondaine exquise, friande de nouveautés et de plaisirs, qui se promenait d'un pas si léger dans la vie, qu'était-elle devenue? Cette chair délicate, dont elle avait pris tant de soin, exhalait une odeur de tombe. Ces mains si facilement amusées, auxquelles tout servait de hochet, n'étaient que des charbons infects. Ces lèvres rieuses, qui se répandaient en doux propos, les convulsions de l'agonie les avaient tordues. Ce visage toujours en fête ressemblait à la face noire et sèche d'une momie qui, depuis des siècles, ne se souvient plus d'avoir vécu. Ghislain se repaissait du spectacle de cette corruption commencée, comme s'il eût voulu garder éternellement dans ses yeux un effroyable témoignage de la vanité de notre être, et quand le cadavre eut disparu sous un drap blanc, pendant qu'il s'obstinait à le voir encore à travers son linceul, il se fit à lui-même une de ces promesses qui enchaînent l'avenir et la raison.

L'église et le cimetière de Bois-le-Roi sont situés sur un tertre à égale distance des trois groupes d'habitations dont se compose la commune. La mort tragique de Mme de Coulouvre avait produit une vive sensation. La cérémonie funèbre attira de toutes parts une foule immense; tout le monde semblait recueilli et frappé. Eusèbe Furette lui-même, Eusèbe l'épicurien, violemment remué par le souvenir de ces cheveux blonds qu'il avait touchés, était pâle d'émotion, et il frissonna en secouant le goupillon sur un cercueil où était enfermé le seul rêve extravagant qu'eût fait cet homme raisonnable. Le marquis était comme affaissé sous son deuil; il pouvait à peine se tenir debout. Ghislain avait les yeux secs; mais son visage ravagé faisait peur, et on citait ce mot d'un médecin :

— Il n'a pas encore versé une seule larme. Ce qui pourrait lui arriver de plus heureux, c'est de pleurer.

Pendant sept jours, il avait à peine mangé, et durant sept nuits entières, il n'avait pas dormi. Aussi longtemps qu'il avait eu quelque chose à attendre ou à faire, il s'était senti un fonds inépuisable de forces; dès qu'il n'en trouva plus l'emploi et qu'il fut retombé sur lui-même, sa machine se détraqua. Il vivait dans une alternative irrégulière d'agitation fiévreuse et d'anéantissement. Il lui semblait

par instans qu'il y avait un voile sur sa pensée, que son cerveau se prenait. Il ne voulait pas devenir fou. Il consulta et se soumit exactement au régime, au traitement qu'on lui ordonnait. Mais le sommeil ne revenait guère. Il s'appliquait à dormir ; sa mère lui apparaissant tout à coup enveloppée de flammes le réveillait en sursaut. Il se levait, se promenait dans sa chambre jusqu'à l'aube, ou, pour se soulager, il jetait pêle-mêle sur le papier les idées incohérentes qui lui travaillaient l'esprit. Il y avait quelque suite dans ce décousu, de l'ordre sous ce désordre. On en jugera par les extraits que voici :

« Les morts sont exigeans, et ils ont le droit de tout demander. Il leur faut des victimes, ils veulent qu'on leur sacrifie des créatures vivantes et sans tache... Je jure de te la sacrifier. Je l'aimais passionnément, je ne l'aimerai plus, je ne l'aime plus, et bientôt je m'étonnerai de l'avoir aimée.

« Je ne crois pas ceci, je ne crois pas cela. Mais je crois qu'il y a une justice, je crois qu'il y a quelque part, je ne sais où, des balances où sont pesées nos vertus et nos fautes ; je crois que le destin n'est pas aveugle, qu'il rémunère et châtie ; je crois que finalement tout se paie. J'avais trop joui de la vie, cela devait se payer. J'ai mérité ma douleur. Pardonne-moi, je suis pour quelque chose dans ta mort. Oh ! ce n'est pas moi qui t'ai tuée. Mais j'aurais dû te sauver, et j'ai entendu une voix qui disait : Tu as mérité ton supplice, tu ne la sauveras pas.

« Qui suis-je donc ? J'avais renoncé au bonheur, à l'espérance, j'en avais fini avec les chimères, les séductions et les mensonges ; je me croyais sûr de moi, sûr d'avoir bâti sur le roc. Je l'ai rencontrée, je me suis figuré qu'elle ne ressemblait pas à toutes les créatures d'un jour, à toute argile humaine, et je lui ai dit dans une allée de parc : « Je fête aujourd'hui ma réconciliation avec la vie. » Au même instant, j'ai entendu le cri que j'entends encore, que j'entendrai toujours. Qui suis-je donc pour m'être laissé reprendre à l'éternelle illusion ? Où mènent-ils, les chemins fleuris ? A l'épouvante et à l'horreur. Si je ne me rendais pas à ce suprême avertissement, que faudrait-il penser de toi, âme imbécile, volonté lâche qui ne sus pas vouloir ?

« — Frappez, disait un soir ce prédicateur qui ne dit pas toujours la même chose ; frappez encore, mais ne frappez pas à côté ; frappez ce cœur et ses idoles secrètes, qui ne veulent pas mourir. — J'ai frappé à tour de bras, l'idole n'est plus que poussière, et demain cette poussière sera balayée par le vent. Fouillez dans mon cœur, vous n'y trouverez que la haine du monde et le mépris de la joie.

« J'ai beau chercher, ma première idée était la meilleure, il faut bien que j'y revienne. Triste espèce que ces mélancoliques voués à la contemplation d'eux-mêmes et qui n'en sortent que pour regarder le monde à leurs pieds! Je veux agir, je veux souffrir pour les autres; c'est par la pitié, par la sainte miséricorde, qu'on rachète ses erreurs. M'objecterez-vous encore que je n'ai pas la foi? Elle me viendra; je vous le répète, c'est la soutane qui fait le prêtre. Je croirai ce qu'on m'ordonnera de croire, je croirai par obéissance, l'habitude fera le reste. Et quand je ne croirais pas, qu'importe? Un médecin me parlait d'une religieuse d'hôpital, d'une augustine, remarquable entre toutes par son dévoûment que rien ne lasse, par son zèle que rien ne rebute. C'est, paraît-il, une voltairienne entêtée; elle dit son chapelet à contre-cœur, elle cache sous sa robe noire une âme incroyante, indévote; mais elle croit de toute son âme aux plaies qu'elle panse, elle croit qu'elle est née pour les panser. J'ai dès ce jour l'âme d'un prêtre, puisque je hais le monde et que je plains les hommes.

« Si je restais ici, je deviendrais sérieusement malade ou peut-être fou. Quand je passe devant la porte de cette chambre où elle a tant souffert, je me sens mourir, et tout ce château m'est odieux. Ces murs que traversait son cri, ce parc, ce banc où elle s'est assise... Quelles folies je lui disais, ce jour-là!.. Il faut que je parte, que je m'éloigne; mais je ne veux manquer à aucun devoir. Je dois attendre que mon père n'ait plus besoin de moi, et je ne lui dirai pas mes projets; la morte me défend de contester, de me disputer avec lui. Oui, je saurai attendre; mais dès ce jour j'ai prononcé d'irrévocables vœux.

« Longtemps tu n'as connu d'autre maître que ton caprice, tu vivras dans l'obéissance. Que les petits, les misérables disposent de moi! je suis à leur service. Qu'ils commandent! je suis à leurs ordres.

« Tu es riche, tu vivras dans la pauvreté, non parce que Jésus-Christ l'a aimée, mais parce qu'elle est la meilleure préparation à la mort, qui est le dépouillement suprême.

« Tu as aimé le plaisir jusqu'à la fureur, tu vivras dans la chasteté. Voilà un engagement qu'il m'en coûtera peu de tenir. Celle qui s'est assise sur ce banc et à qui je disais tant de folies, aucune femme ne l'égalait en grâce. Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-elle devenue!.. Face de momie, je te verrai toujours! »

Les médecins souhaitaient qu'il recouvrât la faculté de pleurer; elle lui fut rendue tout à coup. L'abbé Silvère lui avait écrit de Nîmes une longue lettre de condoléance, qu'il avait lue rapidement, à laquelle il n'avait répondu que par quelques mots froids et secs. Dans

l'exaltation d'esprit où il se trouvait, personne ne lui semblait capable d'entrer dans ses peines, de compatir à sa douleur farouche, personne ne lui paraissait digne de toucher à sa blessure. Trois semaines plus tard, l'abbé était de retour à Chartrette, et presque aussitôt il se rendait à Bois-le-Roi. Ce n'était plus le théologien, le raisonneur ni l'homme du monde un peu narquois, habile à se dérober. Sa figure étrange exprimait l'émotion d'un cœur amoureux des grandes infortunes, et sa voix était imprégnée d'une ineffable tendresse, qu'il avait apprise dans ces pays d'extrême Orient, où les âmes ont à la fois des douceurs et des duretés que nous ne connaissons pas.

Il avait tendu les bras au jeune homme, en lui disant :

— Mon enfant, mon pauvre enfant, quelle affliction Dieu vous envoie! par quelle épreuve il vous fait passer!

En voyant cette figure, en entendant cette voix, Ghislain tressaillit, eut un saisissement. La rivière, prise par les glaces, avait subitement débâclé; il sentit son cœur se fondre, la source des larmes s'était rouverte, elles jaillirent en abondance.

Il pleura longtemps, et l'abbé lui disait :

— Pleurez, pleurez, cela vous fera du bien.

— Ah! si vous saviez combien je l'aimais! Je l'aimais trop, j'adorais jusqu'à ses défauts.

— Il est difficile d'aimer trop sa mère, répondait le prêtre; c'est la seule idolâtrie qui trouve grâce devant Dieu.

Il passa deux grandes heures avec lui, et tour à tour il le questionnait ou lui prodiguait les consolations. Il lui disait : « Vous la retrouverez; un jour elle vous sera rendue, et vous ne la quitterez plus. » Mais Ghislain secouait tristement la tête.

— La mort, s'écriait-il, est la grande infidélité.

— Votre mère est morte, reprenait l'abbé, mais elle n'est pas morte pour vous. Nous ne perdons jamais entièrement les êtres que nous avons beaucoup aimés; quelque chose de leur substance s'est incorporé, fondu dans la nôtre, est entré en nous à jamais. Ma mère a quitté ce monde d'une manière moins tragique que la vôtre; mais elle a souffert plus longtemps, les angoisses d'une maladie de cœur lui laissaient peu de repos. Je l'ai vue mourir, et je n'ai pas pensé un instant à lui faire mes adieux. Elle est encore vivante pour moi. Je l'appelle, nous causons ensemble, et dans les plus graves circonstances de ma vie je n'ai jamais tenu conseil avec moi-même sans qu'elle y mêlât son mot, et je reconnaissais sa voix, je reconnaissais son geste, je la voyais sourire et quelquefois froncer le sourcil, et je lui disais : « Nous arrangerons cela pour le mieux, vous et moi; ma conscience ne serait qu'à moitié contente, si la vôtre ne l'était pas. »

Ghislain ne secouait plus la tête, il semblait attentif et soumis; dans le fait, il écoutait moins les discours du prêtre que la musique de sa parole et de sa voix, qui agissait comme un doux magnétisme sur ses nerfs détendus. L'abbé, changeant de sujet, en vint à lui parler de son avenir, lui représenta que le travail est le seul soulagement sérieux des grandes douleurs.

— Il ne faut pas s'ensevelir dans son deuil, s'enterrer dans son chagrin, disait-il; quoi qu'il en coûte, il faut sortir de soi. Malheureusement, toute occupation paraît rebutante, odieuse à l'homme qui souffre. Dans l'état où vous êtes, vous demander de retourner à vos études, de rouvrir vos livres, de vous disposer à passer un examen, c'est exiger de vous un effort violent, héroïque. Mais, en fait de médecine spirituelle, je ne crois qu'aux amers; ce qui est amer à la bouche est doux au cœur. Nous sommes toujours récompensés de nos efforts par une sorte de paix intérieure qui n'est pas la joie, mais qui en prépare le retour.

Ghislain ne lui permit pas d'en dire plus long.

— Monsieur l'abbé, répliqua-t-il d'un ton résolu, je sais ce que j'ai à faire, et quelque prix que j'attache aux conseils, je puis m'en passer. Vous refusez de croire à ma vocation, et moi-même, jusqu'ici, je n'y croyais qu'à moitié, puisque je vous consultais. J'y crois aujourd'hui de toute mon âme. Je vois clairement mon chemin devant moi, et j'y marcherai jusqu'au bout. Ce n'est pas un chemin de velours; grâce à Dieu, il est semé de ronces et d'épines, et j'y trouverai des cailloux qui meurtriront mes pieds... Si je m'écoutais, je m'en irais au bout du monde; il me semble que je ne puis mettre assez d'espace entre moi et ce château plein de souvenirs qui me tuent. Mais le médecin de notre famille m'a appris, ces jours derniers, qu'en dépit des apparences, mon père ne peut se promettre de longues années de santé; on craint qu'il n'ait le cœur atteint, et que les émotions par lesquelles il vient de passer ne hâtent le progrès de sa maladie. S'il lui survenait quelque grave accident, s'il avait besoin de moi, je ne voudrais pas être séparé de lui et de mon devoir par l'océan. Heureusement, il y a plus près d'ici des tâches, des œuvres à accomplir. Depuis que la France a conquis l'Algérie et établi son protectorat sur la régence de Tunis, elle a charge d'âmes; elle a contracté des dettes envers les populations musulmanes à qui elle impose son patronage, elle leur doit la parole qui enseigne et la parole qui apprivoise les colères et adoucit les larmes... Monsieur l'abbé, il est écrit au ciel qu'avant peu le comte de Coulouvre sera prêtre de la mission d'Alger ou missionnaire de Notre-Dame d'Afrique.

— Mon cher enfant, répondit l'abbé avec une légère ironie que corrigeait la grâce de son sourire, je ne suis pas aussi versé que

vous dans l'art de déchiffrer les écritures. Je n'ai jamais douté que vous n'ayez une âme généreuse et sincère, et j'admire, croyez-le bien, la noblesse de vos sentimens. Vous êtes possédé du désir de réparer vos erreurs passées par une vie d'abnégation et de souffrance volontaire, et de sanctifier votre deuil en le faisant servir au bien des autres. Mais la douleur a ses entraînemens, ses violences, et je me défie des inspirations du désespoir; pour disposer de soi, il faut être sain de corps et d'esprit. Si j'étais le comte de Coulouvre, je ne voudrais pas qu'on me soupçonnât d'avoir décidé de ma destinée dans un de ces jours sombres où le chagrin est notre maître et nous dépossède de notre libre arbitre. Si j'étais le comte de Coulouvre, je tiendrais à m'éprouver moi-même, j'ajournerais ma résolution, je me donnerais un an pour m'étudier et me tâter.

— Un an! s'écria Ghislain. Un an tout entier! Quoi! rester libre douze mois encore, et durant douze mois porter l'insupportable fardeau d'une résolution ajournée, d'un vœu sans accomplissement! Ne voyez-vous pas qu'il me tarde de me lier, de m'enchaîner à jamais? Béni soit celui qui me délivrera de ma liberté!

— Cette impatience vous fait honneur, repartit le prêtre, mais pourrait sembler suspecte à ceux qui ne vous connaissent pas. Qu'est-ce qu'un an d'attente, je vous prie, pour une volonté sûre d'elle-même?

— Vous m'en demandez trop, monsieur l'abbé. Voulez-vous donc que pendant une année entière je me ronge, je me consume d'ennui?

— A Dieu ne plaise! J'entends qu'elle soit pour vous une année d'apprentissage ou, si vous l'aimez mieux, de noviciat. Vous l'emploierez à voyager en Afrique, à lier connaissance avec ces musulmans à qui vous porterez un jour la parole d'enseignement et de vie. Vous étudierez leurs mœurs, leurs idées, leur religion, vous apprendrez leur langue, car on ne connaît pas un peuple dont on ignore la langue. C'est bien peu que douze mois pour une étude si nécessaire et si laborieuse. Au surplus, vous ne perdrez jamais de vue votre sainte vocation ; elle sera toujours présente à votre esprit comme la grande fin à laquelle vous rapporterez tout, elle vous accompagnera parmi les hommes et dans la solitude. Quelques casuistes ont fait un criminel usage de ce qu'on appelle l'art de diriger son intention. Sanctifier des actions impures en se proposant une fin permise, c'est outrager la morale. Mais sanctifier des actions indifférentes en y mêlant une pensée sainte, c'est servir Dieu avant de s'être voué à son service, c'est être homme d'église avant d'avoir quitté le monde, c'est devenir prêtre de la mission d'Alger ou missionnaire de Notre-Dame d'Afrique avant d'en porter la robe.

L'abbé discourut abondamment sur ce thème, et il s'échauffait de plus en plus; pour des raisons qu'il n'avait garde de dire, la thèse qu'il plaidait lui tenait au cœur. Ghislain s'obstina, résista pendant une heure et finit par se rendre. Le front penché, les yeux à demi clos, il réfléchit quelques instans. Quand il releva la tête, il avait pris son parti.

— Monsieur l'abbé, dit-il, vous êtes un charmeur, vous vous entendez à pétrir, à façonner les âmes comme le potier façonne son argile. Je veux compter avec vos vains scrupules, avec vos vaines inquiétudes, j'accepte l'inutile épreuve à laquelle vous me condamnez. J'ai juré de vivre désormais dans l'obéissance, je vous obéis.

XV

Depuis le fatal événement, le marquis de Coulouvre semblait transformé. Son imagination avait été saisie, violemment frappée; il ne pouvait se remettre de cette secousse. Il y a des animaux réputés inapprivoisables, tels que la panthère, qui se laissent dompter par l'épouvante, et, au dire des paysans, il suffit quelquefois d'un orage pour attendrir miraculeusement des fruits durs comme des cailloux. Le marquis avait vu tomber la foudre à côté de lui, et son orgueil intraitable avait plié comme sous la terreur d'un jugement. Il ne s'occupait plus de se déguiser, de tromper sur son âge; il négligeait sa personne; en quelques jours il avait vieilli de dix ans, il était rentré dans la vérité de ses années et, du même coup, cet homme épineux, âpre au toucher, était devenu maniable, accommodant. On pouvait croire que la peur, s'établissant dans son âme, l'avait subitement apprivoisée, et que son cœur ressemblait à ces fruits qu'on a laissés verts sur la branche, et que deux heures plus tard on retrouve blets.

Pendant quinze jours, il n'eut pas avec son fils une parole plus haute que l'autre. Il lui parlait peu, mais toujours avec douceur, d'une voix dolente, d'un ton débonnaire. Il eut des questions d'affaires à régler avec lui. Il faut lui rendre le témoignage que, dans tous les temps, il avait été capable de sacrifier l'intérêt à la passion. Éperdument épris, il avait épousé une femme beaucoup moins riche que lui, et, par son contrat de mariage, il lui avait fait une grosse donation, en se réservant le droit de retour. Il avait des reprises à exercer. Au grand étonnement de Ghislain, il lui déclara que les questions d'argent n'étaient à ses yeux que d'odieuses bagatelles, qu'il était hors d'état de s'en occuper, et tout fut réglé de notaire à notaire.

Les métamorphoses sont trompeuses, le vieil homme ne meurt jamais tout entier. Le jour où l'abbé Silvère était venu apporter à Ghislain ses consolations et ses conseils, un homme de soixante-six ans, qui ne teignait plus ses cheveux, l'avait vu passer, et il avait constaté qu'on restait enfermé bien longtemps l'un avec l'autre, que cette conférence s'éternisait. Il s'était dit : « Que de discours! quand auront-ils fini leur énorme bavarderie? » Une fois, deux fois encore, il avait vu revenir cette soutane, et l'impatience l'avait pris, il avait senti sa bile s'émouvoir et s'échauffer.

Ce n'est pas que le marquis fût un philosophe intolérant. S'il haïssait cordialement l'église, qu'il traitait de caverne d'intrigans, cela tenait à des raisons particulières; ses antipathies comme ses jugemens dérivaient toujours d'impressions personnelles. Il avait débuté dans la diplomatie par les consulats, et étant consul-général à Smyrne, il s'était astreint, par devoir professionnel, à protéger les intérêts catholiques. Mais dans sa langue protéger signifiait gouverner, et son caractère cassant le rendait désagréable à ses cliens. Il leur donnait de hautains conseils, qui ressemblaient à des commandemens, n'acceptait aucune objection, renvoyait bien loin les ergoteurs.

— L'église est une femme, disait-il, et les femmes ont des nerfs qu'il faut gouverner le bâton haut.

Il avait eu des difficultés avec un important prélat, fort bien vu au Vatican comme aux Tuileries. Le prélat se plaignit, ses doléances furent écoutées, le gouvernement impérial donna tort à son consul, qui fut semoncé et déplacé. Cet événement avait laissé dans le cœur du marquis des traces profondes et de tenaces, d'inapaisables ressentimens. Le prêtre était à ses yeux l'ennemi, le fléau, et on comprend ce qui s'était passé en lui quand son héritier lui avait annoncé jadis son intention d'entrer dans les ordres. Son immense fortune était-elle condamnée à s'engloutir dans la caverne des intrigans? Regardant son fils comme le plus prenable et le plus absurde des hommes, comme un lunatique, le moindre incident, un rien réveillait aussitôt ses inquiétudes.

Il se garda toutefois de le questionner, et ne laissa échapper aucune réflexion désobligeante; quand on a suspendu les hostilités, on hésite à recommencer la guerre; mais il devint de plus en plus taciturne. Au reste, on ne se rencontrait guère qu'à table. Eusèbe Furette, remis depuis longtemps de sa fugitive émotion, voyait avec terreur arriver l'heure des repas. Ce silence lugubre, la vue de ces figures longues, de ces yeux creusés par le souci ou le chagrin, lui ôtaient tout appétit et troublaient ses digestions. Il avait envie de dire à ce père et à ce fils :

— Mes enfans, faites-vous une raison. Il y aura bientôt un mois qu'elle est morte et enterrée.

Il n'avait dans ce triste intérieur qu'une distraction, qu'un plaisir, et ce plaisir était maigre. La marquise avait ramené des Indes une femme de chambre anglaise, jolie fille de vingt ans, de maintien modeste et fort réservée dans ses manières. Quand on est amoureux d'une étoile, on ne regarde pas les vers luisans; tant que la marquise avait vécu, Eusèbe n'avait accordé aucune attention à sa caméristé. Depuis quelques jours, il l'avait remarquée; quand il la rencontrait dans les corridors, il la regardait quelquefois en coulisse, et il eût volontiers lié plus ample connaissance avec elle. Il s'en abstint. Il lui semblait qu'entamer une amourette dans cette sombre maison, qui paraissait vouée au deuil éternel, serait un acte d'aussi haute inconvenance que d'entonner une chanson à boire dans une église. D'ailleurs, Fanny se disposait à quitter Bois-le-Roi. Elle avait demandé à Ghislain si elle devait se chercher une place.

— Adressez-vous à mon père, lui dit-il.

— Monsieur le marquis est si triste, répondit-elle, qu'on n'ose pas lui parler.

Il transmit le message à son père, qui répliqua aussitôt :

— Eh! sans doute, qu'elle cherche une place! Je n'entends pas la garder.

Ghislain, résolu à partir, retardait de jour en jour de s'en expliquer avec son père. Cependant il avait déjà fait sous main tous ses préparatifs et annoncé son projet à Eusèbe, en lui proposant de l'emmener. Pouvait-il trouver un meilleur compagnon de voyage que cet Algérien, qui savait l'arabe? Il lui avait offert de si belles conditions, de si gros appointemens, qu'Eusèbe n'hésita pas longtemps à dire oui.

Il y avait juste quatre semaines que Mme de Coulouvre était morte quand Ghislain se décida à parler à son père. — « A mon vif regret, pensait-il, je ne lui sers de rien, je n'apporte aucun adoucissement à sa douleur, bien plus profonde que je n'aurais pu le croire et qui semble se refuser à toute consolation. S'il me témoigne le moindre chagrin de me voir partir, s'il lui échappe un cri du cœur, quoi qu'il m'en coûte, je resterai quelque temps encore. »

Selon sa coutume, le marquis, après son déjeuner, s'était retiré dans son appartement pour y faire la sieste. Vers trois heures de l'après-midi, Ghislain alla l'y chercher. Il frappa doucement, point de réponse. Peut-être son père dormait-il encore. Pour s'en assurer, il ouvrit, traversa sur la pointe des pieds un cabinet de travail qui était vide, s'avança jusque sur le seuil d'une chambre à coucher,

dont la porte était entre-bâillée. Ce qu'il aperçut l'empêcha d'aller plus loin.

Le marquis, renversé dans un fauteuil, avait pris sur ses genoux la jolie soubrette anglaise ; de son bras gauche, il la tenait par la taille ; de sa main droite, il lui caressait le menton. Ils se parlaient, se regardaient de très près.

Ghislain tourna le dos et disparut, la petite Anglaise s'enfuit de son côté comme une souris qui a vu le chat, et le marquis, resté seul, ressentit une véhémente colère contre l'indiscret qui l'avait surpris et dérangé. L'entraînement auquel il avait cédé lui paraissait très naturel. En l'absence de son valet de chambre, qu'il avait envoyé faire des courses à Paris, Fanny venait de lui apporter ses lettres et ses journaux. Il s'était avisé tout à coup qu'elle était fort jolie et que, depuis quatre semaines, il menait une vie fort triste.

— Que diable ! on n'est pas de bronze, pensait-il en arpentant sa chambre à grands pas.

Il en voulait mortellement à son fils. Dans le regard que Ghislain lui avait jeté, il avait cru démêler un peu de mépris joint à beaucoup d'étonnement. Il ne pouvait lui pardonner ce regard hautain, ce regard insolent, ce regard de rigide censeur et de juge sourcilleux, et comme il englobait volontiers dans ses rancunes tout ce qui lui déplaisait, il mêlait à cette affaire, par une association d'idées un peu bizarre, les curés, les moines et les évêques, la mitre du prélat dont il avait eu jadis à se plaindre, la soutane de l'abbé Silvère qui se permettait de traverser son parc et de passer des heures dans son château, enfin l'église tout entière, cette caverne d'intrigans. Si en ce moment l'abbé avait paru devant lui, il lui aurait crié en fermant le poing : « Le coupable, c'est toi. »

Sa méthode, comme il l'avait dit un jour, était de se défendre en attaquant. Quelques minutes plus tard, il entrait chez son fils la tête haute, de l'air superbe, délibéré d'un grand seigneur qui méprise le qu'en dira-t-on et les sentences des sots, et se laissant tomber nonchalamment sur une causeuse :

— Tu avais donc une communication aussi pressante que sérieuse à me faire ?

— Sérieuse, oui ; pressante, non.

— Parle, je t'écoute.

— Je voulais vous annoncer que je partirai prochainement pour un voyage.

— Ah ! tu pars !.. S'agit-il d'un voyage d'affaires ou d'agrément ?

— Je veux tâcher de recouvrer le sommeil.

— A ton aise ! Pour ma part, depuis un mois, je ne me suis ja-

mais occupé un instant de mon sommeil ni de ma santé, et l'idée de voyager ne me viendrait pas. Chacun a sa façon de sentir ; il y a des gens qui fuient leurs chagrins, qui cherchent à s'en distraire ; il y en a d'autres qui s'en nourrissent, toute distraction leur fait horreur, et ils s'attachent aux lieux où ils ont souffert.

En faisant cette audacieuse déclaration, le marquis se curait les ongles avec un canif qu'il venait de tirer de sa poche. Ghislain s'inclina silencieusement. Quand on a trop à dire, on ne dit rien.

— Et peut-on savoir où tu vas ?

— En Afrique, en Algérie, à Tunis.

— Et quand reviendras-tu ?

— Le jour où vous aurez besoin de moi.

— C'est renvoyer ton retour aux calendes grecques... Eh ! que sait-on ? Il y a là-bas comme ailleurs des couvens, des capucinières. Tu y feras sans doute une retraite, et on te caressera, on te cajolera, on te persuadera d'y rester, et tu y resteras.

— Peut-être avez-vous raison. Je suis terriblement las du monde ; ce que j'y ai vu, ce que j'y vois m'en inspire le dégoût.

Le marquis reconnut à cette réponse qu'il avait dit plus vrai qu'il ne pensait. Son premier mouvement fut de sauter au cou de son fils pour l'étrangler. Il se contint, il s'était promis de l'exaspérer, en conservant lui-même tout son sang-froid. Il ramassa son canif qu'il avait laissé tomber, et sur un ton de persiflage amer :

— A merveille ! je crois de toute mon âme à ta vocation. Les prêtres les plus dévots, les plus onctueux, se recrutent, dit-on, parmi les anciens viveurs. Les grands péchés enfantent les grands remords, et les grands remords produisent les convictions profondes. Tu as assez péché jadis pour avoir le droit de te repentir et de te regarder comme un instrument de la grâce divine, comme un vase d'élection... Nous nous ressemblons peu. S'il m'arrivait de me dégoûter de moi-même et du monde, je me brûlerais la cervelle, je ne me ferais pas prêtre.

— Suicide pour suicide, repartit Ghislain, je préfère celui qui peut être utile aux autres.

— Admirable raisonnement ! Ta conversion sera fort utile à ta famille. Te voilà en train de devenir un saint, un impeccable ; tu me mettras de moitié dans tes mérites, tu m'obtiendras le pardon de mes faiblesses.

En prononçant ces derniers mots, il pensait à Fanny et au regard inoubliable que son fils lui avait jeté.

— Mais, j'y songe, reprit-il, il y a un prêtre qui depuis quelques jours est sans cesse fourré dans ma maison.

— Il n'y est venu que trois fois, répondit Ghislain.

— Trois fois, dix fois, qu'importe ! Vous avez ensemble de mystérieuses et interminables conférences, et sans doute, comme la pécheresse repentante, prosterné devant lui, tu répands sur ses nobles pieds des vases de parfum. C'est lui, oui, c'est lui qui t'a mis dans la tête ce projet de voyage, de retraite, et le reste.

— Vous vous trompez, mon père. Je lui ai fait part de mes intentions, il m'a arraché la promesse d'attendre une année entière avant de franchir le pas.

— Oh ! le digne homme ! Où donc est-il, que je l'embrasse ! Mais c'est l'apôtre de la raison, c'est mon sauveur que cet homme-là. Tu lui as promis d'attendre un an ? Je ne te donne pas six mois pour avoir changé d'idée.

— Vous vous avancez trop ; je me crois sûr de ma volonté.

— Ta volonté ! s'écria le marquis, en s'échauffant malgré lui. Est-ce à moi que tu parles de ta volonté ? Où la prends-tu, je te prie, ta volonté ? Tu ne me l'as jamais présentée, cette invisible personne, je serais charmé de faire enfin connaissance avec elle... Mais n'es-tu pas l'homme qui veut tout et ne veut rien, l'homme de tous les caprices, de toutes les fantaisies et de toutes les inconstances ?.. Veux-tu que je te dise toute ma pensée ? Je ne suis pas un grand théologien, mais j'ai étudié l'évangile comme toi, et j'y ai lu que le chien retourne toujours à son vomissement. C'est moi qui te le prédis, tu trouveras là-bas quelque gracieuse femelle, et il suffira de deux beaux yeux pour fondre cette cire molle que tu appelles ta volonté.

— L'événement prononcera entre nous, répliqua Ghislain avec une extrême douceur.

Le marquis n'avait pas réussi à l'irriter, c'était lui qui se fâchait. Il rompit brusquement ce colloque où il n'avait pas le beau rôle. Il remit son canif dans sa poche, se leva, et d'un ton dégagé :

— Quand pars-tu ?

— Le plus tôt possible, à moins que vous n'ayez quelque motif pour me retenir.

— Eh ! bon Dieu, pourquoi te retiendrais-je ? Et pars-tu seul ?

— M. Furette consent à m'accompagner. Mais peut-être désirez-vous le garder quelque temps encore auprès de vous.

— Tu es vraiment fort obligeant. Je n'ai besoin de personne, et ma solitude m'est chère... Il ne me reste plus qu'à souhaiter un heureux voyage à ta déraison. J'en suis pour ce que j'ai dit : demain je verrai partir un fou ; dans six mois, j'aurai le plaisir de voir revenir un sage, qui après s'être repenti de ses péchés, se sera repenti de ses repentirs, et nous tuerons le veau gras pour fêter son retour.

En quittant son fils, le marquis était à bout, outré de dépit, malade de l'effort qu'il avait dû faire pour se contenir. S'étant mis dans un mauvais cas, il s'était attiré une mortification, une défaite; il soupirait après sa revanche.

— Que ne donnerais-je pas, pensait-il, pour que ma prophétie s'accomplisse et pour avoir un jour la satisfaction de dire à ce vertueux jeune homme : « Être mobile et sans consistance, qui regardes de haut ton père et t'ériges en censeur des faiblesses d'autrui, que sont devenues tes austères résolutions? qu'as-tu fait de ta vertu? dans quel fossé l'as-tu laissée? Tu as jeté ta robe de moine aux orties, et le chien, comme j'avais eu l'honneur de te l'annoncer, est retourné bien vite à son vomissement. »

Il avait besoin d'évaporer sa bile. Il descendit dans le parc, y aperçut Eusèbe, qui, faute de mieux, avait pris des mains d'un aide-jardinier une lance à eau et s'amusait à arroser une pelouse. Il l'appela, l'emmena jusqu'à la Seine, lui confia son lourd chagrin, sans lui en expliquer toutefois les raisons particulières et intimes. Après avoir résumé, en accommodant les choses à sa façon, l'entretien qu'il avait eu avec son fils, il qualifia Ghislain d'esprit dérangé, de tête fêlée, de cerveau brûlé, raconta par le menu toute la vie manquée de ce lunatique, ses projets et ses contre-projets, ses illusions, ses billevesées, ses attachemens suivis de prompts dégoûts et ses dégoûts qui accouchaient de nouvelles extravagances. Celle qu'il méditait depuis peu dépassait toutes les autres; ce tendre père s'en déclarait inconsolable. Il finit par dire à son confident :

— Vous allez être son compagnon de voyage. Vous êtes un homme d'esprit, et je vous crois capable non-seulement de mettre à profit les occasions, mais de les faire naître. Si vous réussissiez à lui jeter dans les jambes une petite femme qui le réconcilierait avec Satan et ses pompes, tenez pour certain que je vous en aurais une éternelle reconnaissance.

— Vous m'enseignez là un drôle de métier, repartit Eusèbe en riant.

— Un très honnête métier, je vous prie de le croire, car c'est aux intérêts de mon fils que je songe avant tout. Je le connais bien, puisque je l'ai fait, et si je l'ai mal fait, c'est à moi de corriger, de raturer mon ouvrage. Qu'un jour il soit prêtre, avant six mois il sera le plus malheureux des hommes, condamné à choisir entre le scandale et le désespoir. Je fais appel à l'affection que vous avez pour lui. Si, grâce à vous, il venait à se brouiller avec sa prétendue vocation, je serais à jamais votre ami.

— C'est donc un marché sérieux que vous me proposez? dit Eusèbe.

Le marquis se planta devant lui, et lui posant ses deux mains sur les épaules :

— Monsieur Eusèbe Furette, j'ai mes défauts comme tout le monde, mais je traite sérieusement les affaires sérieuses, et je ne crois pas avoir manqué une fois à ma parole. Écoutez-moi bien, faites succomber ce saint Antoine, et vous pourrez, en revenant d'Afrique, me demander tout ce qu'il vous plaira.

Eusèbe lui tira sa révérence.

— Oh ! dit-il d'un ton leste et cavalier, gardez votre argent dont je n'ai que faire, monsieur le marquis. Je suis un artiste, et je ne travaille que pour la gloire.

XVI.

Eusèbe Furette avait dû se faire quelque violence pour consentir à accompagner le comte Ghislain en Afrique. Il estimait qu'on ne peut vivre qu'à Paris, mais qu'à la rigueur on peut subsister quelque temps dans la banlieue de cette aimable ville, dans un endroit où, par intervalles, à défaut d'autres plaisirs, on a la consolation de contempler le soir cette grande auréole, cet immense cercle de lueurs rougeâtres qui, projeté par des centaines de milliers de becs de gaz, marque l'emplacement de la cité lumière. Bois-le-Roi était pour lui l'extrême limite de cette banlieue qui n'est pas le paradis, mais un purgatoire plein d'attente et d'espérance, et partant il regardait Bois-le-Roi comme la frontière la plus reculée du bonheur. Cependant, Ghislain avait mis tant de grâce dans son insistance, ses propositions étaient si avantageuses, si engageantes, qu'après un court débat intérieur il avait acquiescé.

Depuis que le marquis de Coulouvre lui avait fait des confidences et des ouvertures, il s'était réconcilié entièrement avec sa résolution, ce projet de lointain voyage lui semblait plus attrayant. Un père qui grillait d'envie de corrompre son fils régénéré lui paraissait un personnage original ; il aimait les situations qui sortent du commun. Il n'était pas homme à jouer le rôle de corrupteur salarié, et les offres impertinentes du marquis l'avaient révolté ; il entendait ne travailler, comme il l'avait dit, que pour l'amour de l'art et pour la gloire. Mais il avait le tempérament d'un joueur, et tout pari, toute gageure à gagner l'alléchait. L'entreprise était difficile, ardue ; elle n'en était que plus intéressante. Au surplus, sa fierté étant sauve, il ne se faisait aucun scrupule d'accepter la tâche qu'on lui confiait. Il tenait la tristesse pour la plus grande ennemie du genre humain, et jugeait qu'on fait œuvre pie en s'employant à dérider un idéaliste mélancolique, à réveiller dans son

cœur malade l'amour des réalités et des plaisirs de ce monde, délicieuse vallée de misère.

Ce soir même, après avoir dîné avec deux muets, il s'échappa clandestinement pour aller faire ses adieux à Mme Demantes. On croira sans peine que, depuis longtemps, elle lui avait octroyé son généreux pardon, qu'ils étaient redevenus bons amis comme devant. Rien ne relâche la volonte, n'amollit les ressentimens comme l'ennui; c'est le mal suprême, et on recourt à tous les remèdes pour le guérir. Mme Demantes s'ennuyait; Eusèbe Furette était une distraction nécessaire à sa vie monotone et grise, à son humeur chagrine. Les femmes de son caractère ont des sentimens violens, mais sans durée, des haines d'un jour, des rancunes d'une heure; elles s'endorment sur leur colère et ne la retrouvent plus à leur réveil; rien ne s'est passé. Il lui était arrivé souvent de débiter à un homme d'effroyables injures et de s'étonner, en le revoyant, qu'il s'en souvînt. Il n'y a dans le ciel qu'une étoile qui ne change jamais de place et dans l'âme humaine qu'un point fixe : cela s'appelle l'honneur, et l'honneur est fort gênant. Une dignité qui se roidit et s'obstine est un grand empêchement dans la vie. Mme Demantes n'avait jamais connu ce genre d'embarras.

Dix jours après l'affront qu'elle avait reçu d'Eusèbe et l'algarade qu'elle lui avait faite, l'ayant rencontré au bord de la Seine, elle lui avait tendu la main, en lui disant :

— Quoi! Vous voilà, mauvais sujet! Vous nous abandonnez, on ne vous voit plus.

Et ils avaient recommencé à se voir. Ils étaient sur un meilleur pied qu'auparavant. Quand on s'est fait des misères, qu'on s'est dit des sottises et qu'on s'est tout pardonné, l'intimité s'en accroît; on se connaît, et on ne se gêne que pour l'inconnu. Jusque-là, Eusèbe avait traité Mme Demantes avec quelque cérémonie, avec une politesse empressée et révérencieuse. Désormais, il se mettait à l'aise, et sans qu'elle s'en offusquât, en présence de Mlle Tannay, il l'appelait couramment sa respectable amie. Dans le tête-à-tête, il lui disait : « Bonjour, ma chère. »

Il se présenta vers neuf heures à Mon-Bijou, et son arrivée interrompit une partie de whist. On lui trouva l'air grave. Quand il eut annoncé son prochain départ, Mme Demantes laissa tomber ses cartes et son visage s'allongea. Il expliqua que, le comte Ghislain de Coulouvre n'ayant pu recouvrer le sommeil depuis la mort de sa mère, la faculté lui conseillait de dépayser son chagrin, qu'on l'envoyait en Afrique, et qu'Eusèbe Furette, en considération de sa profonde sagesse, de ses vertus antiques, de son crâne chauve, de sa barbe touffue, avait été désigné tout d'une voix pour servir de Mentor à ce Télémaque.

— La figure, l'esprit de l'emploi, ajouta-t-il, rien ne me manque... Après cela, j'ai l'air d'avoir tout dit, je n'ai rien dit. Cette affaire a de mystérieux dessous. Mais je suis discret, je vous défie de m'arracher un mot.

Mme Demantes ne vivait plus que par la curiosité. Elle prit feu.

— Me ferez-vous l'injure d'avoir des secrets pour moi? demanda-t-elle.

Eusèbe lui montra du doigt Mlle Tannay. Cette bonne créature, dont les oreilles étaient aussi chatouilleuses que son âme était candide, et qui avait besoin pour vivre en paix avec elle-même de croire fermement à la parfaite innocence des gens dont elle mangeait le pain, était de trop dans les entretiens légers ou scabreux. Mme Demantes avait l'imagination inventive; elle trouva sur-le-champ un prétexte pour l'éloigner. La vieille fille se leva, souhaita un heureux voyage à Eusèbe, appela la bénédiction du ciel sur cette tête qui lui semblait aussi respectable que celle d'un père de l'église, et se retira dans sa chambre.

— Maintenant parlez, dites-nous bien vite votre secret.

Eusèbe se fit prier.

— J'exige au préalable qu'il ne sorte pas d'ici, que vous ne laissiez rien transpirer. J'entends avoir affaire à des personnes absolument sûres.

Et il jeta un regard oblique à Mme Fynch. Cette boudeuse s'était assise à l'écart, sur un divan, et la joue droite appliquée contre un coussin, les yeux au plafond, froissant entre ses doigts une boucle de ses cheveux frisés, elle semblait absente de la conversation, dont elle ne perdait pas un mot. Elle ne répondit que par un léger haussement d'épaules à la requête que lui adressait Eusèbe.

— Voici l'affaire en deux mots, reprit-il. Un jeune homme dégoûté du monde pense sérieusement à prendre le froc ou la soutane. Le marquis son père, épouvanté de ce beau projet, a chargé Mentor de procurer à Télémaque une Eucharis capable de le réconcilier avec les joies de la terre.

Ces explications, trop érudites, semblèrent obscures à Mme Demantes, qui n'avait jamais lu *Télémaque*. Elle demanda des éclaircissemens, qu'Eusèbe s'empressa de lui fournir.

— L'idée est belle autant que hardie, poursuivit-il; mais je sens plus que jamais, comme disait un grand orateur, la difficulté de mon entreprise. Il est vrai que, comme l'a dit un grand poète, les difficultés sont le champ des vertus. Si mon jeune homme consentait à séjourner six mois seulement à Alger, à Constantine, à Tunis, les occasions naîtraient d'elles-mêmes, et fiez-vous à moi pour les mettre à profit. Mais de l'humeur dont il est, il fuira les villes et les

civilisés; sa sauvagerie ne se plaira que dans les endroits écartés, où l'on ne rencontre ni Français ni Françaises. Il se propose d'étudier les Arabes, leurs mœurs et leur langue, et vous n'êtes pas sans savoir qu'en pays musulman les femmes se voilent et se cachent. Et les Juives! me direz-vous. A ne vous rien cacher, si belles qu'elles soient, je n'attends rien des Juives. Il me faut une Eucharis aussi dégourdie, aussi artificieuse, aussi rusée que charmante, qui nous prenne dans son filet et nous y garde assez longtemps pour nous faire oublier à jamais notre funeste dessein. Je vous confie mes craintes, je vous ferai part de mes espérances. D'ici à quelques mois, il n'y aura rien à tenter sur Télémaque. Il faudra l'abandonner à sa tristesse, le laisser nourrir à son aise ses sombres chagrins, se noyer dans son noir et vivre en ascète. Mais un matin, je vous le dis, le vent sautera brusquement à l'est-sud-est, la réaction sera violente, terrible, et alors viendra ce qu'un grand homme d'état appelait le moment psychologique.

Mme Demantes goûtait peu les amphigouris, les tortillages; elle avait l'esprit exact, elle aimait à comprendre ce qu'on lui disait. Elle demanda de nouveau des éclaircissemens, qui ne lui furent point refusés.

— Je vous disais donc, continua l'orateur, que si, en temps opportun, après des mois de continence austère, dans un de ces endroits perdus où les femmes se cachent, et, au surplus, n'ont ni grâces ni manières, notre ascète voyait sortir tout à coup de derrière une haie de cactus la tête et le sourire d'une jolie Française, qui apparaîtrait à ses yeux surpris non comme l'échantillon d'une espèce, mais comme un être unique, comme une merveille introuvable, j'aurais gagné mon pari... Et remarquez bien, ajouta-t-il effrontément, que pour cette femme l'affaire serait belle. Si elle savait s'y prendre, se laisser longtemps désirer, opposer aux premiers assauts d'héroïques résistances, il ne tiendrait qu'à elle de se faire épouser. En bonne foi, je ne vois là-dedans qu'une difficulté d'exécution, cela demande de la main, voilà tout, et le marquis de Coulouvre ne trouverait à redire à rien. La maladie l'alarme tant que tout remède lui semblera bon, et il m'a déclaré, écoutez-moi bien, il m'a déclaré, parlant à ma personne, qu'il s'accommoderait d'un fils mésallié plus facilement que d'un fils enfroqué.

Mme Demantes devint subitement rêveuse. Elle ressemblait à un cheval de bataille réformé, qui entend gronder au loin le canon et tressaille d'une généreuse impatience en se rappelant ses gloires, ses prouesses d'autrefois. Elle se disait : « Si j'avais vingt ans de moins, quelle partie à jouer! » Malheureusement, elle avait vingt ans de trop, et cette entreprise, dont elle devait laisser l'honneur

à d'autres, lui parut déplaisante. Elle répondit avec une rudesse apostolique :

— Votre projet, monsieur Furette, ne me semble ni honnête ni beau. L'église n'aura jamais assez de serviteurs, et si le comte Ghislain, que d'ailleurs j'aime peu, désire se faire prêtre, je trouve fort mal qu'on l'en empêche.

— Ma chère et respectable amie, lui repartit Eusèbe, permettez-moi de vous dire que votre façon de raisonner est tout à fait déraisonnable. Il s'agit dans l'espèce d'un exalté, d'un jeune homme peu réfléchi, à qui l'abus des plaisirs et l'excès du chagrin ont dérangé la cervelle. Qu'on le laisse faire le beau coup qu'il médite, il ne tardera guère à s'en repentir, et ne sera jamais qu'un prêtre indigne. M'entendez-vous? Cela fait frémir la nature.

Et il raconta pathétiquement l'histoire d'un curé qui l'avait scandalisé par ses désordres. Il fut si éloquent que Mme Demantes se laissa convaincre.

— Le moyen, reprit-elle, me paraissait malhonnête, peu délicat; mais du moment que votre pensée est de prévenir un scandale dont les incrédules pourraient tirer parti pour décrier notre sainte religion...

— Malheur, interrompit Eusèbe, malheur à l'homme par qui le scandale arrive!

— Soit, monsieur Furette! Faites ce qu'il vous plaira. Il faudrait que l'Afrique fût bien pauvre en femmes pour que vous n'y trouviez pas l'aventurière dont vous avez besoin.

— Une aventurière! Vous vous imaginez qu'une simple aventurière?... Vous voulez rire. Songez, je vous prie, que mon noble pupille n'est pas précisément un novice dans les affaires du cœur, que c'est un jeune homme du plus grand monde et du goût le plus raffiné, qu'il a beaucoup vécu, qu'après avoir eu des maîtresses de toute condition, il fut l'heureux possesseur d'une délicieuse princesse russe, que lui disputait la terre entière. Et vous le croyez capable de s'éprendre de la première venue! Et vous croyez la première venue capable de lui faire oublier ses sermens! La beauté ne suffit pas, il faut y joindre le charme, les grâces, la finesse des manières, l'élégance, la modestie, une chaste réserve, la distinction surtout, oui, la parfaite distinction, et, je vous le déclare, si elle n'est pas très distinguée, votre aventurière en sera pour ses frais de coquetterie, fût-elle aussi belle que la Vénus callipyge.

— Vos expressions sont bizarres, fit Mme Demantes, qui, en cette matière comme en beaucoup d'autres, connaissait la chose et ne savait pas toujours le mot.

— Si mon langage est bizarre, mon idée est juste. Je dois trou-

ver la femme que je vous dis, ou je reviendrai d'Afrique avec ma courte honte.

— Bah! vous chercherez et vous trouverez; c'est en cherchant qu'on trouve, répliqua Mme Demantes, résumant dans cette brève formule les longues expériences de sa vie.

— Je chercherai, parbleu! mais je ne trouverai pas.

L'instant d'après, il s'écriait :

— Dois-je vous dire toute ma pensée? La seule femme qui me paraisse assez jolie, assez séduisante, assez fine de manières, assez distinguée, assez unique pour ensorceler mon Télémaque, la seule qui fût capable de s'en faire épouser si elle daignait joindre à ses grâces une habileté consommée, vous la nommerai-je? Elle est ici, à quelques pas de moi, sur le divan que voilà, elle est la nièce de Mme Demantes, elle s'appelle Mme Fynch.

Mme Demantes lança sur sa nièce un regard de superbe dédain. Elle la trouvait jolie, bien faite, mais elle savait à quoi s'en tenir sur sa très médiocre habileté, et vraiment c'était dommage, car si Mme Fynch eût été de force à mener à bonne fin une si grande entreprise, Mme Demantes serait devenue la tante par alliance du comte Ghislain, futur marquis de Coulouvre. Quelle perspective! quelle scène! quel décor! quel avenir! Par un effort de son vigoureux bon sens, elle rejeta loin d'elle cette éclatante chimère, éteignit les bougies, les lampions, se retrouva dans la nuit.

— Il y a des choses qui n'arrivent pas, se dit-elle. Ma nièce est une oie, et les oies ne font pas des miracles.

L'éloquence d'Eusèbe avait produit sur Mme Fynch une impression plus forte encore, mais tout autre. Quoiqu'elle eût l'air de ne pas écouter, elle était tout oreilles, et quoiqu'elle affectât une méprisante indifférence, elle se sentait doucement remuée jusqu'au fond de l'âme. Le jour du lunch, près de Marlotte, elle avait rencontré pour la première fois et longuement contemplé le comte Ghislain, qui ne l'avait pas regardée : il ne regardait que ce qui l'intéressait. Il lui était apparu comme un de ces êtres rares sur qui toutes les fées ont soufflé. Elle avait des yeux d'artiste, l'amour du distingué, une imagination beaucoup plus savante et plus classique que celle de Mme Demantes. Ce beau jeune homme, aux sourcils nuageux, l'avait vivement intéressée et lui avait fait l'effet d'un Apollon mélancolique, de celui qui, dans son exil, gardait les troupeaux d'Admète. Au milieu du discours d'Eusèbe, elle fut prise d'une émotion qui lui échauffa le sang et lui alluma les joues. Mais la péroraison, à laquelle elle était loin de s'attendre, la choqua, lui parut une offense à sa dignité comme à sa vertu. Elle se leva brusquement et dit :

— Monsieur, vous vous oubliez.

— Excusez-moi, madame, répondit-il; me défendez-vous de plaisanter?

— Il y a des plaisanteries, répliqua-t-elle, qu'un homme comme il faut ne se permet pas.

Et, lui tournant le dos, elle sortit de la chambre.

— Ma chère amie, dit Eusèbe à Mme Demantes, votre nièce est terriblement prude.

— Plût au ciel qu'elle l'eût toujours été! repartit étourdiment Mme Demantes.

Mais elle se reprit aussitôt; elle ne lavait jamais son linge qu'en famille.

— Je voulais dire que ma nièce, qui pouvait faire un choix plus heureux, aurait dû se servir de sa pruderie pour ne pas épouser son Américain, lequel, soit dit entre nous, était un vilain merle... Nous avons débité bien des folies, ajouta-t-elle. Cela ne fait de mal à personne et cela fait passer le temps.

Elle songeait, en parlant ainsi, qu'elle n'avait pas besoin jadis qu'un professeur d'allemand l'aidât à tuer ses soirées. Eusèbe lui fit de tendres adieux, et, vu la solennité de la circonstance, lui demanda la permission de l'embrasser. Elle minauda un peu avant de lui livrer ses deux joues, où il planta deux grands baisers. Elles lui parurent lisses, unies, banales, comme une grande route où beaucoup de monde a passé.

— Grand fou, dit-elle, écrivez-moi de là-bas; vos lettres me désennuieront.

— Comptez là-dessus, ma chère; elles seront aussi extravagantes que notre conversation de tout à l'heure. Mais la folie n'est-elle pas la mère de la sagesse?

XVII.

Pendant qu'Eusèbe Furette discourait et bavardait à Mon-Bijou, l'abbé Silvère traitait le même sujet à Chartrette, mais sur un autre ton. Après le dîner, se trouvant seul au salon avec sa belle-sœur, qui brodait, et sa nièce, qui tricotait un jupon pour une vieille infirme que protégeait la baronne, il avait dit posément, d'un air tranquille :

— J'ai reçu tout à l'heure un mot du comte de Coulouvre. Il part demain pour l'Afrique.

Mme de Trélazé interrompit sa broderie et regarda l'abbé. Son âme de mère était aussi émue qu'un puits qui dormait et dans lequel une lourde pierre vient à tomber à grand bruit.

— Ah! fit-elle, sans réussir à dissimuler son étonnement et sa déception.

Léa ne dit rien; elle croyait sentir sur elle le regard pesant de l'abbé. Depuis un mois, elle employait son temps à penser du matin au soir à la même chose et à n'en parler à personne. Cette pensée unique lui travaillait l'esprit, lui labourait le cœur, la troublait, la tourmentait, se mêlait de force à toutes ses occupations, couchait avec elle, et comme elle, dormait mal, et comme elle, se réveillait à la petite pointe du jour.

Dans le commencement, elle ne s'était pas inquiétée. Elle savait, pour l'avoir lu ou entendu dire, que les grandes douleurs sont des abîmes où tout disparaît. Elle trouvait naturel que Ghislain, absorbé dans ses regrets, ne lui donnât aucun signe de vie. Mais les semaines avaient succédé aux semaines, un mois s'était écoulé, et elle se disait qu'un mois doit suffire à l'homme le plus désespéré pour se reprendre, pour se ravoir, pour se ressouvenir de ses amours, de ses espérances, de ses engagemens. Cet homme qui pleurait n'était séparé d'elle que par une rivière, sur laquelle il y avait un pont. Elle se flattait qu'il passerait ce pont pour rencontrer dans une allée de jardin Mlle de Trélazé et pour lui dire : « Puis-je m'occuper d'autre chose que de ma mère que j'ai perdue? Mais comptez sur moi et permettez-moi de compter sur vous. »

Il n'avait pas eu l'idée de passer le pont ni de se montrer au Colombier. Que faisait-il? que voulait-il? à quoi pensait-il?.. Elle le savait depuis deux secondes : il pensait à partir pour l'Afrique. Partir, traverser la mer! Pourquoi donc s'en aller si loin? C'est un endroit perdu que cette Afrique, et c'est peut-être le pays des oublis. Mais, après tout, fallait-il s'alarmer si vite? Lorsqu'on a de gros chagrins, on voyage pour se secouer, pour s'étourdir; mais si on laisse derrière soi une jeune fille qu'on aime passionnément et dont on est passionnément aimé, une jeune fille qui vous a demandé un soir à quoi vous pensiez quand vous ne pensiez à rien, et à laquelle on a répondu : A vous! — mon Dieu! oui, après trois mois d'absence, mettons en six, on veut la revoir et on revient l'épouser.

Il y avait en elle comme une impossibilité de croire au malheur; elle n'avait pas cessé de tricoter, et après avoir passé en une demi-minute par la surprise, l'effarement, l'épouvante, elle venait de recouvrer subitement le calme que donne une foi ferme, absolue, assurée d'elle-même, que rien ne saurait inquiéter ni émouvoir.

— Pauvre garçon! dit la baronne. Je comprends sans peine qu'après un coup pareil...

— Il ne dormait plus, interrompit l'abbé Silvère.

— Le changement d'air, les distractions du voyage, continua-t-elle, le remettront. Quand reviendra-t-il?

— Je doute qu'on le revoie de sitôt à Bois-le-Roi, repartit l'abbé sur un ton oratoire, qui semblait convenir mal au sujet. C'est à l'ami, ce n'est pas au prêtre qu'il a fait part de ses intentions, et il comptait s'en ouvrir à son père. Je ne viole aucun secret en vous apprenant qu'il a résolu d'embrasser l'état ecclésiastique.

— Ah! fit une fois encore Mme de Trélazé.

Et du moment que la question était tranchée, que la chimère des espérances se dissipait comme éclate une bulle de savon, qu'il ne restait plus qu'à se soumettre, à se résigner, elle tira de son panier un écheveau de soie bleue et s'occupa d'enfiler son aiguille.

Léa fut sur le point de se trahir. Quelques semaines auparavant, dans un parc illuminé, elle avait failli pousser un cri de joie; c'était un cri de désespoir qu'elle venait d'étouffer. Elle souleva précipitamment la jupe qu'elle tricotait et, sous prétexte de la mesurer, elle s'en fit un rempart derrière lequel elle cacha sa rougeur et son trouble. Mais l'instant d'après, comme son oncle ne la regardait plus, elle se permit de le regarder à son tour, et sa soutane lui fit horreur. Cette soutane noire représentait l'église, et l'église lui apparaissait comme le plus funeste, le plus odieux des trouble-fête, comme une puissance sombre, malfaisante, sans entrailles, qui, pour s'asservir les âmes et les volontés, exploitait artificieusement les douleurs humaines, comme la grande ennemie des grands bonheurs, qui prenait aux jeunes filles l'homme qu'elles aimaient, leur joie, leur tout, et leur broyait le cœur pour en arracher l'espérance. Elle haïssait en ce moment l'abbé Silvère. Puis, par un brusque retour : « Je suis folle, se dit-elle. Je le connais, il aime à sonder, à fureter, à savoir; il a voulu m'éprouver et il a menti. Heureusement je n'ai pas crié. »

Elle espérait qu'il en dirait davantage. Quand un homme vient d'avancer une chose énorme, il est tenu de s'expliquer, sous peine de passer pour un imposteur ou pour un fou. Elle demeurait comme suspendue à ces lèvres qui ne parlaient plus. Elle s'était plainte quelquefois que son oncle tînt de longs discours sur des sujets insignifians et expédiât en deux mots des affaires de première importance. Il en alla de même ce soir-là. Pensant avoir tout dit, l'abbé avait tiré de sa grande poche un de ces petits bouquins qu'il aimait à feuilleter, et dans lesquels il n'était pas question du comte de Coulouvre. Il l'avait ouvert, il en tournait les pages, et son silence était effrayant.

La baronne avait une confiance implicite dans les moindres paroles de son beau-frère; elle n'avait pas besoin qu'il s'expliquât

plus amplement pour être convaincue que le comte Ghislain avait résolu de se faire prêtre : « Allons, pensait-elle, ce n'était qu'un rêve. » Mais, du même coup, le respect que sa fille lui avait inspiré quelque temps s'évanouit. Léa n'était plus à ses yeux une future comtesse de Coulouvre; deux secondes avaient suffi pour qu'elle redevînt une jeune personne pleine de défauts, qu'il fallait suivre de près, tenir de court, gouverner avec grand soin, si on voulait la rendre mariable. La baronne la regardait de côté, d'un œil sévère, comme on regarde une illusion dont on est revenu, un mirage du désert dont on n'est plus la dupe. Elle semblait lui reprocher d'avoir abusé de sa bonne foi. Elle la pria de lui montrer son tricot.

— Tes mailles ne sont pas égales, dit-elle sèchement. Quand donc apprendras-tu à tricoter?

A onze heures sonnantes, la séance fut levée, et Léa monta dans sa chambre. Comme elle arrivait au haut de l'escalier, un domestique la rejoignit pour lui remettre un étui qu'on venait d'apporter à son adresse, et qui contenait un éventail qu'elle avait oublié un soir dans un château en confusion. Ghislain l'avait retrouvé et reconnu sans peine; il lui en avait coûté davantage de le renvoyer; mais il s'était juré de ne plus aimer, de partir sans avoir revu Mlle de Trélazé et de ne rien garder qui pût lui rappeler qu'elle existait.

Dès qu'elle eut fermé sa porte, elle ouvrit l'étui en tremblant. Elle était pourtant bien certaine, absolument certaine, d'y trouver de l'écriture, un billet conçu en ces termes : « Ne croyez pas ce qu'on vous dit, un homme qui vous aime ne peut songer à se faire prêtre. » Elle y trouva, glissée entre deux plis de l'éventail, une petite carte qui portait ces mots :

« La source du bonheur est à jamais tarie en moi, je n'en ai plus à donner à personne. »

Elle ne pouvait plus douter, c'en était fait, le destin était consommé. Cette plante d'espérance si vivace et si fraîche, qui poussait follement dans son cœur à travers les inquiétudes et les craintes, s'enlaçant aux ronces, grimpant au milieu des orties, une main brutale l'avait coupée par la racine. L'horrible certitude de son malheur tomba sur elle comme la foudre. Ses larmes jaillirent; elle s'étendit sur son lit, mordit son oreiller à pleines dents pour étouffer le bruit de ses sanglots. L'abbé Silvère, qu'elle accusait de mentir, n'était que trop bien informé; il avait prononcé une de ces vérités cruelles qui dévastent une vie : l'homme qu'elle aimait et qui l'avait aimée, qu'elle regardait déjà comme son bien, comme sa propriété, ne voulait plus être rien pour elle, et leurs deux existences, intimement mêlées pendant quelques jours, allaient devenir à jamais

étrangères l'une à l'autre. Il l'abandonnait, la trahissait, pour se fiancer à la solitude, pour porter une robe noire ou blanche qui lui défendrait de se souvenir qu'il avait aimé, et son propre avenir se montrait à elle comme un lieu solitaire et nu, comme un désert sans fleurs, sans verdure et sans oiseaux, dont le vide lui faisait peur.

Tout en sanglotant, elle causait avec l'infidèle, avec l'ingrat; elle lui disait : — Vraiment, tu es un grand coupable! Pourquoi t'es-tu trouvé sur mon chemin? Qui t'avait dit de venir me chercher? Je te fuyais, j'avais peur de toi, tu m'as poursuivie. Il a raison, celui qui t'accuse d'être un semeur de chagrins. Avant de te connaître, j'avais une vie douce, tranquille, innocente. Tu m'as révélé des choses auxquelles je n'avais jamais pensé et qui m'ont troublé l'esprit et le cœur. Maintenant j'ai faim, et je veux manger; j'ai soif, et je veux boire. Tu prétends n'avoir plus de joie, plus de bonheur à donner. Je ne te demandais pas de me rendre heureuse, je te demandais de m'aimer et de te laisser aimer. Mais tu t'es fait de ta tristesse une idole que personne ne doit toucher, et ton malheur est un mystère sacré auquel il n'est pas permis d'initier les petites filles, qui, comme on sait, ne comprennent rien à rien. Si tu m'avais laissé faire, je t'aurais prouvé que mon cœur comprend tout, et, malgré toi, je t'aurais consolé, je t'aurais guéri; malgré toi, en me regardant, tu aurais rappris à sourire. Pourquoi faut-il que tu ne saches pas aimer? Moi, je t'aime, je t'aime, je t'aime à tort et à travers, je t'aimerai toujours.

Tout à coup elle se redressa, sécha ses larmes, oublia son désespoir, pour ne plus songer qu'à sa fierté offensée. Elle avait quitté son lit, elle se promena dans sa chambre, puis se laissa tomber sur une chaise, où elle resta longtemps, le regard fixe, la bouche crispée par la colère. On l'avait odieusement trompée ; on lui avait fait des promesses qu'on ne tenait pas, on avait pris avec elle d'audacieuses libertés qu'on n'avait pas le droit de prendre, parce que l'amour seul les autorise et les justifie. Elle se disait que les hommes qui ne sont pas sûrs de leur volonté ne doivent pas parler d'amour aux jeunes filles ni les regarder dans les yeux, ni leur baiser les mains, que c'était une indignité, une trahison, et elle cherchait dans sa tête quelque moyen de venger son outrage. Elle s'approcha de sa glace, et sa glace lui apprit que ses yeux étaient beaux, même quand ils avaient pleuré, que ses cheveux étaient superbes, surtout quand ils étaient en désordre. Elle souhaita qu'avant peu un inconnu demandât sa main. Fût-il vieux, laid, cacochyme, infirme, elle l'eût accepté sur l'heure, dans l'espérance que la nouvelle de ce grand événement arriverait à tire-d'aile en Afrique, et que, sous sa robe noire ou blanche, l'ingrat, torturé par la jalousie, se repren-

drait à l'aimer. N'avait-elle pas lu quelque part que la jalousie ressuscite l'amour?

Mais bientôt elle condamnait son projet impie et recommençait à pleurer. Elle passa la nuit dans ces alternatives d'un entier abandonnement à sa douleur et de subites révoltes d'une fierté qui se hérissait. Quand le jour parut, elle avait rendu deux décrets irrévocables : elle avait à la fois décidé que sa colère et son chagrin ne mourraient qu'avec elle, et résolu de les cacher si bien au plus profond de son cœur que personne, pas même l'abbé Silvère, si habile à fouiller dans les âmes, ne pourrait la soupçonner d'aimer un homme qui ne l'aimait plus.

XVIII.

Le comte de Coulouvre et Eusèbe, accompagnés d'un valet de chambre, avaient pris le rapide de Marseille. La première intention de Ghislain était de brûler l'étape, de s'embarquer dès le jour suivant pour la Tunisie ; il se ravisa en chemin. Dès qu'il fut à cinquante lieues de Bois-le-Roi et de Chartrette, il se sentit moins agité ; il lui sembla qu'il respirait plus librement, qu'il venait d'échapper pour toujours à un danger, à un ennemi redoutable qui le guettait d'un bord à l'autre d'une rivière. Son médecin lui avait représenté qu'il ferait mieux de retarder sa traversée jusqu'à la fin d'octobre, et de ne pas arriver à Tunis au fort des chaleurs. Il se résolut à suivre ce conseil.

Notre-Dame-de-la-Garde lui plut ; il trouva dans les environs une bastide à louer, il s'y installa. Il y était encore dans la seconde quinzaine de décembre. Il s'était mis courageusement à l'arabe, qu'Eusèbe rapprit sans peine pour le lui enseigner. L'étude des langues est la meilleure distraction qu'on puisse recommander aux grands chagrins ; elle n'impose à la pensée qu'un travail machinal, et l'homme qui n'est plus maître de son esprit réussit encore, par un effort de sa volonté, à disposer de sa machine. Au reste, il avait le don, et Eusèbe s'étonnait de la rapidité de ses progrès. Il employait ses loisirs à se promener au bord de la mer ; le cri des mouettes lui semblait un appel.

Cet égotiste n'était pas un égoïste. Tout occupé qu'il fût de ses regrets et de ses projets, il avait des attentions, des prévenances pour Eusèbe, lui procurait, à défaut de plaisirs, toute sorte de petites douceurs, le traitait à bouche que veux-tu. Il lui disait :

— Mon pauvre ami, quelles tristes journées je vous fais passer! Je crains que vous ne périssiez d'ennui.

— Mais non, mais non, répondait Eusèbe, on n'en meurt pas ; c'est au contraire un élément essentiel de la vie. Un moraliste a dit

que le plaisir nous fait oublier l'existence, que l'ennui nous la fait sentir.

Il aurait pu ajouter que, Marseille étant tout près, il y allait souvent chercher ces agréables oublis qui bercent l'âme et allègent les heures.

Le dernier lundi de décembre, on remit au propriétaire les clés de la bastide, et à six heures du soir, on partait pour Tunis. La traversée fut supportable, quoiqu'elle se fût mal annoncée. Quand le bateau sortit du port, le mistral soufflait par rafales et il y avait de la houle. Pendant la nuit, le vent s'apaisa et la mer se couvrit de petites ondes courtes, clapotantes, mouchetées d'écume. A peine embarqué, Eusèbe, pris de nausées, s'était réfugié dans sa cabine, et trente-six heures durant, il ne quitta pas sa couchette. Ghislain lui apportait des limonades, du thé, des consolations; Eusèbe enviait le sort de cet homme malheureux qui avait un si bon estomac. Le pauvre garçon souffrait tant que, si on lui avait donné à choisir entre un gros chagrin et le mal de mer, il eût choisi sans hésiter le chagrin.

Non-seulement Ghislain ne souffrait pas; les exhalaisons salines de la vague fouettée par le vent avaient réveillé son appétit, qui semblait mort; il s'apercevait avec étonnement qu'il avait du plaisir à manger. On pouvait croire aussi qu'il avait enfin secoué sa morne et torpide indifférence pour tout ce qui se passait autour de lui. Sans se dérider jamais, il était devenu, sinon curieux, du moins attentif. Il se promenait sur le pont, enveloppé dans sa couverture de voyage, et il regardait, il écoutait. Un aumônier protestant, homme affable et grand causeur, le cou serré dans sa cravate blanche, racontait des anecdotes du Tonkin à un Bourguignon, qui grillait d'envie de placer à son tour une histoire; mais l'autre ne déparlait pas, et le Bourguignon le donnait au diable. Un capitaine de chasseurs d'Afrique relisait pour la cinquième fois un journal de l'avant-veille, dans le chimérique espoir d'y découvrir quelque chose de nouveau; il pressait en vain le citron dont il avait exprimé jusqu'à la dernière goutte. Une jeune personne, qui avait souffert dans la nuit, interrogeait la mer d'un œil inquiet; le commandant lui affirmait avec une aimable effronterie que le mauvais temps était passé, que les jeunes et jolies femmes n'avaient plus rien à craindre. Au même instant, elle pâlit et disparut, comme une belette qui regagne son trou.

Un peu plus loin, une grande femme corpulente, aux traits et aux manières hommasses, laquelle se disait comtesse, discourait d'un ton décisif sur le rendement et l'avenir des chemins de fer algériens. Un malin prétendait que cette courtière en banque était

une fausse comtesse, et qu'elle ménageait une douloureuse surprise à la femme de chambre du bord, par qui elle se faisait servir comme une impératrice, qu'elle prendrait terre sans lui donner un sou. La prédiction devait s'accomplir.

Pendant ce temps, l'hélice continuait son travail et son bruit, des matelots montaient aux vergues, des mousses lavaient et frottaient les cuivres, et deux couples de goélands affamés, qui suivaient obstinément le bateau, plongeaient par intervalles dans le sillage pour y ramasser quelques débris de cuisine. Parmi les voyageurs de troisième classe se trouvait une petite chanteuse de café-concert. Elle venait rôder à l'arrière, nu-tête, d'un air modeste, portant à son cou un coq en faux brillans. Un vieux galantin lui ayant parlé de trop près, elle s'était fâchée, l'avait traité de malappris. On s'attroupa autour d'elle, et c'était peut-être ce qu'elle voulait. Quelques heures plus tard, elle jouait d'interminables parties de manille avec le galantin, le Bourguignon délivré de son aumônier et le capitaine de chasseurs, qui, en fin de compte, avait jeté son journal aux goélands.

Ghislain se rencontrait à table avec cinq ou six touristes, qui avaient comme lui le cœur solide. On causait, on discutait. A déjeuner, quelqu'un avança qu'une gibelotte, assaisonnée de telle et telle façon, était supérieure au meilleur civet. Cette proposition, ingénieusement défendue, donna lieu à d'orageux débats. Pendant le dîner, on agita deux questions, à savoir si les accidens de chasse se produisent plus souvent en plaine ou en forêt, et si le mouton d'Algérie sent réellement le suif. La thèse et l'antithèse furent soutenues avec une égale éloquence. Ghislain ne se mêlait pas à la conversation ; mais il écoutait malgré lui, et se disait que, quand on supprimerait de ce monde les grandes souffrances, la vie ne serait jamais qu'une invention bien médiocre.

Le mercredi de bon matin, le bateau stoppait. On avait vanté à Ghislain l'incomparable beauté du golfe de Tunis, la splendeur du spectacle qui l'attendait à son arrivée devant La Goulette. Une petite pluie persistante tombait comme une bruine, et la colline de Carthage se noyait dans un brouillard couleur de boue. Une chaloupe à vapeur vint chercher les passagers. Ce fut un moment cruel pour Eusèbe, qui suppliait à mains jointes qu'on ne le remuât pas. Ghislain dut user de force pour lui faire quitter sa couchette. Dès que cet homme gémissant, au teint verdâtre, eut touché terre, il redevint comme par miracle frais et gaillard, et quelques heures après, à peine se trouvait-il installé au Grand-Hôtel de Tunis, dans un appartement, retenu d'avance, dont le balcon donnait sur l'avenue de la Marine, il lui parut que la vie, pourvu qu'elle ne se passe

pas sur un bateau qui roule, est une chose agréable, qu'il faut avoir des yeux de travers et l'esprit mal fait pour la juger médiocre.

Le comte Ghislain s'était fait une fausse idée de Tunis. On lui avait dit que l'antique capitale des Beni-Hafs et des Hassenides avait plus de couleur locale que les villes d'Algérie. Ayant peu voyagé, et confondant les Arabes avec les Turcs, il s'attendait à trouver une de ces cités d'Orient qui dorment au soleil, où les visages ne perdent jamais leur gravité, où le rire est inconnu, où le geste est lent et solennel, où le parler est rare, et dans lesquelles des âmes engourdies ont commencé depuis longtemps leur apprentissage de l'éternel silence.

Le lendemain, il fut réveillé de bonne heure par les bruits de la rue. Il prit son chocolat sur son balcon. Devant lui s'allongeaient une double file de landaus, de calèches, dont les cochers maltais hélaient, interpellaient les passans dans leur baragouin oriental, mêlé d'italien. Les conducteurs de tramways leur disputaient la pratique. De petits décrotteurs fort déguenillés, agiles comme des chats, obstinés, importuns comme des moustiques, offraient leurs services à tout venant. Des attroupemens se formaient autour des marchands de fruits et de légumes, et les marchandages ne finissaient pas. On entrait en propos, on plaisantait; des figures graves s'épanouissaient tout à coup, et des bouches aux lèvres fines, s'ouvrant toutes grandes, montraient deux rangées de dents d'une éclatante blancheur. Plus loin, on se prenait de querelle, on gesticulait, on se chargeait d'injures, on semblait prêt à en venir aux coups; mais l'assistance riait, les grands discoureurs ne se battent pas. Immobiles au milieu de cette foule remuante, des hommes hâlés et hâves attendaient qu'un entrepreneur de bâtisses ou un exploiteur de mines vînt les racoler pour quelque gros ouvrage. C'étaient des Siciliens, et ceux-là se taisaient ou parlaient bas; les gens qui jouent du couteau ne crient point.

Sur les larges trottoirs circulaient des chechias du plus beau rouge, des burnous d'un bleu pâle ou d'un vert d'olive, des jambes nues couleur de pain d'épice et des visages couleur de dattes, des musulmanes chaussées de brodequins jaunes, de bas noirs, et dont le voile plus noir encore ne laissait voir que leurs yeux, et des Juives coiffées d'un cornet doré, aux sandales sans quartiers, à la robe collante, plaquée sur la peau et dessinant les riches contours d'un corps florissant d'embonpoint. Hommes et femmes, tout le monde avait son idée et quelque chose à acheter ou à vendre, et, comme des fourmis, on allait vite. Beaucoup se rendaient à la douane pour y porter ou en retirer un colis. La confusion des langues s'ajoutant à la bigarrure des vêtemens, Ghislain croyait assister à

un carnaval, mais c'était un carnaval affairé. Chacun semblait se dire : Malheur ici-bas à qui arrive le dernier!

Les jours suivans, il visita les bazars, les *souks*, leurs rues voûtées, sombres et grimpantes, bordées d'échoppes. Il s'y frayait difficilement un passage. C'était là que régnait dans sa fureur la fièvre des marchés. Des tapis, des pièces d'étoffes se vendaient aux enchères; les vendeurs s'égosillaient, s'enrouaient, les acheteurs secouaient la tête, et d'une voix geignante sollicitaient un rabais, se plaignant qu'on les égorgeât. En quittant les souks, il s'égarait dans le quartier arabe, où il trouvait enfin le repos et le silence. Il cheminait au travers d'un labyrinthe de ruelles enfermées entre de hautes murailles, où poussaient çà et là des touffes de pariétaires ou de camomille. Ces ruelles étaient si étroites, qu'en étendant les bras on touchait à la fois les deux murs; des moucharabis, des fenêtres grillées, s'avançant en saillie, les rétrécissaient encore. Il admirait par endroits des portes élégamment découpées, peintes en lilas ou en rose. Ces demeures semblaient inhabitées; le musulman cache jalousement sa vie domestique, et il exige que sa maison se taise. A peine, par momens, une cantilène monotone révélait-elle la présence d'une femme.

Mais en rejoignant une grande artère, Ghislain y retrouvait la foule, la gaîté, le bruit, le tumulte. L'avenue Bab-el-Kahbra lui offrit un soir le spectacle d'un incroyable encombrement. Une procession de charrettes, conduites par des nègres qui portaient une rose accrochée à leur oreille gauche, se rencontrait avec des tapissières, des phaétons; de longues files de chameaux, précédées de leur chamelier assis de travers sur son bourricot, heurtaient de grands troupeaux de chèvres qui, effarouchées, s'éparpillaient ou cornaient le ventre des passans. Des chaouchs, juchés sur le siège d'une calèche consulaire, adressaient des mercuriales à la foule qui ne se rangeait pas. On leur répondait par des clameurs ou des lazzi. Des gens accroupis dans les boutiques contemplaient ces poussées : ils avaient l'air de sages se divertissant des folies humaines.

Il arriva un jour sur une jolie place, plantée d'eucalyptus et de peupliers blancs. Dans le fond se dresse une mosquée, dont le soleil a mordu les briques. La façade est formée de deux rangs d'arceaux reposant sur des colonnes. A droite, la grande tour carrée d'un minaret se termine par un clocheton surmonté de trois boules et du croissant. Sur l'un des côtés de cette place, il y avait un café en plein air. Une centaine d'Arabes, les uns assis, les autres à demi couchés, y causaient avec animation, chacun d'eux narrant à son voisin une vieille histoire qu'il lui avait déjà récitée. De toutes les figures de rhétorique, la répétition est la plus chère aux

Arabes ; ils refont cent fois le même récit, cent fois ils redisent la même vérité ou le même mensonge, sans que les choses perdent leur saveur et la grâce de la nouveauté. Ghislain se retirait mécontent. Il se plaignait que l'Afrique ressemblait trop à la France ; que, comme en Europe, la vie s'y partage entre les affaires, les plaisirs et la volupté des vains propos. Peut-être eût-il trouvé mieux dans les mosquées ; mais les chrétiens ne pénètrent pas dans les mosquées de Tunis.

Un soir, comme il dînait dans le restaurant du Grand-Hôtel, un inconnu, qui avait les doigts chargés de bagues, l'aborda familièrement, s'assit à côté de lui et l'entreprit sans façons. L'inconnu venait de faire une tournée dans l'intérieur, et il était enchanté de ce qu'il avait vu. Il raconta qu'il avait passé quelque temps dans l'Enfida ; que ce domaine de cent trente mille hectares, distribué en cinq ou six intendances, avait pour gérant-général un homme du premier mérite ; que ce gérant avait dans son cabinet une carte de son royaume partagé par lots ; que chaque lot portait un numéro : que, sans visiter les lieux et sur le simple vu de la carte, l'acquéreur pouvait choisir et acheter toutes les parcelles à sa convenance ; qu'avant peu, les reventes rapporteraient de gros bénéfices ; que par endroits la terre végétale, qui était du pur terreau, atteignait jusqu'à cinq ou six mètres d'épaisseur ; que le seul obstacle au défrichement était le jujubier sauvage ; que les frais d'arrachement ne dépassaient pas quelques francs par pied. Il vanta les progrès de la colonisation française. Il connaissait un colon, Parisien de Paris, qui possédait vingt mille hectares, et il déclara qu'un homme qui se respecte ne peut guère en posséder moins. Il augurait encore mieux de l'avenir : il attendait des merveilles de la culture de la vigne ; il tenait pour certain qu'avant peu d'années la Tunisie, qui était jadis le grenier de Rome, serait un des celliers, une des caves de l'Europe. Il partit de là pour insinuer à Ghislain que, dans un temps où les placemens sont difficiles et peu sûrs, le meilleur qu'on puisse faire est d'acheter de la terre dans la régence, et il ajouta à mots couverts que, lorsqu'il rencontrait des gens embarrassés de leurs capitaux, il s'offrait obligeamment à les en soulager. Ghislain, qui avait écouté avec sa politesse ordinaire les récits et les prophéties de l'inconnu, lui fit entendre avec la même politesse qu'il n'était pas venu à Tunis pour y chercher des placemens.

Tunis est séparé de la mer au levant par un lac salé, très bas de fond, où l'on a ménagé une passe. Il est parcouru par des flamans roses, d'approche difficile, et on y voit briller au soleil les grandes voiles latines des balancelles qui apportent des marchandises de La Goulette. Derrière la ville est un autre lac salé, le Sebkha-

Seldjoum, à l'eau de plomb, aux rives sablonneuses. On n'y voit ni bateaux ni flamans; c'est un lieu désert et taciturne. Ghislain venait souvent s'y promener à cheval : il faisait le tour de ces eaux mortes et remplissait ses yeux de leur tristesse.

Il montait souvent aussi sur quelque colline rocheuse, s'arrêtait au pied d'un fort démantelé, envahi par les orties, ou près d'un de ces marabouts ou tombeaux de saints dont la cellule, couronnée d'une coupole et enfermée entre quatre murs blanchis à la chaux, ressemble à un œuf dans son coquetier. On s'y rend en pèlerinage pour demander au saint la guérison d'un enfant malade ou le gain d'un procès pendant, ou parfois le meilleur moyen de dérober aux recherches de la justice quelque objet volé. Ghislain crut découvrir une fois enfin un vrai contemplatif dans un vieillard à la longue barbe blanche, qui, assis sur une pierre, semblait occupé à posséder son âme et à méditer sur le néant des choses. Un autre vieillard l'accosta, et ils entamèrent un long bavardage. Ghislain savait assez d'arabe pour comprendre que le contemplatif entretenait son ami d'un marché qu'il avait fait la veille et dont il n'avait pas été le bon marchand : il comptait sur ses doigts vénérables les piastres qu'il n'avait pas gagnées et ses espérances déçues.

Dégoûté des hommes, le comte de Coulouvre contemplait le paysage, et le paysage trompait son attente comme les hommes. Faute d'y avoir réfléchi, il avait cru trouver en Tunisie des contrastes violens, des clartés aveuglantes et des ombres noires. Il découvrait que le soleil africain est un ensorceleur, que ce puissant magicien imbibe de lumière les ombres les plus opaques, les dégrade par des passages insensibles, donne à ses tableaux une profondeur infinie et des grâces fuyantes, détache les plans, multiplie les teintes, assortit, nuance, fond les couleurs et caresse son ouvrage. L'ensemble est éclatant et tous les détails sont doux. Tunis est le pays des contours enveloppés d'air, des lointains suaves, des gris les plus fins, des roses les plus délicats et les plus tendres.

— Et, cependant, cette atmosphère lumineuse et ce délicieux climat engendrent quelquefois des épidémies de tristesse, lui dit un médecin militaire, qu'il avait rencontré dans une de ses promenades. Les étrangers sont les premiers atteints, mais l'Arabe lui-même est sujet à des accès de mélancolie maladive. Quoiqu'il ne faille pas le juger sur son apparente gravité et qu'il ait l'humeur légère, des gaîtés enfantines, il a son genre particulier de *spleen*. La grande chaleur énerve le corps, la grande lumière fatigue les yeux et l'âme; la vie n'est plus qu'un fardeau qui accable, on ne veut, on n'espère, on ne désire plus rien. Cette mélancolie africaine s'appelle le *souda*, parce qu'elle est originaire, dit-on, du Soudan, où elle pousse quelquefois le nègre au suicide.

Ce médecin avouait que, quelques mois après son arrivée à Tunis, il avait eu son accès de *souda*, dont il ne s'était délivré qu'à grand'-peine. Ghislain lui savait gré d'avoir souffert de ce mal, mais il lui en voulait de s'être guéri.

Le mois de janvier avait été doux et sec. Dès les premiers jours de février, le ciel ouvrit ses écluses et la saison pluvieuse commença. D'un bout à l'autre de la régence, les cultivateurs regardaient tomber ces averses d'or comme on assiste à une réjouissance publique : s'il ne pleut à seaux pendant deux mois, les récoltes sont compromises et une disette est à craindre. Ghislain dut renoncer à ses promenades, qu'il remplaça par des lectures. Le consul d'une des colonies étrangères, vieux garçon aussi érudit que lettré, lui prêta un choix de vieilles poésies arabes, avec une traduction allemande en regard. En s'aidant de cette traduction et à force de piocher son dictionnaire, il réussit à déchiffrer dans le texte original quelques-uns de ces poèmes. Le premier qu'il lut disait :

« Quand je vis que ton cœur volage se détachait de moi, je m'éloignai comme le daim que la flèche a blessé; il peut encore se traîner, mais il espère la mort. »

Ailleurs, un amant se plaignait d'avoir vu partir au matin la litière qui emmenait les femmes de sa tribu : « Je voulus courir après cette litière qui s'enfuyait; elle emportait ce que j'aime. Le trouble était si grand dans ma tête, dans mon cœur, qu'en harnachant mon cheval je lui mis sa selle avant de lui mettre sa housse. L'instant d'après, j'enfonçai l'éperon dans son flanc; j'oubliais qu'il était attaché, qu'un pieu le retenait. »

Il tomba, un autre jour, sur ces vers d'Amru-Ben-Kamia : « Malheur sur moi, qui ai perdu ma jeunesse! En la perdant, j'ai tout perdu. Jadis, je m'acheminais gaîment vers le cabaret voisin et je laissais flotter mes cheveux, flotter ma robe bariolée. N'envie pas l'homme dont on dit : Il est devenu sage avec le temps! Être sage, c'est être mort. »

Le volume se terminait par les strophes que voici : « Des viandes rôties, une pointe de vin, un temps de galop sur un cheval au pied sûr, puis des femmes élégantes, vêtues d'or et de soie et douces comme une belle journée, des caisses pleines de pierreries et de joyaux, l'abondance de toutes choses, et, dans l'endroit le plus secret d'une maison, de longs silences qu'interrompt par momens le soupir d'une guitare, voilà la vie et ses joies! Mais l'homme appartient à la destinée, et la destinée est fantasque. Riches ou pauvres, heureux ou misérables, tout ce qui vit doit mourir. La mort prend l'un dans sa force, elle prend l'autre dans sa grâce; pauvres ou riches, elle nous emportera tous. »

— Hâte-toi de jouir, la mort te guette, pensait Ghislain. Est-ce là le dernier mot de la sagesse orientale?

Ni dans les rues, ni dans les bazars, ni sur les collines rocheuses, ni près des marabouts, il n'avait trouvé ce que cherchait sa tristesse; il ne le trouvait pas davantage dans les poètes.

Eusèbe Furette, au contraire, avait trouvé tout de suite ce qu'il cherchait. Il avait craint de s'ennuyer en Afrique, il s'y amusait. Il s'était créé, en quelques jours, de nombreuses relations; il avait acquis, par son entregent, une douzaine au moins d'amis intimes, à qui il révélait les plus joyeux mystères de Paris. Français, Algériens, Levantins, civils ou gens d'épée, il était sûr de les rencontrer en se promenant, entre quatre et six heures, le long de l'avenue de la Marine, qui est le boulevard Montmartre de Tunis. Souvent aussi, il s'en allait rôder dans le quartier juif, le samedi surtout. A chaque étage de vieilles maisons aux murailles effritées et dartreuses, il apercevait des fenêtres grillées, et à chacune de ces fenêtres deux ou trois gentilles créatures, vêtues de chemises bleues, roses ou d'un beau vert pistache. Il admirait leurs grands yeux, qui étincelaient comme des diamans noirs, leurs cheveux lourds, leurs longues tresses pendantes, la couleur ambrée de leurs joues, leur cou rond et grassouillet, emprisonné dans un triple collier de filigrane ou de corail. Ce qui l'avait affligé d'abord, c'est que ces demoiselles étaient défendues contre tout assaut par d'épais barreaux de fer: mais il comprit bientôt que ces barreaux disaient aux passans dans toutes les langues qui se parlent à Tunis : « On n'entre pas ici par la fenêtre, mais la porte s'ouvre facilement. »

Il passait ses soirées dans un café, où il vidait des bocks avec ses amis, en fumant d'innombrables cigarettes. De temps à autre, une chanteuse très légère montait sur une estrade recouverte d'un vieux tapis et entonnait une chansonnette égrillarde, religieusement écoutée. Plus vieux encore que le tapis, un pianiste, dont les longs cheveux gris retombaient en désordre sur son dos voûté, et qui ressemblait à une romance démodée, accompagnait cette cigale sur un aigre clavecin. Après chaque morceau, elle promenait sa sébile de table en table. Eusèbe l'étonnait par sa générosité. Il lui était reconnaissant des illusions qu'elle lui procurait : il se rappelait l'avoir entendue un soir dans un café des Champs-Élysées, et ses chansons l'y transportaient.

Il n'oubliait pas ses promesses. Il écrivit à sa chère et respectable amie une longue lettre, et après lui avoir déclaré que Tunis était une ville fort agréable, à laquelle il ne manquait que de posséder une Mme Demantes, il ajoutait :

« Je ne vous décris pas le quartier juif, qui est indescriptible. Je pourrais bien vous dire que c'est l'endroit du monde où l'on a le

plus de chances de rencontrer la Vénus callipyge; mais vous me reprocheriez encore les obscurités de mon langage. Ma chère, étudiez la mythologie. Vous êtes sur ce sujet d'une ignorance déplorable: c'est la seule lacune à combler dans votre riche instruction, la mythologie est le fonds et le tréfonds de tout.

« Quant à mon homme, il est toujours sombre comme une fenêtre grillée, derrière laquelle il n'y a pas de petite Juive. Je lui ai montré, l'autre jour, une jeune personne aussi potelée, aussi dodue, aussi exquise qu'un ortolan, et quels yeux! de vrais pétards. Il n'a pas daigné les regarder. Décidément, l'affaire sera dure. Il ne suffit pas que la femme que je cherche soit distinguée; il me faut une biche blessée par la vie, qui se plaise à montrer sa blessure, qui ait le cœur navré, la voix gémissante. Peut-être ces deux mélancolies se plairaient l'une à l'autre, se roucouleraient leurs misères et finiraient par s'embrasser. Mais ce n'est pas ici que je trouverai cette incomprise. C'est un genre de plantes qui ne vient pas partout.

« Adieu, ma chère. Présentez mes humbles respects à Mme Fynch, avec qui je ne me permettrai plus de plaisanter. Quand je veux garder mon sérieux, je pense à elle. »

De son côté, le comte Ghislain écrivait à l'abbé Silvère:

« Ce pays est trop doux, trop charmant, trop beau pour moi. Il y pleut abondamment depuis quelques semaines; mais, presque chaque jour, le soleil se montre. A Tunis, le mauvais temps n'est qu'une fâcherie de jolie femme; le sourire n'est pas loin.

« J'ai fait cependant une excursion dont je suis revenu content. J'ai traversé à cheval une grande plaine, bordée de montagnes. Un aqueduc romain y déroule, sur une longueur de plusieurs kilomètres, son double rang d'arcades, qui s'enfuient à perte de vue; elles sont si bien conservées qu'on pourrait encore s'en servir. Près de là sont des maisons arabes qui datent d'hier et qui tombent en ruines; leur écroulement m'a plu. Les Romains bâtissaient pour l'éternité, les Arabes ne bâtissent que pour un jour. Ils construisent en pisé ou en briques, leur mortier est de la terre délayée sans chaux, les fondemens sont en bouse. On trouve près de Tunis des villas richement décorées; il y a peu d'années encore, on y donnait des fêtes. Ces palais abandonnés ne seront bientôt qu'un amas de décombres; partout des gravois, des fenêtres délabrées qui ont perdu leurs jalousies et leurs vitraux, et n'ont gardé que leurs grillages, des murs qui se lézardent, des plafonds qui s'écaillent, des parquets effondrés où l'herbe pousse, où le scorpion se promène.

« Je sais gré à l'Arabe de son goût pour les demeures caduques et sans durée. Mais ce n'est pas un hommage qu'il rend à la vanité des choses. Il se connaît, il sait que ses caprices ne vivent qu'une heure, il prévoit que ce qui lui plaît aujourd'hui lui déplaira de-

main. Monsieur l'abbé, la meilleure raison de croire à la divinité de l'évangile, c'est que la foi chrétienne est un pessimisme réduit en dogme. »

L'abbé lui répondait quelques jours plus tard :

« Je suis un homme contredisant ; il faut que vous en preniez votre parti. J'ai trouvé dans votre lettre une phrase que je ne puis approuver. Défiez-vous du romanesque, de l'exagéré et surtout de votre pessimisme. La véritable sainteté est un divin équilibre entre la glorification et le mépris de la vie, entre la sévérité et l'indulgence, entre la rigueur et l'amour. Je ne saurais trop vous répéter qu'il y a un peu de joie au fond de toutes les grandes et belles choses, et que l'espérance est une vertu. »

Ghislain fut médiocrement édifié de cette réponse.

— Cet homme contredisant, pensait-il, se contredit lui-même, et il recourt aux accommodemens pour déguiser ses inconséquences. Qu'il offre à d'autres son miel! J'avalerai à longs traits toute l'amertume du calice.

XIX.

La saison des pluies tirant à sa fin, Ghislain se disposait à partir pour l'intérieur de la régence. Mais, avant de quitter Tunis, il voulut visiter le cap et la colline où s'élevait jadis Carthage. C'était l'affaire d'une journée. Son ami le consul lui servit de cicerone. Le chemin de fer les conduisit à La Marsa ; ils gagnèrent à pied Bou-Saïd et montèrent au phare.

On sentait dans l'air le souffle parfumé du premier printemps. Le golfe au repos était d'un bleu de turquoise. Les montagnes qui le bordent baignaient dans une vapeur argentée, qui adoucissait leurs contours sans les noyer. Au sud-est, les cimes escarpées du Zaghouan se détachaient sur un ciel clair et heureux, qui répandait sur la terre les enchantemens de sa joie tranquille. Toutes les lignes semblaient s'unir par de mystérieux accords, toutes les couleurs étaient moelleuses; c'était la grâce dans la magnificence.

En quittant le phare, Ghislain et son guide descendirent au bord de la mer. Ils visitèrent en détail un rivage onduleux, coupé d'anses, de criques et de baies. Des figuiers engourdis, au tronc luisant et blanchâtre, jetaient leurs premiers bourgeons; à leur pied s'épanouissaient des iris, des pourpiers aux grandes fleurs jaunes, qui reprochaient leur paresse à ces dormeurs que le printemps avait peine à réveiller. Deux heures plus tard, comme Ghislain atteignait le haut d'une colline qui commande tout le golfe, le consul lui cria :

— Nous voilà au centre de Carthage; vous la découvrez d'ici tout entière.

Ghislain n'avait pas des yeux d'archéologue. Il fouilla vainement l'espace; aussi loin que portait son regard, il n'apercevait que des gazons déserts, que tachetaient des buissons d'absinthe et des touffes de thapsia.

— Vous ne la voyez pas? reprit le consul. Je vous la ferai voir; laissez-moi faire, je vous montrerai tout.

Ghislain écouta ses explications d'un air recueilli et tâcha de voir tout ce qu'il lui montrait. Que reste-t-il de la puissante métropole qui balança la fortune de Rome? Des inscriptions mutilées, des médailles, des lampes d'argile, des pots brisés, des tessons, et çà et là quelques sépultures, d'immenses citernes d'une date douteuse, des débris de murailles qui exerceront longtemps la sagacité des devineurs. Au XIe siècle, on admirait encore la splendeur de ses monumens ruinés. Mais les pillards sont venus: jaspes, marbres, ivoires, métaux précieux, ils ont tout pris, tout emporté, et Allah leur a servi de recéleur: il y a dans la régence peu de mosquées qui ne se vantent de posséder quelques colonnes dérobées à Carthage. Ghislain était saisi par cette majesté d'une grande chose qui fut, et qui, après avoir rempli le monde de son bruit, s'est dissipée comme un rêve, s'est évanouie comme une fumée.

Le consul avait reconstruit de toutes pièces cette ville disparue. Il joignait à son grand savoir une riche et forte imagination. Il montrait à Ghislain les gradins d'un amphithéâtre où se pressait une foule tumultueuse, le combat naval dont elle suivait les péripéties avec une frémissante attention, le vainqueur qu'elle acclamait, le port militaire d'où sortaient des trirèmes aux voiles de pourpre, le port marchand où des navires apportaient de toutes parts sa pâture à la reine des mers, le faubourg de Megara dans lequel une aristocratie commerçante avait ses maisons de plaisance et ses beaux jardins fleuris, clos de haies de citronnier. A la voix de cet enchanteur, les palais et les temples sortaient de terre, les marchés se ranimaient, les échoppes se repeuplaient, les éléphans de guerre bramaient dans leurs écuries en pierre de taille, des processions encombraient les rues, des enfans étaient brûlés vifs et Moloch humait leur sang.

— Levez les yeux, dit-il; voici l'Acropole!

Au sommet du tertre qu'indiquait sa main savante, on n'apercevait que les deux longues oreilles d'un bourriquet, qui, indifférent à l'histoire et méprisant les antiquaires, broutait un savoureux chardon. Il ne tenait qu'à Ghislain de causer avec Annibal. Il eût plus volontiers évoqué l'ombre de saint Augustin, pour méditer avec ce voluptueux détrompé le vide des cités mortes et le silence des poussières humaines.

Ils terminèrent leur promenade par une visite à la chapelle Saint-Louis, bâtie, dit-on, sur l'emplacement d'un temple d'Eschnoun ou de l'Esculape phénicien. Dans quelques salles des bâtimens et des cloîtres qui l'entourent sont rassemblées les antiquités chrétiennes ou païennes déterrées par d'ingénieux fouilleurs. En montant à la chapelle, ils rencontrèrent un vieux chevrier, qui, drapé dans un burnous en loques, avait une fière façon de porter sa guenille, sa tête rugueuse, sa barbe inculte et son turban troué. La longue verge qui lui servait de houlette ressemblait dans ses mains à un sceptre, et son profil sévère, se dessinant sur le ciel, faisait penser au temps des patriarches ou des rois-bergers, qui paissaient eux-mêmes leurs troupeaux. Ghislain admira sa prestance.

— Ce chevrier, lui dit le consul, n'est pas un Maure des villes, mais un vrai Bédouin, comme vous en verrez dans l'intérieur. Race élégante et heureusement née, l'Arabe acquiert dès son enfance le talent de se tenir, de parler et de se draper. Causez avec cet homme, vous serez frappé de la justesse et de la dignité de ses réponses ; il ne cherchera pas ses mots, il dira facilement ce qu'il doit dire, et son geste s'accordera avec la noblesse de sa parole. Ces gens-là me semblent par momens d'une espèce supérieure à la nôtre, et j'ai honte en leur présence de mon costume étriqué, je me sens gauche et commun. Mais grattez un peu, et vous verrez que ceux qu'on a surnommés les aristocrates du désert sont de faux aristocrates. Ils n'ont que deux passions, la fureur du lucre et la folie de la vanité. Apres aux petits profits, chicaneurs, s'appropriant avec délices le bien d'autrui, et capables d'endurer en héros tous les châtimens plutôt que de rendre ce qu'ils ont volé, il est dans leur vie des circonstances, fêtes ou mariages, où ils dissipent en quelques jours ce qu'avait amassé en plusieurs années leur astucieuse avidité. De perpétuels calculs de tête et des heures de *fantasia*, où il devient fou, voilà l'Arabe. Avec cela, dès que son intérêt ou sa vanité ne sont plus en jeu, il dort et pousse la torpeur d'esprit au-delà de ce qu'on peut croire. Dites à ce chevrier que deux et deux ne font pas quatre, il ne vous croira pas, cela dérangerait ses comptes, et son arithmétique lui est chère. Mais demandez-lui comment il s'explique qu'un fil de fer transporte subitement une nouvelle de Paris à Tunis, il vous répondra qu'apparemment cela plaît à Dieu et qu'Allah peut faire tout ce qu'il lui plaît.

— Cela prouve, répondit Ghislain, que les Arabes ont besoin qu'on les élève, qu'on les instruise. Je crois à la toute-puissance de l'éducation.

— Il faudrait commencer, mon cher comte, par instruire leurs femmes, et c'est à quoi ils ne consentiront jamais. La perte de l'Arabe

est l'idée qu'il se fait de la femme et la condition où il la réduit. Elle n'est à ses yeux qu'un instrument de plaisir, et il exige qu'elle n'ait pas une idée dans la tête. Tout ce qui l'élèverait en dignité la détournerait de sa vraie destination, qui est de procurer à l'homme des jouissances sans jamais les marchander. Il ne lui demande pas même d'avoir des grâces, une figure qui plaise ; elle est parfaite pourvu qu'elle ait l'ampleur, le poids convenables, car ici on juge les femmes en les pesant, et on regarde beaucoup moins à la qualité de la chair qu'à la quantité; on en veut pour son argent. Mon cuisinier a différé son mariage parce que sa fiancée lui a paru trop maigre. Durant trois mois, on l'a traitée comme une dinde à l'engrais, comme une oie mise en mue ; du matin au soir, on la gorgeait, on l'emplissait de couscous. Ces femmes, à qui on ne demande que d'être grasses et de tout ignorer, sont pour l'homme des entraves, le plus terrible des empêchemens, un obstacle à tous ses progrès. Le directeur de l'instruction publique en Tunisie me disait que, si ouverte et si vive que soit l'intelligence des jeunes Arabes, ils ne tardent pas à se nouer, à s'arrêter, et que ceux qui s'arrêtent le plus tôt sont ceux qui se marient les premiers. Rien n'est plus malsain que le voisinage d'une eau stagnante et d'une femme qui croupit.

— Trouvez-vous donc la différence si grande entre l'Afrique et nous?

— Ah! permettez, repartit le consul. Nos femmes sont des êtres plus ou moins pensans, plus ou moins réfléchissans, et, pour leur plaire, pour toucher leur cœur, il faut avoir quelque esprit ou quelque talent, ou quelque grâce ou quelque vertu, s'ingénier, se donner de la peine, se montrer par ses beaux côtés. C'est ainsi que chez nous l'amour inspire quelquefois de belles œuvres, de beaux dévoûmens, des actions généreuses. L'Oriental n'a qu'un signe à faire, la femme s'offre et se livre... Oui, poursuivit-il, ce qui gâte ces beaux pays, c'est la femme grasse, voilée et prisonnière. Passe encore quand on n'en a qu'une! mais que dirons-nous des harems? C'est là surtout que l'esprit s'abêtit, que la volonté s'énerve. Autant que je puis le savoir, ces prisons fleuries et parfumées contiennent plus d'une charmante créature, qui sent tout ce qu'elle vaut. Quelques-unes sont merveilleusement douées; leur démon leur a tout révélé, sans qu'elles aient rien appris. Elles se consolent de leur servitude en machinant des intrigues. Leur maître devient leur esclave, elles le soumettent à tous les caprices d'une imagination surchauffée par la jalousie, exaspérée par l'ennui. Les annales de l'Orient nous montrent de puissans empires fondés péniblement par de grands hommes et détruits en une heure par de petites femmes. Les Orientaux ont raconté leur histoire dans leur mythologie.

Vous y retrouvez partout, sous bien des formes diverses, une divinité femelle, tantôt voluptueuse et tendre, tantôt farouche et terrible, qui asservit le Dieu qui l'aime et quelquefois le tue, comme Sémiramis tua Ninus, pour se venger de s'être donnée. Le plus précieux morceau du musée que vous allez visiter est un buste de Tanit, malheureusement mutilé; on croit y reconnaître un ciseau grec. Tanit était l'Astarté carthaginoise et la grande divinité de ce pays; la plupart des inscriptions retrouvées portent son nom. Comme vous en jugerez tout à l'heure en lui faisant votre cour, cette Tanit est le symbole de l'amour qui tue, et l'amour qui tue est le fond de l'histoire de l'Orient.

Ghislain pensait cent fois le jour à la mort tragique de sa mère; mais peut-être pensait-il plus souvent encore à un vieillard qu'il avait cru inconsolable et qu'il avait surpris dans un tête-à-tête amoureux avec une femme de chambre. Cette scène lui avait inspiré une sorte d'effroi mêlé d'un profond dégoût. Il lui semblait que, ce jour-là, son père avait non-seulement compromis la dignité de ses cheveux gris, mais profané la chose la plus sainte de ce monde, la majesté d'un grand deuil. Ce souvenir le poursuivait, l'obsédait, et, par un contre-coup bizarre, lui faisait prendre de plus en plus en pitié son propre passé.

— Croyez-vous donc qu'il soit nécessaire d'aller en Afrique ou dans l'Orient, répondit-il, pour y trouver l'amour qui énerve, l'amour qui tue? Promenez-vous dans les villes et dans les campagnes d'Europe, vous l'y rencontrerez partout. Nous sommes faits de la même pâte, nous et les Arabes, et ils nous valent bien. Monsieur le consul, je ne crois pas au romantisme de la passion. L'homme qui n'a pas reçu quelque grâce d'en haut n'est qu'une machine, et l'amour n'est qu'une ivresse de la chair, accompagnée de la joie de posséder et de la brutale insolence d'une victoire douce à l'orgueil. Il n'a jamais inspiré ni belles œuvres, ni actions généreuses, et l'homme qui veut être un homme doit extirper la femme de sa vie et de son cœur. Ne parlons pas des saints; mais il y a eu dans l'histoire une grande journée, où deux fameux politiques se disputèrent l'empire du monde. Qui perdit la bataille d'Actium? l'amant et l'esclave de Cléopâtre. Qui la gagna? un adolescent qui, au lendemain de son triomphe, prouva à cette couleuvre du Nil que son cœur était imprenable, qu'il l'avait nourri du mépris de la femme, et ainsi s'accomplit l'arrêt du destin.

Quoique le consul eût dépassé la cinquantaine et qu'il vécût sagement, il donnait encore quelques minutes de ses loisirs à ce qu'il appelait les amourettes, et il regarda avec stupeur ce beau jeune homme qui parlait si mal de l'amour.

— Quoi! lui dit-il, être si jeune et mépriser les femmes!

— Je les connais bien, elles m'ont fait perdre la dernière de mes illusions.

— Et vous ne les regrettez pas?

— Regrette-t-on sa maladie ou son malheur?

— Mais enfin, monsieur, reprit-il, si on vous écoutait, le monde finirait.

— Y verriez-vous beaucoup d'inconvéniens? répliqua froidement Ghislain.

Ne trouvant rien à répondre, le consul s'inclina devant cet incurable désabusement. Quelques instans après, il saluait le prêtre de la mission d'Alger, qui a la garde du musée, et lui disait :

— Mon père, M. le comte de Coulouvre arrive de Paris tout exprès pour voir votre Tanit. Montrez-la-lui, mais ne les laissez pas seuls ensemble; après l'avoir admirée, peut-être la mettrait-il en morceaux.

— Je n'en crois rien, répondit le prêtre en souriant. Monsieur n'est pas un Anglais, et les Anglais seuls sont capables de détruire les antiquités qu'ils ne réussissent pas à voler.

Elle était là, cette tête divine, privée de son corps qu'on ne retrouvera jamais. Le carreau de velours noir où on l'a posée faisait ressortir la pâleur de son marbre. Ghislain fut frappé de sa tristesse; sa bouche contractée exprime l'angoisse. Sans doute, elle se souvient de son passé et que jadis elle fut adorée à genoux. Après tant d'hommages qu'elle a reçus, elle s'indigne de servir à la décoration d'un musée, gardé par un prêtre qui ne croit pas en sa divinité. Puisqu'on a renversé son temple, puisqu'on l'a dépouillée de ses honneurs, que ne la laissait-on dormir sous terre? Pourquoi l'obliger à survivre à sa gloire? pourquoi l'exposer à la sotte admiration des profanes? Elle se plaint de son inexorable beauté, qui lui attire cet affront. Mais en l'examinant de plus près, Ghislain découvrit autre chose sur son visage. Les artistes grecs accommodaient à leur goût raffiné les divinités orientales, ils leur apprenaient des délicatesses que l'Asie et l'Afrique ignoraient et que la Grèce inventa. D'après la description du consul, Ghislain s'attendait à voir une Vénus cruelle, dure, implacable; c'était une Vénus douloureuse, repentante et navrée. Cette Tanit grecque, au front voluptueux, aux lèvres tristes, représente l'amour qui souffre en faisant souffrir, l'amour qui se blesse à ses propres flèches, l'amour qui tue et qui maudit son crime.

Une discussion s'était engagée entre le consul et le prêtre antiquaire, qui attribuait volontiers les plus nobles origines aux rares objets de prix que renfermait son musée. Dans l'impétuosité de sa prévention, il soutenait hardiment que sa Tanit était un incompa-

rable chef-d'œuvre, qu'elle n'avait pu sortir que de la main de Praxitèle ou du plus illustre de ses élèves. Le consul lui remontrait poliment que, si exquise que fût cette tête, elle ne datait guère que du siècle d'Auguste. Pendant que cette querelle s'échauffait, Ghislain, qui s'y intéressait peu, contemplait avec acharnement la déesse et lui parlait.

— Déesse des souffrances cachées dans les voluptés, lui disait-il, tu m'as initié de bonne heure à tes mystères. De bonne heure, j'ai connu tes joies décevantes, tes délices, le frisson de tes fièvres, et j'ai connu aussi tes aridités, tes sécheresses, les mornes accablemens qui sont la rançon du plaisir. Tu as pris bien des chemins pour venir à moi, tu as revêtu bien des visages, tu as emprunté bien des voix diverses. Mais quels que fussent ton accent et ton langage, tu mentais. Tu m'as promis le bonheur qui ne finit pas, et il n'a duré qu'une nuit. Tu m'as juré que tes délices étaient une mer sans fond ni rive, j'ai bientôt fait de les mesurer. « Encore un essai, et cette fois tu auras trouvé ! » Cette fois encore, tu mentais; tu n'es que mensonge et perfidie. Te souviens-tu du jour funeste où tu m'apparus avec des cheveux blonds qui descendaient jusqu'à tes pieds? Il y avait une langueur divine dans ton regard, et ta voix était si douce que je me sentais fondre en l'écoutant. Tu me disais : « Je te préfère à tout; je ne te quitterai jamais, je t'aimerai toujours. » Et un soir, en me présentant chez toi, j'ai trouvé ta maison vide, aussi vide que ton cœur, et j'ai su ce que valaient tes toujours et tes jamais.

Tout à coup, il crut voir une grande jeune fille qui se dressait entre la déesse et lui, et qui lui criait : « Je n'ai jamais menti et je n'ai trahi personne. Tu ne peux me juger, tu m'as quittée avant de m'avoir mise à l'épreuve. Me reconnais-tu? Je suis celle à qui tu pensais quand tu ne pensais à rien. » Et ses yeux bruns lui reprochaient les blasphèmes qu'il venait de vomir contre l'amour. Il découvrit que cette jeune fille, malgré qu'il en eût, lui était restée dans les yeux et dans le cœur, et il sentit saigner en lui une blessure secrète et mal guérie. Mais il chassa le fantôme qu'il avait imprudemment évoqué, il revit Tanit, et il lui dit :

— Je ne suis plus à toi, tu ne me tiens plus, je te défie de me reprendre jamais.

Et ayant regardé le prêtre et sa robe blanche, il pensa qu'avant peu le comte Ghislain serait vêtu comme cet homme, et que sous sa robe il cacherait une âme morte aux attachemens de la terre, morte aux vanités, au désir, aux chimères, morte à tout ce qui meurt et ne respirant qu'après les vérités immortelles, qui sont des vérités tristes.

Eusèbe Furette ne portait qu'un médiocre intérêt à l'archéologie et

aux cités mortes; il aimait mieux celles qui vivent, et il était resté à Tunis. Dans l'après-midi, comme il sortait de l'hôtel, une voiture chargée de malles s'arrêta devant le trottoir, et il eut la surprise d'en voir descendre deux femmes de sa connaissance, qui arrivaient de Bône, après avoir traversé l'Algérie en chemin de fer. L'une était jeune, jolie, pâlotte et, à force d'y prendre peine, elle réussissait à se donner l'air distingué. L'autre était vieille, laide, mais avenante, irréprochable dans sa tenue et d'une propreté recherchée. L'une avait une chevelure d'un noir lustré, qui frisait naturellement; l'autre avait des cheveux gris, roulés en tire-bouchon sur ses deux tempes. L'une était une femme à secrets, l'autre était une innocente, qui trempait à son insu dans des complots, et dont la voix ressemblait au doux bêlement d'une brebis sans reproche qui a beaucoup souffert et n'a jamais péché. Elles étaient suivies d'une cameriste triée sur le volet, de bonnes manières, nourrie dans le respect des convenances.

— Doux Jésus! est-ce un rêve? pensa Eusèbe. Ma plaisanterie a été prise au sérieux, on a mordu à la grappe.

Mme Fynch passa devant lui sans daigner le reconnaître, et se dirigea vers le gérant de l'hôtel, qui accourait à sa rencontre. Mlle Tannay, au contraire, s'empressa d'aborder Eusèbe et lui témoigna, de la meilleure foi du monde, son étonnement de le trouver à Tunis. Elle lui expliqua que Mme Fynch avait été prise depuis quelque temps d'une toux sèche, qui inquiétait Mme Demantes, que les médecins lui avait conseillé de passer quelques mois à Cannes, mais qu'elle avait donné la préférence à la Tunisie, dont on lui avait souvent parlé comme d'un pays très pittoresque, où elle était assurée de trouver de nombreux sujets de tableaux. Mlle Tannay n'en put dire davantage, Mme Fynch l'appelait.

Eusèbe leur laissa le temps de s'installer dans leur appartement, puis il alla frapper à leur porte. La cameriste, bien stylée, lui répondit que Mme Fynch, un peu lasse, désirait se reposer jusqu'à l'heure du dîner.

Il retrouva ces dames un peu plus tard dans la salle à manger, assises à une petite table, dans l'embrasure d'une fenêtre. Il les salua, on lui rendit son salut, et ce fut tout. Il prit place à une table voisine et, pendant qu'il dînait avec un de ses amis de Tunis, il constata que Mlle Tannay, fort respectable et point ridicule, était un excellent chaperon, et que Mme Fynch n'était pas seulement distinguée, qu'elle avait des grâces vaporeuses, le front embrumé, le regard voilé, et que ce voile de mélancolie et d'ennui, cette brume, ces vapeurs, la rendaient aussi touchante qu'agréable. Il annonça à son ami, en ayant soin d'élever la voix, qu'il partirait le lendemain avec

le comte de Coulouvre pour faire une tournée dans l'intérieur, qu'ils pousseraient jusqu'à Sousse et à Kérouan, puis que, remontant au nord, ils feraient un séjour de plusieurs semaines à Nebeul, qu'on leur avait signalé comme un des endroits les plus charmans de la régence. Mme Fynch, comme on sait, avait l'art de suivre les conversations sans paraître les écouter, et le nom de Nebeul s'incrusta dans sa mémoire.

Un instant son regard s'anima, et une légère rougeur lui monta aux joues. Le comte Ghislain venait d'entrer; il s'approcha d'Eusèbe, lui dit deux mots à l'oreille et sortit. Peu après, Mme Fynch et son porte-respect se retirèrent, et aux empressemens que leur témoigna le maître-d'hôtel en les reconduisant, Eusèbe jugea qu'elles avaient fait une bonne impression, qu'on les considérait comme des voyageuses du meilleur monde ou de première classe, auxquelles on doit des égards, qui enfleront un peu leur note : comme les bougies, la politesse se paie à part.

Il entra dans le salon de lecture, Mme Fynch lisait ou faisait semblant de lire le *Times*. Il l'aborda, essaya de lier conversation; elle lui répondit d'un ton si bref, le tint si obstinément à distance, qu'il battit en retraite.

— On se défie de moi, pensait-il; on doute de ma discrétion ou on se croit de force à se passer de mes conseils; on a grand tort, j'en aurais d'excellens à donner.

Après être resté une heure dans un café, et avoir récompensé grassement une chanteuse légère dont la voix éraillée lui procurait des illusions, il rejoignit le comte Ghislain, qui fumait un cigare sur son balcon. La lune s'était depuis longtemps couchée, l'obscurité était profonde, et le comte de Coulouvre était à mille lieues de se douter qu'à l'étage au-dessus, penchée sur la balustrade d'un autre balcon, une jolie chercheuse d'aventures, pâlie par les fatigues du voyage et par les soucis de l'existence, s'aidait de la vacillante clarté des étoiles pour démêler sa silhouette dans la nuit, qu'elle prêtait une religieuse attention à ses moindres paroles, qu'elle écoutait jusqu'à son souffle, que comme une mouche prompte à s'enfuir quand on la chasse, plus prompte encore à revenir, un désir de femme rôdait, voltigeait, bourdonnait autour de lui dans les ténèbres, à la fois inquiet et opiniâtre, audacieux et timide.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La quatrième partie au prochain n°.)

LA

LÉGENDE DE KRISHNA

ET LES

ORIGINES DU BRAHMANISME

De la conquête de l'Inde par les Aryas sortit une des plus brillantes civilisations qu'ait connues la terre. Le Gange et ses affluens virent naître de grands empires et d'immenses capitales, comme Ayodhya, Hastinapoura et Indrapechta. Les récits épiques du *Mahabhârata* et les cosmogonies populaires des *Pouranas*, qui renferment les plus vieilles traditions historiques de l'Inde, parlent avec éblouissement de l'opulence royale, de la grandeur héroïque et de l'esprit chevaleresque de ces âges reculés. Rien de plus fier, mais aussi de plus noble, qu'un de ces rois aryens de l'Inde, debout sur son char de guerre, et qui commande à des armées d'éléphans, de chevaux et de fantassins. Un prêtre védique consacre ainsi son roi devant la foule assemblée : « Je t'ai amené au milieu de nous. Tout le peuple te désire. Le ciel est ferme; la terre est ferme; ces montagnes sont fermes; que le roi des familles soit ferme aussi. » Dans un code de lois postérieur, le Manava-Dharma-Sastra, on lit : « Ces maîtres du monde qui, ardens à s'entre-défaire, déploient leur vigueur dans la bataille, sans jamais tourner le visage, montent, après leur mort, directement au ciel. » De fait, ils se disent descendans des dieux, se croient leurs rivaux, prêts à le devenir eux-mêmes. L'obéissance filiale, le courage militaire avec un sentiment de protection généreuse vis-à-vis de tous, voilà l'idéal de l'homme.

Quant à la femme, l'épopée indoue, humble servante des brahmanes, ne nous la montre guère que sous les traits de l'épouse fidèle. Ni la Grèce ni les peuples du Nord n'ont imaginé dans leurs poèmes des épouses aussi délicates, aussi nobles, aussi exaltées que la passionnée Sita ou la tendre Damayanti.

Ce que l'épopée indoue ne nous dit pas, c'est le mystère profond du mélange des races et la lente incubation des idées religieuses qui amenèrent les changemens profonds dans l'organisation sociale de l'Inde védique. Les Aryas, conquérans de race pure, se trouvaient en présence de races très mêlées et très inférieures, où le type jaune et rouge se croisait sur un fond noir en nuances multiples. La civilisation indoue nous apparaît ainsi comme une formidable montagne, portant à sa base une race mélanienne, les sangs-mêlés sur ses flancs et les purs Aryens à son sommet. La séparation des castes n'étant pas rigoureuse à l'époque primitive, de grands mélanges se firent entre ces peuples. La pureté de la race conquérante s'altéra de plus en plus avec les siècles; mais, jusqu'à nos jours, on remarque la prédominance du type aryen dans les hautes classes et du type mélanien dans les classes inférieures. Or, des bas-fonds troubles de la société indoue s'éleva toujours, comme les miasmes des jongles mêlés à l'odeur des fauves, une vapeur brûlante de passions, un mélange de langueur et de férocité. Le sang noir surabondant a donné à l'Inde sa couleur spéciale. Il a affiné et efféminé la race. La merveille est que, malgré ce métissage, les idées dominantes de la race blanche aient pu se maintenir au sommet de cette civilisation à travers tant de révolutions.

Voilà donc la base ethnique de l'Inde bien définie : d'une part, le génie de la race blanche avec son sens moral et ses sublimes aspirations métaphysiques; de l'autre, le génie de la race noire avec ses énergies passionnelles et sa force dissolvante. Comment ce double génie se traduit-il dans l'antique histoire religieuse de l'Inde? Les plus anciennes traditions parlent d'une dynastie solaire et d'une dynastie lunaire. Les rois de la dynastie solaire prétendaient descendre du soleil; les autres se disaient fils de la lune. Mais ce langage symbolique recouvrait deux conceptions religieuses opposées, et signifiait que ces deux catégories de souverains se rattachaient à deux cultes différens. Le culte solaire donnait au Dieu de l'univers le sexe mâle. Autour de lui se groupait tout ce qu'il y avait de plus pur dans la tradition védique : la science du feu sacré et de la prière, la notion ésotérique du Dieu suprême, le respect de la femme, le culte des ancêtres, la royauté élective et patriarcale. Le culte lunaire attribuait à la divinité le sexe féminin, sous le signe duquel les religions du cycle aryen ont toujours adoré la nature, et souvent la nature aveugle, inconsciente, dans ses ma-

nifestations violentes et terribles. Ce culte penchait vers l'idolâtrie et la magie noire, favorisait la polygamie et la tyrannie appuyées sur les passions populaires. — La lutte entre les fils du soleil et les fils de la lune, entre les Pandavas et les Kouravas, forme le sujet même de la grande épopée indoue, le Mahabhârata, sorte de résumé en perspective de l'histoire de l'Inde aryenne avant la constitution définitive du brahmanisme. Cette lutte abonde en combats acharnés, en aventures étranges et interminables. Au milieu de la gigantesque épopée, les Kouravas, les rois lunaires, sont vainqueurs. Les Pandavas, les nobles enfans du soleil, les gardiens des rites purs, sont détrônés et bannis. Ils errent exilés, cachés dans les forêts, réfugiés chez les anachorètes, en habits d'écorce, avec des bâtons d'ermite.

Les instincts d'en bas vont-ils triompher? Les puissances des ténèbres représentées dans l'épopée indoue par les Rakshasas noirs vont-elles l'emporter sur les Dévas lumineux? La tyrannie va-t-elle écraser l'élite sous son char de guerre, et le cyclone des passions mauvaises broyer l'autel védique, éteindre le feu sacré des ancêtres? Non. l'Inde n'en est qu'au début de son évolution religieuse. Elle va déployer son génie métaphysique et organisateur dans l'institution du brahmanisme. Les prêtres qui desservaient les rois et les chefs sous le nom de *pourohitas* (préposés au sacrifice du feu) étaient déjà devenus leurs conseillers et leurs ministres. Ils avaient de grandes richesses et une influence considérable. Mais ils n'auraient pu donner à leur caste cette autorité souveraine, cette position inattaquable au-dessus du pouvoir royal lui-même, sans le secours d'une autre classe d'hommes qui personnifie l'esprit de l'Inde dans ce qu'il a de plus original et de plus profond. Ce sont les anachorètes.

Depuis un temps immémorial, ces ascètes habitaient des ermitages au fond des forêts, au bord des fleuves ou dans les montagnes, près des lacs sacrés. On les trouvait tantôt seuls, tantôt assemblés en confréries, mais toujours unis dans un même esprit. On reconnaît en eux les rois spirituels, les maîtres véritables de l'Inde. Héritiers des anciens sages, des rishis, eux seuls possédaient l'interprétation secrète des Védas. En eux vivait le génie de l'ascétisme, de la science occulte, des pouvoirs transcendans. Pour atteindre cette science et ce pouvoir, ils bravent tout, la faim, le froid, le soleil brûlant, l'horreur des jongles. Sans défense dans leur cabane de bois, ils vivent de prière et de méditation. De la voix, du regard, ils appellent ou éloignent les serpens, apaisent les lions et les tigres. Heureux qui obtient leur bénédiction : il aura les Dévas pour amis ! Malheur à qui les maltraite ou les tue : leur malédiction, disent les poètes, poursuit le coupable jusque dans sa troisième incarnation.

Les rois tremblent devant leurs menaces, et, chose curieuse, ces ascètes font même peur aux dieux. Dans le Ramayana, Viçvamitra, un roi devenu ascète, acquiert un tel pouvoir par ses austérités et ses méditations, que les dieux tremblent pour leur existence. Alors Indra lui envoie la plus ravissante des Apsaras, qui vient se baigner dans le lac, devant la hutte du saint. L'anachorète est séduit par la nymphe céleste ; un héros naît de leur union, et pour quelques milliers d'années l'existence de l'univers est garantie. Sous ces exagérations poétiques, on devine le pouvoir réel et supérieur des anachorètes de la race blanche, qui, d'une divination profonde, d'une volonté intense, gouvernent l'âme orageuse de l'Inde du fond de leurs forêts.

C'est du sein de la confrérie des anachorètes que devait sortir la révolution sacerdotale qui fit de l'Inde la plus formidable des théocraties. La victoire du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel, de l'anachorète sur le roi, d'où naquit la puissance du brahmanisme, advint par un réformateur de premier ordre. En réconciliant les deux génies en lutte, celui de la race blanche et de la race noire, les cultes solaires et les cultes lunaires, cet homme divin fut le véritable créateur de la religion nationale de l'Inde. En outre, par sa doctrine, ce puissant génie jeta dans le monde une idée nouvelle, d'une portée immense : celle du verbe divin ou de la divinité incarnée et manifestée par l'homme. Ce premier des messies, cet aîné des fils de Dieu, fut Krishna.

Sa légende a cet intérêt capital qu'elle résume et dramatise toute la doctrine brahmanique. Seulement elle est restée comme éparse et flottante dans la tradition, par cette raison que la force plastique fait absolument défaut au génie indou. Le récit confus et mythique du *Vishnou-Pourana* renferme cependant des données historiques sur Krishna, d'un caractère individuel et saillant. D'autre part, le *Bhagavadgita*, ce merveilleux fragment interpolé dans le grand poème du *Mahabhârata*, et que les brahmanes considèrent comme un de leurs livres les plus sacrés, contient dans toute sa pureté la doctrine qu'on lui attribue. C'est en lisant ces deux livres que la figure du grand initiateur religieux de l'Inde m'est apparue avec la persuasion des êtres vivans. Je raconterai donc l'histoire de Krishna en puisant à ces deux sources, dont l'une représente la tradition populaire et l'autre celle des initiés.

I. — LE ROI DE MADOURA.

Au commencement de l'âge du Kali-Youg, vers l'an 3000 avant notre ère (selon la chronologie des brahmanes), la soif de l'or et du pouvoir envahit le monde. Pendant plusieurs siècles, disent les an-

ciens sages, Agni, le feu céleste qui forme le corps glorieux des Dévas et qui purifie l'âme des hommes, avait répandu sur la terre ses effluves éthérés. Mais le souffle brûlant de Kali, la déesse du Désir et de la Mort, qui sort des abîmes de la terre comme une haleine embrasée, passait alors sur tous les cœurs. La justice avait régné avec les nobles fils de Pandou, les rois solaires qui obéissaient à la voix des sages. Vainqueurs, ils pardonnaient aux vaincus et les traitaient en égaux. Mais depuis que les fils du soleil avaient été exterminés ou chassés de leurs trônes et que leurs rares descendans se cachaient chez les anachorètes, l'injustice, l'ambition et la haine avaient pris le dessus. Changeans et faux comme l'astre nocturne dont ils avaient pris le symbole, les rois lunaires se faisaient une guerre sans merci. L'un cependant avait réussi à dominer tous les autres par la terreur et de singuliers prestiges.

Dans le nord de l'Inde, au bord d'un large fleuve, brillait une ville puissante. Elle avait douze pagodes, dix palais, cent portes flanquées de tours. Des étendards multicolores flottaient sur ses hauts murs, semblables à des serpens ailés. C'était la hautaine Madoura, imprenable comme la forteresse d'Indra. Là régnait Kansa, au cœur tortueux, à l'âme insatiable. Il ne souffrait autour de lui que des esclaves, il ne croyait posséder que ce qu'il avait terrassé, et ce qu'il possédait ne lui semblait rien auprès de ce qui lui restait à conquérir. Tous les rois qui reconnaissaient des cultes lunaires lui avaient rendu hommage. Mais Kansa songeait à soumettre toute l'Inde, de Lanka jusqu'à l'Himavat. Pour accomplir ce dessein, il s'allia à Kalayéni, maître des monts Vyndhia, le puissant roi des Yavanas, les hommes à la face jaune. En sectateur de la déesse Kali, Kalayéni s'était adonné aux arts ténébreux de la magie noire. On l'appelait l'ami des Rakshasas ou des démons noctivagues et le roi des serpens, parce qu'il se servait de ces animaux pour terrifier son peuple et ses ennemis. Au fond d'une forêt épaisse se trouvait le temple de la déesse Kali, creusé dans une montagne; immense caverne noire dont on ignorait le fond et dont l'entrée était gardée par des colosses à têtes d'animaux, taillés dans le roc. C'est là qu'on amenait ceux qui voulaient rendre hommage à Kalayéni pour obtenir de lui quelque pouvoir secret. Il apparaissait à l'entrée du temple, au milieu d'une multitude de serpens monstrueux qui s'entortillaient autour de son corps et se dressaient au commandement de son sceptre. Il forçait ses tributaires à se prosterner devant ces animaux, dont les têtes enchevêtrées surplombaient la sienne. En même temps, il murmurait une formule mystérieuse. Ceux qui avaient accompli ce rite et adoré les serpens obtenaient, disait-on, d'immenses faveurs et tout ce qu'ils désiraient. Mais ils tombaient

irrévocablement au pouvoir de Kalayéni. De loin ou de près, ils restaient ses esclaves. Essayaient-ils de lui désobéir, de lui échapper, à quelque distance qu'ils fussent, ils croyaient voir se dresser devant eux le terrible magicien entouré de ses reptiles, ils se voyaient environnés de leurs têtes sifflantes, paralysés par leurs yeux fascinateurs. Kansa demanda à Kalayéni son alliance. Le roi des Yavanas lui promit l'empire de la terre, à condition qu'il épouserait sa fille.

Fière comme une antilope et souple comme un serpent était la fille du roi magicien, la belle Nysoumba, aux pendeloques d'or, aux seins d'ébène. Son visage ressemblait à un nuage sombre nuancé de reflets bleuâtres par la lune, ses yeux à deux éclairs, sa bouche avide à la pulpe d'un fruit rouge aux pépins blancs. On eût dit Kali elle-même, la déesse du Désir. Bientôt elle régna en maîtresse sur le cœur de Kansa, et soufflant sur toutes ses passions en fit un brasier ardent. Kansa avait un palais rempli de femmes de toutes les couleurs, mais il n'écoutait que Nysoumba.

— Que j'aie de toi un fils, lui dit-il, et j'en ferai mon héritier. Alors je serai le maître de la terre et je ne craindrai plus personne.

Cependant Nysoumba n'avait point de fils, et son cœur s'en irritait. Elle enviait les autres femmes de Kansa dont les amours avaient été fécondes. Elle faisait multiplier par son père les sacrifices à Kali, mais son sein demeurait stérile comme une terre brûlée par la fièvre. Alors le roi de Madoura ordonna de faire devant toute la ville le grand sacrifice du feu et d'invoquer tous les Dévas. Les femmes de Kansa et le peuple y assistèrent en grande pompe. Prosternés devant le feu, les prêtres invoquèrent par leurs chants le grand Varouna, Indra, les Açwins et les Marouts. La reine Nysoumba s'approcha et jeta dans le feu une poignée de parfums d'un geste de défi, en prononçant une formule magique dans une langue inconnue. La fumée s'épaissit, les flammes tourbillonnèrent, et les prêtres épouvantés s'écrièrent :

— O reine, ce ne sont pas les Dévas, mais les Rakshasas qui ont passé sur le feu. Ton sein restera stérile. — Kansa s'approcha du feu à son tour et dit au prêtre :

— Alors dis-moi de laquelle de mes femmes naîtra le maître du monde ?

A ce moment, Dévaki, la sœur du roi, s'approcha du feu. C'était une vierge au cœur simple et pur qui avait passé son enfance à filer et à tisser, et qui vivait comme dans un songe. Son corps était sur la terre, son âme semblait toujours au ciel. Dévaki s'agenouilla humblement, en priant les Dévas qu'ils donnassent un fils à son frère et à la belle Nysoumba. Le prêtre regarda tour à tour le feu et la vierge. Tout à coup il s'écria plein d'étonnement :

— O roi de Madoura, aucun de tes fils ne sera le maître du monde! Il naîtra dans le sein de ta sœur que voici.

Grande fut la consternation de Kansa et la colère de Nysoumba à ces paroles. Quand la reine se trouva seule avec le roi, elle lui dit :

— Il faut que Dévaki périsse sur-le-champ!

— Comment, répondit Kansa, ferais-je périr ma sœur? Si les Dévas la protègent, leur vengeance retombera sur moi.

— Alors, dit Nysoumba pleine de fureur, qu'elle règne à ma place et que ta sœur mette au monde celui qui te fera périr honteusement. Mais moi, je ne veux plus régner avec un lâche qui a peur des Dévas, et je m'en retourne chez mon père Kalayéni.

Les yeux de Nysoumba lançaient des feux obliques, les pendeloques s'agitaient sur son cou noir et luisant. Elle se roula par terre, et son beau corps se tordit comme un serpent en fureur. Kansa, menacé de la perdre et fasciné d'une volupté terrible, fut saisi de peur et mordu d'un nouveau désir.

— Eh bien! dit-il, Dévaki périra; mais ne me quitte pas.

Un éclair de triomphe brilla dans les yeux de Nysoumba, une onde de sang empourpra son visage noir. Elle se releva d'un bond et enlaça le tyran dompté de ses bras souples. Puis, l'effleurant de ses seins d'ébène d'où s'exhalaient des parfums capiteux et le touchant de ses lèvres brûlantes, elle murmura à voix basse :

— Nous offrirons un sacrifice à Kali, la déesse du Désir et de la Mort, et elle nous donnera un fils qui sera le maître du monde!

Cependant, cette nuit même, le pourohita, chef du sacrifice, vit en songe le roi Kansa qui tirait l'épée contre sa sœur. Aussitôt il se rendit chez la vierge Dévaki, lui annonça qu'un danger de mort la menaçait, et lui ordonna de s'enfuir sans tarder chez les anachorètes. Dévaki, instruite par le prêtre du feu, déguisée en pénitente, sortit du palais de Kansa et quitta la ville de Madoura sans que personne s'en aperçût. De grand matin, les soldats cherchèrent la sœur du roi pour la mettre à mort, mais ils trouvèrent sa chambre vide. Le roi interrogea les gardiens de la ville. Ils répondirent que les portes étaient restées fermées toute la nuit. Mais dans leur sommeil ils avaient vu les murs sombres de la forteresse se briser sous un rayon de lumière, et une femme sortir de la ville en suivant ce rayon. Kansa comprit qu'une puissance invincible protégeait Dévaki. Dès lors, la peur entra dans son âme, et il se mit à haïr sa sœur d'une haine mortelle.

II. — LA VIERGE DÉVAKI

Quand Dévaki, habillée d'un vêtement d'écorces qui cachait sa beauté, entra dans les vastes solitudes des bois géans, elle chan-

celait, épuisée de fatigue et de faim. Mais à peine eut-elle senti l'ombre de ces bois admirables, goûté les fruits du manguier et respiré la fraîcheur d'une source, qu'elle se ranima comme une fleur languissante. Elle entra d'abord sous des voûtes énormes, formées par des troncs massifs dont les branches se replantaient dans le sol et multiplaient à l'infini leurs arcades. Longtemps elle y marcha à l'abri du soleil, comme dans une pagode sombre et sans issue. Le bourdonnement des abeilles, le cri des paons amoureux, le chant des kokilas et de mille oiseaux l'attiraient toujours plus avant. Et toujours plus immenses devenaient les arbres, la forêt toujours plus profonde et plus enchevêtrée. Les troncs se serraient derrière les troncs, les feuillages se bombaient sur les feuillages en coupoles, en pylônes grandissans. Tantôt Dévaki glissait dans des couloirs de verdure où le soleil jetait des avalanches de lumière et où gisaient des troncs renversés par la tempête. Tantôt elle s'arrêtait sous des berceaux de manguiers et d'açokas, d'où retombaient des guirlandes de lianes et des pluies de fleurs. Des daims et des panthères bondissaient dans les fourrés ; souvent aussi des buffles faisaient craquer les branches, ou bien une troupe de singes passait dans les feuillages en poussant des cris. Elle marcha ainsi toute la journée. Vers le soir, au-dessus d'un bois de bambous, elle aperçut la tête immobile d'un sage éléphant. Il regarda la vierge d'un air intelligent et protecteur, et leva sa trompe comme pour la saluer. Alors la forêt s'éclaircit, et Dévaki aperçut un paysage d'une paix profonde, d'un charme céleste et paradisiaque.

Devant elle s'épandait un étang semé de lotus et de nymphéas bleus : son sein d'azur s'ouvrait dans la grande forêt chevelue comme un autre ciel. Des cigognes pudiques rêvaient immobiles sur ses rives, et deux gazelles buvaient dans ses ondes. Sur l'autre bord souriait, à l'abri des palmiers, l'ermitage des anachorètes. Une lumière rose et tranquille baignait le lac, les bois et la demeure des saints rishis. A l'horizon, la cime blanche du mont Mérou dominait l'océan des forêts. L'haleine d'un fleuve invisible animait les plantes, et le tonnerre tamisé d'une cataracte lointaine errait dans la brise comme une caresse ou comme une mélodie.

Au bord de l'étang, Dévaki vit une barque. Debout auprès, un homme d'un âge mûr, un anachorète, semblait attendre. Silencieusement, il fit signe à la vierge d'entrer dans la barque et prit les avirons. Pendant que la nacelle s'élançait en frôlant les nymphéas, Dévaki vit la femelle d'un cygne nager sur l'étang. D'un vol hardi, un cygne mâle, venu par les airs, se mit à décrire de grands cercles autour d'elle, puis il s'abattit sur l'eau auprès de sa compagne en frémissant de son plumage de neige. A cette vue, Dévaki tres-

saillit profondément sans savoir pourquoi. Mais la barque avait touché la rive opposée, et la vierge aux yeux de lotus se trouva devant le roi des anachorètes : Vasichta.

Assis sur une peau de gazelle et vêtu lui-même d'une peau d'antilope noire, il avait l'air vénérable d'un dieu plutôt que d'un homme. Depuis soixante ans, il ne se nourrissait que de fruits sauvages. Sa chevelure et sa barbe étaient blanches comme les cimes de l'Himavat, sa peau transparente, le regard de ses yeux vagues tourné au dedans par la méditation. En voyant Dévaki, il se leva et la salua par ces mots : « Dévaki, sœur de l'illustre Kansa, sois la bienvenue parmi nous. Guidée par Mahadéva, le maître suprême, tu as quitté le monde des misères pour celui des délices. Car te voilà près des saints rishis, maîtres de leurs sens, heureux de leur destinée et désireux de la voie du ciel. Depuis longtemps, nous t'attendions comme la nuit attend l'aurore. Car nous sommes l'œil des Dévas fixé sur le monde, nous qui vivons au plus profond des forêts. Les hommes ne nous voient pas, mais nous voyons les hommes et nous suivons leurs actions. L'âge sombre du désir, du sang et du crime sévit sur la terre. Nous t'avons élue pour l'œuvre de délivrance, et les Dévas t'ont choisie par nous. Car c'est dans le sein d'une femme que le rayon de la splendeur divine doit recevoir une forme humaine. »

A ce moment, les rishis sortaient de l'ermitage pour la prière du soir. Le vieux Vasichta leur ordonna de s'incliner jusqu'à terre devant Dévaki. Ils se courbèrent, et Vasichta reprit : « Celle-là sera notre mère à tous, puisque d'elle naîtra l'esprit qui doit nous régénérer. » Puis se tournant vers elle : « Va, ma fille, les rishis te conduiront à l'étang voisin où demeurent les sœurs pénitentes. Tu vivras parmi elles et les mystères s'accompliront. »

Dévaki alla vivre dans l'ermitage entouré de lianes, chez les femmes pieuses qui nourrissent les gazelles apprivoisées en se livrant aux ablutions et aux prières. Dévaki prenait part à leurs sacrifices. Une femme âgée lui donnait les instructions secrètes. Ces pénitentes avaient reçu l'ordre de la vêtir comme une reine, d'étoffes exquises et parfumées, et de la laisser errer seule en pleine forêt. Et la forêt pleine de parfums, de voix et de mystères, attirait la jeune fille. Quelquefois elle rencontrait des cortèges de vieux anachorètes qui revenaient du fleuve. En la voyant, ils s'agenouillaient près d'elle, puis reprenaient leur route. Un jour, près d'une source voilée de lotus roses, elle aperçut un jeune anachorète en prière. Il se leva à son approche, jeta sur elle un regard triste et profond, et s'éloigna en silence. Et les figures graves des vieillards, et l'image des deux cygnes, et le regard du jeune anachorète hantaient la vierge dans ses rêves. Près de la source, il y avait un

arbre d'âge immémorial aux larges branches, que les saints rishis appelaient « l'arbre de vie. » Dévaki aimait à s'asseoir à son ombre. Souvent elle s'y assoupissait, visitée par des visions étranges. Des voix chantaient derrière les feuillages : « Gloire à toi, Dévaki! Il viendra couronné de lumière, ce fluide pur émané de la grande âme, et les étoiles pâliront devant sa splendeur. — Il viendra, et la vie défiera la mort, et il rajeunira le sang de tous les êtres. — Il viendra plus doux que le miel et l'amrita, plus pur que l'agneau sans tache et la bouche d'une vierge, et tous les cœurs seront transportés d'amour. — Gloire, gloire, gloire à toi, Dévaki (1)! » Étaient-ce les anachorètes? Étaient-ce les Dévas qui chantaient ainsi? Parfois il lui semblait qu'une influence lointaine ou une présence mystérieuse, comme une main invisible étendue sur elle, la forçait à dormir. Alors elle tombait dans un sommeil profond, suave, inexplicable, d'où elle sortait confuse et troublée. Elle se retournait comme pour chercher quelqu'un, mais ne voyait jamais personne. Seulement elle trouvait quelquefois des roses semées sur son lit de feuilles ou une couronne de lotus entre ses mains.

Un jour Dévaki tomba dan une extase plus profonde. Elle entendit une musique céleste, comme un océan de harpes et de voix divines. Tout à coup le ciel s'ouvrit en abîmes de lumière. Des milliers d'êtres splendides la regardaient, et, dans l'éclat d'un rayon fulgurant, le soleil des soleils, Mahadéva, lui apparut sous forme humaine. Alors, ayant été *adombrée* par l'Esprit des mondes, elle perdit connaissance, et dans l'oubli de la terre, dans une félicité sans bornes, elle conçut l'enfant divin (2).

Quand sept lunes eurent décrit leurs cercles magiques autour de la forêt sacrée, le chef des anachorètes fit appeler Dévaki : « La volonté des Dévas s'est accomplie, dit-il. Tu as conçu dans la pu-

(1) Atharva-Véda.

(2 Une remarque est indispensable ici sur le sens symbolique de la légende et sur l'origine réelle de ceux qui ont porté dans l'histoire le nom de *fils de Dieu*. Selon la doctrine secrète de l'Inde, qui fut aussi celle des initiés de l'Égypte et de la Grèce, l'âme humaine est fille du ciel, puisque avant de naître sur la terre elle a eu une série d'existences corporelles et spirituelles. Le père et la mère n'engendrent donc que le corps de l'enfant, puisque son âme vient d'ailleurs. Cette loi universelle s'impose à tous. Les plus grands prophètes, ceux-là même en qui le Verbe divin a parlé, ne sauraient y échapper. Et, en effet, du moment que l'on admet la préexistence de l'âme, la question de savoir quel a été le père devient secondaire. Ce qu'il importe de croire, c'est que ce prophète vient d'un monde divin. Et cela, les vrais fils de Dieu l'affirment par leur vie et par leur mort. — Mais les initiés antiques n'ont pas cru devoir faire connaître ces choses au vulgaire. Quelques-uns de ceux qui ont paru dans le monde comme des envoyés divins furent des fils d'initiés, et leurs mères avaient fréquenté les temples afin de concevoir des élus.

reté du cœur et dans l'amour divin. Vierge et mère, nous te saluons. Un fils naîtra de toi qui sera le sauveur du monde. Mais ton frère Kansa te cherche pour te faire périr avec le fruit tendre que tu portes dans tes flancs. Il faut lui échapper. Les frères vont te guider chez les pâtres qui habitent au pied du mont Mérou, sous les cèdres odorans, dans l'air pur de l'Himavat. Là, tu mettras au monde ton fils divin et tu l'appelleras : Krishna, le sacré. Mais qu'il ignore son origine et la tienne ; ne lui en parle jamais. Va sans crainte, car nous veillons sur toi. »

Et Dévaki s'en alla chez les pasteurs du mont Mérou.

III. — LA JEUNESSE DE KRISHNA.

Au pied du mont Mérou s'étendait une fraîche vallée semée de pâturages et dominée par de vastes forêts de cèdres, où glissait le souffle pur de l'Himavat. Dans cette vallée haute habitait une peuplade de pâtres sur laquelle régnait le patriarche Nanda, l'ami des anachorètes. C'est là que Dévaki trouva un refuge contre les persécutions du tyran de Madoura ; et c'est là, dans la demeure de Nanda, qu'elle mit au monde son fils Krishna. Excepté Nanda, personne ne sut qui était l'étrangère et d'où lui venait ce fils. Les femmes du pays dirent seulement : « C'est un fils des Gandharvas (1). Car les musiciens d'Indra doivent avoir présidé aux amours de cette femme, qui ressemble à une nymphe céleste, à une Apsara. » L'enfant merveilleux de la femme inconnue grandit parmi les troupeaux et les bergers, sous l'œil de sa mère. Les pâtres l'appelèrent « le Rayonnant, » parce que sa seule présence, son sourire et ses grands yeux avaient le don de répandre la joie. Animaux, enfans, femmes, hommes, tout le monde l'aimait, et il semblait aimer tout le monde, souriant à sa mère, jouant avec les brebis et les enfans de son âge ou parlant avec les vieillards. L'enfant Krishna était sans crainte, plein d'audace et d'actions surprenantes. Quelquefois on le rencontrait dans les bois, couché sur la mousse, étreignant de jeunes panthères et leur tenant la gueule ouverte sans qu'elles osassent le mordre. Il avait aussi des immobilités subites, des étonnemens profonds, des tristesses étranges. Alors il se tenait à l'écart, et grave, absorbé, regardait sans répondre. Mais par-dessus toute chose et tous les êtres, Krishna adorait sa jeune mère, si belle, si radieuse, qui lui parlait du ciel des Dévas, de combats héroïques et des choses merveilleuses qu'elle avait ap-

(1) Ce sont les génies qui, dans toute la poésie indoue, sont censés présider aux mariages d'amour.

prises chez les anachorètes. Et les pâtres, qui conduisaient leurs troupeaux sous les cèdres du mont Mérou, disaient : « Quelle est cette mère et quel est son fils? Quoique vêtue comme nos femmes, elle ressemble à une reine. L'enfant merveilleux est élevé avec les nôtres, et cependant il ne leur ressemble pas. Est-ce un génie? Est-ce un dieu? Quel qu'il soit, il nous portera bonheur. »

Quand Krishna eut quinze ans, sa mère Dévaki fut rappelée par le chef des anachorètes. Un jour elle disparut sans dire adieu à son fils. Krishna, ne la voyant plus, alla trouver le patriarche Nanda et lui dit :

— Où est ma mère?

Nanda répondit en courbant la tête :

— Mon enfant, ne m'interroge pas. Ta mère est partie pour un long voyage. Elle est retournée au pays d'où elle est venue, et je ne sais pas quand elle reviendra.

Krishna ne répondit rien, — mais il tomba dans une rêverie si profonde, que tous les enfans s'écartaient de lui comme saisis d'une crainte superstitieuse. Krishna abandonna ses compagnons, quitta leurs jeux et, perdu dans ses pensées, s'en alla seul sur le mont Mérou. Il erra ainsi plusieurs semaines. Un matin, il parvint sur une haute cime boisée d'où la vue s'étendait sur la chaîne de l'Himavat. Tout à coup, il aperçut près de lui un grand vieillard en robe blanche d'anachorète, debout sous les cèdres géans, dans la lumière matinale. Il paraissait âgé de cent ans. Sa barbe de neige et son front chauve brillaient de majesté. L'enfant plein de vie et le centenaire se regardèrent longtemps. Les yeux du vieillard se reposaient avec complaisance sur Krishna. Mais Krishna fut si émerveillé de le voir, qu'il resta muet d'admiration. Quoiqu'il le vît pour la première fois, il lui semblait connu.

— Qui cherches-tu? dit enfin le vieillard.

— Ma mère.

— Elle n'est plus ici.

— Où la retrouverai-je?

— Chez celui qui ne change jamais.

— Mais comment le trouver, Lui?

— Cherche.

— Et toi, te reverrai-je?

— Oui ; quand la fille du Serpent poussera le fils du Taureau au crime, alors tu me reverras dans une aurore de pourpre. Alors tu égorgeras le Taureau et tu écraseras la tête du Serpent. Fils de Mahadéva, sache que toi et moi nous ne faisons qu'un en Lui! Cherche-le, — cherche, cherche toujours!

Et le vieillard étendit les mains en signe de bénédiction. Puis il

se retourna et fit quelques pas sous les hauts cèdres, dans la direction de l'Himavat. Soudain, il sembla à Krishna que sa forme majestueuse devenait transparente, puis elle tremblota et disparut, sous le scintillement des aiguilles, dans une vibration lumineuse (1).

Quand Krishna redescendit du mont Mérou, il parut comme transformé. Une énergie nouvelle irradiait de son être. Il rassembla ses compagnons et leur dit : « Allons lutter contre les taureaux et les serpens; allons défendre les bons et terrasser les méchans. » L'arc en main et l'épée au flanc, Krishna et ses compagnons, les fils des pâtres transformés en guerriers, se mirent à battre les forêts en luttant contre les bêtes fauves. Au fond des bois, on entendit des hurlemens d'hyènes, de chacals et de tigres, et les cris de triomphe des jeunes gens devant les animaux abattus. Krishna tua et dompta des lions; il fit la guerre à des rois et délivra des peuplades opprimées. Mais la tristesse demeurait au fond de son cœur. Ce cœur n'avait qu'un désir profond, mystérieux, inavoué : retrouver sa mère et revoir l'étrange, le sublime vieillard. Il se souvenait de ses paroles : « Ne m'a-t-il pas promis que je le reverrais, quand j'écraserais la tête du serpent? Ne m'a-t-il pas dit que je retrouverais ma mère auprès de celui qui ne change jamais? » Mais il avait eu beau lutter, vaincre, tuer; il n'avait revu ni le vieillard sublime ni sa mère radieuse. Un jour, il entendit parler de Kalayéni, le roi des serpens, et il demanda à lutter avec la plus terrible de ses bêtes en présence du magicien noir. On disait que cet animal, dressé par Kalayéni, avait déjà dévoré des centaines d'hommes et que son regard glaçait d'épouvante les plus courageux. Du fond du temple ténébreux de Kali, Krishna vit sortir à l'appel de Kalayéni un long reptile d'un bleu verdâtre. Le serpent dressa lentement son corps épais, enfla sa crête rouge, et ses yeux perçans s'allumèrent dans sa tête monstrueuse casquée d'écailles luisantes. « Ce serpent, dit Kalayéni, sait bien des choses; c'est un démon puissant. Il ne les dira qu'à celui qui le tuera, mais il tue ceux qui succombent. Il t'a vu; il te regarde, tu es en son pouvoir. Il ne te reste qu'à l'adorer ou à périr dans une lutte insensée. » A ces paroles, Krishna fut indigné; car il sentait que son cœur était comme la pointe de la foudre. Il regarda le serpent et se jeta sur lui en l'empoignant au-dessous de la tête. L'homme et le serpent roulèrent sur les marches du temple. Mais avant que le reptile l'eût enlacé de ses anneaux, Krishna lui trancha la tête de son glaive, et se dégageant du corps qui se tordait encore, le jeune vainqueur éleva d'un air de triomphe la tête

(1) C'est une croyance constante en Inde que les grands ascètes peuvent se manifester à distance sous une apparence visible, pendant que leur corps reste plongé dans un sommeil cataleptique.

du serpent dans sa main gauche. Cependant, cette tête vivait encore, elle regardait toujours Krishna, et lui dit : « Pourquoi m'as-tu tué, fils de Mahadéva? Crois-tu trouver la vérité en tuant les vivans? Insensé, tu ne la trouveras qu'en agonisant toi-même. La mort est dans la vie, la vie est dans la mort. Crains la fille du serpent et le sang répandu. Prends garde! prends garde! » En parlant ainsi, le serpent mourut. Krishna laissa tomber sa tête et s'en alla plein d'horreur. Mais Kalayéni dit : « Je ne peux rien sur cet homme; Kali seule pourrait le dompter par un charme. »

Après un mois d'ablutions et de prières au bord du Gange, après s'être purifié dans la lumière du soleil et dans la pensée de Mahadéva, Krishna s'en revint à son pays natal, chez les pasteurs du mont Mérou.

La lune d'automne montrait sur les bois de cèdres son globe resplendissant, et, de nuit, l'air s'embaumait de la senteur des lis sauvages dans lesquels les abeilles font leurs murmures le long du jour. Assis sous un grand cèdre, au bord d'une pelouse, Krishna, lassé des vains combats de la terre, rêvait aux combats célestes et à l'infini du ciel. Plus il pensait à sa mère radieuse et au vieillard sublime, plus ses exploits enfantins lui paraissaient méprisables, et plus les choses célestes devenaient vivantes en lui. Un charme consolant, un divin ressouvenir l'inondait tout entier. Alors un hymne de reconnaissance à Mahadéva monta de son cœur et déborda de ses lèvres sur une mélodie suave et divine. Attirées par ce chant merveilleux, les Gopis, les filles et les femmes des bergers, sortirent de leur demeure. Les premières, ayant aperçu des vieillards de leur famille sur leur route, rentrèrent aussitôt, après avoir fait semblant de cueillir une fleur. Quelques-unes s'approchèrent davantage en appelant : Krishna! Krishna! puis elles s'enfuirent toutes honteuses. S'enhardissant peu à peu, les femmes entourèrent Krishna par groupes, comme des gazelles timides et curieuses, charmées par ses mélodies. Mais lui, perdu dans le songe des dieux, ne les voyait pas. Excitées de plus en plus par son chant, les Gopis commencèrent par s'impatienter de n'être point remarquées. Nichdali, la fille de Nanda, était tombée les yeux fermés dans une sorte d'extase. Mais Sarasvati, sa sœur, plus hardie, se glissa près du fils de Dévaki et se pressa à son côté; puis, d'une voix caressante :

— Oh! Krishna, dit-elle, ne vois-tu pas que nous t'écoutons et que nous ne pouvons plus dormir dans nos demeures? Tes mélodies nous ont enchantées, ô héros adorable! et nous voilà enchaînées à ta voix, et nous ne pouvons plus nous passer de toi.

— Oh! chante encore, dit une jeune fille; enseigne-nous à moduler nos voix!

— Apprends-nous la danse, dit une femme.

Et Krishna, sortant de son rêve, jeta sur les Gopis des regards bienveillans. Il leur adressa de douces paroles et, leur prenant la main, les fit asseoir sur le gazon, à l'ombre des grands cèdres, sous la lumière de la lune brillante. Alors, il leur raconta ce qu'il avait vu en lui-même : l'histoire des dieux et des héros, les guerres d'Indra et les exploits du divin Rama. Femmes et jeunes filles écoutaient ravies. Ces récits duraient jusqu'à l'aube. Quand l'aurore rose montait derrière le mont Mérou et que les kokilas commençaient à gazouiller sous les cèdres, les filles et les femmes des Gopas regagnaient furtivement leurs demeures. Mais, le lendemain, dès que la lune magique montrait sa faucille, elles revenaient plus avides. Krishna, voyant qu'elles s'exaltaient à ses récits, leur enseigna à chanter de leurs voix et à figurer de leurs gestes les actions sublimes des héros et des dieux. Il donna aux unes des vinas aux cordes frémissantes comme des âmes, aux autres des cymbales sonores comme les cœurs des guerriers, aux autres des tambours qui imitent le tonnerre. Et, choisissant les plus belles, il les animait de ses pensées; ainsi, les bras étendus, marchant et se mouvant en un rêve divin, les danseuses sacrées représentaient la majesté de Varouna, la colère d'Indra tuant le dragon, ou le désespoir de Maya délaissée. Ainsi les combats et la gloire éternelle des dieux que Krishna avait contemplés en lui-même revivaient dans ces femmes heureuses et transfigurées.

Un matin, les Gopis s'étaient dispersées. Les timbres de leurs instrumens variés, de leurs voix chantantes et rieuses, s'étaient perdus au loin. Krishna, resté seul sous le grand cèdre, vit venir à lui les deux filles de Nanda : Sarasvati et Nichdali. Elles s'assirent à ses côtés. Sarasvati, jetant ses bras autour du cou de Krishna et faisant résonner ses bracelets, lui dit : « En nous enseignant les chants et les danses sacrées, tu as fait de nous les plus heureuses des femmes; mais nous serons les plus malheureuses quand tu nous auras quittées. Que deviendrons-nous quand nous ne te verrons plus? Oh! Krishna! épouse-nous, ma sœur et moi, nous serons tes femmes fidèles, et nos yeux n'auront pas la douleur de te perdre. » Pendant que Sarasvati parlait ainsi, Nichdali ferma les paupières comme si elle tombait en extase.

— Nichdali, pourquoi fermes-tu les yeux? demanda Krishna.

— Elle est jalouse, répondit Sarasvati en riant; elle ne veut pas voir mes bras autour de ton cou.

— Non, répondit Nichdali en rougissant; je ferme les yeux pour contempler ton image qui s'est gravée au fond de moi-même. Krishna, tu peux partir; je ne te perdrai jamais.

Krishna était devenu pensif. Il délia en souriant les bras de Sarasvati passionnément attachés à son cou. Puis il regarda tour à tour les deux femmes et enlaça ses deux bras autour d'elles. Il posa d'abord sa bouche sur les lèvres de Sarasvati, puis sur les yeux de Nichdali. Dans ces deux longs baisers, le jeune Krishna parut sonder et savourer toutes les voluptés de la terre. Tout à coup, il frémit et dit :

— Tu es belle, ô Sarasvati! toi dont les lèvres ont le parfum de l'ambre et de toutes les fleurs; tu es adorable, ô Nichdali, toi dont les paupières voilent les yeux profonds et qui sais regarder au dedans de toi-même. Je vous aime toutes les deux. Mais comment vous épouserais-je, puisque mon cœur devrait se partager entre vous?

— Ah! il n'aimera jamais! dit Sarasvati avec dépit.

— Je n'aimerai que d'amour éternel.

— Et que faut-il pour que tu aimes ainsi? dit Nichdali avec tendresse.

Krishna s'était levé; ses yeux flamboyaient.

— Pour aimer d'amour éternel? dit-il. Il faut que la lumière du jour s'éteigne, que la foudre tombe dans mon cœur et que mon âme s'enfuie hors de moi-même jusqu'au fond du ciel!

Pendant qu'il parlait, il parut aux jeunes filles qu'il grandissait d'une coudée. Tout à coup, elles eurent peur de lui et rentrèrent chez elles en pleurant. Krishna prit seul le chemin du mont Mérou. La nuit suivante, les Gopis se réunirent pour leurs jeux, mais vainement elles attendirent leur maître. Il avait disparu, ne leur laissant qu'une essence, un parfum de son être : les chants et les danses sacrées.

IV. — INITIATION.

Cependant, le roi Kansa, ayant appris que sa sœur Dévaki avait vécu chez les anachorètes et n'ayant pu la découvrir, se mit à les persécuter et à les chasser comme des bêtes fauves. Ils durent se réfugier dans la partie la plus reculée et la plus sauvage de la forêt. Alors leur chef, le vieux Vasichta, quoique âgé de cent ans, se mit en route pour parler au roi de Madoura. Les gardes virent avec étonnement un vieillard aveugle, guidé par une gazelle qu'il tenait en laisse, apparaître aux portes du palais. Frappés de respect pour le rishi, ils le laissèrent passer. Vasichta s'approcha du trône où Kansa était assis à côté de Nysoumba et lui dit :

— Kansa, roi de Madoura, malheur à toi, fils du Taureau qui persécute les solitaires de la forêt sainte! Malheur à toi, fille du Ser-

pent qui lui souffles la haine. Le jour de votre châtiment approche. Sachez que le fils de Dévaki est vivant. Il viendra couvert d'une armure d'écailles infrangibles, et il te chassera de ton trône dans l'ignominie. Maintenant, tremblez et vivez dans la peur; c'est le châtiment que les Dévas vous assignent.

Les guerriers, les gardes, les serviteurs s'étaient prosternés devant le saint centenaire, qui ressortit, conduit par sa gazelle, sans que personne eût osé le toucher. Mais, à partir de ce jour, Kansa et Nysoumba songèrent aux moyens de faire périr secrètement le roi des anachorètes. Dévaki était morte, et nul, hormis Vasichta, ne savait que Krishna était son fils. Cependant, le bruit de ses exploits avait retenti aux oreilles du roi. Kansa pensa : « J'ai besoin d'un homme fort pour me défendre. Celui qui a tué le grand serpent de Kalayéni n'aura pas peur de l'anachorète. » Ayant pensé cela, Kansa fit dire au patriarche Nanda : « Envoie-moi le jeune héros Krishna pour que j'en fasse le conducteur de mon char et mon premier conseiller (1). » Nanda fit part à Krishna de l'ordre du roi, et Krishna répondit : « J'irai. » A part lui il pensait : « Le roi de Madoura serait-il celui qui ne change jamais? Par lui je saurai où est ma mère. »

Kansa, voyant la force, l'adresse et l'intelligence de Krishna, prit plaisir à lui et lui confia la garde de son royaume. Cependant, Nysoumba, en voyant le héros du mont Mérou, tressaillit dans sa chair d'un désir impur, et son esprit subtil trama un projet ténébreux à la lueur d'une pensée criminelle. A l'insu du roi, elle fit appeler le conducteur du char dans son gynécée. Magicienne, elle possédait l'art de se rajeunir momentanément par des philtres puissans. Le fils de Dévaki trouva Nysoumba aux seins d'ébène presque nue sur un lit de pourpre; des anneaux d'or serraient ses chevilles et ses bras; un diadème de pierres précieuses étincelait sur sa tête. A ses pieds, une cassolette de cuivre d'où s'échappait un nuage de parfums.

— Krishna, dit la fille du roi des serpens, ton front est plus calme que la neige de l'Himavat et ton cœur est comme la pointe de la foudre. Dans ton innocence, tu resplendis au-dessus des rois de la terre. Ici, personne ne t'a reconnu; tu t'ignores toi-même. Moi seule je sais qui tu es; les Dévas ont fait de toi le maître des hommes : moi seule je puis faire de toi le maître du monde. Veux-tu?

— Si c'est Mahadéva qui parle par ta bouche, dit Krishna d'un

(1) Dans l'Inde ancienne, ces deux fonctions étaient souvent réunies. Les conducteurs de chars des rois étaient de grands personnages et souvent les ministres des monarques. Les exemples en fourmillent dans la poésie indoue.

air grave, tu me diras où est ma mère et où je trouverai le grand vieillard qui m'a parlé sous les cèdres du mont Mérou.

— Ta mère? dit Nysoumba avec un sourire dédaigneux, ce n'est certes pas moi qui te l'apprendrai; quant à ton vieillard, je ne le connais pas. Insensé! tu poursuis des songes et tu ne vois pas les trésors de la terre que je t'offre. Il y a des rois qui portent la couronne et qui ne sont pas des rois. Il y a des fils de pâtres qui portent la royauté sur leur front et qui ne connaissent pas leur force. Tu es fort, tu es jeune, tu es beau; les cœurs sont à toi. Tue le roi dans son sommeil et je mettrai la couronne sur ta tête, et tu seras le maître du monde. Car je t'aime et tu m'es prédestiné. Je le veux, je l'ordonne!

En parlant ainsi, la reine s'était soulevée impérieuse, fascinante, terrible comme un beau serpent. Dressée sur sa couche, elle lança de ses yeux noirs un jet de flamme si sombre dans les yeux limpides de Krishna, qu'il frémit épouvanté. Dans ce regard, l'enfer lui apparut. Il vit le gouffre du temple de Kali, déesse du Désir et de la Mort, et des serpens qui s'y tordaient comme dans une agonie éternelle. Alors, soudainement, les yeux de Krishna parurent comme deux glaives. Ils transpercèrent la reine de part en part, et le héros du mont Mérou s'écria :

— Je suis fidèle au roi qui m'a pris pour défenseur; mais toi, sache que tu mourras!

Nysoumba poussa un cri perçant et roula sur sa couche en mordant la pourpre. Toute sa jeunesse factice s'était évanouie; elle était redevenue vieille et ridée. Krishna, la laissant à sa colère, sortit.

Persécuté nuit et jour par les paroles de l'anachorète, le roi de Madoura dit à son conducteur de char :

— Depuis que l'ennemi a mis le pied dans mon palais, je ne dors plus en paix sur mon trône. Un magicien infernal du nom de Vasichta, qui vit dans une forêt profonde, est venu me jeter sa malédiction. Depuis, je ne respire plus; le vieillard a empoisonné mes jours. Mais avec toi qui ne crains rien, je ne le crains pas. Viens avec moi dans la forêt maudite. Un espion qui connaît tous les sentiers nous conduira jusqu'à lui. Dès que tu le verras, cours à lui et frappe-le sans qu'il ait pu dire une parole ou te lancer un regard. Quand il sera blessé mortellement, demande-lui où est le fils de ma sœur, Dévaki, et quel est son nom. La paix de mon royaume dépend de ce mystère.

— Sois tranquille, répondit Krishna, je n'ai pas eu peur de Kalayéni ni du serpent de Kali. Qui pourrait me faire trembler maintenant? Si puissant que soit cet homme, je saurai ce qu'il te cache.

Déguisés en chasseurs, le roi et son guide roulaient sur un char aux chevaux fougueux, aux roues rapides. L'espion, qui avait exploré la forêt, se tenait derrière eux. On était au début de la saison des pluies. Les rivières s'enflaient, une végétation de plantes recouvrait les chemins, et la ligne blanche des cigognes se montrait sur le dos des nuées. Lorsqu'ils approchèrent de la forêt sacrée, l'horizon s'assombrit, le soleil se voila, l'atmosphère se remplit d'une brume cuivrée. Du ciel orageux, des nuages pendaient comme des trompes sur la chevelure effarée des bois.

— Pourquoi, dit Krishna au roi, le ciel s'est-il obscurci tout à coup et pourquoi la forêt devient-elle si noire?

— Je le vois bien, dit le roi de Madoura, c'est Vasichta le méchant solitaire qui assombrit le ciel et hérisse contre moi la forêt maudite. Mais toi, Krishna, as-tu peur?

— Que le ciel change de visage et la terre de couleur, je n'ai pas peur!

— Alors, avance!

Krishna fouetta les chevaux, et le char entra sous l'ombre épaisse des baobabs. Il roula quelque temps d'une vitesse merveilleuse. Mais toujours plus sauvage et plus terrible devenait la forêt. Des éclairs jaillirent; le tonnerre gronda.

— Jamais, dit Krishna, je n'ai vu le ciel si noir, ni les arbres se tordre ainsi. Il est puissant, ton magicien!

— Krishna, tueur de serpens, héros du mont Mérou, as-tu peur?

— Que la terre tremble et que le ciel s'effondre, je n'ai pas peur!

— Alors, poursuis!

De nouveau, le hardi conducteur fouetta les chevaux et le char reprit sa course. Alors la tempête devint si effroyable que les arbres géans ployèrent. La forêt secouée mugit comme du hurlement de mille démons. La foudre tomba à côté des voyageurs; un baobab fracassé barra la route; les chevaux s'arrêtèrent et la terre trembla.

— C'est donc un dieu que ton ennemi, dit Krishna, puisque Indra lui-même le protège?

— Nous touchons au but, dit l'espion du roi. Regarde cette allée de verdure. Au bout se trouve une cabane misérable. C'est là qu'habite Vasichta, le grand mouni, nourrissant les oiseaux, redouté des fauves et défendu par une gazelle. Mais pas pour une couronne, je ne ferai un pas de plus.

A ces mots, le roi de Madoura était devenu livide : « Il est là? vraiment? derrière ces arbres? » Et, se cramponnant à Krishna, il chuchota à voix basse, en tremblant de tous ses membres :

— Vasichta! Vasichta, qui médite ma mort, est là. Il me voit du fond de sa retraite,.. son œil me poursuit... Délivre-moi de lui!

— Oui, par Mahadéva, dit Krishna en descendant du char et en sautant par-dessus le tronc du baobab, je veux voir celui qui te fait trembler ainsi.

Le mouni centenaire Vasichta vivait depuis un an dans cette cabane, cachée au plus profond de la forêt sainte, en attendant la mort. Avant la mort du corps, il était délivré de l'esclavage du corps. Ses yeux étaient éteints, mais il voyait par l'âme. Sa peau percevait à peine le chaud et le froid, mais son esprit vivait dans une unité parfaite avec l'esprit souverain. Il ne voyait plus les choses de ce monde qu'à travers la lumière de Brahma, priant, méditant sans cesse. Un disciple fidèle parti de l'ermitage lui apportait tous les jours les grains de riz dont il vivait. La gazelle qui broutait dans sa main l'avertissait en bramant de l'approche des fauves. Alors il les éloignait en murmurant un mantra et en étendant son bâton de bambou à sept nœuds. Quant aux hommes, quels qu'ils fussent, il les voyait venir par le regard intérieur, à plusieurs lieues de distance.

Krishna, marchant dans l'allée obscure, se trouva tout à coup en face de Vasichta. Le roi des anachorètes était assis, les jambes croisées sur une natte, appuyé contre le poteau de sa cabane, dans une paix profonde. De ses yeux d'aveugle sortait une scintillation intérieure de voyant. Dès que Krishna l'eût aperçu, il reconnut — « le vieillard sublime ! » — Il sentit une commotion de joie ; le respect courba son âme tout entière. Oubliant le roi, son char et son royaume, il plia un genou devant le saint, — et l'adora.

Vasichta semblait le voir. Car son corps appuyé à la cabane se dressa par une légère oscillation ; il étendit les deux bras pour bénir son hôte, et ses lèvres murmurèrent la syllabe sainte : AUM (1).

Cependant le roi Kansa, n'entendant pas un cri et ne voyant pas revenir son conducteur, se glissa d'un pas furtif dans l'allée et resta pétrifié d'étonnement en apercevant Krishna agenouillé devant le saint anachorète. Celui-ci dirigea sur Kansa ses yeux d'aveugle, et levant son bâton, il dit :

— O roi de Madoura, tu viens pour me tuer ; salut ! Car tu vas me délivrer de la misère de ce corps. Tu veux savoir où est le fils de ta sœur Dévaki, qui doit te détrôner. Le voici courbé devant moi et devant Mahadéva, et c'est Krishna, ton propre conducteur ! Considère combien tu es insensé et maudit, puisque ton ennemi le

(1) Dans l'initiation brahmanique, elle signifie : le Dieu suprême, le Dieu-Esprit. Chacune de ses lettres correspond à une des facultés divines, populairement parlant, à une des personnes de la Trinité.

plus redoutable est celui-là même que tu as envoyé contre moi pour me tuer. Toi-même tu me l'as amené pour que je lui dise qu'il est l'enfant prédestiné. Tremble ! Tu es perdu, car ton âme infernale va être la proie des démons !

Kansa stupéfié écoutait. Il n'osait regarder le vieillard en face; blême de rage et voyant Krishna toujours à genoux, il prit son arc, et, le tendant de toute sa force, décocha une flèche contre le fils de Dévaki. Mais le bras avait tremblé, le trait dévia et la flèche alla s'enfoncer dans la poitrine de Vasichta, qui, les bras en croix, semblait l'attendre comme en extase.

Un cri partit, un cri terrible, — non pas de la poitrine du vieillard, mais de celle de Krishna. Il avait entendu la flèche vibrer à son oreille, il l'avait vue dans la chair du saint,.. et il lui semblait qu'elle s'était enfoncée dans son propre cœur, tellement son âme, à ce moment, s'était identifiée avec celle du rishi. Avec cette flèche aiguë, toute la douleur du monde transperça l'âme de Krishna, la déchira jusqu'en ses profondeurs.

Cependant, Vasichta, la flèche dans sa poitrine, sans changer de posture, agitait encore les lèvres. Il murmura :

— Fils de Mahadéva, pourquoi pousser ce cri ? Tuer est vain. La flèche ne peut atteindre l'âme, et la victime est le vainqueur de l'assassin. Triomphe, Krishna; le destin s'accomplit : je retourne à celui qui ne change jamais. Que Brahma reçoive mon âme. Mais toi, son élu, sauveur du monde, debout ! Krishna ! Krishna !

Et Krishna se dressa, la main à son épée; il voulut se retourner contre le roi. Mais Kansa s'était enfui.

Alors une lueur fendit le ciel noir, et Krishna tomba à terre foudroyé sous une lumière éclatante. Tandis que son corps restait insensible, son âme, unie à celle du vieillard par la puissance de la sympathie, monta dans les espaces. La terre avec ses fleuves, ses mers, ses continens, disparut comme une boule noire, et tous deux s'élevèrent au septième ciel des Dévas, vers le Père des êtres, le soleil des soleils, Mahadéva, l'intelligence divine. Ils plongèrent dans un océan de lumière qui s'ouvrait devant eux. Au centre de la sphère, Krishna vit Dévaki, sa mère radieuse, sa mère glorifiée, qui d'un sourire ineffable lui tendait les bras, l'attirait sur son sein. Des milliers de Dévas venaient s'abreuver dans le rayonnement de la Vierge-Mère comme en un foyer incandescent. Et Krishna se sentit résorbé dans un regard d'amour de Dévaki. Alors, du cœur de la mère radieuse, son être rayonna à travers tous les cieux. Il sentit qu'il était le Fils, l'âme divine de tous les êtres, la Parole de vie, le Verbe créateur. Supérieur à la vie universelle, il la péné-

trait cependant par l'essence de la douleur, par le feu de la prière et la félicité d'un divin sacrifice (1).

Quand Krishna revint à lui, le tonnerre roulait encore dans le ciel, la forêt était sombre et des torrens de pluie tombaient sur la cabane. Une gazelle léchait le sang sur le corps de l'ascète transpercé. « Le vieillard sublime » n'était plus qu'un cadavre. Mais Krishna se leva comme ressuscité. Un abîme le séparait du monde et de ses vaines apparences. Il avait vécu la grande vérité et compris sa mission.

(1) La légende de Krishna nous fait saisir à sa source même l'idée de la Vierge-Mère, de l'Homme-Dieu et de la Trinité. — En Inde, cette idée apparaît dès l'origine dans son symbolisme transparent, avec son profond sens métaphysique. Au livre v, ch. II, le *Vishnou-Pourana*, après avoir raconté la conception de Krishna par Dévaki, ajoute : « Personne ne pouvait regarder Dévaki, à cause de la lumière qui l'enveloppait, et ceux qui contemplaient sa splendeur sentaient leur esprit troublé ; les dieux, invisibles aux mortels, célébraient continuellement ses louanges depuis que Vishnou était renfermé en sa personne. Ils disaient : « Tu es cette Prakriti infinie et subtile qui porta jadis Brahma en son sein ; tu fus ensuite la déesse de la Parole, l'énergie du Créateur de l'univers et la mère des Védas. O toi, être éternel, qui comprends en ta substance l'essence de toutes les choses créées, tu étais identique avec la création, tu étais le sacrifice d'où procède tout ce que produit la terre ; tu es le bois qui, par son frottement, engendre le feu. Comme Aditi, tu es la mère des dieux ; comme Diti, tu es celle des Datyas, leurs ennemis. Tu es la lumière d'où naît le jour, tu es l'humilité, mère de la véritable sagesse ; tu es la politique des rois, mère de l'ordre ; tu es le désir d'où naît l'amour ; tu es la satisfaction d'où dérive la résignation, tu es l'intelligence, mère de la science ; tu es la patience, mère du courage ; tout le firmament et les étoiles sont tes enfans ; c'est de toi que procède tout ce qui existe... Tu es descendue sur la terre pour le salut du monde. Aie compassion de nous, ô déesse ! et montre-toi favorable à l'univers, sois fière de porter le dieu qui soutient le monde. » Ce passage prouve que les brahmanes identifiaient la mère de Krishna avec la substance universelle et le principe féminin de la nature. Ils en firent la seconde personne de la trinité divine, de la triade initiale et non manifestée. Le Père, *Nara* (Éternel-Masculin) ; la mère, *Nari* (Éternel-Féminin), et le Fils, *Viradi* (Verbe-Créateur), telles sont les facultés divines. En d'autres termes : le principe intellectuel, le principe plastique, le principe producteur. Tous trois ensemble constituent la *natura naturans*, pour employer un terme de Spinoza. Le monde organisé, l'univers vivant, *natura naturata*, est le produit du verbe créateur qui se manifeste à son tour sous trois formes : *Brahma*, l'Esprit, correspond au monde divin ; *Vishnou*, l'âme, répond au monde humain ; *Siva*, le corps, répond au monde naturel. Dans ces trois mondes, le principe mâle et le principe féminin (essence et substance) sont également actifs, et l'Éternel-Féminin se manifeste à la fois dans la nature terrestre, humaine et divine. Isis est triple, Cybèle aussi. — On le voit, ainsi conçue, la double trinité, celle de Dieu et celle de l'univers, contient les principes et le cadre d'une théodicée et d'une cosmogonie. Il est juste de reconnaître que cette idée-mère est sortie de l'Inde. Tous les temples antiques, toutes les grandes religions et plusieurs philosophies célèbres l'ont adoptée. Du temps des apôtres et dans les premiers siècles du christianisme, les initiés chrétiens révéraient le principe féminin de la nature visible et invisible sous le nom du Saint-Esprit, représenté par une colombe, signe de la puissance féminine dans tous les temples d'Asie et d'Europe. Si, depuis, l'église a caché et perdu la clé de ses mystères, leur sens est encore écrit dans ses symboles.

Quant au roi Kansa, plein d'épouvante, il fuyait sur son char chassé par la tempête, et ses chevaux se cabraient comme fouettés par mille démons.

V. — LA DOCTRINE DES INITIÉS.

Krishna fut salué par les anachorètes comme le successeur attendu et prédestiné de Vasichta. On célébra le *srada* ou cérémonie funèbre du saint vieillard dans la forêt sacrée, et le fils de Dévaki reçut le bâton à sept nœuds, signe du commandement, après avoir accompli le sacrifice du feu en présence des plus anciens anachorètes, de ceux qui savent par cœur les trois Védas. Ensuite Krishna se retira au mont Mérou pour y méditer sa doctrine et la voie du salut pour les hommes. Ses méditations et ses austérités durèrent sept ans. Alors il sentit qu'il avait dompté sa nature terrestre par sa nature divine, et qu'il s'était suffisamment identifié avec le soleil de Mahadéva pour mériter le nom de fils de Dieu. Alors seulement il appela auprès de lui les anachorètes, les jeunes et les anciens, pour leur révéler sa doctrine. Ils trouvèrent Krishna purifié et grandi ; le héros s'était transformé en saint ; il n'avait pas perdu la force des lions, mais il avait gagné la douceur des colombes. Parmi ceux qui accoururent les premiers se trouvait Ardjouna, un descendant des rois solaires, l'un des Pandavas détrônés par les Kouravas ou rois lunaires. Le jeune Ardjouna était plein de feu, mais prompt à se décourager et à tomber dans le doute. Il s'attacha passionnément à Krishna.

Assis sous les cèdres du mont Mérou, en face de l'Himavat, Krishna commença à parler à ses disciples des vérités inaccessibles aux hommes qui vivent dans l'esclavage des sens. Il leur enseigna la doctrine de l'âme immortelle, de ses renaissances et de son union mystique avec Dieu. Le corps, disait-il, enveloppe de l'âme qui y fait sa demeure, est une chose finie ; mais l'âme qui l'habite est invisible, impondérable, incorruptible, éternelle (1). L'homme terrestre est triple comme la divinité qu'il reflète : intelligence, âme et corps. Si l'âme s'unit à l'intelligence, elle atteint *Satwa*, la sagesse et la paix ; si elle demeure incertaine entre l'intelligence et le corps, elle est dominée par *Raja*, la passion, et tourne d'objet en objet dans un cercle fatal ; si elle s'abandonne au corps, elle tombe dans *Tama*, la déraison, l'ignorance et la mort temporaire. Voilà ce que chaque homme peut observer en lui-même et autour de lui (2).

(1) L'énoncé de cette doctrine, qui devint plus tard celle de Platon, se trouve au livre Ier du *Bhagavadgita* sous forme d'un dialogue entre Krishna et Ardjouna.

(2) Livre XIII à XVIII du *Bhagavadgita*.

— Mais, demanda Ardjouna, quel est le sort de l'âme après la mort? Obéit-elle toujours à la même loi ou peut-elle lui échapper?

— Elle ne lui échappe jamais et lui obéit toujours, répondit Krishna. C'est ici le mystère des renaissances. Comme les profondeurs du ciel s'ouvrent aux rayons des étoiles, ainsi les profondeurs de la vie s'éclairent à la lumière de cette vérité. « Quand le corps est dissous, lorsque *Satwa* (la sagesse) a le dessus, l'âme s'envole dans les régions de ces êtres purs qui ont la connaissance du Très-Haut. Quand le corps éprouve cette dissolution pendant que *Raja* (la passion) domine, l'âme vient de nouveau habiter parmi ceux qui se sont attachés aux choses de la terre. De même, si le corps est détruit quand *Tama* (l'ignorance) prédomine, l'âme obscurcie par la matière est de nouveau attirée par quelque matrice d'êtres irraisonnables (1).

— Cela est juste, dit Ardjouna. Mais apprends-nous maintenant ce qui advient, dans le cours des siècles, de ceux qui ont suivi la sagesse et qui vont habiter après leur mort dans les mondes divins.

— L'homme surpris par la mort dans la dévotion, répondit Krishna, après avoir joui pendant plusieurs siècles des récompenses dues à ses vertus dans les régions supérieures, revient enfin de nouveau habiter un corps dans une famille sainte et respectable. Mais cette sorte de régénération dans cette vie est très difficile à obtenir. L'homme ainsi né de nouveau se trouve avec le même degré d'application et d'avancement, quant à l'entendement qu'il avait dans son premier corps, et il commence de nouveau à travailler pour se perfectionner en dévotion (2).

— Ainsi, dit Ardjouna, même les bons sont forcés de renaître et de recommencer la vie du corps! Mais apprends-nous, ô seigneur de la vie! si pour celui qui poursuit la sagesse, il n'est point de fin aux renaissances éternelles?

— Écoutez donc, dit Krishna, un très grand et très profond secret, le mystère souverain, sublime et pur. Pour parvenir à la perfection, il faut conquérir la *science de l'unité*, qui est au-dessus de la sagesse; il faut s'élever à l'être divin qui est au-dessus de l'âme, au-dessus même de l'intelligence. Or cet être divin, cet ami sublime, est en chacun de nous. Car Dieu réside dans l'intérieur de tout homme, mais peu savent le trouver. Or voici le chemin du salut. Une fois que tu auras aperçu l'être parfait qui est au-dessus du monde et en toi-même, détermine-toi à abandonner l'ennemi qui prend la forme du désir. Domptez vos passions. Les jouissances que procu-

(1) *Ibid.*, liv. XIV.
(2) *Ibid.*, liv. V.

rent les sens sont comme les matrices des peines à venir. Ne faites pas seulement le bien, mais soyez bons. Que le motif soit dans l'acte et non dans ses fruits. Renoncez au fruit de vos œuvres, mais que chacune de vos actions soit comme une offrande à l'Être suprême. L'homme qui fait le sacrifice de ses désirs et de ses œuvres à l'être d'où procèdent les principes de toutes choses, et par qui l'univers a été formé, obtient par ce sacrifice la perfection. Uni spirituellement, il atteint cette sagesse spirituelle qui est au-dessus du culte des offrandes et ressent une félicité divine. Car celui qui trouve en lui-même son bonheur, sa joie et en lui-même aussi sa lumière, est un avec Dieu. Or, sachez-le, l'âme qui a trouvé Dieu est délivrée de la renaissance et de la mort, de la vieillesse et de la douleur, et boit l'eau de l'immortalité (1).

Ainsi Krishna expliquait sa doctrine à ses disciples, et par la contemplation intérieure, il les élevait peu à peu aux vérités sublimes qui s'étaient dévoilées à lui-même sous le coup de foudre de sa vision. Lorsqu'il parlait de Mahadéva, sa voix devenait plus grave, ses traits s'illuminaient. Un jour, Ardjouna, plein de curiosité et d'audace, lui dit :

— Fais-nous voir Mahadéva dans sa forme divine. Nos yeux ne peuvent-ils le contempler ?

Alors Krishna se levant commença à parler de l'être qui respire dans tous les êtres, aux cent mille formes, aux yeux innombrables, aux faces tournées de tous les côtés, et qui cependant les surpasse de toute la hauteur de l'infini ; qui, dans son corps immobile et sans bornes, renferme l'univers mouvant avec toutes ses divisions. « Si dans les cieux éclatait en même temps la splendeur de mille soleils, dit Krishna, elle ressemblerait à peine à la splendeur du Tout-Puissant unique. » Tandis qu'il parlait ainsi de Mahadéva, un tel rayon jaillit des yeux de Krishna que les disciples n'en purent soutenir l'éclat et se prosternèrent à ses pieds. Les cheveux d'Ardjouna se dressèrent sur sa tête, et se courbant il dit en joignant les mains : « Maître, tes paroles nous épouvantent, et nous ne pouvons soutenir la vue du grand Être que tu évoques devant nos yeux. Elle nous foudroie (2). »

Krishna reprit : « Ecoutez ce qu'il vous dit par ma bouche : Moi et vous, nous avons eu plusieurs naissances. Les miennes ne sont connues que de moi, mais vous ne connaissez pas même les vôtres. Quoique

(1) *Bhagavadgita, passim.*

(2) Voir cette transfiguration de Krishna au livre XI du *Bhagavadgita*. Il serait intéressant de la comparer à la transfiguration de Jésus, XVII, saint Matthieu. Mais ce n'est pas ici le lieu de le faire.

je ne sois pas par ma nature sujet à naître ou à mourir et que je sois le maître de toutes les créatures, cependant, comme je commande à ma nature, je me rends visible par ma propre puissance, et toutes les fois que la vertu décline dans le monde et que le vice et l'injustice l'emportent, alors je me rends visible, et ainsi je me montre d'âge en âge pour le salut du juste, la destruction du méchant et le rétablissement de la vertu. Celui qui connaît selon la vérité ma nature et mon œuvre divine, quittant son corps ne retourne pas à une naissance nouvelle, il vient à moi (1). »

En parlant ainsi, Krishna regarda ses disciples avec douceur et bienveillance. Ardjouna s'écria :

— Seigneur ! tu es notre maître, tu es le fils de Mahadéva ! Je le vois à ta bonté, à ton charme ineffable plus encore qu'à ton éclat terrible. Ce n'est pas dans les vertiges de l'infini que les Dévas te cherchent et te désirent, c'est sous la forme humaine qu'ils t'aiment et t'adorent. Ni la pénitence, ni les aumônes, ni les Védas, ni le sacrifice ne valent un seul de tes regards. Tu es la vérité. Conduis-nous à la lutte, au combat, à la mort. Où que ce soit, nous te suivrons !

Sourians et ravis, les disciples se pressaient autour de Krishna en disant :

— Comment ne l'avons-nous pas vu plus tôt ? C'est Mahadéva lui-même qui parle en toi.

Il répondit :

— Vos yeux n'étaient pas ouverts. Je vous ai donné le grand secret. Ne le dites qu'à ceux qui peuvent le comprendre. Vous êtes mes élus ; vous voyez le but ; la foule ne voit qu'un bout du chemin. Et maintenant allons prêcher au peuple la voie du salut.

VI. — LE TRIOMPHE ET LA MORT.

Après avoir instruit ses disciples sur le mont Mérou, Krishna se rendit avec eux sur les bords de la Djamouna et du Gange, afin de convertir le peuple. Il entrait dans les cabanes et s'arrêtait dans les villes. Le soir, aux abords des villages, la foule se groupait autour de lui. Ce qu'il prêchait avant tout au peuple, c'était la charité envers le prochain. « Les maux dont nous affligeons notre prochain, disait-il, nous poursuivent ainsi que notre ombre suit notre corps. — Les œuvres qui ont pour principe l'amour du semblable sont celles qui doivent être ambitionnées par le juste, car ce seront celles

(1) *Bhagavadgita*, liv. IV. Traduction d'Émile Burnouf. Cf. Schlegel et Wilkins.

qui pèseront le plus dans la balance céleste. — Si tu fréquentes les bons, tes exemples seront inutiles ; ne crains pas de vivre parmi les méchans pour les ramener au bien. — L'homme vertueux est semblable au multipliant gigantesque dont l'ombrage bienfaisant donne aux plantes qui l'entourent la fraîcheur de la vie. » Parfois Krishna, dont l'âme débordait maintenant d'un parfum d'amour, parlait de l'abnégation et du sacrifice d'une voix suave et en images séduisantes : « De même que la terre supporte ceux qui la foulent aux pieds et lui déchirent le sein en le labourant, de même nous devons rendre le bien pour le mal. — L'honnête homme doit tomber sous les coups des méchans, comme l'arbre sandal, qui, lorsqu'on l'abat, parfume la hache qui l'a frappé. » Lorsque les demi-savans, les incrédules ou les orgueilleux lui demandaient de leur expliquer la nature de Dieu, il répondait par des sentences comme celles-ci : « La science de l'homme n'est que vanité ; toutes ses bonnes actions sont illusoires quand il ne sait pas les rapporter à Dieu. — Celui qui est humble de cœur et d'esprit est aimé de Dieu ; il n'a pas besoin d'autre chose. — L'infini et l'espace peuvent seuls comprendre l'infini ; Dieu seul peut comprendre Dieu. »

Ce n'étaient pas les seules choses nouvelles de son enseignement. Il ravissait, il entraînait la foule surtout, par ce qu'il disait du Dieu vivant, de Vishnou. Il enseignait que le maître de l'univers s'était incarné déjà plus d'une fois parmi les hommes. Il avait paru successivement dans les sept rishis, dans Vyasa et dans Vasichta. Il paraîtrait encore. Mais Vishnou, au dire de Krishna, se plaisait quelquefois à parler par la bouche des humbles, dans un mendiant, dans une femme repentante, dans un petit enfant. Il racontait au peuple la parabole du pauvre pêcheur Dourga, qui avait rencontré un petit enfant mourant de faim sous un tamarinier. Le bon Dourga, quoique ployé sous la misère et chargé d'une nombreuse famille qu'il ne savait comment nourrir, fut ému de pitié pour le petit enfant et l'emmena chez lui. Or, le soleil s'était couché, la lune montait sur le Gange, la famille avait prononcé la prière du soir, et le petit enfant murmura à mi-voix : « Le fruit du cataca purifie l'eau ; ainsi les bienfaits purifient l'âme. Prends tes filets, Dourga ; ta barque flotte sur le Gange. » Dourga jeta ses filets, et ils ployèrent sous le nombre des poissons. L'enfant avait disparu. Ainsi, disait Krishna, quand l'homme oublie sa propre misère pour celle des autres, Vishnou se manifeste et le rend heureux dans son cœur. Par de tels exemples, Krishna prêchait le culte de Vishnou. Chacun était émerveillé de trouver Dieu si près de son cœur, quand parlait le fils de Dévaki.

La renommée du prophète du mont Mérou se répandit en Inde. Les pâtres qui l'avaient vu grandir et avaient assisté à ses pre-

miers exploits ne pouvaient croire que ce saint personnage fût le héros impétueux qu'ils avaient connu. Le vieux Nanda était mort. Mais ses deux filles, Sarasvati et Nichdali, que Krishna aimait, vivaient encore. Diverse avait été leur destinée. Sarasvati, irritée du départ de Krishna, avait cherché l'oubli dans le mariage. Elle était devenue la femme d'un homme de caste noble, qui l'avait prise pour sa beauté. Mais ensuite il l'avait répudiée et vendue à un vayçia ou marchand. Sarasvati avait quitté par mépris cet homme pour devenir une femme de mauvaise vie. Puis, un jour, désolée dans son cœur, prise de remords et de dégoût, elle revint à son pays et alla trouver secrètement sa sœur Nichdali. Celle-ci, pensant toujours à Krishna, comme s'il était présent, ne s'était point mariée et vivait auprès d'un frère comme servante. Sarasvati lui ayant conté ses infortunes et sa honte, Nichdali lui répondit :

— Ma pauvre sœur! je te pardonne, mais mon frère ne te pardonnera pas. Krishna seul pourrait te sauver.

Une flamme brilla dans les yeux éteints de Sarasvati.

— Krishna! dit-elle; qu'est-il devenu?

— Un saint, un grand prophète. Il prêche sur les bords du Gange.

— Allons le trouver! dit Sarasvati. — Et les deux sœurs se mirent en route, l'une flétrie par les passions, l'autre embaumée d'innocence, — et cependant toutes deux consumées d'un même amour.

Krishna était en train d'enseigner sa doctrine aux guerriers ou kchatryas. Car tour à tour il entreprenait les brahmanes, les hommes de la caste militaire et le peuple. Aux brahmanes, il expliquait avec le calme de l'âge mûr les vérités profondes de la science divine; devant les rajas, il célébrait les vertus guerrières et familiales avec le feu de la jeunesse; au peuple, il parlait, avec la simplicité de l'enfance, de charité, de résignation et d'espérance. Krishna était assis à la table d'un festin chez un chef renommé, lorsque deux femmes demandèrent à être présentées au prophète. On les laissa entrer à cause de leur costume de pénitentes. Sarasvati et Nichdali allèrent se prosterner aux pieds de Krishna. Sarasvati s'écria en versant un torrent de larmes :

— Depuis que tu nous a quittées, j'ai passé ma vie dans l'erreur et le péché; mais, si tu le veux, Krishna, tu peux me sauver!..

Nichdali ajouta :

— Oh! Krishna, quand je t'ai vu autrefois, j'ai su que je t'aimais pour toujours; maintenant que je te retrouve dans ta gloire, je sais que tu es le fils de Mahadéva!

Et toutes les deux embrassèrent ses pieds. Les rajas dirent :

— Pourquoi, saint rishi, laisses-tu ces femmes du peuple t'insulter par leurs paroles insensées?

Krishna leur répondit :

— Laissez les épancher leur cœur; elles valent mieux que vous. Car celle-ci a la foi et celle-là l'amour. Sarasvati la pécheresse est sauvée dès à présent parce qu'elle a cru en moi, et Nichdali, dans son silence, a plus aimé la vérité que vous par tous vos cris. Sachez donc que ma mère radieuse, qui vit dans le soleil de Mahadéva, lui enseignera les mystères de l'amour éternel, quand vous tous serez encore plongés dans les ténèbres des vies inférieures.

A partir de ce jour, Sarasvati et Nichdali s'attachèrent aux pas de Krishna et le suivirent avec ses disciples. Inspirées par lui, elles enseignèrent les autres femmes.

Kansa régnait toujours à Madoura. Depuis le meurtre du vieux Vasichta, le roi n'avait pas trouvé de paix sur son trône. La prophétie de l'anachorète s'était réalisée : le fils de Dévaki était vivant! Le roi l'avait vu, et devant son regard il avait senti se fondre sa force et sa royauté. Il tremblait pour sa vie comme une feuille sèche, et souvent, malgré ses gardes, il se retournait brusquement, s'attendant à voir le jeune héros, terrible et radieux, debout sous sa porte. — De son côté, Nysoumba, roulée sur sa couche, au fond du gynécée, songeait à ses pouvoirs perdus. Lorsqu'elle apprit que Krishna, devenu prophète, prêchait sur les bords du Gange, elle persuada au roi d'envoyer contre lui une troupe de soldats et de l'amener garotté. Quand Krishna les aperçut, il sourit et leur dit :

— Je sais qui vous êtes et pourquoi vous venez. Je suis prêt à vous suivre auprès de votre roi; mais, avant, laissez-moi vous parler du roi du ciel, qui est le mien.

Et il commença à parler de Mahadéva, de sa splendeur et de ses manifestations. Quand il eut fini, les soldats rendirent leurs armes à Krishna en disant :

— Nous ne t'emmènerons pas prisonnier auprès de notre roi, mais nous te suivrons chez le tien.

Et ils restèrent auprès de lui. Kansa, ayant appris cela, fut fort effrayé. Nysoumba lui dit :

— Envoie les premiers du royaume.

Ainsi fut fait. Ils allèrent dans la ville où Krishna enseignait. Ils avaient promis de ne pas l'écouter. Mais quand ils virent l'éclat de son regard, la majesté de son maintien et le respect que lui témoignait la foule, ils ne purent s'empêcher de l'entendre. Krishna leur parla de la servitude intérieure de ceux qui font le mal et de la liberté céleste de ceux qui font le bien. Les kchatryas furent pleins de joie et de surprise, car ils se sentirent comme délivrés d'un poids énorme.

— En vérité, tu es un grand magicien, dirent-ils. Car nous avions

juré de te mener au roi avec des chaînes de fer ; mais il nous est impossible de le faire, puisque tu nous as délivrés des nôtres.

Ils s'en retournèrent auprès de Kansa et lui dirent :

— Nous ne pouvons t'amener cet homme. C'est un trop grand prophète, et tu n'as rien à craindre de lui.

Le roi, voyant que tout était inutile, fit tripler ses gardes et mettre des chaînes de fer à toutes les portes de son palais. Un jour cependant, il entendit un grand bruit dans la ville, des cris de joie et de triomphe. Les gardes vinrent lui dire : « C'est Krishna qui entre dans Madoura. Le peuple enfonce les portes, il brise les chaînes de fer. » Kansa voulut s'enfuir. Les gardes mêmes l'obligèrent à rester sur son trône.

En effet, Krishna, suivi de ses disciples et d'un grand nombre d'anachorètes, faisait son entrée dans Madoura, pavoisée d'étendards, au milieu d'une multitude entassée d'hommes qui ressemblait à une mer agitée par le vent. Il entrait sous une pluie de guirlandes et de fleurs. Tous l'acclamaient. Devant les temples, les brahmanes se tenaient groupés sous les bananiers sacrés pour saluer le fils de Dévaki, le vainqueur du serpent, le héros du mont Mérou, mais surtout le divin prophète de Vishnou. Suivi d'un brillant cortège et salué comme un libérateur par le peuple et les kchatryas, Krishna se présenta devant le roi et la reine.

— Tu n'as régné que par la violence et le mal, dit Krishna à Kansa, et tu as mérité mille morts, parce que tu as tué le saint vieillard Vasichta. Pourtant tu ne mourras pas encore. Je veux prouver au monde que ce n'est pas en les tuant qu'on triomphe de ses ennemis vaincus, mais en leur pardonnant.

— Mauvais magicien ! dit Kansa, tu m'as volé ma couronne et mon royaume. Achève-moi.

— Tu parles comme un insensé, dit Krishna. Car, si tu mourais dans ton état de déraison, d'endurcissement et de crime, tu serais irrévocablement perdu dans l'autre vie. Si, au contraire, tu commences à comprendre ta folie et à te repentir dans celle-ci, ton châtiment sera moindre dans l'autre, et, par l'entremise des purs esprits, Mahadéva te sauvera un jour.

Nysoumba, penchée à l'oreille du roi, murmura :

— Insensé ! profite de la folie de son orgueil. Tant qu'on est vivant, il reste l'espoir de la vengeance.

Krishna comprit ce qu'elle avait dit sans l'avoir entendu. Il lui jeta un regard sévère, de pitié pénétrante :

— Ah ! malheureuse ! toujours ton poison. Corruptrice, magicienne noire, tu n'as plus dans ton cœur que le venin des serpens. Extirpe-le, ou un jour je serai forcé d'écraser ta tête. Et

maintenant tu iras avec le roi dans un lieu de pénitence pour expier tes crimes sous la surveillance des brahmanes.

Or, après ces événemens, Krishna, avec le consentement des grands du royaume et du peuple, consacra Ardjouna, son disciple, le plus illustre descendant de la race solaire, comme roi de Madoura. Il donna l'autorité suprême aux brahmanes, qui devinrent les instituteurs des rois. Lui-même demeura le chef des anachorètes, qui formèrent le conseil supérieur des brahmanes. Afin de soustraire ce conseil aux persécutions, il fit bâtir pour eux et pour lui une ville forte au milieu des montagnes, défendue par une haute enceinte et par une population choisie. Elle s'appelait Dwarka. Au centre de cette ville se trouvait le temple des initiés, dont la partie la plus importante était souterrainement cachée (1).

Cependant, lorsque les rois du culte lunaire apprirent qu'un roi du culte solaire était remonté sur le trône de Madoura et que les brahmanes, par lui, allaient devenir les maîtres de l'Inde, ils firent entre eux une ligue puissante pour le renverser. Ardjouna, de son côté, groupa autour de lui tous les rois du culte solaire de la tradition blanche, aryenne, védique. Du fond du temple de Dwarka, Krishna les suivait, les dirigeait. Les deux armées se trouvaient en présence, et la bataille décisive était imminente. Cependant Ardjouna, n'ayant plus son maître auprès de lui, sentait son esprit se troubler et faiblir son courage. Un matin, au point du jour, Krishna apparut devant la tente du roi, son disciple :

— Pourquoi, dit sévèrement le maître, n'as-tu pas commencé le combat qui doit décider si les fils du soleil ou les fils de la lune vont régner sur la terre ?

— Sans toi je ne le puis, dit Ardjouna. Regarde ces deux armées immenses et ces multitudes qui vont s'entre-tuer.

De l'éminence où ils étaient placés, le seigneur des esprits et le

(1) Le *Vishnou-pourana*, liv. v, ch. XXII et XXX, parle en termes assez transparens de cette ville : « Krishna résolut donc de construire une citadelle où la tribu d'Yadou trouverait un refuge assuré, et qui serait telle que les femmes mêmes pourraient la défendre. La ville de Dwarka était défendue par des remparts élevés, embellie par des jardins et des réservoirs et aussi splendide qu'Amaravati, la cité d'Indra. » Dans cette ville, il planta l'arbre de Parijata, « dont l'odeur suave embaume au loin la terre. Tous ceux qui en approchaient se trouvaient en mesure de se ressouvenir de leur existence antérieure. » Cet arbre est évidemment le symbole de la science divine et de l'initiation, le même que nous retrouvons dans la tradition chaldéenne et qui passa de là dans la genèse hébraïque. Après la mort de Krishna, la ville est submergée, l'arbre remonte au ciel, mais le temple reste. Si tout cela a un sens historique, cela veut dire, pour qui connaît le langage ultrasymbolique et prudent des Indous, qu'un tyran quelconque fit raser la ville, et que l'initiation devint de plus en plus secrète.

roi de Madoura contemplèrent les deux armées innombrables, rangées en ordre, l'une en face de l'autre. On y voyait briller les cottes de mailles dorées des chefs; des milliers de fantassins, de chevaux et d'éléphans attendaient le signal du combat. A ce moment, le chef de l'armée ennemie, le plus vieux des Kouravas, souffla dans sa conque marine, dans la grande conque dont le son ressemblait au rugissement d'un lion. A ce bruit, on entendit tout à coup sur le vaste champ de bataille des hennissemens de chevaux, un bruit confus d'armes, de tambours et de trompettes, — et ce fut une grande rumeur. Ardjouna n'avait plus qu'à monter sur son char traîné par des chevaux blancs et à souffler dans sa conque d'un bleu céleste pour donner le signal du combat aux fils du soleil. Mais voici que le roi fut submergé de pitié et dit, très abattu :

— En voyant cette multitude en venir aux mains, je sens tomber mes membres; ma bouche se dessèche, mon corps tremble, mes cheveux se dressent sur ma tête, ma peau brûle, mon esprit tourbillonne. Je vois de mauvais augures. Aucun bien ne peut venir de ce massacre. Que ferons-nous avec des royaumes, des plaisirs, et même avec la vie? Ceux-là mêmes pour lesquels nous désirons des royaumes, des plaisirs, des joies, sont debout là pour se battre, oubliant leur vie et leurs biens. Précepteurs, pères, fils, grands-pères, oncles, petits-fils, parens, vont s'entre-égorger. Je n'ai pas envie de les tuer pour régner sur les trois mondes, mais bien moins encore pour régner sur cette terre. Quel plaisir éprouverais-je à tuer mes ennemis? Les félons morts, le péché retombera sur nous.

— Comment t'a-t-il saisi, dit Krishna, ce fléau de la peur, indigne du sage, source d'infâmie qui nous chasse du ciel? Ne sois pas efféminé. Debout!

Mais Ardjouna, accablé de découragement, s'assit en silence et dit :

— Je ne combattrai pas.

Alors Krishna, le roi des esprits, reprit avec un léger sourire :

— O Ardjouna! je t'ai appelé le roi du sommeil pour que ton esprit veille toujours. Mais ton esprit s'est endormi, et ton corps a vaincu ton âme. Tu pleures sur ceux qu'on ne devrait pas pleurer, et tes paroles sont dépourvues de sagesse. Les hommes instruits ne se lamentent ni sur les vivans ni sur les morts. Moi et toi et ces commandeurs d'hommes, nous avons toujours existé et nous ne cesserons jamais d'être à l'avenir. De même que dans ce corps l'âme éprouve l'enfance, la jeunesse, la vieillesse, de même elle l'éprouvera en d'autres corps. Un homme de discernement ne s'en trouble pas. Fils de Bharat! supporte la peine et le plaisir d'une

âme égale. Ceux qu'ils n'atteignent plus méritent l'immortalité. Ceux qui voient l'essence réelle voient l'éternelle vérité qui domine l'âme et le corps. Sache-le donc, ce qui traverse toutes les choses est au-dessus de la destruction. Personne ne peut détruire l'Inépuisable. Tous ces corps ne dureront pas, tu le sais. Mais les voyans savent aussi que l'âme incarnée est éternelle, indestructible et infinie. C'est pourquoi, va combattre, descendant de Bharat! Ceux qui croient que l'âme peut tuer ou qu'elle est tuée se trompent également. Elle ne tue ni n'est tuée. Elle n'est pas née et ne meurt pas, et ne peut pas perdre cet être qu'elle a toujours eu. Comme une personne rejette de vieux habits pour en prendre de nouveaux, ainsi l'âme incarnée rejette son corps pour en prendre d'autres. Ni l'épée ne la tranche, ni le feu ne la brûle, ni l'eau ne la mouille, ni l'air ne la sèche. Elle est imperméable et incombustible. Durable, ferme, éternelle, elle traverse tout. Tu ne devrais donc t'inquiéter ni de la naissance, ni de la mort, ô Ardjouna! Car, pour celui qui naît, la mort est certaine; et, pour celui qui meurt, la naissance. Regarde ton devoir sans broncher; car, pour un kchatrya, il n'y a rien de mieux qu'un juste combat. Heureux les guerriers qui trouvent la bataille comme une porte ouverte sur le ciel! Mais si tu ne veux pas combattre ce juste combat, tu tomberas dans le péché, abandonnant ton devoir et ta renommée. Tous les êtres parleront de ton infamie éternelle, et l'infamie est pire que la mort pour celui qui a été honoré (1).

A ces paroles du maître, Ardjouna fut saisi de honte et sentit rebondir son sang royal avec son courage. Il s'élança sur son char et donna le signal du combat. Alors Krishna dit adieu à son disciple et quitta le champ de bataille, car il était sûr de la victoire des fils du soleil.

Cependant Krishna avait compris que, pour faire accepter sa religion des vaincus, il fallait remporter sur leur âme une dernière victoire plus difficile que celle des armes. De même que le saint Vasichta était mort percé d'une flèche pour révéler la vérité suprême à Krishna, de même Krishna devait mourir volontairement sous les traits de son ennemi mortel, pour implanter jusque dans le cœur de ses adversaires la foi qu'il avait prêchée à ses disciples et au monde. Il savait que l'ancien roi de Madoura, loin de faire pénitence, s'était réfugié chez son beau-père Kalayéni, le roi des serpens. Sa haine, toujours excitée par Nysoumba, le faisait suivre par des espions, guettant l'heure propice pour le frapper. Or Krishna

(1) Début du *Bhagavadgita*.

sentait que sa mission était terminée et ne demandait, pour être accomplie, que le sceau suprême du sacrifice. Il cessa donc d'éviter et de paralyser son ennemi par la puissance de sa volonté. Il savait que, s'il cessait de se défendre par cette force occulte, le coup longtemps médité viendrait le frapper dans l'ombre. Mais le fils de Dévaki voulait mourir loin des hommes, dans les solitudes de l'Himavat. Là, il se sentirait plus près de sa mère radieuse, du vieillard sublime et du soleil de Mahadéva.

Krishna partit donc pour un ermitage qui se trouvait dans un lieu sauvage et désolé, au pied des hautes cimes de l'Himavat. Aucun de ses disciples n'avait pénétré son dessein. Seules Sarasvati et Nichdali le lurent dans les yeux du maître par la divination qui est dans la femme et dans l'amour. Quand Sarasvati comprit qu'il voulait mourir, elle se jeta à ses pieds, les embrassa avec fureur et s'écria :

— Maître! ne nous quitte pas!

Nichdali le regarda et lui dit simplement :

— Je sais où tu vas. Si nous t'avons aimé, laisse-nous te suivre!

Krishna répondit :

— Dans mon ciel, il ne sera rien refusé à l'amour. Venez!

Après un long voyage, le prophète et les saintes femmes atteignirent des cabanes groupées autour d'un grand cèdre dénudé, sur une montagne jaunâtre et rocheuse. D'un côté, les immenses dômes de neige de l'Himavat; de l'autre, dans la profondeur, un dédale de montagnes; au loin, la plaine, l'Inde perdue comme un songe dans une brume dorée. Dans cet ermitage vivaient quelques pénitens en vêtemens d'écorce, aux cheveux tordus en gerbe, la barbe longue et le poil non taillé, sur un corps tout souillé de fange et de poussière, avec des membres desséchés par le souffle du vent et la chaleur du soleil. Quelques-uns n'avaient qu'une peau sèche sur un squelette aride. En voyant ce lieu triste, Sarasvati s'écria :

— La terre est loin et le ciel est muet. Seigneur, pourquoi nous as-tu conduit dans ce désert abandonné de Dieu et des hommes?

— Prie, répondit Krishna, si tu veux que la terre se rapproche et que le ciel te parle.

— Avec toi le ciel est toujours présent, dit Nichdali; mais pourquoi le ciel veut-il nous quitter?

— Il faut, dit Krishna, que le fils de Mahadéva meure percé d'une flèche pour que le monde croie à sa parole.

— Explique-nous ce mystère.

— Vous le comprendrez après ma mort. Prions.

Pendant sept jours, ils firent les prières et les ablutions. Souvent le visage de Krishna se transfigurait et paraissait comme rayon-

nant. Le septième jour, vers le coucher du soleil, les deux femmes virent des archers monter vers l'ermitage.

— Voici les archers de Kansa qui te cherchent, dit Sarasvati; maître, défends-toi !

Mais Krishna, à genoux près du cèdre, ne sortait pas de sa prière. Les archers vinrent; ils regardèrent les femmes et les pénitens. C'étaient de rudes soldats, à faces jaunes et noires. En voyant la figure extatique du saint, ils restèrent interdits. D'abord, ils essayèrent de le tirer de son extase en lui adressant des questions, en l'injuriant et en lui jetant des pierres. Mais rien ne put le faire sortir de son immobilité. Alors, ils se jetèrent sur lui et le lièrent au tronc du cèdre. Krishna se laissa faire comme dans un rêve. Puis, les archers, se plaçant à distance, se mirent à tirer sur lui en s'excitant les uns les autres. A la première flèche qui le transperça, le sang jaillit, et Krishna s'écria : « Vasichta, les fils du soleil sont victorieux ! » Quand la seconde flèche vibra dans sa chair, il dit : « Ma mère radieuse, que ceux qui m'aiment entrent avec moi dans ta lumière ! » A la troisième, il dit seulement : « Mahadéva ! » Et puis, avec le nom de Brahma, il rendit l'esprit.

Le soleil s'était couché. Il s'éleva un grand vent, une tempête de neige descendit de l'Himavat et s'abattit sur la terre. Le ciel se voila. Un tourbillon noir balaya les montagnes. Effrayés de ce qu'ils avaient fait, les meurtriers s'enfuirent, et les deux femmes, glacées d'épouvante, roulèrent évanouies sur le sol comme sous une pluie de sang.

Le corps de Krishna fut brûlé par ses disciples dans la ville sainte de Dwarka. Sarasvati et Nichdali se jetèrent dans le bûcher pour rejoindre leur maître, et la foule crut apercevoir le fils de Mahadéva sortir des flammes avec un corps de lumière, entraînant ses deux épouses. Après cela, une grande partie de l'Inde adopta le culte de Vishnou, qui conciliait les cultes solaires et lunaires dans la religion de Brahma.

VII. — CONCLUSION.

Telle est la légende de Krishna reconstituée dans son ensemble organique et replacée dans la perspective de l'histoire.

Elle jette une vive lumière sur les origines du brahmanisme. Certes, il est impossible d'établir par des documens positifs que derrière le mythe de Krishna se cache un personnage réel. Le triple voile qui recouvre l'éclosion de toutes les religions orientales est plus épais en Inde qu'ailleurs. Car les brahmanes, maîtres absolus de la société indoue, uniques détenteurs de ses traditions, les ont souvent modelées et remaniées dans le cours des âges. Mais il est

juste d'ajouter qu'ils en ont fidèlement conservé tous les élémens, et que, si leur doctrine sacrée s'est développée avec les siècles, son centre ne s'est jamais déplacé. Nous ne saurions donc, comme le font la plupart des savans européens, expliquer une figure comme celle de Krishna en disant : C'est un conte de nourrice plaqué sur un mythe solaire, avec une fantaisie philosophique brochée sur le tout. Ce n'est pas ainsi, croyons-nous, que se fonde une religion qui dure des milliers d'années, enfante une poésie merveilleuse, plusieurs grandes philosophies, résiste à l'attaque formidable du bouddhisme (1), aux invasions mongoles, mahométanes, à la conquête anglaise, et conserve jusque dans sa décadence profonde le sentiment de son immémoriale et haute origine. Non ; il y a toujours un grand homme à l'origine d'une grande institution. Considérant le rôle dominant du personnage de Krishna dans la tradition épique et religieuse, ses côtés humains d'une part et de l'autre son identification constante avec Dieu manifesté ou Vishnou, force nous est de croire qu'il fut le créateur du culte vishnouïte, qui donna au brahmanisme sa force et son prestige. Il est donc logique d'admettre qu'au milieu du chaos religieux et social que créait dans l'Inde primitive l'envahissement des cultes naturalistes et passionnels parut un réformateur lumineux, qui renouvela la pure doctrine aryenne par l'idée de la trinité et du verbe divin manifesté, qui mit le sceau à son œuvre par le sacrifice de sa vie, et donna ainsi à l'Inde son âme religieuse, son moule national et son organisation définitive.

L'importance de Krishna nous paraîtra plus grande encore et d'un caractère vraiment universel, si nous remarquons que sa doctrine renferme deux idées mères, deux principes organisateurs des religions et de la philosophie ésotérique. J'entends la doctrine organique de l'immortalité de l'âme ou des existences progressives par la réincarnation, et celle correspondante de la trinité ou du verbe divin révélé dans l'homme. Je n'ai fait qu'indiquer plus haut (2) la portée philosophique de cette conception centrale, qui, bien comprise, a sa répercussion animatrice dans tous les domaines de la science, de l'art et de la vie. Je dois me borner, pour conclure, à une remarque historique. L'idée que Dieu, la Vérité, la Beauté et la Bonté infinies se révèlent dans l'homme conscient avec un pouvoir rédempteur qui rejaillit jusqu'aux profondeurs du ciel par la force de l'amour et du sacrifice, cette idée féconde entre toutes apparaît pour la première fois en Krishna. Elle se personnifie au moment où, sortant de sa jeunesse aryenne, l'humanité va s'enfoncer de plus en plus dans le culte de la matière. Krishna lui révèle l'idée du

(1) Voyez notre étude sur *la Légende du Bouddha*, dans la *Revue* du 1er août 1885.
(2) Voir la note sur Dévaki à propos de la vision de Krishna.

verbe divin; elle ne l'oubliera plus. Elle aura d'autant plus soif de rédempteurs et de fils de Dieu, qu'elle sentira plus profondément sa déchéance. Après Krishna, il y a comme une puissante irradiation du verbe solaire à travers les temples d'Asie, d'Afrique et d'Europe. En Perse, c'est Mithras, le réconciliateur du lumineux Ormuzd et du sombre Ahrimane; en Égypte, c'est Horus, le fils d'Osiris et d'Isis; en Grèce, c'est Apollon, le dieu du soleil et de la lyre, c'est Dionysos, le ressusciteur des âmes. Partout le dieu solaire est un dieu médiateur, et la lumière est aussi la parole de vie. N'est-ce pas d'elle aussi que jaillit l'idée messianique? Quoi qu'il en soit, c'est par Krishna que cette idée entra dans le monde antique; c'est par Jésus qu'elle rayonnera sur toute la terre.

Nous n'entreprendrons pas de montrer, même sommairement, comment la doctrine du ternaire divin se relie à celle de l'âme et de son évolution, comment et pourquoi elles se supposent et se complètent réciproquement. Disons seulement que leur point de contact forme le centre vital, le foyer lumineux de la doctrine ésotérique. A ne considérer les grandes religions de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et de la Judée que par le dehors, on ne voit que discorde, superstition, chaos. Mais sondez les symboles, interrogez les mystères, cherchez la doctrine mère des fondateurs et des prophètes,— et l'harmonie se fera dans la lumière. Par des routes très diverses et souvent tortueuses, on aboutira au même point, en sorte que pénétrer dans l'arcane de l'une de ces religions, c'est aussi pénétrer dans ceux des autres. Alors un phénomène étrange se produit. Peu à peu, mais dans une sphère grandissante, on voit reluire la doctrine des initiés au centre des religions, comme un soleil débrouillant sa nébuleuse. Chaque religion apparaît comme une planète différente. Avec chacune d'elles, nous changeons d'atmosphère et d'orientation céleste, mais c'est toujours le même soleil qui nous éclaire. L'Inde, la grande songeuse, nous plonge avec elle dans le rêve de l'éternité. L'Égypte grandiose, austère comme la mort, nous invite au voyage d'outre-tombe. La Grèce enchanteuse nous entraîne aux fêtes magiques de la vie et donne à ses mystères la séduction de ses formes tour à tour charmantes ou terribles, de son âme toujours passionnée. Pythagore enfin formule scientifiquement la doctrine ésotérique, lui donne l'expression la plus complète peut-être et la plus solide qu'elle eût jamais; Platon et les Alexandrins ne furent que ses vulgarisateurs. Nous venons de remonter jusqu'à sa source dans les jongles du Gange et les solitudes de l'Himalaya.

ÉDOUARD SCHURÉ.

L'INSTRUCTION SECONDAIRE

A

LA CAMPAGNE

Les impressions reçues pendant l'enfance, toujours les plus vivaces, ont une telle influence sur la direction de l'homme au début de la carrière que rien ne commande davantage l'attention. Les sujets dont il est préférable d'entretenir la jeunesse et la manière de les enseigner s'imposent aux plus graves méditations, car ce qui est en jeu, c'est l'élévation ou l'abaissement de l'élite de la société. Quinze ans et plus ont passé depuis le jour où, dénonçant les fautes des systèmes d'enseignement, nous voulûmes démontrer les avantages des méthodes naturelles (1). L'esprit de nombreux lecteurs sembla touché; mais, bientôt vint l'oubli. Pour qu'une vérité se répande, il ne suffit pas de l'exprimer; pour que d'un grand intérêt public la notion se propage, il ne suffit pas de le signaler, même de prouver cet intérêt. On sait avec quelle froideur furent accueillies dans le siècle dernier, comme dans le siècle actuel, les préceptes des philosophes réclamant l'instruction que prescrit la loi de nature. Des moyens d'action sont nécessaires pour le triomphe des meilleures causes, et ces moyens ne sont guère le partage des hommes dont la vie s'écoule dans l'étude, dans l'effort pour réaliser quelque progrès, dans le rêve d'améliorer l'état social et de concourir à la grandeur

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 octobre 1871, l'*Instruction générale en France, l'Observation et l'Expérience*, et l'édition de Toulouse, 1872.

de la patrie. L'indifférence pour les choses les plus sérieuses qui règne dans notre pays d'une manière si générale, la soumission aux règles établies qui dispense de préoccupations plus ou moins lourdes, l'antipathie que suscite l'idée de certains changemens capables d'affecter des intérêts mesquins ou des goûts particuliers, les colères que soulèvent les transformations les mieux justifiées et les plus fécondes étouffent promptement toute velléité d'écouter la voix de la raison. C'était en 1871, la France venait de traverser des jours qui compteront parmi les plus malheureux de son histoire. La nation paraissait découvrir qu'à l'étranger le savoir était plus répandu que dans notre société; on ne craignait même pas d'attribuer nos défaites sur les champs de bataille à la solidité de l'instruction classique de nos ennemis, c'était excessif; néanmoins, l'heure ne se montrait-elle pas propice pour captiver les amis du progrès? Sous l'inspiration d'un sentiment d'amertume et mû par l'espoir d'un noble réveil, nous faisions un appel pour qu'on accoutumât la jeunesse à puiser dans l'observation les règles de toute conduite : observation et expérience! Paroles emportées par le vent; idées naguère inconnues quand il fallait arrêter les programmes de l'enseignement; plus encore, termes presque incompris. Le fait est rappelé sans la moindre intention de reproche. Les conditions où se distribue l'enseignement de la jeunesse dans des édifices perdus au milieu des habitations des grandes villes rendent bien difficile, peut-être impossible, tout changement notable dans la tenue des classes. Aussi est-ce à changer ces conditions que tend notre pensée.

Il s'agirait de transporter hors des villes collèges et lycées, de les installer à la campagne, dans des sites choisis. Autant il est indispensable que les écoles supérieures se trouvent au plus grand foyer de lumière, là où l'activité intellectuelle se déploie sous toutes les formes, autant il serait essentiel que les établissemens d'instruction secondaire fussent placés dans les lieux les plus paisibles. Par les hasards de la vie, ne pouvant avoir d'autre préoccupation que celle du bien général, faisant, pour quelques jours, trêve à d'autres pensées, nous venons plaider une cause immense par les conséquences. Si, après notre défense, la cause n'est pas gagnée devant l'opinion publique, elle n'en restera pas moins bonne; seul, le talent aura manqué pour la faire réussir.

I.

A contempler la société, on éprouve un chagrin : l'indifférence règne en grande maîtresse. Dans le monde qu'on dit le plus éclairé, voit-on les pères de famille s'inquiéter des matières de l'enseignement, rechercher si telle catégorie d'études doit rendre plus de ser-

vices qu'une autre? C'est au moins assez rare. Chacun, pleinement satisfait de l'instruction qu'il a reçue, se croit un homme accompli, en possession de tout ce qu'il importe de savoir. C'est comme par aventure que se manifeste le regret d'être privé de certaines connaissances, — peut-être d'ignorer l'anglais ou l'allemand; cela ne va guère plus loin. Avec quel dédain des gens qui se trouvent suffisamment instruits ne parlent-ils pas d'études, de travaux, de recherches dont ils ne comprennent nullement la portée! Ce n'est pas eux qui voudraient en apprendre la moindre chose. On connaît le rire saccadé qui accompagne d'ordinaire de semblables déclarations. Serait-il donc inutile de préparer la jeunesse à concevoir l'idée de la valeur que présentent les différens travaux dans les sociétés civilisées? Dans le monde où l'on n'a pas besoin de se préoccuper d'une carrière pour les jeunes gens, les pères de famille désirent naturellement que leurs fils reçoivent, sans trop de fatigue, une instruction distinguée. Quelle sera cette instruction? Inutile d'y penser; c'est l'affaire de l'état. Ailleurs, on entrevoit, pour la sortie du collège, l'admission dans une grande école du gouvernement, l'entrée dans l'administration, l'accès dans les affaires; ce qu'il faut, c'est le savoir nécessaire pour obtenir le baccalauréat. Dans les familles, qui donc prendra souci du programme scolaire? Un jeune homme doit être bachelier : qu'on le prépare à devenir bachelier. On n'en demande pas davantage. Les philosophes mûris par l'étude, amoureux de tous les progrès, et ainsi plus que d'autres aptes à comprendre l'intérêt, la valeur, l'importance plus ou moins considérable des différens sujets qui peuvent entrer dans l'instruction secondaire, sont en nombre restreint; on ne juge pas nécessaire de compter avec leur sentiment.

Longtemps il semblait tout simple de donner pareille instruction aux hommes qui seraient appelés aux occupations les plus diverses. Aujourd'hui, on en vient à une meilleure appréciation des exigences de chaque situation. Dans certains milieux où les jeunes gens se destinent au commerce, aux affaires, à l'industrie, on répète volontiers : A quoi donc pourra servir à mon fils d'apprendre le grec et le latin? Dans ce sens, avec lenteur, l'opinion publique s'est accentuée. Le premier, un chef d'institution, Prosper Goubaud, se montra frappé d'une réflexion sans cesse renouvelée : il essaya de fonder une école professionnelle. Adopté par la ville de Paris, cet établissement est devenu le collège Chaptal; c'était sans doute insuffisant pour répondre aux tendances contemporaines, et, depuis, à côté du vieil enseignement classique, s'est développé un enseignement secondaire spécial, dont le grec et le latin sont exclus. La nécessité d'être familiarisé avec les principales langues vivantes fait écarter l'étude des langues mortes pour les carrières où l'on ne saurait

en tirer profit; néanmoins, l'instruction ne devant jamais se borner à l'étude des langues, les conditions de l'enseignement scientifique dans tous les cas demeurent absolues.

On ne saurait, en ce moment, trouver bien utile un historique des phases qui se sont succédé dans l'enseignement scientifique des collèges. Il suffira de rappeler quelques incidens. A l'École normale supérieure, les élèves de la section des sciences, après deux années d'études communes, se partageaient pour la dernière année en trois catégories. Les uns adoptaient les sciences mathématiques, les autres les sciences physico-chimiques, les autres les sciences naturelles. Ils étaient libres dans leur choix, l'agrégation pour les jeunes professeurs de lycée répondant à chacune des divisions. En l'année 1858, il y eut parmi les élèves de l'École normale un peu d'entraînement pour les sciences naturelles. Pareille tendance ne fut pas goûtée dans certaines sphères. Vite on décida que l'agrégation des sciences naturelles serait confondue avec l'agrégation des sciences physico-chimiques; — c'en était fait de l'enseignement de l'histoire naturelle dans les lycées. Pendant plus de vingt ans, tout sommeille, on se dispense de donner aux élèves les moindres notions sur les sujets qui touchent d'une façon tout intime l'existence de l'homme, la végétation et le monde animal, le plus simple aperçu des phénomènes de la vie. On put constater une infériorité manifeste des nouvelles générations sur celles qui les avaient précédées.

Dans un temps où les sciences ne cessent d'apporter à l'humanité de nouvelles grandeurs dans l'ordre intellectuel, de nouveaux bienfaits dans l'ordre matériel, il semblait qu'on cherchait à en désintéresser la nation. C'était trop extraordinaire pour qu'on n'en revînt pas un jour à des idées mieux en rapport avec tous les intérêts du pays. A l'école primaire, des membres du corps enseignant s'efforçaient d'introduire quelques élémens d'histoire naturelle. En 1872, le ministre de l'instruction publique, M. Jules Simon, adressait aux proviseurs une circulaire restée fameuse. Le ministre proclamait la nécessité de réformes successives. Il prescrivait dans nos lycées les exercices de gymnastique, l'étude des langues vivantes et de la géographie. Il formulait la volonté d'apprendre aux élèves à beaucoup voir, et déjà recommandait les promenades où l'on fait une herborisation, où l'on visite une usine, un monument historique, un champ de bataille. Dès l'année 1869, d'anciens élèves de l'École polytechnique s'étaient concertés en vue d'une amélioration dans l'enseignement secondaire. L'école Monge dut répondre à cette pensée (1). On allait prendre pour base de

(1) Cette école est dirigée par M. Godard.

l'instruction la langue française et sa littérature, commencer l'étude de la langue latine à une époque plus tardive qu'il n'est en usage dans l'Université, avoir d'une façon régulière des promenades dirigées par un professeur, afin de parcourir les musées, de visiter des manufactures, de reconnaître une carrière ou des points stratégiques. En 1873 s'installait à Paris l'École alsacienne. S'inspirant des vues d'un pédagogue célèbre, Comenius, qui mettait son ardeur à instruire les enfans par la vue des objets plutôt que par les longs discours (1), les fondateurs s'attachaient à favoriser les exercices du corps, à diminuer la longueur des classes par la suppression des devoirs de médiocre utilité; enfin, à charmer les élèves par des excursions à la campagne. De la part des chefs d'établissemens particuliers, cela ne pouvait être que de louables efforts.

On allait enfin comprendre dans les hautes régions l'énormité de certaines lacunes dans l'enseignement. La résolution est prise d'attribuer, dans l'instruction secondaire, une part notable à la science; l'histoire naturelle va reprendre une place. En 1880, les programmes universitaires sont renouvelés, et, en 1885, amendés à quelques égards. Les *leçons de choses :* air, plantes vulgaires, animaux communs, sont pour les plus jeunes écoliers. Sur ces *choses* se fera le silence pendant l'année suivante. Aux élèves de sixième, âgés de onze ans, sont réservés les élémens de zoologie, et à ceux de cinquième, la botanique. Chaque série d'études se trouve donc coupée ou interrompue. Or, la mémoire est fugitive chez les enfans, et même à tout âge s'effacent vite les connaissances qui ne sont pas profondément enracinées. Nous rappelons simplement de quelle manière est réglée, à l'heure présente, la marche de l'instruction scolaire, renonçant à élever des critiques faciles qui seraient justifiées, mais inutiles pour le but que nous désirons poursuivre. De grandes améliorations ne sont réalisables qu'en changeant les conditions de l'enseignement, et c'est à changer ces conditions qu'il importe de montrer les avantages. On ne saurait vraiment, dans l'état actuel, méconnaître les difficultés, même l'impossibilité d'une distribution parfaite des études dans les classes du collège. Les matières de l'enseignement sont nombreuses; par suite des nécessités sociales, elles resteront nombreuses, et les heures de travail ont des limites infranchissables. De là une obligation de recourir, pour diverses études, à d'autres procédés que les procédés qui sont en usage; il s'agit de confondre le plus souvent possible la leçon et la récréation.

(1) Comenius, né à Niwnitz en Moravie le 28 mars 1596, mort le 25 novembre 1671, fut le dernier évêque de la secte des Frères Moraves.

Toutes les fois que des questions analogues, que des intérêts semblables sont, en différens pays, l'objet d'une constante sollicitude et d'importantes résolutions, il est utile de voir comment on a pensé, comment on a exécuté chez les peuples étrangers. Par suite de certains courans, on ne pense pas toujours de même, on n'agit pas partout avec un égal bonheur, souvent il est des comparaisons qui peuvent devenir instructives. Tantôt elles rassurent contre la crainte d'une infériorité, tantôt elles montrent où il y a un progrès à réaliser. Allons-nous en Angleterre, à Eton, à Harrow, à Rugby : en trouvant les élèves installés dans les familles des professeurs, nous pourrons être séduits par les avantages d'une tutelle vigilante ; les programmes ne nous suggèrent l'idée d'aucun emprunt. En Allemagne, un mouvement particulier appelle l'attention. Depuis peu d'années, pour les gymnases, de nouveaux programmes ont été adoptés. Toute trace des vieux erremens n'a pas disparu, l'histoire religieuse conserve une place vraiment excessive, mais à beaucoup d'égards d'immenses améliorations ont été introduites. Après les classes préparatoires pour les enfans de six, de sept, de huit ans, les écoliers commencent l'histoire naturelle, qui ne sera plus abandonnée que sur la fin des cours. La marche ascendante des études des sciences naturelles est réglée d'une façon presque irréprochable. Dans cette Allemagne qu'on suppose toujours hantée par les rêveries philosophiques et fort entichée du système de Kant ou des opinions d'Hegel, la vieille philosophie a été bannie du programme de l'enseignement secondaire. En 1882, dans une circulaire adressée au directeur des établissemens d'instruction, le ministre, M. Gossler, avait déclaré que la philosophie pouvait disparaître à raison de l'impossibilité de l'enseigner sans trop d'obscurité et sans une fatigue intolérable pour les élèves (1).

Ce n'est pas assez de formuler avec plus ou moins de bonheur des programmes d'enseignement, l'application de ces programmes ne sera point également facile, féconde dans tous les milieux. Selon les circonstances, par une pente naturelle parfois irrésistible, des sujets d'étude s'imposeront davantage. Comment donc, en vérité, ne pas soumettre à un sérieux examen les conditions les plus favorables pour instruire la jeunesse? Dans les conflits, dans les luttes qui, depuis un demi-siècle, ont amené des variations dans le choix des matières de l'enseignement, on ne s'est pas préoccupé d'un fait pourtant bien digne de préoccupation. Les collèges, les lycées sont dans les villes : ils sont en nombre dans Paris. Qui songe à les

(1) *Ordnung der Entlassungsprüfungen an den höheren Schulen;* Berlin, 27 mai 1882.

en éloigner? Presque personne, croyons-nous. Si l'on y a pensé, c'est au point de vue de la bonne installation, de l'hygiène, de l'air propice à la santé. A merveille; mais ce n'est nullement avec l'idée d'en tirer profit pour les études. Or, c'est en raison des avantages pour les études que nous voudrions rendre aux enfans et aux adolescens l'instruction attrayante, souvent même récréative, et que nous venons tenter, pour servir les intérêts des générations qui se succèdent, de soulever un mouvement d'opinion.

Pour instruire, il y a une méthode naturelle; seuls, quelques philosophes l'ont compris. C'est la méthode qui consiste à s'identifier avec les goûts, avec les penchans, avec les aptitudes les plus ordinaires aux jours de l'enfance et de l'adolescence; celle qui conduit à diriger l'esprit sur les sujets de l'intérêt le plus immédiat pour les sociétés humaines, et en même temps les plus propres à élever le sens moral et le sens intellectuel. L'instinct de l'enfant est une indication. N'en pas tenir compte est aussi fou que de méconnaître les instincts de l'ordre purement matériel. Les parens s'indignent ou s'affligent de voir les enfans avides de fruits verts. Il a fallu que des gens éclairés vinssent déclarer que l'appétence des enfans pour les fruits acides ou astringens répond à un besoin qui assure le meilleur fonctionnement de l'appareil digestif. Ce qui est bon dans le jeune âge sera mauvais dans un âge plus avancé; il convient de ne pas l'ignorer. Garçons et fillettes se plaisent à pousser des cris; c'est fort ennuyeux pour les personnes qui détestent le bruit, cependant on aurait tort de vouloir réduire les enfans à un silence trop prolongé. En jetant des cris, ils obéissent à un instinct indispensable pour amener le développement du larynx, et par suite rendre la voix sonore. Il a fallu que de graves penseurs en fissent la démonstration.

Tout enfant, même le moins doué, apprend à parler et arrive de très bonne heure à comprendre et à exprimer tout ce qui se rapporte à des sujets tangibles. Bientôt, comme s'il découvrait les objets qui l'entourent, il y porte attention et s'informe et des noms et des usages. Il prend intérêt à la plante qui épanouit ses fleurs; il considère avec une sorte de passion l'animal dont la vie se manifeste par des actes saisissans, et tout de suite il demande comment on l'appelle. Qu'on mette donc à profit cette disposition, ainsi que plus d'une fois le réclamèrent des hommes d'étude, et l'enfant se trouvera, sans beaucoup d'efforts, en possession de notions utiles sous le rapport de la vie matérielle et de connaissances qui poussent l'âme vers les sentimens délicats, vers les hautes aspirations. On aura fait usage de la méthode naturelle.

II.

A l'heure présente, les mesures que nous réclamons pour l'enseignement secondaire sont au moins, à un certain degré, en exercice pour l'instruction primaire dans quelques localités. Comme exemple, nous en montrerons les bienfaits. Qu'on se laisse donc transporter dans le village fortuné où l'école est dirigée par un instituteur tout épris de sa noble mission. Pour arriver au succès, cet homme intelligent a partout glané le savoir dont il avait besoin. Sur les bancs de la classe, les enfans lisent, écrivent ou se livrent au calcul avec une bonne volonté feinte ou réelle ; — on leur a tant dit qu'à notre époque, il faut être savant ! Il y a un jour où l'entraînement doit être général, les cris de joie retentissent ; c'est qu'une ou deux fois par mois, on va chercher des plantes, recueillir des insectes. A peine la porte franchie, la bande s'éparpille dans un rayon déterminé, et chaque élève est en quête d'une verveine, d'une scabieuse dont il mettra une belle tige fleurie dans sa boîte à herborisation, d'un coléoptère qu'il emprisonnera dans un flacon.

Aux alentours du village, de tous côtés, se fait entendre le chant des oiseaux, mésanges, fauvettes, rouges-gorges, qui nichent dans les herbes, les buissons, les branches d'arbres, et l'on est prêt de s'étonner. La destruction de ces gentilles créatures a été poussée comme à l'envi sur presque tous les points de la France ; mais ici nos écoliers respectent les nids. Pendant ses entretiens, le maître a montré les pinsons, les roitelets, les bergeronnettes, saisissant de leur bec les insectes cachés sous les feuilles, et les petits villageois ont compris que les oiseaux gardent les champs contre la dévastation des bêtes nuisibles.

Le maître a fait assister ses élèves à la construction d'un nid ; maintenant ils suivent du regard la mère qui couve ses œufs, et, à certaines heures, le père qui la remplace ; puis les jeunes nouvellement éclos ouvrant un large bec, tandis que les parens s'emploient sans relâche à fournir la pâture à la famille. Souvent, au récit des peines infinies, de la sollicitude constante, de l'affection inaltérable des petits oiseaux pour leurs enfans, la parole peut-être un peu attendrie du narrateur aura mis pour toujours au cœur de ses élèves un sentiment de compassion pour tous les êtres qui excitent l'intérêt, la sympathie et qui réclament protection. Par suite de l'ignorance extrême, au milieu des champs, les bêtes les plus utiles sont devenues très rares. Dans le canton privilégié où l'enseignement est donné de façon à devenir tout à fait profitable à la population, on aperçoit assez fréquemment des musaraignes, les plus

mignons de tous les mammifères. C'est que nos écoliers ont appris à ne pas confondre ces animaux insectivores avec les souris et les mulots, rongeurs terribles aux moissons. Fréquemment aussi on voit courir à travers les sentiers le gros insecte bien cuirassé aux élytres d'un vert éclatant, aux antennes effilées, aux pattes longues et grêles, le carabe doré. Il est le type d'une nombreuse famille dont tous les représentans ne vivent que de proie. Un monde vaguant par les chemins et les champs cultivés à la chasse des bêtes nuisibles à la végétation. L'instituteur a dit : « Enfans, respectez l'insecte qui protège les récoltes avec une ardeur féroce. » Et sa parole a été entendue.

Dans la plupart de nos départemens, qui n'a vu clouées sur la porte de la grange, ou même au fronton de la maisonnette du paysan, chouettes et chauves-souris? Le pauvre idiot qui s'est livré à pareille exécution est fier de son acte stupide ; dans son ignorance, ces bêtes de la nuit lui semblent déplaisantes. Cette brute qu'on n'a pas pris soin d'éclairer est plus à plaindre qu'à blâmer. Rien de pareil n'existe au village où l'on a été conduit. Chacun sait que les hiboux, les effraies et les chauves-souris sont des animaux qu'il faut épargner et même dont il importe de faciliter la multiplication en leur ménageant des refuges. Lorsque les cris rauques des hiboux et des effraies rompent le silence de la nuit, personne n'est loin de s'en réjouir. Comme les chauves-souris, le hibou et l'effraie s'établissent près des habitations. Les chauves-souris ne vivent que d'insectes, et les oiseaux de proie nocturnes, pourchassant surtout les petits mammifères, ne causent à l'homme et à ses biens aucun préjudice. Ils sont les plus précieux auxiliaires des agriculteurs. Ils constituent la garde qui seule peut arrêter l'effrayante propagation des animaux malfaisans. Il y a peu d'années, en certains endroits des départemens de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne, de l'Eure, de la Somme, ainsi que dans la Beauce, on se désolait à cause de l'invasion des mulots, des campagnols, c'étaient des appels désespérés aux moyens d'exterminer les horribles rongeurs ; on évaluait à des millions le chiffre des pertes subies. C'était à qui viendrait proposer un genre de piège parfois bien inoffensif, ou des appâts empoisonnés, sans souci d'accidens graves. « Ramenez aux champs vos défenseurs naturels, les hiboux et les chouettes, disait un philosophe, et alors vous n'aurez plus à gémir sur les désastres qui, aujourd'hui, vous affligent. » Mais on voulait un remède immédiat, et l'on ne songeait pas à un avenir qui pourtant ne tarderait guère à être le présent.

Pour un instant, revenons à notre village de prédilection. Pendant les excursions, les élèves recueillent des échantillons géologiques, des plantes et des animaux; ainsi à l'école a été formée une collec-

tion où chaque espèce est désignée par le nom vulgaire, avec la mention des services ou des dommages qu'on doit en attendre. Est-il besoin d'insister sur le bienfait d'une pareille éducation dans nos campagnes? Vous rencontrez de braves paysans familiarisés avec ce qui les entoure, sachant distinguer entre les êtres redoutables et les créatures utiles. Ils ont appris à servir un grand intérêt, l'intérêt de l'agriculture. En même temps, la connaissance exacte de certains faits les a éloignés des idées fausses, des conceptions absurdes, des superstitions insensées qui sont l'apanage inévitable de l'ignorance des phénomènes les plus ordinaires de la nature. Ce résultat est assez beau pour qu'on en demeure frappé (1).

En passant, nous avons voulu signaler les avantages d'une éducation bien comprise pour les populations agricoles, sans intention de nous y arrêter. L'école primaire sera toujours au village et dans chaque quartier de la grande ville. C'est aux conditions d'instruire la jeunesse destinée à devenir l'élite de la société qu'en ce moment il importe de s'attacher sur la scène même où les conditions peuvent être réalisées; il ne déplaira pas, sans doute, de suivre les écoliers pendant les études qui ne manquent guère de les captiver.

En un lieu propice, dans un site agréable, où le silence n'est troublé que par les bruits des désordres de l'atmosphère, s'élève notre lycée. Tout a été aménagé en vue d'un dessein parfaitement défini : faire large part aux sciences, comme en Allemagne, surtout à l'histoire naturelle, en laissant aux études, dans la mesure possible, le caractère de récréations. Ainsi, dans les classes, le temps consacré aux lettres se trouvera moins disputé.

Souvent on a répété que les études classiques ont pour objet principal d'ouvrir l'esprit et de le préparer pour les occupations que détermine le choix d'une carrière. Personne peut-être ne voudrait affirmer que la bonne voie a toujours été suivie pour obtenir un aussi modeste résultat. C'est après avoir arrêté le meilleur emploi possible de chaque heure, de chaque jour, de chaque année, qu'on sera fondé à concevoir des espérances pour l'avenir. Il faut donc ne jamais abandonner la préoccupation de mettre dans l'esprit de la jeunesse des notions si claires et si précises que l'empreinte

(1) Le petit tableau qui vient d'être tracé ne répond pas à un idéal, mais à une réalité. Un maître d'école dont nous nous plaisons à inscrire le nom, M. Froville, instituteur à Épinay-sur-Orge (Seine-et-Oise), a fait aimer l'histoire naturelle dans son village. Ses élèves ont formé entre eux une Société protectrice des petits oiseaux et de tous les animaux utiles ou inoffensifs. Peu à peu ont disparu dans le pays les scènes de barbarie si fréquentes au milieu des campagnes. L'instituteur d'Épinay-sur-Orge a distribué des collections à différentes écoles. Il a maintenant des imitateurs.

en reste presque ineffaçable. Ainsi devra-t-on s'attacher à des sujets qui sans cesse appellent la comparaison, comme puissant moyen de donner à la pensée une rigueur, une justesse dont l'effet est prodigieux dans tous les actes de la vie. Tout ce qui est acquis par l'observation directe et par l'expérience vit en la mémoire d'une autre manière que ce qui est fourni par de simples récits ou par des images fugitives. Tout arrive par l'intermédiaire des sens, et chez l'individu tous les sens ne rendent pas un office d'égale valeur. Dans l'instruction, on est loin encore aujourd'hui de tirer grand profit du sens de la vue, le sens qui permet d'acquérir le plus de notions positives; le sens qui transmet les impressions dont on garde plus particulièrement le souvenir. Il est ordinaire d'entendre des personnes fort indifférentes à tous les genres d'instruction s'écrier : « Je me rappelle bien cette rivière, ce monument, cet arbre; je les voyais dans mon enfance, toujours je les vois; ou bien encore, c'est un événement qui s'est passé sous mes yeux, il y a trente, quarante ans; pour moi, c'est comme si c'était hier. » Une fois aura suffi, si l'esprit a été frappé avec énergie. Autrement, pour que l'impression soit durable, il faudra qu'une attention assidue se soit longtemps exercée. Ces personnes qui se flattent d'avoir conservé une vision nette d'objets qui attiraient leurs regards à une époque éloignée ajouteront : « J'ai connu ces choses autrefois, j'en ai souvent entendu parler; mais je les ai oubliées, je n'en ai gardé qu'un souvenir extrêmement vague. » De tels récits sont de chaque jour, et, chose merveilleuse, on n'en tire aucun enseignement. Dans l'instruction, qu'on appelle donc tout d'abord le service des yeux, sans négliger le service des oreilles.

Nulle connaissance sérieuse ne s'acquérant qu'à la peine, il convient de bien apprécier l'étendue moyenne d'application que les individus possèdent à un degré si variable. Mais il est certainement plus essentiel encore de s'inquiéter des circonstances où la notion des faits pourra pénétrer avec le moins d'effort. Chez les enfans, l'immobilité pendant les cours est en général fort pénible; il y a un besoin de mouvement qui empêche l'esprit de se fixer longtemps sur un sujet. N'arrive-t-il pas, même chez le jeune homme résolu à se livrer à un travail d'esprit et dominé par une forte volonté, que l'application soutenue amène encore la fatigue et jusqu'au trouble de la pensée? Ce n'est pas à contrarier le tempérament des élèves qu'il est permis d'espérer le plus grand succès dans les études. On ne saurait trop le répéter : dans les occasions où il est permis de débarrasser les enfans de toute contrainte, il faut les instruire en éveillant leur intérêt, en charmant leur esprit, en suscitant leur admiration. Que les leçons porteront alors de meilleurs fruits!

Au collège, pendant des classes réglées, il n'est guère possible de donner de sérieuses notions sur la nature vivante; les sujets à traiter sont nombreux, et dans une salle ils ne forcent point à l'observation. S'agit-il de plantes, le professeur a sans doute devant lui quelques fleurs coupées, quelques images propres à la démonstration. Assis près les uns des autres, les écoliers restent assez distraits; la leçon passe, et le résultat en est bien faible. Que ces mêmes auditeurs soient en excursion botanique, quel changement! Comme ils vont fureter à la recherche d'une plante qui a été signalée! Un des écoliers apporte une tige de bouton d'or; un autre une touffe de potentilles, un autre a découvert unè campanule. Aux élèves des classes inférieures, dans le groupe qui se presse autour de lui, le maître dit le nom de la plante et montre de la fleur les particularités les plus saisissantes. Aux élèves plus avancés, le professeur explique les caractères des végétaux qui viennent d'être recueillis; on marque la forme, on énumère les usages et les propriétés. Les indications se transmettent, se répètent entre les enfans, et deux heures d'une pareille promenade laissent des traces profondes. De telles promenades, renouvelées pendant toute la durée des études, impriment dans l'esprit des jeunes gens un ensemble de connaissances presque ineffaçables. Ceux qui, entre l'âge de quinze et vingt ans, ont suivi les herborisations conduites par un de nos éminens professeurs, n'ont jamais tout à fait oublié ce qu'ils ont appris sur la végétation du pays, dans l'espace d'une saison. Pour entrer plus ou moins dans l'intimité de la vie des plantes ou des animaux, il convient de se familiariser d'abord avec le nom, l'aspect, les traits essentiels des sujets les plus vulgaires. Plus tard seulement, on s'occupera de la structure ou de l'organisation de ces êtres, de leurs affinités naturelles, de leur classification. A des étudians qui n'ont encore nulle conception des objets dont on veut les entretenir, traiter des caractères des familles, d'ordres, de classes, est une idée aussi malheureuse que de parler de grammaire et de syntaxe à des enfans, et même à de grandes personnes qui, voulant apprendre une langue, n'en possèdent encore ni les mots les plus ordinaires, ni les phrases les plus usuelles.

Pour mieux comprendre l'agrément des leçons de sciences, en particulier des leçons d'histoire naturelle que les enfans reçoivent au lycée de la campagne, on acceptera bien de se mêler un peu aux élèves. Au moins deux fois par semaine, au printemps, en été, en automne, s'effectueront les excursions. On est à la fin d'avril ou aux premiers jours de mai. C'est à l'heure matinale; mais déjà l'air est tiède, la classe conviée à la promenade scientifique est animée d'un beau zèle, et après une assez belle course, la bande en-

tière s'engage dans la forêt. Les rayons du soleil qui se brisent aux branches des arbres projettent sur les gazons de longues traînées lumineuses : des gouttes d'eau, perles irisées, tombent du feuillage, rosée de la nuit qui au matin se résout en vapeur, ou se condense pour se répandre en larmes sur le sol ; enfin, pour récréer l'âme, tous les attraits de la nature en ses jours de fête. Tout à coup, parmi nos écoliers, se manifeste une attention, une surprise, une joie, qui se trahit par de bruyantes exclamations. En ce moment, des écureuils courent à travers les allées, grimpent sur les troncs d'arbres, s'élancent de branche en branche avec une prestesse vertigineuse. Quelques-uns gagnent le nid où ils élèvent une jeune famille. Le maître ne laisse point échapper si belle occasion d'instruire son monde au sujet de l'écureuil, l'élégant mammifère qui donne aux forêts de l'Europe une singulière animation, le gracieux rongeur qui semble avoir emprunté aux singes l'agilité, les mouvemens, les attitudes. Puis on chemine et l'on s'arrête au chant du coucou qui demeure invisible, on marche et l'on s'arrête encore à la vue d'une famille de pinsons ou de rossignols envoyant des fusées de notes joyeuses. Enfin, on considère le papillon qui voltige, paraissant ne voir personne, et sachant toujours échapper à la main prête à le saisir. En avançant sous la feuillée, les parfums excitent les cerveaux. Alors quel plaisir en découvrant les muguets aux feuilles luisantes et aux petites fleurs d'un blanc d'ivoire, les violettes odorantes presque cachées entre les herbes, les fraisiers garnis de fleurs et montrant sur certaines tiges des fruits appétissans. On frôle les buissons de genêts aux fleurs jaunes, et tout près on aperçoit des églantines. Comme les jolies fleurs aux larges pétales roses et aux étamines d'or ravissent tous les yeux, et comme s'ouvrent les oreilles lorsque le maître apprend que ces fleurs sont des roses sauvages dont la culture fait les roses volumineuses et superbes qui embellissent les parcs, les jardins et même les habitations ! Avec les enfans des petites classes, on ne s'occupe que des plantes aux fleurs d'une grâce particulière ou d'un aspect saisissant. Aux élèves des classes moyennes est réservée l'histoire des végétaux, qui ne captivent point par d'égales séductions. On se met à contempler des chênes magnifiques, un hêtre gigantesque, dans la clairière de flexibles bouleaux à l'écorce blanche. Sommes-nous au printemps, les chênes sont en pleine floraison ; l'instant est propice pour examiner de l'arbre, au port incomparable, les fleurs en chatons d'apparence si modeste. On parlera de la croissance du chêne, des qualités et des usages de son bois, de la valeur de son écorce. Par une pente naturelle sera évoqué le souvenir des temps anciens où le chêne était l'objet de la vénération des peuples, où de naïves lé-

gendes s'attachaient à l'arbre dont l'existence datait de plusieurs siècles, dont l'ombrage avait été recherché de vingt générations d'hommes. Par la pensée revivront les poétiques hamadryades de la Grèce, les sombres druides des Gaules, pratiquant de mystérieuses cérémonies. Vers la fin de l'été, alors que les glands, à la forme gracieuse et singulière, jonchent la terre, une telle abondance dira que, si quelques-uns doivent germer, la plupart serviront à la pâture des bêtes sauvages, comme autrefois ils servaient à la nourriture de nos ancêtres. Devant le hêtre, le compagnon, et, par ses caractères, l'allié du chêne, nous verrons nos élèves admirer son tronc à l'écorce lisse et sa large cime. Ils apprendront les services que le bois rend pour nos foyers, pour l'industrie, pour les constructions navales, le profit que l'on tire des fruits, les faines donnant l'huile aux populations de l'Europe tempérée.

Une autre fois, l'excursion scientifique a pour objectif une belle mare, une sorte d'étang encadré de beaux arbres : c'est une des plus délicieuses parties de la forêt. On arrive, et dès qu'on aperçoit la nappe d'eau toute chatoyante par l'effet de l'ombre et de la lumière, une impression suave prend l'esprit, une jouissance monte au cœur. En cet endroit, presque tous les hôtes de la forêt sont rassemblés, les insectes sont plus nombreux que sous la futaie, les bourdonnemens répondent aux notes les plus variées. Nulle part, les oiseaux qui viennent se désaltérer ne se montrent plus en fête. Les cris et les chants se mêlent. C'est la vie sous tant de formes ! Sur cette mare s'étalent les larges feuilles et se dressent les fleurs des blancs nénuphars, les lis d'eau, comme se plaisent à les nommer ceux qui, par analogie, appliquent le nom d'un objet bien connu à un objet qui tombe moins souvent sous l'observation. On rappellera que les nénuphars sont de la famille de ces plantes que vénéraient les anciens Égyptiens, le *lotus du Nil*, et que vénèrent aujourd'hui les peuples de l'extrême Orient, le nelumbo des rivières de l'Inde et de la Chine. Sur un point de l'étang, l'iris des marais aux fleurs jaunes s'offre aux regards comme un type tout particulier de la végétation. Les joncs fleuris aux lourds panicules d'un rose pâle (1), les massettes noirâtres qui dominent à côté des joncs fleuris et contrastent par la simplicité de leur allure, achèvent de fournir à la leçon de botanique.

A ce moment même ou un autre jour, si l'heure est venue de quitter la place, il faudra considérer les êtres animés. De la main ou avec le moindre filet, on s'empare de mollusques. Voilà les limnées

(1) *Butomus umbellatus.*

à la coquille mince et vitreuse, qui respirent par une sorte de poumon, à la manière des escargots terrestres; puis des paludines à la coquille épaisse, qui respirent par une branchie à la façon des mollusques marins. Un coup de filet procure de très gros insectes, des dytisques et des hydrophiles, les premiers de terribles carnassiers s'attaquant à d'autres insectes, ainsi qu'aux poissons et aux grenouilles, les seconds de paisibles herbivores broutant les conferves : ils ont des ailes, ces gros coléoptères, et, de temps à autre, ils en profitent pour changer de résidence. Ils séjournent néanmoins dans l'eau, et alors, pour les besoins de la respiration, ils recourent à des manœuvres singulières, à des stratagèmes étranges que les élèves suivent avec curiosité, constatent avec joie. Comment ne pas remarquer les libellules traversant l'espace d'un vol rapide à la poursuite d'une mouche ou d'un papillon? Les jolies demoiselles aux allures si élégantes appartiennent à la catégorie des bêtes féroces. Aériennes sous la forme parfaite, ces créatures sont aquatiques pendant le premier âge ; et qu'il est intéressant de comparer aux insectes adultes, si agiles, les larves massives rampant sur la vase ! Rien n'aura manqué pour une instructive et charmante leçon de zoologie.

Imagine-t-on combien de connaissances du plus haut intérêt et de la plus grande portée puisera la jeunesse dans de simples excursions à travers champs? A peine a-t-on franchi la porte de la maison que se pressent les sujets d'observation. Sur les bords du chemin pousse l'herbe commune, et vraiment il n'y aurait point à regretter que nos élèves prissent une idée de cette plante de la famille des graminées, qui semble croître pour les humbles de ce monde. Une vieille femme coupe de cette herbe et en emporte sa charge pour nourrir les animaux qu'elle garde en sa pauvre demeure. De l'autre côté du sentier, une chèvre broute cette herbe coriace ; l'histoire de la chèvre n'est pas indifférente. Les écoliers écouteront le maître racontant la vie du petit ruminant, venu des montagnes de l'Asie et vaguant encore à l'état d'indépendance sur les flancs de l'Altaï. En général, ils prêteront une oreille attentive en apprenant ce que les chèvres, dans les âpres contrées, offrent de ressources aux hommes réduits à la plus misérable condition. De quelques broussailles se contente l'animal qui produit des chevreaux, donne du lait, fournit une toison. Et quelle toison! Dans certaines vallées de l'Asie-Mineure et sur les pentes de l'Himalaya, c'est l'incomparable matière textile dont on fabrique les cachemires, ces merveilleux tissus de l'Inde, de la Perse, de l'Anatolie. Les plantes les plus agrestes s'offrent aux regards. Sur le bord du chemin, des chardons et des molènes étalent leurs fleurs, qui attirent les bêtes

avides de miel. Au milieu du bourdonnement des insectes, on parlera du caractère et du rôle de ces types de la végétation. Parmi les débris d'une masure abandonnée, on remarquera les magnifiques grappes de fleurs empourprées qu'on nomme les gueules-de-loup (1), et tout à côté les gypsophiles aux délicates fleurs blanches, aux tiges fines et raides. Qui ne connaît les gypsophiles cultivés des jardins, dont on fait aux bouquets une tunique si simple et si vaporeuse qu'elle rehausse l'éclat des roses et des œillets (2)? En considérant les plantes qui sont la parure des vieilles murailles, ce sera peut-être l'heure d'expliquer comment chaque végétal réclame pour son existence et pour son développement un terrain spécial : à l'un le plâtre, les élémens calcaires, à l'autre l'argile, les matériaux siliceux. Là s'étendent les champs de trèfle et de luzerne tout fleuris que hantent les papillons bleus ; c'est frais, c'est gai, c'est joli. Ce sont des plantes légumineuses qui font d'excellent fourrage ; les bêtes à l'étable qui le consomment en hiver s'en délectent. Sur les corolles des trèfles, les abeilles sont en multitude ; elles pompent le miel avec une ardeur plaisante à observer. Les laborieux insectes obéissent à un instinct qui est la prévoyance. Il y a dans la nature des jours de fête qui ne se renouvellent pas en la même saison. Aujourd'hui, pour certains êtres, c'est la fortune ; demain, c'est la misère. Pour les abeilles, en ce moment sur ces fleurs si fraîches, la récolte est facile ; bientôt les fleurs seront fanées ; il n'y a donc pas en ces beaux jours un instant à perdre. Justement, voilà qu'au détour de la route se dresse une maisonnette, de jeunes enfans se promènent aux alentours de la route, mordant à belles dents dans une tartine de miel. Dans le jardin, de quelques mètres de superficie, il y a deux ou trois ruches ; les abeilles qu'on a vues butinant sur les trèfles et les luzernes apportent les provisions. A ce spectacle s'ouvrent les yeux des écoliers ; à la description des instrumens si parfaits dont disposent les abeilles pour exécuter leurs admirables travaux, les oreilles sont tendues ; à la narration simple et précise de la vie des insectes qui comptent parmi les plus extraordinaires ; à l'exposé des avantages que procure à de pauvres paysans la possession de quelques ruches, l'esprit est émerveillé. Resteront le sentiment d'un grand fait de la nature et la pensée d'une question économique, petite dans le détail, considérable par sa faculté d'expansion. Il n'en faut pas douter, une telle leçon laissera un sentiment durable dans la plupart des jeunes têtes.

(1) *Antirrhinum majus* (famille des Labiées).

(2) Le gypsophile des murailles est de la même famille que la saponaire et les œillets (*cariophyllées*).

Cet après-midi, le temps n'est pas propice aux longues promenades ; il a plu, les chemins sont mauvais, le ciel est menaçant, on n'ira pas loin ; mais les champs de céréales, le blé, le seigle, l'avoine, sont à notre porte. Plus d'une fois, on a redit l'ignorance de l'habitant de la ville au sujet des végétaux qui fournissent en Europe la base de l'alimentation. Le jour où l'instruction secondaire se donnera dans les campagnes, il n'y aura bientôt plus personne qui ne connaisse l'histoire, les caractères, le développement de la précieuse graminée dont les graines se convertissent en farine pour la fabrication du pain. L'automne venu, les travaux des champs sont en pleine activité ; le spectacle de cette vie laborieuse, tant de fois célébrée, où hommes et femmes de tous les âges ont un rôle, est un exemple à présenter à des adolescens qui approchent des jours où ils prendront une place dans les rangs de la société. Que de notions utiles saura mettre dans l'esprit de ses élèves le professeur un peu familiarisé avec les choses de l'agriculture! Instruits à pareille école, les hommes influens se montreront habiles à conserver une juste opinion touchant les plus graves intérêts économiques du pays. Ayant à prendre parti entre des intérêts contraires, ils décideront d'après leurs vues personnelles. Dans les débats qui s'élèvent d'un côté pour la défense du progrès et du bien-être des masses, et, d'autre part, pour la protection de l'agriculture et de l'industrie, on verrait des législateurs assez avisés des situations pour se reconnaître au milieu de l'explosion des appels les plus contradictoires. A notre époque s'effectue avec lenteur la transition dans les procédés agricoles ; les vieux erremens d'une pratique toute naïve et les méthodes nées de la science moderne sont en présence. Le progrès, qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, s'impose aux sociétés humaines. Il faut donc le favoriser ; l'intérêt du pays tout entier le commande. Éclairer les populations rurales et mettre aux mains des cultivateurs pauvres les meilleurs engins est une lourde tâche sans doute, elle est de celles qui peuvent s'accomplir. Au milieu de ces champs où s'exerce la première des industries, que d'enseignemens pourraient recevoir les élèves de nos lycées! Les semailles commencent sur un terrain : un homme, beau comme le semeur antique, sème le grain à la volée ; sur un domaine voisin, le grain est semé en lignes, à l'aide d'un instrument qu'une ingénieuse invention a mis au service des agriculteurs. Les collégiens demeureraient frappés en apprenant que si, par toute la France, on employait le semis régulier, on éviterait une perte de 8 millions d'hectolitres de blé, représentant une valeur d'environ 180 millions de francs. Au mois de juin, à la vue des moissons, chacun demande quelle sera l'importance de la récolte ; les blés, les avoines seront

bientôt fauchés. Il y a des champs où le blé va donner 12 à 14 hectolitres à l'hectare ; l'avoine, 20 à 28 ; sur d'autres, le blé fournira 30 à 35 hectolitres à l'hectare ; l'avoine, 40 à 50, ou davantage encore. Ne serait-il pas bon que le jeune homme, dût-il par la suite être bien éloigné de la vie rurale, garde l'impression d'une pareille différence? Qui ne sait, en effet, combien il restera toujours instructif de comparer au champ entretenu selon la vieille routine le champ productif, parce que le terrain a reçu les substances chimiques convenables, parce que le choix des semences n'a pas été décidé au hasard, parce que tous les procédés scientifiques ont été mis en usage?

En plein air, combien de leçons de chimie et de physique peuvent être rendues attrayantes! Où mieux qu'à la campagne observerait-on l'eau dans ses aspects variables et dans ses différens états? En quelque endroit, sous la futaie, on voit sourdre l'eau claire, transparente comme le pur cristal, tandis qu'à la rivière ou sur l'étang elle se montre verte comme si elle empruntait sa couleur aux feuillages d'alentour. Après une crue, mêlée à du limon, elle aura pris la teinte triste qui dénonce une souillure. Pendant la grande chaleur, en présence d'une mare, on va reconnaître l'eau qui se convertit en vapeur, la vapeur qui, de la surface terrestre, s'élevant dans l'espace pour former les nuages, doit retomber en pluie, la vapeur qui, à certaines heures, par suite d'une inégalité de température des couches de l'atmosphère, séjourne dans la vallée, s'emparant de l'air qu'on respire ; alors, elle est le brouillard. Au soir, par la nuit claire, on voudra examiner la vapeur chaude se dégageant du sol, qui, bientôt refroidie, se condense et devient la rosée, si précieuse dans les temps de sécheresse pour conserver un peu de fraîcheur à la végétation. En hiver, ne manque pas l'occasion d'un entretien sur l'eau passée à l'état solide, la glace, la neige, la grêle. A médiocre distance du lycée, il existe un marécage où se décomposent les matières organiques. Dans l'obscurité d'une nuit profonde, sur la nappe liquide, voltigent de petites flammes, et les écoliers ont entendu les gens des villages voisins parler avec une sorte d'effroi des feux follets. Ils sont fort intrigués ; ils seront ravis si, entraînés sur les lieux, ils aperçoivent les feux follets, tout en apprenant la formation du gaz des marais aussi bien que ses propriétés. En promenade, on s'arrête devant une bâtisse en construction : une fosse a été creusée pour la préparation du mortier. Où trouver instant plus favorable pour instruire les élèves au sujet de la chaux, pour signaler les caractères de la substance, sa diffusion dans le sol, son emploi, son traitement? Le jour où il s'agit de traiter de la pesanteur, les incidens se multiplient pour fournir des exemples. Des feuilles et des fruits tombent à terre avec une vitesse fort inégale ; ainsi se démontre la résistance de l'air.

Sur l'eau, la poire disparaît dans la profondeur, tandis que la pomme surnage ; alors se manifeste à tous les yeux la différence de poids spécifique entre deux corps. Où mieux encore qu'au grand air, lorsque chacun apprécie le bienfait des ombrages, pourrons-nous exposer les lois de la chaleur? Les paroles seront d'autant moins emportées par le vent que plus fortes seront les sensations personnelles. Le moment est venu pour faire connaître la dilatation d'un métal ou d'un liquide sous l'influence du calorique, pour faire admirer l'invention du thermomètre, le principe et la construction du précieux instrument qui nous donne, avec une parfaite exactitude, le degré de la température. Pour l'étude de l'électricité atmosphérique, il est des instans qui semblent indiqués. Dans la saison où se développe la végétation, sur la montagne comme sous le couvert des bois, l'air se révèle par une impression agréable ; il est électrisé, c'est l'ozone, l'air jugé particulièrement salubre. Un aperçu touchant l'électricité atmosphérique sera d'un grand effet à l'heure où le soleil s'obscurcit, où de sombres nuages couvrent le ciel, où une fraîche brise traverse l'atmosphère brûlante et annonce l'orage. L'exposition du maître reçoit une puissante approbation lorsque l'éclair sillonne la nue et que le coup de foudre souligne ses paroles, en donnant une mesure de l'énorme différence dans la vitesse de propagation entre les ondes sonores et les ondes lumineuses.

En courant la campagne, on rencontre des exemples propres à fixer l'esprit sur des phénomènes géologiques. Une tranchée montre une superposition de terrains qui frappent par la dissemblance des caractères, et ainsi apparaît sous un aspect saisissant la formation de l'écorce terrestre depuis des temps antérieurs jusqu'à l'époque actuelle. Une carrière a été ouverte pour l'exploitation de la pierre ou d'un minerai : c'est un sujet d'informations spéciales. Pendant les excursions, tout élève se renseigne de la façon la plus simple sur la topographie d'une région et prend une idée parfaite des mouvemens du sol. Muni de la carte de la contrée qu'il est appelé à parcourir, il s'accoutume à reconnaître les positions sur un tracé et, sans en prendre souci, il se prépare, selon la plus excellente méthode, à l'intelligence de la géographie. Comme, en notre pays, il est peu d'endroits qui n'aient été ou le théâtre d'un combat ou le témoin d'un événement mémorable, n'est-ce pas à la place même qu'un singulier relief peut être donné à une leçon d'histoire?

Assez d'exemples viennent d'être cités, croyons-nous, pour mettre chacun en humeur de rêver longuement sur les prodigieux avantages d'une instruction qui serait donnée en partie sans infliger aux élèves la pénible obligation de demeurer assis sur les bancs de la classe.

III.

Le simple aperçu qui vient d'être présenté dit assez combien de connaissances solides doivent acquérir la plupart des écoliers par une instruction donnée à travers bois, à travers champs, le long d'une rivière. Dès le commencement des études, les collégiens se sont familiarisés avec les principales formes de la végétation et du monde animal ; ils les distinguent par l'aspect, par les couleurs, ils les désignent par les noms vulgaires. Guidés par un maître habile, ils saisissent bientôt des ressemblances et des différences entre les êtres qui les ont occupés ; ainsi arrive la conception nette des objets, de leurs qualités, de leur utilité. On ne s'étonnerait pas que le professeur de grammaire lui-même sût tirer avantage dans sa classe d'une telle préparation. Le moment vient d'apprendre les noms scientifiques des espèces, des genres, des familles. Ces noms, les mêmes en usage dans tous les pays du monde où l'on rencontre un adepte de la science, sont en langue latine. Le langage scientifique est donc bien propre à fixer, dans la mémoire des enfans, une foule de mots latins, et à prêter son concours dans l'étude classique de l'idiome qu'on parlait et qu'on écrivait dans la Rome antique. D'autre part, dans l'histoire naturelle, la nomenclature ayant été faite en grande partie de mots grecs, à la connaître chacun sentira le bienfait pour l'étude de la langue de Platon et d'Aristote. En parvenant aux classes supérieures, les jeunes gens qui n'ont jamais pu perdre les notions acquises dans les années précédentes, parce que les mêmes sujets sont toujours demeurés à portée de leur observation, se trouvent heureusement préparés pour s'instruire des traits les plus essentiels de l'organisation des êtres et des grands phénomènes de la vie. C'est par une ascension régulière qu'on s'élève aux vues philosophiques nées de l'observation et de l'expérience, et s'appuyant sur des faits dont la réalité est indiscutable. La dernière année d'étude est arrivée. Les jeunes gens ont de seize à dix-huit ans. Cette année appelle, selon l'expression scolaire, le couronnement des études ; tous les élèves faibles ont disparu : ils n'avaient rien à couronner. On est donc en présence d'une élite, et quelle influence doit exercer, sur une jeunesse intelligente, une année d'application sur des sujets d'ordre élevé, si l'enseignement est à la hauteur de sa mission ! Un homme éclairé ayant passé sa vie au milieu d'un peuple de sens pratique, venant à tomber tout à coup dans notre société, éprouverait peut-être une surprise. Ne se serait-il pas imaginé que la dernière année d'études classiques porte sur des matières où l'esprit va se former aux méthodes capa-

bles d'assurer la direction de la vie et l'accoutumer aux raisonnemens sur des choses où l'on parvient à dégager la vérité, à démontrer l'erreur, à peser la valeur des probabilités?

Suivant toute apparence, l'étranger s'étonnerait en songeant qu'on offre aux méditations de la jeunesse des collèges des idées de rêveur, des systèmes bizarres, propres à troubler les cerveaux les mieux équilibrés et à pervertir la raison. Il contredirait à la pensée d'inculquer le goût de la dispute, même de la chicane, sans souci de la vérité : mais avec le désir de dominer son interlocuteur ou un adversaire par une accumulation de sophismes. La philosophie qu'on enseigne dans les lycées est la survivance d'un autre âge, un reste des vieux erremens scolastiques. Aujourd'hui, comme autrefois, on se préoccupe d'idées qui ont surgi dans la tête d'un homme souvent en opposition avec celles qui ont pris naissance dans l'esprit d'un autre homme. Les sages, les vrais philosophes diront quelle force de très jeunes gens tirent de dissertations sur le système de Kant, sur la doctrine de Spinoza, plus encore sur des sujets qui échappent à toute détermination rigoureuse. Aussi est-il assez ordinaire d'entendre des élèves de philosophie se plaindre de la fatigue causée par de stériles efforts pour comprendre certaines questions bien étranges, et de les voir n'aspirant qu'à l'heure de la délivrance. Parfois, durant le cours de l'année, les professeurs changent : ce ne sont plus les mêmes opinions, ce ne sont plus les mêmes interprétations, et alors les pauvres jeunes gens se sentent perdus dans un océan de nuages.

Lorsque se révélèrent les penseurs du XVIIe siècle, ils excitèrent un engouement justifié : ils promettaient de conduire à la démonstration de toute vérité. Précédés par des naturalistes et des anatomistes du XVIe siècle dans l'idée d'un abandon des vieilles traditions et d'un recours constant à l'observation et à l'expérience, François Bacon prescrivait la recherche scientifique; Descartes, déclarant vouloir « toujours pencher du côté de la défiance plutôt que de la présomption, » en appelait au libre examen et à la raison. La voie semblait tracée pour donner un puissant essor aux plus hautes et aux plus nobles facultés humaines. De nos jours on s'aperçoit que les tendances, que les aspirations, que les intérêts sociaux du XVIIe et du XVIIIe siècle sont d'une autre époque. Au déclin du XIXe siècle, toutes les connaissances acquises, toutes les lumières accumulées, tous les progrès réalisés ont produit un état de la civilisation absolument différent des états antérieurs. Il importe donc, pour l'avenir du pays, de ne point engager en pure perte la jeunesse dans des débats d'un autre âge, mais à la préparer à bien figurer dans une société où tant de choses se perfectionnent et se transforment. Certes, tant

qu'il y aura des hommes instruits pour tenir en honneur toutes les manifestations de la pensée, il sera utile, nécessaire, indispensable, qu'on s'occupe en certains milieux des diverses opinions philosophiques et de l'influence des métaphysiciens d'autrefois ; seulement, ce n'est point au lycée qu'il est bon d'en traiter, mais dans quelques chaires du haut enseignement. L'amphithéâtre de la Sorbonne semble encore garder l'écho d'étonnantes dissertations sur des sujets en dehors des réalités de ce monde, où se sont donné carrière de vaillans esprits. On n'a point perdu le souvenir des heures où un maître plein d'art, transportant une nombreuse assemblée dans un pur idéal, la charmait par la finesse des aperçus, l'émerveillait par l'élévation des idées, l'enthousiasmait par d'éloquentes paroles. Il ne faudrait pas croire que la plupart des leçons infligées aux collégiens ravissent également l'auditoire. D'ailleurs, plus ou moins réussies, des dissertations sur des écrits capables de faire méconnaître à la jeunesse des vérités aujourd'hui pleinement démontrées ne peuvent avoir qu'une influence funeste. Invoquera-t-on la grande figure de Descartes ; celui-ci n'est pas un philosophe ordinaire : il est un savant. En dehors de la foi religieuse, il n'aspire qu'à la connaissance de la nature ; il ne voudrait raisonner qu'en s'appuyant de l'observation et de l'expérience ; il met en relief toute la valeur des comparaisons. Des pages du *Discours sur la méthode*, dictées par la plus haute raison, et entraînantes par l'allure superbe, pourront sans doute être toujours proposées en modèle. Dans les années où les élèves doivent se familiariser avec les chefs-d'œuvre de la littérature française, Descartes trouve sa place parmi les penseurs comme parmi les écrivains. N'allons pas plus loin, car on ne parvient guère à comprendre les réflexions du grand philosophe sans avoir la notion précise du misérable état de la science à son époque. De nos jours, Descartes formulerait d'autres réflexions sur les sujets qui l'occupèrent autrefois. On ne saurait mettre trop d'attention à éviter aux écoliers la lecture du chapitre consacré à la physiologie. En diverses rencontres, le philosophe, revenant sur les caractères de la certitude, laisse apparaître une indécision peu propre à satisfaire l'esprit, mais fort explicable par la difficulté d'une application sur des objets rigoureusement déterminés ; il déclare néanmoins prendre pour règle générale « que les choses que nous concevons fort clairement, fort distinctement, sont toutes vraies. » Longtemps des hommes éclairés prétendirent à la conception très nette du monde de l'Olympe, ou de certains êtres depuis réputés fabuleux, et pourtant plus tard cette conception ne fut plus qu'une chimère.

Au programme des études classiques, Malebranche a une place d'honneur avec son principal ouvrage, *la Recherche de la vérité*.

Penseur ou écrivain, Malebranche est, pour ses biographes ou ses commentateurs, une de nos gloires nationales. Ce n'est pas au collège qu'il est bon de vouloir le faire apprécier. La recherche de la vérité! mais Malebranche n'entendait nullement la recherche de la vérité comme il convient de l'entendre de nos jours. Le pieux oratorien ne s'inquiétait point de la vérité qu'on recherche et qu'on découvre en multipliant et en aiguisant les ressources de l'observation et de l'expérience. Le prêtre studieux, à la pensée ardente, aux angoisses sublimes, croyait, par l'effort de son raisonnement, obtenir une révélation de la vérité pour un monde que l'homme ne voit qu'en rêve. Respectons les rêves, les exaltations mystiques; c'est tout. Il y a mieux à faire que d'en troubler le cerveau des écoliers; il y a l'esprit à séduire par la connaissance de vérités indiscutables. A notre époque, rendue si vivante par la science, qui le croirait? dans la classe de philosophie, les idées les plus bizarres et les plus fausses, les conceptions les plus nuageuses n'effraient personne. Gravement on explique la doctrine de Spinoza, on estime de grande portée les assertions du philosophe hollandais, que « la substance est ce qui est, de soi et par soi, et n'a besoin de rien autre pour être; que la volonté, le devoir, l'amour, sont des modes qui appartiennent à la nature naturée et non pas à la nature naturante, etc. » A la fin du XIXe siècle, lorsque le champ des notions utiles pour tous est sans bornes, il est permis de perdre un temps précieux à discuter de pareilles propositions! Que dire maintenant de l'abbé de Condillac? On occupe nos collégiens de ce rêveur, qu'un juge doux envers les maîtres de la scolastique, Victor Cousin, appréciait en ces termes : « Le sens de la réalité manque à Condillac; il ne connaît ni l'homme, ni les hommes, ni la vie, ni la société. Le sens commun ne le retient jamais; son esprit est pénétrant, mais étroit. » Eh bien! c'est encore avec révérence que, dans l'école, on parle de l'auteur du *Traité des sensations*. Supposerait-on qu'il y ait le moindre intérêt, pour le développement de nos facultés intellectuelles, à suivre la pensée d'un homme divaguant sur les sensations, dans l'ignorance absolue de la structure des organismes qui transmettent les sensations?

Il est inutile de s'appesantir davantage sur des œuvres qu'il faut à jamais rayer des programmes de l'enseignement secondaire. L'abandon de l'ancienne philosophie scolastique est complet dans le pays étranger qui prétend à la plus grande diffusion du savoir. La France, parfois si éveillée aux clartés nouvelles, eut souvent l'initiative des progrès; on regrette qu'elle n'ait point été la première dans l'accomplissement d'une réforme absolument nécessaire. S'il convient de ne laisser ignorer à personne du monde des lettrés l'influence sur la marche de l'esprit humain de Platon et d'Aristote,

de Descartes et de Leibniz, un simple aperçu historique donnerait satisfaction à de légitimes exigences.

Il est une autre philosophie que la vieille métaphysique, et celle-là semble bien près de s'offrir à l'activité de nos jeunes professeurs, une philosophie qui a pour fondement essentiel les phénomènes de la nature, celle que visait Descartes, encore dépourvue des élémens qui en permettent la pratique. C'est par la connaissance des fonctions de la vie chez les différens êtres, c'est par une juste appréciation de l'esprit des bêtes qu'on se prépare à l'étude de l'esprit humain : la psychologie. Avec les conditions d'enseignement dont le tableau a été esquissé, les dissertations sur les écrits philosophiques désormais bannies, une année tout entière nous reste pour assurer les résultats d'une instruction qui s'acquiert surtout par l'observation et l'expérience.

Il est remarquable de voir comment, dans la meilleure société, presque tout le monde se contente des définitions les plus vagues. On écoute un récit sortant de la bouche de personnes qui passent pour être fort éclairées; on lit dans un ouvrage certaines descriptions, et l'on est frappé de n'avoir pu saisir aucun fait précis. A la façon trop habituelle de s'exprimer, il y a des inconvéniens; mais, avec le système d'instruction en usage, c'est inévitable. Autour de la table, dans un festin, lorsqu'est apporté le plat d'asperges, voilà les convives en joie et en admiration. Que ces asperges sont belles! Quelle excellente chose que les asperges! S'avise-t-on de prier un des assistans de dire ce que c'est qu'une asperge, sur les visages se manifeste un ahurissement : personne ne le sait; les uns gardent le silence, les autres ricanent d'un air hébété, afin de se donner une contenance, et aussi pour marquer le mépris que leur inspirent des connaissances de cet ordre. Des asperges : on les mange, chacun pense, et cela suffit. On ira jusqu'à trouver que ce sont des légumes, au même titre que les pommes de terre et les haricots. Au salon, on parle de chevaux; il y a là de fins connaisseurs. On vante l'attelage d'un homme riche; on cite avec enthousiasme les chevaux de selle d'une écurie renommée. Au milieu du groupe de personnages vaniteux, s'il était permis de demander qu'on veuille bien apprendre à un ignorant ce que c'est qu'un cheval, la question semblerait prodigieuse. Il ne faut pas en être surpris : il y a très brillante société où l'on se plaît à déclarer que l'écrevisse est un poisson. Dans les sciences, il est de premier principe de définir les corps d'une façon rigoureuse. Avec la méthode et les procédés aujourd'hui réclamés, l'habitude des vraies définitions prise dès la jeunesse aurait la plus heureuse influence dans les actes, dans la manière de concevoir et d'exprimer ses idées à l'égard de tous les

sujets. Malgré une indifférence assez habituelle, tout le monde reconnaît combien dans la façon de rapporter les faits, soit par la parole, soit par l'écriture, on a en général médiocre souci de la parfaite exactitude. Un événement a eu des témoins plus ou moins attentifs; les récits abondent, et, sur des points essentiels, ils sont contradictoires. A discerner où est le vrai, le plus avisé se débat en efforts stériles. Une conversation sérieuse a été entendue; elle va être l'objet de mille commentaires, et tous les termes sont autres que ceux des interlocuteurs; les assertions sont exagérées ou travesties, les intentions faussées et le sens général complètement dénaturé. Tous les jours, en effet, chacun trouve de bonnes raisons pour se récrier : on lui affirme qu'il a pris part à un acte dont il n'a pas même eu connaissance; on lui attribue des relations avec des personnes dont il ignore jusqu'à l'existence; on lui prête les opinions les plus éloignées des siennes. Il se révolte en apprenant qu'on le cite comme ayant tenu des discours capables de blesser ses propres sentimens... A l'égard de la négligence dans le soin de se mettre en règle avec la réalité, les plaintes sont fréquentes, et pourtant on est si bien accoutumé à être en butte à des erreurs de tout genre qu'on n'y voit rien de bien extraordinaire. D'ailleurs, la plupart du temps, on se montre si crédule, que les faits les plus controuvés sont reçus avec faveur dans une société qui songe rarement à réclamer un contrôle. Nulle déconsidération n'atteint l'auteur de récits entachés d'exagération ou de malignité dans les interprétations. On va même jusqu'à excuser chez le biographe ou l'historien l'esprit de parti qui l'entraîne loin de la vérité; c'est que, pendant les classes, la réflexion des enfans est à peine sollicitée sur des faits précis ou sur des comparaisons faisant ressortir où est le vrai. Le jour où sera reconnue la nécessité de soumettre la jeunesse à des études qui appellent l'observation et l'expérience personnelles, un changement sensible ne tardera guère à s'établir dans les habitudes de la vie. On verra beaucoup s'étendre, sinon se généraliser, les sentimens qui demeurent aujourd'hui le partage d'un petit nombre : la crainte de l'erreur, la passion de la vérité. Ce n'est pas tout encore. Par l'observation constante des objets que la nature a répandus autour de nous, on en vient aisément à n'aimer que l'exactitude rigoureuse; la pratique, mieux que toutes les dissertations, fixe l'esprit sur le caractère de la certitude.

Pour s'orienter au milieu d'affaires compliquées, pour conduire de grandes opérations, il faut se tracer une méthode. Longtemps les hommes ne disposèrent que des méthodes qu'ils imaginaient. Tout d'abord, les savans eux-mêmes ne classèrent les plantes et les animaux que d'après des signes choisis de la façon la plus arbitraire. Aujourd'hui, nous sommes en possession de la plus admi-

rable méthode, de la méthode qui défie toute comparaison; en un mot, de la méthode naturelle. Celle-ci n'a été inventée par personne; elle a été découverte, car elle est de la nature même. A raison de son origine supérieure, elle doit être prise comme un modèle pour l'ordre à suivre dans toutes les choses spéciales. Et cette méthode reste inconnue en dehors d'un petit groupe d'hommes d'étude! On ne songe jusqu'ici, dans l'enseignement, à en montrer ni la haute valeur ni la portée exceptionnelle. En effet, si bien définies sont les divisions zoologiques, que chaque ensemble, parfois formé de légions d'espèces, apparaît comme un monde particulier offrant des relations plus ou moins intimes avec les représentans d'autres types. L'image d'un tel monde est faite pour mener à la juste conception de l'immense famille humaine, variable suivant les races et suivant les individus. Deux opérations de l'esprit, propres à bien servir l'entendement, ne sauraient trouver ailleurs que dans la nature un solide fondement, l'analyse et la synthèse. Dans la reconnaissance des caractères que présente un être, le premier soin est d'en considérer les parties, en un mot d'en faire l'analyse. L'enfant appelé à l'observation d'une fleur apprend à la voir dans ses détails : le calice, les pétales formant la corolle, le pistil, les étamines. Où rencontrerait-on plus avantageux modèle pour exercer à l'analyse, si précieuse quand il s'agit de débrouiller des matériaux un peu confus? La synthèse aussi, une grande généralisation bien assurée, parce qu'elle repose sur une connaissance approfondie de tous les élémens particuliers, est d'un secours sans pareil pour soulager des forces intellectuelles, toujours trop limitées. Si l'on en comprend la puissance, on néglige néanmoins, dans l'instruction, d'en montrer les exemples les plus grandioses. Autrefois, à la vue d'un homme, d'un oiseau, d'un poisson, on ne saisissait que des différences; par la science, il est prouvé que la charpente osseuse de ces créatures si dissemblables dérive d'un seul type primordial soumis à des modifications infinies. A une époque, les mâchoires de la sauterelle, le suçoir de la cigale, la trompe du papillon, l'appareil buccal de l'écrevisse, semblaient des organes si particuliers qu'on n'avait pas même l'idée de les comparer. Il est devenu de la dernière évidence que, chez tous les insectes et les crustacés, les appendices qui entrent dans la constitution de la bouche sont de même essence. Insérés dans les mêmes rapports et en nombre égal, ils affectent les formes les plus diverses et subissent les appropriations aux usages les plus variés. Au premier abord, en songeant aux centaines de millions d'espèces d'insectes répandus sur notre globe, en présence d'une diversité sans fin, on se croirait perdu. La science, sinon faite, du moins fort avancée, tout est

rendu simple. En quelques phrases, on explique le plan fondamental. C'est seulement dans l'étude des êtres animés qu'ont été réalisées de telles synthèses, les plus grandes qui aient jamais été dévoilées par l'esprit humain. Il ne serait pas inutile d'en saisir la jeunesse.

C'est bien pendant la dernière année d'étude que les élèves des lycées, alors en possession d'un guide aussi sûr que la méthode, se trouveront aptes à recevoir quelques notions essentielles touchant l'organisme et les grandes fonctions de la vie chez l'homme et chez les êtres d'un intérêt immédiat dans nos sociétés. Avec une certaine vue passablement assurée à l'égard des organes des sens, chacun pourra se flatter d'apprécier sainement les impressions, les perceptions, les sensations. Ainsi, avec le moins d'effort et le plus de sûreté, on parvient à s'initier aux actes qui dérivent de l'instinct et de l'intelligence, c'est-à-dire à la psychologie. Dans l'instruction de la jeunesse, on ne manqua jamais, sans doute, d'éveiller le sentiment par la morale et par les exemples des plus nobles aspirations humaines. A cette tâche, personne ne voudrait faillir ; mais, en même temps, n'est-il pas utile d'exalter l'esprit à la source inépuisable de la nature? Dans l'ensemble, ce sont d'admirables spectacles; dans le détail, des scènes gracieuses ou d'un effet saisissant; partout enfin, l'attrait des phénomènes de la vie. Nul ne saurait y porter un peu sérieusement les regards sans être entraîné à l'admiration. Savoir admirer, c'est la sagesse d'estimer toutes choses selon la juste valeur; c'est la faculté de défendre l'esprit contre les engouemens irréfléchis, contre les enthousiasmes exagérés! Dans un temps où la société semble se dégager de certaines croyances qui ont passionné pendant une série de siècles, seule la nature peut procurer des ravissemens dont parfois se montre avide l'âme humaine. Les sujets nous environnent, ils rendent possible notre existence, ils demeurent à notre portée pour satisfaire à nos besoins matériels, pour servir à notre instruction, pour exalter nos qualités affectives. L'observation de la nature faisant aimer la vérité et, avec la vérité, la justice, en inspirant le goût de ce qui est utile et beau, en suscitant l'amour pour les magnificences les plus grandioses qu'il soit permis de contempler, est encourageante pour toutes les consciences. L'admiration des spectacles de la nature a été l'origine de chefs-d'œuvre de la littérature : elle a fait surgir les merveilleuses descriptions de Buffon, les narrations simples et limpides de Jean-Jacques Rousseau, les pages si touchantes de Bernardin de Saint-Pierre. A notre époque même, des écrivains, animés d'un sentiment délicat de la nature, n'ont-ils pas obtenu les plus légitimes succès pour avoir tracé des tableaux

de paysages romantiques avec un si réel bonheur qu'on se sent transporté sur les scènes dont on a lu la description? Des jeunes gens sur le point d'entrer dans la carrière, et qui ont puisé dans une instruction solide une tendance à s'attacher aux faits bien observés, si un souffle poétique vient à les toucher, ils compteront parmi les mieux préparés à la fois pour les luttes de l'existence, pour les plaisirs qui charment l'esprit, pour les joies qui emplissent le cœur.

IV.

Il est juste de proclamer chez la nation l'égalité de tous les citoyens. Lorsqu'une créature humaine vient au monde, nul ne peut savoir ce qu'elle vaudra, soit dans l'ordre intellectuel, soit dans l'ordre moral. Les conditions défavorables n'empêchent pas toujours l'essor, les circonstances les plus heureuses trompent souvent l'espérance. Que les principes vivent dans tout leur éclat, ce sera, il faut l'espérer, l'éternel honneur des civilisations modernes. Cependant, à trop admirer les principes, on verse dans des voies déplorables; il y a la réalité qui s'impose. La nature parle, montrant partout l'inégalité. Impossible de rencontrer deux sujets pareils de tous points, d'une valeur égale. Parmi les êtres les plus infimes, entre deux individus, tout de suite, on constate une différence; l'enfant qui a cueilli deux pâquerettes dit : Celle-ci est plus belle que celle-là. A la maison, on s'amuse de deux oiseaux pris au nid. Ils sont nés le même jour, ils ont reçu les mêmes soins, la même éducation; l'un est gentil, aimable, il accourt vite à l'appel du maître, il a besoin de plaire; l'autre n'écoute aucune voix : à la main qui s'approche pour le flatter, il distribue des coups de bec. Plus l'espèce est d'ordre élevé, plus s'accentuent les différences entre les individus. Parmi les hommes, la diversité dans les aptitudes, dans les goûts, dans les sentimens, est prodigieuse. Cette diversité, capable de mettre en déroute toutes les prévisions, se manifeste plus ou moins dès la première enfance. Il convient donc, pour arrêter des programmes d'instruction et déterminer les conditions de l'enseignement, d'avoir en vue cette diversité et de songer aux moyens les plus propres à servir le grand nombre. Or, il n'est guère douteux que, si une expérience comparative était réalisée, on arriverait à reconnaître que l'étude de la nature vivante est, de toutes les études, celle qui trouve le mieux son chemin à travers les intelligences diverses et qui, en général, prépare l'esprit de la manière la plus efficace pour tous les genres d'occupations. Reconnaître par les résultats de l'enseignement dans quelles proportions

se répartissent les forces intellectuelles est d'un intérêt capital, si l'on vise à élever le niveau de l'instruction. Nulle part il n'est aussi aisé que dans les écoles supérieures, où les jeunes gens n'accèdent qu'à la suite d'épreuves réputées plus ou moins difficiles, de mesurer la différence des aptitudes. Là, on croit voir le tableau de l'ensemble des élémens qui composent la partie la plus éclairée de notre société. Quelle inégalité entre les sujets d'une promotion! Parfois il en est un qui émerveille tous ses professeurs : il retient et comprend tout ce qui a été dit dans chacun des cours; aux questions il répond sans hésiter, avec méthode, soit qu'on lui demande simplement l'énoncé des faits, soit qu'on désire des développemens; c'est vraiment un esprit d'élite. Quelques-uns de ses camarades le suivent à une certaine distance. Puis vient un groupe d'élèves qui comptent parmi les travailleurs; ils n'excellent en rien, ils sont ordinaires. Il y a une suite; il y a ceux qui ont désolé les répétiteurs et qui désespèrent les examinateurs. Ce qu'il fallait apprendre reste vague dans leur esprit; le petit côté des choses les a particulièrement frappés. Est-ce bien là une image fidèle de la société moderne? A peu près, pas absolument. Le premier d'une promotion, le brillant élève riche de savoir, doué d'une intelligence qui le classera toujours parmi les hommes de haute distinction, ne jettera peut-être pas l'éclat qu'on en attendait, et cela malgré les circonstances les plus favorables. Il avait la grande intelligence qui permet de tout s'approprier; il n'avait pas l'initiative de la pensée, qui conduit aux œuvres originales, aux découvertes. Néanmoins, personne n'en doute, ce sont bien les hommes déjà remarqués dans l'école qui sont appelés à rendre le plus de services à la société, à le mieux honorer les carrières où s'exercent le savoir et les talens. Parmi les élèves sans passion pour l'étude, ayant en réalité appris peu de choses, si la plupart doivent rester assez ternes, beaucoup d'entre eux peuvent encore avoir assez bonne apparence dans toutes situations où de hautes facultés ne sont pas nécessaires. Il en est de peu instruits, par suite d'un défaut d'application, plus ordinairement d'un défaut d'aptitude, qui montrent parfois une singulière habileté dans la conduite de certaines affaires. Il en est même qui parviennent à s'élever à des positions où l'on s'étonne de les trouver. Quelques-uns, faibles dans une école supérieure, comme ils l'avaient été pendant les classes, viennent même, par aventure, marquer tout à coup par un acte de grande habileté ou par une idée neuve; seulement le cas est rare. De temps à autre, lorsque se produit un événement de ce genre, on entend dire à d'anciens condisciples : C'est étrange, il ne faisait rien à l'école! Quelles que soient les matières enseignées, quels que soient les vices ou les

perfections des programmes, chacun en prendra selon sa capacité. Cependant, comme tous les sujets ne captivent pas également les jeunes intelligences, comme ils n'excitent pas au même degré chez les enfans l'intérêt et, par suite, le goût d'apprendre, il importe à ceux qui ont mission de décréter des méthodes, non-seulement de concevoir et d'adopter les meilleurs programmes, mais encore d'assurer les moyens de rendre les leçons vraiment profitables. Eh bien! pour une partie importante des études, ce n'est pas dans les déplorables conditions qui existent dans les grandes villes, mais dans les conditions avantageuses de la campagne, qu'on obtiendra des succès.

En vérité, c'est fâcheux de n'avoir point un instrument propre à mesurer les degrés de l'intelligence humaine, comme on prend au thermomètre le degré de la chaleur, comme on détermine la force physique avec le dynamomètre. Faute d'un instrument de précision appliqué à l'intelligence, on en est réduit à juger à l'aide de comparaisons qui n'entraînent point à tous les yeux le caractère de l'évidence. Il n'en est pas moins intéressant d'y arrêter l'attention. Toutes les personnes pourvues d'une certaine instruction parlent et écrivent. S'agit-il d'hommes faisant également état de la parole, beaucoup n'accomplissent leur tâche qu'à la faveur de l'habitude, de la nécessité. Ils fatiguent ceux qui les écoutent. D'autres, en nombre, parlent non pas excellemment, mais avec assez d'agrément, et seuls quelques-uns, par l'élévation de la pensée, par le bonheur de l'expression, par le charme de la diction, captivent un auditoire; ils ont l'éloquence. En possession de l'orthographe et des règles de la grammaire, tout le monde écrit; chacun trace à sa manière des descriptions, des récits d'événemens. Que de nuances dans l'art d'exposer les faits et de traduire la pensée! Il y a loin de la narration banale à l'œuvre dont on admire le style, et, en un siècle, se trouve bien petit le nombre des auteurs qu'on appelle de grands écrivains. S'agit-il des sciences? Les distinctions entre les facultés de ceux qui s'en occupent acquièrent une remarquable netteté, une sorte de précision. On croirait voir une échelle : sur les premiers gradins, on rencontre une foule qui sait se rendre utile. Aux échelons supérieurs, les rangs deviennent de plus en plus clairsemés. A l'égard de l'histoire naturelle, rien de plus frappant : les parties élémentaires semblent à la portée de toutes les intelligences. On s'aperçoit bientôt que l'étude des détails de l'organisme et des fonctions de la vie dépasse la limite accessible à l'esprit de celui qui se montre habile dans la caractérisation des espèces. Les savans capables de comprendre où peuvent conduire tous les faits mis en lumière, et de formuler avec certitude de grandes généralisa-

tions, ne sont jamais nombreux. Nulle part, il est vrai, autant que pour les productions de l'esprit, ne s'affirment les degrés de la puissance intellectuelle. Néanmoins, ils se manifestent dans toutes les situations. En reconnaissant que, chez tout individu, les aptitudes ont des limites infranchissables, cependant, comme les facultés se développent par l'exercice, on sent de quelle valeur peut être pour la jeunesse la préférence de certaines études.

Dans le monde on parle souvent de vocations ; on dit d'un homme qui a réussi : c'était sa vocation. Si les vocations étaient fréquentes, ceux qui ont mission d'instruire la jeunesse devraient les épier chez les élèves, afin de les découvrir et d'en favoriser l'essor. Tout d'abord, il ne semble pas qu'il y ait lieu de beaucoup s'en préoccuper. Déjà, au collège, les mieux doués sont les premiers dans tous les genres d'étude, et les incapables n'apparaissent dans un rang élevé pour aucun ordre de connaissances. Du sein de la société, là où l'on peut observer les individus dans l'épanouissement d'existences bien remplies, on s'aperçoit tout de suite que le choix d'une carrière a été déterminé par les circonstances, par la nécessité, pour vivre, d'adopter une profession. Il est évident que chacun apporte dans la lutte contre les peines, contre les difficultés, contre les obstacles, une intelligence vaste ou bornée. Tel applique indifféremment son esprit sur les sujets les plus variés, et le résultat atteste toujours une supériorité ; tel n'atteint une valeur sur certains points qu'à la condition de limiter son effort ; les autres dénoncent la médiocrité, la faiblesse intellectuelle, dans les différentes situations. Il arrive que, cédant à une sorte d'étreinte, on se jette dans une voie avec un véritable engouement, avec une extrême passion. L'acharnement que mettent parfois des hommes dans l'accomplissement d'une tâche facultative prend l'apparence d'une vocation. Tout est venu d'un esprit actif qui s'est attaché avec tant de force à une idée que l'idée le mène. Ainsi, il est des personnages dominés au point de croire qu'il y aurait une grave perturbation dans le monde s'ils n'obéissaient à quelque prétendu devoir dont eux seuls ont conscience, s'ils n'entreprenaient tel ouvrage dont personne ne se préoccupe. Des hommes dégagés de toute ambition d'honneur ou de richesse éprouvent presque une honte à la pensée de mourir avant d'avoir livré une œuvre, avant d'avoir réalisé une invention. Ces esclaves d'un sentiment personnel sont conduits par un inévitable phénomène psychique, que détermine l'application longtemps soutenue sur le même sujet. Ils pensent être les bienfaiteurs d'un pays, ils en sont souvent la gloire.

Il n'est pourtant pas impossible qu'une aptitude se manifeste

avec un éclat singulier, tandis que la plupart des forces intellectuelles restent assez ordinaires. Le don de la musique, qui apparaît comme l'exaltation d'un sens, n'en a-t-il pas offert plus d'un exemple? Le génie des mathématiques, quelquefois accompagné de l'ensemble des plus hautes facultés, n'a-t-il pas aussi paru isolé dans un rayonnement superbe, comme s'il avait arrêté le développement de tout ce qui peut d'ailleurs jaillir de l'esprit? Ici, on n'aurait sans doute pas tort de s'écrier qu'il y a une vocation. Eh bien! qu'il y ait une vocation, qu'il y ait un entraînement occasionné par les circonstances, comme on en reconnaît presque toujours les premières manifestations dès l'adolescence, il conviendrait, au temps des études classiques, de ne point en entraver le progrès. L'influence du milieu est souvent considérable sur les intelligences; on ne saurait le nier. Un choc soudain peut allumer une flamme dans quelque jeune esprit. Faute de conditions propres à éveiller les idées, l'intelligence reste endormie.

Quand il importe d'instruire des multitudes d'élèves, on conçoit aisément qu'on néglige de s'inquiéter des exceptions. Cependant, ce sont les exceptions qui dans les genres produisent les hommes supérieurs. Or, comme ce sont de tels hommes qui réalisent les progrès, qui, entre toutes les nationalités, placent ou maintiennent un peuple au rang le plus élevé, il faut craindre de stériliser les germes qui promettent une belle floraison. Que l'on considère la vie des hommes les plus marquans dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, on trouve, la plupart du temps, qu'ils ont été dès l'adolescence hantés par un goût particulier, par une idée fixe, par une passion exclusive, soit pour un art, soit pour des problèmes de physique ou de mécanique, soit pour l'histoire ou la stratégie. Refouler chez le jeune homme de quinze à seize ans le goût ou la passion pour une des branches de l'activité de l'esprit, c'est, selon toute probabilité, éteindre une puissance intellectuelle. Que l'écolier, au lieu de pouvoir s'abandonner à son penchant, se trouve, en vue du baccalauréat, obligé de poursuivre des études qui l'obsèdent, il y aurait raison de maudire pareille contrainte, dont l'effet pourrait être regrettable. Le jour où les conditions de l'enseignement secondaire seront réalisées selon notre vœu, les professeurs, mieux placés qu'aujourd'hui pour apprécier la capacité des élèves, auraient le devoir de ne jamais comprimer le penchant qui s'annonce de manière à faire prévoir un réel succès.

Dans le groupe des hommes qui, aux différentes époques, se sont signalés par l'étendue des connaissances ou la hauteur des vues, par l'esprit d'invention ou le caractère grandiose des œuvres, ils sont en nombre, ceux qui n'ont pas reçu l'enseignement ordinaire.

On croirait volontiers qu'échappant au système classique, qu'affranchis de lisières incommodes, leur esprit, prenant un vol mieux assuré, s'est fait une originalité féconde. D'un autre côté, on cite parmi les plus éminens des hommes qui, au collège, ont remporté toutes les palmes. Pleine d'intérêt serait l'étude comparative et approfondie des genres de préparation intellectuelle chez les personnages qui se sont illustrés dans la carriere où le savoir pèse d'un grand poids ; mais ce n'est pas avec les vagues indications dont se contentent les meilleurs biographes qu'on parviendrait à mettre dans une heureuse opposition les profits d'une instruction régulière et les ressources d'une instruction simplement dirigée d'après les goûts et les appétits de l'enfant ou du jeune homme studieux. C'est assez naturellement qu'une semblable réflexion trouve ici sa place. Cependant, nous ne saurions oublier que, dans l'enseignement, les préoccupations doivent porter sur la masse des élèves : aussi c'est avec une conviction d'autant plus forte que nous réclamons des conditions d'études qui tourneraient à l'avantage du grand nombre, qui favoriseraient des élans spontanés chez les intelligences d'élite.

A l'heure actuelle, une plainte monte et commence à produire dans le public une pénible impression. Réagissant contre l'idée que, pour jouer un rôle dans la société moderne, il est nécessaire de posséder des connaissances multiples, on rappelle avec énergie qu'en général le cerveau s'approprie peu de chose, s'il est sollicité sur de trop nombreux sujets, et l'on s'écrie : Les élèves de nos collèges sont surmenés ! Des juges pleins de compétence insistent sur les dangers de la fatigue du cerveau pendant la période du développement de l'organisme. Tout le monde discerne les inconvéniens du défaut d'exercice, et des hygiénistes s'insurgent contre les habitudes scolaires qui obligent des enfans et des adolescens à demeurer sédentaires. De mon temps, disait naguère un littérateur célèbre, « les pensions avaient sur les lycées d'aujourd'hui une grande supériorité : elles avaient l'espace ! Les écoliers d'aujourd'hui ne savent plus jouer, parce qu'ils n'ont plus de place (1) ! » Maintenant, on n'a plus comme autrefois la facilité des excursions hors de l'enceinte des grandes villes ; c'en est fait des longues promenades. Que le lycée soit à la campagne, les écoliers marchent et courent à travers les chemins, sautent les fossés. On se plaît à voir que, pour les besoins d'une leçon, ils prennent beaucoup de cet exercice, salutaire à toutes les époques de la vie, indispensable dans l'âge de la croissance. De la sorte vient, avec l'agilité, l'adresse, la vigueur physique. Il y a repos de la pensée quand l'esprit s'arrête à la con-

(1) Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, t. I, p. 221.

templation d'objets qui le frappent et l'intéressent. Ainsi, tout en donnant satisfaction aux exigences du corps, et à peu près sans fatigue intellectuelle, seraient acquises des notions de science, de géographie, et, si on le voulait, la pratique d'une ou deux langues étrangères. Avec la transformation de la classe de philosophie, on obtiendrait d'immenses avantages pour l'instruction, et, au point de vue de l'hygiène, on réaliserait des améliorations qui auraient les conséquences les plus heureuses. Sous le rapport de la santé, tout le monde tombe d'accord que le grand air de la campagne procure un bienfait incomparable. Le visage des enfans, de pâle et étiolé par le séjour permanent dans les villes, prend, par la vie habituelle au milieu des champs, une fraîcheur qui réjouit les familles. Si l'on éloigne les collèges des grands centres de population, ne va-t-on pas chagriner les personnes qui affirment hautement que la vie de famille est du meilleur effet sur le moral des enfans? Il sera permis à un vieux philosophe, qui a observé la société sous ses aspects multiples, de ne point prendre de l'assertion un souci exagéré. Le moment venu de mettre l'enfant au collège est le plus souvent une satisfaction; on va au moins être un peu débarrassé du garnement qui fait tapage dans la maison, qui n'aime guère à travailler, qui fatigue père et mère par ses exigences incessantes. On verra l'enfant chéri toutes les semaines ou tous les mois. On l'aura pendant les vacances: c'est très suffisant. Que le collège soit à Paris, aux environs de la forêt de Sénart ou des bois de Luzarches, si l'avantage pour l'instruction est énorme, la différence pour l'affection des parens n'est guère sensible. S'il y a des mères incapables de supporter la pensée de se séparer de leurs fils un seul jour, ce sentiment est trop délicat pour qu'on n'en demeure pas touché. Il est de la meilleure politique de ne jamais blesser les intérêts, les penchans, les opinions qui sont respectables et de ne chercher à convaincre que par l'exemple. Il suffirait de conserver les externats dans les villes. On installerait les collèges d'internes à la campagne, pour la plus grande joie comme pour la meilleure instruction de la jeunesse. On ne se dissimule pas les difficultés matérielles d'un tel changement. Certes, la mesure ne saurait s'effectuer qu'avec lenteur et de longues préparations. Aussi, en ce moment, ne voulons-nous réclamer qu'un essai, qu'un modèle, c'est-à-dire un lycée installé à la campagne et pourvu de professeurs animés du désir de tirer grand parti de la bonne méthode. Alors on jugerait, et le succès du modèle conduirait aux meilleures résolutions.

A l'égard des professeurs, on aurait tort de se laisser endoctriner par l'idée fausse que le séjour dans une sorte de retraite serait peu propice à l'expansion de leurs facultés. Le jeune maître

qui, au sortir de l'École normale, est envoyé au lycée d'une ville secondaire, où il ne trouve personne à entretenir de ses occupations, n'a que le travail pour tromper l'ennui. A la campagne, au contraire, tout intéresse l'homme enclin à l'étude et à la méditation : les travaux des champs, les récoltes, les aspects variés de la nature. En dehors du devoir imposé, on prend volontiers, dans le calme, goût à la recherche littéraire ou scientifique; puis on songe, pour les jours de liberté, à des voyages et à des visites aux grandes bibliothèques. Pour les maîtres ayant une famille, des enfans qui grandissent, abondent les agrémens de la vie; le modeste traitement procure un bien-être, une sorte d'aisance qui remplace la gêne inévitable de l'existence dans les villes. D'ailleurs, si, dans la préoccupation de faire prévaloir les meilleures méthodes dans l'instruction secondaire, on regrette de ne pas satisfaire le goût de certains professeurs, c'est qu'une sollicitude plus haute est commandée envers les élèves dont il s'agit de favoriser le succès dans les études.

Plus on étudie sous tous les aspects la grande question de l'enseignement secondaire, plus on se convainc que, si les personnes vraiment éclairées s'appliquaient à la comprendre, on arriverait bientôt à la conclusion la mieux justifiée. En ce moment, les uns disent : Instruisez fortement les jeunes générations, car à ces jeunes générations incombe le devoir de chercher la réalisation de tous les progrès dans l'ordre matériel et de porter haut la gloire intellectuelle de la France. Les autres crient : Arrêtez, pour nos enfans, les fatigues qui dépassent les forces ordinaires, qui altèrent la santé, qui nuisent au développement physique; la patrie a besoin d'hommes vigoureux. Les uns et les autres élèvent de justes réclamations; mais, à l'heure présente, elles sont inconciliables. Il est possible, cependant, de satisfaire les divers intérêts : il suffira de donner l'enseignement dans les conditions dont nous avons exposé les avantages; et, pour une partie considérable des études, de changer absolument les procédés en usage dans le système actuel. En terminant, pour la belle expérience qu'il serait heureux de voir instituer, nous ne pouvons que faire un pressant appel aux pouvoirs publics et à tous ceux qui, dans les conseils et dans les assemblées délibérantes, exercent une influence. Il s'agit de prendre une détermination dans une affaire qui importe à la prospérité comme à la grandeur du pays. Les hommes qui auront servi utilement cette noble cause de l'instruction de la jeunesse s'assureront, avec l'honneur, bientôt peut-être la reconnaissance de la nation.

ÉMILE BLANCHARD.

ÉTUDES

SUR

L'HISTOIRE D'ALLEMAGNE

LA FONDATION DU SAINT-EMPIRE.

Le *Liber pontificalis*, édition de M. l'abbé L. Duchesne (dans la bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome). — Les lettres des rois carolingiens et des papes dans les *Monumenta Carolina*, au tome IV de la *Bibliotheca rerum germanicarum* de Jaffé.

La Germanie était demeurée, jusqu'au VIIIe siècle, hors du courant historique. Elle y avait versé des peuples, Goths, Burgondes, Vandales, Francs, Lombards, mais elle n'avait reçu de l'ancien monde, elle n'avait trouvé aucune idée, aucun sentiment où elle pût prendre conscience d'elle-même (1). C'était une région géographique, éclairée de quelques lueurs de civilisation aux frontières de la Gaule et de l'Italie, ténébreuse et confuse, à quelques lieues du Danube et du Rhin. Un seul des peuples qu'elle avait répandus dans l'empire, les Francs, était demeuré en contact avec elle. Ils avaient eu le mérite, si rare parmi ces émigrés, de durer. Il est vrai qu'ils

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1885.

s'étaient repris à deux fois pour vivre. Les parties de la nation établies à l'ouest et au centre de la Gaule avaient subi le sort commun des barbares que la civilisation avait énervés. Au VIe siècle, les Francs de Paris, de Soissons et d'Orléans, sont confondus avec les Gallo-Romains dans le désordre d'une vie politique sans règles et sans but. L'église même est compromise et presque perdue parmi ce chaos. La Gaule mérovingienne n'a possédé ni la force morale, ni la force matérielle nécessaire pour accomplir la tâche qu'Avitus avait prescrite à Clovis, c'est-à-dire pour conquérir la Germanie et la convertir. Des expéditions militaires, la perception intermittente de tributs, une vague suzeraineté imposée, puis abandonnée, quelques missions chrétiennes sans plan ni persévérance : c'est là tout ce que les Mérovingiens ont fait pour la Germanie. Mais, au VIIIe siècle, les Francs d'outre-Meuse relèvent la gloire du nom et la puissance du peuple. Ils ont gardé la saine vigueur brutale, la simplicité de la vie, l'habitude des réunions de guerriers, le goût des expéditions en bandes, l'amour du pillage et la joie de tuer. Après avoir été longtemps gouvernés par les Mérovingiens, ils se sont donné des chefs nés chez eux. Une famille indigène, qu'on appellera bientôt la dynastie carolingienne, inaugure sa fortune au VIIe siècle et l'achève au VIIIe. Comme Clovis a conquis la Gaule, Charles Martel la conquiert sur les descendans de Clovis. Comme les Mérovingiens, il attaque la Germanie. Qu'y va-t-il faire? La guerre. Mais la guerre ne suffit pas à créer un peuple. Ravager le territoire des Frisons, brûler des huttes saxonnes, humilier le duc des Bavarois : tout cela était facile, mais la main de Charles, toute remplie par sa lourde épée, n'avait pas de semailles à jeter dans les sillons ouverts.

Son contemporain, le missionnaire Boniface, a été un semeur (1). Il a établi des évêchés, et l'évêque était un prédicateur et un instituteur. Il a fondé des monastères qui étaient des écoles, des ateliers et des fermes. Il a prescrit des règles morales, éveillé des sentimens, ouvert à des esprits la carrière du labeur intellectuel. Il n'a point pensé qu'il travaillât à fonder une nation. Il ne voyait sur terre que des hommes qui devaient tous obéir au successeur des apôtres et, sous la conduite de ce pasteur, cheminer à travers la vallée des larmes vers les pâturages éternels. Point d'autre patrie que l'église, militante en ce monde, souffrante ou triomphante dans l'autre. Boniface y a introduit la Germanie, qu'il a élevée à la dignité d'une province de l'église universelle. Cela, du moins, était une destinée. Un jour viendra où ces âmes que la doctrine chrétienne

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril 1887.

a modifiées, mais qui gardent certaines aptitudes géniales, se sentiront différentes d'autres âmes chrétiennes, et connaîtront une patrie terrestre, qui sera l'Allemagne. En attendant, la Germanie prenait place dans l'empire spirituel que l'évêque de Rome s'efforçait de substituer à l'empire des césars.

Seulement la Germanie n'est pas tout entière conquise; la Saxe n'a pas même été entamée; la Frise a donné le martyre à Boniface; la Hesse et la Thuringe sont chrétiennes d'hier. Les églises nouvelles vivent misérablement, et redoutent le retour offensif de Satan, si proche encore qu'on le voit rôder et qu'on l'entend hurler. L'empire spirituel n'est qu'ébauché. Les fragmens en sont disséminés en Italie, en Angleterre, en Germanie. Boniface a essayé de les souder les uns aux autres, en pliant sous la loi romaine l'église de Gaule, mais il n'a point achevé son œuvre : la soudure peut se détacher et choir. Et le pape est inquiet dans sa capitale; la querelle avec Constantinople dure toujours; toujours les Lombards menacent; Rome a des factions et la campagne romaine des brigands. Tout est incertain, incohérent, désordonné. Personne ne voyait l'avenir.

L'avenir a été pour longtemps fixé par l'alliance intime des Francs et de la papauté. Cette alliance a décidé du sort de la Germanie et de l'Europe. Étudions, comme il mérite de l'être, ce fait capital, cause de tant d'autres faits de si grande importance.

I.

Les Carolingiens, alors même qu'ils n'auraient pas conclu avec les papes un « pacte d'amour, » seraient entrés dans le sanctuaire plus avant que les princes de la première race. Les Mérovingiens avaient été rois de petits royaumes; l'horizon de chacun d'eux était restreint. Ce fut par accident qu'un seul prince réunit de loin en loin toute la monarchie. Les Carolingiens, au contraire, ont conquis un vaste empire, qui, jusqu'à la seconde moitié du IXe siècle, a été rarement partagé. Pourtant, le roi carolingien n'a point prétendu imposer des lois uniformes à tous ces hommes de pays divers, Francs ripuaires ou saliens, Burgondes, Alamans, Bavarois, Saxons, Goths, Lombards et Romains. Il les a laissés vivre, chacun selon sa loi; mais il les a tous soumis à sa justice et requis pour sa guerre. De quel droit et par quel moyen? Du droit et par le moyen de la force, sans doute; mais cet état ne porte pas longtemps un empire. Il n'est pas de gouvernement qui puisse se passer d'une raison d'être. Attila conduisait ses peuples au pillage du monde;

il leur payait ainsi la rançon de leur servitude. Dans une civilisation avancée, au temps romain ou de nos jours, l'état qui pourvoit à la sécurité des citoyens et à leur bien-être a le droit d'exiger, en échange, des services. Mais Charlemagne est plus qu'un Attila : il est autre que César ou qu'un roi moderne. Il ne proposera pas à des hommes qui vivent selon de certaines règles, dans des patries déterminées, de se faire pasteurs, nomades et brigands. Qu'offrira-t-il donc, en récompense de tant d'obligations très lourdes, aux Aquitains, qu'il fait combattre contre les Saxons, aux Alamans qu'il mène contre les Lombards? Quel sera le salaire de ces « commandemens grands et terribles, » renouvelés chaque année, quand vient la saison où « les rois ont coutume de procéder à la guerre? » Charles ne donnera pas à ses peuples la satisfaction d'intérêts matériels : la vie économique est si simple dans ses royaumes qu'on la peut négliger. Il ne fera pas découler leurs devoirs d'un devoir supérieur capable de les faire accepter, comme serait le patriotisme. Il y avait bien une sorte de patriotisme des Francs : c'était l'orgueil d'être un peuple victorieux et conquérant, mais ce sentiment n'était pas capable, à coup sûr, de rallier les peuples conquis. Les royaumes carolingiens ne seraient pas devenus, par leurs propres forces et par les seuls mérites du prince, une communauté d'hommes consentant leur obéissance. L'église seule pouvait faire l'unité en prêchant l'entente des âmes et l'idée d'un peuple unique, le peuple de Dieu.

L'église attira donc vers elle, comme par une force irrésistible, les princes de la dynastie nouvelle. Entre elle et la royauté carolingienne, il y avait harmonie préétablie. Il se trouva justement que des hommes, pénétrés de l'esprit ecclésiastique, furent les amis de Charlemagne, et celui-ci l'homme du monde le plus capable de les comprendre. Alcuin, le philosophe, et le roi Charles s'entendirent mieux que n'avaient fait les évêques et les rois du ve siècle. Saint Remi était un Romain, un classique, incapable de s'expliquer l'état intellectuel d'un barbare. Il n'était ni le compatriote, ni le contemporain de Clovis. Alcuin est un Germain chrétien. Il est né dans cette Angleterre où le christianisme et l'église se sont établis dans des esprits et des états germaniques. Il a vu des rois gouverner selon les coutumes saxonnes. Il est le contemporain, le compatriote de Charlemagne. Charles et lui ont pour l'antiquité une admiration naïve, mais ils sont hommes des temps nouveaux, trop éloignés de l'empire pour y chercher des idées de gouvernement et un système politique. Sans doute, Charlemagne se propose pour modèles Constantin et Théodose, « empereurs institués par Dieu, et, par lui, chargés d'affranchir le peuple chrétien de la souillure de l'erreur ; » mais il con-

naît l'antiquité sacrée mieux que la profane. Il se sent plus près de Josias que de Constantin, « de saint Josias, comme dit un capitulaire, qui parcourait le royaume à lui confié par le Seigneur, corrigeant, avertissant, ramenant son peuple au culte du vrai Dieu. » Il y a eu, au VIIIe siècle, une sorte de renaissance biblique, à laquelle les historiens ne donnent pas l'attention qu'elle mérite. La Bible était pieusement étudiée par les Anglo-Saxons, qui apportèrent aux Francs le culte du livre saint. David prit alors le pas sur Théodose : Charlemagne, quand il cherche le nom qu'il portera dans l'académie du palais, choisit celui du roi-prophète. Les chrétiens du VIIIe siècle remontaient ainsi à leurs vraies origines. Supposez que l'église n'ait pas accepté au IVe siècle l'alliance de César et que l'empire ait disparu, maudit par les martyrs et détruit par les Germains : les hommes auraient oublié le passé romain pour adopter le passé biblique. Israël aurait été l'ancêtre des peuples et Saül l'ancêtre des rois. Mais Rome avait imposé sa survivance aux chrétiens. Pour se perpétuer, elle avait adopté l'apôtre Pierre, chef de l'église nouvelle ; en revanche, l'évêque de Rome s'était incliné devant César. Saül, David et Salomon demeurèrent dans la pénombre. Cependant les années succédaient aux années, et les siècles aux siècles: César, relégué en Orient, s'effaçait. L'idée reparut d'un peuple de Dieu, conduit par un élu du Seigneur, et qui a nom le roi. Le roi ne supprime pas l'empereur, mais il existe à côté de lui, en dehors de lui, directement chargé par Dieu d'un office. « Il y a, dit Alcuin, trois grandes personnes en ce monde : la sublimité apostolique, qui gouverne le siège du bienheureux Pierre ; la dignité impériale, qui exerce la puissance séculière sur la seconde Rome ; la dignité royale, à qui Notre-Seigneur Jésus-Christ a confié le gouvernement du peuple chrétien. » Dans cette hiérarchie sacrée, la dignité royale vient la dernière, mais l'Anglo-Saxon la relève aussitôt de cette infériorité. A la date où il écrit, dans la dernière année du VIIIe siècle, la sublimité apostolique vient d'être outragée à Rome par des brigands ; la dignité impériale a été souillée à Constantinople par un attentat et par une usurpation ; la dignité royale l'emporte sur les deux autres : elle est plus forte, plus sage, plus sublime. Ainsi Alcuin attribue à la royauté, comme à la papauté, comme à l'empire, une origine divine. Charlemagne est un membre de cette trinité par laquelle la terre est gouvernée. De la qualité de roi à celle d'empereur, il n'y a point progrès ni avancement : ce sont choses différentes. Il n'était donc pas nécessaire que Charles reçût la couronne impériale des mains du pape pour être plus près de Dieu.

Alors même qu'ils ne seraient jamais descendus en Italie, les Carolingiens auraient été les rois de leur église. Ils auraient disposé

de ses biens comme de leur propre domaine. Ils auraient été les chefs de la hiérarchie cléricale, comme de la hiérarchie laïque. Ils auraient gouverné par les évêques autant que par les comtes, présidé les grandes assemblées de prélats et de soldats, promulgué les capitulaires où la politique et la religion, les affaires d'église et d'état sont confondues. Ils auraient soumis le prêtre et le moine à l'autorité de l'évêque, l'évêque à l'autorité du métropolitain, fait rentrer dans le rang tous les irréguliers, les « acéphales, » c'est-à-dire les « sans-chefs, » et les *vagi*, c'est-à-dire les vagabonds, même les ascètes, qui durent s'enfermer au monastère ou accepter la surveillance de l'évêque, car, dans une église bien ordonnée, nul ne peut devenir saint à sa fantaisie. Ils auraient mis chacun à sa place et marqué les cadres définitifs de la vie ecclésiastique.

Charlemagne aurait fait l'éducation des clercs; il leur aurait défendu de porter les armes, d'assister « aux festins et aux buveries qui se prolongeaient jusqu'à la nuit, » de prendre des servantes « qui pussent prêter à l'accusation d'adultère, » de dépouiller les « simples d'esprit en leur promettant la béatitude dans le royaume céleste, ou en les menaçant de l'éternel supplice infernal. » Il leur aurait commandé de s'instruire, d'apprendre la grammaire pour bien saisir le sens de la parole divine, de « plaire à Dieu par la correction de leur langage comme par la rectitude de leur vie, » — « d'être chastes en leur conduite et savans en la langue. » Il se serait fait éditeur de livres liturgiques et de sermons. Il aurait écrit dans les capitulaires un manuel du parfait ecclésiastique. Il aurait défendu le Christ contre les doctrines qui le voulaient réduire à la condition de fils adoptif, siégé avec ses évêques et présidé les conciles, comme il fit à Francfort dans la salle de « son palais sacré, » le jour où il se leva de son siège royal, s'avança jusqu'aux degrés du trône, prononça un long discours sur la cause de la foi, et demanda aux pères: « Que vous en semble? » Il aurait prescrit au clergé de faire apprendre et comprendre aux fidèles le *Credo* et le *Pater noster*, « afin que chacun sache ce qu'il demande à Dieu. » Il aurait fondé les écoles populaires, l'enseignement religieux gratuit et obligatoire, puni les récalcitrans du pain sec et du fouet. Par la voie des capitulaires, il aurait recommandé d'éviter avec soin les péchés capitaux, en les nommant par leurs noms, et en exprimant le regret de ne pouvoir veiller d'assez près sur chacun de ses sujets pour le conduire vers le salut éternel.

Ce roi carolingien est un personnage nouveau sur la scène de l'histoire. Il est le fils respectueux du saint-père, mais il procède directement de Dieu. Il reconnaît l'autorité du pape en matière de foi et de discipline, mais il a son autorité propre. Ses devoirs en-

vers les églises de ses royaumes lui confèrent des droits sur elles. Au temporel, il ne relève de personne. La fiction qui détenait les rois du ve siècle dans la dépendance de l'empire s'est évanouie. L'empereur, c'est le passé : ce roi germanique et biblique, c'est le présent. Il semble aussi que ce soit l'avenir, mais le passé ne meurt jamais tout entier. La vieille Rome attirera cet homme nouveau. Elle le saisira, l'enchantera, l'habillera en empereur, et prolongera ainsi sa survivance.

II.

Retournons en Italie pour y reprendre l'histoire interrompue des relations du pape avec l'empereur de Constantinople, les Lombards (1) et les cités italiennes. Le pape continue à chercher sa fortune, sans savoir au juste de quelles mains il la prendra. Il n'a pas rompu avec l'empereur, qu'il salue toujours du titre de *dominus*. Il ne désespère pas de s'entendre avec les Lombards. A Grégoire III, qui avait appelé Charles Martel, succède, en 741, Zacharie, qui ne renouvelle pas l'invocation aux Francs, divisés alors par les querelles des fils de Charles. Il essaie une politique nouvelle avec les Lombards, celle des visites, des bénédictions et des cajoleries. En toute occasion grave, il va trouver le roi Luitprand, le séduit par son éloquence, et l'éblouit par l'éclat de sa dignité surhumaine. Un jour, il sacre devant lui un évêque : la cérémonie est si belle que les barbares versent des larmes. Il invite à sa table Luitprand, qui « mange en toute gaîté de cœur et déclare qu'il n'a jamais fait un si bon dîner. » Aussi rend-il au pape les villes du duché romain qu'il vient de conquérir, et Zacharie, rentré à Rome « avec la palme de la victoire, » célèbre un triomphe sous la forme d'une grande procession. Alors Luitprand se tourne d'un autre côté : il menace Ravenne et l'exarchat. Le pape, supplié par l'exarque et par l'archevêque, se rend à Ravenne, où il est reçu avec enthousiasme, puis à Pavie. Il chante la messe devant le roi et obtient de nouvelles promesses, mais le Lombard ne tient pas sa parole. Le *Liber pontificalis*, vingt lignes après avoir témoigné de la bonhomie de ce singulier personnage, le traite d'*insidiator* et de *persecutor*. Il considère comme un bienfait de Dieu sa mort, qui survient bientôt et met en liesse le pape et les Romains. Tout de suite, Zacharie s'adresse au successeur, Ratchis, et conclut avec lui une paix de vingt années. Ratchis respecte Rome et Ravenne, mais il s'en prend

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1886.

à la Pentapole. Le pape accourt, le détourne de son entreprise, et même le décide à entrer dans un monastère. C'est peine perdue : à Ratchis succède Astaulf, qui sera un rude adversaire.

La politique d'alliance et d'amour ne réussissait point avec les Lombards. Elle ne pouvait réussir. Ces Germains étaient dans leur rôle naturel en continuant la lutte contre l'empire. Leur établissement était compromis, tant que l'empereur, qui ne l'avait pas accepté, posséderait en Italie des provinces où leurs duchés ne seraient que des enclaves toujours menacées. Ils n'étaient pas des ennemis de l'église. Depuis longtemps, ils avaient abjuré l'hérésie. Si Zacharie leur avait laissé prendre Rome et Ravenne, ils auraient été les fils soumis, voire même dévots, du saint-siège. Ils ne devaient pas comprendre le zèle que l'évêque de Rome mettait à défendre les droits de l'empereur, qui était, lui, un hérétique, un iconoclaste. J'imagine qu'ils n'ont pas pénétré tout de suite le secret dessein du pape. Autrement ils n'auraient point supporté avec une si longue patience qu'il surveillât chacun de leurs pas, protégeât de sa personne toute position attaquée, réclamât toute ville prise. Cependant l'ambition pontificale cheminait à couvert. Le pape qui met en avant les droits de la *Respublica,* c'est-à-dire de l'empire, travaille pour lui-même. Les Lombards et le saint-siège sont compétiteurs à la possession de l'Italie; par conséquent, ennemis irréconciliables. Mais qui mettra les barbares à la raison? Les prières, les caresses, la magie des cérémonies et des pompes ecclésiastiques, ne garderont pas longtemps leur efficacité. Il faut un peuple contre ce peuple, une épée contre cette épée.

Pépin et Carloman, fils de Charles Martel, achevaient, sous la direction de Boniface, la réforme de l'église franque. En même temps se préparait la révolution qui allait substituer aux Mérovingiens les Carolingiens. Lorsque Carloman, par amour de la vie contemplative, alla prendre à Rome « le joug de la cléricature, » Pépin, demeuré seul en présence du roi fainéant Childéric, crut le moment venu de clore cette comédie où le rôle royal était tenu par un fantôme. Il serait devenu roi sans le concours du pape, car il avait la gloire et il avait la force; les offices ecclésiastiques et laïques, le pouvoir et la richesse étaient répartis entre ses fidèles. Il est possible pourtant qu'il ait ressenti quelque appréhension avant de consommer l'acte décisif. Il croyait que la vieille dynastie comptait encore, puisqu'il avait fait porter sur le pavois ce Childéric, alors que Charles Martel s'était senti assez fort pour se passer d'un roi. L'empire franc était troublé; les révoltes se succédaient en Aquitaine et en Germanie : une guerre civile aurait eu des conséquences redoutables. Pépin résolut de mettre dans son jeu l'auto-

rité du saint-siège, dont la grandeur avait été révélée par Boniface aux princes et aux peuples du Nord. Il fit porter à Zacharie la question célèbre : « Ne vaut-il pas mieux appeler roi celui qui a la puissance que celui qui ne l'a point? » Zacharie répondit que cela valait mieux en effet ; mais ce mot n'aurait pas suffi à donner la couronne au maire du palais. Un écrivain contemporain nomme les deux facteurs de la révolution dynastique de l'an 751 : « Après délibération, et du consentement de tous les Francs, avec l'autorisation du siège apostolique, qui avait été consulté, l'illustre Pépin est porté au trône royal par l'élection de toute la *Francia*. » C'était chose grave que cette intervention du pape en un acte de pure politique, et le sacre que Pépin reçut alors de la main des évêques était une innovation d'importance ; mais, à l'estime du peuple franc, l'élection de la *Francia* était l'acte essentiel. La dynastie nouvelle n'était pas encore indissolublement liée à l'église romaine.

Cependant Étienne II avait succédé à Zacharie en 752, et le roi Astaulf était résolu à brusquer le dénoûment. Il s'empara de Ravenne et menaça Rome. Ce que voulait « cet effronté, » le *Liber pontificalis* le dit clairement. Il prétendait « imposer un tribut aux Romains et soumettre la ville à sa juridiction, » c'est-à-dire se substituer à l'empereur dans la ville impériale, y établir sa souveraineté, consommer l'unité de l'Italie avec Rome capitale. Le moment était solennel pour la péninsule. Allait-elle entrer enfin dans des voies nouvelles? Grâce aux Francs, la Gaule romaine était devenue un royaume. Très confusément, il est vrai, une nation se préparait là, car une des origines du peuple français est cette opinion que le pays situé entre le Rhin, les Pyrénées et les Alpes appartenait aux Francs. L'Italie aurait-elle, comme la Gaule, un peuple germanique qui deviendrait l'instrument de ses destinées? S'appellerait-elle Lombardie, au temps où la Gaule commençait à s'appeler France, et la Bretagne Angleterre? Les Lombards n'étaient pas incapables de jouer ce rôle d'ancêtres de peuple, et le pape, en empêchant ces Germains d'achever leur carrière, a été cause que l'Italie a jusqu'à nos jours attendu la qualité de nation.

Étienne essaya d'abord de fléchir par des ambassades, des cadeaux et des prières Astaulf, qui fut inflexible. « Il fit entendre à la majesté divine la plainte d'une lamentation lugubre. » Les Romains, la tête couverte de cendres, pleurant et gémissant, se rendirent en procession à l'église de Sainte-Marie-Majeure. Le pape, pieds nus, portait sur l'épaule une image du Christ qui « s'était faite toute seule. » Arrivé à l'église, il lia sur la croix le traité que les Lombards avaient signé et violé. De tous les côtés il cherchait du secours. Il supplia l'empereur « d'arracher l'Italie aux morsures des

fils d'iniquité ; » mais quelle aide attendre de l'empereur? Le pape, d'ailleurs, ne se souciait pas de restaurer la domination impériale. Heureusement « la grâce divine » intervint : elle lui suggéra l'idée de se rendre auprès du roi des Francs. En grand secret, il pria Pépin de l'envoyer quérir par des ambassadeurs. Il savait que les Francs seuls étaient capables de lui donner une armée. Il espérait qu'ils ne la lui refuseraient pas, s'il allait la demander lui-même ; car un voyage au-delà des monts du successeur de Pierre était une démarche grande et inusitée. Bientôt arriva de Constantinople un ambassadeur, le silentiaire Jean. Il apportait au pape, pour tout subside, l'ordre d'aller sommer dans Pavie le roi Astaulf de restituer ses conquêtes. L'empereur, qui traitait ainsi le pape comme un sujet et le roi lombard comme un vassal, n'entendait plus rien à la politique de l'Occident. Étienne fit ses préparatifs, mais non pour un simple voyage à Pavie. Le 14 octobre 753, une grande foule l'accompagna hors de la ville. Étienne recommanda ses brebis au bon pasteur Pierre. Avec lui marchaient des évêques et des prêtres romains, les chefs de la milice romaine, le silentiaire impérial et deux envoyés francs, arrivés au moment du départ. Dans ce cortège étrange, d'invisibles personnages chevauchaient aux côtés du pape. C'étaient, avec le silentiaire, Justinien, Constantin, Théodose, Auguste, César, tout le passé ; avec les Francs, Charlemagne, Othon, Barberousse, un long avenir. Le pape et sa suite savaient-ils jusqu'où ils allaient, vers quelles destinées ils conduisaient l'humanité, pour combien de siècles ils allaient disposer de l'histoire? Ils remarquèrent que Dieu veillait sur eux et leur donnait « la sérénité du ciel. » Une nuit, ils virent passer un globe de feu qui venait du pays des Francs et s'abattit sur la terre des Lombards.

Avant de recevoir le pape dans Pavie, Astaulf voulut lui faire promettre « de ne parler d'aucune restitution, quelle qu'elle fût. » Étienne répondit qu'aucune puissance ne pouvait lui fermer la bouche. Il parla donc, et beaucoup, toujours pleurant et gémissant, mais en vain. Le silentiaire n'eut pas meilleur succès : les lettres impériales furent écoutées avec indifférence. Alors les Francs entrent en scène : ils demandent au roi, pour le pape, la permission de passer en Gaule. Astaulf interroge Étienne : Est-il vrai que Sa Béatitude veuille franchir la montagne? Étienne avoue son intention. Le Lombard « grince des dents comme un lion, » mais il laisse partir le pape. Il est vrai que les Francs avaient « insisté avec force. »

Les grands de Rome et le silentiaire retournèrent vers la Ville. Étienne se remit en route le 14 novembre, accompagné par les

seuls clercs. Il s'engagea dans les Alpes, exposant, comme il dit, « son corps et son âme parmi les frimas et la neige, les eaux débordées, les fleuves puissans et l'atroce aspect des montagnes. » Pépin, qui l'attendait à Pontion, envoya au-devant de lui, jusqu'à une distance de cent milles, son fils Charles, le futur Charlemagne, alors un enfant de onze ans. Lui-même alla recevoir le pape à trois milles de la *villa*. Il descendit de cheval, se prosterna, prit la bride du cheval pontifical et marcha quelque temps ainsi, comme un écuyer. Le cortège entra dans la maison, au chant des hymnes et des cantiques. Le pape et le roi se retirèrent dans l'oratoire : là, Étienne s'agenouilla, avec l'appareil ecclésiastique des supplians, les cheveux semés de cendres. Pépin jura « d'accomplir ses volontés. » C'est le 1er janvier 754 qu'il fit cette grave promesse.

Par ambassadeurs, il somma les Lombards de donner satisfaction au pape : Astaulf s'y refusa. La question fut portée devant l'assemblée des Francs, et la guerre décidée. Avant le départ, qui eut lieu en juillet, le roi, la reine et leurs deux fils, Charles et Carloman, se rendirent à Saint-Denis, où Étienne avait passé l'hiver. Le pape donna l'onction sainte aux trois princes et mit un diadème sur le front de la reine.

La campagne fut courte : Astaulf, assiégé dans Pavie, promit les restitutions qu'on lui demanda. A la fin de décembre, les Francs avaient repassé les Alpes, et le pape était rentré à Rome. Pépin se croyait sans doute quitte envers saint Pierre. Il n'avait point coutume de faire de longues campagnes : chaque année, il revenait célébrer la Noël dans quelqu'une de ses maisons. Puis cette guerre de Lombardie n'était point populaire chez les Francs : le jour où le roi l'avait proposée, un grand nombre de ses fidèles avaient menacé de l'abandonner. Il leur déplaisait sans doute que des guerriers combattissent des guerriers pour plaire à un prêtre. Ils pensaient que le fils de Charles Martel ferait mieux de poursuivre l'œuvre des ancêtres, la guerre aquitanique, la guerre sarrasine, la guerre frisonne, la guerre bavaroise, la guerre saxonne. Ce sont là des conjectures, mais il est certain que Pépin avait quitté l'Italie trop vite au gré du pape, qui le suppliait de ne point se laisser prendre aux enjôlemens des Lombards. Un an à peine écoulé, les appels d'Étienne se succèdent. Il s'adresse au roi et à ses fils, ou bien, joignant à ses prières celles du clergé et du peuple romains, il implore, en même temps que les rois, les évêques, les clercs, les moines, les ducs, les comtes et toute l'armée des Francs. Saint Pierre enfin, saint Pierre lui-même, de sa propre main, écrit à la nation franque une lettre solennelle. Le danger pressait, car Astaulf assiégeait Rome. « Où donc, criait-il aux assiégés, où est le roi des Francs? »

Le roi des Francs reparut dans l'été de l'an 756. De nouveau, il assiégea Pavie. De nouveau, Astaulf promit ce qu'on lui demanda; mais un commissaire franc procéda, cette fois, à l'exécution du traité. Les clés de vingt-deux villes furent remises entre les mains du pape. Les Lombards semblèrent alors avouer leur impuissance. A la mort d'Astaulf, deux compétiteurs se disputèrent sa succession : Didier, le candidat préféré du pape, l'emporta. Désormais le roi des Lombards n'est plus que le client du pontife et le vassal des Francs. Aussi les derniers jours d'Étienne furent-ils heureux. Il mourut en avril 757, quelques semaines après avoir adressé à Pépin un cantique d'actions de grâces. Quel changement, disait-il, accompli en une seule année : « Le soir, c'étaient les larmes; au matin, c'est la joie! »

Quel changement, en effet! Essayons d'en mesurer la grandeur et de comprendre la révolution qui venait de s'accomplir.

III.

En 753, le pape, par mandat de l'empereur, est allé sommer Astaulf dans Pavie de restituer ses conquêtes. A qui? A l'empereur évidemment. Sur le refus du Lombard, Étienne se rend auprès de Pépin. Le silentiaire byzantin a, sans doute, approuvé ce voyage. Il devait trouver tout naturel que l'évêque de Rome, serviteur de son maître, allât requérir les services des Francs contre les Lombards. Employer barbares contre barbares, c'était une vieille tradition de la politique impériale. Jusqu'ici, tout est simple. Mais c'est le pape qui a conçu le dessein d'aller en Gaule, ou plutôt « la divine Providence le lui a inspiré. » Quand il se sépare de l'ambassadeur Jean et des députés laïques du peuple de Rome, pour s'en aller avec son clergé, ses évêques, ses clercs et ses moines, c'est sa propre fortune qu'il cherche par-delà les grands fleuves débordés et les montagnes atroces. Si mal renseignés que nous soyons sur l'entrevue dans l'oratoire de Pontion, nous savons qu'Étienne a obtenu une promesse écrite de donation. A qui? A saint Pierre. Pendant le premier siège de Pavie, Astaulf a promis de restituer les villes impériales. A qui? A saint Pierre. Après la seconde guerre d'Italie, les clés et les étendards des villes ont été remis par le commissaire franc au pape. Pour les recevoir, un ambassadeur impérial, le secrétaire George, avait tendu la main. Il avait « promis à Pépin de riches présens, s'il voulait remettre sous la domination impériale Ravenne et les autres villes et châteaux de l'exarchat;.. mais le serviteur de Dieu, le très doux roi, déclara

qu'en quelque façon que ce fût et pour aucune raison au monde, il ne soustrairait ces cités à la puissance de Pierre, ni à l'autorité de l'église romaine ou du pontife du saint-siège. Il affirma sous serment qu'il avait combattu non pour plaire à un homme, mais par amour du bienheureux Pierre et pour la rémission de ses péchés; tous les trésors de la terre ne le décideraient pas à enlever à l'apôtre ce qu'il lui avait offert... Après cette réponse, il congédia l'envoyé impérial.»

Le pape est donc devenu un souverain temporel. Sur une partie du territoire italien, il est substitué à l'empereur. L'événement avait été préparé de longue date, prudemment, doucement, par toutes sortes de moyens, grands et petits, par des ruses et par des équivoques. Deux mots, en ce temps-là, ont une jolie histoire, les mots « rendre » et « république. » S'ils avaient été employés dans leur vrai sens, le pape, lorsqu'il demandait qu'on lui *rendît* quelque chose, aurait entendu par là une restitution de biens appartenant à son église. Lorsqu'il parlait de *rendre* à la république ce qui avait été usurpé sur elle, il aurait réclamé la restitution à la république, c'est-à-dire à l'empereur, des cités et territoires dont celui-ci était le souverain. Cette distinction entre l'église et l'état, entre la *sedes apostolica* et la *res publica* est faite par les chroniques franques. Les documens ecclésiastiques, au contraire, enveloppent l'église et la république dans une locution intraduisible. Au *Liber pontificalis*, le biographe d'Étienne invoque « les droits de propriété de la sainte église de Dieu de la république, *proprietatis sanctæ Dei ecclesiæ rei publicæ jura.* » Il dit encore : « Ce qui appartient en propre à la sainte église de Dieu de la république des Romains, *propria sanctæ Dei ecclesiæ rei publicæ Romanorum.* » Étienne se sert des mêmes expressions : « Le bienheureux Pierre et la sainte église de Dieu de la république des Romains. » La conjonction *et* a disparu. Au retour du voyage en Gaule, le pape est plus hardi. Sans ménagemens, il écrit : « Les cités du bienheureux Pierre : » ou bien : « Mon peuple de la république des Romains, *noster populus rei publicæ Romanorum.* » Cette fois, il ne reste même plus de place pour la conjonction : la confusion est accomplie. Elle n'a étonné personne, parce qu'elle s'est faite insensiblement, par des voies diverses. Tout d'abord, l'apôtre Pierre est un pasteur à qui des brebis ont été confiées. Chaque évêque a les siennes, mais le troupeau de l'évêque universel ne paît pas dans un seul diocèse. Le peuple de Ravenne lui appartient, comme le peuple de Rome. Quand le pape demande des restitutions aux Lombards, ce sont ses brebis perdues qu'il réclame, *perditæ oves.* Il y a comme cela des paraboles et des mé-

taphores qui ont transformé le monde, tant a été grande la puissance des paroles d'évangile. Mais le pouvoir temporel des papes a d'autres origines : les services depuis longtemps rendus, toutes ces négociations célèbres, l'ambassade de Léon auprès d'Attila, les traités de Grégoire le Grand et de ses successeurs avec les Lombards, la défense de la ville et de l'Italie, le pain donné aux pauvres, l'honnêteté de tous ces pontifes, une politique simple et persévérante, la majesté de successeur de Pierre. L'apôtre avait bien mérité de Rome. S'il n'avait adossé son siège au rocher désert du Capitole, la vieille capitale, dédaignée déjà par les derniers empereurs, serait tombée dans l'oubli. L'éternité promise par les destins aurait été celle d'une ruine hantée par la fièvre.

L'acquisition de la souveraineté ne donna pas tout d'abord au pape la quiétude. Sa situation à Rome était singulière. Il dit bien que la Ville appartient à Pierre, mais, en droit, elle est toujours à l'empereur. En fait, Pépin n'a cédé à Étienne que ce qu'il a conquis sur les Lombards; or il n'a point pris la Ville : il n'y a pas même paru. Les représailles des Byzantins, qui possédaient le midi de la péninsule, et une attaque nouvelle des Lombards, étaient toujours possibles. Aussi le pape a-t-il conclu avec les Francs une alliance qui durera jusqu'à la consommation des siècles. Chacun y trouvera son profit. Le pape aura les Francs pour « auxiliaires et pour coopérateurs. » S'il est réduit à de telles misères que « les pierres mêmes déplorent sa tribulation avec de grands hurlemens, » c'est à eux « qu'après Dieu et le prince des apôtres il confiera son âme et les âmes du peuple romain. » Pour leur part, les Francs auront la gloire d'être le peuple choisi par l'apôtre. Dans la lettre qu'il a pris la peine de leur écrire, saint Pierre rappelle les paroles divines, celles qui ont été dites à tous les disciples : « Allez et enseignez les nations, » celles qui ont été adressées à lui seul : « Fais paître mes brebis, » mais surtout : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église... et je te donnerai les clés du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur terre sera lié au ciel, et tout ce que tu délieras sur terre au ciel sera délié. » Après avoir ainsi produit ses pouvoirs, le pêcheur de Galilée fait cette déclaration solennelle : « Selon la promesse qui nous a été faite par le Seigneur Dieu notre rédempteur, je vous prends entre toutes les nations, vous, peuple des Francs, pour mon peuple spécial. » Il s'entoure du cortège de toutes les gloires et de toutes les puissances d'en haut, Marie, mère de Dieu, les trônes, les dominations et toute l'armée de la milice céleste, des martyrs et confesseurs de Dieu. Il promet pour cette vie la prospérité, la victoire sur tous les ennemis, et pour l'autre l'éternelle béatitude. Victoire et paradis :

voilà la double récompense; elle sera le centuple des peines que dépenseront les Francs dans le « combat » auquel l'apôtre ne cesse de les convier. Le pape présente à ces guerriers le Sauveur comme le Dieu des armées, qui donne la victoire « par l'intercession de son prince des apôtres. » — « Au jour du jugement terrible, Jésus-Christ demandera compte à chacun de la façon dont il aura combattu pour la cause de Pierre. » C'est donc l'épée qui coupera les liens du péché; par les champs de bataille passe la route qui mène vers la paix éternelle. Voilà la religion militaire du moyen âge, la religion des croisades. Elle ressemble en quelques points à celle d'Odin et de Mahomet.

Quant au roi des Francs, il a déjà reçu son salaire. « Ce qui n'a été fait pour aucun de vos ancêtres, lui écrit Étienne, a été fait pour vous... Par notre humilité, le Seigneur vous a sacré roi. » Le sacre, en effet, était une nouveauté chez les Francs. Aucun des Mérovingiens ne l'avait reçu. Cette cérémonie mystique élevait le roi au-dessus du peuple, d'où il était sorti. Les Francs avaient élu Pépin, mais, le jour du sacre, le pape leur a interdit à jamais de se servir de leur droit d'élection. Désormais les « reins » du roi et de ses fils sont sacrés. Dieu y a mis le pouvoir d'engendrer une race de princes que les hommes, jusqu'à la fin des temps, ne pourront renier sans être reniés par le Seigneur. Autrefois, les guerriers portaient leur chef sur le bouclier, au bruit des armes et des acclamations; à Saint-Denis, ce n'est pas un homme, c'est une dynastie qui a été élue au chant des cantiques. Le Seigneur a repris aux hommes le pouvoir de faire des rois. C'est lui qui « les choisit dès le sein de leur mère. » La raison de régner, la source de l'autorité royale sera désormais la grâce de Dieu.

Cette grandeur nouvelle était le prix des obligations contractées envers le saint-siège. Les unes étaient précises : le roi devait procurer au pape tous les bénéfices de la donation. A chaque instant, Étienne rappelle à Pépin cet acte signé par lui : « Votre donation écrite de votre main, sachez que le prince des apôtres la tient et la tient bien. » Les autres sont vagues et, par conséquent, redoutables. Elles s'étendent à tout le service de Pierre, à « toutes ses utilités. » Qui pourrait les définir? La grâce que le pape a faite au roi, à sa femme, à ses fils, n'est-elle pas infinie? Déjà Étienne semble croire que Pépin a reçu de lui toute sa fortune. Pour les générations qui vont venir, c'est le pape qui aura ordonné la déposition de Childéric, et tous les droits de la dynastie nouvelle procéderont du sacre. La grande équivoque a donc commencé. Samuel et David sont remis en présence. Aussitôt la question se pose : lequel est le plus grand? Samuel-Étienne s'est agenouillé devant Pépin-David, mais il a fallu

que Pépin s'agenouillât devant Étienne pour recevoir sa bénédiction. La main qui a béni une tête en peut bénir une autre. Les papes, dans cette intimité qui commence, ne paraissent se souvenir que de David; mais, avant David, le Seigneur avait consacré Saül, pour le rejeter ensuite. Les papes le savent bien. Ils le diront plus tard.

IV.

Plus tard, car les papes ont besoin pour longtemps encore de l'assistance du roi des Francs. Paul Ier, qui succède à son frère Étienne II en 757, est un pontife suppliant.

Il supplie parce qu'il a peur. Les Lombards et les Grecs font mine de se réconcilier. Paul entend parler d'une coalition conclue entre Didier et un duc byzantin; il écrit à Pépin qu'une armée grecque va venir attaquer Ravenne et Rome. Il annonce l'arrivée d'une flotte impériale de trois cents vaisseaux, qui ralliera l'escadre de Sicile.

Il supplie, parce qu'il est ambitieux. Il demande une « dilatation de cette province, » c'est-à-dire de l'état pontifical. Déjà Étienne, dans la lettre même où il remerciait et glorifiait Pépin, avait parlé de nouvelles « restitutions. » Il convoitait les duchés lombards de Spolète et de Bénévent. Un parti romain s'agitait dans ces pays. « Les Spolétins, écrivait Étienne, se sont donné un duc *par les mains du bienheureux Pierre et par ton bras très vaillant*. Les Bénéventins brûlent de se *recommander par notre intermédiaire à ton excellence que Dieu garde.* » — « Alboin, duc de Spolète, dit à son tour Paul Ier, a fait serment de fidélité au bienheureux Pierre et à vous. » C'est ainsi que, mettant les mains de saint Pierre au bout des bras du roi franc, le pape s'efforce de prendre encore. Il s'étonne que le roi des Lombards se fâche de ces procédés et porte la guerre dans les duchés rebelles. Il renouvelle les cris d'alarme et les appels. Il semble qu'il ait quelque peu importuné Pépin, qui lui recommande un jour de vivre en paix et bonne amitié avec Didier.

Au roi, qui est son recours suprême, le pape multiplie les caresses. Les Francs auxquels il commande sont « très doux, très aimés, très chers; une nation sainte, un sacerdoce royal, peuple d'acquisition, béni par le Seigneur Dieu d'Israël. » Leur royaume « vibre et brille » devant la face du Seigneur. Paul prie le Tout-Puissant de reculer leurs frontières et de leur soumettre toutes les nations qui déjà le proclament grand, et reconnaissent en lui le roi principal, *præcipuum regem*. Un jour le pape, repassant dans sa

mémoire l'histoire sacrée et les divers mérites des élus de Dieu, découvre que Pépin est un nouveau Moïse, car Moïse a reçu de Dieu l'ordre d'arracher le peuple d'Israël à l'oppression, et Dieu a inspiré à Pépin la libération de la sainte église catholique, apostolique et romaine. Partant de là, il fait un parallèle en trois points entre les deux personnages. En toute occasion éclate le zèle de son affection. Le roi a envoyé une table, que ses *missi* ont présentée « devant le corps du portier des cieux. » Paul la fait porter à la place qui lui est destinée dans l'église, en procession, avec des hymnes, des cantiques et des litanies. Il la sanctifie par l'onction du saint chrême; il « célèbre dessus le saint sacrifice de la messe, pour l'éternelle rémunération » de l'âme royale. Il défend, sous peine d'anathème, qu'elle soit jamais enlevée au prince des apôtres. Elle restera là, « brillante, jusqu'à la fin des temps, et le donateur recevra sa récompense dans les royaumes célestes. » ... Un fils est né au roi. « Dieu, lui écrit Paul, a fait sortir de vos entrailles un nouveau roi pour l'exaltation de la sainte église. » Il sollicite « la faveur » d'être le parrain de l'enfant. Déjà, il se considérait comme le parrain de Gisèle, fille de Pépin, parce que le roi lui avait envoyé le linge où l'enfant avait été enveloppée au sortir du baptistère. Il avait reçu ce « précieux » cadeau en présence du peuple. Il l'avait déposé sur le tombeau de sainte Pétronille, fille de saint Pierre, et il y avait célébré la messe. Dès lors, il nomme Gisèle sa filleule, Pépin, son compère, et la reine Bertrade, sa commère. Il est « le père spirituel des enfans dont ils sont les parens charnels. » Il a toujours un mot pour chacune des personnes de la famille. Il écrit souvent et prie qu'on lui écrive. Il est si heureux de recevoir des lettres, qu'il qualifie de nectarées et de florigères! Quand Pépin est engagé au plus fort de la guerre d'Aquitaine, Paul lui exprime le très grand désir d'avoir des nouvelles, mais il ne reçoit pas de réponse. Il se lamente : « Mon âme est violemment consternée. » Heureusement, il finit par apprendre que tout va bien, mais c'est par voie indirecte. Il supplie « sa sublime excellence de daigner lui faire la joie de l'assurer de sa bonne santé, et de lui dire comment vont sa commère et les enfans. » Sa joie éclate quand enfin Pépin a écrit, et demandé à son tour comment se portent la sainte église et le pape et le peuple à lui confié.

Ainsi vécut Paul Ier, caressant, priant, attirant de plus en plus le roi franc dans la douce intimité de l'église romaine. Il avait eu raison de recommander sans cesse le siège apostolique à la protection de Pépin. De singuliers événemens se passèrent en l'année 757, pendant qu'il agonisait, frappé d'un mal subit, dans l'église

Saint-Paul, où il était entré pour chercher l'ombre et la fraîcheur. Un certain Toto, duc toscan, et ses trois frères, Constantin, Passibus et Pascal, introduisirent des paysans dans la ville. Cette foule élut pape Constantin, bien qu'il fût laïque. Elle obligea un évêque à lui donner tous les degrés de l'ordination et à le sacrer. Cet intrus demeura un an sur le siège pontifical. Il joua bien son rôle : ses lettres à Pépin sont du même ton que celles de Paul. Mais un officier de la cour pontificale, le primicier Christophe et son fils Sergius, après avoir trompé Constantin par des mensonges, se rendent auprès de Didier, qu'ils supplient de faire cesser le déshonneur de l'église. Le roi lombard, très heureux d'intervenir en cette affaire, leur donne des soldats et les fait accompagner par un prêtre du nom de Waldipert. Arrivée aux murs de Rome, la troupe est introduite par des amis. Toto et Passibus accourent ; pendant que le premier se défend contre les assaillans, il est tué par derrière : un des officiers romains qui l'avaient suivi avait fait le coup. Passibus s'enfuit au Latran, où il apprend au pape ce qui s'est passé. Tout les deux et un évêque, Théodore, qui était de leur parti, sortent en hâte du palais et se réfugient dans l'oratoire de Saint-Césaire. Des Romains viennent les y prendre pour les mener en prison. Au milieu de ce tumulte, le Lombard Waldipert, qui avait sans doute mission de faire élire un ami du roi Didier, installe au Latran un moine nommé Félix, qui se croit pour tout de bon successeur de saint Pierre ; mais Christophe fait chasser du palais le bon frère, qui s'enfuit par l'escalier des bains, et « retourne en toute révérence à son monastère. » Alors Christophe fait procéder à une élection régulière : Étienne III est proclamé. Le trouble ne cesse point. Des individus s'emparent de Théodore, l'évêque ami des Toscans ; ils lui arrachent les yeux, lui coupent la langue, l'enferment dans un couvent où, mourant de faim et brûlé par la soif, il meurt en criant : De l'eau ! Passibus a les yeux crevés. Constantin, le faux pape, est promené par les rues, à cheval sur une selle de femme. Cependant la milice romaine et des milices de Toscane et de Campanie font une expédition contre le château d'Alatrum, où se trouve le tribun Gracilis, un partisan de Constantin. Gracilis est saisi, emmené à Rome ; des individus vont le tirer de son cachot, lui arrachent les yeux, lui coupent la langue. Quelques jours après, c'est Constantin qui est extrait de son monastère : les bourreaux lui arrachent les yeux et le laissent pour mort sur la place. Tout à coup, le bruit se répand que Waldipert veut livrer la ville aux Lombards. Le malheureux se réfugie dans l'église de la Vierge Marie *ad Martyres*. Il en est arraché, portant dans ses bras l'image de la Mère de Dieu. Il est emprisonné, puis, quelques

jours après, entraîné dans la rue : ses yeux sont arrachés, sa langue coupée.

Ces exécutions terminées, un concile se réunit. Constantin y apparaît sans ses yeux : *extra oculos*, comme dit le *Liber pontificalis*. Il est condamné à la pénitence, et sort de la salle après que les pères, l'un après l'autre, l'ont souffleté. Les actes de ce pseudo-pontife sont brûlés. Le pape, les prêtres, le peuple, se prosternent et demandent pardon à Dieu du sacrilège qu'ils ont commis en recevant la communion des mains de ce misérable. Ils chantent le « Seigneur, ayez pitié! »

Ainsi Rome a été souillée par des crimes, le saint-siège envahi par un aventurier. Depuis que le pape est devenu prince temporel, la papauté tente les barons du voisinage, qui ressemblent fort à des brigands. Dans la ville, aucune autorité reconnue; des bandes d'écorcheurs font, comme il leur plaît, office de juges et d'exécuteurs. Quel piédestal pour le successeur de Pierre! Le pape avait vraiment besoin de s'appuyer sur « le très fort bras du roi des Francs. »

Comme ses prédécesseurs, Étienne III s'adresse à la nation sainte. Appels et supplications se succèdent : ils ne sont pas d'abord entendus. A Pépin ont succédé ses deux fils, Charlemagne et Carloman. Le pape les considère l'un et l'autre comme liés par « la promesse d'amour » que leur père a faite à l'apôtre, mais le démon se met entre les deux frères pour les diviser. Quand ils se réconcilient une première fois, le pape les remercie : « Dans le ciel, Dieu et les anges se réjouissent, pendant que, sur terre, exulte le peuple chrétien. » Hélas! voici qu'une étrange nouvelle est apportée à Rome. Il y avait toujours chez les Francs un parti qui préférait l'alliance des Lombards à celle de saint Pierre, et qui parut l'emporter à la mort de Pépin. Des mariages se préparent, qui uniront étroitement les familles royales des Francs et des Lombards. A ce coup nouveau de « l'antique ennemi, » — car le diable seul pouvait avoir inventé cette combinaison, — le pape écrit aux rois et au peuple des Francs. Il supplie la nation qui brille entre toutes, et cette race royale « ruisselante de splendeur, » de ne point se polluer au contact « d'une gent perfide et fétide, de laquelle est très certainement issue l'espèce des lépreux. » Avant d'envoyer cette lettre, il la porte à l'autel de saint Pierre et communie dessus. Pourtant Charlemagne épouse Désirée, la fille de Didier. La tradition inaugurée par Pépin est donc interrompue. L'histoire du monde allait-elle suivre un autre cours? Le pacte d'amour allait il être dénoncé? Le pape à cette date se tourne vers l'empereur et lui demande un service qui était une sorte de reconnaissance de sa souveraité. Mais deux

accidens survinrent : Charlemagne répudia sa femme, peut-être pour la simple raison qu'elle ne lui plaisait pas, et Carloman mourut. Celui-ci laissait des fils, que son frère dépouilla et qui allèrent remettre leur cause entre les mains de Didier. Dès lors, le roi des Lombards devient l'ennemi personnel de Charlemagne, et la politique d'alliance reprend son cours sous le pontificat d'Hadrien, qui succède à Paul en 772.

V.

Didier voulait faire rois les fils de Carloman, diviser ainsi le royaume des Francs et s'y assurer des alliés. Il demanda au pape de sacrer les princes dépossédés. Hadrien savait sans doute que ceux-ci n'avaient point de parti en Gaule. Dans le renouveau de jeunesse guerrière apporté par les Carolingiens, la nation suivait le vaillant Charles et ne se préoccupait point du sort d'une femme et de deux enfans. Il vit très bien, d'ailleurs, que, si les Francs étaient réduits à l'impuissance, « les Lombards s'empareraient de Rome et soumettraient l'Italie entière à leur domination. » Il refusa donc de se rendre auprès de Didier. Il lui interdit de venir à Rome. Il rassembla des troupes, et lorsque le roi se présenta devant la ville, il la trouva si bien défendue qu'il se retira devant la menace d'anathème. Cependant Hadrien envoyait en Gaule ambassades sur ambassades. A la fin de l'année 773, après une campagne en Saxe, le roi des Francs se mit en route vers l'Italie.

Encore une fois, Pavie est cernée. Le siège dure longtemps. Charles, laissant les lignes d'investissement, va prendre Vérone et la famille de Carloman. Il retourne à Pavie, qui tient toujours. Vers Pâques, « il est saisi d'un grand désir d'aller visiter le seuil des apôtres. » Il part, emmenant avec lui des évêques, des abbés, des comtes et une petite armée. Le pape, très étonné, très ému, envoie au-devant de lui les magistrats de Rome, jusqu'à trente milles, et quand l'approche est signalée, la milice et les écoliers, les croix et les étendards. Ce cortège porte des branches de palmier et d'olivier, chante et acclame. Charles descend de cheval et se dirige vers Saint-Pierre. Le pape l'attendait au haut des degrés. Le roi baise chacune des marches, arrive jusqu'au pontife, l'embrasse et lui prend la main droite. Ils entrent dans l'église. Les cantiques de louange éclatent autour d'eux : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Pape, roi, évêques, guerriers, se prosternent devant le tombeau de l'apôtre.

Le lendemain, jour de Pâques, et les jours suivans, des messes

furent chantées en grande solennité : à Sainte-Marie-Majeure, à Saint-Pierre, à Saint-Paul. Le dimanche, Charles dîna au Latran, à la table apostolique. Le mercredi, les grands de Rome et de l'armée franque se réunirent à Saint-Pierre. Auprès du corps de l'apôtre, le pape et le roi s'entretinrent longtemps « face à face. » Hadrien « pria, avertit, exhorta. » Le moment était venu, dit-il, d'exécuter dans sa plénitude la promesse faite par le roi Pépin. Charles se fit relire la « page de donation ; » il l'approuva et en dicta une autre qu'il signa et fit signer par ses évêques, ses abbés, ses ducs et ses comtes. Son notaire écrivit ensuite un second exemplaire. Un des exemplaires fut remis au pape ; l'autre, déposé par Charles dans le tombeau.

L'histoire de cette donation, dont le texte est perdu, est très obscure, mais Charles semble avoir promis plus que son père : Hadrien avait obtenu « la dilatation de sa province. » Du reste, il n'avait pas attendu l'entrevue de Rome pour procéder à des annexions. Au commencement de 774, le duché de Spolète était en révolution. Une foule d'hommes de toutes les cités du pays accoururent auprès du pape, se jetèrent à ses pieds et le supplièrent par trois fois de recevoir « le duché au service de saint Pierre. » Le pape consentit, reçut les sermens, et fit élire par ses nouveaux sujets un duc qu'il établit dans sa dignité. Le Spolétin était donc « au pouvoir de saint Pierre » quand fut rédigée la donation. Cet acte reconnut le fait accompli, et à Spolète ajouta Bénévent, d'autres provinces encore.

Hadrien se crut alors le maître d'une grande partie de la péninsule, le roi d'un royaume italien ; mais, hélas ! la désillusion vint vite. Avant qu'une année se fût écoulée, le pontife s'aperçut que Charles et lui ne s'entendaient pas. Il ne reçut point Bénévent, et il perdit Spolète. Sa correspondance nous fait assister aux émotions de sa déconvenue. Pendant toute l'année 775, il attend Charles, qui a promis sa visite pour la mois d'octobre. Il espère que le roi viendra « pour augmenter et exalter sa mère la sainte église. » Il prie Dieu d'affermir « dans la poitrine fleurie » du guerrier la résolution de donner enfin « le fruit copieux de ses promesses. » Il insiste sur l'idée que l'église doit être « beaucoup plus exaltée. » Charles ne vient pas. Il se contente d'annoncer l'envoi de ses *missi*. Hadrien les attend pendant tout le mois de septembre, tout le mois d'octobre, tout le mois de novembre. Enfin, ces messagers sont en route. Le pape leur envoie une escorte et des chevaux à Pérouse, mais ils vont d'abord à Spolète, puis à Bénévent, en évitant Rome. « Qu'est-il donc arrivé ? » demande Hadrien, qui est très anxieux. Des nouvelles inquiétantes lui arrivent de la cour franque. Des

ennemis du pape semblent avoir l'oreille du roi. Celui-ci, pour punir un légat pontifical de « certaines paroles intolérables, » le retient auprès de lui, « ce qui ne s'est jamais vu depuis que le monde est monde. » En 776, Charles descend en Italie pour châtier une révolte du duc de Frioul : il repasse les Alpes sans avoir paru à Rome. Deux ans après, il promet d'aller célébrer les fêtes de Pâques au seuil des apôtres et d'y faire baptiser son fils Pépin. Le pape l'attend, « comme la terre altérée attend la pluie. » Il l'attendra trois ans encore. En 781 seulement, il goûta la joie tant désirée de revoir le « très éminent visage » de Charlemagne. Sept années s'étaient écoulées depuis l'entretien face à face auprès du tombeau. Hadrien s'était résigné. Il réclamait non plus des provinces entières, mais les patrimoines que l'église tenait de la libéralité « d'empereurs, de patrices et d'autres personnes craignant Dieu. » Il était devenu plus modeste ; il protestait qu'il n'avait point de cupidité. Lorsqu'il produisait des prétentions, il faisait remarquer qu'elles n'étaient pas « déraisonnables, » et il apportait les preuves à l'appui. Charlemagne examinait et décidait avec bienveillance.

Pour comprendre quel malentendu avait été dissipé, il faut essayer de retrouver l'état d'esprit d'Hadrien et dire la grande illusion où il s'était égaré. Hadrien est le premier des papes qui ait agi et parlé en souverain temporel. Il dit *nostra Romanorum respublica*, mon état romain. Dans ses actes, il laisse tomber la date du règne des empereurs, que ses prédécesseurs avaient conservée. Il écrit encore à Constantinople, et pour les affaires de l'église, il parle à ces maîtres d'autrefois de ses nouvelles alliances sans embarras. Lorsque Constantin et Irène lui annoncent l'intention de restaurer le culte des images, il les félicite, mais leur propose pour modèle son fils et compère le seigneur Charles, qui « obéit à tous les ordres du pape et accomplit toutes ses volontés. » Il ne craint pas de rappeler que le roi des Francs a donné au bienheureux Pierre « les cités, châteaux et territoires que détenait la gent perfide des Lombards. » Ses prédécesseurs auraient exulté à la nouvelle que l'hérésie des iconoclastes était enfin vaincue ; ils auraient remercié Dieu de leur réconciliation avec l'empereur. Hadrien ne veut pas se réconcilier. Un moment, il se trouve d'accord sur la question des images avec l'empereur contre Charlemagne ; il cherche de nouvelles querelles aux Byzantins : si l'empereur ne restitue pas à l'église de Rome les cités et patrimoines qu'elle réclame, il le tiendra « pour hérétique. » Le pape ne veut pas retourner vers le passé : il cherche des voies nouvelles.

Il a le langage d'un roi. Il défend à Didier, qui avait annoncé son intention de venir à Saint-Pierre, « de franchir sans son congé

les frontières des Romains. » Il n'admet pas qu'aucun de ceux qui vivent « au service du bienheureux Pierre et au sien » aille chercher la justice auprès d'un autre prince ou se recommande de lui, ce prince fût-il le roi des Francs. L'archevêque de Ravenne s'est rendu auprès de Charles sans être accompagné par un légat : le pape proteste contre cet acte de rébellion. Des habitans de Ravenne, qui avaient affaire à ses juges, se sont réfugiés en Gaule : il demande qu'on les lui renvoie. Il traite avec Charles d'égal à égal, de souverain à souverain. En propres termes, il lui expose la distinction du tien et du mien, du *vestrum* et du *nostrum*. « Je ne manque jamais, quand je reçois quelqu'un de vos hommes, de l'exhorter à demeurer dans votre foi et service, de même je vous prie d'avertir mes hommes quels qu'ils soient, qui vont vers vous, de demeurer soumis et humbles au service du bienheureux Pierre. » Il administre ses provinces comme un prince temporel, par les mêmes agens et dans les mêmes formes. Il fait la guerre. Ses domaines de Campanie étant menacés par les Bénéventins et les Grecs, il a demandé des explications : ne les ayant pas obtenues, il a envoyé « son armée. » C'est la première fois que ce mot est prononcé par un pape. Un jour, il donne l'ordre de faire brûler des vaisseaux grecs qui pratiquaient le commerce d'esclaves; à ce propos, il exprime le regret de n'avoir « ni navires ni matelots. » Il emploie au service de son état son neveu Pascal, qui fait office d'ambassadeur, et son « très éminent neveu, » Théodore, qui est « duc et consul ; » duc du pape, car le pape a plusieurs ducs.

Que s'est-il donc produit entre le pontificat d'Hadrien et celui de son prédécesseur? De quels droits nouveaux le pape a-t-il été investis? De droits nés d'un rêve, commencé depuis longtemps, longtemps demeuré si vague que le rêveur en avait à peine conscience, et qui tout à coup a pris une forme précise.

En l'année 778, Hadrien, écrivant à Charlemagne, lui vante les mérites du « très pieux empereur Constantin le Grand, de sainte mémoire, qui, au temps du bienheureux Silvestre, pontife romain, éleva, exalta par sa largesse la sainte église de Dieu et l'église apostolique romaine, *et daigna lui donner la puissance dans ces parties de l'Occident.* » Ces paroles sont une allusion claire à la prétendue donation que Constantin aurait faite au pape Silvestre et dont voici la teneur.

Quatre jours après son baptême, Constantin, « empereur de la terre, gouvernant le peuple universel répandu sur l'univers, » a résolu de donner un privilège à l'église de la ville de Rome, où « le principat des évêques et la tête de la religion chrétienne ont été établis par l'empereur du ciel. » Il concède au pape la puis-

sance et les honneurs impériaux, son palais de Latran, son diadème, le bonnet phrygien, le superhuméral, la chlamyde de pourpre, la tunique écarlate et tous les vêtemens impériaux, le sceptre impérial, tous les insignes et ornemens, toute la pompe de la sublimité impériale. Il prend sur sa propre tête, pour la donner à Silvestre, sa couronne d'or pur et de pierres précieuses. Il veut que la cour pontificale ait des chambellans, des portiers, des gardes et tous les offices qui rehaussent la puissance impériale. Quant au clergé de la ville, il brillera de la même gloire que le sénat amplissime : les prêtres romains porteront sandale blanche, comme les sénateurs, et leurs chevaux couverture blanche. Le clergé des provinces sera paré des mêmes dignités que la milice des officiers impériaux. Constantin ne se contente pas d'assurer au chef et aux membres de l'église des honneurs égaux à ceux du chef et des membres de l'empire. Il déclare que le siège du bienheureux Pierre « doit être élevé au-dessus du trône terrestre. » Pour témoigner sa révérence envers l'apôtre, il a tenu la bride du cheval de Silvestre, et fait l'office d'écuyer pontifical. Dans le partage du pouvoir, il s'est réservé le moindre lot, car l'autorité spirituelle du pape s'étend sur tout l'univers, et l'empereur lui a cédé la moitié du monde temporel : « Nous lui avons donné avec notre palais la ville de Rome, et les lieux et cités de l'Italie et de l'Occident. »

Les documens faux sont précieux. Ils nous apprennent, mieux que des faits, des intentions qui éclairent parfois toute l'histoire. Quel chemin l'église a parcouru de l'évangile à la fausse donation ! Le Christ avait enseigné une sorte de respect pour les pouvoirs établis, qui procédait à la fois de l'obéissance envers Dieu, source de toute autorité, et d'une indifférence sublime pour un gouvernement dont les fins étaient temporelles. Les premiers chrétiens avaient servi l'empire en le dédaignant, ou bien étaient morts pour ne pas se soumettre à ses lois. Les polémistes, les grands écrivains, les grands prédicateurs éprouvaient à l'égard de Rome des sentimens étranges. L'œuvre romaine leur paraissait à la fois divine et infernale. Dieu avait donné à la Ville la grandeur, mais les prophètes en avaient annoncé la ruine. Rome avait préparé la propagation de la vérité chrétienne par la conquête du monde, mais elle s'était enivrée du sang des martyrs. Tertullien, Jérôme, Augustin, hésitent entre l'admiration et l'horreur. Le premier prédit la catastrophe avec des accens de joie furieuse. Les deux autres, sans s'étonner, ont vu « prendre celle qui a pris l'univers. » Cependant, si hardis que soient ces grands esprits, ils ne peuvent se figurer le monde sans l'empire. La masse des chrétiens croit que, tant vivra César, tant vivront les hommes. Elle fait à l'éternité romaine la cha-

rité de la prolonger jusqu'à la venue de l'antéchrist et au jugement dernier. En attendant, le christianisme s'acclimatait dans l'empire. L'église installait sa hiérarchie dans les cadres officiels. Elle acceptait ou briguait les biens, les honneurs et les privilèges. Mais elle avait laissé dans les catacombes, avec les vertus des premiers jours, l'indépendance. Le pape, devenu un César spirituel, courait risque d'être opprimé par son collègue temporel, qu'il avait laissé s'avancer jusqu'à la porte du sanctuaire. Les mœurs se corrompaient; la foi même était compromise, depuis le jour où elle était tombée au rang des affaires d'état. L'église du Christ était si bien façonnée à cette servitude dorée, que le pape poursuivit de son respect et de son obéissance l'empereur réfugié à Constantinople. Voici que l'éloignement de César, les fautes des Byzantins, l'irrésistible force des choses, la poussée du nouveau qui élimine l'ancien, tout concourt à l'affranchissement du successeur de Pierre. L'Occident est enfin libéré de l'empire. Une ère toute nouvelle va s'ouvrir, semble-t-il; de nouvelles expériences vont être tentées. L'uniformité romaine est rompue : aux lieu et place des officiers de César règnent en Gaule, en Espagne, en Angleterre, en Italie, des rois qui ne sont ni des tyrans de leurs peuples, ni des oppresseurs de l'église. Il y a en Europe plus de variété, plus de liberté, l'espérance d'une vie plus féconde. La papauté pouvait-elle essayer dès lors cette destinée magnifique d'un pouvoir spirituel supérieur aux nations qui s'annoncent, arbitre de la foi, juge des mœurs des peuples et des rois? Elle n'y a même point songé. L'évêque de Rome n'a pu se soustraire à la tyrannie des grands souvenirs profanes. A ses yeux, l'empire n'est pas détruit : il est vacant. Rome, séparée de Constantinople, a ressaisi le pouvoir de faire des empereurs. Qui donc va être empereur? Ce n'est pas le roi des Lombards, qui est l'ennemi des Romains. Ce n'est pas le roi des Francs, qui n'est encore qu'un allié et un serviteur. D'ailleurs, des Germains ne sont pas faits pour être des Césars. Rome elle-même produira le maître du monde. Il est tout désigné. Le pape a confondu l'église et la république; il dit : « Ma république; » par conséquent, il est l'empereur. Voilà le fait : reste à trouver un droit à ce fait : on le cherche et le trouve. Ce droit a commencé le jour où l'empereur a émigré en Orient. Il procède de Constantin, qui a quitté Rome pour laisser place libre au pape. Sur ce thème travaille l'imagination pontificale. On ne doute plus de la donation; on en parle; on croit l'avoir vue, on la voit. Un jour, elle est tout écrite... Mais quelle revanche pour l'orgueil et les pompes de cette antiquité, maudite par les premiers chrétiens! Comparez la douce pauvreté mystique de l'évangile aux appétits d'honneurs et de biens qui transpirent de ces pages, où le mot « impérial » est répété à

chaque ligne, et qui brillent d'un reflet de pourpre et d'or. Encore une fois, saint Pierre a renié le Christ. Le pape oublie ses vrais titres, le : « Tu es Pierre, » et le : « Pais mes brebis. » Il est César, par donation de César. Il est vêtu, paré, couronné par lui et comme lui. « En ces choses, dira un jour saint Bernard au pape, tu as succédé, non à Pierre, mais à Constantin. »

Singulière rencontre! Au-delà des monts, un roi devient chef d'église; en-deçà, un évêque passe chef d'empire. Charlemagne est David et Josias; Hadrien est César, ou du moins il croit l'être; car déjà son rêve s'est évanoui, au moment où il en fait la confidence au roi des Francs.

En 774, après l'entrevue de Rome, Charles était retourné devant Pavie. Il avait pris la ville, le roi et le royaume. Dès lors, il marqua dans ses actes son titre de roi des Lombards et la date de l'acquisition de sa nouvelle couronne. Ses sentimens sur « la page de donation » qu'il avait signée, quelques mois auparavant, furent modifiés. Dirons-nous qu'il a manqué de propos délibéré à son serment? Ce seraient de bien gros mots. Charlemagne a tout simplement fait de la politique, comme le pape. Il a pensé sans doute que ce qui était bon à prendre était bon à garder. Son père et lui avaient été généreux aux dépens du roi des Lombards : il n'a plus voulu l'être à ses dépens, après qu'il est devenu lui-même roi des Lombards. Il pouvait justifier sa conduite à ses propres yeux par des raisons qui avaient leur valeur. C'était pour protéger le pape contre la « nation fétide » que Pépin lui avait donné un domaine temporel; mais ces lépreux n'étaient plus à craindre, à présent qu'ils obéissaient à la famille « choisie par Dieu, dès l'origine des temps, pour être, après lui, la protectrice de son église. » Peut-être aussi le traité improvisé le mercredi de Pâques, dans la scène du tombeau, n'a-t-il pas été compris de la même façon par les deux parties contractantes. Charlemagne ne paraît pas s'être fait à l'idée que le pape fût un souverain au même titre que lui, avec la pleine juridiction et tous les droits qui découlent de la souveraineté. Il voulait bien donner, et il a donné en effet à l'évêque de Rome des églises et des patrimoines, mais non des duchés. C'est ainsi qu'il procède dans le Bénéventin. Ses *missi* mettent Hadrien en possession d'évêchés et de monastères ; mais, des cités, ils ne cèdent que « les clés sans les hommes. » Le pape se récrie : « Que signifient des cités sans les hommes?.. Je veux les régir et les gouverner, et avoir sur eux toute puissance. A quoi donc pensent vos *missi?* Que leur est-il arrivé? » Les *missi* savaient très bien ce qu'ils faisaient : ils distinguaient la propriété de la souveraineté. Malgré tout cependant, Charlemagne sentait bien qu'il n'avait point tenu toute sa pro-

messe. C'est pourquoi il se dérobait, faisait traiter ses affaires par ses ambassadeurs, temporisait et laissait couler le temps.

Le pape est tout déconcerté. Il n'avait pas souhaité que les Francs prissent pied en Italie. C'est une chose remarquable que son prédécesseur n'ait pas invité Pépin à venir à Rome : le roi des Francs avait passé deux fois les monts sans aller visiter le seuil des apôtres. Hadrien non plus n'avait pas invité Charles en 774. Il apprit son approche avec stupeur, *cum magno stupore et extasi*. Il aimait les Francs, mais au-delà des monts. Quand l'Italie était disputée entre les Grecs et les Lombards, faibles après tout les uns et les autres, il y pouvait pousser sa fortune, grâce à l'appui d'une nation forte, mais éloignée, et pièce à pièce conquérir les droits cédés à Silvestre par Constantin. A présent le Moïse, le David est établi à demeure au-dessus de sa tête. Contre lui, plus de recours sur terre, ni même auprès de Dieu, qui lui a procuré la victoire « par l'intercession de son prince des apôtres. » Hadrien a confessé sa déception. Un jour il rapporte à Charlemagne un propos qu'il attribue à des ennemis du saint-siège : « La nation des Lombards a été détruite et remplacée par celle des Francs. Vous voilà bien avancés. » Assurément le pape s'est tenu ce langage à lui-même; il s'est demandé s'il avait bien fait d'appeler entre les deux plaideurs, les Lombards et lui, un juge si vigoureux et de si bel appétit.

Dans les dernières années du pontificat, l'accord est rétabli. De temps à autre, un écho des prétentions d'autrefois se fait entendre, ou bien le pape se laisse aller à quelque accès de mauvaise humeur. Il a sollicité le roi de lui fournir deux mille livres d'étain et du bois des forêts spolétines, pour refaire le toit de Saint-Pierre. Charlemagne a promis, puis oublié. Hadrien lui rappelle sa prière avec aigreur. Une autre fois, le roi a envoyé une paire de chevaux en présent, mais l'un est mort en route et le survivant n'a pas bonne mine : « Pour l'amour que nous professons envers vous et envers votre royaume éclatant, écrit le pontife, envoyez-nous de bons chevaux, des chevaux fameux, *famosos equos*, bien en os et bien en chair. Pour cela vous recevrez, comme vous y êtes accoutumé, une digne récompense de l'apôtre de Dieu; et, comme vous régnez en ce monde, vous obtiendrez la vie éternelle dans les citadelles éthérées. » Ce sont là des peccadilles. Le pape se tient désormais pour content, si le roi ne le trouble pas dans l'exercice de ses droits sur les territoires et cités qui lui appartiennent sans conteste. Depuis l'année 781, où il a baptisé un fils de Charles, il est et se dit son compère. Les paroles d'alliance sont répétées, toutes pleines d'une douceur angélique : « Ce que vous apportez au bienheureux apôtre Pierre, portier du

ciel, c'est un très pur sacrifice, un holocauste dont la flamme est parfumée d'une odeur de suavité divine, et que vous offrez, sur l'autel de votre cœur, à la majesté invisible, en perpétuelle mémoire pour vous et notre très excellente fille et commère spirituelle, madame la reine, et pour vos très nobles et très excellens fils et pour toute votre descendance chère au Christ. » En même temps que les biens spirituels, l'église procure au roi les biens temporels, dont le premier et le plus précieux est la victoire. Dieu abat les ennemis des Francs, Dieu prié « par saint Pierre et par les Romains, qui chaque jour, même la nuit, chantent le *Kyrie eleison,* afin d'obtenir pour le roi des victoires copieuses. » Charlemagne sera vainqueur « sur toutes les nations barbares. » Toutes seront humiliées sous son bras et baiseront la trace de ses pas. « Sur l'univers s'étendra son royaume splendide. » Charlemagne aimait à se sentir accompagné par ces vœux et ces prières. Après une campagne victorieuse contre les Saxons, il demande un jour ou deux de litanies au pape, qui lui en accorde trois. Lui qui a montré, au temps de ses différends avec le pontife, la froide réserve que lui commandait la politique, il multiplie les preuves de son affection. Il a trouvé le moyen de venir à Rome trois fois. Il exprime le désir d'avoir souvent, par lettres ou par légats, des nouvelles de son auguste ami, car il semble avoir éprouvé pour Hadrien une véritable amitié. Il s'exprime en termes touchans à la mort du pontife; dans la première lettre adressée à son successeur, il nomme Hadrien son père très chéri, son ami très fidèle; il rappelle la très douce familiarité qui les unissait. « Quand j'y pense, je deviens si triste que je ne puis retenir mes larmes. »

VI.

A la fin de l'année 795 mourut le pape Hadrien. Il avait vu Charles ajouter la gloire à la gloire et les conquêtes aux conquêtes, mais il l'avait connu avant les grands succès, en un temps où il se pouvait croire supérieur à ce Germain. Son successeur Léon III trouvait Charlemagne établi dans la puissance. Il lui parla, dès l'abord, avec une révérence profonde, lui promettant « l'obéissance de son humilité. » La première salutation que le roi lui envoie tombe de haut : « A moi de défendre, avec l'aide de Dieu, la sainte église contre l'incursion des païens et la dévastation des infidèles, de la fortifier au dedans par l'établissement de la vraie foi. A vous, très saint-père, d'aider comme Moïse, de vos mains levées vers Dieu, mon armée qui combat, afin que le peuple chrétien, conduit par Dieu,

remporte et toujours et partout la victoire sur les ennemis de son nom, et que le nom de Jésus-Christ Notre Seigneur brille dans le monde entier. » Le pape sur la montagne, levant les mains pour prier, le roi combattant dans la plaine pour exterminer les Chananéens, cette vision superbe est devant les yeux de Charlemagne, à qui elle explique sa propre destinée. Je veux dire une fois encore que les Germains, entrés dans la civilisation chrétienne au sortir de la barbarie et du paganisme, devaient adopter comme passé de l'humanité le temps où Dieu avait choisi un peuple privilégié dans la foule des gentils, l'armait pour ses querelles, le bénissait au jour des batailles, et, pour lui donner le temps d'achever sa victoire, arrêtait le soleil.

Dans cette même lettre, Charlemagne annonce à Léon l'envoi d'un *missus* chargé, dit-il, de rechercher ce qu'il convient de faire, « soit pour l'honneur de votre pontificat, soit pour la solidité de notre patriciat. » Patriciat est un de ces mots de la langue du VIIIe siècle dont l'histoire est curieuse. Il est malaisé à définir. Le patriciat institué par Constantin était une dignité qui n'était attachée à aucun office, une décoration très élevée et dont les insignes étaient splendides. En Italie, une sorte de synonymie s'était établie entre patrice et exarque, c'est-à-dire gouverneur impérial : l'exarque de Ravenne était patrice des Romains. Le pape Hadrien parle d'un duc de Bénévent qui a sollicité de l'empereur le patriciat, ce qui veut dire ici le gouvernement de l'Italie byzantine du midi. Le même pape donne au même mot un autre sens, quand il écrit à Charlemagne : « Je respecte l'honneur de votre patriciat ; il faut que, de votre côté, vous laissiez intact le droit du patriciat du bienheureux Pierre, qui a été concédé par Pépin et confirmé par vous. » Cette fois, *patriciat* équivaut à souveraineté. Voilà donc trois définitions d'un même terme. Aucune d'elles ne convenait exactement au patriciat des rois francs.

C'est le pape Étienne qui avait donné à Pépin et à ses fils, en même temps que le sacre, le titre de *patricii Romanorum*. Peut-être ne s'était-il pas expliqué clairement ce qu'il entendait par là : supposer que les personnages historiques comprennent toujours exactement ce qu'ils disent et ce qu'ils font, c'est n'avoir point le sentiment du réel. La signification a dû se préciser peu à peu. Évidemment, Étienne n'a pas offert à Pépin le gouvernement de l'exarchat de Ravenne, puisqu'il réclamait pour lui la province ; mais l'exarque était en relations étroites avec Rome ; il était le supérieur des officiers impériaux qui s'y trouvaient. Il confirmait l'élection pontificale. Il avait autorité sur la Ville, et il était une sorte de

protecteur du saint-siège. C'est cette autorité un peu vague et cette protection que le pontife avait confiées à Pépin. Il avait, pour ainsi dire, partagé avec lui la dépouille byzantine. Il avait pris pour lui-même le territoire, et, de l'office disparu du gouverneur impérial, il avait détaché des droits et des devoirs qui furent la part du roi. Bien entendu, le pape considérait surtout les devoirs du roi envers lui. S'il avait été le maître absolu, l'artisan souverain de sa fortune, les droits du patrice seraient demeurés dans l'ombre.

Les Carolingiens n'attachèrent d'abord aucun prix à cette dignité nouvelle. Pépin, que le pape salue toujours des deux titres de roi et de patrice des Romains, n'a jamais porté le second. Charlemagne l'a dédaigné jusqu'après la prise de Pavie. En 774 seulement, il s'intitule roi des Francs et des Lombards et patrice des Romains. Évidemment, il ne l'a pas fait sans intention. Nous ne voyons point qu'il ait invoqué des droits réels de patrice tant qu'a vécu Hadrien, mais il n'était pas homme à se parer d'un titre creux. Il avait réfléchi sur la nature de cet office. Il était plus capable que son père de le définir. Pépin n'avait fait que passer en Italie : lui s'y était établi. Plusieurs fois, il était allé à Rome. Il s'était, pour ainsi dire, acclimaté dans la péninsule, dont il avait étudié les affaires avec l'attention sérieuse qu'il mettait en toutes choses. Au premier moment favorable, à l'avènement d'un nouveau pape, il résolut de s'expliquer sur les droits qu'il croyait avoir. Il me semble qu'il jugea le moment venu d'établir son autorité sur la Ville.

La condition politique de Rome demeurait toujours indécise. La Ville était partagée en deux moitiés, nettement distinguées dans les lettres adressées par les papes aux rois. D'une part sont « les évêques, abbés, prêtres et moines; » de l'autre, « les ducs, cartulaires, comtes, tribuns et tout le peuple et l'armée des Romains. » En maintes circonstances, on voit agir ensemble, mais chacun pour soi, les deux membres de la cité. Lorsque Étienne se rend en Gaule, des laïques et des clercs l'accompagnent jusqu'à Pavie. Dans une ambassade envoyée à Pépin figurent, à côté d'un évêque et d'un abbé, deux grands de Rome qualifiés de *magnifici*. Clercs et laïques se réunissent pour implorer la protection de Pépin. Ils ont des assemblées communes où les lettres du roi sont lues « à tout l'ordre des ecclésiastiques et à tout l'ordre des laïques. » Ensemble ils reçoivent Charlemagne lorsqu'il vient à Rome. Ils concourent, pour part égale, à l'élection du pape. Dualité singulière, qui pouvait durer tant que la ville avait un maître, l'empereur, chef de la double hiérarchie, mais qui devait être une cause permanente de conflits, si l'empereur n'était pas remplacé. Dès lors se pose la

question : Qui va succéder à l'empereur dans le gouvernement de la Ville? Le pape ou le sénat? Car le sénat a reparu ; c'est un conseil aristocratique laïque, qui s'oppose, dans les documens, à la « généralité du peuple romain. »

Le pape cheminait doucement, à sa manière, vers la première place. Quand il s'agit de recouvrer les cités et territoires restitués à la *Respublica*, il représente seul la république. A Pontion, où la première donation est rédigée, il n'y a point de laïques auprès d'Étienne. Le sénat n'est pas présent au colloque « face à face » d'Hadrien et de Charlemagne, où celui-ci renouvelle la donation. Le pape seul conduit cette fructueuse politique. C'est lui qui fait les conquêtes hors de la ville. Dans la ville même, il est le premier personnage, sans conteste. Les Romains sont ses « brebis privilégiées. » Représentant visible du perpétuel et invisible évêque saint Pierre, il dit tout naturellement « le peuple de cette église, » ou « mon peuple de cette province. » Ce possessif est plus clair, quand Paul écrit « mes grands, » et Hadrien « mon armée. » Ici encore, la langue pontificale nous révèle la secrète ambition des papes et la méthode même de leur politique. Cependant le pontife, qui étendait sur Rome la houlette du pasteur, ne laissait pas voir le sceptre de Constantin. Il était retenu par une sorte de timidité, et, je dirai, par le sentiment obscur de la résistance des choses. Enfin, le titre de patrice des Romains qu'il donnait aux rois francs l'obligeait à leur faire leur part. Une lettre adressée à Pépin par le sénat et le peuple de Rome éclaire cette obscure situation : « Nous sommes les fermes et fidèles serviteurs du prélat trois fois bienheureux et coangélique, votre père spirituel, notre seigneur Paul, souverain pontife et pape universel... Il est notre excellent pasteur. Chaque jour, sans cesse, il lutte pour notre salut... Il nous gouverne et nous soigne comme des brebis à lui confiées par Dieu... » Voilà bien la définition d'une autorité morale qui est en passe de devenir pouvoir politique. Mais les mêmes Romains se disent les « fidèles » de Pépin. Ils l'appellent « notre défenseur et notre aide après Dieu. » C'est assurément en sa qualité de patrice qu'ils lui tiennent ce langage.

Au milieu de cette incertitude et de cette confusion intervient la question de Charlemagne : « Que faut-il faire pour la solidité de notre patriciat? » Elle n'était point résolue, quand de graves événemens survinrent, qui rappelèrent au pape sa faiblesse et sa fragilité.

Au mois d'avril 799, Léon sortait du Latran, pour se rendre à Saint-Laurent. Comme il passait devant le monastère des saints Silvestre et Étienne, il fut attaqué par le primicier Pascal, le

trésorier Campule et une troupe de sicaires. Les bandits le jettent par terre, essaient de lui arracher la langue et les yeux, le traînent dans l'église du monastère, s'en prennent une fois encore à ses yeux et à sa langue, et l'abandonnent, le corps déchiré de coups, roulant dans le sang au pied de l'autel. Ils avaient donné ordre de le garder, mais le pape est transporté de nuit dans un autre monastère, d'où il s'échappe, avant le jour, à l'aide d'une corde. Il sort de la Ville et se rend à Saint-Pierre. Là, il est recueilli par deux *missi* de Charlemagne : l'un d'eux, le duc de Spolète, l'emmène dans son duché. Léon n'ose point retourner à Rome. L'offense avait été si grave et, probablement, le péril demeurait si grand, qu'il résolut d'aller demander au protecteur la réparation et du secours. Encore une fois, le successeur de Pierre passa les monts. Il fallut qu'il allât chercher Charlemagne en pleine Saxe, à Paderborn, où il le pria de juger entre ses accusateurs et lui. Le roi le reçut avec de grands honneurs, mais il accueillit aussi les députés des Romains, qui implorèrent sa justice contre les crimes du pape. Il écouta les deux parties et les renvoya. Deux archevêques, trois évêques et trois comtes accompagnèrent le pape. Ils le réinstallèrent au Latran, puis ils firent une enquête sérieuse sur la cause. Comme les accusateurs ne réussirent point à prouver leurs dires, ils les tinrent en prison jusqu'à l'arrivée du roi.

Nous connaissons mal les causes de ce drame. Le pape a-t-il été victime d'une vulgaire vengeance de mari ou d'amant? Il était accusé de parjure et de péché contre les bonnes mœurs, mais il semble avoir été calomnié. Pascal et Campule étaient tous deux les neveux du pape Hadrien, et le premier avait été associé au gouvernement pontifical. Le temps est déjà venu où les papes, princes temporels électifs, ont à redouter la famille de leurs prédécesseurs. Les conjurés étaient maîtres de la Ville. Personne ne s'était levé pour délivrer de sa prison le « seigneur coangélique. » Personne n'avait été le chercher dans l'exil. Rome avait député auprès du roi pour témoigner contre lui. La vanité du rêve des papes était donc bien prouvée : dans ces temps de barbarie, il était plus aisé à un roi de commander à des prêtres, qu'à un prêtre, si grand qu'il fût, de régner sur une ville. Une fois de plus, l'ambition des papes va servir la fortune du roi des Francs. Elle l'a fait roi des Lombards et patrice des Romains. Voici qu'enfin le pape définit ce patriciat. Le patrice est un juge, et dans quelle cause! Charlemagne n'apparaît nulle part plus grand que dans l'entrevue de Paderborn. Au milieu de cette Saxe qu'il a vaincue, dévastée, incendiée, dépeuplée, mais aussi évangélisée, il a été supplié de prononcer entre le vicaire du Christ et ses ennemis. Il a envoyé au-delà des monts

ses officiers et ses évêques, mais il s'est réservé la décision suprême. Le patrice des Romains a promis d'aller à Rome pour juger Rome.

Une année entière, il fit attendre sa venue. Il employa les premiers mois de l'an 800 à inspecter les côtes de l'Océan. Il mit les ports et les embouchures des fleuves à l'abri des attaques des Normands, pêcha en mer, visita ses villas, et fit des pèlerinages aux tombeaux de plusieurs saints vénérés. Au mois d'août, il tint une grande diète à Mayence. « Voyant que la paix régnait sur toutes ses frontières, il tourna sa face vers Rome. » Le jour où il y entra, on vit qu'il était le maître. Hadrien avait coutume de l'attendre à Saint-Pierre : Léon alla au-devant de lui, à une journée de marche. Il lui fit humblement les plus grands honneurs, et, après avoir dîné avec lui, regagna la Ville, pour y préparer la réception du lendemain. Les étendards furent envoyés au-devant du roi ; des groupes de citoyens et d'étrangers, placés sur son passage, chantèrent ses louanges. Léon se tenait, non point au haut des degrés de Saint-Pierre, comme Hadrien, mais au bas, pour recevoir Charles au moment où il descendrait de cheval.

Le 1er novembre fut tenue une grande assemblée, à la fois diète et concile : les grands de Rome et du peuple des Francs y siégèrent avec les évêques, pour entendre et juger les accusations portées contre Léon. Devant ces représentans de la chrétienté, le pape reprenait sa majesté. Les clercs se souvinrent que l'évêque de Rome était le juge de tous les fidèles, et ne pouvait être jugé par personne. De son plein gré, Léon, du haut de la chaire, qui était la tribune de cet auguste parlement, se purifia par serment. Ainsi était accompli ce pourquoi Charles était venu. Mais, pendant ces journées de décembre, les grands, ecclésiastiques et laïques de France et d'Italie, avaient délibéré sur un grand projet. « Il sembla bon au pape Léon, dit une chronique, et à tous les pères présens au concile et au reste du peuple chrétien, de nommer Charles empereur. » Le jour de Noël, Charlemagne, revêtu de la chlamyde du patrice, assistait à l'office divin dans la basilique de Saint-Pierre. Il priait agenouillé devant le maître-autel. Dans l'abside, le clergé était assis par rangées superposées. Au milieu, tout en haut, dominant l'autel et le temple, le pape trônait. Comme le diacre achevait de lire l'évangile, Léon se leva de son siège, une ancienne chaise curule où étaient représentés les travaux d'Hercule et les signes du Zodiaque. Il s'approcha du roi, et lui mit une couronne sur la tête. Des acclamations retentirent. « A Charles Auguste, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire! »

VII.

Ainsi naquit dans la basilique de Saint-Pierre, en décembre de l'an 800, le saint-empire romain de la nation germanique, qui se trouvera parmi les morts en décembre de l'an 1805, sur le champ de bataille d'Austerlitz.

Très obscures sont les circonstances qui ont précédé et accompagné cet événement. Eginhard, l'ami, le confident et le biographe de Charles, nous met dans un embarras singulier, quand il rapporte ce propos que l'empereur a plus d'une fois répété : « Si j'avais su ce qui devait se passer ce jour-là, malgré la solennité de la fête, je ne serais pas allé à l'église. » Il est impossible pourtant qu'un acte pareil n'ait pas été décidé à l'avance : on ne devient point empereur sans le savoir. Toutes sortes d'opinions ont été produites pour expliquer l'indiscutable témoignage d'Eginhard. Les uns pensent que Charlemagne s'est montré mécontent de n'avoir été consulté ni sur le moment, ni sur le mode de la cérémonie, qu'il aurait voulu la régler autrement, ne point tenir la couronne des mains du pape et n'être point à la face du monde son obligé ; les autres qu'il aurait voulu différer, préoccupé comme il était d'éviter un conflit avec Constantinople, où son avènement a été considéré comme une usurpation. De pareils doutes sur un si grand fait donnent de beaux argumens aux sceptiques. Heureusement l'historien, incertain du détail, voit l'ensemble, le comprend, s'émeut et admire.

Je ne sais pas s'il y a eu discussion véritable sur le rétablissement de l'empire entre les évêques, les grands, le pape et le roi ; mais je sais que cette restauration est la manifestation la plus étonnante de la puissance de Rome. L'empire romain n'est plus, mais l'idée survit d'une communauté politique, mieux encore, de la communauté humaine ; car l'empire, où tout privilège de race et de peuple a été effacé, où toute individualité nationale s'est évanouie, a fini par s'élever jusqu'à la dignité d'une façon d'être du monde, définie par les mots : *Pax romana*. Rome s'est sentie devenir l'humanité. Elle l'a dit par la bouche de ses jurisconsultes et de ses poètes. Un poète des derniers jours, Claudien, a exprimé ce sentiment mieux que personne, lorsqu'il salue la Ville de la plus belle des louanges : « Elle seule a reçu les vaincus dans son sein, et donné au genre humain la douceur d'un même nom. De ceux qu'elle a domptés, elle a fait des citoyens. Grâce à la paix romaine, nous sommes une seule nation : *Cuncti gens una sumus.* »

Je sais que l'église chrétienne a eu, comme l'empire, l'ambition « d'élever les âmes jusqu'au ciel, et d'égaler ses frontières à celles de la terre ; » qu'elle a pris l'empire pour domicile et s'y est plu ; qu'après avoir adopté César, elle s'est prosternée devant lui ; qu'elle a mis à Rome son siège principal, et qu'elle est demeurée fidèle à la Ville après que César l'a désertée ; qu'elle a tourné les regards des peuples nouveaux vers l'empereur réfugié à Constantinople ; qu'elle est restée fidèle au maître du monde, jusqu'à ce qu'il ait lassé sa fidélité ; que, l'empire faisant défaut, l'ambition est venue à la papauté de le remplacer sur la terre, et d'ajouter le gouvernement des corps à celui des âmes. En rêve, le pape étend la main vers le sceptre et la couronne ; en imagination, il se fait empereur. Pauvre César, qui n'est point le maître même des rues de Rome, et qu'on attaque à quelques pas du Latran, et qu'on fustige et qu'on écorche, et qui s'échappe de nuit en glissant le long d'une corde, comme un malfaiteur ! Le pape alors se ravise ; il fait ou il accepte un empereur.

Je ne sais pas si Charlemagne a eu l'ambition de s'appeler empereur, mais je vois que la nation des Francs, dès le baptême de Clovis, a été marquée pour faire une œuvre universelle par l'évêque Avitus et par le pape Anastase. Plus tard, telles lettres de Grégoire le Grand à Brunehaut et à ses fils annoncent l'empire : « Autant un roi l'emporte sur le reste des hommes, autant votre royaume sur les royaumes des autres nations. » Grégoire estime que les rois francs sont les maîtres légitimes des peuples païens : « Par votre foi, vous êtes leurs rois et seigneurs. » Dès que les Carolingiens apparaissent, la papauté se tourne vers eux. Église et Francs pouvaient agir, chacun de son côté, les Carolingiens ressaisissant la Gaule, refoulant les Arabes, conquérant la Germanie, les papes soumettant à leur discipline les églises anciennes et fondant des églises nouvelles, sans que les destinées de ces deux puissances fussent confondues, comme elles l'ont été le jour du couronnement. Mais les papes ont attiré les Francs sur la terre impériale, dans la ville impériale, au berceau même de l'empire. Ils les ont nommés le peuple de Dieu, leur ont rappelé en toute occasion leur office, qui était la protection de l'église et la victoire perpétuelle. Ils leur ont promis l'empire du monde. Et Charlemagne conquérait le monde. Sur toutes ses frontières, il avait engagé la lutte contre les barbares demeurés païens, Sarrasins, Danois, Slaves, Avares. Tous ceux qui portaient le titre de roi se considéraient comme ses vassaux. Egbert, l'Anglo-Saxon, venait vivre à sa cour pour prendre modèle sur le maître. Le roi des Scots l'appelait son seigneur. Le roi des Goths d'Espagne, Alphonse,

s'avouait « son homme; » quand il avait remporté une victoire en Asturie, il lui en envoyait les trophées, des mules, des prisonniers et des cuirasses sarrasines. Au loin, Charles apparaissait comme le maître de l'Occident. Le khalife de Bagdad le saluait comme un collègue dans le gouvernement du monde. Au mois de décembre de l'an 800, Charles recevait de deux moines, envoyés par le patriarche de Jérusalem, l'étendard de la ville et les clés du saint sépulcre. Il était bien plus qu'un roi des Francs. Il le savait, il le disait. Son âme s'élevait du même vol que sa fortune. Le devoir qu'il avait assumé de propager la foi étendait son regard au-delà de toutes les frontières. Son esprit se mouvait dans l'universel. Si l'empire a pu être relevé, c'est parce que l'empereur était là.

Je ne sais pas quelles pensées se sont agitées dans la tête de Charlemagne, au moment où Léon l'a couronné; mais je sais que ce jour-là est un des plus grands de l'histoire. Le roi de ces Francs qui ont successivement soumis les nations barbares établies en terre romaine, l'héritier universel de l'invasion par laquelle l'empire a été détruit, restaure cet empire. Il clôt l'histoire des Alaric, des Genséric, des Théodoric, des Gondebaud, des Clovis, de tous ces usurpateurs en devenant le successeur d'Auguste : quel spectacle!

Peu importe donc notre incertitude sur tel ou tel détail. Nous voyons, nous savons, nous comprenons les grandes causes de la restauration de l'empire romain. Mais supposez que quelque raisonneur, s'approchant de ces augustes personnages auxquels il avait « semblé bon de faire empereur le seigneur Charles, » leur ait demandé ce qu'ils entendaient au juste par un *empire romain,* en l'an de grâce 800; qu'il ait adressé la même question au pape qui a donné la couronne, au prince qui l'a reçue : tous, électeurs, élu, consécrateur, auraient été fort embarrassés. Cet empire qui vient de naître, personne ne sera capable de le définir, au cours de son existence. Aussi nous reste-t-il à dire quelle énigme a été proposée au monde par le pape et par l'empereur, énigme indéchiffrable, dont l'Allemagne a cherché le mot, pendant mille ans, sans le trouver.

Ernest Lavisse.

LA

MAISON DE L'OUVRIER

La question des logemens à bon marché est en ce moment à l'ordre du jour. La France, après s'être laissé devancer par les nations étrangères, est entrée dans la voie des études sérieuses qu'exige la solution de cet important problème. Un comité s'est formé, au sein de la Société d'économie sociale, afin de procéder à une enquête semblable à celles qui ont été poursuivies, avec tant de succès, en Angleterre et en Belgique, il y a quelques années. Il a rédigé un questionnaire sur le modèle de celui de Bruxelles et l'a répandu dans le pays tout entier. Les communications ont afflué de toutes parts, et c'est alors que le gouvernement, s'associant à cette initiative, a pris l'idée à son compte. Il a donné une place à l'économie sociale dans la grande Exposition internationale de 1889, et l'une des sections de ce groupe, la 11e, est consacrée aux habitations ouvrières. De nombreux spécimens de ces logemens y seront exposés, en même temps que tous les documens qui s'y rattachent. Il n'est donc pas hors de propos, au moment où tout le monde va s'en occuper, de montrer où en est la question et d'indiquer les phases par lesquelles elle a passé.

I.

Le problème du logement ouvrier est posé depuis le jour où de grandes agglomérations de travailleurs se sont formées, autour des usines, dans les centres de production. Il va se compliquant de plus en plus, à mesure que l'industrie se développe et qu'elle emploie plus de bras ; il a son *summum* d'intensité dans les contrées

manufacturières, où l'existence des populations est plus artificielle que dans les autres.

La vie industrielle est moins intense chez nous que dans les pays de fabrique, comme l'Angleterre et la Belgique, et la concentration qui en résulte est également moins prononcée. Malgré le mouvement fatal qui entraîne les paysans vers les villes, ils représentent encore les trois cinquièmes de la population du pays. Toutefois, le nombre des ouvriers va toujours grandissant. D'après le recensement de 1881, on en comptait 258,000 dans le département du Rhône, 228,000 dans la Loire et 1,347,276 dans la Seine. Ce chiffre effrayant représente le septième de la population industrielle de la France tout entière. Il explique l'encombrement des quartiers excentriques, la difficulté que les ouvriers trouvent à s'y loger et le prix excessif des loyers qu'on leur impose.

Dans une étude précédente (1), j'ai passé en revue les différentes catégories d'habitations dans lesquelles la nécessité les contraint à chercher un abri; j'ai fait le tableau de ces *cités-casernes* qui renferment la population d'une petite ville, comme la cité Jeanne-d'Arc, avec ses 2,486 habitans; j'ai conduit le lecteur dans ces bouges, où grouille une population misérable et suspecte, dans ces cloaques, comme le clos Macquart, où campait alors un groupe de 300 chiffonniers semblables à ceux qui ont fait la réputation de la cité des Kroumirs. J'ai dépeint l'encombrement des garnis, l'entassement qui s'y produit lorsque de grands travaux publics font affluer à Paris les ouvriers des départemens voisins; mais, quelque sombre que soit ce tableau, il n'approche pas encore de celui que présentent quelques-unes des capitales de l'Europe. Londres a acquis à cet égard une triste célébrité, et, malgré les efforts qu'on y a faits récemment pour améliorer la situation, elle est encore plus fâcheuse que chez nous. La misère y revêt un caractère plus hideux qu'ailleurs, et cela se comprend. C'est l'agglomération humaine la plus considérable qu'il y ait sur le globe. La population augmente chaque année de 70,000 âmes, et l'entassement devient effrayant dans les quartiers habités par les malheureux. Rien n'égale l'aspect sinistre de ces impasses où les maisons se touchent presque, où l'air ne pénètre jamais. Une atmosphère méphitique, une odeur de moisi et d'humidité se dégage de ces maisons petites et basses, où les ordures s'amoncellent sur les escaliers pourris. Qu'il fasse sec ou qu'il pleuve, le sol est toujours boueux. Une sorte de buée s'échappe de ces ruelles infectes, sur lesquelles pèse le ciel bas et sombre qui est celui du pays.

La malpropreté sordide de ces logemens, où les générations suc-

(1) *L'Hygiène des villes et les Budgets municipaux.* (*Revue* du 1er février 1887.)

cessives ont entassé leurs détritus, dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Jamais un coup de balai n'y a été donné. L'ouverture unique qu'on décore du nom de fenêtre est bouchée avec des haillons ou couverte de planches pour empêcher le vent et la pluie d'entrer. Chaque chambre abrite une famille et souvent deux. L'enquête dont j'ai parlé en commençant a révélé des faits inouïs. Tantôt c'est un inspecteur de salubrité qui trouve, dans une cave, un homme, une femme, leurs quatre enfans et trois porcs. Plus loin, sept personnes vivent dans une cuisine souterraine, avec le cadavre d'un petit enfant au milieu d'elles. Ailleurs, on trouve une veuve, trois enfans vivans et un quatrième qui est mort et qui gît là depuis treize jours.

Dans ces cloaques infects, d'honnêtes ouvriers vivent avec leurs familles au milieu des voleurs, des assassins et des filles publiques; la moralité et la décence y sont inconnues. Peu de gens sont mariés, et personne ne s'en soucie. L'union libre triomphe, et l'inceste vient souvent s'y associer.

Il ne faut pas croire que ces détails soient empruntés aux romans de Dickens ou même aux brochures à sensation de M. Sims ou du révérend Mearnes; je les ai copiés, mot pour mot, dans un livre tout récent, dans l'œuvre d'un économiste, M. Arthur Raffalovich, qui consacre sa vie à l'étude de cette question, et qui parcourt le monde pour recueillir, sur les lieux mêmes, les renseignemens qui peuvent l'éclairer (1).

En Allemagne, la situation n'est pas meilleure, mais elle se présente sous un aspect tout particulier. Une promiscuité d'un ordre tout spécial introduit, dans les pauvres familles, une cause de désordre et d'insalubrité de plus. Les ouvriers allemands ont une grande tendance à se loger chez des camarades en ménage, soit à la nuit, soit en permanence. En Silésie, dans la Prusse rhénane, en Westphalie, ces habitudes sont générales. Il n'est pas rare de voir les sous-locataires coucher dans la même pièce que la famille qui les loge, même lorsque celle-ci compte de grandes filles au nombre de ses enfans. Parfois, la pièce unique ne contient qu'un lit pour le mari, la femme, les enfans et le *pensionnaire*. L'Allemagne, dit M. George Picot, est le seul pays où la statistique officielle, relevant le nombre et la situation des logemens d'ouvriers, ait été obligée de faire une place aux demi-lits. Dans son livre sur les *Classes ouvrières en Europe*, M. René Lavollée parle avec horreur des garnis infects où les lits sont occupés par deux hommes à la fois.

C'est en Prusse que le mal est le plus aigu, et c'est à Berlin que

(1) *Le Logement de l'ouvrier et du pauvre*, par M. Arthur Raffalovich. Paris, 1887.

l'entassement est à son comble. Berlin est la capitale de l'Europe dont la population s'est le plus rapidement accrue. En 1840, elle ne comptait que 300,000 habitans; elle en renferme aujourd'hui 1,300,000. C'est une progression annuelle de 4 pour 100, qui dépasse de beaucoup celle de Londres et de Paris. Il n'y a pas la moitié de cette population qui soit née à Berlin. L'accroissement est le résultat de l'immigration constante que stimulent la concentration des grandes administrations de l'état, le développement du commerce et de l'industrie. L'activité des constructions n'a pas été en rapport avec cette affluence. La population de Berlin est à peu près égale à la moitié de celle de Paris, et le nombre des maisons qu'on y élève chaque année est huit fois moindre. En 1883, on n'en a bâti que 306, tandis que, cette année-là, l'*Annuaire de la ville de Paris* indique 2,501 constructions nouvelles. En ce moment, il n'y a à Berlin que 2 pour 100 des logemens qui soient vacans. La densité de la population y est deux fois plus grande qu'à Paris. On y compte 66 personnes par immeuble, tandis qu'on en trouve moins de 30 à Paris. Les demeures souterraines ont presque complètement disparu chez nous, tandis qu'à Berlin 100,000 personnes habitent dans 23,000 caves.

La pénurie des logemens y devient parfois si pressante, que le gouvernement est obligé de recourir à des expédiens qui n'ont cours qu'en Prusse. En 1856, on a ouvert la caserne Witting, pour recevoir 800 familles. En 1873, 163 familles vinrent camper hors de la porte de Cottbus et s'y construisirent des cabanes en planches. Je ne parle pas de la malpropreté et de l'insalubrité des logemens dans lesquels grouille toute cette population malheureuse; il faudrait reproduire ce que j'ai dit à propos de Londres. Je relèverai toutefois un fait qui me semble caractéristique, c'est qu'une partie considérable de la population de Berlin demeure dans des chambres qu'on ne peut chauffer. Ce détail est significatif dans une ville située par 52° 31′ de latitude, et où la température moyenne de l'année ne dépasse pas 9 degrés.

Je pourrais continuer cette triste revue et montrer que, dans toutes les capitales de l'Europe, les choses sont à peu près dans le même état, et que les grandes villes d'Amérique elles-mêmes offrent un spectacle semblable, malgré leur construction récente, leur expansion que rien n'a pu gêner et l'admirable prospérité du pays neuf au milieu duquel elles s'élèvent; mais j'en ai dit assez pour démontrer les deux choses que je tenais à établir en commençant: la première, c'est que la France n'est pas le pays où les ouvriers sont le plus à plaindre, et la seconde, c'est que le problème du logement à bon marché est un de ceux qui s'imposent avec le plus d'autorité à la sollicitude des économistes.

Sous quelque aspect qu'on l'envisage, dit M. Picot, on sent que le problème des logemens est le nœud de la question sociale (1). Aucun bon sentiment ne peut germer dans un bouge semblable à ceux dont je viens de parler. L'esprit de famille s'y perd. L'ouvrier n'y entre qu'avec dégoût et le quitte le plus tôt qu'il peut pour se rendre au cabaret, où il oublie sa misère. La femme et les enfans le désertent également, ou s'y étiolent dans la promiscuité de l'infection et du vice, car le vice et le crime se réfugient également dans les bouges empestés, dans les ruelles sales et sombres. Ils y croissent comme les champignons sur le fumier. La paresse et l'ivrognerie s'y développent avec eux et complètent le cercle hideux dans lequel la famille du travailleur se trouve si souvent enfermée.

Ce ne sont pas seulement les classes pauvres que menace cet état de choses; il compromet la santé et la sécurité de tout le monde. Les épidémies qui naissent dans ces cours des miracles en sortent pour se répandre sur la ville tout entière, affirmant la solidarité étroite qui en réunit tous les habitans, et les souffrances qu'on y endure s'en exhalent sous forme de malédictions et de menaces. « Ce n'est pas seulement de la vertu, dit le docteur Du Mesnil, c'est de l'héroïsme qu'il faudrait à tout le monde, pour ne pas contracter, dans ces bouges, la haine de la société. » L'ouvrier laborieux et honnête, sentant qu'il ne peut soustraire sa famille aux influences d'un pareil milieu, se révolte contre un état social dont il se croit la victime, et l'explosion de ces haines farouches n'est plus qu'une affaire de circonstances.

« J'ai étudié, disait Blanqui, avec une religieuse sollicitude, la vie privée des familles d'ouvriers, et j'ose affirmer que l'insalubrité de l'habitation est le point de départ de toutes les misères, de tous les vices, de toutes les calamités de leur état social. Il n'y a pas de réforme qui mérite à un plus haut degré l'attention et le dévoûment des amis de l'humanité. »

Après avoir montré toute l'étendue du mal, je vais parler maintenant des efforts qu'on a faits, depuis quelques années, pour le réparer.

II.

Le mouvement qui s'est produit en Europe, en faveur de la création de logemens pour les ouvriers, est parti de l'Angleterre. Le prince Albert en avait pris la direction dès 1841; mais, à cette époque,

(1) *Un devoir social et les logemens d'ouvriers*, par M. George Picot. Paris.

malgré son autorité et la force de ses convictions, il n'avait pas pu parvenir à faire partager ses idées aux capitalistes qui auraient pu les appliquer. Cependant, le 15 septembre de cette même année, une association se fondait, sous son impulsion, pour bâtir des maisons ouvrières et y loger de pauvres familles, moyennant un faible loyer perçu chaque semaine. En 1845, cette société obtint, par l'entremise de sir Robert Peel, sa *charte d'incorporation* et, le 14 juillet 1848, le prince Albert visitait la première maison construite par l'*Association métropolitaine pour l'amélioration des logemens des classes ouvrières*.

D'autres compagnies se formèrent peu à peu ; mais le nombre des immeubles construits par elles était bien loin de répondre à l'accroissement continu de la population ouvrière, et le mal allait toujours croissant, lorsqu'en 1883 l'attention du grand public fut vivement appelée sur ce sujet, par une brochure qui dépeignait la situation sous les plus sombres couleurs et qui fit le tour de l'Angleterre. La presse répondit à ce cri d'alarme, et les deux chambres s'en émurent à leur tour. La question prit immédiatement place parmi les préoccupations politiques. Les partis firent trêve à leurs dissentimens, pour demander, avec une égale ardeur, qu'il fût procédé à une enquête, et le prince de Galles réclama l'honneur de faire partie de la commission.

L'enquête terminée, le rapport publié, un bill fut soumis au parlement. Une entente s'établit entre le gouvernement et l'opposition. D'un commun accord, on écarta tout ce qui aurait pu provoquer de longs débats et soulever une résistance. Cet accord nécessita des concessions réciproques, qui restreignirent considérablement la portée de la loi. Lord Salisbury se chargea de la défendre à la chambre des lords, et sir Charles Dilke à la chambre des communes. C'est ainsi que fut votée la loi de 1885 (*Housing of the Working classes act*) ; mais elle n'a pas produit les résultats qu'on en attendait.

L'initiative privée a été plus efficace. Elle a continué son œuvre avec une activité surexcitée par les circonstances que je viens de retracer. Aujourd'hui, les nombreuses compagnies qui se sont formées, et dans l'historique desquelles je ne saurais entrer, abritent 29,643 familles, composées de 146,809 personnes. Elles ont dépensé pour arriver à ce résultat 6,581,181 livres sterling (164,528,925 fr.). Ces résultats considérables ont été obtenus en grande partie par des sociétés de construction, par des corporations publiques ou par des entrepreneurs, qui, tout en se contentant d'un bénéfice modique, avaient cependant à se préoccuper de l'intérêt de leurs fonds ; mais il en est d'autres qui doivent leur existence à des fondations charitables et pour lesquelles ce souci n'existe pas. Tel est le cas de la

donation Peabody, l'un des actes de libéralité les plus intelligens et les plus splendides que la charité ait accomplis de nos jours.

Peabody était un jeune homme sans fortune, n'ayant pour réussir que son intelligence et sa bonne volonté, lorsqu'il entra comme commis, en 1812, dans une maison de commerce des États-Unis. Il fit vœu, s'il s'enrichissait, de consacrer ses biens aux pauvres, et il a tenu parole. Cinquante ans après, devenu puissamment riche, il fondait plusieurs institutions dans le Massachusets, et créait à Baltimore une série de fondations destinées à développer l'instruction supérieure. L'ensemble de ces donations s'élevait à 55 millions de francs. Sa fortune réalisée, il vint vivre en Angleterre. Il y est mort en 1869, après avoir consacré aux pauvres, par des donations répétées, une somme de 12,500,000 francs, pour leur créer des habitations économiques et salubres.

Les administrateurs de ce legs, au premier rang desquels se trouvait lord Derby, ont bâti, au centre de Londres, 18 groupes de maisons, qui contiennent 4,551 logemens et abritent 18,100 personnes. Pour ne pas faire concurrence aux autres sociétés, ils font payer un loyer aux ouvriers dans leurs immeubles; mais ils ne prélèvent que 4 pour 100 comme intérêt du capital engagé, tandis que les autres sociétés, bien qu'elles n'en fassent pas une spéculation, ne peuvent pas se contenter de moins de 5 pour 100. Le revenu des maisons déjà bâties est employé à en élever de nouvelles. C'est ainsi qu'avec un legs de 12 millions 1/2, les administrateurs avaient déjà dépensé, en 1884, 30,275,000 francs en constructions. Ils se conforment ainsi à la volonté du donateur, exprimée de la façon suivante dans son testament, qui porte la date du 30 mai 1869 : « Mon espérance est que, dans un siècle, les recettes annuelles provenant des loyers auront atteint un tel chiffre, qu'il n'y aura pas, dans Londres, un seul travailleur pauvre et laborieux qui ne puisse obtenir un logement confortable et salubre, pour lui et sa famille, à un taux correspondant à son faible salaire. »

Les vingt-deux premières années permettent de penser que cet espoir n'est pas entièrement chimérique. « Lorsque la reconnaissance publique, dit M. George Picot, célébrera le centième anniversaire de la mort de M. Peabody, la fondation qui porte son nom possédera peut-être, à Londres, 2 milliards d'immeubles, abritant 1,500,000 âmes, dans 350,000 logemens. »

A côté de cette fondation splendide, destinée à produire de si magnifiques résultats, il est de toute justice de placer l'œuvre plus modeste, mais tout aussi respectable, que poursuit miss Octavia Hill. Depuis vingt ans, elle travaille à améliorer les logemens des ouvriers avec des ressources bien bornées, mais avec une intelligence et une ardeur infatigables. Elle ne procède pas, comme les autres,

par de grandes démolitions. Son champ d'activité est plus modeste; mais les résultats qu'elle obtient sont excellens, parce qu'elle agit directement sur la classe la plus pauvre, celle que les grandes sociétés de construction ne peuvent pas atteindre.

Un des administrateurs du fonds Peabody, interrogé par le marquis de Salisbury sur la ligne de conduite à tenir pour parvenir à loger les indigens, lui répondit : « Nous n'avons aucun moyen de donner des chambres au-dessous de 2 fr. 50 par semaine. Celui qui gagne 2 fr. 50 par jour peut payer ce loyer. Quant à ceux dont le salaire est inférieur, cela regarde miss Octavia Hill (1). »

Elle a commencé, en 1865, par acheter trois pauvres maisons, dans une des cours les plus sales du quartier de Marylebone; peu après, elle en acquérait six autres. Ces maisons étaient dans le délabrement le plus complet, et les propriétaires s'épuisaient en menaces, sans parvenir à se faire payer par leurs incorrigibles locataires. En quelques mois, la transformation fut complète. Miss Octavia Hill chassa ceux dont l'inconduite était notoire, retint les autres, fit peu à peu assainir et réparer leurs chambres, dont les loyers furent dès lors régulièrement acquittés. Elle a donné depuis de l'extension à son œuvre, mais elle n'a pas modifié sa façon d'opérer. Elle améliore les immeubles, mais elle ne les rebâtit qu'à la dernière extrémité. Comme elle est en communication personnelle avec ses locataires, elle fait peu à peu leur éducation au point de vue de la propreté, de l'hygiène et de la morale. A force d'habileté et d'économie, elle arrive à faire rendre près de 5 pour 100 à son capital.

L'œuvre de miss Octavia Hill a d'abord excité la surprise; mais quand on s'est aperçu qu'elle avait transformé des maisons infectes, relevé le moral des familles qui les habitaient et ranimé les vertus du foyer, beaucoup de femmes l'ont imitée, et aujourd'hui on trouve, dans tous les quartiers de Londres, des personnes qui visitent les logemens des pauvres et qui s'attachent à les améliorer. « C'est ainsi, dit M. Picot, que l'œuvre grandit et prospère, et le bien que les sociétés de capitalistes ne peuvent faire se trouve réalisé par quelques femmes qu'anime l'esprit de charité. »

Lorsqu'il s'agit de logemens à construire et qu'on opère en pleine liberté, il faut choisir entre deux types complètement différens et dont j'aurai plus tard à apprécier la valeur relative : la maisonnette et l'habitation collective. Tous deux se retrouvent dans les groupes d'habitations élevées par les compagnies anglaises. Deux d'entre elles ont adopté le premier de ces types. La principale est la Compagnie générale des habitations ouvrières (*artisans', labourers', and*

(1) G. Picot, *le Devoir social*, p. 124.

general dwellings Company). Depuis vingt ans, elle a élevé, aux environs de Londres, près de 5,000 maisonnettes avec jardins.

C'est en 1874 que le premier grand parc a été ouvert, à peu de distance de Londres. C'est Shaftesbury-park. Il comprend 1,200 maisons, divisées en cinq catégories, suivant le nombre et la dimension des pièces ; toutes ont une cuisine, une laverie, un petit jardin sur le devant et une cour en arrière. La première catégorie comprend six pièces, et le loyer est de 800 francs ; la dernière, qui est composée de deux chambres et d'un petit salon, se loue 390 francs. Pour acquitter des prix semblables, il faut gagner de 7 à 10 francs par jour ; aussi ne trouve-t-on, dans Shaftesbury-park, que des familles appartenant à l'élite de la classe ouvrière : des typographes, des ébénistes, des mécaniciens, des commis, etc. Ils y jouissent d'un grand confortable. Les parcs, qui se sont multipliés depuis 1874, ont tous un aspect riant. Les maisons sont tenues avec soin ; les petits jardins sont bien entretenus, et on trouve, au centre de l'agglomération, un grand *hall* qui sert de lieu de réunion pour le service religieux, et dans lequel on donne des bals et des concerts. On y trouve également une bibliothèque et une salle de lecture.

Les compagnies ont fait, comme on le voit, tous leurs efforts pour intéresser les familles à la bonne tenue des maisons et leur y créer des distractions salutaires; mais tout ce confortable n'est accessible qu'aux privilégiés de la classe ouvrière. Aussi les maisons collectives, qui représentent le second type, et qui sont beaucoup moins dispendieuses, se sont-elles multipliées dans de bien plus fortes proportions. Elles occupent en général une position plus centrale que les cottages. Elles ont surgi sur l'emplacement occupé jadis par des maisons insalubres, quand l'expropriation a permis de les abattre. Les ouvriers ont eu, dans le principe, quelque répugnance à s'y loger ; mais aujourd'hui leur empressement est tel qu'on n'a plus que l'embarras du choix, et que l'admission dans ces immeubles est un titre de moralité.

Les constructions élevées par les administrateurs de la fondation Peabody sont particulièrement recherchées. Cela s'explique par le peu d'élévation du prix des loyers. La générosité du fondateur et le mode de construction qu'on a adopté permettent de livrer des chambres à 130 francs par an. Ces immeubles ne sont pas l'idéal rêvé par les hygiénistes. Ils se rapprochent beaucoup de la *cité-caserne*, type dont nos constructeurs s'efforcent avec raison de s'éloigner. En voyant s'élever, au milieu des maisons basses et enfumées des quartiers populeux, ces grands édifices qui les dominent, on se demande d'abord si ce sont des hôpitaux ou des casernes. Lorsqu'on en a franchi l'entrée, on se trouve dans un grand préau qu'en-

tourent des corps de bâtimens de cinq ou six étages, desservis par plusieurs escaliers. De larges baies sans fenêtres laissent arriver l'air et la lumière sur les paliers, qui, le soir, sont éclairés au gaz jusqu'à onze heures. Les logemens sont indépendans, mais ils ouvrent sur un corridor commun. Il y a un *water-closet* pour deux logemens et une buanderie par étage.

L'eau est distribuée avec abondance dans tout l'édifice, et des bains gratuits existent dans chaque groupe. La propreté y est entretenue avec soin, grâce à la surveillance qu'exerce le surintendant, sorte de gérant craint et respecté des locataires. La tenue de ces maisons est excellente. Les habitans se surveillent réciproquement et provoquent l'expulsion de ceux dont la présence devient une source de désordre ou de scandale.

Aucun locataire n'est admis sans que tous les membres de la famille aient été vaccinés. Dès qu'un cas de maladie se déclare, le médecin du district est appelé et se prononce sur la possibilité de traiter le patient à domicile. Toute maladie contagieuse entraîne la nécessité du transport à l'hôpital. Ces mesures ont porté leurs fruits. La mortalité est moindre dans ces groupes de maisons que dans le reste de la ville. La population qui les habite paraît heureuse. Les enfans y ont un air de santé qui contraste avec les figures maladives de ceux des quartiers voisins.

La Compagnie des logemens perfectionnés (*the improved industrial dwellings Company*), qui s'est formée en 1863, sous la direction de sir Sidney Waterlow, donne des logemens plus confortables et plus vastes, mais elle les fait payer plus cher. Il en est de même des autres sociétés qui se sont formées sur le modèle des précédentes.

On ne peut qu'applaudir aux efforts de ces associations et se féliciter du résultat qu'elles ont obtenu ; mais on ne peut pas s'empêcher de faire cette réflexion attristante, que c'est une goutte d'eau jetée sur un incendie. On est parvenu à loger d'une façon convenable 146,809 personnes, dans une ville qui a près de 4 millions d'habitans, qui constitue le plus grand centre industriel du globe, et dont la population s'accroît de 70,000 âmes par an. Toutes les sociétés réunies n'arrivant à loger que le dixième de la population pauvre, que deviendra le reste, en attendant que la donation Peabody ait réalisé, dans quatre-vingts ans, ses magnifiques promesses?

Il n'en est pas moins vrai que c'est l'Angleterre qui a été l'initiatrice des autres nations dans la question des logemens ouvriers, comme dans la plupart des grands problèmes économiques, et qu'elle leur a donné l'exemple.

La Belgique, bien qu'elle soit aussi intéressée que l'Angleterre à la solution des problèmes industriels, a mis bien longtemps à la

suivre dans la voie des constructions à bon marché. Il a fallu les grèves du Borinage, en 1886, pour attirer l'attention sur ce point. Le premier moment de stupeur passé, la répression achevée, le gouvernement s'adressa aux chambres, pour leur demander leur concours, afin d'empêcher le retour de ces scènes lamentables. Il les convia à s'occuper des problèmes sociaux intéressant les classes ouvrières, et, avant de procéder aux réformes, il institua une grande commission dite *du travail* (1), composée de sénateurs, de députés, d'économistes, de négocians et d'industriels auxquels il associa le conseil supérieur d'hygiène pour la partie relative à la salubrité des habitations. Le ministre de l'agriculture et du commerce, qui présidait cette assemblée, esquissa à grands traits le programme des études à poursuivre et dressa le questionnaire d'après lequel les informations devaient être recueillies.

Le 13 novembre de la même année, la commission du travail adopta les conclusions qui lui furent présentées (2). Les propositions, extrêmement libérales, tendaient à une réforme fiscale des plus importantes. Elles se prononçaient pour l'exonération complète des constructions ouvrières. Elles les affranchissaient des impôts, des taxes, des droits de mutation, et autorisaient les administrations charitables à consacrer une partie de leurs capitaux à cette entreprise.

Des mesures aussi bien comprises, et appuyées par l'autorité d'une commission de cette importance, ne pouvaient pas manquer de porter leurs fruits. Sept compagnies se sont formées en Belgique et ont déjà construit 869 maisons, abritant 1,863 ménages et 8,547 personnes. La dépense s'est élevée à 8 millions pour le premier établissement, et les capitaux engagés rapportent 3 pour 100 en moyenne. C'est assurément peu de chose que de loger 8,000 à 9,000 personnes, dans un pays qui a près de 6 millions d'habitans et dont presque toute la population s'adonne à l'industrie; mais ce n'est qu'un premier essai, qu'une expérience toute récente, et, en pareille matière, l'essentiel c'est de bien commencer.

En Hollande, les faubourgs de toutes les villes sont remplis de maisonnettes habitées par des ouvriers. Amsterdam faisait exception; mais, depuis quelques années, il s'y est formé des compagnies qui ont construit de petites maisons salubres, dont le loyer revient à 300 francs pour deux chambres. Bien que ce prix soit trop élevé, les ouvriers se les disputent et désertent à l'envi les logemens sordides qu'ils occupaient dans les combles des maisons bourgeoises, ou dans des caves sombres, humides et parfois inon-

(1) Arrêté royal du 15 avril 1886.

(2) Raffalovich, *le Logement de l'ouvrier et du pauvre*, p. 467.

dées. On rencontre également, aux environs des villes manufacturières et près des grandes fabriques, de véritables villages ouvriers, remarquables par l'ordre, le confortable et la propreté qui y règnent. Lors du congrès d'hygiène de La Haye, en 1884, j'ai eu l'occasion d'en visiter un dans l'*Agneta-Park*, à Delft, et j'en ai gardé le meilleur souvenir.

En Allemagne, la question des logemens ouvriers s'agite depuis plus de quarante ans. C'est Victor-Aimé Hubert qui l'a soulevée vers 1840; le congrès des économistes allemands s'en est occupé à diverses reprises; les socialistes l'ont agitée dans leurs réunions; des solutions ont été proposées par Schulze-Delitzch, par Engel, par Brentano; enfin, en 1885-1886, une enquête a été faite par le *Verein für Social-Politik*, qui compte dans son sein des économistes distingués, tels que les professeurs Nasse (de Bonn), Conrad (de Halle), Schmoller (de Berlin), et enfin M. Miquel, bourgmestre de Francfort-sur-Mein, l'un des deux chefs du parti national-libéral, administrateur et financier de premier ordre, mais profondément dévoué à ce *socialisme d'état* dont le grand-chancelier de l'empire poursuit l'application à toutes les questions économiques.

L'enquête, bien que dirigée par M. Miquel, n'a pas eu de succès. La question est restée dans le domaine de la théorie, et, en dehors des points sur lesquels l'intervention directe de l'état s'est manifestée, il a été fait bien peu de choses. Les efforts tentés par des sociétés plus ou moins philanthropiques n'ont pas produit de résultats sérieux.

En 1870, lorsque l'Allemagne fut prise d'une sorte de fièvre de spéculation, et qu'elle pensa que Berlin allait devenir la capitale de l'Europe, les loyers et le prix des terrains subirent une hausse considérable. Les ouvriers y affluaient de toutes parts et les logemens faisaient défaut. Le moment semblait favorable au développement de sociétés de construction. Il s'en constitua un assez grand nombre, mais il en est peu qui aient survécu. Elles avaient pour but d'assurer la propriété des immeubles à leurs locataires au bout d'un temps donné, en comprenant l'amortissement dans le prix du loyer. A ce moment, les salaires étaient très élevés, et les ouvriers, atteints comme les autres par la rage de la spéculation, contractèrent à la légère des engagemens qu'ils ne purent tenir. Lorsque la crise éclata, beaucoup de sociétés se trouvèrent compromises. Pour construire, elles avaient eu recours au crédit hypothécaire; les intérêts absorbaient tous les bénéfices, et bientôt les actionnaires furent obligés de faire des sacrifices pour payer les dettes et liquider la situation.

L'ouvrier allemand, dit M. Raffalovich, n'est pas encore parvenu à un degré d'instruction économique qui lui permette d'apprécier les

bienfaits de l'association, et il se défie de toutes les entreprises dont l'initiative part des classes qui possèdent. Il est disposé à tout demander à l'état, et c'est une tendance que le prince de Bismarck favorise de tout son pouvoir.

En ce qui a trait aux logemens ouvriers, le gouvernement a pris l'initiative et donné l'exemple près des mines qu'il exploite lui-même. Pour engager ses employés à se construire des habitations, il a organisé un système de primes qui leur donne de grands avantages. Il leur concède le terrain à titre gratuit, et leur fait des avances remboursables sans intérêt et par annuités, de façon qu'ils peuvent s'acquitter en huit ou dix ans. Ce système a permis à la population ouvrière du bassin de Saarbrück de se construire, de 1842 à 1871, 3,081 maisons. Pour couvrir la dépense, l'état a fourni, par ses primes, 2,293,000 francs, par ses avances, 1,130,000 francs, et la caisse de prévoyance 2,536,000 francs. Cet exemple a été suivi par les chefs d'industrie, dans la vallée du Rhin et dans la Prusse orientale. Autour des usines, on voit se grouper des maisonnettes confortables dues à la sollicitude et à la libéralité des patrons.

L'entreprise la plus considérable qui ait été réalisée dans ce sens est celle de Krupp, à Essen. Cette fabrique a pris, depuis le commencement du siècle, un développement égal à celui de notre usine du Creusot. C'est en 1810 qu'elle a été fondée, et, en 1848, elle n'avait encore que 72 ouvriers. Au recensement de 1881, elle en comptait 19,605, composant, avec leurs familles, un total de 65,381 personnes. Sur ce nombre, 18,698 sont logées dans des habitations appartenant à la maison Krupp. Pour ne pas augmenter la dépense et pour grouper tous les ouvriers autour de l'usine, on a adopté le système de la maison collective. Chaque bâtiment renferme de 2 à 16 logemens ; mais chacun d'eux est complètement isolé, quoique la porte d'entrée soit commune. Ils contiennent de deux à quatre pièces et coûtent, en moyenne, 150 marks de loyer (187 fr. 50); ce prix n'est pas trop onéreux, dans un établissement où le salaire annuel oscille entre 1,000 et 1,125 francs. Pour les ouvriers célibataires, on a construit de véritables casernes, dans lesquelles ils sont logés gratuitement et nourris à très peu de frais. L'usine Krupp a créé des institutions de bienfaisance semblables à celles qui fonctionnent dans nos grands établissemens manufacturiers.

Au Danemark, les associations de construction ont mieux réussi qu'en Allemagne. A Copenhague, depuis 1860, on est parvenu à fournir des logemens à 4 pour 100 de la population tout entière et à 13 pour 100 des classes indigentes. En dehors de Copenhague, M. Hansen, secrétaire de la chambre de commerce de Kiel, a constaté, en 1877, qu'il existait des sociétés de construction florissantes

dans neuf villes du royaume. L'Italie a suivi le mouvement. A Milan, en particulier, on trouve des maisons ouvrières très bien comprises. L'Espagne a fait aussi son effort. Il s'est formé, il y a quelques années, à Barcelone, une société immobilière au capital de 2 millions. Elle a acheté des terrains à côté des centres manufacturiers et y a élevé des maisons coûtant 3,000 francs et comprenant quatre pièces surmontées d'une terrasse. Les ouvriers peuvent en devenir propriétaires, à l'aide d'une combinaison financière que M. Vicente de Romero a exposée au congrès de Blois, en 1884.

Je craindrais de fatiguer le lecteur en poursuivant, en dehors de l'Europe, cette revue un peu monotone. Les conditions économiques y sont, du reste, différentes de celles que nous subissons, et c'est, surtout au point de vue des intérêts de notre pays que la question doit nous préoccuper.

III.

En France, l'attention était depuis longtemps éveillée sur ce sujet, lorsque les pouvoirs publics s'en émurent à leur tour. Leur sollicitude pour les classes laborieuses se traduisit, d'une part, par la loi du 13 avril 1850 sur les logemens insalubres, et, de l'autre, par les décrets des 22 janvier et 27 mars 1852, qui affectèrent une somme de 10 millions à l'amélioration des habitations ouvrières, dans les grands centres manufacturiers. C'était au moment où la *Cité Napoléon* venait de s'élever, rue Rochechouart, sous le patronage du président de la république. La tentative n'avait pas réussi, et la cité ne put s'achever qu'à la faveur d'une subvention de 200,000 francs, qui lui fut attribuée sur les 10 millions qu'on venait de voter. Cette vaste construction renfermait 194 logemens, et fut habitée par 500 personnes, mais ces locataires n'appartenaient pas à la classe ouvrière; C'étaient de petits rentiers, des employés à salaire restreint, attirés par la modicité du prix. On y vit accourir également de vieux pensionnaires de l'état, jouissant d'un revenu très modique, gens très dignes d'intérêt sans doute, mais auxquels on n'avait pas songé en élevant ce coûteux édifice.

Les ouvriers évitent, en effet, ces habitations collectives, auxquelles le bon sens populaire a donné leur véritable nom, celui de *cités-casernes*. Ils ont horreur de la vie en commun. Chaque ménage cherche un logement en rapport avec ses ressources, le lieu de ses occupations, l'exigence de ses travaux, l'étendue de sa famille, et surtout il cherche à s'isoler. C'est la tendance qui fait, dans tous les pays, le succès des maisonnettes, lorsque le prix en est abordable.

Ce genre d'habitations a été inauguré en Alsace, dès 1835, par

M. André Kœchlin, de Mulhouse. Il avait fait bâtir, autour de son usine, trente-six petites maisons, contenant deux chambres, une cuisine, un grenier, une cave et un jardin. Le prix du loyer était très modique, mais le locataire prenait l'engagement de cultiver lui-même son jardin, d'envoyer ses enfans à l'école et de faire chaque semaine un dépôt à la caisse d'épargne. Cette organisation ne devait recevoir tout son développement que seize ans plus tard. C'est en 1851 que la *Société mulhousienne des cités ouvrières* s'est fondée, sous l'inspiration de M. Jean Dollfus.

Le but de cette association était de fournir, aux ouvriers de ce grand centre industriel, des habitations propres et riantes, avec un petit jardin, et de leur donner le moyen d'en devenir propriétaires, en payant un prix de loyer dans lequel l'amortissement se trouvait compris, sans dépasser pour cela le taux des locations ordinaires. Dans cette intention, la société forma un capital de 355,000 francs, ne devant rapporter que 4 pour 100 d'intérêt. L'état lui accorda une subvention de 300,000 francs, destinée à solder les travaux d'utilité générale : trottoirs, alimentation d'eau, égouts, clôtures, lavoirs, plantations, etc... Elle commença ses travaux à la fin de 1853, et, dès la première année, elle construisit 100 maisons, qui coûtèrent 256,400 francs, et dont 49 trouvèrent immédiatement des acquéreurs. Leur nombre a toujours été croissant, et, à la fin de l'année 1881, lorsque M. Jean Dollfus présenta ses comptes à l'assemblée générale de la *Société mulhousienne*, elle avait construit 996 maisons, dont 672 étaient entièrement payées. Les versemens faits par les ouvriers acheteurs s'élevaient à 3,845,755 fr., dont les deux tiers environ en compte du prix de leurs maisons et le reste représentant les frais du contrat, intérêts, impositions, etc. Dans cette création, l'épargne de la population de Mulhouse entrait pour près de 4 millions.

L'exemple de cette ville a été suivi. Presque partout où des sociétés analogues se sont formées, elles ont eu pour fondateurs des Alsaciens, comme M. Jules Siegfried, qui a créé celles du Havre et de Bolbec. D'un autre côté, les grandes compagnies industrielles ont voulu procurer à leurs ouvriers des avantages semblables, et leur ont construit des habitations salubres autour de leurs usines. On peut citer, dans le nombre : le Creuzot, qui loue à ses ouvriers une maison convenable pour 100 francs par an, ce qui ne constitue qu'une rémunération bien insuffisante du capital engagé ; la compagnie d'Anzin, celles de Commentry, de Blanzy, de Réaucourt ; l'usine de M. Ménier, à Noisiel, dont les habitations ouvrières sont des modèles à imiter. Ces dernières coûtent 5,000 à 6,000 francs ; mais l'ouvrier ne peut pas en devenir acquéreur, parce que le fondateur ne veut y loger que ses employés. En 1875, dans la région du Nord seule-

ment, 18 établissemens de mines sur 23 avaient élevé 7,000 maisons, occupées par 31,500 personnes, dont 11,500 ouvriers mineurs. Le prix du loyer y est inférieur de 70 pour 100 à la moyenne des locations du pays.

Les entreprises dont je viens de parler concernent des usines situées à la campagne, des mines éloignées des centres d'habitation ; là, le logement des ouvriers est une nécessité de l'exploitation. Il faut que la compagnie qui les emploie leur fournisse un abri, sous peine de paralyser le travail. Il n'en est pas de même dans les villes. Là, les ouvriers peuvent se loger comme ils l'entendent, sans que le patron soit forcé de s'en mêler. Ils vont s'entasser dans des habitations malsaines, et subissent toutes les conséquences morales et physiques de ce détestable milieu ; mais l'industrie elle-même n'en est pas atteinte.

Quelques grandes villes ont essayé, toutefois, de combattre ce danger. De toutes les villes manufacturières, Lille était celle qui appelait le plus impérieusement une réforme dans les habitations ouvrières. Les caves dans lesquelles la population pauvre y vivait enfouie ont acquis une triste célébrité, et le mal allait grandissant, sous l'influence de l'immigration toujours croissante que provoquait le développement de son industrie. La ville, enserrée dans ses fortifications, ne pouvait s'étendre, et l'habitation humaine était sacrifiée à l'installation des filatures et des tissages. La démolition de l'enceinte a permis de porter un remède à cet état de choses véritablement navrant, et tous les dévoûmens sont venus en aide à l'administration municipale, pour hâter l'amélioration des logemens ouvriers.

Une compagnie immobilière s'est fondée, par acte du 7 novembre 1867, au moyen d'une souscription de 600,000 francs et d'une subvention de 100,000. Elle a construit 243 maisons, sans avoir besoin de faire appel à la garantie d'intérêt promise par la ville, et en payant régulièrement aux actionnaires 5 pour 100 d'intérêt (1). Le bureau de bienfaisance, de son côté, a bâti un groupe important de maisons, dans lesquelles la réduction du loyer est appliquée, à titre de secours donnés aux ouvriers indigens.

La ville d'Orléans a donné la preuve de ce que peut faire, en pareil cas, l'initiative individuelle. En 1879, deux ouvriers maçons, ne disposant d'aucun capital, sans autre appui que le concours de quelques personnes désintéressées, ont fondé une société au capital nominal de 200,000 francs, mais, en réalité, avec une somme de 76,900 francs seulement. Ils ont émis 769 actions de 500 francs,

(1) E. Cheysson, *la Question des habitations ouvrières en France et à l'étranger*, p. 56. Paris, 1886.

et, grâce aux emprunts qu'ils ont pu contracter sur les constructions commencées, ils ont bâti 215 maisons, d'une valeur collective de 2 millions, lesquelles étaient pourvues d'un acquéreur avant même d'être achevées. *La Société immobilière d'Orléans* est le seul exemple qu'on puisse citer en France d'une entreprise fondée et menée à bonne fin par des ouvriers. Elle n'a pas été à charge à la ville, car celle-ci ne lui a fait grâce du paiement d'aucun impôt. La compagnie, au contraire, a offert à la commune le sol des rues, et a contribué pour moitié aux dépenses de la viabilité.

Au Havre, une société anonyme s'est formée, en 1871, sous l'influence de M. Jules Siegfried, qui a tant fait pour l'hygiène et pour la prospérité de cette grande ville. *La Société havraise des cités ouvrières* s'est fondée au capital de 200,000 francs; elle a construit 117 maisons, dont les locataires peuvent devenir acquéreurs à l'aide de combinaisons financières très ingénieuses, mais qu'il serait trop long d'expliquer ici.

Le type des maisons est bien choisi. Elles sont groupées deux par deux, pour profiter du mur mitoyen. Elles comprennent quatre chambres, deux au rez-de-chaussée servant de cuisine et de salle à manger, et deux à l'étage. Elles ont un jardin sur le devant, et derrière une petite cour qui sert de débarras. Elles coûtent de 3,000 à 3,600 francs, et ce chiffre n'est pas trop élevé, pour une ville où les constructions sont chères et où le terrain est revenu à 5 francs le mètre, tandis qu'il n'avait coûté que 1 franc à Mulhouse.

Il y a quelques années, la municipalité de Rouen, reconnaissant la nécessité d'assainir une ville dont la mortalité s'élevait, chaque année, à 32 pour 1,000, prit le parti de faire disparaître, en presque totalité, le quartier de Martainville, renommé pour son insalubrité. Les habitans des maisons qu'il fallut démolir se réfugièrent dans les faubourgs et y produisirent un encombrement dangereux. On songea alors à leur construire des habitations. Un jeune ingénieur de la ville, M. Botrel, fit un projet pour créer, sur la rive gauche de la Seine, dans un lieu salubre, situé à portée des usines, une cité ouvrière dont il soumit le plan en relief et les devis au congrès tenu à Rouen, au mois d'août 1883, par l'Association française pour l'avancement des sciences. Ce projet comprenait sept types différens de maisonnettes, dont le prix, variant de 2,000 à 8,000 fr., devait être acquitté par les locataires à l'aide d'annuités comprenant à la fois le prix du loyer et l'amortissement. Il n'y a pas été donné suite; mais il s'est formé, il y a deux ans, une *Société immobilière des petits logemens*, qui a réuni un capital de 250,000 francs, avec lequel elle a acheté un terrain au centre de la ville et y a bâti de grandes maisons, contenant 100 logemens et abritant 400 personnes.

Les appartemens sont disposés de façon à assurer l'isolement des familles qui les habitent, tout en les plaçant dans de bonnes conditions hygiéniques. Les corridors sont supprimés partout, et chaque ménage a sa porte donnant sur l'escalier. Il y a de l'eau et une buanderie à chaque étage. Toutes les familles ont des *water-closets* particuliers. Aussi les maisons ont-elles coûté 5,000 francs par appartement, ce qui ne permet pas de les louer à des prix inférieurs à ceux des logemens ordinaires. Pourtant ils ont tous été occupés presque sur-le-champ.

La ville de Lyon a obtenu un succès plus complet. C'est le plus bel exemple des résultats que l'association peut produire. Il est dû à l'intelligence et au dévoûment de MM. Mangini, Aynard, Gillet et Parmezel. Ils ont commencé par faire une enquête dans les quartiers les plus pauvres et les plus peuplés. Ils ont constaté les mêmes misères que dans les autres grandes villes et les mêmes prix exagérés de location. En moyenne, les logemens d'ouvriers coûtent, à Lyon, 120 francs par pièce et par an. A Paris, c'est 150 et 180 fr., lorsqu'il y a un cabinet noir. La société a construit cinq maisons de quatre étages, comprenant 60 appartemens de trois pièces en moyenne, avec cuisine, évier, fourneau, plancher de chêne et papiers peints. Les cours sont asphaltées et garnies de fils de fer tendus pour faire sécher le linge. Les maisons sont éclairées au gaz. Les cabinets sont communs au troisième et au quatrième étage.

Les cinq maisons ont coûté 177,315 francs. Le terrain est revenu à 27 fr. 38 le mètre, la construction à 42 francs par mètre carré et par étage, tandis qu'elle coûte 100 francs à Paris. Ces conditions exceptionnelles de bon marché ont permis de louer les logemens à des prix sensiblement inférieurs à ceux du voisinage, c'est-à-dire à 75 francs la pièce en moyenne. Aussi ont-ils été enlevés ; il y avait deux cents demandes pour 60 logemens, et les cinq maisons sont habitées depuis le mois d'août 1887. La perte sur les loyers est insignifiante, et le capital engagé rapporte 4 pour 100. Encouragée par ce succès, la société vient de se constituer au capital de 1 million, dont la caisse d'épargne a fourni la moitié. Elle a acheté un terrain de 7,500 mètres, sur lequel elle va construire vingt nouvelles maisons semblables aux premières.

Des entreprises analogues ont eu lieu à Saint-Quentin, à Amiens, à Reims, à Nancy, à Bordeaux, etc. ; mais je ne pourrais, sans fatiguer l'attention, faire l'historique de toutes ces sociétés locales, et je vais me borner à dire ce qui s'est fait à Paris.

Sur les 10 millions alloués en 1852, par le gouvernement impérial, pour l'amélioration des habitations ouvrières, 6 furent consacrés à la construction des asiles de Vincennes et du Vésinet ; 2 ser-

virent à bâtir dix-sept maisons à étages, boulevard Diderot, et 1,200,000 francs furent distribués, à Paris, à titre de subvention, pour favoriser la création de maisons ouvrières.

Les immeubles du boulevard Diderot n'étaient pas aménagés de façon à abriter des familles pauvres. Seize maisons ont été louées récemment, en principale location, au prix de 106,000 francs, et sont occupées par des personnes très aisées. Les autres, comme la maison bâtie par MM. Pereire, rue Boursault, et comme l'hôtel garni élevé boulevard Mazas, au compte de l'état, échappèrent également à leur destination.

Cependant l'empereur, qui avait eu connaissance du succès obtenu en Angleterre par les sociétés que patronnait le prince Albert, ne s'était pas laissé décourager par l'échec de la *cité Napoléon*. Quelques années après, il fit construire, avenue Daumesnil, par M. E. Lacroix, et sur les fonds de sa cassette, quarante et une maisons qu'il offrit de donner à une société composée d'ouvriers, à la condition pour ses membres de souscrire 1,000 actions de 100 francs. *La Société immobilière des ouvriers de Paris* accepta cette condition, et la donation fut faite ; mais, malgré les avantages de ce marché, ces petites maisons étaient encore d'un prix trop élevé pour la classe ouvrière. Ces *cottages* élégans, avec leurs angles en pierre de taille et leur maçonnerie en moellons, avaient si bon aspect, étaient tellement confortables, que l'architecte, M. Lacroix, s'en fit construire un tout semblable, près de la place Pereire, pour son habitation personnelle.

Les tentatives qui précèdent n'avaient, en fin de compte, abouti qu'à des insuccès, et la première entreprise qui ait complètement réussi à Paris est celle de la *Société anonyme des habitations ouvrières de Passy-Auteuil*. Sur un terrain situé entre la rue Claude-Lorrain, la rue et l'impasse Boileau, elle a bâti cinquante maisonnettes, habitées par cinquante familles de choix. Les plus petites reviennent à 5,500 francs, tous les frais compris, et sont louées 220 francs, ce qui représente 4 pour 100 du capital. En y ajoutant 181 fr. 50 pour l'amortissement, on devient propriétaire de l'immeuble en vingt ans, au prix d'un loyer de 440 fr. 50. Le loyer est calculé d'après les mêmes bases pour les maisons plus grandes, et qui coûtent à la compagnie de 6,000 à 10,000 francs (1).

La société a pris ses mesures pour éloigner de ses immeubles la spéculation et l'immoralité. Elle a étudié, avec le soin le plus minutieux, tous les détails de son entreprise, de manière à ce qu'elle puisse servir d'exemple à celles qui pourront se former

(1) E. Cheysson, *Note sur la Société anonyme des habitations ouvrières de Passy-Auteuil*, p. 62, 1886.

plus tard ; mais il est évident que ce n'est là qu'une expérience, et que le bien matériel qui en est résulté est bien peu de chose à côté de ce qui reste à faire dans une ville où la population ouvrière dépasse 1 million.

La Société d'Auteuil a réussi parce qu'elle s'est adressée à l'élite de la classe ouvrière, à des gens sobres, rangés, dont le salaire est relativement élevé et qui peuvent, en signant leur contrat, verser un acompte d'au moins 500 francs. Ces ouvriers-là sont partout une exception et trouvent toujours un logement convenable; ce sont les autres dont il faut s'occuper. Ils sont de beaucoup les plus nombreux, et on ne peut pas songer, dans une ville comme Paris, à leur procurer une maison par famille. Un ingénieur qui s'est beaucoup occupé des habitations ouvrières, M. Cacheux, en a donné les raisons dans les communications qu'il a faites, en 1880 et en 1883, à la section d'économie politique et de statistique de l'Association française pour l'avancement des sciences. Il a construit, passage Boileau, dix maisons qui lui ont coûté 36,000 francs et qu'il a revendues, au même prix, à la Société d'Auteuil. Les frais de construction, comme on le voit, n'ont pas été considérables; mais les dépenses accessoires : la canalisation d'eau potable, l'écoulement des eaux ménagères, les frais d'administration, en ont notablement élevé le prix, et, quoique la gestion soit gratuite et que les actionnaires ne retirent même pas 4 pour 100 de leurs fonds, une maison, comprenant trois pièces avec cuisine et dépendances, ne peut pas être vendue moins de 8,780 francs, payables en vingt ans par annuités de 439 francs. Les constructeurs peuvent arriver à bâtir pour 3,000 ou 4,000 francs; mais, la ville ne faisant aucune concession pour la voirie, le prix de la propriété se trouve doublé et dépasse la somme qu'un travailleur peut consacrer à son habitation.

Le même ingénieur a construit, boulevard Murat, des habitations dans lesquelles il a réalisé plusieurs des types de maisons ouvrières adoptés à l'étranger. Elles lui sont revenues à plus de 5,000 francs chacune. Il les a vendues, avec un lot de terrain de 100 mètres, moyennant un loyer annuel de 600 francs, pendant quinze ans. Une trentaine d'ouvriers sont ainsi devenus propriétaires; mais, d'après ses calculs, il y a tout au plus à Paris 4 pour 100 de la population ouvrière qui soient en état de payer un loyer semblable, même en réunissant les gains de tous les membres de la famille.

Il faut donc reconnaître que, dans les grandes villes, la maisonnette est inaccessible à la plupart des ménages d'ouvriers. Dans toutes les classes de la société, du reste, c'est un grand luxe que de demeurer seul, et, de même qu'un modeste hôtel est plus

dispendieux qu'un appartement de même étendue dans une maison de rapport, de même il sera toujours plus facile de loger les familles ouvrières dans des habitations collectives que dans des maisonnettes séparées. Il y a un juste milieu à tenir entre ce luxe d'isolement et la promiscuité immorale et malsaine des *cités-casernes*, où tout est, pour ainsi dire, en commun. On peut, comme on l'a fait à Rouen et à Lyon, séparer les appartemens, même dans de grands édifices, donner à chaque famille son accès particulier sur la voie publique, ses dépendances à elle, tout en dépensant beaucoup moins pour les frais de construction et pour l'achat du terrain.

A Paris, une spéculation semblable pourrait assurément réussir. Les ouvriers paient très cher leurs détestables logemens, et sont indignement exploités par les propriétaires ou par leurs agens. J'ai dit que la plus misérable chambre leur était louée 150 francs par an. Dans le voisinage des fabriques, il y en a qui montent à 200 et 220 francs. La séparation des sexes ne peut avoir lieu dans aucun de ces logemens. Elle n'est possible qu'avec trois chambres, et un pareil appartement constitue un luxe fort rare dans la classe ouvrière, car il coûte partout plus de 300 francs. Pour acquitter un loyer aussi cher, il faut gagner de 7 à 8 francs par jour. Dans les bouges qu'on loue à la nuit, le prix varie de 0 fr. 45 à 1 franc, ce qui fait que chacun de ces réduits infects rapporte de 168 à 365 francs par an. Entre le garni où le logeur fournit une sorte de lit, une chaise et un débris de commode, et la pièce toute nue où l'ouvrier apporte ses meubles, la différence, comme prix et comme dimension, est presque nulle.

Les ouvriers pourraient être beaucoup mieux logés, sans payer davantage, s'ils n'étaient pas aussi indignement exploités. En général, les propriétaires se font remplacer, pour la gestion de leurs immeubles, par le principal locataire, qui se fait payer à la semaine. Il y a des cités qui rapportent de 20 à 25 pour 100 de ce qu'elles ont coûté. Sauf les côtés répugnans du métier, dit M. Cheysson, il est plus avantageux de loger les misérables que les grands seigneurs. La tyrannie de ces sortes d'intendans est intolérable. Il n'est pas de vexation qu'ils ne fassent subir aux locataires qui leur déplaisent. Il y a des maisons dans lesquelles les nombreuses familles ne sont pas tolérées. Pour y être admis, on dissimule ses enfans ; on n'en avoue d'abord qu'un ou deux ; les autres sont gardés par quelque voisin complaisant. Au bout de cinq ou six jours, on en fait revenir un, puis un autre la semaine suivante ; mais quand le gérant constate qu'il y a plus de quatre enfans dans le logement, il donne congé. Le docteur Du Mesnil dit avoir trouvé, dans le cloaque qu'on nomme le *clos Macquart*, quelques inté-

rieurs que les locataires étaient parvenus à rendre habitables par des prodiges de soins et de propreté, et, comme il leur témoignait son étonnement de les trouver dans un pareil bouge : « C'est, lui répondaient-ils, parce que nous avons une nombreuse famille et que les propriétaires de nos maisons ne toléraient pas les enfans (1). »

Une nombreuse famille n'est pas la seule cause qui force les ménages honnêtes à se réfugier dans ces taudis, souvent c'est l'impossibilité de payer leur terme. L'ouvrier vit au jour le jour. Qu'il survienne un chômage, une maladie, un malheur quelconque, et le voilà dans l'impossibilité de s'acquitter. On l'expulse, et, dès lors, il n'a plus d'asile que dans ces repaires de la misère et du vice. Une gêne momentanée l'y plonge; mais il n'en sortira plus, parce qu'il ne tardera pas à y perdre, dans le découragement, le goût du travail, de la propreté et de la vie régulière.

Lorsqu'on veut arracher les ouvriers à ces nécessités redoutables, la difficulté contre laquelle on vient se heurter tout d'abord, c'est l'impossibilité de compter sur des rentrées régulières. Les propriétaires dont je parlais tout à l'heure s'en tirent en faisant la part du feu. Leur taux de location est si élevé qu'ils peuvent subir la perte des termes qui ne rentrent pas; mais les sociétés qui ne spéculent pas, et ne retirent de leurs capitaux que l'intérêt le plus modeste, sont incapables de supporter de pareils sacrifices. On peut y réussir, toutefois, à l'aide d'une gestion habile : le prix des loyers est encore assez élevé pour cela. Malgré le nombre exagéré des constructions neuves et la crise que nous subissons, la baisse est faible sur les grands appartemens et nulle pour les petits. Les sociétés de construction peuvent, par conséquent, supporter la concurrence; du reste, un premier essai va se faire sous nos yeux : un philanthrope, qui, jusqu'à présent, a désiré garder l'anonyme, vient de créer une fondation considérable, pour bâtir à Paris des maisons ouvrières sur le modèle de celles de Lyon. Le prix des loyers accumulés servira à construire de nouvelles habitations, dans les conditions du legs Peabody.

IV.

Le problème du logement ouvrier est, comme on vient de le voir, plus compliqué qu'il ne le semble au premier abord. Il ne comporte pas de solution radicale, pas de formule générale. Les maladies sociales n'ont pas de panacée : les remèdes qu'elles réclament diffèrent suivant les pays et le chiffre de la population. Ils

(1) O. Du Mesnil, *l'Habitation du pauvre à Paris*, p. 10 et 11.

varient surtout avec la classe à laquelle ils s'adressent. Il est partout facile de loger l'élite de la population ouvrière ; elle n'a besoin pour cela d'aucune intervention : la difficulté commence lorsqu'il s'agit de la masse ; elle devient presque insurmontable lorsqu'on atteint les dernières couches, ce que les Anglais appellent le *residuum*, et M. Raffalovich *la lie de l'indigence*. Dans ces régions-là, il ne suffit pas de procurer aux familles une habitation convenable, il faut encore leur apprendre à en user, leur inspirer le goût de l'ordre et de la propreté, sans lesquels il n'y a pas de demeure salubre. Or, il est plus difficile de changer les habitudes des malheureux que de leur bâtir des maisons.

Supposons qu'on puisse offrir demain des logemens hygiéniques aux chiffonniers qui pullulent dans la cité Philippe ou dans les bouges du clos Macquart, ils vont immédiatement y entasser les détritus, les ordures qui font l'objet de leur commerce. Le père, la mère et les enfans vivront sur ce fumier, comme ils ont coutume de le faire, et le logis propre et confortable que vous leur aurez procuré sera devenu, en huit jours, un foyer d'infection. On ne peut pourtant pas chasser ces chiffonniers de partout, il faut bien qu'ils logent et s'abritent quelque part.

Les chiffonniers ne sont pas, du reste, les seuls locataires qui, pour la bonne tenue des maisons, aient besoin d'éducation et de surveillance. Toutes les fois qu'on abandonne des appartemens, à titre provisoire, à des gens qui n'auront pas à rendre compte du bon entretien du local lorsqu'ils le quitteront, et qui ne seront pas tenus de le faire nettoyer et réparer à leurs frais, on le trouve dans un état de désordre et de malpropreté révoltant. Pendant le siège de Paris, on réquisitionna les appartemens vides, pour y loger les gens de la banlieue qui venaient chercher un refuge dans ses murailles. Les maisons les plus somptueuses furent ainsi mises à la disposition de ces hôtes de passage, et, lorsqu'ils les quittèrent, ces beaux appartemens étaient devenus sordides, infects, méconnaissables. On y avait fait tous les métiers, exercé toutes les industries. Il y en avait qui étaient convertis en étables : on y élevait des volailles et des lapins.

Il ne suffit donc pas de bâtir pour résoudre la question du logement ouvrier. Elle est bien plus complexe ; elle comprend deux termes distincts : la construction de logemens à bon marché et l'assainissement de ceux qui existent déjà. En France, c'est ce dernier élément qui doit l'emporter. On ne voit pas chez nous cette pénurie absolue de logemens qu'on rencontre dans les pays essentiellement manufacturiers et dont la population est exubérante, ce manque d'abris que nous avons signalé à Berlin, par exemple, où une partie de la population pauvre est parfois obligée de camper sur la voie

publique. Notre population, et c'est un péril social bien autrement grave que celui du logement, notre population ne s'accroît plus d'une manière sensible, et nos vides ne sont guère comblés que par l'immigration. Comme, d'un autre côté, on a généralement en France le goût du bâtiment, tout le monde trouve à peu près à se loger. Le recensement de 1881 a constaté, dans le pays tout entier, l'existence de 10,460,000 familles et de 7,609,464 maisons, ce qui donne en moyenne 136 ménages pour 100 maisons; de telle sorte qu'en dehors des villes, chaque famille a son logis indépendant. Dans les petites localités, la population ouvrière habite les faubourgs. Elle y trouve, à des prix modérés, des maisonnettes avec de petits jardins dont elle retire quelques produits. La pénurie n'existe que dans les grands centres, où le nombre des habitans va toujours croissant, où les grands travaux d'utilité publique nécessitent de temps en temps la démolition d'une partie des quartiers pauvres, et même dans ce milieu c'est plutôt la qualité que la quantité qui fait défaut. A Paris, particulièrement, il est plus urgent d'assainir que d'édifier. La besogne est moins dispendieuse, mais elle est plus ingrate et plus difficile. Elle demande le concours de l'état et celui des bonnes volontés privées. C'est à l'autorité administrative qu'il appartient de surveiller les habitations des pauvres, de les faire assainir, réparer par les propriétaires, lorsqu'elles sont susceptibles d'être améliorées, et d'en exiger la démolition dans le cas contraire.

En France, ce devoir est imposé par la loi du 13 avril 1850. Mais le caractère facultatif de celle-ci, ses lenteurs juridiques et sa sanction pénale insuffisante, laissent le plus souvent les municipalités désarmées et impuissantes. Les conseils d'hygiène et de salubrité, institués par l'arrêté du 18 décembre 1848 et confirmés par la loi de 1850, avaient été créés principalement en vue de l'assainissement des habitations, et ils auraient atteint ce but, avec le temps, s'ils avaient été constitués partout; mais, comme leur existence était subordonnée à la volonté des conseils municipaux, la plupart des communes se dispensèrent d'en former, et, trente-cinq ans après la promulgation de la loi, c'est à peine s'il existait, en France, une dizaine de grandes villes pourvues d'une commission des logemens insalubres, fonctionnant d'une façon sérieuse.

Ces commissions, du reste, sont dépourvues de toute initiative et ne peuvent visiter que les logemens qui leur sont signalés. Le plus souvent, c'est par la voie de la délation que les indications leur arrivent. Dans les deux tiers des cas, les plaintes proviennent des locataires insolvables, menacés d'expulsion, et qui se vengent de leurs propriétaires en les dénonçant. Les poursuites sont presque toujours stériles. La loi laisse aux délinquans tant d'échappatoires

pour l'esquiver, de si longs délais pour s'y soumettre, qu'ils ont beaucoup plus d'avantage à épuiser toutes les juridictions qu'à obtempérer dès le début aux injonctions qui leur sont adressées. Les amendes sont bien au-dessous du prix des réparations exigées, de telle sorte que les propriétaires ont intérêt à se laisser condamner. Enfin, ils ont pour complices les locataires eux-mêmes, parce qu'aucune indemnité n'est accordée à ces derniers, lorsque la résiliation du bail est la conséquence des décisions de la commission.

Ces vices de la loi du 13 avril 1850 avaient frappé tous les esprits clairvoyans, avant même qu'elle fût promulguée. Le docteur Théophile Roussel les avait dénoncés, à la tribune de l'assemblée législative, lors de la discussion. Depuis cette époque, la revision en a été demandée par la commission des logemens insalubres de la ville de Paris, par le comité consultatif d'hygiène et par la Société de médecine publique. Trois projets de loi, émanant de l'administration ou de l'initiative parlementaire, ont été déposés sur le bureau de la chambre et renvoyés à une commission, qui attend que le ministre compétent vienne défendre devant elle le projet du gouvernement, et qui ne s'est pas réunie depuis dix mois, parce que le ministre est absorbé par d'autres préoccupations.

Tous ces projets se ressemblent au fond. Ils rendent les commissions des logemens insalubres obligatoires, leur donnent des pouvoirs plus étendus, simplifient la juridiction, abrègent ou suppriment les délais, et édictent des peines suffisantes pour empêcher les contraventions.

En attendant que les pouvoirs publics aient donné à l'hygiène urbaine les moyens d'action qu'elle réclame depuis si longtemps, l'initiative privée peut suppléer à l'impuissance de l'administration dans l'assainissement des logemens ouvriers. L'œuvre poursuivie avec tant de succès, en Angleterre, par miss Octavia Hill, a donné les mêmes résultats à Leipzig, à Darmstadt et dans quelques autres villes d'Allemagne. Il n'y a pas de raisons pour qu'elle ne réussisse pas à Paris comme à Londres. Les personnes intelligentes et dévouées n'y manquent pas, et l'argent n'y fait jamais défaut quand il s'agit d'entreprises utiles. Il suffirait que quelqu'un en prît l'initiative ; mais c'est là une mission essentiellement individuelle qu'il faut abandonner, comme en Angleterre, à la charité ingénieuse des femmes, qui sont habiles à faire de grandes choses avec de petits moyens. La construction des logemens à bon marché réclame, au contraire, la mise en jeu de capitaux considérables et ne peut être que le résultat d'une action collective.

Pour construire la quantité de maisons ouvrières qui seraient né-

cessaires pour loger tous les travailleurs honnêtes et rangés, il ne faut compter ni sur l'initiative des intéressés, ni sur la spéculation. En France, les ouvriers ne sont pas habitués à s'entendre, à se concerter entre eux, comme les travailleurs anglais. Ils sont tout aussi intelligens, mais ils sont indifférens aux problèmes sociaux et n'ont d'ardeur que pour la politique. Quant à la spéculation, elle ne peut produire que ce qu'elle a déjà donné, d'immenses constructions incommodes, insalubres, mais peu dispendieuses et d'un excellent rapport. Les capitalistes honnêtes hésitent à placer leurs fonds dans des entreprises que l'insolvabilité des petits locataires rend incertaines et dont on ne peut retirer un bénéfice sérieux qu'à la condition d'exploiter son immeuble sans répugnance comme sans merci. Cette nécessité fait reculer les gens qui se respectent.

L'état peut encore moins se charger de remplir ce rôle. Il ne doit pas plus être constructeur et propriétaire d'immeubles, qu'il ne doit se faire industriel, commerçant ou agriculteur.

Plus les peuples avancent dans les voies de civilisation et moins l'action de l'etat doit s'y faire sentir. Demander à la société de venir en aide à tous ceux de ses membres qui sont dans le besoin, de les loger, de les soutenir dans toutes les phases de leur existence ; exiger d'elle qu'elle leur assure du travail pendant la période active de leur vie, une retraite sur leurs vieux jours, et qu'elle accorde une pension à leurs familles après leur décès, c'est la plus dangereuse des utopies. L'école socialiste, en prônant ces doctrines comme une panacée, a soulevé contre elle le bon sens public, et fait le plus grand mal aux classes pauvres. Il faut laisser le *socialisme d'état* aux pays dont le gouvernement autocratique doit tout diriger et tout faire.

Dans une démocratie où les droits de tous sont égaux, il est injuste de contraindre les uns à travailler pour nourrir les autres, et il est insensé d'espérer que tout le monde pourra vivre sur le fonds commun. Dans la question des logemens ouvriers, en particulier, l'état ne peut et ne doit accorder que son patronage. Sa mission se borne à porter la lumière sur la question, par des enquêtes comme celles qui ont été faites en Angleterre et en Belgique, et à donner l'exemple sur son propre terrain.

L'état, et c'est chose fort regrettable au point de vue économique, a conservé certains monopoles Il est demeuré fabricant de produits, tels que la poudre, les cartes, les allumettes ; il a ses manufactures d'armes, de tapis, de porcelaines ; la marine a ses arsenaux, la guerre a les siens. Tout cela emploie des quantités considérables d'ouvriers envers lesquels l'état a les mêmes devoirs que les autres chefs d'usines. Le premier de tous, c'est de leur assurer la stabi-

lité du foyer et la salubrité du logement. Ses meilleurs agens sont ceux qu'il abrite, comme les éclusiers, les gardiens, les concierges. Il devrait faire de même pour ses autres employés et suivre l'exemple donné par le gouvernement allemand dans les mines qu'il exploite. Il pourrait enfin favoriser le développement des sociétés de construction, en leur donnant son appui et sa garantie, comme il le fait pour les compagnies de chemins de fer.

Les municipalités, plus directement intéressées que l'état à la solution du problème, ont un rôle plus actif à remplir; mais il ne faut pas qu'elles se substituent aux compagnies en bâtissant pour leur propre compte. Ce serait ouvrir la porte à tous les abus et décourager l'initiative privée. En 1882, lorsque la fièvre typhoïde prit à Paris un développement qui préoccupa vivement la population et appela l'attention sur l'insalubrité des habitations pauvres, M. Joffrin proposa, au conseil municipal, de construire des maisons et de les louer à la classe ouvrière. L'intention était excellente, sans doute, mais la mesure eût été déplorable. M. Alphand, directeur des travaux de Paris, fit observer qu'il suffirait d'exonérer les propriétaires de certaines charges pour les engager à construire. A mon avis, il faudrait faire davantage.

En parlant des maisons bâties par M. Cacheux, boulevard Murat et passage Boileau, j'ai dit que le prix de revient est presque doublé par les frais qu'entraînent la viabilité, les canalisations pour l'eau et le gaz, les égouts, etc. La ville de Paris ne fait aucune concession pour ces dépenses, qu'elle pourrait assurément prendre à sa charge. Elle devrait, de plus, exécuter les nivellemens, créer les voies d'accès, et lorsque les groupes d'habitations sont en voie de se former dans des quartiers excentriques, prendre les arrangemens nécessaires pour y faire passer un omnibus, un tramway, peut-être même un chemin de fer, si l'agglomération en valait la peine.

Avec de pareils avantages, l'édification des habitations ouvrières ne rencontrerait, même à Paris, aucune difficulté. Les terrains ne manquent pas dans l'enceinte de ses murs, et les capitaux se portent volontiers vers l'industrie du bâtiment. On voit s'élever, de tous côtés, des maisons splendides qui ne trouvent pas de locataires, se percer de larges rues qui n'ont pas d'habitans. L'offre dépasse de beaucoup la demande et fait pressentir des désastres financiers. Il est certain que les grandes compagnies qui bâtissent ces édifices somptueux et d'un placement si difficile se décideraient sans peine à construire des maisons ouvrières dont la location est certaine, si on leur faisait quelques avantages; mais ce n'est pas la spéculation qui peut résoudre la question du logement ouvrier, et j'en ai dit la raison. L'œuvre qu'il ne faut pas lui confier, dont l'état

ne peut pas se charger, et que les intéressés sont incapables d'entreprendre, il est une puissance qui peut l'accomplir. Cette force toute moderne et essentiellement démocratique, c'est l'association. C'est elle qui doit réunir, pour une action commune, les intelligences et les capitaux. L'exemple nous a été donné par l'étranger, il n'y a qu'à le suivre. La voie est toute tracée.

J'espère que l'enquête dont j'ai parlé en commençant, que l'exposition d'économie sociale, provoqueront un mouvement d'opinion à la suite duquel il se formera, dans les grandes villes, des comités locaux analogues à ceux dont j'ai signalé les opérations et autour desquels viendront se grouper les hommes de bonne volonté, les ingénieurs, les capitalistes. Les uns donneront leur temps, leurs connaissances spéciales; les autres fourniront leur argent et se contenteront d'un intérêt minime. Des sociétés ainsi constituées seront plus à même que les propriétaires isolés d'acheter des terrains dans de bonnes conditions, ainsi que d'obtenir de l'état et des communes les concessions et le concours nécessaires.

Les compagnies auront à choisir entre les deux types dont j'ai parlé. Il en est qui prendront modèle sur celle de Paris-Auteuil, et qui bâtiront des groupes de maisonnettes, dont les habitans pourront devenir propriétaires. Celles-là ne constitueront jamais qu'une très faible minorité. Il n'est même pas à désirer que cette combinaison se généralise. La propriété du foyer a, pour la classe ouvrière, des inconvéniens de plus d'une sorte. Elle expose à l'encombrement, quand la famille s'accroît; aux sous-locations, lorsqu'elle cesse de prospérer, et à l'introduction de personnes mal famées ou d'industries nuisibles dans les groupes d'habitations. D'ailleurs, à la mort du père de famille, il faut vendre la maison acquise au prix de tant d'efforts; elle passe alors entre les mains d'étrangers, de spéculateurs, qui ne songent qu'à en tirer le plus fort loyer possible. Ce n'est plus le sanctuaire de la famille et la sauvegarde de l'ouvrier, c'est une habitation banale comme les autres, et le but est manqué. La maisonnette rurale, le cottage, demeurera fatalement le privilège d'un très petit nombre, et pour le reste, la solution qui s'impose, c'est la maison collective.

On parvient aujourd'hui à en construire de très convenables. Les types adoptés à Lyon et à Rouen peuvent, à cet égard, servir de modèles. Les logemens sont clairs, bien aérés et suffisamment isolés les uns des autres. Il y règne même un certain confortable, et le prix du loyer y est accessible à tous les ménages d'ouvriers sobres et laborieux. Quant aux autres, il est certain qu'on ne peut pas leur donner, malgré eux, un bien-être dont ils ne sont pas dignes. Ceux-là sont la proie fatale des logeurs et de cette classe de propriétaires dont j'ai parlé plus haut.

La grande difficulté, pour les maisons collectives, consiste dans la nécessité de les gérer. L'incertitude des rentrées, la difficulté d'obtenir à jour fixe le paiement du terme, avec une population qui vit au jour le jour, la surveillance incessante qu'exige le maintien de l'ordre et de la propreté dans des maisons aussi peuplées, le mélange de fermeté et de douceur qu'il faut déployer pour se faire obéir du personnel qui les habite, tout cela demande des qualités de premier ordre et qu'on ne peut guère rencontrer chez les agens salariés qui servent d'intermédiaires aux compagnies. Une pareille gestion veut une surveillance constante et l'intervention personnelle des membres de la société. C'est, là sans doute, une mission pleine d'ennuis et de dégoûts ; mais lorsqu'on voit une femme s'y dévouer, comme Mme Octavia Hill, et s'en acquitter avec un succès semblable, il me semble qu'on peut bien tâcher de l'imiter. Chacun sait, du reste, qu'on ne fait pas le bien sans qu'il en coûte, et, quand il s'agit de panser les plaies sociales, il faut faire comme les chirurgiens et braver les répugnances.

La question en vaut la peine, et l'intervention des classes aisées est indispensable pour la résoudre. Un jour viendra sans doute où les ouvriers pourront faire leurs affaires eux-mêmes ; mais ils n'en sont pas encore là, et la façon dont ils comprennent les problèmes sociaux ne permet pas de compter sur eux pour en trouver la solution. Il faut les étudier à leur place et s'occuper de leurs intérêts, sans qu'ils aient à s'en mêler. C'est un devoir pour les classes éclairées.

Si la direction des affaires publiques leur a échappé pour passer aux mains de ceux qui sont incapables de conduire leurs propres affaires, il leur reste un terrain qu'on ne peut pas leur enlever, c'est celui des questions sociales. Les classes instruites ont seules les connaissances qu'exige leur étude, et les capitaux nécessaires pour les faire passer du domaine de la théorie dans celui de la pratique. Il faut poursuivre cette œuvre difficile jusqu'à l'époque encore éloignée où ceux qu'elle intéresse pourront s'en charger à leur tour. Cette protection affectueuse et dévouée est l'obligation étroite qui incombe aux aînés dans la famille sociale comme dans l'autre, et c'est en l'accomplissant, sans découragement comme sans faiblesse, qu'on triomphera de la défiance et de l'hostilité qui animent encore les classes inférieures contre celles qui les dirigeaient autrefois, bien que la force des choses ait conduit celles-ci à abdiquer entre leurs mains.

JULES ROCHARD.

LE

DERNIER CONNÉTABLE

DE FRANCE

LE DUC DE LESDIGUIÈRES.

Actes et Correspondance du connétable de Lesdiguières, publiés sur les documens originaux, par le comte Douglas et J. Roman, 3 vol. in-4°; Grenoble, 1884.

François de Bonne naquit le 1er avril 1543, à Saint-Bonnet en Champsaur, dans une petite vallée du Dauphiné. Son père avait fait les guerres d'Italie sous François Ier; sa mère, Françoise de Castellane, était d'une bonne maison de Provence. Son secrétaire et biographe Louis Vidal (1) raconte que tout enfant il faisait déjà le capitaine parmi ceux de son village, les armant de bâtons et formant entre eux des partis. Il fit ses études à Avignon, mais il y prenait plus de plaisir au tambour de la garnison qu'à la cloche du collège.

Sa famille avait épousé les idées de la réforme, sous l'influence sans doute d'un de ses membres, Guillaume Farel, né à Gap, qui avait habité Genève et Neuchâtel, et qui était venu jeter en Dau-

(1) *Histoire de la vie du connétable de Lesdiguières,* par Louis Vidal, secrétaire dudit connétable; Paris, chez Pierre Rocolet, 1638.

phiné les semences de la nouvelle foi. L'éloquence de Farel avait entraîné jusqu'à des prêtres, notamment l'évêque de Gap, Gabriel de Clermont, et le prévôt du chapitre, Jacques Rambaud de Furmayer. La dame de Bonne était pauvre, et quand son fils fut âgé de dix-neuf ans, il abandonna ses études de droit et se résolut à embrasser la profession des armes; il fut admis dans la compagnie d'ordonnance de M. de Gordes (1), lieutenant de roi dans la province, en qualité de simple archer, et encore d'archer couplé avec Abel de Loras, gentilhomme dauphinois, par quoi l'on entendait qu'il ne recevait que la moitié d'une paie.

Les guerres civiles allaient lui ouvrir une plus vaste carrière; l'un des chefs du parti protestant dans le Dauphiné était le fameux Montbrun; celui-ci avait parmi ses officiers Anthoine Rambaud, vulgairement appelé le capitaine Furmayer, qui enrôla François de Bonne et le fit enseigne-colonel de son régiment, et un peu après guidon de sa compagnie de gendarmes. Bonne se fit un grand renom de vaillance et d'audace dans les actions où il fut mêlé; la paix signée, il se maria avec Claudine de Béranger, d'une bonne famille du Dauphiné.

Quand les troubles recommencèrent, les protestans de Champsaur, toujours en querelle avec les catholiques de Gap, prirent Lesdiguières pour chef. (On ne l'appelait plus que M. de Lesdiguières ou plutôt des Diguières, du nom d'une petite terre qui appartenait à sa mère.) Le prince de Condé ayant convoqué ses partisans en Guienne, Montbrun y mena ceux du Dauphiné, et présenta Lesdiguières au roi de Navarre, aux princes et aux seigneurs réformés. Après la bataille de Moncontour (1569), Montbrun réunit les siens et les ramena dans le Dauphiné. A son retour, Lesdiguières travailla à se rendre maître des montagnes du pays de Gap et se fit un réduit à peu près imprenable dans l'étroite vallée de Champsaur et dans le château de Corps.

Il se rendit à Paris pour les cérémonies du mariage du roi de Navarre, dont il fut très bien accueilli, mais sa bonne fortune l'empêcha d'y rester jusqu'à la Saint-Barthélemy. Son biographe raconte qu'il rencontra un jour en revenant du Louvre son ancien précepteur, qui lui dit qu'il savait de bon lieu qu'on tendait un piège aux protestans, et lui conseilla de s'éloigner. Lesdiguières crut d'abord que c'était une vision du bonhomme, mais quelques circonstances le mirent en garde, et il confia ses soupçons au roi de Navarre. Il apprit à ce moment que sa femme était très malade, et s'en retourna en Dauphiné, où bientôt il apprit la mort de l'amiral et le massacre qui suivit.

(1) Bertrand Raymbaud de Simiane.

Au printemps, les protestans prirent les armes, et Lesdiguières recommença la petite guerre des châteaux, pris et repris, toujours payant de sa personne, à la fois audacieux et rusé, aussi bon pour la charge que pour l'embuscade. La prise et la mort de Montbrun le portèrent au premier rang; les gens du Haut-Dauphiné le reconnurent pour chef, et leur choix fut ratifié par le maréchal Damville, qui lui envoya les provisions de la charge de capitaine-général des protestans du Dauphiné. Ceux du Bas-Dauphiné voulaient refuser de le reconnaître, mais le prince de Condé, qui revenait d'Allemagne, leur ordonna de le faire, et le roi de Navarre appuya de son côté le choix de Lesdiguières.

Après la paix de Poitiers (1579), la reine mère, étant venue à Grenoble, essaya de rattacher le brave Lesdiguières à son parti, en lui faisant offrir un commandement dans la province, avec le titre de lieutenant du roi au Bas-Dauphiné. Lesdiguières refusa pour ne pas devenir suspect au roi de Navarre et pour conserver les châteaux qu'il occupait et qu'il eût été obligé de rendre. Il chercha des prétextes pour ne pas aller voir la reine à Grenoble, craignant peut-être d'y être arrêté. Il se tenait sur ses gardes en temps de paix, comme en temps de guerre. Il était déjà devenu un si gros personnage qu'un fils lui étant né en avril 1580, le duc de Savoie et le roi de Navarre désirèrent d'en être le parrain, et l'enfant reçut un nom de chacun d'eux.

On a quelque peine à comprendre aujourd'hui le rôle d'un Lesdiguières, qui écrivait au maréchal de Bellegarde : « Je ne suis que gentilhomme, et l'un des moindres de cette province en temps de paix, » et qui néanmoins n'obéissait plus aux ordres de son souverain, qui occupait encore la ville de Gap, qu'il avait surprise, deux ans auparavant, par une belle matinée de janvier. Il pensait comme Montbrun, qui répondait à ceux qui lui reprochaient d'avoir pillé les bagages du roi : « La guerre et le jeu rendent les hommes égaux. » Il tirait sa force non-seulement de son courage, mais de l'appui des églises; s'il conservait les places qu'il tenait, c'était, disait-il, pour veiller à l'exécution fidèle des édits et des traités de paix.

La reine Catherine n'avait rien obtenu à Grenoble, et se retira à Montluel en Bresse. Elle fit un moment promettre aux chefs des deux partis de vivre bien ensemble, mais la suspension d'armes fut repoussée par Lesdiguières et par d'autres, et le duc de Mayenne fut contraint d'entrer dans le Dauphiné avec une forte armée. La plupart des chefs protestans du Bas-Dauphiné s'étaient séparés de Lesdiguières, à qui ils refusaient d'obéir; on les nommait les *désunis*. Ils facilitèrent la tâche de Mayenne, qui prit à leur sollicitation Château-Double, Beauvoir et la Mure. Lesdiguières tenta de vains efforts pour faire le secours de ces places, surtout de la dernière, une des

clés du Haut-Dauphiné. La paix établie, aux applaudissemens des deux partis, Mayenne entra à Gap et se retira ensuite à Grenoble; il avait conçu l'espérance de ramener tout à fait Lesdiguières au parti de la cour, l'invita à venir le visiter et le reçut avec de grands honneurs; mais, au bout de quelque temps, Lesdiguières, ne se sentant pas en sûreté à Grenoble, reprit le chemin du Dauphiné. La paix dura trois mois, et, pendant ce temps, il régla les affaires de son parti et fortifia les places que le dernier édit leur avait conservées. Il travailla à se concilier les *désunis*, et quand le roi de Navarre, en 1584, appela à Montauban les principaux chefs de son parti, Lesdiguières put y parler au nom de toutes les églises du Dauphiné. On délibéra s'il fallait recommencer la guerre. On coupa des écus d'or, dont chacun emportait une moitié, et il fut convenu que, quand le roi enverrait l'autre moitié, on prendrait les armes.

Quand Lesdiguières reçut l'écu coupé, il ne perdit pas un moment et se jeta sur Chorges, une ville du Gapençais, tenue par les ligueurs, et emporta cette place de force, puis il partit pour le Montélimar, qu'il emporta d'assaut, et revint mettre le siège devant Embrun; il prit la citadelle et la place de vive force. Ses soldats s'y livrèrent à de grands excès et pillèrent le trésor de la cathédrale; tous les titres de propriété des églises, prieurés et communautés, furent partagés entre les seigneurs réformés des environs. Le peuple crut voir longtemps, sur le parvis de la cathédrale, les traces des fers du cheval de Lesdiguières.

Maugiron avait succédé comme lieutenant-général au gouvernement du Dauphiné à Gordes (celui qui avait refusé de faire exécuter les ordres donnés au lendemain de la Saint-Barthélemy). Les protestans du Dauphiné se souvenaient que c'était lui qui avait massacré, dans la nuit de la Saint-Barthélemy, les protestans au faubourg Saint-Germain. Lesdiguières essaya pourtant de le séduire et négocia avec lui; il demandait la reconnaissance des droits éventuels du roi de Navarre à la couronne de France, la liberté de conscience et la conservation des places occupées des deux parts, jusqu'à une paix générale. Henri III écrivit à Maugiron pour lui interdire toute suspension d'armes. « J'ay moien encor de protéger et défendre mes subgets sans Lesdiguières et ses inventions. » (Lettre du 25 décembre 1587) (1).

La ligue jetait les serviteurs du roi dans de grands embarras; de tous côtés on concluait des traités séparés, et la fidélité devenait indécise. La Valette (2) et son frère d'Épernon avaient assiégé Chorges

(1) Archives municipales de Briançon.

(2) Bernard de Nogaret de La Valette, gouverneur de Provence et amiral de France, né en 1553, tué en 1592, au siège de Roquebrune.

avec 15,000 hommes, mais n'avaient pu reprendre cette place ; ils avaient fini par traiter avec Lesdiguières. Les conditions furent que les assiégés sortiraient avec les honneurs de la guerre, que la place serait démantelée, mais que les habitans auraient la liberté de conscience. Peu après, Lesdiguières fit un traité avec le gouverneur catholique de Romans, menacé par les partisans de la ligue ; il s'accommoda aussi avec ceux de Grenoble pour une trêve réduite à la ville et aux lieux voisins. Les ligueurs accusaient ouvertement La Valette d'être d'intelligence avec les protestans. Châtillon arriva en Dauphiné avec 2,000 hommes, pour joindre la grande armée que Condé faisait venir d'Allemagne. Lesdiguières le reçut sur les bords du Rhône et le conduisit par des passages difficiles en Savoie, et La Valette, au dire de d'Aubigné, ne fit rien pour empêcher le passage de Châtillon.

Gap était une pierre d'achoppement pour toutes les entreprises de Lesdiguières : la ville est au pied d'un coteau nommé Puymore ; il l'investit, s'en empara et y fit rapidement construire un fort ; il réussit à l'achever heureusement, malgré les continuelles sorties de la ville. La Valette chercha inutilement à lui reprendre Puymore et se retira. Les Gapençais, abandonnés de tous, furent contraints de conclure, le 14 juillet 1588, une trêve de six mois, qui fut, de fait, prolongée pendant treize mois. Pendant ce temps, des négociations furent entamées avec La Valette. Lesdiguières représenta à ce dernier qu'en s'unissant avec la ligue, le roi avait comme abandonné son état, qu'il ne restait plus à chacun qu'à prendre ses sûretés ; unis, ils auraient la Provence et le Dauphiné à leur dévotion ; séparés, ils détruiraient leur propre fortune et affermiraient celle de la maison des Guise, qui conspirait la perte du royaume et des princes du sang, et livrait la France aux Espagnols. La Valette se laissa convaincre, et une ligue particulière fut conclue, le 14 août 1588. Lesdiguières se trouva ainsi entièrement couvert et délivré du côté de la Provence.

La ligue avait plusieurs généraux : le duc de Nevers, le duc de Nemours, le duc de Mayenne (1) ; ce dernier fut envoyé contre le Dauphiné. Il arriva à Lyon avec 10,000 hommes de pied et 1,000 chevaux, mais il ne bougea de cette ville. Lesdiguières, qui l'attendait, fortifia le Bourg-d'Oisans ; Maugiron vint en faire le siège, et après un temps le fit capituler. Le duc de Savoie, voulant profiter des désordres de la France, mit la main sur Castel-Dauphin, qui fut peu après repris par La Valette et par Lesdiguières. Le duc tenta

(1) Charles de Lorraine, duc de Mayenne (du Maine, du Mayne), grand-amiral et lieutenant-général du royaume, fils de François, duc de Guise, né en 1554, mort en 1611.

alors de s'acquérir l'amitié de Lesdiguières; il lui envoya un de ses secrétaires, et chercha à lui persuader de rechercher son avantage dans les divisions de la France et de s'entendre avec lui. Lesdiguières ne se laissa pas ébranler. Il demeura toute sa vie, aux époques les plus troublées de sa longue carrière, un serviteur obstiné de la France. La mort du roi Henri III creusa plus profondément l'abîme entre les partis qui étaient en lutte. Ornano (1), lieutenant-général en Dauphiné, qui voyait que la querelle religieuse devenait une querelle d'état, fit sa ligue avec Lesdiguières, qui, jusque-là, avait été son ennemi ; ils se promirent de s'entre-secourir l'un l'autre contre ceux qui contestaient les droits à la couronne du roi de Navarre, légitime successeur d'Henri III. Du même coup, Lesdiguières fit la paix avec la ville de Gap, faisant comprendre aux habitans que la guerre de religion avait cessé ; il descendit de Puymore et fit son entrée dans la ville.

Grenoble était tenu par d'Albigny, qui y commandait pour la ligue, s'y était rendu tout-puissant et en avait fait chasser Ornano. Lesdiguières essaya d'abord de négocier avec d'Albigny, et alla jusqu'à lui offrir la main de sa fille contre Grenoble. Ses avances repoussées, il ouvrit les hostilités, s'empara de quelques petits forts autour de la ville et en commença l'investissement. Le parlement, désireux de la paix, lui fit alors des ouvertures ; mais les négociations furent traversées par d'Albigny et par l'archevêque d'Embrun, soutenus par le duc de Savoie. Lesdiguières fut même obligé d'interrompre le siège et d'accorder une suspension d'armes à la ville. Il joignit d'abord ses forces à celles de La Valette, et, en moins de six semaines, reprit sur les ligueurs nombre de petites places en Provence ; puis, revenant en Dauphiné, il tourna ses armes contre le duc de Savoie en même temps que contre la ligue ; il réduisit la ville et le château de Briançon, et s'assura ainsi de l'ancien passage des armées françaises allant en Italie. Il réduisit également le fort d'Exilles, près des sources de la Doire, et se donna ainsi une clé du Piémont. Rappelé un moment en Provence par La Valette au secours de Saint-Maximin assiégé par les ligueurs, assistés par le comte de Martinengo, il revient à temps pour infliger une défaite aux troupes du duc. Il écrit au roi : « Avecq si peu que j'ay qui n'est pas quatre cens chevaulx et deux mil hommes de pied, je ne puis faire aultre chose que le fascher sur la frontière et rompre ses entreprises. » Charles-Emmanuel avait perdu son temps avec Lesdiguières ; il avait en vain offert de nouer avec lui des liens de parenté en mariant la fille de Lesdiguières (pourvu qu'elle se fît

(1) Le colonel Alphonse Ornano, colonel des Corses, lieutenant-général en Dauphiné.

catholique) à don Amédée, son frère naturel (Archives de Turin); il avait espéré un moment trouver de l'appui auprès de lui pour faire valoir ses prétentions sur le Dauphiné; mais il l'avait trouvé intraitable. Lesdiguières projetait de prendre l'offensive du côté de Chambéry, de Montmélian et du Mont-Cenis, mais il voulut avant toute chose s'assurer de Grenoble. Il recommença le siège de cette ville et entra en pourparlers avec quelques habitans qui lui promirent de lui livrer une des portes. Il se glissa en effet, le 24 novembre, dans le faubourg Saint-Laurent; mais d'Albigny l'empêcha d'aller plus loin; l'hiver venu, celui-ci, désespérant d'être secouru, consentit à traiter. Le parlement, la ville et le gouverneur nommèrent des députés qui préparèrent, le 22 décembre, les articles d'une capitulation. Le vainqueur usa de la plus grande modération envers les habitans, envers le parlement et envers l'archevêque d'Embrun, bien que ce dernier fût un de ses ennemis déclarés et l'un des soutiens les plus ardens de la ligue. Les états, assemblés à Grenoble, reconnurent solennellement Henri IV comme roi de France; le parlement fit de même, bien qu'un mois avant il eût rendu un arrêt déclarant qu'il ne reconnaîtrait jamais qu'un roi catholique et voulant extirper l'hérésie.

Lesdiguières dépêcha au roi un de ses secrétaires, Saint-Julien, pour lui annoncer la soumission de Grenoble et lui en demander le gouvernement qui lui avait été promis. Le roi reçut l'envoyé à Saint-Denis dans son conseil; le surintendant des finances d'O s'étonna que Lesdiguières, n'étant pas catholique, osât demander un gouvernement de cette importance. Biron fit valoir les grands services rendus par Lesdiguières, et, comme le roi restait rêveur et muet, Saint-Julien dit : « Messieurs, vostre response inespérée m'a fait oublier un mot; c'est que, puisque vous ne trouvez pas bon de donner à mon maître le gouvernement de Grenoble, vous avisiez aussi aux moyens de le luy oter. » Henri IV ne se fâcha point de tant de hardiesse et décida sur l'heure que la demande de Lesdiguières serait accordée.

Le comte Martinengo, général du duc de Savoie, rentra en Provence au printemps de 1591; Lesdiguières y fut appelé par La Valette; il attaqua l'ennemi, le 15 avril, à Esparron et remporta la victoire. Rappelé un moment en Dauphiné par l'entrée du duc de Nemours dans cette province, il revint encore en Provence et alla chercher l'armée qu'y amenait don Amédée, frère naturel du duc, et Olivarès, capitaine espagnol, qui ravagaient déjà toute la vallée du Grésivaudan. La bataille eut lieu près de Morestel à Poncharra. Lesdiguières infligea une défaite signalée aux troupes ducales, plus nombreuses pourtant que les siennes; il obtint cette brillante victoire à la vue de la maison de Bayard.

Nemours avait encore une fois profité de l'absence de Lesdiguières ; il s'était jeté sur le Viennois, et s'était emparé de Vienne, de Saint-Marcelin, sans que d'Ornano pût l'arrêter. Mais ces succès furent éphémères, et il se retira bientôt en Savoie, laissant seulement des garnisons dans Vienne, aux Échelles et dans Mirebel. Le roi de France entreprit alors de faire un grand effort contre le duc de Savoie, et résolut de l'attaquer dans ses propres états. Il commit à Lesdiguières le soin de commander cette expédition. Celui-ci assembla ses forces dans la vallée d'Oulx, les partagea en deux corps, dont l'un prit le chemin de Pignerol et l'autre celui de Suze. Il s'empara des vallées de la Pérouse, de Saint-Martin, de Lucerne, avec les tours, forts et châteaux qui s'y trouvaient. Il fit investir le Vigan et allait l'attaquer, lorsqu'à la demande des consuls, il consentit à se retirer, quand il fut lui-même attaqué par les Piémontais. Il força leurs barricades et leur tua 700 hommes. Deux passages étaient assurés aux Français, qui se trouvaient au-dessous de Pignerol dans la plaine et au Vigan, où ils se retranchèrent fortement et amenèrent quelques canons. A ce moment, Lesdiguières demande qu'on lui vienne en aide et qu'on lui donne le moyen de poursuivre ses succès ; il écrit au roi que le duc de Savoie le recherche et veut traiter avec lui ; on lui écrit d'attendre les secours des petits princes d'Italie et de Venise ; pour ce qui est de traiter directement avec le duc : « Toute l'Italie a les yeux sur vous, et si, après avoir si bien commencé, vous faisiez cette faute, vous seriez le plus perdu des hommes de réputation qui fût jamais. »

Le duc de Savoie voulait seulement amuser Lesdiguières par un simulacre de négociations ; celui-ci n'avait que des moyens insuffisans, on le laissait manquer d'hommes et d'argent. Profitant de ce qu'il partait pour conférer à Beaucaire avec le duc d'Épernon et avec Ornano, le duc de Savoie rentra dans la plupart des places que Lesdiguières avait prises les années précédentes. Il attaqua d'abord Mirandol et l'emporta de force, puis Lucerne, qui est sur les passages du Dauphiné en Piémont ; il se tourna contre Cavours et en assiégea le château : « A la vérité, Sire, écrivait Lesdiguières au roi, ce château est l'une des places fortes de la chrétienté ; je le tiens imprenable ; il n'y manque ni soldats, ni vivres, ni pouldres, ni canons, mais je crains le défaut d'une seule chose, c'est de l'eau. » Il se plaint, se lamente ; il a entrepris cette guerre allègrement, mais on le laisse manquer de tout ; si on ne lui donne des moyens suffisans : « non-seulement le Piedmont se perd, mais le Dauphiné court fortune après, sur lequel sans doute tombera tout l'orage. »

Une trêve fut conclue toutefois, le 31 août, avec le duc de Savoie; et la conclusion de cette trêve mit un terme au siège de Cavours, dont les défenseurs étaient réduits à la dernière extrémité. En vertu de cette trêve, les deux armées se retirèrent dans leurs garnisons. Lesdiguières avait plus d'une raison pour interrompre les hostilités : l'état de la Provence l'inquiétait, comme il inquiétait le roi; le duc d'Épernon, qui était devenu gouverneur de cette province après la mort de La Valette, son frère, y avait mécontenté toute la noblesse; le roi écrivit à tous les gouverneurs un billet ainsi conçu : « Faites ce que M. de Lesdiguières vous dira ou vous enverra dire, et croyez que je ne perdrai point le souvenir de ce service. » Une haine profonde séparait Lesdiguières et d'Épernon, qui était soutenu par le connétable de Montmorency, son parent. Lesdiguières entra en Provence avec une armée; d'Épernon lui écrivait dans ces termes : « J'ai recongneu que ce n'est point le service du roy qui vous a porté dans mon gouvernement et avec une armée, comme si c'estoit un païs de conqueste plein de Sarrazins. Nous sommes tous François, serviteurs du roy;.. que si c'est à moi à qui vous en voulez, c'est à vous à qui j'en veux; mais je ne voudrois pas que l'innocent en souffrist, oins que ce fust de vous à moy, avec une épée, à pied ou à cheval. » On reconnaît à ce langage ce que d'Aubigné appelle « la piaffe » de d'Épernon.

Le connétable de Montmorency envoya M. de La Fère en Provence pour travailler à un accommodement; mais Lesdiguières passa la Durance auprès d'Orgon, en vue de l'armée d'Épernon et, après une escarmouche, il allait s'acheminer sur Aix, quand le connétable lui envoya l'ordre de ne point bouger d'Orgon et l'assurance que d'Épernon se soumettrait à tous les ordres du roi; le fort d'Aix ayant été remis aux mains de La Fère, Lesdiguières se rendit dans cette ville, réussit à enlever ce fort par ruse à La Fère et le fit raser. La Fère alla se plaindre du procédé de Lesdiguières à d'Épernon, qui le jeta en prison, comme ayant abandonné le poste qui lui avait été confié. A peine hors de prison, il alla porter ses plaintes au connétable de Montmorency, qui le mit en prison comme traître. Outré de ces injustices, il envoya un défi à Lesdiguières, mais le roi fit défense à tous deux de se battre en duel.

Le duc de Savoie, dès la fin de la trêve, avait mis le siège devant Briqueras. Lesdiguières réunit des troupes de secours, passa les montagnes et se jeta en Piémont pour secourir les assiégés. Il ne put empêcher cette place, qui était serrée de très près, de capituler le 23 octobre 1594. Lesdiguières, qui n'avait que fort peu de monde, fut contraint de se retirer : il s'irritait contre d'Épernon qui lui rendait toute action difficile, s'emparait de ses maisons et

excitait tout le monde contre lui : il ne recevait ni argent ni renforts ; les vallées du Piémont se remirent l'une après l'autre sous l'obéissance du duc de Savoie. La prise de Briqueras irrita fortement Lesdiguières ; il se vengea en allant assiéger le fort d'Exilles au cœur de l'hiver. Le duc de Savoie amena un secours, mais il ne put emporter les lignes françaises et fut repoussé avec de grandes pertes. Exilles dut capituler, après un siège d'un mois, entrepris dans les neiges et les glaces. Après cet exploit, Lesdiguières ravitailla Cavours et retourna en Provence, où les affaires étaient toujours embrouillées. Le duc d'Épernon menaçant Salon, qui allait se rendre, il alla jeter un secours dans cette ville, à la barbe de d'Épernon, qu'il attendit un moment dans la Crau, mais qui ne vint pas l'attaquer.

Il fallait empêcher Cavours de suivre le sort de Briqueras : Lesdiguières passa la Durance à gué, à la vue du duc, et, arrivé à Briançon, il apprit que le duc de Savoie était logé en personne devant Cavours, dont le gouverneur commençait à traiter. Il alla droit, avec 1,800 hommes de pied et 600 maîtres, chercher le duc, qui avait 8,000 hommes de pied et 1,200 chevaux. Il lui offrit vainement la bataille, mais ne put le forcer dans ses lignes ni empêcher la capitulation. Sa retraite fut difficile ; le duc le suivit avec toutes ses forces : il espérait prendre en personne celui qu'il appelait le renard du Dauphiné ; mais il n'y réussit point, et Lesdiguières lui échappa. Il reprit le chemin du Dauphiné, très irrité contre le connétable de Montmorency, qui ne lui avait donné aucun secours, ni d'hommes ni d'argent, et qui l'avait empêché de tirer des troupes du Languedoc ; il avait constamment dans ses lettres montré que les vallées du Piémont seraient perdues si on l'abandonnait. Mais il n'était pas d'humeur à jamais abandonner la partie, et il résolut de chasser les troupes du duc du Viennois ; il alla mettre le siège devant Mirebel, château que d'Albigny avait bien fortifié, et le fit capituler le 13 juillet. Avec Ornano, il reprit ensuite les Échelles. Une trêve fut peu après conclue avec le duc de Savoie, qui permit à Lesdiguières d'aller à Lyon pour voir le roi. Il s'y rendit avec Créqui, son gendre, et une grande suite de gentilshommes. « Comme il entrait dans la ville, dit Vidal, par la porte du Rhône, il rencontra inopinément en Bellecour, place prochaine de là, le roy qui courait la bague, et qui, le reconnaissant d'abord (quoy qu'il y eut quinze ans que Lesdiguières ne l'avait veu), picque droit à luy avec un visage tout plein de joye et la lance baissée : « Ha! vieil huguenot, luy dit-il de bonne grâce, vous en mourrez. » Lesdiguières ayant aussitost mis pied à terre pour lui faire la révérence : « Vous soyez le très bien venu, reprit-il, vous estes celuy de tous mes serviteurs que j'avois le plus envie de voir. »

Le roi prit soin de ménager un accommodement entre Lesdiguières et le connétable, qui s'étaient brouillés à cause du duc d'Épernon. Il importait au roi de pacifier la Provence, où les factions toujours en lutte ouvraient la porte à l'étranger. Il en donna le gouvernement au duc de Guise; la lieutenance-générale fut laissée à Lesdiguières, avec la promesse de la ville de Sisteron pour son établissement. Les troupes de d'Épernon tenaient encore cette place, mais Lesdiguières s'en empara et réduisit par degrés toute la Provence à l'obéissance. D'Épernon lui-même fit sa paix avec le roi, par l'entremise du connétable. Il fut confirmé dans toutes ses dignités; son fils eut la survivance des gouvernemens d'Angoumois, de Saintonge, du Périgord et du Limousin, qui lui fut attribuée en compensation de la Provence.

Lesdiguières, laissant cette province pacifiée, put se rendre en cour afin de recevoir les instructions du roi pour une nouvelle campagne contre le duc de Savoie. Dès son retour, il commença ses préparatifs. Le prétexte de la nouvelle guerre était une querelle de droit féodal, qui depuis longtemps divisait les deux pays et qui était relative au marquisat de Saluces. Le duc de Savoie, inquiet, essaya de corrompre le maréchal d'Ornano, qui exerçait la lieutenance en Dauphiné en même temps que Lesdiguières, et en était devenu le rival; mais le maréchal resta sourd à ces ouvertures. Lesdiguières projetait de se jeter en Savoie par la Maurienne et de s'emparer du Mont-Cenis et du petit Saint-Bernard. Il feignit de vouloir suivre le val d'Oisans pour passer le mont Genèvre, mais se jeta de côté par le col de Vaujany, qui sépare la Savoie du Dauphiné, et mena son armée à Saint Jean-de-Maurienne. Il y arriva le 23 juin; les jours suivans, il s'empara de toute la Maurienne et chassa don Sancho de Salinas jusqu'au Mont-Cenis. Celui-ci, sans même s'arrêter à Suse, se retira jusqu'à la plaine de Turin. Lesdiguières enleva le château de Saint-Michel et le mit en bon état de défense, puis se dirigea sur Aiguebelle. Après avoir pris cette place, il attaqua les troupes du duc aux environs de Montmélian et eut l'avantage dans plusieurs escarmouches et dans un combat où le duc de Savoie fit donner toutes ses forces. Celui-ci fit retraite vers la vallée du Grésivaudan et se consola de ses mauvais succès en allant bâtir un fort sur les terres du roi; entreprise inutile, puisqu'à une demi-lieue de là, il avait déjà son château de Montmélian. Lesdiguières, qui logeait au château de Bayard, voyant construire ce fort (que le duc avait nommé fort de Saint-Barthélemy, l'ayant commencé le jour de la fête de ce saint, pour le rendre plus désagréable aux huguenots), disait: « Laissez-les faire, je le prendrai, quand ils l'auront achevé. » Il fit dire au roi, alors occupé au siège d'Amiens, qu'il le prendrait sans canon, sans siège et sans

qu'il en coûtât un écu. Après avoir achevé son fort, le duc rentra dans ses états.

Dès le milieu du mois de février 1598, quand les neiges couvraient encore tous les passages, le duc de Savoie quitta Chambéry avec 7,000 hommes de pied, 1,000 chevaux et du canon, et alla camper devant Aiguebelle. Créqui entra en Savoie pour lui faire obstacle, mais il ne put empêcher le duc de prendre la place, et il tomba dans une embuscade qui lui fut tendue; il fut contraint de se rendre avec plusieurs autres, et fut conduit au château de Turin. Lesdiguières eut sa revanche; il partit en grand secret de Grenoble, se porta devant le fort Saint-Barthélemy, et le prit d'assaut avec de simples échelles et des pétards, sans tirer un coup de canon, comme il avait promis de le faire. Cet exploit du « renard du Dauphiné » fit beaucoup de bruit en son temps.

Henri IV eut quelque peine à résoudre le maréchal d'Ornano à quitter la charge de lieutenant-général en Dauphiné; il l'envoya en Guyenne, et donna cette charge à Lesdiguières, qui fut reçu par le parlement et fit son entrée à Grenoble avec une grande solennité, peu de temps après la prise du fort Saint-Barthélemy. La paix de Vervins fut conclue peu après, et le duc de Savoie s'y trouvant compris, Lesdiguières put s'appliquer au gouvernement de sa province et au soin de ses maisons. Il se rendit à la cour pendant l'année 1599, en même temps que le duc de Savoie; l'année suivante, le roi lui-même vint à Lyon. Lesdiguières alla l'y trouver et conféra avec lui sur les affaires du marquisat de Saluces, qui traînaient en longueur. Henri IV lui commanda de se saisir de Montmélian, pendant qu'il investirait lui-même Chambéry et que Biron irait saisir Bourg en Bresse. Ces trois opérations réussirent à merveille; Lesdiguières eut le rôle le plus difficile, mais il fit capituler Montmélian, et cette courte guerre se termina par un traité très avantageux à la France et par l'échange du pays de Bresse contre le marquisat de Saluces. Le roi reprit le chemin de Lyon pour y accomplir son mariage avec Marie de Médicis.

La paix de Savoie porta très haut la réputation de Lesdiguières; les souverains lui envoyaient des complimens, Genève le traitait presque en souverain; trente ans passés sous le harnois ne l'avaient pas empêché de soigner ses affaires particulières. Il avait déjà de grandes possessions en Dauphiné; il acheta la baronnie de Coppet, sur le lac Léman, aux seigneurs de Berne; il acquit en Languedoc la vicomté de Villemur. Il tenait les clés des Alpes, et pouvait être pour le duc de Savoie ou un allié utile ou un ennemi dangereux. Il ne se laissa entraîner ni dans la rébellion de Biron, ni même dans les intrigues du duc de Bouillon, son coreligionnaire. Quand celui-ci

commença à devenir inquiétant, le roi donna à Lesdiguières des instructions très précises pour maintenir dans le devoir la turbulente noblesse protestante du Dauphiné (1602). Lesdiguières s'employa aussi à terminer un vieux différend entre le prince d'Orange et ses sujets réformés; cette querelle, peu importante en elle-même, prit quelque importance parce que Blacons, le gouverneur d'Orange, était soutenu par la noblesse protestante de la province. Lesdiguières le mit à la raison et remit la ville sous l'obéissance du prince d'Orange. Il montrait déjà qu'il n'était nullement disposé à suivre les réformés partout où ils voudraient le conduire. Il n'en est pas moins certain qu'il fut sur le point d'être disgracié en 1604; Henri IV commençait-il à s'inquiéter de l'autorité absolue qu'il prenait dans sa province, de ses rapports intimes avec les seigneurs protestans? « M. des Diguières m'a assuré qu'il n'a receu ni la lettre de M. de Bouillon et qu'il n'a aucune communication avec luy; que sy quelqu'un laquay s'est vanté de luy en porter, il désirerait que l'on les eust prise, car la vérité est telle que couvertement ny autrement il n'a part avec ledict sieur de Bouillon (1). » Malgré ces protestations, le roi se défiait du « renard du Dauphiné; » mais rien ne vint justifier ses soupçons, et la faveur de Lesdiguières ne souffrit qu'une courte éclipse. Il fit donner à son gendre Créqui la survivance de de sa charge (Créqui prêta serment, le 27 mai 1606, à Fontainebleau), et obtint pour sa petite-fille Françoise de Créqui la main du marquis de Rosny, fils du duc de Sully.

Henri IV avait choisi Lesdiguières comme un des principaux instrumens de ce qui a été appelé son « grand dessein. » Lui en confia-t-il tout le détail? Qui peut le savoir aujourd'hui? Est-il vrai, comme le raconte Deageant, que Lesdiguières conseilla au roi d'aller en Espagne « frapper la beste au cœur? » qu'il conseillait également de faire un roi de Lombardie? Il est certain qu'Henri IV voulait occuper la maison d'Autriche en Italie, qu'il avait besoin de l'appui du duc de Savoie et avait résolu de l'intéresser à son parti, en donnant sa fille aînée au prince de Piémont. Lesdiguières fut chargé des premières ouvertures sur ce sujet. Il envoya aussi l'un de ses officiers dans le duché de Milan pour en reconnaître les places. Après la mort d'Ornano, il fut mandé par le roi pour recevoir le bâton de maréchal de France; il fut reçu à Fontainebleau et alla prêter serment au parlement de Paris. Quand il prit congé du roi pour s'en retourner en Dauphiné, celui-ci, comme frappé d'un pressentiment, lui montra ses enfans, en lui disant qu'ils auraient bientôt besoin de ses bons serviteurs. Le maréchal répon-

(1) Lettre du président de Saint-Jullien au roi, 12 septembre 1604.

dit que le roi les verrait grandis et bien élevés. « Non, fit le roi, assurez-vous que vous vivrez plus moi. » Lesdiguières, en effet, ne devait plus le revoir; moins d'un an après, Henri IV tombait sous le poignard de Ravaillac.

II.

Henri IV était assez fort pour frapper au besoin un serviteur douteux ou infidèle; après lui, la France entrait dans une longue et hasardeuse minorité. Lesdiguières se trouva plus puissant que jamais, comblé d'honneurs et de biens, déjà sexagénaire, mais encore robuste, actif, redouté de ses amis comme de ses ennemis, des protestans comme des catholiques, courtisé par tous. Sa vie privée n'était pas édifiante; sa femme, toujours malade, était retirée dans sa maison de Puymore, et il avait depuis plusieurs années déjà une maîtresse, nommée Marie Vignon, femme d'un marchand de soie, Enemond Matel, séparée de son mari et retirée chez son père à une maison des champs où il allait la voir (1). Après la mort de Mme de Lesdiguières, le maréchal fit venir Marie Vignon à Grenoble, et lui donna une maison et des gens. On essaya en vain de rompre ce commerce: bientôt il donna à cette femme un appartement dans son propre logis, la fit nommer dame de Moyranc, du nom d'une de ses terres, et l'emmena publiquement avec lui dans ses voyages. Les protestans surtout souffraient beaucoup du scandale de sa vie, mais Lesdiguières était leur protecteur attitré; rien ne s'agitait dans les assemblées protestantes sans qu'on lui demandât son avis; nulle part l'édit de Nantes n'avait été mieux exécuté que dans sa province. La noblesse du Dauphiné le prenait pour arbitre, il en recevait les secrets; il avait une autorité sans bornes; il ne subissait le joug ni du parlement ni des états. Il mettait ses créatures dans toutes les charges, et en exigeait une obéissance aveugle. Il était véritablement roi dans sa province.

Le parti protestant ne garda pas longtemps la paisible possession des droits que lui avait assurés Henri IV. Lesdiguières prit sa place parmi les défenseurs attitrés des églises; il écrivait, le 7 mai 1611, à M. Du Plessis qu'il consacrerait tout ce qu'il avait de vie et de moyens « pour l'affermissement de la condition de nos églises, afin de rendre à ceux qui nous suivent la liberté et la vraie religion bien assurées, estant le seul but où je vis; » il protestait en même

(1) Des lettres patentes, données en 1810 par Henri IV, autorisent Françoise et Catherine de Bonne, filles adultérines de Lesdiguières, à succéder au nom, aux armes et à 100,000 livres des biens de leur père. Ces lettres sont signées : Henri, — par le roi-dauphin.

temps de sa fidélité au service du roi. Il reçut le brevet de duc et pair, et quand l'assemblée générale des églises se réunit à Saumur, il y dépêcha Bellujon, qui travailla à la tenir dans les limites du devoir. L'assemblée avait prié la reine de ne point exiger la nomination des députés-généraux avant qu'elle n'eût répondu à ses cahiers. Lesdiguières et Bouillon l'amenèrent, contrairement à l'avis de Sully, à ne pas insister sur ce point, et la nomination fut faite. Aussitôt qu'elle fut connue à la cour, on se hâta de proroger l'assemblée, sans répondre à ses cahiers. Lesdiguières, qui avait prêché l'obéissance, fut néanmoins très irrité de cette résolution. Il eut bientôt d'autres sujets de mécontentement : la politique d'Henri IV était partout abandonnée, et tout était sacrifié à l'alliance espagnole ; il n'était plus question de donner au fils du duc de Savoie la sœur de Louis XIII, ni de donner pour femme à Louis XIII une fille de ce duc ; on engageait ce dernier à renoncer à toutes ses prétentions sur le pays de Vaud, et on lui faisait comprendre qu'il n'avait rien à attendre de la France dans ses démêlés avec les Espagnols. Lesdiguières se rendit à Suze pour faire connaître ces résolutions au duc de Savoie.

Faut-il voir un effet de ce mécontentement dans un acte d'union conclu, au mois d'août 1612, entre « MM. Lesdiguières, de Rohan et Duplessis-Mornay (1)? » Dans cet acte, ils s'engagent à « donner au bien commun des églises leurs intérêts particuliers. » On y voit Lesdiguières faisant un pas vers ceux qui avaient à l'assemblée de Saumur donné les avis les plus énergiques. La cour chercha sans doute à calmer son irritation en lui expédiant (après la mort du comte de Soissons) les provisions qui lui donnaient l'administration générale du Dauphiné. Jusque-là, il n'avait été que lieutenant de gouverneur, et la justice n'avait pas été rendue en son nom ; il lui fallait aussi l'agrément du gouverneur pour une foule d'actes même peu importans.

Au commencement de 1614, le prince de Condé se retira de la cour avec d'autres seigneurs mécontens de la faveur de Concini. La reine prit la peine d'écrire à Lesdiguières une lettre où elle justifiait ses actes. Elle lui dépêcha Bellujon, et Lesdiguières envoya celui-ci à Sedan, où se trouvaient les princes, Condé, Nevers, Mayenne, Longueville, Vendôme, chez le duc de Bouillon. Il exhorta le prince de Condé à faire sa soumission, et protesta qu'il resterait lui-même dans son devoir. Bellujon travailla à amener un rapprochement avec la cour, et la conférence de Soissons mit fin à ces premiers troubles.

(1) *Actes et Correspondance*, t. II, p. 32.

Ici vient se placer un singulier épisode de la vie de Lesdiguières. Un colonel Alard, au service du duc de Savoie, vint demander au maréchal la permission de lever un régiment dans le Dauphiné. (Son maître, après avoir eu des démêlés avec le duc de Mantoue, était sur le point de faire la guerre aux Espagnols.) Pendant qu'Alard était à Grenoble, il fit tuer, la nuit, dans un guet-apens, Enemond Matel, le mari de la dame de Moyranc, la maîtresse du maréchal (1). Le parlement fit mettre le colonel en prison, comme complice de l'assassinat; le bruit public l'accusait d'avoir cherché à gagner les faveurs de la dame de Moyranc, en la débarrassant de son mari. Le maréchal fit mettre le colonel Alard en liberté, et le parlement, s'en étant ému, lui envoya une députation. Lesdiguières se plaignit de la violation qui avait été faite du droit des gens en la personne d'un agent du duc de Savoie, d'un prince allié de la France. Il consentit pourtant à ce que le colonel rentrât en prison, à la condition qu'il fût remis presque aussitôt en liberté. (Alard se brouilla plus tard avec le duc de Savoie et se sauva chez les Espagnols; il fut tué à Milan, par un jeune garçon, de deux coups de couteau.) La dame de Moyranc, qu'un assassinat avait fait veuve, put aspirer à devenir la femme légitime de Lesdiguières; nous verrons plus loin qu'elle n'eut pas trop longtemps à attendre.

Quand la cour parla de se rendre à Bayonne pour les mariages espagnols, Lesdiguières prétexta des affaires de Savoie pour demeurer en Dauphiné: il ne se lia étroitement avec personne, et quand l'assemblée des églises vint se réunir à Grenoble, il lui donna des conseils de modération ; il osa lui dire que, si les protestans commençaient la guerre civile, ils se rendraient « odieux à toute la France. » Condé essaya en vain de l'entraîner, il se montra inébranlable. L'assemblée se sentit bientôt gênée par ses conseils, et résolut de quitter Grenoble sous prétexte de quelques maladies contagieuses qui régnaient dans la ville; il tenta en vain de l'y retenir; les membres de l'assemblée, sans la permission du roi, prirent le parti de se rendre à Nîmes. Il n'avait rien obtenu de ceux dont il disait : « Il est à craindre qu'en voulant faire les mauvois, comme font ceux qui disent qu'on ne donne rien que par crainte à la cour, et essayant s'affermir par des boutades de feu de paille, on ne se trouve enferré en une guerre non preveue et impourvue, dont les inconvéniens sont aussi grands qu'irritables. »

Il jugeait avec raison qu'il n'était plus temps d'empêcher les ma-

(1) Le lieu où fut assassiné Matel garda longtemps le nom de « malanot » (la mauvaise nuit).

riages espagnols, que la reine trouverait moyen de contenter M. le prince, et que les églises paieraient pour les grands. Il répondait à Condé, qui l'exhortait à venir faire campagne avec lui, qu'il ne voulait pas aller « au précipice. » Il écrivait à MM. de La Rochelle : « Mes amis, la mémoire des roys est grande pour se souvenir du passé... Soit rebelle qui voudra au roy, mais soyez-lui fidelles;.. batte la campagne qui voudra pour ruiner ses sujets, mais tenez-vous chez vous (1). »

L'assemblée, rendue à Nîmes, eut ordre du roi de se transporter à Montpellier, mais se refusa à le faire et se rendit plus tard, sans permission, à La Rochelle. Lesdiguières resta pourtant en rapport avec l'assemblée, et continua à lui envoyer des avis qui n'étaient ni demandés ni suivis.

Pendant l'année 1614, Lesdiguières alla visiter le duc de Savoie à Turin, et y fut magnifiquement accueilli. On fit démolir pour lui la porte de Suze, qui était toujours restée murée depuis l'arrivée de l'infante d'Espagne, la femme de Charles-Emmanuel. Il promit de tenir la main à l'accomplissement du traité conclu à Asti, et de secourir le Piémont, si besoin était, contre les entreprises du gouverneur de Milan. A son retour, feignant de craindre une invasion espagnole du côté de la Bresse, il fit des levées pour le service du duc de Savoie à Embrun et à Gap, tout en ayant l'air de rester neutre. Il avait pris très à cœur les intérêts du duc et les défendait chaudement contre la cour, qui penchait toujours pour les Espagnols. La lutte était bien inégale entre ces derniers et le duc, et Lesdiguières était bien inspiré quand il montrait dans ses lettres l'importance pour la France de la conservation des états du prince qui tenait les clés des Alpes sur le Dauphiné. Il ne craignit pas, au risque d'être désavoué, de passer les monts pour « essayer de mettre ledict duc un petit peu plus au large qu'il n'est à présent (2). » A la reine mère, il écrivait : « Voyant que le mal empire et que je n'ai aucune réponse de Leurs Majestés, je me suis résolu de passer les monts sans craindre la rigueur de ceste saison, pour empêcher, comme j'espère, la continuation des progrès dudict gouverneur (de Milan). »

Lesdiguières, il faut l'avouer, agissait plutôt en prince souverain qu'en gouverneur du Languedoc et simple serviteur du roi. On lui dépêcha des courriers pour lui mander qu'on ne pouvait approuver qu'il passât les Alpes pour aller en Piémont et pour le prier de s'en revenir en Dauphiné. Il répondait au roi : « J'ay toujours creu

(1) 28 décembre 1615. (*Actes et Correspondance*, t. II, p. 93.)

(2) *Actes et Correspondance*, t. II, p. 108. (Lettre au roi du 14 novembre 1616.)

que Votre Majesté avait un intérêt notable à la conservation de la maison de Savoie (16 décembre 1616). » Parlant du traité d'Asti : « Vous avez voulu que j'y fusse nommé et que je promisse, comme j'ai faict, à ce prince (le duc de Savoie), advenant qu'après qu'il l'aurait de bonne foi observé, ledict gouverneur (de Milan) n'y satisfict, j'irais à son secours avec vos forces pour l'y contraindre. » Tout en demandant pardon de la licence qu'il prenait pour le voyage du Piémont, il insistait pour le faire et priait le roi de l'avoir pour agréable.

La cour n'était pas en mesure de se montrer bien sévère envers Lesdiguières, car, au moment même où il s'apprêtait à combattre à côté du duc de Savoie, il était sollicité par les princes rebelles, qui étaient réunis à Mézières, le duc de Nevers, le duc de Vendôme et le duc de Bouillon. L'Espagne le sollicitait également ; pendant qu'il était à sa maison de Vizille, un gentilhomme bourguignon demanda à le voir et il lui offrit, de la part du roi d'Espagne, des subsides avec lesquels il pourrait entretenir une forte armée pour prendre la Savoie, dont on lui promettait l'investiture, à la condition qu'il laissât le Piémont aux Espagnols. Le maréchal, très surpris, répondit que l'offre d'une couronne ne lui ferait rien faire de contraire à son devoir et à son honneur, et fit reconduire l'émissaire hors du château. Malgré les défenses du roi, les remontrances du parlement de Grenoble, le maréchal terminait ses préparatifs : il se mit en route le 19 décembre, « et comme sa résolution, dit Vidal, estoit de faire un grand effort pour mettre d'abord les Espagnols à la raison, il avait rempli ses troupes de quantité de vieux capitaines et de soldats dont il pouvait s'asseurer ; sa compagnie de gens d'armes, pleine d'un grand nombre de noblesse et de braves hommes, la plupart capables de commander, estoit particulièrement en si bon estat, avec ses deux compagnies d'arquebusiers à cheval, de cent hommes chacune, qu'on les pouvait appeller ses deux bras. » Il arriva à Turin le 3 janvier 1617, et, joignant ses troupes à celles du duc, il fit reculer les forces espagnoles et les réduisit à la défensive.

Le roi envoya Créqui en Italie pour en ramener le maréchal. Celui-ci quitta Turin le 6 avril ; revenu à Grenoble, il maria la seconde fille de Créqui au marquis de Villeroy, fils aîné d'Halincourt, et prit le parti de se marier lui-même avec celle qui, depuis bien des années, était sa compagne. Elle lui avait donné deux filles ; l'une était mariée au marquis de Montbrun ; il cherchait pour l'autre, qui était sa favorite, une grande alliance, et voulut d'abord effacer la tache de sa naissance. Celle qu'il faisait appeler, du nom d'une de ses terres, la marquise de Tréfort l'avait accompagné en Piémont, où le duc

de Savoie l'avait traitée avec une grande faveur, jusqu'à lui laisser espérer le mariage d'un de ses enfans avec cette fille non encore mariée (1). La marquise, femme ambitieuse et rusée, avait tiré un grand parti des hommages des ducs de Savoie; le maréchal était ébranlé : il avait été un moment sur le point de célébrer son propre mariage à Turin. Il en avait été détourné par un de ses amis, Frère, premier président au parlement de Dauphiné. Revenu en France, il consulta l'archevêque d'Embrun; enfin, le 16 juillet, il épousa la marquise, et l'archevêque célébra le mariage. Les églises protestantes, qui depuis longtemps censuraient le scandale de sa vie, le blamèrent encore pour avoir célébré son mariage conformément aux rites catholiques. Quand le jeune marquis de Villeroy vint lui faire ses complimens : « Mon ami, lui dit Lesdiguières, vous vous êtes marié à dix-huit ans et moi à soixante-cinq. N'en parlons plus : il faut une fois dans sa vie faire une folie. »

Les Espagnols avaient profité du retour du maréchal en France pour reprendre l'offensive; ils mirent le siège devant Asti et Verceil; cette fois, le roi donna secrètement ordre au maréchal d'aller au secours de Verceil, mais sans engager le nom du roi de France. Il se mit en chemin le 17 juillet et apprit à Veillane la capitulation de Verceil. Le duc de Savoie, désespéré, alla au-devant du maréchal; il fut résolu avec l'ambassadeur de France et celui de Venise qu'on entamerait des négociations avec les Espagnols, ce qui donna le temps au roi de France de faire passer une armée en Italie, qui fut mise sous les ordres de Lesdiguières. Avec les forces du duc, le maréchal eut 10,000 hommes de pied et 2,000 chevaux; défense lui avait été faite de chercher le roi d'Espagne dans ses états et de faire paraître les enseignes de France; ses troupes ne devaient pas être distinguées de celles du duc. Un grand nombre de gentilshommes français servaient comme simples volontaires.

L'armée espagnole se mit en retraite : en six jours, le maréchal se rendit maître de cinq petites places, et l'on fit une suspension d'armes. On redoutait toujours à la cour que le maréchal ne poussât les choses à l'extrémité et n'engageât le roi de France à la rupture avec le roi d'Espagne. Lesdiguières écrivait à Villeroy qu'il

(1) Marie de Médicis écrivait, le 12 juillet 1615, à Lesdiguières : « J'ai aussi esté bien advertie de la particulière affection que la marquise de Treffort porte à ce qui est de mon service et contentement, dont je lui sçay très bon gré et m'en ressouviendray. Et parce que je voy qu'elle se règle en cela principalement en ce qu'elle reconnoist être de votre inclination, je vous ay voulu tesmoigner par celle cy le particulier ressentiment que j'en ay. » Tout le monde, on le voit, ménageait la favorite, comme le prouve cette lettre, que nous trouvions récemment dans les manuscrits Colbert. (Bibl. nat., 500 Colbert, v. 39, p. 304.)

n'avait dans son armée que douze compagnies du roi : « Je vous ay escrit les exploits qui se sont fets, qui ne sont pas petits, et qui ont mis un tel effroi par toute la Lombardie que tout fuit et abandonne. J'y ay assisté comme personne privée. » (13 septembre.) On avait peur de lui; n'avait-il pas osé parler de reconquérir le duché de Milan pour la France, dans ses lettres à Villeroy, et de reprendre le grand dessein d'Henri IV? Il promettait au roi de France l'appui des Vénitiens, montrait les Pays-Bas, les princes protestans, le roi de la Grande-Bretagne, prêts à l'aider ouvertement ou tacitement. On était sourd à ce langage et on le pressait de revenir. Il partit de Turin le 15 octobre et s'en revint à Grenoble. Il avait sauvé le duc de Savoie d'une ruine complète, mais il n'avait pu exécuter les entreprises qu'il avait méditées pour la gloire de la France et pour sa propre gloire.

Le roi de France demandait avec insistance le licenciement des troupes du duc de Savoie, et Lesdiguières était contraint, pour l'y amener, de lui promettre, en cas où il serait attaqué, les secours de la France, sans être bien persuadé que ces promesses seraient tenues. Il se plaint sans cesse de la mauvaise foi des Espagnols, et nous le voyons à ce moment prendre avec passion le parti du duc, insister pour que Verceil lui soit remis. Cette ville ne fut rendue par les Espagnols qu'au milieu de l'année 1618. Lesdiguières travailla activement à reprendre les desseins d'Henri IV sur la maison de Savoie; il la montrait placée entre la France et l'Espagne, et en position de rendre à l'une ou à l'autre les plus grands services. Il fut l'un des principaux instrumens d'un mariage qui se fit (le 15 janvier 1619) entre le prince de Piémont et Madame Chrétienne, sœur de Louis XIII. Quand la princesse retourna en Piémont avec Victor-Amédée, son mari, elle fut reçue avec de grands honneurs par le maréchal, qui l'accompagna jusqu'à Chambéry.

III.

Il faut retourner un peu en arrière et parler des premiers mouvemens des églises réformées. Depuis longtemps, Lesdiguières était en correspondance avec Duplessis-Mornay au sujet des affaires du Béarn; il conseillait de « fuir la voix extrême » et prêchait toujours la patience; sa fortune avait grandi dans les mouvemens des guerres civiles, mais son humeur était naturellement despotique. Quand la reine mère, en 1619, s'était retirée à Angoulême avec l'aide du duc d'Épernon, elle avait tenté d'ébranler sa fidélité et de l'attacher à son parti; il avait répondu de manière à ne lui laisser aucun espoir, et il disait à d'Épernon : « Quant à moy, qui n'ay jamais eu d'autre but que son service (celui de la reine mère), ny de plus proches

intérests que les siens, je suis resolu de me tenir au gros de l'arbre, quoy qu'il arrive, et de ne m'esloigner point, pour quelque respect que ce soit, des termes de mon devoir (1). » Le « gros de l'arbre, » c'était l'autorité royale.

Une fidélité si constante donnait bien quelques droits au maréchal; il ne pouvait pas se séparer des églises protestantes, et il travaillait, d'une part, à les tenir dans le devoir; de l'autre, à obtenir justice pour elles. Son langage devint particulièrement pressant au moment où s'entama l'affaire du Béarn. Une ordonnance royale du 25 juin 1617 avait rétabli le culte catholique dans cette province et ordonné la restitution aux catholiques des biens ecclésiastiques qui leur avaient été enlevés. Le budget des églises protestantes n'avait plus d'autre garantie que le revenu royal, et ces églises étaient mises ainsi sous la dépendance du roi. De plus, on parlait d'enlever aux protestans du Béarn leurs places de sûreté, et l'on n'organisait point les chambres de l'édit, depuis longtemps promises.

Les églises firent une assemblée à Orthez et la transférèrent à La Rochelle (le 18 janvier 1619); enfin, une assemblée fut convoquée par brevet, à Loudun, le 25 janvier 1619; avant sa réunion, Lesdiguières avait exposé au roi, dans une lettre écrite le 23 août, les griefs de ses coreligionnaires; il y demandait le remplacement, comme gouverneur de Lectoure, de Fontrailles, qui s'était fait catholique, l'entrée au parlement de Paris de deux conseillers protestans, la prolongation des places de sûreté pour quatre ans, la permission pour les députés du Béarn d'exposer leurs griefs au roi.

Il arriva à Loudun ce qui arrivait dans toutes les assemblées; la cour demandait qu'on nommât simplement deux députés-généraux et que l'assemblée fût ensuite dissoute : l'assemblée résistait, faisait des cahiers, attendait une réponse qui jamais ne venait. Cette fois, Lesdiguères, Duplessis-Mornay et d'autres se firent forts, si la cour ne faisait pas de réponse dans les six mois, de faire convoquer une nouvelle assemblée. Le maréchal se rendit à Paris, et, usant de toute son influence, il obtint la promesse que Lectoure serait remis à un gouverneur protestant, que deux conseillers protestans seraient reçus au parlement de Paris, que le brevet des places de sûreté serait accordé pour quatre ans de plus; enfin, que les députés du Béarn seraient ouïs dans les sept mois, M. le prince et le duc de Luynes engagèrent leur parole sur tous ces points, le duc de Lesdiguières et le duc de Chatillon s'engagèrent, en retour, à obtenir la séparation de l'assemblée après la nomination des députés-généraux (2). L'assemblée obéit aux ordres du roi et se sépara le 18 mars.

(1) Lettre d'avril 1619, t. II, p. 245.

(2) Lettre à l'assemblée de Loudun, signée Lesdiguières et Chastillon, du 17 mars. (*Actes et Correspondance*, t. II, p. 271.)

Pendant son séjour à Paris, Lesdiguières avait prêté le serment de duc et pair. Le prince de Condé avait été en personne le chercher pour le mener au parlement et l'avait ramené à son logis. Le duc de Luynes rechercha son alliance, et un mariage fut arrangé entre Anne du Roure, la nièce du favori, et Canaples, le second fils de Créqui. On remarqua, dans les fêtes qui furent données en cette circonstance, que, dans un festin donné chez le duc de Luynes, le duc de Montbazon, beau-père de ce dernier, ne voulut jamais s'asseoir au-dessus de Lesdiguières.

Une seule dignité manquait à Lesdiguières : l'ancien archer de M. de Gordes était devenu maréchal de France, duc et pair du royaume; la charge de connétable était le dernier objet de son ambition. Mais le roi pouvait-il, voudrait-il la donner à l'un de ses sujets qui n'était point catholique? On connaissait bien à la cour l'orgueilleuse faiblesse du maréchal, et l'on ne désespérait pas de l'amener à une abjuration. Deageant, premier président de la chambre des comptes de Grenoble, fut chargé de montrer l'amorce.

A son dire, Lesdiguières la saisit avec avidité; il promit tout ce qu'on voulut, se montra prêt à rendre les places de sûreté dont il était gouverneur, à ne plus nommer que des catholiques aux emplois dont il disposait. On modéra ce zèle, car on avait encore besoin de son influence sur les églises. L'assemblée, que nous avons laissée à Loudun, allait se transporter à La Rochelle, sans attendre la permission du roi : Lesdiguières et Châtillon s'étaient fait forts d'avoir une réponse à ses cahiers dans le terme de six mois : les six mois étaient écoulés et aucune réponse n'était venue. Lesdiguières s'aboucha avec le duc de Rohan et avec Châtillon pour empêcher les mouvemens des protestans et exhorta l'assemblée de La Rochelle à se séparer. Louis XIII partit pour le Béarn pour faire exécuter ses édits. Il ne rencontra aucune résistance armée, et, parti le 7 juillet, il était de retour à Paris le 9 novembre. Lesdiguières écrivait, le 26 novembre, à Duplessis-Mornay : « Le fait de Béarn a passé, comme vous sçavez, en quoy il y a plus à dire qu'à escrire. Ces gens-là portent la peine de leur faute pour n'avoir creu vostre conseil et celuy de leurs autres amis; Dieu remédiera à tout. » Peu de temps après, il lui écrit encore : « La deffiance se void d'un costé et le courroux de l'autre. Je suis de vostre avis, qu'il faut que quelqu'un se mettra entre deux, et veux bien estre celuy-là; non pour nostre justification envers le roy, qui est offensé, mais pour le rendre flexible à oublier l'offense et à recevoir les très-humbles requestes et remonstrances de ses serviteurs, qui n'ont point pensé à vouloir heurter son auctorité. » (3 janvier 1621.)

L'assemblée, à ce moment, se formait à La Rochelle. Lesdiguières

empêcha le Dauphiné d'y envoyer aucun député; il écrivait à l'assemblée (1er février) pour en presser la séparation : « Il ne sera point besoing que je vous envoie personne, aussy bien ne le puis-je faire, comme vous estes assemblez sans permission du roy ; non que je me veuille départir de vostre main, j'y veulx demeurer ferme et servir à l'église de Dieu en la profession de nostre religion, jusque au dernier soupir de ma vie. »

A ce moment même, Deageant travaillait à la conversion de Lesdiguières et disputait devant lui de la prédestination et de la communion avec un professeur du collège de Dye, nommé le Visconte, « subtil philosophe, Italien de nation, qui avait été catholique, mais qui pour lors était de la religion du duc (1). » — « Le duc, au dire de son secrétaire, fut très ébranlé par les argumens de Deageant, et, d'une autre part, il était très pressé « par la duchesse, qui avait eu commandement du roy d'ayder à l'avancement de cette affaire, car elle était considérable à la cour, à cause du grand crédit qu'elle avoit auprès de luy. Il résolut sa conversion, mais il voulut qu'elle fût secrète pour trois principales raisons : l'une, afin qu'il eût moyen, avant sa déclaration, de s'assurer des places qu'il tenait, ce qu'il prétendait faire en appelant tous les gouverneurs auprès de luy pour leur lier les mains et pour les empescher de résister à sa volonté, l'autre afin d'obvier aux importunitez qui luy seroient faites sur ce sujet par ceux de sa religion, tant dedans que dehors l'estat, le troisième afin qu'il pût mieux disposer toutes choses pour ce regard, au consentement de Sa Majesté et à l'avantage de son service. » Là-dessus, Deageant lui donna parole, de la part du roi, que la connétablie serait rétablie en sa faveur sitôt qu'il se serait déclaré catholique.

Le secret ne fut pas si bien gardé qu'il n'en transpira quelque chose, et Luynes projeta de garder pour lui-même l'épée de connétable. Il envoya en Dauphiné un de ses agens, le marquis de Bressieux, pour essayer de faire renoncer Lesdiguières au projet dont Deageant lui avait parlé et pour obtenir qu'il se contentât de l'emploi de maréchal de camp général. On comprend la colère de Lesdiguières : il dissimula pourtant et avertit Deageant. Luynes lui envoya plus tard Bullion, pour l'amener à renoncer à la connétablie, le maréchal mit encore Deageant dans le secret; il le trouva dans sa chambre à Vizille et se répandit en plaintes amères : il n'était pas homme à être traité ainsi; il croyait, sans vanité, mériter ce qu'on lui avait promis. Il contenait un million d'hommes, qui pourraient allumer un feu qu'aucun favori ne pourrait éteindre.

(1) Vidal, p. 354.

Deageant plaida la puissance du favori, la faiblesse du jeune roi et conseilla la patience. Lesdiguières se décida à ruser encore, renvoya Bullion avec de bonnes paroles et partit pour la cour. Le roi, qui ignorait les pratiques de Luynes, songeait encore à faire Lesdiguières connétable ; mais celui-ci, voyant le favori tout-puissant et craignant les effets de sa haine, engagea lui-même le roi à donner l'épée de connétable au duc de Luynes. Des avis secrets lui faisaient craindre d'être mis à la Bastille. Les églises affectaient déjà de le considérer comme prisonnier à la cour, et l'assemblée de La Rochelle n'écoutait plus les conseils qu'il envoyait. Il rappelait tout ce qu'il avait fait à Loudun, conseillait à l'assemblée d'écouter M. de Rohan, M. de La Trémoille, de ne pas contrevenir la première aux édits. L'assemblée soutenait qu'elle avait le droit de se réunir : elle se souvenait bien de ce qu'avait fait Lesdiguières à Loudun, où il avait donné sa parole au nom même du roi que, si les cahiers ne recevaient pas de réponse dans six mois, elle pourrait se réunir de nouveau de plein droit. La parole royale suffisait. Lesdiguières répondait que jamais le roi ne consentirait à négocier ni à traiter avec l'assemblée ; il prendrait plutôt les armes contre des sujets rebelles. Le roi partit, en effet, le 1er mai 1621 ; Lesdiguières suivit l'armée, otage et prisonnier plutôt que général ; à Amboise, il eut une conversation avec Louis XIII, à la suite de laquelle il écrit à messieurs de l'assemblée : « Le roy s'y achemine vers vous, mais sans surcroît seulement d'un simple soldat ; il n'a que sa suitte ordinaire... Considérez que si Sa Majesté avait dessein de vous visiter les forces en la main, il auroit faict levée d'une forte et puissante armée pour franchir et passer partout où il luy plairoit ; car c'est une maxime véritable que rien n'est impossible au roy pour le gouvernement de son estat, puisqu'il est l'image de Dieu, et qu'il est estably du ciel et soustenu de la main souveraine pour régir, retenir et manier ceux de son obeyssance... Voyons comme depuis la mort du grand Henry, d'heureuse mémoire, nos privilèges nous ont esté entretenus ; nous avons esté maintenus, et je diray plus, nos faveurs ont esté de beaucoup augmentées. Plus on a, dit-on, plus on veut avoir... C'est un crime irrémissible que n'obeyr pas à son prince... Je voy tout le monde animé contre vous et jusques aux enfans publier que vous estes les auteurs du mal qui se prépare. »

Quand on approcha de Saumur, on demanda à Lesdiguières de s'entremettre avec le gouverneur Duplessis-Mornay pour le disposer à se retirer dans sa maison de la Forest pendant le séjour de sa majesté ; après le départ du roi, le gouverneur rentrerait dans la ville. Le nouveau connétable et Lesdiguières en donnent

leur parole. Mais quand le roi arriva, il se logea dans le château et en donna la garde au comte de Sault; et, lorsqu'il fut parti, on ne permit pas à Duplessis d'y rentrer. Lesdiguières se plaignit inutilement à Luynes de ce manque de parole : on promit à Duplessis de lui restituer son gouvernement au bout de trois mois, mais cette promesse ne fut pas tenue; à Niort, Lesdiguières apprit la nouvelle de la mort de sa petite-fille, la comtesse de Sault (1); il en éprouva une grande douleur, toute la cour alla le visiter, et le roi lui-même alla lui offrir des consolations. Lesdiguières dut prendre le commandement de l'armée au siège de Saint-Jean-d'Angély; mais ce commandement était presque nominal; le père Arnoux, confesseur du roi, dit à un prélat qui vint lui rendre visite : « Nous le tenons, le renard; il ne nous échappera pas. » Lesdiguières assista à la prise de Sainte-Foy, de Bergerac, de Clérac. Quand il fut question de mettre le siège devant Montauban, il s'excusa d'en dire son sentiment; mais, le roi le pressant, il conseilla de bloquer simplement la ville, montrant la place très forte, bien munie, la saison avancée, et craignant qu'une attaque ouverte ne pût réussir. Luynes fit résoudre le siège, et Lesdiguières demanda la permission de se retirer, pour prendre un peu de repos, dans sa vicomté de Villemur, entre Toulouse et Montauban. Quand le siège fut résolu, il retourna au camp devant Montauban; mais, voyant que le nouveau connétable donnait tous les ordres et ne voulait point de conseil dans le commandement, il prit simplement le soin d'un quartier avec le prince de Joinville et le maréchal de Saint-Géran.

Pendant son absence, les protestans du Dauphiné avaient pris les armes; l'assemblée de La Rochelle leur avait donné comme lieutenant-général Montbrun : les chefs dauphinois représentaient Lesdiguières comme prisonnier et prétendaient agir avec son assentiment. Au mois de novembre, il était encore devant Montauban; il jouissait secrètement de la déconvenue de Luynes, il critiquait les opérations du siège, qui dut enfin être levé. Un moment, Luynes songea à le faire arrêter; il lui reprochait d'encourager les rebelles dauphinois, il le savait en correspondance avec le duc de Savoie; mais, sur le conseil de Deageant, il le laissa retourner en Dauphiné. A peine arrivé, le maréchal promit une amnistie complète à ceux qui déposeraient les armes, et tous les mouvemens de la province furent promptement apaisés.

Lesdiguières avait conçu l'espérance de dicter les conditions de

(1) Catherine de Bonne était la tante de son mari; le comte de Sault était fils de Charles de Créqui et de Madeleine de Bonne (fille de Lesdiguières et de Claudine de Béranger). Il restait encore au maréchal une fille.

la paix et entra en négociations avec le duc de Rohan. Il passa en Languedoc pour réduire le Pouzin et Bays, et envoya le président du Cros à Montpellier. Rohan fit bon accueil à cet envoyé, ce dont le parti populaire prit de l'ombrage. Quelques fanatiques pénétrèrent dans la maison du président du Cros, le percèrent de coups et le tuèrent sur place. Le duc de Rohan éprouva un mortel regret d'un si grand crime et fit un rigoureux exemple des coupables. Cependant Lesdiguières pressait vivement le siège du Pouzin et repoussait un secours de 500 hommes que le duc de Rohan avait envoyés à Blacons, lieutenant-général en Vivarais. Trois assauts furent repoussés ; mais Rohan, voyant la ville perdue, renoua la négociation commencée par du Cros. Son agent, M. des Isles-Maisons, trouva Lesdiguières à Loriol, et put assister à un des assauts livrés au Pouzin. Il portait des instructions qui lui prescrivaient de dire à Lesdiguières que M. de Rohan avait les pouvoirs de l'assemblée de La Rochelle pour faire la paix, que les conditions de la paix seraient l'observation de l'édit de Nantes, la continuation des places de sûreté et l'oubli du passé. Lesdiguières lui répondit que l'assemblée de La Rochelle avait été fatale aux églises, et plaignit fortement le duc de Rohan de servir la cause de gens sans raison. M. des Isles put communiquer avec les assiégés, et, après une trêve de quelques heures, la ville capitula aux conditions les plus honorables. Le Pouzin, Bays, conservèrent des gouverneurs protestans. Il fut convenu que Lesdiguières rendrait le Pouzin si l'on ne pouvait faire une paix générale.

Lesdiguières et Rohan signèrent des articles de paix au commencement d'avril. Dans un mémoire que le premier envoyait peu après au duc de Savoie, nous trouvons ces mots : « Pour l'entreveue de M. de Rohan et de nous, elle est faitte fort franchement, estant demeurez très bons amys et de bonne intelligence, ayant recogneu en luy un très grand desir de la paix, et, quoy qu'on die, très bon serviteur du roy... Le Roy veut que les nouvelles fortifications soyent rasées, excepté La Rochelle et Montauban ; l'église consent qu'elles soient rasées, excepté Sainte-Foy, Castres, Nismes, Montpellier et Uzès, où elles accordent le razement d'un bastillon en chascune ; mais je croy que le roy se contentera qu'on en raze deux tours ; assemblées deffendues sans permission du roy, à peyne de crime de leze majesté ; les sinodes et les coloques se tiendront, suivant l'édict, en présence d'un magistrat royal (1). »

Les députés chargés de porter au roi les articles de la paix ne le trouvèrent plus à Paris ; Rohan raconte dans ses Mémoires que les

(1) *Actes et Correspondance*, t. II, p. 356.

partisans de la guerre avaient emmené Louis XIII à Orléans. Lesdiguières, au reste, n'était plus aussi pressé de conclure la paix. Luynes était mort le 14 décembre 1621 ; ses débiles mains n'avaient tenu qu'un instant l'épée de connétable. Le favori avait voulu avoir Lesdiguières comme témoin de ses triomphes et comme complice de ses rigueurs contre les protestans; mais Lesdiguières était bien vengé : son roi avait dû tourner le dos à Montauban, Luynes avait souffert avant de mourir les mépris de celui qui l'avait élevé si haut; le vieux serviteur d'Henri IV voyait de nouveau tous les yeux se tourner vers lui, ceux des catholiques comme ceux des protestans. Il veut cette fois se faire prier; dans son « instruction à M. de Créqui s'en allant vers le roi, sur son abjuration et son élévation à la charge de connétable de France (1), il écrit : « Quant à ce que Sa Majesté a daigné de me vouloir honnorer de la charge de conestable de France, je suplie très humblement Sa Majesté de considérer mon âge, mon infirmité à cause de ma surdité, et aussi de mon incapacité en une charge si pezante et de tel pois... Si par-dessus ces remontrances, Sa Majesté persiste en cette résolution, je recognois très bien qu'en l'état où sont ces affaires que nul ne peut exercer cette charge qu'il ne face profétion de la religion catholique romaine, chose très dure à moy qui ay toute ma vie fet profession de la religion prétendue réformée (2). Considérera Sa Majesté, s'il luy plet, que je la puis servir envers ceulx de la religion demeurant en l'estat que je serés, et au contrère je pers la créance que je puis avoir envers eux, outre le regret qui m'en demeure. Si par-dessus toutes ces remontrances Sa Majesté persiste, pour luy tesmoigner que je veus céder à toutes ses volontés, je suplie très humblement Sa Majesté de se contanter que pour luy pleire et obéhir je l'acompagnerai à la messe et vespres, les entandrei avec lui, me désisterai de fère ailleurs l'exercice de ma religion, atandant que Dieu et le temps y pourvoie par sa sainte grâce. »

Quelques jours après, il écrit au roi : « Cette charge de connestable est la seconde colonne de l'estat sur laquelle est suspendue la grandeur de votre règne ; le titre n'est pas seulement pour orner le frontispice d'un livre ny les provisions les archifs d'un cabinet, les soins à quoy cet honneur oblige veullent un homme antier, séparé des appréhentions de la retraicte, une force vigoureuse et gaillarde et les sens esloignés de la descrépitude. » Il hésite encore, ou feint d'hésiter ; il craint de plier sous le faix d'une si grande faveur : il

(1) *Actes et Correspondance*, t. II, p. 363.

(2) Depuis quelque temps déjà, Lesdiguières se servait de ces termes « prétendus réformés, » auxquels les protestans faisaient objection.

conseille au roi de chercher ailleurs. Il avait, en fait, pris son parti et craignait seulement de montrer trop de hâte ; il était informé de tout ce qui se passait en cour ; il savait qu'on avait résolu le siège de Montpellier, et que les conseillers violens du roi disaient qu'il fallait s'assurer à tout prix de Lesdiguières, ou bien aller le chercher en Dauphiné et s'emparer de sa personne, ou bien le faire connétable. On ne négociait plus que pour avoir l'abjuration. On envoya à Lesdiguières Bullion, conseiller d'état, qui le trouva à Grenoble, mettant sur pied de nouvelles troupes ; le maréchal de Créqui arriva ensuite avec les lettres de la charge de connétable et la commission de lui donner le collier de l'ordre des chevaliers du Saint-Esprit. L'archevêque d'Embrun se rendit aussi à Grenoble : enfin Lesdiguières reçut le parlement, et le président, parlant au duc, lui dit : « Monsieur, je vous ai déjà fait entendre plusieurs fois comme le roy vous veux faire connaître, pourveu que vous soyez catholique : vous m'avez promis de me faire sçavoir votre intention ; c'est ce que j'attends à cette heure, en présence de messieurs du parlement, qui ont été priés d'être témoins de votre réponse. » Elle fut ainsi : « Monsieur, j'ai toujours été très obéissant aux commandemens du roi ; je suis catholique et en estat de faire tout ce qui luy plaist ; » et se tournant vers la cour de parlement et vers la noblesse qui l'environnait : « Messieurs, dit-il, allons à la messe (1). » Il se rendit en grande procession à l'église, où l'attendait l'archevêque ; le lendemain, le connétable fut fait chevalier du Saint-Esprit et reçut la sainte communion. Il se rendit ensuite à Vizille et fit consacrer au culte catholique un temple qu'il avait fait bâtir autrefois pour le culte réformé.

Henri de Rohan, qui était à ce moment en correspondance avec Lesdiguières, lui écrivit de Montpellier qu'il était disposé à le rencontrer dans une nouvelle entrevue, et promit d'y apporter un esprit très pacifique. Il ajoutait : « J'ay aussi appris, Monsieur, que le roy vous avait honoré de la charge de conestable de France, dont je vous félicite, bien fasché néantmoins que vos longs et grands services ne vous l'ayent peu acquérir sans gehenner vostre conscience (2). » Ces simples mots venant d'un tel homme émurent sans doute le vieux connétable plus que les doléances des ministres et les factums écrits à l'occasion de son abjuration.

Louis XIII s'approcha de Lunel, quand il résolut de faire le siège de Montpellier, et Lesdiguières alla le trouver à La Verune, entre Lunel et Nîmes, où il prêta le serment de sa charge. Il espérait tou-

(1) Vidal, p. 384.
(2) *Bibliothèque de l'Institut*, manuscrit Godefroy, vol. 269, p. 97, copie.

jours traiter de la paix avec Rohan, et s'aboucha avec lui à Saint-Privat. A la suite de cette entrevue, Rohan entra dans Montpellier, mais il ne put décider les habitans à accepter les articles dont il était porteur. Les négociations furent interrompues et le siège commença. Lesdiguières demanda au roi la permission de retourner en Dauphiné pour lever des troupes qu'il enverrait par le Rhône. Il retourna plus tard au camp et reprit le traité avec le duc de Rohan. Cette fois, ce dernier réussit à convaincre ceux de Montpellier, et la paix générale fut conclue.

Après l'établissement de la paix générale, le roi se rendit de Montpellier à Avignon et à Grenoble. Il y fut reçu par le connétable et lui fit l'honneur d'aller voir sa maison de Vizille, où il fut magnifiquement traité. Lesdiguières accompagna le roi à Paris; il y fut pourvu du gouvernement de Picardie et en inspecta les places. Il mit sur le tapis l'affaire des Grisons et de la Valteline, conseilla une ligue avec Venise et le duc de Savoie, et quitta la cour pour aller préparer avec ce prince la guerre de Gênes. Pendant son séjour à Paris, il avait conseillé au cardinal de Richelieu d'employer en Italie le duc de Rohan et son frère Soubise. La guerre résolue, il assembla en Bresse une armée de 15,000 hommes de pied et de 9,000 chevaux; mais on donna une grande partie de ces troupes au marquis de Cœuvres (depuis maréchal d'Estrées), pour tenir en échec Tilly, et il ne resta au connétable que 6,000 hommes de pied et 500 chevaux. Il passa les Alpes au cœur de l'hiver et rejoignit à Turin le duc de Savoie, qui avait 12,000 hommes et de l'artillerie.

La campagne de Gênes ne fut point heureuse : Lesdiguières en attribua l'insuccès à la jalousie du duc, qui contrecarra tous ses desseins. Le connétable voulait aller du côté de Savone et prendre dans ce port sa base d'opérations. Le duc préféra s'attaquer aux places du Montferrat, qui sont sur la frontière du Milanais. La ville et le château de Gavy furent d'abord emportés (22 avril 1625); mais les Espagnols, sous le duc de Feria, investirent et prirent Acqui, et l'armée qui s'acheminait sur Savone dut battre en retraite. Gavy fut repris, et les Espagnols allèrent mettre le siège devant Verrue : le connétable les força de lever le siège, et, après un brillant combat, les mit en pleine retraite. Le duc de Savoie voulait les suivre dans le Milanais, mais Lesdiguières avait l'ordre exprès de n'y pas entrer; il quitta l'armée et se retira en Dauphiné.

En arrivant à la Mure, où était l'une de ses terres, il apprit que Brizons s'était saisi du Pouzin et avait joint ses armes à celles des mécontens du Vivarais. Brizons traita avec le connétable, moyennant la somme de 26,000 livres et le brevet de maréchal de camp, le rasement du château et de la citadelle, et quelques autres con-

ditions. Ce traité fut accepté par Richelieu, qui dit à ce propos que « M. de Lesdiguières avait fait action de M. de Lesdiguières. »

Pendant les derniers temps de son séjour en Italie, le connétable était d'assez méchante humeur. Les obstacles qu'il avait traversés dans l'entreprise de Gênes, la subordination au duc de Savoie, l'avaient fort mécontenté. Une force secrète le ramenait à la cause des protestans, qu'il avait abandonnée. Le 24 décembre 1625, il écrivait de Turin au roi pour le détourner d'accabler La Rochelle; tout en blâmant « l'obstination de ce peuple débauché, » il ose dire : « Je vous donne cecy pour une vérité plus certaine que la lumière, que si Vostre Majesté laisse naistre du trouble dans son estat, elle donne la partie gaignée aux Espagnols et leur ouvre le dernier chemin à la monarchie universelle. » Il condamne la rébellion des Rochellois, mais il conseille d'user de prudence « et de pratiquer cette adresse si nécessaire qui semble faire partie des fonctions de la royauté... Tout ce qu'on peut dire pour desguiser la sincérité de mes intentions et tous les artifices des mauvais esprits qui me veulent rendre inutile ne sçauroient m'empescher de vous dire mes sentimens comme j'y suis obligé, et je ne feindray point de protester pour la décharge de ma conscience que vous conseiller en ce temps-c'y de porter vos armes à La Rochelle et faire un enbrasement qui deviendra bientôt général, ce n'est nullement vous servir. » Il conseille donc d'ajourner la lutte contre les Rochellois, et « peut-être cependant recognoistront-ils leur debvoir, et outre qu'ayant faict glorieusement vos affaires en Italie, vous pourrez triompher à la fois de deux ennemys ensemble, des intestins et des estrangers (1). »

Lesdiguières était dans les mêmes sentimens quand il se hâtait de traiter avec Brizons, en faisant à ce partisan de grands avantages; il était si pressé de le désarmer qu'il avança de ses propres deniers la somme d'argent qui lui était promise dans le traité. Il était tout aux affaires d'Italie et songeait à entrer encore en campagne, quand la maladie vint le surprendre à Valence. Il y fut pris de la fièvre, le 21 août 1626; il vit venir la mort avec beaucoup de calme et donna encore des ordres pour le logement de l'armée d'Italie peu d'heures avant de rendre le dernier soupir. Son corps fut porté à Grenoble et ensuite dans le tombeau qu'il avait fait depuis longtemps préparer. Il avait atteint l'âge de quatre-vingt-huit ans, et avait conservé jusqu'au bout sa force et son intelligence.

Lesdiguières reste dans l'histoire comme une des figures originales de ce XVIe siècle, si fécond en caractères singuliers; non pas,

(1) *Actes et Correspondance*, t. II, p. 430.

certes, une des plus nobles ni des plus grandes, mais une de celles qui sont marquées des traits les plus vigoureux. C'est le soldat de fortune, qui, ne devant rien à la naissance et à la richesse, s'élève par degrés dans les troubles civils par sa valeur et sa ténacité, qui conquiert pied à pied une province, s'y établit, y règne et fait sentir à tous le prix de son alliance; aussi redouté de ses alliés que de ses ennemis ; morigénant sans cesse les églises protestantes qu'il finit par trahir; retenu dans l'obéissance à la couronne autant par ses intérêts que par le devoir; guidé aussi par une clairvoyance inouïe qui lui montra de tout temps, aux heures les plus sombres de la guerre civile, le triomphe définitif de la monarchie nationale. Tenant les clés des Alpes, familier avec tous les cols et toutes les vallées, il comprit avant d'autres, avant Richelieu, avant Mazarin, le rôle que la nature donnait aux ducs de Savoie, et il aurait voulu en faire les sentinelles et l'avant-garde de la France contre la puissance espagnole. Placé aux extrémités du royaume, il surveillait toutes les affaires d'Italie, avait un œil sur Genève, un autre sur la Valteline et les Grisons ; il servait la France en se fortifiant lui-même dans son Dauphiné, où il avait fini par être une façon de roi, on pourrait dire de tyran. On trouve dans sa vaste correspondance des ordres qui montrent jusqu'à quels détails allait cette tyrannie; il défend un jour, par exemple, aux habitans d'un village d'acheter d'autre vin que celui de ses vignes. Sa rapacité était extrême et avait toujours été en grandissant ; les confiscations, les guerres lui avaient donné, pendant plus d'un demi-siècle, les moyens d'accumuler une immense fortune : il avait une quantité de maisons qu'il ornait et embellissait sans cesse. Son ambition, qui n'avait pas plus de limites que son avarice, le conduisit à l'abjuration et, avant l'abjuration, à une longue dissimulation avec les églises. Il en était resté l'un des protecteurs et des conseillers attitrés, quand il songeait depuis longtemps à les quitter. Il faudrait une forte dose de naïveté pour croire que son abjuration fût une conversion : ses lettres au roi ne laissent planer aucun doute sur ce point ; mais Lesdiguières n'avait pas pour « sauter le fossé » les raisons d'Henri IV. Il ne pouvait se flatter que son abjuration était nécessaire à la paix du royaume; elle contrista simplement les églises protestantes, sans réjouir beaucoup les catholiques. Le duc de Bouillon, comme lui placé à l'extrémité du royaume, ayant comme lui la triste expérience que donnent les guerres civiles, avait souvent conseillé aux églises la modération et la patience ; mais il n'avait pas ôté toute valeur à ses conseils en trompant et enfin en quittant ceux à qui il les donnait. On crut généralement qu'en achetant si cher l'épée de connétable, Lesdiguières céda aux importunités de celle qui était devenue sa femme :

Marie Vignon écrivit au pape dès le lendemain de l'abjuration : elle se savait méprisée et détestée des ministres protestans. La femme de Matel, du marchand de soie de Grenoble, débarrassée de son mari par un crime, avait étonné le Dauphiné par le scandale et l'audace de sa fortune : la reine mère la ménageait, le duc de Savoie lui faisait sa cour ; elle avait pris sur l'esprit du vieux connétable un empire sans bornes ; elle avait fait alliance avec les Créqui, et fait épouser à Charles de Créqui, après qu'il eut perdu sa femme, la fille légitime du connétable, Françoise, la fille illégitime. Elle avait marié sa seconde fille Catherine à François de Créqui (1). Femme avide autant qu'artificieuse, elle avait encouragé l'avarice du vieillard, son âpreté envers ses débiteurs : il avait pris de toutes mains, profité des guerres de religion pour s'attribuer les revenus des biens ecclésiastiques. Nous le voyons, déjà connétable, se défendre dans sa correspondance contre ceux qui l'accusaient de garder des montres de l'armée. Il avait le duché de Champsaur avec ses vingt paroisses, nombre de seigneuries dans le Dauphiné, Coppet en Suisse, Treffort, Pont-de-Veyle, Châtillon en Bresse, Pont-d'Ain en Bugey, Villemur en Languedoc, Seyne en Provence. Il fit bâtir ses maisons par les vassaux de l'évêque de Gap, dont il avait pris les fiefs. Les paysans croyaient qu'il avait un pacte avec le diable, et on raconta longtemps dans les chaumières que toutes les femmes du Champsaur avaient perdu leurs cheveux à force de porter des pierres sur la tête, pendant qu'on bâtissait son château.

Lesdiguières mourut tout entier ; il ne fonda point une race, et perdit, jeune encore, son seul fils. Il travailla du moins pour la France. Sa fidélité à Henri IV couvre beaucoup de ses fautes : fidélité égoïste, si l'on veut, mais entière, absolue, si grande qu'elle survécut, pour ainsi dire, à Henri IV, et le retint encore dans le devoir pendant les années troublées et honteuses de la minorité de Louis XIII. Confident des grands desseins d'Henri IV, Lesdiguières ne les oublia jamais ; ce n'était pas seulement un soldat, c'était aussi un politique.

AUGUSTE LAUGEL.

(1) En 1640, les Créqui, pour empêcher Françoise, comme héritière de sa sœur et de son père, d'élever des droits sur l'immense fortune du connétable, et pour faire passer toute cette fortune dans les mains du fils que Charles de Créqui avait eu de son premier mariage avec Madeleine, la fille légitime, obtinrent des lettres patentes qui déclaraient Françoise et Catherine de Bonne inhabiles à succéder, comme filles nées en double adultère. La connétable de Lesdiguières mourut en 1635.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Adrienne Lecouvreur*. — Odéon : *l'Aveu*, drame en 1 acte, de Mme Sarah Bernhardt ; *la Marchande de sourires*, drame en 5 actes, de Mme Judith Gautier. — Châtelet : *Germinal*, drame en 12 tableaux, tiré par M. William Busnach du roman de M. Émile Zola.

L'événement de la saison, au théâtre, est le succès d'*Adrienne Lecouvreur*. La fortune de la Comédie-Française, depuis quelques mois, semblait assez malade : un état de langueur devenait son ordinaire, qui n'était varié que par des accidens. On essaya d'*Adrienne Lecouvreur*, un peu comme d'un remède de bonne femme ; un peu même, pour faire plaisir à la bonne femme, je veux dire à M. Ernest Legouvé, avenante et respectable figure, qui est une vieille amie de la maison ; un peu aussi pour payer de leur constance les héritiers de son puissant collaborateur, Eugène Scribe. Des émissaires de la Porte-Saint-Martin les avaient tentés, leur avaient offert un gros prix de cette panacée, dont, rue de Richelieu, on ne faisait rien. *Adrienne Lecouvreur*, après cela, demeurait au dépôt classique : il était convenable de l'avaler. Et voilà qu'elle a fait merveille !.. Bientôt, grâce aux bénéfices de cette reprise, le comité, s'il n'était trop raisonnable, pourrait se donner le luxe de *Rodogune*, ou de *Bérénice*, ou de *Don Juan*.

Mais à quoi bon évoquer ces augustes fantômes ? *Adrienne Lecouvreur*, précisément, les remplace avec avantage. C'est une règle de bienséance à Paris, lorsqu'on occupe un certain état dans la société, qu'on passe de temps en temps une soirée à la Comédie-Française pour assister à quelque noble spectacle : ainsi, depuis le retour de la campagne jusqu'au départ pour les eaux, est-on obligé, plus souvent qu'on ne voudrait, de donner un grand dîner. Venir dans la maison de Molière, de Racine et de Corneille, les jours où ils sont chez eux, c'est

le devoir et l'usage des gens qui ont un revenu honorable, une famille décente, une bonne table. On est abonné, habitué de ce théâtre national, comme on est décoré. La présence périodique dans une de ses loges ou dans ses fauteuils est une pratique religieuse, dont un notable et ses proches ne sauraient se dispenser sans honte. N'est-ce pas le temple du répertoire? Et qu'est-ce que le répertoire, sinon une littérature révélée? De grands hommes, qui n'ont jamais été des hommes, ont produit ces ouvrages par miracle, pour la postérité; d'autre part, les héros qu'ils évoquaient, au moins dans la tragédie, avaient vécu bien des siècles avant eux : et, par là, ce miraculeux ensemble a un air d'éternité. La représentation d'une de ces pièces, à présent, est la célébration d'un mystère : il est beau d'y prendre part. On se prouve à soi-même, on prouve à la compagnie, à tous ses concitoyens, qu'on est initié : on a fait ses classes, que diable! Mais, à redoubler sa rhétorique indéfiniment, on s'ennuie : on s'ennuie à revoir ces chefs-d'œuvre!.. Initié? Heu, heu! on a l'air de l'être; mais pour entrer dans l'âme de ces personnages, pour distinguer les nuances de leur caractère, pour démêler l'écheveau de leurs passions, il faudrait se donner bien de la peine. Tout cela est si fin, si fin!.. On admire *Polyeucte*, on admire *Bajazet;* mais voyez l'héroïne de *Polyeucte*, Pauline, voyez Bajazet lui-même : c'est une femme entre deux hommes, c'est un homme entre deux femmes, rien de plus! Eh bien, cette femme, cet homme et leur entourage ont des idées si ténues, des sentimens si menus, que la plupart nous échappent. Tous ces gens-là ont inventé le marivaudage avant Marivaux. Et n'est-ce pas de Marivaux que Voltaire, qui avait du bon sens, disait qu'il passait le temps à peser des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée? Ainsi font ces héros eux-mêmes. Sans discerner sur ce tissu léger tous ces points qui tremblent, nous voyons la machine osciller, un certain nombre de fois, jusqu'à ce qu'une secousse la fasse pencher d'un côté où elle s'arrête à la fin, vers minuit; et c'est toute l'action, tout le spectacle : bel amusement! Il fallait, pour s'intéresser à ces riens, pour les apercevoir, une autre éducation que la nôtre, une éducation d'hommes de luxe. On avait, sous l'ancien régime, des maîtres à penser, comme des maîtres à danser; le programme du baccalauréat est trop chargé, à l'heure qu'il est, pour que l'on cultive ces arts d'agrément. Ajoutez que nos pères comprenaient sans effort la langue de ces personnages, qui était celle de leur temps; pour nous, c'est une langue morte. Quand M. Sarcey veut démontrer que ces paroles, après tout, sont humaines, il en donne la traduction. En attendant, on les écoute comme un bruit liturgique, une succession de phrases d'orgue, où l'on se contente de suivre un sens indéterminé. On se sait bon gré d'être à la grand'messe; mais, Seigneur Dieu! que l'on s'ennuie!

Si l'on pouvait trouver une grand'messe qui fût amusante! Une

solennité où il fût aussi glorieux d'être vu, où la conscience même de chacun fût pareillement satisfaite, où cependant on prît du plaisir!.. Voici *Adrienne Lecouvreur*.

Adrienne Lecouvreur est classique au même titre que *Bajazet*; oui, au même titre, devant la société d'aujourd'hui. Monsieur X... est comte, par la volonté de Louis XIV; et monsieur Z..., par la volonté de Louis-Philippe : que celui-ci tienne cet avantage de son père et celui-là du père de son trisaïeul, peu importe! On les a toujours vus comtes; il n'y a que les pédans pour faire la différence. *Adrienne Lecouvreur?..* On l'a toujours vue au répertoire. Les érudits prétendent que cette « comédie-drame » a paru pour la première fois en 1849 : nous n'allons pas regarder sur l'autre versant du siècle; et puis, *Adrienne Lecouvreur* est évidemment plus vieille que cela! Ils murmurent, ces fâcheux, que la pièce est d'Eugène Scribe, qui n'a rien d'un personnage mythique, et de M. Legouvé, qui est encore bien vivant. Mais, si *Adrienne Lecouvreur* est de Scribe, on ne le sait qu'à peine; il faut le vouloir pour s'en souvenir : ce nom ne saute pas à l'esprit tout de suite avec ce titre, comme avec celui d'*Une chaîne* ou de *la Camaraderie*. Quant à M. Legouvé, pour notre génération, il est un patriarche guilleret, tout plein de vertus aimables, à qui, pour être vénéré, il ne manque rien que d'avoir engraissé ou d'être devenu maussade; il est un moraliste familier, un professeur de diction, un mime de bonne compagnie, un président d'assauts d'escrime, abondant, il est vrai, en souvenirs de théâtre, mais ami des comédiens et des auteurs, plutôt que lui-même auteur de comédies... C'est qu'il y a cinquante ans, savez-vous, qu'il a écrit cette *Louise de Lignerolles* où se trouve le prototype du mari moderne, du mari justicier, armé du code. C'est que, depuis *les Deux Reines*, qui sont déjà loin, il n'a presque rien donné au théâtre. Et cependant nous le voyons si actif, si affairé, si pourvu et si prodigue d'entregent pour le bien de ceux qu'il aime ou qu'il estime, que nous ne doutons pas qu'il remplisse devant nos yeux toute sa destinée. Auteur dramatique?.. S'il l'était, il ferait des pièces! Pourquoi n'en ferait-il pas? Il est assez vif, assez dispos!.. Et, chaque fois que, dans une conférence ou par une préface, il nous rappelle pour quelles raisons il est de l'Académie française, dont nous sommes enchantés qu'il soit, il nous cause d'abord une surprise. Et voilà pourquoi *Adrienne Lecouvreur*, parmi les chefs-d'œuvre du répertoire, produits authentiques du génie, est comme un enfant trouvé : or un enfant trouvé est toujours noble. Aussi bien, on sait que Rachel a incarné l'héroïne : Rachel, qui fut la Camille et l'Émilie de Corneille, Rachel, qui fut l'Ériphile de Racine, et son Hermione, et sa Monime, et sa Roxane... Et, dans cette prose coulante, on reconnaît, au passage, des vers de ces poètes : et, bien qu'on les ait déjà entendus, soit dans *le Cid* ou *Cinna*, soit dans *Psyché*, soit dans *Bajazet*, soit dans *Andro-*

maque ou *Phèdre*, on hésiterait à jurer que c'est là des citations, tant ces morceaux choisis adhèrent à l'ouvrage et participent à l'action : — jusqu'aux *Deux Pigeons*, qui prennent ici une vertu dramatique!.. Est-ce pour Rachel, enfin, qu'*Adrienne Lecouvreur* a été faite, ou ne serait-ce pas pour la Champmeslé?.. Il se pourrait bien que ce fût un divertissement commandé à Corneille, à Racine, à La Fontaine, — et à quelqu'un d'autre encore, — pour Sa Majesté le public!.. Le certain, c'est que ce divertissement est noble : Sa Majesté peut le goûter en conscience.

A présent, voyons par où triomphe *Adrienne* entre tant de pièces fameuses : rassurés sur la dignité de notre plaisir, voyons comment ce plaisir même existe. Agamemnon, Mithridate et la plupart des héros de tragédie sont trop loin de nous et d'une condition trop supérieure à la nôtre : nous ne pouvons nous mêler à leurs débats. Il va sans dire que des personnages de notre siècle et de notre espèce ne seraient jamais d'une compagnie bien flatteuse. A quoi pensé-je, d'ailleurs? Le spectacle qu'ils nous donneraient ne serait pas noble! Mais les gens que voici, par bonheur, sont juste à la distance qu'il faut et du rang le plus convenable pour que leurs aventures aient un air de grandeur, et que, nous puissions y prendre part. Ils ne sont pas décourageans, et nous sommes bien aises pourtant d'être admis dans leur compagnie. Sans se croire cousin de Mithridate ou d'Agamemnon, qui de nous ne se juge capable de vivre sous Louis XV, et non pas, s'il vous plaît, dans le tiers-état, entre le Père de famille et le Philosophe sans le savoir, mais dans les plus brillans cercles de l'époque? L'occasion est ici merveilleuse : avec de grands seigneurs et de grandes dames, ce ne sont que des comédiens, et, particulièrement, une comédienne à la mode ; — les deux genres de société que rêve un bourgeois français!.. « Ah! ma chère! un marquis!.. » disait la fille de Gorgibus, Madelon, à sa cousine Cathos : « Ah! mes enfans! » se disent leurs arrière-neveux, « une princesse, un comte (bâtard d'un souverain!) et une comédienne célèbre!.. » Ils ne peuvent douter de leur bonheur ; la princesse de Bouillon elle-même (pourquoi une « princesse » de Bouillon, sinon parce que princesse est plus que duchesse, et qu'on n'a rien épargné?), la princesse nous l'assure : la scène se passe « dans les salons du grand monde. » Et nous ne les quittons, un acte durant, que pour nous transporter au foyer de la Comédie-Française. Oui, parfaitement, nous y avons nos entrées, dans ce cabinet de travail des Muses, dans ce cabinet de toilette des Grâces ; nous sommes d'heureux coquins! Et vous, mesdames nos épouses, que pensez-vous de cette fête offerte à votre curiosité? Au foyer! nous sommes au foyer, et sous Louis XV! Mme de Duras et Mme de Villeroy, en ce temps de libres mœurs, allant voir la Clairon au For-l'Évêque, n'étaient guère

mieux partagées que vous... Et c'est nous, à présent, qui *sons* les gentilshommes de la chambre!

Si la qualité des personnages est bien choisie, leurs caractères sont imaginés heureusement. C'était une figure intéressante et même assez humaine que celle de l'actrice qui mêle aux sentimens de son propre fonds les sentimens simulés et acquis à la fin dans l'exercice de son art. Toujours préoccupé des gens de théâtre, M. Legouvé, si je ne me trompe, en avait de longue date entrevu l'idée. Dans sa première pièce, une chanteuse d'opéra, épousée par un gentilhomme, se remémore ainsi les joies de son métier : « J'étais tour à tour héroïne ou princesse, Juliette, Didon, Sémiramis... » Elle ajoute : « Il m'a fait comtesse; c'est de la décadence. » Et comme, en ce médiocre état, elle est encore assez intrépide pour franchir à cheval le fossé d'un parc, on la félicite : « Oui, répond-elle, mais il y avait un costume, un rôle! Une robe d'amazone, c'est presque une armure. Je croyais jouer Tancrède; et quand je jouais Tancrède, j'étais brave comme un héros. » Ce germe de caractère, les auteurs d'*Adrienne Lecouvreur* l'ont développé avec un esprit de suite, avec une patience, une ingéniosité remarquables. Veut-elle dire des douceurs à son amant, leur jeune première, qui, de sa profession, est un premier rôle, lui souffle au visage cette tirade : « Oh! je m'y connais! je vis au milieu des héros de tous les pays, moi! Eh bien! vous avez dans l'accent, dans le coup d'œil, je ne sais quoi qui sent son Rodrigue et son Nicomède! » Le soupçonne-t-elle de trahison, elle choisit sa vengeance dans *Cinna :*

Comblé de mes bienfaits, je l'en veux accabler,

et elle improvise un monologue : « O mon vieux Corneille, viens à mon aide!.. Prouve-leur à tous que nous, les interprètes de ton génie, nous pouvons gagner au contact de tes nobles pensées... autre chose que de les bien traduire! » (En effet, dans ce passage, elle les traduit assez mal...) Veut-elle bafouer, frapper publiquement sa rivale, c'est d'une apostrophe de *Phèdre* qu'elle la touche en plein front. Dans le délire de l'agonie, c'est la déclaration de Psyché à l'Amour qu'elle soupire à l'oreille du bien-aimé; lorsqu'elle cesse de le reconnaître, elle le poursuit des imprécations d'Hermione... Ah! l'exacte comédienne! Concevez-vous une mémoire mieux ornée ou plus présente?.. Et si la sûreté même de l'expression trahit un peu l'artifice, il faut convenir que le caractère est, pour le fond, vraisemblable.

Mais si l'auteur avait poussé trop avant, jusqu'au tréfonds, le souci de la vérité!.. Songez que cette comédienne se nomme Adrienne Lecouvreur, et que, durant sa terrestre existence, Adrienne eut d'autres indulgences que la clémence d'Auguste. Si l'auteur lui avait conservé

ses amans : des gentilshommes, des gens de lettres et même un comédien, — ah ! fi ! voilà qui nous gâterait l'héroïne. Et s'il la montrait enfin, joyeusement abandonnée à plusieurs galans, à plusieurs chalands, et ne réservant que son cœur à son bien-aimé, voilà qui serait malaisé à comprendre et fatiguerait notre intelligence.

Calmons-nous : cette inquiétude ferait injure à M. Legouvé. Il aime la clarté, il aime la propreté : il répond ici de l'une et de l'autre. Les abîmes de la conscience, où végète confusément une flore de passions et de vices, ne l'attirent point ; et, d'autre part, ayant toujours souhaité la croix d'honneur pour les comédiens, il a toujours voulu que les comédiennes en fussent dignes. S'il admet, par hasard, qu'une actrice ait péché, il cachera sa faute, bien loin de l'exposer sur la scène. Et quand donc, au théâtre, a-t-il trahi la cause des femmes? Il croit à leur mérite, sur la foi de son père. Et, s'il avait quelque doute sur leur chasteté, il serait soucieux encore de ne pas scandaliser son prochain par l'exhibition d'une créature impudique. Il a écrit naguère, en habit de garde national, un excellent petit traité : *De l'alimentation morale pendant le siège*. Mais il n'est pas besoin que Paris soit assiégé pour qu'il tienne à honneur de ne fournir à ses concitoyens aucune denrée malsaine. Homme de foyer, et non pas seulement du foyer de la Comédie-Française, homme de famille autant qu'homme de théâtre, écoutez-le raconter comment l'idée de sa première pièce lui est venue (1) : « Un matin, à déjeuner, ma femme, me parlant de ses compagnes de pension, prononça le nom de Clélie .. » Anecdote où Clélie joue un rôle... Clélie apparaît à M. Legouvé comme une héroïne... Le jour même, un ami vient dîner : M. Legouvé lui lit son premier acte et se l'adjoint comme collaborateur. L'ami, séance tenante, cherche la suite du drame : que va devenir Clélie? « Si elle a un amant... — Jamais ! jamais ! s'écrie M. Legouvé avec indignation. Jamais je ne consentirai à lui donner un amant ! Ce serait la salir et la vulgariser... » Vous le voyez, Adrienne Lecouvreur est en bonnes mains !.. Ce n'est pas Scribe, non plus, qui se perdra dans les dessous d'un caractère ; et ce n'est pas lui, jamais, qui se piquera de contrarier le public. L'Adrienne de ces messieurs n'est donc pas celle de lord Peterborough, ni même de Voltaire. Elle n'a rien de la grande courtisane ; elle n'est, Dieu merci ! que la grande actrice, telle que l'imagine volontiers le spectateur ingénu, le spectateur idolâtre : moitié grisette, moitié divinité. Elle ne « rêve que l'amour et la gloire ; » mais la gloire d'une fille immaculée de Corneille et de Racine, l'amour honnête et permis. A-t-elle des diamans, c'est la reine qui les lui a donnés ; un comédien est-il encore toléré dans son intimité, c'est un confident, pas autre chose. Ce brave homme lui raconte qu'il a l'idée de se

(1) *Comédies et Drames*, avec préfaces, par M. Ernest Legouvé ; Ollendorff, éditeur.

marier : « Vous avez raison, fait-elle,.. et si je le pouvais aussi, moi... — Ce ne serait pas loin de ta pensée?.. » Elle avoue que son cœur est pris. Un petit officier, sans fortune, sans nom, voilà celui qu'elle aime : « Riche et puissant, peu m'importait... Mais pauvre, mais malheureux ! » Elle veut le pousser dans sa carrière : « Vous arriverez ! » lui dit-elle. Et plus tard, sachant que ce petit officier s'appelle Maurice de Saxe, elle ne tombe dans ses bras que pour mourir, et elle murmure : « Il m'aime, il m'a nommée sa femme ! » A la bonne heure ! notre intérêt ne s'est pas égaré sur une personne indigne. O vous, que nous avons assistée dans vos tribulations, sainte Adrienne, priez pour nous !

Cependant le héros, lui aussi, pouvait dérouter notre jugement, déconcerter notre sympathie. Grand homme de guerre, mais soudard, illustre amant, mais débauché sans vergogne, aussi chaud à l'orgie qu'à la bataille, voilà Maurice de Saxe. Il ne fit pas difficulté, assure l'histoire, d'accepter qu'Adrienne vendît ses diamans et fondît sa vaisselle pour lui payer des soldats. Dans sa jeunesse, il avait bien consenti à se marier, mais, sa femme étant jalouse, il l'avait oubliée à Dresde. Ayant fait rompre cette union, il put engager sa foi à l'héritière du duché de Courlande, Anne Ivanowna ; mais il trouva moyen d'éluder le mariage, estimant que la Courlande même ne valait pas si cher. Oh ! le terrible homme !.. Et que celui-ci est plus simple et plus gentil ! Par modestie et par délicatesse (évidemment, ce n'est pas par astuce ni par économie), notre Maurice, à nous, s'est présenté à son Adrienne comme un petit lieutenant, bien obscur :

> Je suis Lindor, ma naissance est commune,
> Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier...

Il n'a point l'âme d'un Almaviva, oh ! non ; mais, en effet, celle d'un bachelier aussi bien que d'un vaillant soldat. Il met en fuite les impertinens qui molestent les jeunes filles par les rues ; mais il n'entre pas sans émotion dans ce lieu saint, dans ce musée des classiques : « C'est beau, le foyer de la Comédie-Française,.. beau de gloire et de souvenirs... Rien qu'en traversant ces longs corridors, où semblent errer tant d'ombres illustres,.. on sent là comme un certain respect, surtout quand on y vient, comme moi, pour la première fois... » Pauvre petit !.. (Notons pourtant qu'une récente édition a tort de modifier ainsi le compliment d'Adrienne : « Vous avez je ne sais quoi... qui sent son Rodrigue et son *Nicodème!..* ») Notre Maurice, à nous, aussi bien que celui de l'histoire, jure de conquérir la Courlande ; mais, comme la princesse de Bouillon, qui a eu des bontés pour lui, veut prier le ministre de lui confier deux régimens, il ressent des scrupules : « Accepter quand j'en aime une autre... Non, mieux vaut tout lui dire... »

Bien plus, ayant reçu malgré lui cette faveur, il croit s'acquitter envers sa bienfaitrice par cet aveu délicat : « Princesse, entendons-nous! Je n'ai jamais été ingrat, et, dans ce moment où je vous dois tant, manquer de franchise serait manquer de reconnaissance; ce matin déjà,.. je voulais vous avouer... — Que vous en aimez une autre? — Qui ne vous vaut pas peut-être!.. » Et lorsqu'une main discrète a payé pour lui, fort à propos, un billet de 70,000 livres, attribuant cette bonne action à la princesse, il va lui dire : « Je voulais partir sans vous voir; mais, après le service que vous venez de me rendre, service que, du reste, je n'accepte pas... » Il l'accepte, à la fin, de sa véritable amie, Adrienne; mais comment? Comme une avance faite au mari sur la dot de sa femme : n'aime-t-il pas Adrienne pour le bon motif? Elle sait, à présent, qu'il est Maurice de Saxe : tant mieux! Qu'il devienne duc de Courlande, il lui promet qu'elle sera duchesse. N'est-elle pas « reine par le cœur et digne de commander à tous?.. Qui a grandi mon intelligence? Toi. Qui a épuré mes sentimens? Toi. Qui a soufflé dans mon sein le génie des grands hommes dont tu es l'interprète? Toi! toujours toi!.. » Là-dessus, elle meurt, empoisonnée par sa rivale; Maurice achève l'épithalame en oraison funèbre : « O noble et généreuse fille! si jamais quelque gloire s'attache à mes jours, » (si jamais je gagne la bataille de Fontenoy!) « c'est à toi que j'en ferai hommage, et toujours unis, même après la mort, le nom de Maurice de Saxe ne se séparera jamais de celui d'Adrienne! » Il prophétise à coup sûr : il sait bien, notre Maurice, que lui et elle, maréchal de France et comédienne, bénis par Eugène Scribe et Legouvé, ont leur place marquée dans le cortège des couples « sympathiques » auxquels est voué un culte national : on va en pèlerinage à la Comédie-Française pour voir *Adrienne Lecouvreur*, comme on va au Père-Lachaise pour voir la tombe d'Héloïse et d'Abélard.

Au demeurant, M. Legouvé, un jour, a eu le courage d'écrire : « J'avouerai sans hésitation que, dans l'œuvre d'Eugène Scribe, il y a deux parties plus faibles que les autres, et que ces deux parties sont la peinture des caractères et le style. » De ce jugement sommaire, il exceptait seulement, — et seulement pour la peinture des caractères, — *Bertrand et Raton* et une scène de l'*Ambitieux*. Pour *Adrienne Lecouvreur*, il ne réclamait pas : — ô Brutus!.. — Mais cette faiblesse même qu'il reprochait à la peinture des caractères, nous venons de voir qu'elle est un agrément; et, de même, ce qu'il appelait sévèrement faiblesse de style, n'est qu'une heureuse convenance du langage à la majorité des auditeurs. Voilà, au moins, des façons de parler qui n'embarrassent et n'humilient personne. C'est le vocabulaire et la syntaxe et le ton de la conversation courante chez de fort honnêtes gens, qui sont bien aises de les reconnaître chez la princesse de Bouillon; introduits chez cette grande dame, ils ne s'y

trouvent pas dépaysés. On ne dit point ici, comme dans *Bajazet* : « Je connus votre erreur, » mais bien : « C'est ce qui vous trompe, duchesse !.. »

M. Legouvé a pu faire le méchant, il n'a jamais pu l'être : il se hâtait de donner cette excuse aux manquemens de son collaborateur, que « le despotisme, l'impétuosité de son instinct dramatique lui faisaient tout subordonner à l'action théâtrale. » Et c'est l'action théâtrale, enfin, dans *Adrienne Lecouvreur*, qui nous captive et nous ravit. Maurice de Saxe, entre la princesse et la comédienne, est à peu près comme Bajazet entre Roxane et Atalide. Mais ces héroïnes et ce héros classiques ne connaissaient qu'un jeu de bascule sur place, bientôt fastidieux pour nos regards ; les deux amies de Maurice engagent avec lui une espèce de partie de chat coupé, qui est fort divertissante à suivre. Le troisième acte, à lui seul, est un modèle de ce genre d'exercice : on passe, on repasse, on est pris, on s'échappe !.. Et, après ce vaudeville, au cinquième acte, on a le régal d'une agonie, tout comme à la fin d'une tragédie, — mais d'une agonie délicieuse, avec hallucination, récitation de poésies diverses, effusion de larmes et baisers !..

Ai-je énuméré tous les attraits d'*Adrienne Lecouvreur?* J'espère, au moins, en avoir expliqué le succès. Les habitués de la maison, à cette comédie-drame, s'amusent comme au *Député de Bombignac*, et sans remords, que dis-je ! avec sérénité, avec orgueil. Ils se rendent cette justice qu'ils honorent la littérature, comme s'ils écoutaient *Iphigénie* ou bien *Horace*. Ils sont aussi contens d'eux-mêmes que s'ils s'ennuyaient, et plus contens de la pièce.

Pour qu'un ouvrage si heureusement conçu et si habilement exécuté fût mis au rebut, il faudrait que la Comédie-Française n'eût pas une actrice à montrer dans le personnage d'Adrienne. Dieu merci ! elle n'en est pas là : elle a Mlle Bartet. On sait que Rachel, autrefois, commença par refuser ce rôle, qui est pourtant le rôle des rôles, et donne l'occasion à une seule personne d'emporter à la fois le prix de comédie, le prix de tragédie et même le prix de fable. M. Legouvé explique ce malentendu : « Scribe était un lecteur admirable, » — un peu moins adroit seulement que M. Legouvé : — « il l'avait lu (ce rôle d'Adrienne) avec beaucoup de grâce, d'esprit, de chaleur, mais comme on lit un rôle de jeune première ; la grandeur y manquait un peu, on ne sentait pas assez l'héroïne sous la femme. » Dans une seconde lecture, M. Legouvé rétablit le personnage, — Rachel, à son exemple, en fit une héroïne... Mlle Bartet en refait une femme à présent, mais la plus distinguée, la plus gracieuse, la plus touchante, même la plus spirituelle ! J'ai peine à croire que Scribe fût aussi adorable.

Adrienne Lecouvreur ne peut occuper tous les théâtres ; et qui sait, d'ailleurs, si, transportée sur une scène moins illustre, elle produirait encore les mêmes effets? Jouée au Vaudeville, par exemple, à la place

des *Surprises du divorce*, elle paraîtrait moins amusante qu'au Théâtre-Français ; elle y perdrait, en même temps, un peu de son prestige, un peu de sa dignité littéraire. Il faut donc pardonner à quelques amateurs de spectacles, si, même à la vue de ce triomphe, ils ne renoncent pas à rêver un art dramatique un peu différent de celui-là, et peut-être un art nouveau. Fatigués du talent des hommes, ils s'écrient, comme des précurseurs :

Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu!

Une déesse, au moins, n'est-ce pas une déesse qui apporte à l'Odéon ce petit drame? Ce n'est pas une mortelle, vous le savez, ô habitans de Paris et de New-York ! C'est Mme Sarah Bernhardt. Il se peut que son opuscule soit exécrable ou fol; il ne se peut pas qu'il soit ordinaire. — Hélas ! ce n'est qu'une déesse de théâtre, et l'*Aveu* n'est qu'un acte où se trouvent ramassés tous les ingrédiens habituels d'un grand drame romanesque : on dirait d'un civet comprimé, facile à emporter en voyage, fait d'un lièvre fourni par M. Ohnet, épicé fortement selon la dernière recette de M. Sardou... Un général, sa femme, son neveu; plus, un enfant qui se meurt, à la cantonade. La femme, par une inspiration soudaine, avoue au général que cet enfant est né d'un viol, subi avec complaisance; elle le conjure en même temps de laisser entrer son neveu, qui est médecin et qui frappe à la porte : « Non! non! dit le général, pas avant que vous m'ayez nommé le misérable... » (Vous le voyez, c'est la comtesse Sarah, du Gymnase, mariée au baron Scarpia, de la Porte-Saint-Martin.) — « Mais vous tuez mon enfant!.. — C'est vous qui le tuez, madame! — Ouvrez donc à son père! » Le coup de théâtre est vigoureux; mais les préparations manquent trop pour qu'on s'intéresse à une telle crise : les personnages sont des inconnus. La fin de la pièce est assez vaine : le neveu promet de se brûler la cervelle; à ce prix, le général lui pardonne; mais l'enfant expire, et le général se déclare satisfait... On applaudit justement Mlle Sisos et M. Paul Mounet; on applaudira plus encore Mme Sarah Bernhardt elle-même avec un partenaire quelconque, dans sa prochaine tournée. C'est égal, l'*Aveu* n'est pas le lever de rideau du théâtre de l'avenir.

Une autre femme, — la fille d'un dieu, celle-ci, — Mme Judith Gautier, est allée jusqu'au Japon (d'aucuns disent en Chine) quérir cette légende dramatique, *la Marchande de sourires;* elle appartient, cette légende, à un passé si lointain, qu'elle trompe agréablement notre appétit de nouveauté. Les lamentations d'une jeune mère, auprès de qui son époux, maître absolu, installe une concubine; l'arrogance de celle-ci, la mort de celle-là, qui expire de douleur, tout simplement; et plus tard, bien des années après la ruine de la maison et la dispersion de la famille, la rencontre du père et du fils sur une place publique, et

l'aumône faite par ce jeune homme à ce vieillard étranger ; puis la *reconnaissance* de ce jeune homme et de sa nourrice, par le moyen d'une chanson qui réveille les souvenirs de son enfance, — n'est-ce pas les mœurs d'une humanité primitive, exposées avec une candeur parfaite, et n'est-ce pas ce qui nous plaît dans ce poéme en prose? Doucement surpris, devant ce premier acte et ce quatrième, nous murmurons : « Cela ressemble au théâtre antique. » En effet, la plus belle scène est une *agnition*, comme disait Corneille lorsqu'il traduisait Aristote en latin ou presque, pour l'usage des Français ; et Mlle Antonia Laurent la joue avec la même grandeur et la même naïveté que si elle sortait du bureau de nourrices tenu par Eschyle, Sophocle et Euripide. Un souffle qui vient de Grèce, ou d'aussi loin, nous rafraîchit, échauffés que nous sommes au feu de la cuisine des vaudevillistes.

Si l'on retrouvait demain une pièce du répertoire commun de Sem, de Cham et de Japhet, un mystère joué dans l'Arche pour fêter la première baisse des eaux, et si M. Porel nous en donnait une adaptation, il faudrait l'en remercier. Quelques parties sembleraient-elles barbares plutôt que bibliques? On pardonnerait à l'auteur. De même, si le deuxième acte et le cinquième de *la Marchande de sourires*, par l'accumulation et la violence des événemens, ont quelque chose d'un mélodrame enfantin plutôt que d'une tragédie ingénue (le troisième n'est qu'une idylle), on excuse le Chinois qui les fabriqua sous la dynastie des Youên, au XIIIe ou au XIVe siècle, on excuse Mme Judith Gautier qui les importa chez nous, en passant par le Japon : les primitifs ne sont pas parfaits!.. Euripide, Sophocle, Eschyle même, est-il besoin de le dire? ne sont pas des primitifs, mais de vieux classiques : leurs ouvrages sont des fruits mûrs. Que voulez-vous! un fruit à moitié vert, à moitié mûr, n'est déjà pas si mauvais : il paraît bon à des amateurs qui n'ont trop souvent que des fruits gâtés. Voilà comment *la Marchande de sourires* a réussi; les costumes et les décors japonais, tout merveilleux qu'ils soient, n'auraient pas suffi à charmer notre attention pendant trois heures. Voilà comment, bien que le cœur humain soit le même dans l'extrême Orient et en Occident (un joli prologue, en vers, de M. Armand Silvestre, nous en avait avertis), ce drame nous a semblé nouveau : il est nouveau comme l'antique!

Mais le véritable neuf, qui nous le donnera? Ce n'est pas encore M. Zola lui-même, assisté de M. Busnach : au moins, n'est-ce pas *Germinal*, représenté au Châtelet, que nous pouvons accepter comme l'œuvre attendue. Si l'on voulait transporter au théâtre cette histoire d'une grève, cette épopée où s'épanchent largement la désolation et la pitié, savez-vous ce qu'il en fallait faire? Une symphonie avec chœurs. La musique mieux que les décors nous aurait redit la tristesse du pays de la houille, l'horreur de la mine, et surtout l'épouvantable cataclysme où s'abîment à la fin la terre et les hommes ; l'écroulement des char-

pentes, l'invasion des eaux dans les galeries obscures... L'ensemble des voix aurait exprimé l'âme de la foule, ses mornes douleurs, sa croissante indignation, l'explosion de sa révolte et ses dernières angoisses : tout cela était dans le livre; un bataillon de figurans muets ne peut nous le rendre. Alors qu'est-ce qui nous reste ? Une demi-douzaine d'individus, qui, dans le roman, ne comptaient guère, et leurs aventures personnelles, qui ne formaient que l'argument banal de ce prodigieux poème. Encore offraient-ils un assez curieux exemplaire d'une société pervertie par la misère et l'ignorance : la lumière de la morale, dans leur souterrain, subissait une réfraction intéressante. Rappelez-vous Maheu et la Maheude, ces honnêtes gens, qui trouvent bon que leur fille prenne ses récréations avec les amoureux, pourvu qu'elle leur rapporte le prix de son travail. Rappelez-vous cette promiscuité où fleurit délicatement la mutuelle tendresse d'Étienne et de Catherine. Et, ma foi! il y avait là des ébauches de caractères : Étienne, l'ouvrier à demi instruit, attiré par le mirage du bonheur universel, et puis doutant de sa chimère; s'élevant, pour les élever avec lui, au-dessus de ses camarades, et bientôt dégoûté de leur bassesse; Chaval, tout à fait illettré, rude abatteur de besogne, ni meilleur ni plus méchant qu'un autre, et qui, par un progrès insensible, arrive à déserter la cause commune. Mais sur la scène, je ne sais comment, les rayons de la morale se sont redressés : Maheu et la Maheude jurent qu'ils tueraient leur fille si elle commettait une faute. Les sentimens d'Étienne et de Catherine, dans une maison mieux rangée, n'ont plus la même qualité rare. Les caractères ont perdu leurs nuances : tout d'une couleur, celui-ci est opposé à celui-là, qui n'est pas plus varié. Un héros, un traître, voilà Étienne et Chaval. Ainsi l'épopée est réduite en scénario de mélodrame; et, comme il s'espace en douze tableaux, ce scénario lasse notre patience. Vers le milieu de la soirée, l'agonie d'une petite fille, une scène de pugilat nous procurent un peu d'émotion physique : entre deux séries de plats insipides, c'est un sorbet! Il faut avouer que ce banquet n'a pas de quoi allécher les délicats ni même la multitude. Vainement, après l'avoir servi, l'auteur s'est avisé d'ajouter un peu de dessert, une chatterie pour les grands enfans : la grâce de l'héroïne! Le dénoûment est modifié, Catherine est sauvée, mais pas la pièce! Nous constatons ce désastre avec mélancolie. Voilà encore ajournée l'éclosion de l'art moderne; espérons qu'un prochain drame de M. Zola tiendra mieux les promesses de ce titre symbolique : *Germinal!*

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai.

S'il ne fallait que des mots, des polémiques, des discours, des contre-manifestations pour conjurer un danger qui peut menacer la république, et quelque chose de plus sacré que la république, la liberté et la France, on pourrait se rassurer : nous avons tout ce qu'il faut !

Les journaux épuisent tous les matins et tous les soirs leur éloquence à démontrer que la dictature est impossible, que le personnage qui joue pour le moment les césars n'est qu'un charlatan de popularité, que revenir au plébiscite et au gouvernement personnel quatre-vingts ans après la révolution, moins de vingt ans après Sedan, serait une déplorable rétrogradation. Les ligues antiplébiscitaires ne manquent pas plus que les déclarations et les programmes. M. le président du conseil, qui a voix au chapitre, est allé l'autre jour au Champ de Mars inaugurer une exhibition archéologique de la vieille Bastille, et il a fait son mot sur les « idoles de quinze jours, » sans doute par réminiscence des pêches à quinze sous de M. Dumas. M. le ministre de l'agriculture Viette vient de rendre visite à la ville d'Auch, — non loin de la Garonne, — et dans un discours de circonstance il a joyeusement déclaré que les orages se dissipent, que « la concentration républicaine n'est plus un rêve, » que nous marchons à grands pas vers la liberté, qu'il n'y a plus rien à craindre. M. Brisson lui-même, le grave et sybillin M. Brisson, a pris le train pour Lyon, où il est allé porter la bonne parole aux populations, prêcher contre la dictature et pour le ministère Floquet, — en avertissant surtout les républicains ses frères de se bien garder de toute alliance avec les conservateurs! La franc-maçonnerie, qui est une puissance, a parlé, elle aussi; elle a fait ses

manifestes. Enfin, les bureaux de statistique officielle, qui savent tout prouver avec des chiffres, se sont chargés de démontrer que les dernières élections municipales sont tout ce qu'il y a de plus favorable à la république et aux républicains. Tout est donc pour le mieux dans ces courtes vacances parlementaires qui finissent aujourd'hui. Tout est en bonne voie, à ce qu'on dit. Malheureusement, les mots et les discours ne signifient rien. M. le président du conseil a dit ce qu'il a voulu sur les idoles éphémères, en assaisonnant son langage de galanteries pour les brillantes Parisiennes qu'il voyait autour de lui dans la vieille Bastille restaurée. M. le ministre Viette s'est trop figuré que, puisqu'il était en Gascogne, il pouvait payer les Gascons en gasconnades radicales et ministérielles. M. Brisson a parlé pour ne rien dire. Les polémiques de journaux font plus d'obscurité que de lumière. Les élections municipales, vues de près, loin de prouver ce qu'on prétend, prouveraient plutôt le contraire. Le voyage même de M. le président de la république dans le Midi s'est terminé heureusement, honorablement pour lui, mais sans avoir d'autres conséquences, — et après comme avant il n'en est ni plus ni moins, rien n'est changé. Ce qui reste le plus évident, c'est que les choses suivent leur train, et qu'on en est toujours à cette situation où l'on se débat sans savoir comment on en sortira, où il a suffi de l'apparition d'un homme remuant et entreprenant pour confondre tous les calculs, pour mettre en échec tous les partis, le gouvernement, le parlement, les institutions elles-mêmes.

Ce n'est point, si l'on veut, que le danger soit immédiat, que cette crise si bizarre, qui résume pour le moment les affaires intérieures de la France, puisse se dénouer brusquement, prochainement, du soir au lendemain. Par une fortune singulière, sauf l'imprévu, rien ne peut marcher si vite; c'est une crise sans issue saisissable et prochaine. M. le général Boulanger a beau se mettre perpétuellement en scène, entretenir et réchauffer sa popularité par tous les artifices, couper tous les jours la queue de son chien pour les badauds; il a beau aller dans le Nord, à Dunkerque, à Douai, à Lille, chercher des ovations, prononcer des discours, exposer des programmes, — il ne peut rien contre les pouvoirs publics. Le voulût-il, il ne dispose d'aucun moyen d'action, d'aucune force régulière ou irrégulière. Il est condamné à s'agiter assez longtemps dans le vide, ne pouvant compter ni sur un appoint dans le parlement, ni sur une escouade d'une armée silencieuse et fidèle, ni sur la sédition, qui ne le suivrait pas à Paris. Les pouvoirs publics, à leur tour, il faut l'avouer, ne peuvent rien non plus contre le député du Nord, parce qu'il a derrière lui ses électeurs, ce mouvement d'opinion plus ou moins vague, plus ou moins sérieux, plus ou moins durable, dont il s'est fait le chef. Ils ne peuvent que se retrancher dans les institutions, dans la loi, et s'y défendre, — si toutefois ils sont soutenus jusqu'au bout par le ministère lui-même, qui les a déjà à demi

désarmés en prenant au chef de l'agitation nouvelle le premier article de son programme, — la revision. Ce sont au moment présent deux forces négatives qui ne peuvent rien l'une contre l'autre, entre lesquelles il n'y a qu'un arbitre, le pays, qui ne sera pas sans doute appelé avant un an et plus à se prononcer souverainement. La crise décisive n'est donc pas vraisemblablement si prochaine, le choc n'est pas pour demain. Le danger le plus pressant n'est pas là. Le vrai et profond danger est dans ce désarroi universel où tout se traîne, où toutes les idées sont confondues, où le peu qui reste de gouvernement achève de se décomposer, où les partis s'agitent dans l'impuissance, parce qu'ils ne veulent se rendre compte ni du mal qui les menace tous, ni des moyens qu'il y aurait à employer pour combattre le mal, parce qu'ils ne voient dans les crises du jour qu'un homme et sa popularité équivoque.

Assurément, on a beau jeu à combattre l'homme, et on n'a pas tort de montrer ce qu'il y a de redoutable, même d'assez humiliant pour le pays, dans cette fortune politique d'un soldat d'hier, qui s'est fait de l'indiscipline un titre à la faveur publique, un moyen de crédit auprès des foules. M. le général Boulanger, qui n'avait ni la popularité d'un grand nom à laquelle d'autres prétendans au pouvoir ont dû leur succès, ni l'éclat des services dans son passé personnel, n'est certes pas de ceux qui méritent d'être pris pour guides. Il a été un militaire impatient de bruit, et depuis qu'il a été rendu par sa faute à la vie civile il n'a pas prouvé qu'il y eût en lui des facultés proportionnées à son ambition. Il ressemble un peu à un agité qui touche à tout, qui s'essaie à tout et ne dépasse pas le plus souvent la mesure d'une vulgarité assez commune. Il paraît même qu'aujourd'hui, après avoir commandé, il croit le moment venu d'écrire ses commentaires, comme César, et dans ses récits publiés par livraisons, à grand fracas, avec des images ou les portraits qui accompagnent tout ce qu'il fait, il montre en vérité plus de prétention que de supériorité d'esprit ou d'originalité. Il a des réflexions de M. Prudhomme et les banalités du premier venu. Il parle à peu près comme il écrit, et les discours qu'il multiplie ne brillent sûrement ni par le fond, ni par la forme, ni par la pensée, ni par la précision ou le relief du langage. Bref, aujourd'hui, dans sa liberté, comme avant son émancipation définitive de toutes les règles militaires, M. Boulanger reste visiblement un personnage assez étriqué pour le rôle auquel il prétend. Il ne grandit pas, il ne se dégage pas, et de la part d'un homme, après tout médiocre, il y a, on en conviendra, une singulière arrogance à s'ériger en censeur superbe de tout ce qui existe, en représentant privilégié des vœux d'un pays, en promulgateur de constitutions nouvelles, comme il le faisait hier encore dans son discours de Lille. Oui, sans doute, tout cela est vrai. On peut combattre et railler cette vanité périlleuse : c'est fort bien ! On ne

s'aperçoit pas seulement que plus on démontre la petitesse et l'insuffisance ou l'ambition frivole de l'homme, plus on met à nu l'incohérence où un phénomène aussi étrange est devenu possible, et l'aveuglement des partis qui, après avoir préparé cette crise, ne veulent pas avouer qu'ils ont pu se tromper, que c'est par leur politique, par leurs fautes, qu'ils ont fait l'importance factice de l'apprenti dictateur. On ne remarque pas que, derrière ce personnage de convention, il y a les mécontentemens, les déceptions, les malaises qui se sont ralliés sur son nom, comme ils se seraient ralliés sur tout autre nom, et qu'on ne peut réussir à apaiser que par une direction plus éclairée et plus prévoyante. C'est en définitive le nœud de la situation; c'est une question de conduite, et s'il est un parti intéressé à regarder le problème en face, c'est le parti des républicains plus ou moins modérés, des opportunistes, qui ont évidemment aujourd'hui à choisir entre les confusions radicales conduisant fatalement par l'anarchie aux dictatures et une politique de défense libérale, conservatrice.

Plus que jamais tout est là, et, il n'y a plus à se payer de mots, à se flatter encore d'échapper au péril par des subterfuges qui ne seraient que des faiblesses nouvelles. Chaque heure qu'on laisse passer désormais, on n'en peut douter, aggrave la situation. Malheureusement, les républicains qui se disent modérés, les opportunistes, jouent un étrange rôle et ne peuvent arriver à savoir ce qu'ils veulent. — Oh ! assurément, ils seraient assez disposés par instans à reconnaître le mal. Ils conviennent qu'il a pu y avoir des fautes, qu'on a abusé des finances publiques, qu'on est allé peut-être trop loin, trop vivement dans l'application des lois qui touchent aux croyances religieuses, que l'autorité et les forces de l'état ont été compromises, que tout cela enfin a créé ce dangereux malaise exploité par les fauteurs de dictature; ils avouent aussi que la première nécessité serait de refaire un gouvernement, qu'on ne fait un gouvernement qu'avec les opinions modérées, et que la meilleure politique serait de s'allier avec les conservateurs pour la défense de l'ordre et des libertés parlementaires. Ils le croient, ils en conviennent parfois; oui, mais voilà la difficulté ! Dès qu'ils en viennent aux conditions d'une alliance sérieuse, ils n'osent plus. Ils ont l'horrible peur d'être traités d'orléanistes ! Ils ont le soin de commencer tous leurs discours par une déclaration de guerre contre les conservateurs, et M. Jules Ferry choisit ce moment pour faire l'apologie de ses lois scolaires; il s'associe même à cette puérile et sotte exclusion d'une pauvre religieuse chargée jusqu'ici de garder la maison de Jeanne d'Arc, et la seule explication qu'on donne de cette glorieuse campagne, c'est que la religieuse est exposée à être à son tour laïcisée. La raison est, en effet, plausible et naïve ! Si c'est ainsi qu'on entend l'union avec les conservateurs, il n'y a pas apparemment à s'étonner que les conservateurs, même ceux qui seraient animés du plus libéral

esprit de conciliation, laissent les opportunistes à leurs œuvres et à leur fortune douteuse. Les opportunistes ont le malheur de vouloir et de ne pas vouloir. Ils sentent que rien n'est possible sans l'appui des forces conservatrices, ils craignent en même temps d'être suspects de « modérantisme,» et, après avoir été les premiers à menacer le ministère Floquet, ils finissent par se tourner vers lui. Ils y vont timidement, avec quelques façons, mais ils y vont. Ils subiront la concentration républicaine qui se fait contre eux, et à la faveur de laquelle les modérés auront la chance de voter encore une fois pour M. Basly et M. Camélinat. « La concentration républicaine n'est plus un rêve, » a dit M. le ministre Viette à Auch.

C'est à merveille! Le nouveau président du conseil garde jusqu'ici l'avantage, et qu'est-ce que M. Floquet au pouvoir? C'est le radicalisme ébranlant la constitution par la revision avec M. Boulanger, menaçant le sénat, que les opportunistes représentent comme la citadelle de la république, préparant la séparation de l'église et de l'état, qui ne peut qu'envenimer les luttes religieuses, protégeant toutes les expériences désorganisatrices et socialistes. Et si l'on pouvait se méprendre sur ce que veut, sur ce que fera M. Floquet au gouvernement, on n'a qu'à voir déjà sa conduite, ses procédés avec le conseil municipal de Paris. Il y a quelque temps, sous un autre ministère, le conseil municipal, dans son omnipotence, a eu la fantaisie de changer toutes les règles des adjudications publiques, d'imposer de nouvelles conditions de travail, de salaire, aussi contraires aux lois économiques qu'aux intérêts de la ville. La délibération de l'Hôtel de Ville a été annulée, et le conseil d'état, appelé à se prononcer, a sanctionné par un arrêt énergique le décret d'annulation. Qu'à cela ne tienne! Depuis l'arrivée de M. Floquet au pouvoir, tout est changé; M. le préfet de la Seine et M. le directeur des travaux publics tiennent un autre langage : — le conseil municipal triomphe! Il n'y a que quelques jours, une grève pénible s'est déclarée à Paris et autour de Paris dans l'industrie de la verrerie. Entre les maîtres verriers et les ouvriers, la lutte est engagée, et la question est ici d'autant plus grave qu'il ne s'agit plus d'un débat sur les salaires : c'est la guerre ouverte, avouée, des chambres syndicales contre le capital, contre le patronat, contre la liberté du chef d'industrie. Le conseil municipal, bien entendu, s'est hâté de prendre parti en votant un subside pour les grévistes, sans en avoir le droit. Rien n'est encore décidé; M. le président du conseil cherche visiblement un moyen de satisfaire la fantaisie de l'Hôtel de Ville. C'est la concentration radicale qui est à l'œuvre : elle n'est pas au bout! Comment les chambres qui se réunissent aujourd'hui jugeront-elles cette politique? Il se peut que M. Floquet trouve encore dans le désarroi parlementaire une majorité; mais s'il y a une chose évidente, claire comme le jour, c'est que chaque pas fait dans cette voie est un pas de plus vers la dictature,

seule appelée fatalement à recueillir les fruits des violences ou des faiblesses des partis, de cette désorganisation croissante dont la France, l'éternelle victime, finit par se lasser!

De tout ce qui se passe en Europe, aujourd'hui comme hier, de toutes ces affaires, de tous ces incidens qui se pressent et qui se croisent comme des nuages longtemps amassés de l'orient à l'occident, du nord au midi, que faut-il augurer? Les affaires de l'Europe, à ce qu'il semble, ne sont point, elles non plus, faciles à débrouiller, même pour ceux qui en tiennent tous les fils dans leurs mains. De temps à autre, il est vrai, il s'échappe de cette situation troublée quelque parole généreuse à laquelle on serait tenté de se rattacher. «... S'il m'est donné de vivre, aurait écrit, dit-on, l'empereur Frédéric au prince régent de Bavière, je travaillerai à assurer la paix avant toute chose. C'est dans la paix seulement que des réformes vraiment utiles et durables sont possibles. » Rien de plus touchant et de plus sincère, sans doute, que cette parole. Malheureusement, c'est le vœu d'un prince occupé à se disputer lui-même à l'inexorable fatalité, peu sûr du lendemain. La paix générale, la paix du monde, est peut-être aussi malade que l'empereur qui se promet de la préserver, et, comme lui, elle a, dans tous les cas, autour d'elle, des médecins plus entendus à batailler sur le mal qu'à guérir le malade. Lord Salisbury, dans un récent banquet de la « Royal-Academy » de Londres, a parlé d'un ton assez sombre de la crise tragique qui se déroule à Berlin, et quelques paroles que le prince de Galles a prononcées à son tour sur son impérial beau-frère n'ont pas démenti les prévisions pessimistes du premier ministre de la reine Victoria. C'est bien certainement une crise des plus dramatiques, des plus graves, où tout se tient et s'enchaîne. L'empereur Frédéric, de qui dépend peut-être la tranquillité présente du monde, reste entre la vie et la mort, passant alternativement d'un état désespéré à une amélioration apparente et précaire. La situation de l'Europe reste ce qu'elle est depuis longtemps, toujours flottante entre la paix et la guerre, à la merci des incidens et de l'imprévu, d'une impatience diplomatique ou d'un mouvement militaire sur quelque frontière. C'est le régime de l'incertitude agitée dans tous les rapports, et comme si le mal réel ne suffisait pas, il faut encore y ajouter les imaginations, les inventions, les fantaisies souvent ridicules que la malignité oisive ou perfide fabrique à tout propos, que la crédulité propage. Le roman et le commérage envahissent les affaires du monde.

Depuis quelque temps, en effet, depuis quelques jours surtout, on dirait qu'il y a une sorte d'épidémie d'inventions équivoques, de faux bruits en Europe. Les moindres faits sont dénaturés et envenimés. Les actes les plus simples, les pensées, les intentions, tout est scruté et interprété; tout devient prétexte à divagations. Ce qu'on ne sait pas,

on le suppose; on n'éprouve aucun scrupule à faire parler les hommes, à mettre les gouvernemens en scène et les armées en marche. On ne recule devant rien pour donner un instant le frisson à l'opinion par toute sorte de fables plus étranges les unes que les autres, véritables mystifications dont le télégraphe lui-même est le complice. Assurément, si la paix règne encore entre les peuples, si toutes les allumettes répandues en Europe n'ont pas déjà pris feu, ce n'est pas la faute des messagers de mauvais bruits, de ceux qui inventent les nouvelles et de ceux qui les commentent. Il n'y a pas si longtemps, on a eu cette plaisante et fantastique histoire des confidences du ministre de la marine de France, de l'attaque clandestine organisée par l'escadre française contre la Spezzia, de la descente de notre armée en Italie. Tout était prêt : heureusement, les sentinelles de la ligue de la paix veillaient, et le coup a été manqué, la Spezzia est sauvée, Turin a pu dormir tranquille! Un autre jour, plus récemment, c'est une histoire non moins bizarre. La brillante et industrieuse ville de Barcelone se donne le luxe d'une exposition. La reine Christine d'Espagne se dispose à aller en Catalogne inaugurer cette exposition, et le gouvernement français, pour faire honneur à la souveraine espagnole, a chargé d'une mission de courtoisie un de nos plus éminens chefs militaires, M. le général Berge, en envoyant en même temps quelques navires devant Barcelone. Évidemment, cela cachait quelque mauvais dessein. Cette apparition de la flotte française devant Barcelone ne disait rien de bon, et on ne pouvait faire moins que d'envoyer, pour la surveiller, une escadre anglaise, une escadre italienne, une escadre autrichienne, que sait-on encore? Y pensez-vous? La Méditerranée allait devenir un lac français, si les gouvernemens de la grande alliance, dûment avertis, ne prenaient leurs précautions! Une fois réunies dans la Méditerranée, les escadres européennes, après avoir intimidé la flotte française, pourraient au besoin cingler vers le Bosphore, pour aller montrer leurs pavillons et donner à réfléchir à la Russie. Pendant quelques jours, nouvellistes et polémistes ont vécu de ces sottises! — Dernièrement, le tsar, à ce qu'il paraît, aurait rappelé à des fonctions actives un officier soupçonné d'opinions panslavistes et de velléités belliqueuses, le général Bogdanovitch. Aussitôt, le fait a été noté et commenté. Bien mieux, on n'a pas tardé à imaginer une mission secrète du général Bogdanovitch en France; on y a ajouté l'histoire du remplacement prochain de M. de Giers par le général Ignatief, et le sens de ces incidens ne pouvait plus être douteux quand on les rapprochait des armemens persistans, croissans, de la Russie sur la frontière de Galicie, des agitations renaissantes en Orient, en Macédoine, en Crète. Ce ne sont, en vérité, qu'inventions effarées et nouvelles fantastiques ou ridicules répandues à travers l'Europe par

ceux qui n'ont rien de mieux à faire, ou par ceux qui se plaisent à entretenir un état perpétuel de défiance et d'irritation dont ils pensent peut-être profiter.

Les bruits ne sont que des bruits sans doute, et les commentaires des journaux ne sont qu'un bruit de plus; ils ne sont pas toute la politique, ils ne décident pas des grandes affaires de l'Europe, de l'action des gouvernemens. Ils sont du moins le signe d'une situation où la politique générale est si profondément troublée, où la paix est si précaire, que tout semble possible, que les fables les plus extravagantes ne paraissent plus incroyables. La vérité est qu'aujourd'hui, même sans trop s'arrêter à toutes les histoires qui courent le monde, il y a partout assez de difficultés et d'incohérences, assez d'instabilité réelle dans les affaires extérieures et intérieures des peuples, pour qu'on craigne tout ce qui peut arriver, toutes les surprises. L'instabilité, elle est même au centre de la puissance, à Berlin, où la santé de l'empereur est un perpétuel objet de doute, où le chancelier, tenant tête à toutes les complications, s'efforce de regagner l'amitié du tsar. Elle est encore plus à Vienne, où les difficultés sont dans les affaires de diplomatie autant que dans les affaires intérieures de l'empire. D'un côté, les rapports de l'Autriche avec la Russie restent visiblement toujours assez tendus; d'un autre côté, le ministère du comte Taaffe n'est arrivé à obtenir le vote du budget qu'après des débats laborieux, passionnés, où il a rencontré des résistances croissantes, des oppositions de nationalités qu'il n'a pu réussir à vaincre qu'à l'aide de l'intervention personnelle de l'empereur. Maintenant, c'est le tour des délégations des deux parties de l'empire qui ont à délibérer sur les nouveaux armemens, sur les nouvelles dépenses militaires. L'Autriche, en dépit de tout, ne se sent pas dans une position facile entre son puissant allié d'Allemagne dont elle n'est pas bien sûre, et la Russie qu'elle a devant elle, qui garde une attitude de réserve énigmatique. L'instabilité, enfin, elle est surtout dans ces pays d'Orient, d'où peuvent venir les conflits, dans l'éternelle révolution bulgare, dans les agitations de la Macédoine, comme aussi à Belgrade et à Bucharest, où viennent de se succéder des crises de gouvernement qui ne sont point sans quelque rapport intime avec la situation générale du jour.

Quel est le vrai sens, quelle peut être l'influence de la crise qui a éclaté il y a quelques jours à Belgrade, et qui s'est dénouée par un changement de ministère? Ce ne serait peut-être pas facile à préciser. Le royaume de Serbie est un état où il y a une assemblée, la skouptchina, qui est censée représenter des garanties parlementaires, où il y a des ministères qui se succèdent, qui sont censés représenter des politiques différentes, et où tout se résume à peu près dans la volonté du souverain, le roi Milan, qui règne un peu en autocrate, mettant son bon plaisir et ses fantaisies dans le gouvernement de sa principauté.

Le roi Milan n'est point sans étonner un peu par ses aventures, qui n'ont pas été toujours heureuse, est par ses coups de tête, qui n'ont pas toujours été des plus profitables pour la Serbie. Il fait des expériences avec les partis. Il a voulu, il y a quelque temps, appeler au pouvoir les radicaux serbes : il a formé avec eux un ministère présidé par le général Gruitch; il leur a donné toute latitude et même son appui pour faire élire une assemblée où ils dominaient. Il espérait assurément se servir d'eux pour ses vues particulières du moment. Il n'a pas tardé cependant à s'apercevoir qu'il ne pouvait guère compter sur ses alliés d'un jour, que son expérience avec les radicaux allait lui créer des embarras, soit dans ses relations avec l'Autriche, dont il entend rester l'ami, soit dans l'administration intérieure, et il a commencé à prendre de l'humeur. Il y a quelques semaines, à l'ouverture de la skouptchina, il avait déjà saisi l'occasion d'une grande réception pour traiter assez cavalièrement ses députés et les rappeler à l'ordre. Les députés n'en ont fait ni plus ni moins, ils n'ont pas même écouté le ministère qui les représentait au pouvoir. Ils ont rejeté un traité de commerce avec l'empire austro-hongrois. Ils ont voté une loi de décentralisation qui allait mettre l'anarchie dans les communes; ils ont voulu voter une réforme militaire dont l'unique résultat devait être de transformer l'armée en milice confuse et impuissante. Ils ont prouvé, en un mot, que là comme partout ils ne savaient que désorganiser. Le roi s'est impatienté; il a brusquement faussé compagnie aux radicaux, il a congédié le ministère Gruitch, et il a formé un nouveau cabinet, à la tête duquel il a placé M. Christitch, qui s'est signalé, il y a quelques années, par la répression impitoyable d'une insurrection.

C'est un ministère de réaction, si l'on veut. M. Christitch a déjà commencé la guerre aux radicaux. Il a même mis à la retraite comme général l'ancien président du conseil, M. Gruitch, qui a commis par dépit quelques indiscrétions et a voulu se représenter comme une victime de l'Autriche. M. Christitch s'est hâté d'adresser à tous les fonctionnaires du royaume des circulaires pour raffermir partout l'autorité ébranlée, et un de ces jours sans doute, il fera, lui aussi, ses élections, par lesquelles il aura son assemblée docile, comme les radicaux ont eu leur skouptchina. C'est la loi en Serbie! Le nouveau ministère du roi Milan n'aura pas cependant, à ce qu'il semble, une vie facile. Il aura vraisemblablement à combattre des agitations qui commencent déjà et qui, en se propageant, en se liant sur les frontières aux agitations de la Bulgarie, de la Macédoine, pourraient contribuer à compliquer, à aggraver la situation des Balkans. Quant à la politique extérieure de la Serbie, elle n'est pas, selon toute apparence, sensiblement modifiée. Le roi Milan a la prétention d'avoir sa diplomatie, qu'il ne livre pas à ses ministres. Il a lié sa cause à la cause de l'Autriche, et, quoiqu'il y ait dans le royaume bien des adversaires, même des adversaires passion-

nés du protectorat austro-hongrois, rien ne sera probablement changé pour le moment.

Tout se tient dans ces états du Danube soumis aux mêmes influences générales, et peut-être cette dernière crise de Belgrade n'est-elle que la suite ou le contre-coup de la chute d'un autre ministère radical, du ministère de M. Bratiano à Bucharest. Le nouveau ministère roumain, qui s'est formé avec M. Rosetti, M. Carp, le prince Stirbey, M. Majoresco, ce ministère a reçu pour sa part, à vrai dire, un lourd héritage, l'héritage d'une situation profondément altérée par tous les abus et les démoralisations d'un règne de parti. A peine arrivé au pouvoir, il s'est trouvé en face d'un mouvement agraire qui a pris un instant les proportions les plus inquiétantes. Dans un certain nombre de districts, les paysans se sont soulevés, s'emparant des terres, menaçant les fermiers, exerçant des représailles et montrant parfois une fureur assez sauvage. Le gouvernement a été obligé d'employer la force, d'envoyer de toutes parts des troupes pour vaincre l'insurrection et rétablir la paix, pour rassurer aussi les populations effrayées et réduites à s'enfuir devant cette explosion meurtrière. Il n'a pas faibli, il a fait de son mieux pour tenir tête à l'orage; il a réussi à rétablir sur les points les plus menacés l'ordre matériel, sans pouvoir se flatter toutefois d'être arrivé à une pacification sérieuse et complète. En réalité, ces désordres tiennent à tout un état social et moral, économique et politique. Que les paysans roumains, malgré ce qui a été fait en leur faveur, souffrent encore, et particulièrement depuis quelques années, de cruelles misères, qu'ils aient à se plaindre des conditions de la vie rurale, des fermiers, des usuriers qui les pressurent, qui sont le fléau des campagnes, c'est ce qui paraît peu contesté. Il est clair qu'il y a bien des réformes utiles, pratiques, bienfaisantes, patientes, à réaliser dans leur intérêt. C'est ce qui semble admis par tous les libéraux et les patriotes roumains; mais ce qui a surtout contribué à précipiter et à faciliter, à aggraver en même temps ces désordres, c'est qu'ils n'ont rencontré nulle part ni résistance ni vigilance dans une administration incapable ou complice. Pendant son long règne, le chef du dernier cabinet, M. Bratiano, semble ne s'être occupé que de remplir les localités de fonctionnaires qui pouvaient se permettre tous les abus, toutes les exactions, tous les excès d'arbitraire, à condition de faire des élections favorables au gouvernement. Au lieu de protéger les populations, il a augmenté et irrité leur misère.

Le résultat est cette insurrection qui a fait explosion, qu'il faut réprimer aujourd'hui. Il y a donc un double travail à accomplir : il y a une administration à refaire, à renouveler, et il y a des réformes à étudier, à poursuivre. C'est un assez large programme pour un gou-

vernement et un parlement. Le nouveau ministère roumain est né d'une réaction de tous les sentimens libéraux et conservateurs contre le dernier cabinet; il est né aussi d'une sorte de protestation des instincts nationaux contre une politique soupçonnée de trop livrer la Roumanie à l'influence austro-germanique. C'est en s'inspirant de ce qui a été son origine morale, en faisant autrement que M. Bratiano, que le ministère de M. Rosetti, de M. Carp, peut se créer une force sérieuse, et accomplir l'œuvre la plus utile pour le développement libre et indépendant de la nation roumaine.

La fortune ministérielle est changeante un peu partout, dans l'Occident comme en Orient, et la Hollande elle-même vient d'avoir une pacifique révolution de cabinet, qui s'est accomplie à la veille de la réunion récente des états-généraux à La Haye. Les dernières élections, en donnant une majorité, si faible qu'elle fût, aux conservateurs de toutes nuances, avaient créé une situation parlementaire au moins difficile, et M. Heemskerke, qui dirigeait habilement les affaires depuis quelques années déjà, n'a pas cru pouvoir rester au gouvernement. Il a jugé sans doute que la politique de libéralisme modéré et de transaction qu'il représentait, qu'il n'a cessé de pratiquer avec l'ancienne chambre, n'était plus possible : il s'est décidé à donner sa démission, et un nouveau cabinet a été formé sous la direction de M. de Mackay, qui est depuis longtemps dans le parlement, qui a même présidé un instant, il y a quelques années, la seconde chambre, et qui représente le parti anti-révolutionnaire. Le nouveau président du conseil, dans le choix de ses collègues, s'est naturellement étudié à satisfaire une majorité composée d'élémens assez divers. Il a fait la part des protestans en appelant M. Godin de Beaufort aux finances et M. Keuchenius aux colonies; il a fait aussi la part des catholiques en confiant la justice à M. Ruys van Beerenbroek et la guerre à M. Bergansius. Il a donné enfin les affaires étrangères à un conservateur pur et même la marine à un libéral. C'est évidemment un ministère tout conservateur, même assez clérical, à en juger par les anciennes opinions de quelques-uns de ses membres. Il garde cependant un caractère assez modéré que les premières déclarations du président n'ont fait qu'accentuer, et la dextérité de M. de Mackay se chargera sans doute de faire vivre le nouveau cabinet; mais, en dehors d'une crise ministérielle facile à dénouer, il y a une question autrement grave, autrement délicate, qui pèse sur la Hollande, c'est l'état de santé du roi qui a inspiré récemment quelques inquiétudes. Or, si le roi venait à disparaître, ce ne serait pas seulement une longue régence pour la Hollande : aussitôt s'élèverait une question nouvelle qui intéresserait l'Europe. Le Luxembourg cesserait d'être lié à la couronne néerlandaise, il passerait à un prince allemand, au duc de

Nassau. Que deviendraient alors les garanties de neutralité sous lesquelles l'Europe a placé le Luxembourg? Cela a fait du bruit autrefois; ce ne serait pas sans doute aujourd'hui une difficulté.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La liquidation avait laissé subsister sur les rentes un découvert qui, après quelques jours d'attente, voyant un calme relatif régner au dedans et au dehors, les chambres en vacances, l'agitation boulangiste en décroissance, l'empereur d'Allemagne encore une fois vainqueur du mal qui le mine, s'est décidé à se couvrir par des rachats de primes ou à se dégager par des rachats de ferme. Nos fonds publics se sont alors avancés lentement, le 3 pour 100 de 82.10 jusqu'à 82.60, l'amortissable de 85.25 à 85.40, le 4 1/2 de 105.45 à 105.82.

Bon nombre de valeurs et la plupart des fonds étrangers se sont associés à ce mouvement, qui n'était d'ailleurs que la suite de la hausse faite pendant la seconde moitié d'avril.

Un retour en arrière assez brusque, bien que très limité dans ses effets, s'est produit le lendemain de la fête de l'Ascension. S'il n'avait porté que sur nos rentes, on aurait pu l'attribuer à l'élévation du taux de l'escompte, de 2 pour 100 à 3 pour 100, décidée jeudi par les directeurs de la Banque d'Angleterre. Cette interprétation cependant n'avait rien de plausible. La mesure prise par la Banque était prévue, on la savait rendue inévitable par l'exiguïté du montant de la réserve. Elle aurait dû être adoptée dès la semaine précédente, si certaines considérations relatives aux emprunts en cours de souscription ne l'avaient fait ajourner à la plus prochaine réunion des directeurs.

En tout cas, elle ne pouvait avoir d'influence sur notre place, où les disponibilités restent toujours abondantes. Elle était connue dès l'ouverture de la Bourse de vendredi, et la rente 3 pour 100 n'en débutait pas moins à 82.57. C'est par les cotes transmises du marché de Berlin que les dispositions se sont trouvées modifiées. Les Allemands envoyaient des cours plus faibles sur les valeurs internationales, et on a remarqué alors que les journaux anglais avaient publié des dépêches alarmistes de leurs correspondans de Berlin, de Vienne et de Constantinople. Il y était question de menées très actives d'exilés bulgares,

de préparatifs d'attaque contre la principauté, d'une révolution en Serbie, même d'une démonstration navale projetée par plusieurs puissances contre la Russie.

Quelque invraisemblables que fussent de pareilles nouvelles, on s'en est servi comme de prétextes plus ou moins sérieux pour expliquer le recul subit des rentes hongroises, des fonds turcs, de l'Unifiée, de l'Italien, et, par suite, de nos propres fonds. Ce n'était qu'une alerte, toutes ces informations fantaisistes ayant été démenties dès le lendemain. La hausse avait amené des réalisations, tel était le fait brutal; il n'y avait nul besoin d'aller chercher au-delà.

Si la politique intérieure ou extérieure ne tient pas en réserve quelque surprise, la situation actuelle, avec ses chances multiples du maintien de la paix pour cette année et ses élémens incontestables de reprise pour les affaires, comporte une bonne tenue et même une amélioration graduelle des fonds publics et des valeurs; des fonds publics, parce que le taux de l'intérêt s'est constamment abaissé, et qu'une longue série de conversions heureuses a consacré maintes fois ce fait économique; des valeurs, parce que les effets de la crise financière qui a si longtemps pesé sur les transactions en titres mobiliers vont s'atténuant de plus en plus.

Les conversions se succèdent rapidement, en Angleterre, en Allemagne et chez nous-mêmes. A Londres, celle du 3 pour 100 consolidé, qui portait sur une somme colossale, a parfaitement réussi. On prépare une conversion des emprunts privilégiés égyptiens. Récemment, la Compagnie transatlantique a mis en train une conversion de sa dette 5 pour 100 en titres nouveaux 4 pour 100. En ce moment même, la Compagnie des Voitures, à Paris, procède à une opération du même genre, et émet, à cet effet, 33,300 obligations rapportant 20 francs, remboursables à 500 francs, et qu'elle offre à ses obligataires actuels et au public au prix de 467 fr. 50.

D'autre part, les obligations de nos grandes compagnies de chemins de fer ont à peu près définitivement conquis le cours de 400 francs, et les titres de création plus récente, soit en France, soit en Algérie, dotés d'une garantie conditionnelle de l'état, se rapprochent de plus en plus du même cours. Ainsi toutes les valeurs de placement, solidement gagées, sont arrivées à des prix très élevés, qui n'offrent plus qu'un rendement réduit. Les capitaux commencent à rechercher d'autres emplois, plus aléatoires, mais plus rémunérateurs. De là une grande fermeté de la plupart des actions depuis longtemps classées, comme celles des chemins de fer français, du Gaz, des Voitures, du Crédit foncier, de la Banque de Paris, du Suez, et une reprise continue de bon nombre d'affaires industrielles qui avaient longtemps souffert de la crise et sortent peu à peu de l'ère des grosses difficultés.

Ces velléités de reprise profitent à nos institutions de crédit, dont la

situation s'est bien améliorée depuis un an ou deux, et qui ont reconstitué leurs réserves et consolidé leur situation. La Banque de Paris a pu augmenter son dividende de 5 francs, le Crédit lyonnais a donné 2 fr. 50 de plus, le Crédit foncier a distribué 62 francs au lieu de 60 francs. L'énumération pourrait se continuer, et une certaine plus-value sur les titres se trouve ainsi justifiée. Depuis la dernière liquidation, le Crédit foncier a monté de 15 francs à 1,410, le Crédit lyonnais de 13 francs à 578, la Société générale de 3 francs à 453, la Banque franco-égyptienne de 5 francs à 535, les Immeubles de 5 fr. à 440, la Compagnie foncière de France de 15 francs à 415.

L'action de la Banque de France a été compensée à 3,390 francs. Les vendeurs n'ont pas osé ou n'ont pu aller plus loin, et leurs rachats ont provoqué 90 francs de reprise à 3,480.

Il a été détaché pendant cette quinzaine un coupon sur l'Est et sur le Lyon. Une partie en est déjà regagnée. L'Ouest a progressé de 10 francs, le Nord de 12 francs. La reprise sur les Omnibus s'est arrêtée à 1,125. Les communications faites aux actionnaires des Voitures à l'assemblée générale tenue le 30 avril et l'annonce de l'opération de conversion des anciennes dettes de cette société ont été suivies d'achats qui ont porté l'action de 712 à 735.

La chambre ayant voté la proposition tendant à autoriser la Compagnie de Panama à émettre des obligations à lots, les titres de cette compagnie ont été poussés par la spéculation à des prix sensiblement supérieurs à ceux du mois dernier. Les intéressés attendent maintenant la décision du sénat. Les recettes du Suez sont en progression constante, et l'action s'est avancée de 30 francs à 2,166 francs.

Bien que les dividendes annoncés ou présumés sur les chemins étrangers ne soient guère satisfaisans, les titres se sont bien tenus, l'existence d'un découvert sur ces valeurs contribuant pour une bonne part à cette fermeté. Les Autrichiens et le Saragosse ont monté, de même les Méridionaux. Les Lombards et le Nord de l'Espagne sont stationnaires. En dépit des attaques dirigées dans le parlement de Rome contre le ministre des finances, M. Magliani, et contre la politique adoptée par M. Crispi dans l'affaire de Massaouah, la rente italienne s'est relevée comme tous les autres fonds d'état. De 96.35 elle a été portée à 96.80.

La rente 3 pour 100 portugaise est en grande faveur. C'est un fonds qui rapporte encore un intérêt de 5 pour 100 plein, avec un coupon semestriel à détacher en juillet. Il a gagné plus d'une unité de 60.60 à 62 francs. L'Extérieure s'est avancée de même de 68 à 69, sans que l'on puisse trouver à cette hausse une explication bien plausible. On pense que M. Sagasta réussira, en posant la question de confiance s'il le faut, à faire voter tel quel le budget et à conserver M. Puigcerver

au ministère des finances. On se tirera d'affaire cette fois encore par la promesse d'économies sérieuses pour l'an prochain.

C'est sur le 4 pour 100 hongrois qu'ont pesé le plus les informations fantaisistes lancées jeudi par les journaux anglais sur l'état des choses dans l'Europe orientale. On se préoccupe beaucoup, à Vienne, de la situation politique, non-seulement en Serbie, en Bulgarie, en Roumanie et en Macédoine, mais aussi en France. La spéculation autrichienne voit des périls de tous côtés, et l'alliance austro-allemande, même fortifiée de l'alliance austro-italienne, ne parvient pas à la rassurer. On n'en doit pas moins constater une plus-value de 1/4 pour 100 sur le 4 pour 100 de Hongrie à 78 3/4. Les fonds russes se sont tenus sans changement. Sur presque toutes les valeurs ottomanes, consolidé 4 pour 100, banque, obligations privilégiées et obligations douanes, une légère amélioration s'est produite. La Porte continue ses négociations pour un nouvel emprunt de 2 à 3 millions de livres, destiné à la consolidation de la dette flottante.

Une baisse importante, qui s'est produite sur l'étain, n'a pas eu son contre-coup sur le marché du cuivre. Toutefois, certains acheteurs de Rio-Tinto et de la Société des Métaux ont jugé prudent de procéder à des réalisations. Le dividende de 1887 pour le Rio-Tinto est fixé à 25 fr.

La deuxième émission de 60 millions de francs de l'emprunt 1886 de la ville de Paris a eu un grand succès, ayant été couverte vingt-six fois. Mais il importe de marquer la part que la spéculation a eue dans ce résultat. La souscription publique comportait une émission de 156,250 obligations. Les demandes de trois obligations et au-dessous avaient été déclarées irréductibles. Il ne s'en est présenté que pour 67,552 obligations entières et 23,012 quarts, soit 28 millions sur 60 millions. Voilà pour l'épargne. Les demandes supérieures à trois obligations et par conséquent réductibles, ont atteint le chiffre de 4,098,900 obligations. Ces demandes étaient naturellement enflées à dessein en vue d'une forte réduction. En effet, une fois les souscriptions irréductibles servies, sans peine, on vient de le voir, les autres n'ont pu obtenir qu'une obligation pour chaque quantité de 49 titres demandés. La spéculation porte ainsi un peu plus de la moitié de l'emprunt.

Le mois d'avril a présenté des résultats favorables au point de vue du rendement des impôts. Les évaluations ont été dépassées de 4,222,000 francs, et les produits du mois correspondant de 1887 de 5,352,000 francs. Pour les quatre premiers mois de l'année, la plus-value en 1888 sur 1887 est de 16,073,000 francs sur les prévisions budgétaires et de 17,941,000 sur les recouvremens effectifs.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

LA VOCATION

DU

COMTE GHISLAIN

QUATRIÈME PARTIE (1).

XX.

Si le comte Ghislain n'avait consulté que ses goûts, il aurait acheté un bourriquet pour porter son bagage et, se lançant à l'aventure, il aurait fait pédestrement le tour de la Tunisie. Mais son compagnon eût été hors d'état de le suivre ; dès le premier jour, il l'eût vu tomber sur le bord du chemin, épuisé, recru, demandant grâce pour ses pieds en compote. Il n'entendait pas lui infliger ce supplice, et il se décida à louer un de ces grands landaus que traînent quatre petits chevaux attelés de front, menés par deux cochers maltais, qui se relaient d'heure en heure, tant est dur le travail de conduire dans un pays où les routes ne sont que des pistes. Rien n'arrête ni ne rebute ces admirables cochers, dont la bruyante gaîté est à l'épreuve de tout accident, et leurs bêtes, aussi courageuses que dociles, gravissent les rampes rocheuses, franchissent les fondrières, traversent les torrens, ne s'embourbent jamais dans les

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril, du 1er et du 15 mai.

marécages, trottent à la montée comme à la descente. Un peu d'orge verte, qui leur tient lieu d'avoine, suffit pour leur rendre cœur et leur faire oublier les mauvais pas.

Le comte avait fait à Eusèbe une autre concession. S'intéressant moins au pays qu'à ses habitans, il aurait voulu, pour les mieux connaître, adopter pendant quelques semaines leurs mœurs, leur façon de vivre, leurs nourritures et loger dans leurs hôtelleries, sans prendre aucun souci de la vermine ou des scorpions qu'on risque d'y rencontrer. Eusèbe protesta si vivement contre ce projet hasardeux et barbare qu'il lui en fit à regret le sacrifice. Le seul moyen de voyager confortablement, en Tunisie, est de recourir à l'hospitalité des colons ou des fonctionnaires, dont on ne saurait trop vanter la bonne grâce, les bons soins pour l'étranger qui passe. Avant de quitter Tunis, Ghislain s'était muni de nombreuses lettres de recommandation, excellentes lettres de change qui ne sont jamais protestées.

Sur un seul point, il ne céda pas. Eusèbe avait vu arriver à Tunis des caravanes de Bédouins, dont la figure lui avait paru suspecte, dont les longues canardières lui avaient semblé inquiétantes. En vain lui affirmait-on que ces gens-là sont de mœurs douces, et qu'il y a moins de dangers à courir sur les pistes de la régence que dans les quartiers les plus sûrs de Paris. Il eût fait après tout bonne figure dans les mauvaises rencontres; mais il les aimait peu, et il estimait que le sage ne doit pas les chercher. Ghislain lui répondit tranquillement :

— Pour prendre une escorte, il faudrait que nous eussions le courage d'être ridicules, et, je l'avoue, c'est un courage qui me manque.

Et il s'était mis en route, sans autre escorte que son valet de chambre, qui suivait le landau sur un cheval noir. Cet ancien dragon apprit en peu de temps à faire en vrai spahi caracoler et piaffer sa monture.

Dans le fait, pendant l'espace d'un grand mois, Eusèbe n'eut qu'une alerte sérieuse. Un soir, après avoir traversé des solitudes où des vautours blancs, perchés sur une roche, l'avaient regardé passer d'un œil immobile et dédaigneux, il entendit, en approchant d'un village, des trilles aigus, suivis d'effroyables clameurs, et bientôt après il aperçut de grands diables très basanés, à demi nus, de visage rébarbatif, qui se démenaient, couraient çà et là, bondissaient en hurlant comme des fous.

— Cette fois, nous sommes pincés, dit Eusèbe. Dieu bénisse les gens qui n'ont pas le courage d'être ridicules!

Comme il armait son revolver, un des cochers lui expliqua que ces grands diables étaient des épouvantails vivans, chargés

de protéger un champ d'orge contre la gourmandise effrontée d'une bande de pierrots. Ils auraient pu les effaroucher à moins de frais, sans s'époumoner ; mais, pour l'Arabe, la vie, c'est le bruit, le tapage ; il n'est sûr d'exister que lorsqu'il en fait, et il manque rarement les occasions que la fortune lui présente.

Chacun ne voit dans ce monde que ce qui l'intéresse. Faites voyager en Tunisie un homme politique, il est charmé d'étudier sur place un régime de protectorat qui fait honneur à ceux qui l'ont inventé, les ingénieux artifices par lesquels on laisse régner un bey en lui épargnant la peine de gouverner, et on obtient son concours en l'empêchant d'être une gêne. Tel autre constate avec plaisir tous les heureux progrès qu'a déjà faits ce pays qui dormait et que nous avons réveillé, et il éprouve une agréable surprise en visitant une colonie où il rencontre de vrais colons français, n'ayant aucune envie de devenir sous-préfets ou collecteurs d'impôts, et d'émarger au budget.

Le simple touriste, suivant qu'il s'est pourvu ou non de bonnes lettres et selon le hasard de ses couchées, déclarera que la régence est une contrée délicieuse ou misérable. L'artiste remportera dans ses yeux des paysages tour à tour austères ou enchanteurs, des plaines en friche et des vallées qu'on ne voudrait jamais quitter, des landes arides, des terres plantureuses et de luxuriantes forêts, la tristesse des lacs salés et la grâce des *oueds* parés de lauriers-roses, des palmiers rêvant sur le bord de la mer et des buissons de lentisques où se suspendent des chèvres pour en brouter les jeunes pousses, des collines lilas ou chatoyantes comme la gorge d'une colombe, qui à la fin du jour se teintent d'un bleu de cobalt, des montagnes aux flancs voilés d'une ombre transparente d'où émergent des cimes claires, couleur d'opale, des villages enfermés dans leurs cactus-raquettes comme dans un rempart, et dont les maisons, reblanchies chaque année à la chaux, étincellent comme de l'argent parmi les sombres verdures, un ciel d'un éclat intense ou de l'azur le plus doux, un soleil qui embellit tout ce qu'il touche, des nuits plus étoilées qu'ailleurs, une lune africaine qui, les soirs où elle ne montre que la moitié de son disque, laisse deviner l'autre, et avec laquelle on peut se promener longtemps, enveloppé dans son silence, sans craindre les fraîcheurs humides et le perfide serein.

Comme le paysagiste, le peintre de genre trouvera partout des sujets, dans les bazars, dans les gourbis et dans leurs tentes noires, et aussi dans ces hôtelleries ou fondouks où l'on est mangé des puces. Bâtis au bord d'une route, loin de toute habitation, ces immenses caravansérails, à la triple cour et aux longues galeries, reçoivent à la chute du jour tout un peuple de passans. On soupe,

on fume, on bavarde; puis les rumeurs s'assoupissent par degrés; las de sa journée, on s'allonge, on s'endort d'un sommeil plein et sans rêves, que troublent parfois un âne inopportun qui se met à braire, ou l'inquiétude d'un cheval qui se secoue et gratte du pied. Dès l'aube, tout se ranime, tout se remue, et pendant qu'à l'entrée d'un couloir voûté le cafetier, debout devant ses fourneaux, attise sa braise à grands coups d'éventail, la grande hôtellerie se dégorge, rend ce qu'elle avala. Véhicules de toute forme, carrosses antiques, charrettes, tombereaux, tapissières, chameaux et chameliers, bourriquets ballottant deux mannes pendues à leurs côtés, gras bourgeois des villes et pâtres décharnés, faces pâles ou brunes, nègres du Soudan, on s'étonne de tout ce qui sort pêle-mêle par cette vaste porte, on médite de composer un tableau qu'on intitulerait : *le Réveil du fondouk.*

Eusèbe s'intéressait médiocrement au régime du protectorat, aux montagnes lilas et à la lune; il se plaignait que les palmiers donnent peu d'ombre, et les fondouks lui faisaient horreur; il se souciait peu de ce qui en sort, il redoutait ce qui n'en sort jamais. Si on l'avait interrogé au bout d'un mois sur ses impressions de voyage, il aurait répondu que ce qu'il y a de plus charmant dans toute la Tunisie, ce sont les terrasses de Sousse. Il s'était flatté d'y trouver quelque chose à faire, on ne lui en laissa pas le temps. Il en était encore au premier acte de sa pièce, à l'exposition; il s'était promis d'en brusquer les péripéties, d'arriver de plein saut au dénoûment. Il s'en fallut de rien, selon lui; mais, en pareille matière, rien, c'est tout.

Comme d'habitude, il s'était consolé par des plaisirs d'imagination. Sousse s'étale en éventail entre un plateau et la mer, où elle descend par une pente rapide. Logé dans le haut de la ville, Eusèbe pouvait la contempler tout entière. Ce qui se passait dans les maisons, dans les cours intérieures, profondes et étroites comme des puits, il ne le savait pas. Il en voyait sortir çà et là la tête d'un tamarin, et il entendait des voix, des chants plaintifs, sans apercevoir jamais les chanteuses. Mais son regard embrassait toutes les terrasses, et les terrasses sont la possession exclusive des femmes. Elles y montent le soir pour respirer un peu de fraîcheur. Pendant que le muezzin appelait les fidèles à la prière, pendant que de place en place un pigeon roucoulait, on voyait quelque musulmane dévoilée s'accroupir sur un tapis. Bientôt sa voisine, à l'aide d'une échelle, parvenait à la rejoindre, et on entamait un de ces interminables babils à voix basse, qui sont le soulagement des vies inertes et sans pensée, des existences où il ne se passe rien.

Mais c'était surtout à une Juive de seize ans qu'en avait Eusèbe. Il s'était informé, il avait réussi à savoir qu'elle se nommait Daïa,

et que son rêve était d'épouser un officier français. Vêtue d'une veste vert d'olive, d'une jupe brune rayée de rouge et de blanc, cette belle fille aux paupières arquées, aux sourcils joints, à la longue tresse pendante, étendait des chemisettes sur des ficelles pour les sécher ; Nausicaa ne faisait-elle pas elle-même sa lessive? Elle était si appétissante qu'Eusèbe ne pouvait s'empêcher de lui faire des signes et même de lui envoyer des baisers, qu'elle n'avait garde d'accepter ; elle les laissait tomber à ses pieds : une fille qui rêve d'épouser un hausse-col méprise les Furette. Pendant qu'elle pensait à son officier, à quelques pas de là, une vieille sœur de charité, au chef branlant, assise sur un tabouret, lisait l'*Imitation*, et si belle que fût la mer, si empourpré que fût le couchant, elle entendait une voix qui lui disait : « Ma fille, donne-moi ton cœur, car ce monde qui passe comme un songe ne saurait plaire longtemps à tes yeux. »

Ce que Ghislain goûta beaucoup plus que les terrasses de Sousse, ce fut Kérouan et sa grande plaine triste, marécageuse par endroits, que termine une chaîne de montagnes sur lesquelles la cité sainte détache ses murailles crénelées et ses innombrables coupoles. Il ne s'occupa guère de ses beaux tapis à losanges, de ses repousseurs de cuivre, de ses balcons peinturés de bleu, de ses troubadours qui racontent, sur les places publiques, les amoureux soucis de la belle Ibeïda, de ses dompteurs de serpens enfonçant dans leur bouche la tête plate d'un nadja. Il passait presque tout son temps dans les mosquées, ouvertes aux chrétiens, et surtout dans la plus grande, admirant chaque jour sa vaste cour dallée à double cloître, ses dix-sept nefs où il sentait la présence d'un dieu solitaire et jaloux, qui est un souverain et n'est pas un père, ses deux cents colonnes en jaspe, en porphyre, en onyx, son mihrab en marbre curieusement fouillé, sa chaire, vraie dentelle de bois, son glorieux minaret, tour carrée à trois étages, si haute que le voyageur qui s'en va et se retourne en chemin l'aperçoit encore pendant des heures, longtemps après qu'un pli de terrain lui a caché la ville. Il se promenait souvent aussi dans la zaouïa du barbier du Prophète, dont les salles s'encadrent dans des portiques, dont les plafonds en bois de cèdre, à lambourdes saillantes, reposent sur d'élégantes colonnettes de toute couleur, dont les portes ont des jambages d'albâtre, dont les pavillons de repos sont lambrissés de faïence et surmontés d'une coupole en plâtre sculpté où courent, s'entre-croisent, s'enlacent des arabesques aussi merveilleuses et aussi folles qu'un conte de fées.

Il parcourut un jour les logemens réservés aux tolbas, c'est-à-dire aux étudians accourus de loin dans la ville sainte pour y méditer le Coran et se préparer au ministère. Assis sur des nattes, les

jambes croisées, ils tenaient dans leurs mains une planchette où ils avaient tracé un verset du livre sacré, qu'ils se récitaient à eux-mêmes d'une voix nasillarde. Ils étaient appliqués et semblaient heureux comme des gens qui ont une idée et n'ont pas de besoins. Que leur fallait-il, outre leur planchette? Une poignée de dattes ou d'olives et une cruche d'eau claire. L'un d'eux voyait, avec une sourde fureur, un chien d'infidèle pénétrer jusque dans le sanctuaire qui contient la châsse de Sidi-Sahab, et fouler sous ses pieds impurs les riches tapis sous lesquels disparaissait le plancher. Il attachait sur Ghislain des yeux de haine et de défi. Le comte, qui lui savait gré de son humeur farouche, voulut mettre ce fanatique à l'épreuve et lui offrit deux pièces d'or. Le fanatisme islamique ne refuse jamais un présent, d'où qu'il vienne, et le jeune taleb se saisit avec avidité des deux pièces, sans rendre grâce au donateur. Or, argent, porphyre, marbre, jaspe, colonnes de Carthage, dépouilles de Jupiter ou du Christ, Allah accepte tout; il rentre orgueilleusement dans son bien et ne remercie pas.

Peu après avoir quitté Kérouan, il survint un incident qui prit aux yeux d'Eusèbe les proportions d'un événement extraordinaire : pour la première fois depuis la mort de la marquise, il vit sourire le comte Ghislain.

La nuit précédente, un violent orage avait éclaté; il avait plu abondamment; c'était une de ces averses qui en quelques minutes transforment des rues en ruisseaux et des oueds desséchés en torrens qui emportent tout. Le matin, comme ils se disposaient à se mettre en route, leurs hôtes avaient essayé de les retenir, en leur représentant que l'oued qu'ils avaient à traverser pour arriver dans l'Enfida devait couler à pleins bords, qu'ils ne réussiraient pas à le passer, et que peut-être ils y resteraient. Ghislain soumit le cas à ses deux cochers, qui, après avoir tenu conseil, déclarèrent qu'ils se faisaient fort de passer, et, malgré les éloquentes protestations d'un gros garçon, on partit.

En approchant de l'oued, qu'il ne voyait pas encore, mais dont il entendait le menaçant grondement, le visage d'Eusèbe s'épanouit. Il venait d'aviser dans le lointain un grand pont de pierre, dont il se donna le plaisir de compter les arches.

— Nos hôtes se moquaient de nous, dit-il joyeusement à Ghislain; nous voyageons, grâce au ciel, dans un pays où il y a des ponts.

A peine eut-il prononcé cette dangereuse parole, il aperçut l'oued, et du même coup il constata que, par un caprice bien africain, par un fâcheux esprit de contradiction, désertant son ancien lit pour s'en creuser un autre, ce maudit oued s'était subitement déplacé, de telle sorte que désormais, pour arriver au pont, il fal-

lait commencer au préalable par passer la rivière. Sa surprise et son chagrin se peignirent si naïvement sur son visage, que Ghislain ne put s'empêcher de sourire.

Le torrent était trouble, impétueux et profond. Eusèbe supplia les cochers de rebrousser chemin, de ne pas affronter cette redoutable aventure. Mais on n'arrête pas si facilement des cochers maltais, et les aventures les attirent. Ils remontèrent quelque temps la rive jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un endroit qui leur parût guéable. Puis, poussant leurs quatre chevaux, ils les précipitèrent du haut de la berge en bas, les lancèrent au triple galop dans l'eau grondante, et debout sur leur siège, criant à pleins poumons, ils les cinglaient de leurs fouets à tour de bras. Un instant, les pauvres bêtes perdirent pied, la voiture parut s'en aller à la dérive, l'eau y pénétra de toutes parts. Effrayé de la rapidité de ce courant bourbeux, saisi de vertige, convaincu que sa dernière heure avait sonné, Eusèbe s'empara violemment du bras de Ghislain et s'y cramponna avec une telle énergie que de nouveau Ghislain sourit. Deux minutes après, ils avaient gagné l'autre rive, et Eusèbe respirait ; mais il gardait rancune à l'oued et au comte de Coulouvre.

— Ce diable d'homme, pensait-il, fait tout hors de propos ; il ne rit que dans les momens où les sages sont tentés de pleurer.

Et adressant une fervente invocation au Prophète, à son fidèle barbier Sidi-Sahab, à tous les saints de l'islam, il les adjura de ne plus procurer à son compagnon, jusqu'à la fin du voyage, une seule occasion de sourire.

XXI.

Quelques jours plus tard, remontant vers le nord, ils arrivaient à Aphrodisium, endroit délicieux et un peu perdu. Quelque détour qu'il fasse pour le visiter, le voyageur ne regrettera pas sa peine. A trois kilomètres de la mer, au centre de la grande courbe que décrit le golfe d'Hammamet et dominant une plaine récemment rendue à la culture, où réside un des intendans du domaine de l'Enfida, s'élève une colline que parfument le romarin et la lavande. Elle descend dans la plaine par de brusques escarpemens. Du côté opposé, les montagnes qui la commandent de toutes parts s'écartent et laissent entre elles des ouvertures, comme pour lui ménager de beaux points de vue. A l'ouest, le Zaghouan lui montre sa triple cime, ses arêtes finement découpées et les assises horizontales de ses rochers calcaires. Quand on se tourne vers le midi, on voit blanchir au loin Sousse et Monastir ; au nord, le regard suit les rivages mollement infléchis du golfe et va se perdre dans les va-

peurs argentées où se cachent le Sahel de Nebeul et la péninsule du cap Bon.

Au sommet de la colline se dressait jadis un temple d'Aphrodite, dont la cella en pierres de taille est encore presque intacte. Des mousses la rongent sans lui faire grand mal, des caroubiers l'ombragent, des verdures l'habillent de pied en cap. L'endroit était bien choisi pour adorer la déesse à qui la mer sourit et qui enfante les désirs. Mais, dans des siècles plus barbares, des pirates s'avisèrent qu'il n'était pas moins bon pour y établir des vigies et pour guetter les navires marchands qui se hasardaient sur ces côtes. Durant de longues années, le temple leur servit de fort, et le sanctuaire fut changé en caverne de malandrins.

Au couchant s'allonge une gorge en pente douce, que recouvrent, sur une grande étendue, les débris de l'antique Aphrodisium. Les maisons sont tombées, mais les fondemens subsistent; les pierres se sont disjointes et dispersées, mais elles sont toutes là, et on rebâtirait facilement la ville, on aurait les matériaux à pied d'œuvre. On reconnaît sans peine le forum, la voie sacrée qui y conduisait. Un arc de triomphe encore debout en marque l'entrée; le temps l'a revêtu de sa patine et lui a donné la couleur des blés mûrs.

Ce site est beau en toute saison, mais surtout après les pluies du printemps, dans ces semaines trop courtes où la Tunisie se transforme tout entière en jardin. Dès que se font sentir les premières ardeurs d'un soleil d'été, tout se dessèche, tout se fane, tout devient gris : Adonis meurt, il disparaît dans le sombre royaume; après l'avoir tué, Aphrodite le regrette et le pleure, et le jour de la résurrection viendra. Le comte de Coulouvre visitait Aphrodisium dans une belle journée du milieu d'avril, et, aussi loin que s'étendait son regard, le gazon était un vrai tapis d'Orient aux éclatantes bigarrures. Des soucis sauvages, d'un éclat presque offensant, formaient des plaques orange, que la moutarde et la camomille mouchetaient d'un jaune plus clair; au milieu des liserons violets, rayés de blanc, foisonnait un mouron d'un bleu aussi intense que celui de la gentiane; les mauves, les glaïeuls et un trèfle velouté dessinaient de larges bordures de pourpre autour des buissons de lentisques. On ne pouvait faire un pas sans fouler dix fleurs et sans dégager de la terre un parfum.

Ces montagnes du ton le plus doux et le plus fin, ces gazons éblouissans, un ciel profond, une mer où des nuages blancs promenaient paresseusement leur ombre, ces ruines, ce temple qui racontaient de vieilles histoires, si mort que soit un cœur, il ne résiste pas à de tels enchantemens. Adossé contre un caroubier aux feuilles coriaces et luisantes, Ghislain regardait, et, condamnant le plaisir

de ses yeux, il tâchait de rompre le charme qui le tenait. Tout à coup, Eusèbe fit un geste de surprise et lui dit :

— Aphrodisium est un endroit fort remarquable; mais ce qui m'étonne plus que tout le reste, c'est d'y trouver deux Européennes faisant un repas sur l'herbe.

Pendant qu'ils visitaient les ruines, deux femmes, qui arrivaient de Zaghouan en voiture, s'étaient installées à mi-côte, sur un terre-plein, et elles déjeunaient tranquillement. Leur femme de chambre les servait; un spahi, qu'on leur avait donné pour escorte, les gardait. Eusèbe avait de bons yeux; il avait reconnu sur-le-champ Mme Fynch, et il se disait :

— Comment a-t-elle pu deviner qu'aujourd'hui à midi nous serions à Aphrodisium?

Il ignorait qu'en Tunisie, bien que le reportage y soit encore dans l'enfance, tout se sait, que les nouvelles y circulent rapidement d'un bout à l'autre du pays. On est curieux, on est bavard. Tel chamelier ou tel ânier, qui a l'air de ne rien voir, observe tout, et son premier soin, en arrivant quelque part, est de dire : « Deux voyageurs qui m'avaient devancé, et dont l'un est gros, dont l'autre est mince, se sont arrêtés à Dar-el-Bey pour y passer deux jours. On m'a dit qu'ils venaient de tel endroit et qu'ils allaient à tel autre. » Mme Fynch, établie depuis trois semaines à Nebeul, avait eu la curiosité de voir Zaghouan ; elle y avait appris peut-être des choses qui l'intéressaient; peut-être aussi ne savait-elle rien, et le hasard avait-il tout fait. Ce qui est certain, c'est qu'elle semblait s'occuper très peu des deux hommes qui l'examinaient du haut d'une colline. A la vérité, le comte Ghislain ne l'examina pas longtemps.

— Puisque nous sommes ici, dit-il à Eusèbe, pourquoi ces dames n'y seraient-elles pas?

Il les avait observées avec si peu d'attention qu'il n'avait pas reconnu Mlle Tannay, quoiqu'il l'eût souvent rencontrée à Bois-le-Roi. Pour Mme Fynch, qu'il n'avait vue qu'une fois sans la regarder, il ne se souciait guère de savoir qui elle était. Un berger venait de lui apprendre qu'il y avait près de là une zaouïa dans laquelle un marabout vénéré logeait quelques jeunes gens qui étudiaient le Coran sous sa direction. Rapportant tout à son idée, il désirait voir de près ces cénobites et se servir de tout ce qu'il savait d'arabe pour causer avec eux. Il se fit indiquer son chemin, et ayant prié Eusèbe de l'attendre, il ne tarda pas à disparaître.

Après son déjeuner, Mme Fynch avait eu soin d'envoyer Mlle Tannay sur la route de Zaghouan, pour y cueillir, en compagnie de la femme de chambre, des orchis rares qu'elle avait remarqués en venant et qu'elle jugeait dignes d'être emportés à Nebeul. Demeurée seule avec le spahi, elle avait pris ses crayons, ouvert son album

et commencé un croquis du temple. Le spahi, profondément imbu des principes islamiques, se croyait tenu de veiller sur la vertu d'une femme confiée à sa garde autant pour le moins que sur sa vie. Il plissa son front austère lorsqu'il vit un jeune inconnu dévaler de la colline, en faisant plus d'une glissade, et s'approcher résolument de sa protégée, qu'il considérait un peu comme sa prisonnière. Quelques secondes après, sans s'inquiéter de la mine refrognée de ce gardien trop zélé, Eusèbe s'asseyait sans façons à côté de Mme Fynch, qui le regarda par-dessus l'épaule et lui fit un salut très court. Elle ne lui semblait jamais plus charmante que lorsqu'elle s'appliquait à ne l'être pas. Rien en vérité ne convenait mieux à sa petite bouche chagrine que la bouderie, qu'une moue d'ennui ou de dédain, de même que la robe de deuil, qu'elle s'obstinait à ne pas quitter, faisait valoir mieux que toute autre sa beauté frêle et pâle. Eusèbe fut tenté de lui faire sa cour pour son propre compte ; mais elle était si peu encourageante qu'il n'eut pas grand mérite à se renfermer dans ses humbles fonctions de courtier. Ce grand philosophe ne trouvait pas les raisins trop verts ; il disait avec une courageuse franchise : « La grappe est trop haute ; laissons-la manger à d'autres ; après eux, s'il en reste ! »

— Chère madame, s'écria-t-il, vous êtes vraiment une femme bien singulière. J'ai eu l'honneur de vous voir souvent à Mon-Bijou ; nous nous retrouvons entre le 36e et le 37e degré de latitude, et cette rencontre inattendue ne vous cause ni étonnement ni plaisir. J'ai le cœur plus sensible, et en vous apercevant ici, je me suis senti transporté de joie. Ce temple, que vous dessinez, était un sanctuaire célèbre d'Aphrodite. Vous êtes beaucoup plus forte en mythologie que Mme Demantes, et je croirais vous faire injure en vous expliquant qui est Aphrodite. Eh bien ! je me disais tout à l'heure que si belles que soient ces montagnes, cette mer, cette herbe fleurie, ce qu'on désire surtout rencontrer dans le voisinage d'un temple de Vénus, c'est une jolie femme. Vous m'êtes apparue, le ciel avait exaucé mon vœu.

Elle ne daigna pas lui répondre. Regardant tour à tour le temple et son papier, elle dessinait d'une main fiévreuse.

— Votre croquis, reprit-il en se penchant sur l'album, viendra très bien. Cependant, si je dois vous dire toute ma pensée, je le trouve un peu bavoché ; je n'y reconnais pas la netteté, la précision ordinaire de votre crayon. Vous êtes distraite, vous pensez à quelque chose ou à quelqu'un. Si j'étais fat, je m'imaginerais que c'est à moi ; mais je ne suis pas fat. Madame Fynch, à qui pensez-vous ?

Elle secoua la tête comme un cheval qui chasse un taon. Le taon, c'était Eusèbe.

— Madame Fynch, madame Fynch, sommes-nous amis ou ennemis?

— Comme il vous plaira, dit-elle sèchement.

— Bah! vous ne dites pas ce que vous pensez. Vous savez que je suis votre allié. Craignez-vous par hasard que je ne prenne quelque liberté inconvenante? Vous êtes trop bien gardée, et si je m'avisais de manquer à la moindre des bienséances, votre grand estafier à turban, qui ne me quitte pas des yeux, aurait bientôt fait de braquer sur moi sa canardière. Madame Fynch, ne méprisez pas votre allié. Le chasseur le plus adroit, le plus beau tireur du monde, ne tue rien si on ne lui rabat le gibier. Entendez-vous, de grâce, avec Eusèbe Furette.

— Savez-vous ou ne savez-vous pas, répliqua-t-elle d'un ton de duchesse, que je ne puis souffrir certain genre de plaisanterie?

— Soit! vous refusez de me faire des confidences. Me ferez-vous au moins l'amitié de m'apprendre dans quel canton de la régence vous avez planté votre tente?

— A Nebeul.

— Ah! vous êtes installée à Nebeul!

— De quoi vous étonnez-vous? Tunis m'a paru une ville trop bruyante; je désirais habiter un endroit tranquille; on nous a indiqué Nebeul.

— Voyez comme cela se trouve! s'écria Eusèbe. C'est à Nebeul que nous allons aussi, M. de Coulouvre et moi. Au fait, je crois m'en être expliqué un jour devant vous, dans la salle à manger du Grand-Hôtel de Tunis.

— Je ne sais ce que vous avez pu dire, interrompit-elle avec hauteur. Ce qui est certain, c'est que nous vivons à Nebeul comme de vraies recluses ou peu s'en faut, et qu'à l'exception du contrôleur civil et de sa femme, qui sont parfaits pour nous, je suis décidée à n'y voir et à n'y recevoir personne.

— Quoi! si on vous donnait une sérénade, Rosine ne paraîtrait pas un instant à sa fenêtre!

— Ma fenêtre ne s'ouvre pas sur une rue, mais sur un grand jardin clos de murs, et si quelqu'un se permettait de les franchir, je le préviens qu'à défaut d'un spahi, nous avons un jardinier qui fait bonne garde.

— Qu'Aphrodite en soit louée! votre langue commence à se dégourdir. Ce que vous dites est amer, mais je préfère vos amertumes à vos silences... Non, nous n'escaladerons point votre mur et nous ne forcerons pas votre grille; il n'est pas dans nos habitudes de pénétrer chez les gens avec effraction. Mais enfin Nebeul n'a, si je ne me trompe, que sept ou huit mille habitans, on s'y rencontre. Me permettrez-vous de vous reconnaître et de vous saluer?

— Vous ne me rencontrerez pas, dit-elle en recommençant à crayonner.

— Il faut partir du principe que tout arrive. Et, tenez, le comte Ghislain m'a quitté tout à l'heure pour aller échanger ses tristes pensées avec un chérif; c'est désormais sa façon de s'amuser. Il n'a pas trouvé son homme, et le voilà qui revient, je l'aperçois au bas de la colline.

Elle ne put s'empêcher de tourner vivement la tête, pour s'assurer s'il disait vrai.

— Ah! je vous y prends, et, sans calembour, mon comte vous intéresse. Mais parlons sérieusement, et supposons que mon noble patron m'aperçoive en ce moment assis à vos côtés, et qu'un quart d'heure plus tard, il me dise : — A propos, mon cher Eusèbe, qui est cette aimable personne avec laquelle vous causiez si familièrement?.. Madame Fynch, que devrai-je lui répondre?

— Répondez-lui, dit-elle d'une voix aiguë, qu'elle se nomme Mme Fynch, qu'elle est d'une santé délicate, que son médecin l'a envoyée en Tunisie, qu'elle s'est fixée à Nebeul, endroit tranquille, qu'après la saison des pluies, elle a profité du beau temps pour faire une excursion, qu'elle a passé la nuit dernière à Zaghouan, qu'elle a voulu faire un croquis à Aphrodisium, que tantôt elle partira pour Hammamet, en longeant le bord de la mer, que d'Hammamet elle retournera à Nebeul, qu'elle a au surplus des mœurs sauvages, et que le plus grand plaisir qu'on puisse lui faire est de ne pas s'occuper d'elle et de paraître ignorer son existence.

— Et lui dirai-je que cette sauvagesse est la nièce de Mme Demantes?

— Pourquoi pas?

— Ce serait risquer beaucoup. Il y a dans ce monde, madame Fynch, des parentés un peu compromettantes.

Elle referma violemment son album.

— Et que m'importe d'être compromise ou non dans l'esprit du comte de Coulouvre? Que m'importe son estime ou son mépris? Que m'importent sa personne, son nom, sa mélancolie et son orgueil?

— Seigneur Dieu! ne vous agitez pas ainsi, dit Eusèbe d'une voix suppliante, ou votre spahi va s'imaginer que je vous manque de respect, et je suis un homme mort. Puisque le comte de Coulouvre vous déplaît, ne parlons plus de lui; mais, avant que je vous quitte, rendez-moi un service d'amie. Nous allons nous séparer, lui et moi, pour quelques jours. Il se propose d'aller se promener à cheval dans je ne sais quels déserts inaccessibles aux voitures. De mon côté, je pars en courrier pour Nebeul, à l'effet d'y retenir un logement où il n'aura que la peine de s'installer en arrivant, et, en vérité, je suis charmé de mon sort, car j'aurai l'immense avantage

de rouler sur la même route que Mme Fynch; je contemplerai de loin, sinon sa gracieuse personne, du moins la capote de sa calèche. Madame Fynch, je vous en conjure, assistez-moi de vos lumières. Y a-t-il un hôtel à Nebeul?

— Non, dit-elle d'un ton radouci. Il y avait autrefois un restaurant tenu par un Juif; il a fait de mauvaises affaires et fermé boutique. D'ailleurs, il ne logeait personne.

— On couche donc là-bas à la belle étoile?

— On loue facilement une maison; quelques heures vous suffiront pour en trouver une à votre convenance. Il y a au-delà de Nebeul une sorte de faubourg qui en est séparé par un oued, c'est-à-dire par une rivière sans eau.

— Parlons-en; je les connais, les rivières sans eau de la Tunisie; on s'y noie.

— Si vous apercevez une goutte d'eau dans celle de Nebeul, répondit-elle avec un sourire sardonique, je vous autorise à me donner une sérénade. Après l'avoir passée à pied sec, vous verrez de charmantes maisons arabes, entourées de grands jardins. Juste en face de celle que nous habitons, il en est une qui est vacante; entre leurs clôtures, il n'y a que la largeur d'un chemin.

— Admirable! s'écria-t-il, en frappant des mains. Que tous vos péchés vous soient remis! Vivre à deux pas de vous, séparé de cet ange terrestre par une route peut-être étroite!..

— Qu'importe, interrompit-elle, que cette route soit large ou étroite, puisque la grille devant laquelle elle passe ne s'ouvre jamais pour personne!..

Elle aperçut au bas de la colline Mlle Tannay, qui revenait avec ses orchis. Elle se leva aussitôt pour l'aller rejoindre, et le spahi se leva aussi, et Eusèbe dut en faire autant.

— Chère madame, dit-il, il y a ici des millions de fleurs orangées, écarlates ou d'un bleu outrageant, dont aucune ne vous ressemble. La seule plante qu'on puisse vous comparer ne se trouve pas à Aphrodisium. Elle a une fleur délicate, d'une pâleur un peu froide, et on l'appelle, je crois, l'anémone glaciale, parce qu'elle ne pousse qu'au bord des glaciers. J'en ai vu jadis un échantillon dans un jardin d'acclimatation. Mais il y a entre elle et vous cette grande différence qu'elle n'a point d'épines et que vous en avez beaucoup. C'est égal, trois fois heureux l'homme intrépide qui, au risque de se piquer les doigts, cueillera cette adorable fleur qu'on nomme Mme Fynch!

Elle ne l'écoutait plus, elle était déjà partie avec son gardien, qui lui marchait sur les talons, comme un eunuque chargé de la surveillance d'une sultane.

— Cette petite femme ne manque pas d'esprit, pensait Eusèbe.

Elle a l'art de vous expliquer toutes les choses essentielles en se donnant l'air de ne rien dire. Mais je la crois présomptueuse et fort imprudente. Que sert d'avoir des idées si on pèche dans l'exécution! L'Italie disait : *Italia farà da se*, et l'Italie a eu diablement besoin qu'on l'aidât.

Deux heures après, ainsi qu'Eusèbe l'avait annoncé à Mme Fynch, le comte Ghislain, monté sur le cheval de son valet de chambre, à qui il céda sa place dans le landau, laissait le golfe d'Hammamet derrière lui et s'acheminait seul à travers un bois de thuyas, emportant pour tout bagage son porte-manteau, qu'il avait pris en croupe. Il s'accommodait de la société d'Eusèbe, dont il s'était fait une habitude, et faiblesses ou peccadilles, il lui passait tout en considération de sa parfaite égalité d'humeur. Mais il voulait voyager pendant quatre ou cinq jours à sa fantaisie, sans avoir à se gêner pour personne; c'était un genre de repos qu'il ne s'était pas encore donné.

Il arriva vers le soir à Zaghouan, dont les maisons s'éparpillent en désordre, comme un troupeau de chèvres, sur un monticule escarpé. Il descendit dans une auberge tenue par des Français, qui lui parlèrent de Mme Fynch; il ne prêta aucune attention à ce qu'on lui en disait. Ce qui distingue Zaghouan de la plupart des villes tunisiennes, c'est que, située au pied d'une montagne riche en sources, elle est traversée par des eaux courantes et murmurantes qui ne tarissent jamais. Ghislain arpenta longtemps des sentiers pierreux, entre des haies d'aubépine, parmi des jardins pleins de cognassiers et de cerisiers en fleur; des rossignols se répondaient de toutes parts, et l'étoile du berger, à demi perdue dans une vapeur rose, semblait les écouter avec un frisson de plaisir. Mais il pensait à certaines sentences que lui avait récitées le chérif, et si ces rossignols, qui chantaient si bien, avaient été soudoyés par quelque malin esprit pour attendrir son cœur et le regagner au monde et à l'amour, leur travail fut vain. Ils avaient beau s'égosiller, une autre musique, qui venait de plus loin, couvrait leur voix.

Le lendemain, il fit l'ascension du Zaghouan. S'étant refusé à prendre un guide, peu s'en fallut qu'il ne restât dans un précipice; mais il était fort et adroit, il réussit à atteindre le sommet. Les jours suivans, il parcourut la vallée de la Miliana, poussant à droite et à gauche des pointes dans des gorges et des ravines où l'on ne va guère. Un soir, comme il approchait d'un gourbi, il fut assailli par une troupe de gros chiens blancs, tachetés de jaune, au museau de loup, à la queue en panache. Il les écarta à coups de pierre et pénétra dans le gourbi. Il y passa la nuit sous une tente en peau de chameau, avec des hommes sombres, qui avaient l'air de brigands et qui lui offrirent tout ce qu'ils avaient; à la vérité, c'était peu de chose.

En se remettant en route, il eut la surprise d'apercevoir à l'horizon un lac qui n'était point marqué sur sa carte. De grandes barques y voguaient, voiles au vent; au fond d'une anse s'élevait une ville, dont il pouvait compter les coupoles et les minarets. Il lui fallut quelque temps pour découvrir qu'il était la dupe d'un mirage. Quelques minutes plus tard, il passait près d'un pic massif et de large carrure, où l'on exploite des mines de plomb. On l'avait engagé à se méfier des Siciliens qui travaillaient dans ces mines. Il en rencontra deux dans un endroit fort désert. S'ils avaient de mauvaises intentions, le fier visage de ce cavalier leur imposa, car ils tournèrent le dos et disparurent.

Dans un village adossé au Djebel-Bou-Kornéin, ou montagne à deux cornes, il eut avec un cafetier une conversation qui le chagrina. Ce cafetier était un Turc d'Alger, qui, dès sa plus tendre jeunesse, avait formé le projet de se rendre en pèlerinage à Kérouan et à La Mecque. A force d'économie, il avait amassé péniblement un millier de francs, s'était mis en chemin. Comme il arrivait au pied de la montagne à deux cornes, il était tombé malade; à peine guéri, il avait changé d'idée, s'était marié, et il tenait un café. Sa femme lui avait donné trois fils, qui venaient bien, et il bénissait les maladies, qui rendent quelquefois les hommes plus sages. Satisfait de son sort, il avait le front épanoui, et ce large et plantureux sourire particulier aux Turcs qui sont contens.

— Vous mourrez donc, lui dit Ghislain, sans avoir vu ni Kérouan ni La Mecque?

Le cafetier, qui aimait à parler, lui expliqua à sa façon qu'on ne fait pas toujours ce qu'on veut et que souvent on s'en trouve bien, que, grands ou petits, nous sommes des marionnettes dont la destinée tient les ficelles. Ghislain le prit en pitié : il estimait peu les hommes qui ne font pas ce qu'ils veulent et s'en consolent facilement. Le Turc aurait pu lui répondre qu'on admire quelquefois des lacs qui ne sont que des mirages, et que souvent on croit avoir une volonté qu'on n'a pas.

Il quitta Hammam-Lif dans l'après-midi, pour traverser la chaîne de hauteurs qui sépare le golfe de Tunis de la côte orientale de la régence. Il s'égara dans des collines de sable et de marne, et la nuit le surprit au fond d'un ravin qui est un lieu d'assemblée pour les chacals. Il entendit leurs sinistres hurlemens, qui se rapprochaient de minute en minute, et il aperçut dans les buissons des yeux luisans et chauds comme braise. Il savait qu'un cheval qui butte et un cavalier désarçonné ont tout à craindre de ces lâches rôdeurs. Il mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre, et le revolver au poing, il fit face aux assaillans, qui se tenaient à dis-

tance. Il finit par s'impatienter, en abattit un d'une balle, et la bande se dispersa.

A la petite pointe du jour, il retrouva son chemin, atteignit un col qui commande le Sahel, et ses regards parcoururent le pays délicieux où il se promettait de passer quelques mois. A ses pieds, entre le rivage de la mer et un cirque de montagnes argileuses, rayées par endroits d'écorchures rouges, se déployait une plaine fertile et riante, qui n'est qu'un grand jardin. D'immenses vergers d'oliviers, à perte de vue, ombrageaient des champs d'orge ; à leur vert bleuâtre se mêlait le vert foncé des caroubiers, qui les dépassaient de la tête. Au milieu de ces vergers, que coupaient de longues rangées de cyprès, Ghislain voyait çà et là des taches blanches semblables à des amas de neige fraîchement tombée : c'était Nebeul et les villages qui l'avoisinent. La mer était grise ; mais bientôt l'aurore y fit pleuvoir ses roses. Il s'enfonça dans un chemin creux et descendit vers ce pays où il apportait sa volonté et où son destin l'attendait.

XXII.

Eusèbe avait employé utilement son temps et bien fait les choses. Il s'était empressé de louer la villa vacante que Mme Fynch lui avait indiquée et d'arrêter un cuisinier du pays, qui, ayant servi chez des Européens, avait appris à modérer son goût pour les épices et le piment. Ghislain trouva, en arrivant, une maison en bon état, nettoyée à fond, lavée, époussetée du haut en bas. Il y avait des provisions dans le cellier, deux barriques de vin dans la cave, du pain mollet sur la planche, des broches qui ne demandaient qu'à tourner, dans l'écurie un âne et un cheval, dans le clos un jardinier qui, comme tous les Arabes, travaillait avec fureur quand on le regardait. Le comte n'eut que la peine de se mettre à table, et il éprouva un agréable étonnement, qu'il n'essaya pas de dissimuler. Il complimenta Eusèbe, qui lui dit :

— Je pensais bien qu'après quelques jours passés en pleine sauvagerie, un peu de civilisation vous plairait. Je vous en prie, si vous vous établissez en Afrique, prenez-moi pour votre intendant. J'ai découvert que c'est ma vraie vocation.

Ghislain, qui ne lui avait pas encore parlé de la sienne, lui répondit sardoniquement :

— Comptez sur moi, mon cher ; je n'aurai jamais d'autre intendant que vous.

La maison, d'un seul étage, se composait de dix pièces s'ouvrant sur un *patio* en forme de rotonde, et, du côté opposé à la route,

elle donnait sur une large terrasse dallée, que flanquaient aux deux coins un eucalyptus et un arbre de Judée chargé de fleurs. Au-delà s'abaissait en pente douce un jardin de six hectares, qui regardait la mer. Les jardins de Nebeul sont incomparables. Sous notre ciel pâle, les plantes, qui vivent de jour autant que d'eau, se disputent avidement la lumière et engagent entre elles un dur combat pour l'existence. Il faut espacer les arbres, les émonder sans cesse, éclaircir des ombres trop épaisses qui ne laissent rien pousser, pas même un brin d'herbe. Le soleil d'Afrique est si généreux qu'il a de la lumière à donner aux petits et aux humbles comme aux superbes. Il filtre à travers les feuillages les plus denses, et au pied des arbres croissent des arbustes, qui recouvrent des plantes basses sans leur faire tort. Il y a un peu de ciel pour tout le monde, et, à condition d'avoir un puits d'arrosage qui ne tarisse pas, tout prospère. Les jardins de Nebeul sont de merveilleux fouillis; ils ravissent les yeux par une luxuriance unie à la grâce, et la joie abondante de la terre se communique au cœur de l'homme.

Lorsqu'il s'accoudait sur le mur à hauteur d'appui de sa terrasse, Ghislain enfilait du regard une longue allée que bordaient une vigne en treille et des jasmins, des citronniers, des cédrats, des grenadiers au feuillage d'or. Cette allée menait à un champ de roses et, plus loin, à une noria, dont la grande roue était mise en mouvement par un chameau borgne. A droite et à gauche se mêlaient aux arbres d'agrément plusieurs variétés d'orangers; on y récoltait, selon la saison, des mandarines, des chinois, l'orange amère à l'écorce rugueuse. Plusieurs portaient à la fois des fleurs, des fruits encore verts, des fruits déjà mûrs. On pouvait se croire dans les jardins d'Alcinoüs.

Le comte de Coulouvre était si charmé de sa nouvelle installation, qu'il resta près de huit jours sans sortir de chez lui. Quand il ne lisait pas le Coran en s'aidant de son dictionnaire et d'Eusèbe, il arpentait son allée, son verger, regardait tourner son chameau ou se régalait d'oranges sanguines qu'il avait eu le plaisir de cueillir lui-même sur la branche. Le profond repos dont il jouissait, un grand silence qu'interrompait par intervalles le bruit lointain d'une vague qui se fâchait ou le cri d'un oiseau, la beauté du ciel et de la terre, une brise saline qui charriait des parfums, tout l'enveloppait d'une douceur secrète. Il avait parcouru la Tunisie en touriste; il venait d'y prendre pied, d'y enraciner sa vie, et il se figurait avoir mis des espaces immenses entre le monde et lui. Il se sentait à mille lieues de son passé, qui lui apparaissait comme un fantôme. Il avait juré d'épouser l'Afrique; il célébrait ses fiançailles, et sa fiancée lui semblait belle.

Eusèbe s'était tenu jusqu'alors dans une grande réserve; mais depuis qu'il avait vu le comte Ghislain sourire en passant un gué qui n'en était pas un, il s'était enhardi, et il commençait à pousser des reconnaissances dans un cœur longtemps fermé, qui, sous l'influence amollissante d'un ciel toujours en fête et d'une terre toujours en joie, lui paraissait disposé à s'entr'ouvrir.

— Vous vous imaginez, mon cher comte, disait-il, que Nebeul est un endroit où il ne se passe rien. Allez visiter, un jour de marché, cette petite ville aux maisons blanches, aux rues proprettes, aux bazars voûtés, et vous m'en direz des nouvelles. Vous trouverez partout de la poussière, du bruit, des gens qui se poussent, s'interpellent, se disputent, crient, et, après avoir crié, se mettent à rire, ce qui est à peu près le fond de la vie humaine. On fabrique ici des poteries célèbres dans toute la régence; mais les Nébelis ne font pas seulement des pots, ils font l'amour. Songez que chaque maison de Nebeul est couverte en terrasse, qu'il n'est pas besoin d'être un singe ou un clown pour passer de l'une à l'autre et faire ainsi le tour de la ville. Ces femmes qui ne sortent que voilées ne sont pas toutes d'une vertu rigide. Je tiens de bonne source qu'elles ne se prennent jamais de bec sans que l'une crie à l'autre : « Tu es trop laide pour avoir un amant, et jamais aucun homme n'est entré chez toi par la terrasse. » Tant il est vrai de dire que le monde entier est fait comme notre famille.

— Fort bien, répondit le comte. Écrivez, mon cher, les Mystères de Nebeul. Cela vous occupera.

— Vous croyez aussi, reprit Eusèbe, que la route qui passe ici près traverse un désert, et vous vous flattez de n'avoir ni voisins ni voisines. Erreur profonde! Il y a juste en face de chez vous une maison, que je croyais inhabitée. J'ai appris qu'elle est occupée par deux Françaises. Cela vous étonne? J'en suis surpris autant que vous. Par quel enchaînement de circonstances bizarres deux Françaises, dont l'une, paraît-il, est une Parisienne, sont-elles venues s'échouer à Nebeul? Je le leur demanderais volontiers à elles-mêmes; mais on ne les voit guère. Elles ne sortent que pour aller à la messe, qui est dite chaque dimanche par le curé maltais de Hammamet. Le reste du temps, elles se tiennent closes et coites dans leur jardin, qu'un grand mur et une grille doublée d'une porte en plein bois défendent contre les curieux. J'ai surnommé leur maison la villa des Invisibles.

— A merveille! La villa des Invisibles, ou les Mystères de Nebeul! Vous avez trouvé votre titre, et le reste est un détail. Je m'inscris pour cent exemplaires.

— Hélas! dit Eusèbe, je ne suis pas écrivain.

— C'est dommage. L'écriture est un calmant qu'il faut recommander aux imaginations trop vives.

— La mienne ne l'est pas trop, répliqua-t-il. Elle a juste le degré d'échauffement qui convient au bonheur.

Ghislain s'était fait donner à Tunis une lettre de recommandation pour le vice-consul, contrôleur civil de Nebeul, seul Français à poste fixe dans cette population d'Arabes et d'Israélites. Il se décida enfin à porter sa lettre. Le contrôleur, homme d'esprit et d'humeur agréable, lui fit le plus cordial accueil. Sa femme, qui avait beaucoup de grâce, d'entregent, le reçut encore mieux ; mais elle découvrit avec surprise qu'un fils de grande famille, qui semblait fait pour allumer des passions, était un assidu lecteur du Coran, moins curieux de savoir comment il faut s'y prendre pour s'amuser à Nebeul que de démêler ce qui pouvait bien se passer dans l'âme et dans la conscience des Nébelis.

Le vice-consul prit rendez-vous avec lui pour lui faire visiter les ruines de l'ancienne Naples ou Neapolis, qui a légué son nom à Nebeul. Puis il le mena dans la boutique d'un potier et dans l'école récemment fondée, où un Algérien enseignait le français à une centaine de petits Arabes. Le comte interrogea lui-même ces gamins aux grands yeux éveillés. On leur avait affirmé que l'étude du français les aiderait à faire leur chemin et peut-être à conclure un jour de bons marchés. Ils se le tenaient pour dit, et ils mordaient aux conjugaisons les plus irrégulières, comme s'ils eussent mangé une beurrée; ils s'en barbouillaient avidement le cerveau et la bouche. L'instituteur déplorait la pauvreté de son mobilier scolaire, et se plaignait de manquer de livres, d'atlas, de mappemondes. Ghislain lui laissa en partant quelques billets de banque, dont la destination eût été sûrement changée, si l'on avait consulté les petits Arabes.

Le lendemain, accompagné d'Eusèbe, il retourna chez le contrôleur, qui les avait invités à dîner. Ils causaient depuis quelques minutes avec l'aimable contrôleuse, quand deux femmes entrèrent. Ghislain reconnut sur-le-champ Mlle Tannay à sa figure de brebis et à ses boucles en tire-bouchon. Cette apparition, qui lui remettait subitement en mémoire des événemens qu'il tâchait d'oublier, lui fut désagréable. Il n'avait jamais parlé à Mlle Tannay, mais il l'avait rencontrée dans un endroit où il avait beaucoup souffert : Bois-le-Roi venait le relancer à Nebeul, et une épave de son passé lui rappelait son naufrage.

— Mme Demantes serait-elle ici? se demanda-t-il.

Mais Mme Demantes ne parut pas. Elle était remplacée par une jeune femme dont le sourire mélancolique n'éveillait en lui aucun souvenir. La contrôleuse reprocha gracieusement à Mme Fynch la

rareté de ses visites. Elle s'excusa, répondit, en baissant ses yeux de gazelle effarouchée, qu'elle avait été fort souffrante, que depuis douze jours elle n'était pas sortie. On lui déclara que, pour la punir, on entendait la garder à dîner. Elle se défendit, chercha des échappatoires; on lui prouva que ses raisons ne valaient rien, on la supplia avec tant d'insistance qu'elle finit par céder.

Pendant le repas, elle mangea peu, parla moins encore. Elle n'intervenait dans la conversation, qui était fort animée, que par la langueur de ses regards et la pâleur de son sourire. Elle écoutait les moindres paroles du comte Ghislain avec une dévote attention et dans une sorte d'extase : dès qu'il regardait de son côté, elle détournait la tête, et ses lèvres étaient agitées de tressaillemens nerveux.

— C'est une minaudière, pensait Ghislain, ou une hystérique.

— Elle est maladroite, se disait Eusèbe; ce n'est pas par des grimaces qu'elle l'attrapera; mais les comédiennes qui n'ont pas fait leur Conservatoire exagèrent toujours leurs effets.

L'instituteur vint prendre le café. On parla d'écoles.

— Si jamais, dit Ghislain, on fondait ici une école de filles, j'en ferais volontiers les frais. Je me suis laissé dire que le plus grand service qu'on pût rendre à ce pays serait d'y réformer l'éducation des femmes, et que, du même coup, on supprimerait la polygamie.

— La polygamie, répondit le contrôleur, est un cas pendable, mais un cas rare. Il faut être riche pour se donner le luxe d'avoir plus d'une femme, et je ne pourrais pas citer trois Nébelis qui en aient deux. En revanche, je n'en connais pas un seul qui consentît à envoyer ses filles à l'école. Ce serait une révolution dans les mœurs. Le moyen de traîner à l'abreuvoir des ânes qui non-seulement n'ont pas soif, mais qui se font un scrupule de boire!

Mme Fynch sortit enfin de son long silence. Elle eut le courage de regarder Ghislain en face, et elle s'écria :

— Ah! monsieur le comte, pourquoi voulez-vous tirer les femmes de Nebeul de leur honteuse ignorance? Plus elle est épaisse, plus elle les préserve du malheur. J'en connais quelques-unes qui travaillent fort bien à l'aiguille et qui excellent dans la broderie d'or et de soie; j'ai vu les robes de noces qu'elles préparent à leurs filles, et qui ne dépareraient pas une reine. Là se borne leur savoir, et, j'en conviens, elles n'ont point d'âme, point d'idéal. Mais dans ce misérable monde il est bien dangereux d'avoir de l'âme, et l'idéal est le grand ennemi du bonheur, l'idéal est le tourment de la vie. Raffiner notre esprit, rendre notre cœur plus délicat et plus sensible, c'est multiplier en nous les causes de souffrance. On s'accoutume à comparer tristement ce qui est à ce qui devrait être, ce qu'on voit

à ce qu'on imagine, et on prend les réalités en mépris, en dégoût. Si j'osais vous parler de moi, je vous avouerais que j'ai maudit cent fois l'instruction qu'on m'a donnée. J'envie l'ignorance des femmes de Nebeul; je voudrais, comme elles, n'avoir point d'âme!

Elle avait prononcé son discours d'une voix entrecoupée de soupirs. Quand elle eut fini, elle parut confuse d'en avoir dit si long, de s'être abandonnée ainsi à ses sentimens; elle rougit et enfouit son visage dans ses mains.

— Trop de grimaces, ma fille! lui disait mentalement Eusèbe. A cela près, ton petit discours n'était pas mal.

La vice-consulesse, qui n'était ni minaudière ni hystérique et qui la lorgnait malicieusement du coin de l'œil, trouva, quelques instans plus tard, l'occasion d'expliquer à Ghislain que Mme Fynch était une femme un peu exaltée, qu'il fallait l'excuser, qu'elle avait beaucoup souffert, qu'elle était la veuve d'un aimable Américain, qu'elle ne pouvait se consoler de l'avoir perdu, et qu'on l'avait envoyée en Tunisie pour y rétablir sa santé et se refaire de ses chagrins.

Mme Fynch se leva bientôt pour partir.

— Je vous accompagnerai, lui dit le contrôleur. Vous avez plus d'un kilomètre à faire pour rentrer chez vous, et peut-être craignez-vous les mauvaises rencontres, quoiqu'il n'y ait ici ni ivrognes, ni rôdeurs de grandes routes. On ne cultive dans ce pays que le vol domestique.

— Vous oubliez, lui dit le comte, que nous sommes, ces dames et moi, de très proches voisins. Je me charge de les mettre chez elles.

Mme Fynch et Mlle Tannay remontèrent sur les bourriquets qui les avaient amenées, et on fit route ensemble. Personne ne soufflait mot. Mme Fynch méditait sans doute sur le malheur des femmes qui ont un idéal, et Mlle Tannay, qui joignait à ses vertus un peu de vanité, était si ravie d'avoir dîné avec le comte de Coulouvre qu'elle se recueillait dans l'émotion de sa bonne fortune et se promettait d'en écrire le lendemain à Mme Demantes, ne doutant pas de lui faire plaisir. On atteignit et traversa l'oued, dont le sable étincelait comme de l'argent sous les rayons de la lune, qui était dans son plein. Tout à coup, l'âne de Mme Fynch leva la tête pour contempler cette lune ronde et éclatante; il sentait apparemment le désir de lui confier ses secrets : il s'arrêta net et se mit à braire. Dans sa surprise, Mme Fynch lâcha la bride, vida les arçons, se laissa rouler dans le sable. Elle avait eu plus de peur que de mal. Ghislain l'aida à se relever, et un genou en terre, avançant la main, la pria de s'en servir comme de montoir. Elle y posa son pied mignon, se remit en selle. On repartit, on arriva et on se quitta, sans que, de part ou d'autre, on eût parlé de se revoir.

L'instant d'après, Ghislain fumait un cigare sur sa terrasse, où

son arbre de Judée, éclairé par la lune, dessinait comme une dentelle d'ombre et de lumière. Eusèbe vint s'asseoir à côté de lui.

— Jolie petite femme! s'écria-t-il, en bourrant sa pipe.

— Que voulez-vous dire? demanda le comte un peu distrait, qui pensait à tout autre chose qu'à Mme Fynch.

— Je dis et j'affirme que notre invisible voisine, laquelle a consenti enfin à se laisser voir, est une jolie petite femme.

— Elle vous plaît?

— Beaucoup. Elle n'est pas seulement charmante, elle a de l'élévation dans les idées, et je la rangerais volontiers parmi les âmes d'élite.

— A moins que ce ne soit une aventurière, dit Ghislain d'un ton bref.

— Comment donc? Sur quoi jugez-vous?..

— Le mot est dur, et je le retire, puisqu'il vous blesse. Excusez-moi, j'ai peu de goût pour l'afféterie et pour les femmes qui minaudent.

— Eh! mon Dieu, je conviens que Mme Fynch a parfois des airs mignards, penchés et langoureux, et un peu de recherche dans le langage. Il y a des vins qui étonnent par leur saveur étrange, la première fois qu'on en boit; mais on s'y fait bien vite et on les préfère aux autres.

— Libre à vous, mon cher, d'aller voir Mme Fynch aussi souvent qu'il vous plaira! Mais ne l'amenez pas ici.

La première impression n'avait pas été favorable, et Eusèbe opéra une prudente retraite.

— Au fait, dit-il, vous avez raison. Je persiste à soutenir que Mme Fynch est très agréable de visage et de tournure, mais tout compté, tout rabattu, elle est fort déplaisante.

— A la bonne heure! Que lui reprochez-vous?

— La couleur noire de ses pensées. Si vous n'aimez pas les femmes qui minaudent, je n'aime pas celles qui se permettent de calomnier indignement la vie.

— Peut-on la calomnier, gras disciple d'Épicure? lui demanda Ghislain.

— Me permettez-vous, une fois pour toutes, de vous exposer mes petites idées à ce sujet? reprit Eusèbe.

— De grand cœur. Je suis trop heureux de m'instruire.

— Mon opinion très arrêtée est qu'un peu de philosophie nous mène au pessimisme, et que beaucoup de philosophie nous en guérit. On accuse les pourceaux d'Épicure, tels que moi, de se plaire dans cette vallée de larmes, parce qu'ils ne voient que les surfaces. C'est tout le contraire. Les surfaces sont rugueuses, désagréables, grises, dures au toucher. Mais quiconque ne s'en tient pas aux appa-

rences et va au fond des choses découvre que les situations les plus désespérées ont leurs bons côtés et leurs ressources inattendues, qu'avec quelque effort d'esprit, quelque industrie, on tire le bien du mal et on change ses peines en plaisirs. Je compare la vie à une de ces maisons d'Orient qui n'ont point de jour sur la rue et qui ressemblent à des cachots. Un soir, à Sousse, j'ai réussi à m'introduire, sous un prétexte spécieux, dans une de ces tristes prisons. Qu'y ai-je trouvé? un salon décoré avec un luxe inouï et une superbe Juive, aux sourcils fièrement arqués, vêtue d'une robe de soie blanche, sur laquelle flottait une écharpe de soie verte. Cette déesse était comme cuirassée de pierreries, et ses doigts étaient si chargés de bagues qu'elle devait renoncer à fermer la main. Quand nos pauvres Françaises sont appelées à figurer dans un bal à côté de ces Africaines parées comme des châsses, elles sauvent leur honneur en disant : « Nous avons laissé nos bijoux en France. » Bref, je fus ébloui, et je me dis : Il n'y a pas de maison si triste qu'on n'y puisse trouver une Juive, et les existences les plus sombres ménagent au philosophe d'agréables surprises.

— J'admire médiocrement, répondit Ghislain, les femmes cuirassées de pierreries, et qui ont tant de bagues aux doigts qu'elles ne peuvent plus fermer la main.

— Puisque ma comparaison vous paraît clocher, j'en cherche une autre, et je déclare que la vie ressemble à ces énormes figuiers d'Inde ou de Barbarie, aux raquettes épineuses, qui environnent comme un mur d'enceinte continue tous les villages de ce pays, et qui assurément sont des remparts assez redoutables pour les défendre contre une charge de cavalerie. J'ajoute, pour en avoir fait la douloureuse expérience, que leurs épines font des piqûres cruelles. Mais ne les calomnions pas : ils produisent des fruits en forme de figues dont j'ai tâté et qui m'ont paru savoureux. Aussi l'Arabe ne pourrait-il se passer de ses cactus, qui sont ses magasins de provisions dans les années de disette, et il a appris l'art de cueillir leurs fruits sans se piquer. C'est le résumé de la sagesse. Que si ma seconde comparaison vous paraît boiteuse comme la première, je comparerai encore la vie...

— Assez, assez, seigneur Sganarelle! interrompit Ghislain.

Et, tirant de sa poche un papier que lui avait remis le marabout d'Aphrodisium et qu'il était parvenu à déchiffrer, il lut à Eusèbe ce passage :

« Dieu bénisse Mahomet, son prophète, et la famille de Mahomet, ses femmes, ses descendans, ses amis et ses fidèles! Je m'étonne que celui qui a entendu parler de la mort puisse se réjouir. Je m'étonne que celui qui a passé près d'un tombeau puisse encore rire. »

— Quel raisonnement! s'écria Eusèbe. Eh! sans doute, nous mourrons tous, s'il faut en croire Bossuet. Mais je m'étonne, à mon tour, qu'un homme qui, après avoir bien dîné, en bonne compagnie, passe sa soirée au clair de la lune, sur une terrasse où il respire l'odeur des jasmins, déclare la vie radicalement mauvaise, surtout quand il songe qu'il y a dans ce monde beaucoup de jolies femmes, et que souvent, pour en trouver une, il suffit de traverser la largeur d'une route.

Ghislain, dépliant de nouveau son papier, lui lut cet autre passage :

« Lorsque Adam marchait sur la mer, il rencontra Ève et lui dit : Qui es-tu ?

« Elle répondit : Je suis celle qui tue la pitié.

« Il lui dit encore : Qui es-tu ?

« Elle répliqua : Je suis celle qui détruit la richesse; celui qui la trouve me trouve, celui qui ne la trouve pas ne me trouvera jamais.

« Et Adam lui demanda pour la troisième fois : Qui es-tu?

« — Je suis, répondit-elle, la créature en qui il ne faut mettre aucune confiance ; Ève est mon nom. »

— Salut aux mélancoliques et à leur mélancolie! dit Eusèbe.

— Vous vous trompez, mon cher, repartit le comte. L'homme qui a rompu à jamais avec Ève est en voie de devenir parfaitement heureux.

Il se retira dans sa chambre, et, comme le lendemain était jour de courrier, il écrivit à l'abbé Silvère. Sa lettre finissait ainsi :

« Je n'ai jamais vu si nettement mon chemin devant moi. Vous me reprochiez mon exaltation. Je suis calme, je suis tranquille ; il s'est fait dans mon cœur comme une détente soudaine. Je commence à ressentir cette joie qui est le signe, disiez-vous, d'une bénédiction divine. »

Il ne songeait pas à se demander si la douceur d'une vie d'étude et de repos, la constante sérénité du ciel, les caresses d'un printemps fidèle qui ne retire jamais ses grâces, je ne sais quelle séduction répandue dans l'air, le silence d'un jardin fleuri, la beauté de cette lune qui argentait la mer et endormait les vagues, le parfum des roses et des jasmins, n'étaient pas pour quelque chose dans la paix que savourait son cœur détendu, dans cette joie mystérieuse qui lui semblait une bénédiction divine.

XXIII.

Vers deux heures du matin, un violent coup de cloche retentit à la porte de la villa et ébranla toute la maison. Ghislain, réveillé

brusquement, douta quelques minutes s'il avait rêvé. La cloche tinta de nouveau, et bientôt elle ne cessa plus de sonner. Il avait sauté à bas de son lit. Pendant qu'il s'habillait, son cuisinier arabe entra dans sa chambre et lui dit :

— Que fais-tu? où vas-tu? Tu n'es pas sage, tu ferais mieux de te recoucher. Ceux qui carillonnent aux portes pendant la nuit ne sont pas des gens qui marchent droit.

Le comte se moqua de sa couardise et s'élança dans la cour. Son valet de chambre venait d'ouvrir la grille, et il se trouva en présence de Mlle Tannay, qui, vêtue d'une camisole, d'un mantelet, d'une jupe et coiffée d'un bonnet que, dans son trouble, elle avait mis sens devant derrière, semblait hors d'elle-même. Elle lui prit les deux mains, en s'écriant :

— Monsieur le comte, sauvez-nous! Pour l'amour de Dieu, venez à notre secours!

— Contre qui? contre quoi? demanda-t-il.

Elle tâcha de reprendre ses esprits pour lui expliquer qu'un affreux malheur venait d'arriver, que Mme Fynch s'était empoisonnée, que Mme Fynch avait avalé d'un coup toute une fiole de teinture d'aconit, dont elle prenait des gouttes pour combattre ses névralgies.

Quand on voyage en Tunisie, il est bon de se munir d'une pharmacie portative et d'un manuel de médecine. Les pharmaciens sont rares dans ce pays, sauf dans les villes de garnison, et pour avoir le médecin à Nebeul, il faut l'aller chercher à Tunis, ce qui demande à peu près un jour pour aller et un jour pour revenir. Ghislain avait emporté de Marseille quelques drogues et de l'émétique, qu'il remit à Mlle Tannay, en lui disant :

— Faites-la vomir. Après cela, vous lui ferez des affusions d'eau froide sur la tête et vous lui ingurgiterez du café très fort. Tout à l'heure, j'enverrai chercher de ses nouvelles.

Mlle Tannay partit en hâte avec ses flacons, et le comte alla secouer Eusèbe, qui dormait si profondément que le bourdon d'une cathédrale, sonnant à toute volée, ne l'aurait pas réveillé.

— Levez-vous bien vite, lui dit-il après l'avoir mis au fait. Mlle Tannay a perdu la tête. Allez l'aider à soigner sa mourante.

En arrivant dans la villa des Invisibles, Eusèbe y trouva une femme qui, résolue à mourir, refusait obstinément les remèdes qu'on tentait de lui administrer. Au reste, elle n'avait pas l'air de savoir ce qu'on lui voulait. Elle avait par instans des convulsions, des spasmes. Sa respiration était pénible, il lui échappait des cris ou elle prononçait à voix basse des mots incohérens. Puis son angoisse se calmait, et comme frappée de stupeur, après s'être dressée

sur son séant, elle se laissait retomber et s'absorbait dans une contemplation. Eusèbe trouva que, cette fois encore, cette comédienne avait le tort d'exagérer ses effets. Cependant elle restait agréable au fort de ses souffrances. Ses convulsions étaient gracieuses, ses attitudes étaient charmantes, et, dans ses momens de stupeur, ses yeux, s'imprégnant d'une clarté céleste, semblaient converser avec les anges.

Mlle Tannay lui répétait en pleurant : — Ma chère, buvez donc, je vous en supplie! Si vous n'avez pas pitié de vous, ayez pitié de moi. Je ne vous survivrai pas. Ma chère madame Fynch, voulez-vous que je meure?

Eusèbe mêlait ses remontrances aux supplications de Mlle Tannay.

— Allons, madame Fynch, soyez raisonnable. Vous seriez-vous fêlé la cervelle en tombant de votre âne? Eh! que diable, une jolie femme a bien des raisons pour ne pas se laisser mourir. Elle pense un peu aux autres et aux joies que sa beauté leur procure. Elle pense aussi à elle-même. N'est-ce donc rien que de se savoir regardée, admirée, désirée? Vous ne voulez pas m'écouter? Je m'en vais de ce pas chercher le noble seigneur qui vous a remise en selle. C'est un homme grave et sévère, il vous fera entendre raison. Quand les enfans ne sont pas sages, on leur donne les verges.

— Ah! oui, monsieur, s'écria Mlle Tannay, allez chercher M. le comte de Coulouvre. Lui seul saura se faire obéir.

Ghislain se rendit d'assez mauvaise grâce aux appels pressans d'Eusèbe, qui lui dit :

— Ma foi! je vous mets sa mort sur la conscience. Si vous ne vous en mêlez, il ne nous restera plus qu'à la clouer dans sa bière.

Quand elle vit apparaître près de son lit en désordre la figure sévère du comte Ghislain, Mme Fynch n'eut plus ni spasmes ni extases. Elle revint aussitôt à elle-même, et, saisie d'épouvante comme un enfant à qui on montre Croque-Mitaine, elle cacha sous ses couvertures son visage rougissant. Le comte, qui avait quelque pratique, ne lui fit pas l'injure de croire qu'elle jouait la comédie; mais il jugea sur-le-champ que son cas était moins grave que ne le prétendait Eusèbe, qu'elle avait pris sans doute assez de poison pour s'incommoder, mais qu'elle n'était point en danger de mort. Il lui déclara d'un ton rude que si elle ne consentait pas à se laisser traiter, il userait de force. A peine finissait-il sa harangue, le visage rougissant reparut.

— Monsieur, lui dit cette mourante, d'une voix très douce, ordonnez. Je ferai tout ce qu'il vous plaira.

Elle vida d'un trait la tasse qu'il lui présentait; en même temps, elle faisait un signe de la main pour demander qu'il s'éloignât. Il

passa dans la pièce voisine, où, quelques minutes après, Mlle Tannay vint lui dire :

— Mille grâces, monsieur, je suis encore inquiète ; mais je commence à croire que nous la sauverons.

Il fit prendre des nouvelles dans l'après-midi, elles étaient presque rassurantes ; il en fit prendre le soir, elles étaient encore meilleures. Il eut pour Mme Fynch la reconnaissance qu'a toujours un médecin pour les malades qui consentent à guérir par ses soins, et, du même coup, il se flatta d'en avoir fini avec une femme qu'Eusèbe comparait à un vin exotique d'une saveur singulière, et qu'il soupçonnait, pour sa part, d'être un vin frelaté.

— Elle et moi, pensait-il, nous voilà saufs, hors d'affaire, et nous n'avons plus de raisons de nous revoir.

Il se trompait. Le surlendemain, Mlle Tannay, le front radieux, l'œil humide de reconnaissance, vint l'avertir que Mme Fynch, tout à fait remise, désirait avoir un entretien avec lui. Il chercha des défaites, n'en trouva point et, à son corps défendant, il dut s'exécuter. Mme Fynch l'attendait sous sa vérandah. Elle avait l'air d'une ressuscitée, qui portait encore sur son front la pâleur du tombeau. Dès que Mlle Tannay se fut éloignée :

— Ah! monsieur, que vous êtes bon d'être venu! L'autre nuit, j'avais eu un accès de délire, de folie, et je suis honteuse de ce que j'ai fait. Comment ai-je pu oublier que le suicide est un crime? Merci, monsieur le comte, de vouloir bien m'écouter. J'avais besoin de me confesser à vous. A qui pourrais-je ouvrir mon âme! L'excellente personne qui vit avec moi ne connaît pas mes chagrins, et j'ai de sérieux motifs pour les lui cacher.

Elle s'agitait beaucoup. Ghislain l'engagea à se calmer. Elle posa sa main sur son cœur, en disant :

— Il a toujours battu trop vite.

Puis, prenant un ton plus posé, elle commença un long récit. Elle raconta les tristesses de son enfance, la situation gênée de ses parens, les premières inquiétudes de son esprit, ses goûts et ses ambitions d'artiste, ses rêves de fortune et de gloire. Elle fit ensuite le portrait en pied de M. Fynch, cet adorable Américain, tombé du ciel tout exprès pour lui apporter le bonheur, et qu'un funeste accident avait ravi à sa tendresse.

— En le perdant, poursuivit-elle, j'avais tout perdu. Orpheline et veuve, j'étais seule sur la terre. Il me restait pourtant une parente avec laquelle je n'avais jamais eu de relations. Oserai-je prononcer son nom devant vous? C'est une grande pécheresse, dont j'ignorais les péchés. Mme Demantes, je l'ai enfin nommée, ayant appris mon malheur, vint me voir, eut pitié de moi et me proposa de me recueillir

chez elle. J'acceptai. Elle me traita avec tant de bonté que je lui vouai une éternelle reconnaissance. Une lettre anonyme que je reçus me révéla les hontes de son passé. Jugez de ma situation! La plus cruelle des douleurs est de ne pouvoir estimer ce qu'on aime. Il me sembla que l'air que je respirais était impur, qu'un peu de fange était mêlée au pain que je mangeais. Je ne devais plus vivre dans cette maison; je résolus de partir. Ma santé a toujours été délicate; j'obtins du médecin qui me soignait qu'il m'envoyât en Afrique. Mme Demantes, inquiète de me voir partir seule, poussa la bonté jusqu'à se priver, en ma faveur, de sa demoiselle de compagnie. J'espérais qu'en arrivant ici, mon esprit se calmerait. Mais je me dis continuellement qu'une femme a été pour moi la plus généreuse des bienfaitrices, et que, sous peine de compromettre mon honneur, ma réputation, je dois la payer d'ingratitude et la fuir à jamais. Je tâchai de me distraire en travaillant, en peignant; mais il faut avoir quelque liberté d'esprit pour travailler; je crains de n'avoir plus de talent. Le découragement, le dégoût, s'étaient emparés de moi, le monde m'apparaissait comme un endroit maudit où il n'y a de bonheur que pour les cœurs grossiers, et où les âmes délicates sont condamnées à d'éternelles souffrances. Mlle Tannay a toujours considéré Mme Demantes comme une femme irréprochable; je croirais faire un crime en la détrompant. Je la renverrai avant peu à Bois-le-Roi, où je suis résolue à ne jamais retourner. Ma destinée est d'être seule, toujours seule. J'avais sous la main un flacon d'aconit; je me suis dit : La vie est un mal dont ce flacon guérit. J'ai bu, et sans vous, j'étais morte; sans vous, une grande coupable tombait sous les coups de la justice divine. Ah! monsieur, je vous ai tout dit, ma faute et mon repentir. Dites-moi que vous me comprenez, que vous me plaignez, et j'aurai plus de force pour supporter mes chagrins.

Ghislain avait écouté ce discours avec une attention polie, mais avec beaucoup de défiance; il croyait y sentir un mélange de vrai et de faux, et il pensait que les plus dangereux imposteurs sont ceux qui délaient une ligne de vérité dans un gros volume de mensonges. Sans trop savoir pourquoi, l'histoire de M. Fynch lui avait paru suspecte; il poussa l'injustice jusqu'à douter un moment de son existence; puis, se ravisant, il douta de sa mort, il décida que cet adorable Américain était encore plein de vie, et que sa veuve avait la figure d'une femme séparée. Comme on voit, il n'avait pas trouvé, mais il brûlait. Il décida aussi que le chagrin de ne pouvoir estimer ce qu'elle aimait n'était pas une raison suffisante pour expliquer sa tentative plus ou moins sérieuse de suicide; qu'à ses peines morales se joignaient peut-être des embarras d'ar-

gent, et comme une longue expérience lui avait appris qu'on ne revoit jamais les gens à qui l'on prête, touchant délicatement à un sujet délicat, il tâcha de lui faire entendre que, si elle avait besoin d'un secours, il était prêt à lui ouvrir sa bourse. Mais, dès les premiers mots, elle fit un geste d'effroi et sa fierté se gendarma.

— Oh! rassurez-vous, monsieur le comte, s'écria-t-elle. La question d'argent n'est rien pour moi. Je n'accepterai jamais un sou de Mme Demantes, mais je puis me passer de ses secours. J'ai de petites rentes et des goûts simples, et si quelque jour la paix rentrait dans mon âme, les plaisirs peu dispendieux qu'on peut trouver à Nebeul suffiraient à mon bonheur. Je vous le répète, c'est mon isolement qui m'effraie, qui me consterne ; je me sens comme perdue dans ce vaste monde, à la fois immense et vide. Ah! parlez-moi, ne me refusez pas vos consolations, vos conseils, et je retrouverai peut-être ma force et ma volonté.

Il ne savait que lui dire. Un pessimiste, s'appliquant à consoler les chagrins d'une femme, qui peut-être n'en avait point, lui semblait un personnage fort moquable, et il craignait le ridicule. Elle attendait ; avant qu'il eût parlé, elle l'écoutait déjà. Il lui débita quelques froids lieux-communs sur la vanité des choses, sur le néant de notre pauvre vie, trop courte pour que ce soit la peine de l'abréger par le suicide. Puis il l'engagea à chercher l'oubli d'elle-même dans des occupations suivies ; il l'assura que, si elle se remettait à peindre, elle serait récompensée de son effort, et qu'elle rentrerait bientôt en possession de son talent. Elle buvait ses paroles comme un élixir, et son homélie, qu'il trouvait pitoyable, eut un effet aussi miraculeux que son émétique et ses affusions d'eau froide. Mme Fynch semblait revivre en l'écoutant ; arrosée par son éloquence, cette plante battue de l'orage se redressait, reverdissait à vue d'œil.

— Oh! que vous me faites de bien! s'écria-t-elle. Votre parole, à la fois si douce et si ferme, me va droit au cœur. Ah! j'avais tort de me désespérer, la vie a du bon. Quand je suis venue m'établir dans cette solitude, pouvais-je deviner que Dieu y amènerait un homme dont la noble et délicate sympathie relèverait ma force et mon espérance? Merci, merci, monsieur! Je triompherai de mes faiblesses, et si jamais d'horribles tentations m'assiégeaient de nouveau, je penserais à vous, qui êtes deux fois mon sauveur, je me souviendrais de votre visage, de vos conseils, et j'aurais la force de résister.

Il trouva que l'entretien s'échauffait un peu trop. Elle lui avait pris les deux mains, et le luisant de son regard l'inquiéta. Cette fois, il était fixé. Il se leva bien vite et partit. Elle s'entêta à le reconduire jusqu'à la grille, et comme il prenait congé :

— Ne me refusez pas, monsieur, une suprême faveur. Permettez-moi d'aller chercher quelquefois auprès de vous, dans mes heures sombres, les consolations dont j'éprouve un si grand besoin.

— Madame, répondit-il, vous feriez infiniment mieux de vous adresser au curé d'Hammamet, qui vient ici tous les dimanches. Il y a beaucoup de choses dont j'ai peine à me consoler moi-même. Comment pourrais-je consoler les autres?

Elle lui rendit grâces comme s'il eût dit un bon oui. Les femmes ne comprennent que ce qu'elles veulent comprendre.

— J'ai eu tort de retirer mon mot, dit-il à Eusèbe en rentrant chez lui. C'est une aventurière.

— Vous m'étonnez, répliqua étourdiment Eusèbe. Je l'ai toujours connue réservée et modeste comme une violette.

Ghislain le regarda dans les yeux.

— La connaissez-vous depuis longtemps?

— Je l'ai vue deux fois à Nebeul, s'empressa-t-il de répondre. C'est assez pour juger une femme.

— Aventurière ou cabotine, reprit Ghislain; je vous laisse le choix.

— L'affaire est manquée, pensa Eusèbe, et j'ai perdu mon pari. Après tout, pourquoi désespérer si vite? Cette cabotine a du conjungo dans l'œil, et le diable vient en aide aux jolies femmes. Mais tenons-nous sur nos gardes, soyons circonspect : notre homme a le nez fin, et, par surcroît, je le soupçonne d'être terrible dans ses colères.

Le comte avait commis une imprudence. Il avait dit à Mme la contrôleuse qu'il était amoureux de sa maison arabe, qu'il donnerait beaucoup pour en avoir une photographie ou un croquis, et il s'était plaint qu'il n'y eût à Nebeul ni photographe ni dessinateur. Il vit arriver un matin Mlle Tannay, qui l'aborda avec son bon sourire. Sa candide vertu, condamnée par un décret du ciel à habiter des endroits douteux, se promenait en aveugle au milieu des conspirations et travaillait innocemment à des desseins louches; comme la boule qui s'en va où le joueur la pousse, elle abattait des quilles sans rien comprendre à ce qu'elle faisait.

Elle remit au comte Ghislain le billet que voici :

« Une femme qui ne pourra jamais s'acquitter de sa dette de reconnaissance voudrait au moins offrir à l'homme qui l'a sauvée un ouvrage de ses mains qui la rappelle quelquefois à son souvenir. Lui permet-il de venir chez lui pour y faire la peinture qu'il désire? Elle n'ose se flatter de faire un chef-d'œuvre; mais le sujet l'inspirera, et son tableau ne sera pas froid; on y sentira vibrer et palpiter une âme. »

Le comte se donna beaucoup de peine pour faire comprendre à Mlle Tannay qu'on exprime quelquefois dans la conversation des désirs ou des regrets auxquels on n'attache aucune importance, et qu'au surplus Mme Fynch s'exagérait beaucoup le service qu'il avait pu lui rendre, qu'il la tenait quitte de toute gratitude. Il lui expliqua aussi à mots couverts qu'il était amoureux de son repos encore plus que de sa maison, que la plus grande marque d'affection qu'on pût lui donner était de respecter sa solitude.

Mlle Tannay transmit-elle fidèlement ce message? Le fait est que, le lendemain, le comte eut le déplaisir de voir pénétrer chez lui une femme en deuil, chargée de tout un attirail de peintre, d'un grand parasol blanc, d'un chevalet, d'un pliant, d'une toile, d'une boîte qui contenait des brosses, des pinceaux et des tubes de couleurs. Elle pliait sous le poids; on ne pouvait comprendre qu'une si frêle créature pût porter un si lourd fardeau; mais les grandes reconnaissances centuplent les forces, et, accomplissant une œuvre sainte, elle n'avait pas voulu que personne l'aidât. Elle fit le tour du jardin, cherchant son point de vue et l'endroit d'où la maison se présentait le mieux. Depuis la funeste nuit où elle avait pensé mourir, elle traînait la jambe droite, canetait un peu en marchant. Cet oiseau, échappé du filet, avait laissé dans sa prison quelques-unes de ses plumes et ne volait plus que d'une aile. Mais Mme Fynch faisait tout avec art, et son léger clochement n'était pas disgracieux; elle inspirait la pitié, non le mépris.

Ghislain fut tenté de mettre cette indiscrète à la porte par les deux épaules; mais de sa vie il n'avait été impoli envers une femme, et on ne se refait pas. Après l'avoir remerciée de ses aimables intentions, il la conjura de renoncer à son projet.

— Voulez-vous donc, lui dit-elle en le regardant avec des yeux noyés, voulez-vous me priver d'un si grand plaisir?.. Ne vous occupez pas de moi, ajouta-t-elle. Ignorez ma présence. Je désire que vous ne voyiez ma pochade que lorsqu'elle sera terminée; je veux que vous ayez le plaisir de la surprise.

Elle avait beau dire, elle entendait que cette pochade fût un chef-d'œuvre; son amour-propre y était intéressé comme son cœur, et les chefs-d'œuvre ne s'improvisent pas; un peintre disait: Tôt fait, tôt vu. Aussi était-elle résolue à ne point se presser, à prendre tout son temps. Huit jours de suite, on la vit reparaître vêtue de noir et clochant du pied droit, mais intrépide à l'ouvrage. Quand elle avait fini, elle laissait dans le jardin, appuyés contre un arbre, son parasol, son chevalet, son pliant, qui révélaient qu'elle était venue et qu'elle reviendrait, en sorte que, même absente, elle était encore là, et que Ghislain n'avait pas besoin de la voir pour être sûr qu'elle existait.

Mohammed, le cuisinier arabe, qui s'intéressait à son travail, la regardait souvent peindre. Si bon musulman qu'il fût, ayant habité longtemps Alger, il s'était familiarisé avec les mœurs européennes et il faisait cas des talens. Il lui disait :

— Est-ce que je te gêne?

— Non, répondait-elle; les yeux arabes ne me gênent pas.

— Pourquoi, demandait-il encore, es-tu toujours habillée de noir?

— C'est la couleur de mon âme.

Eusèbe rôdait quelquefois autour de son chevalet; elle affectait de ne pas le voir. Un jour que Ghislain était absent, il alla s'asseoir à côté d'elle et lui dit :

— Madame Fynch, madame Fynch, vous avez eu tort de ne pas me consulter; je vous aurais donné de bons avis, et vos affaires iraient mieux. Je ne nie pas que vous n'ayez de bonnes idées, mais l'exécution est défectueuse. Considérez que vous avez affaire à un homme qui sait son monde et n'est dupe ni des grands mots ni des petites grimaces. Permettez-moi de vous dire que vous roulez trop les yeux en lui parlant et que vous mettez trop d'emphase dans vos discours. Mais savez-vous ce qui m'inquiète surtout? Je crains que votre cœur ne soit sérieusement pris, et quand le cœur est pris, on veut aller vite, on s'échauffe et on fait des sottises. La place est forte, assiégez-la dans les formes. Madame Fynch, madame Fynch, gardez-vous de monter à l'assaut avant que la brèche soit praticable.

Elle le regardait d'un air de profonde commisération et ne daignait pas lui répondre.

Ses visites, aussi réglées que le cours des astres, aussi inévitables que le débordement d'un oued dans la saison des pluies, irritaient les nerfs ombrageux du comte de Coulouvre. Elle arrivait à deux heures sonnantes, restait jusqu'au soir, et tant qu'il la savait dans son jardin il ne se sentait plus chez lui. Cette tache noire qu'il apercevait de loin sur le sable de sa grande allée lui gâtait ses grenadiers, ses jasmins et son soleil. Il faisait seller son cheval, s'en allait courir. Elle ne partait jamais avant qu'il fût de retour; elle le saluait de la main, du geste et quelquefois de son mouchoir, et Ghislain, esclave de sa politesse invétérée, ne pouvait se dispenser d'échanger quelques paroles avec cette fâcheuse qui dérangeait ses habitudes, avec cette ombre qui s'interposait audacieusement entre son idée et lui.

A son irritation se joignait une vague inquiétude. Il avait désormais assez pratiqué Mme Fynch pour porter sur elle un jugement définitif et sans appel. Tout en persistant à la tenir pour une aventurière, il la rangeait parmi ces femmes que les médecins appellent

flattait sa vanité par le luxe, le faste infatigablement déployé chez elle, au grand dam de la bourse de ses amans. Gérard s'y fût ruiné, si la guerre ne l'eût sauvé. J'avais eu beau lui prouver que sa maîtresse se moquait de lui, rien n'avait pu le guérir de sa coûteuse démence ; ne connaissant personne de ceux que la belle lui donnait comme colocataires de tant de charmes, il tenait ses rivaux anonymes pour non existans. Oui, les passions de ces hommes-là sont chose effrayante; l'intérêt étant impuissant à les vaincre, l'honneur n'y saurait réussir. Seul, l'amour-propre peut-être en aurait raison, s'il était engagé directement et compromis à fond. En résumé, ma chère enfant, j'ai peur pour vous et ne vois qu'un conseil de misanthrope ou d'égoïste à vous donner : revenez chez vous, revenez vers nous, et attendez. »

Gérard n'avait pas reparu ; mais je le savais dans la ville ou tout près, dans la banlieue. Je me fusse volontiers éloignée, lui laissant le champ libre, si je n'eusse eu à cœur d'assister au carrousel : je voulais voir de mes yeux le scandale promis. Enfermée chez moi, j'attendis donc.

La veille du dimanche fixé pour la fête, comme je n'espérais plus d'imprévu, Gérard entra dans ma chambre, pour ainsi dire furtivement. Il n'avait ni sa mine allègre d'autrefois, ni la figure rageuse, presque haineuse, qu'il m'avait montrée le dernier jour. Il semblait embarrassé de sa personne et assez humble, — attitude assurément nouvelle pour lui et que rendait plus piteuse encore son costume militaire. A pas lents, il s'avança vers moi :

— Admets-tu, me dit-il, que l'on puisse avoir un transport au cerveau et qu'une douche vous puisse instantanément guérir?

L'acte de foi thérapeutique que l'on sollicitait de ma crédulité me coûtait à prononcer.

— Admets-tu donc, reprit Gérard, qui était arrivé près de mon fauteuil et se mit à genoux devant moi, admets-tu donc qu'un accès de folie, un crime même annule tout un passé correct? qu'une heure mauvaise efface huit années de conduite loyale? Écoute, ma chère Rose, je te jure que j'ai eu les plus détestables et les plus viles intentions ; je reconnais même qu'antérieurement à cette crise, j'ai senti peser parfois sur ma trop libre humeur le poids d'une vie régulière et calme. Mais je te jure aussi que, soit remords anticipé, soit, comme cette fois, circonstance extérieure, je m'en suis tenu aux désirs et aux projets coupables... A toi de voir si tu peux pardonner ce qui, en somme, n'a jamais eu plus de consistance que n'en ont les rêves, même mauvais, même laids.

— Mais ce regret de m'avoir épousée? ce regret si brutalement formulé?

— Je ne te cache rien, je ne veux pas mentir : je l'ai eu par intermittence... Mais je crois pouvoir t'affirmer qu'il n'y a pas de femme qui ait été plus aimée que toi, s'il y en a quelques-unes qui l'ont été mieux... Oh! pas beaucoup. Ce regret est si bien de mon sexe, hélas!

C'était bien là ce qu'il fallait me dire pour forcer mon indulgence.

— Qui me dit que tu ne le ressentiras plus, ce regret?

— Qui te dit que tu n'en triompheras plus?.. Rose, huit ans! huit années de succès, c'est encourageant.

— C'est vrai! m'écriai-je en jetant les bras autour du cou de mon mari, de mon capitaine retrouvé. Et puis, comme tu le disais, ce n'est pas une heure, quelle qu'elle soit, qui peut effacer de notre mémoire huit années heureuses... ou à peu près. Rien ne s'efface, d'ailleurs, rien ne doit s'effacer que le mal; quant au bien, nous n'en sommes pas assez riches pour en gaspiller même le souvenir... Mais il t'a fallu une douche, cette fois; qui te l'a donnée?

— Pradieux.

Gérard me raconta alors que son ancien camarade était venu le trouver et lui avait demandé ce qu'il ferait s'il apprenait que Mme Worewska n'était devenue inaccessible que pour lui. Une scène violente s'en était suivie, au cours de laquelle M. de Pradieux avait dit à Gérard qu'il s'engageait à lui prouver que rien n'était plus facile que d'amadouer la fière personne, même quand on n'avait pas eu l'honneur d'être son amant avant son changement de condition. Gérard avait parié le contraire; l'enjeu était un coup d'épée pour le cas où Gérard gagnerait sa gageure. Il l'avait perdue. La comtesse avait accepté tout de suite un rendez-vous dont il n'eût tenu qu'à M. de Pradieux de retirer les plus galans bénéfices. Alors, humilié, ridicule, mon mari avait fait un prompt retour sur lui-même et vers moi.

— Mais, lui dis-je, la prochaine fois, qui donnera la douche?

— Toi-même. — Il te suffira de prononcer le nom de Pradieux.

Les jours qui suivirent me parurent enchantés. J'avais pardonné sans arrière-pensée, sinon sans quelques inquiétudes pour l'avenir. Mais l'avenir est toujours loin. Et je crois que peu de femmes eussent agi autrement que moi. Car les infidélités non consommées sont, après tout et logique à part, d'une digestion facile.

J'aimais toujours mon capitaine, et j'affirme qu'il ne m'avait jamais tant aimée. — Il avait besoin d'un peu d'imprévu, décidément, pour renouveler et rajeunir son amour.

Le dimanche du carrousel arriva. Dirai-je, à ma honte, que j'avais oublié M. de Pradieux? Oui; c'est ainsi. Lui ne m'avait point oubliée, et il était là.

Je pénétrai dans l'hippodrome au bras de mon capitaine, — radieuse, aussi radieuse que le beau ciel de fête qui s'étendait au-dessus de l'arène, comme un dais d'azur. C'était pour moi un jour de triomphe, ce jour qui eût pu être un jour de deuil et de honte. J'aurais voulu que la Worewska fût présente. Mais elle ne parut pas. Toutes les personnes que je rencontrai me firent compliment sur ma mine. Une seule en connut le secret : Mme d'Avrange; mais beaucoup d'autres se doutèrent qu'il m'était arrivé quelque chose d'heureux. — Le bonheur a bien tort de rayonner.

Une seule fois mon regard rencontra celui de M. de Pradieux, qui, debout derrière son ministre, se retournait de mon côté. C'était au moment de la charge en fourrageurs, que commandait mon mari. Debout sur ses étriers, Gérard leva son sabre en me regardant, si bien que, lorsqu'il l'abaissa, il eut positivement l'air de me saluer. Je n'y résistai pas : du bout de mon gant, j'envoyai un baiser dans la direction de mon capitaine, qui ne pouvait plus le voir, car il détalait à fond de train en avant d'une de ses colonnes. Un peu confuse de ce mouvement involontaire, je regardai autour de moi pour m'assurer que personne n'avait surpris mon geste. Et c'est alors que mon regard croisa celui de M. de Pradieux. J'eus froid dans l'âme, tant ce coup d'œil me parut aigu et douloureux. Puis, je n'y pensai plus.

Le lendemain, il y avait une grande revue, mais je ne fis qu'apercevoir de loin M. de Pradieux, mêlé à l'état-major du ministre. En revanche, pas une seconde je ne perdis de vue mon capitaine, resplendissant et adorable dans sa grande tenue. Il y eut un défilé superbe. La foule était très sympathique à l'armée, et très échauffée par l'enthousiasme militaire qui renaissait déjà. On se battait, d'ailleurs, en Tunisie; et chacun songeait, — excepté moi peut-être, qui voguais en plein ciel, — que ces belles troupes pouvaient partir d'un jour à l'autre, pour aller noircir à la fumée des combats d'outre-mer leurs drapeaux et leurs étendards neufs. Ces drapeaux et ces étendards, tout le monde les saluait au passage. — Il faut croire que Dieu est bien toujours le Dieu des armées, puisqu'il entretient ou rallume sans cesse dans le cœur de l'homme cette flamme belliqueuse qui permet aux chefs d'état de recommencer toujours la guerre, si souvent maudite.

Le régiment défila donc parmi des manifestations délirantes, au milieu de transports indescriptibles et tels que des ministres, même secondés par le soleil, n'en soulèvent pas souvent. Il défila au trot, bien aligné, sur un air de musique enlevant et cadencé, qui avait plus d'une fois rythmé les battemens de mon cœur. Et je vis passer Gérard à la tête de son escadron, sur sa vieille jument d'armes, *Églantine*, toujours taillée en buveuse d'air, toujours ardente et

sage, à treize ans comme à cinq ans... Et je ne devinai point que je les voyais passer pour la dernière fois!

A quinze jours de là, Gérard recevait une communication officielle. Il était promu chef d'escadron et appelé, en cette qualité, au commandement d'un petit corps de cavalerie indépendante, en formation dans la Régence. Mission de confiance, lui disait-on, pour laquelle il avait été désigné spécialement au choix du ministre de la guerre. — Comme il n'avait rien demandé en dehors de l'avancement qui lui était dû, et comme on ne lui avait rien fait pressentir, il se montra surpris, modérément enthousiasmé même, ce qui ne laissa pas de me paraître étrange. Lui, bouder contre la perspective d'une campagne!

— Que veux-tu? me dit-il. Il y a si longtemps que je me prépare à d'autres batailles, plus intéressantes et plus graves! Cela ne me dit rien d'aller guerroyer contre des brigands ou des sauvages... Pense donc! si, pendant ce temps-là... Enfin, d'où que cela vienne, il faut l'accepter, n'est-ce pas? On ne choisit pas son devoir, ni sa gloire.

D'où cela venait, je le savais bien, moi! M. de Pradieux n'avait pu être généreux jusqu'au bout. Il m'avait vue trop heureuse. C'était lui qui nous séparait. Rien n'avait dû lui être plus facile que de faire désigner au choix du ministre un officier noté comme l'était Gérard. Et il avait cru, sans doute, n'avoir rien à redouter de sa conscience, puisqu'il s'agissait d'un poste de faveur, qui pouvait être un poste glorieux, et qui comportait, en tout cas, un avancement certain. — Les hommes ne s'immolent jamais qu'à moitié.

Je voulus rester à Marseille, pour être plus près de Gérard, pour n'avoir que la mer entre lui et moi; je serais bien allée en Algérie, mais il me le défendit.

Force me fut de l'attendre; je l'attendis. Ses lettres étaient tristes. On se battait peu; lui ne s'était pas encore battu du tout : il était aux prises avec les ennuis, les tiraillemens d'une organisation nouvelle, usant son énergie et son courage à des vétilles administratives.

Un jour, la lettre que je reçus de Tunisie n'était pas de lui. Il était malade, à l'hôpital. Je partis comme une folle, et, aujourd'hui encore, je ne sais pas bien comment j'ai voyagé ni comment je suis arrivée au terme de mon voyage.

Le terme de mon voyage, c'était une grande maison blanche sous un ciel plus bleu, beaucoup plus bleu que celui de Marseille. Dans cette maison, il y avait une assez belle chambre, c'est-à-dire une chambre de grandes dimensions, où, sur un lit d'hôpital, un jeune officier supérieur, rendu méconnaissable par les ravages de la ma-

ladie, était en train de mourir de la fièvre typhoïde, si ce n'était du typhus... Et cet officier mourut là, entre les bras de sa femme, sans l'avoir reconnue, mais en murmurant son nom, comme dans une obsession délirante...

Dors en paix, cher mort, près de moi, dans le petit cimetière qui est l'oasis de mon désert champenois. Nous logeons porte à porte, mon capitaine, et ma maison n'est guère qu'une tombe un peu plus grande que la tienne; mais bientôt, je l'espère, nous cesserons de faire ménage à part...

Bientôt? — Qui sait? Je vis; donc, on ne meurt pas de chagrin. Si encore on continuait à sentir la peine toujours aussi âpre, le déchirement toujours aussi cuisant! Mais, non; tout cela s'apaise, s'endort : on n'oublie pas toujours, mais toujours on finit par se résigner. C'est le salut de l'humanité, mais c'en est aussi la honte. En nous dotant de cette faculté d'oubli ou de consolation, Dieu nous a peut-être fait un cadeau utile, mais il nous a bien avilis.

J'élève mon neveu, qui, tout bâtard qu'il est, grandit sous mon toit : je suis son père et sa mère et n'ai point de préjugés. Il est devenu triste, d'ailleurs, cet enfant; sans doute, on lui a parlé de sa naissance. Il a un regard pensif et désenchanté qui n'est pas de son âge : on dirait d'une âme adulte qui regarde par les yeux d'un enfant, et s'ennuie de la perspective de recommencer la vie dans de mauvaises conditions.

— C'est égal, — disais-je un jour au curé-doyen de Méry-sur-Aube, qui vient souvent me visiter, tantôt pour ses pauvres, tantôt pour moi-même, — c'est égal, monsieur l'archiprêtre, il y a des choses incompréhensibles et bêtes. Pourquoi un officier jeune, aimé, brave, qui s'était déjà vaillamment battu, et qui était parti pour guerroyer, s'en va-t-il mourir de la fièvre typhoïde sur une terre lointaine, sans même avoir pu donner ou recevoir un coup de sabre?

— Saint Louis, ma chère dame, n'est-il pas mort, lui aussi, sur ce territoire de Tunis, enlevé par la maladie, quand il croyait aller enfin à la conquête des lieux saints? Ces non-sens apparens nous rappellent que nous n'avons pas l'intelligence du livre auquel nous collaborons. Et d'ailleurs, en cherchant bien, on trouverait presque toujours, même pour saint Louis, que nos malheurs s'expliquent par nos fautes.

— Hélas!

HENRY RABUSSON.

UNE

CHAIRE DE PSYCHOLOGIE

EXPÉRIMENTALE ET COMPARÉE

AU COLLÈGE DE FRANCE

Un incident récent a vivement ému le monde académique, universitaire et savant. C'est la transformation de la vieille chaire traditionnelle de droit de la nature et de droit des gens en une chaire de psychologie expérimentale et comparée. Comme de très hautes questions philosophiques se lient à cette affaire, on nous permettra d'entrer dans quelques éclaircissemens pour la bien faire comprendre.

Un premier point qu'il faut d'abord mettre hors de cause, c'est que le Collège de France est absolument le maître de son aménagement intérieur. Ces sortes de questions se résolvent par des raisons pratiques et particulières, sur lesquelles la critique extérieure est incompétente et où elle n'a rien à voir. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'on se méprendrait sur la décision du Collège et qu'on en donnerait une fausse interprétation, si l'on croyait qu'il a voulu proscrire une science, et déclarer qu'il n'y a plus de droit naturel et de droit des gens. Il est fort douteux qu'un corps savant, fût-il le premier du monde, eût le droit de trancher une pareille question. Supprimer une chaire par raison doctrinale serait un acte aussi intolérant que d'imposer une doctrine au titulaire de cette chaire. Aussi le Collège ne s'est-il pas décidé par des

raisons de doctrine, mais par des raisons de circonstance dans lesquelles nous n'avons pas à entrer. Nous ne croyons pas pour cela qu'il faille abandonner le principe d'une science et d'un enseignement de droit naturel, ou de quelque chose de semblable. La question théorique reste donc ouverte; et, avant d'exposer les titres de la nouvelle science, nous demandons à faire valoir encore une fois les titres de l'ancienne.

Sans doute, on pouvait trouver que la désignation de la chaire : *Droit de la nature et droit des gens*, avait quelque chose d'un peu vieillot et rappelait trop peut-être les vieux in-folio poudreux de Grotius et de Puffendorf; mais rien ne serait plus facile que de rajeunir cette chaire, en en changeant le titre et en l'appelant, par exemple, « chaire de philosophie du droit ; » et il n'est guère à craindre qu'il n'y ait pas sous ce titre de belles questions à discuter ou à résoudre. La question des nationalités, celle des droits respectifs de l'individu et de l'état, celle des rapports de l'église et de l'état, les droits de la famille dans l'éducation, ne sont pas, que je sache, des questions mortes. Et ne serait-il pas étrange que, dans une société qui repose sur la déclaration des droits de l'homme, on considérât comme surannée une doctrine du droit, une philosophie du droit? Il ne serait pas d'ailleurs nécessaire qu'une telle chaire fût toujours occupée par une même école; l'école historique, aussi bien que l'école idéaliste, pourvu que l'une ou l'autre présentât un candidat éminent, pourraient concourir au même titre pour un tel enseignement, la liberté des doctrines étant de droit dans l'enseignement supérieur. Mais le principe serait sauvegardé.

Toutes ces raisons ont dû être présentées dans l'assemblée du Collège de France. Mais à ces raisons théoriques on peut en ajouter une autre bien plus pressante, à laquelle on n'a peut-être pas pensé, et qui nous paraît irrésistible. Eh quoi ! la France renoncerait à enseigner les principes du droit au moment où son existence comme nation, où l'existence de chacun de nous, où famille, biens, honneur, tout est suspendu à une question de droit! Et ce n'est pas seulement la France, c'est l'Europe entière qui est suspendue à cette même question. Que l'on décide, en effet, qu'il n'y a plus de droit, avec quelle facilité se résoudrait la question tragique à laquelle nous faisons allusion! La France n'aurait qu'à se dire : les faits sont les faits; le passé est le passé; la loi des choses a parlé; acceptons les faits accomplis; renonçons à de vains regrets; tournons notre activité d'un autre côté. Livrons-nous aux vastes entreprises matérielles, aux belles expériences politiques. En prononçant une telle parole, on délivrerait l'Europe d'un poids épouvantable. Les dépenses exorbitantes seraient immédiatement réduites; les difficultés diplomatiques qui se présentent sur un autre terrain sont

de celles qui peuvent attendre ; et, d'ailleurs, de quel poids ne serait pas notre épée dans la balance, si nous nous présentions avec une épée libre et des cœurs sans préjugés ! J'ose dire que l'Europe nous bénirait ; mais elle nous bénirait — en nous méprisant ; et le mépris de nous-mêmes serait le triste prix d'un repos si chèrement acheté. Et les victimes elles-mêmes, qui n'ont encore rien oublié, ces victimes qui pleurent et qui souffrent, pourquoi souffrent-elles? parce qu'elles protestent ; pourquoi protestent-elles? parce qu'elles croient. Elles aussi, et avec bien plus de raison, puisqu'elles ne peuvent rien par elles-mêmes, elles aussi ne pourraient-elles pas dire : les faits sont les faits ; la loi historique a prononcé ; nous avons payé notre dette ; pourquoi immoler nos enfans? Acceptons les faits accomplis. Que ne paierait-on pas une telle déclaration? Que de bienfaits couleraient avec abondance sur ces nouveaux enfans ralliés à la victoire ! Nous le demandons à ceux qui raillent l'idée de droit comme une vaine abstraction, pourquoi rien de tout cela n'est-il possible? pourquoi aucune voix, ni d'un côté ni de l'autre, ne s'est-elle élevée, pourquoi aucune n'oserait-elle s'élever pour parler ainsi? Pourquoi, si ce n'est parce qu'il y a là une force plus grande que tout, une force invisible et immatérielle, qui impose le silence à l'égoïsme et à l'infidélité, et que l'on appelle le droit ! Que cette force soit un sentiment ou une idée ; qu'elle soit issue des entrailles du passé ou qu'elle soit une émanation de la raison divine, toujours est-il que c'est quelque chose qui s'impose aux faits et qui s'oppose à la force. Ce n'est pas là, on le voit, une chose morte : c'est au contraire la chose vivante par excellence. Un enseignement qui reposerait sur une telle idée ne serait pas un souvenir du moyen âge, un vieux spectre desséché ; ce serait l'enseignement le plus vital, le plus jeune et le plus opportun.

Mais à quoi peuvent servir, dira-t-on, de telles raisons données après coup et après les questions résolues? Nous répondrons qu'elles peuvent servir beaucoup, et que la question n'est pas résolue, mais qu'elle reste ouverte. Ceux qui ont déploré l'acte du Collège de France comme une destruction absolue ne se sont pas rendu compte de l'élasticité de notre système actuel d'enseignement supérieur. Quelques explications sur ce point peuvent, je crois, adoucir les regrets et susciter pour l'avenir de nouvelles espérances.

Dans l'ancien système, tel qu'il existait encore il y a quelques années, les chaires étaient considérées, sauf exception, comme absolument immobiles. Une chaire existait pour l'éternité ; devenait-elle vacante, elle était remplie, coûte que coûte, par la personne la plus en mesure de l'obtenir, quels que fussent ses titres et ses talens. Il pouvait arriver, si le choix était malheureux, qu'une chaire

se trouvât paralysée et annulée pendant de longues années. Nous n'en voulons pas d'autre exemple que l'histoire même de cette chaire de droit de la nature et de droit des gens. Elle était devenue vacante en 1820. Le Collège présenta à l'unanimité, et seul, M. Cousin, alors suspendu de sa chaire de la Sorbonne. Le gouvernement de la restauration, bien entendu, ne le nomma pas et appela à la chaire un homme bien pensant, très respectable d'ailleurs, mais d'une incapacité notoire, qui l'occupa pendant trente-deux ans! La même personne obtint la même chaire à l'École de droit et la remplit avec le même succès. Il réussit même si bien à la discréditer, que cette seconde chaire s'éteignit avec lui, et que depuis elle n'a pas reparu à la surface. Tel fut l'effet d'un enseignement déplorable. Bien loin de moi la pensée de dire que la chaire était menacée d'un pareil avenir! Ce serait souverainement injuste. Il n'en est pas moins vrai, en principe, qu'il doit y avoir une certaine élasticité dans l'enseignement supérieur, et qu'il doit se prêter aux mouvemens du travail scientifique, qui se porte tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et au mouvement des vocations. Sans doute, il est des chaires nécessairement immobiles; personne n'aura l'idée de supprimer dans la faculté des sciences la chaire de mécanique ou de calcul intégral, ni dans la faculté des lettres les chaires de grec et de latin; mais, à côté de ces chaires immobiles, il y a des chaires qui peuvent varier suivant les circonstances. Le Collège de France se prête mieux encore qu'aucun autre établissement à ce système, par la raison qu'il n'a ni élèves inscrits, ni examens, ni programmes. Ce système est d'ailleurs celui des universités étrangères, et il répond aux oscillations naturelles et à la spontanéité de la création scientifique. Une science nouvelle vient-elle à paraître (par exemple, la microbiologie, ou l'astronomie physique) (1), il faut essayer de lui faire sa place; si, dans le même moment, une autre science est un peu négligée ou oubliée, si on peut lui donner satisfaction d'une autre manière, la science nouvelle prendra la place de la science plus ancienne, sauf, pour celle-ci, à renaître ailleurs, et plus tard, sous une autre forme.

Cherchons donc, pour ce qui concerne la philosophie du droit, quelle place lui reste encore et quel avenir peut lui être réservé dans notre enseignement. Et d'abord, même à l'heure qu'il est, la philosophie du droit peut être enseignée dans toutes les chaires de philosophie de nos facultés des lettres, non pas tous les ans, ni partout en même temps, mais tantôt ici, tantôt là, comme les autres parties de la philosophie. En outre, pour ce qui est de l'essentiel et

(1) La faculté des sciences de Paris a une chaire de microbiologie; elle en attend une d'astronomie physique.

des principes, la théorie du droit fait partie des programmes philosophiques de nos lycées, et n'est pas même absente, sous forme modeste, du programme de nos écoles primaires : de telle sorte que l'idée de droit, considérée comme la base de nos institutions et de notre état social, ne fait défaut à aucun enseignement. La chaire du Collège de France était un beau et noble luxe, et ce luxe était d'une valeur inappréciable lorsque la chaire était occupée par l'illustre titulaire qui vient de la quitter, mais enfin c'était un luxe ; pour ce qui est de l'essentiel, rien n'est perdu.

Ce n'est pas tout. Les hautes études pourront retrouver facilement plus tard l'enseignement auquel elles ont momentanément renoncé, et nous avons à exposer les divers moyens par lesquels un enseignement qui n'a pas ou qui n'a plus sa place peut la trouver ou la reconquérir dans notre système nouveau. Supposez, en effet, un jeune homme de talent qui s'est pris de goût pour les études de philosophie du droit, soit un jeune philosophe ayant fait des études juridiques, soit un jeune jurisconsulte ayant fait des études de philosophie : le premier licencié en droit et, s'il se peut, docteur en droit ; le second, licencié en philosophie et docteur ès lettres ; voici les voies diverses qui s'ouvrent devant lui. D'abord, les cours libres, soit à la faculté des lettres, soit à la faculté de droit : premier moyen de se faire connaître et de se désigner à l'attention des savans ; en second lieu, s'il s'agit des facultés des lettres, les conférences ou les cours complémentaires ; s'il s'agit de la faculté de droit, les cours d'agrégés. Ici le système est un peu plus restrictif, à cause des concours d'agrégation ; mais ces concours sont très fréquens, le nombre des agrégés est considérable : pourquoi, parmi eux, ne se trouverait-il pas un ami de la philosophie? L'expérience peut commencer modestement, soit, par exemple, dans une faculté des départemens, d'où l'on peut être appelé à Paris. Aux titres ou aux grades professionnels peuvent s'ajouter des titres scientifiques, des ouvrages faisant autorité. Ainsi, l'enseignement de la philosophie du droit, sous une forme ou sous une autre, pourrait renaître sans création de nouvelle chaire, ce qui est toujours une affaire, et encore cela même est devenu plus facile qu'autrefois. Si l'on ne voulait pas aller jusqu'au budget, on aurait, pour faire revivre la chaire, la même ressource qui a servi à la faire disparaître, à savoir le procédé de la transformation. Le Collège de France lui-même, qui l'a abandonnée, pourrait la reprendre à la place de telle ou telle autre science jugée moins utile ; mais j'avoue que je l'aimerais mieux dans un milieu plus actif et plus vivant, en face même de la jeunesse de nos écoles, soit à la faculté des lettres, soit à la faculté de droit.

Cette première question vidée, passons à la seconde ; de la chaire

supprimée passons à la chaire créée. C'est, avons-nous dit, une chaire de psychologie expérimentale et comparée. Quel est le sens de cette nouvelle création ? Le Collège de France a pensé d'abord que, l'enseignement disparu appartenant à la philosophie, l'enseignement nouveau devait lui appartenir également. C'est là une pensée libérale dont on doit lui savoir gré. C'est également une pensée libérale qui lui a fait choisir le titre de la chaire. Il a voulu que ce titre fût assez large, assez compréhensif, pour pouvoir se prêter à toutes les éventualités. Si l'on eût donné, par exemple, à la chaire nouvelle le titre de psychologie physiologique, on l'eût désignée trop exclusivement aux prétentions des physiologistes, et elle serait devenue dans la suite une annexe de la physiologie. Les physiologistes ont fait beaucoup, mais ils n'ont pas fait tout pour la psychologie expérimentale. Un magistrat philosophe qui aurait étudié à fond l'état moral et intellectuel des criminels, un philosophe versé dans la psychologie ethnologique ou dans la psychologie animale, un pédagogue qui aurait observé les facultés humaines au point de vue de l'éducation, ou enfin un psychologue pur, connaissant à fond toutes les parties de la science, mais capable de les embrasser dans une synthèse philosophique, tous pourraient éventuellement concourir à une telle chaire, qui ne serait pas alors le domaine exclusif d'une seule spécialité. En réalité, le vrai nom de la science que nous essayons de décrire serait le nom de psychologie *objective*, si ce nom n'était pas trop pédant pour être employé dans l'usage vulgaire. Il y a en effet deux psychologies : l'une qui se fait par le sens intime et qui est la base de l'autre, c'est ce qu'on peut appeler la psychologie subjective ; l'autre qui se fait par le dehors, l'étude des autres hommes et des animaux, ou l'étude du système nerveux, et c'est la psychologie objective dont nous parlions. Cette seconde psychologie a toujours plus ou moins existé ; chez les Écossais, par exemple, on trouve un grand nombre de faits empruntés à l'observation externe. Ce qu'il y a de nouveau, c'est de traiter cette psychologie objective en elle-même et pour elle-même, de la dégager de l'autre, de la constituer comme science indépendante, non absolument séparée, sans doute, mais distincte ; or, tout chapitre de science qui prend une importance nouvelle devient par là même une science nouvelle. C'est là l'objet et le sens de la chaire du Collège de France.

Parmi les différentes parties dont se compose cette psychologie objective, il en est une qui paraît plus avancée que les autres et qui est plus près de se constituer à titre de science positive, c'est la psychologie physiologique, c'est-à-dire la science qui étudie les conditions organiques et physiologiques des facultés mentales ; et cette psychologie physiologique se divise à son tour en deux par-

ties, selon qu'elle étudie l'homme sain et l'homme malade : l'une est la psychologie physiologique proprement dite ; l'autre la psychologie pathologique. Seulement cette nouvelle division est plus idéale que réelle, parce que, jusqu'ici, c'est surtout par le moyen de la pathologie que l'on a procédé plutôt que par l'observation directe de l'état sain ; mais la distinction n'en est pas moins vraie théoriquement ; et, par exemple, les belles recherches de Helmholtz sur la psychologie de la vision n'ont rien de pathologique.

Le titre de la chaire étant ainsi compris, deux sortes de compétiteurs pouvaient se présenter : soit des philosophes qui se seraient occupés de psychologie comparée, soit des philosophes s'étant surtout appliqués à la physiologie et à la pathologie mentales. Pour résumer le résultat, le Collège de France s'est prononcé pour la psychologie physiologique ; l'Institut s'est prononcé pour la psychologie comparée. Nous n'avons pas à entrer dans ce débat (1) ; mais, partant des faits accomplis, nous voudrions exposer les titres de la science qui a triomphé, en résumer l'histoire et en caractériser l'état actuel.

I.

La psychologie physiologique est une science française. Elle a été créée par Descartes dans son *Traité des passions*. Dans ce traité, Descartes, comme on le fait de nos jours, explique le jeu des diverses passions par les mouvemens cérébraux. Il est vrai qu'il invoque un agent spécial qu'il appelle les esprits animaux, tandis qu'aujourd'hui on ne parle que des vibrations des cellules cérébrales ; mais cette différence est de peu d'importance et ne touche pas au principe même (2). Pendant longtemps, on a parlé de la physiologie de Descartes comme d'un roman ; mais, sauf le détail, c'était si peu un roman, qu'un des grands physiologistes de nos jours, un Anglais, M. Huxley, considère Descartes comme le vrai créateur de la physiologie moderne, et notamment comme ayant ouvert la voie par son automatisme à la fameuse théorie des actions réflexes. En voici la

(1) Nous ne voulons pas entrer ici dans des appréciations personnelles, et nous nous bornons aux questions de principes. Disons seulement que le titulaire nommé est M. Ribot, connu par ses beaux travaux de psychologie physiologique, à savoir : *l'Hérédité en psychologie, les Maladies de la mémoire, les Maladies de la personnalité, les Maladies de la volonté*. Ajoutons-y les deux importans ouvrages suivans : *la Psychologie anglaise* et *la Psychologie allemande*.

(2) Encore est-il probable que les cellules elles-mêmes sont traversées, imprégnées d'un fluide impondérable dont les vibrations et les mouvemens seraient semblables à ceux des esprits animaux. La seule différence serait que les esprits de Descartes étaient des gaz (les vapeurs du sang), tandis que ceux de nos jours seraient des fluides, ce qui laisse subsister essentiellement le même mode d'explication.

preuve : « Si quelqu'un, dit Descartes, avance promptement sa main contre nos yeux, quoique nous sachions qu'il est notre ami, qu'il ne fait cela que par jeu, nous avons toutefois de la peine à nous empêcher de les fermer ; ce qui montre que ce n'est pas par l'entremise de notre âme qu'ils se ferment,.. mais c'est à cause que la machine de notre corps est tellement composée, que le mouvement de cette main vers nos yeux excite un autre mouvement en notre cerveau qui conduit les esprits animaux dans les muscles qui font abaisser les paupières. » C'est par des phénomènes de ce genre que Descartes explique nos différentes passions, par exemple celle de la peur : « Si cette figure est fort étrange et fort effroyable, cela excite en l'âme la passion de la crainte,.. car cela rend le cerveau tellement disposé en quelques hommes, que les esprits réfléchis de l'image ainsi formée sur la glande vont de là se rendre dans les nerfs qui servent à tourner le dos et remuer les jambes pour s'enfuir. » Seulement, le même objet ne produit pas la même passion et la même impression sur tous les hommes : « La même impression qui cause la peur en quelques hommes peut exciter en d'autres le courage et la hardiesse, dont la raison est que le même mouvement de la glande qui en quelques-uns excite la peur fait dans les autres que les esprits entrent dans les pores du cerveau, qui les conduisent partie dans les nerfs qui servent à remuer les membres pour se défendre, et partie en ceux qui agitent et poussent le sang vers le cœur en la façon qui est requise pour produire des esprits propres à continuer cette défense et en retenir la volonté. »

Malebranche, tout mystique qu'il était, a continué sur ce point la tradition de Descartes, et c'est lui qui a constitué de toutes pièces la théorie mécanique de la mémoire et de l'imagination que l'on nous donne aujourd'hui comme nouvelle ; il a même généralisé la doctrine et a pressenti la théorie dite « de la correspondance » enseignée par Herbert Spencer, en proclamant avant lui que, « toutes les fois qu'il y a des changemens dans la partie du cerveau à laquelle les nerfs aboutissent, il arrive aussi des changemens dans l'âme,.. et l'âme ne peut rien sentir ni rien imaginer qu'il n'y ait du changement dans les fibres de cette même partie du cerveau. » Cela n'est pas seulement vrai des sansations, mais des idées : « Dès que l'âme reçoit quelques nouvelles idées, il s'imprime dans le cerveau de nouvelles traces, et dès que les objets produisent de nouvelles traces, l'âme reçoit de nouvelles idées. » Enfin, toute la théorie se résume dans cette loi générale : « Toute l'alliance de l'esprit et du corps consiste dans une *correspondance* naturelle et mutuelle des pensées de l'âme avec les traces du cerveau, et des émotions de l'âme avec le mouvement des esprits animaux. »

Malebranche est également de notre temps lorsqu'il parle de la contagion des imaginations fortes; il semble avoir deviné toute la théorie récente de la suggestion ; et son explication de la sorcellerie n'a pas été dépassée pour la profondeur et l'indépendance des vues par nos docteurs de la Salpêtrière : « Un pasteur, dans sa bergerie, raconte après souper à sa femme et à ses enfans les aventures du sabbat. Son éloquence naturelle, jointe à la disposition où est toute sa famille, doit produire d'étranges traces dans des imaginations faibles, et il n'est pas naturellement possible qu'une femme et des enfans ne demeurent effrayés et convaincus. C'est un mari, c'est un père qui parle... Ils se frottent de certaines drogues dans ce dessein (d'aller au sabbat) ; cette disposition de leur cœur échauffe leur imagination, et les traces que le pâtre avait formées dans leur cerveau s'ouvrent assez pour leur faire juger dans le sommeil comme présens tous les mouvemens de la cérémonie dont il leur avait fait la description. Ils se lèvent, ils s'entre-demandent et s'entre-disent ce qu'ils ont vu. Ils se fortifient les traces de leurs visions, et celui qui a l'imagination la plus forte, persuadant mieux que les autres, ne manque pas de régler en peu de mots l'histoire imaginaire du sabbat. Voilà des sorciers achevés. »

Au XVIIIe siècle, la psychologie physiologique se développe avec Ch. Bonnet (de Genève) et David Hartley. L'un et l'autre essaient de rattacher les opérations intellectuelles, non plus, comme Descartes, au mouvement des esprits animaux, mais aux vibrations nerveuses et cérébrales, le premier en s'appuyant sur une théorie sensualiste toute semblable à celle Condillac, le second sur une théorie nouvelle que l'on appellera plus tard l'associationisme, et dont David Hume avait été le promoteur. Ces deux philosophes pourraient être considérés comme les vrais organisateurs de la psychophysiologie, si le défaut de précision dans leurs connaissances physiologiques n'ôtait beaucoup de valeur à leurs théories. Entre ces philosophes et les physiologistes contemporains, une haute place dans le même ordre d'études doit être assignée à Cabanis pour son remarquable ouvrage des *Rapports du physique et du moral*. Cet ouvrage n'est guère connu que par deux ou trois propositions assez grossières d'un matérialisme enfantin, doctrine que, du reste, l'auteur a répudiée plus tard dans sa célèbre *Lettre à Fauriel*. Mais il y a dans son livre bien autre chose que ces propositions. Les vues de Descartes et de Bonnet étaient toutes théoriques ; c'étaient au fond de pures hypothèses. Le livre de Cabanis fit entrer la psychophysiologie dans la voie de l'observation positive et de l'expérience médicale. Même philosophiquement, le livre de Cabanis a une sérieuse valeur. On ne sait pas assez qu'il est des premiers qui aient signalé ce qu'il y avait d'artificiel et d'incomplet dans la théorie de Condil-

lac. Il y signale deux lacunes : la première, de n'avoir jamais parlé que des sensations externes et de n'avoir fait aucune part aux sensations internes, organiques, viscérales, qui jouent un si grand rôle dans nos humeurs, dans notre caractère, dans nos pensées même ; la seconde, c'est d'avoir cru que tout vient du dehors, et d'avoir trop méconnu les déterminations instinctives et spontanées, enfin d'avoir fait de l'homme une statue, au lieu d'en faire un être vivant.

Depuis Cabanis et Gall (car celui-ci a aussi sa part dans cette histoire, mais on ne peut tout dire), la science psychophysiologique resta quelque temps un peu stagnante. Flourens seul mérite d'être signalé, quoique beaucoup de ses opinions soient plus ou moins abandonnées, mais parce qu'il est entré un des premiers dans la voie expérimentale. Ses expériences, par exemple, sur le cerveau des pigeons, servent notamment à distinguer l'intelligence et les phénomènes réflexes proprement dits ; mais si nous voulions entrer dans ce détail, notre historique serait interminable, et il est urgent d'arriver au temps présent.

Ce fut dans l'idéaliste Allemagne que la psychologie physiologique a essayé, surtout de nos jours, à se constituer comme science distincte. M. Ribot, dans son livre sur *la Psychologie allemande*, nous a raconté cette histoire en détail. Les études de Weber sur la sensibilité, celles de Fechner sur la mesure des sensations, les recherches de Helmholtz sur la vision et sur la musique, tout cela fut condensé en corps de doctrines et enrichi d'observations personnelles par le savant Wundt, professeur de psychologie à Leipsig. Mais ce serait une erreur de croire que l'Allemagne seule a travaillé à cette œuvre scientifique. La France, par les travaux de Broca et de Charcot, l'Angleterre par ceux de Huxley, de Maudsley et de Carpenter, ont eu également leur part, et une notable part. N'insistons pas d'ailleurs sur les travaux des contemporains, car ce serait faire double emploi avec ce qui nous reste à dire sur l'état actuel de cette science et sur les questions qui y sont engagées.

Rappelons rapidement les principaux faits qui, non encore liés et coordonnés, mais constatés, au moins dans une certaine mesure, forment la matière de la science nouvelle. Les localisations cérébrales, et en particulier l'aphasie, le sens musculaire, l'hérédité, la suggestion, le dédoublement de conscience, etc., tels sont, sans compter beaucoup d'autres plus connus et plus anciens, les faits les plus intéressans parmi ceux que l'on a récemment étudiés.

La théorie des localisations cérébrales est due au docteur Gall et à l'école phrénologique ; mais cette école l'a compromise en l'associant à un système insoutenable, et sans apporter l'ombre d'une preuve positive. Aussi Flourens a-t-il été universellement approuvé lorsque, ayant apporté dans la question une méthode scientifique,

la méthode expérimentale, il crut avoir prouvé, par l'ablation et la mutilation du cerveau chez les pigeons, que le cerveau est un, comme l'âme elle-même, que le cerveau tout entier perçoit, tout entier raisonne, et que toutes les facultés intellectuelles paraissent et disparaissent en même temps. Cependant lui-même avait ouvert la voie aux localisations, en distinguant l'encéphale du cerveau, en montrant que l'encéphale se compose d'organes ayant des fonctions propres (cervelet, bulbe, protubérance, etc.), et de plus en localisant l'entendement dans le cerveau et la sensibilité dans la moelle épinière, croyant ici encore venir en aide à la philosophie spiritualiste, en distinguant, contre Condillac, la sensation et la pensée.

Mais, depuis Flourens, la théorie des localisations est devenue beaucoup plus précise. Non-seulement les fonctions motrices et leurs différens troubles ont pu, avec une précision toute nouvelle, être localisées dans telle ou telle partie de la moelle et du cerveau (1); mais même les facultés intellectuelles ont commencé à donner lieu à leur tour à des tentatives de localisation. Par exemple, tout semble bien indiquer que le siège des facultés intellectuelles, proprement dites, n'est pas le cerveau tout entier, mais cette partie du cerveau que l'on appelle substance grise ou substance corticale, à savoir la partie périphérique des hémisphères cérébraux, composés, comme on le sait, de deux substances, l'une blanche, l'autre grise. Mais c'est surtout dans la théorie des sièges du langage que l'on croit avoir établi, d'une manière certaine et éclatante, la pluralité des organes cérébraux et la diversité de leurs fonctions. C'est à Broca que l'on doit cette remarquable découverte. On reconnaît, depuis lui, que la perte du langage ou aphasie est due à une lésion de la partie postérieure de la troisième circonvolution frontale gauche du cerveau. De nombreux cas pathologiques ont d'abord suggéré et ensuite servi à vérifier cette hypothèse. Mais la doctrine de Broca eut des conséquences inattendues. On découvrit depuis lui, par l'union combinée de l'observation clinique et de l'anatomie pathologique, que le langage n'a pas seulement un siège, mais qu'il en a quatre différens, suivant qu'il s'agit de la parole, de la lecture, de l'écriture et de l'audition. Un homme perd la faculté de parler : c'est l'aphasie proprement dite ou *aphémie;* il perd la faculté d'écrire sans perdre celle de parler : c'est l'*agraphie*. Il perd la faculté de lire sans perdre les deux premières, c'est ce qu'on appelle, avec plus ou moins de propriété, la *cécité verbale;* il perd enfin la faculté de comprendre ou de reconnaître les mots entendus, et c'est ce qu'on appelle la *surdité*

(1) Voir Charcot : *Des localisations dans les maladies du cerveau*, 1875. — Ferrier, *la Localisation des maladies cérebrales* (1880).

verbale. L'anatomie pathologique nous montre des lésions diverses suivant ces différentes maladies, et chacune sur un point particulier du cerveau (1).

Voilà un des cas les plus précis et les plus clairs des données de la science psychophysiologique. Cette science a pour objet la détermination des conditions physiologiques ou organiques des facultés mentales. Ici la faculté mentale est le langage : la pluralité des sièges est la condition organique ; et cette pluralité explique les singulières séparations qui se font dans certains cas morbides entre des groupes de phénomènes absolument homogènes, par exemple entre la lecture et l'écriture. Peut-on aller jusqu'à dire qu'elle explique le langage lui-même en tant que faculté psychologique? il est permis d'en douter. C'est un cas de topographie cérébrale et de corrélation, mais rien de plus. Est-il même bien certain que tel siège du langage, par exemple celui de la parole, soit irrévocablement lié à l'existence de cette faculté? On n'oserait pas l'affirmer ; car y il a d'autres cas pathologiques où il semble que la partie lésée a pu être remplacée par une autre partie qui se substitue à la première. C'est ce que prouve l'histoire d'une femme aphasique, chez laquelle l'autopsie montra une atrophie complète du lobe gauche, et qui cependant, ayant vécu encore une quinzaine d'années après avoir perdu la parole, l'avait peu à peu recouvrée, et avait de nouveau appris à parler : il fallait donc qu'une autre partie du cerveau se fût substituée à la première (2). Ce fait nous prouve que nous avons encore à apprendre dans cette question.

La théorie du sens musculaire est une des plus obscures et des plus compliquées de la psychologie physiologique. Elle n'en joue pas moins un rôle très important. Ici, ce sont les philosophes qui ont précédé les physiologistes. C'est Destutt de Tracy qui, le premier, a fait remarquer l'importance du mouvement dans la théorie de la perception extérieure. Il soutint contre Condillac, qui avait négligé absolument ce fait aussi bien que les Ecossais, que sans le mouvement nous ne pourrions avoir la connaissance de l'existence des corps : car c'est le mouvement arrêté qui nous donne la sensation de résistance. Maine de Biran poursuivit la théorie de Tracy, en analysant le sens de l'effort. Tracy n'avait vu que la sensation de mouvement : Biran y ajouta celle de l'effort mus-

(1) Voici ces sièges. Nous avons déjà indiqué celui de l'*aphémie* de Broca. — La *surdité verbale* aurait pour siège la première circonvolution temporale de l'hémisphère gauche ; la *cécité verbale* a pour siège la partie postérieure de la seconde circonvolution pariétale ; l'*agraphie*, avec moins de certitude, a été localisée au pied de la deuxième circonvolution frontale gauche.

(2) Ferrier, *Localisations*, p. 450 (traduction française).

culaire; et, par une analyse aussi neuve que profonde, il démontra que la netteté et la précision de nos perceptions sont en raison de la motilité de nos organes : c'est ainsi que le toucher nous donne les notions les plus précises, parce qu'il a à sa disposition le plus mobile des organes, la main, « ce compas à cinq branches, » comme il l'appelle. On démontre de la même manière la supériorité des données de la vision par le fait de la motilité de l'œil.

Le point essentiel, dans la théorie du sens musculaire, est de distinguer le sens de l'effort des sensations musculaires purement passives : « Si la conscience est un bon juge en ces matières, dit le psychologue anglais Alexandre Bain, nous pouvons dire que, dans l'effort volontaire, nous avons le sentiment d'une faculté qui s'exerce du dedans au dehors, et non point celui d'une surface sensible stimulée par un agent extérieur et transmettant une impression du dehors au dedans des centres nerveux. » Il semble donc que le sens de l'effort soit plutôt le sentiment de la production du mouvement que le sentiment du mouvement produit. Il est antérieur et non postérieur au mouvement.

Le psychologue Bain est celui qui a étudié avec le plus de soin le sens musculaire, mais avec une extrême confusion. Sans entrer dans le détail, on peut ramener, selon lui, toutes les sensations musculaires à deux grandes classes : 1° la sensation de tension; 2° la sensation de mouvement. La tension est l'acte de l'effort en tant qu'il rencontre une résistance invincible, par exemple lorsqu'on s'efforce de soulever un poids au-dessus de ses forces, ou d'arrêter un cheval au galop. On peut distinguer trois sensations distinctes dans la sensation de tension : la pression, la traction et le poids; la première a lieu quand nous voulons écraser un objet, par exemple une noix, par le moyen des mains; la seconde, quand nous voulons entraîner un objet, par exemple un cheval ou un homme qui nous résistent; la troisième, quand nous soulevons un poids. Le premier est un effort de nous-mêmes à l'objet extérieur; le second, de l'objet extérieur à nous; le troisième, de bas en haut. Ce sentiment de la tension est le même, soit qu'il s'agisse des muscles *extenseurs* ou des muscles *fléchisseurs*, par exemple serrer les poings ou étendre le bras. C'est en quelque sorte le sentiment de la force en équilibre avec la force extérieure, mais ayant atteint ses limites et ne pouvant aller plus loin.

Considérons maintenant ce que Bain appelle la sensation de mouvement. On s'étonne que Bain ne se soit pas d'abord demandé si une telle sensation existe (1). Sans doute, par cela seul que nous opé-

(1) Les idéologues français, dont on a trop oublié les travaux, avaient discuté cette

rons le mouvement, il doit y avoir dans la conscience quelque chose qui y correspond; mais ce quelque chose ressemble-t-il à ce que nous appelons un mouvement, c'est-à-dire à un déplacement dans l'espace? On voit que la question de la sensation de mouvement se lie étroitement avec celle de la perception d'espace, c'est-à-dire à la question la plus obscure et la plus complexe de la psychologie et même de la métaphysique. Sans cette notion d'espace, la sensation musculaire ne pourrait pas même prendre le nom de tension ou de contraction, car ces termes impliquent le mouvement, et le mouvement implique l'espace. Il semble que le seul caractère propre de la sensation musculaire, ce soit la fatigue. L'effort est une fatigue interne distincte de la fatigue externe, qui viendrait de causes étrangères (des fers aux pieds, des vêtemens trop étroits, une foule qui nous presse). L'effort consiste à se donner une fatigue à soi-même par la production d'un acte voulu. On voit encore ici comment les questions les plus élémentaires en apparence se compliquent des questions les plus élevées. Qu'est-ce, par exemple, qu'un acte voulu? L'étude de la plus simple sensation enveloppe donc et engage une théorie de la volonté.

L'une des questions les plus délicates de la théorie des sensations musculaires est de la distinguer des sensations tactiles. Lorsqu'on retranche au tact tout ce qui se rapporte au sens de l'effort, que reste-t-il pour constituer le tact proprement dit? Les sensations de température (chaud et froid), et ce que l'on appelle les sensations de contact. Mais peut-il y avoir des sensations de contact sans qu'il y ait plus ou moins pression, traction, etc. Le simple contact est-il senti, autrement que comme chaud ou froid, lorsque l'on retranche toute sensation musculaire? Ne pourrait-on pas en revenir simplement, comme le faisait Biran, à la distinction du toucher passif et du toucher actif, celui-ci enveloppant l'effort? Cependant il y a des cas pathologiques, paraît-il, où le toucher subsiste, tandis que le sens musculaire est aboli, par exemple où le malade, les yeux fermés, ne saurait dire où sont ses membres, si le bras est élevé ou baissé, etc. ; mais ce cas se rapporte à la question de la localisation des sensations, autre question des plus complexes, et à celle de la perception de notre propre corps, qui ne l'est pas moins.

Reste enfin la question physiologique proprement dite, à savoir le siège de la sensation musculaire. Ici, deux théories sont en présence. Suivant les uns, le sentiment de l'effort musculaire est lié au courant de sortie de l'influx moteur (théorie centrifuge). Suivant

question. Gérando, dans une note développée et très intéressante de son *Histoire des systèmes*, conteste à Tracy l'existence d'une sensation de mouvement, en tant que telle, c'est-à-dire abstraction faite de la vue et du toucher.

les autres, il est produit par des sensations se rendant aux centres et provenant du membre en mouvement (théorie centripète). Quant au siège de ces sensations dans le cerveau, on est porté à croire que les circonvolutions frontales et pariétales contiennent des centres moteurs. Ces deux théories trouvent des points d'appui dans des expériences faites sur les hystériques, qui sont devenues de nos jours de véritables machines analytiques à l'usage de la psychologie. D'un côté, en effet, l'on voit des hystériques ayant perdu le sens musculaire et qui, les yeux fermés, n'ont aucune conscience des mouvemens passifs que l'on imprime à leurs membres; et, cependant, cette perte du sens musculaire n'ôte rien à la précision des mouvemens que le sujet exécute; par exemple, il écrit aussi correctement les yeux fermés que les yeux ouverts. Cette observation, suivant quelques auteurs, prouverait en faveur de la théorie centrifuge; car, puisque les sensations centripètes sont abolies chez les malades, il faut bien qu'il existe un état de conscience quelconque réglant leurs mouvemens; et cet état de conscience ne peut être déterminé que par le courant de sortie de l'influx moteur. En revanche, il est des hystériques, au contraire, qui, perdant la conscience des mouvemens passifs, perdent en même temps celle des mouvemens actifs, et deviennent incapables d'exécuter un seul acte les yeux fermés : cela revient à dire que, les sensations centripètes étant abolies, les mouvemens volontaires deviennent impossibles. Ce serait la preuve qu'il n'existe aucun sentiment lié à la décharge motrice et pouvant régler les mouvemens en l'absence de sensations centripètes. On voit que la physiologie a encore fort à faire avant de prétendre qu'elle a résolu ces questions. Mais, à titre de faits, les expériences en question sont très intéressantes, et combien de fois n'arrive-t-il pas dans les sciences expérimentales que l'on possède des faits sans pouvoir encore les relier par des théories?

Dans la question de la mesure des sensations, l'on a essayé d'appliquer d'une manière précise les mathématiques à la psychologie. Il faut distinguer ici la vitesse et l'intensité des sensations. Disons quelques mots des recherches qui ont porté sur l'intensité. Le point de départ de la théorie est cette loi de Kant : « Toutes nos sensations sont des quantités intensives, c'est-à-dire ont un degré. » Nous savons, en effet, que toute sensation se présente à nous comme étant plus ou moins forte, et, par conséquent, comme une grandeur. Dès lors, si la sensation est une grandeur, ne peut-on pas la mesurer comme toute grandeur et toute quantité? Il faut bien distinguer les mesures psychologiques ou physiologiques et les mesures physiques déjà trouvées par les physiciens; on sait, en effet, que la physique mesure des sons, mesure des lumières (photométrie), mesure des

chaleurs (calorimétrie). Il semble donc que l'on soit déjà arrivé, et depuis longtemps, à la mesure des sensations. Mais il est facile de voir que la physique ne mesure le son, la lumière, la chaleur, que comme propriétés objectives des corps, tandis que la mesure psychologique des sensations est une question tout autre. Il s'agit ici de savoir, par exemple, si deux quantités de lumière qui sont physiquement et objectivement égales produisent deux sensations égales ; ou si deux causes lumineuses inégales produisent deux sensations inégales ; et enfin si la proportion qui existe entre les causes extérieures existe aussi entre les effets. « Il n'est personne, dit M. Ribot, qui n'ait comparé deux sensations, et remarqué qu'elles sont l'une plus forte, l'autre plus faible. Nous déclarons sans hésiter qu'il fait plus jour en plein midi qu'au clair de lune, et qu'un coup de canon fait plus de bruit qu'un coup de pistolet. » Jusqu'ici, la conscience suffit ; mais ce n'est pas là ce qu'on appelle mesurer au point de vue mathématique. Mesurer une grandeur mathématiquement, c'est chercher combien de fois cette grandeur en contient une autre prise pour unité : et c'est là ce que la conscience ne peut nous apprendre. Elle ne peut dire combien de fois une sensation en contient une autre. « Le soleil a-t-il cent fois ou mille fois plus d'éclat que la lune? Le canon fait-il cent fois ou mille fois plus de bruit que le pistolet? Il nous est impossible de répondre par la conscience à cette question. »

L'idée qui se présente le plus naturellement à l'esprit, c'est que la sensation croît proportionnellement à l'excitation. Par exemple, Herbart, qui le premier a essayé d'appliquer la mesure à la psychologie, trouvait tout naturel de dire que deux lumières éclairaient deux fois plus qu'une seule ; ce qui cependant n'est pas vrai. Voici quelques faits qui prouvent que la sensation ne croît pas toujours proportionnellement avec l'excitation. « Tout le monde sait, dit Delbœuf, que, dans le silence de la nuit, on entend des bruits qui, pendant le jour, passent inaperçus : le tictac de la pendule, le vent coulis qui passe par la cheminée, et d'autres bruits encore. Dans une rue pleine de tapage ou dans un train en marche, nous n'entendons pas notre voisin, ni quelquefois notre propre voix... A un poids de 10 grammes, ajoutez un autre poids de 10 grammes, vous sentirez nettement la différence ; mais si vous ajoutez le même poids de 10 grammes à un quintal, la différence n'est plus sentie. On sait que les grands concerts instrumentaux ou vocaux, où les exécutans se comptent par centaines, ne produisent pas à beaucoup près l'effet qu'on attendrait, c'est-à-dire qu'un nombre double de chanteurs ne produit pas une sensation d'une intensité double. » On voit donc qu'il peut y avoir une question à discuter, à savoir dans quelle proportion la sensation augmente ou diminue avec l'excita-

tion. Tel est l'objet de la science que l'on appelle la psychophysique.

Il nous serait difficile, sans entrer ici dans beaucoup de développemens qui nous sont interdits, de donner une idée même superficielle des recherches auxquelles a donné lieu ce problème précédent. Disons seulement que les recherches et les théories sont venues se réunir et se condenser dans cette fameuse loi, dite loi de Fechner, dont on connaît la formule, à savoir : « La sensation croît comme le logarithme de l'excitation, » loi préparée et peut-être même trouvée par Weber, qui lui donnait cette autre forme très semblable à la précédente : « Les sensations croissent de quantités égales quand les excitations croissent de quantités relativement égales. » Pour fixer les idées, disons, par exemple, que toute excitation nouvelle, pour être sentie, doit être le tiers de l'excitation précédente, par exemple 1 gramme pour 3 grammes, 10 grammes pour 30 grammes. Soit un orchestre de cent violons, ou un chœur de cent choristes; si vous voulez une augmentation de sons perceptible, il faut ajouter trente-trois violons ou trente-trois choristes. Si vous vous contentez de vingt-huit, vous perdrez votre argent, ce sera comme si vous n'ajoutiez rien du tout. La loi de Fechner a été très contestée; et certains mathématiciens se sont élevés contre cette application du calcul à la psychologie. Le logarithme, a-t-on dit, est un nombre, et ne peut être logarithme que d'un nombre. Il faut donc que la sensation et l'excitation puissent être représentées par des nombres. Or tout nombre suppose une unité. Quelle est l'unité de sensation qui permet de former des nombres de sensation? Par quel procédé trouvera-t-on qu'une sensation est égale à une autre, qu'elle est double, qu'elle est triple? « La sensation est un phénomène qui se passe en nous, que nous saisissons en nous par sa face intérieure et qui est rebelle à toute mesure. Sans doute, une sensation peut être plus ou moins vive; mais cela suffit-il pour que la sensation soit une quantité? Une qualité, la beauté, par exemple, peut être aussi plus ou moins grande. Les seules grandeurs que l'on puisse mesurer directement sont celles dont on peut définir l'égalité et l'addition... Or qu'est-ce que l'égalité ou la somme de deux sensations (1)? »

(1) *Revue scientifique*, 13 mars et 24 avril 1875. — En outre, M. Delbœuf, l'un des défenseurs de la psychophysique, a lui-même fait un certain nombre d'objections à la loi de Fechner, et il pense qu'on ne peut la conserver sous sa forme primitive. Il résulterait, dit-il, de cette loi, les trois conséquences suivantes qui sont inadmissibles : 1° que, pour une excitation 1, on a une sensation = 0; 2° que pour une excitation moindre que 1, on a une sensation négative; 3° que pour une excitation = 0, on a une sensation qui serait égale à l'infini négatif. — Mais, tout en rejetant la forme de la loi de Fechner, M. Delbœuf croit cependant que l'on

Quoi qu'il en soit de ces objections, il reste de la psychophysique certains résultats positifs. Ce sont, par exemple, les recherches de Weber sur les plus petites différences perceptibles. Voici les faits : Weber a observé que, si l'on compare deux lignes presque égales, la plus petite différence que l'on puisse saisir par la vue est de 1/50e environ de la plus courte, quelle que soit la longueur des lignes comparées (1 centimètre, 1 décimètre, 1 mètre). De même, pour qu'un poids soit jugé supérieur à un autre poids, il faut qu'il le surpasse d'une fraction qui varie de 1/30e à 1/50e, suivant les individus. — On peut considérer aussi comme ayant une valeur positive les recherches faites sur la durée des sensations et des actes mentaux ; mais il faut renvoyer pour ces recherches aux traités spéciaux.

II.

La question de l'hérédité est aussi une de ces questions nouvelles que la psychologie physiologique a introduites en philosophie. Jusqu'à ces derniers temps, l'hérédité était un fait omis dans tous les traités de psychologie. Aussi bien dans l'école de Condillac que dans celle de Reid ou dans celle de Jouffroy, l'individu était considéré comme un tout absolu, se suffisant à lui-même, n'ayant aucune racine dans le passé. Ici encore, il faut remonter jusqu'à Malebranche pour trouver un philosophe qui ait dit qu'il passe quelque chose des parens dans les enfans. De nos jours, ce sont les écoles dites rétrogrades qui, dans un intérêt social et religieux, ont seules attaché quelque importance à l'hérédité. Cependant les médecins avaient dû diriger leur attention de ce côté, et ils avaient incidemment rencontré des faits d'hérédité morale et psychologique. Le remarquable livre du docteur Prosper Lucas contient ainsi, sous une forme très confuse, un assez grand nombre de faits de ce genre. C'est M. Ribot qui a fait passer cette question du domaine purement médical dans le domaine philosophique. On peut voir dans son savant ouvrage tous les faits qui militent en faveur de cette doctrine. On pourrait presque l'établir *a priori*, car il est certain que l'hérédité joue un rôle dans le physique ; tout le monde reconnaît l'existence des maladies héréditaires ou de la ressemblance des enfans aux parens. Or le physique exerce, de l'aveu de tous, une influence certaine sur le moral. Il s'ensuit que ce qui se transmet par le phy-

peut conserver la psychophysique, et il a essayé pour sa part d'éviter les objections des mathématiciens en employant d'autres formules. De plus, il s'est particulièrement attaché à mesurer la sensation de fatigue (Voir ses *Élémens de psychophysique*, Paris, 1883, et son *Examen critique de la loi psychophysique*, 1883.)

sique doit se communiquer, dans une certaine mesure, au moral. Cependant il faut ici beaucoup de précaution dans l'interprétation des faits, car la loi de l'hérédité se trouve en concurrence avec une autre loi de la psychologie, à savoir la loi d'imitation ou de contagion par l'exemple. Dans le phénomène étrange, par exemple, qu'on appelle la folie à deux, la folie et la même folie se transmet d'une personne à une autre par contagion et non par hérédité. Sans doute, s'il s'agit de la mère et de la fille, on pourrait soutenir que l'hérédité joue un rôle ; mais s'il s'agit de deux sœurs, il ne peut plus en être question. Il faudrait donc discuter les faits sur lesquels s'appuie la thèse de l'hérédité psychologique, choisir ceux où l'on pourrait dégager les deux élémens l'un de l'autre. Nous avons nous-même proposé à M. Ribot l'exemple suivant : Bussy-Rabutin, faisant le portrait de M. de Chantal, le père de Mme de Sévigné, le décrit ainsi : « Il était extrêmement enjoué. Il y avait un tour à tout ce qu'il disait qui réjouissait les gens ; mais ce n'était pas seulement par là qu'il plaisait, c'était encore par l'air et par la grâce dont il disait les choses : tout jouait en lui. » Ne croiriez-vous pas lire le portrait de Mme de Sévigné? Et cependant elle n'avait pas connu ou avait à peine connu son père, mort lorsqu'elle avait cinq ans, et elle avait été élevée par ses grands parens maternels. Il semble donc que, dans cet exemple, la similitude tient à l'hérédité plus qu'à l'éducation.

Un autre bel exemple d'hérédité intellectuelle et morale est celui que l'on pourrait tirer de l'histoire généalogique de George Sand. Génie, esprit, passion, romanesque dans l'imagination et dans la vie, rencontre de grands seigneurs et de comédiennes, du grand monde et du monde de la fantaisie et de la liberté, voilà ce qu'on trouve dans cette généalogie ; et Mme Sand elle-même nous donne l'histoire de sa vie comme une preuve en faveur de la thèse de l'hérédité (1). Toute cette histoire commence par un drame tragique que Mme Sand a omis de raconter, je ne sais pourquoi, au début de ses Mémoires. Dans les premières années du XVIIIe siècle, on trouva un matin, dans le parc de l'électeur de Hanovre, un beau jeune homme assassiné. C'était le chevalier de Kœnigsmarck, soupçonné d'avoir été l'amant de l'électrice, et mis à mort, sans doute, par l'ordre du mari, depuis George Ier, roi d'Angleterre. Le jeune seigneur

(1) « Donc le sang des rois se trouva mêlé dans mes veines au sang des pauvres et des petits ; et comme ce qu'on appelle la fatalité, c'est le caractère de l'individu ; comme le caractère de l'individu, c'est son organisation ; comme l'organisation de chacun de nous est le résultat d'un mélange de races et la continuation toujours modifiée d'une suite de types s'enchaînant les uns aux autres, j'en ai toujours conclu que l'hérédité naturelle, celle du corps et de l'âme, établissait une solidarité assez importante entre chacun de nous et ses ancêtres. » (*Histoire de ma vie*, t. I, ch. II.)

avait une sœur belle comme le jour, et qui s'appelait Aurore. Pour recueillir la succession de son frère, qui lui était disputée, elle se rendit à Dresde, à la cour de l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, depuis roi de Pologne sous le nom d'Auguste II, et qui fut le rival de Stanislas et l'adversaire de Charles XII. Que de grands noms dans ces aventures ! Elle devint sa favorite et elle en eut un fils illustre, Maurice, maréchal de Saxe, le plus grand homme de guerre du XVIIIe siècle après Frédéric ; officier de fortune du reste, qui vint offrir ses services à la France, sous les drapeaux de laquelle il gagna la bataille de Fontenoy. Ce guerrier était un vert-galant. Il eut une maîtresse à l'Opéra. Cette actrice, Mlle Verrière, eut du maréchal une fille qui fut reconnue par lui et protégée par la famille royale de France, avec laquelle elle avait, par Auguste de Pologne, une sorte de parenté. Cette fille du maréchal de Saxe est la seule personne de la famille qui paraît avoir eu le sentiment de la vie réelle, le goût et le respect des convenances mondaines, et même un peu le préjugé aristocratique. Elle épousa M. Dupin de Francueil, fils de Dupin de Chenonceaux, fermier-général, dont la seconde femme, Mme Dupin, tint un des salons les plus brillans du XVIIIe siècle, et fut l'amie de Jean-Jacques Rousseau : c'est dans cette maison de Chenonceaux que celui-ci fit son éducation comme pédagogue, en faisant l'éducation des enfans de la maison. Quant à Francueil, ce fut, comme on le sait, l'amant de Mme d'Épinay, qui parle longuement de lui dans ses Mémoires. Tous ces noms nous transportent en plein XVIIIe siècle, dans le centre même du monde philosophique et littéraire de ce temps-là ; et si l'on ajoute l'influence des milieux à celle de l'hérédité, on voit aisément comment un grand génie d'écrivain a pu sortir d'une pareille souche. Du mariage dont nous venons de parler entre la fille naturelle du maréchal de Saxe et Dupin de Francueil naquit Maurice Dupin, le père de George Sand, brillant officier, charmante nature, écrivain excellent, et dont les lettres remplissent le premier volume des Mémoires de sa fille. Sans parler maintenant de la descendance maternelle, sur laquelle Mme Sand donne des détails auxquels nous renvoyons, on ne peut méconnaître que cet ensemble de faits fournit en partie l'explication des traits caractéristiques de notre grand écrivain : le goût du romanesque qu'elle a toujours porté même dans la vie réelle, le goût du théâtre, l'aspiration aux grandes choses où se montrent ses origines royales et chevaleresques, la tradition de génie qui de la guerre passe à la plume, la fougue des passions, la gaîté aussi et le goût de la camaraderie, le tout mêlé à la grande crise du XIXe siècle, a produit ce génie complexe, tout d'imagination et de passion, qui est, comme en raccourci, l'image de toute sa race.

Passons à un autre ordre d'idées. Le fait de la suggestion hypnotique, dont on a tant parlé dans ces derniers temps qu'on en est un peu las, n'en est pas moins un des faits les plus certains et les mieux constatés. Ce fait, en définitive, n'étonne que par les conséquences extraordinaires que l'on a vues se produire ; car, à sa source, il n'était nullement ignoré. On sait, en effet, que dans le sommeil même normal, il peut toujours y avoir plus ou moins communication entre le sujet dormant et les personnes environnantes. Personne ne s'étonnera, par exemple, que, si l'on fait de la musique auprès de quelqu'un qui dort sans le réveiller, cette personne vous dise au réveil qu'elle a assisté dans son sommeil à un concert des anges. La sensation s'est mêlée au sommeil, et, par voie d'association, a suggéré une série d'images qui y a rapport. On savait aussi que l'on peut, dans certains cas, agir sur l'homme endormi et, soit par la parole obtenir des réponses, soit par toute autre marque susciter et diriger ses rêves. « Un somnambule, dit Carpenter dans son article sur le sommeil, avait l'habitude de jouer ses rêves. On lui suggérait l'idée d'une querelle qui se terminait par un duel ; on lui mettait le pistolet dans la main ; il lâchait la détente. On lui donnait ainsi des rêves à volonté. » Tel est le fait élémentaire qui, grossi et développé dans certaines organisations et surtout dans de certaines maladies, notamment l'hystérie, devient le fait extraordinaire de la suggestion avec toutes ses conséquences. Il ne serait pas non plus impossible d'en trouver l'origine dans l'état normal. Si l'on dit à un enfant que le vent qui souffle est une voix qui pleure, que tel pâle reflet de la lune est un revenant, il entendra des voix et il verra des revenans. C'est ce même fait qui, dans l'hypnotisme et dans l'hystérie, produit des phénomènes inattendus. On peut suggérer à l'hypnotisé, soit des mouvemens, soit des sensations, soit des actes plus ou moins complexes. On rapproche les doigts, et les mains se croisent d'elles-mêmes ; on met les pieds sur le premier échelon d'une échelle, et le sujet se met à grimper. Un objet inconnu ne suggère rien. La vue suggère des mouvemens d'imitation. La malade devient un miroir, à tel point qu'elle reproduit à gauche les mouvemens produits à droite. Voilà pour les mouvemens. On provoque également des sensations illusoires, par conséquent des hallucinations. Ces hallucinations peuvent se produire à l'aide d'un objet réel dont on transforme la nature : on fait passer de l'eau pure pour de l'ammoniaque et de l'ammoniaque pour de l'eau pure. On peut obtenir les mêmes effets sans objet réel et par le seul fait de la parole, et même par la simple association des idées. Dites au sujet qu'il est sur un vaisseau et qu'il va à New-York, il éprouvera le mal de mer. La suggestion peut même porter sur des phénomènes purement

physiques, par exemple la paralysie (1). On parle même aujourd'hui de brûlures subjectives, de vésicatoire suggestif, et les phénomènes si étranges des stigmatisés pourraient bien avoir leur origine dans quelque chose de ce genre.

Viennent enfin les suggestions d'actes, les plus importantes de toutes, parce que ce sont elles qui font le plus ressembler des somnambules à des hommes éveillés, et qui même, passant du domaine du sommeil dans le domaine de la veille, provoquent la grave question de la responsabilité. On peut ramener ces sortes de suggestions à trois groupes : suggestions faites pendant le sommeil d'actes à accomplir pendant le sommeil ; suggestions faites pendant le sommeil d'actions à accomplir dans la veille ; enfin suggestions pendant la veille d'actes à accomplir dans la veille. C'est ici que la suggestion apparaît avec tous ses miracles ; car on cite des exemples de suggestion à plus de trois mois d'échéance. Par exemple, on dit à un vieux soldat : Dans trois mois, vous vous trouverez dans le salon de tel docteur. Vous y rencontrerez le président de la république, et il vous donnera la croix. Au jour dit, le sujet entre dans le salon du docteur ; à l'ébahissement des personnes présentes, il s'incline dans le vide au milieu du salon, fait le signe de quelqu'un qui reçoit quelque chose et il dit : « Merci, excellence (2). » Sans doute, rien de plus facile que de supposer la simulation en cette circonstance, et nos hypnotiseurs ne font pas assez d'efforts pour inventer des contre-épreuves et des pièges contre la simulation possible. Mais ici le nombre des faits est si considérable et vérifié par tant d'exemples qu'une tromperie universelle serait aussi difficile à comprendre que le fait lui-même.

Nous ne pouvons donner ici qu'une esquisse de ces faits, que nous avons déjà exposés ailleurs. Disons seulement que la question de la suggestion en soulève beaucoup d'autres : celle du rapport de l'hypnotisme à l'hystérie, la question des phases hypnotiques (léthargie, catalepsie, somnambulisme) affirmées à Paris et niées à Nancy, la question des passages de l'état normal à l'état suggestif

(1) Le fait des paralysies suggestives était connu depuis longtemps des magnétiseurs bien avant que la médecine scientifique se fût assurée de la réalité du fait. Voici, par exemple, le récit d'une séance de magnétisme, du 20 août 1813, telle que nous la trouvons rapportée par un chroniqueur du temps, l'*Hermite de la Chaussée d'Antin* : « L'expérience des membres paralysés et déparalysés à la voix du magnétiseur a fini par pousser à bout la patience et l'honnêteté de l'auditoire ; on a d'abord murmuré, puis hué, puis sifflé le professeur indien. » (Tome IV, de l'*Hermite*.) Ces expériences, qui faisaient siffler le pauvre abbé Faria, sont aujourd'hui entrées dans la science officielle. Au dernier concours d'agrégation pour la Faculté de médecine, parmi les sujets de leçons proposés aux candidats se trouvait celui des paralysies sans lésion, ou paralysies psychiques, comme on les appelle.

(2) *De la suggestion*, par Bernheim.

et réciproquement; sans parler des questions philosophiques plus ou moins engagées dans le débat, telles que celle du libre arbitre ou de la responsabilité; enfin et surtout la question du dédoublement du moi, qui est le dernier des faits psychophysiologiques que nous ayons à signaler.

Déjà le fait seul du sommeil peut suggérer l'idée de deux personnes distinctes; car à coup sûr nous ne sommes pas le même dans le sommeil et dans la veille. Cependant, dans le sommeil, on se souvient de la veille, et dans la veille on peut se souvenir du sommeil. Il y a donc une liaison réelle de l'un de ces états à l'autre. Dans le somnambulisme naturel, il y a à la fois plus et moins d'analogie avec la veille. En un sens, cet état ressemble plus à la veille; car, tandis que, dans le sommeil naturel, le rêve est absolument incohérent, le somnambule, au contraire, *joue ses rêves*, c'est-à-dire exécute un ensemble de mouvemens coordonnés ayant un commencement, un milieu et une fin, enfin une certaine cohérence. D'autre part, le somnambulisme est plus séparé de la veille, en ce que l'homme éveillé perd absolument la mémoire de ce qu'a fait l'homme endormi, tandis que le somnambule peut se souvenir de ce qu'il a fait dans son sommeil antérieur. Il y a donc, en quelque sorte, deux vies, et l'hypothèse rêvée par Pascal se trouve bien près d'être réalisée. « Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecterait autant que les objets que nous voyons tous les jours; et si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait douze heures durant qu'il serait artisan. » Pascal ne parle ici que de rêve; mais il ne faut pas oublier que le somnambulisme se compose à la fois de rêve et de réalité. Le somnambule, en effet, accomplit des actions qui se passent dans le monde réel : il marche, il écrit, il peut faire presque tout ce qu'il fait dans la veille; il peut même parler et répondre. Dès lors, nous n'avons plus qu'à nous représenter le somnambulisme gagnant de plus en plus du côté de la veille, entreprenant sur elle, et finissant par devenir une seconde veille succédant alternativement avec la première; et ne conservant du somnambulisme qu'une seule chose, à savoir la perte de la mémoire au réveil. Vous aurez le cas de Félida, le célèbre sujet sur lequel on a observé pour la première fois, d'une manière tout à fait frappante, ce fait du dédoublement du moi. Cette personne, qui, je crois, vit encore, a deux existences successives et alternatives; dans chacune d'elles, elle a un caractère différent, des suites d'idées différentes; mais surtout il reste ce fait caractéristique, c'est que, dans cette partie de la vie qui correspond à l'ancien état normal (car on ne saisit plus guère de différence entre les deux états),

elle ne se souvient pas de son autre existence, tandis que dans celle-ci elle se souvient de la première. De là l'expression de condition *seconde*, appliquée à la seconde veille, primitivement état somnambulique, et de condition *première*, appliquée à la première veille, primitivement état normal. Voilà donc deux moi superposés en quelque sorte et alternant l'un avec l'autre. Si, à un moment donné, la mémoire venait à disparaître du premier état, la rupture serait absolue, et nous serions dans le cas rappelé par Leibniz (1): « Si nous pouvions supposer que deux consciences distinctes et incommunicables agissent tour à tour dans le même corps, l'une pendant le jour, l'autre pendant la nuit, je demande si, dans ce cas, l'homme de jour et l'homme de nuit ne seraient pas deux personnes aussi distinctes que Socrate et Platon. »

Ce n'est pas tout: à ces cas de dédoublement successif du moi sont venus se joindre des cas de dédoublement simultané. M. Taine en cite un exemple dans son livre de *l'Intelligence*, et il l'emprunte aux observations du docteur Krishaber. Il s'agit d'un malade qui d'abord aurait perdu le sentiment de sa propre existence, et qui plus tard était arrivé à la conscience qu'il était autre que lui-même. « Il me semblait, dit-il en parlant de son premier état, que je n'étais plus de ce monde, que je n'existais plus; je n'avais pas alors le sentiment d'être un autre. » Voilà le premier stade; voici le second: « Je me sentais si complètement changé, qu'il me semblait être devenu un autre. Cette pensée s'imposait à moi sans que j'aie oublié un seul instant qu'elle était illusoire. » Nous avons vu nous-même autrefois, à l'asile de Stephansfeld, près de Strasbourg, un malade qui en était au premier stade et qui n'a pas eu le temps d'arriver au second, ou qui peut-être l'avait traversé et qui n'avait même plus la force de se croire autre que lui-même, car il est mort dans la nuit. Voici ce qu'il nous disait: « Vous êtes bien heureux, vous autres: vous avez un *moi*. *Moi*, je n'ai plus de *moi*. » Il ne s'apercevait pas même de la contradiction; et comme nous lui faisions remarquer qu'il vivait, qu'il existait comme nous: « Non, disait-il, ce sont les *puissances extérieures* qui me soutiennent et qui me font vivre, mais ce n'est pas moi. » Le pauvre malade sentait que la vie lui échappait et ne tenait plus qu'à un fil, qu'elle était suspendue à quelque condition extérieure, et c'est ce qu'il exprimait en termes métaphysiques, ayant fait probablement quelques études en philosophie; enfin il avait extériorisé sa con-

(1) En réalité, l'hypothèse n'est pas de Leibniz, elle est de Locke, et Leibniz ne fait que la reproduire dans ses *Nouveaux Essais*. Il n'y répond pas très nettement et se croit uniquement en présence d'une hypothèse artificielle. Elle n'est pourtant pas très éloignée de la réalité.

science, et il était bien près d'être un autre que lui-même. On trouve encore dans Gratiolet l'exemple d'un malade qui avait conscience d'être dans deux lits à la fois. Dans le cas de folie suicide, il n'est pas rare de voir le sujet se dédoubler et entendre des voix qui lui ordonnent de se tuer. Il résiste, il répond : il fait à la fois l'objection et la réponse, mais il ne croit pas que ce soit lui-même qui fasse à la fois l'une et l'autre. Il y a donc en lui deux personnes qu'il oppose l'une à l'autre. C'est ce qui arrive encore dans le spiritisme et chez les médiums parlans ou écrivans. Cependant, dans tous les cas précédens, on voit que de ces deux personnalités, il y en a une qui est illusoire : c'est un cas d'illusion d'optique pour la conscience, comme il y a illusion d'optique pour les sens : c'est une fausse interprétation des phénomènes de conscience, et qui se réfute elle-même : « Moi, je n'ai pas de moi, » ou : « Je me sentais être un autre. » Mais, dans des expériences récentes de somnambulisme provoqué, on est arrivé à séparer distinctement deux consciences simultanées, dont l'une paraît aussi réelle que l'autre. Une personne cause avec vous pendant qu'en même temps elle écrit une lettre, ou fait une opération de calcul assez compliquée ; l'une de ces deux personnes ne sachant pas ce que fait l'autre, mais chacune sachant elle-même ce qu'elle fait : tel est le point le plus avancé et en même temps le plus obscur de la question (1).

III.

Tels sont les principaux faits dont s'occupe la science psychophysiologique. Il y en a beaucoup d'autres, que nous ne pourrions rappeler sans faire un traité didactique : la loi d'association entre les idées et les mouvemens, les mouvemens inconsciens dont M. Chevreul a commencé la théorie dans son travail sur les tables tournantes ; la théorie de la physionomie, dont Duchesne de Boulogne a établi les bases physiologiques, dont Gratiolet et Darwin ont tiré les conséquences psychologiques ; les recherches sur la mémoire, la théorie de l'hallucination, enfin tout le domaine de la pathologie mentale. — Voilà un vaste champ d'études pour lequel on est aujourd'hui mieux armé que jamais. Il y a là, certes, la matière d'une science, et par conséquent d'un enseignement. Cependant des défiances et des scrupules, très explicables, mais exagérés, se sont élevés

(1) Voyez les expériences remarquables de M. Pierre Janet, professeur de philosophie au Havre : *Revue philosophique*, décembre 1886, mai 1887 et mars 1888.

contre ces nouvelles études. Nous devons les signaler et les apprécier, pour fixer, autant que possible, les principes de la question.

On fait remarquer d'abord que la psychologie physiologique n'est pas encore une science faite, une science constituée. Ce n'est, dit-on, qu'un amas confus de faits douteux et d'opinions arbitraires : ce n'est qu'un ensemble d'hypothèses qui n'a point du tout l'autorité de la science, et qui, par conséquent, n'a pas droit à l'enseignement. Examinons cette difficulté. Qu'il y ait encore dans la psychologie physiologique beaucoup de conjectural et d'arbitraire, je le crois, et l'on s'est un peu trop hâté de pousser aux conclusions et à la doctrine ; mais qu'il n'y ait pas là de faits certains, un certain nombre de lois positives, et, en tout cas, des recherches légitimes, c'est ce qui me paraît suffisamment réfuté par le résumé précédent. Il y a donc là une science à l'état naissant, une science en voie de formation. Or la question est de savoir si une telle science doit être enseignée. Eh bien ! loin de voir là une objection, j'y vois au contraire une raison de plus. C'est surtout une science naissante qui a besoin d'être enseignée. C'est ainsi qu'avec beaucoup de raison on a créé récemment à la faculté des sciences une chaire de microbiologie, quoique ce soit là une science née d'hier, qui change de jour en jour, de telle sorte qu'entre une leçon et une autre, le professeur peut se trouver en présence de faits inattendus qui le détermineront à modifier ses assertions. Et, cependant, on a eu grandement raison de fonder une telle chaire ; car s'il est quelqu'un qui désire s'occuper de cette science et travailler à ses progrès, où voulez-vous qu'il s'y prépare ? Il en est de même en psychophysiologie. Supposez un jeune savant, philosophe ou physiologiste, que ces sortes d'études attirent et qui voudrait s'y consacrer : où peut-il donc apprendre les élémens de cette science, je vous prie ? Elle est dispersée dans des milliers de volumes de philosophie et de médecine, où elle est mêlée à tout autre chose. Rien que de dépouiller ces ouvrages est un travail infini. Ajoutez que ces livres ne sont pas toujours faciles à se procurer, qu'on ne les possède jamais tous à la fois dans sa bibliothèque, qu'ils sont souvent écrits en langue étrangère, en anglais, en allemand, en italien, et qu'on ne sait pas toutes les langues. De plus, souvent les faits les plus importans ne sont pas dans des ouvrages, mais dans des mémoires d'académie, dans les recueils des sociétés savantes, dans des brochures éparses ; et tout cela sans lien, sans unité, sans méthode. Comment s'y reconnaître sans un guide, sans un fil conducteur ? Tel devra être l'objet de la chaire créée. On devra mettre les élèves au courant de la science telle qu'elle est actuellement, grouper, coordonner ces recherches, indiquer la bibliographie, en un mot

faire des élèves. L'enseignement est donc ici précisément nécessaire pour faire sortir la science de l'état naissant. Où donc une telle chaire pourrait-elle être mieux à sa place qu'au Collège de France, qui est un établissement libre et indépendant, consacré surtout à la science novatrice, à la science en mouvement, et qui, offrant ce trait particulier de réunir à la fois dans son sein les sciences et les lettres, est tout prêt à recevoir une science mi-psychologique et mi-physiologique, laquelle sort plus ou moins des cadres d'une faculté des sciences et d'une faculté des lettres.

Mais ce premier scrupule est de beaucoup le moins important. Ce qui inspire le plus de défiance, ce que l'on craint surtout, c'est que, sous le nom de psychologie physiologique, ne se glisse, non pas une science, mais une doctrine, et, pour appeler les choses par leur nom, la doctrine matérialiste. Cette objection doit être examinée à fond, et il est important de l'écarter, non-seulement dans l'intérêt des idées saines sur lesquelles repose tout ordre moral, mais dans l'intérêt même de la science dont il s'agit. Rien ne serait plus funeste à l'avenir de cette science que de lui donner systématiquement une signification matérialiste. Lequel préférez-vous, demanderons-nous aux psychophysiologistes : être une science ou une doctrine? Est-ce votre opinion personnelle, votre système, ou la vérité objective et impersonnelle qui vous intéresse? Si vous faites de votre science une science de combat, pourquoi vous étonneriez-vous d'une opposition de combat? Vous ne pouvez pas être à la fois des savans et des théoriciens. Voilà une science qui, dites-vous, peut appliquer à la psychologie, ou du moins à une certaine portion de la psychologie, les méthodes positives qui ont contribué à former les autres sciences. Eh bien! tant mieux! Qui aurait intérêt à s'opposer à une telle entreprise? Ne peut-on pas s'entendre sur ce terrain? Mais si l'on découvre que, sous couleur de méthode scientifique, c'est une opinion qu'il s'agit d'introduire subrepticement, alors adieu pour la science, et les choses resteront ce qu'elles étaient auparavant.

En principe, la science psychophysiologique n'est ni matérialiste ni spiritualiste. Elle est, ou doit être, exclusivement expérimentale et scientifique. Ce qui prouve ce désintéressement de la science en question, c'est ce fait qu'on n'a pas assez dit, ni assez haut, à savoir que la psychologie physiologique, dont nous avons fait plus haut l'histoire, a été fondée par les spiritualistes : c'est le spiritualiste Descartes, après lui le mystique Malebranche, et après eux Charles Bonnet, de Genève, l'homme le plus religieux du XVIIIe siècle, qui sont les vrais fondateurs de la psychophysiologie. Passons à la psychologie de l'Allemagne contemporaine, dont M. Ribot nous a fait l'histoire. Qu'y voyons-nous? Lotze, un de ceux qu'il mentionne, est

un spiritualiste déclaré, le rénovateur du leibnitianisme en Allemagne; Helmholtz, le grand physicien, est un kantien; Wundt, le chef de l'école, est également un kantien; il déclare que la physiologie peut rendre compte des facultés inférieures et non des facultés supérieures de l'esprit humain; Fechner, le célèbre inventeur de la loi qui porte son nom, est un illuminé bien plus près d'être spirite que matérialiste; Weber est un pur physicien, indifférent entre les systèmes de métaphysique. Ainsi, parmi les maîtres les plus autorisés de la science nouvelle en Allemagne, aucun n'est matérialiste. Je ne dis pas qu'il en soit de même de tous les physiologistes qui s'occupent de ces questions; mais la science en elle-même est désintéressée entre les deux doctrines; elle peut s'associer à l'une comme à l'autre.

Maintenant, il faut être juste, et ne pas s'en tenir uniquement aux apparences. Il est clair qu'une science qui s'occupe des conditions physiologiques de la pensée, c'est-à-dire du rôle de la matière dans les opérations de l'esprit, aura toujours une apparence ou une couleur de matérialisme. Si Descartes n'avait écrit que la première partie du *Traité des passions*, en quoi ce traité se distinguerait-il de *l'Homme-Machine* de Lamettrie? Supposons maintenant que, par suite de la multiplication des objets d'études, et par la division du travail, qui s'introduit de plus en plus dans les sciences, le savant borne ses études à ce premier ordre de recherches, sans y ajouter le correctif, comme a fait Descartes dans la troisième partie des *Passions*, le fera-t-on passer aussitôt pour un matérialiste? Non, sans doute. Qu'il laisse les questions ouvertes : c'est tout ce qu'on a à lui demander.

Un second droit qu'on ne peut méconnaître à la psychophysiologie, c'est le droit de constater et d'affirmer des faits vrais, que ces faits, d'ailleurs, soient ou ne soient pas agréables à telle ou telle doctrine. Par exemple, le fait récemment mis en lumière de la suggestion hypnotique a effrayé beaucoup de bons esprits qui ont cru y voir le renversement de l'ordre moral et social. C'est une grande exagération et une crainte parfaitement chimérique; mais ce n'est pas par là qu'il faut considérer la question. Un fait est toujours un fait, quelles qu'en soient les conséquences. La question est de savoir si le fait est vrai; il n'y en a pas d'autre pour le savant. Rien de plus dangereux que la dynamite; cependant la force explosive de cet agent ne peut être mise en doute : c'est à nous de savoir nous en servir. Il en est de même des altérations morbides qui peuvent atteindre telle ou telle faculté, quelque indépendantes qu'on soit tenté de les supposer des conditions organiques. Telles sont, par exemple, les maladies de la volonté et de la personnalité, dont M. Ribot nous fait l'his-

toire dans des ouvrages d'un vif intérêt. Sans doute, il est étrange que des facultés si hautes puissent être malades, et Jouffroy, discutant avec les physiologistes de son temps, disait que toutes les facultés intellectuelles pouvaient être malades, excepté la volonté, qui demeurait toujours intacte. Il se trompait, et la volonté peut être malade sans aucun trouble intellectuel, ou du moins sans autre trouble que celui qui est lié à celui de la volonté même. Il en est de même de ces dédoublemens étranges de personnalité, inconnus au temps de Maine de Biran, et dont le nombre s'est accru depuis qu'on y fait attention. Tous ces faits sont obscurs et difficiles à expliquer ; cela ne les empêche point d'être des faits : ou du moins la seule question est de savoir si ce sont des faits. D'ailleurs, les faits contradictoires sont le ferment de la science. Je demandais un jour à un savant célèbre ce que devenait telle découverte qu'il venait de faire : « Cela ne marche plus, me répondit-il. — Qu'arrive-t-il donc? lui dis-je inquiet. — C'est, me répondit-il, que je ne trouve plus que des faits favorables. » Et il ajouta : « Il n'y a que les faits contradictoires qui instruisent. » C'est la vérité. Ou bien la théorie expliquera ces faits contradictoires, et elle en sera fortifiée, comme la théorie newtonienne l'a été par toutes les exceptions qu'on lui a opposées et qui sont rentrées dans la règle; ou bien elle devra être remplacée par une théorie plus vaste et plus compréhensive. Dans les deux cas, c'est un gain pour la science, et ce gain ne serait pas obtenu, si on avait hésité, par un vain scrupule, à constater et à chercher les faits dont il s'agit.

En principe, toute science doit être indépendante de celles qui viennent après elle. La chimie, par exemple, soit organique, soit physiologique, qui étudie les conditions chimiques de la vie, n'est tenue qu'à une chose : rechercher et découvrir ces conditions chimiques ; elle n'a pas d'autre fonction. Ce n'est pas à elle à se préoccuper des intérêts de la force vitale ni de quoi que ce soit de vital. Son droit et même son devoir est de pousser aussi loin que possible l'explication chimique; car qui le fera, si ce n'est pas elle? Vient ensuite le physiologiste. C'est à lui qu'il appartient de mettre en lumière l'élément nouveau qui s'ajoute au premier. La chimie n'a pas à s'en préoccuper ; elle ne le ferait qu'à son détriment. Si la chimie s'était préoccupée de sauvegarder l'existence du principe vital, elle n'aurait pas fait cette belle découverte de la synthèse en chimie organique, qui a illustré le nom de M. Berthelot. Est-ce à dire que la vie ne soit qu'un fait chimique? Non, sans doute ; mais c'est à la physiologie, non à la chimie, qu'il appartient de montrer le *proprium quid* qui distingue une science de l'autre.

Appliquons ces principes à la psychophysiologie, tous les nuages qui obscurcissent la question s'évanouiront. Le rôle de la psychologie physiologique n'est pas d'établir l'existence de l'âme : c'est le rôle de la psychologie pure et de la métaphysique. Comment pourrait-on trouver l'âme, la personnalité, la liberté dans l'étude des organes? Les intérêts de l'âme seraient donc très mal placés entre les mains de la psychophysiologie. C'est à d'autres mains que ces intérêts sont confiés. Bien plus, en touchant à ces questions supérieures, elle pourrait nuire aux intérêts mêmes de la cause qu'elle prétendrait servir. Rappelons l'exemple déjà cité de Flourens, qui avait cru trouver un argument triomphant contre le matérialisme en établissant que le cerveau est un organe simple et non multiple, l'unité du cerveau lui paraissant la preuve et la garantie de l'unité du moi. Si l'argument de Flourens eût été bon, le spiritualisme se trouverait aujourd'hui condamné par son propre aveu, puisqu'il paraît bien certain que le cerveau n'est pas un organe simple, mais un organe composé. Flourens, en se préoccupant outre mesure des intérêts de l'âme, qui ne le regardaient pas, nous a donc compromis au lieu de nous servir.

Cette sorte d'indépendance est généralement admise pour toutes les autres sciences qui sont reconnues et dont l'existence date de loin. Par exemple, on n'exige pas de l'économie politique qu'elle établisse le principe du devoir, ou de l'histoire qu'elle prouve l'existence de la Providence. Il y a ou il n'y a point une Providence, mais l'historien n'en sait rien ; il y a ou il n'y a pas un principe du devoir ; mais l'économiste, en tant qu'économiste, n'en sait rien. On considère même quelquefois comme coupables les doctrines qui font intervenir la morale en économie politique, par exemple les doctrines socialistes, qui veulent imposer le dévoûment et la fraternité aux transactions économiques. On reconnaît que la concurrence est une loi cruelle, mais on ne veut pas qu'économiquement on introduise une loi de charité qui corrigerait cette loi ; c'est là le fait de la morale, non de l'économie politique. C'est par ces distinctions précises que l'économie politique a réussi à se constituer comme science ; et cette indépendance n'est pas seulement utile à l'économie politique, elle l'est à la morale elle-même, qui n'a nul intérêt à voir son principe propre plus ou moins mêlé et confondu au principe propre de l'économie politique, à savoir l'utilité, comme il l'est dans l'opinion vulgaire, pour laquelle l'honnête homme est aussi bien celui qui a fait fortune par son économie et sa prudence que celui qui renonce à la fortune par modération ou par sacrifice.

Il en est de même de l'histoire par rapport à la théodicée. A coup

sûr, s'il y a une Providence, elle doit se manifester dans la série des événemens humains. Et cependant nul historien aujourd'hui, pas même le plus pieux et le plus chrétien, n'aurait l'idée de faire intervenir le nom et l'action de Dieu dans l'histoire. On explique tous les événemens historiques par des causes secondes et profanes, souvent même par des conditions matérielles ou géographiques, par exemple lorsque l'on explique toute l'histoire de l'Angleterre par le fait que c'est une île : on fait intervenir des passions grossières, souvent des rencontres fortuites ou des besoins physiques; comme lorsqu'on explique les invasions des barbares par la nécessité de trouver la nourriture. Pas un historien ne dira aujourd'hui, dans un livre sur les origines de la France, que c'est Dieu qui a poussé les barbares en avant, comme l'a dit Salvien dans le *De gubernatione Dei*. On se ferait même un scrupule religieux de prononcer le nom de Dieu dans les bas événemens de l'histoire, comme si l'on disait, par exemple, que c'est Dieu qui voulut que l'abbé Dubois fût nommé cardinal, que la Du Barry entrât dans la couche du roi. Que répondrait donc l'historien à celui qui lui dirait : « Eh quoi ! vous ne prononcez jamais le nom de Dieu ; vous ne parlez jamais de la Providence : votre science est une science athée? » Nos historiens, aujourd'hui, seraient bien étonnés d'une telle objection. C'est cependant la même que l'on fait à la psychologie physiologique lorsqu'on lui reproche de ne pas parler de l'âme, de la liberté, de la personnalité, et de ne connaître que les conditions physiques des phénomènes, quoique ce soit cependant le seul problème qu'elle prétende résoudre.

En général, toutes les sciences qui étudient les conditions nécessaires à un développement plus élevé peuvent être appelées, en quelque sorte, matérialistes par rapport à des sciences supérieures. Elles le sont certainement dans le sens d'Aristote, pour qui la matière n'est autre chose que la base sur laquelle vient s'édifier et à laquelle vient s'ajouter une forme nouvelle ; et c'est encore une question en métaphysique de savoir s'il y a une autre matière que celle-là. Dans ce sens aristotélique, la chimie est matérialiste par rapport à la physiologie ; la physiologie l'est aussi par rapport à la psychologie. L'économie politique est matérialiste par rapport à la morale, la géographie par rapport à l'histoire, et l'histoire elle-même par rapport à la théodicée. On voit que la psychophysiologie est dans la même condition que les autres sciences. En elle-même, elle est moins matérialiste que la physiologie proprement dite, parce qu'elle ajoute un élément que ne connaît pas la physiologie, à savoir la conscience; mais elle l'est plus que la psychologie proprement dite, qui étudie la conscience elle-même et en elle-même.

Nous venons d'établir les droits et l'indépendance de la psychologie physiologique dans les conditions les plus larges qu'elle puisse réclamer. Mais si une science a des droits, elle a en même temps des devoirs. Quelque large que soit le champ qu'on lui attribue, toujours est-il qu'elle a des limites. Elle doit s'arrêter là où les conditions scientifiques deviennent différentes. Elle a droit à l'indépendance, mais non pas à l'usurpation. Elle est quelque chose, mais elle n'est pas tout. Le plus grand médecin du monde ne peut pas croire que l'univers ne s'étend pas au-delà du cercle des visites qu'il fait à ses malades. La psychologie physiologique méritera d'autant plus l'indépendance, qu'elle respectera davantage l'indépendance des sciences voisines, et en particulier de celles qui viennent après elle. Par exemple, la tendance de certains physiologistes anglais à réduire le fait de conscience au minimum, au point même qu'un pas de plus il n'y aurait plus de psychologie du tout, est une singulière manière de fonder la psychologie. C'est évidemment là le résultat de cette tendance maladive de l'esprit, qui ne veut voir dans les choses que ce qui lui plaît et qui s'efforce de supprimer tout ce qui le gêne. C'est le propre de tous les pouvoirs humains qui aspirent au despotisme. C'est aussi le fait des esprits secondaires et médiocres de n'être pas capables d'avoir deux idées à la fois. L'obligation d'appliquer son attention à deux faits, dont l'un est interne et l'autre externe, dépasse la portée de leur esprit. C'est la tendance contraire, vraiment scientifique, qui a amené un illustre médecin à donner le signal de la fondation d'une société de physiologie (1), à laquelle ont été appelés non-seulement des psychologues physiologistes, mais même des psychologues purs, et même des métaphysiciens et des moralistes, sans parler d'un grand poète. C'est dans ces conditions d'union et de respect réciproques, c'est dans ces recherches pacifiques faites en commun avec un entier désintéressement et sans esprit de secte, qu'est l'avenir de ces nouvelles recherches ; et tout nous porte à croire que c'est dans cet ordre d'idées que l'enseignement de la nouvelle chaire sera dirigé. Le succès est à ce prix.

PAUL JANET.

(1) Nous voulons parler de la société fondée, il y a trois ans, par le docteur Charcot. Le règlement de cette société est très libéral. Quelques membres voulaient exclure la métaphysique des recherches de la société. C'est sur l'intervention de l'illustre président que cette exclusion a été écartée.

LE

ROMAN ÉTRANGE

EN ANGLETERRE

M. Robert-Louis Stevenson : *New Arabian Nights,* 1 vol.; *Prince Otto,* 1 vol.; *Dr Jekyll and Mr Hyde,* 1 vol. London, Chatto and Windus; *The Dynamiter,* 1 vol. London, Longmans, Green and Co.

Ainsi que M. Théodore Watts le faisait remarquer dernièrement dans l'*Athenæum,* ceux des romans anglais qui, depuis quelques années, obtiennent le plus éclatant succès sont des récits d'aventures écrits pour la jeunesse. Et le judicieux critique ne signale pas ce fait sur le ton triomphant que prennent d'ordinaire nos voisins pour se vanter de la vertueuse adresse avec laquelle ils évitent les « terrains défendus. » Cette facilité à se contenter de ce qui amuse des écoliers en vacances semblerait indiquer une disposition croissante à s'éloigner des sentiers de la psychologie. En effet, il n'y a pas de terrain qui ne doive être défendu aux esprits enfantins, pour peu qu'il soit creusé, retourné, analysé sérieusement; le sujet le plus honnête devient périlleux si l'on se soucie d'aller au fond. Quiconque écrit pour la jeunesse doit s'en tenir à l'observation superficielle, construire des caractères tout d'une pièce et s'imposer de tirer des déductions morales claires et saisissantes de chaque incident; ce qui est le contraire des règles de l'art, qui n'est astreint à rien prouver, pourvu que l'œuvre soit belle.

Distraire à la fois un public de petits et de grands enfans, c'est ce qui a fait la gloire trop rapide de deux hommes d'imagination,

M. Stevenson et M. Rider Haggard, dans le bagage littéraire desquels nous tâcherons de découvrir le grain d'originalité qui se dégage de beaucoup d'emprunts dissimulés sous des condimens exotiques et bizarres. Malgré la vogue envahissante des *Mines du roi Salomon*, nous nous occuperons d'abord aujourd'hui de l'auteur de *Doctor Jekyll*, qui mérite doublement d'avoir le pas sur son émule, car il le devance de plusieurs longueurs, pour parler le langage des courses, sur la piste qui leur est commune, et de plus il a l'avantage de s'être ouvert victorieusement des chemins que M. Rider Haggard ne serait point de force à parcourir.

I.

Le nom de Robert-Louis Stevenson est attaché, en France, au souvenir d'un livre d'étrennes, *l'Ile au trésor* (1), qui fit fureur il y a deux ou trois ans. La traduction de M. Philippe Daryl nous dispense de raconter les lointains et merveilleux voyages de l'*Hispaniola*; disons seulement que ce petit livre nous paraît être, par sa verve, son entrain, sa fraîcheur, par le mouvement, le ton de vérité qui y règne, le modèle du genre. Si *Kidnapped* (2), qui vit le jour ensuite, s'adresse plus exclusivement, à cause de la saveur écossaise dont il est imprégné, aux jeunes compatriotes de son héros, David Balfour, l'histoire n'en est pas moins, d'un bout à l'autre, amusante, et c'est une idée ingénieuse, en outre, que d'avoir fait raconter la fin du drame jacobite par un whig, qui se trouve forcément enrôlé dans le camp de ses adversaires. La scène se passe en 1751, à l'époque où des oncles dénaturés pouvaient encore faire embarquer les neveux qui les gênaient sur un brick de mauvais renom, pour les envoyer à la Caroline, où ils étaient vendus sans plus de formes. Comment ce gamin énergique et honnête, David Balfour, échappe à son sort, et tout ce qu'il souffre dans une île déserte, voisine des côtes d'Écosse, avant sa périlleuse équipée à travers les Highlands, en compagnie d'Alan Breck Stewart, un rival jacobite de d'Artagnan, voilà des aventures dont on peut dire ce que La Fontaine disait de *Peau d'âne*; il n'est personne qui ne prenne un plaisir extrême à lire *Kidnapped*. M. Stevenson s'y pose en compatriote de Walter Scott et de Burns, il nous fait respirer sa bruyère natale et met à tout ce qu'il touche le sceau d'une des qualités de sa race, la *quaintness* : esprit, originalité, grâce un peu bizarre et parfois maniérée, il y a de tout cela dans ce que peint par excellence ce mot de *quaint*, si parfaitement intraduisible, quoiqu'il dérive de notre

(1) *Treasure Island*, 1 vol. London, 1884; Cassel and Cº.
(2) *Kidnapped*, 1 vol. London, 1886; Cassel and Cº.

vieux français, à en croire les dictionnaires. Écossais, Stevenson l'est encore, — il l'a prouvé depuis, — par le sentiment du fantastique, le goût du surnaturel, la préoccupation des lois morales, des problèmes philosophiques, et par je ne sais quelle gaîté morose, *grim humour*, qui déconcerte et qui attache à la fois. Mais il est, en même temps, cosmopolite, Parisien du boulevard, Américain du Far-West, comme le montrent ses spirituelles notes de voyages. Sa vie errante a formé une personnalité très curieuse, très moderne et franchement excentrique, qui apparaît à travers une série de productions d'inégale valeur, mais dont aucune n'est banale. M. Stevenson a bien vu tous les pays dont il parle, soit qu'il nous présente *les Squatters du Silverado*, soit qu'il nous invite à glisser lentement, à bord de son *Aréthuse*, sur les canaux de la Belgique et de la France, soit qu'il s'arrête pour deviser familièrement avec ses amis les peintres de Barbizon, sous les ombrages de la forêt de Fontainebleau. Ici ou là, il rend son impression d'un trait net et précis. Point de longueurs, point de remplissage inutile. Aucun de ses ouvrages, en dépit de certaines exigences des éditeurs anglais auxquelles il a refusé énergiquement jusqu'ici de se soumettre, n'a plus d'un volume; la concision, la clarté incisive, une grande simplicité, sont les qualités maîtresses de son style. Sceptique et railleur, il réussit à nous captiver sans avoir jamais recours à l'élément sentimental, et touche parfois des questions hardies sans tomber dans ce qu'on est convenu d'appeler l'immoralité, bien qu'il ne se soucie guère de nous montrer des personnages vertueux et qu'il ait le talent pervers d'exciter notre sympathie en faveur d'individualités tout au moins équivoques. Réussir, avec de pareilles tendances, à collaborer aux bibliothèques d'éducation et de récréation, c'est la preuve d'une souplesse peu commune; après avoir assuré son empire sur des milliers de jeunes lecteurs dans l'ancien et dans le Nouveau-Monde, M. Stevenson paraît s'être dit : — Voyons si les vieux seront plus difficiles, s'ils ne mordront pas, eux aussi, à l'hameçon des contes bleus? — Et il lança ses *Nouvelles Mille et une Nuits*, où la féerie se met au service de la réalité par un procédé ravi à miss Thackeray. Combien de fois les talens à fracas ont-ils profité des trouvailles faites par quelque talent plus modeste! C'est miss Thackeray qui a dit la première : « Les contes de fées sont partout et de tous les jours; nous sommes tous des princes et des princesses déguisés, ou des ogres, ou des nains malfaisans. Toutes ces histoires sont celles de la nature humaine, qui ne semble pas changer beaucoup en mille ans, et nous ne nous lassons jamais des fées parce qu'elles lui sont fidèles. » Seulement, l'auteur de *Five old friends* place dans un milieu bourgeois de nos jours *la Belle au Bois dormant*, *Cendrillon*, *la Belle et la Bête*, *le Petit Cha-*

peron rouge, etc., dont les aventures modernisées n'ont rien que d'ordinaire, tandis que les contes arabes que M. Stevenson transporte en Europe, sans changer rien à leur allure coulante et négligée, conservent un caractère très exceptionnel et sont, en somme, presque aussi merveilleux que dans *les Mille et une Nuits* orientales.

Prenons la première des nouvelles, et la meilleure, *le Club du suicide :* nous n'avons pas de peine à reconnaître dans le prince Florizel de Bohême, qui, pendant son séjour à Londres, rôde incognito par les rues, le calife Haroun-al-Raschid, et dans son fidèle écuyer, le colonel Geraldine, Giafar, grand-vizir. Le verglas les ayant forcés à chercher refuge dans un *bar* des environs de Leicester-square, ils rencontrent un individu qui n'a de commun avec Bedreddin-Hassan que la manie d'offrir des tartes à la crème aux gens qu'il ne connaît pas. C'est le dénoûment fou d'une carrière extravagante : le jeune homme aux tartes à la crème (nous ne le connaîtrons que sous ce nom) prélude à la mort par cette soirée burlesque. Le prince et son écuyer font semblant d'être dans les mêmes dispositions que leur nouvelle connaissance, et c'est ainsi qu'ils sont introduits par lui au *Club du suicide*, rendez-vous de tous ceux qui, fatigués de la vie, désirent disparaître sans scandale. Chaque nuit, une partie de cartes réunit ces désenchantés autour du tapis vert. Le président du club, un dilettante de nouvelle espèce, bat et donne les cartes ; le privilégié qu'un sort heureux gratifie de l'as de pique disparaîtra avant l'aube par les soins obligeans du membre de céans qui tourne l'as de trèfle. Ce jeu réunit les émotions de la roulette, celles d'un duel et celles d'un amphithéâtre romain, il fait goûter les impressions exquises de la peur ; les gens les plus revenus de tout y trouvent un dernier plaisir. M. Malthus, par exemple, un paralytique, défiguré, ravagé par des excès auxquels il ne peut plus se livrer, est membre honoraire pour ainsi dire. Il vient de loin en loin, quand il en a la force, chercher une excitation qui le réconcilie avec la vie en lui faisant redouter la mort. Il a essayé de tout, et il en est à déclarer qu'en fait de passions, aucune n'est enivrante autant que la peur ; il est poltron avec délices, et il badine avec des terreurs sans nom. Heureusement pour la morale il badine une fois de trop ; l'as de pique lui échoit à la fin, et le lendemain les journaux de Londres renferment, sous la rubrique : *Triste accident*, un paragraphe qui apprend au public la mort de l'honorable M. Malthus, tombé par-dessus le parapet de Trafalgar-square ; au sortir d'une soirée, il cherchait un cab ; on attribue sa chute à une nouvelle attaque de paralysie.

Le prince Florizel aurait son tour, si Geraldine, vigilant et fidèle, ne mettait la police secrète sur pied, en dépit des terribles ser-

mens par lesquels s'engagent les membres du club. Personne n'est livré aux tribunaux; le prince vient généreusement au secours de ceux des désespérés qui méritent encore quelque pitié, puis il décide que le repaire sera fermé et que son abominable président périra en duel. Ce duel, qui doit avoir lieu sur le continent, est le sujet d'un second récit beaucoup plus *sensationnel* encore que le premier, où il est question d'un médecin et d'une malle qui contient un cadavre, celui de l'adversaire désigné du président, lâchement assassiné par ce monstre.

Certes, le lecteur, quel qu'il soit, attend la suite avec autant d'impatience que le sultan des Indes, tenu en haleine par les points suspensifs des contes de Scheherazade; on passe, avec une fiévreuse anxiété, à l'histoire suivante, qui est celle non pas d'un *Cheval enchanté*, mais d'un simple *Cab*, lequel recueille des invités de bonne volonté pour les conduire à une fête étrange dont la fin est le triomphe du droit et le châtiment du crime, grâce à la vaillante épée du prince Florizel. L'héritier d'un trône daigne se mesurer avec le pire des scélérats. Nous le retrouverons plus tard, mêlé à d'autres aventures moins intéressantes, celle d'un diamant, et comme tous les princes qu'a mis en scène M. Stevenson, il finit en philosophe, renversé par une révolution. C'est derrière le comptoir d'un débit de tabac qu'il apparaît une dernière fois : ce redresseur de torts vend majestueusement des cigares. On voit que la fantaisie humoristique n'est pas absente des récits de M. Stevenson; les contrastes si marqués que permet, qu'exige même cette qualité très développée chez lui, produisent bien quelques fautes de goût, mais une certaine façon qu'il a de se moquer de ses héros et de lui-même relève ici néanmoins le *sensational novel*, qui a retrouvé depuis peu, en Angleterre, un succès d'assez mauvais aloi. Du rang où l'avait placé naguère Wilkie Collins, ce roman, nourri d'émotions violentes, était tombé au niveau des élucubrations de feu Ponson du Terrail. M. Stevenson eut le mérite de le rendre agréable aux délicats. Nous n'avons, du reste, nulle envie de défendre plus qu'il ne convient la suite des *Nouvelles Mille et une Nuits*, inspirée par la *Dynamite* et composée en collaboration avec Mme Stevenson.

La confusion de la tragédie et de la farce y est poussée trop loin. On croit être devant un couple de jongleurs émérites, d'équilibristes habiles, dont les périlleux exercices deviendraient fatigans pour le public, amusé d'abord, s'ils se prolongeaient beaucoup; mais les aventures des trois jeunes gens inutiles qui attendent leur fortune du hasard, sur le pavé de Londres, sont presque aussi courtes que celles des trois *calenders*, fils de rois, et la gracieuse conspiratrice qui les conduit l'un après l'autre à deux doigts de leur perte ne prend pas en vain cinq noms différens, car Clara Luxmore,

dite Lake, dite Fonblanque, dite Valdivia, dite de Marly, a autant d'imagination à elle seule que pouvaient en avoir réunies les cinq dames de Bagdad. Son histoire de *la Belle Cubaine* et de *l'Ange destructeur* chez les Mormons sont des contes bleus modernes de la plus piquante invraisemblance : ils dissimulent cependant des complots anarchiques effroyables, mais tous si maladroits qu'ils prêtent à rire. M. et Mme Stevenson traitent la dynamite du haut en bas, refusant de la prendre au sérieux et faisant rater toutes ses bombes, sauf deux ou trois qui éclatent au détriment de ceux qui les fabriquent. Zéro, l'agitateur irlandais, et son complice Mac-Guire, périssent assommés sous le ridicule. Si Clara, l'affidée de ces deux *fantoccini* grotesques, obtient sa grâce et, à la fin, un bon mari, c'est qu'elle est jolie à ravir, pleine d'inventions drôles, de tours uniques, et surtout parce qu'au milieu de ses criminelles erreurs, elle n'a jamais été sentimentale. L'assassin sentimental et phraseur, si commun de nos jours, est conspué par M. Stevenson ; celui-ci repousse avec énergie l'intérêt malsain qui s'attache au crime politique, il vénère les agens de police et leur dédie son livre, il fait grand cas de l'autorité ; par la bouche de son personnage favori, le prince Florizel, resté fidèle au rôle de bon génie derrière un comptoir de marchand de tabac, il déclare que l'homme est un diable faiblement lié par quelques croyances, quelques obligations indispensables, et qu'aucun mot sonore, qu'aucun raisonnement spécieux ne le décidérait à relâcher ces liens. On voit que, pour un romancier *dans le mouvement*, M. Stevenson a des principes *vieux style*.

Dans *Prince Otto*, où de graves questions philosophiques et politiques s'entremêlent à beaucoup de paradoxes, l'auteur de *New Arabian Nights* nous prouve qu'il a lu *Candide* et qu'il se souvient aussi d'Offenbach. Vous chercheriez en vain sur une carte la principauté de Grünewald, bien que sa situation soit indiquée entre le grand-duché aujourd'hui éteint de Gerolstein et la Bohême maritime. En revanche, le nom du premier ministre, Gondremark, vous rappelle un acteur de *la Vie parisienne*. Dans ce badinage sérieux, un peu trop délayé, on voit le prince Othon, un gentil prince en porcelaine de Saxe, mériter le mépris de ses peuples par sa conduite indigne d'un souverain, la conduite pourtant d'un galant homme très chevaleresque, mais trop épris de la chasse, des petits vers français et d'une jeune épouse ambitieuse qui, finalement, prête les mains à son incarcération dans une forteresse pour être plus libre de jouer le rôle de Catherine II ou de Sémiramis. Vous y verrez aussi comment les témoignages d'héroïsme de la jolie Séraphine se bornent à un coup de couteau donné au premier ministre, qui, jaloux de gouverner en son nom, voudrait être un favori dans toute la force du terme, et comment la proclamation de la répu-

blique met fin, soudain, à ces complots de cour, à ces intrigues, à ces drames secrets ; comment le prince et la princesse fugitifs et dépossédés, à pied, sans le sou, se rencontrent dans la campagne, oublient leurs désastres, leurs grandeurs, et se mettent tout simplement à s'aimer, ravis, en somme, de cette chute qui les a jetés aux bras l'un de l'autre pour jamais. Ceux-ci ne vendront pas du tabac, ils feront de la littérature en collaboration ; un recueil des plus médiocres a paru sous le titre : *Poésies par Frédéric et Amélie.*

La réconciliation de leurs altesses sur le grand chemin est un des rares duos d'amour que nous ayons rencontrés au cours des romans qui nous occupent. Il est charmant, ce duo, car l'esprit enfin y fait trêve, l'esprit moqueur, léger, glacial et trop tendu dont M. Stevenson abuse et qui produit à la longue l'effet du pâté d'anguille. Pour ne trouver que le ricanement perpétuel, autant revenir à nos incomparables contes de Voltaire, dont l'auteur de *Prince Otto* s'est fortement pénétré. Où il montre en revanche une véritable originalité de forme et de fond, c'est dans l'exposition semi-scientifique d'un *Cas étrange*, qui mérite de compter parmi les récits les plus *suggestifs* et les plus ingénieux d'avatars et de transformations. L'histoire du *Docteur Jekyll et de Mr Hyde* se détache en relief puissant sur la trame un peu mince du reste de l'œuvre, et promet l'estime d'un ordre tout nouveau de lecteurs à M. Stevenson. Nous osons à peine le lui dire, ayant compris qu'il craint par-dessus tout de paraître terne et lourdement consciencieux. Terne, il ne saurait l'être ; le seul péril que l'on coure avec lui est dans l'excès du brillant et dans sa confusion accidentelle avec le clinquant. Quant à la conscience, elle ne sera jamais incompatible avec la liberté chez cet Écossais greffé de Yankee et de Parisien agréablement bohème. Qu'il ne s'inquiète donc pas de la nature de nos éloges. L'analyse critique qui suit est d'ailleurs pour prouver que l'œuvre qui rachète les premiers péchés de M. Stevenson n'a rien de particulièrement austère, ni surtout d'ennuyeux.

Quelques lenteurs, il faut en convenir, embarrassent le début. Peu nous importent, par exemple, les idées et les habitudes de M. Utterson, un personnage d'arrière-plan, dépositaire du testament bizarre qui fait passer tous les biens de Henry Jekyll entre les mains de son ami Edward Hyde, dans le cas de la disparition du testateur. Cette clause insolite blesse le bon sens et les traditions professionnelles du notaire Utterson ; elle semble cacher quelque secret ténébreux, d'autant plus que ledit Edward Hyde, prétendu « bienfaiteur » du docteur Jekyll et son légataire universel, n'est connu de personne. Jamais Utterson n'en avait entendu parler avant que le singulier document lui eût été confié avec mille précautions minu-

tieuses ; pourtant il est le plus ancien ami de Jekyll, après le docteur Lanyon toutefois, qui, intimement lié jadis avec son collègue, s'est peu à peu éloigné de lui, sous prétexte qu'il donnait à corps perdu dans des hérésies scientifiques. Lanyon, lui non plus, ne sait rien du mystérieux Hyde. Le seul renseignement que M. Utterson ait jamais pu recueillir sur celui-ci est de nature à augmenter sa perplexité ; c'est le hasard qui le lui fournit. Un soir qu'il se promène dans un quartier populeux de Londres, avec son jeune parent, M. Enfield, ce dernier lui fait remarquer, presque à l'extrémité d'une petite rue commerçante, l'entrée d'une cour qui interrompt la ligne régulière des maisons. Juste à cet endroit, un pignon délabré avance sur la rue ses deux étages sans fenêtres, au-dessus de la porte dépourvue de marteau, une porte de derrière apparemment. « Cette porte que voici, dit M. Enfield, se rattache dans ma pensée à une singulière histoire. » Et il raconte l'acte de brutalité commis sous ses yeux, dans cette rue même, contre un enfant, une petite fille, par un individu d'apparence plus que désagréable, une espèce de gnôme. Indigné, il a saisi le coupable au collet, appelé au secours, un rassemblement s'est formé, et M. Hyde, pour éviter un scandale, a payé une forte somme aux parens de sa victime. Il s'est rendu sous bonne escorte à son domicile, la maison délabrée en question, et est redescendu bientôt avec un chèque sur la banque Coutts, signé du nom le plus honorable, un nom qu'Utterson devine sans que son cousin ait besoin de le prononcer.

— Et quelle figure a-t-il, ce Hyde ?

— Il n'est pas aisé de le peindre. Je n'ai jamais vu d'homme qui m'ait inspiré autant de dégoût sans que je puisse expliquer pourquoi. Il vous donne l'impression d'un être difforme, et cependant je ne saurais spécifier sa difformité. Il est extraordinaire, voilà le fait, il est anormal. Je crois le voir encore, tant je l'ai peu oublié, et cependant je ne trouve pas de paroles pour peindre l'effet que produit cette infernale physionomie.

M. Utterson est plus ému qu'il ne veut le laisser paraître.

— Sur la maison elle-même, demande-t-il, vous ne savez rien ?

— Si fait, j'ai observé que personne n'y entre jamais, sauf le héros très repoussant de mon aventure. Elle n'est pas habitée, les trois fenêtres grillées, sur la cour, restent toujours closes, mais les vitres en sont propres, et, au-dessus, il y a une cheminée qui fume parfois, ce qui donnerait l'idée que quelqu'un y vient accidentellement.

Le notaire Utterson voit que M. Enfield ne se doute pas que cette vilaine bâtisse dépend de la maison de son ami Jekyll. Après avoir soupçonné celui-ci de folie toute pure, il craint qu'il ne s'agisse plutôt de quelque complicité honteuse. L'idée fixe le poursuit de s'éclairer là-dessus. Il se met à guetter les secrets nocturnes du

quartier que fréquente l'odieux Hyde. Longtemps il attend en vain; mais, certain soir, vers dix heures, les boutiques étant closes et la rue silencieuse, au milieu du sourd mugissement de Londres, un pas retentit rapide, un homme de petite taille apparaît, tire une clé de sa poche et se dirige vers la maison indiquée.

— M. Hyde? lui dit le notaire en posant la main sur son épaule.

L'homme tressaille et recule, mais sa terreur n'est que momentanée. Reprenant aussitôt de l'empire sur lui-même, il répond :

— C'est mon nom, en effet; que me voulez-vous?

— Je suis un vieil ami du docteur Jekyll; on a dû vous parler de moi : M. Utterson. Faites-moi une grâce : laissez-moi voir votre visage.

L'autre hésite, puis, après réflexion, se tourne d'un air de défi.

— Maintenant je vous reconnaîtrai, dit Utterson. Cela peut être utile.

— Oui, répond Hyde, il vaut mieux que nous nous soyons rencontrés... A propos, vous avez besoin de savoir mon adresse.

Et il lui indique une rue, un numéro.

— Mon Dieu! se dit le notaire, est-il possible qu'il ait, lui aussi, songé au testament?..

— Comment, ne m'ayant jamais vu, avez-vous pu me deviner? reprend Hyde.

— D'après une description. Nous avons des amis communs.

— Lesquels? balbutie Hyde.

— Jekyll, par exemple.

— Il ne vous a jamais parlé de moi, s'écrie l'autre en rougissant de colère. Vous mentez.

Là-dessus, il a poussé la porte et disparu dans la maison, laissant Utterson stupéfait.

Ce nain blême, au sourire timide et cynique à la fois, est certainement fort laid, pense le notaire, mais sa laideur ne suffit pas à expliquer la répulsion insurmontable que suscite sa présence. Il faut qu'il y ait quelque chose en outre. Serait-ce qu'une âme noire peut transparaître ainsi à travers son enveloppe de chair? Pauvre Jekyll! Si jamais j'ai lu la signature de Satan sur un visage, c'est sur celui de ton nouvel ami.

En tournant la rue, on arrive devant un square bordé de belles maisons, dont plusieurs sont déchues de leur rang d'autrefois, divisées en appartemens, en bureaux, en magasins. L'une d'elles, cependant, devant laquelle s'arrête Utterson, a gardé un grand air d'opulence. Un vieux domestique vient ouvrir.

— Poole, lui dit Utterson, le docteur Jekyll est-il chez lui?

Sur sa réponse négative :

— Je viens de voir M. Hyde s'introduire par la porte de l'an-

cienne salle d'anatomie. Cela est-il permis en l'absence de votre maître ?

— Sans doute, car M. Hyde a une clé.

— Je ne crois pas cependant avoir jamais rencontré ici ce jeune homme.

— Oh ! monsieur, on ne l'invite pas à dîner et il ne paraît guère de ce côté-ci de la maison. Il entre et sort toujours par le laboratoire.

Utterson conclut de ces renseignemens que le docteur, en ouvrant sa maison à Hyde, subit la conséquence de quelque faute de jeunesse. Ce doit être un supplice que de recevoir ainsi, bon gré, mal gré, inopinément, cet être atroce, qui entre et sort furtivement, qui peut-être est impatient d'hériter... Il se promet de protéger Jekyll contre l'influence équivoque qui s'est glissée à son foyer. Il profitera pour cela du premier tête-à-tête.

— Vous savez que je n'ai jamais approuvé votre testament, lui dit-il avec hardiesse, et je l'approuve moins que jamais, car j'ai appris des choses révoltantes sur ce jeune Hyde.

La belle figure intelligente du docteur s'assombrit à ces mots. — Inutile de me les dire, cela ne changerait rien ; vous ne comprenez pas ma position, répond-il avec une certaine incohérence. Je suis dans une passe difficile, très difficile...

Et comme le notaire le presse de s'ouvrir à lui, promet de l'aider à sortir d'embarras, il refuse, affirmant sur l'honneur qu'il est tout à fait libre de se débarrasser, quand il voudra, de cet Edward Hyde, que, par conséquent, ses amis peuvent lui laisser le soin d'apprécier ce qui convient. Assurément, il est attaché à ce garçon, il a pour cela des raisons sérieuses... Et il conjure Utterson de vaincre, quand il ne sera plus, l'antipathie que lui inspire son héritier.

— Je ne pourrai jamais le souffrir, dit le notaire.

— Soit ! répond Jekyll ; je vous prie seulement de l'aider au besoin, pour l'amour de moi.

A une année de là, Londres tout entier est ému par un crime que rend plus frappant la haute situation de la victime, sir Danvers Carew. Il y a maintes preuves contre Hyde, et les circonstances font que M. Utterson est conduit à aider la police dans ses recherches. La connaissance qu'il a de l'adresse du meurtrier présumé permet de faire les perquisitions nécessaires. Hyde habite, dans le quartier mal fréquenté de Saho, une rue étroite et sombre, garnie de cabarets où l'on boit du gin, de restaurans français du plus bas étage, de boutiques borgnes où s'approvisionnent des femmes de mauvaise mine appartenant à toutes les nationalités. C'est dans un pareil milieu que le protégé de Jekyll, héritier d'un quart de million sterling, a élu domicile.

Une vieille femme, aux allures louches, vient ouvrir la porte. — M. Hyde est, dit-elle, rentré très tard dans la nuit, mais pour ressortir ensuite ; il a des habitudes fort irrégulières, et disparaît parfois un mois ou deux de suite.

Au nom de la loi, la maison est visitée en détail. Elle est à peu près vide. Hyde n'habite que deux chambres meublées avec luxe ; un grand désordre toutefois y règne pour le moment, comme si l'on y avait fait à la hâte des préparatifs de fuite : des vêtemens traînent sur le tapis, les tiroirs sont ouverts. Des cendres grises dans l'âtre indiquent que l'on a brûlé des papiers ; mais derrière une porte, les agens découvrent la moitié d'un bâton dont l'autre moitié est restée sanglante sur le lieu du crime. Cette canne, d'un bois très rare, a été donnée bien des années auparavant à son ami Jekyll par M. Utterson.

Naturellement, la première impulsion de ce dernier est de courir chez le docteur. Poole, le vieux domestique, l'introduit, en lui faisant traverser la cour qui a été jadis un jardin, dans l'espèce de pavillon que l'on appelle indistinctement le laboratoire ou la salle d'anatomie. Le docteur a autrefois acheté la maison aux héritiers d'un chirurgien, et s'occupe de chimie là où son prédécesseur s'occupait à disséquer. Pour la première fois, le notaire est admis à visiter cette partie de la maison, qui donne sur la petite rue, théâtre de sa première rencontre avec Hyde. Il trouve le docteur dans une vaste chambre garnie d'armoires vitrées, d'un grand bureau et d'une psyché, meuble assez déplacé dans un lieu pareil.

— Savez-vous les nouvelles ? lui demande Utterson.

— On les a criées sur la place, répond Jekyll très pâle et frissonnant.

— Un mot : j'espère que vous n'avez pas été assez fou pour cacher ce misérable ?

— Utterson ! s'écrie le docteur, je vous donne ma parole d'honneur que tout est fini entre lui et moi. D'ailleurs, il n'a pas besoin de mon secours, il est en sûreté. Personne n'entendra plus parler de Hyde.

L'homme de loi est étonné de ces façons véhémentes, presque fiévreuses : — Vous paraissez bien sûr de lui !

— Sûr,.. absolument. Mais j'aurais besoin de votre conseil. J'ai reçu une lettre, et je me demande si je dois la communiquer à la justice. Décidez... j'ai perdu toute confiance en moi-même.

— Vous craignez que cela n'aide à découvrir ?..

— Non, peu m'importe ce que deviendra Hyde. Je pensais à ma propre réputation, que cette triste affaire met en péril.

Utterson, surpris de ce soudain accès d'égoïsme, demande à voir la lettre ; elle est d'une écriture renversée très singulière et conçue

dans des termes respectueux : Hyde exprime brièvement son repentir, en s'excusant auprès du protecteur dont il a si mal reconnu les bontés ; il lui annonce qu'il a des moyens de fuite tout prêts.

L'enveloppe manque ; Jekyll prétend l'avoir brûlée par mégarde.

— Encore une question, reprend Utterson : c'est Hyde, n'est-ce pas, qui vous avait dicté ce passage de votre testament au sujet d'une disparition possible?

Le docteur, défaillant, fait un signe affirmatif.

— Je m'en doutais, dit Utterson. Le scélérat avait l'intention de vous assassiner! Vous l'avez échappé belle !

— Oh ! j'ai reçu une terrible leçon ! s'écrie Jekyll, ensevelissant sa tête entre ses deux mains... Quelle leçon, mon Dieu !

Et cependant il tente, au moment même, de tromper son ami. En étudiant l'autographe de Hyde, Utterson acquiert la preuve que la prétendue lettre de l'assassin est de la main même de Jekyll, qui a changé l'aspect des caractères en les renversant. Le docteur s'est donc fait faussaire pour sauver un meurtrier !

Cependant le temps s'écoule et l'assassin reste introuvable. On recueille des détails sur le passé de l'homme, sur ses vices, sa cruauté, ses relations ignobles et la haine qu'il a partout inspirée ; mais sur sa famille, sur ses origines, rien ne peut être découvert, encore moins sur le lieu où il se cache. Une nouvelle vie semble avoir commencé pour le docteur Jekyll ; il ne s'occupe plus que de bonnes œuvres. Charitable, il l'a toujours été, mais il devient religieux en outre ; il fréquente plus assidûment ses anciens amis, renoue des relations très affectueuses avec le docteur Lanyon, et paraît heureux comme il ne l'était pas depuis longtemps.

Deux mois se passent ainsi ; tout à coup, les amis de Jekyll trouvent sa porte fermée. Il garde la chambre, ne reçoit personne. Utterson se décide enfin à faire part de son inquiétude au docteur Lanyon. En entrant chez celui-ci, il est stupéfait de le trouver changé, affaibli, presque mourant : — Un coup terrible m'a frappé, explique Lanyon, je ne m'en relèverai jamais; ce n'est plus qu'une question de semaines. Eh bien ! je ne me plains pas de la vie,.. je l'ai trouvée bonne,.. mais,.. si nous savions tout, nous serions plus satisfaits de nous en aller.

— Jekyll est malade, lui aussi, commence Utterson.

A ce nom, la figure de Lanyon s'altère davantage encore ; il lève une main tremblante :

— Que je n'entende plus parler du docteur Jekyll, dit-il avec emportement. Il est mort pour moi...

— Vous lui en voulez encore? s'écrie Utterson étonné. Songez

que nous sommes trois bien vieux amis, Lanyon, et que les intimités de jeunesse ne se remplacent pas.

— Inutile d'insister. Demandez-lui plutôt à lui-même...

— Mais il ne veut pas me recevoir...

— Cela ne m'étonne pas! Un jour ou l'autre, quand je ne serai plus, vous apprendrez la vérité. Jusque-là, qu'il ne soit jamais question entre nous d'un sujet que j'abhorre.

Utterson demande par écrit des explications à Jekyll; une réponse très embrouillée lui parvient, dans laquelle le docteur exprime son intention de se condamner désormais à une retraite absolue.

Que faut-il supposer? Quelle catastrophe a donc pu survenir? L'idée de la folie se présente de nouveau à l'esprit du notaire; les paroles de Lanyon impliqueraient cependant tout autre chose. Il voudrait interroger de nouveau le vieux savant, mais il n'en a pas l'occasion, car, en une quinzaine de jours, cet homme d'une si haute valeur morale et intellectuelle succombe. Il laisse à Utterson un paquet scellé qui ne doit être ouvert par lui qu'après la disparition du docteur Jekyll. Pour la seconde fois, ce mot de disparition, déjà tracé dans le testament, se trouve accouplé au nom de Jekyll. Utterson contient à grand'peine sa curiosité, mais le respect qu'il doit à la volonté expresse d'un mourant le décide à laisser dormir les papiers dans un tiroir.

Souvent il va prendre des nouvelles du docteur. Le fidèle Poole lui dit toujours que son maître ne sort plus de ce cabinet mystérieux, au-dessus du laboratoire, qu'il ne parle guère, ne lit plus et paraît absorbé dans de tristes pensées. Un jour, Utterson s'avise de pénétrer dans la cour sur laquelle donnent les trois fenêtres grillées, afin d'entrevoir au moins le prisonnier volontaire. L'une de ces fenêtres est entr'ouverte; le docteur, assis auprès, l'air souffrant, accablé, aperçoit son ami et consent à échanger de loin quelques mots avec lui. Mais, tout à coup, une expression de terreur et de désespoir, une expression qui glace le sang dans les veines du notaire, passe sur son visage, et la fenêtre se referme brusquement.

A peu de temps de là, M. Utterson reçoit la visite de Poole épouvanté. Le vieux serviteur le conjure de venir s'assurer par lui-même de ce qui se passe. Il ne peut plus porter seul le poids d'une pareille responsabilité. Tout le monde a peur dans la maison.

En effet, quand Utterson pénètre chez le docteur, les autres domestiques sont réunis tremblans, effarés, dans le vestibule, et on lui fait de sinistres rapports. A la suite de Poole, il se dirige vers le pavillon où s'est retranché Jekyll et monte l'escalier qui conduit au fameux cabinet.

— Marchez aussi doucement que possible et puis écoutez; mais qu'il ne vous entende pas, dit Poole sans que le notaire puisse rien comprendre à cette étrange recommandation. Puis il annonce, par le trou de la serrure, M. Utterson.

Une voix plaintive répond du dedans : — Dites-lui que je ne peux voir personne.

Et Poole, d'un air triomphant, répond tout bas : — Eh bien! monsieur, dites si c'est là vraiment la voix de mon maître?

— Elle est bien changée, en effet.

— Changée? On n'a pas été vingt ans dans la maison d'un homme pour ne pas reconnaître sa voix. Non, monsieur, mon maître a disparu; dites-moi maintenant qui est là, à sa place?

En parlant, il a entraîné M. Utterson dans une chambre écartée où nul ne peut épier leur conciliabule.

— Toute cette dernière semaine, celui qui hante le cabinet a demandé je ne sais quel médicament. Mon maître faisait cela quelquefois. Il écrivait son ordonnance, puis jetait la feuille de papier sur l'escalier. Depuis huit jours nous n'avons vu de lui que cela,.. des papiers. Il était enfermé; les repas mêmes devaient être laissés à la porte. Eh bien! tous les jours, deux et trois fois par jour, il y avait des ordonnances sur l'escalier, et je devais courir chez tous les chimistes de la ville; et chaque fois que j'avais apporté la drogue, un nouveau papier me commandait de la rendre, parce qu'elle n'était pas pure, et de chercher ailleurs. On a terriblement besoin de cette drogue-là, monsieur...

L'un des papiers est resté dans la poche de Poole. Jekyll y a tracé les lignes suivantes : « Le docteur Jekyll affirme à MM. *** que leur dernier envoi n'a pu servir. En 18.., il leur avait acheté une quantité considérable de cette même poudre. Il les prie de chercher avec un soin extrême et de lui en envoyer de la même qualité, à tout prix.

Jusque-là, l'écriture est assez régulière; mais, à la fin, la plume a craché, comme si une émotion trop forte brisait toutes les digues : « Pour l'amour de Dieu, trouvez-m'en de l'ancienne! »

— Ceci est assurément l'écriture du docteur, dit Utterson.

— En effet, répond Poole; mais, peu importe son écriture, je l'ai vu...

— Qui donc?

— Je l'ai surpris un jour qu'il était sorti du cabinet et ne se croyait pas observé. Ce n'a été qu'une minute : il s'est sauvé avec une espèce de cri; mais je savais à quoi m'en tenir, et mes cheveux se sont hérissés de crainte. Pourquoi mon maître aurait-il un masque sur la figure et pourquoi aurait-il crié en s'enfuyant à ma vue?

— Je crois que je devine, dit Utterson. Mon pauvre ami est

atteint, sans doute, d'une maladie qui le défigure autant qu'elle le fait souffrir, et qu'il veut dérober à tous les yeux. De là ce masque qu'il porte pour dissimuler quelque plaie affreuse, de là l'extraordinaire altération de sa voix et l'impatience qu'il a de trouver un remède qui puisse le soulager.

— Non, monsieur, dit Poole résolument, cet être-là n'était pas mon maître ; mon maître est grand, solide, celui-là n'était guère qu'un nain. Parbleu ! depuis vingt ans, je le connais assez, mon maître ! Non, l'homme au masque n'était pas le docteur, et si vous voulez que je vous dise ce que je crois : un meurtre a été commis.

— Puisque vous parlez ainsi, Poole, mon devoir est de m'assurer des faits. J'enfoncerai cette porte.

Les deux hommes se munissent d'une hache et d'un tisonnier ; ils envoient un valet de pied robuste garder la porte du laboratoire. Une dernière fois, Utterson écoute. Le bruit d'un pas léger se fait à peine entendre sur le tapis.

— Tout le jour et une bonne partie de la nuit, il marche ainsi de long en large, dit le vieux domestique ; une mauvaise conscience ne se repose pas. Et une fois,.. une fois, j'ai entendu qu'il pleurait... On aurait dit une femme ou une âme en peine. Je ne sais quel poids m'est tombé sur le cœur. J'aurais pleuré aussi.

Le moment est venu d'agir.

— Jekyll, crie Utterson d'une voix forte, je demande à vous voir.

Pas de réponse.

— Je vous avertis : nous avons des soupçons, je dois et je veux vous voir ; si ce n'est pas de votre plein gré, ce sera de force...

— Utterson, réplique la voix, pour l'amour de Dieu, ayez pitié!

Ce n'est pas la voix de Jekyll décidément, c'est celle de Hyde. Quatre fois la hache s'abat sur les panneaux qui résistent ; un cri de terreur tout animal a retenti dans le cabinet. Au cinquième coup, la porte brisée livre passage aux assiégeans, qui, consternés du silence qui règne à présent, restent irrésolus sur le seuil. Une lampe éclaire paisiblement ce réduit studieux, un bon feu brûle dans l'âtre, le thé est préparé sur une petite table ; sans les armoires vitrées remplies de produits chimiques, on se croirait dans l'intérieur le plus bourgeois. Mais, au milieu de la chambre, gît un cadavre encore palpitant, celui d'Edward Hyde. Il est vêtu d'habits trop grands pour lui, des habits à la taille du docteur. Sa main crispée tient encore une fiole de poison. Il s'est fait justice.

Quant au docteur, on ne le retrouve nulle part ; mais, sur la table, auprès d'un ouvrage pieux pour lequel Jekyll avait exprimé à plusieurs reprises beaucoup d'estime, et qui cependant est annoté de sa main avec force blasphèmes, auprès des soucoupes remplies de doses mesurées d'un sel blanc, que Poole reconnaît

pour la drogue que son maître l'envoyait toujours demander, il y a des papiers. En cherchant bien, Utterson trouve un testament qui lui lègue, chose étrange, tout ce qui devait appartenir à Edward Hyde, puis une lettre d'adieu et une confession dont il prend connaissance, après avoir lu le manuscrit du docteur Lanyon.

Ce manuscrit atteste un fait étrange. Le 9 janvier, Lanyon a reçu de son vieux camarade de collège, Henry Jekyll, une lettre chargée qui l'adjure, au nom de leur amitié ancienne, de lui rendre un service duquel dépend son honneur, sa vie. Il s'agit d'aller prendre dans son cabinet de travail, quitte à en forcer la porte, des poudres et une fiole dont il lui indique exactement la place; vers minuit un homme qu'il devra recevoir en secret, après avoir renvoyé ses domestiques, viendra lui dire le reste. Lanyon, sans rien comprendre à cet appel, obéit exactement; il se rend chez Jekyll; le vieux Poole, lui aussi, a été averti par lettre chargée. Un serrurier est là qui attend; on pénètre dans le cabinet en forçant la serrure, on découvre, à l'endroit indiqué, des sels quelconques, une teinture rouge qui ressemble à du sang, un cahier qui renferme nombre de dates couvrant une période de beaucoup d'années, avec quelques notes inintelligibles. Lanyon, fort intrigué, emporte le tout chez lui, et attend de pied ferme le visiteur nocturne, auquel il va ouvrir lui-même. Ce visiteur est un petit homme dont l'aspect lui inspire un mélange inconnu de dégoût et de curiosité. Il est vêtu d'habits beaucoup trop grands, qui traînent par terre et flottent autour de lui. Son premier mot est pour réclamer avec agitation les mystérieux objets trouvés chez le docteur Jekyll; à leur vue, il pousse un soupir de soulagement, puis, demandant un verre gradué, compte quelques gouttes de la liqueur, et y ajoute l'une des poudres. Le mélange, d'abord rougeâtre, commence, tandis que les cristaux se fondent, à prendre une nuance plus brillante, à devenir effervescent et à exhaler des fumées légères. Soudain, l'ébullition cesse, le liquide devient d'un pourpre foncé, qui, plus lentement, se fond en vert pâle. L'étrange visiteur a bu d'un trait... Il crie, chancelle, se retient à la table, puis reste là, les yeux injectés, la bouche entr'ouverte pour respirer. Un changement s'est produit: les traits du visage semblent se fondre et se reformer. Lanyon recule d'un soubresaut brusque, l'âme noyée dans une épouvante sans nom. Devant lui, pâle, tremblant, presque évanoui, les mains étendues comme pour retrouver son chemin à tâtons au sortir du sépulcre, se tient Henry Jekyll !.. C'est ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu cette nuit-là qui a ébranlé la vie du docteur Lanyon dans ses fondemens mêmes. Le secret professionnel s'impose à lui, mais l'horreur le tuera, car il ne peut se le dissimuler, et cette pensée le hante jusqu'à une suprême angoisse, lui l'ennemi et le

contempteur de la science occulte : l'être difforme qui s'est glissé dans sa maison cette nuit-là est bien celui que poursuit la police comme assassin de sir Danvers Carew...

Quant à l'effrayante métamorphose, elle est expliquée par la confession du docteur Jekyll : « Je suis né en 18.., avec une grosse fortune, quelques excellentes qualités, le goût du travail et le désir de mériter l'estime des meilleurs entre mes semblables, en possession, par conséquent, de toutes les garanties qui peuvent assurer un avenir honorable et distingué. Le plus grand de mes défauts était cette soif de plaisir qui contribue au bonheur de bien des gens, mais qui ne se conciliait guère avec ma préoccupation de porter la tête haute devant le public, de garder une contenance particulièrement grave. Il arriva donc que je cachai mes fredaines, et que, lorsque ma situation se trouva solidement établie, j'avais déjà pris l'habitude invétérée d'une vie double. Plus d'un aurait fait parade des légères irrégularités de conduite dont je me sentais coupable ; mais, considérées des hauteurs où j'aimais à me placer, elles m'apparaissaient, au contraire, comme inexcusables, et je les cachais avec un sentiment de honte presque morbide. Ce fut donc beaucoup moins l'ignominie de mes fautes que l'exigence de mes aspirations qui me fit ce que j'étais, et qui creusa chez moi, plus profondément que chez la majorité des hommes, une séparation marquée entre le bien et le mal, ces provinces distinctes qui composent la dualité de la nature humaine. J'étais amené ainsi, bien souvent, à méditer sur cette dure loi de la vie qui gît aux racines mêmes de la religion et qui est une si grande cause de souffrance. Malgré ma duplicité, je n'étais en aucune façon un hypocrite ; mes deux natures de bonne foi prenaient tout au sérieux ; je n'étais pas plus moi-même quand je me plongeais dans le désordre que quand je m'élançais à la poursuite de la science, ou quand je me consacrais au soulagement des malheureux. L'impulsion de mes études scientifiques, qui m'emportait dans les sphères transcendentales d'un certain mysticisme, me faisait mieux sentir la guerre qui se livrait en moi. Par les deux côtés de mon intelligence, le côté moral et le côté intellectuel, je me rapprochais donc, chaque jour davantage, de cette vérité dont la découverte partielle m'a conduit à un si épouvantable naufrage, que l'homme n'est pas un en réalité, mais deux ; je dis deux, parce que ma propre expérience n'a pas dépassé ce nombre. D'autres me suivront, d'autres iront plus loin que moi dans la même voie, et je me hasarde à deviner que, dans chaque homme, sera reconnue plus tard une réunion d'individus très divers, hétérogènes et indépendans. Pour ma part, je devais infailliblement, par mon genre de vie, avancer dans une direction unique. Ce fut du côté moral et en ma propre personne que j'appris à découvrir la dualité primitive de

l'homme; je vis que des deux natures qui se combattaient dans le champ de ma conscience, on pouvait dire que je n'appartenais à aucune, parce que j'étais radicalement aux deux; et, de bonne heure, avant même que mes travaux m'eussent suggéré la possibilité d'un pareil miracle, je pris l'habitude de m'appesantir avec délices sur la pensée, vague comme un rêve, de la séparation de ces élémens. — Si chacun d'eux, me disais-je, pouvait habiter des identités distinctes, la vie serait délivrée de ce qui la rend intolérable, le voluptueux pourrait se satisfaire, délivré enfin des scrupules et des remords que son frère jumeau lui impose, et le juste marcherait droit devant lui, en s'élevant toujours, en accomplissant les bonnes œuvres où il trouve son plaisir, sans s'exposer davantage aux hontes et aux châtimens qu'attire sur lui un compagnon qu'il réprouve. Pour la malédiction de l'humanité, ces deux ennemis sont emprisonnés ensemble dans le sein torturé de notre conscience, où ils luttent sans relâche l'un contre l'autre. Comment les séparer?

« Le moyen que je cherchais me fut fourni par les expériences multiples auxquelles je me livrais dans mon laboratoire. Peu à peu j'acquis le sentiment profond de l'immatérialité hésitante, de la nature transitoire et vaporeuse, pour ainsi dire, du corps, solide en apparence, dont nous sommes revêtus. Je découvris que certains agens ont le pouvoir de secouer ce vêtement de chair comme le vent agite un rideau, de nous en dépouiller même. Pour deux bonnes raisons, je n'approfondirai pas davantage la partie scientifique de ma confession : d'abord, parce que j'ai appris, à mes dépens, que le fardeau de la vie est rivé indestructiblement aux épaules de l'homme, et qu'à chaque tentative faite pour le rejeter, il revient en imposant une pression plus pénible. Secondement, parce que, — mon récit le prouvera d'une façon trop évidente, hélas! — mes découvertes restèrent incomplètes. Il suffit donc de dire que, non-seulement j'en vins à reconnaître, en mon propre corps, la simple exhalaison, le simple rayonnement de certaines puissances qui entraient dans la composition de mon esprit, mais que je réussis à fabriquer une drogue par laquelle ces puissances pouvaient être détournées de leur suprématie et souffrir qu'une nouvelle forme fût substituée à l'ancienne, une forme qui ne m'était pas moins naturelle, parce qu'elle portait l'empreinte des élémens les moins nobles de mon âme.

« J'hésitai longtemps avant de mettre cette théorie en pratique. Je savais très bien que je risquais la mort, car une substance capable de contrôler si violemment et de secouer à ce point la forteresse même de l'identité pouvait, prise à trop haute dose, ou par suite d'un accident quelconque, au moment de son ab-

sorption, effacer à tout jamais le tabernacle immatériel que je lui demandais de modifier seulement. Mais la tentation d'une découverte si singulière l'emporta sur les plus vives alarmes. J'avais depuis longtemps préparé ma teinture; j'achetai, en quantité considérable, chez un marchand de produits chimiques, certain sel particulier que je savais, l'ayant employé à mes expériences, être le dernier ingrédient nécessaire, et, par une nuit maudite, je mêlai ces élémens, je les regardai bouillir et fumer ensemble dans un verre dont, avec un grand effort de courage, quand l'ébullition eut cessé, j'avalai le contenu.

« Les plus atroces angoisses s'ensuivirent, comme si l'on me broyait les os : une nausée mortelle, une horreur intime qui ne peut être surpassée à l'heure de la naissance ni à celle de la mort. Puis ces agonies diverses s'évanouirent rapidement, et je revins à moi, comme au sortir d'une maladie. Il y avait quelque chose d'étrange dans mes sensations, quelque chose d'indescriptiblement nouveau et, par suite de cette nouveauté même, d'incroyablement agréable. Je me sentais plus jeune, plus léger, plus heureux dans mon corps. En dedans, je devenais capable de toutes les témérités; un torrent d'images sensuelles roulait, se déchaînait dans mon imagination, j'échappais aux liens de toute obligation, j'acquérais une liberté d'âme inconnue jusque-là, qui n'était nullement innocente. Je connus, dès le premier souffle de cette vie nouvelle, que j'étais plus mauvais qu'auparavant, dix fois plus mauvais, livré, comme un esclave, au mal originel, et cette pensée m'exalta comme l'eût fait du vin... J'étendis les bras, en m'abandonnant ravi à la fraîcheur de ces sensations, et, au moment même, je fus soudainement averti que j'avais baissé en stature. Il n'y avait pas de miroir dans mon cabinet à cette époque; la psyché, qui maintenant s'y trouve, y fut apportée, plus tard, pour refléter mes transformations. La nuit cependant touchait au matin, un matin très sombre; tous les hôtes de la maison étaient encore plongés dans le sommeil; transporté, comme je l'étais, d'espérance et de joie, je m'aventurai dehors, je traversai la cour, au-dessus de laquelle il me sembla que les constellations regardaient étonnées cet être, le premier de son espèce qu'eût encore découvert leur infatigable vigilance; je me glissai par les corridors, étranger dans ma propre maison, et, en arrivant dans ma chambre, j'aperçus pour la première fois Edward Hyde.

« Il faut maintenant que je parle par théorie, en disant, non pas ce que je sais, mais ce que je crois être probable. Le côté mauvais de ma nature, à qui j'avais transféré momentanément toute autorité, était moins robuste et moins bien développé que le meilleur dont je venais de me dépouiller. Dans le cours de ma

vie, qui avait été, après tout, pour les neuf dixièmes, une vie de vertu et d'empire sur moi-même, je l'avais beaucoup moins épuisée que l'autre. De là, je suppose, ce fait qu'Edward Hyde était plus petit, plus mince, plus jeune qu'Henry Jekyll. De même que la bonté éclairait la physionomie de celui-ci, le mal était écrit lisiblement sur la face de celui-là. Le mal, en outre, que je crois toujours être le côté mortel de notre humanité, avait laissé, sur ce corps chétif, le signe de la laideur, du délabrement. Et, cependant, quand mes yeux rencontrèrent, dans la glace, cette vilaine idole, je n'éprouvai pas une répugnance, mais plutôt un élan de bienvenue. Ceci, en somme, était encore moi-même; ceci me semblait naturel et humain. A mes yeux, l'image de l'esprit y brillait plus vive, elle était plus ressemblante, plus tranchée, dans son individualité, que sur la physionomie complexe et divisée qu'auparavant j'avais l'habitude d'appeler mienne. Dans ce jugement, je devais avoir raison, car j'ai toujours remarqué que, quand je portais la figure d'Edward Hyde, personne ne pouvait approcher de moi sans une visible défaillance physique. J'attribue cet effet à ce que tous les êtres humains, tels que nous les rencontrons, sont composés de bien et de mal, tandis que Hyde était seul au monde pétri de mal sans mélange. Je ne m'attardai qu'une minute devant le miroir; il me restait à tenter la seconde expérience, l'expérience concluante, à voir si j'avais perdu mon identité sans retour, s'il me fallait fuir, avant l'aurore, une maison qui ne serait plus la mienne. Rentrant précipitamment dans mon cabinet, je préparai, j'absorbai le breuvage une fois de plus; une fois de plus j'endurai les tortures de la dissolution : enfin, je revins à moi avec le caractère, la stature et le visage d'Henry Jekyll.

« Cette nuit-là, j'abordai les funestes chemins de traverse. Si j'eusse fait ma découverte dans un plus noble esprit, si j'eusse tenté cette expérience sous l'empire de religieuses aspirations, tout eût pu être différent; de ces agonies de la naissance et de la mort serait sorti un ange plutôt qu'un démon. La drogue n'avait aucune action déterminante, elle n'était ni diabolique ni divine; elle ébranla seulement les portes de ma prison et ce qui était dedans s'élança dehors. A cette époque la vertu sommeillait en moi; ma perversité, mieux éveillée, profita de l'occasion : Edward Hyde surgit. Dorénavant, bien que j'eusse deux caractères aussi bien que deux apparences, et que l'un fût tout entier mauvais, l'autre était encore le vieil Henry Jekyll, ce composé incongru des progrès duquel j'avais appris déjà à désespérer. Le mouvement fut donc complètement vers le pire.

« Même alors je n'avais pas pu me réconcilier avec la sécheresse d'une vie d'étude; j'étais gai à mes heures, et comme mes plaisirs

manquaient de dignité; comme j'étais, avec cela, non-seulement connu de tout le monde et trop considéré, mais bien près de la vieillesse, cette incohérence de ma vie devenait gênante de plus en plus. Ce fut pour ces motifs que mon nouveau pouvoir me tenta jusqu'à ce que j'en devinsse l'esclave. Je n'avais qu'à vider une coupe, à me débarrasser du corps d'un professeur en renom et à endosser, comme un manteau épais, celui d'Edward Hyde. Cette idée me sembla piquante, et je fis avec soin tous mes préparatifs. Je louai et je meublai ce logement de Soho, où Hyde fut traqué par la police; je pris pour gouvernante une créature que je savais être silencieuse et sans scrupules. D'autre part, j'annonçai à mes domestiques qu'un M. Hyde, dont je leur fis le portrait, devait jouir dans ma maison du square d'une entière liberté, de pleins pouvoirs; pour éviter tout accident, je me fis familièrement connaître sous mon nouvel aspect; je m'arrangeai de façon à ce que, si quelque malheur m'arrivait en la personne du docteur Jekyll, je pusse éviter toute perte pécuniaire sous ma figure d'Edward Hyde. Ce fut le secret du testament auquel vous opposâtes tant d'objections. Ainsi fortifié, comme je le supposais, de tous côtés, je profitai sans crainte des immunités de ma situation. Certains hommes ont eu des bandits à leurs gages pour accomplir des crimes, tandis que leur propre réputation demeurait à l'abri. Je fus le premier qui agît de même en vue du plaisir. Je pus donc ainsi, aux yeux de tous, travailler consciencieusement, étaler une respectabilité bien acquise, puis, soudain, comme un écolier, rejeter ces entraves et plonger, la tête la première, dans l'océan de la liberté. Sous mon manteau impénétrable, je possédais une sécurité complète. Songez-y,.. je n'avais qu'à franchir le seuil de mon laboratoire, en deux secondes, la liqueur, dont je tenais les ingrédiens toujours prêts, était avalée; après cela, quoi qu'il pût faire, Hyde disparaissait comme un souffle sur un miroir, et à sa place, tranquillement assis chez lui, sous sa lampe nocturne, Jekyll se moquait des soupçons.

« Mes plaisirs, je l'ai déjà dit, n'avaient jamais été des plus relevés; avec Edward Hyde, ils devinrent très vite ignobles et monstrueux. A mon retour de chaque excursion nouvelle, je restais stupéfait des turpitudes de mon autre moi-même. Ce familier, que j'évoquais ainsi et que j'envoyais seul agir selon son bon plaisir, était l'être le plus vil et le plus dépravé; il n'avait que des pensées égoïstes, s'abreuvant de jouissances avec une avidité toute bestiale, sans souci des tortures qui pouvaient en résulter pour d'autres, aussi dépourvu de remords qu'une statue de pierre. Henry Jekyll s'effrayait parfois des actes d'Edward Hyde, mais cette situation échappait aux lois communes: elle relâchait insidieusement l'étreinte de la conscience. C'était Hyde, après tout, et Hyde seul qui était

coupable : Jekyll ne se sentait pas plus méchant qu'auparavant ; ses bonnes qualités lui revenaient sans avoir subi d'atteintes apparentes ; il se hâtait même de réparer le mal accompli par Hyde quand cela était possible. De cette façon il se tranquillisait.

« Je n'ai nul dessein d'entrer dans le détail des infamies dont je me rendais complice (quant à les avoir commises moi-même, je ne puis aujourd'hui encore l'admettre). Je ne veux qu'indiquer les avertissemens que je reçus et les degrés de mon châtiment. Une fois, je courus un véritable danger. Un acte de cruauté contre une enfant excita contre moi la colère de la foule, qui m'eût déchiré, je crois, si je n'avais pas apaisé la famille de ma petite victime en lui remettant un chèque au nom d'Henry Jekyll. Ceci me donna l'idée d'avoir un compte dans une autre banque au nom d'Edward Hyde lui-même, et quand, en altérant mon écriture, j'eus pourvu mon double d'une signature, je me crus de nouveau à l'abri du destin.

« Deux mois environ avant le meurtre de sir Danvers Carew, j'étais allé courir les aventures. Rentré fort tard, je m'éveillai le lendemain avec des sensations bizarres. Ce fut en vain que je regardai autour de moi, en reconnaissant les belles proportions et le mobilier décent de ma chambre du square, le dessin des rideaux, la forme du lit d'acajou où j'étais couché. Quelque chose me laissait convaincu que je n'étais pas réellement où je croyais être, mais bien dans mon galant réduit de Soho, où j'avais coutume de dormir sous le masque d'Edward Hyde. Je me mis à rire de cette illusion et, toujours curieux de psychologie, à en chercher les causes. Par intervalles, toutefois, le sommeil m'emportait, interrompant ma rêverie, que je reprenais ensuite. Dans un moment lucide, mon regard tomba sur ma main à demi fermée. Or la main de Jekyll, vous l'avez souvent remarqué, était une main professionnelle de forme et de dimensions, une grande main blanche, ferme et bien faite, tandis que la main qui m'apparaissait distinctement sur les draps, à la clarté jaunissante d'une matinée de Londres, était d'une pâleur brune, maigre, osseuse, avec de gros nœuds et couverte partout d'un épais duvet noir. Cette main velue était la main d'Edward Hyde.

« Je dus la contempler fixement pendant près d'une minute, abasourdi comme je l'étais, jusqu'à ce que l'effroi éclatât dans mon sein avec un fracas de cymbales. Bondissant hors du lit, je courus à mon miroir. Au spectacle qui frappa mes yeux, tout le sang de mes veines se glaça. Oui, je m'étais couché sous la forme de Jekyll, et c'était Hyde qui s'éveillait. Comment expliquer ce phénomène ?.. Comment y remédier ?.. Nouvelles terreurs. La matinée était avancée déjà, les domestiques devaient être tous levés, et mes drogues étaient dans le cabinet. Il me fallait faire un voyage pour

les atteindre, descendre l'escalier, traverser la cour. Sans doute, je pourrais dissimuler mon visage, mais à quoi bon, puisque je ne pouvais cacher de même le changement de stature? Enfin, je me rappelai que mes gens étaient habitués déjà à voir aller et venir mon second moi, et j'éprouvai là-dessus une sensation délicieuse de soulagement. Je fus vite prêt, habillé comme je pus dans des habits à la taille du docteur, je traversai la maison, où le valet de pied recula ébahi en reconnaissant M. Hyde à pareille heure et si singulièrement accoutré. Dix minutes après, le docteur Jekyll, revenu à sa première forme, s'asseyait assez sombre devant un déjeuner qu'il ne mangeait que du bout des lèvres.

« J'avais assurément peu d'appétit; cet accident inexplicable renversait toutes mes expériences et semblait, comme le doigt qui écrivit sur le mur durant l'orgie babylonienne, tracer ma condamnation. Je commençai à réfléchir plus sérieusement que je ne l'avais encore fait aux possibilités de ma double existence. Cette partie de moi-même, que j'avais le pouvoir de projeter au dehors, avait été, depuis quelque temps, terriblement exercée; il me sembla qu'elle grandissait, que le sang circulait plus vif dans les veines de Hyde, et je commençai à entrevoir le péril d'un renversement de la balance. Que ferais-je si le pouvoir du changement volontaire m'échappait, si le caractère d'Edward Hyde allait devenir le mien irrévocablement? La vertu de la drogue ne se manifestait pas toujours d'une façon égale. Une fois, au commencement, elle m'avait fait défaut; depuis, il m'avait fallu, en plus d'une circonstance, doubler et même tripler la dose, au risque d'en mourir. Ces incertitudes assombrissaient quelque peu mon contentement, qui eût été parfait sans elle. Maintenant, à la lumière de cet accident matinal, je fus conduit à remarquer que la difficulté qui avait été, au commencement, de me débarrasser du corps de Jekyll, s'était transférée peu à peu du côté opposé. Il devenait clair que je perdais lentement possession de mon premier moi, le meilleur, et que je m'incorporais de plus en plus à mon second moi, le pire. Entre les deux, j'avais à faire un choix. Mes deux natures avaient en commun la mémoire, mais toutes les autres facultés étaient fort inégalement réparties entre elles. Jekyll (qui était composite) prenait part aux aventures de Hyde, tantôt avec appréhension, tantôt avec curiosité; mais Hyde était fort indifférent à Jekyll et ne se souvenait de lui que comme le brigand se rappelle la caverne où il se cache et déjoue les poursuites.

« Faire cause commune avec Jekyll, c'était renoncer à ces appétits que j'avais longtemps caressés en secret et auxquels, depuis peu, je m'abandonnais éperdûment. Préférer Hyde, c'était mourir à mille intérêts et à mille aspirations qui m'étaient chers, c'était devenir

d'un coup méprisable, c'était perdre mes amis. Le marché peut paraître inégal, mais il y avait encore une autre considération dans la balance : tandis que Jekyll souffrirait cruellement de l'abstinence, Hyde ne se rendrait même pas compte de ce qu'il avait perdu. Si particulier que fût mon cas, les termes de ce débat étaient vieux comme l'homme lui-même : des tentations, des alarmes identiques assiègent le premier pécheur venu, et il en fut pour moi comme pour le grand nombre de mes semblables. Je choisis la meilleure part, et puis manquai de force pour m'y tenir.

« Oui, je donnai la préférence au docteur déjà vieux et contrarié dans ses passions, mais entouré d'amitiés honorables et rempli d'intentions généreuses ; je dis un adieu résolu à la liberté, à une jeunesse relative, aux impulsions ardentes et aux secrètes débauches ; mais peut-être apportai-je dans ce choix quelques réserves inconscientes, car je ne renonçai pas à ma maison de Soho, et je gardai les vêtemens d'Edward Hyde, préparés, pour tout événement, dans mon cabinet. Pendant deux mois, cependant, je fus fidèle à ma détermination ; pendant deux mois, je pratiquai une austérité à laquelle jamais, jusque-là, je n'avais pu atteindre, et je jouis des compensations que procure la paix de la conscience. Mais le temps finit par atténuer mes craintes, des désirs frénétiques me torturèrent, comme si Hyde eût réclamé la liberté ; enfin, dans une heure de faiblesse morale, j'avalai de nouveau la liqueur transformatrice.

« De même que l'ivrogne, quand il raisonne avec lui-même sur son vice, n'est pas, une fois sur cinq cents, frappé des dangers qu'il court par suite de son inconscience de brute, je n'avais jamais, en considérant ma position, tenu compte suffisamment de la complète insensibilité morale, de la propension perpétuelle à mal faire qui dominait chez Hyde. Ce fut par là cependant que je fus puni. Mon démon avait été longtemps en cage, il s'échappa rugissant. Au moment même où je bus, je me sentis plus furieusement porté au crime que par le passé. Une tempête d'impatience bouillonnait en moi. Sur une imperceptible provocation, je m'emportai comme aucun homme pourvu de sens n'aurait pu le faire, je frappai un vieillard inoffensif sans plus de motifs que ceux qu'un enfant gâté peut avoir pour casser son joujou. Volontairement, je m'étais dessaisi de ces instincts qui maintiennent une sorte d'équilibre chez les plus mauvais d'entre nous ; pour moi, être tenté, la tentation fût-elle légère, c'était succomber aussitôt. L'esprit infernal me poussant, je m'abandonnai à une rage meurtrière, et ce ne fut que la lassitude qui mit fin au terrible accès de délire dont le résultat fut la mort de sir Danvers Carew. Tout à coup, mon cœur

se glaça d'effroi; je compris qu'il y allait de ma vie, et, fuyant le théâtre du meurtre, je ne songeai plus qu'à me mettre en sûreté. Je courus à ma maison de Soho et je détruisis mes papiers; puis je commençai d'errer par les rues, à la fois fier de mon crime et tremblant d'en subir les conséquences, rêvant d'en commettre de nouveaux, et l'oreille tendue, néanmoins, au bruit des pas du vengeur qui devait me poursuivre. Hyde avait une chanson cynique sur les lèvres en mêlant sa drogue, et il la but à la santé du mort. Les souffrances de la transformation le possédaient encore, cependant, quand Jekyll, avec des larmes de gratitude et de repentir, tomba à genoux, les mains levées vers Dieu. Le voile s'était déchiré; je voyais ma vie dans son ensemble, depuis les jours de mon enfance et à travers les diverses phases de mes études, de ma profession si honorée, jusqu'aux horreurs de cette nuit-là! Je ne pouvais réussir à me croire un assassin; je repoussais, avec des cris et des prières, les images hideuses que ma mémoire suscitait contre moi; mais, malgré tous mes efforts, l'iniquité commise m'était présente. Les angoisses du remords firent place cependant à un sentiment de joie; le problème de ma conduite se trouva résolu. Hyde devenait impossible; bon gré, mal gré, je me trouvais réduit à la plus noble partie de mon existence. Combien je m'en réjouissais! Avec quel empressement et quelle humilité j'acceptais les restrictions de la vie normale, avec quel renoncement sincère je fermai la porte par laquelle je m'étais enfui si souvent! Je me disais que je n'en repasserais jamais le seuil maudit; je broyai la clé sous mon talon, je me crus sauvé...

« Le lendemain, la culpabilité de Hyde était prouvée; on s'indignait d'autant plus que la victime était un homme haut placé dans l'estime du monde. Je ne fus pas fâché de sentir mes meilleures impulsions gardées ainsi par la terreur de l'échafaud; Jekyll était maintenant ma cité de refuge. Hyde n'avait qu'à se laisser entrevoir pour que la société tout entière se tournât contre lui. Je me jurai de racheter le passé, et je puis déclarer honnêtement que ma résolution produisit de bons fruits. Vous avez vu vous-même comment je m'efforçai, durant les derniers mois de l'année dernière, de soulager l'infortune; vous savez tout ce que je fis pour les autres. Mes jours s'écoulaient très calmes; et je ne dirai pas que je me sois lassé de cette vie féconde et innocente; je crois au contraire que, de jour en jour, j'en jouissais plus pleinement. Mais cette malédiction, la dualité de but, continuait à peser sur moi; ma pénitence n'était pas accomplie que déjà mon moi inférieur se remettait à élever la voix; non que l'idée de ressusciter Hyde pût jamais me revenir, elle m'eût épouvantée au contraire. Non, ce fut sous ma forme

accoutumée que je fus tenté, une fois de plus, de transiger avec ma conscience ; je succombai à la façon d'un coupable ordinaire, en secret, et non sans résistance.

« Hélas! tout finit, la mesure la plus large se remplit à la fin. Cette courte faiblesse acheva de détruire la balance de mon âme... Je ne m'effrayai pas cependant ; cette chute semblait naturelle : c'était comme un retour au vieux temps, alors que je n'avais pas encore fait ma découverte. Écoutez ce qui m'arriva :

« Par une belle journée de janvier, je traversais Regent's Park. La terre était humide aux endroits où s'était fondue la neige, mais il n'y avait pas de nuage au ciel ; des gazouillemens d'oiseaux se mêlaient à des odeurs douces, presque printanières. Je m'assis sur un banc au soleil. L'animal qui était en moi se léchait les babines, pour ainsi dire, en se souvenant ; le côté spirituel était un peu engourdi, mais disposé à de futures expiations, sans être encore prêt à commencer. Je me disais qu'après tout, j'étais comme mes voisins, et je souris même assez orgueilleusement en comparant ma bonne volonté si active à leur paresseuse indifférence. Au moment même où je me complaisais dans cette vaine gloire, un spasme me prit, d'horribles nausées, un frisson mortel... Ces symptômes se dissipèrent, me laissant très faible, et puis, au sortir de cette défaillance, je commençai à me rendre compte d'un changement dans mon état moral : j'étais plus hardi, je méprisais le danger, je me moquais des responsabilités. Je baissai les yeux : mes habits pendaient sans forme sur mes membres rapetissés, la main qui reposait sur mon genou était noueuse et velue. J'étais une fois de plus Edward Hyde. Une minute auparavant, le monde m'entourait de respect, je me savais riche, je me dirigeais vers le dîner qui m'attendait chez moi. Maintenant, je faisais partie de l'écume de la société, j'étais dénoncé, sans gîte ici-bas, meurtrier voué à la potence.

« Ma raison chancela, mais elle ne me manqua pas tout à fait. J'ai observé maintes fois que, dans mon second rôle, mes facultés devenaient plus aiguës, qu'elles se tendaient plus exclusivement vers un point particulier. Où Jekyll aurait peut-être succombé, Hyde savait s'élever à la hauteur des circonstances. Mes drogues se trouvaient dans l'une des armoires de mon cabinet. Comment y atteindre ? Tel fut le problème qu'en écrasant mes tempes entre mes mains, je m'acharnai à résoudre. J'avais fermé à double tour la porte du laboratoire. Si j'essayais d'entrer par la maison, mes propres domestiques me livreraient à la justice. Je compris qu'il fallait employer une autre main ; je pensai à Lanyon, mais je me dis en même temps : — Réussirai-je à le persuader de me secourir, en admettant que je parvienne jusqu'à lui ? On m'arrêtera probablement dans la rue ; même si j'échappe à ce péril imminent, si j'arrive sain et sauf chez

mon confrère, comment un visiteur inconnu et désagréable obtiendrait-il qu'un homme tel que lui allât forcer la porte du cabinet de son ami, le docteur Jekyll?

« Tout en constatant avec angoisse ces impossibilités, je me rappelai qu'il me restait un trait de mon caractère original, que j'avais gardé mon écriture. Aussitôt qu'eut jailli cette étincelle, le chemin se trouva éclairé d'un bout à l'autre. J'arrangeai de mon mieux mes habits flottans, et, appelant un cab, je me fis conduire dans un hôtel de Portland-street, dont, par hasard, je me rappelais le nom. A ma vue, qui était assurément comique, — quelque tragédie qui pût se cacher sous ces vêtemens d'emprunt trop longs et trop larges de moitié, — le cocher ne put s'empêcher de rire. Je grinçai des dents, pris d'un accès de fureur diabolique, et la gaîté s'effaça de ses lèvres, heureusement,.. car une minute encore et je l'eusse arraché de son siège.

« A l'hôtel, je regardai autour de moi d'un air qui fit trembler les employés ; en ma présence, ils n'osèrent pas échanger un regard : on prit mes ordres avec une politesse obséquieuse, on me donna une chambre et de quoi écrire. Hyde en péril était un être nouveau pour moi : prêt à se défendre comme un tigre, à se venger de tous. Néanmoins, l'horrible créature était rusée : cette disposition féroce fut maîtrisée par un effort puissant de la volonté ; deux lettres partirent, l'une pour Lanyon, l'autre pour Poole. Après cela, il resta tout le jour devant son feu à se ronger les ongles, demanda un dîner chez lui, toujours seul avec ses terreurs furieuses et faisant frissonner sous son seul regard le garçon qui le servait. La nuit tombée, il partit dans un fiacre fermé et se fit conduire çà et là dans les rues de la ville. Je dis *lui*, je ne puis dire *moi*. Ce fils de l'enfer n'avait rien d'humain ; rien ne vivait en lui que la peur et la haine. Quand, à la fin, commençant à craindre que son cocher ne se méfiât, il renvoya le cab pour s'aventurer à pied au milieu des passans nocturnes, qui ne pouvaient que remarquer son apparence insolite, ces deux passions grondaient en lui comme une tempête. Il marchait vite, poursuivi par des fantômes, se parlant à lui-même, prenant les rues les moins fréquentées, comptant les minutes qui le séparaient encore de minuit. Une femme lui parla, il la frappa en plein visage. Quand je redevins moi-même, chez Lanyon, l'épouvante de mon vieil ami, à ce spectacle, m'affecta peut-être un peu. Je ne sais pas bien... Qu'importe une goutte de plus dans un océan de désespoir? Ce n'était plus la peur de l'échafaud ou des galères, c'était l'horreur d'être Hyde qui me torturait. Je reçus les anathèmes de Lanyon comme à travers un rêve ; comme dans un rêve encore, je rentrai chez moi, je me couchai. Je dormis, après la prostration où j'étais tombé, d'un sommeil si profond, que les cauchemars mêmes,

qui m'assaillaient ne purent l'interrompre. Je m'éveillai accablé encore, mais un peu mieux cependant. Toujours je haïssais et je redoutais la présence du monstre endormi au dedans de moi-même, et, certes, je n'avais pas oublié les dangers de la veille ; mais j'étais rentré chez moi, j'avais mes drogues sous la main. Ma reconnaissance envers le sort qui m'avait permis de m'échapper eut presque en ce moment les couleurs de la joie et de l'espérance.

« Je traversais tranquillement la cour après déjeuner, aspirant le froid glacial de l'air avec plaisir, quand je fus de nouveau en proie à ces sensations indescriptibles qui précédaient ma métamorphose, et je n'eus que le temps de me réfugier dans mon cabinet avant que n'éclatassent en moi les sauvages passions de Hyde. Je dus prendre en cette occasion une double dose, pour redevenir moi-même. Hélas ! six heures après, tandis que j'étais tristement assis auprès du feu, le besoin de recourir à la drogue funeste s'imposa de nouveau. Bref, à partir de ce jour-là, ce ne fut que par un effort prodigieux de gymnastique pour ainsi dire et sous l'influence immédiate de la liqueur que je pus conserver l'apparence de Jekyll. A toute heure de jour et de nuit, j'étais averti par le frisson précurseur ; si je dormais, si je m'assoupissais seulement une heure dans mon fauteuil, j'étais toujours sûr de retrouver Hyde en me réveillant. Sous l'influence de cette perpétuelle menace et de l'insomnie à laquelle je me condamnais, je devins en ma propre personne un malade dévoré par la fièvre, alangui de corps et d'âme, possédé par une seule pensée qui grandissait toujours, le dégoût de mon autre moi-même. Mais quand je dormais ou quand s'usait la vertu du breuvage, je passais presque sans transition, — car les tortures de la métamorphose devenaient, de jour en jour, moins marquées, — à un état tout contraire : mon esprit débordait d'images terrifiantes et de haines sans cause ; la puissance de Hyde augmentait évidemment à mesure que s'affaiblissait Jekyll, et la haine qui divisait ces deux suppliciés était devenue égale de chaque côté. Chez Jekyll, c'était comme un instinct vital ; il voyait maintenant la difformité de l'être qui partageait avec lui le phénomène de l'existence et qui devait aussi partager sa mort ; et, pour comble d'angoisse, il considérait Hyde, en dehors de ces liens de communauté qui faisaient son malheur, comme quelque chose non-seulement d'infernal, mais d'inorganique. C'était là le pire : que la fange de la caverne semblât pousser des cris, posséder une voix, que la poussière amorphe fût capable d'agir, que ce qui était mort et n'avait pas de forme usurpât les fonctions de la vie. Et cette abomination en révolte tenait à lui de plus près qu'une épouse, de plus près que ses yeux ; elle était emprisonnée dans sa chair, il entendait ses murmures, il sen-

tait ses efforts pour sortir, et à chaque heure d'abandon, de faiblesse, cet *autre*, ce démon, profitait de son oubli, de son sommeil, pour prévaloir contre lui, pour le déposséder de ses droits.

« La haine de Hyde contre Jekyll était d'un ordre différent. Sa peur tout animale du gibet le conduisait bien à commettre des suicides temporaires, en retournant à son rang subordonné de partie inférieure d'une personne, mais il détestait cette nécessité, il abhorrait l'affaissement dans lequel Jekyll était tombé, il lui en voulait de son aversion pour l'ancien complice autrefois traité avec indulgence. De là les tours qu'il me jouait, griffonnant des blasphèmes en marge de mes livres, brûlant mes lettres, lacérant le portrait de mon père. Si ce n'eût été par crainte de la mort, il se fût perdu pour m'envelopper dans sa ruine; mais l'amour qu'il a de la vie est prodigieux; je vais plus loin : moi qui ne peux penser à lui sans frissonner, sans défaillir, quand je me représente la passion forcenée de cet attachement, quand je songe à la crainte qu'il a de me voir le supprimer par un suicide, je trouve encore moyen de le plaindre!

« Inutile de prolonger cette peinture d'un état lamentable; personne n'a souffert jamais de tels tourmens, — cela suffit. Pourtant à ces tourmens mêmes, l'habitude aurait pu non pas apporter un soulagement, mais opposer une certaine acquiescence, un endurcissement de l'âme; mon châtiment eût duré ainsi plusieurs années sans la dernière calamité qui a fondu sur moi. La provision de sels, qui n'avait jamais été renouvelée depuis ma première expérience, étant près de s'épuiser, j'en fis demander une autre; je me servis de celle-ci pour préparer le breuvage. L'ébullition ordinaire s'ensuivit, et aussi le premier changement de couleur, mais non pas le second; je bus... inutilement. Poole vous dira que Londres fut fouillé en vain dans tous les sens. Je suis maintenant persuadé que ma première provision était impure, et que c'est à cette impureté non connue que le breuvage dut d'être efficace.

« Une semaine environ s'est passée; j'achève cette confession sous l'influence du dernier paquet qui me reste des anciennes poudres. C'est donc la dernière fois, à moins d'un miracle, qu'Henry Jekyll peut penser ses propres pensées et voir, dans la glace, son propre visage, — si terriblement altéré. Il faut d'ailleurs que je termine sans retard. Si la métamorphose survenait tandis que j'écris, Hyde mettrait ces pages en pièces; mais si quelque temps s'écoule après que je les aurai cachées, son égoïsme prodigieux, sa préoccupation unique du moment présent les préserveront sans doute, une fois encore, de son dépit de singe en colère. Et, de fait, la destinée qui s'accomplit pour nous deux l'a déjà modifié, écrasé. Avant une demi-heure, quand je serai rentré pour toujours dans cette individualité abhorrée, je sais que je serai assis à frémir et à pleurer là-bas sur

cette chaise, ou que je reprendrai, l'oreille fiévreusement tendue à tous les bruits, une éternelle promenade de long en large dans cette chambre, mon dernier refuge terrestre. Hyde périra-t-il sur l'échafaud ou bien trouvera-t-il le courage de se délivrer lui-même? Dieu le sait,.. peu m'importe; ceci est l'heure de ma mort véritable, ce qui suivra, regarde un autre que moi-même. Ici donc, tandis que je dépose la plume, s'achève la vie du malheureux Henry Jekyll... »

. . . . . .

On voit que M. Stevenson a mêlé ici le merveilleux à la science, comme ailleurs il l'a fait entrer dans la vie quotidienne. Il s'est inspiré sans doute d'ouvrages récens, tels que la *Morphologie générale*, où MM. Hæckel et Gegenbaur étendent à tous les êtres vivans une théorie appliquée aux plantes par Goudechot : chacune d'elles se trouverait être, suivant lui, une sorte de polypier. De même, selon Hæckel, l'animal ne serait qu'un groupe d'individualités enchevêtrées et superposées; on y distinguerait jusqu'à sept degrés différens; nous aurions conscience d'un de ces degrés, notre moi, sans avoir conscience du moi des autres. Sur ce point, M. Stevenson altère la théorie scientifique pour les besoins de la psychologie, et nul n'aura le pédantisme de le lui reprocher. Très probablement les découvertes plus ou moins fondées de la science fourniront à mesure des matériaux précieux à la littérature de fiction; elles permettront notamment de prendre, pour point de départ des sujets fantastiques, tout autre chose que la magie ou les vieux pactes infernaux. Ce qu'on peut redouter, c'est que les romanciers n'abusent de ces nouvelles richesses assez dangereuses, tous n'ayant pas, pour y toucher, la main aussi légère que M. Stevenson.

Mais encore que nous estimions fort cette légèreté, il nous semble qu'elle n'a ici qu'un prix secondaire, et que la leçon de morale qui se dégage du roman établit sa grande, sa réelle valeur. Chacun de nous n'a-t-il pas senti, en lui, le combat de deux natures distinctes et le pouvoir démesuré que prend la moins noble des deux, quand l'autre se prête à ses caprices? Chacun de nous ne se rappelle-t-il pas le moment précis où il a trouvé difficile de faire rentrer dans l'ordre celui qui doit toujours rester à son rang subalterne? L'histoire du docteur Jekyll atténuée, réduite à des proportions moins saisissantes, est celle du grand nombre. Où M. Stevenson atteint au tragique, c'est dans le passage si court et si poignant où il nous fait assister au réveil involontaire de Jekyll sous les traits de Hyde, lorsque le regard de l'honnête homme se fixe pour la première fois épouvanté sur cette main velue, sur cette main de bête, étendue sur

les draps du lit, et qui est la sienne; c'est encore dans la page terrible où le docteur, si généralement vénéré, reprend au milieu du parc qu'il traverse, en se remémorant ses plaisirs furtifs, la figure de l'être abject et criminel que poursuit la police; c'est enfin dans la conversation pleine d'angoisse qu'il a par la fenêtre avec son ami, quand le rideau s'abaisse précipitamment sur la figure de Hyde intervenue à l'improviste. Jamais les conséquences de l'abandon de la volonté, jamais la revanche de la conscience, n'ont été personnifiées d'une façon plus terrible. Dans ce récit, sans le secours d'une seule figure de femme, l'intérêt passionné ne languit pas une minute. Après l'avoir dévoré jusqu'à la dernière ligne, car il ne livre son secret qu'à la fin, on revient à la partie symbolique avec une sorte d'angoisse. Ce merveilleux est si terriblement humain! Jusqu'ici, M. Stevenson, tout expert qu'il soit à captiver l'attention de ses lecteurs, n'avait su que les amuser et les effrayer tour à tour; cette fois, il les fait penser; il touche aux fibres les plus secrètes et les plus profondes de l'âme; il assure notre pitié à son triste héros, tant la perte définitive de l'empire de l'homme sur lui-même est un spectacle déchirant, tant il y a d'horreur tragique dans l'instant où ce qui a été, au début, complaisance coupable et bientôt criminelle, devient malheur involontaire, disgrâce passivement subie, maladie mortelle. Vous étiez tout à l'heure une créature responsable et libre, vous pouviez vous guérir, l'occasion s'offrait: un retard, indifférent en apparence, a tout perdu; ce retard a suffi pour que vous ne soyez plus qu'un jouet déplorable de la fatalité. Peut-être le docteur Jekyll aurait-il pu secouer encore le joug de Hyde, si, après avoir renoncé à l'usage de la drogue maudite, il s'était défendu des faiblesses communes à presque tous les hommes, des indignes jouissances dont il n'abuse plus, mais qu'il recommence à goûter avec modération, clandestinement. Ce n'est pas le meurtre commis par Hyde, c'est un retour honteux de Jekyll à sa primitive faiblesse qui décide de l'affreuse catastrophe. Le docteur se fait personnellement complice du monstre qu'il craint désormais d'appeler, mais qui, sans qu'il l'appelle, est devenu maître d'envahir sa vie. Il y a là un point bien délicat et supérieurement traité. L'Écossais, avec son sentiment implacable de la justice, s'y révèle.

On peut attendre beaucoup, assurément, de celui qui a su tirer, du mystère de la dualité humaine, des effets semblables. M. Stevenson dédaigne encore une certaine habileté nécessaire dans la conduite des événemens. L'acte de cruauté commis par Hyde, au premier chapitre, envers la petite fille qui se trouve, on ne sait comment, la nuit, au coin d'une rue déserte, semble bien insuffisamment indiqué; le meurtre de sir Danvers Carew reste plus

vague encore et fait l'effet, tel qu'il le présente, d'une scène d'ombres chinoises enfantine, presque ridicule. Nombre de personnages sont évoqués, puis abandonnés, selon les exigences du récit, auquel d'ailleurs rien ne les rattache. Il faut que quelqu'un ait vu, que quelqu'un porte témoignage; l'auteur tire de sa boîte une nouvelle marionnette; elle parle, remplit une lacune, puis disparaît. L'artifice est vraiment trop grossier. M. Stevenson a tort de négliger cette partie extérieure et secondaire de son œuvre : les ficelles de l'art, quand on y a recours, doivent être soignées. *Docteur Jekyll* est, somme toute, un roman, et les amateurs de romans tiennent à ces accessoires ; ils y tiennent même jusqu'à permettre qu'ils usurpent trop souvent la première place, dissimulant, sous un certain machinisme, le vide presque absolu du fond. Ce n'est certes pas le fond qui manque ici ; nous sommes loin des pages faciles et brillantes dédiées aux enfans de tout âge par la plume qui traça naguère, en se jouant, *Treasure Island* et *the New Arabian Nights*. Néanmoins, devant cette psychologie *sensationnelle*, si curieuse qu'elle soit, il est impossible de ne pas constater les transformations que subit aujourd'hui la littérature romanesque en Angleterre. De ces transformations nous chercherons les causes dans quelque prochaine étude. Bornons-nous maintenant à suggérer au lecteur une comparaison. Sans doute il connaît ce petit chef-d'œuvre d'ironie attristée, de poignante analyse, que M. Henry James a intitulé *the Author of Beltraffio*, la lutte d'un pauvre homme de génie avec sa femme, froide, et sèche, et bornée, et odieusement correcte, lutte silencieuse autant que féroce, poussée jusqu'au bout sur le corps même d'un enfant qui en meurt. Lorsqu'on lit ceci et cela, ne pense-t-on pas : « Le roman anglais, avec ses qualités les plus intimes, les plus délicates, les plus élégantes, se retrouve vraiment sous la plume de James, au lieu que les audaces d'un Stevenson sont plutôt ce que le vulgaire est convenu d'appeler des audaces américaines? »

A cette remarque on peut répondre que *Prince Otto* est dédié à une lectrice de Monterey (Californie), portant, par parenthèse, le même nom de famille que l'un des deux auteurs de *Dynamite*. L'Amérique a certainement adopté Stevenson, tandis que Henry James s'est acclimaté à Londres. Il y compte autant d'admirateurs qu'en France, où il vécut, où il a sans doute appris à polir et à ciseler, avec un souci croissant, ce vase d'or qui, comme il le dit si bien, doit emprisonner, goutte à goutte, l'essence subtile de la pensée.

TH. BENTZON.

L'OCÉANIE MODERNE

VI[1].

L'OCÉAN PACIFIQUE DU NORD. — L'ARCHIPEL HAVAIEN.

I.

Plus de mille lieues de mer séparent les îles Mariannes de l'archipel havaïen ou des Sandwich (2). Mer solitaire et déserte, semée çà et là, à de grands intervalles, d'îlots inhabités, de récifs mal connus, de rocs hantés par des bandes innombrables d'oiseaux pêcheurs accumulant sur les sommets dénudés de riches gisemens de guano. Deux grands courans parallèles, le courant et le contre-courant équatorial, sillonnent cet espace vide. Le premier, au nord, roule ses flots de l'est à l'ouest; le second, plus au sud, court en sens inverse, de l'ouest à l'est. Peu ou pas de navires. Ceux qui vont d'Amérique en Asie longent le tropique du Cancer; les bâtimens qui relient San-Francisco à l'Australie coupent l'Équateur plus à l'est. Entre le grand archipel d'Asie et l'archipel havaïen,

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin, des 1er et 15 août, du 1er septembre 1887 et du 15 janvier 1888.

(2) Archipel havaïen, archipel des Sandwich, sont deux termes synonymes. Ces îles sont plus connues à l'étranger sous le nom de *Sandwich*, que le capitaine Cook leur donna en 1778, en l'honneur de lord Sandwich, premier lord de l'amirauté anglaise. Leur vrai nom est îles Havaï, emprunté à la plus grande du groupe. Les indigènes et le gouvernement local ne les désignent pas autrement.

étape naturelle pour atteindre l'Amérique, il n'y a pas de commerce direct. La distance est trop considérable ; la mer des Indes, la Mer-Rouge et le canal de Suez offrent aux produits des îles de la Sonde, de Bornéo et de Célèbes, une route plus courte pour gagner l'Europe.

Aussi entre ces deux parties de l'Océanie nul point de contact, aucun rapprochement. Ce sont deux mondes parfaitement distincts, en dépit de la similitude d'origine des races indigènes qui les habitent. L'influence espagnole domine dans l'archipel d'Asie, comme l'influence anglaise dans l'Australasie. Dans la Polynésie du nord, nous rencontrons celle des États-Unis. San-Francisco, la grande métropole de l'ouest, la reine du Pacifique, déborde et domine sur cette partie du monde, détournant à son profit une partie du commerce du Japon et de la Chine, attirant dans son port immense, tête de ligne du grand chemin de fer du Pacifique, les soieries, les thés, les sucres, le café, le coton, le riz de l'Asie et de l'archipel havaïen.

Situées entre le 23e et le 18e degré de latitude nord et entre le 160e et le 155e degré de longitude ouest du méridien de Greenwich, les îles Havaï, au nombre de huit, décrivent une courbe du sud-est au nord-ouest.

En arrivant du sud-est, on relève d'abord l'île de Havaï, qui donne son nom au groupe, et dont les montagnes géantes, plus élevées que le Mont-Blanc et couvertes de neiges éternelles, projettent au loin leur ombre sur l'océan. Ces sommets abrupts étaient, il y a peu d'années encore, couronnés de volcans en éruption, vomissant des fleuves de lave et de feu qui venaient se perdre dans la mer, comblant ses abîmes, créant çà et là des caps menaçans, enserrant des anses profondes et modifiant chaque année la configuration du sol. L'île a ainsi grandi, et, dans cette lutte incessante entre les vagues de l'océan et le feu souterrain, le feu l'a emporté, conquérant tantôt quelques mètres, tantôt des lieues entières.

J'ai vu, en 1868, à la suite d'une éruption violente, le volcan de Kilauéa rouler dans la mer des flots de lave dont l'amoncellement forme un promontoire de plus d'une lieue de longueur et d'au moins 500 pieds de hauteur. Dans un siècle ou deux, cette lave noire et stérile, décomposée par l'action du soleil et des pluies, sera convertie en un sol fertile couvert d'une herbe épaisse, qui n'attendra plus que le travail de l'homme pour récompenser ses peines au centuple.

L'île d'Havaï se compose, à proprement parler, de trois montagnes aux flancs arrondis, séparées par de hauts plateaux couverts de belles forêts et de gras pâturages. La côte, gracieuse et dentelée dans la partie sud, est ombragée de grands rideaux d'orangers, de

cocotiers et de pandanus ; à l'ouest se dressent de magnifiques falaises, boisées jusqu'aux sommets, d'où se précipitent des cascades de 300 à 700 mètres de hauteur. Au nord et à l'est, les volcans ont laissé les traces encore récentes de leurs ravages : de grands fleuves de lave figée, striant de raies noires et miroitantes des plaines arides, revêtues d'une végétation rabougrie et de rocs calcinés, parmi lesquels errent en paix de vastes troupeaux de chèvres. L'intérieur de l'île, qui mesure 30 lieues de longueur sur à peu près autant de largeur, est éminemment propre au pâturage ; les hauts plateaux nourrissent de nombreux troupeaux ; les vallées fertiles et bien arrosées contiennent de riches plantations de cannes à sucre.

Essentiellement ichthyophage, la population se groupait autrefois sur le bord de la mer, loin des volcans situés plus avant dans les terres. Sur la plage, des cocotiers élancés, des pandanus aux racines multiples, des haos à l'ombre épaisse, aux fleurs changeantes, blanches le matin, jaunes à midi, rouges le soir, des orangers chargés de fleurs et de fruits sous un ciel toujours pur, abritaient des ardeurs du soleil les huttes indigènes et les pirogues creusées dans un tronc d'arbre à l'aide d'outils de pierre.

Séparée de Havaï par un chenal de 10 lieues de largeur, l'île de Mauï offrait à peu près le même aspect, sauf que les volcans, silencieux depuis de longues années, n'y troublaient plus la sécurité des habitans. *Halé-a-Ke-la* (la maison du soleil), montagne de 10,000 pieds, rappelait seule, par sa hauteur, les colosses volcaniques d'Havaï. Aucun arbre, aucune végétation ne recouvraient ses flancs noircis ; des roches énormes, que l'on eût dit lancées par la main des géans, se superposaient les unes aux autres dans un effroyable désordre. Au-delà, des montagnes moins élevées, une couche d'humus plus profonde, d'épaisses forêts, attestaient que, depuis longtemps, les volcans étaient éteints, les laves refroidies, et que la nature poursuivait en paix son œuvre de désagrégation et de transformation.

Dans l'ouest, hors de vue, à 80 lieues de distance, l'île de Kauaï se dressait coquette et charmante. De jolis cours d'eau y promenaient leurs méandres capricieux ; les traces volcaniques disparaissaient. Partout, dans cette dernière île, la nature avait jeté son manteau de verdure sur les convulsions des siècles écoulés.

Entre Mauï et Kauaï, on relève les collines d'Oahu. Très élevées encore, elles n'ont plus l'aspect imposant des montagnes d'Havaï. Leurs flancs arrondis sont couverts d'une herbe épaisse. Seule, la pointe du Diamant, sentinelle avancée de l'île, soulève au-dessus des flots sa crête sourcilleuse et ses arêtes dénudées, dorées par le soleil. Ce cap doublé, on aperçoit à l'extrémité d'une côte semée de cocotiers, de villas ombragées de grands arbres, l'entrée du port

de Honolulu, capitale du royaume havaïen. Enfouie sous son épais abri de verdure, la ville s'étend dans la plaine, refluant au long d'une large vallée, occupant un espace considérable. Au premier aspect, on lui donnerait un nombre d'habitans double ou triple de celui qu'elle possède et qui n'atteint pas 20,000. Le port, large et spacieux, pourvu d'excellens quais, parfaitement aménagé, est peut-être le plus sûr et le mieux abrité de toute l'Océanie. Une ceinture de rochers de corail le protège contre les vents de sud et d'ouest. C'est l'escale obligée de tous les navires qui fréquentent ces mers, leur port de ravitaillement, l'unique entrepôt de charbon des vapeurs qui s'y croisent, en route pour San-Francisco, l'Australie, la Chine et le Japon. C'est aussi la clé de l'Océan-Pacifique du nord, le point stratégique entre l'Amérique et l'Asie.

Honolulu eut des fortunes diverses. Si Havaï fut le berceau de la dynastie, de bonne heure Honolulu dut à son port, à sa situation au centre même de l'archipel, d'être la capitale du royaume fondé par Kaméhaméha Ier.

C'était un chef sauvage, mais un sauvage de génie, guerrier intrépide, politique habile, administrateur et conquérant, parfois cruel et rusé, souvent noble et généreux. En lui s'incarnaient les qualités et les défauts de cette race kanaque dont nous avons étudié les migrations successives et qui peuple ces archipels océaniens. Il fut le type achevé de sa race, le représentant du maximum d'intelligence qu'elle comportait, des vices et des vertus de son sang, de son temps et de son milieu. En lui comme en ses successeurs, ces vices et ces vertus atteignent leur point culminant; ils se précisent et s'accentuent dans l'exercice d'un pouvoir sans limites, mais en prenant plus de relief ils restent tels qu'on les peut constater à des degrés moindres chez ses congénères de l'Océan-Pacifique. En lui et en eux se résume tout un peuple, car l'homogénéité de race est complète, absolue, entre le Kanaque de Tahiti, de la Nouvelle-Calédonie, des Sandwich : mêmes instincts héréditaires, mêmes penchans, mêmes superstitions. Nous verrons dans Kaméhaméha IV et dans Kaméhaméha V les altérations que le contact avec les blancs, les enseignemens de l'évangile, les voyages en Europe et l'étude de notre civilisation ont imprimées au type primitif; ils l'ont développé sans le changer, ils l'ont modifié sans rien oblitérer des traits caractéristiques.

Ce n'est guère qu'à dater de l'arrivée de Cook aux îles que l'histoire se substitue à la légende. Chez ce peuple ignorant de l'écriture, les chants transmis de génération en génération perpétuaient seuls le souvenir des événemens passés. Il était d'usage alors de choisir dans chaque famille de chef une jeune fille à laquelle on en-

seignait dès l'enfance les chants de la peuplade et de ses ancêtres. Instruite par ses devancières, elle transmettait à d'autres ce dépôt sacré, en y ajoutant, dans le mode rythmé, le récit des événemens dont elle avait été témoin. On conçoit tout ce que ce genre de tradition avait de défectueux. Les détails oiseux abondent; les dates manquent; les faits d'armes, les généalogies occupent une place considérable; la superstition assigne à chaque fait une cause surnaturelle. Il se dégage pourtant de tout cela un accent de vérité, une couleur locale, qui charment.

Je me souviens encore de longues soirées passées sur le bord de la mer à écouter, au bruit des vagues mourantes sur une plage de sable, ces récits naïfs, ces souvenirs confus des générations disparues. Comme je me sentais loin alors de l'Europe, comme tout était différent, tout, sauf les grandeurs, les crimes et les passions de la nature humaine, toujours et partout la même! C'est dans ces chants que j'ai puisé la plupart des détails qui suivent sur l'histoire du passé.

Une population nombreuse, que Cook évalue à 400,000, habitait l'archipel. Parlant la même langue, imbus des mêmes idées superstitieuses, les Kanaques, ainsi nommés du mot *kanaka*, qui, dans leur langue, signifie *hommes*, et par lequel ils se désignaient eux-mêmes, les Kanaques étaient loin de former une nation homogène, soumise aux mêmes lois, obéissant, comme aujourd'hui, à un chef unique.

Dans chaque île régnaient plusieurs chefs. D'île à île on se connaissait peu, et, dans la même île, les précipices, les montagnes, interposaient autant de barrières, constituaient autant de frontières. Le chef était sacré, lui et les siens. Il avait sur ses sujets droit de vie et de mort. Nul ne pouvait manger avec lui. C'était crime de lèse-majesté de projeter son ombre sur lui, crime aussi de pénétrer sans son ordre dans son habitation. Maître absolu de ceux qui l'entouraient, il était toutefois lui-même esclave des usages de sa race et de son rang.

Au-dessous du chef, représentant de la force brutale, et souvent à côté de lui, siégeait la force intellectuelle, personnifiée dans le prêtre, tout à la fois devin et sacrificateur de la peuplade, conseiller du chef. C'était lui qui interprétait les présages, qui prescrivait l'époque et la cérémonie du *tabou*, superstition religieuse commune à toute l'Océanie, et élevée, comme tant d'autres, à la hauteur d'une institution politique.

Les Kanaques avaient hérité de leur descendance asiatique le mépris de la vie humaine. Le meurtre était puni d'une légère amende; le vol entraînait la peine de mort. Le coupable, attaché

pieds et poings liés dans une pirogue, était livré à la merci des flots, brûlé par les rayons ardens d'un soleil tropical, soupirant après une mort trop lente.

Le rang et les dignités des chefs étaient héréditaires, mais se transmettaient par les femmes. Le ventre anoblissait. La veuve succédait à son mari, la première en date du moins, car la polygamie était pratiquée par les chefs comme la polyandrie par les chéfesses.

A l'époque dont nous parlons, le paganisme atteignait son apogée. Comparativement simples au début, les rites religieux n'offraient plus qu'un mélange confus de pratiques bizarres ou cruelles, dont la signification primitive se perdait dans la nuit du passé. Des cérémonies sanguinaires, des restrictions imposées par les chefs et les prêtres formaient un ensemble religieux qui ne reposait que sur l'aveugle superstition du peuple. Un dieu naissait de chacune de leurs terreurs, dieux tyranniques et capricieux, gouvernant sans merci une population sans règle morale. Pélé, déesse des volcans, bouleversait le sol, engloutissait les villages et semait sur son passage la stérilité et la mort. Derrière elle marchaient Kamohoalii, dieu des vapeurs pestilentielles ; Kailii, dieu de la guerre ; Keuakepo, dieu des pluies de feu. Toujours prêts à diviniser les objets de leurs craintes, ils peuplaient la terre et la mer de dieux implacables.

On retrouve dans leurs traditions des notions vagues de la création du monde, d'un déluge ; mais ils n'avaient ni la croyance simple et nette des Indiens de l'Amérique à l'existence d'un grand Esprit, maître souverain des cieux et de la terre, ni l'idée païenne d'un Dieu maître des dieux, trônant, comme le *Zeus* antique, dans l'Olympe soumis à ses lois. Aucune idée philosophique ne se dégageait plus du chaos informe de leurs superstitions.

Les chants indigènes mentionnent les noms de soixante-quatorze chefs indigènes prédécesseurs de Kaméhaméha. Né en 1760 environ, il n'avait que dix-huit ans lorsque, le 19 janvier 1778, Cook releva l'île de Kauaï, la plus au nord du groupe. Ce ne fut qu'un an après, le 17 janvier 1779, qu'il mouilla dans la baie de Kealakekua, où il devait trouver la mort dans les circonstances tragiques que son biographe Ledyard a racontées.

Le récit de Ledyard ne concorde pas sur tous les points avec les traditions indigènes. La traduction suivante d'un vieux chant kanaque expliquera tout d'abord, ce qu'ignorait Ledyard, comment et pourquoi, à son arrivée dans ces îles, Cook fut salué par les indigènes du nom de *Lono* et reçut d'eux, par suite de cette erreur, les honneurs qu'ils n'accordaient qu'aux divinités.

« Lono, chef d'Havaï, habitait avec sa femme à Kealakekua. Cette femme, belle à voir, et son unique amour, se nommait Kaikilani.

Ils s'étaient fait construire une demeure sous un roc, abritée du soleil, et qui dominait la grande mer. Un jeune chef de la tribu aimait, lui aussi, Kaikilani, mais elle détournait la tête quand il passait. Un matin, il monta sur le roc et, se penchant au-dessus, adressa à la jeune femme les paroles suivantes : « O Kaikilani, celui qui t'aime te salue ! Aime l'un, fuis l'autre. Celui qui te parle te sera toujours fidèle. » Lono, entendant ces paroles artificieuses, en proie à la jalousie, tua Kaikilani. Torturé de remords, il transporta ensuite dans un *heiiau* (temple) le corps de celle qu'il aimait; il pleura et il gémit. Il parcourut ensuite Havaï, provoquant à la lutte et au combat les vaillans qu'il rencontrait. Le peuple, étonné, disait : « Lono est-il fou? » Et Lono répondait : « Mon grand amour me rend fou. » Ayant institué des jeux et des sacrifices en l'honneur de celle qu'il aimait toujours, il s'embarqua dans une pirogue à voile triangulaire pour se rendre dans des pays inconnus. Avant son départ, il prophétisa à son peuple et dit : « Ne pleurez point ; je reviendrai, un jour, sur une *île flottante*. Vous ne me verrez plus, mais les petits-enfans de vos petits-enfans reverront la face de Lono. »

Quand, bien des années plus tard, les *îles flottantes* du capitaine Cook parurent en vue d'Havaï, les Kanaques n'avaient pas oublié la prédiction de Lono, et sur l'ordre de Kalaimano, leur chef, rendirent à Cook les honneurs divins. Du chant relatif aux événemens qui suivirent, nous détacherons le fragment qui relate la mort du grand navigateur :

« Au matin, Lono débarqua sur la plage, et, ainsi que Kalaimano l'avait commandé, nous lui rendîmes hommage; mais, soit que, dans son dédain pour nous, Lono affectât de ne pas nous comprendre, soit que sa longue absence lui eût fait oublier notre langage, il ne répondit à aucune de nos supplications et de nos prières. Bien des jours s'écoulèrent ainsi; les pirogues du dieu nous étaient *tabou*, et aucun de nous ne les avait visitées.

« Un matin, les serviteurs de la suite de Lono vinrent vers nous et s'emparèrent des poissons sacrés déposés sur l'autel de Pélé, bien que, pour les empêcher de commettre ce sacrilège, nous leur eussions offert ce qui restait de notre pêche. Kalaimano était présent; il ne dit rien, mais la colère assombrit son visage. Un autre jour, ils revinrent et commencèrent à détruire la barrière du *moraï* (lieu consacré), laquelle était faite de troncs de haos et d'orangers, et à les traîner vers la mer, soit pour les jeter à l'eau, soit pour en charger leurs pirogues (1). Lono n'était pas avec eux.

(1) Il est fait mention de ce fait dans le récit anglais. Les matelots, au moment du départ, avaient ordre de faire du bois, et ils prenaient celui de l'enceinte du *moraï*, plus sec et déjà coupé.

Notre chef intervint et leur dit de ne pas faire cela; ils rirent et continuèrent. Pendant que Kalaimano leur parlait, Lono arriva, franchit l'enceinte sacrée et se dirigea vers le *moraï*. Kalaimano se mit devant lui, et Lono l'écarta. Notre chef, alors, prit Lono dans ses bras pour l'empêcher d'avancer et le porter hors de l'enceinte; mais Lono se débattit, et Kalaimano, le serrant fortement, lui fit pousser un cri de douleur. « Il crie, ce n'est donc pas un dieu, » dit le chef, et il tua Lono. Ceux qui démolissaient l'enceinte s'enfuirent alors; mais, sur l'ordre de Kalaimano, plein de colère, nous nous jetâmes sur eux; et, chose étrange! ceux que nous frappions tombaient et leur sang coulait, rouge comme le nôtre. Ceux qui étaient dans les canots s'éloignèrent hors de la portée de nos flèches et de nos pierres, et lancèrent sur nous un feu foudroyant, avec un bruit comme celui du tonnerre. Tous les Kanaques que ce feu touchait tombaient, et leur sang s'en allait sans qu'on pût voir ce qui avait brisé leur chair. Les hommes de la suite de Lono, restés à bord des îles flottantes, entendant ce bruit, dirigèrent sur nous d'autres tonnerres plus terribles encore et dont le bruit nous assourdissait. Kalaimano se tenait sur la plage, lançant de son arc puissant des flèches qui ne pouvaient atteindre ses ennemis. Ses serviteurs se tenaient près de lui; l'un d'eux couvrit la poitrine du chef d'une natte que les autres arrosaient d'eau pour empêcher le feu de le brûler; mais qui peut lutter contre les dieux? Atteint du feu invisible qui traversa sa natte humide, Kalaimano tomba, jetant le sang par la bouche.

« Beaucoup d'autres restaient morts sur la plage. Aucune prière, aucun sacrifice ne purent fléchir les dieux et obtenir d'eux la vie de notre chef. Le lendemain, les îles flottantes avaient disparu sans que l'on pût dire où elles étaient allées, et Kalaimano était mort.

« C'est ainsi, ô fils de Kealakekua, que les Kanaques, vos pères, virent mourir le même jour leur dieu et leur chef. »

II.

Deux ans après le meurtre de Cook, en 1780, un des chefs de Havaï, Kalaniopuu, chef de Kau, district pauvre et dévasté par les éruptions volcaniques, mourut, et son fils Kiwalao lui succéda. Ainsi que son père, il convoitait la terre voisine, Kona, héritage de Kamébaméha, alors âgé de vingt ans. Abrité des vents alisés par la haute montagne de Mauna-Loa, ce district, l'un des plus fertiles de l'île, était surtout renommé pour ses pêcheries. Sous prétexte de rendre les derniers devoirs à son père, Kiwalao convoqua tous ses guerriers à s'embarquer avec lui sur une flottille de pirogues de guerre, dans l'intention, disait-il, de se rendre à Kailua, la ville

la plus importante du district de Kaméhaméha, pour y enterrer son père. Une tradition locale faisait en effet de Kailua le lieu consacré à la sépulture des grands chefs de Havaï. Prévenu de ses desseins, Kaméhaméha l'engagea à venir, mais avec une escorte moins nombreuse. Sur le refus de Kiwalao de laisser derrière lui un homme ou une pirogue, il marcha à sa rencontre, et une lutte d'autant plus acharnée que les deux chefs étaient parens, et qu'à la mort de l'un d'eux l'autre lui succédait de droit, s'engagea à Keai. Les forces étaient égales, et la bataille, alternativement reprise et suspendue, se poursuivit sans grands avantages de part et d'autre, jusqu'à ce que la mort de Kiwalao, tué dans la mêlée, entraînât la débandade de ses soldats. Kaméhaméha resta maître du champ de bataille et chef légitime de Kona et de Kau.

Il lui fallut, toutefois, conquérir une à une les places fortes où s'étaient réfugiés les lieutenans et les soldats de Kiwalao, soutenus par les autres chefs d'Havaï. Il faillit être tué devant Hilo. Sa persévérance triompha de la fortune indécise, et, nonobstant les secours en hommes et en vivres que ses ennemis recevaient de Kahikili, chef de Mauï et d'Oahu, jaloux de ses succès et allié de Kiwalao, Kaméhaméha finit par l'emporter et par réduire toute l'île de Havaï.

Cette conquête achevée, et pour l'assurer, il tourna ses armes contre Kahikili. Profitant d'un voyage de ce dernier à Oahu, il effectua une descente dans l'île de Mauï. Là le fils de Kahikili lui livra bataille à Wailuku avec des forces supérieures aux siennes. La tactique de Kaméhaméha, son sang-froid et son courage personnel lui assurèrent une victoire éclatante. Le carnage fut affreux. Un cours d'eau, l'Iao, était tellement rempli de cadavres, que cette digue humaine détourna son cours. Le champ de bataille en reçut le nom de *Kepinawaï*, digue des eaux.

Pendant que Kaméhaméha luttait ainsi avec succès dans l'île de Mauï, une insurrection éclatait dans Havaï, à la voix des lieutenans vaincus, mais non soumis, de Kiwalao. Avant son départ, Kaméhaméha avait désigné pour le remplacer Kiana, un des chefs les plus attachés à sa fortune. Ce dernier convoqua le ban et l'arrière-ban des hommes valides, et attendit de pied ferme l'arrivée des insurgés, commandés par Kéaoua, un des amis de Kiwalao. L'armée de Kéaoua, divisée en trois corps, s'avançait de Hilo sur Kau. L'avant-garde débouchait dans Kau quand on ressentit les premières secousses d'un tremblement de terre épouvantable. Les hommes chancelaient. Une pluie de cendres obscurcissait le ciel. A en juger par les descriptions conservées dans les chants indigènes, les phénomènes volcaniques égalaient en intensité ceux de l'éruption d'avril 1868, dont j'ai pu constater la violence. L'arrière-garde fut également éprouvée, mais, non plus que l'avant-garde, elle ne subit de pertes

sérieuses. Pressant le pas, les hommes qui la composaient se trouvèrent en face d'un spectacle fait pour leur inspirer une terreur superstitieuse. La division du centre ne présentait plus, quand ils la rejoignirent, qu'une colonne de cadavres. Asphyxiée tout entière par les émanations sulfureuses, elle gisait sur le sol, en apparence endormie. On retrouve encore au sud-est du volcan de Kilauéa les ossemens blanchis des guerriers de Kéaoua.

Découragé par ce revers inattendu, convaincu que la déesse Pélé se déclarait en faveur de son ennemi, ce lieutenant battit en retraite. Kaméhaméha revenait, à force de rames, défendre son royaume menacé. Sans laisser à son adversaire le temps de raffermir ses troupes ébranlées, il lui livra bataille, le vainquit et le força à fuir dans les montagnes. Abandonné du reste de son armée et désespérant de la fortune, Kéaoua, après avoir erré quelque temps dans les solitudes de Kau, prit le parti d'aller se rendre à merci et de s'en remettre à la générosité de son vainqueur. Escorté de sept des siens, il sortit des cavernes où il s'était réfugié et traversa les montagnes qui séparent Kau de Kona. Sur son passage, il fut traité avec distinction par tous les indigènes, qui admiraient son courage, mais lui prédisaient qu'il marchait à la mort. Il la reçut, en effet, des mains de Keaumoku, un des lieutenans de Kaméhaméha. Ce dernier pleura, dit-on, ce meurtre commis sans son ordre, mais les honneurs dont il se plut par la suite à combler son lieutenant laissent à supposer que, s'il n'ordonna pas cette exécution, il la regarda comme trop utile à ses intérêts pour n'en pas récompenser l'auteur.

La mort de Kéaoua mettait un terme à toute insurrection dans Havaï. Kaméhaméha demeurait seul maître de l'île, mais ses succès étaient compensés par des revers à Mauï, où ses chefs, essuyant défaites sur défaites, étaient forcés d'abandonner la défensive et de ramener à Hilo les débris de leurs troupes. Confiant dans l'avenir, Kaméhaméha sut attendre des temps plus favorables.

Lors de la visite de Cook en 1778, il avait entrevu l'immense supériorité des étrangers sur son peuple. Il comprenait l'avantage qu'il y aurait pour lui à s'attacher quelques-uns de ces hommes blancs, habiles dans l'art de manier les outils, de travailler le fer, et bons navigateurs. En 1789, une goélette américaine, commandée par un nommé Metcalf, était à l'ancre sur les côtes de Mauï. Dans la nuit, des indigènes volèrent une embarcation. Une lutte s'engagea entre les matelots et les Kanaques. Ces derniers, écrasés par la mousqueterie, laissèrent plus de 100 des leurs sur la plage, mais la goélette, pour se soustraire à un retour offensif, mit précipitamment à la voile et abandonna un quartier-maître, Isaac Davis, et un matelot, John Young. Kaméhaméha arracha ces deux hommes à une mort certaine, et, à force de bons traitemens et de

promesses, se les attacha par la reconnaissance et l'intérêt. Tous deux parvinrent au rang de chef qu'ils transmirent à leurs enfans, dont l'histoire est intimement liée à celle de la dynastie.

La dernière descendante de John Young épousait, en 1855, le roi Kaméhaméha IV. Les descendans de Davis existent encore aux îles. L'un d'eux a épousé une parente du roi, gouvernante de l'île de Havaï; un autre siégeait encore, il y a peu d'années, à la cour suprême.

La visite de Vancouver, en mars 1792, retarda quelque temps l'exécution des projets ambitieux de Kaméhaméha. Vancouver a laissé dans ces îles un nom respecté. Il eut la gloire, gloire rare à cette époque, de se montrer juste et bon dans ses rapports avec les Kanaques, qui vénèrent encore aujourd'hui sa mémoire comme celle de leur premier bienfaiteur. Lors de sa seconde visite, en 1793, il ramena d'Amérique un taureau, cinq vaches, des brebis et quelques béliers. Les immenses troupeaux qui paissent aujourd'hui les pâturages de l'archipel proviennent de ce présent de Vancouver. Pour protéger ces animaux et leur permettre de se reproduire, Kaméhaméha imposa un *tabou* qui ne fut levé qu'après plusieurs années.

Retenu à Havaï par la visite de Vancouver et par les soins qu'il donnait à l'organisation de son armée et de sa flotte, Kaméhaméha n'en suivait pas moins d'un œil attentif les événemens qui se passaient dans l'île de Mauï. Le départ de Vancouver, dont la présence leur en imposait et qu'ils savaient être trop l'ami de Kaméhaméha pour ne pas lui prêter un appui décisif en cas de lutte, enhardit ses ennemis, et Kahakili fait alliance avec Kaeo, roi de Kauaï. Ils réunissent leurs pirogues à Oahu et mettent à la voile pour Havaï. Kaméhaméha les aborde en vue d'Hilo et les force à battre en retraite; il les poursuit et débarque à Oahu, où ses ennemis, dont de nombreux renforts ont comblé les vides et qui combattent pour leur indépendance, l'attendent de pied ferme dans la vallée de Nuuanu. Les chefs alliés avaient adossé leur armée aux rochers qui barrent en cet endroit la vallée. En face d'eux se trouvait Kaméhaméha et ses troupes, derrière eux un précipice à pic qui coupe l'île en deux parties. La lutte fut héroïque de part et d'autre. Kaméhaméha paya de sa personne et fut plusieurs fois sur le point de succomber. Il l'emporta enfin; mais plutôt que de mettre bas les armes, les vaincus se firent tuer sur place. Cernés de toutes parts, quelques centaines de survivans se précipitèrent au bas du précipice.

Cette victoire éclatante, célèbre dans les fastes havaïens, lui livrait les îles de Mauï, de Molokaï et d'Oahu. L'île de Kauaï seule conservait encore son indépendance. La distance qui la séparait d'Havaï, les vents contraires, une mer souvent agitée, une côte de

falaises créaient des obstacles presque insurmontables à une invasion. La population, nombreuse et belliqueuse, était très attachée à son roi. Toutes ces difficultés retardèrent, sans la décourager, l'ambition de Kaméhaméha. Il consacra plusieurs années à préparer ses moyens d'attaque, et, en 1804, il réunissait sur la plage de Waikiki 7,000 vétérans bien disciplinés, sans compter les recrues, une flotte de 27 goélettes, plus de 500 pirogues de guerre. Il allait s'embarquer quand une épidémie éclata parmi ses troupes concentrées dans un étroit espace. Lui-même faillit y succomber. Aussitôt rétabli, il s'occupa de combler les vides faits dans ses rangs, de renouveler ses provisions de vivres et attendit un vent favorable.

Kaeo avait péri à la bataille de Nuuanu ; mais ses nobles et son peuple, prévenus des armemens de Kaméhaméha, s'étaient ralliés autour de son fils Kaumualii. Actif, énergique et courageux, ce dernier se préparait à une résistance désespérée ; ses guerriers, pleins d'ardeur, juraient de se faire tuer à ses côtés. Agité toutefois d'un sombre pressentiment, il fit construire une goélette qu'il chargea de vivres, décidé, s'il survivait à une défaite, à s'embarquer avec ses femmes et ses lieutenans, à s'abandonner aux flots et à chercher sur le Pacifique une terre lointaine où il pût vivre à l'abri de l'ambition de son rival.

Bien renseigné par ses espions sur ce qui se passait à Kauaï et prévoyant une résistance acharnée, Kaméhaméha conçut alors un projet hardi, vraiment original et digne de son génie. Il voulut voir Kaumualii, conférer personnellement avec lui et obtenir de la persuasion un succès douteux encore par les armes. Il envoya un message à celui qu'il se préparait à attaquer et lui demanda de venir à Oahu. Nonobstant l'avis de ses chefs, le roi de Kauaï accepta l'invitation qui lui était faite et, affectant de témoigner hautement de sa confiance dans la parole de son ennemi, il traversa la mer et se rendit avec une suite peu nombreuse au milieu du camp de Kaméhaméha.

En agissant ainsi, il avait fait d'avance le sacrifice de sa vie, et remit la régence à l'un de ses chefs les plus dévoués. En homme qui n'a plus rien à ménager, il apostropha vivement Kaméhaméha, lui demanda compte de ses intentions hostiles et lui reprocha ses agressions et ses conquêtes. Il termina en ajoutant que sa vie était dans les mains de son adversaire si, au mépris de la foi jurée, il était retenu captif. « Mais sache bien, lui dit-il, que, moi mort, mon peuple est vivant, et que la vengeance doublera son courage. Si tu me laisses libre, je combattrai à sa tête contre toi. »

Kaméhaméha l'écouta sans l'interrompre ; puis, d'une voix lente et émue, il le remercia de sa confiance : « Tu es libre, dit-il, tu

peux partir, mais entends-moi d'abord. » S'animant alors, il lui raconta en peu de mots son enfance persécutée, son héritage menacé et la nécessité où il s'était trouvé de se défendre d'abord, d'attaquer ensuite, pour en finir avec des dangers sans cesse renaissans. Les dieux l'avaient favorisé, ses armes victorieuses avaient triomphé de toutes les résistances. Grâce à lui, l'anarchie avait cessé, la paix régnait dans ses possessions, et avec elle la sécurité. Les vieilles barrières qui séparaient des peuplades parlant la même langue, ayant la même origine, étaient tombées. Pour achever et consolider son œuvre, il fallait que l'archipel tout entier n'eût qu'un maître. Il devait et voulait l'être. Quand bien même il consentirait à abandonner ses projets de conquête, ses successeurs les reprendraient. Kauaï ne pouvait pas rester isolée, indépendante, et la lutte ajournée éclaterait un jour ou l'autre. Dans cette lutte, Kauaï succomberait. Pourrait-elle résister seule aux attaques combinées des autres îles? Désireux de lui donner une preuve de sa modération, il lui proposait de le laisser gouverner en paix son royaume, si lui, Kaumualii, s'engageait à le laisser après lui à Kaméhaméha ou à son successeur, et à préparer ainsi une unité qu'il était impuissant à empêcher.

Les argumens dictés par une conviction forte, l'ascendant moral que le vainqueur de tant de chefs exerçait sur Kaumualii, le désir de coopérer, lui aussi, à cette œuvre et d'éviter à son peuple une lutte redoutable, le réduisirent au silence, puis à l'admiration. Kaméhaméha n'épargna aucune séduction pour l'entraîner. Il le traita en ami, en confident, et obtint de lui une adhésion complète. Les deux chefs échangèrent leur parole et la tinrent.

Cette victoire pacifique assurait au conquérant l'archipel entier. La dynastie des Kaméhaméha était fondée, et, avec elle, l'unité havaïenne.

Administrateur aussi habile que politique heureux et que grand capitaine, Kaméhaméha profita du prestige que lui donnaient ses succès pour organiser ses conquêtes. Dans chaque île, ses lieutenans reçurent de lui des apanages en terres, ample récompense de leurs services, mais ne leur permettant pas de se créer, sur un point donné, une position assez considérable pour résister à son autorité. Magnanime vis-à-vis des vaincus, alors qu'il pouvait l'être sans danger, il pardonna aux descendans de Kahakili, qui reçurent de lui des terres et prirent rang à sa cour. Il régla, par des ordonnances sages et conçues dans un esprit libéral, les droits de pêcherie sur les côtes et l'exploitation des forêts dans les montagnes. Devinant l'importance future de Honolulu, il abandonna, bien à regret, sa résidence favorite de Kailua, dans l'île de Havaï, pour aller

habiter près du port que commençaient à fréquenter les navires étrangers.

Grand et vraiment royal dans ses rapports avec les bâtimens de guerre et leurs officiers, Kaméhaméha se montra juste et libéral vis-à-vis des négocians et des marins qu'attiraient dans les îles le bruit de ses succès, la sécurité rétablie et son désir d'échanger contre des articles européens les produits du pays. Il aimait à se rendre compte des moindres sources de gain et profitait des leçons de l'expérience. Séduit par les profits que faisaient alors les trafiquans qui lui achetaient du bois de santal pour l'aller revendre en Chine, il se fit armateur, acquit à un prix élevé un brick américain, le chargea de santal et l'expédia en Chine. Ses mesures mal prises rendirent l'opération désastreuse ; trompé par des agens infidèles, il perdit la valeur du navire, le chargement, et se trouva redevoir 3,000 piastres (15,000 francs). Ce fut son unique spéculation; mais, en examinant et se faisant expliquer ses comptes, il y vit figurer pour une forte somme les droits d'importation à l'entrée. Peu de jours après, un édit frappait d'un droit modéré les articles venus de l'étranger, et son trésor bénéficiait de son expérience.

Deux idées dominèrent la fin de sa vie. La première était le désir de voir arriver d'Angleterre les missionnaires promis par Vancouver et l'impatience d'apprendre d'eux quelle était cette religion chrétienne dont il avait entendu parler et au sujet de laquelle il ne se lassait pas de questionner les matelots qui abordaient à Honolulu. Les réponses vagues de ces hommes, presque tous indifférens ou grossiers, ne le satisfaisaient pas ; il sentait chanceler la religion de ses pères, vil amas de pratiques bizarres ou honteuses, pour lesquelles il ne dissimulait pas son dédain.

Sa seconde pensée était d'étendre plus loin encore ses conquêtes. Nouvel Alexandre, il portait ses regards vers le sud, et rêvait l'occupation de Tahiti, dont il était séparé par 800 lieues de mer. C'eût été un curieux spectacle que celui de ce roi barbare, à la tête de ses pirogues de guerre se lançant hardiment à travers le Pacifique, bravant les orages et les calmes de la ligne pour ajouter de nouvelles terres à son royaume, dans lequel il se sentait déjà à l'étroit. Ce ne fut qu'un rêve, qu'il ne put réaliser. Le 8 mai 1819, kaméhaméha mourait dans sa résidence de Waikiki, près de Honolulu.

III.

Peu de fondateurs de dynasties, peu d'hommes vraiment grands, ont des successeurs dignes d'eux. Liholiho, fils de Kaméhaméha Ier, qui lui succéda sous le nom de Kaméhaméha II, et Kaméhaméha III, régnèrent sans éclat, gouvernèrent sans talens. Débordés par la civi-

lisation qui les envahit de toutes parts, peu capables de la comprendre et moins encore de lui résister, ils assistent, impuissans, à la lutte entre l'esprit nouveau et les anciennes traditions qui croulent, jusqu'au jour où l'avènement de Kaméhaméha IV, en 1855, amène sur le trône un homme jeune, brillant, imbu des idées de son siècle, impatient de les devancer, esprit mobile et ardent, nature combattue dans laquelle les idées religieuses, la ferveur du néophyte et l'amour du progrès luttent contre les instincts héréditaires et les vices du sauvage.

Adoré de ses sujets, dont il personnifie les aspirations, les élans et aussi les faiblesses, aimé des missionnaires, dont il encourage les efforts pour achever et compléter l'œuvre civilisatrice, il commence son règne sous d'heureux auspices. Il épouse, par amour, sa compagne d'enfance, Emma, descendante du quartier-maître Young, élevé par Kaméhaméha Ier au rang de grand chef, à laquelle la vénération de son peuple a depuis décerné le surnom de la *bonne reine*. A ses côtés, son frère aîné, depuis Kaméhaméha V, noblement résigné au choix que leur oncle Kaméhaméha III a fait de son plus jeune neveu pour lui succéder, seconde ses efforts en qualité de ministre de l'intérieur. Esprit froid et calme, le prince Lot, comme on l'appelait alors, modérait l'ardeur du roi, dont il ne cessa pas un seul jour d'être le conseiller, l'ami et le premier sujet.

De taille élevée, mince et svelte, beau de visage, vif d'esprit, de manières parfaites et d'une exquise courtoisie, Kaméhaméha IV réunissait au plus haut point tous les dons que la nature a départis à la race kanaque, complétés et affinés par l'éducation et la civilisation. Il avait, en compagnie de son frère, visité l'Europe et l'Amérique; son instruction, plus étendue que profonde, sa connaissance parfaite de l'anglais, qu'il parlait très purement, sa curiosité naturelle et son désir d'apprendre lui avaient permis de comprendre et de s'assimiler des notions de toutes choses. Brave comme les chefs de sa race, politique habile, il rappelait, par les côtés brillans de sa nature, son ancêtre Kaméhaméha Ier, dont son frère personnifiait, avec la carrure massive, la taille énorme et la volonté de fer, les traits caractéristiques. Avec eux devait s'éteindre la dynastie fondée par un grand conquérant qui semblait revivre en eux.

Mais les temps n'étaient plus les mêmes, et si Kaméhaméha IV héritait du trône et des qualités de son ancêtre, il portait aussi en lui le germe de ses vices, sur lesquels venaient se greffer les vices de la civilisation. Il semble qu'en sa personne s'incarnât la lutte dans laquelle son peuple et lui devaient succomber. La civilisation tue le sauvage. Elle l'abat s'il lui résiste, elle l'étouffe s'il lui cède. Elle brûle son sang avec l'eau-de-vie, elle lui inocule ses maladies en lui imposant ses vêtemens, elle lui révèle, avec ses besoins, ses dé-

sirs, sa vie fiévreuse, ses appétits multiples, sa soif de jouissances. La transition est trop brusque pour ces natures primitives ; l'instinct de préservation contre des dangers nouveaux n'a pas encore eu le temps de s'éveiller en elles.

Dans ce règne brillant et court de Kaméhaméha IV, auquel j'ai assisté, il m'a semblé voir l'image du sort qui attendait sa race et son peuple. Sans défiance contre cette civilisation qu'il aimait et dont il eût voulu, dans sa généreuse impatience, faire goûter à ses sujets tous les bienfaits, Kaméhaméha IV n'en soupçonnait pas les dangers et en subissait toutes les séductions. Entouré de jeunes hommes de son âge, Anglais et Américains, qu'attiraient et retenaient auprès de lui le charme de son accueil, sa prodigalité, ses goûts d'élégance et de confort, il se laissait aller sur cette pente, si naturelle à son âge, des plaisirs et de la camaraderie. A certains momens, sous l'empire de certaines influences, l'homme primitif, le sauvage, reparaissait sous l'homme civilisé, avec ses passions violentes et ses irrésistibles instincts. Il le sentait, en souffrait et luttait contre lui-même, se réfugiant alors dans l'intimité de la reine, de son fils le prince de Havaï, menant, des mois entiers, une vie régulière et sobre, jusqu'au jour où un incident quelconque, une partie de chasse, un dîner d'amis, réveillaient en lui la soif de l'eau-de-vie et le jetaient brutalement dans une de ces orgies dont il sortait brisé moralement et physiquement, honteux de lui-même, désespéré de sa faiblesse, épuisé par des crises d'asthme.

Un incident grave vint l'arrêter, mais trop tard, sur cette pente funeste.

Au nombre des familiers du palais se trouvait un Anglais, Nelson, qui vivait dans l'intimité du roi et favorisait sa liaison avec une femme du palais attachée au service de la reine. Le 3 août 1859, le roi, accompagné de la reine, de sa suite et de ses secrétaires, au nombre desquels figurait Nelson, se rendit dans l'île de Mauï, à Lahaina. Le 11, à la suite de libations copieuses et d'un entretien de quelques instans avec la favorite, le roi s'embarque seul sur sa goélette pour revenir à Honolulu. A quelques milles des côtes et à la tombée de la nuit, il donne ordre de virer de bord, rentre à Lahaina, se dirige vers le pavillon occupé par Nelson et l'appelle. Ce dernier ouvre la porte et tombe frappé d'une balle que le roi venait de lui tirer à bout portant.

Quel était le motif de ce crime? On y mêla, bien à tort, le nom de la reine. On prétendit que la favorite avait excité la jalousie de Kaméhaméha pour se venger de la reine Emma, qui soupçonnait ses rapports avec son mari. La vérité était que la favorite, irritée contre Nelson, qui cherchait alors à détacher le roi d'elle, avait accusé Nelson de vouloir supplanter le souverain dans ses faveurs.

L'ivresse, bien plus que l'amour, avait armé le bras de Kaméhaméha IV, et le crime était à peine commis que cette nature, mobile et impressionnable à l'excès, s'abandonnait à toute la violence de ses remords. La blessure de Nelson n'était pas mortelle; mais sa constitution, épuisée par les excès d'une jeunesse orageuse, n'y put résister. Il languit quelques semaines et mourut.

Dans l'impétuosité de ses regrets, le roi n'avait qu'une pensée : revenir à Honolulu, abdiquer en faveur de son fils et consacrer le reste de ses jours à l'expiation de son crime. Il revint, en effet, le 30 et annonça son projet à ses conseillers. Ceux-ci le firent renoncer à cette détermination; mais agité de sombres pressentimens, il tint bon quant à la proclamation du prince de Havaï comme héritier du trône. Reprenant ensuite l'idée de son ancêtre, il écrivit en Angleterre pour solliciter de nouveau l'établissement d'une branche de l'église réformée d'Angleterre, l'envoi d'un évêque et d'un clergé anglican. Sa nature ardente s'accommodait mal des formes austères du culte méthodiste; d'autre part, élevé dans le culte protestant, il répugnait à l'adoption du catholicisme. La reine, anglicane elle-même, souhaitait vivement l'établissement d'une église avec laquelle elle fût en parfaite communion d'idées. Tous deux enfin désiraient surtout pouvoir confier à l'évêque dont ils sollicitaient l'envoi l'éducation du jeune prince. Kaméhaméha IV appuyait sa demande de l'offre d'un terrain pour l'érection d'une église et d'une souscription annuelle assez considérable pour défrayer en grande partie les dépenses du nouveau clergé. Cette demande fut bien accueillie en Angleterre; mais le jeune prince de Havaï succombait à une courte maladie la veille même du jour où débarquait la mission anglicane. Ce dernier coup hâta la fin du roi. Miné par ses excès autant que par ses remords, voyant dans la mort de son fils un avertissement pour lui-même, il languit quelque temps encore et s'éteignit le 30 novembre 1863.

Son frère lui succéda sous le nom de Kaméhaméha V. Énergique et résolu, il reprit d'une main vigoureuse la direction des affaires que son prédécesseur avait abandonnée pendant les dernières années de son règne. Justement préoccupé de la propagande active des Américains en faveur d'une annexion aux États-Unis, de la décroissance rapide de la population étrangère, il se posa en défenseur de l'autonomie indigène, modifia dans un sens plus monarchique la constitution octroyée par Kaméhaméha III et appela dans son conseil des hommes décidés, comme lui, à s'opposer à toute tentative annexioniste.

Le peuplement rapide et les progrès de la Californie avaient eu leur contre-coup aux îles Havaï. Brusquement tiré de sa torpeur par la découverte des mines d'or sur les rives du Pacifique, dont

il n'était séparé que par 700 lieues de mer, le commerce havaïen avait, par suite de la création soudaine d'un aussi vaste marché, pris un essor considérable. La production locale était loin de suffire aux demandes ; les terres décuplaient de prix ; la main-d'œuvre, largement rétribuée, se faisait rare ; les capitaux de San-Francisco refluaient dans l'archipel ; les plantations de cannes à sucre, de coton, de café, se multipliaient. Un traité de réciprocité, conclu entre le gouvernement havaïen et le cabinet de Washington, portait au plus haut point la prospérité des îles, en leur assurant à un prix rémunérateur le monopole de la vente de leurs produits dans les états du Pacifique. Pour fournir aux planteurs les ouvriers nécessaires, une convention négociée avec la Chine autorisait l'émigration des Chinois aux îles. Des lignes de bateaux à vapeur reliaient Honolulu à San-Francisco, au Japon, à la Chine, à l'Australie, faisant de ce port l'étape obligée entre l'Asie et l'Amérique, aussi bien qu'entre l'Amérique et l'Océanie du sud. Les recettes publiques, considérablement accrues, permettaient d'entreprendre de grands travaux d'utilité publique. Honolulu se métamorphosait ; son climat merveilleux, la beauté du pays, la facilité des communications, y attiraient les capitalistes de San-Francisco, les malades fuyant un climat trop âpre et venant demander la santé à son uniforme température, à son air pur et chaud.

De cette prospérité rapide naissait un danger sérieux. Les convoitises des Américains s'accentuaient. Contenues par la main de fer de Kaméhaméha V, elles n'osaient se produire au grand jour ni engager la lutte ; elles attendaient l'heure propice. Le roi n'était pas marié. Avec lui s'éteignait la dynastie. Vivement pressé par ses conseillers d'assurer par son mariage la succession au trône, Kaméhaméha V ajournait constamment. Épris de sa belle-sœur, la reine Emma, il espérait toujours triompher de ses refus, fondés sur le souvenir fidèle qu'elle gardait de son premier mari et sur ses scrupules religieux contre une alliance interdite par l'église anglicane. Reconnaissante d'un dévoûment chevaleresque qui ne s'était jamais démenti et n'avait trahi son secret que depuis son veuvage, la reine voyait en lui un frère, un ami, un protecteur ; mais absorbée dans ses tristesses et ses regrets de la perte successive de son fils et de son mari, dans ses œuvres de charité et ses pratiques religieuses, elle vivait à l'écart, prolongeant son deuil, mais ne pouvant lui donner que l'affection d'une sœur.

Le temps eût fait son œuvre, et Kaméhaméha V, obéissant à d'impérieuses nécessités politiques, eût probablement renoncé à ses projets et contracté une autre alliance, si la mort ne fût venue l'enlever le 14 novembre 1872, jour anniversaire de sa naissance. Il avait

quarante-trois ans. Ainsi que son frère, une maladie violente l'emportait soudainement.

IV.

Aux termes de la constitution, les chambres se réunirent pour désigner le successeur au trône. Ce choix ne pouvait porter que sur un chef de la race des *alii*, ou nobles héréditaires. William Lunalilo, cousin du roi, fut élu à l'unanimité moins trois voix.

Je l'avais beaucoup connu à l'époque où, ministre de son prédécesseur, je siégeais avec lui à la chambre des nobles. Jeune, brillant cavalier, il menait la vie large et facile des chefs, dépensant sans compter, riche, prodigue et endetté; intelligent et bien doué, il gâtait tous ses avantages par son penchant à l'ivrognerie. Lui aussi avait greffé sur les vices héréditaires ce vice odieux contre lequel il luttait en vain, étonnant ses familiers par de longs accès de sobriété, interrompus par de brutales orgies. Grâce à sa merveilleuse constitution physique, quelques jours de repos suffisaient pour en effacer les traces apparentes.

Le peuple l'aimait pour ses qualités et aussi pour ses défauts. Élevé par les missionnaires américains, imbu de leurs idées républicaines, orateur éloquent, il réunissait aux qualités extérieures d'un chef et d'un prince les instincts et les goûts d'un radical. Le parti américain voyait en lui le précurseur qu'il attendait : l'un roi, dédaigneux de la royauté, républicain de convictions, prêt à aliéner l'indépendance du pays pour en faire une annexe de la grande république des États-Unis.

Sur ce dernier point, ils se trompaient, ou le temps leur manqua pour obtenir de lui ce qu'ils en attendaient. Treize mois après son avènement, Lunalilo mourait sans laisser d'héritiers.

Une fois de plus, le trône était vacant, et l'assemblée appelée à procéder à une nouvelle élection. Deux prétendans se mettaient sur les rangs : la reine Emma et David Kalakaua. En consentant à sortir de la retraite où elle vivait et en laissant poser sa candidature, la reine Emma cédait aux vœux de la population indigène, dont elle était l'idole. Son inépuisable charité lui avait conquis les cœurs, et les Kanaques, effrayés de ces coups répétés qui frappaient leurs souverains, inquiets des rumeurs d'annexion propagées par les Américains, espéraient conjurer le sort et assurer leur indépendance en s'abritant derrière celle en qui ils voyaient une sainte et une bienfaitrice. Mais l'élection de la reine Emma ne pouvait être une solution. Veuve, sans enfans, décidée à ne pas se remarier, elle ne

pouvait ni fonder une dynastie ni donner au pays des garanties d'avenir.

David Kalakaua était marié, assez jeune pour espérer des héritiers, à défaut desquels son frère, encore enfant, pouvait lui succéder. D'un rang moins élevé que son prédécesseur, mais de race noble, il remplissait les conditions exigées par la constitution. Kaméhaméha V, qui le tenait en estime particulière, avait encouragé son désir de s'initier au maniement des affaires ; il lui réservait le ministère de l'intérieur. Sobre et de vie régulière, David Kalakaua ne participait à aucun des excès des jeunes chefs. Les étrangers l'aimaient et l'estimaient. Ces considérations militaient en sa faveur et, dans l'assemblée, lui ralliaient la majorité.

Au dehors, il n'en allait pas de même ; les indigènes acclamaient la candidature de la reine Emma. La sympathie avec laquelle les étrangers, et notamment les Américains, accueillaient celle de David Kalakaua leur était d'autant plus suspecte qu'ils n'ignoraient pas que le gouvernement des États-Unis, désireux d'assurer à sa marine de guerre et de commerce un port de refuge et de ravitaillement dans l'Océan-Pacifique, offrait au gouvernement havaïen de lui acheter, à un prix élevé, l'embouchure de la rivière de la Perle, à l'ouest de Honolulu, pour y établir un entrepôt de charbon. Les Kanaques voyaient dans cette cession un premier pas vers l'annexion, et ils accusaient David Kalakaua d'y être favorable. Il n'en était rien, mais les défiances étaient éveillées, et ses adversaires fomentaient l'irritation.

Plus sage et plus politique, l'assemblée savait à quoi s'en tenir sur ces accusations passionnées. Elle n'ignorait pas que ni le roi ni elle, l'eussent-ils voulu, n'auraient pu faire accepter une annexion, à laquelle d'ailleurs la grande majorité des représentans et la totalité des nobles étaient hostiles. Écartant donc ces appréhensions, elle élut par 39 voix David Kalakaua; 6 voix seulement se portèrent sur la reine Emma.

Le résultat du vote déchaîna les passions. La foule envahit la salle des séances, arracha les députés de leurs sièges, en blessa plusieurs, brisa les meubles, détruisit les archives. L'intervention des troupes ne put arrêter le désordre ; repoussées par la populace, elles durent se retirer, après une lutte sanglante. Redoutant de plus grands malheurs, le ministère fit appel aux bâtimens de guerre anglais et américains qui se trouvaient dans le port, pour empêcher le sac de la ville. Les compagnies de débarquement et les équipages descendirent en armes et rétablirent l'ordre.

Ce mouvement populaire visait moins encore le nouveau souverain que les étrangers et surtout les Américains établis aux îles, soupçonnés de menées annexionistes. Très attachée à ses chefs et

à son indépendance nationale, la population indigène s'irritait des convoitises qu'éveillait la prospérité de l'archipel. Dans l'annexion aux États-Unis, elle voyait une servitude déguisée, une expropriation légale. Les Kanaques entendaient rester maîtres chez eux sous la garantie de l'acte collectif de 1843, par lequel la France et l'Angleterre avaient reconnu l'indépendance du royaume et s'étaient engagées à la respecter. Les États-Unis, invités, alors, à signer cet acte diplomatique, s'y étaient refusés, tout en protestant de leur résolution bien arrêtée de n'attenter en rien à l'autonomie indigène. Le cabinet de Washington avait tenu sa parole. En toutes circonstances, il s'était scrupuleusement abstenu d'intervenir dans les affaires locales. Mais il n'en était pas de même de ses nationaux, qui, à maintes reprises, avaient tenté de lui forcer la main.

Propriétaires, aux îles, d'un capital considérable en terres, bestiaux, machines et matériel d'exploitation, enrichis par le traité de réciprocité, les Américains tiraient de leurs plantations d'énormes revenus, mais ils se rendaient compte que cette prospérité reposait sur une base fragile. Conclu pour un certain nombre d'années, renouvelable à dates fixes, ce traité pouvait être annulé par un vote du congrès. Il n'était pas douteux que le jour où l'entrée en franchise des sucres havaïens dans les états du Pacifique serait supprimée, et où il leur faudrait, comme pour les sucres de Chine, acquitter un droit élevé à la douane de San-Francisco, les bénéfices disparaîtraient, entraînant avec eux la valeur de la terre et du matériel d'exploitation. Pour conjurer ce danger, les planteurs ne voyaient qu'un moyen : l'annexion, qui assurerait leur fortune, en ajoutant une nouvelle étoile à la bannière constellée de l'Union. Leur intérêt personnel était d'accord avec leur patriotisme.

Fidèle à son désir d'éviter toute complication par des annexions en dehors du continent américain, et aux principes de la *Doctrine Monroe*, qui limite son action à ce continent même, le gouvernement des États-Unis résistait, mais plus mollement à mesure que les années s'écoulaient, que les événemens se précisaient, et que les exigences maritimes et commerciales s'accentuaient. L'annexion des îles Sandwich n'était plus seulement le sucre à bon marché pour les états de l'ouest et un débouché ouvert à leurs produits, c'était encore et surtout la clé du Pacifique du nord, l'unique station maritime, l'étape obligée sur la route de la Chine et du Japon. Puis, enfin, la décroissance constante de la population indigène permettait d'entrevoir l'heure où elle cesserait d'exister. Qu'adviendrait-il alors, et serait-il possible de laisser un point stratégique de cette importance entre les mains d'une autre grande puissance maritime, maîtresse du Pacifique du nord, libre d'intercepter à son gré son immense commerce avec l'Asie?

De là, la demande faite au gouvernement havaïen de la cession de l'embouchure de la rivière de la Perle. Il ne s'agissait, il est vrai, que d'y établir un dépôt de vivres et de charbon, un bassin de radoub pour les bâtimens à vapeur qui relâchaient aux îles, mais c'était le premier pas vers une occupation ultérieure, un droit de préemption dans l'avenir.

Le calme rétabli à Honolulu, les chambres, convoquées, écartèrent l'offre d'entrer en pourparlers, et le couronnement du nouveau souverain ne donna lieu à aucun incident.

Kaméhaméha V avait laissé, en mourant, son royaume dans une situation prospère : la dette publique presque éteinte, le crédit de l'état excellent, les recettes du trésor en progression constante. Le court règne de Lunalilo n'avait en rien modifié cet état de choses. Héritier de cette situation qu'il n'avait pas créée, ébloui de sa fortune rapide et du heureux hasard qui l'appelait à un rang auquel il ne pouvait prétendre par droit de naissance, jeune et inexpérimenté, David Kalakaua rêva, lui aussi, de laisser dans l'histoire de son pays un nom glorieux et d'attacher ce nom à de grandes entreprises destinées à accroître la prospérité publique. Il appela près de lui, en qualité de premier ministre, M. Walter-Murray Gibson, homme habile, intelligent, que j'ai connu aux îles dans des circonstances singulières, et dont la vie a été jusqu'à sa fin, survenue en janvier 1888, un tissu d'aventures romanesques. Il faut aller au fond de l'Océanie pour rencontrer des types aussi étranges et des existences aussi bizarres.

Né en mer, à bord d'un bâtiment espagnol, de parens américains, Gibson fut élevé en Angleterre. Jeune homme, il conçut des doutes sur son origine et sa descendance. A bord du bâtiment où il avait vu le jour et à la même époque était né un autre enfant, fils d'un gentilhomme anglais de haute naissance et de grande fortune. Par une coïncidence singulière, à l'âge de dix-huit ans, Walter Murray Gibson, invité dans un château de l'ouest de l'Angleterre, frappa ses hôtes par son étonnante ressemblance avec le portrait du maître de cette habitation, mort depuis quelques années. Il se trouva que ce gentilhomme était le père de l'enfant né en même temps que lui à bord du même navire et mort en bas âge. La ressemblance était telle que l'on se demandait s'il n'y avait pas eu substitution d'enfant. Les recherches faites par Gibson et les témoignages recueillis par lui ne lui laissèrent aucun doute sur le fait; mais les collatéraux, héritiers du titre et du nom, repoussèrent ses prétentions, que sa situation de fortune ne lui permit pas de soutenir jusqu'au bout.

D'humeur aventureuse, il quitta alors l'Angleterre et se rendit aux

Indes néerlandaises, où l'attendait une série d'événemens incroyables. Favori d'un prince indigène, puis exilé, traqué, prisonnier, condamné à mort, il échappa à son sort grâce à la passion qu'il avait inspirée à la fille du rajah. Elle favorisa sa fuite aux dépens de sa propre vie. Libre, il gagna les Indes anglaises, où, en quelques années, il fit une grande fortune, qu'il perdit en moins de temps dans des spéculations hasardeuses. Des Indes, il revint en Europe, mais y séjourna peu; il fallait à son activité un champ plus vaste. Il partit alors pour les États-Unis, s'enfonça dans le Far-west, et, pendant plusieurs années, on n'entendit plus parler de lui.

C'est en 1865 que je le vis pour la première fois à Honolulu. Il m'avait fait demander un entretien, ayant, m'écrivait-il, des communications importantes à me faire et désirant me voir seul. J'accédai à son désir et le reçus le soir. Tout d'abord, je fus frappé de sa merveilleuse intelligence; il parlait toutes les langues avec une égale facilité, avait beaucoup vu, beaucoup appris et paraissait au courant de toutes les questions politiques du moment, aussi bien en Europe qu'en Asie et en Amérique.

Arrivant à l'objet de sa visite, il me dit que sa vie était en danger, qu'après plusieurs années passées à Salt-Lake-City, dans l'intimité de Brigham Young, il avait quitté l'Utah à la suite de dissentimens graves survenus entre lui et le chef des mormons; éludant sa vigilance et ses espions, il avait réussi à gagner San-Francisco, puis l'archipel. Très avant dans ses confidences, il n'ignorait rien des étranges projets de Brigham Young, qui, menacé par les États-Unis, avait conçu l'idée d'émigrer, lui et son peuple, au sein de l'Océanie, et m'avait effectivement fait tenir une lettre adressée à Kaméhaméha, par laquelle il lui proposait, moyennant une somme considérable, l'achat d'une des îles de l'archipel. Son plan était, une fois qu'il y aurait pris pied, la conquête du reste du royaume, soit par la conversion des indigènes, soit par la force. Inutile de dire que l'offre de Brigham Young avait été repoussée.

Gibson ajouta que le chef des mormons, se défiant de lui et le sachant en possession de quelques-uns de ses secrets, l'avait fait suivre par deux de ses affidés jusqu'à Honolulu, et que ces hommes, qu'il me désigna, n'hésiteraient pas à le tuer à la première occasion. Il venait donc me demander la protection du gouvernement et l'arrestation de ces individus. Un moment je le crus victime d'une hallucination. Le récit qu'il me faisait de ses aventures était tellement extraordinaire qu'on pouvait, sans injure, hésiter à le croire; mais les documens qu'il me communiqua, les pièces qu'il mit sous mes yeux, notamment une lettre d'Hawthorne, le grand écrivain américain, alors consul des États-Unis à Liverpool, me convainquirent

que, dans une certaine mesure tout au moins, il disait vrai. En tout cas, il était parfaitement au courant des projets de Brigham Young, dont le roi et moi connaissions seuls la lettre.

Le lendemain, le chef de la police, sur mes ordres, fit arrêter et interrogea les deux individus que Gibson m'avait indiqués. Les papiers trouvés sur eux démontrèrent jusqu'à l'évidence leur affiliation mormone; leurs réponses embarrassées, leurs hésitations achevèrent de dissiper les doutes. Conduits à bord d'un navire en partance pour San-Francisco, ils durent quitter les îles avec interdiction de retour. Tranquille de ce côté, M. Gibson se retira alors, avec sa fille, sur une terre qu'il afferma, partageant son temps entre son exploitation agricole et l'étude de la langue kanaque, publiant dans les journaux de Honolulu, des articles remarqués sur les ressources et les productions du pays. Naturalisé Havaïen, élu représentant de son district, il siégea à la chambre, où, dès le début, il révéla de rares aptitudes comme orateur et comme administrateur.

Tel était l'homme que David Kalakaua appela au pouvoir, séduit par ses dons brillans, son imagination, son intrépidité de bonne opinion et sa hardiesse. Gibson excellait à se jouer des difficultés, à s'en tirer heureusement, à persuader, à entraîner. De sa vie aux Indes et en Amérique, de son incroyable et aventureuse existence, peut-être de son origine première, il tenait l'ambition haute, la passion de faire grand.

Une certaine conformité de goûts et d'idées le rapprocha d'un riche capitaliste de San-Francisco, Claus Spreekels, Allemand d'origine, naturalisé citoyen américain, qui lui offrit, ainsi qu'au roi, toutes facilités de se procurer l'argent dont ils pourraient avoir besoin pour développer les ressources du pays, mettant également à la disposition des planteurs, dont il se constituait le consignataire et l'agent à San-Francisco, des crédits considérables pour l'extension de leurs opérations. Spreekels réussit ainsi, en peu d'années, à concentrer dans ses mains tout le commerce des sucres havaïens, à réaliser d'énormes profits sur le marché de San-Francisco, où on le désignait sous le nom de *Roi du sucre,* et à devenir créancier de l'état et des planteurs pour des sommes importantes.

Un premier emprunt de 10 millions, contracté par son intermédiaire à Londres, fut promptement absorbé par les embellissemens de Honolulu, la construction d'un palais pour le roi, d'un autre pour les ministères. Honolulu devint rapidement une luxueuse station hivernale, une sorte de Nice océanienne pour les résidens de San-Francisco. Les emprunts et les dépenses se multiplièrent sans égard aux ressources du trésor, hors d'état de faire face à ces prodigalités, jusqu'au jour où Spreekels, arrêtant tout crédit, exigea un règlement de comptes.

Comme il arrive toujours en pareil cas, les chambres, les planteurs et les commerçans complices des prodigalités du roi et de son ministre, dont ils avaient sanctionné les actes par leurs votes et suivi l'exemple, se retournèrent contre eux et les déclarèrent responsables de la situation. On alla plus loin : on accusa Gibson de s'être enrichi des dépouilles du pays, on réclama sa démission et sa mise en accusation. Gibson n'était pas homme à capituler devant des menaces. Fort de son empire sur l'esprit du roi, très probablement innocent des détournemens dont on le chargeait, il fit tête à l'orage et répondit aux attaques de ses ennemis par un redoublement de rigueur dans l'exercice de ses fonctions. Son impopularité s'en accrut et devint telle, qu'à la suite d'un *meeting* populaire la foule, surexcitée, envahit la demeure du premier ministre, contraint de chercher son salut dans la fuite, assiégea le palais et mit le roi en demeure d'opter entre un ministère imposé, une constitution restrictive de ses prérogatives, ou une abdication.

Le roi se soumit, signa, contraint et forcé, le pacte constitutionnel qu'on lui imposait, accepta le nouveau ministère et attendit les événemens.

Les fauteurs de ce mouvement étaient, en grande majorité, les mêmes hommes qui avaient soutenu la candidature au trône de David Kalakaua. Aussi la presse américaine s'est-elle efforcée de présenter leur succès comme le succès des idées annexionistes. Il n'en est rien. Le président de ce nouveau cabinet, M. William Green, non-seulement n'est pas un Américain, chef du parti américain, comme on l'a représenté, mais un Anglais, de nationalité et de cœur, opposé à toute annexion. Établi aux îles depuis trente-cinq ans, M. William Green y a fondé une importante maison de commerce. Très estimé dans le pays, où il possède des intérêts considérables, il y a, à deux reprises, officiellement représenté l'Angleterre en qualité de consul-général intérimaire. M. William Green appartient à cette catégorie d'émigrans volontaires qui sont, à l'étranger, une des forces vives de la Grande-Bretagne. Disposant de quelques capitaux, ils se fixent dans un pays, en étudient l'histoire, la langue et les ressources, s'identifient avec lui, contribuent à sa prospérité, s'y enrichissent et mettent, à un moment donné, au service de leur patrie d'origine l'influence acquise dans leur patrie d'adoption. L'Angleterre en fait souvent, vers la fin de leur carrière commerciale, ses représentans officiels, représentans d'autant plus précieux que leurs connaissances pratiques des intérêts, des hommes et des passions qui s'agitent dans le milieu qu'ils habitent sont le résultat d'un long séjour et d'une longue expérience. Parfois aussi elle les pousse aux plus hauts emplois, les y soutient et, grâce à eux, exerce une influence puissante sans bourse délier et sans se mettre officiellement en avant.

C'est le cas du premier ministre actuel de l'archipel havaïen. Loin de voir dans l'avènement de M. William Green aux affaires un triomphe de la politique américaine dans ces îles, on pourrait plutôt y voir un échec de cette politique et un succès diplomatique de la Grande-Bretagne. Cette appréciation serait, toutefois, excessive. Si le choix de M. William Green a été imposé au roi, c'est moins comme Anglais et hostile à l'annexion que comme homme intègre, financier capable et défenseur résolu des mesures d'ordre et d'économie qui peuvent seules relever les finances havaïennes, fortement compromises par des dépenses excessives et des emprunts onéreux. C'est aussi et surtout, puisqu'il s'agissait de ramener le souverain à une plus saine appréciation de la réalité des choses, comme partisan déclaré, en 1874, de la candidature de la reine Emma, et partant comme adversaire de celle du roi, que l'opinion publique a désigné M. William Green comme le plus capable de rallier la majorité dans les chambres et de rassurer les intérêts étrangers. En appelant dans le conseil un de ses compatriotes, M. Brown, un chef indigène et un Américain modéré, le nouveau ministre a nettement donné à entendre qu'il ne suivrait pas une politique annexioniste.

Mais ce que l'on ne saurait révoquer en doute, c'est que cette partie de l'Océanie gravite autour des États-Unis, vit de leur commerce, s'enrichit de leur prospérité. Ce qui n'est pas douteux non plus, c'est que, dans ces îles, comme dans toute l'Océanie, la race indigène décroît en nombre, et cela en raison directe de son contact avec la race blanche. Le mouvement d'expansion coloniale qui caractérise la fin de ce siècle, qui entraîne, les unes après les autres, les grandes puissances dans l'Océan-Pacifique et les pousse à en occuper les points les plus importans, n'est que l'impatience d'héritiers naturels à prendre possession d'une succession bientôt en déshérence.

Les Kanaques le voient et le croient. Envahis par la civilisation, ils se hâtent d'en savourer les fruits avant d'en mourir. Une vieille légende indigène du temps de Lono leur a prédit qu'un jour viendrait où leurs dieux détrônés céderaient la place à un dieu venu de l'Orient et eux à une race nouvelle. Leurs dieux se sont évanouis devant le dieu nouveau que les missionnaires leur prêchent, comme eux-mêmes disparaissent devant la race nouvelle annoncée. Les temps sont mûrs, et bientôt, dans ces riches et fertiles vallées de l'Océanie, dans ces archipels verdoyans que baigne le Pacifique immense, la postérité de Japhet régnera seule et maîtresse.

C. DE VARIGNY.

LE

DEUIL D'ALLEMAGNE

I.

Le seul sentiment que l'âme puisse avouer, devant cette incomparable tragédie, c'est un respect religieux : l'émotion qui s'empare de l'homme, quand il contemple un coucher de soleil dans l'orage sur le sommet des grands monts. Il admire la sinistre beauté du phénomène, alors même que l'orage, en traversant la plaine, aurait ruiné sa demeure et dévasté sa moisson. Il y a une suprême grandeur dans les spectacles auxquels nous assistons, par-delà ce fleuve qui divise nos espérances. Ne contraignons pas notre admiration pour cette grandeur ; en la méconnaissant, nous nous méconnaîtrions nous-mêmes. Il n'a fallu rien moins que notre sang pour la porter si haut. Qui la rabaisserait diminuerait le prix de ce sang.

Ne contraignons pas notre respect pour le deuil de toute une nation, pour le chef que cette nation pleure et dont la mort vient d'achever la majesté. Il fut le premier souverain de son temps ; il en fut surtout le premier soldat ; il fit son métier contre nous comme nous voulons faire le nôtre. Soldats, nous le sommes tous désormais, de par la volonté du défunt. Rappelons-nous qu'on salue sous les armes, quand passe un convoi ; même celui d'un adversaire, même celui du général qui nous a vaincus. Il convient

de saluer ce dernier plus gravement encore, dût la main trembler en serrant plus fort la poignée de l'épée qu'elle abaisse. Nos pères faisaient ainsi ; ils n'en valaient pas moins pour la guerre. Gardons leurs mœurs courtoises ; elles n'enlèveront rien à l'espoir de nos fils.

Ne contraignons pas notre pitié pour l'infortune inouïe qui succède à tant de gloire. La mort a fait pour un jour la trêve de Dieu. Elle ne semble pas satisfaite de sa grande prise, elle en tient une autre à la gorge. Hommes, envoyons une parole humaine à cet homme qui lutte si virilement contre elle. Il a l'ambition de montrer, ne fût-ce qu'un instant, les hautes qualités de son esprit et de son cœur. Souhaitons que cet instant se prolonge. Il faut l'espérer, dit-on, pour la paix du monde ; il faut le désirer surtout pour son édification ; dans la paix ou dans la guerre, un pareil exemple de force morale est parfaitement beau et bon à considérer. Puisse Frédéric III vivre des jours assez longs pour voir que rien n'est « imprescriptible » devant la justice et la bonté divines, ni la condamnation d'un homme, ni celle d'un peuple !

Inclinons-nous enfin devant les femmes mêlées à ces douleurs ; un ressentiment français expirera toujours avant d'arriver jusqu'à leurs pieds. Aucune d'elles ne l'a d'ailleurs encouru : ni l'épouse qui défend avec tant de vaillance la vie menacée de son mari ; ni l'auguste veuve qui est restée sacrée pour tous les survivans des mauvais jours : sa charité a secouru avec une sorte de passion nos prisonniers, nos malades ; celui qui écrit ces lignes en a ressenti personnellement les effets ; il adresse à cette noble femme l'humble hommage de sa gratitude.

On ne pouvait parler du deuil allemand sans avoir payé d'abord ce tribut de respect et de compassion. Feu l'empereur avait dit des nôtres, on sait en quelle circonstance : « Oh ! les braves gens ! » — C'est bien le moins que nous disions aujourd'hui des siens : « Oh ! les pauvres gens ! »

Ce devoir accompli, regardons librement. La Mort met beaucoup de sens dans ces fêtes lugubres qu'elle se donne à elle-même. Mieux que la vie, cette sage institutrice évoque parfois sur son tableau noir, dans une projection lumineuse, des visions pleines d'enseignemens. Elle excelle à montrer en un rapide éclair la physionomie cachée d'un peuple, d'un moment de l'histoire. Le moyen âge l'avait bien compris, et il lui confiait le soin de résumer sa philosophie des choses. Sachons voir comme lui. Pour présider au drame de Berlin, celle qui mène les rondes macabres est sortie des cimetières d'Allemagne, où les peintres d'autrefois l'avaient enfermée ;

elle est sortie du Campo-Santo de Pise, où Orcagna l'a représentée, penchée sur les cercueils des trois rois à des degrés divers de décomposition. Faisons comme ces pieux artistes, quand ils donnaient un corps symbolique à leurs méditations sur le néant; ils n'y mettaient pas d'ironie, ainsi qu'on l'a cru à tort, ni de satire; dans ces jeux terribles, ils ne cherchaient qu'une grave leçon, et, comme ils le disaient, « un mirouër salutaire pour toutes gens. »

II.

Sur ce miroir, si diverses et si pressées qu'on a peine à les suivre, les scènes changent au caprice de la Mort. Jusqu'à la dernière minute, elle nous a dérobé son véritable dessein. On l'avait reconnue en Italie, cachée sur une de ces plages clémentes où viennent se réfugier ceux qui lui demandent grâce. Elle y torturait l'héritier des couronnes d'Allemagne, sans dire le secret du mal qu'elle avait choisi. Au chevet du malade, des médecins disputaient sur leur art, et leurs querelles mêlaient à ce drame ce qu'il y a de plus amer dans le comique de Molière. Aux portes de la maison, des nuées d'informateurs épiaient l'agonie; étant un des maîtres du monde, ce malheureux appartenait à la curiosité des foules, plus tyrannique, plus cruelle, plus blasée que ne fut jamais celle d'un Caligula ou d'un Néron; elle ne souffre pas qu'on lui fasse tort d'un râle, d'un mot murmuré, d'une pudeur intime; pour la servir, une machine de précision fonctionne jour et nuit, recueille les moindres bruits et les répercute instantanément dans le dernier village. Ses émissaires font chaque matin la voirie du globe, triant dans les scandales et les cadavres de la veille ce qui peut alimenter le monstre affamé; comme une bande de corbeaux, ils s'attachent de préférence aux pas de la Mort. Cette fois, elle a trompé leur flair, pris son vol, franchi l'Europe: elle s'est abattue dans le palais impérial, à Berlin.

Là, on l'attendait depuis si longtemps qu'on ne croyait plus à sa venue. Seul, l'empereur nonagénaire l'a aussitôt entendue; il a compris que Dieu l'appelait au rapport; il a demandé une nuit encore pour s'occuper de ses troupes et leur donner le mot du lendemain. L'histoire retiendra les souvenirs de cette nuit, tels que des témoins les ont consignés dans les feuilles étrangères; on ne les a pas rapportés chez nous avec les détails qu'ils méritent, avec leur grandeur simple, leur sévérité puritaine et militaire; mieux que tous les commentaires biographiques, ils peignent cet homme, sa vie, son règne. Dans la journée du 8 mars, il devint évident que

le vieillard faiblissait et que son heure était prochaine. Ses deux familles, — celle du sang, celle des armes, ses enfans et son état-major, — se réunirent autour du petit lit de fer, dans une chambre d'officier pauvre ; elle a pour tout ornement des gravures d'uniformes, un Christ en croix, un bouquet de bleuets, un trophée de sabres ; pour horizon, par-delà le maigre profil de Frédéric II, un corps-de-garde, avec des râteliers de fusils et des canons sous les colonnes doriques. Le feld-maréchal et le chancelier arrivèrent des premiers, pour assister leur maître dans cette dernière bataille. Le pasteur ouvrit la Bible au livre d'Isaïe et récita quelques versets. Au dehors, la population s'amassait autour du monument de Frédéric. A cinq heures, la cloche de la cathédrale tinta. Elle demandait des prières pour le mourant. Le peuple crut qu'elle sonnait le glas ; cette foule consternée se rua sur les derrières du palais, pénétra de vive force dans la cour intérieure et vint battre la porte en criant : « L'empereur est mort ! — L'empereur est vivant, » répondit un aide-de-camp qui sortit pour calmer la panique. Rassuré par ces affirmations, le peuple se dispersa. En effet, le souverain était revenu à lui, au moment où le télégraphe transmettait au monde entier l'annonce de sa fin ; il prit quelque nourriture, se leva sans aide, une dernière flamme de vie remonta dans ses prunelles. M. de Bismarck et M. de Moltke dirent avec confiance aux généraux qui les interrogeaient, comme ils quittaient la chambre : « Un homme qui a un pareil regard ne peut pas mourir. »

L'empereur ne se trompait pas à ce répit. Sa fille l'ayant prié de ménager ses forces, il l'interrompit : « Je n'ai plus le temps d'être fatigué ; j'ai encore beaucoup de choses à dire. » Et il rappela le feld-maréchal, pour s'entretenir encore de l'armée. Puis ce fut le tour de son petit-fils, qui reçut les instructions politiques. Il parla de la Russie, il parla de la France. Les spectres commençaient à passer devant les yeux de l'agonisant. Ayant fini avec les soins du présent, sa pensée rétrograda vers les jours anciens, si anciens qu'en les remémorant il ne pouvait plus avoir de communication avec les vivans. Il demanda qu'on mît sur son cœur, quand il aurait cessé de battre, la Croix de Fer et le Saint-George, les premières étoiles gagnées dans la campagne de France ; l'autre, celle des temps déjà légendaires. Enfin l'idée fixe du soldat s'effaça, avec les soucis de la terre, pour laisser prier le chrétien. Il murmura quelques répons des cantiques psalmodiés par le pasteur ; on surprit encore sur ses lèvres des lambeaux de phrases, vagues et douces, qui témoignaient de l'entrée dans le mystère : « Il m'a aidé de son nom... Nous établirons des heures de recueillement... J'ai eu un rêve, la

dernière fête à la cathédrale ;.. c'était beau... » Il s'assoupit. Le seul bruit qu'il pût percevoir, dans le silence de la nuit, le dernier qui berça son sommeil, ce fut le pas lent sur le trottoir de la sentinelle, effleurant les fenêtres de la pointe de son casque. Aux approches de l'aube, le pouls tomba; l'impératrice, assise au pied du lit, tenait la main qui avait pris la sienne, soixante ans auparavant. Le jour vint : à l'heure de la garde montante, doucement, sans secousse, Guillaume cessa de respirer. Il avait, à deux semaines près, quatre-vingt-onze ans d'âge, quatre-vingt-deux ans de service militaire, vingt-sept de service royal, dix-sept de service impérial. La tête s'étant inclinée, quand on ferma ses yeux ils semblaient dirigés vers le buste de sa mère, la reine Louise. On jeta sur le corps le manteau gris de campagne. Les princesses apportèrent des roses. Le pasteur bénit le défunt et le loua d'avoir gouverné son peuple selon le conseil de Dieu. Les serviteurs et les grands officiers de l'empire vinrent baiser la main refroidie qui les avait élevés. Quand ce fut le tour du maréchal de Moltke, l'homme qui a tant vu et fait mourir fondit en pleurs. Le chancelier contint son émotion; un peu plus tard, il revint passer une heure seul à seul avec son maître. Ensemble, ils ont arrêté le compte de leur journée de travail. Ce génie fantasque a d'étranges fuites d'imagination; peut-être a-t-il pensé là que ce n'est rien, ce qu'on bâtit dans le sang et les larmes, pour que la Mort ricane un peu plus haut en soufflant dessus. Ce qui faisait pleurer M. de Moltke, esprit entier, certain de sa tâche et sans vues de dessous, a peut-être fait tristement sourire M. de Bismarck, lui qui a des vues secondes et un fonds d'ironie pour son œuvre.

Le surlendemain, à une heure avancée de la nuit, les deux grands vieillards ont conduit leur empereur au Dôme et pris pour la dernière fois congé de lui. Ceux qui assistaient au passage de ce cortège s'accordent à dire que nulle parole ne peut rendre la vision funèbre, reflétée un instant, dans la clarté des torches, par les eaux noires de la Sprée et les vitres du Vieux-Château désert. Sous la tourmente de neige, aux lueurs de ces flammes dispersées par les rafales, les ombres muettes glissaient sur le sol assourdi, pelotons de cavaliers en deuil, masses obscures de l'infanterie; à leur suite, sur les épaules des soldats, une bière d'ordonnance, étroite et pauvre sous le drap comme le lit de camp où elle avait pris son mort. Ce défilé n'avait rien d'une armée solide de Prussiens vivans: n'était-ce pas la garde laissée jadis sur les champs de Bohême et de France, revenue pour chercher son roi, pour relever du service la garde d'en haut, qui ne pouvait plus le suivre là où il allait?

A la même heure, un autre convoi entrait dans Berlin. C'était le

train qui amenait d'Italie le malade, l'empereur régnant. Celui-là aussi disparaissait comme une ombre, sous la tente drapée de noir, à peine entrevu de ses sujets, escorté de sa garde à lui, les médecins. Il voulut aller rejoindre son père au Dôme. Les médecins s'y opposèrent, jugeant que l'air glacial de son empire pouvait le tuer, craignant peut-être que le père n'appelât le fils. Il se soumit. Un équipage l'emporta vers ce triste Charlottenbourg, sépulture des Hohenzollern.

III.

Guillaume Ier est couché sous le Dôme, au fond de la salle nue et froide où prient les luthériens de Prusse. Dans ce temple vide, il n'y a que le mort et Dieu. A moins que ce ne soient des hommes, ces quatre statues au regard fixe, aussi rigides sous leurs armures, aussi immobiles que celui sur qui elles veillent. Supposons, par impossible, un étranger ignorant toute l'histoire de notre temps : il visite le monument, lève ce manteau militaire, et demande quel est l'officier qui dort là, dans l'uniforme du 1er régiment des grenadiers de la garde. Supposons, par impossible encore, qu'un de ces plantons ouvre la bouche, qu'il réponde et répète tout simplement ce que son maître d'école lui a appris sur la vie de son empereur. Le visiteur ignorant sourirait à ces imaginations, il croirait que le sergent lui récite quelque fabliau merveilleux de la vieille Allemagne. Car le réel d'aujourd'hui sera le merveilleux de demain ; il trouvera les âges futurs admiratifs et incrédules, comme nous le sommes pour ce qui fut le réel des vieux âges ; mais nous ne savons pas voir le moment du rêve où le sort nous fait vivre ; l'accoutumance et l'usure de chaque jour aveuglent notre regard intérieur.

Ce que le soldat dirait à cet étranger, on l'a raconté à satiété depuis une semaine. L'histoire de Guillaume Ier a été résumée dans tous les journaux, détaillée dans des livres qui sont entre toutes les mains (1). Nous n'aurions rien à y ajouter ; et, s'il le fallait, en trouverions-nous la force? A s'appesantir sur certaines pages, les plus nécessaires, la main tremblerait vite et l'œil ne verrait plus avec netteté. Quelques mots suffiront pour rappeler les extrémités de cette longue vie, avant qu'on essaie de la juger.

(1) Voir, en particulier, la plus récente et la plus équitable des grandes publications sur ce sujet, *l'Empereur Guillaume et son règne*, par M. Édouard Simon ; Paris, 1887.

Né au déclin de l'autre siècle, en des jours si lointains qu'ils sont déjà pour nous ceux des ancêtres, petit cadet dans un petit état, cet enfant de santé débile croît sur les marches d'un trône qui s'effondre; ses yeux s'ouvrent pour voir grandir sur sa patrie et sur le monde l'ombre oppressive de Napoléon; ils apprennent à pleurer sur cette patrie dépecée, sur les angoisses d'une mère, fugitive et mendiante dans ses propres domaines; son berceau est ballotté dans les fourgons des armées vaincues; au sortir de ce berceau, on l'habille en soldat, pour remplacer ceux que la guerre incessante fauche autour de lui : hussard, uhlan, cornette, on change ses petits uniformes comme les langes des autres enfans; dès qu'il peut tenir une arme, à quinze ans, on le lâche dans la mêlée, et c'est l'heure du retour de fortune contre nous; le reflux de l'Europe le jette sur la France, avec la meute de rois et de princes ramenés par la curée; il se bat, ce vivant de l'autre semaine, entre des fantômes évanouis dans le fond de l'histoire, aux côtés de Blücher, de Schwartzenberg, de Barclay, contre Oudinot et Victor; il entre dans Paris, il y fait peut-être un de ces rêves fous du premier âge, comme en faisait tout officier au temps de Napoléon : il se voit, lui, le petit capitaine prussien, promu soudain généralissime, prenant pour son compte la glorieuse ville, décidant le sort de l'empereur captif; et sans doute il rit de son rêve, au réveil; car le monde est las de guerres, la paix universelle va condamner les soldats au repos; Guillaume rentre pour longtemps dans l'obscurité, sa vie disparaît, semblable à ces longs fleuves dont nous ignorons le cours entre leur source et l'embouchure où ils changent de nom; elle ne reparaît qu'au bout d'un demi-siècle, au moment où tout finit pour le commun des vieillards : celui-ci commence sa vraie carrière, il ramasse la couronne sur l'autel de Kœnigsberg, et la trouvant trop étroite à son front, il la reforge à coups d'épée, au feu des batailles, durant les sept années prodigieuses; il étend son royaume aussi vite et aussi loin que la portée décuplée de ses obus; il fait du chétif corps-de-garde héréditaire la plus vaste caserne qu'il y ait sur le globe; après s'être assuré la main sur un voisin sans défense, il abat d'un revers le saint-empire romain, de l'autre la puissance française; il ne compte plus les victoires, les armées prises d'un coup de filet, les rois balayés devant lui; un second Napoléon, prisonnier à la porte de sa tente, lui rappelle la chute du premier accomplie sous ses yeux; et le rêve ancien du jeune capitaine est dépassé, quand devant Paris enveloppé par ses troupes, bombardé par ses canons, dans le palais de Louis XIV où l'on a dressé son lit de camp, les princes d'Allemagne apportent la couronne impériale au nouveau César; il semble

que ce septuagénaire n'ait plus qu'à finir dans cette apothéose : de longs jours de gloire et de bonheur lui sont encore réservés ; tandis qu'au-dessous de lui les autres trônes changent d'occupant, il demeure, chef incontesté et patriarche de tous ces rois, leur dictant ses volontés, les appelant d'un signe à sa cour ; son aigle repue plane tranquillement, hors de toute atteinte ; Dieu le garde, il est invulnérable : deux fois les assassins le frappent, deux fois il guérit, à l'âge où l'on meurt d'un rien ; les peuples s'accoutument à le croire immortel, comme son prédécesseur Barberousse ; la mort s'impatiente et rôde timidement dans sa chambre, elle n'ose pas ; on revoit chaque matin la tête familière, droite et souriante à la fenêtre historique, on l'interroge pour savoir s'il est permis aux nations de vivre ce jour en paix ; on le dit malade, et le lendemain il passe une revue, il convoque un congrès, il va sur ses frontières présider à une entrevue de souverains ; on le dit mort, et le monde, instruit de sa fin, refuse d'y ajouter foi : c'est à peine si l'on est persuadé depuis hier que l'empereur d'Allemagne, détruit enfin, lui aussi, par un grain de sable dans l'uretère, lentement gagné par le sommeil éternel, a subi la loi commune et consenti à mourir.

IV.

Quand on lui aurait conté la fable de cette vie, le visiteur n'en serait qu'à son premier étonnement : le second, le plus fort peut-être, lui viendrait de l'affirmation qu'il entendrait répéter partout : le héros de cette épopée fut un homme médiocre, de facultés moyennes, sans relief personnel. — Avant qu'on emporte du Dôme la dépouille impériale, il faut pourtant juger l'esprit qui l'habita. Mais ne sommes-nous pas naturellement récusés? On juge mal, avec une plaie au cœur, celui qui vous l'a faite. Et, d'autre part, le jugement de son peuple nous est suspect ; il sera dicté par l'adulation ou par d'affectueux regrets. Rapportons-nous-en à cet étranger que nous imaginons : il n'aurait pas plus de préventions qu'il n'avait de connaissance des faits. Une fois instruit de ces faits dans le détail, il serait bon arbitre. Approprions-nous le langage qu'il tiendrait.

Oui, Guillaume Ier n'était doué que d'une intelligence ordinaire ; mais il avait reçu un don plus précieux pour régner : une volonté patiente, toujours appliquée aux mêmes objets. C'est là le génie, selon la définition fameuse. Elle a toujours été vraie ; elle l'est dix fois plus dans notre temps ; l'élite des générations actuelles meurt

de trop comprendre et de ne pas assez vouloir. Le prince de Prusse voulut apprendre son métier ; l'ayant appris, il voulut le faire consciencieusement. Bien d'autres ont les mêmes intentions, sans doute ; ils ne les mettent pas aussi longtemps, aussi constamment en pratique. Guillaume resta un demi-siècle à l'école, sans perdre une journée d'étude ; quand la mort de son frère lui eut enfin mis dans les mains les deux outils de son état, le glaive et le sceptre, il s'en servit jusqu'au bout sans perdre une journée de travail. Il ne grandit à nos yeux que dans cette dernière période, et par les résultats qui ont éclaté ; nous devrions l'admirer surtout dans la première, durant ces cinquante ans d'application à une besogne ingrate. Elle ne parle guère à l'imagination, cette première vie usée sur des états de troupes, dans un bureau de fourier, ou derrière les casemates des forteresses fédérales, à faire manœuvrer des recrues, à inspecter un matériel de place. La carrière orageuse d'un Bismarck séduit et frappe davantage ; mais, on l'a dit avec justesse, « il fallait à ce ministre, pour risquer les hardiesses et les fantaisies de sa politique, la solidité de cette roche (1). » Comment se forme la roche, le marbre précieux où le ciseau taillera la statue? Par la lente agrégation d'atomes semblables et de peu de prix. Il faut de longs siècles d'ennui à un brin de charbon pour devenir un diamant. Ni l'adresse ni le hasard des combinaisons ne peuvent suppléer à ce travail patient de la nature. Guillaume Ier a élaboré sa fortune comme la nature élabore ses produits. Le secret de sa grandeur est dans cette imitation de l'éternel modèle. Remarquons en passant l'harmonie existante entre toutes les manifestations d'une race à une époque, et comment elles sont toujours rattachées à un principe directeur ; le plus grand philosophe de l'Allemagne nouvelle a établi son système du monde sur la volonté obscure de l'être universel ; le plus grand souverain de ce pays l'a relevé par la durée d'une volonté individuelle.

Quel fut le métier de cet homme, on le sait de reste : celui de toute sa lignée, le métier de soldat. Il faut insister sur ce qui fit l'unité de cette vie, au risque de donner une impression de monotonie : impression nécessaire peut-être pour mieux rendre la morne régularité de la machine à gloire, telle qu'elle fonctionne à Berlin, et le mouvement égal de celui qui la tournait. — Par une heureuse et rare coïncidence, sa profession obligatoire était sa vocation. Ce n'est pas trop de dire qu'il naquit avec cette vocation

(1) E. Lavisse, *l'Allemagne impériale*. — En général, tout ce qu'on peut dire ici sur le caractère de Guillaume est forcément une redite, après les études de M. Lavisse. Cette physionomie appartient à l'historien qui l'a arrêtée d'un trait si juste, si profond. L'empereur allemand aura trouvé son Holbein de ce côté du Rhin.

dans le sang, déterminée par la plus forte accumulation d'atavisme qui se puisse imaginer. Tous ses ancêtres avaient appliqué à une même tâche un même esprit, borné chez quelques-uns, qui restèrent caporaux, développé chez d'autres, qui passèrent grands capitaines. Quand le roi de Prusse s'appelait Frédéric-Guillaume Ier, il coupait des uniformes, recrutait et habillait de beaux hommes pour un fils plus heureux; quand il s'appelait Frédéric II, il donnait à ces hommes une âme militaire et en tirait bon parti. Né dans la condition la plus humble, Guillaume eût certainement choisi la carrière des armes; il eût servi sans éclat et sans manquemens, supporté tous les rebuts, conquis à l'ancienneté les plus hautes situations. Sa naissance n'a fait que lui donner un peu d'avance sur le tableau; elle le désignait en outre pour un grade spécial qui vînt à vaquer, celui de roi. Si l'on veut comprendre les Hohenzollern, il ne faut jamais oublier que, dans l'esprit de ces princes, le titre royal est ramené à sa signification originelle : c'est un grade supérieur dans l'armée, rien de plus. Comme leur nation n'est qu'une armée, comme le bien-être des troupes est une chose de première conséquence pour la guerre, comme l'activité d'un général doit embrasser toutes les connaissances pour les rapporter toutes à l'idée fixe, ces princes peuvent fournir de grands règnes, voire même des règnes prospères et éclairés, malgré l'étroitesse de leur conception initiale.

Préparé à sa destinée par la pensée antérieure de toute une race, le futur empereur y fut affermi par toutes les circonstances de sa jeunesse. Il vit de près les calamités qu'on subit quand l'armée n'est pas bonne. Après le désastre d'Iéna, la reine Louise lui avait dit : « L'armée n'a pas répondu à la confiance du roi. » Il résolut d'en former une qui répondît mieux à cette confiance; et former une bonne armée, c'était former une bonne Prusse, les deux termes étant identiques. Dès lors, cet objet précis, limité, absorba toutes les facultés du jeune homme. Dans une de ses lettres à son ami, le général Natzmer, il décrit une fête à la cour et fait confidence des rêveries qu'il y portait : « Je pensais à la cavalerie... » Cette citation dispense de toutes les autres. Soixante ans plus tard, la même préoccupation le poursuivra dans les cérémonies impériales; une seule est indispensable, la parade. Pour y assister, il se fera hisser sur son cheval jusqu'aux extrêmes limites de la vieillesse. Quand la maladie lui interdit tout autre travail, une seule affaire ne souffre pas de retard, un seul rapporteur a accès dans sa chambre, le général d'Albedyll; chaque matin, il règle avec le chef du cabinet militaire l'état d'avancement des officiers, il veut connaître personnellement les nouveaux promus. Et cela jusqu'au dernier jour.

V.

La politique intérieure du prince de la couronne, celle du roi plus tard et enfin celle de l'empereur, seraient inintelligibles, si l'on perdait de vue un instant l'idée maîtresse : pour le commandant en chef de l'armée prussienne, le métier de roi n'est qu'une extension, disons mieux, une aggravation du métier militaire, un chapitre ajouté au règlement de service qui dirige la vie de cet officier supérieur. On a cru à des changemens de doctrine chez Guillaume Ier, parce qu'on l'a vu tour à tour autoritaire, constitutionnel, relativement libéral ; c'est qu'il attachait peu d'importance à ces billevesées bourgeoises ; d'ailleurs, ce n'était pas lui qui changeait, mais les événemens et l'esprit des parlemens : quand ceux-ci votaient les projets militaires, le roi les tolérait volontiers, leurs autres incartades ne tirant pas à conséquence ; quand ils faisaient obstacle à ces projets, le roi cassait les parlemens. Il a contresigné sans opposition et sans enthousiasme les élucubrations de son chancelier sur les matières commerciales, sociales, religieuses ; au fond de son cœur, il pensait que toute cette idéologie ne pouvait faire ni beaucoup de bien ni beaucoup de mal, tant qu'on ne touchait pas à l'arche protectrice, à l'armée ; et il opinait du casque. Pour définir les rôles respectifs de ces deux hommes, qu'on se représente un chirurgien de l'ancienne école consultant avec un médecin : le premier ne s'inquiète guère des poudres et des mixtures qu'administre son confrère ; il laisse faire et repasse son bistouri, ne croyant qu'à la vertu de cet instrument.

De même dans la politique extérieure. M. de Bismarck menait de front deux idées : une idée historique, métaphysique, l'unité de l'Allemagne ; une idée pratique, l'agrandissement de la Prusse. Son maître n'était guidé que par la seconde ; dans son élévation au pouvoir impérial, il a vu surtout l'élargissement des cadres prussiens. Sa conception du principat militaire lui fournissait même une solution pour les cas de conscience soulevés par les conflits internationaux. L'obéissance au supérieur hiérarchique est la règle fondamentale de la discipline ; promu au grade royal, l'officier n'a plus qu'un supérieur : Dieu. Le service commandé par Dieu s'appelle mission. Le défunt croyait très fortement à la sienne. Mais celui de qui il la tenait est un dieu national, spécialement chargé de faire prospérer une terre d'élection entre le Niémen et le Rhin. Il a un médiocre souci des autres royaumes. Le philosophe peut sourire de cette théologie, l'âme vraiment chrétienne peut s'en affliger ; le politique

doit compter avec elle. Les grands peuples n'ont dominé le monde qu'à la condition d'avoir un dieu national. Nous l'avons dominé tant qu'on a lu en tête de nos chroniques cet acte de foi naïve : *Gesta Dei per Francos*. Guillaume marchait derrière le dieu de la Prusse, avec les sentimens d'un Gédéon ou d'un David, exécuteurs des hautes-œuvres de Jéhovah pour le châtiment des ennemis d'Israël. Ce prince était foncièrement honnête et d'une piété sincère ; plus d'une fois il s'est troublé, il a hésité devant une spoliation ; ce n'était pas l'intérêt égoïste qui le décidait à passer outre, c'était la mission. — Il ne s'agit pas ici, on le comprend, de plaider des circonstances atténuantes ; mais il est nécessaire de dégager un état de conscience, de fixer le point de vue qui éclaire pour l'historien toutes les contradictions de cette vie.

Ce soldat n'était pas un soudard. Il ne restait rien dans ses mœurs de la brutalité des caporaux ses grands-oncles. Leur esprit militaire avait subi en lui une transformation comparable à celle que leurs méthodes de guerre subissaient dans l'atelier de M. de Moltke. La vieille mécanique sauvage et rauque était devenue une machine savante, polie, aux ressorts bien huilés, moins repoussante d'aspect, plus terrible dans ses effets. Guillaume admettait comme une nécessité stratégique la cruauté d'état-major ; on chercherait vainement dans toute sa vie un trait cruel de caractère. Il était humain, d'une égalité d'humeur proverbiale, affable et souriant avec tous. Dans la représentation, il payait de sa personne, moins volontiers de sa bourse : parcimonieux comme tous ceux de sa maison, car ces soldats eurent toujours un côté de bons commerçans, gérant leur comptoir sans jamais se permettre une folie, sans songer au repos après fortune faite. Comme presque tous ses mérites, son amabilité d'étiquette provenait de sa ponctualité dans le service, l'amabilité étant une des charges royales ; elle suffisait à lui gagner les cœurs, quand on voyait ce vieillard, tombant de fatigue, se surmener pour achever le tour du cercle et entretenir le plus jeune officier pendant le temps voulu par l'usage. Il sacrifiait ses aises aux exigences de sa position, comme il sacrifiait ses opinions aux idées des ministres qu'il avait choisis, ses plans à ceux de son conseil de guerre. La royauté n'était pour lui qu'une abnégation de tous les instans, dans les petites choses et dans les grandes ; ainsi comprise, elle est le plus rude des travaux forcés ; cela ne la rend pas enviable, mais elle grandit infiniment et désarme la critique. En somme, la vie privée de l'empereur fut parfaitement digne, peu onéreuse à ses sujets, facile pour son entourage, régie tout entière, comme sa vie publique, par le sentiment du devoir professionnel. Ce ne sont pas de minces éloges pour un souverain presque absolu, tenté par une fortune folle et par

les adulations qu'elle soulève. Les hommes en tiendront compte dans leurs jugemens sur Guillaume Ier.

A cette heure, les jugemens des hommes lui sont indifférens. Leurs éloges valent pour lui juste autant que ces ordres brillans, épinglés sur la tunique du mort, autant que les cires qui fondent et les fleurs qui meurent sur le cercueil. L'empereur est devant son Dieu. Il rencontre des témoins à charge, nombreux, redoutables. Il y aurait présomption impie à vouloir deviner la sentence du seul juge qui ait le droit d'en porter une. Espérons, pour le comparant d'hier comme pour chacun de nous, que l'homme est jugé par le Dieu auquel il a cru. Ce qui ne signifie pas qu'il y en ait plusieurs. Il n'y en a qu'un; mais étant l'intelligence infinie, il se manifeste sous des aspects aussi divers que nos besoins, il se mesure à la portée de nos vues; étant la justice et la mansuétude infinies, il ne peut demander compte à une âme que de la manifestation qu'elle a connue.

VI.

« J'ai eu un rêve... C'était la dernière fête à la cathédrale... » Pour emplir cette église, les palais de l'Europe se sont vidés : depuis une semaine, de chaque train qui se hâtait vers Berlin, des familles royales descendaient. L'heure est venue : cloches, orgues, canons, toutes les voix appellent pour la Mort. Mais sa maison est petite, elle n'y admet que des hôtes de choix : les rois d'abord, les héritiers des plus lourdes couronnes, la foule des princes. Derrière eux, tout ce qui est assez qualifié dans l'Allemagne pour approcher le catafalque; l'armée enfin, tout ce qu'on a pu faire entrer des états-majors, les vétérans des grandes guerres, les compagnons d'armes et les élèves du défunt. Chacun a revêtu son uniforme et pris son poste de parade, au rang marqué par le grade : c'est la dernière revue que passera le vieil empereur. Une seule place est vide, la première, celle du fils, de l'empereur régnant; et l'on ne sait quelle est la plus funèbre, de la place vide ou de celle occupée par le mort. A ses pieds, les conseillers de la couronne lui présentent les insignes de son pouvoir : le diadème, le sceptre, le globe, les sceaux, les chaînes d'Ordres, l'épée, la bannière. Ces jouets d'opéra seraient risibles devant une bière, si le temps n'avait ennobli leur vanité; des siècles d'histoire ont mis un sens profond dans leur symbolique puérile; ce sont des idées vivantes, les idées sur lesquelles repose l'empire. Si l'on n'abstrait pas ces idées, si l'on n'atteint pas la vision spirituelle derrière les emblèmes, tout ici n'est qu'une figuration d'opéra : les simulacres accessoires, les cos-

tumes, les hommes eux-mêmes. La plupart d'entre eux ont peine à soutenir leurs rôles d'apparat; chez presque tous, l'homme naturel reparaît sous l'acteur en scène. Ils s'entretiennent à voix basse des petits intérêts du moment, des préséances, des croix, des pensions, des charges qu'on va donner ou retirer, de toutes les intrigues qui agitent une cour à l'ouverture de ces vastes successions. Le peuple qui attend aux portes avec de vrais sanglots, de vraies prières, une vraie stupeur devant ce grand effondrement, s'il pouvait saisir le murmure discret des conversations dans l'église, il serait surpris de voir à nu ces cœurs où il ne suppose que des méditations magnifiques; il y découvrirait les soucis vulgaires, les jalousies d'atelier, les distractions banales qui occupent d'habitude sa propre existence, toutes les menues convoitises et l'affairement vide d'une pensée d'artisan.

Malgré tout, l'heure, le lieu et la cérémonie sont augustes. Pour en retrouver la grandeur, il ne faut que s'élever dans les ombres supérieures de la nef, à la hauteur où n'arrive plus le murmure d'en bas, où parviennent seules les plaintes de l'orgue et les paroles sacrées de l'officiant. Contemplée à distance, dans le recueillement de là-haut, la foule qui entoure ce cercueil change d'apparence, d'âme et de siècle; les figurans revêtus de ces costumes historiques reçoivent indifféremment d'autres noms. Ce sont les pairs de Guillaume, convoqués pour l'accueillir dans l'empire où les barrières du temps n'existent plus : tous les Césars ses prédécesseurs, Charlemagne, Othon, Barberousse, Frédéric de Souabe, Rodolphe de Hapsbourg, Sigismond de Bohème, Charles-Quint; les margraves de Brandebourg, depuis Albert l'Ours; les Hohenzollern, depuis Joachim, le premier de la race qui disputa à Charles d'Espagne le titre suprême, ayant lu dans les astres que la couronne royale et la plus haute dignité de la chrétienté appartiendraient à un chef de la maison de Brandebourg; les vasseaux du ban impérial, tout ce qu'on peut lever entre l'Escaut et le Danube d'électeurs, de ducs et de comtes palatins; le conseil aulique, les Diètes, les Hanses, les milices, les Porte-glaives, tout ce qui a droit de paraître au sacre et aux obsèques de l'empereur romain, dans les dômes d'Aix-la-Chapelle ou de Prague, de Ratisbonne ou de Francfort; tous les soldats fameux qui ont guerroyé sous l'aigle double et foulé le monde avant celui-ci; enfin toute l'Allemagne de l'histoire et de la légende, tous les héros qui ont incarné aux heures mémorables ses forces, ses ambitions, son génie, toutes les âmes fondues dans l'âme de la statue nationale que ces bras inertes dressaient naguère sur le côteau du Niederwald. — Vision, dira-t-on; non, réalité. C'en était une pour l'agonisant, quand il appelait ce cortège à la fête de la

cathédrale, quand il le voyait dans son rêve, avec la lucidité du dernier regard. C'en est une pour nous. Qui oserait dire que ce monde antérieur est moins réellement présent que l'autre à la cérémonie? L'autre, foule anonyme qui va passer sans laisser de traces dans le souvenir, en quoi est-il plus vrai, plus réel? Accordons qu'il est plus sensible, qu'il nous montre des chairs d'un instant, des oripeaux et des bâtons dorés sur ces coussins de velours : tout ce qu'on peut voir chaque soir, pour deux thalers, avec autant de sérieux et de pompe, sur les planches du théâtre d'à côté. Mais ici comme partout, ce qui est vrai, réel et grand, c'est l'Idée, et non sa représentation momentanée; ce sont les formes permanentes où viennent se mouler successivement des êtres accidentels; c'est le rôle, et non l'acteur. Dans cette église, l'assistance vraiment vivante est celle qui occupe fortement notre pensée, non celle qui se peint sur la rétine distraite de notre œil.

De même pour le convoi qui s'allonge sous les Tilleuls, gross par ces députations de l'Histoire, maintenant que la dernière prière est dite et que l'empereur s'achemine vers le lieu de sa sépulture. La décoration est maigre, mal réussie, la foule désordonnée; le ciel a seul drapé avec magnificence : il a jeté un blanc linceul de neige sur la ville enveloppée de crêpes. Quelques-uns regrettent la somptueuse mise en scène qu'un génie plus artiste suggère en pareil cas à d'autres races. Ce serait moins beau. Ce qui est beau, c'est la raison d'être des choses, aperçue à travers elles; c'est la concordance de ce qu'on voit avec ce qu'on sait ce ou qu'on devine. Le deuil de ce peuple est rude, pauvre et simple comme lui; on retrouve sa gaucherie et sa roideur dans la toilette mortuaire de sa triste capitale, sa brutalité dans l'expression de sa douleur. Comme il convient, une seule partie est irréprochable, la partie militaire. Aux funérailles du chef germain, il ne faut que son cheval de bataille et ses soldats. Que les régimens défilent bien, et c'est assez. Le spectacle fait réfléchir par ce qu'il montre et par ce qui lui manque. Dans le cortège, ceux que le regard suit avec le plus d'attention, ce sont trois absens : l'héritier d'abord, le souverain, absent de cet intervalle qui lui était destiné, derrière le corps; absens aussi, les deux grands compagnons qui devraient être aux côtés du maître, le maréchal et le chancelier, disparus dans leurs retraites depuis l'instant de la mort. Tout le monde les cherche, comme on cherche, en examinant la machine qui donne le branle à un grand bâtiment, les deux leviers moteurs; l'œil qui ne les rencontre pas ne s'explique plus le jeu des ressorts et la marche du navire.

L'empereur est sorti par la porte de Brandebourg. Les rois et les

princes l'abandonnent, le peuple s'écoule; son escorte a rompu les rangs sur la place de Paris, sous le drapeau en berne qui pend de cette dernière maison. C'est un drapeau aux trois couleurs. L'empereur continue seul, par l'allée de la Victoire. Il passe au pied de la colonne. On sait de quoi elle est faite, la funeste tour de bronze : ils montrent encore leurs bouches muettes, saillantes sur le pourtour en couronnes symétriques; leurs âmes prisonnières sont engagées dans la masse de fonte. Ils attendaient Guillaume depuis longtemps; serviteurs de la Mort, ils savent qu'elle aime à varier ses trophées; ils le regardent passer. Les chevaux pressent le pas vers Charlottenbourg. Craindrait-on qu'aux allées solitaires de cette forêt, dans la brume lugubre de cette journée d'hiver, un nouveau cortège se reforme pour remplacer la suite princière qui ne marche plus derrière le char? Cortège de fantômes, qui guettait son tour à l'ombre de la lourde pyramide d'où il sort : spectres innombrables, jeunes hommes mutilés, mères en deuil, toutes les figures de la misère et de la souffrance, et des princes encore, mais dépouillés, sans diadèmes, conduits par un vieux roi aveugle, qui les a ramassés sur tous les chemins de l'exil pour venir témoigner les derniers au bord de la tombe impériale, pour y découvrir l'envers mauvais de cette glorieuse histoire.

Qu'est-il besoin d'appeler des fantômes imaginaires? On en a vu un trop réel, celui qui attendait l'empereur au seuil du mausolée de Charlottenbourg : la Destinée n'inventa jamais une rencontre plus tragique. Un instant, il a paru derrière la vitre, à une fenêtre du palais; pour la première et dernière fois, il a salué de loin la dépouille de son père; son regard l'a suivie, comme elle entrait dans le lit de repos des Hohenzollern. Tout s'est évanoui, l'apparition fugitive qui venait de recueillir l'empire au passage, et le mort qui échappait aux mains de ses gardes sur la pente du caveau.

Une dernière salve de tous les canons d'alentour, chiens hurlant après leur maître; et c'est fini de son bruit. — « J'ai eu un rêve... C'était beau. »

VII.

Qui sait s'ils n'étaient pas plus vastes, les horizons de ce rêve, et quel sens profond Guillaume a pu mettre dans ces mots : « La dernière fête à la cathédrale? » La vue des yeux qui se ferment est souvent prophétique, bien des voiles se déchirent devant eux. Le roi de Prusse a-t-il éprouvé le frisson de la fin pour son œuvre comme pour lui-même? L'empereur d'Allemagne, expression suprême d'une forme de la vie historique, a-t-il vu cette forme s'affaissant après lui,

caduque et vide de substance? Voulait-il faire entendre que ces funérailles d'un homme seraient à quelques égards celles d'un monde? Plus d'un se l'est demandé, peut-être, parmi ces princes qui célébraient au Dôme la communion des grandeurs royales. Plus d'un, peut-être, a senti trembler quelque chose sous ses pieds, au bord de cette tombe entr'ouverte, trembler quelque chose sur sa tête, comme se retirait la main solide qui avait raffermi tous les trônes.

Après le premier moment de silence et l'explosion de regrets, le bruit de la vie renaît; le peuple qui formait la haie dans Berlin revient de la triste fête; c'en est une pourtant, puisqu'on n'a pas travaillé ce jour-là. Chacun regagne son faubourg, sa province, chacun reprend son outil et son cœur des jours ouvriers. Suivons-les au hasard par l'Allemagne, ces compagnons, écoutons ce qu'ils disent. De partout arrive à nos oreilles la même menace sourde contre le vieil ordre social; moins violente et moins fanfaronne qu'en d'autres pays, mais plus tenace, raisonnée et constante comme le génie de ce peuple. Ce n'est pas le fracas du torrent qui écume ailleurs au grand jour, arrache quelques pierres, passe et tarit jusqu'à l'autre saison; c'est le grondement lointain de la mer, amenant de l'infini ses vagues méthodiques, rongeant sans relâche tout le rempart des hautes falaises. Ces gens-là veulent comme voulait leur empereur, ils préparent leur règne avec la même patience qu'il avait mise à préparer le sien; l'heure venue, ils le réaliseront par le même emploi scientifique de la force brutale. Des lois rigoureuses ferment leurs bouches et condamnent leurs presses; le bulletin de vote leur reste; la dernière fois qu'ils se sont comptés, ils étaient 800,000. La rumeur de défi monte des villes et des campagnes : on l'entend sous le battement des métiers, dans ces fabriques serrées autour de Berlin comme les lignes d'une armée d'assaut; sous le tapage des marteaux qui forgent les canons monstres, dans le vaste enfer des usines d'Essen; dans les forêts du Hartz, entre les coups de la hache fouillant le tronc des sapins; on l'entend sur le marché de Leipsig et sur le port de Hambourg, dans le convoi de recrues qui rejoint le régiment, dans la cale du paquebot où les plus désespérés s'entassent pour fuir au bout du monde la caserne et l'impôt. Elle monte des profondeurs de la terre, des mines de Thuringe et des houillères de Silésie; pour la propager, les méchans Kobolds ont creusé le sol allemand jusque sous le socle de la *Germania;* ils avaient enfoui leur arme, la dynamite, sous l'image de la patrie, sous les pas de leur empereur, qui faillit disparaître en consacrant cette image. Que sera-ce donc, maintenant que sa figure respectée ne fera plus hésiter les cœurs, maintenant que sa main victorieuse ne contiendra plus les rancunes politiques

des uns, les aspirations particularistes des autres, les révoltes libérales des parlementaires, les passions religieuses des fanatiques, l'athéisme des libertins, et surtout les revendications sociales d'une masse qui trouve le pain trop rare, la gloire trop chère, le caporal trop dur!

Ce n'est pas seulement dans l'atelier qu'on entend saper l'empire ou mettre en doute sa durée; c'est dans le bureau du fonctionnaire, dans la chaire du professeur, dans le cabinet du philosophe, — et il y a beaucoup de philosophes en Allemagne. Là, on déduit théoriquement les raisons de la dislocation prochaine; elles sont spécieuses. La chaudière, dit-on, éclatera faute d'une soupape. Un peuple laborieux ne peut se maintenir longtemps à ce degré de tension administrative et militaire; s'il ne tourne pas contre l'étranger les armes qui l'écrasent, il les tournera contre lui-même. Comme le service universel en a appris l'usage à chaque mécontent, les bataillons n'auront pas de peine à se reformer contre ceux qui les ont instruits. On ajoute, et non sans quelque orgueil, que lorsqu'une refonte du monde est imminente, l'Allemand est désigné par l'histoire pour y procéder. C'est lui, le barbare qui a balayé la pourriture romaine et renouvelé une première fois les rouages d'une civilisation usée. Quand la conscience chrétienne réclama une réforme de l'église, tandis qu'on l'essayait ailleurs partiellement et sans succès, l'Allemagne la fit radicale et définitive; des flots de sang coulèrent pour cimenter la foi nouvelle; ils couleront, s'il le faut, pour la seconde réforme, celle du droit social; elle trouvera des apôtres dans le pays de Jean Huss et de Luther, on verra surgir des Lassalle et des Marx plus heureux, mieux secondés. Pour ceux qui ont abattu des autels quinze fois séculaires, changé des dogmes et mis la main sur les trésors du Seigneur, ce sera jeu d'enfans de brûler un code, d'exproprier des comptoirs et des banques, de loger la république populaire dans l'édifice impérial, réparé d'abord, puis rendu inhabitable par l'absolutisme prussien.

Voilà ce qu'ils répètent, et personne n'y contredit, parmi ceux-là mêmes qui seront frappés les premiers. Seulement, les uns disent: demain, les autres: après-demain, selon le degré d'optimisme. Les voix d'en bas nous tromperaient-elles? Écoutons la plus haute, celle de l'homme qui doit connaître son œuvre, puisqu'il l'a faite. Il lutte devant la porte du monument, pour la défendre quelques années encore; mais il sait que les siennes sont comptées, et qu'après lui nul ne sera de taille pour cette lutte; il sait qu'il est venu trop tard, dans un siècle ingrat pour les architectes du passé, et que le lourd monument gothique porte sur un sol fouillé par les termites. Comme tant d'autres grands esprits de ce temps-ci, qui ont

prophétisé pour des dieux qu'ils ne servaient pas, il reste fidèle aux siens, dévoué aux intérêts de sa condition; mais son génie regarde par-dessus le mur qu'il bâtit et dénonce la vanité de ce qu'il fait devant la fatalité de ce qu'il voit. M. de Bismarck n'a jamais caché ses pensées intimes; en ses jours d'humeur, il prédit l'avenir, et il le prédit sombre. Que de fois, du haut de la tribune du Reichstag, sa voix ironique a soufflé sur les illusions de ceux qu'il sert, en Allemagne et au-delà! Le fond de ses discours les plus sincères est un étrange composé d'orgueil et de philosophie sceptique; on peut le condenser dans cette phrase : « Si l'on ne m'écoute pas, le vieux monde est perdu; il le sera quand je ne parlerai plus. » Le 29 novembre 1881, il montrait la république comme le terme fatal de l'évolution libérale, « tant que le progrès est livré à lui-même et que le militarisme prussien ne lui oppose pas une digue. » Il ajoutait : « Avec tout le poids que mon expérience et ma position donnent à mon témoignage, j'exprime ma conviction que la politique du parti progressiste nous rapproche lentement de la république. » Or, il n'ignore pas qu'après lui, les progressistes auront tôt ou tard les mains libres. Pour se consoler, dans ce même discours, il promenait ses regards sur l'Europe, il marquait l'heure de la république au cadran des divers états, il l'annonçait prochaine à celui qui est aujourd'hui l'un de ses meilleurs alliés. Les réserves de style et les conditionnels de courtoisie adoucissaient à peine l'affirmation qui était dans sa pensée; on sentait que la source amère jaillissait des profondeurs méditatives de cet esprit, entre les blocs de granit accumulés sur elle par l'homme d'action. Comme toujours en pareil cas, il se tournait vers le foyer du mal, il donnait en exemple la nation de scandale. Quand il feint de s'émouvoir contre nous, ce ne sont pas quelques déplacemens de garnisons qui l'effraient, comme il le dit et le fait croire au vulgaire; c'est le principe antagoniste que nous personnifions dans le monde vis-à-vis du sien; il en méprise la valeur morale, mais il en connaît la force historique, et il la redoute.

Il y a pensé sans doute plus d'une fois, au lendemain du coup irréparable qui découronnait son principe. Pendant la fête de la cathédrale, où il ne figurait pas, tandis que la Mort traçait sur son tableau noir cette vision d'apothéose, le contemplatif de Varzin revoyait peut-être, sur ce même tableau, l'autre allégorie funèbre qu'elle y peignait naguère dans Paris. Trois années à peine séparent les deux chefs-d'œuvre de l'inimitable artiste; un rien de temps oublié, pour celui qui regardera dans cent ans, et qui verra les deux grandes fresques symboliques sur le même plan, simultanées, parallèles, placées à la fin de notre siècle pour en résumer le sens,

comme ces représentations totales de la vie que les Égyptiens gravaient à l'issue de leurs galeries sépulcrales.

VIII.

C'est une autre fête, sous le dôme du ciel. Le soleil de juin l'éclaire. La France porte son poète au Panthéon. Des flancs de l'arche triomphale, là-haut, un fleuve d'hommes descend, grossit en route et devient une mer. Ce peuple, lui aussi, suit le cercueil d'un souverain, du seul qu'il ait reconnu et respecté. Comme l'autre, ce monarque s'en va chargé du poids de son siècle, de son œuvre et de sa gloire; comme l'autre, il a passé les limites ordinaires de la vie humaine, et chacun de ses jours a été une journée de travail. En France, comme aujourd'hui en Allemagne, c'est la même stupeur devant une mort qui ne semblait pas possible, le même désarroi devant un vide que nul ne peut combler. Mais ici, point de couronne, pas de simulacres, pas de gardes. Les seuls serviteurs qui escortent le défunt, ce sont des maîtres imprimeurs. Avec cette poignée de soldats et quelques livres de fonte, moins qu'il n'en faut pour forger un des canons de l'autre roi, celui-ci a conquis son empire. Empire plus vaste, car les deux hémisphères en relèvent, ils ont envoyé leurs délégations; plus absolu, car personne ne le conteste ; plus durable, car il s'augmente de tous ceux qui naissent. Derrière le char, on devine aussi des fantômes ; ce ne sont pas des morts stériles, retranchés à jamais de la vie universelle ; ce sont des créatures fécondes et bienfaisantes, ajoutées à celles de Dieu pour doubler le monde réel d'un monde enchanté. Le convoi traverse lentement la ville, fendant à grand'peine ces masses compactes de sujets; leur nombre défie tout calcul, l'histoire n'a pas souvenir d'une pompe aussi colossale : c'est un peuple entier qui roule ce mort dans ses flots.

Qui est-il donc, ce peuple, et quels sentimens le poussent? Si l'on extrait du cortège l'élite intellectuelle de la nation, — et elle ne fait pas compte, goutte d'eau perdue dans cet océan, — si l'on prend séparément chacun de ces anonymes, il n'y aura pas de mots pour dénombrer les ridicules et les sottises qui se sont donné rendez-vous aux obsèques de ce roi de l'esprit. On voit là toutes les palinodies de la politique d'estaminet, toutes les inventions grotesques ou indécentes de la plèbe, toutes ses passions mesquines ou niaises; durant des jours et des nuits, elle s'est fait un jouet de ce cadavre, elle ne se résolvait plus à s'en séparer, elle s'ébaudissait autour de lui aux chansons et aux ripailles. Parmi les spectateurs accourus sur les larges voies où on le promène, c'est la curiosité

ignorante, la gaîté triviale, qui dominent; bien peu pourraient dire ce qu'a fait le poète, pourquoi ils l'admirent, pourquoi ils sont là; les raisons qu'ils donnent confondent la raison.

Pourtant, ce spectacle est grand, comme celui de Berlin, autrement que celui de Berlin. Là-bas aussi, sous l'éclat des dignités et les dehors imposans, nous avons surpris les petitesses au fond des cœurs; et il a fallu regarder les emblèmes puérils à travers de longues traditions pour retrouver ce qu'ils ont d'auguste. Ici encore, si l'on veut être également juste, il faut oublier ces bannières, ces exhibitions foraines, ces propos idiots; il faut recourir à la vision spirituelle et s'élever au total magnifique de ces misérables unités; alors on pourra abstraire l'idée inconsciente qui travaille ce monstrueux animal; ce n'est qu'un instinct confus, dans chacun des membres isolés qui le composent; multiplié par la masse et séparé de l'alliage qui le déshonore, cet instinct devient une idée. Quand trois cent mille hommes sont réunis, il se forme un cerveau collectif, et dans ce cerveau une pensée claire; chacun d'eux la voit mal, tous ensemble la voient bien.

L'idée incarnée dans l'empereur d'Allemagne apparaissait nettement, un long passé historique l'éclairait. L'idée symbolisée par la foule dans le poète révolutionnaire, — arbitrairement ou non, peu importe, l'homme n'est ici qu'un prétexte à l'explosion d'un sentiment, — est plus difficile à dégager, étant plus neuve; elle est à peine formulée dans l'histoire d'hier. — Ce peuple célèbre à la fois la souveraineté du génie humain et sa propre souveraineté. Il contente ses besoins contradictoires : le premier, qui est de reconnaître un maître, une puissance, de l'admirer et de la servir; le second, qui est de la choisir lui-même, librement, et de ne l'accepter que dans la mesure où elle ne le contraint pas. Une puissance intellectuelle satisfait à merveille aux deux conditions. Mille motifs accessoires viennent se greffer sur le principal, suivant les bizarreries de chaque esprit, mais le principal les absorbe tous : c'est la fête de l'intelligence et de la liberté. Le rite est inconvenant, théâtral, on le reconnaît : il a déjà servi pour la déesse Raison. L'objet du culte est généreux et élevé. Chimère idéale peut-être, mais qui vaut bien l'adoration de la Force victorieuse.

Et c'est une force aussi, l'enthousiasme désintéressé qui précipite derrière ce mort la population d'une ville. *Vis gallica*, au moins égale au *furor teutonicus*. Pour être irrésistible, il ne lui faudrait qu'un régulateur. Il manque dans la procession païenne. L'œil cherche vainement une croix, un signe religieux, un indice quelconque d'une foi, pour rattacher ces nobles aspirations aux vérités

éternelles qui devraient les envelopper. Il ne comprend pas, ce peuple, que pour contenir l'orgueil du génie, pour justifier et corroborer la liberté absolue du citoyen, rien n'est si nécessaire qu'une règle morale imposée d'en haut. A le voir passer ainsi, on tremble pour lui, et l'on se rappelle la parole du grand orateur : « ... Vous verriez ce que peut faire dans le cœur humain la terrible pensée de n'avoir rien sur sa tête. » L'absence d'une règle et d'un frein au ciel ou sur la terre, là est le danger de la force qui se révèle à nous dans le convoi du poète. A Berlin, c'est le danger contraire; la force que nous considérions là-bas est toute militaire et hiérarchisée, depuis le caporal jusqu'à Dieu; mais elle étrangle le peuple qu'elle a soulevé si haut; un instant de défaillance, et tout peut s'écrouler.

Les deux forces, telles que ces deux cortèges les traduisent aux yeux, sont en présence depuis le commencement du siècle. Quand il naquit, la force nouvelle débordait sur l'Europe, elle avait tout subjugué. Depuis, elle a exercé de courtes reprises, à ses heures d'explosion. La force ancienne a eu sa revanche la plus complète avec l'empereur Guillaume; il l'a concentrée, portée à son maximum de tension, il lui a rendu pour un temps la disposition du monde. Comment s'établira dans l'avenir l'équilibre des deux forces? Laquelle fera pencher le monde? C'est le secret de Dieu. Nous n'aurions pas de peine à le deviner, si nous savions discipliner la nôtre et l'appliquer à un seul objet. Elle est d'essence supérieure, puisqu'elle contient l'idéal vers lequel l'humanité gravite.

Le poète et le conquérant se sont rejoints dans l'histoire. On sait comme il décroît vite, ce grand bruit de ceux qui ont occupé la terre, comme il s'évanouit bien avant que cette terre ait repris leur chair dans ses entrailles. Sous les coups de la Mort, la mémoire des hommes est comme l'eau où un enfant jette des pierres : les plus grosses font des cercles un peu plus larges; petites ou grosses, avant que les pierres aient touché le fond, les rides s'effacent, l'eau a oublié. — Oublions le rêve, mauvais pour nous, qui vient de finir dans la tombe de Charlottenbourg. Et maintenant, vivons. Vivons mieux, s'il se peut. Vivons unis. Ne désespérons pas. L'heure nous invite aux pensées qui doivent être désormais les nôtres. Au jour où s'envoleront ces pages, avec les derniers échos du glas qui tintait hier dans les neiges de Berlin, d'autres cloches lanceront leurs volées dans les premières joies du ciel d'avril; elles sonneront à tous les cœurs le réveil, la vie, l'espérance. Cloches de Pâques, cloches de France, parlez-nous de la résurrection!

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LES

MISSIONS D'INSTRUCTION

EN EUROPE

UNE ÉCOLE COLONIALE A PARIS.

Qui peut avoir perdu le souvenir de la sinistre dépêche annonçant le désastre de Lang-Son ? L'anxiété que l'on ressentit à sa lecture fut plus poignante peut-être que celle éprouvée aux tristes débuts de notre guerre avec l'Allemagne ; notre armée, alors comme aujourd'hui, nous inspirait une telle confiance que, même après les échecs de Wissembourg et de Frœschwiller, l'espoir d'une prompte revanche soutenait les esprits. En mars 1885, le télégramme de Lang-Son jeta la France dans une consternation générale. Il y eut un cri de rage contre ceux qui avaient poussé à l'expédition du Tonkin. Les députés, les sénateurs, les ministres, tous affolés, perdirent le sang-froid nécessaire aux crises imprévues. Ils voyaient nos troupes démoralisées, poussées l'épée dans les reins jusqu'à la mer. A les entendre, nous perdions le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine ; il allait falloir abandonner le Cambodge à ses dissensions et Madagascar aux missionnaires anglais. L'Inde française eût été entraînée comme tout le reste dans cet effondrement. C'était l'idéal pour ceux qui souhai-

taient que la France commençât à Brest et finît au pont du Var. Ai-je besoin de rappeler que la chute du cabinet que présidait M. Jules Ferry fut foudroyante et si complète qu'il ne s'est plus relevé?

Comment M. Camille Pelletan, armé d'un rapport laborieusement machiné, ayant avec lui l'extrême gauche et une partie de la droite intransigeante, perdit-il le procès qu'il fit à la politique d'extension coloniale? C'est que « l'âme de la patrie planait sur l'assemblée, » selon la belle expression de M. de Mahy, et qu'il était de toute impossibilité que le sang de Garnier, du chevaleresque Rivière et de tant d'autres héros aux noms obscurs, eût été répandu pour aboutir, après un effarement sans nom, à la plus honteuse des reculades.

Depuis cette date néfaste et, en dépit des plus sinistres prédictions, la situation de nos colonies dans l'extrême Orient s'est sensiblement modifiée dans un sens satisfaisant, surtout si l'on se reporte au passé. Notre escadre est rentrée à Toulon; une grande partie des troupes du corps expéditionnaire est revenue dans ses cantonnemens, non sans avoir été acclamée, fêtée, comme il convenait qu'elle le fût. La Cochinchine, le Tonkin et l'Annam nous restent. L'empire du Milieu, que l'on disait rancunier, disposé à toutes les trahisons, prouve qu'il désire la paix. Le gage certain de sa sincérité n'est-il pas dans le traité de paix qu'il vient de signer avec nous, traité qui nous ouvre sa frontière de l'ouest, c'est-à-dire l'un des plus vastes marchés du monde? Loin de nous garder rigueur, le vice-roi Li-Hung-Chang, le seul grand homme politique qu'il y ait en Asie, confie à des ingénieurs français l'exécution d'immenses travaux. Il n'est pas jusqu'à Madagascar où notre influence, jadis si précaire, ne paraisse mieux assise. Les Malgaches éludaient, avec une opiniâtreté qui devait fatalement aboutir à de sanglans efforts, les clauses de la convention qui les liaient à la France. Aujourd'hui, grâce à l'énergie, à l'admirable entendement des affaires de notre résident-général à Tananarive, M. Le Myre de Vilers, il n'est pas d'aventuriers et de chevaliers d'industrie à la solde du gouvernement malgache, pas de distributeur de bibles en quête d'une situation, qui, de gré ou de force, ne reconnaissent notre droit de contrôle sur l'île et notre ferme volonté de le faire respecter.

Ces résultats sont absolument inespérés, même pour quelques-uns de ceux qui les avaient prédits. Il fallait que leur foi dans un succès final fût bien robuste, car jamais notre politique coloniale n'avait été livrée à un tel tâtonnement, à des mains plus inexpérimentées. Rarement intérêts plus sérieux n'avaient sollicité l'attention de gouvernans plus indécis. Les chambres édifiaient pour détruire; elles allaient, comme un bateau sans boussole, du protectorat à l'annexion et de l'annexion au protectorat. Certains de ces politi-

ciens eussent volontiers tranché toutes ces questions par une évacuation radicale des pays acquis, si les guet-apens de Bac-Lé et de Hué, la débandade... de Lang-Son, n'eussent mis en question l'honneur du drapeau.

En résumé, ce n'est pas à une direction habile et résolue que nous devons nos nouvelles conquêtes : elles sont le produit de morts retentissantes, comme celle du commandant Rivière, et de paniques comme celle de Lang-Son. Nous avons eu la main forcée, et pourtant combien on en a voulu à ceux qui ont cherché hors de France une extension du territoire pour compenser, en quelque sorte, la séparation douloureuse de nos belles provinces d'Alsace et de Lorraine! Peut-être étaient-ils dans leur tort, ces partisans d'une extension coloniale; mais il faut reconnaître que, s'ils ont vu leurs idées triompher, on ne saurait les accuser d'avoir suscité les tragiques événemens qui ont rendu obligatoire la continuation d'une guerre au Tonkin.

Et maintenant qu'une très petite portion de l'armée de terre et de mer n'a plus à exercer au dehors qu'une facile mission de surveillance, le moment est venu de consolider ce qui paraît acquis. On m'assure qu'il se crée en ce moment, à Paris, des banques et des sociétés industrielles ayant de grands projets d'exploitation. C'est pour le mieux, et chacun doit désirer que les sommes considérables qui vont être mises à la disposition d'habiles spéculateurs aident à guérir notre commerce de la pléthore dont il souffre depuis tant d'années. Mais ne serait-ce pas édifier sur le sable, vouer ces essais à une ruine certaine, si nos conquêtes ne présentaient qu'une sécurité éphémère? Ne sent-on pas qu'il est indispensable de nous attacher les populations de nos nouvelles possessions, aussi bien par l'intérêt que par l'esprit et le cœur? Comment y parvenir? Quel moyen employer? Par la douceur et la patience, ou par un régime de terreur, de compression ou d'expulsion comme celui qu'emploie l'Allemagne dans les provinces que nous avons perdues? Nul, en France, n'oserait préconiser ces odieux abus de la force.

L'objet de cette étude sera donc de rechercher le système par lequel nous pourrons nous faire aimer des populations tout à coup devenues françaises, ou récemment placées sous notre protectorat, et comment il sera possible d'allier la sécurité de ces acquisitions nouvelles au plus grand développement de leur bien-être.

I.

Il est deux systèmes qui peuvent conduire au but désiré. Le premier consiste à créer dans nos colonies des collèges où la jeu-

nesse indigène, titrée et riche, recevrait une éducation européenne. C'est ce que font les Anglais dans leurs vastes possessions des Indes orientales. Le second, déjà en vigueur à Paris sous la désignation d'École cambodgienne, serait de créer en France un vaste établissement d'instruction où les fils des meilleures familles de la Cochinchine, de l'Annam, du Tonkin, de Tunisie, du Congo, de l'Inde, de Madagascar, viendraient apprendre notre langue pour aller ensuite la propager chez eux, et y faire connaître nos produits et nos découvertes. Qui pourrait aussi empêcher que cet établissement ne devînt une sorte de pépinière où le gouvernement prendrait ses interprètes et certains fonctionnaires coloniaux? De même que nous avons en Grèce et en Italie des écoles françaises où nos jeunes artistes vont s'inspirer des chefs-d'œuvre du passé, de même il y aurait dans notre capitale un vaste collège où la jeunesse coloniale viendrait s'instruire et s'éclairer.

Esquissons le premier système, qui paraît peu nous convenir.

L'empire le plus riche en colonies, la Grande-Bretagne, n'ignore pas que c'est par l'éducation et par la grande vulgarisation de son langage qu'elle s'assimile les peuples les plus rebelles à sa domination. Aux Indes, plusieurs lacks de roupies, 10 ou 12 millions de francs, ont été votés pour aider à cette conquête intellectuelle. L'Angleterre a été admirablement secondée, en cela, par sa flotte marchande, ses missionnaires, et l'on peut affirmer, sans crainte d'un démenti, que c'est la langue parlée sur les bords de la Tamise qui, hors d'Europe, est la plus universellement comprise.

Dans les villes principales de ses immenses possessions, il se trouve des facultés conférant aux étudians des titres à peu près similaires à ceux décernés dans les universités d'Oxford et de Cambridge. Les cours y sont suivis par des écoliers des deux sexes, de race bien différente, et il n'est pas jusqu'aux filles des sectateurs de Zoroastre qui n'y viennent disputer à d'autres jeunes filles d'origine européenne les grades universitaires. Toutefois, dans le dernier *Livre bleu* de l'empire oriental des Anglais, on peut lire avec quelque surprise que l'éducation a touché à peine « les cimes des montagnes, » c'est-à-dire les chefs et les princes indiens. Peu nombreux, paraît-il, sont ceux qui, de leur propre initiative ou, par suite de cette circonstance qu'ils étaient placés sous la dépendance de fonctionnaires britanniques, ont voulu d'une culture intellectuelle, ou qui se sont efforcés de la rendre populaire parmi les personnes soumises à leur influence.

Le rédacteur du *Blue Book* nous apprend, — et nous savons si peu de choses de ces maharadjahs des Indes qu'on lit le rapport avec beaucoup d'intérêt, — pourquoi il ne faut pas s'étonner si

l'aristocratie indigène s'est tenue en général à l'écart de la science. Ce qui lui aurait fait défaut, à cette aristocratie, c'est le stimulant d'un désir non satisfait. Le prince autochtone s'est formé un idéal de civilisation qui lui suffit. Son horizon ne s'étend pas au-delà de sa cour. Son administration revêt un caractère pratique; elle se borne à donner satisfaction aux besoins de ses sujets tels qu'ils sont, mais qui diffèrent absolument des besoins que le progrès impose aux peuples d'Occident. Les jouissances dont ses ancêtres se montraient contens lui suffisent, et, dans sa poésie nationale, il trouve amplement de quoi donner carrière à ses goûts littéraires. Quant au noble indou, il n'est, — mais en petit, — qu'un autre prince indigène. S'il a une fortune qui lui permette de satisfaire ses passions favorites, il ne voit pas pourquoi il travaillerait en prévision d'une jouissance imaginaire. Ses ressources sont-elles médiocres? il ne lui viendra jamais à l'idée de supposer que des livres pourront lui tenir lieu de ce qui lui manque. Dès son enfance, tout conspire autour de lui pour lui faire rejeter l'éducation à l'arrière-plan. L'influence de la femme sur ses sens s'oppose à tout développement intellectuel. Le mariage conclu dès un âge trop tendre met aussi des entraves à son ambition et le détourne d'un but sérieux à atteindre. La coutume de passer l'existence à de grandes distances des centres de population ne lui permet jamais d'attacher sa pensée aux questions d'intérêt général. Dans certains cas, l'instinct héréditaire le pousse à considérer l'éducation comme une marque de déchéance; dans d'autres cas, il se laisserait instruire s'il n'avait pas à courir les chances de contamination sociale dont notre éducation libérale est inséparable. L'ancienne noblesse française ne pensait pas différemment. Le rapporteur se plaint aussi de ce que l'on n'ait pas trouvé moyen d'attirer les hautes classes indigènes vers le genre d'éducation qui est propre aux Anglais. « Sans doute, dit-il, des dispositions ont été prises pour veiller à l'éducation des mineurs placés sous la tutelle des *districts courts* ou *courts of wards*. Pour diverses causes, toutefois, ces tentatives n'ont pas donné de grands résultats, et il n'y a guère probabilité qu'avant longtemps encore les classes titrées prennent l'habitude d'autoriser leurs fils à frayer avec les élèves de nos écoles et de nos collèges. »

On a songé à créer des collèges spéciaux pour cette noblesse rebelle aux études. Le premier fut ouvert à Indore, en 1875. On y voyait des fils de maharadjahs, et même des princes héritiers présomptifs. Au début, c'est à peine si ces jeunes gens se donnaient le souci d'apprendre l'anglais; rebelles aux exercices du corps, ils dédaignaient l'équitation, et tous ces jeux violens où nos voisins

aiment à déployer leur force et leur adresse. Peu à peu, pourtant, le niveau de l'instruction s'éleva et, à l'heure actuelle, le programme des études comprend l'anglais, le sanscrit, l'indou, le persan, l'ourdou, parlé par 100 millions d'hommes, l'arithmétique, l'algèbre, les élémens d'Euclide, l'histoire et la géographie. En 1882, l'établissement comptait quatre-vingt-deux élèves, soumis, en outre, à un entraînement qui les encourageait à contracter des habitudes viriles. A la suite du collège d'Indore, il s'en est créé d'autres, mais l'exemple n'a pas été suivi partout. Le rapporteur du *Blue Book* demande avec force que les gouvernemens locaux soient invités à combler les lacunes qu'on signale encore.

Jusqu'à ce jour, la jeunesse musulmane s'était tenue à l'écart des maisons d'éducation européenne. Les rigides sectateurs du Prophète reprochaient aux Anglais de n'avoir à donner à leurs enfans ni instruction religieuse ni « bonnes manières. » Ces plaintes ont cessé : au collège d'Aligarh, l'éducation religieuse fait partie intégrante du programme; les élèves y sont instruits dans la foi de leurs ancêtres, et le régime de l'établissement est de nature à rassurer complètement les parens au point de vue de l'instruction morale et du bon ton. Toutefois, l'internat est obligatoire pour tous les jeunes gens demeurant à une certaine distance de l'institution; ils y trouvent une discipline combinée avec des jeux fortifians.

Voilà le résumé très succinct de ce qu'ont fait les Anglais dans la plus grande de leurs possessions ; leur œuvre d'assimilation n'est pourtant pas encore terminée, mais l'on peut s'en rapporter à eux pour affirmer que, d'ici à peu d'années, les fils des maharadjahs et des nobles indous, ceux des parsis et des mahométans, auront à leur usage et dans toute l'étendue de l'empire asiatique des maisons d'éducation parfaitement organisées.

II.

Il est un fait digne de remarque venant à l'appui du second système, système qui consisterait à créer, à Paris, un vaste établissement d'étude, à l'usage de notre jeunesse coloniale.

Ce fait, le voici : lorsqu'il y a un peu plus de trente ans, les Européens eurent brisé les barrières qui fermaient l'accès de la Chine et du Japon, ces deux empires voulurent, aussitôt la paix signée, étudier les mœurs, les lois des barbares d'Occident, s'expliquer comment ces étrangers, en si petit nombre, avaient triomphé de leurs grandes armées, et fait sortir de leur léthargie plusieurs centaines de millions d'hommes.

Ce fut un de nos compatriotes, le regretté Prosper Giquel, qui,

dès 1874, dans un rapport où il rendait compte des travaux accomplis par trente-huit élèves de l'arsenal maritime de Fou-Tchéou, conseilla au gouvernement du Céleste-Empire d'envoyer en France ces trente-huit étudians. Prosper Giquel y reconnaissait que le but poursuivi dans l'arsenal avait été simplement de mettre les jeunes gens à même de se rendre compte, à l'aide du raisonnement et du calcul, du fonctionnement, des dimensions et du travail accompli par les différentes pièces d'une machine, de façon à pouvoir dessiner et reproduire un de ses organes isolés. Ces connaissances ne formaient que le premier degré de la science de l'ingénieur; elles suffisaient à un chef d'atelier; mais un ingénieur devait être capable de créer un type complet de machine, organiser une usine, etc. Pour que des élèves pussent arriver à ce point, il leur fallait, en plus, suivre des études comparatives de nombreux types d'ateliers et de machines, reproduire beaucoup de ces types par le dessin, enfin être initiés par le travail pratique à la fabrication des machines de toute sorte et de toutes dimensions. « Nous n'avons eu ni le temps ni les moyens de pousser les élèves aussi loin, disait Giquel; la Chine ne présente pas à l'heure qu'il est (1874) un champ de fabrication industrielle suffisant pour former des ingénieurs. C'est en Europe qu'il leur faudrait aller pour acquérir l'expérience que donnent seuls l'examen et l'étude de travaux variés, et le temps nécessaire à leur instruction serait au moins de quatre ans. Le gouvernement chinois verra s'il veut mettre tout de suite à profit les capacités de ses élèves en les employant dans les ateliers de l'arsenal, ou leur faire continuer leurs études en Europe, et se procurer par ce moyen des ingénieurs qui, non-seulement puissent diriger ses constructions, mais lui fournir les plans et les devis des constructions nouvelles, en tenant compte des perfectionnemens les plus récens de l'industrie. »

Ce n'est pas tout. Dans ce même rapport, notre compatriote conseillait aux ministres du Céleste-Empire d'embarquer ses élèves sur les navires-écoles : « Si la marine chinoise n'était pas pressée d'utiliser les services de nos jeunes étudians, disait-il, on pourrait avec beaucoup d'avantage pour eux et pour leur pays les envoyer en Europe. Après deux années d'études, on devrait en embarquer quelques-uns sur des navires de guerre de nationalités diverses, où, pendant deux autres années, ils feraient le service d'officiers et assisteraient en cette qualité non plus seulement à la manœuvre des bâtimens isolés, mais aussi aux évolutions de plusieurs navires réunis en escadre. Ils se familiariseraient également aux différens genres de canons et d'armes à feu que nous n'avons pu leur mettre sous les yeux. »

Avec une promptitude qui fait le plus grand honneur au gouver-

nement chinois, le projet de M. Giquel fut adopté. Les élèves de l'arsenal de construction navale parlant français furent placés dans des écoles ou des établissemens industriels français. Ceux de l'École navale parlant anglais allèrent en Angleterre, où ils étudient principalement au *Royal naval College of Greenwich*, lorsqu'on ne les embarque pas sur des navires de guerre.

Mais ceci n'était que le germe de la création des missions chinoises d'instruction à l'étranger. A l'heure actuelle, il y a, en Europe, trente-trois jeunes Chinois dont la haute direction est en d'excellentes mains, celles de l'honorable M. Dunoyer de Segonzac. Ils sont distribués ainsi : six élèves étudiant le droit à la Faculté de Paris; deux sont à l'École normale supérieure, section des sciences; deux à l'École des ponts et chaussées, et quatre au génie militaire. Il s'en trouve dix-neuf en Angleterre, répartis comme suit : deux étudians en droit, deux en sciences, trois ingénieurs-mécaniciens, et douze à la marine. Ce dernier chiffre est significatif. Il prouve que les innombrables bateaux de l'Angleterre, marchands et autres, ont, aux yeux des Chinois, valu à nos voisins d'outre-Manche une sorte de supériorité navale sur toutes les autres marines. Qu'ils y prennent garde : c'est peut-être celle de la quantité et non de la qualité! Après la glorieuse campagne de l'amiral Courbet, il est permis d'affirmer que la marine française de guerre a été jugée dans l'extrême Orient comme la première marine du monde.

Il n'est peut-être pas superflu d'ajouter que tous les élèves dont il a été question plus haut sortent de l'arsenal de Fou-Tchéou, fondé, comme on sait, par M. Giquel. Cinq, cependant, font exception : ils sortent de l'École de Tien-Tsin, dont les instructeurs chinois ont étudié à Fou-Tchéou.

Les dépenses de ces jeunes gens, en Europe, sont payées : deux quarts par l'administration du *Le-Kin* ou douanes intérieures du Fo-Kien, un quart par les douanes impériales de la même province, un quart par l'arsenal de Fou-Tchéou. La somme allouée à chaque élève pour son entretien et ses frais généraux est de 300 francs par mois. Les règlemens prévoient, en outre, des allocations pour frais de professeurs, d'uniformes, de voyages, d'excursions scientifiques, etc.

Le Japon, plus fréquemment peut-être que la Chine, a envoyé dans les principales capitales d'Europe et d'Amérique un grand nombre de ses fils. Il n'est pas une administration, une institution, un établissement industriel d'une grande importance qui n'ait été étudié par les Japonais. Leur application à tout savoir a été chez quelques-uns tellement vive, qu'ils en ont perdu la santé et la vie.

Des missions japonaises, dirigées par des membres de la famille impériale, des ministres, de hauts fonctionnaires, ont parcouru le monde, poursuivant un but militaire, scientifique et même politique. Remarque étrange qui a été souvent faite, et qui accuse une grande versatilité, on a vu les Japonais s'engouer tour à tour des Français, des Anglais et des Américains ; aujourd'hui, ce sont les Allemands qui tiennent la corde. Quelques familles siamoises ont actuellement des élèves dans nos lycées. L'arrivée de ces Asiatiques ne date que de 1881 ; sa majesté le roi de Siam, cette année-là, envoya un assez grand nombre de jeunes gens en Europe pour y faire, mais à ses frais, leur éducation. L'un d'eux est actuellement à Sainte-Barbe, où il travaille avec ardeur pour entrer à l'École centrale. C'est, me dit-on, un sujet fort distingué.

L'origine de la mission égyptienne en France remonte jusqu'à 1826. Elle eut pour premier directeur M. Jomard, de l'Institut, ancien membre de l'expédition d'Égypte. Le nombre des élèves a été, dans un certain moment, de quatre-vingt-trois. C'est un chiffre que plus d'un lycée de province serait heureux d'avoir. Les carrières qu'ils embrassèrent furent très diverses : on les vit à la marine, au génie civil, à la Faculté de médecine, à l'agriculture, à la diplomatie. Il en sortit des sujets distingués, qui rendirent d'incontestables services à leur pays. Vers 1844, un ministre d'Égypte demanda au gouvernement français l'autorisation de créer, à Paris même, une école spécialement militaire. Quatre princes égyptiens devaient y entrer, ainsi qu'un certain nombre d'élèves choisis avec le plus grand soin. Louis-Philippe ne manqua pas d'accueillir favorablement cette proposition, et l'école s'ouvrit, en septembre 1843, sous le patronage du maréchal Soult, alors ministre de la guerre. Un colonel d'état-major, qui avait commandé à Saint-Cyr, en reçut la direction, qui fut irréprochable.

A la suite des événemens de 1848, l'institution fut licenciée. Une grande partie des élèves reprit la route du Caire ; ceux qui n'avaient pas fini leurs études persistèrent dans leur désir de s'instruire à Paris, et suivirent des cours chacun selon sa spécialité. Comme une surveillance était nécessaire, on nomma à cet effet une commission composée de MM. Jomard, Barthélemy Saint-Hilaire, Yvon Villarceau, Barbet, chef d'institution, et Lemercier, administrateur-secrétaire. Cette commission, — est-il besoin de le dire? — a toujours fonctionné gratuitement, et son rôle n'a pas peu contribué à rendre habituel l'usage de la langue française sur les bords du Nil. Les Anglais qui, là comme ailleurs, du reste, battent en brèche notre influence, ont eu l'ennui de s'en apercevoir quelquefois.

Ce qui précède prouve surabondamment, il me semble, que les

races asiatiques, celles de l'Asie du Nord en particulier, sont désireuses de s'instruire, lasses de leur immobilité, impatientes de nous suivre dans les voies de progrès et de réformes. Mais le caractère de leurs missions diffère essentiellement de celui que nous voudrions voir dominer en France. En envoyant à l'étranger leurs nationaux, ces gouvernemens poursuivent uniquement un but d'instruction; quant à nous, c'est vers un idéal plus élevé que nous aspirons, et, pour préciser, nous voulons l'assimilation graduelle des populations indigènes. C'est un devoir strict, en même temps faire acte d'habileté, que d'éclairer celles de ces races que la Providence a placées sous la tutelle de la France. A ce titre, comme à beaucoup d'autres, l'École cambodgienne, dont je vais parler un peu longuement, et qui fonctionne dès à présent à Paris, mérite de fixer notre attention, car elle est un acheminement réel, — quelque modeste que soit ce premier pas, — vers la réalisation d'une institution utile.

III.

L'idée de la création d'une école comme celle dont nous allons parler n'est pas nouvelle. Dès le XVIIIe siècle, le révérend père Charles de Montalembert (1), missionnaire aux Indes orientales, demandait que l'on fondât, en France, un collège à l'usage des jeunes Indiens; ils y auraient été envoyés pendant plusieurs années, et, leur instruction terminée, ils seraient revenus dans leur pays pour occuper des emplois et propager notre influence.

Ce projet n'eut pas de suite.

En 1885, M. Pavie, attaché au service télégraphique, rentrait en France après un séjour de onze années consécutives au Cambodge. A son arrivée à Saïgon, il rendit visite à M. Bégin, gouverneur intérimaire de la Cochinchine, qui lui confia treize jeunes gens appartenant aux meilleures familles du Cambodge. M. Pavie accepta la tâche difficile et délicate de les conduire en France, de leur faire apprendre le français et de les mettre en situation de recevoir une solide instruction.

Ce fut l'honorable M. Le Myre de Vilers, alors à Paris, qui, sur l'invitation du ministre de la marine, se chargea du patronage de cette jeunesse asiatique : il ne pouvait être placé en de meilleures mains. Craignant, pour l'inexpérience de nos protégés, un séjour

(1) *Le Révérend Père Montalembert*, par M. H. Castonnet des Fosses (*Annales de l'extrême Orient et de l'Afrique*, mai 1886).

trop prolongé dans un hôtel ouvert à tout venant, M. Le Myre de Vilers insista auprès du sous-secrétaire d'état aux colonies pour qu'ils fussent installés dans un hôtel privé, éloigné du bruit et des distractions dangereuses. Le choix se porta sur un immeuble de la rue Ampère; par sa proximité du Parc Monceau et du Bois de Boulogne, par sa situation dans un quartier paisible, d'accès facile (cette dernière condition était indispensable, étant donné le genre d'existence auquel nos hôtes allaient être soumis), il offrait les conditions souhaitées.

La question d'installation une fois réglée à la satisfaction de nos jeunes protégés, il y avait lieu d'arrêter les bases d'un enseignement en rapport avec la grandeur des résultats à obtenir.

Le programme adopté, de concert avec un comité d'organisation dans lequel nous relevons les noms de MM. Fuchs, ingénieur en chef des mines, Foncin, inspecteur-général de l'Université, consiste à agir sur ces esprits déliés par des procédés aimables, mais toujours d'une façon pratique. Arriver à l'intelligence par les yeux, tel est le principe qui domine la méthode suivie dans l'établissement de la rue Ampère. Le premier soin de la direction a été de couvrir les murs de la salle de classe de cartons empruntés à des collections d'histoire naturelle, d'art industriel, de sciences appliquées, etc. Dans toute la maison, elle a répandu à profusion des cartes géographiques, des images de toute sorte, des photographies, des journaux illustrés.

Elle a pensé que la vue des merveilles dont notre France, et particulièrement la capitale, est ornée, serait de nature à éveiller chez ces jeunes gens une admiration qui tournerait certainement à notre avantage. Aussi les promenades instructives (visite ou étude de nos ateliers, de nos usines et manufactures, de nos musées), le théâtre, les réunions mondaines, les voyages dans les départemens, voire même à l'étranger, tiennent-ils une grande place dans l'enseignement (1).

(1) Comme complément de leur première année d'études, on a organisé à leur intention un voyage de vacances dans l'Est. Le 17 août 1886, ils prenaient, en compagnie de leur directeur et de leur professeur surveillant, le train à destination de la Suisse. Les jeunes Cambodgiens ont ainsi visité Bâle, Zurich, Lucerne et Berne; puis ils sont rentrés en France, et ils ont successivement fait halte à Belfort, Montbéliard, Besançon, Vesoul, Chaumont, Clairvaux et Troyes.

Le succès du voyage accompli l'année précédente devait amener la direction à profiter des vacances de 1887 pour faire une grande excursion de quarante-six jours dans le centre minier et métallurgique de la France (le Creusot, Saint-Etienne, Lyon), en Savoie et dans la Suisse romande. Le retour s'est effectué par Dijon et Fontainebleau, où les jeunes voyageurs ont fait un séjour de huit jours pour explorer la forêt et visiter le palais.

Les bienfaits de cet entraînement spécial n'ont pas tardé à se manifester. Les progrès dans l'étude de la langue ont marché de pair avec l'assimilation à nos mœurs et à nos usages. Si bien que, dans l'espace de quelques mois, on a réussi à façonner des sujets dont l'intelligence et la tenue ne laissent rien à désirer et qui font bonne figure parmi les plus distingués de nos concitoyens.

J'ai eu la satisfaction de le constater dans une visite que j'ai eu récemment l'occasion de faire rue Ampère. Ce résultat fait le plus grand honneur à M. Goldscheider, dont l'activité, l'administration éclairée et les hautes connaissances méritent les plus grands éloges et la gratitude des intelligences à l'instruction desquelles il s'est voué, — on peut le dire sans aucune exagération, — corps et âme.

Mais il ne suffit pas d'avoir démontré la possibilité de créer une grande œuvre, il faut faire mieux : il faut la réaliser. Puisque la tentative a réussi, — au-delà de toutes les espérances, — avec nos protégés du Cambodge, pourquoi ne pas étendre au reste de l'Indo-Chine française, et peut-être aussi à d'autres pays soumis à notre protectorat, le bénéfice d'un enseignement dont l'efficacité n'est plus à démontrer?

Heureux et fier d'un succès qui a dépassé les prévisions les plus optimistes, le sous-secrétariat d'état des colonies est disposé à entrer résolument dans une voie qui lui permettra, dans un espace de temps relativement court, — tout en réalisant des économies sur le budget, — et sans porter aucune atteinte à notre sécurité, de créer un personnel de fonctionnaires indigènes destinés, au début, à coopérer avec nos administrateurs détachés de la métropole, pour arriver par la suite à se substituer graduellement à eux dans tous les services où cette substitution aura été reconnue possible.

A l'extension de l'établissement de la rue Ampère se trouve ainsi intimement lié tout un plan de réorganisation, — mieux encore, de rénovation politique et administrative dont les avantages sautent aux yeux !

Économie de temps. Il ne faut pas moins de dix ans, en effet, pour faire un bon fonctionnaire colonial ; or deux années, trois au plus du régime inauguré rue Ampère, suffiront pour former des collaborateurs indigènes capables de rendre les plus grands services.

Économie d'argent, attendu que le jeune indigène, de retour dans son pays, son stage terminé, recevra un traitement inférieur de moitié, voire même des deux tiers, à la solde de son collègue détaché de la métropole. Au bout d'un petit nombre d'années de services, il se trouvera ainsi avoir reconstitué, au profit de la colonie, le capital absorbé par les frais de son éducation à Paris.

Ce n'est pas tout : la consolidation de notre empire colonial ne réclame point seulement une consommation de fonctionnaires. Pour servir ses intérêts en Orient et en extrême Orient, la France a besoin de pionniers vigoureux qui étendent en toute direction notre influence économique. Il lui faut surtout et avant tout des négocians et des industriels.

Les jeunes Français redoutent de longs exils. Insuffisamment préparés, il faut avoir le courage de le reconnaître, peu versés dans la pratique des langues étrangères, entravés par une loi militaire rigoureuse, découragés souvent aussi par les difficultés d'acclimatement auxquelles est en proie l'Européen sous le climat débilitant des tropiques, ils hésitent à partir ; — et c'est la semence étrangère qui vient trop souvent, hélas! remplir le sillon péniblement creusé par nos armes.

Puisque la métropole ne suffit pas à pourvoir de cadres français les travailleurs de ses colonies, pourquoi ne pas demander aux colonies de constituer elles-mêmes et de recruter dans l'élite de leur population cet état-major nécessaire? Il appartiendra à l'école cambodgienne, agrandie et pourvue de moyens d'action plus puissans, d'instituer à l'usage de cette catégorie de pensionnaires un enseignement approprié au but spécial qu'il s'agit d'atteindre.

Quelques esprits chagrins se demanderont peut-être, avec quelque apparence de raison, si les sujets que l'on aura ainsi appelés à la vie occidentale ne constitueront pas plus tard un danger pour notre propre sécurité. N'est-il pas à redouter, disent-ils, que les pupilles, émancipés par nous, ne retournent contre leurs protecteurs les armes qu'ils auront eu la naïveté de mettre entre leurs mains?

Ces craintes sont chimériques. Il suffit pour s'en convaincre de constater ce qui s'est passé avec les hôtes actuels de la rue Ampère. Au moment de leur départ de Phnôm-Penh, le Cambodge était fort troublé. Des tentatives d'insurrection dont nos soldats eussent été les premières victimes semblaient imminentes, et les jeunes émigrans avaient fort à faire pour repousser les préventions que leurs proches avaient contre la France. Au contact de ce foyer de lumière qu'on appelle Paris, ébloui par son éclat et sa puissance, rien n'est resté de ces préventions dans l'esprit de nos jeunes Cambodgiens. A la réserve soupçonneuse des premiers jours a fait place un courant sympathique qui va grandissant (1). J'en ai été remué

(1) Grâce aux correspondances échangées par les élèves avec leurs familles, la réputation de l'école cambodgienne est déjà si bien établie au Cambodge que plusieurs des fils du roi Norodom ont fait des démarches actives pour être envoyés à Paris.

dans la visite que je leur fis. Il me semblait avoir devant moi de véritables Français imbus des nécessités de nos intérêts modernes, et qui bientôt allaient être appelés à une sorte d'apostolat, celui d'étendre au loin notre influence dans l'ordre moral aussi bien que dans le domaine économique.

Deux ans ont suffi pour déterminer ce changement dans des natures indolentes que beaucoup de personnes supposaient obstinément fermées à toute idée de progrès. Le résultat est merveilleux, mais, s'il ne se crée pas sans retard, à Paris, une vaste institution où tout ce qui touche à l'instruction, à l'éducation de la jeunesse coloniale se trouve réuni, c'est que le gouvernement français sera très au-dessous de la tâche qui lui est dévolue, par suite de l'accroissement aussi inattendu que considérable de ses possessions d'outre-mer.

Ainsi que, dans une récente conférence, le disait M. J. Harmand, consul-général de France à Calcutta, « rappelons-nous que, si nous avons perdu successivement nos colonies, c'est parce que, nos forces et nos ressources se trouvant absorbées dans les luttes de continent, nous n'avons jamais, pendant nos périodes de paix, accordé à nos pays d'outre-mer l'attention qu'ils méritaient; que, regardant toujours ces établissemens lointains comme secondaires dans notre politique générale, nous avons négligé de leur donner, quand nous le pouvions, une organisation assez puissante pour leur permettre de résister victorieusement et d'eux-mêmes aux attaques d'un ennemi européen. »

A l'heure présente, deux de nos colonies et un pays de protectorat (1) contribuent à l'entretien de l'école de la rue Ampère. De le gouverneur de la Cochinchine a profité du passage de la deuxième mission cambodgienne pour lui adjoindre un jeune interprète des langues annamite et cambodgienne, qui avait demandé à compléter son instruction en France. L'élan est donné, il n'y a qu'à l'accélérer.

En exécution d'une promesse faite avant son départ pour Tananarive, M. Le Myre de Vilers, de son côté, s'est préoccupé, dès son arrivée à Madagascar, de l'envoi à l'école d'un certain nombre de jeunes fonctionnaires hovas. Il est bon de remettre en mémoire ces bonnes dispositions au vaillant représentant de la France à la cour d'Emyrne.

Dans un rapport adressé à M. le sous-secrétaire d'état aux colonies, le commandant du Soudan français réclamait instamment

(1) La Cochinchine, le Cambodge et le Sénégal. — L'Ouest africain est représenté par un fils adoptif du roi Tofa, de Porto-Novo.

l'adoption d'une mesure analogue en faveur de fils de chefs influens de la région du Niger, appelés, d'après l'opinion du lieutenant-colonel Gallieni, à devenir d'incomparables agens de pénétration dans ce continent noir, demeuré si longtemps et si obstinément fermé à nos explorateurs. Ce serait continuer sous une autre forme ce qui se fit autrefois. Le général Faidherbe, pendant son gouvernement au Sénégal, ne manqua pas d'y créer des écoles d'enfans indigènes. Elles prospéraient, les négrillons s'y montraient intelligens et dociles, lorsque son successeur, aussitôt débarqué à Saint-Louis, se hâta de les fermer. A cela rien d'étonnant; mais ce qui peut surprendre et flatter notre amour-propre national, c'est que de nos jours encore, dans un village perdu de l'Afrique, l'on soit brusquement abordé par un nègre à tête blanche et qui vous dira, avec une fatuité comique : « Bonjour, capitaine! » C'est un élève des écoles créées par l'honorable général.

Mais pour fonder, dira-t-on, un établissement qui puisse recevoir un grand nombre d'élèves, il faudra beaucoup d'argent, et alors, en raison de la pénurie de nos finances, cette fondation menacera d'être indéfiniment ajournée. Je ne vois pas que la question financière soit un obstacle, puisqu'elle sera tranchée par la participation de toutes les colonies au budget de l'institution. La métropole ne doit en ceci être contrainte à aucun sacrifice d'argent. Les dépenses seront divisées entre toutes nos possessions, établies proportionnellement selon le nombre des boursiers que chacune d'elles entretiendra à Paris, et les dépenses de l'instruction dans un budget colonial n'ont jamais été lourdes ni jamais discutées.

EDMOND PLAUCHUT.

LA

SARDINE

Vers le milieu d'octobre dernier, la population des petits ports où l'on pêche la sardine, de Douarnenez aux Sables-d'Olonne, était mise en émoi par une affiche que venaient de faire apposer les commissaires de l'inscription maritime et les syndics des gens de mer. Chacun, la lisant, y voyait la fin, — conforme à ses vœux, — d'un débat passionné qui toute l'année avait excité les esprits, allumé des rixes, et failli même, en quelques points, causer des désordres publics. Les pêcheurs commentaient la parole toujours respectueusement écoutée du ministre de la marine. Le gouvernement allait-il interdire ou favoriser l'emploi des seines à sardines, des filets perfectionnés qui permettent de prendre une plus grande abondance, — trop grande pensaient les uns, — du poisson qui fait la richesse de toute cette partie de la côte? A la vérité, le placard officiel ne le disait pas; il annonçait seulement une solution prochaine de la question pendante. Mais c'était assez pour calmer tous ces braves gens. D'ailleurs, le ministre a tenu parole : après avoir consulté des commissions, compulsé des rapports, constitué des comités, il a finalement interdit pour l'avenir l'usage des seines à sardines dans les eaux territoriales.

Il y a douze ans, en 1874, par des circulaires spéciales, le gouvernement recommandait ces mêmes seines; puis un système de simple tolérance avait suivi. Aujourd'hui on les défend. La récente décision de l'autorité est certainement conforme aux vœux de

la plus grande partie des pêcheurs, qui élevait depuis longtemps de vives réclamations contre ces engins. L'est-elle aux intérêts généraux du pays? C'est un point plus délicat à décider. Mais la tutelle toujours bienveillante qu'exerce la marine sur ses « inscrits » a d'inexorables nécessités. Ce sont de grands enfans. On perdrait son temps à raisonner avec eux, et il n'est pas toujours aisé de vouloir leur bien contre leur gré.

La France a exporté en 1886 pour moins de 14 millions de « sardines à l'huile. » Elle en avait exporté en 1875 pour plus de 25 millions, et en 1880 pour 29 millions. Ces chiffres disent assez l'importance de l'industrie qu'alimente la pêche de la sardine. Si ceux qui la font sont dignes de toute sollicitude, on ne saurait négliger non plus les intérêts collectifs représentés dans l'espèce par l'usine, qui achète au marin la matière première rapportée par ses filets et lui donne une plus-value considérable. Or l'industrie de la sardine à l'huile, pour plusieurs raisons, au nombre desquelles il est juste de mettre en première ligne la rareté du poisson dans ces dernières années, traverse en ce moment une crise grave. L'affaire des seines à sardines n'en est qu'un épisode. L'interdiction des « filets perfectionnés, » car on les appelle aussi de ce nom, réclamée par le comité consultatif des pêches, aura-t-elle la vertu que lui croient les pêcheurs; va-t-elle augmenter leur bien-être ou n'aura-t-elle pas un contre-coup fâcheux sur la grande industrie de notre littoral océanique, celle-là même dont ils vivent? Ce sont autant de questions qu'un avenir prochain résoudra.

Une commission spécialement convoquée à Brest, l'été dernier, et après elle le comité consultatif des pêches, par la voix de son président, l'honorable M. Gerville-Réache, ont unanimement reconnu que la seule base logique à donner à des mesures administratives concernant la pêche de la sardine était la connaissance scientifique de ce poisson, la connaissance de ses mœurs, de ses déplacemens, des causes qui l'éloignent ou le rapprochent de nos rivages. Or sur tout cela nous ne savons rien ou bien peu de chose. On répète ce qu'a dit au siècle dernier Duhamel du Monceau, dans son célèbre *Traité des pêches*. La science, depuis lui, n'a pas fait un pas. Toutefois, Coste s'était préoccupé de la question. L'importance de la pêche de la sardine sur la côte bretonne n'a pas été étrangère au choix qu'il fit de Concarneau pour y créer le premier laboratoire maritime. C'est là qu'ont été recueillies depuis quelques années les seules notions nouvelles qu'on ait sur une espèce marine dont la pêche n'occupe pas moins de monde que celle de la morue ou du hareng. Mais il reste encore beaucoup à connaître de son histoire. Assurément il eût été désirable que les chambres de commerce du littoral fissent entreprendre à leurs frais une étude suivie de la sar-

dine. On leur avait fait pour cela des offres. Mais ces initiatives salutaires ne sont pas dans nos mœurs, et nous laissons trop volontiers, en France, les préoccupations de cet ordre au gouvernement.

I.

La sardine semble tirer son nom d'une appellation générale : « sarda, » donnée autrefois, sur les bords de la Méditerranée, à diverses salaisons de poisson, peut-être parce que l'art de le préparer ainsi était né ou florissait principalement en Sardaigne. On trouve, en effet, la sardine dans la Méditerranée, où elle s'est acclimatée, comme le hareng dans la Baltique. Mais sa vraie patrie est l'Océan : on la rencontre dans toute la partie tempérée de l'Atlantique du nord, sur les côtes de Cornouailles, de France et d'Espagne, aux Açores et jusqu'aux États-Unis. On la dit abondante au Venezuela.

La sardine appartient à la famille des clupes. Les naturalistes l'y rangent tout à côté de l'alose, pourtant bien différente par sa taille et ses mœurs, et non loin d'autres espèces dont la sardine, au contraire, se rapproche davantage par son mode d'existence : le hareng, l'anchois et l'esprot ou sprat, tous recherchés pour la consommation. Le hareng et le sprat sont des poissons du nord ; la sardine, l'anchois, préfèrent les eaux plus tièdes. Ces diverses espèces vivent en troupes plus ou moins nombreuses ; elles semblent passer la plus grande partie de leur existence sous les eaux profondes, et ne se rapprocher de la surface qu'à certaines époques de l'année. On croyait autrefois que leurs bancs, apparus d'abord en un point de la côte, se déplaçaient parallèlement à elle, descendant vers le sud ou remontant vers le nord, selon l'espèce. Ce n'est là qu'une illusion. Le hareng, la sardine, viennent du large ; seulement, comme leurs bataillons n'arrivent pas tous à la fois, mais successivement et de proche en proche, on crut que c'était la même armée qui s'avançait toujours.

La sardine est une bête de noble allure, vive et fière en ses mouvemens. L'eau sans rives, sans fonds est son élément. Tout indique en elle le poisson de haute mer. Elle n'a rien de la démarche alourdie, fatiguée des espèces de fond ou de rivage. Et pourtant elle n'échappe point à ses ennemis. Une foule de gros poissons et les marsouins, les dauphins, en font un carnage sans fin, donnant la chasse aux bancs, qui sont pour eux table mise.

Comme les autres clupes, les sardines sont des poissons d'une extrême sensibilité, « labiles, » disent les naturalistes. Un rien les tue. Il suffit qu'elles aient effleuré le filet, perdu une écaille ou deux pour être touchées à mort, bien différentes en cela d'une foule

de poissons qu'il faut presque tuer par violence pour qu'ils meurent quand on les a sortis de l'eau. Un turbot restera la nuit entière au fond de la barque du pêcheur qui l'a pris, et sera encore vivant. On a vu dans les aquariums des turbots mangés au quart par un poulpe et guérir. La sardine ne résiste pas à un simple frôlement; et pour en rapporter une vivante au port, il faudrait des précautions spéciales, enlever le poisson dans une baille avec l'eau même où il nage, et encore se heurterait-il aux parois et ne vivrait-il que quelques heures.

Parvenue à tout son développement, la sardine est un peu plus petite que le hareng; elle est alors pleine de graisse, huileuse et d'un goût médiocre. Elle pèse environ 150 grammes. On sale cette sardine, puis on la met en presse, mais on n'en fait pas de conserves à l'huile. C'est le *pilchard* des Anglais. En France, nos pêcheurs l'appellent sardine d'hiver ou « de dérive, » parce qu'elle se fait prendre dans les grands filets dits de dérive qu'on tend la nuit au large pour le maquereau. La sardine de dérive hante surtout nos côtes vers la fin de l'hiver. Elle vit certainement dans des eaux plus froides que pendant son jeune âge. On peut trouver jusqu'en juin des sardines presque aussi fortes, mais cependant n'ayant pas atteint toute leur taille, et beaucoup moins grasses. Puis ces sardines disparaissent. Si l'on en voit encore quelques-unes de temps à autre, c'est par exception : ce sont les retardataires, les demeurans, que toute espèce voyageuse laisse derrière elle. Alors apparaît la sardine d'été, dite « sardine de rogue. » Elle est beaucoup plus petite, avec des dimensions d'ailleurs très variables; communément elle pèse de 12 à 15 grammes. Elle est donc jeune, et elle est aussi plus délicate, n'étant pas chargée d'huile. C'est elle qu'on prépare en boîtes et dont il se fait un commerce considérable sur toute la terre. Elle vient par bancs, mais comprenant beaucoup moins d'individus que les bancs de harengs. Leur présence est souvent annoncée par les vols de goëlands, prêts à saisir cette proie fraîche, qu'ils préfèrent à toute autre. A certains beaux jours, la sardine s'ébat; ses masses pressées clapotent tout à la surface de l'eau en flots d'argent. Les pêcheurs disent que parfois la nuit on l'entend sauter; mais c'est en vain qu'ils tendraient leurs filets : on ne la prend que le jour. Vers novembre, la sardine de rogue disparaît à son tour, abandonnant aussi quelques retardataires qu'on retrouvera au ventre des merlues. Où va la sardine de rogue? Gagne-t-elle la haute mer, descend-elle sans s'éloigner beaucoup sur les pentes de la fosse qui sépare la France de l'Espagne? Nous n'avons actuellement aucun moyen de le savoir, nous ignorons jusqu'au sens de ses déplacemens. On n'a jamais prouvé, quoi qu'en disent les pêcheurs, qu'un banc de sardines ait gagné directement un

autre point de la côte. On dirait plutôt qu'il se fait une sorte de roulement de ces bancs par le large, roulement qui serait incessant. Ils arrivent, s'en vont; d'autres viennent, et ainsi de suite.

Quelquefois, dans les bancs de sardines, le poisson est « mêlé. » Généralement il y est d'une taille uniforme, mais qui diffère considérablement d'un banc à l'autre. Il n'y a aucune règle ni aucune prévision possible. Les pêcheurs emportent toujours avec eux des filets de plusieurs « moules. » Nul ne saurait dire le dimanche la taille du poisson qu'il pêchera le jeudi: s'il sera plus gros ou plus petit. Ce qu'on peut prévoir presque à coup sûr, c'est qu'il sera différent.

La sardine de dérive a quelquefois les organes de la génération bien développés et semble prête à se reproduire. La sardine d'été, même la plus grosse, n'a jamais les flancs arrondis qui annoncent chez les femelles des poissons la ponte prochaine. L'examen des ovaires ne laisse d'ailleurs aucun doute. La sardine de rogue est une bête jeune et n'a jamais frayé.

La sardine, comme beaucoup d'animaux de la mer, se nourrit de ce qu'elle trouve, mais toujours de proies très petites. Ce sont ordinairement des crustacés, des embryons presque microscopiques de mollusques et de vers, ou encore des végétaux infiniment plus petits dont les eaux de l'océan sont parfois remplies, au point de prendre une couleur spéciale. Dans l'intestin de sardines pêchées à la Corogne, on a trouvé jusqu'à 20 millions de ces algues microscopiques qu'elle avale dans les mouvemens mêmes que tout poisson fait pour respirer.

Voilà, sans plus, ce qu'on sait de certain de la sardine. On prête à Laplace cette boutade que, si on l'avait enfermé dans une tour, avec une seule fenêtre ouverte au midi, il eût fait sa *Mécanique céleste*. C'est la fortune et la gloire des sciences exactes que ces déductions nécessaires et ces rattachemens forcés de ce qui est caché à ce qu'on peut observer. La biologie n'a pas de tels privilèges. Même dans les détails de l'organisation de deux espèces en apparence voisines, on constate parfois des écarts inattendus. Ainsi les zoologistes, avons-nous dit, rangent l'une près de l'autre la sardine et l'alose; cependant les tissus de celle-ci supportent sans inconvénient le contact de l'eau des fleuves où elle remonte pour frayer, et celui de l'eau de mer où elle vit le reste de l'année, tandis qu'une sardine mourrait tout de suite dans l'eau douce. A plus forte raison, les mœurs, les instincts de deux espèces presque semblables peuvent-ils différer considérablement : ici aucune déduction légitime, mais seulement de vagues probabilités. Ce que nous savons de l'alose, du hareng beaucoup mieux connu, nous renseigne mal sur la sardine. Nous pouvons dire qu'on ignore tout

de son existence ; en quels lieux, en quels temps elle fraie, la durée certaine de sa croissance, les causes qui la poussent ou l'attirent sur nos côtes et ensuite l'en éloignent. Nous sommes réduits sur tout cela à des vues purement conjecturales, et c'est, on en conviendra, une situation fâcheuse à l'égard d'une matière première de telle importance.

II.

Il est probable qu'on a salé et pressé la sardine sur la côte de l'Océan dès l'époque de la conquête romaine. C'est une industrie toute primitive et qui n'a pas dû beaucoup changer avec les siècles. En France, elle est aujourd'hui délaissée pour la fabrication des conserves à l'huile, mais le mode de pêche n'a pas varié au moins depuis deux cents ans. On prend la sardine en l'attirant avec divers appâts dans un filet spécial. Ces appâts sont principalement la *rogue* et la *gueldre*. La rogue n'est que l'ovaire plein d'œufs des morues, salé, mis en baril et expédié par grandes quantités d'Islande, de Norvège, spécialement pour la pêche de la sardine. La gueldre est une sorte de petite crevette (mysis), qui se montre parfois en nuées épaisses à l'embouchure des rivières de Bretagne. On la prend la nuit avec des seines spéciales et on la met en saumure. L'usage s'est introduit depuis quelques années de mêler à la rogue, denrée coûteuse, une certaine quantité de farine d'arachide, qui paraît jouir aussi de la propriété d'attirer la sardine. C'est une grande économie. On a dit qu'elle diminuait la qualité du poisson et lui laissait un goût particulier. C'est affaire à débattre entre le pêcheur et l'acheteur, et celui-ci ne peut être trompé, car on retrouve toujours facilement la farine d'arachide dans le ventre de l'animal. Mais il est assez curieux de voir le même reproche fait au siècle dernier, et justement dans les mêmes termes, à la gueldre. En 1757, la Société d'agriculture et de commerce de Bretagne attestait que « la gueldre corrompt les sardines en moins de trois heures et les fait tellement fermenter qu'elles s'entr'ouvrent par le ventre. » Dans les petites choses comme dans les grandes, l'histoire se répète. On a jadis interdit la gueldre par les mêmes raisons qu'on fait valoir maintenant contre « l'emploi de la rogue dite artificielle. » La sardine s'ouvre en effet très vite par le ventre, surtout s'il fait un peu chaud. Mais c'est là une particularité bien connue des physiologistes, et la qualité de l'appât n'y est pour rien. Ce sont les sucs de l'estomac qui corrodent, digèrent ses parois dès que le sang n'y circule plus, et de même la paroi du ventre de l'animal. La sardine, ainsi détériorée, est dite, dans le commerce, « épinglée. »

Les embarcations pour la pêche de la sardine sont de grands

canots non pontés, avec cinq hommes d'équipage et un mousse. Le gréement comporte deux mâts, qu'on peut abattre sur le lieu de pêche, et d'énormes avirons de près de 10 mètres. Chaque embarcation emporte sa rogue et plusieurs filets de « moules » différens. Ces filets sont tissés d'un fil aussi fin que possible. Si on pouvait les faire invisibles, ce serait la perfection. Chaque filet a la forme d'un grand quadrilatère long de 15 mètres environ, haut de 6 ou 8; la ralingue supérieure est munie de lièges, et il pend dans la mer à l'arrière de la barque comme un rideau. On se borne à le tenir tendu : c'est à cela que servent les grands avirons, mieux que la voile. Cependant le patron a déjà jeté quelques poignées de rogue ; on fait silence, car le sort de la journée se décide. L'heure la plus favorable est toujours le lever du soleil ou l'après-midi. Le patron, debout sur l'arrière, puise à pleines mains la rogue dans un barillet placé près de lui, et, d'un mouvement cadencé qui ne manque pas d'élégance, la jette à droite et à gauche du filet. Bientôt une multitude de petites bulles viennent du fond crever à la surface. C'est le signe attendu; c'est la sardine qui « lève, » et dont la vessie natatoire laisse échapper une partie de son air, à mesure qu'en montant le poisson trouve une pression moins forte. Et alors sous l'eau on voit passer, rapide éclair, le ventre argenté d'une sardine qui a volté par le flanc; puis une autre; et la mer dans la profondeur étincelle. Le poisson est là : va-t-il se jeter dans le filet? A certains jours, on ne sait pourquoi, la sardine semble repue. On a dépensé en vain l'appât : le poisson «ne travaille pas, » disent les pêcheurs.

L'adresse du pêcheur de sardines est de faire que celle-ci, en cherchant sa nourriture, se prenne dans les mailles. Certains patrons acquièrent en cet art un talent que d'autres n'auront jamais. C'est le savoir conscient ou non du pêcheur à la ligne. Quand on juge le filet assez chargé, il est retiré, et pendant qu'on en met un autre à l'eau, le démaillage commence, fort brutal. Deux hommes prennent le filet brasse par brasse et le secouent pour faire tomber le poisson. S'il tient un peu, l'homme le saisit par la queue entre les dents et le dégage avec la main. S'il est trop bien pris, on secoue, on secoue violemment, jusqu'à ce qu'il se casse et tombe en deux morceaux. Ces débris seront pour la soupe au poisson de l'équipage; en attendant, on les cache. Mais le jour s'avance, il faut rentrer au port. S'il y a du vent, tout est bien; s'il fait calme, on aura un rude coup d'aviron à donner, pour n'être pas le dernier : les prix seraient tombés ; et demain matin le poisson ne vaudra plus rien, sera bon à jeter, à faire du fumier.

L'aspect des petites villes dont la sardine est la richesse diffère beaucoup des ports de grande pêche, tels que Boulogne, ou Dieppe,

ou Granville. Vous ne verrez point à Concarneau, à Douarnenez, ces femmes de pêcheurs au visage bronzé qui interrogent la mer comme une connaissance à elles, et qui savent découvrir à l'extrême horizon le lougre où est leur « homme. » Dans les ports de Bretagne, la femme du marin s'inquiète peu du dehors, on ne la voit pas sur le quai; c'est tout simplement une ouvrière. La petite ville, elle-même, est une cité industrielle où la vie semble intermittente. Pendant que les barques sont à la pêche, c'est le repos. On voit aux portes des fabriques de conserves, des groupes de filles et de femmes qui causent, tricotent, attendent. Derrière le mur de l'usine bien enfermée, on travaille seulement dans l'atelier silencieux des ferblantiers, qui mettent la dernière soudure. On n'entend que le bruit cadencé des boîtes de fer-blanc qui tombent toutes faites de la machine à estamper.

C'est la fin d'une chaude journée d'été. Dans l'azur du ciel, de légers nuages, comme déchirés, annoncent que le vent a tourné avec le soleil couchant, signe de beau temps. La brise est faible : les barques arrivent lentement en masse plus serrée à mesure qu'elles approchent du port. La pêche a-t-elle été bonne? On le dirait, car les haveneaux sont dressés à l'arrière en signe d'abondance. Les acheteurs sont au quai et regardent. Les marchés se débattent à voix basse et presque en mystère. Un étranger ne se douterait pas que des affaires considérables se traitent. C'est dit : on est convenu de tel prix du *mille*, car le mille de sardines est l'unité commerciale. Le poisson va être compté, lavé, mis par lots de deux cents dans des paniers et transporté à l'usine. Tant mieux s'il est de taille moyenne : gros, il en va trop peu dans les boîtes, et le consommateur n'est pas satisfait; petit, les frais de manipulation augmentent, les ouvrières étant payées au mille, et c'est le fabricant qui se plaint. Ah! il n'est pas besoin de courir aux nouvelles et de descendre au port pour savoir si la pêche a donné. Le bruit de la rue, les allées et venues continuelles l'indiquent assez. Le roulement des voitures, le trot des chevaux, tout jusqu'à la bonne mine des gens, trahit la fortune de passage qui vient de sourire à tous. Et la ville va rester bruyante. Le pêcheur n'a pas ici la sagesse des rudes marins du nord. Les cabarets chanteraient toute la nuit, si les règlemens municipaux n'y mettaient ordre. Les usines chantent aussi, mais là c'est le travail et la veille qui font les voix hautes. Car tant qu'il y aura du poisson, les femmes vont fatiguer : point de repos jusqu'à ce que tout soit en boîtes.

La sardine est d'abord étêtée. On se sert pour cela d'un couteau de bois ; c'est un tour de main à prendre, qui coupe à la fois la tête et enlève les intestins. On lave ensuite le poisson et on le dispose sur des claies de fil de fer où il sèche un peu. Ces claies reprises

sont plongées tour à tour dans l'huile bouillante. Quand le poisson est frit, on le laisse égoutter, puis on le verse en tas sur de longues tables, déjà couvertes de boîtes, où sont assises de chaque côté deux files d'ouvrières. De grands quinquets fumeux, empestant l'huile comme tout l'atelier, éclairent le travail. On chante, on parle, on crie. Les contremaîtresses laissent cette liberté pour qu'on se tienne éveillé. Les boîtes s'emplissent de sardines frites en rangs pressés. On les portera ensuite sous des robinets d'huile, et finalement aux soudeurs, pour être fermées. Il ne reste plus qu'à les faire bouillir et à les mettre par cents dans des caisses qui seront expédiées jusqu'en Guinée, ou à Sydney, aux antipodes. C'est à Londres que se traitent toutes ces affaires d'exportation. Cependant, les têtes enlevées par le couteau de bois avec les intestins ont été soigneusement mises de côté. Demain, un fermier avisé viendra prendre cette vidange, le meilleur des engrais, et avec lui transformera en terre féconde la lande la plus âpre. Il est tel domaine récemment défriché auquel son maître a donné le nom significatif de Ker-am-pelou : en français ce serait quelque chose comme « la Sardinaie. »

La grosse sardine, qu'on pêche seule à la pointe d'Angleterre et à la pointe d'Espagne, ferait de mauvaises conserves à l'huile : on la presse. A la Corogne, de très grands établissemens n'ont que cette industrie. Dans la baie de la Corogne, nous ignorons sous quelle impulsion, des bancs considérables de sardines reviennent tous les ans se faire prendre, peut-être en raison de quelque déclivité spéciale ou de quelque couloir sous-marin existant devant ce port. La pêche est d'ailleurs admirablement organisée. Les eaux, toujours abritées où elle se fait, permettent des procédés qui ne seraient pas de mise sur nos côtes. Chaque banc de poissons, à peine entré dans la baie, est enveloppé au moyen d'un immense filet en demi-cercle appelé *cedazo*, long de 1 kilomètre 1/2 et haut de 30 mètres. Des cabestans tirent cette seine immense vers la rive pour qu'elle touche le fond. Quand le poisson ne peut plus trouver de passage sous l'engin, on le ferme, et, dans cette réserve flottante, des barques vont chaque jour prendre la quantité de sardines nécessaire pour le travail de l'usine. Pendant le temps qu'on met à épuiser cette mine, la fabrique est pleine d'un monde bruyant d'hommes et de femmes, « porteurs, saleurs, curieux et quémandeurs. » On marche dans une boue glissante de sel, d'huile et de tripes de poissons, où le visiteur n'avance qu'avec d'infinies précautions. Tous ces gens y courent pieds nus, portant des mannes graisseuses qu'ils tiennent sur la tête, au bout de leurs bras constellés d'écailles. La sardine est d'abord mise en saumure pendant une quinzaine de jours, puis disposée en bel ordre rayonnant dans des barils dont les douves, mal jointes à dessein, laissent écouler l'huile

et l'eau. Sous un grand hangar, les leviers s'alignent, retenus par l'extrémité à une barre fixée dans le sol, et chargés à l'autre bout d'une pierre pesante. La sardine peu à peu se tasse dans les barils; on en remet de nouvelles, et, quand ils sont pleins, on serre les douves, on ferme, et il ne reste plus qu'à expédier dans les campagnes, les cités populeuses, les pays relativement pauvres, où la sardine en boîte est un luxe. Le bénéfice le plus grand peut-être est l'huile qui a coulé des barils dans des rigoles soigneusement aménagées, et de celles-ci dans un réservoir. Après une épuration sommaire, elle sert à la préparation des cuirs et à divers usages pour lesquels l'huile de poisson est spécialement recherchée.

En France, on fait encore avec la sardine une préparation dans la saumure, à laquelle on ajoute des épices et un peu de terre d'ocre pour la colorer. C'est la sardine dite « anchoitée. » Quant à la sardine vendue pour la consommation immédiate, elle est expédiée en demi-sel; autrement elle ne se conserverait pas. De toutes les matières premières, la sardine est peut-être celle dont la valeur intrinsèque diminue le plus vite avec les heures, beaucoup plus vite que la viande, les fleurs, les autres poissons.

Mais les quantités de sardines vendues « en vert » ou anchoitées sont très peu de chose à côté de la sardine mise en boîtes. Jusqu'en ces dernières années, plusieurs pêcheurs ou petits commerçans avaient encore chez eux des presses et réalisaient quelque bénéfice quand le poisson tombait à bas prix. Cette modeste fabrication a à peu près disparu devant le nombre croissant des usines sur nos côtes; on en compte aujourd'hui plus de cent. Par suite, les conditions économiques de la pêche se sont profondément modifiées. Le prix du mille de sardines ne dépend plus seulement de la rareté et de la qualité du poisson, mais aussi des besoins des fabriques, qui peuvent avoir de lourds engagemens. Pendant la dernière campagne (1887), les prix ont oscillé de 3 francs à 50 francs le mille (à Audierne). Depuis plusieurs années, la situation est désastreuse pour la fabrication de la sardine à l'huile, qui a dû payer le poisson très cher. Les pêcheurs ont cru dès lors qu'ils pourraient toujours vendre le mille à ces prix élevés, et se prétendent lésés s'il ne les atteint pas. Pendant ce temps, l'Amérique inondait les marchés du monde entier avec ses produits, qui n'ont de la sardine que le nom. Et du même coup, pour comble d'infortune, la France perdait le monopole de la fabrication honnête. Plusieurs usines s'étaient installées sur la côte portugaise et nous faisaient une rude concurrence, achetant à bas prix de grandes quantités de poisson prises avec les filets perfectionnés. Il y a une légende sur l'origine de cette industrie rivale. Les plus hardis marins de la côte bretonne sont les gens de l'île de Groix, les Grésil-

lans. Sur leurs lougres admirablement gréés, peints de toutes couleurs, aux mâts terminés par une flèche dorée, et qu'on appelle aussi « grésillans, » ils pêchent, ils font le commerce. Le golfe n'a pas de mauvais temps pour eux. En hiver, ils traînent le chalut; en été, ils prennent le thon ou bien trafiquent de la sardine. Est-elle abondante quelque part, on voit tout de suite arriver les Grésillans. Ils achètent aux pêcheurs, mettent le poisson en demi-sel et vont le revendre sur un autre point de la côte moins favorisé. Gens très pratiques, ils savent à merveille se mettre en commun pour une affaire, jouer du télégraphe et se faire avertir où la pêche donne. Leurs correspondans sont toujours des boulangers, auxquels on retire la pratique du bateau s'ils ont envoyé quelque faux avis. Donc, il y a six ou huit ans, des Grésillans, chassés par une tempête, avaient dû fuir devant le temps jusque sur la côte de Portugal et y relâcher. Là, ils remarquent qu'on pêche, à la seine, et en quantité, la même petite sardine qu'emploient nos fabricans, mais qu'on la vend à vil prix. Ils en achètent leur plein chargement et viennent la vendre sur la côte de Bretagne à gros bénéfice. Ils dirent l'avoir chargée à l'île d'Yeu, et ne manquèrent pas de retourner au pays de Cocagne pour recommencer une opération qui avait si bien reussi. On prenait donc bien du poisson à l'île d'Yeu! On écrivit, on s'informa : les Grésillans n'y avaient pas paru. Ceux-ci, de leur côté, ne surent pas garder le secret : on finit par découvrir qu'ils allaient s'approvisionner en Portugal. Le poisson était de bonne qualité pour être mis en boîte, il ne coûtait rien : si on allait là-bas fabriquer la sardine à l'huile? Un premier courant d'émigration se déclara bientôt, qui n'a plus cessé.

III.

En fait, l'industrie de la sardine a traversé depuis sept ans, et traverse encore, une crise redoutable. La fabrication courante, celle des produits de qualité moyenne, a été bien près de sa ruine. Même l'abondance de l'année dernière ne paraît pas avoir entièrement conjuré le danger. Il reste, dit-on, un stock considérable à Londres qu'on ne peut écouler aux prix qui sont offerts. La cause principale de cette crise a été, avant tout, la rareté du poisson depuis 1880, sauf en 1883, qui fut une année moyenne. Alors on a prétendu, comme il arrive toujours en pareil cas, que la sardine abandonnait nos rivages. Chacun a donné son explication, sans se rendre compte des difficultés du problème. Si nous savions seulement d'où elle vient et pourquoi elle vient, peut-être pourrions-nous spéculer sur sa disparition. Mais ce n'est pas l'incertitude, c'est le néant absolu de nos connaissances qu'il faut constater ici. La plus

grande partie de la vie de la sardine se passe loin des côtes, sous d'autres latitudes ou dans des profondeurs inaccessibles : peu importe au demeurant, elle se dérobe à nous, voilà le fait. La belle saison ramène dans nos baies la sardine âgée d'un an environ, comme le hareng revient tous les ans à la côte; mais lui du moins, nous savons l'instinct, le besoin qui le conduit. Le corps des femelles gonflé d'œufs mûrs le dit assez. Le hareng vient chercher ses frayères, et, à la fin de la saison, on le pêche le ventre vide, après la reproduction. Le même instinct ne conduit pas la sardine de rogue, dont les ovaires sont bien loin d'être à maturité, même quand elle quitte nos eaux à l'entrée de l'hiver. Pourquoi cette apparition annuelle suivie d'une disparition tout aussi régulière? Nous l'ignorons. Aucun voile n'a été soulevé de ce côté : nous sommes réduits aux plus vagues conjectures. Cette avancée en masse de la sardine dans les eaux peu profondes est-elle le contre-coup de migrations d'ennemis qu'elle fuit, mais qui ne la suivent pas aussi loin, et nous demeurent inconnus? C'est le mystère des abîmes. Ainsi vit au fond de l'Atlantique tout un peuple de grands poulpes, sans qu'on les voie jamais à la surface ou dans le voisinage des côtes. Cette explication des migrations de la sardine est très peu vraisemblable; mais les autres ne sont guère meilleures.

On avait pensé que peut-être la sardine de rogue vient dans nos eaux en quête de quelque nourriture préférée. Des observations précises ont montré que la sardine, comme la plupart des autres poissons d'ailleurs, est fort éclectique, et n'a de préférences que quand elle peut choisir. Elle prend ce que la mer lui offre, et celle-ci est généreuse, étant pleine de vie. Mais la sardine est un terrible creuset; sauf en certains jours, quand elle « ne travaille pas, » elle ne paraît jamais rassasiée, se jetant avec la même avidité sur la rogue, sur la gueldre, et même la farine d'arachide.

La température des eaux, échauffées l'été, refroidies l'hiver, a-t-elle un rôle? Cela semble assez probable, mais on n'en peut donner aucune démonstration; elle exigerait des études spéciales qui n'ont jamais été faites. La sardine de dérive semble se complaire dans des eaux plus froides, la sardine de rogue rechercher les eaux dont la température ne soit pas inférieure à 12 degrés. Peut-être, quand la mer s'est échauffée au printemps, pousse-t-elle ses incursions dans nos baies comme extrême limite de ses déplacemens; puis, quand vient l'hiver, à mesure que l'abaissement de la température des eaux resserre le champ de ses courses, elle se retire. Il est probable qu'au fond les choses doivent se passer un peu de la sorte. Toutefois, il resterait à expliquer pourquoi la sardine de rogue ne remonte pas au-delà de la Manche, bien que la surface de l'océan, dans les mois d'été, atteigne 12 degrés jusqu'au nord de l'Écosse. Nous

ignorons, d'autre part, si on ne la trouverait pas, en hiver, dans les eaux du Maroc, où la température de la mer est à peu près la même qu'en été sur nos côtes.

Pouvons-nous au moins supputer l'âge de la sardine de rogue quand elle fait son apparition dans nos eaux? En pouvons-nous tirer quelque indication sur la durée ou l'étendue de ses déplacemens? Pendant la dernière saison, le 10 juin, on vit tout à coup apparaître des bancs de très petites sardines longues de 3 à 4 centimètres seulement. Elles arrivaient en quantités innombrables, au point que les pêcheurs s'en dirent gênés. Elles se jetaient avidement sur la rogue, en pure perte, les filets n'ayant pas de mailles assez fines pour un pareil fretin. Depuis trente ans, jamais sardines plus jeunes ne s'étaient montrées sur nos côtes; quel était leur âge? On possède sur la croissance des poissons quelques données se rapportant à des espèces fort différentes, et qui cependant concordent assez bien : de sorte qu'on est en droit, jusqu'à un certain point, de les étendre à tous les poissons. Le développement des saumons et des truites a été soigneusement étudié par Coste au Collège de France, et par M. Jousset de Bellesme à l'aquarium du Trocadéro, qui a rendu par ce côté d'importans services. Le hareng de la Baltique, enfermé dans une mer peu profonde, est depuis longtemps, à Kiel, l'objet d'études suivies. Le saumon, la truite, le hareng, grandissent assez sensiblement, à raison de $0^m,01$ par mois. En appliquant cette règle à la sardine, on trouve que les bancs de poissons de $0^m,03$ à $0^m,04$, vus cette année, devaient avoir trois ou quatre mois. D'après le même calcul, la sardine de rogue qu'on pêche habituellement aurait un an d'âge; la sardine pondrait pour la première fois dans le cours de sa deuxième année, un peu avant d'atteindre toute sa taille; enfin, la sardine adulte, la sardine de dérive, serait âgée de deux ans au moins.

A Paris, aussi bien qu'à Kiel, on a remarqué que l'abondance ou le manque de nourriture n'avaient qu'une influence assez faible sur la croissance du poisson. L'eau, mais surtout l'eau de la mer, est toujours chargée d'une infinité d'êtres invisibles et de particules organiques que les poissons absorbent en faisant passer cette eau dans leurs ouïes pour respirer. Aussi croit-on quelquefois qu'ils vivent sans nourriture, quand ils sont simplement réduits au minimum d'alimentation suffisant. Pour les poissons pélagiques, tels que le hareng ou la sardine, il n'y a jamais jeûne réel; on ne les voit jamais efflanqués, étiques, portant la tête large sur leur corps amaigri, comme sont des truites enfermées dans l'eau vive d'une fontaine où on ne les nourrit pas. La différence d'alimentation ne saurait donc expliquer la taille si

différente des bancs de sardines qui se succèdent à la côte. D'où qu'ils viennent, on peut affirmer qu'ils ne sont pas de même âge. Voilà une indication précieuse. La sardine n'aurait donc pas d'époque pour frayer, ce qui donne à penser qu'elle vit d'habitude dans des eaux gardant une température égale, soustraites à l'influence des saisons, loin de la surface. C'est par accident, en voyageuse, qu'elle visiterait nos côtes, d'où l'hiver la chasse. Comment, d'ailleurs, si elle frayait dans des eaux plus prochaines, expliquer qu'on ne la rencontre jamais toute jeune? Comment expliquer que ses bancs, innombrables avant d'avoir été la proie des nombreux ennemis qui s'en repaissent, ne soient pas de temps à autre, par aventure, refoulés vers la surface et vus des pêcheurs attentifs à tous ces signes de la mer, où ils cherchent les promesses de l'avenir? Or jamais rien de tel n'a été observé.

IV.

Il suffit de réfléchir un instant à ces conditions d'existence de la sardine, si cachées, si profondes, pour être dès l'abord en garde contre toutes les explications qu'on a prétendu donner d'une diminution de la sardine sur la côte de France, sans même s'être demandé si la preuve était faite de cette diminution. Les dires des pêcheurs à ce sujet sont de nulle portée. Ils cèdent à l'illusion commune d'un temps passé meilleur. C'est le propre de notre nature de nous payer ainsi de souvenirs embellis. La science, malheureusement, est plus exigeante et réclame une base plus solide à ses déductions. Nous les avons entendus, les récits de ces pêches miraculeuses d'autrefois, qu'on ne fait plus. Peut-être la mémoire ne trompe pas celui qui les évoque; mais il se les rappelle précisément parce qu'elles ont, dans le temps, frappé son esprit comme des exceptions. Puis, à la longue, l'empreinte du fait extraordinaire est restée, effaçant la banalité des souvenirs journaliers. C'est là un phénomène psychique bien connu et dont il faut toujours tenir compte pour juger à leur valeur les témoignages même les plus sincères. D'ailleurs, quand on va aux sources, aux registres des usines, aux quantités de sardines passées en douane ou pesées, on s'aperçoit que rien n'est changé, et qu'aujourd'hui comme autrefois, les bonnes et les mauvaises années se succèdent avec des alternances variables, dans un ordre auquel nous ne pouvons rien.

C'est un travers commun de croire que la nature nous doit d'autant plus ses biens que nous avons moins à faire pour les obtenir. Le laboureur qui peine et qui sue en son champ n'a qu'une demi-déception si la récolte n'est pas bonne. Il sait que son travail n'est pas la garantie certaine de la moisson à venir; que l'année peut

être mauvaise et même suivie de plusieurs autres aussi mauvaises. A plus forte raison en est-il ainsi des biens de la mer, que nous n'avons rien fait pour mériter. Pourquoi donc la sardine reviendrait-elle chaque saison en quantité égale, quand l'inégalité est la règle presque nécessaire de tout phénomène annuel? A la vérité, les années de disette de sardines se sont répétées, ces derniers temps, plus qu'elles ne l'avaient fait depuis près d'un siècle. En sept ans, on en a compté six, trois d'abord et trois ensuite, séparées par une année moyenne : 1883. Or, si nous remontons aussi loin que le permettent les rares documens certains qu'on possède, nous voyons que jamais en effet plus de trois mauvaises années ne se sont succédé. On a donc pu prévoir, — autant que les prévisions sont permises en biologie, — que l'année 1887 serait tout au moins moyenne. Elle a été exceptionnelle d'abondance. Mais le contraire se fût-il produit, la sardine eût-elle complètement disparu, ce n'est certes pas à la pêche plus ou moins intensive, à tels ou tels engins qu'il eût fallu s'en prendre. Ici, nous avons l'exemple du hareng, qui a déserté à diverses reprises, et pendant de longues années, les parages de Bergen, sur la côte de Norvège. Bergen est un vieux port de pêche, autrefois rattaché à la Hanse. De bonne heure, le commerce y a pris des habitudes d'ordre. Les archives de la ville, entre autres renseignemens précieux, nous donnent le compte du hareng pêché pour être mis en sel, depuis l'origine de cette industrie en 1460. Or on voit par ces archives qu'en 1567, le hareng disparut de la côte. En 1644, c'est-à-dire soixante-dix-sept ans après que la pêche avait cessé, il reparut près de Stavanger et ensuite plus au nord près de Bergen. De 1650 à 1654, il disparaît, et c'est seulement plus de quarante ans après, vers la fin du XVIIe siècle, qu'on reprend la pêche. Elle continue avec des résultats très variables pendant près de quatre-vingt-dix ans, jusqu'en 1784. Alors le hareng se dérobe de nouveau pendant vingt-quatre ans, et ce n'est qu'en 1808 qu'on commence à le retrouver aux environs de Bergen. A partir de 1835, il semble se déplacer et descendre vers le sud. Depuis 1870, la pêche du hareng avait cessé une fois de plus sur la côte sud-ouest de Norvège, quand, il y a quatre ou cinq ans, quelques bandes se sont montrées et ont fait revivre de nouvelles espérances.

Mais quelles belles occasions n'a-t-on pas eues vers 1567 ou 1650, en 1784 ou 1870, pour incriminer les filets, pour parler de la destruction d'une source vive de richesses par les engins employés ou par la quantité de poisson enlevée à la mer? Toutes ces déclamations on les a entendues, quand la sardine, deux ou trois ans de suite, a paru abandonner nos côtes. Nous ignorons si les pêcheurs norvégiens ont été plus raisonnables et de meilleur sang-froid que les nôtres. Il est probable qu'ils ont aussi expliqué la chose à leur

manière et se sont autant de fois trompés. Est-il même bien sûr que la science ait donné la juste raison? Un naturaliste norvégien, M. O. Sars, très versé dans les choses de la mer, a pensé que les bancs de harengs, en dehors de l'époque du frai, ont pu être entraînés au large à la poursuite de leur nourriture, qui se compose, comme celle de la sardine, d'embryons de mollusques et de petits crustacés errans. Quand le temps de la ponte, périodique chez le hareng, est revenu, les bancs trop éloignés des côtes ont dû chercher d'autres frayères que celles où ils avaient habitude. On a cru constater, en effet, que d'immenses nuées de petits crustacés, dans l'Atlantique nord, s'étaient un peu déplacées vers l'ouest, et M. O. Sars a supposé une relation entre les deux phénomènes, mais voilà tout. Nous ne sommes pas même aussi avancés en ce qui touche la sardine, dont l'étude offre d'ailleurs, — hâtons-nous de le dire, — des difficultés bien autrement grandes que celle du hareng; parce que nous manquons, avec la sardine, de tout point de repère, ne sachant ni en quels lieux elle pond, ni les causes qui l'attirent dans nos eaux, ni celles qui l'en éloignent.

On a fait, pour expliquer la prétendue diminution de la sardine, les suppositions les plus étranges. Un document officiel tout récent ne signalait pas moins de onze causes reconnues par les uns ou par les autres, comme ayant contribué à éloigner le poisson de nos baies. On s'en est pris à tout, sans même craindre le ridicule : au Gulfstream, aux bateaux à vapeur, aux pauvres diables qui traînent sur la côte leurs dragues à chevrettes pour gagner quelques sous. On a surtout fait valoir la grande destruction : « Plus on prend de sardines, moins il y en aura, » semble à première vue un raisonnement de bon sens et la vérité même. Pourtant il n'en est rien. Dans ces termes, le problème est mal posé, par cette raison qu'on ne tient pas compte de deux données capitales : 1° le volume de l'être vivant dont il s'agit; 2° l'étendue de l'aire sur laquelle on en poursuit la destruction. On extermine l'aurochs dans les forêts de l'Europe, les loups en Angleterre, les lapins d'une garenne, les carpes d'un étang; il est déjà beaucoup plus difficile de dépeupler complètement d'écrevisses une rivière en communication avec les autres affluens d'un grand fleuve; on ne débarrasse pas de pucerons un jardin, fût-il grand comme la main, et vous ne pouvez pas dire que plus vous en aurez détruit, moins il y en aura l'année prochaine.

Nous jugeons, c'est l'erreur commune, des choses de l'océan par celles de la terre ferme. On croit résoudre les questions de grande pêche comme celles du dépeuplement d'un lac ou de la disparition d'un gibier recherché. C'est une grande illusion. Le continent, les eaux douces, les rivières, les fleuves, ou même les mers fermées comme la Baltique et la Méditerranée, sont des champs

clos où l'homme armé de ses engins a tout l'avantage et peut faire toutes les exterminations qu'il veut, pourvu que l'être vivant auquel il s'attaque ait une certaine taille relative. Autrement, il est impuissant. Cela se voit bien dans la lutte avec l'insecte, « l'infini ailé, » comme l'appelle Michelet.

Mais l'océan! cinq fois plus grand que la terre solide en superficie, l'océan est continu, sans limites, sans bornes; et, de plus, il a la profondeur où le regard même ne peut suivre aucun animal. On ne dépeuple pas l'océan, pas plus d'ailleurs qu'on ne le féconde, comme l'avait cru un instant Coste, bien vite revenu de ses premières illusions; comme on semble aujourd'hui le croire en Angleterre, où, dit-on, de nouveaux essais de pisciculture marine vont être tentés, dont l'échec est certain. On ne peuple pas, on ne dépeuple pas la mer. Toutefois, il faut ici faire une distinction, selon qu'il s'agit d'espèces pélagiques ou d'animaux vivant à la côte, sur le sol submergé, comme le turbot, la barbue et surtout le homard ou la langouste. Tous ces animaux, dans le premier âge, errent à l'aventure, sont pélagiques; on peut les rencontrer jusqu'au milieu des océans. Plus tard seulement, ils deviennent en quelque sorte des animaux terrestres, ne quittant plus le sable et la roche, au fond des eaux. Et comme on ne les chasse que sur une bande étroite de littoral, ils sont un peu soumis, dans cette aire restreinte, à la même loi que les animaux du continent. Où l'homme les poursuit sans relâche, ils diminuent. Il n'y a pas quarante ans que les pêcheurs de la côte de Bretagne faisaient fi du homard, ne le mangeaient pas; et quand les premiers navires homardiers vinrent d'Angleterre s'enquérir s'ils en trouveraient à acheter, l'étonnement fut grand: on se demanda ce que les Anglais pouvaient bien faire de ces bêtes inutiles. Les homards alors vivaient parmi les rochers du rivage. Aujourd'hui, c'est par cinquante brasses qu'il faut aller poser les casiers qui les prennent. Cela veut-il dire que l'espèce soit détruite ou même ait sensiblement diminué en nombre? Nullement. Elle a été un peu refoulée, voilà tout. Elle est devenue plus rare sur la bande de côte où on la prend, mais au-delà, sur des espaces mille et cent mille fois plus grands, il y a toujours, il y aura toujours autant de homards. De même on a pu chasser du voisinage des côtes les grands cétacés. Ils ont d'abord contre eux leur taille. En outre, forcés sans cesse de revenir à la surface de la mer pour respirer, leur rencontre est fatale avec le baleinier armé de son harpon. Ce sont, dès lors, presque les conditions de la chasse aux grands fauves sur le continent, et l'œuvre d'extermination s'achèverait vite si la mer n'était si vaste. Déjà les petits cétacés, le marsouin, le dauphin, bénéficient de leur taille moindre et ne paraissent guère diminuer, malgré le carnage qu'on en fait. Les phoques eux-

mêmes, qui ne sont pas des animaux tout à fait marins, semblent défier la destruction la plus violente. Combien donc seront favorisées les petites espèces de poissons errantes dans l'immense étendue des eaux, sans besoin de revenir à la surface, insaisissables, invisibles, excepté un petit nombre de jours chaque année, sur 200 à 300 milles carrés d'étendue tout au plus! Qu'on rapproche par la pensée toutes les eaux où l'on pêche la sardine, de la pointe de Cornouailles à Cadix, elles ne représentent pas ensemble la superficie de la Manche, et qu'est-ce que la Manche comparée à l'Atlantique! Faire diminuer la sardine en la pêchant dans ce coin perdu! autant prétendre détruire les hirondelles en exterminant ce que le printemps en ramène dans une seule ville. Entre des limites aussi étroites de durée et d'étendue, la pêche la plus intensive ne saurait avoir aucune influence sur l'équilibre d'une espèce pélagique. Ne le voit-on pas assez par la morue, qu'on prend non pas dans le premier âge, comme la sardine, mais au moment même où les femelles vont pondre leurs milliers d'œufs, à tel point qu'on charge des flottes avec les rogues extraites de leur corps? Et cependant on prend toujours autant de morues et autant de harengs. C'est que quelques millions des unes, quelques milliards des autres, capturés par l'homme, ne sont qu'un appoint insignifiant, ne comptent pas dans le nombre incalculable qu'il y en a.

Une sorte d'équilibre assigne à chaque espèce vivante, sur la planète, un nombre moyen d'individus dont elle ne peut plus s'écarter sensiblement, précisément parce qu'il résulte de milliers de siècles de concurrence vitale et de lutte contre des agens de destruction bien autrement puissans que tous les engins de tous les navires de pêche de la terre. Ce n'est pas en quelques années que l'homme a le pouvoir de troubler cet équilibre. D'ailleurs, on l'a bien vu: pendant que les habiles et les demi-savans dissertaient à perte de vue sur les causes de la disparition de la sardine, la bonne Nature, l'*alma parens*, nous la renvoyait, la saison dernière, par multitudes. Il y en avait et il y en avait encore. Certes, ce n'est pas là le fait d'une espèce qu'on détruit: il se produirait bien chez elle, de temps à autre, quelque reprise dans le nombre des individus, mais toujours assez faible; la marche générale décroissante n'en serait pas suspendue. La sardine ne nous offre rien de tel, mais au contraire des oscillations considérables, sans règle déterminée. La meilleure comparaison pour expliquer ces différences est celle des fruits d'un verger. L'abondance ou la disette résultent d'une foule de conditions diverses, d'états par lesquels a passé l'arbre peut-être dès l'été précédent, ou tandis qu'il paraissait sommeiller l'hiver, mais à coup sûr depuis que la sève travaille à nouveau sous son écorce. La fructification heureuse est le couronnement d'une série

presque indéfinie de réactions intimes, dont chacune, plus ou moins intégralement accomplie en temps voulu, va entraîner de proche en proche d'autres réactions favorables ou non à la fécondation, au développement, à la maturation du fruit. De même, dans la mer, chaque révolution solaire ramène la sardine de rogue plus ou moins nombreuse sur nos côtes, en vertu d'un enchaînement de phénomènes océaniques dont l'analyse serait sans doute fort délicate, et en tout cas nous échappe pour le présent. Eux seuls la font rare ou abondante, selon les années. Nous n'y pouvons rien, et il faut avoir la sagesse de se dire que nous n'y savons rien.

V.

On est souvent enclin, dans les questions de pêche, à s'en rapporter aux pêcheurs. Ils doivent s'y connaître, cela semble tellement naturel au premier abord! Il en faut beaucoup rabattre. Certes, ils ont dans les choses pratiques de leur métier une autorité que nul ne songe à contester, mais on doit convenir aussi que leur opinion perd toute valeur dans les questions qui touchent à l'économie de la pêche et à ses rapports avec l'industrie. Il serait facile de montrer par des exemples combien nos populations maritimes, si intéressantes à tant d'égards, sont peu en état de trancher ces questions générales. Rappelons seulement, — ce n'est pas sortir de notre sujet, — l'opposition presque violente faite dans le principe aux filets fabriqués à la mécanique. Est-ce qu'ils allaient être aussi bons que les autres? Et puis n'allait-on pas réduire à la misère les femmes des pêcheurs qui n'auraient plus cet ouvrage? Peu s'en fallut qu'on jetât à l'eau ceux qui les avaient introduits dans tel de nos ports où, bien entendu, on ne voit plus depuis longtemps un seul filet à la main. Il faut se rendre bien compte que le pêcheur, dans les conditions nouvelles où se fait la pêche de la sardine, n'est plus qu'un ouvrier industriel, pratiquant en quelque sorte l'extraction d'une matière première. Du jour où on n'a plus pressé la sardine, l'usine est devenue la seule ou au moins la principale clientèle du pêcheur. Mais l'usine est un établissement coûteux. Il y a de lourds frais généraux, des approvisionnemens d'huile, de boîtes, de charbon, des engagemens avec tout un personnel. Il faut fabriquer coûte que coûte, même en mauvaise année, pour exécuter des commandes acceptées sur la prévision d'une pêche moyenne. Le poisson est payé en conséquence. Et comme cet état s'est prolongé, le pêcheur en est arrivé insensiblement à désirer qu'il y ait le moins de sardine possible, pour la vendre plus cher. De toute cette période difficile qu'on vient de traverser, il se rappelle seulement les jolies sommes empochées pour un mille de sardines. Il croit que

cela pourra toujours durer, et si l'on parle d'engins perfectionnés propres à prendre beaucoup de poisson et qui en feront baisser le prix, il se voit d'avance « réduit, — c'est le dire du pays, — à manger du foin. » Il est simpliste et ne saisit que l'effet immédiat des choses. Vous ne lui ferez jamais comprendre que le nombre de mille vendus pourra compenser l'abaissement du prix du mille ; que, s'il gagne un peu moins, sa femme, sa fille, employées à l'usine, ont de meilleurs salaires; que l'abondance du poisson, quelque prix qu'on le paie, est forcément la richesse, tout au moins l'avenir assuré; qu'à l'acheter trop cher les usiniers se ruinent; et que, s'ils fabriquent, au contraire, de grandes quantités de conserves, les transactions, les transports vont subir le contrecoup de cette activité, la petite ville va prospérer, le bien-être augmenter pour tous, même pour le pêcheur, étonné à la fin d'avoir fait une si bonne année quand le poisson se vendait pour rien.

Depuis huit ou dix ans, un certain nombre de pêcheurs, plus avisés que les autres, se servaient de seines à sardines, de ces filets qu'on est bien forcé d'appeler perfectionnés, supérieurs de beaucoup à l'ancien filet. C'est exclusivement avec des seines qu'on pêche en Portugal et que s'alimentent les usines dont la concurrence devient si redoutable pour notre commerce. En France, elles furent adoptées d'abord à Douarnenez, puis on les avait faites plus petites, on les avait rendues plus pratiques, et alors, depuis deux ans, elles s'étaient rapidement propagées à Audierne, à Saint-Guenolé, au Guilvinec, jusqu'à Quimper. Les premières seines, très grandes, étaient des engins coûteux. Ceux qui n'en avaient point s'inquiétèrent; il y eut quelques désordres. Le gouvernement, pour donner raison dans une certaine mesure aux réclamans, interdit les seines dans la baie de Douarnenez et dans la baie d'Audierne du 1er janvier au 15 octobre. Il les autorisait seulement à la veille de l'époque où la sardine quitte nos côtes. On allait avoir beau jeu à dire que ce sont les seines qui la mettent en fuite. On n'y manqua pas. Les mauvaises années aidant, les plaintes recommencèrent de plus belle; mais, surtout depuis quelques mois, il s'était formé une sorte de parti dans nos ports de pêche, même à Douarnenez, répétant, criant qu'avec les seines on prenait trop de poisson et qu'on allait le détruire, en tout cas avilir les prix. Au fond, cette dernière raison était seule la vraie et trop facile à exploiter dans l'esprit d'une population incapable de raisonnement. En dehors du monde des pêcheurs, plus d'un, qui aurait pu sans doute conjurer le mal, prêta à leurs récriminations une oreille trop complaisante, et, loin de calmer des craintes imaginaires, ne fit qu'aggraver la situation en paraissant les partager. Les esprits s'échauffèrent, et l'on pouvait redouter de

nouveaux désordres. C'est alors que l'administration de la marine annonça qu'elle allait aviser. Son rôle était tout tracé : quand elle n'aurait pas partagé les préjugés de ses « inscrits » sur l'emploi des seines à sardines, il suffisait que la majorité de la population maritime en réclamât l'interdiction, pour que cette mesure, même avec les inconvéniens, avec les suites fâcheuses qu'on pouvait entrevoir pour l'industrie, devînt une mesure presque nécessaire.

La grande seine à sardines est un immense filet flottant, en demi-sac, ouvert d'un côté au moyen d'une coulisse, fermé par le bas. La ralingue, garnie de lièges, dessine à la surface de la mer une grande ligne courbe, aux extrémités marquées par deux barils flottans. Deux barques, gardant leurs distances, maintiennent le filet ouvert, tandis qu'une troisième, au milieu, jette un peu d'appât pour attirer le poisson. Quand on juge le moment venu, la coulisse est vivement tirée, et la seine devient une immense poche d'où rien ne peut plus sortir. On la rétrécit peu à peu, et, finalement, on enlève à pleins paniers tout le poisson en vie, qu'on jette dans la barque, palpitant, comme un flot métallique. On prend ainsi beaucoup plus de sardines qu'avec l'ancien filet et on économise la rogue : double avantage.

Le gouvernement a prononcé. Les seines à sardines sont désormais interdites dans toute l'étendue des eaux françaises. La majorité des pêcheurs s'en applaudit. En certaines localités, la joie n'a pas eu de bornes : on a illuminé ; mais les fabricans, de leur côté, se demandent si le dernier coup n'a pas été porté à leur industrie, déjà bien menacée, et dont la ruine définitive entraînerait à son tour la misère des pêcheurs. Déjà le marché tendait à se déplacer : il est à craindre que la lutte avec l'étranger devienne encore plus difficile, sauf pour quelques maisons de premier ordre, dont la marque fait prime dans le monde entier. C'est la fabrication moyenne, la fabrication courante, qui est compromise. Aussi les chefs d'usine étaient-ils en général partisans des seines, des moyens de pêche perfectionnés permettant de prendre beaucoup de poisson et de l'avoir à meilleur compte.

Il faudrait encore savoir si ceux qui combattaient les seines, n'ont pas dépassé le but ; si tous les griefs articulés contre les seines à sardines ne seront pas un jour retournés contre les seines à sprats, contre la drague et le chalut, enfin contre tous les arts traînans qui font vivre le pêcheur en hiver. Le décret de 1862, rendu sous l'inspiration de Coste, avait inauguré dans nos règlemens de pêche un système de liberté très grande. Cette liberté, il semble qu'on tende à la restreindre chaque jour davantage, et chaque fois dans le dessein de protéger le poisson. L'interdiction des

seines dans les eaux de Douarnenez et d'Audierne avant le 15 octobre était un premier pas : on est allé jusqu'au bout.

A envisager les choses de sang-froid, on demeure confondu de l'importance donnée à cette affaire des seines, grossie outre mesure par la passion des uns et l'intérêt des autres. Sur les points de la côte d'où sont parties les plaintes les plus vives, on n'en faisait même pas usage; l'ancien filet était seul employé. Le malheureux baudet de la fable n'a jamais été chargé d'autant d'anathèmes que ces filets perfectionnés, dont l'unique tort est de trop bien pêcher. Les moins violens ont reproché aux seines de prendre avec la sardine trois ou quatre autres espèces de poissons dont les bancs vivent mêlés aux siens : anchois, petits maquereaux, sprats; or tout cela est de bonne prise et se vend dans les usines, qui en font aussi des conserves; le mal n'est donc pas bien grand. Mais, dit-on, on a vu les seines rapporter des quantités d'autres poissons, de petites dorades en si grand nombre que les hommes ne savaient plus où se mettre dans la barque. Sans doute, le cas a pu se présenter. Mais on répondra que le seul fait de l'attention donnée à ces coups de filet extraordinaires, le seul fait qu'on s'en souvient et qu'on les cite après plusieurs années, est la meilleure preuve qu'ils sont bien rares. On doit aussi se demander s'ils sont un mal; si la destruction des petites dorades ne profite pas à la sardine, en concurrence vitale avec elles dans les mêmes eaux, à la poursuite des mêmes proies.

Mais surtout on a reproché aux seines de « draguer le fond, » trois mots magiques avec lesquels il est bien facile d'allumer la guerre chez nos pêcheurs. Draguer le fond, c'est bouleverser, ruiner, dépeupler les champs de goëmons et les bancs de sable où le pêcheur traînera son chalut pendant l'hiver. Draguer le fond, c'est lui retirer son pain aux mois les plus durs de l'année, c'est l'acte criminel entre tous, et pourtant lui-même ne fait que cela et en vit. Mais il ne faut pas que ce soit avec un filet à sardines! il ne faut pas que ce soit trop près de la côte! Assurément, dans les baies comme celle de Douarnenez, il arriva plus d'une fois que l'immense sac des seines frôlait le fond. Comment en douter? il revenait parsemé d'étoiles de mer, d'oursins, de bêtes toujours rampantes accrochées par leurs piquans dans les mailles. Mais le mal ici non plus n'était pas bien grand. On sait le rude effort du chalut, le lourd engin traîné des heures entières, l'armature solide portant le filet, les poids aux extrémités, la chaîne de fer bordant en dessous l'ouverture : c'est qu'il faut entrer dans le sable, faucher en quelque sorte les goëmons par la racine, pour surprendre le poisson qui s'y cache. Bien différente est la seine à

sardines, toujours tissée d'un fil très fin, et qui n'est ni lestée, ni même traînée. Le pêcheur est le premier à redouter que son filet touche le fond. La plus petite pointe de roche, la moindre épave coulée va le déchirer comme un clou ravage une dentelle, et c'est un accroc de vingt brasses qui se fait de la sorte et qu'il faut réparer avant de continuer la pêche, — quand le filet n'a pas été fendu de bout en bout. La vérité est que, sous le poids léger de la seine, les goémons plient simplement la tête, comme pour mieux protéger toutes les générations d'êtres que l'imagination fait vivre dans leurs dures frondaisons. Car les pêcheurs se trompent encore quand ils prétendent que « l'herbier » vert, ces plaines sous-marines où les anciens croyaient revoir le gazon de l'Atlantide submergée, sont le refuge de beaucoup d'animaux. Elles en abritent fort peu ; fort peu y déposent leurs œufs. La vie intense, la vie prodigieuse par le nombre et la variété des espèces, par les pontes de toutes sortes, c'est dans les massifs rocheux qu'elle s'abrite, dans les fissures et sous les pierres, dans tous les fonds accidentés dont se garde le pêcheur, par crainte d'y laisser son chalut.

On a dit encore, — et que n'a-t-on pas dit? — que le bruit des anneaux de la coulisse, quand on clôt la seine pour « faire le sac, » mettait le poisson en fuite : c'est supposer que des pêcheurs, qui ne comptent pas parmi les moins fortunés et les moins habiles, vont se faire à plaisir les victimes d'un mauvais procédé de pêche... et y persister. Car on en est arrivé à l'enfantillage dans cette campagne menée contre les filets perfectionnés. Il est certain qu'un bruit, même faible, peut effrayer la sardine; mais il y a loin de là à la chasser sans retour. Et, d'ailleurs, les bancs ne se succèdent-ils pas d'un jour à l'autre dans leur roulement continu? Pour un de parti, deux reviennent. Il y a quelque vingt ans, les pêcheurs de pilchards, aux environs de Falmouth, sur la côte de Cornouailles, ayant éprouvé, eux aussi, une série de mauvaises années, prétendirent que des essais d'artillerie faits dans le voisinage étaient la cause du mal et avaient pour toujours éloigné la sardine. A Concarneau, la saison suivante, un pêcheur, renchérissant, soutint que, si la sardine devenait moins abondante dans la baie, la faute en était aux tirs d'épreuves qu'on fait à Gavres, près de Lorient, à douze lieues de là, et il voulait qu'on déplaçât le polygone de l'artillerie. L'artillerie n'en a rien fait, elle a eu bien raison.

On raconte qu'au sein d'une commission où des pêcheurs furent appelés à donner leur avis sur l'emploi des seines à sardines, après que celles-ci avaient été unanimement condamnées comme détruisant le poisson, chassant celui qu'elles ne prennent pas, ruinant le fond et causant bien d'autres méfaits encore, la question se posa de savoir s'il ne convenait pas d'étendre la même proscription aux seines à

sprats, qui sont plus grandes et qui font de plus terribles razzias dans la mer. Unanimement les seines à sprats furent déclarées le plus innocentes du monde.

Le prix élevé d'une seine, quand il faut l'ajouter à celui d'un jeu de filets ordinaires, explique que l'usage ne s'en soit pas plus vite répandu. Il était possible, d'ailleurs, que l'ancien filet gardât sa raison d'être à côté de la seine, parce que seulement avec lui on prend tout poisson de même « moule, » ce qui est un avantage pour les manipulations ultérieures et la fabrication des produits de première qualité; tandis que la fabrication courante a surtout besoin de beaucoup de sardines à bon compte, ce que donnent les seines.

En somme, toute la question se résume à ceci : notre industrie pourra-t-elle se maintenir malgré l'interdiction des filets perfectionnés? Quand le poisson est abondant, peu importe l'engin, — on en prendra toujours assez, et il ne sera pas cher. Mais si le poisson est rare, l'ancien filet ne sera-t-il pas insuffisant? Voilà ce qu'il faut se demander, car alors les prix monteront, et l'industrie portugaise continuant de prospérer, c'est pour nous la ruine à brève échéance. Il faut convenir que les partisans des seines font valoir des argumens qui ne sont pas tout à fait sans valeur: d'abord l'économie de rogue, mais surtout l'augmentation de salaire qui revient à la famille du pêcheur par le travail des femmes à l'usine. En 1878, les fabricans de Concarneau ont payé aux ouvrières une somme ronde de 480,000 francs, correspondant à la manipulation de 240 millions de sardines mises en boîtes. On en avait pêché 440 millions, dont les fabriques n'avaient employé que les trois cinquièmes. Le reste fut pressé, anchoité, mis en saumure, vendu en vert. Tous les barils à rogue, même les vieilles caisses, avaient été mis en réquisition. Chacun s'était fait industriel d'occasion et pressait pour son compte. Ce fut partout l'abondance, en cette année dont on parle encore, mais sans comprendre la leçon qu'elle apportait. Il est bien certain que les moyens de pêche, si perfectionnés qu'on les suppose, ne fourniront pas toujours pareilles quantités de sardines. C'est l'année qui était exceptionnelle; mais rien ne montre mieux combien les pêcheurs font un calcul inexact quand ils craignent d'avoir à souffrir de l'abondance de poisson pêché.

La raison toujours invoquée pour restreindre les moyens de pêche est la protection des espèces. C'est aujourd'hui une tendance assez générale de protéger ainsi tout le monde et toutes choses. On entrave une grande industrie pour ménager, — encore n'en est-on pas bien certain, — la reproduction de quelques milliers de soles et de turbots destinés aux marchés et au luxe des grandes villes. Il est très vrai que le pêcheur vit de la prise de ces espèces une partie de l'hiver, mais c'est, en somme, un bien faible appoint sur le re-

venu annuel qu'il tire de la mer. C'est surtout le maquereau, la sardine, qui lui rapportent. Là, comme toujours, la matière première utile au plus grand nombre, abondante, à bon marché, est la plus précieuse : la morue de l'Atlantique du nord est une bien autre richesse que toutes les huîtres perlières de l'archipel indien.

Quant à protéger la sardine, elle n'en a que faire, autant que la morue ou le hareng océanique. Les Portugais l'ont bien compris, qui la pêchent par les moyens les plus perfectionnés, dont nous ne voulons pas en France, et sans nul souci d'anéantir les bancs qui passent à leur portée. Ils savent qu'ils ne les reverront jamais, que tout ce poisson, s'il n'est pris, sera décimé par ses ennemis naturels, ou bien, ce qui est pis, s'en ira tomber dans les filets de la nation voisine pour l'enrichir de tout ce qu'ils auront laissé échapper.

Telle est la situation présente de l'industrie de la sardine en France. Tout ce qu'on peut espérer, c'est que, pendant deux ou trois ans, on n'en sentira pas trop les rigueurs. Ces apparitions de la sardine sur nos côtes, dans leur irrégularité même, ont certaines lois ; on peut établir des probabilités. Il paraît que le régime de la sardine, en 1887, a offert de frappantes analogies avec celui de 1853 : en cette année-là, on avait vu de même d'innombrables bancs de petites sardines, et les deux années suivantes furent très bonnes. Il est permis, dans une certaine mesure, d'espérer qu'il en sera ainsi cette fois. Mais si l'avenir prochain ne nous donne que demi-alarme, il faut s'attendre ensuite au retour des mauvaises années; il faut, dès à présent, envisager les conditions de la lutte entre notre industrie et l'industrie étrangère : celle-ci libre de s'alimenter de la matière première qu'elle emploie, à bas prix, grâce aux filets perfectionnés, tandis que nos fabricans devront payer plus cher le poisson capturé avec l'ancien filet, avec la rogue et tous les vieux procédés. Il y a là, pour demain, des difficultés dont il importe, croyons-nous, de se préoccuper dès aujourd'hui. Quant à la science, elle a rendu son arrêt. Il n'est peut-être pas définitif en tous les points et pourra être infirmé dans quelque détail; mais il est très net sur le fond. Il prononce qu'on ne dépeuple point l'océan ; que tous les efforts de l'homme, armé de tous les engins imaginables, ne sauraient influencer l'équilibre d'une espèce animale de la taille de la sardine, vivant dans la haute mer. On peut affirmer qu'il y aura encore autant de sardines qu'aujourd'hui, quoi qu'on fasse, à l'époque calculée pour l'épuisement total des mines de houille en Europe. Nous n'avons donc pas à nous préoccuper de sa disparition. Pour la sardine comme pour la morue et le hareng océanique, la seule règle qui convienne devrait être d'en prendre le plus qu'on peut et comme on peut.

G. Pouchet.

UN

VOYAGEUR FRANÇAIS

AU MAROC

L'Algérie, la Tunisie, l'Égypte, sont des pays ouverts aux touristes, et on s'y promène pour son agrément. Longtemps encore, l'empire du Maroc n'attirera que les voyageurs sérieux, qui ont toutes les petites et les grandes vertus de leur profession. Quiconque réussit à parcourir certaines régions inexplorées du Moghreb, prouve qu'il est un ascète assez bien trempé pour endurer toutes les privations sans en souffrir. Il a prouvé aussi qu'il ne craignait pas les hasards, et on ne saurait trop l'admirer s'il a étudié des roches ou déterminé des altitudes dans un moment où des brigands le guettaient : interroger son baromètre tout en gardant son dos n'est pas le fait d'un homme ordinaire. Mais il ne suffit pas d'avoir un cœur d'airain, il faut être capable de dissimuler, de feindre, de mentir avec une héroïque et impassible effronterie, car on ne voyage dans certaines contrées qu'à la condition de se donner pour ce qu'on n'est pas, de jouer perpétuellement la comédie et de soutenir son personnage jusqu'au bout. Comme le prudent Ulysse, il faut joindre la ruse au courage. Après cela, on n'est pas tenu d'être aussi dur à la tentation que le fils de Laërte. S'il y a des sirènes au Maroc, on n'y a découvert jusqu'aujourd'hui ni Circé et sa baguette magique, ni Calypso, fille d'Atlas, qui promettait l'immortalité à ses amans.

De tous les pays du nord de l'Afrique, le Maroc est peut-être le plus beau, parce qu'il est le plus arrosé. Les Marocains pensent que les cours d'eau dont le lit ne se remplit que dans la saison des pluies sont engendrés par les nuages du ciel, mais que ceux qui coulent toute l'année, qu'il pleuve ou non, sortent directement de la main d'Allah.

Les eaux qui ne tarissent pas sont plus abondantes dans le Maroc qu'en Algérie et dans la Régence. Si on y voit trop souvent des montagnes nues, des steppes désolées, de mornes solitudes, des pentes pierreuses où ne poussent que le palmier nain et le triste jujubier sauvage, des villes ruinées, des maisons qui tombent, des pans de murs croulans, on y découvre sans peine de riches cultures, des cantons où le moindre coin de terre est ensemencé, des champs suspendus à des sommets qui semblent inaccessibles, et des lieux de délices, tels que les jardins de Sfrou, « jardins immenses et merveilleux, grands bois touffus dont le feuillage épais répand sur la terre une ombre impénétrable, où toutes les branches sont chargées de fruits, où le sol toujours vert ruisselle de sources innombrables. »

Mais ce qui attire le voyageur sérieux au Maroc, c'est moins la beauté des sites que la difficulté de l'entreprise, le mystère qui enveloppe encore ce pays et l'espoir que, par son labeur, il enrichira la science de nouvelles découvertes. Comme le remarquait M. Henri Duveyrier dans une des séances générales de la Société de géographie de Paris, c'est en 1845 que, par les soins de M. Renou, a été donnée la première carte générale du Maroc, et jusqu'en 1883 on n'avait fait de géographie astronomique que sur une vingtaine de points dans l'intérieur de l'empire. Sur vingt et un auteurs d'itinéraires, seize étaient des Français. C'est encore un jeune officier français, M. le vicomte de Foucauld, qui, voyageant à ses frais, sans subvention, est parvenu, en onze mois, à doubler la longueur des itinéraires soigneusement levés et à déterminer quarante-cinq longitudes, trois mille altitudes.

En traversant les régions explorées avant lui, M. de Foucauld a rectifié les erreurs de ses devanciers, et il en a visité d'autres où personne ne s'était encore hasardé. Il a établi le premier que le large massif de l'Atlas marocain se compose de cinq chaînes parallèles, courant du sud-ouest au nord-est et laissant entre elles des rigoles : au nord, le Moyen-Atlas, flanqué d'une chaîne secondaire; au centre, le Grand-Atlas, dont les cimes neigeuses donnent naissance à la plupart des fleuves du Maroc; au sud, le Petit-Atlas, où se forment des rivières; plus au sud encore, le Bani, d'où ne sortent que de petits cours d'eau. Mais en même temps qu'il reconnaissait les lieux, les montagnes, les vallées et les plaines, M. de Foucauld étudiait avec autant de soin et avec un rare discernement les populations, l'animal humain, ses mœurs, ses habitudes, ses coutumes. Le jour où la Société de géographie lui a décerné une médaille d'or, le rapporteur a pu dire sans exagération : « Sacrifiant bien autre chose que ses aises, ayant fait et tenu jusqu'au bout bien plus qu'un vœu de pauvreté et de misère, ayant renoncé pendant près d'un an aux égards qui sont l'apanage de son grade dans l'armée, il nous avait conquis des renseignemens très nombreux, très précis, qui renouvellent littéralement

la connaissance géographique et politique presque tout entière du Maroc (1). »

Le Maroc se divise en deux parties bien distinctes et d'étendue fort inégale. L'une, qui s'appelle le pays des bureaux ou le blad-el-makhzen, est soumise effectivement au sultan ; elle lui fournit des soldats, elle lui paie l'impôt, il l'administre, la pressure, la mange par l'entremise de ses caïds et de ses bachas, qu'il mange à leur tour quand ils deviennent trop gras. L'autre, quatre ou cinq fois plus vaste et qu'on appelle le blad-es-siba, est peuplée de tribus insoumises ou indépendantes, qui méconnaissent ouvertement l'autorité du sultan et parfois ignorent jusqu'à son nom. Les Européens circulent librement dans le pays des bureaux, sans autre ennui que l'obligation d'acquitter des droits de péage ou la nécessité de se défendre contre des rôdeurs. Mais, dans tout le reste de l'empire, personne ne voyage en sûreté. Le territoire appartient à la tribu; quiconque y pénètre sans son autorisation est traité en ennemi public, rançonné ou tué.

Pour obtenir le droit de passage dans un district du blad-es-siba, il faut qu'un membre de la tribu vous accorde son *anaïa* ou sa protection et s'engage à répondre de votre vie, moyennant un prix à débattre avec lui et qu'on appelle *zetata*. Le marché conclu, il vous conduit ou vous fait conduire à l'endroit indiqué, vous y laisse chez des amis à qui il vous recommande. Ceux-ci vous mèneront plus loin, c'est un nouveau marché à conclure, et vous passez ainsi de main en main jusqu'à votre dernière étape, si vous avez le bonheur d'y arriver vivant. Votre répondant et les hommes de votre escorte portent le nom de *zetats*. Selon les circonstances et les endroits, il peut suffire d'en avoir un; quelquefois ce n'est pas trop de quinze pour vous garder. L'*anaïa* ou la protection du voyageur qui passe est une des principales sources de revenu des familles puissantes. Mais le voyageur doit y regarder de près avant de choisir son répondant. Le mieux est de prendre pour *zetat* un homme qui soit assez fort pour faire respecter son patronage, et ne le soit pas assez pour n'avoir aucun souci de son honneur et de sa réputation. Le plus souvent, l'engagement n'est que verbal; dans certains cas, on en dresse un acte en partie double devant un taleb. Mais que l'acte soit écrit ou verbal, il y a des accidens à prévoir. Une fois en route, vous êtes à la merci de votre *zetat*, et il lui arrive de temps à autre de dévaliser ses cliens ou de les fusiller. Ajoutons qu'il y a des endroits où l'*anaïa* n'est d'aucun secours; tout ce qui passe est la proie du premier venu. Pour traverser ces lieux maudits, il faut obtenir, en finançant, l'assistance d'un

(1) *Reconnaissance au Maroc*, 1883-1884, par le vicomte Ch. de Foucauld, ouvrage illustré de 4 photogravures et de 101 dessins d'après les croquis de l'auteur. Texte et atlas, 2 vol. in-4°, 1888; Challamel et Ce, éditeurs.

marabout vénéré et s'abriter sous son parasol pacifique et tutélaire, qui tient les brigands en respect.

Mais des Européens qui auraient la candeur de se donner pour ce qu'ils sont n'obtiendraient jamais ni sauf-conduit ni escorte, ni la protection d'aucun parasol. Tout le pays de *blad-es-siba*, comprenant les trois quarts du Maroc, leur est fermé; ils ne peuvent y entrer que par ruse et à la faveur d'un déguisement. L'Arabe et le Berbère marocains regardent tout chrétien qui voyage chez eux ou comme un espion, comme un émissaire chargé de reconnaître leur territoire en vue d'une invasion, ou comme un sorcier, initié à tous les secrets de la magie noire : qu'on le voie cueillir trois brins d'herbe, on le soupçonnera de vouloir jeter quelque charme maléfique sur tout l'islam : « Les Ida ou Blal, dit M. de Foucauld, ont des idées fort étranges sur les chrétiens; ils les considèrent plutôt comme des sortes de génies que comme des hommes ordinaires. Il les croient très peu nombreux, disséminés dans quelques îles du nord et doués d'un pouvoir surnaturel. Les uns me demandaient s'il était vrai qu'ils labourassent la mer; d'autres, si les Français étaient aussi nombreux que les Ida ou Blal. Cette dernière question est excusable. Ils savent de nous une seule chose : depuis trois ans, les gens de Figig nous font impunément la guerre sainte. »

Pour traverser le Maroc de Tanger jusqu'au Sahara, il faut être musulman ou juif. La plupart des voyageurs européens ont opté pour le turban. C'est un parti périlleux, M. Lenz en a fait la fâcheuse expérience. Un derviche qui a des curiosités savantes, un derviche qui porte avec lui un baromètre et un sextant, qui prend des notes et passe des heures à écrire, éveille des soupçons, et on le reconnaît bientôt pour un faux derviche. D'ailleurs, toujours entouré de musulmans, obligé de se conformer en tout point aux prescriptions du livre saint, il lui est difficile de ne jamais se trahir et, s'il se laisse prendre, il expiera de sa vie sa sacrilège imposture.

M. de Foucauld se décida à se coiffer du bonnet noir du juif et à se parer de ces longues mèches de cheveux ou *nouader*, que les israélites marocains laissent pousser le long de leurs tempes. Sans doute, ce choix avait ses inconvéniens. Les israélites du Maroc sont de rigoureux observateurs du sabbat, pendant lequel ils ne peuvent ni marcher, ni écrire, ni faire du feu, ni compter de l'argent, ni parler d'affaires ni même y penser. Le jeune officier français se condamnait ainsi à perdre cinquante-deux jours dans une année. D'autre part, la condition du juif dans tout le *blad-es-siba* est navrante; il est réduit en servage, soumis à un régime d'effroyable oppression. Il doit se constituer le juif d'un musulman, à qui il fait hommage de sa personne, et il lui appartient corps et biens, fait partie de son avoir. Si ce mu-

sulman est sage, il ménage son juif, ne perçoit que le revenu de ce capital, le considère comme une ferme qui rapporte d'autant plus qu'elle est mieux administrée. Mais le plus souvent ce seigneur a l'humeur rapace et violente, et il exploite indignement son serf, le dévore à belles dents. Si le juif s'insurge, on lui prend sa femme, on lui prend ses enfans, et finalement on le prendra lui-même pour le vendre aux enchères. Si le juif s'échappe, son seigneur fera son possible pour le rattraper, et il le tuera comme un voleur qui lui emporte son bien. Pour endurer de telles misères, il faut appartenir à une race dont la force de résistance est un des étonnemens de l'histoire.

Quoique, en optant pour le bonnet noir, M. de Foucauld se condamnât à essuyer de mortifiantes avanies et à perdre des heures précieuses, il ne s'est pas repenti de son choix. Les musulmans ne pénètrent jamais dans les *mellahs*, dans les quartiers où les israélites sont confinés. L'héroïque voyageur y trouvait son refuge; il y passait des nuits entières à écrire ou à observer les astres d'après les principes enseignés à l'école de guerre. « Dans les marches, nul ne faisait attention, nul ne daignait parler au pauvre juif, qui, pendant ce temps, consultait tour à tour boussole, montre, baromètre et relevait le chemin qu'on suivait. » Il obtenait « par ses cousins » des renseignemens exacts sur la région qu'il parcourait, sur ses habitans. Dans toute l'Afrique du nord, il n'y a pas d'autres informateurs que les juifs; ils ont des yeux et des oreilles, et le musulman est le plus incurieux des hommes. M. de Foucauld avait eu la précaution d'emmener avec lui un vrai israélite, le rabbin Mardochée-Abi-Serour, dont l'office consistait à jurer que cet officier français était un rabbin, à lui servir d'intermédiaire, à le couvrir de sa personne, à le laisser dans l'ombre, à lui trouver partout quelque logis solitaire et commode, et dans un besoin à forger les histoires les plus fantastiques pour dérouter les questionneurs indiscrets.

Cependant, partout où M. de Foucauld séjourna quelque temps, ni son bonnet, ni ses *nouader*, ni les sermens de Mardochée ne lui servirent de rien. Si les musulmans ne le soupçonnèrent jamais, les juifs le tinrent plus d'une fois pour un faux frère; mais ils lui gardèrent religieusement le secret, et loin de lui témoigner quelque antipathie, ils devenaient plus obligeans, plus prévenans encore, plus empressés à lui fournir les renseignemens qu'il demandait. Dans un appendice de son livre, M. de Foucauld maltraite fort les israélites du Maroc. En a-t-il le droit? dans quelle autre race de la terre aurait-il trouvé cette discrétion qui lui a sauvé la vie? Il est sévère aussi pour les juives, auxquelles il reproche leur intarissable babil et l'aigreur de leurs querelles, et il cite à ce propos le mot de Salomon : « La femme querelleuse est semblable à un toit d'où l'eau dégoutte sans cesse au temps d'une grosse pluie. » Tout au contraire, un médecin espagnol, qui a fait long-

temps partie du conseil sanitaire du Maroc, prétend que, si la beauté de la juive marocaine a été surfaite, on ne peut trop louer son intelligence, son esprit des affaires, son attachement à ses devoirs domestiques, la grâce avec laquelle elle exerce l'hospitalité (1). A vrai dire, ce médecin n'a jamais visité le *blad-es-siba* ni approché du Sahara, et il faut convenir que l'Afrique, la véritable Afrique, fait subir à toutes les religions qu'on y importe d'étranges déformations. Nous savons par les récits des voyageurs ce qu'est devenu le christianisme en Abyssinie, ce que devient Mahomet dans le Soudan. La religion naturelle de l'Afrique est le fétichisme, et elle ne se laisse convertir à un Dieu étranger qu'à la condition qu'il se laisse convertir lui-même en un grand fétiche.

Par sa patience à toute épreuve, par son opiniâtre persévérance, M. de Foucauld réussit à exécuter jusqu'au bout le plan d'aventureuse odyssée qu'il avait conçu. Débarqué à Tanger le 20 juin 1883, il est allé à Fez ; de Fez, il a gagné le Tadla, atteint l'Oued-el-Abid et Demnat, franchi le Grand-Atlas par un col encore inexploré. Voyageant ainsi du nord au midi, il atteignait dès le 14 novembre Tisint et le 30e degré de latitude, et il voyait se dérouler devant lui, au sud du Bani, « une plaine brûlée, sans autre végétation que quelques gommiers rabougris, ni d'autres reliefs que d'étroites chaînes de collines rocheuses, s'y tordant comme des tronçons de serpens, plaine immense, tantôt blanche, tantôt brune, étendant à perte de vue ses solitudes pierreuses, que bornait à l'horizon le talus de la rive gauche du Dra, qui la sépare du ciel par une raie d'azur. » Les nuits du Sahara l'enchantèrent comme une féerie : « On comprend, nous dit-il, dans le recueillement de nuits semblables, cette croyance des Arabes à une nuit mystérieuse dans laquelle le ciel s'entr'ouvre, les anges descendent sur la terre, les eaux de la mer deviennent douces, et tout ce qu'il y a d'inanimé dans la nature s'incline pour adorer son Créateur. » Ce fut à Tisint aussi qu'il fit connaissance avec des femmes aux grands yeux mobiles et expressifs, à la taille souple, à la physionomie ouverte et rieuse. Leur caractère distinctif est d'avoir le visage d'une blancheur extrême et le corps bleu. Elles portent des habits en cotonnade indigo qui déteignent, et se lavant quelquefois la figure, elles ne se lavent jamais le corps.

Sa bourse ayant été épuisée par les rançonneurs et les larrons, M. de Foucauld dut se rendre à la côte et à Mogador, pour se procurer de l'argent. Il écrivit en France et attendit quarante-cinq jours la réponse. Il était de retour à Tisint le 31 mars 1884, et cheminant du sud-ouest au nord-est, il regagna la frontière algérienne en franchissant une seconde fois le Grand-Atlas et en explorant le cours de

(1) *La Mujer marroqui*, estudio social, por D. Felipe Olivo y Canales. Madrid, 1881.

l'Oued-Malouya, frontière naturelle de l'Algérie française et du Maroc. Il avait couru de graves dangers à Tisint, à Tintazart, à Mrimina, qui, selon l'expression d'un marabout, est « un ventre d'hyène, le réceptacle de tout ce qu'il y a de mauvais. » Ce fut dans les derniers jours de son voyage, sur la route de Debdou, qu'il eut à subir sa plus périlleuse épreuve. De ses trois *zetats*, l'un, nommé Bel-Kasem, était un parfait honnête homme; les deux autres étaient des coquins; à la blancheur de ses habits, à la bonne mine de son mulet, ils le croyaient chargé d'or et n'avaient offert de lui servir d'escorte que dans le dessein bien arrêté de le piller.

A midi et demi, comme il marchait en tête de la caravane et prenait ses notes, il se sentit tout à coup tiré en arrière et jeté à bas de sa monture. On le terrassa, on lui rabattit son capuchon sur la figure, et quoique Bel-Kasem fît tout pour le délivrer, les deux coquins le fouillèrent méthodiquement, ne lui laissant que les deux choses auxquelles il tenait, ses instrumens et ses papiers. Ils avaient trouvé son bagage plus léger qu'ils ne pensaient; furieux de leur déception et de n'avoir fait que demi-besogne, ils voulaient lui prendre la vie et son mulet: « Durant le reste de cette journée et durant toute celle du lendemain, ils discutèrent ce sujet, pressant Bel-Kasem de m'abandonner, de les laisser me dépêcher d'un coup de fusil, lui faisant des offres, lui promettant sa part. Bel-Kasem fut inébranlable et déclara qu'ils n'auraient ma vie qu'avec la sienne... Étrange situation d'entendre durant un jour et demi agiter sa vie et sa mort par si peu d'hommes et de ne rien pouvoir pour sa défense! J'étais sans armes; un revolver était dans mon bagage, il m'avait été pris. »

M. de Foucauld a raconté sa laborieuse reconnaissance au Maroc dans cette langue claire, limpide, exacte, colorée sans aucune recherche de couleurs, qui est la marque des vrais voyageurs, et son beau livre, aussi substantiel que curieux, fait naître bien des réflexions. La première qui s'impose à l'esprit est que, sous peine de commettre de graves erreurs de conduite, les puissances européennes qui ont des intérêts au Maroc doivent considérer cet empire comme une fiction ou comme une expression géographique. On ne peut prendre aux gens que ce qu'ils ont, et le sultan qui, dans ses heures d'orgueil extravagant, s'arroge des droits sur le Niger et sur Timbouctou, ne possède en réalité que le cinquième du territoire qu'il envisage comme son domaine et son patrimoine. Une puissance qui se flatterait, en le dépossédant, d'acquérir toute la portion de terre comprise entre Tanger et le Sahara serait loin de compte, et ceux qui envahiraient sa succession hériteraient surtout de ses ennemis, qui sont innombrables. Il régit despotiquement le pays des bureaux; il y encaisse des sommes énormes sans y faire aucune dépense d'utilité publique, il y met les fortunes en coupe réglée, il y vend sa justice ou plutôt son injustice.

Partout ailleurs, son pouvoir est nul, et, comme l'a remarqué M. Duveyrier, « Sa Majesté chérifienne est souvent forcée de faire parler la poudre lorsqu'elle veut lever l'impôt dans des cantons visibles sans télescope de l'une quelconque de ses capitales. » Quand M. de Foucauld visita la redoutable forteresse à deux enceintes de Kasba-Tadla, il n'y trouva qu'un être vivant, un pauvre hère qui, assis devant sa porte, disait mélancoliquement son chapelet : « Quel était cet ascète, vivant dans la solitude et la prière? D'où lui venait ce visage désolé? Faisait-il, pécheur converti, pénitence de crimes inconnus? Était-ce un saint marabout pleurant sur la corruption des hommes? Non, c'est le caïd. Le pauvre diable n'ose sortir; dès qu'il se montre, on le poursuit de huées. »

Plus heureux est le caïd des Glaouas. On ne le hue point, et sa parole a encore quelque poids, à la condition qu'il ne coûte rien, qu'il n'ordonne rien, qu'il ne se mêle de rien. Plus loin, au cœur du blad-es-siba, le sultan n'est plus qu'un ennemi ou un inconnu. M. de Foucauld demandait un jour à des Ida ou Bial s'ils avaient jamais eu des relations avec Mulei-Hassen. « Si, répondirent-ils, nous en avons eu, il y a dix-huit mois. » Et ils lui racontèrent que, comme les agens, envoyés par le sultan pour ramasser l'impôt dans le Ras-el-Oued, s'en retournaient avec des mulets chargés d'argent, leur tribu avait organisé une razzia et tout enlevé, l'argent, les armes et les chevaux : « Voilà, ajoutaient-ils, l'histoire de nos dernières relations avec le sultan. » C'est ainsi qu'on trouve au Maroc, plus encore que dans tout autre pays conquis par les Arabes, l'éternelle opposition de deux principes : un césarisme, grossièrement imité de Rome et de Byzance, y lutte à armes inégales avec des tribus qui, obstinément fidèles à leur antique régime, se retranchent dans leur fière indépendance, haïssent les grandes agglomérations d'hommes comme des entreprises contre le droit naturel et traitent le maître en ennemi.

Mulei-Hassen ne possède son empire que dans son impériale imagination. Cela suffit pour procurer des joies à son orgueil; mais il est trop avisé pour ne pas avoir des inquiétudes, pour ne pas se prémunir contre les accidens. A quelques journées de marche de Meknas, le territoire est possédé par les Zaïan, lesquels peuvent armer jusqu'à 18,000 cavaliers. Le sultan entretient chez eux un magistrat *in partibus*, qui, trop heureux qu'on le laisse vivre en paix, est seul à se douter qu'il est caïd et à savoir qu'il existe un sultan. Les Zaïan ne reconnaissent d'autre autorité que celle de deux familles de chérifs. « Le sultan a grand soin de rechercher l'amitié de ces redoutables maisons, qui, du haut de leurs montagnes inaccessibles, pourraient précipiter des torrens d'envahisseurs dans le pays des bureaux et renverser son trône. » Il leur fait mille avances; cadeaux, honneurs, il ne leur refuse rien; il leur offre jusqu'à des alliances dans sa famille.

Souvent aussi, il envoie des expéditions pour soumettre des insoumis. En 1882, craignant que quelque puissance européenne ne s'établît sur la côte occidentale du Maroc, il voulut prouver que tout le Sahel lui appartenait. Il fit une campagne dans le Sous, et, profitant d'une année de famine, il décida par ses libéralités les tribus comprises entre l'Oued-Sous et l'Oued-Dra à reconnaître sa suprématie; il obtint, à force de présens, que leurs cheiks acceptassent le titre de gouverneurs. Quelques mois plus tard, toutes ces tribus s'étaient soulevées. Les populations africaines ressemblent à ces gaz que les chimistes ont toutes les peines du monde à réduire à l'état liquide. Qu'on se relâche un instant dans le traitement qu'on leur fait subir ou qu'on néglige une précaution, le gaz redevient gaz, et le volatil Arabe ou l'indocile Berbère redeviennent des nomades réfractaires à toute autorité, incapables de concevoir le bonheur sans la liberté et la liberté sans l'anarchie.

Il n'y a dans le soi-disant empire marocain, où se parlent deux langues, l'arabe et le tamazirt, ni unité de gouvernement ni unité de races, et, d'après les informations toutes nouvelles recueillies par M. de Foucauld, il règne parmi les tribus de la même race une singulière variété de mœurs et d'usages. Ici, la tribu demeure indivise; là, on se partage en districts, en cantons ou on s'agrège en communes. Dans les massifs du grand et du moyen Atlas, dans les bassins de l'Oued-Dra et de l'Oued-Ziz, on aperçoit partout de vrais castels féodaux, bâtis en pisé, flanqués de tours aux quatre angles. Ces châteaux, nommés *tirremts*, sont des magasins fortifiés où le village serre ses grains; un local particulier y est réservé à chaque habitant, qui en a la clé. Ailleurs, plus de châteaux: le magasin commun est un village, appelé *agadir*, où la tribu rassemble ses récoltes et les met à l'abri des pillards.

Les institutions politiques varient comme les coutumes sociales. Au nord de l'Atlas, chaque tribu fait son ménage à part, et on y vit sous un régime de démocratie absolue. Quelques-unes ont des *kanouns* ou codes de lois; d'autres n'en ont pas. Les unes comme les autres se gouvernent par des assemblées où chaque famille a son représentant. Point de pouvoir exécutif, et au surplus l'assemblée souveraine ne s'occupe que des affaires générales, laissant les particuliers libres de régler leurs différends à coups de fusil. Dans cette région, la politique se réduit à l'art d'organiser l'anarchie. Au sud du Grand-Atlas, telle tribu est régie par des cheiks héréditaires, mais ces dictateurs ne sont pas exigeans; leurs administrés ne sont tenus que de les accompagner à la guerre, de leur payer une légère redevance et ne pas trop se piller entre eux: pour tout le reste, ils font ce qui leur plaît. D'autres tribus, comme celles du nord, tiennent des assemblées, mais elles confient le pouvoir exécutif à un cheik électif et révocable, nommé quelquefois pour un an. Quelques-unes se groupent en confé-

dérations; ailleurs, une tribu faible entre dans le vasselage d'une tribu forte et guerrière. De lieu en lieu, on trouve dans le Maroc, à l'état embryonnaire, toutes les formes de gouvernement que les hommes ont inventées; mais de quelque façon que les tribus marocaines se gouvernent, une habitude leur est commune : partout on s'y fait la guerre à feu et à sang. Les sédentaires se battent avec les sédentaires pour des questions d'eaux et de canaux; les nomades se battent avec les nomades pour venger les injures de leurs protégés, de leurs chiens ; sédentaires et nomades s'entre-battent les uns pour garder ce qu'ils ont, les autres pour le leur prendre : « Je n'ai pas été dans une seule région au sud de l'Atlas, nous dit M. de Foucauld, sans y trouver pour une de ces trois causes la guerre, soit intestine, soit avec des voisins. »

Dans ce grand empire désagrégé, où l'autorité se fractionne à l'infini, où d'endroit en endroit les institutions varient, il n'y a pas d'autre principe d'unité que Mahomet et le Coran. Mais le Prophète a donné au monde la moins sacerdotale de toutes les religions; il reconnaît à tout fidèle le droit de traiter directement ses affaires avec Allah; il a imposé à son peuple une règle de foi, il n'a pas fondé une église selon la force du mot. Arabe ou Berbère, chaque musulman appartient à un groupe, qui n'est à ses yeux qu'une grande famille, et en religion comme en politique, chacune de ces familles fait ses affaires à part. De même que la tribu tient lieu d'état, on remplace l'église par la confrérie, association volontaire où l'on entre pour se livrer ensemble à de certaines pratiques sous le patronage du même saint. Le sultan Mulei-Hassen se croit le maître du Maroc; il se croit aussi le grand iman, le pape de tous les musulmans malékites, et il se flatte d'étendre sa juridiction spirituelle non-seulement sur Fez et Marakech, mais sur les oasis du Sahara, comme sur Alger, Tunis et Tripoli. C'est encore une de ces illusions qui contribuent à son bonheur, mais dont la vanité lui est démontrée chaque jour.

On a souvent représenté le Maroc comme le plus fanatique des pays de l'islam. M. de Foucauld en juge autrement; il a constaté que, si les Marocains ferment leur porte aux Européens, c'est plus par crainte de l'espion que par horreur pour l'infidèle, et qu'ils redoutent le conquérant plus qu'ils ne haïssent le chrétien. Sans doute, les *hadj* ou musulmans qui ont fait le pèlerinage de la Mecque abondent au Maroc; mais contrairement à l'opinion commune, le *hadj* est plus tolérant que ceux de ses coreligionnaires qui sont restés chez eux et n'ont jamais baisé la pierre noire : il a vu des bateaux à vapeur, des locomotives, Alexandrie, Tunis, Alger, des villes embellies, transformées par les chrétiens, et il a laissé en chemin quelques-uns de ses préjugés. Les voyages ouvrent l'esprit, le pèlerinage à la Mecque élargit les cœurs étroits.

Le Maroc a ses dévots, ses tièdes, ses indifférens et même ses incrédules. Certaines superstitions s'y rencontrent partout. Quand une rivière tarit, on sacrifie un mouton pour la faire couler. Dans beaucoup de tribus, on fait bénir par le marabout ses champs et ses dattiers. Ailleurs, on ne recourt à ses bons offices qu'en partant pour une razzia. Tout le long du jour, il demande au ciel que l'expédition soit fructueuse; a-t-on fait de riches captures, on le paie grassement; n'a-t-on rien pris, c'est un mauvais marabout, et il perd ses pratiques. D'autres tribus, plus mécréantes encore, traitent de fainéans les vendeurs de prières et de bénédictions et sont réputées pour n'avoir ni sultan ni Dieu, pour ne connaître que la poudre. Toutefois, dévots ou indifférens, les Marocains se réunissent dans la commune aversion de l'étranger. Durant tout son voyage, M. de Foucauld put s'assurer que le Maroc s'occupait beaucoup du mahdi, que les plus forts raisonneurs le tenaient pour invulnérable et invincible. Dans le nord, on annonçait qu'il venait de s'emparer du Caire et d'Alexandrie; plus au midi, on le croyait à Tripoli; plus loin encore, on le disait à Tunis; sur les confins du Sahara, on ne doutait pas qu'il n'eût pris Alger et massacré tous les Français. A la vérité, personne ne parlait de lui prêter main forte, personne ne désirait la guerre sainte. Mais M. de Foucauld pense que, si quelque grand chef religieux déployait l'étendard vert, il pourrait rassembler en peu de jours une armée de 50,000 hommes : « Cette masse, animée plutôt par l'espoir du pillage que par le zèle religieux, s'évanouirait à la première défaite et se doublerait au premier succès. »

Cet empire, qui n'est qu'une expression géographique, et dans lequel le seul sentiment commun est la haine de l'étranger, cet empire, dont la moindre portion est soumise à tous les caprices du plus détestable des gouvernemens et dont le reste n'est pas gouverné du tout, ne laisse pas de subsister, et rien n'annonce que sa fin soit proche. Il a duré si longtemps que c'est une raison pour qu'il dure. Ce qui sauve le sultan, c'est la politique du jardinier : au dehors comme au dedans, ses ennemis s'entre-haïssent, se jalousent, et personne ne mange dans la crainte que les autres ne mangent aussi. Au surplus, il ne faut pas croire que sous un régime de despotisme inepte ou dans une confusion de toutes choses qui nous semblerait insupportable, il n'y ait pas quelque place pour le bonheur. Partout où l'on n'est pas trop grugé par les caïds ni trop pillé par les nomades, il y a des villages, des bourgades où tout respire le bien-être, la prospérité, la richesse. Dans ces endroits privilégiés, on vit à peu près comme en Europe. On vend, on achète, on a des amis et des ennemis, on se procure tous les plaisirs licites en y joignant quelques plaisirs défendus, on bavarde, on commère, on se marie. L'Arabe, qui a de l'orgueil, ne veut épouser qu'une fille de bonne maison; le Chleuh, qui a le cœur

avare, la veut riche; le Hartani, à la face couleur de café au lait, la veut blanche, et plus elle a le teint clair, plus il est content. Heureux aussi est l'habitant des oasis du Sahara assez fortuné pour avoir une vache et qui peut boire autant de thé qu'il lui plaît, mettre de la viande dans son couscouss et remplacer le maigre potage du matin par des galettes chaudes et du miel de dattes!

Dans les districts où le caïd est odieux et le nomade insupportable, où les alertes sont continuelles, où les lendemains sont obscurs, on s'endurcit à ses maux par l'habitude de souffrir, et quelquefois on désarme le malheur par sa patience. Tel baudet, à l'échine râpée, aux flancs labourés par les coups, oublie ses écorchures en fêtant le chardon qu'il rencontre sur son chemin. L'Africain ne demande à la vie que ce qu'elle peut donner; il se résigne aux accidens, il ne se charge pas de faire sa destinée, il se laisse conduire par elle et s'épargne la fatigue des réflexions. Au début de son voyage, la caravane avec laquelle M. de Foucauld était parti de Tétouan s'accrut d'une femme, de sa fille et d'un homme qui portait à la main une cage contenant six canaris. Il s'était mis en course pour les vendre et comptait sur un bénéfice de 30 francs. Le lendemain soir, il quittait la caravane en lui annonçant son mariage. Sa compagne de route lui avait plu, elle l'avait agréé, et les six canaris, qu'on se promettait de placer au plus vite, devaient pourvoir aux frais de la noce.

L'Africain réfléchit peu, et il n'a garde d'ajouter aux peines trop réelles dont cette pauvre vie abonde les chagrins, les désespoirs imaginaires. Au sommet du Djebel-Riata, après la fonte des neiges, pullulent des chenilles poilues, qu'on appelle des *iakh*, et qui sont, paraît-il, froides comme glace, d'où les indigènes concluent que c'est la neige qui les enfante. Les bourgeois de Fez ont un dicton ainsi conçu : « Deux ridicules sont encore plus froids que les *iakhs* : le vieillard qui fait le jeune et le jeune homme qui fait le vieux. » On trouve en Afrique nombre de vieillards qui font les jeunes; mais les jeunes gens qui font les vieux, les jeunes gens à l'imagination lugubre, les jeunes gens tristes, dont l'incurable mélancolie est une grimace et qui se croiraient perdus de réputation si on les surprenait un jour en flagrant délit de naturel et de gaîté, sont une espèce presque inconnue aux habitans du Maroc. Leurs chenilles glaciales ont sur nos jeunes gens tristes ce grand avantage qu'elles servent à quelque chose : les chèvres en sont friandes et les mangent.

G. Valbert.

REVUE MUSICALE

Théâtre de la Monnaie de Bruxelles : *Jocelyn*, opéra en 4 actes, tiré du poème de Lamartine, paroles de MM. A. Silvestre et V. Capoul, musique de M. Benjamin Godard. — *La Gioconda*, opéra en 4 actes, paroles de M. Gorris, traduction de M. P. Solanges, musique de Ponchielli. — Concerts du Conservatoire de Bruxelles. — Opéra-Comique : Reprise de *Madame Turlupin*, opéra comique en 2 actes, de MM. Cormon et Grandvallet, musique de M. Ernest Guiraud.

« Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. » L'on a dit de *Jocelyn* trop de bien et trop de mal. L'œuvre de M. Benjamin Godard n'est sans doute ni *Don Juan*, ni *Guillaume Tell*, ni *Lohengrin*, ni *Carmen;* mais ce n'est pas non plus,.. ici, ne nommons personne. « Que *Jocelyn* réussisse ou tombe, écrivait-on dès avant la représentation, une chose est certaine : c'est qu'il n'y aura ni une pensée de plus ni une pensée de moins dans le monde. » Une pensée de moins! On ne voit pas trop comment une œuvre nouvelle enlèverait une pensée au monde. Mais une pensée de plus! Excusez du peu, dirait le vieux maestro. Des pensées de plus, en art, il en éclôt trois ou quatre par demi-siècle à peine, et, pour en avoir une seulement, il ne faut rien que du génie. Or si quelqu'un a eu chez nous, depuis Bizet, le génie, si quelqu'un a trouvé une pensée de plus, celui-là encore, ne le nommons pas, de peur d'offenser les autres.

Sans doute, l'œuvre de M. Benjamin Godard n'est pas une révélation. Elle n'apporte pas un verbe nouveau, et quelquefois même elle s'en tient trop à l'ancien. On rencontre là du Gounod, du Massenet ; mais on y rencontre aussi du Godard, du médiocre et du bon. Car il y a du

bon Godard ; il y en avait beaucoup dans *le Tasse*, dans la *Symphonie légendaire ;* il y en a encore dans *Jocelyn*, surtout dans les deux derniers tableaux. Ceux-ci laissent une impression excellente, contre laquelle un jugement général, pour rester équitable, doit un peu réagir. Il faut en appeler de notre émotion finale à l'ensemble de nos souvenirs.

Il était à la fois inutile et imprudent de faire de *Jocelyn* un livret d'opéra. D'abord, c'était mettre en musique de la musique même. Les beaux vers, surtout ceux de Lamartine, ont leur rythme, leur cadence, leurs harmonies, qui se suffisent. Quand on est, je ne dis pas Niedermeyer, mais Gounod, on peut chanter une ou deux strophes de Lamartine ; tout un volume, non pas. Et quel volume ! Peut-être dix mille alexandrins, un fleuve, un débordement de poésie, un poème avant tout riche, luxuriant, enveloppant le ciel, la terre et l'homme de ses gigantesques rêveries. Alfred de Vigny, je crois, appelait *Jocelyn :* quelques îles de poésie noyées dans un océan d'eau bénite. — Il ne l'avait pas compris. Rien au contraire n'est moins que *Jocelyn* dévot ou clérical au sens mesquin des mots. Rien n'est moins un poème de curé ou de sacristie. La religion de *Jocelyn* est la religion la plus haute et la plus héroïque. Lamartine a écrit sur la première page le mot ψυχή, âme. C'est là, en effet, l'histoire d'une âme, et d'une grande âme. On suit tout le long du livre le développement, l'embellissement de cette âme, que la souffrance et le sacrifice emplissent peu à peu de tendresse et de compassion, que la douleur forme à la vertu.

Mais *Jocelyn* n'est pas seulement un poème d'âme. C'est aussi l'un des plus magnifiques parmi les poèmes de la nature, ouvrant au dehors et au dedans un horizon infini, dévoilant à la fois toutes les cimes des Alpes et le cœur meurtri d'un pauvre prêtre de village. A ce double point de vue, moral et descriptif, la tâche était trop lourde pour un musicien.

L'abondance, la simplicité et la grandeur, ces beautés du poème, manquent à l'opéra. Celui-ci paraît un peu bref, cherché et petit. On emporte du théâtre l'impression d'un *Jocelyn* réduit et étriqué. Aussi, pourquoi cette manie actuelle de transformer des œuvres qui, dans leur forme primitive, sont parfaites ou peu s'en faut ? Aujourd'hui, tout se met en opéras : *la Dame de Monsoreau* et *Jocelyn*, également impropres, bien que par des raisons différentes et des mérites inégaux, à cette métamorphose. A quand *le Tour du monde* ou *la Légende des siècles ?* Et puis, drames et poèmes épuisés, à quand les tableaux et les statues ? Toutes les formes de l'art ne conviennent pas au même sujet, et l'on risque, à ce jeu, de brouiller les Muses ; elles sont sœurs, mais pas à ce point. On nous citera peut-être des exemples de transformations heureuses, glorieuses même : *Faust, Roméo, Otello.* Mais au moins c'étaient là des pièces, et non des poèmes ; de plus, des

pièces étrangères; et puis Gounod et Verdi approchent peut-être plus de leurs modèles que M. Benjamin Godard du sien.

De *Jocelyn*, les librettistes ont extrait surtout les faits, et les faits dans *Jocelyn* ne sont, au point de vue esthétique, que des accessoires. La mort du père de Laurence et l'adoption de celle-ci par Jocelyn ne nous importent guère; ce qui nous importe, ce sont les cent pages qui suivent, toutes consacrées à peindre l'amitié fraternelle des deux jeunes gens, leur piété mystique, toutes leurs pensées enfin, et leurs sentimens en pleine nature. Bien plus que la découverte même du sexe de Laurence, les sentimens de Laurence et de Jocelyn après cette découverte délicieuse et terrible, nous intéressent et nous émeuvent. Là était le point délicat et attirant; là se pressent dans le poème les beautés essentielles. Beautés singulières, que la musique devait approcher avec réserve, avec pudeur, mais qu'elle pouvait comprendre et peut-être embellir encore. Elle pouvait, sous le voile de l'amitié, suivre la mystérieuse éclosion de l'amour, et puis noter les nuances passionnées et douloureuses de cet amour naturellement offert et surnaturellement refusé. Avant la découverte, — la découverte même, — après la découverte,— voilà les trois phases psychologiques faites pour séduire un musicien, quitte à le perdre. Succès douteux, peut-être impossible, mais du moins tentative originale. Les auteurs n'ont pas compris, ou pas osé; ils sont restés à côté du sujet, traitant, au lieu du fond, les épisodes; les faits plus que les sentimens. Ils ont mis en scène le mariage de la sœur de Jocelyn, la fuite des proscrits dans la montagne, la mort du père de Laurence, l'exécution de l'évêque, et ce déplacement de l'intérêt, cette altération des valeurs, justifie un reproche déjà fait à l'ouvrage : tout ce qui devrait y être court est long, et tout ce qui devrait y être long est court.

La facture musicale de *Jocelyn*, disions-nous, n'a rien de bien original; elle rappelle souvent celle de Gounod et celle de M. Massenet. Le premier chœur (la noce de Julie) n'est pas sans analogie avec certain petit chœur d'*Hérodiade*. Gounod est derrière plus d'une page, derrière plus d'une phrase, celle-ci, par exemple : *Anges du Tout-Puissant, couvrez-la de votre aile!* (voir *Roméo* et *Mireille*); celle-ci encore, chantée à l'unisson par Jocelyn et Laurence : *De tous les noms sacrés dont sur terre on s'adore*. La romance-berceuse : *Dors en paix, doux enfant!* du Gounod encore. Du Gounod, les progressions, les phrases qui se répètent et montent par étages, et les accompagnemens syncopés. Du Gounod toujours, mais poussé au tragique, la scène de la révolution, qu'on a plaisamment appelée une kermesse de la guillotine.

La tendance allemande s'accuse beaucoup moins chez M. Godard. Le *leitmotiv* n'y est pour ainsi dire pas employé; un peu seulement au dernier tableau, et d'une main très légère. M. Godard n'a pas de

système, et il a raison. Quant à l'orchestration, elle ne nous a paru ni bonne ni mauvaise, seulement trop bruyante parfois, avec un goût immodéré des harpes.

Le premier tableau ne dépasse pas une moyenne agréable. Il pourrait avoir pour épigraphe ces deux vers :

De ma sœur et d'Ernest cette sainte journée
A, dans la main de Dieu, mêlé la destinée.

Heureusement, dans l'opéra, Ernest s'appelle l'Époux; cela fait mieux. Sa phrase de remercîment aux invités est élégamment tournée. Le petit chœur de noce, le chœur des jeunes filles, petit aussi, tout cela ne déplaît point. Le duo de Jocelyn et de sa mère, l'air de Jocelyn, ne sont guère que convenables. Un air honnêtement fait, avec des rythmes et des tonalités variés, pâlit auprès du récit de Lamartine, auprès de cette dernière promenade, la nuit, dans l'enclos bien-aimé, de cet adieu poignant à la terre du jardin, aux eaux de la source, aux colombes du toit. Ici comme presque partout, les librettistes ont respecté les vers de Lamartine. Respect pieux pour le poète, mais dangereux pour le musicien.

Rien dans le second tableau : un faible prélude où flûtes, hautbois et autres instrumens champêtres gloussent en vain sans jeter sur l'orchestre une teinte vraiment pastorale. Aux paysages de Lamartine, il faudrait la musique de Rossini, un peu du premier acte de *Guillaume*. M. Godard leur consacre un chœur médiocre, plus un *duetto* de pâtres inférieur à la chanson de *Sapho*, qu'il rappelle : *Broutez, broutez, mes chèvres!* Et puis, on sent ici le hors-d'œuvre et le superflu. Hors-d'œuvre, ce petit duo. Autrement nécessaire est dans le poème la scène du jeune homme et de la jeune fille, spectacle d'amour fait pour redoubler dans le cœur et les sens de Jocelyn les troubles et les désirs nés de la solitude. En résumé, toute cette partie de l'œuvre, y compris le massacre du vieux monsieur, ne renferme que des banalités musicales et dramatiques.

Mieux vaut le tableau suivant, au moins le début de ce tableau. L'entr'acte est beaucoup plus alpestre que le précédent. Les larges accords tenus et balancés donnent la sensation de grands souffles, de grandes vagues de vent, tranquilles et fortes, qui passeraient sans obstacles au-dessus des sommets. Cette belle page d'orchestre en rappelle un peu une autre que naguère nous avions trouvée belle aussi : *la Cathédrale*, de la *Symphonie légendaire*. Le réveil de Laurence est encore à noter : deux strophes courtes, vibrantes, avec une certaine étrangeté, une sorte d'effarement qui ne messied pas. Mais maintenant, là où l'on était en droit de compter le plus sur lui, le musicien

se dérobe. Quand vient l'évanouissement de Laurence, et la révélation de ce que nos pères eussent appelé ses charmes ou les attributs de son sexe, devant cette apparition foudroyante de la beauté et de l'amour, d'un amour à la fois souhaité et défendu, devant ce double assaut livré à l'âme de Jocelyn par la joie et l'épouvante, rien ou presque rien : un cri pareil à tous les cris et un maigre duo qu'un pauvre unisson termine. Pourtant ils étaient beaux à chanter, ces jours d'amitié, puis ces jours d'amour. Il eût été beau de trouver la musique de cette pure, de cette idéale poésie, d'égaler à la fois la hardiesse et la chasteté de ces récits. Il y avait là des trésors de sentiment, et des trésors nouveaux. Quel dommage qu'on ne les ait pas découverts !

La grande scène de la prison, entre Jocelyn et l'évêque, voulait du musicien autant d'éloquence que les scènes précédentes voulaient de poésie. Qu'on la relise dans Lamartine pour voir quelles foudres lançait au besoin ce poétereau de femmes, ce chantre de cascatelles et de rossignols, comme disent aujourd'hui quelques jeunes pédans. Jamais fanatisme plus odieux n'a tenu plus sublime langage. Quels discours sur ces lèvres et quelle flamme de bûcher dans ces yeux ! Du haut de quel dédain le vieillard qui va mourir regarde nos passions humaines ! A quel misérable prix il estime nos plus précieuses amours ! Le lecteur même est près de céder à ses paradoxes sacrés, de subir comme Jocelyn sa brutalité sainte. Dans ce duo si difficile par sa violence et par sa grandeur, le musicien n'a réussi qu'à demi. Le style, toujours soutenu, s'élève parfois, comme à ces mots : *Demain j'entonnerai l'hosanna triomphant!* Souvent le mouvement est juste et la phrase bien jetée; mais souvent aussi l'un et l'autre traînent, ici, par exemple : *Je vais vous consacrer sur le bord de la tombe.* Décidément, *Jocelyn* pourrait bien être tout à fait inabordable à la musique.

Le tableau populaire autour de la guillotine fait grand honneur au sens pittoresque des directeurs, à leur entente de la scène : voilà bien la rue sur le théâtre, les physionomies et les voix de la canaille. Mais de la musique, j'attendais mieux. Les différens refrains révolutionnaires : *Carmagnole, Ça ira,* et quelques autres, se succèdent et se juxtaposent au lieu de se fondre ; c'est de la polyphonie, mais de la symphonie, non pas. Quelques bons détails cependant, entre autres une courte prière de femmes à genoux sous la bénédiction du condamné.

Patience, voici les dernières pages de la partition, les meilleures. Dans la grotte des aigles, où nous ramène le sixième tableau, Laurence abandonnée chante un *lied* charmant : *Dors en paix, mon amour,* une page toute pleine de tendresse et d'inquiétude. Voilà une phrase distinguée et expressive, rehaussée par des contre-chants d'orchestre, et

délicieusement terminée sur le doux reproche : *Oh ! pourquoi s'en est-il allé !* Au théâtre, cet air semble seulement pris un peu vite. Plus lent, on lui trouverait peut-être encore plus de grâce et de mélancolie.

La rue maintenant, à Paris, sous les fenêtres de Laurence, éclairées par les lustres d'une fête. Jocelyn, caché dans l'ombre, pleure, et des jeunes gens franchissent en chantant le seuil de la maison. Jolie valse et surtout jolie gavotte dialoguée par les groupes d'invités. Il y a bien quelque chose d'un peu désagréable à *voir* un ecclésiastique faire le guet sous le balcon d'une dame; mais, sauf ce petit malaise, on prend grand plaisir à toute la scène. Laurence paraît à la croisée entr'ouverte, et pour une fois qu'une femme vêtue de blanc s'accoude à son balcon sans redire la chanson de Marguerite, cela vaut bien qu'on s'en félicite. Laurence ne se souvient que d'elle-même et, d'une voix triste, elle redit son chant de la montagne. Jocelyn va courir vers elle; mais une cloche tinte dans le voisinage. Alors, avec une belle phrase douloureuse il s'enfuit, tandis que reprennent dans la maison les refrains joyeux. Toute cette scène est excellente, pleine de mouvement et de poésie.

La scène suivante et dernière mérite qu'on pardonne beaucoup aux faiblesses signalées le long de l'ouvrage. C'est bien finir que de finir ainsi. Dans le hameau de Valneige, un matin de Fête-Dieu, la procession passe devant le reposoir. Pâle et défaillante, assise sur le seuil de sa chambre ouverte au soleil de printemps, Laurence mêle sa voix aux cantiques. Le chœur est simple, empreint d'une piété villageoise; les plaintes de Laurence le coupent à propos avec de lointains rappels des mélodies d'autrefois; bonne déclamation et bon orchestre; peu de notes et beaucoup d'expression. — La procession a disparu, et la pauvre fille qui va mourir fait appeler le prêtre. Pendant qu'on le cherche, seule et les yeux déjà voilés, elle murmure une priere tout à fait belle. Voilà la musique que nous demandions au musicien de *Jocelyn*, la musique des sentimens, la musique où chante une âme, où se dessine un caractère. Voilà Laurence tout entière, par ses regrets et ses remords, avec son humilité de pécheresse, avec sa douceur de femme et sa détresse de mourante. Toute sa vie, sa pauvre vie, achève ici de se briser et s'exhale en une dernière demande de miséricorde et d'amour. Cette courte prière dit tout ce qu'il fallait dire : elle tremble, elle adore et elle supplie.

Le duo final renferme quelques mesures d'ensemble dont la banalité dépare un peu cet épilogue; on le voudrait sans tache. Mais la tache est légère : chaque phrase de Laurence a l'accent le plus juste et le plus pénétrant. Laurence s'éteint sans cri, avec grâce et avec douceur, redisant toujours plus bas, toujours plus humblement : *Seigneur, votre nom soit béni !* A la passion ranimée de Jocelyn, elle ne répond

que par une tendresse déjà presque divine. Les grands accords de la grotte des aigles reviennent planer au-dessus de la jeune femme comme pour lui apporter un dernier souffle de l'air pur autrefois respiré; sur les marches de l'autel, elle s'incline et meurt. Très loin se perd l'écho des cantiques, et Jocelyn murmure encore la phrase, bien amenée cette fois et très attendrissante : *Anges du Tout-Puissant, couvrez-la de votre aile!*

Ici, véritablement, la musique n'a pas été indigne de la poésie, et l'on peut espérer de M. Benjamin Godard une œuvre dont l'ensemble vaudra la fin de celle-ci.

Le théâtre de la Monnaie offre à nos compositeurs une hospitalité tout artistique : un chef d'orchestre et un orchestre excellens; des choristes stylés qui jouent, qui chantent, et chantent juste, en mesure et avec des nuances (triple merveille) ! enfin des interprètes consciencieux et intelligens comme M. Engel (Jocelyn) et M. Seguin (l'évêque). Quant à Mme Caron, nous l'avons retrouvée avec joie; elle a plus de voix et de talent que jamais. Elle a toujours sa grâce noble « et même un peu farouche, » la poésie des attitudes et la poésie du chant. Elle a dit et joué le dernier acte surtout avec une sobriété et une intensité d'expression admirable. Elle a été humble, et triste, et attendrissante. Une aussi grande artiste mérite que nous allions à elle, en attendant qu'elle revienne à nous.

Jugez de l'éclectisme des Belges : l'an dernier, ils ont entendu *la Valkyrie;* cette année-ci, *la Gioconda. La Gioconda* est l'œuvre, — on dit, en Italie, le chef-d'œuvre, — d'un musicien mort il y a quelques années, Amilcare Ponchielli. Le livret est une imitation de la pièce de Victor Hugo : *Angelo, tyran de Padoue.* Vous vous rappelez ce gros mélodrame emphatique, sa préface apocalyptique et pontificale, son style à panaches et des phrases comme celle-ci : « Eh bien ! si peu que je sois, j'ai eu une mère. Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère ? En avez-vous eu une, vous ? » Ou encore celle-ci : « Il faut toujours qu'un Malipieri haïsse quelqu'un. Le jour où le lion de Saint-Marc s'envolera de sa colonne, la haine ouvrira ses ailes de bronze et s'envolera du cœur des Malipieri ! » Quant au sujet, il s'agit d'une rivalité de grande dame et de courtisane, où celle-ci naturellement a le beau rôle et sacrifie son amour et sa vie pour sauver la vie et les amours de la grande dame. Il est vrai qu'autrefois la grande dame avait elle-même sauvé la vie à la mère de la courtisane. Tout cela se passe à Padoue, au bord de la lagune vénitienne, en plein appareil littéraire et scénique du romantisme le plus échevelé, avec sbires, portes secrètes, échafaud et cercueil préparés pour une femme de podestat. On récite des tirades effrayantes sur le Conseil des Dix; on marche dans les murs, et il y a du monde dans les dressoirs.

Les musiciens d'Italie ont toujours aimé le théâtre de Hugo : son éclat extérieur et factice, ses contrastes violens, ses situations fortes et fausses. Tout cela prête à une musique un peu grosse, un peu voyante, sans beaucoup de dessous ni de profondeur, à des effets souvent dramatiques, plus souvent mélodramatiques et vulgaires. La vulgarité, voilà aujourd'hui le défaut national de l'Italie, comme l'obscurité est celui de l'Allemagne ; voilà notamment la tare de *la Gioconda*. Beaucoup d'idées, oh ! des idées en foule, mais presque toutes mauvaises. Le génie italien trouve toujours quelque chose à chanter, et prend tout ce qu'il trouve, sans choix ni contrôle. Je ne sais guère d'opéra vraiment italien, sauf les deux derniers chefs-d'œuvre de Verdi : *Aïda* et *Otello*, qui ne soit un exemple de cette déplorable facilité, de cette abondance et en même temps de cette pauvreté.

Décidément il y a en art bien peu d'écoles ; il y a de grands hommes, dont les imitateurs ne comptent guère. Rien de moins intéressant que les sous-Gounod, les sous-Wagner ou les sous-Verdi. Précisément, Ponchielli me paraît être un sous-Verdi, grosse ou fausse monnaie d'une pièce d'or. *La Gioconda* est conçue et exécutée selon toutes les règles italiennes ; la forme y est, ou plutôt la formule ; mais le fond manque. De la mélodie partout, mais commune, et, qu'on nous passe le mot, canaille ; du mouvement, ou des mouvemens brusques et grossiers, de vilains gestes ; de l'accent, mais celui du faubourg ; de l'émotion mélodramatique ; une sorte d'opéra de boulevard, le produit d'un art qui serait à la musique de théâtre ce qu'est à la peinture la chromolithographie... Et cependant tous ces gros défauts n'excluent pas certaines qualités un peu grosses aussi, mais réelles : l'entente de la scène, la spontanéité, parfois la justesse de l'idée musicale, quelques élans très pathétiques en dépit de leur vulgarité, çà et là de ces coups de gosier qui couronnent des phrases bien lancées et font éclater en bravos les parterres d'Italie.

Avant le quatrième et dernier acte, on ne trouverait pas grand'-chose à louer : au premier acte, des chœurs se succèdent, qui semblent des surcharges de charges célèbres : *le Caïd* ou *Gabrielle de Vergy*, l'amusante parodie de M. Saint-Saëns. Le finale seul produit de l'effet. Gioconda l'achève par une belle phrase, qui domine une prière du peuple accompagnée par l'orgue de Saint-Marc. A noter aussi dans cet acte, mais pour d'autres motifs, une apostrophe de Barnaba au palais ducal (Barnaba, c'est le traître, l'Homodei d'*Angelo*). On sent dans ce monologue une tendance nouvelle pour l'Italie, la préoccupation de la parole et de la déclamation. Chaque mot, chaque note voudrait porter. Mais le résultat n'est pas heureux ; il ne trahit que l'effort d'une nature qui a voulu se contrarier elle-même et se contraindre. L'effort du moins est louable ; il ne devait pas être perdu. Quelques années

plus tard, Verdi l'a repris. Relisez le monologue de Barnaba dans *la Gioconda*, puis le *Credo* d'Iago dans *Otello*, et vous pourrez comparer l'intention et le fait, l'essai du talent qui entrevoit et le succès du génie qui réalise. D'un côté, un style décousu, une tonalité mal assise, des modulations mal venues, beaucoup de travail pour peu de chose; de l'autre, la suite dans l'idée, la concision et la précision; l'expression dramatique et la beauté de la mélodie fondues au lieu de se contredire.

Le second et le troisième acte sont remplis de musique facile et lâchée, de romances banales et de duos à la tierce. Le ballet des Heures, si vanté en Italie, est mince et se termine par un galop fâcheux. Quant à l'orchestre, il accompagne presque tout le temps en orchestre de contredanse (voir notamment le duo des femmes : *Mon amour illumine ma vie*), laissant toujours à découvert la ligne vocale, qui supporte mal la pleine lumière.

Le quatrième acte seul offre de l'intérêt, et révèle en quelques parties, sinon de l'habileté de main (il n'y en a nulle part), au moins une certaine vigueur de patte. Il s'en dégage une réelle émotion. Gioconda est seule, la nuit, au bord du canal Orfano sans doute, celui de tous les mélodrames. Pour payer la liberté de son bien-aimé, elle a promis au sbire Barnaba une folle nuit d'amour (prenons le style du sujet). Mais, avant l'heure du rendez-vous, la généreuse créature réunit le couple qui s'aime et l'embarque, avec sa bénédiction, pour quelque lointaine plage. Alors arrive Barnaba, tout enfiévré d'amour. Gioconda, riant d'un rire fou, se couronne de perles et de fleurs, et quand le misérable s'approche, elle se tue. Il y a de très bonnes choses au cours de cet acte : une couleur funèbre, de l'amertume, de l'ironie, de la grandeur. Gioconda fait ici assez noble figure. Son invocation au suicide est la meilleure page de la partition. Elle éclate brusquement par un cri et un accord pathétiques; nulle emphase n'en gâte la sobriété tragique, et le passage au mode majeur, dangereux si souvent, s'accomplit sans encombre, sans faire verser la mélodie dans la trivialité. Très scénique et d'un effet heureux, la barcarolle lointaine; beaucoup de tendresse et de bonté chez Gioconda dans le trio, et de la crânerie dans le duo final. Tout cela n'est peut-être pas d'un style très relevé, mais que voulez-vous! il faut quelquefois se contenter de beautés de second ordre.

Rien à dire ici des exécutans, sinon que Mlle Litvinne porte vaillamment le rôle de Gioconda, rôle écrasant qui a déjà tué plus d'une voix italienne. Depuis l'année dernière, Mlle Litvinne a fait des progrès : l'articulation est plus nette et la voix mieux posée; les notes hautes surtout sonnent à merveille. Pourquoi n'appellerait-on pas Mlle Litvinne à l'Opéra? Il se pourrait qu'elle n'y fût pas de trop.

Il est à Bruxelles d'autres exécutans qui méritent une mention plus qu'honorable, un chaleureux éloge. Nous avons eu la chance d'entendre un concert du Conservatoire, dans une salle de dimensions parfaites et d'acoustique excellente, comme il en manque une à Paris. Notre Conservatoire est trop petit, et quant au Trocadéro, mieux vaudrait faire de la musique en face, sur le Champ de Mars. Nous n'avons rien de pareil comme local; comme orchestre, nous n'avons rien de mieux, ni chez M. Lamoureux, ni rue Bergère. L'orchestre de M. Gevaert au Conservatoire est le même que celui de M. Dupont à la Monnaie, plus les professeurs de la maison, et quelques dames, en sûreté parmi les Belges sérieux. Sérieux, ils le sont, et disciplinés sous un bâton infaillible, sous une autorité qu'on ne discute pas; sérieux, mais passionnés aussi quand il faut, unissant à leurs qualités solides d'hommes du Nord une ardeur et une jeunesse méridionales. Ils ont joué avec une netteté parfaite, avec des sonorités de cordes tout à fait remarquables, des œuvres terriblement difficiles : la symphonie de Raff *Dans la forêt*, l'ouverture de *Faust* de Wagner, contemporaine et un peu voisine de *Manfred*. De Wagner encore, ils ont joué *Siegfried-Idyll*, ce morceau composé par le maître pour la naissance de son fils. Que de motifs là-dedans : celui du feu, celui du cor de Siegfried ! etc. Que d'affaires pour la venue d'un petit enfant! Toute la mythologie au pied d'un berceau! Mais que la première phrase est expressive, et qu'elle eût fait à elle seule une délicieuse chanson de nourrice !

Maintenant revenons à Paris. M. Paravey vient de monter à l'Opéra-Comique un charmant ouvrage, tout à fait dans le ton de la maison, de la vieille maison d'autrefois : *Madame Turlupin*, de M. Ernest Guiraud. Pourquoi ne joue-t-on pas plus souvent M. Guiraud? Parce qu'il écrit rarement. Et pourquoi écrit-il rarement? Parce qu'il a encore plus de modestie que de talent. Auprès de lui, une violette aurait l'air d'une effrontée. M. Guiraud ne parle jamais de sa musique, on le gêne quand on lui en parle, surtout en bien. Tant pis si nous sommes forcé de le mettre mal à son aise.

Il y a depuis plus de cent ans, dans notre musique française, un petit courant toujours discret, souvent caché; l'on tâche bien de le tarir, on y jette de grosses pierres; mais le ruisseau, trop faible pour emporter les obstacles, les tourne. Il passe par-dessous ou par derrière, et reparaît un peu plus loin, toujours clair, toujours chantant. Gounod fait *le Médecin malgré lui*, Offenbach, *la Chanson de Fortunio*, M. Delibes, *le Roi l'a dit*, M. Guiraud, *Madame Turlupin;* comme autrefois on faisait *le Tableau parlant*, *le Nouveau seigneur du village*, *Joconde*, et depuis, *le Chien du jardinier* ou *Bonsoir, monsieur Pantalon*. Et de temps en temps nous sommes tout étonnés, tout ravis de nous trouver à nous-mêmes de la gaîté, de l'esprit, et de savoir encore sourire.

Quelquefois on est si las de la grande musique, ou de celle qui veut être grande, et des efforts, et des systèmes, et des doctrinaires qui veulent briser les anciens moules! Oh! ne me parlez pas des gens qui veulent briser les anciens moules, commencer une ère nouvelle, et autres sottises. Voyez-vous, il n'y a pas d'anciens moules; je crois même qu'il n'y a pas de moules du tout. Seulement nous faisons de ces phrases-là, nous autres critiques, pour avoir l'air de dire quelque chose et d'éclairer les populations. Au fond, il y a la belle musique et la laide; la vilaine et la jolie. La musique de *Madame Turlupin* est très jolie, voilà tout. Le moule en a déjà seize ans, je crois; mais M. Guiraud a bien fait de ne le point briser! Il n'a pas fallu grand'chose au compositeur : un vieux canevas sans prétention, presque sans intrigue; de vieux personnages bons enfans : un ménage de chanteurs ambulans et leur troupe, un aubergiste, un capitaine Rodomont, une Isabelle et son amoureux, et des mots comme celui-ci : « Mais vous êtes en nage, mon pauvre ami! — Pour vous, madame, je m'y jetterais... à la nage. » Deux petits actes, pas plus; un chœur de mousquetaires au début; un peu partout, une romance, une ronde, un ou deux trios, un quatuor, et voilà un petit bijou d'opéra comique, sans façons et surtout sans mauvaises façons, plein de grâce, d'esprit, d'idées fines encore, affinées par la constante élégance du style, par la distinction de l'harmonie et de l'instrumentation.

Dieu, comme M. Guiraud doit souffrir! Aussi n'insisterons-nous pas. Nous ne parlerons ni du ravissant petit trio, qui termine le premier acte, ni de la romance pénétrante de Maguelonne, qui vaut peut-être celle de *Cendrillon*, ni d'un petit quatuor dans l'obscurité, qui n'est pas indigne de celui de *Joconde*, ni enfin d'un autre petit trio (au second acte), que n'eût pas désavoué un illustre ami de M. Guiraud, l'auteur de *Carmen* et du quintette : *Nous avons en tête une affaire*. Oui, M. Guiraud écrit dans la langue des vrais musiciens, des vieux musiciens même, sans pour cela se priver d'aucune des ressources modernes; il les emploie, et en connaisseur. Sa partition a seize ans; décidément on n'est pas toujours vieux à cet âge-là! Je ne veux point parler des excellens interprètes de *Madame Turlupin*. Pour peu que Mlle Merguillier et M. Fugère eussent le caractère de l'auteur, ils ne me pardonneraient pas.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE LITTÉRAIRE

Le Bonheur, poème, par M. Sully Prudhomme. Paris, 1888; Lemerre.

Pour parler du poème récent de M. Sully Prudhomme, j'avais songé d'abord à le lire, — naturellement; — et, faisant aussitôt comme si je ne l'avais pas lu, j'en voulais prendre occasion pour exposer à mon tour mes idées sur le bonheur. C'est la nouvelle manière d'entendre aujourd'hui la critique :

Ce que l'on aime en moi, madame, c'est moi-même,

disait encore hier M. Anatole France, et lorsque je m'engage à vous entretenir de Shakspeare ou de Dante, par exemple, vous entendez avec moi, continuait-il, que ce sont mes petites histoires que je vais vous conter. Oserai-je avouer que M. France m'avait à moitié persuadé? Mais, comme j'étais prêt à dire à mes contemporains ce que je pense du bonheur, les expériences que j'en ai faites, et sous quelle forme je le rêverais, si j'en avais le temps, j'ai pensé que, depuis près de trois mois que le poème de M. Sully Prudhomme a paru, tout le monde ayant pris ce chemin, ce serait une chose originale, arrivant le dernier, que de parler du poème et du poète. S'il y a d'ailleurs toujours quelque injustice à traiter aussi négligemment une œuvre où un vrai poète a mis plusieurs années de sa vie, elle serait ici criante, où il y a donné le meilleur de lui-même. Dans ce beau poème du *Bonheur*, et en dépit de trop nombreuses défaillances, M. Sully Prudhomme s'est élevé assez haut pour que la critique la plus *subjective*, — cela veut dire la plus personnelle, — n'ait qu'à le suivre, le commenter, et l'interpréter.

Simple et large, la conception du poème est belle de sa largeur et de sa simplicité. Faustus, qui vient de mourir sur la Terre, se réveille et renaît dans un monde supérieur, où la vie, semblable encore à celle qu'il vivait hier, mais plus noble et plus pure, s'entretient d'elle-même et non, comme ici-bas, de la douleur, de l'esclavage et de la mort des autres. Ce sentiment, l'un des premiers qu'il exprime en prenant possession de son nouveau séjour, indique d'abord la note et donne en quelque sorte la tonalité du poème.

Qu'il fait bon ne plus voir pendre à la boucherie
Des cadavres ouverts,
Pour que l'humaine chair par d'autres chairs nourrie,
Nourrisse un jour des vers.

Car, cela va plus loin que l'horreur instinctive du sang, plus loin que l'effroi commun du meurtre et de l'âpreté de la « concurrence vitale; » cela touche presque au dégoût des fonctions naturelles de la vie. C'est du Schopenhauer appuyé sur Darwin. Et, je n'en doute pas, — ni M. Sully Prudhomme, — les Gaulois de race ou de tempérament, ceux qui trouvent le vin bon, les filles belles et la vie joyeuse; ou les optimistes, ceux qui croient que la nature est une « mère » pour l'homme; ou enfin les épicuriens, ceux qui se piquent de la duper elle-même et d'en jouir en s'en moquant, tous ceux-là trouveront ce sentiment bien bizarre. Mais qu'ils fassent attention seulement qu'ils sont en présence ici de l'une des formes les plus aiguës du pessimisme, née de l'impuissance où nous sommes de faire dominer l'esprit sur la chair; qu'ils se souviennent que, du désespoir de n'y pouvoir pas réussir, on leur en pourrait nommer qui en sont morts; et qu'ils considèrent surtout que toutes les exagérations, s'ils le veulent, mais aussi, dans l'histoire de l'humanité, toutes les beautés de l'ascétisme et de la sainteté nous sont venues de là. M. Sully Prudhomme a raison : si ce n'est pas une forme du bonheur, c'en est au moins l'une des conditions, la base physique, si l'on peut ainsi dire, que d'être affranchi de l'esclavage du corps et des nécessités humiliantes, honteuses et coupables où la chair et le sang nous engagent.

Son Faustus, il est vrai, n'arrive pas tout d'abord à cet entier dépouillement de sa plus grossière humanité. Dans ce monde où la mort vient de lui donner accès, une femme l'attendait, entre laquelle et lui les préjugés des hommes avaient jadis élevé leur barrière. Réunis maintenant à jamais, ils parcourent d'abord ensemble, avec des sens épurés, — dont les sensations mériteraient plutôt le nom de sentimens ou d'idées, — la région des *sensibles* possibles, soupçonnés ou entrevus sur la Terre, moins éprouvés que rêvés, l'univers des saveurs et des parfums, des formes, des couleurs et des sons.

Quelle nette apparition
Au fond de mon cœur qu'il visite,
Chacun de ces parfums suscite,
Indolent ou vif aiguillon.

Discret comme, sous la paupière
Longue et soyeuse, la pudeur;
Ou pénétrant comme l'ardeur
D'une prunelle meurtrière;

Léger, comme l'espoir naissant
Qu'une amitié de vierge inspire;
Intense et fort comme l'empire
D'un amour fatal et puissant...

Si ce n'est pas la partie du poème qui nous agrée le plus, d'autres, sans doute, la goûteront mieux que nous. Et ils n'auront pas tort, car dans l'analyse de ces sensations nouvelles et extrêmes, M. Sully Prudhomme a fait preuve, en même temps que d'une rare habileté de main, d'une pénétration psychologique singulière. Aussi bien est-ce là son domaine, dont il n'est pas peut-être le premier occupant, et que, par exemple, Sainte-Beuve ou Baudelaire, entre autres, par des moyens assez différens, avaient essayé de s'approprier. Mais ils avaient l'imagination trop offusquée de trop vilaines images, trop impures surtout; et ce n'était pas chez eux là sensation qui se changeait en idée, mais l'idée au contraire qui se dégradait en se matérialisant.

Cependant, à travers l'espace infini, tandis que Faustus et Stella s'enivrent de la joie de vivre, des « voix de la Terre » montent confusément. C'est la plainte des hommes, une clameur mêlée de lamentations et de blasphèmes, l'appel des mortels vers des cieux qui ne les entendent point. Peut-être que si Faustus et Stella l'entendaient!.. Mais non!.. O égoïsme de l'unique amour! s'ils y reconnaissaient la voix de leurs anciennes souffrances, non-seulement leur bonheur n'en serait pas effleuré, mais ils en jouiraient davantage. Ils ne sont pas encore assez éloignés de leur première existence, assez détachés de leur ancien corps de mort, pour que le malheur d'autrui n'entre pas de quelque chose dans la composition de leur félicité. Et puis, pour que la leçon soit plus haute, c'est d'elle-même qu'il faut que cette félicité s'use, d'elle-même que la satiété naisse, et c'est d'elle-même enfin que, du milieu de ses « ivresses, » il faut que l'ancienne et plus noble inquiétude, celle de savoir et de connaître, se réveille dans le cœur de Faustus.

Car, ni les plaisirs des sens, épurés et idéalisés, ni l'amour même de Stella n'ont pu le délivrer du tourment de penser; et c'est l'illusion ou l'imitation du bonheur, ce n'est pas le bonheur même.

Je n'ai fait qu'aimer et sentir,
Mais sans pouvoir anéantir

Ma pensée et sa vieille attache;
Il couve en ma joie un tourment,
Car sous l'objet le plus charmant,
Je veux savoir ce qu'il me cache.

S'arrachant donc à l'amour, Faustus repasse d'abord en sa mémoire, avant d'oser sonder lui-même le problème, les leçons de la sagesse humaine. Voici les Grecs, Thalès et Pythagore, Aristote et Platon, Épicure et Zénon, avec Lucrèce à leur suite; — le seul Romain qui peut-être ait jamais pensé. Voilà les docteurs de la scolastique, saint Anselme et Abélard, saint Thomas et saint Bonaventure, les premières et non pas les moins mémorables victimes du combat de la raison et de la foi. Voici les modernes en foule, Bacon, Descartes, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Pascal, Leibniz, — ceux dont le regard, pour y atteindre l'être, a essayé de percer les profondeurs du monde; et ceux qui, moins ambitieux d'abord, mais presque plus hardis dans la suite, ont fouillé l'âme humaine pour y surprendre le secret de l'univers : — Berkeley, Hume, Rousseau, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Schopenhauer. Et voilà les savans à leur tour, Descartes et Pascal encore, voilà Leibniz, voilà Newton, Copernic, Galilée, Kepler, les physiciens et les chimistes, les physiologistes et les naturalistes, Lavoisier, Bichat, Buffon, Lamarck, Darwin... Hélas! ni les uns ni les autres n'ont trouvé la parole magique, le vrai nom de la cause d'où pend à l'infini l'enchaînement des effets. Ils ont seulement reculé les bornes de l'ignorance, mais en changeant la forme des problèmes, ils n'en ont pu transformer la nature, qui est de résister aux efforts de l'humaine raison. Et en nous apprenant ce que nous pourrions si bien nous passer de savoir, il est malheureusement trop vrai que de tout ce qu'il nous faudrait savoir, ils ne nous ont rien appris. D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Où allons-nous? Dans ce « petit cachot où nous sommes logés, j'entends l'univers, » comme disait Pascal, qu'y faisons-nous? A quelles fins inconnues servons-nous? Pourquoi la mort? pourquoi la vie surtout? De quelle tragédie sommes-nous les acteurs? De quelle comédie les dupes, ou peut-être de quelle farce? Ni la philosophie ni la science ne nous l'ont dit encore; elles ne nous le diront jamais; si même et au contraire, en nous convainquant tous les jours plus profondément de la vanité de la recherche, elles ne doivent aboutir à établir enfin, sur les ruines de l'espérance, la certitude du néant.

Ainsi Faustus, ayant dépassé tour à tour
Les monumens épars des humaines doctrines
Et vu s'évanouir, au bout de leurs ruines,
Le fantôme du vrai vainement poursuivi,
Laisse enfin retomber son front inassouvi,
Que bat l'aile du doute, assuré de sa proie.

Pourtant il tentera un dernier effort. Comme autrefois Virgile à Dante, Pascal lui apparaît, et, par-delà les régions obscures de la science et de la philosophie, il lui laisse entrevoir celles plus lumineuses de l'amour et de la charité. Ce n'est rien que de sentir et peu de chose que de connaître ; aimer! il faut aimer; et, au lieu de l'esprit ou des sens, c'est le cœur qu'il faut écouter et apprendre à entendre.

Et c'est à ce moment aussi que les « voix de la Terre » commencent enfin d'arriver jusqu'à lui. Car, tandis qu'il cherchait à surprendre la raison des choses, le flot roulait, roulait toujours, incessamment grossi, de planète en planète. Faustus en entend approcher le lointain murmure. Est-ce un bruit d'ailes? ou le vent dans les feuilles?

> Le frisson gémissant des lointaines ramures
> Ressemble vers le soir à de vivans murmures...

Non ! C'est bien une plainte, ce sont des voix humaines, c'est bien une parole ; et dont l'accent de détresse, en réveillant la pitié dans son cœur, y va faire épanouir l'esprit de sacrifice et de dévoûment. Homme encore, il ne jouira pas plus longtemps d'un bonheur qu'il n'a pas assez chèrement payé ; il ira ; il redescendra sur la Terre, sur la planète où l'on souffre ; et Stella l'y suivra, car l'amour est plus fort que la mort; et ils recommenceront de souffrir avec ceux dont tant de siècles écoulés n'ont pu leur faire oublier qu'ils furent autrefois les semblables, dont la nature, tout à l'heure encore, a douloureusement tressailli dans la leur, et dont les plaintes maintenant suffiraient pour empoisonner leur bonheur.

Ils appellent à eux la Mort :

> La Mort, l'auguste Mort...
> Non celle qu'imagine, infecte, blême, osseuse,
> Notre horreur invincible pour le cadavre humain,

mais la Vierge pudique, celle qui soulage et celle qui console, mais la Libératrice, mais

> ... La Force qui fraie aux âmes le chemin
> Et les entraîne au but que l'espérance indique.

Endormis de leur dernier sommeil, côte à côte et la main dans la main, c'est elle qui, de monde en monde et d'étoile en étoile, renversant pour eux son trajet ordinaire, les remmènera de leur Éden vers leur ancien séjour. Et ils approchent; et déjà la senteur des forêts, le murmure des mers, la rumeur bourdonnante et confuse de la vie leur ont vaguement révélé le voisinage de la Terre. Elle est là; ils ont en pleurant reconnu l'air natal; ils ont hâte de le respirer, hâte sur-

tout d'apprendre à cette foule de souffrans, — eux qui reviennent du pays d'où personne jamais n'est revenu, — que la vie se continue, qu'elle se purifie, et qu'elle s'achève ailleurs.

Mais pourquoi la Mort s'est-elle arrêtée? Que tarde-t-elle encore? et, suspendue ainsi au-dessus de la Terre, pourquoi n'y aborde-t-elle pas? C'est que, depuis qu'ils ont quitté leur humaine dépouille, tant de jours ont passé, tant de siècles ont coulé, dont ils ne savaient plus mesurer la chute insensible, que, de la face de cette planète où il avait tout asservi sous la loi de son orgueil, le dernier Homme a disparu. Des mers, des plaines, des forêts, quelques ruines, et, au milieu d'elles, rendue à elle-même par la mort de l'homme, la Nature en liberté, c'est maintenant la Terre. Faustus et Stella se consultent. Trop tard! ils ont trop attendu! Si cependant ils l'osaient! s'ils rouvraient à une humanité nouvelle le champ de la souffrance, de l'épreuve et de la vertu! Faustus hésite, car, avec la souffrance, le mal aussi va renaître, le désespoir avec l'épreuve, et le crime avec la vertu! C'est Stella qui l'encourage; à l'approche de la Terre, le besoin de souffrir et de se dévouer s'est réveillé plus impérieux dans la chair de la femme. Allons! Faustus,

> Que mon flanc se déchire et qu'un Abel en sorte;

recommençons l'existence ancienne; et toi, ô Mort! redescendons.

> . . . . . La suprême Berceuse
> Sans bouger, sur son aile ouverte et paresseuse,
> Attend, le regard fixe au fond des cieux rivé,
> Un ordre souverain qui n'est pas arrivé...
> . . . . . .
> Dans l'azur, un silence immense et solennel
> Semble épier l'arrêt de l'Arbitre éternel...

Mais ce n'est qu'un moment, et reprenant brusquement son vol vers les hauteurs, la Mort les enlève à la Terre, et, d'une course vertigineuse, montant jusqu'au zénith, elle les dépose, encore « étonnés du départ, » dans le suprême et entier Paradis. Car c'est assez, pour être mis au nombre des élus, qu'ils n'aient point hésité devant le dernier sacrifice; et, dégagés désormais de toutes les attaches qui les retenaient encore à la condition humaine, ils ont mérité d'entrer, pour avoir eu plus de pitié des autres que d'eux-mêmes, dans le sein de la paix, dans le midi de la lumière, et dans la gloire du triomphe éternel.

Telle est, dans son ensemble, la conception de ce beau poème, dont nous nous dispenserons de discuter ici la valeur philosophique, le poète nous ayant de lui-même avertis que « nous serions déçus

si nous y cherchions une solution des grands problèmes qui s'y posent. » Ce n'est qu'un rêve, dit-il encore ; ou moins qu'un rêve, car le rêve est encore quelque imitation de la réalité; ce n'est qu'un souhait, et un souhait que sa raison n'approuve pas toujours. Et c'est pourquoi, sur quelques points que nous puissions différer d'opinion avec M. Sully Prudhomme, — ainsi sur l'idée trop romantique, à notre humble avis, qu'il se fait de Pascal, — nous nous contenterons d'ajouter que le souhait est d'un penseur et le rêve d'un poète. Si l'exécution en avait répondu de tous points à la conception, *le Bonheur* serait un chef-d'œuvre que l'on pourrait sans doute égaler aux plus rares. Tel quel, et avec les manques ou les défauts qu'on y pourrait aisément noter, c'est au moins l'une des œuvres qui honoreront le plus dans l'avenir la mémoire de M. Sully Prudhomme; — et j'ajoute cette fin de siècle.

Quand, en effet, nous disons qu'il ne nous paraît point que l'exécution du *Bonheur* en égale toujours et partout la conception, ce n'est pas pour nous associer à la plupart des critiques que l'on en a faites. Ou du moins, on peut les ramener et les réduire toutes à une seule : trop scrupuleuse et trop attentive, trop minutieuse plutôt, l'exécution du *Bonheur* est toujours et presque partout trop serrée. L'air n'y circule pas, si je puis ainsi dire ; une certaine aisance y manque, une certaine largeur ou liberté de touche, et je ne sais enfin quelle grâce de facilité d'autant plus nécessaire que la sévérité des idées, pour se faire accepter, devait ici s'envelopper de plus de séduction. Disons-le d'une autre manière : il y a peut-être trop de « pensée » dans les vers de M. Sully Prudhomme, et, trop inquiet du côté de la Sorbonne ou de l'École polytechnique, il ne se soucie pas assez de nous, simples et naïfs lecteurs, qui ne lui demandons ni tant d'exactitude, et bien moins encore, pour y atteindre, un effort si pénible. Peut-être aussi ces excès de concentration ou de condensation de sens tiennent-ils encore, chez M. Sully Prudhomme, à deux autres causes : il s'est trop longtemps attardé dans le sonnet, c'est-à-dire dans le poème à forme fixe, où il faut bien avouer que les grandes pensées ne sauraient entrer qu'en se rapetissant; et son éducation de versificateur s'est faite parmi les *Parnassiens*.

Nous avons plusieurs fois, ici même, rendu justice aux Parnassiens, et nous les louerons toujours d'avoir enseigné dans l'art, il y a quelque vingt ou trente ans, le respect de la forme et de la vérité. Mais ont-ils fait attention que leurs leçons, poussées trop loin, et leur *technique*, trop fidèlement suivie, tournaient peut-être contre leur objet même? En devenant pour eux le premier des mérites, et aux yeux de quelques-uns l'unique, la difficulté d'art vaincue n'a-t-elle pas trop développé chez eux l'amour de la *virtuosité*? Cette extrême précision qu'ils ont exigée du poète n'a-t-elle pas quelque peu détourné la poésie de

son but, — qui n'est pas tant de satisfaire ou de « nourrir » l'esprit, que d'ébranler mystérieusement l'une après l'autre, et comme par une lente propagation d'onde en onde, toutes les puissances de l'âme? Et, pour en revenir à M. Sully Prudhomme, aux *Vaines Tendresses*, à *la Justice*, au *Bonheur*, n'est-ce pas eux, les Parnassiens, qui l'ont engagé dans cette laborieuse et un peu stérile entreprise de vouloir nous résumer en vers *la Critique de la raison pure*, ou les travaux de Fresnel sur la double réfraction? Certes, pour les savans et les philosophes, c'est une douce flatterie que de se voir étudiés par ce poète avec autant de conscience, et leurs systèmes ou leurs inventions rendus en de si spirituelles formules :

Anselme, ta foi tremble et la raison l'assiste;
Toute perfection dans ton Dieu se conçoit :
L'existence en est une, il faut donc qu'il existe;
Le concevoir parfait, c'est exiger qu'il soit.

C'est ce que l'on appelle dans l'école la preuve de l'existence de Dieu par l'idée de l'être parfait; mais cela n'approche-t-il pas bien de la prose? pour ne pas dire des vers mnémoniques?

Le carré de l'hypothénuse,
Est égal, si je ne m'abuse,
A la somme des deux carrés
Faits sur les deux autres côtés;

et cette prose même ne devient-elle pas plus obscure encore que prosaïque dans une strophe comme celle-ci :

Archimède dans l'onde pèse,
Ce qu'un diadème a d'or pur,
Pour qu'un jour sa pesée atteste
Quel bras pousse la nef céleste
Où Montgolfier conquiert l'azur,
Après que sur le Puy de Dôme
Prouvant à l'air sa pesanteur,
Pascal, de ce subtil royaume,
A déjà toisé la hauteur.

Évidemment, il s'opère dans ces vers un mélange bizarre de termes propres et de termes figurés, d'expressions simples et de mots recherchés, de vocables techniques et de périphrases plus ou moins poétiques, dont l'inhabileté du versificateur n'est pas sans doute coupable, mais uniquement la nature de sa tentative. C'est du Delille, mais beaucoup plus savant, et d'autant moins bon. Pour vouloir être exact, le poète devient obscur; étant précis, il est pénible; on dirait de ses vers une mosaïque, dure et froide à l'œil, comme le sont toutes les mosaïques.

Il a soumis l'indépendance native de son allure à des lois qui n'étaient pas les siennes, — qui sont peut-être contradictoires à la notion même de la poésie. Parce qu'ils sont également pesés, et qu'ils veulent tous enfermer autant de sens, tous les mots viennent au même plan, ils prennent tous la même importance; la préoccupation du détail nuit à l'effet de l'ensemble; et, comme nous le disions tout à l'heure, la beauté de la forme, par un retour inattendu, périt en quelque sorte dans la recherche de la forme même.

Car, le mot technique est rarement harmonieux, et il traîne d'ailleurs à sa suite l'expression abstraite, qui, par définition même, fait rarement image. D'autre part, les exigences de la précision scientifique, multipliées par celles de la rime, embarrassent le poète en de pénibles périodes, où les incises, les oppositions, les parenthèses, les inversions ne sont plus déterminées par leur propre beauté, mais par la double nécessité de la rime et du sens. Et tout cela manque de liberté parce que cela manque d'un degré de cette « inconscience » dont M. Sully Prudhomme, qui a médité sur Schopenhauer, devrait bien savoir cependant le pouvoir. Et il est beau sans doute que ces scrupules excessifs, ou en tout cas hors de leur lieu, ne parviennent pas à glacer l'inspiration du poète, mais il est certain qu'ils la gênent, qu'ils en ralentissent l'élan et qu'ils en diminuent l'ampleur. Singulière critique! et qu'il faut se hâter de faire, de peur de n'en pas retrouver l'occasion : M. Sully Prudhomme est trop *artiste* et il est aussi trop *savant;* il est surtout trop consciencieux; et, réfléchissant moins, il approcherait la perfection de plus près, — s'il improvisait davantage.

Mais j'en ai dit beaucoup, et, si j'insistais, je craindrais que peut-être on ne se méprît sur la portée de ces observations. Hâtons-nous donc de faire observer que, de la même origine d'où ces défauts procèdent, de là aussi procèdent quelques-unes des plus rares qualités de M. Sully Prudhomme; et, après avoir indiqué la conception du poème, essayons de caractériser le poète. Ce n'est pas l'un des moindres du siècle; pour se mettre au rang des plus grands, ou pour conquérir cette popularité, — qui est bien l'un des élémens de la grandeur, puisqu'elle l'est de la gloire, — c'est une question de savoir si les qualités qui lui ont manqué ne seraient pas plus oratoires que proprement poétiques, peut-être; et je n'oserais pas dire, je ne voudrais pas dire qu'il en est le plus délicat, car il ne faut pas multiplier inutilement les superlatifs, mais il en est le plus pénétrant.

Tout au fond des âmes humaines, et comme cachées dans leurs derniers replis, enveloppées d'ombre et de pudeur, ignorées souvent de nous-mêmes, il y a des fibres plus sensibles, plus fragiles aussi, et que la main la plus légère et la plus caressante peut à peine toucher sans les briser. C'est elles que nous sentons parfois douloureusement

tressaillir, pour les troubler, dans nos joies les plus pures ; c'est elles qui gardent fidèlement, — on serait tenté de dire pieusement, — la mémoire affaiblie de nos impressions très lointaines, très anciennes, pour nous les rendre un jour ; c'est elles que nos semblables froissent en nous sans le vouloir, sans le savoir, parce qu'ils ne connaissent pas toujours le pouvoir d'un mot ou d'un regard ; c'est elles que nous nous étonnons de découvrir en nous, quand jusqu'alors oisives, un accident, tragique ou banal, banal pour les autres et tragique pour nous, les émeut brusquement ou les offense pour la première fois. Peu de poètes ont su les atteindre et les faire vibrer : j'en citerais parmi les plus grands qui ne semblent pas seulement en avoir soupçonné l'existence. On pourrait les nommer, d'un nom qui ne saurait désobliger personne, puisque l'on a trouvé qu'il convenait à Bossuet, les sublimes interprètes des idées communes. Mais « ils n'ont pas sondé tout l'océan dans l'âme ; » ou plutôt, ils n'ont connu de l'âme que ce qu'elle en laisse voir, ce qu'elle met ou ce qu'elle trahit d'elle-même dans ses actes extérieurs, les chagrins qu'elle ose avouer, qui ne sont pas toujours les plus profonds ni surtout les plus durables ; les joies dont elle se pare ; et, heureuses ou malheureuses, les passions dont elle se fait gloire.

Moins ambitieux et plus patient, analyste subtil, trop subtil parfois, observateur ému et pénétrant, c'est l'originalité de M. Sully Prudhomme et son premier titre de poète que d'avoir enfoncé plus avant que personne dans ce domaine de la vie intérieure. Ai-je besoin de rappeler ici tant de poèmes qui sont dans toutes les mémoires ? Mais s'il y en a d'aussi beaux, je n'en connais point de plus achevé en son genre que l'admirable élégie du premier chant du *Bonheur*, celle qui commence par ces mots :

Te souvient-il du parc où nous errions si tristes,?
Dans un sentier tout jonché de lilas
La solitude alanguissait nos pas,
Le crépuscule aux fleurs mêlait ses améthystes.

et qui se termine par ceux-ci :

Ton chant s'évanouit comme un baiser qui tremble,
Et sous tes doigts tendus, arrêtés tous ensemble,
Expira le dernier accord ;
Et pâle, les yeux clos, la tête renversée,
Stella, tu répondis tout bas à ma pensée :
« Après la mort, après la mort. »

Le thème en est presque banal, d'une banalité qu'il était d'autant plus audacieux d'affronter que Lamartine, — sur le ton de l'ode, à la

vérité, plutôt que de l'élégie, — l'avait déjà traité dans quelques strophes célèbres de *Jocelyn*. Et, j'en conviens, la phrase de M. Sully Prudhomme n'a ni l'ampleur aisée, ni l'harmonie, ni la longue haleine de celle de Lamartine. Mais comme l'accent en est plus déchirant! comme la tristesse discrète en est plus pénétrante! comme l'émotion en est plus profonde, plus intense! Et sous chaque mot, presque sous chaque mot, jusque dans ses vers descriptifs, comme on retrouve, pour parler le langage dont il faut bien se servir, puisqu'il traduit ici quelque chose de nouveau, l'impression *vécue!*

La nuit mélancolique achevait de descendre
Et semblait sur le parc avec lenteur tomber,
Comme d'un fin tamis une légère cendre,
En noyant les contours qu'elle allait dérober.

M. Sully Prudhomme ne s'empare pas de nous tout d'abord, en maître et par droit de conquête; il s'insinue plutôt; il suscite lentement en nous son propre état d'esprit; et, sans nous en être aperçus, nous nous nous trouvons changés, pour ainsi dire, en lui-même.

Aussi bien n'est-ce là qu'un naturel effet de l'étendue et de la diversité de sa sympathie. Nul poète n'a plus vécu de la vie de ses contemporains; et nul aussi n'en a mieux traduit, avec plus de tristesse, mais avec plus de simplicité ou de sincérité, les plus nobles inquiétudes. C'est pourquoi, dans cette poésie pourtant si personnelle, il n'y a pas ombre seulement de fatuité poétique, aucun étalage de soi, pas trace de dandysme, ni de byronisme, ni de romantisme. La soumission du poète à son objet est entière, si entière qu'elle en a quelque chose de touchant. Quand on rencontre dans *les Fleurs du mal*, par exemple, un vers plus mauvais que les autres, — et il y en a beaucoup, — on en est bien aise; quand on en rencontre un moins beau que l'on ne le voudrait dans les *Poèmes barbares* ou dans les *Poèmes antiques*, on en est fâché, parce qu'il dépare de fort belles pièces; mais quand on en trouve de faibles dans *le Bonheur* ou dans *la Justice*, de prosaïques et de durs, on en est peiné, — tellement que, si l'on le pouvait, on les prendrait soi-même à son compte. C'est que l'on sent bien que le poète a voulu être constamment vrai; qu'au lieu de la superficie des choses, il en a voulu connaître l'âme; et que pour la connaître il a commencé par l'aimer.

Ma vie est suspendue à de fragiles nœuds,
Et je suis le captif des mille êtres que j'aime;
Au moindre ébranlement qu'un souffle cause en eux,
Je sens un peu de moi s'arracher de moi-même.

Et aussi le lien qui s'établit entre ses lecteurs et lui semble-t-il plus étroit et plus fort qu'il n'est d'ordinaire entre nous et le poète. Si nous

nous changeons aisément en lui, c'est qu'il s'est d'abord, lui, changé en chacun de nous-mêmes. Nous lui sommes reconnaissans d'avoir si bien compris ce qu'il y a tout au fond de nous de plus secret et de plus personnel; et nous disons que M. Sully Prudhomme est le plus pénétrant de nos poètes, parce qu'il en est celui qui a le mieux connu le pouvoir de la sympathie.

C'est cette sympathie qui s'est étendue des choses de la sensibilité à celles de l'intelligence; et, tout en regrettant l'abus des formules de la science et de la philosophie, ou des périphrases qui les suppléent, dans *le Bonheur* comme dans *la Justice,* on doit cependant reconnaître que l'effort et l'exemple de M. Sully Prudhomme n'auront pas été tout à fait inutiles. Assurément, à sa manière plus savante et plus précise, je continue de préférer, pour ma part, la manière dont Lamartine et Vigny, par exemple, ont entendu et traité la poésie philosophique, plus sommaire, plus large, plus poétique de son vague même et d'une certaine inexactitude. Ne faut-il pas convenir toutefois que, vivant au XIXe siècle, ils sont demeurés trop indifférens à ce mouvement scientifique, dont chaque progrès renouvelait autour d'eux la forme de la civilisation contemporaine et la constitution de l'esprit humain? Philosophique ou scientifique, nous avons vu de nos jours une seule hypothèse, comme celle de Schopenhauer ou celle de Darwin, renverser de fond en comble les anciennes conceptions de la nature, de l'homme et de la vie. Et il est bien vrai que, lorsqu'elles ont paru ou commencé de faire fortune, Lamartine et Vigny avaient cessé d'écrire, ou au moins d'être poètes. Mais combien d'autres en pourrions-nous citer que l'on s'étonne un peu qu'ils n'aient pas l'air d'avoir connues seulement! Je ne dis rien de Victor Hugo : son *Ane* parle assez pour lui.

A ces révolutions de la science et de la philosophie, M. Sully Prudhomme a toujours cru que, sans perdre, pour ainsi dire, son contact avec la pensée contemporaine, et sans cesser d'être une occupation virile, la poésie ne pouvait demeurer étrangère. Qu'est-ce que la justice? Quand il a voulu traiter cette question, dont sans doute la « position » n'a rien qui répugne à la poésie, il eût cru manquer non-seulement à son sujet, mais à sa conscience et à sa probité d'artiste, s'il n'avait pas d'abord interrogé sur leur définition de la justice la science, la philosophie, et la théologie même. Pareillement, dans *le Bonheur,*— et puisque le bonheur, tel du moins que nous le pouvons imaginer, ne consiste qu'en trois choses, qui sont sentir, savoir et pouvoir, — c'est ainsi que le premier chant ou la première partie contient toute une psychologie de la sensation, la seconde une critique rapide de la métaphysique et de la science entières, et la troisième une exposition du système du monde. Il sait d'ailleurs, et il le dit lui-même, que « si la curiosité, à titre de passion, relève de la poésie, la recherche ne peut avancer sûrement sans ramper, ni aucune notion s'éclaircir

sans se décolorer. » Attiré cependant par « la difficulté d'art, » il n'en a pas moins persévéré dans la tentative ; et nous, quand nous serions plus sûrs encore que nous ne le sommes de sa stérilité, nous ne voudrions pas cependant en avoir méconnu l'intérêt. Car, s'il n'y a pas de progrès en art, ou du moins s'il est certain que la poésie ne se perfectionne pas d'âge en âge, comme la machine à vapeur ou comme le télégraphe, il est cependant certain aussi que rien de grand ne s'est fait en art qui n'ait été plusieurs fois tenté, et que rien n'a réussi qui n'y ait d'abord, presque toujours, été manqué.

C'est ce qui s'ajoutera aux autres mérites de M. Sully Prudhomme pour lui marquer sa place dans la poésie contemporaine et achever de caractériser son originalité. Rien en effet ne serait plus injuste que de ne pas dire en terminant de quelles beautés neuves nous sommes redevables, et dans *le Bonheur* même, à cette constante préoccupation de science et de philosophie. Elle ne fait pas seulement une grande part de la beauté de la conception ; elle ne donne pas seulement, en général, au vers de M. Sully Prudhomme, une plénitude unique de sens ; elle lui a encore dicté tant de stances charmantes que je ne veux pas disputer au lecteur le plaisir de lire dans le poème lui-même ; et elle lui a procuré, dans la dernière partie, deux ou trois des plus belles visions qui aient jamais traversé une imagination de poète. Car, vous ne penserez pas, ou vous vous tromperez, qu'un poète moins philosophe eût inventé les traits dont M. Sully Prudhomme nous a représenté, dans le beau fragment intitulé *le Retour*, la Terre, veuve, ou plutôt à jamais délivrée de l'homme, son pesant fardeau ?

Dans la faune et la flore une fixe harmonie,
Fait durer chaque espèce autant que son milieu ;
L'homme seul, conquérant devenu demi-dieu,
Finit avant le monde où régna son génie,
Et ses sujets ont tous à leur roi survécu.
La vie a déserté, d'âge en âge plus brève,
Son corps plus affaibli par le luxe et le rêve ;
Par sa victoire même il a péri vaincu.

De même encore, qu'y a-t-il de plus net et en même temps de plus beau, de plus simple et de plus grand que cette belle image de la Mort, avec Faustus et Stella dans ses bras, l'aile ouverte, suspendue au-dessus de la Terre, et comme en libration dans le bleu de l'éther infini ? Mais un poète savant la pouvait seul trouver, je veux dire un poète qui connût, qui sentît autrement que par un ouï-dire de ouï-dire la beauté du système du monde et la simplicité des lois de la gravitation. Et pareillement aussi, lorsque, dans sa course rapide, la Mort, d'étoile en étoile, emporte les Élus au-delà même des cieux visibles et connus...

L'immensité fuyante offre, emporte et dévore
Andromède, Orion, d'autres signes encore,
Persée et les Gémeaux, Castor après Algol :
Le Zodiaque épars s'effondre sous leur vol!
Ils montent, étreignant la Mort qui les entraîne
Là-haut, là-haut où germe une lueur sereine;
Et tout le peuple astral que l'homme a dénombré,
Ce qu'il nommait le ciel, sous leurs pieds a sombré.

Non! ne croyez point que, pour écrire ces vers, il ait suffi de parcourir des yeux une carte du ciel, ou, comme on eût fait il n'y a pas longtemps, comme le bon Hugo faisait en ses vieux jours, d'ouvrir un *Dictionnaire*. Mais plus beaux encore, comme de vrais vers de poète, de tout ce qu'ils suggèrent à l'imagination que de tout ce qu'ils contiennent, il fallait pour les trouver, eux, et cette inspiration intérieure qui fait ici la beauté de l'énumération, que l'émotion de la science se joignît à celle de la poésie, et que la sensibilité s'y échauffât de la chaleur de l'intelligence.

Avons-nous besoin maintenant de « conclure? » et, pour imiter la précision de M. Sully Prudhomme, calculerons-nous gravement les chances de durée du *Bonheur?* Ce qu'au moins nous pouvons dire, c'est qu'indépendamment de la beauté de la conception et de la richesse du détail, *le Bonheur* contient, dans sa première partie, avec quelques-uns des vers les plus pénétrans de M. Sully Prudhomme, une des plus belles élégies de la langue française: dans la seconde, une tentative nouvelle, dont le prix est d'autant plus grand que le poète en sent lui-même tout le premier, non-seulement la difficulté, mais ce qu'elle semble avoir de contradictoire à la notion même de la poésie; et dans la troisième, deux ou trois visions auxquelles nous n'en connaissons guère dans toute la poésie contemporaine qui soient supérieures. Est-ce assez pour durer? Nous l'espérons, pour notre part. Mais, comme à tant de prophètes, s'il devait nous arriver un jour de nous être trompé, il resterait du moins qu'en parlant du *Bonheur*, nous n'avons pu nous empêcher de proposer la question. Et, en vérité, nous voyons bien paraître un ou deux ouvrages qui nous l'imposent, — tous les douze ou quinze ans.

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mars.

Ce pauvre grand peuple français est bien en vérité le plus patient des peuples. Il ne s'en doute pas, il se croit le maître souverain, puisqu'on le lui répète sur tous les tons ; il n'est que l'éternelle dupe et l'invariable victime des partis, qui, en le flattant, l'exploitent et le bernent sans pitié, qui, après lui avoir subtilisé ses suffrages un jour d'élection, n'ont à lui offrir le lendemain que le spectacle de leur arrogance, de leurs agitations, de leurs intrigues et de leur impuissance.

Pourquoi choisit-il des mandataires et des représentans? Apparemment il les choisit dans sa bonne foi pour qu'ils lui assurent les premières conditions de la vie d'un peuple, la paix extérieure s'il se peut, la paix intérieure toujours, la sécurité dans son travail, des lois équitables et respectées, un gouvernement sérieux, une administration honnête et prévoyante; il les nomme pour qu'ils s'occupent de ses affaires et de ses intérêts. On n'a pas le temps de s'occuper de ses intérêts et de ses affaires! On a même de la peine à lui donner un budget, ou si l'on finit par y arriver, c'est qu'à la dernière heure comme aujourd'hui, le sénat se résigne à voter au pas de course ou au pas de charge, sans plus d'examen, tout ce qu'on lui propose. On ne lui donne certes ni la paix morale qui est son premier désir, ni le gouvernement dont il a besoin, ni une administration attentive à tous les intérêts, ni l'ordre des finances, ni surtout la confiance dans le lendemain. On lui donne en revanche ce qu'il ne demandait pas, cette représentation qu'il a sous les yeux depuis quelques années : les guerres de secte et de faction, les déficits dans le budget, les trafics de faveurs publiques échappant à la répression, la glorification des insurgés de tous les temps, les interpellations vaines, les crises ministérielles, le radicalisme se glissant partout et altérant tout. Si bien qu'un jour ce bon peuple de France, assez troublé et encore patient, finit par ne plus savoir ce qu'il devient, promené qu'il est à travers tous les incidens, flottant entre

l'anarchie parlementaire qui fleurit au Palais-Bourbon, l'anarchie de la commune qui triomphe à Marseille, et l'anarchie militaire représentée par M. le général Boulanger, encouragée par quelques-uns des républicains eux-mêmes. Triple perspective offerte à la nation qui se croit souveraine et qui passe pour ne pas manquer d'esprit!

On en est là pour le moment, et cet incident dont M. le général Boulanger est le héros, qui a tout éclipsé pendant quelques jours, n'est pas le moins curieux dans cette histoire de l'anarchie du temps. C'est assurément une destinée singulière que celle de ce soldat, dont la carrière n'a pas été sans mérite, qui aurait pu avoir encore à son rang un rôle brillant, peut-être utile dans l'armée, et qui finit, si c'est la fin, comme un indiscipliné, comme un révolté, perdu par une ambition équivoque, par une fausse popularité et par les flatteries des partis. Le voilà maintenant retranché des cadres de l'armée, rendu, comme on dit, à la vie civile, et élevé à la dignité de porte-drapeau du radicalisme et de césar sans panache, promenant sa candidature plébiscitaire dans les départemens! C'était un dénoûment inévitable, et le gouvernement, l'eût-il voulu, ne pouvait pas faire autrement. M. le général Boulanger, dans sa haute position de commandant d'un corps d'armée, s'était déjà exposé, il y a quelques mois, à subir une peine disciplinaire. Il n'y a que quelques semaines, malgré les ordres qu'il avait reçus, qui lui interdisaient de venir à Paris, il n'a suivi que sa fantaisie, — et M. le ministre de la guerre a été obligé de prononcer sa mise en non-activité par retrait d'emploi. Cela n'a pas suffi : M. le général Boulanger a continué à se mettre au-dessus des lois militaires; il a voulu faire du bruit, exciter ses amis, protester ou laisser protester en son nom contre un acte de son chef, — et M. le ministre de la guerre n'a plus eu d'autre ressource que de réunir un conseil d'enquête, dont la décision a déterminé la mise à la retraite d'office de l'ancien commandant du 13e corps. L'exécution s'est accomplie, elle était devenue une nécessité d'ordre public. La vérité est qu'en dehors même de ces incidens d'indiscipline qui ont décidé les dernières mesures du chef de l'armée, M. le général Boulanger, à Clermont ou à Paris, s'était fait une position qui n'avait plus rien de compatible avec les règles sévères et précises de la vie militaire. Ce n'était plus un soldat obéissant comme les autres, attaché à ses devoirs; c'était une sorte de tribun soldatesque, recherchant l'ostentation et les manifestations, prenant ses aises avec le gouvernement et avec les lois, affectant l'attitude d'un défenseur privilégié de la dignité nationale, livrant son nom aux conciliabules politiques et aux brigues électorales. Il était arrivé au point où il devait choisir entre la résolution virile, désormais difficile, de revenir sur ses pas, de rentrer simplement dans le devoir, et une émancipation définitive de la vie militaire : il ne pouvait plus rester ce qu'il était!

Chef indépendant et indiscipliné, quelle autorité avait-il pour faire sentir le frein de la discipline à de jeunes officiers, au plus modeste sous-lieutenant? Que serait-il arrivé de plus si, à son exemple, d'autres commandans de corps d'armée, d'autres généraux, au lieu de rester les généreux et silencieux serviteurs du pays, avaient voulu, eux aussi, s'agiter, briguer un rôle bruyant, jeter leur panache dans la mêlée des partis? C'était la désorganisation de l'armée, le commencement de la plus mortelle des anarchies, de l'anarchie militaire. La mesure qui a frappé l'ancien commandant du 13e corps était une nécessité de préservation; c'était aussi une satisfaction, aussi légitime que salutaire, donnée à l'armée, à cette armée modeste, laborieuse et dévouée, qui n'a pas attendu M. le général Boulanger pour être organisée, pour sentir sa force et être digne de la France. Le ministre de la guerre, M. le général Logerot, qui est un soldat à l'esprit juste et sincère, a fait ce qu'il a dû. Son seul tort a été peut-être de se laisser un peu trop troubler au début par des considérations ministérielles et parlementaires, de ne pas aller dès le premier jour résolument devant la chambre pour revendiquer tout son droit, de laisser s'agiter des questions de discipline dans des discussions sans issue, surtout sans profit pour la dignité et l'intérêt de l'armée. Le gouvernement a eu ce qu'on pourrait appeler l'énergie de la dernière heure, et le bruit que M. le général Boulanger a essayé de faire, le torrent d'injures qu'il a laissé déchaîner contre ses juges, le langage qu'il tient lui-même aujourd'hui, prouvent qu'il n'était que temps de le rendre à son rôle de tribun; il le jouera comme il voudra, il faut bien s'y attendre, il ne le jouera plus sous l'uniforme.

A quoi tient cependant cette étrange fortune avec laquelle on n'en a peut-être pas encore fini? Beaucoup de républicains, effrayés au dernier moment de cette espèce de fantôme de césarisme qu'ils ont vu se relever devant eux, n'ont point hésité à soutenir le gouvernement, à lui prêter main-forte dans ses sévérités, et c'est assurément ce qu'ils avaient de mieux à faire; mais, en vérité, c'est voir le danger un peu tard. Ce qui arrive aujourd'hui, c'est l'œuvre des républicains de toutes les nuances, à peu d'exceptions près; ils le préparent depuis longtemps par leurs idées, par leurs connivences, par leurs encouragemens. Toutes les fois qu'il s'est trouvé un soldat indiscipliné frappé par ses chefs, ils l'ont soutenu, ils l'ont relevé de ses disgrâces et ils lui ont même donné quelquefois une position publique. S'il y avait des généraux strictement fidèles à leurs devoirs militaires et jaloux de défendre l'armée contre l'invasion de la politique, ils ont tenu ces généraux pour suspects, ils les ont poursuivis jusqu'au jour où ils ont pu les exclure de l'activité. Ils n'ont été satisfaits que lorsqu'ils ont vu au ministère de la guerre des militaires empressés à leur donner des gages, à flatter leurs passions et leurs ressentimens, leurs préjugés et leurs om-

brages. Lorsque M. le général Boulanger, arrivé à son tour au pouvoir par une faveur de parti, a frappé sans ménagement, même sans respect pour la loi, des princes qui restaient scrupuleusement dans leurs devoirs militaires, qui ne tenaient qu'à être les serviteurs du pays, c'était le général patriote, le vrai général républicain! Ils ont vu avec complaisance se former cette popularité dont ils espéraient se servir, qui a survécu à la chute du ministre empanaché. Ils ont fait l'idole ou la prétendue idole, et quand ces républicains ont eu accompli la triste besogne politique qu'ils poursuivent depuis longtemps, quand ils ont eu créé la division des esprits par leurs guerres de secte, la détresse financière par leurs dépenses, l'impuissance ministérielle par l'affaiblissement de toutes les idées d'ordre, l'idole a reparu, elle était encore là comme une menace! Il s'est trouvé que cette popularité équivoque, inexpliquée, d'un soldat justement frappé, était capable de rallier tous les mécontentemens accumulés par dix années d'une politique malfaisante de parti.

Les républicains n'aiment pas les 2 décembre, c'est possible, ils ont raison; mais ils ont le malheur de ne pouvoir résister à la tentation de couvrir de leurs hommages tout ce qui ramène aux 2 décembre ou les prépare, et c'est vraiment avec un singulier à-propos que revenait, il y a quelques jours à peine, au sénat, la question des pensions accordées à de prétendues victimes du 24 février 1848. Peu importent le chiffre de ces pensions et le nom ou le nombre des pensionnaires. Que glorifie-t-on dans cette révolution? Tout simplement une sédition de la rue, une violation des lois qui préludait fatalement à d'autres violations de lois. Et remarquez en quels traits saisissans se dévoile l'inexorable logique des choses! Le 24 février éclate ce qu'on a justement appelé la «catastrophe,» le 28 février, l'héritier, le prince Louis-Napoléon, est déjà à Paris, posant sa candidature, attendant son heure. Tout est là! Quelle distinction prétend-on faire en disant que le 24 février est une «révolution,» que le 2 décembre est un «crime?» C'est la doctrine républicaine, elle est commode. La vérité est que le 24 février est une violation des lois, et que le 2 décembre est une autre violation des lois. Les deux événemens s'enchaînent, et le premier est la préface de l'autre. Vainement l'autre jour, M. Léon Renault, avec une vive et pénétrante éloquence, s'est efforcé d'avertir les républicains, ses amis, du danger de ces commémorations de toutes les séditions de la force, de ces réhabilitations de tous les attentats de la rue ou de la caserne. Vainement cet esprit délié et ferme s'est étudié à démontrer qu'il n'y avait d'autre république possible et viable qu'une république régulière, par l'appel à tous les droits et à tous les intérêts légitimes, sur le terrain des institutions préservatrices et des lois respectées. Les républicains du sénat comme d'autres ont tenu à prouver qu'ils n'avaient rien appris ni rien oublié. C'est avec ces idées fausses qu'on est arrivé à troubler les esprits, à affai-

blir le sens de la légalité, à rendre tout gouvernement à peu près impossible, et la réhabilitation des violences du passé n'est pas pour décourager ceux qui se tiennent toujours prêts à profiter de l'anarchie ou des réactions de la lassitude.

Comment réussira-t-on maintenant à se dégager de ces complications et de ces troubles qui, encore une fois, ne sont pas l'œuvre d'un jour? C'est la question qui reste à débattre et qui est déjà à demi tranchée par un premier vote. Que le ministère Tirard, malgré la résolution qu'il a montrée vis-à-vis de M. le général Boulanger, ne fût pas un gouvernement fait pour résoudre tous les problèmes d'une situation aussi épineuse, cela se peut; qu'il manquât d'autorité et, comme on dit, de prestige, soit; mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est le moyen que les radicaux de toutes les nuances ont imaginé pour sortir de là. S'il y a un mal évident, sensible, en même temps que très compliqué à l'heure qu'il est, c'est la confusion des idées et des lois, la division des esprits, l'instabilité des pouvoirs et des institutions, une certaine crainte de l'inconnu. Eh bien! pour rétablir la sécurité universelle et la confiance, les radicaux ont trouvé le secret: ils ont proposé la revision constitutionnelle, c'est-à-dire l'agitation indéfinie, et du même coup une crise ministérielle, c'est-à-dire le remplacement du cabinet de M. Tirard par un ministère probablement plus capable, à ce qu'ils croient, de faire face à toutes les difficultés. C'est précisément ce qui allait être discuté aujourd'hui, et le dénoûment vient de se précipiter avant même qu'on en soit venu à l'interpellation qui devait être le signal de la lutte décisive; il a éclaté dans un scrutin préliminaire sur l'urgence de la proposition de revision constitutionnelle, scrutin où le gouvernement est resté en minorité. — Le maintien du ministère de M. Tirard, dit-on, n'était pas une solution, ce n'était que la continuation d'une trêve stérile, d'une crise qui, d'un instant à l'autre, pouvait devenir périlleuse. Et après? Qu'en sera-t-il de plus d'un ministère formé avec M. Floquet, qui est le candidat perpétuel, et quelques radicaux impatiens de pouvoir? En quoi M. Floquet, si c'est lui qui est appelé à la direction des affaires, aura-t-il plus de force et d'autorité pour raffermir tout ce qui est ébranlé, pour relever et diriger l'esprit public? Aujourd'hui comme hier, le mal n'est point après tout dans quelques hommes qui comptent fort peu; il est dans une situation et dans la politique qui a créé cette situation. Le remède, le seul, est dans l'intention hardie, résolue, hautement avouée, de réparer le mal qui a été fait, non par de vaines et chimériques réformes, qui ne seraient qu'une cause de trouble de plus, mais par un système de conduite prévoyant et ferme, libéral et équitable pour tous. Tant qu'on ne se décidera pas à reconnaître cette vérité, on tournera dans le même cercle, et le pays en sera toujours à attendre ceux qui, en le rassurant dans ses intérêts, en lui rendant la con-

fiance, sauront le défendre des pièges de l'anarchie ou des tentations de la dictature.

Quelles seront les conséquences du grand événement dont l'Allemagne est encore émue, de cette disparition d'un souverain qui aura certes laissé d'ineffaçables traces de son passage en ce monde? Quelle sera l'influence de ce dramatique changement de règne sur la direction de la politique allemande, sur les rapports généraux de l'Europe, sur les affaires qui restent un objet de contestation ou de délibération entre les cabinets? C'est une question assurément complexe et délicate qui ne cesse de s'agiter sous une forme ou sous l'autre depuis que l'empereur Guillaume a quitté la vie, laissant sa double couronne à un héritier plus ferme de cœur que de santé.

Toujours est-il que le vieux souverain a eu les funérailles qui lui étaient dues, que les hommages et les cortèges ne lui ont pas manqué dans son dernier voyage au mausolée des Hohenzollern, à Charlottenbourg. La cérémonie s'est accomplie au milieu de la neige et des glaces, qui ajoutaient à la tristesse de cette scène de pompe lugubre. A défaut des souverains eux-mêmes, — encore y avait-il quelques rois, — les princes héritiers de toutes les couronnes s'étaient rendus à Berlin. L'empereur Alexandre III avait envoyé son fils, et avec le grand-duc de Russie se sont rencontrés aux obsèques impériales le prince de Galles, l'archiduc Rodolphe d'Autriche, le prince héréditaire d'Italie. Toutes les puissances se sont fait représenter par des membres de leurs familles régnantes ou par des envoyés spéciaux, et la France elle-même a tenu à ne point manquer à un devoir de courtoisie devant la mort. En un mot, tout s'est réuni pour marquer d'un éclat suprême cette éclipse du premier empereur de l'Allemagne reconstituée, — ce qu'on a appelé « l'heure historique! » En même temps, le nouvel empereur Frédéric III prenait possession du règne avec une apparence d'énergie singulière. Ce prince, qu'on croyait retenu et fixé par la maladie aux bords de la Méditerranée, n'a point hésité un instant devant son devoir. Il est arrivé avec une promptitude presque inattendue à Berlin, où sa présence seule a suffi peut-être pour déconcerter bien des combinaisons et des calculs. Il a paru pour régner, non pour laisser régner à sa place! A peine arrivé, il a fait acte de souverain, et par quelques faveurs qui pouvaient avoir une certaine signification, notamment celle qu'il s'est empressé d'accorder à son ancien chef d'état-major, au général de Blumenthal, et par deux actes plus significatifs encore, une proclamation au peuple prussien et un « rescrit au chancelier. » Ce sont les premiers témoignages de la pensée du nouveau souverain : ils sont assurément d'un esprit généreux et élevé. A la glorification émue de l'empereur Guillaume, de son règne, de sa politique, de tout ce qu'il a fait, se mêle un accent tout personnel d'une loyale sincérité, l'accent d'un prince qui ne craint pas de laisser per-

cer ses préférences pour la paix. Frédéric III parle même un peu en philosophe couronné, avouant à son chancelier « qu'indifférent à l'éclat des grandes actions qui apportent la gloire, » il sera satisfait si plus tard on peut dire de son règne qu'il a été bienfaisant pour son peuple. Depuis, ces premiers actes ont été complétés par des messages aux chambres prussiennes, au parlement d'Allemagne et par une proclamation aux Alsaciens-Lorrains. Ces récens manifestes sont visiblement d'un ton plus officiel; ils sont comme l'entrée en rapport du souverain avec les assemblées nationales et avec une population conquise, à laquelle il ne veut pas laisser d'illusions. Manifestes, messages ou rescrits ne manquent pas. Ils sont, si l'on veut, comme un programme du règne; mais ici revient la grande question: Qu'en sera-t-il de la durée de ce règne? que faut-il voir réellement dans ces premiers actes et ces premiers discours livrés à toutes les interprétations?

On a déjà bien épilogué sur les suites de l'avènement du nouveau souverain d'Allemagne. On a cru voir dans quelques parties de ses manifestes, dans quelques passages du rescrit qu'il a adressé à M. de Bismarck, les signes de l'inauguration prochaine d'une politique nouvelle, de même qu'on a cru distinguer dans des incidens intimes l'indice de contradictions inévitables dans la direction des affaires. Que l'empereur Frédéric III porte au pouvoir suprême les intentions les plus droites, un esprit relativement libéral et pacifique, on ne doit pas en douter. On sait déjà qu'il n'est ni pour les intolérances de secte, qui avaient paru séduire un moment le prince Guillaume son fils, ni pour le socialisme d'état; on sait aussi que, si ses forces ne le trahissent pas, il peut avoir une volonté. Ce serait cependant une illusion trop naïve d'attacher plus d'importance qu'il ne faut à de petites agitations de cour, comme aussi de se méprendre sur le caractère des déclarations impériales, de se figurer enfin qu'il puisse y avoir entre l'empereur et M. de Bismarck des dissentimens sérieux et profonds sur les points essentiels de la politique allemande. Ce qui arrivera plus tard, avec des circonstances nouvelles, on ne le sait pas; pour le moment, l'empereur Frédéric veut évidemment, avant tout, être l'héritier et le continuateur de la politique de l'empereur Guillaume dans les affaires intérieures comme dans les affaires extérieures.

Il n'est pas douteux qu'en respectant les libertés constitutionnelles de la Prusse, de l'Allemagne, il entend garder et exercer tous les droits de la couronne, qu'il ne laissera pas toucher à l'armée, à l'organisation militaire que son père a créée et dont il a revendiqué l'héritage avec orgueil. Il peut y avoir des nuances, le fond restera le même: l'empereur pense sur ce point comme le chancelier. Il n'est pas vraisemblable non plus qu'il y ait rien de changé dans la politique extérieure de l'Allemagne, dans le système des alliances de l'empire. Les témoignages de cordialité échangés, il n'y a que quelques jours, entre

le chancelier de Berlin et le chancelier de Vienne, à propos du deuil de l'Allemagne, prouveraient une fois de plus l'intimité particulière des deux empires et l'intention de persévérer dans cette amitié. Ici seulement tout peut dépendre des circonstances, des événemens qui surviendront, et si la mort de l'empereur Guillaume a été le signal d'une sorte de trêve ou de halte diplomatique, l'imprévu peut maintenant reprendre son rôle avec le printemps. Qu'arriverait-il, par exemple, si aux armemens russes qui continuent, dit-on, silencieusement en Pologne, l'Autriche répondait par d'autres armemens, et s'il devait en résulter des explications délicates? Qu'arriverait-il encore si, dans les Balkans, le prince Ferdinand de Cobourg, par un coup de tête, proclamait l'indépendance de la Bulgarie et provoquait une action plus résolue de la Russie? Ce sont des éventualités qui n'ont rien d'impossible. Comment la chancellerie de Berlin, sous Frédéric III, concilierait-elle les obligations de son alliance avec l'Autriche et son opinion avouée sur les droits de la Russie dans les Balkans, sur la nécessité de maintenir l'autorité des conventions européennes? Là serait évidemment une épreuve pour la politique du nouveau règne, qui aurait à se prononcer, et qui se prononcerait plus que jamais, vraisemblablement, pour la paix.

Ce serait cependant bien assez de ces profonds et inévitables antagonismes, qui divisent de grandes puissances, qui peuvent être une occasion de redoutables conflits, sans y ajouter de vaines et artificielles rivalités, qui ne se fondent sur rien et ne peuvent conduire à rien. Pourrait-on dire quelles sont les raisons sérieuses, précises, de ces troubles, de ces incohérences qui règnent depuis quelque temps dans les rapports de la France et de l'Italie? Entre les deux pays, il n'y a que des habitudes, des nécessités traditionnelles, de vie commune, des intérêts permanens de bonne intelligence. Des deux côtés, on pourrait l'assurer, il y a, dans la partie saine, laborieuse et désintéressée des deux nations, ce sentiment qu'une alliance libre, pratique, est aussi utile que naturelle, qu'elle ne pourrait même être rompue sans une sorte de violence faite à la nature des choses. Et cependant il est trop vrai que, sans motif sérieux, sans griefs réels, tout est devenu difficile, qu'on n'a pas pu même arriver à signer un traité de commerce toujours attendu, et que, faute d'une entente nécessaire, les relations commerciales des deux pays sont depuis un mois sous le coup d'une guerre de tarifs tristement préparée.

C'est une histoire assez singulière, écrite dans le dernier « livre jaune » français, aussi bien d'ailleurs que dans les papiers italiens, et, il faut l'avouer, à aucun moment la France n'a rien fait pour décider ou aggraver une crise meurtrière pour les intérêts des deux nations. C'est l'Italie qui, la première, a pris l'initiative de la dénonciation du traité de 1881, et, avant de renouer des négociations, elle s'est hâtée

d'abord de s'armer pour le combat, de voter un tarif général dont elle n'a dissimulé ni le caractère ni les intentions; elle a voulu, selon le mot certes fort expressif dont on s'est servi, « montrer d'une part les pointes de fer du tarif général et de l'autre le rameau d'olivier des conventions. C'était, on en conviendra, une étrange manière de préparer une négociation amicale ! » Après cela ! l'Italie a-t-elle fait des propositions sérieuses ? Elle n'a rien proposé; elle a envoyé tardivement, vers la fin de l'année, des plénipotentiaires, comme des explorateurs sans mission précise. A la dernière extrémité, elle a consenti à une prorogation du traité de 1881 pour deux mois, afin de laisser à des plénipotentiaires français le temps d'aller à Rome tenter un dernier effort, — et, à voir les subterfuges italiens dans cette dernière négociation, on ne peut guère s'étonner qu'elle n'ait conduit à rien. Il y a eu depuis des contre-propositions venues de Rome, et il est douteux qu'elles aient plus de succès. Au reste, les détails importent peu. La négociation du traité de commerce n'a pas réussi jusqu'à présent et ne pouvait réussir, parce que l'Italie est visiblement dans un état d'esprit bizarre. Les intérêts des deux nations paient les frais des fantaisies qui règnent au-delà des Alpes, d'une politique de méfiance et d'ombrage à l'égard de la France.

Que l'Italie ait sa politique, — ce que les diplomates du jour appellent une grande politique, — qu'elle noue des alliances avec ceux dont elle a subi autrefois le joug et qui lui feront peut-être sentir encore leur protection, elle est libre, c'est son affaire. Elle ne peut pas cependant avoir la prétention de nous faire considérer comme des marques d'amitié des traités où à chaque ligne il est question de guerres contre la France. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que bien des Italiens, un peu troublés peut-être dans leurs vieilles sympathies pour la France, éprouvent le besoin de s'expliquer, de se justifier, et alors c'est une exhumation de tous les griefs usés ou supposés. Henri Heine, l'ironique poète, prétendait jadis que les Allemands ne pouvaient pardonner aux Français le meurtre de Conradin; il y a des Italiens qui vont chercher la vieille histoire d'un vieux navire, l'*Orénoque*, qui avait été laissé autrefois à la disposition du saint-père, et qui a été rappelé il y a quinze ans déjà, à une époque où diplomates français et italiens étaient plus préoccupés de ce qui pouvait rapprocher les deux pays que de ce qui pouvait les diviser. M. Crispi lui-même, tout président du conseil qu'il est, raconte qu'il y avait eu un moment, en 1877, — et le moment était en vérité bien choisi, — où le digne maréchal de Mac-Mahon avait voulu organiser une expédition tout simplement pour rétablir le pouvoir temporel du pape ! M. Crispi a écouté cette fable et il la reproduit aujourd'hui. Récemment encore, un journal militaire, presque officieux, dit-on, racontait gravement qu'il y a quelques semaines la France avait eu la pensée de tenter un coup de main sur la Spezzia

avec un corps de débarquement, que M. l'amiral Krantz avait avoué l'espérance de détruire la flotte italienne en quelques heures, et que le cabinet de Rome avait été un instant saisi d'une véritable panique! A l'heure qu'il est, il n'est pas une billevesée qui ne trouve crédit, pas une déclamation du plus médiocre journal français qui ne soit recueillie, pas un incident qui ne soit envenimé. C'est positivement une maladie qui finit par tourner au ridicule. La France, pour sa part, n'a qu'à laisser passer sans s'émouvoir cette épidémie de faux bruits, de fables et de puériles accusations. Quand l'Italie, un peu guérie de son accès, sera rendue au vrai sentiment de ses intérêts, elle s'apercevra que la France n'est pas sa plus dangereuse ennemie, — et alors on en aura bientôt fini avec cette guerre de tarifs qui pèse sur le commerce des deux nations, comme avec cette guerre de polémiques aussi offensante pour le bon sens que pour l'équité.

Ce qui devient assez souvent dans d'autres pays une crise menaçante pour les institutions, pour la paix publique elle-même, s'est fait dans ces derniers temps en Hollande avec la tranquille régularité d'un mouvement tout légal. Une revision de la constitution s'est accomplie, sinon sans peine et sans contradiction, du moins sans trouble et sans péril. La réforme constitutionnelle avait surtout pour objet de renouveler, d'élargir la représentation nationale, non-seulement par l'augmentation du nombre des représentans, — qui a été porté à cent dans la seconde chambre, à cinquante dans la première, — mais encore par l'extension du droit de suffrage. C'était un changement assez sensible et assez sérieux. Il restait à savoir ce qu'allait produire le nouveau système électoral, à qui il profiterait, quelle influence il aurait sur la composition du parlement. La première expérience du nouveau régime hollandais vient de se faire, et, à vrai dire, le résultat n'a peut-être pas été absolument ce qu'on prévoyait. Tout compte fait, après toutes les cérémonies du premier scrutin et des derniers ballottages, les libéraux, qui avaient jusqu'ici à peu près la majorité, ont décidément perdu la bataille, au moins pour la seconde chambre. Les libéraux n'ont obtenu que 45 nominations; leurs adversaires, conservateurs de diverses nuances, catholiques, protestans orthodoxes, antirévolutionnaires ou antilibéraux, comme ils s'appellent, ont 54 sièges. La seule nouveauté assez saillante dans ce dernier scrutin est la nomination du chef du parti socialiste hollandais, M. Domela-Nieuwenhuis, condamné l'an dernier pour ses propagandes anarchiques, puis gracié par le roi; M. Domela-Nieuwenhuis a été élu dans la Frise, et, par une curieuse particularité de plus, il n'a dû son élection qu'à l'appui des conservateurs, qui préfèrent probablement un révolutionnaire tout pur, un anarchiste, à un libéral. C'est une de ces tactiques de parti qui fleurissent, à ce qu'il paraît, en Hollande comme dans d'autres pays!

Que va-t-il arriver maintenant avec cette nouvelle chambre, fille de

la réforme constitutionnelle? Au premier abord, la conséquence assez logique des dernières élections hollandaises et de la situation parlementaire qu'elles ont créée dans la seconde chambre serait la retraite du ministère de M. Heemskerk, qui, depuis quatre ans, ne s'est maintenu au pouvoir que par une série de transactions, en s'appuyant le plus souvent sur les libéraux. Le ministère n'aurait qu'à s'effacer devant un cabinet représentant au pouvoir la majorité récemment sortie du scrutin. C'est ce qui semblerait assez simple; mais cette majorité nouvelle de la seconde chambre, déjà numériquement assez faible, est en outre plus apparente que réelle, plus factice que sérieuse. Composée comme elle l'est de catholiques et de protestans orthodoxes alliés par un sentiment commun d'antipathie contre les libéraux, elle est plutôt une force de coalition et d'opposition, ce qu'on pourrait appeler une majorité négative. Elle risquerait fort de se diviser à son tour, de se dissoudre le jour où elle serait appelée au pouvoir, et les conservateurs n'ont vraisemblablement pas acquis plus d'autorité en favorisant l'entrée au parlement de M. Domela-Nieuwenhuis, de cet ancien pasteur protestant devenu anarchiste, qui a levé le drapeau de la guerre contre la société, contre la religion, contre le roi. D'un autre côté, si les libéraux sont en minorité dans la seconde chambre, ils gardent toujours une majorité considérable dans la première chambre. Il en résulte une situation assez compliquée, que les élections dernières n'ont ni simplifiée ni éclaircie, et où le seul ministère possible est peut-être encore celui qui existe, le ministère qui a réussi à vivre jusqu'ici sous la présidence de M. Heemskerk. Toujours est-il que la réforme constitutionnelle n'a point eu pour le moment les effets qu'on attendait, qu'elle n'a pas sensiblement modifié les conditions de la vie publique en Hollande ; elle n'a suscité ou laissé entrevoir aucun mouvement décisif d'opinion. Aujourd'hui pas plus qu'hier, avec la composition du parlement et la division des partis, rien n'est facile, ni la formation d'un cabinet, ni l'expédition des affaires. Un ministère nouveau est à peu près impossible, ou aurait peu de chance de durée; le ministère qui existe, s'il reste au pouvoir, sera nécessairement obligé de louvoyer comme il l'a fait jusqu'ici : il a du moins le mérite de maintenir une certaine paix entre les partis, de préserver le pays des oscillations violentes.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Les incidens divers de politique intérieure qui se sont produits pendant la seconde quinzaine de mars, et qui ont abouti à deux épreuves électorales fort inquiétantes pour la république officielle et pour le régime parlementaire tel que le pratique la chambre des députés, sont restés sans influence sur le marché de nos fonds publics. La rente 3 pour 100 s'est tenue à peu près immobile, un peu au-dessus de 82 francs, depuis le détachement du coupon trimestriel sur le cours de 82.85 (15 mars). Il en est de même de l'amortissable à 86 environ. Le 4 1/2 a gagné de 0 fr. 20 à 0 fr. 25 et repris le cours de 107. Dans les deux derniers jours, l'approche de la liquidation a déterminé des rachats et porté le 3 pour 100 à 82.30 et l'amortissable à 86.22.

La Banque de France a baissé de 160 francs, et reste, après de larges fluctuations, à 3,535. Les ventes à découvert accompagnent certaines ventes de portefeuille motivées par la crainte d'une diminution de dividende et la préoccupation des sacrifices qui pourront être exigés par l'état à l'occasion du renouvellement du privilège.

Les actions des Banques se sont tenues sans modification de cours sensibles; de même le Suez et les Chemins français. Les offres ont persisté sur le Nord de l'Espagne, qui perd 7 francs à 277, et sur le Saragosse, en baisse de 7 francs à 240. La Société des Métaux, qui procède en ce moment à l'émission de ses actions nouvelles à 750 fr., s'est relevée de 12 francs à 1,082 francs.

Le Panama a repris 15 francs à 280. La chambre a voté, le 26 mars, sur les conclusions de la commission d'initiative, la prise en considération de la proposition de loi tendant à concéder à la compagnie l'autorisation d'émettre des obligations à lots. La dernière émission n'a que faiblement réussi. Il a été pris un peu plus de 100,000 obligations sur 350,000 offertes. Une lettre de M. de Lesseps a fait savoir que la souscription resterait ouverte pour des obligations entièrement libérées, en attendant la décision définitive de la chambre.

Les actions de Rio-Tinto et de Tharsis sont restées calmes à 470 et 142.

Les fonds russes ont remonté avec vivacité; le 4 pour 100 hongrois a repris également. Des demandes constantes, fondées sur la bonne situation des finances égyptiennes, d'après des documens officiels récemment publiés, ont fait avancer l'obligation unifiée de 387 à 402 francs.

Le parlement anglais a voté la conversion des Consolidés 3 pour 100 proposée par M. Goschen, et la grande entreprise du chancelier de l'échiquier est en pleine voie d'exécution. L'opinion publique paraît assez indécise sur le succès, mais M. Goschen se montre très confiant. Pour les porteurs de rente britannique qui auront accepté la conversion, les effets de celle-ci, c'est-à-dire la réduction de l'intérêt de 3 à 2 3/4 pour 100, ne commenceront qu'à partir, soit du 1er avril 1889, soit du 1er avril 1890, selon qu'il s'agit de l'une ou de l'autre des deux grandes catégories de Consolidés.

Le ministre des finances de la Grande-Bretagne a d'ailleurs bien choisi son moment. L'argent est d'une abondance extrême à Londres et y produit la hausse des fonds internationaux comme des valeurs locales. Les prêts à court terme sont à 1 1/2 pour 100, la Banque d'Angleterre a abaissé le taux de son escompte à 2 pour 100, et la liquidation au Stock-Exchange a été très facile à 2 et 2 1/2 pour 100.

La liquidation s'est faite en hausse à Londres sur toutes les valeurs; du milieu de mars à la fin du mois, la progression a été de 1/4 sur le 3 pour 100 français, 7/8 sur l'Italien, 1/4 sur le 3 pour 100 portugais, 1/4 sur la rente hongroise, 1 1/2 sur le Russe 5 pour 100 1873, 2 1/4 sur l'Unifiée, 2 à 3 unités sur les fonds turcs spécialement gagés, 2 à 3 sur les Chemins mexicains.

Malgré la contradiction qui règne dans les informations relatives à l'état de santé de l'empereur Frédéric, c'est la hausse qui a fini par prévaloir à Berlin. Elle a porté principalement sur le rouble et les fonds russes de toutes catégories, sur l'obligation unifiée, la rente italienne et les valeurs de banques, locales ou autrichiennes, notamment la Disconto-Gesellschaft et le Crédit mobilier d'Autriche.

Le marché de Berlin a été de plus occupé cette quinzaine par l'émission d'un emprunt mexicain dont s'est chargé un syndicat, comprenant, outre la Banque du Mexique, les maisons Bleichrœder à Berlin et Gibbs à Londres. Il s'agissait d'un fonds 6 pour 100 offert à 78 1/2 pour 100 pour un montant de 3,700,000 livres sterling, c'est-à-dire pour la partie prise ferme par le syndicat, celui-ci ayant une option sur le solde de l'emprunt total autorisé par le congrès mexicain le 7 décembre 1887 jusqu'à concurrence de 10,500,000 livres. Le produit de l'opération doit être affecté au remboursement d'anciens emprunts, à la consolidation de la dette flottante et à des travaux d'utilité publique. Le service de l'emprunt est gagé par des revenus assignés pour un montant d'environ 19 millions de francs. Le succès de l'émission a été

très vif en Allemagne et en Angleterre. De grands efforts avaient été faits d'ailleurs, à Berlin surtout, pour enfler le chiffre des souscriptions, et la prime du nouveau fonds s'est déjà élevée jusqu'à 6 pour 100.

La spéculation viennoise tend à sortir un peu de la torpeur où l'avait plongée la crainte d'un conflit armé avec la Russie. Malgré les conférences militaires tenues sous la présidence de l'empereur, et qui ont pour objet de fixer le montant du crédit à demander aux Délégations en mai prochain, l'opinion publique se rassure. De plus, pendant tout le mois de mars, les établissemens de crédit autrichiens et hongrois ont publié leurs bilans et fait connaître les résultats bénéficiaires de leur activité en 1887. Ces résultats sont très satisfaisans, en dépit des alertes politiques qui ont deux fois, l'an dernier, troublé profondément les marchés du continent. D'une manière générale, les dividendes répartis sont sensiblement égaux à ceux de l'exercice précédent.

Il s'est manifesté une certaine hésitation depuis deux semaines parmi les acheteurs et porteurs de rente Extérieure. Il n'y a aucune illusion à conserver sur l'importance du déficit que laissera le budget de 1888-1889. Le ministre des finances, M. Puigcerver, évalue ce déficit à 80 ou 100 millions. Pour le couvrir, il a présenté en février diverses propositions d'impôts sur les alcools et les pétroles, et de surtaxes sur les cédules, en même temps que la revision des droits d'octroi. Ces projets sont vivement combattus par nombre de sénateurs et de députés, et par les chambres de commerce. Mais le ministre déclare qu'il se retirera s'ils ne sont pas adoptés, ne trouvant aucun autre moyen d'établir l'équilibre budgétaire. Le président du conseil fait tous ses efforts pour prévenir ce conflit menaçant. M. Puigcerver continue ses négociations avec la Banque d'Espagne en vue d'un emprunt de 200 millions de pesetas. Il s'agit aussi de faire prendre par cet établissement pendant cinq années, à 3 pour 100 l'an, la charge de la dette flottante, qui s'élève à 150 millions. L'Extérieure s'est maintenue longtemps à 67 3/4, et s'est élevée brusquement le dernier jour à 68 1/2.

Une grosse faillite a fait éclater à Rome la crise immobilière qui couvait lentement depuis plusieurs mois. Les embarras monétaires de la péninsule ne cessent de s'accroître depuis l'ouverture de la guerre de tarifs entre la France et l'Italie. D'autre part, les frais de l'expédition de Massaouah sont toujours aussi considérables. Bien que la rente italienne se tienne avec fermeté aux environs de 94.60, la spéculation ne laisse pas de considérer l'avenir avec quelque anxiété, et les porteurs de titres sont plus disposés à vendre qu'à grossir leur portefeuille d'une rente d'état dont le crédit paraît sérieusemement ébranlé. Du milieu à la fin du mois, malgré la hausse générale, la rente italienne ne gagne que 0 fr. 17 à 94.67.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

LA VOCATION

DU

COMTE GHISLAIN

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Eusèbe Furette était maître répétiteur dans un des lycées de Paris. Né à Constantine de parens pauvres, cet Algérien, mou de corps, à l'esprit subtil, s'était distingué de bonne heure par sa facilité pour les langues. Il avait fait de bonnes études ; outre le grec et le latin, il savait l'arabe, l'italien, l'allemand, et, tout en surveillant ses élèves, il préparait son agrégation. Il n'avait pas d'âge. Affligé d'un précoce embonpoint, il s'appuyait lourdement en marchant sur un jonc à pomme d'ivoire, qu'il appelait sa béquille ; ses longs favoris touffus, qu'il soignait beaucoup et qu'il aimait à caresser, grisonnaient déjà, et il avait perdu depuis longtemps ses cheveux. Mais il avait l'œil vif, pétulant, des gaîtés de gamin, et son teint était aussi frais, aussi rosé que son crâne était chauve. Il approchait de trente ans, et il avait l'air à la fois vénérable et jovial. Selon les cas, c'était un gros poupard ou un mentor narquois, blanchi par sa sagesse.

Ce sage s'acquittait dignement et en conscience de son emploi, qui lui plaisait peu. Son père lui avait souvent répété que les gens qui ont des rentes ont seuls le droit d'avoir des vices, que les autres n'ont que des devoirs et s'en tirent comme ils peuvent. Il trouvait cette loi dure, il en avait appelé. Il était né joueur et il avait le tempérament amoureux. S'il ne cherchait pas les occasions, il n'avait garde de les fuir. Il s'amusait quand il en avait le temps, et il amassait une ombre discrète sur ses plaisirs; n'ayant pas de vanité, les joies obscures lui suffisaient. On ne s'observe jamais assez; peu à peu, il se relâcha de sa prudence, de ses précautions. Il se laissa prendre, il eut une aventure qui fit quelque bruit, tout le lycée s'en divertit ou s'en émut. M. Peyron, le proviseur, qui l'aimait, le fit venir et lui adressa une verte semonce, qu'il écouta d'un air contrit : il savait prendre tous les airs. Son humble attitude et la candeur de son repentir désarmèrent son juge, qui ne tarda pas à se radoucir.

— Mon cher Furette, vous ne dites jamais de sottises, mais vous en faites. Vous êtes un garçon d'esprit, vous en avez même trop; il n'en faut pas tant pour être un bon maître d'études. J'ai une proposition à vous faire. Un beau jeune homme de vingt-sept ans désire être attaché au ministère des affaires étrangères. Il est venu me voir tantôt et m'a demandé si je pourrais lui procurer un excellent répétiteur d'allemand; je n'en connais pas de meilleur que vous. Pendant un an, vous serez logé, grassement nourri. Quant aux honoraires, vous ferez vous-même vos conditions : elles sont acceptées d'avance. Ce jeune homme est riche et d'humeur généreuse. Vous serez content de lui; vous le préparerez à son examen, et vous amuserez vos loisirs à préparer le vôtre.

— Qui est ce beau jeune homme? demanda Eusèbe.

— Le comte Ghislain de Coulouvre, dont le nom vous est sûrement connu. Le marquis son père a été ministre de France à Stockolm, je crois, puis à Lisbonne. Il n'a jamais rempli que de petits postes; mais il trouvait moyen d'y faire parler de lui, soit par le faste de ses dépenses, soit par les méchantes affaires qu'il s'attirait. Il y a quelques années, à propos de je ne sais quelle querelle sur une question d'étiquette, il se plaignit de n'être pas assez soutenu par son gouvernement. Il se fâcha, se dégoûta de son métier et prit brusquement sa retraite.

— Si le fils ressemble au père, fit Eusèbe en chiffonnant ses favoris, je me soucie peu de faire connaissance avec lui, et la place que vous m'offrez...

— Tout au contraire, interrompit le proviseur, le père et le fils se ressemblent fort peu et ne s'entendent sur rien. L'un est brusque, épineux, quinteux, plein de difficultés; l'autre est aimable,

il a des façons charmantes et la politesse du cœur. Le marquis le traite d'esprit extravagant et chimérique, lui reproche d'avoir l'humeur changeante, des opinions absurdes, d'être sujet à des entraînemens ridicules. Le fait est qu'on avait eu le tort de lui donner pour précepteur un abbé d'étroit cerveau, d'imagination exaltée, et qu'à quinze ans il rêvait d'entrer dans les ordres. Il fit part de ce projet à son père, qui se récria, renvoya le précepteur, résolut de mettre son héritier au lycée, et me l'amena en me disant : « Je n'ai qu'une recommandation à vous faire, faites-lui dégorger son abbé. » Il le dégorgea bien vite, sans que j'eusse besoin de m'en mêler. On ne lui permettait pas d'être prêtre, il voulut s'amuser, connaître la vie, ses coulisses. M'est avis qu'avant d'avoir terminé sa philosophie, il était passablement versé dans toutes les branches des connaissances humaines qu'on n'enseigne pas au lycée. Un peu plus tard, autres goûts, autre chanson. L'École polytechnique l'attirait; mais ce n'était pas l'idée de son père. Il se soumit encore, commença son droit, l'interrompit pour faire son volontariat, puis il prit sa licence. Je me suis laissé dire que ce licencié avait obtenu des succès étourdissans dans le monde, où il était connu sous le nom du beau Ghislain. On m'a parlé d'une comtesse livonienne, remariée à un prince russe, qui, laissant son prince en Russie, était venue montrer à Paris ses grâces vaporeuses et son éblouissante blancheur de cygne du Nord. Elle fit sensation, les soupirans abondaient; on assure que le beau Ghislain décrocha la timbale. Mais ce ne sont pas mes affaires, ni les vôtres. La princesse disparut un matin, et de ce jour il se calma. En le revoyant tout à l'heure, j'ai eu peine à le reconnaître; je l'ai trouvé grave, méditatif, un peu sombre. Après avoir quitté la diplomatie, le marquis de Coulouvre, n'ayant plus rien à faire, s'ennuyait; il se mit à bâtir pour s'occuper. Il s'est construit un grand hôtel avenue d'Iéna et un grand château à Bois-le-Roi, car il aime à faire grand, après quoi il s'est embarqué sur son yacht avec la marquise. On est allé en Égypte, d'Égypte on s'est transporté aux Indes, on n'en reviendra que l'été prochain. En l'absence de ses parens, le comte Ghislain s'est établi à Bois-le-Roi, il y passera l'hiver, et c'est là que vous lui enseignerez l'allemand. Vous vous en trouverez bien, le séjour de la campagne vous sera salutaire, le voisinage de la forêt de Fontainebleau vous inspirera des pensées sérieuses. Je connais des maîtres répétiteurs qui, eux aussi, ont besoin de se calmer.

Eusèbe Furette fit la grimace; il lui en coûtait de quitter Paris, ne fût-ce que pour quelques mois. L'asphalte lui était cher; épicurien plus imaginatif que pratiquant, il pouvait passer de longs et délicieux quarts d'heure à voir trotter devant lui une paire de petits pieds, qui s'en allaient sournoisement quelque part et sem-

blaient se douter qu'on les regardait ; c'était assez pour lui donner des idées riantes et lui faire oublier les mélancolies de l'existence. Il prit cependant son parti ; il était raisonnable, il accepta de bonne grâce une proposition qui lui avait paru d'abord incongrue.

— Bah ! se dit-il, ce comte Ghislain de Coulouvre est sûrement un faux ermite, et Bois-le-Roi doit avoir ses ressources, j'y trouverai quelque chose à faire.

C'était sa formule, et il pensait qu'en cherchant bien, on trouve partout quelque chose à faire, que partout on peut se procurer ces distractions aimables, ces rêveries du cœur qui consolent de la vertu.

A quelques jours de là, vers le milieu d'octobre, il était installé dans un château monumental, perché sur une hauteur boisée, en face d'un des coudes de la Seine, et commandant un parc de cent hectares, qui descendait jusqu'à la rivière. N'ayant pas le goût du grandiose, Eusèbe trouva ce château trop grand, et il est certain que, réduits à eux-mêmes, deux jeunes gens étaient comme perdus dans cette vaste et solennelle demeure. On ne voyait partout que des volets fermés ; les longues galeries avaient la sonorité particulière aux lieux déserts, on y aurait entendu trotter une souris. Le soir, quand il se retirait dans sa chambre, Eusèbe marchait sur la pointe des pieds, comme s'il eût craint de troubler le sommeil de tous ces appartemens inhabités, et il songeait aux bergers antiques qui s'abstenaient de jouer de la flûte aux heures où Pan se repose et où les forêts se taisent pour le laisser dormir.

Il ne pouvait se plaindre, rien ne manquait à son confort, à son bien-être. La cuisine était excellente, les vins étaient de première qualité, les domestiques étaient bien dressés, bien stylés, attentifs et respectueux. On lui avait donné, pour lui tout seul, un logement de quatre pièces. Son salon était meublé avec une élégance coquette, orné de peintures, plein de bibelots. Sa chambre à coucher s'ouvrait sur un cabinet de bains. Son lit était un peu haut, il avait quelque peine à y monter ; mais, une fois étendu, il s'y enfonçait avec délices. Il venait enfin d'apprendre ce que c'est que de coucher sur la plume. Aussi se levait-il fort tard. Ses matinées lui appartenaient, il ne donnait ses leçons que dans l'après-midi, et son élève avait l'esprit si ouvert, la mémoire si facile qu'il y avait plaisir à travailler avec lui.

Eusèbe était assez philosophe pour sentir le prix des bonheurs négatifs. Il se disait : « La place est bonne, et je serais un ingrat de n'en pas convenir. Me voilà affranchi de toutes mes corvées, dispensé de me lever à cinq heures du matin, de surveiller des gamins pervers, de faire boire des ânes qui n'ont pas soif. » Mais, si philosophe

qu'il fût, il pensait que la vie réduite au pur négatif ne vaut pas un radis. Ce grand château manquait de femmes. Pour découvrir un jupon, il fallait pousser jusqu'aux communs. L'un des jardiniers était un veuf, dont la fille unique promettait d'être un jour fort jolie ; malheureusement, ce n'était encore qu'une fillette, et Eusèbe se plaignait d'être venu à Bois-le-Roi cinq ans trop tôt.

Sa principale occupation était de se demander dans quelle variété de l'espèce humaine ou du règne animal il devait ranger le comte Ghislain de Coulouvre, qui était pour lui une énigme dont il cherchait le mot. Ne pouvant admettre qu'à vingt-six ans on eût l'amour des Thébaïdes, il l'avait soupçonné d'être un faux ermite, qui égayait par de secrets et doux passe-temps les austérités d'un hiver passé dans les bois, à douze lieues de Paris. Il était revenu de son erreur : le beau Ghislain avait l'humeur solitaire, et il ne venait jamais personne dans son château.

L'emploi que ce comte faisait de ses journées était sévèrement réglé. Il se levait au premier chant du coq, allait se promener à cheval dans la forêt de Fontainebleau, qui lui plaisait surtout dans la saison des feuilles mortes, dans le temps où, sauf les taillis de pins, quelques ronces encore vertes et les buissons de houx, tout est jaune ou gris et semble avoir vécu. En revenant de sa promenade, il s'enfermait dans sa chambre, étudiait quelque livre d'histoire ou *le Manuel diplomatique*. Au coup de midi, il descendait dans la salle à manger, où Eusèbe l'attendait, et il lui disait en souriant :

— Eh bien ! seigneur, avons-nous bien dormi cette nuit?

— Couci couci, répondait Eusèbe; nous ne fûmes jamais de grands dormeurs.

Après le déjeuner, on faisait de l'allemand avec beaucoup d'application, durant trois ou quatre heures, et l'élève, qui voulait aller au fond des choses et savoir le pourquoi, embarrassait souvent le maître par ses questions. On dînait ensemble, on jouait une partie de billard, et on se retirait chacun chez soi, l'un pour étudier ou rêver, l'autre pour fumer dans son lit en relisant quelques pages de Rabelais ou de Pétrone. Ainsi se passait la journée; le lendemain, on recommençait.

Le comte de Coulouvre avait des manières fort agréables, une simplicité tout unie, une grâce attirante ; il n'était pourtant pas de ces hommes avec qui on se familiarise aisément. Son grand air, sa grande taille, la fierté de ses noirs sourcils, son front étroit, haut et sévère, son nez aquilin, ses yeux voilés, pâles, qui devenaient chauds et presque violens dans leurs réveils subits, ses lèvres minces, légèrement relevées aux deux coins, le mystère de son sourire, la douceur même de sa voix un peu chantante, intimidaient les Eu-

sèbe Furette. Il ne mettait tout à fait à l'aise que les très petites gens ; ses préférences étaient pour les humbles. Il entrait dans leurs affaires, leur prenait le cœur par ses attentions, par ses prévenances autant que par ses générosités. Les domestiques l'adoraient. L'un d'eux, qu'il avait soigné dans une maladie contagieuse, se serait fait tuer pour lui ; les humbles sont surtout sensibles à ce qui les relève. Mais il tenait à distance les indiscrets. Il parlait volontiers de toutes choses, sauf de lui. La ville était ouverte à tout venant, la forteresse était bien gardée.

Il avait dit à Eusèbe, dès le premier jour :

— Je crains, mon cher monsieur, que la vie qu'on mène à Bois-le-Roi ne vous semble un peu monotone. Je serais désolé si vous vous ennuyiez chez moi. Dites-moi vos préférences. Vous trouverez ici, à votre choix, des chevaux doux ou ombrageux, des fleurets et des pistolets de tir, des fusils de chasse et du gibier, des lignes, des filets, des éperviers et des bateaux.

Eusèbe n'avait nulle envie d'apprendre à monter à cheval : il se sentait né pour parcourir pédestrement les chemins et les sentiers de la vie, il aimait à voir la terre de près et il craignait les chutes. Il n'était point chasseur, et les poissons qui l'intéressaient n'étaient pas ceux qu'on amorce avec des asticots. L'escrime, les épées ne lui disaient rien ; il redoutait les exercices violens, il était lourd, il était gras et ne se souciait pas de maigrir.

Il fut tenté de répondre : — Mon cher comte, vous êtes un superbe garçon et j'ai l'esprit curieux. On assure qu'autrefois vous vous êtes fort amusé. Vous avez vu bien des choses, vous devez avoir une foule d'histoires de femmes à raconter. C'est un genre de récits dont je suis friand, et si vous m'honoriez de vos confidences, j'emploierais volontiers mes soirées à vous entendre, enfoncé dans un fauteuil moelleux, en me rôtissant les tibias au coin d'un bon feu et en sirotant l'un après l'autre quelques verres de grog ou de punch. Quand vous seriez las de parler, nous ferions un cent de piquet. Dans ces conditions, votre château ne serait pas un lieu de délices, on ne trouve pas le paradis sur terre, mais je passerais quelques mois auprès de vous sans m'ennuyer.

Un matin pourtant, il se piqua d'honneur, il se leva plus tôt que d'habitude, s'arma d'un fusil, descendit dans le parc pour y tirer un lapin, qu'il manqua misérablement : toute sa grenaille entra dans le tronc d'un sapin. Confus, honteux de tant de maladresse, le chien qui l'accompagnait lui tourna brusquement le dos et s'en fut chasser pour son compte, en se disant : « Je ne ferai jamais rien de cet homme-là. » Eusèbe, très mortifié, jura de ne plus s'exposer aux humilians mépris de ce basset.

— M. Peyron, pensait-il, avait raison de prétendre que le comte

Ghislain s'était trop amusé ; l'excès des plaisirs l'a vieilli avant l'âge. Il a fait des folies, il les digère. Mais, que diable! s'il est repu, est-ce une raison pour que tout le monde ait dîné!

II.

Eusèbe Furette était depuis dix jours à Bois-le-Roi, quand le troisième dimanche d'octobre, après déjeuner, le comte Ghislain l'engagea à descendre avec lui jusqu'au bas du parc. Ils arrivèrent au pied d'une butte couronnée d'un moulin à vent, qu'on avait converti en belvédère. Eusèbe consentit à monter dans la lanterne et, quoiqu'elle ne fût pas bien haute, il s'arrêta en chemin pour souffler. Il fut récompensé de sa peine, le coup d'œil était charmant. La Seine argentée et luisante se promenait paresseusement entre ses berges sinueuses. En aval, elle faisait un brusque détour et se dérobait dans l'ombre noire d'une forêt, pour reparaître un peu plus loin et retrouver le soleil, comme une vie heureuse qui vient de traverser une aventure.

Le comte montrait à Eusèbe le pays, lui nommait les endroits, les collines, les villages. Il lui expliqua que Bois-le-Roi se compose de trois groupes d'habitations bien distincts, dont l'un s'appelle Brolles, et qui possèdent en commun une seule mairie, une seule église, un seul cimetière. Au-delà de Brolles, Eusèbe remarqua une maison isolée, qui lui parut singulière et qu'il eût trouvée plus bizarre encore, s'il en avait pu voir le détail. Chalet russe, pagode ou bonbonnière, c'était un chef-d'œuvre d'architecture prétentieuse et tourmentée, de gothique flamboyant marié au style rocaille. Les murs en colombage, d'un rouge vif, se terminaient par des pignons à redans, des gables historiés masquaient les combles. Coupoles vertes ou bleues, clochetons pointus, pinacles à crochets et à fleurons, épis de toiture en terre vernissée, décorés de corbeilles de fleurs, de boules et d'oiseaux, cartouches revêtus d'inscriptions dorées, rinceaux, enroulemens, volutes, il y avait de tout dans cette bâtisse, et jamais on n'avait poussé plus loin l'art de torturer les lignes, de faire grimacer les contours et crier les couleurs.

— Voilà, dit-il, une villa d'un goût merveilleux et baroque.

— On y a enfoui beaucoup d'argent, répondit Ghislain, et on a mis dix ans à la construire. Chaque année, on la recommençait sur un plan nouveau. Cette grande dépense et ce grand travail ont produit le beau résultat que vous voyez.

— Quel est le propriétaire?

— Mme Demante, qui fut aussi l'architecte.

— Mme Demante, jadis Mlle Sivry! s'écria Eusèbe, en tressaillant

d'aise comme un chasseur qui voit paraître un lièvre dans un endroit où il ne pensait trouver que du lapin.

— Vous la connaissez?

— De réputation seulement. Qui n'a entendu parler de cette grue célèbre ou de cette illustre hétaire, de celle qui fut l'une des reines du monde de la galanterie? Suis-je bien informé? On m'a raconté que le dernier pigeon qu'elle pluma fut le vieux médecin très riche dont elle porte aujourd'hui le nom. Elle le mangea jusqu'aux os. Pour se refaire, il se lança dans des spéculations aventureuses et, pour comble d'infortune, il fut atteint de paralysie. Elle lui restitua son bien, à la condition qu'il l'épouserait.

— En effet, il l'a épousée, et s'en est bien trouvé. Mme Demante est une personne aussi charitable qu'intelligente. Elle a soigné ce vieillard paralytique avec un dévoûment au-dessus de tout éloge, sans se plaindre qu'il s'obstinât à vivre. Il mourut il y a trois ans; elle s'est retirée à Mon-Bijou : ainsi se nomme le castel que vous vous permettez de trouver baroque. On assure qu'elle s'est jetée dans la haute dévotion. Contentons-nous de dire qu'elle est bienfaisante, très assidue aux offices, qu'elle rend le pain bénit, qu'elle a su gagner le cœur de notre curé, pour qui elle brode des tapis d'autel et qui chante ses louanges. Son unique pensée est d'obtenir quelque considération. Il y a des gens qui démarquent le linge ou les livres, elle voudrait démarquer sa vie. Elle donnerait les trois quarts de sa fortune et tous ses diamans, qu'elle ne porte plus, pour avoir droit à certains égards. Elle les mendie : « Bonnes gens, un peu de respect, par charité! »

— Vous êtes dur, répliqua Eusèbe. Je suis plus tolérant que vous; à tout péché miséricorde! D'ailleurs, que deviendrait ce pauvre monde si on en supprimait la chair à plaisir?

— Et que deviendrait-il, mon cher Furette, s'il se mettait à la respecter?

Ils étaient descendus de leur lanterne; ils arrivèrent au bas du parc, qui se terminait par un long terre-plein parallèle à la Seine et bordé d'un mur à hauteur d'appui. Eusèbe était las, il s'assit à califourchon sur le mur. Il regardait des bateliers arrimant des futailles dans une gabarre et, debout à l'arrière d'un canot, un intrépide pêcheur qui ne prenait rien. Mais, tout en regardant ce pêcheur, il pensait à Mme Demante. Depuis quelques minutes, Bois-le-Roi lui semblait un lieu moins sauvage, moins désolé et plus intéressant.

— Si vous voulez voir votre illustre hétaire, lui dit le comte Ghislain, la voici.

Et il lui montrait du regard une femme d'une cinquantaine d'années, qui venait de descendre de son coupé et se promenait à

pas comptés sur le chemin de halage, une canne d'ébène à la main.

— O Cythère ! ô Paphos ! s'écria Eusèbe. Est-il bien possible que cette grosse bourgeoise soit Mme Demante?

Toute sa toilette, son chapeau ombragé d'une plume noire, son mantelet de fourrure, sa robe couleur feuille morte, étaient d'un goût simple, sobre, presque sévère. Elle ne portait pas d'autres bijoux qu'un bracelet fort modeste. Elle était devenue trop replète, sa taille, jadis très noble, s'était gâtée; elle n'essayait pas de se défendre ni de cacher ses cheveux gris, elle en faisait gloire et les poudrait pour les rendre plus respectables. Désormais, sa seule ambition était de ressembler aussi peu que possible à ce qu'elle avait été. Elle tâchait de dépayser ses souvenirs, elle cherchait le bonheur dans la profondeur des oublis. Elle se persuadait parfois que cela n'était pas arrivé, que les grands récits qu'on faisait d'elle étaient des contes inventés à plaisir, et quand son passé lui revenait à l'esprit, elle lui disait : Tu te trompes, ce n'était pas moi; j'ai toujours été une bourgeoise irréprochable et toute ronde.

A quelques pas de là, une bonne endimanchée se reposait sur un banc, tenant sur ses genoux un beau poupon de trois ans. Mme Demante s'approcha, complimenta la bonne, présenta à l'enfant une dragée, lui pinça les joues, le chatouilla sous le menton pour le faire rire, et le fit pleurer. Elle tenta de le consoler en le mangeant de caresses; elle le prit dans ses bras, le baisa gloutonnement sur la bouche.

— Pauvre femme! dit Ghislain. Sa façon d'embrasser les enfans raconte son histoire.

Le soir de ce même jour, Ghislain emmena son professeur d'allemand dans sa chambre pour lui montrer des tableaux de maître. C'était la première fois qu'Eusèbe pénétrait dans le sanctuaire; il constata, en y entrant, que le comte de Coulouvre, fort soigneux de sa personne, rangeait mal ses papiers et laissait traîner ses clés. Après avoir admiré les peintures, il examina la bibliothèque, divisée en deux corps : d'un côté, la poésie, les romans; de l'autre, les historiens et les livres de droit. Il fut étonné d'apercevoir dans un coin quelques ouvrages de théologie.

— Ils sont richement reliés, dit-il, mais je ne suis pas sûr qu'on les ait souvent ouverts.

— Je les avais achetés, dit le comte, par complaisance pour l'abbé qui fut mon précepteur. Les ai-je beaucoup lus? J'en doute un peu.

Eusèbe voulut profiter de l'occasion pour lui faire avouer qu'il avait pensé quelque temps à entrer dans les ordres; mais il avait affaire à un homme qui n'entendait jamais les questions auxquelles il se souciait peu de répondre. On causa politique.

— Je ne m'intéresse, dit Ghislain, qu'aux réformes sociales; nous en avons grand besoin. La plupart des socialistes n'ont pas le sens commun, mais le sagesse sort quelquefois de la bouche des fous. Malheureusement, pour que les réformes s'imposent, il faut que la religion s'en mêle, et nous ne lui permettons plus de s'en mêler.

— De quelle religion parlez-vous? Il y en a tant que j'ai renoncé à faire mon choix.

— En pareille matière, reprit Ghislain, on ne choisit pas, on renonce à ses opinions particulières, on s'incline, on se soumet, on subit, et la soumission volontaire est peut-être la vraie liberté. Le catholicisme se recommande à nous par sa durée, et il a l'évidence, la majesté ou, si vous l'aimez mieux, la brutalité d'un fait. La philosophie est la raison contente; le protestantisme est une raison mécontente, qui se donne beaucoup de mal pour remplacer ce qu'elle a perdu. Elle s'ingénie, elle a recours aux succédanés; elle nous dit : « Prenez ma chicorée, vous la trouverez plus savoureuse, plus parfumée que le meilleur café de Moka. » Pour ma part, je ne supporte pas le café, mais je méprise toutes les chicorées et toutes les inventions modernes. S'il y a une vérité, elle s'est transmise d'âge en âge, le monde en a fait l'expérience, elle est une tradition vieille comme l'univers et continuée dans l'église. Je ne suis pas philosophe et je regrette de ne pas croire; je suis un sceptique qui s'afflige de l'être.

— Beaucoup de gens en sont là, fit Eusèbe, en allumant une cigarette. Ils tournent autour de la capucinière, regrettent de n'y pouvoir entrer; ils ont la taille épaisse, et les portes sont étroites. Un de mes amis devint fou. L'an dernier, je l'allai voir à l'asile de Vaucluse. Il était à genoux dans sa cellule et priait. Tout à coup, il se releva, les poings serrés, en s'écriant : « C'est un drôle, je l'appelle et il ne vient pas. »

L'entretien fut interrompu par l'intendant du château, qui venait avertir M. le comte qu'un des valets d'écurie, sujet aux douleurs néphrétiques, se trouvait mal et le faisait appeler. C'était un genre de devoirs auquel Ghislain ne se dérobait jamais. Il avait quelques connaissances en médecine, et, sauf dans les cas graves, il soignait lui-même tout son monde. Il sortit aussitôt.

— Je suis libre de croire qu'il va revenir, pensa Eusèbe. Attendons-le.

Resté seul dans cette chambre en désordre, il en fit deux ou trois fois le tour, furetant partout, promenant dans tous les coins ses yeux et sa gourmandise de chat. Il avait du flair; les papiers épars sur la table ne l'attirèrent point, mais avisant un tiroir entr'ouvert, il s'en approcha, y fouilla délicatement, en tira un cahier

cartonné, qui, en apparence, n'était qu'un agenda, un recueil de notes de dépenses mêlées à des devis de travaux de maçonnerie. Ce n'était pas là ce qu'il cherchait, et il allait remettre le cahier à sa place quand ses yeux tombèrent sur quelques pages d'une écriture fine, serrée et rapide, qui lui parurent plus intéressantes que le reste. Il crut s'apercevoir qu'il y était question de Mme Demante, et il fut sur le point de s'imaginer je ne sais quoi. L'indiscret voulut en avoir le cœur net, et il lut ce qui suit :

« Si haut que je remonte dans mes souvenirs, les avertissemens ne m'ont jamais manqué. A quatorze ans, j'avais lu en cachette *la Nouvelle Héloïse*, et je croyais à Julie ; l'amour m'apparaissait comme une fête sacrée, comme un saint mystère. Un jour que je me promenais avec mon oncle Jean, qui m'apprenait à monter à cheval, nous passâmes près d'un endroit où des ouvriers travaillaient aux fondations d'une maison : « Qui habitera cette maison? demandai-je à mon oncle. — Je ne sais pas, me dit-il, si elle sera jamais habitée ; mais on la bâtit pour une belle créature qui s'appelle Mlle Sivry. Après avoir été aimée de beaucoup d'hommes, elle s'est fait adorer d'un vieux médecin, M. Demante, qui fait pour elle beaucoup de folies. » De ce jour, Mlle Sivry me trotta dans l'esprit ; je lui prêtais le visage, les grâces, la voix argentée de Julie, et je mourais d'envie de la rencontrer. Trois mois plus tard, nous repassions dans le même endroit, et la maison commençait à sortir de terre. Nous entendîmes de loin les éclats d'une voix aigre comme une bise de mars. Mon oncle me dit : « Te voilà servi à souhait, tu vas voir Mlle Sivry. » Apparemment son entrepreneur et ses ouvriers avaient mal compris ses instructions ; debout sur le bord du chemin, elle frappait du pied et disait de gros mots. Comme nous approchions, elle se retourna pour nous regarder, et je vis des cheveux jaunes, un visage peint et enfariné, un grand nez taillé en forme de couteau, des paupières noires, des yeux d'un bleu de faïence, de grands yeux bêtes de poupée, qui ne disaient rien même quand ils étaient en colère. Cette voix et ces yeux m'avaient frappé de stupeur ; je m'abîmai dans mes réflexions. Je ne recouvrai la parole que cent pas plus loin, et je dis, en donnant un grand coup de cravache à mon poney : « Voilà donc ce que c'est que l'amour ! » Mon oncle se mit à rire. « Il est certain, me répondit-il, que l'amour est une bêtise, mais cette bêtise est divine. »

— Cet oncle Jean était un homme de grand sens, pensa Eusèbe.

Et après avoir allumé une seconde cigarette, il poursuivit sa lecture :

« Cette rencontre et cette découverte m'avaient fait une grande impression, et je commençai d'ouvrir l'oreille aux insinuations de mon précepteur, qui m'engageait à renoncer au siècle, comme il

disait. Mais mon père ne voulut pas en entendre parler. Il avait raison. Ce n'est pas assez d'avoir rencontré Mlle Sivry dans une grande route ; avant de mépriser le siècle, il faut l'avoir connu.

« Le second avertissement s'est fait attendre. Étrange douceur des premières amours et des curiosités défendues! C'est un bonheur toujours inquiet et toujours étonné. Elle s'appelait Adèle ; elle avait huit ans de plus que moi. Je l'avais rencontrée un soir, dans un bal d'étudians. Je n'osais pas, elle me força d'oser. Le lendemain était un dimanche de Pâques fleuries ; nous l'avons passé à Louveciennes et dans la forêt de Marly. Huit jours après, quelqu'un me l'avait prise. Je pleurai de rage comme un petit garçon à qui on a crevé son premier tambour. Il était écrit que je la reverrais. Dix-huit mois plus tard, un externe de l'Hôtel-Dieu, qui m'empruntait quelquefois de l'argent, me dit : « Tu voulais voir une autopsie. Il nous est mort cette nuit, contre toute attente, une piqueuse de bottines qui venait d'entrer à l'hôpital. Nous l'ouvrons à cinq heures. » J'arrivai en retard, j'étais fort ému. Ce souterrain voûté, pareil à une crypte d'église, cette grande table de pierre, cette planche inclinée où reposait un corps raidi, qui me parut blanc comme neige, tout cela me faisait peur. On l'avait ouvert ; le cœur, l'estomac, le foie, les intestins nageaient dans un liquide jaunâtre. Je fus pris de nausée ; je me dis : « Cette femme avait peut-être un amant ; heureux est-il de n'être pas ici ! » On enleva, on arracha tous ces viscères à la force du poignet, on les plongea dans une grande cuve, on les nettoya avec soin ; on les examinait, on incisait, on taillait de-ci, de-là. La veille, on avait beaucoup disputé : on ne s'entendait pas sur le diagnostic. L'un la croyait tuberculeuse, un autre avait parlé d'une lésion du foie, un autre d'un cancer des intestins. Il se trouva que les intestins, le foie, les poumons, tout était malade. « Elle avait trois raisons pour une de mourir, dit le chef de service, mais la meilleure était celle que j'avais dite. » Et son sourire exprimait la joie d'un homme qui a deviné. Je n'avais pas encore osé la regarder au visage ; je craignais qu'elle n'eût les yeux ouverts et qu'elle ne vît ce qu'on lui faisait. Je la regardai enfin, et un frisson me saisit. Je lui dis : Est-ce toi? Je m'informai ; c'était bien elle. »

— Gageons, se dit Eusèbe, qu'Adèle n'a pas été réclamée, qu'il a emporté son crâne, qu'il l'a serré dans une de ses armoires et qu'il lui fait prendre l'air les jours de fêtes carillonnées.

Mais le manuscrit n'en disait rien ; il continuait ainsi :

« Cinq années durant, je vécus si sottement que je n'y puis penser sans rougir. Je croyais aimer, je n'aimais pas. Le démon de la vanité, qui dessèche l'âme, me tenait. Les sécheresses appellent les dégoûts, et au bruit discordant que font dans le cœur les fausses

passions succèdent des silences de mort. Il n'y avait plus pour moi que la femme de théâtre, parce qu'elle est de toutes les femmes la plus en vue et la plus convoitée. A vingt-quatre ans, j'avais eu deux affaires d'honneur, et, chaque fois, j'avais blessé mon homme : j'étais un personnage. L'amour me délivra de ma vanité ; enfin, je connus ses délices, ses fureurs et ses misères. » — Ici paraît la princesse russe, dit Eusèbe à demi-voix. Je l'attendais.

Malheureusement, l'agenda était sobre de détails sur cette liaison. On n'y lisait que ceci :

« J'étais ivre, j'étais fou. Sa beauté me causait des délires ; sa voix, qui était une musique, m'ensorcelait. Le mot *jamais*, le mot *toujours*, personne, non, personne n'a su et ne saura les dire comme elle. « Je suis à toi pour toujours... Je le méprise et je ne le reverrai jamais. » Ce mari, qu'elle ne devait plus revoir, obtint une grande charge à la cour de Russie ; qui pouvait encore le mépriser? Elle trouva un prétexte pour m'éloigner ; quand je revins à Paris, elle n'y était plus, et je crus mourir.

« La colère et le mépris me rendirent le courage de vivre, et je me persuadai qu'on pouvait aimer deux fois, que l'amour honnête et pur guérit de l'autre. Ma cousine Iza revenait d'Angleterre. On pensait depuis longtemps à nous marier, et mon père tenait à ce projet auquel se rattachaient des intérêts de famille. Elle n'était encore qu'une enfant ; elle me parut agréable, elle avait pour moi la grâce d'une espérance, la douceur d'une consolation. Je me disais : Je veux l'aimer ! et je me flattais d'y réussir. Quand, au commencement de septembre, le raisin est encore vert et dur comme un caillou, on désespère de le voir jamais mûrir ; il suffit pourtant d'une pluie chaude, suivie d'un rayon de soleil, et les grains s'attendrissent, ils prennent de la couleur, ils tournent. Je souhaitais que ce miracle se fît, et il me semblait que mon amitié pour cette enfant commençait à tourner comme mûrit le raisin. La fièvre typhoïde la prit et l'emporta.

« J'étais un homme bien averti. Mon sort, je n'en pouvais plus douter, était de renoncer au bonheur ou de le trouver dans le renoncement. Je me mis à travailler. Je ne me sentais aucun goût ni aucun talent pour la diplomatie ; mais de tous les métiers que je pouvais faire, j'avais résolu de choisir celui qui me semblait le plus ingrat. Cependant, j'hésite encore ; je cherche une inspiration qui ne me vient pas. Je ne voudrais point quitter ce monde sans avoir racheté ma misérable jeunesse, sans avoir soulagé des souffrances et consolé des petits, sans avoir accompli quelque œuvre de miséricorde ou servi quelque noble cause. Je ne suis pas dévot, mais je suis superstitieux ; je crois aux avertissemens, et si... »

En cet instant, Eusèbe entendit le bruit d'un pas dans l'escalier.

Il ferma vivement l'agenda, le remit dans le tiroir et se hâta de regagner son appartement. Il faut lui rendre le témoignage qu'il se reprochait son indiscrétion.

— Bah! elle ne fera de tort à personne. Ne faut-il pas savoir avec qui l'on vit? Heureux et infortuné Ghislain! Après une brillante jeunesse, pleine d'émotions, de fêtes et de femmes, le voilà dégoûté de la vie. Sa maîtresse lui a manqué de parole, sa petite fiancée est morte. Est-ce une raison pour se ronger de remords et renoncer à tout? C'est un spectacle mélancolique qu'un grand bonheur où les vers se mettent.

Eusèbe Furette n'était pas un sot; il ne savait pas seulement les langues, l'allemand et même l'arabe, ce gros garçon était un grand logicien, un raisonneur assez délié. Mais il avait l'entendement fermé à de certaines choses; il ne devait jamais ni comprendre ni connaître ces maladies aiguës ou chroniques qui s'attaquent aux cœurs généreux, celles qu'on peut appeler les maladies nobles.

Il avait quelque talent pour la caricature. Il dessina sur une page de son album une grande boîte, laquelle avait la forme d'une tête et un visage tout pareil à celui du comte Ghislain. Un petit génie l'avait ouverte : il en sortait tout un essaim de jolies femmes, des piqueuses de bottines, des danseuses qui pirouettaient dans un nuage, des petites filles malades aux yeux mourans, des princesses russes que leurs longs cheveux dénoués habillaient de pied en cap et qui s'éventaient mollement. Il n'était resté dans la boîte qu'un révérend père capucin. Le nez en l'air, il regardait danser Colombine, et de sa bouche sortait une devise ainsi conçue : « Elles sont parties; la maison est à moi. »

Quand il eut fini sa caricature, Eusèbe la trouva aussi expressive qu'agréable. Il fut prudent, il s'empressa de la brûler à la flamme de sa bougie.

— Notre homme, pensait-il en se déshabillant, est un blasé mystique. Un jour qu'il se promenait sur le boulevard, il y a vu passer son convoi funèbre. Sac à papier! il est plaisant avec sa foi aux avertissemens. Mais n'en disons pas de mal, ses lits sont tendres.

III.

Trois jours plus tard, Ghislain reçut de Bombay un gros pli, qui contenait deux lettres. L'une était un long mémoire, sec et net, d'un style d'avoué, touchant deux affaires que le marquis de Coulouvre avait laissées en souffrance à Paris et qu'il priait son fils de régler le plus tôt possible, en se conformant strictement à ses instructions. Pour faire la part du cœur, il avait ajouté ce *post-scriptum :*

« Je t'envoie deux photographies, qui te prouveront que je mai-

gris, que ta mère engraisse et qu'ainsi tout va bien. Souviens-toi, grand rêveur, que tu es à Bois-le-Roi pour y soigner mes chevaux, que tu me réponds de leur santé, que j'ai mis cela sur ta conscience, que tu as charge d'âmes. »

— Eh! oui, dit Ghislain, on vous rendra votre écurie telle que vous l'avez laissée, et vos recommandations sont inutiles.

Il passa à la seconde lettre. La marquise y racontait en courant les joies de son voyage, les empressemens qu'on lui témoignait partout, les fêtes que lui avait données le gouverneur de Bombay, une promenade à dos d'éléphant, une danse de bayadères. C'était moins un récit qu'un résumé fort succinct, rapide, hâtif; les petites phrases hachées trottaient, galopaient, et, dans cette grande presse, plus d'un mot était resté au bout de la plume. Ghislain examina les deux photographies; il constata qu'en effet son père avait maigri, que sa mère avait légèrement engraissé, que l'un et l'autre semblaient se porter à merveille.

Le marquis s'était toujours bien porté. Il avait soixante-cinq ans accomplis, mais il était admirablement conservé. Il n'avait jamais eu à se plaindre de son estomac, et jamais la goutte n'avait osé s'attaquer à ce diplomate, grand dîneur et homme de plaisirs. Il pensait qu'on fait tout ce qu'on veut, et il avait résolu de ne pas vieillir. Il s'y appliquait, il aidait à la nature; il teignait ses cheveux, portait un corset. Fort intelligent, ce qu'il comprenait le mieux, c'était l'art d'éloigner de lui toutes les idées déplaisantes et toutes les sensations désagréables. Sec et pointu dans son intérieur, il pouvait être séduisant dans le monde; mais pour qu'il s'en donnât la peine, il fallait que cela pût lui servir à quelque chose. D'habitude, on lisait dans son œil dur que le marquis de Coulouvre était incapable de sacrifier ses aises ni le moindre de ses goûts ou de ses dégoûts au bonheur de qui que ce fût.

Plus jeune que lui de vingt ans, la marquise pouvait se passer d'être une beauté, tant elle attirait les regards par son exquise élégance, par sa grâce souveraine. Quoiqu'elle eût de fort beaux yeux, elle était un peu myope; c'était un charme de la voir dans une fête errer, voltiger à travers la foule de ses admirateurs avec de petites hésitations, avec un certain flottement de toute sa personne; il semblait qu'égarée dans un bois, elle cherchât son chemin, elle était sûre de le trouver. Personne ne savait dire comme elle, sur un ton de surprise, de ravissement : « Ah! c'est vous! » Cœur léger, âme froide, elle avait l'esprit aimable, et son salon, très fréquenté, très couru, était considéré comme le paradis des amours-propres. Elle se plaisait dans la société des gens de lettres, même des savans; elle les questionnait avec art, les écoutait avec les yeux. Le peu qu'elle retenait, elle l'employait à défrayer, à nourrir quelque con-

versation mondaine. Elle n'avait pas besoin d'entendre jusqu'au bout une pièce nouvelle pour la juger finement, et il lui suffisait de parcourir vingt pages d'un roman pour deviner le reste. A une curiosité presque universelle, elle joignait une indifférence plus universelle encore. Toujours en mouvement, en l'air, toujours en quête de nouveautés et de distractions, elle ne connaissait pas la fatigue, et son sourire enchanteur, dont tout le monde était dupe, semblait neuf, frais, né d'hier, bien qu'il lui servît depuis plus de quarante ans.

La marquise n'avait jamais aimé son mari, elle l'avait toujours supporté; le marquis, après avoir été éperdument amoureux de sa femme, la craignait un peu et la ménageait par prudence. Ces deux égoïsmes, l'un raffiné et cynique, l'autre infiniment gracieux, faisaient assez bon ménage ensemble. Ils n'imaginaient pas d'autre bonheur qu'une dissipation continue ni d'autre vertu que la tolérance. Récemment, l'envie leur était venue à tous deux d'aller se promener aux Indes; c'est pour cela qu'ils s'y trouvaient ensemble. Mais ils étaient incapables de se faire aucun sacrifice; ce mot ne figurait pas dans leur vocabulaire, qui était à la fois très riche et très pauvre.

Ghislain regarda longtemps la photographie de sa mère. Il l'adorait. Dans son enfance, il s'était souvent affligé de n'être pas aimé d'elle comme il se figurait que les mères doivent aimer, de ne tenir qu'une très petite place dans sa vie entre deux fêtes, entre deux idées de traverse, entre deux souvenirs, entre deux projets. Il lui disait : « Maman, vous ne m'aimez pas assez. » Elle lui répondait qu'il n'avait pas le sens commun, et il avait fini par s'accommoder de ce qu'elle pouvait lui offrir et lui donner. Il relut sa lettre dans la vaine espérance d'y découvrir un mot tendre.

— Le fond de la vie, se dit-il, est le renoncement. Par malheur, le renoncement n'est une vertu que lorsqu'il est volontaire.

Il avertit Eusèbe que les ordres qu'il avait reçus de son père l'obligeraient à s'absenter quelques jours. Il le laissa libre de l'accompagner à Paris ou de l'attendre à Bois-le-Roi. Eusèbe préféra l'attendre; il avait son idée.

Ghislain s'était flatté d'expédier rapidement ses deux affaires. Il survint des difficultés. Il prenait les choses à cœur, il surmonta son ennui. Enfin il put écrire à son père qu'il avait exécuté ponctuellement ses ordres.

C'était le jour de la Toussaint, le seul de l'année où, par une vieille habitude, il assistait quelquefois aux offices. Il lui sembla que, s'il entendait vêpres, il se rendrait agréable à sa mère absente, qu'il se mettrait en communication avec elle. Vers quatre heures, il entra dans une église. Il arrivait trop tôt, la prédication n'était pas encore commencée. Il goûtait peu les sermons, et il se

disposait à se retirer; quelques mots prononcés près de lui le firent rester. Un marguillier bien informé expliquait à son voisin que le prédicateur du jour, connu sous le nom de l'abbé Silvère, était le frère cadet du baron de Trélazé; que, parti comme aumônier pour l'Indo-Chine, il y était resté comme missionnaire, qu'à plusieurs reprises on avait voulu le faire évêque, qu'il avait obstinément décliné cet honneur; qu'ayant échappé par miracle à un massacre de chrétiens, il n'avait pu échapper à la dysenterie, qu'il avait failli en mourir; qu'on l'avait obligé à venir passer deux ans en Europe pour s'y refaire, mais que certaines gens ne peuvent se reposer, et qu'après avoir converti beaucoup d'Annamites, l'abbé Silvère emploierait sans doute ses loisirs forcés à évangéliser les Français.

Le monsieur bien informé cessa de parler : le prédicateur venait de monter dans sa chaire, au milieu de ce confus murmure de curiosité qui précède les grands silences d'attention. Ce petit homme maigre et barbu avait les pommettes légèrement saillantes, un visage couleur d'acajou, des yeux allongés et obliques, aux paupières bridées. Par l'effet d'une mystérieuse assimilation de l'âme à sa destinée, on devient un peu Annamite dans l'Annam. La figure de l'abbé Silvère racontait ses voyages ; il revenait de loin, il s'était chauffé longtemps à un autre soleil, il avait habité des pays étrangers et étranges, il en rapportait quelque chose.

Sa voix, moins forte, moins étoffée que vibrante et chaude, avait tour à tour des rudesses qui étonnaient l'oreille et des accens moelleux, pénétrans. Cet homme de combat joignait l'onction à l'autorité. Il semblait sonner la charge, vouloir prendre les âmes d'assaut. L'instant d'après, comme s'il se fût reproché sa violence, sa parole devenait douce, caressante, et rien n'est plus doux que le miel des violens. Il avait déclaré dans son exorde que l'humanité se partage en trois classes, les hommes de désir, les justes et les saints. Il employa la première partie de son discours à opposer aux déceptions du pécheur qui cherche la joie sans la trouver le bonheur tranquille du juste qui la trouve sans la chercher, car la joie, disait-il, est une grâce, elle se donne, et comme elle est inséparable de l'accomplissement de notre vraie destinée, elle ne peut être où Dieu n'est pas.

— Homme de désir, mon frère, s'écria-t-il, je veux te dire ton secret : tu as juré de n'aimer jamais que toi, et tu ne peux te souffrir; tu as fait de ta personne tes plus chères délices et ton idole adorée, et, quand on te réduit à ta propre société, ta solitude te fait peur. Il faut que tu t'échappes, que tu t'en ailles, que tu sortes de toi-même, que tu te répandes au dehors, et tu cours d'objets en objets pour t'en emparer et les mettre à ton usage. Les

voilà, tous ces biens de la terre dont tu es si avide, je te les donne, ils sont à toi. Du jour où tu n'y trouves plus rien à prendre, ton plaisir languit et tu t'étonnes d'avoir pu si follement convoiter ce qui ne te plaisait point. Ce que tu cherchais, c'était de l'occupation, c'était la fièvre des poursuites et l'orgueil de la conquête. Prends ton bien, repais-t'en. Tu n'en veux plus, tu n'as rien découvert ici-bas qui fût digne d'être éternellement possédé. — En échange de mes vains plaisirs, diras-tu, qu'avez-vous à me proposer? — Des devoirs à remplir. — Mais le devoir est une servitude, et tu as juré de t'appartenir. Je veux te pousser à bout. Tu te flattes d'être libre; ne vois-tu pas, toi qui crains la servitude du devoir, que tu es l'esclave d'une puissance aveugle qui te contraint tour à tour à te chercher et à te fuir? O pauvre machine, qui se meut par ressorts et par poulies et qui se croit libre! — Je veux faire ce qui me plaît, dis-tu, et rester le maître de mes actions. — Tu t'imagines donc qu'elles t'appartiennent! Ce qui est à toi, c'est ton désir; mais ta destinée, c'est le monde qui en dispose, et, pour parler ta langue, le monde est gouverné par la chance, par la fortune, par le hasard. Le lendemain du jour où tu l'as faite, ton action, à qui tu pensais avoir donné ton visage, te montre un visage étranger que tu ne reconnais plus. Tu avais formé des plans qui devaient fonder ta fortune, tu as travaillé à ta ruine; tu t'étais préparé des plaisirs, tu en as vu sortir ton malheur. Tu avais tout prévu, tout combiné; le hasard, qui est ton maître, et qui n'est pas le mien, a fait naître des douleurs où tu cherchais des joies, des humiliations où tu cherchais ta gloire. Tu as semé, et la moisson t'épouvante. Ah! pour trouver le bonheur, j'entrerai chez le juste, qui cherche la liberté dans l'obéissance à une règle fixe, dans la discipline de la volonté, dans une loi qu'il subit et qu'il finit par aimer. Bonheur austère, dont tu ne veux pas! Bonheur béni, que je te prêche! Le tien n'est que cendre et pourriture.

Ce que disait l'abbé Silvère, Ghislain se l'était dit plus d'une fois. Pour son malheur, il était né à la fois très réfléchi et très passionné. Chez la plupart des hommes, la réflexion est boiteuse comme les prières d'Homère, et, tandis que le désir court, elle se traîne et n'arrive qu'à nuit tombante. Le comte Ghislain n'avait pas attendu d'être majeur pour régler sa vie comme il lui plaisait; on l'avait peu surveillé, et on ne le chicanait jamais sur ses dépenses. Mais au milieu de ses plaisirs, il avait fait de mélancoliques retours sur lui-même, et la triste étoffe lui était apparue sous les broderies. Il avait découvert depuis longtemps que ses actions, à qui il se flattait de donner son visage, lui montraient souvent une figure étrangère, et à peine mettait-il dans sa bouche le fruit qu'il venait de cueillir, la cendre craquait sous ses dents. Toutefois, le bonheur

du juste lui semblait fort imparfait; les bonheurs austères ne l'effrayaient point, les bonheurs calmes le consternaient. Il voulait sentir dans ses joies comme une divine violence et comme un vent de tempête; il se souciait peu de la paix, et les philosophes tranquilles lui paraissaient à demi morts.

— Si c'est là tout ce que tu as à m'offrir, disait-il mentalement à l'abbé Silvère, c'est peu de chose. Je vis en juste depuis quelque temps; mais je n'y trouve pas mon compte, et je regrette par instans mes orageux plaisirs, les transports qui troublent.

Après avoir comparé l'homme de désir et le juste, le prédicateur comparait maintenant les vertus du juste avec les mérites extraordinaires et surnaturels des saints, qui en communiquent quelque chose à celui qui les invoque. Il établissait qu'il y a dans l'évangile des commandemens et des conseils, que les uns sont obligatoires, les autres facultatifs. Le juste observe en conscience les commandemens, le saint se conforme scrupuleusement aux conseils. L'évangile honore l'état de mariage et impose la chasteté à l'homme comme à la femme; mais il considère le célibat comme un état supérieur, et il conseille de ne se point marier pour se donner à Dieu tout entier. Il commande au riche de ne pas oublier les pauvres et de leur faire une part dans son revenu; il conseille à ceux qui désirent se sanctifier de ne rien avoir en propre et de vendre leur bien pour le partager aux pauvres. Il commande aux maîtres d'être doux et humains pour leurs serviteurs; il conseille à ceux qui aspirent à la perfection de n'être servis par personne et de servir les autres.

— Ah! que ces conseils sont rigoureux! poursuivit l'orateur. L'évangile nous enseigne que, pour être saint, il faut renoncer à tous les attachemens, se dépouiller, mourir au monde, mourir à ses passions, à ses souvenirs, mourir à soi-même. — Tu t'épargnes trop, tu n'as pas assez frappé. Frappe, te dis-je, mais ne frappe pas à côté. Frappe aux endroits les plus sensibles, à ceux que je te marque. Frappe cette chair qui se révolte; frappe ce cœur et ses idoles secrètes qui ne veulent pas mourir. — Ah! Seigneur, que restera-t-il à ces hommes si dépouilles, à ces hommes sans famille, sans foyer, sans affections et sans joies? — Il leur restera, mes frères, le genre humain, dont ils se feront une famille; il leur restera la pauvreté qu'ils aiment parce que Jésus-Christ l'a aimée; il leur restera la certitude que, dans leur dénûment volontaire, Dieu leur appartient; il leur restera la joie de le sentir en eux et de s'anéantir en lui, la joie de n'être rien et d'être tout, la joie de ne rien avoir et de posséder la terre et le ciel. Loin de moi la pensée d'insulter à la sagesse humaine! S'il est ici des sages, je ne leur manquerai pas de respect; mais qu'ils me permettent de préférer à leur prudence tempérée la folie qui enfante les vertus surnaturelles,

la folie qui nous apprend à mépriser ce que le siècle honore, à honorer ce qu'il méprise, à nous plaire parmi les balayures du monde, à trouver notre gloire dans les emplois les plus vils, notre bonheur dans les dégoûts, les afflictions et les croix. Sainte et divine folie, quel chemin faut-il prendre pour vous rencontrer? Ceux qui vous ont connue étaient allés vous chercher au désert, et pour que la maison fût digne d'être habitée par vous, ils avaient lavé leurs souillures dans l'eau salutaire, dans le bain sacré de la pénitence, dans cette source mystérieuse des larmes qui nettoient les yeux et les cœurs!

Cette fois, la parole vibrante et chaude avait gagné sa bataille. Comme dans un assaut d'escrime, le comte Ghislain pouvait dire : Touché! Mais les fleurets étaient démouchetés, il se sentait blessé, et il souhaitait que cette plaie fût profonde, inguérissable. Il n'écouta pas la fin du discours ; il causait avec lui-même : « Oui, se disait-il, la vérité m'a parlé par la bouche de ce prêtre. Il n'y a que la divine folie qui puisse remplacer les autres et les faire oublier. Mais il faudrait croire. Heureux ceux qui croient! »

La prédication était finie, la chaire était vide ; le petit homme maigre avait disparu. Ghislain, sa blessure au cœur, gagna la tribune de l'orgue par un escalier tournant, qu'éclairait de place en place une lanterne fumeuse. L'organiste, compositeur de grand talent, qui avait eu de beaux succès dans les concerts et au théâtre, était fort recherché dans le monde, où Ghislain l'avait souvent rencontré. Il permettait qu'on vînt le voir dans son orgue. En ce moment, la presse était si grande que le comte ne put arriver jusqu'à lui et se contenta de le saluer de la main. Puis, se retirant dans un coin de la galerie, accoudé sur la balustrade, les yeux à demi clos, il s'enfonça dans une rêverie.

L'un après l'autre, tous les cierges s'allumaient, et les offices commencèrent. Ghislain, absorbé dans ses pensées, ne voyait, n'entendait rien. Il se réveilla comme on chantait complies. Il se souvint qu'il assistait à une cérémonie religieuse, célébrée en grande pompe, qu'il se trouvait dans une église, dont les voûtes paraissaient recueillies et attentives. Il vit des chapes, des étoles, un autel étincelant, qu'enveloppait un nuage d'encens, et à droite comme à gauche d'un tabernacle, où brillait une lumière rouge, des feux dorés qui se déroulaient en festons et en guirlandes. Il aperçut confusément au milieu de la nef deux longues rangées de sœurs de la charité, dont les coiffes ressemblaient à un essaim de grands papillons blancs. Il remarqua aussi que les bas-côtés étaient à demi noyés dans les ténèbres, et qu'au pied d'une colonne une masse d'ombre noire semblait dormir. Tout ce qu'il voyait servait de décor à une tragédie qui se passait en lui. Le

grand orgue avait entamé un dialogue avec l'orgue du chœur. L'une de ces voix disait : « J'ai connu le monde, et il m'a paru vide ; j'ai connu la vie, elle m'a tout promis et m'a manqué de parole ; j'ai connu l'amour, et j'en ai senti la vanité. J'ai soif et j'ai faim ; ne se trouvera-t-il personne pour me donner à boire et me nourrir ? Qui habillera ma nudité ? qui secourra mon indigence ? » L'autre voix répondait : « Vous tous qui êtes las du monde, de la vie et des amours qui trompent, apportez-moi vos cœurs tourmentés et je vous soulagerai ; apportez-moi vos blessures, j'y mettrai mon baume. Quittez la terre d'exil où les raisins sont amers, venez dans le pays où coulent le lait et le miel. La maison du Seigneur est douce à habiter ; on y est bien et il y fait chaud. Qu'elle est belle, la Jérusalem céleste ! Et qu'ils sont beaux sur la montagne, les pieds de celui qui apporte la joie ! Donne-toi, et tu recevras tout ; meurs à toi-même, et tu vivras. »

L'office était terminé, on éteignait les cierges, et pendant que l'organiste, s'escrimant des mains et des pieds, des genoux et des coudes, exécutait une fugue libre de sa composition, la foule s'écoulait lentement. Dès qu'il eut fini, il aborda Ghislain, lui demanda des nouvelles de plusieurs personnes de leur connaissance. Était-il vrai que la duchesse de T... eût pris le parti de reconstruire son hôtel, ce qui l'obligerait à suspendre ses réceptions ? Était-il certain que la marquise de X..., veuve depuis dix mois, songeât à se remarier ? Fallait-il croire que la comtesse de Z... se fût décidée à plaider en séparation ? Cette comtesse passait pour vouloir beaucoup de bien au comte de Coulouvre et lui avait fait de grandes avances, auxquelles il avait répondu négligemment.

Ghislain regardait le questionneur d'un air étonné, en ouvrant de grands yeux. Qu'avaient à voir dans cette affaire les bâtisses de la duchesse de T..., le second mariage de la marquise de X... et le procès de la comtesse de Z... ? Il n'y avait dans ce monde qu'une question de quelque importance : il s'agissait de savoir si le comte Ghislain de Coulouvre serait à jamais un homme de désir, un juste ou un saint.

IV.

Eusèbe Furette avait trouvé le moyen d'occuper agréablement ses jours de liberté ; il ne s'ennuyait plus à Bois-le-Roi. Il s'était mis en tête de lier commerce avec Mme Demante, qui était, selon lui, la personne la plus remarquable, la plus intéressante de tout le département de Seine-et-Marne. Sans doute ses yeux de faïence n'étaient pas aussi insipides que le prétendait l'homme aux avertissemens : quiconque a beaucoup vu a beaucoup à dire. Il se rappe-

lait l'émotion qu'il avait ressentie dans son enfance la première fois qu'on l'avait conduit au jardin d'acclimatation d'Alger et qu'il s'était trouvé en présence d'une girafe vivante. Il en avait vu précédemment dans le livre où il apprenait à lire ; mais une girafe peinte et une girafe qui vit, ce n'est pas la même chose, et il était certain d'éprouver le même genre de plaisir en se présentant à Mon-Bijou.

C'est une chose bien compliquée que le bonheur. Que manquait-il à Mme Demante pour être heureuse? Sa maison, quoiqu'un peu bizarre, lui plaisait beaucoup. L'intérieur en était aussi confortable qu'élégant, l'ameublement en était exquis. Elle avait le goût des couleurs angéliques ; tout, dans son salon, était rose tendre ou bleu de ciel, et les tentures de sa chambre à coucher, d'une blancheur immaculée, faisaient penser au paradis. Ses voitures, ses attelages étaient irréprochables. Ses domestiques édifiaient tout le voisinage par leur excellente tenue, et, comme elle les payait grassement, ils se montraient aussi respectueux qu'elle pouvait le souhaiter.

Elle adorait les fleurs, et ses serres étaient une merveille. Elle adorait les bêtes, et les bêtes abondaient à Mon-Bijou. Sans parler de ses chevaux, elle avait deux vaches, une volière pleine de petites perruches et d'oiseaux-mouches habillés de topazes et de rubis, une basse-cour très peuplée, des oies, des dindons, un paon majestueux et toujours piaillant, un gros dogue, un délicieux carlin, un perroquet gourmand et splendide, un sapajou noir qui trépignait de joie quand deux chats se battaient devant sa cage et qui mordait tout le monde, sauf sa maîtresse : de tous les succès qu'on peut obtenir dans l'éducation des animaux, c'est à coup sûr le plus flatteur pour l'amour-propre.

Mme Demante possédait d'autres animaux domestiques qui n'étaient pas sans mérite. C'était d'abord sa dame de compagnie, Mlle Tannay. Cette excellente personne avait la figure et le bêlement plaintif d'une brebis tondue à qui Dieu n'a pas mesuré le vent. Vieille avant l'âge, sa touchante laideur annonçait une humble patience, une mansuétude naturelle mûrie par le malheur, une volonté lente et débonnaire, dont la mauvaise fortune avait assoupli ou brisé toutes les jointures. Tour à tour gouvernante d'enfans ou institutrice, Mlle Tannay n'avait pas eu de chances. Elle avait passé de longues années au fond de la Transylvanie, chez des boyards qui la maltraitaient, des années plus longues encore en Prusse, dans un château sévère où on l'affamait. Par une suite bizarre de circonstances, elle était venue s'échouer à Mon-Bijou. Après tant de disgrâces, ce souffre-douleur, cette opprimée respirait un peu, se sentait renaître. Si quelqu'un s'était permis de lui dire que le passé de Mme Demante, dont elle croyait pieusement les récits, n'était

pas pur de tout reproche, elle se fût indignée. Elle savait par expérience combien le monde est méchant.

A la vérité, sa nouvelle patronne la tenait de court, ne lui passait rien, lui adressait d'injustes réprimandes. Elle la consultait souvent sur l'emploi de ses journées, sur les promenades à faire, sur les moyens de tuer le temps, et elle l'accusait de n'avoir point d'idées, de manquer d'invention. Quand Mlle Tannay lui faisait la lecture, Mme Demante ne tardait guère à s'endormir; en se réveillant, elle lui reprochait d'avoir une voix monotone, sourde et somnifère. Elle lui reprochait surtout d'être sujette à des absences et de pousser de bruyans soupirs qui l'exaspéraient. Cette pauvre âme, qui avait tant pâti, faisait des retours sur le passé, se ressouvenait par intervalles de ses souffrances d'autrefois, de la Transylvanie, de la Prusse; ne s'étant jamais plainte de rien, elle avait un arriéré de chagrins à liquider; c'est à quoi lui servaient ses silences et ses soupirs. Cependant, Mme Demante, dans le fond de son cœur, faisait grand cas de cette personne correcte, tirée à quatre épingles, toujours proprette, au cœur pur, à l'imagination chaste, qui avait vécu dans de grandes maisons et en avait adopté les usages et les manières. Elle trouvait que Mlle Tannay était une admirable enseigne pour Mon-Bijou, et elle aimait à la promener, à la produire, à l'exhiber; elle aurait voulu montrer à toute la terre cette brebis du bon Dieu, qui croyait fermement à la vertu de Mme Georgine Demante. Il lui plaisait de penser que certaines erreurs sont contagieuses.

Très différente de la bonne Mlle Tannay était la nièce de Mme Demante, la jolie Mme Mélanie Fynch. Née en province de parens fort honnêtes, mais fort gênés, elle s'était senti de bonne heure une irrésistible vocation pour la peinture. On contrariait ses goûts, elle s'échappa, accourut à Paris, implora éloquemment l'assistance et l'appui de sa tante. Il faut rendre à Mme Demante le témoignage qu'elle avait des vertus de famille, qu'elle avait toujours été charitable pour les siens, qu'elle leur abandonnait de grand cœur les reliefs de sa table et la glanure de ses moissons. Elle s'intéressa aux talens de sa nièce, fut tentée de croire à son génie. Elle la mit en pension, lui donna des maîtres et de bons conseils. En toute occasion, elle lui recommandait d'être sage.

— La sagesse, lui disait-elle, est un placement de famille qui ne rapporte pas gros; mais les meilleurs placemens sont les plus sûrs.

Mélanie resta sage jusqu'à vingt-trois ans. Elle fréquentait alors un atelier connu, où des élèves des deux sexes peignent des académies d'après le modèle vivant. Elle y rencontra un jeune peintre américain, très riche, M. Fynch, qui la trouva fort à son goût. Il

était entreprenant, audacieux, opiniâtre. Après une belle résistance, elle capitula. On vécut ensemble près de dix-huit mois. M. Fynch avait promis le mariage; chaque matin et chaque soir, Mélanie le sommait de s'exécuter. Il abondait en objections; la plus grave, disait-il, était que sa famille, appartenant à l'église épiscopale méthodiste, ne lui pardonnerait jamais d'avoir épousé une catholique. Qu'à cela ne tînt! Mélanie ne demandait qu'à se laisser convertir. Elle commençait à perdre patience; elle avait l'humeur vive, et la vie commune devenait orageuse. Le jovial Américain savait garder une gravité imperturbable dans les badinages les plus risqués. Il présenta un jour à sa maîtresse un de ses compatriotes, qu'il lui donna pour un pasteur. Le faux ecclésiastique enseigna, séance tenante, à cette jolie boudeuse, les dix-sept articles de la foi anglicane et un dix-huitième qui portait que les mariages en chambre sont aussi sérieux qu'expéditifs. Peu après, affublé d'une robe noire et d'un rabat, il bénissait les deux époux; on l'emmena souper au Café anglais, où il se grisa abominablement. Peu importait à Mélanie: elle se croyait la femme d'un millionnaire. Le lendemain, M. Fynch, son ami et ses millions, tout avait disparu; on était parti pour l'Amérique, en laissant à la plus candide des fines mouches une lettre facétieuse, qui la plongea dans le désespoir.

Depuis longtemps, elle ne voyait plus sa tante, dont elle avait méprisé les conseils et transgressé les préceptes. Dans sa détresse, elle eut le courage de retourner chez Mme Demante, de lui raconter sa déconvenue et de lui demander de l'argent pour aller rejoindre en Amérique le traître qui l'avait mystifiée. Mme Demante, qui avait médité sur les choses humaines, lui représenta, avec son grand bon sens, que l'Amérique est immense et que les Fynch sont des oiseaux difficiles à rattraper. Mais comme elle avait bon cœur, elle eut pitié de cette grande espérance désemparée et recueillit chez elle les débris de ce naufrage.

Mélanie n'était pas de ces femmes qui oublient et recommencent. Il lui était resté de son aventure le nom de Mme Fynch, qu'elle était résolue à ne jamais quitter, une robe de deuil qu'elle entendait porter longtemps encore et une rancune implacable contre les Américains en particulier, contre tous les hommes en général. Confuse, honteuse de s'être laissé prendre, elle se cachait; elle était depuis trois mois à Mon-Bijou et n'en était jamais sortie. Pour se distraire, elle peignait des fleurs et décorait des panneaux; elle avait commencé le portrait de Mlle Tannay, vue de profil et en plein air, et des études préparatoires pour un tableau de sainteté qu'à la prière de sa tante elle avait promis au curé de Bois-le-Roi, qui se faisait une fête d'en orner une des chapelles de son église. Dans le tête-à-tête, Mme Demante ne lui ménageait pas les leçons et lui répétait

souvent : « Ne ne te l'avais-je pas dit ? » Mme Fynch, mâchant son frein, prenait en douceur les représentations de son impérieuse protectrice ; elle se sentait dans sa dépendance et caressait l'espoir d'être un jour couchée sur son testament. Pour lui plaire tout à fait, elle s'observait beaucoup. Étant souple de son naturel, peu de jours lui avaient suffi pour corriger ses manières un peu libres et se débarbouiller de son argot d'atelier. Ses chagrins brusques et farouches avaient fait place à une mélancolie douce, poétique et distinguée. Elle ressemblait désormais à une jeune veuve de keepsake.

Le luxe, le confort, toutes les douceurs de la vie, une table succulente, des fleurs, des bêtes, l'agréable société de deux personnes complaisantes, s'étudiant à lui plaire et sur lesquelles elle pouvait exercer toute l'autorité de son commandement, que manquait-il au bonheur de Mme Demante? Peu de chose, un rien, ce qui manquait à cet homme qui avait perdu son ombre et aurait donné des millions pour la revoir un jour marcher devant lui et s'allonger au soleil. Elle était partie pour la conquête du respect, et son entreprise lui paraissait laborieuse, pleine de hasards. Le désir, l'inquiétude, la rongeaient. Lorsque la belle saison ramenait bourgeois et marquis à Bois-le-Roi, lorsque les villas se repeuplaient, qu'on voyait les maisons se ranimer, les fenêtres se rouvrir et qu'on entendait dans les jardins un bourdonnement de vie et de gaîté, elle passait mélancoliquement devant des grilles qu'elle n'osait franchir, elle se mordait les lèvres en longeant des murailles blanches, hérissées de tessons, qui lui semblaient hautes comme le ciel, insolentes comme un défi, épaisses comme un orgueil qui se carre. Elle avait fait, dans le calme d'une profonde nuit, un rêve dont le souvenir la poursuivait. Elle avait vu, de ses yeux vu, le comte Ghislain de Coulouvre, ce jeune homme d'un si grand air, qui, l'ayant rencontrée, la saluait gracieusement, lui offrait son bras et lui demandait la permission de la présenter au marquis son père et à la marquise sa mère. On l'avait comblée d'attentions, on l'avait retenue à dîner. Le marquis l'avait fait asseoir à sa droite, et la marquise lui avait crié à travers la table : « Oh ! ma chère, que vous êtes charmante ! J'espère que nous nous verrons souvent. » L'excès de sa joie l'avait réveillée en sursaut. Les rêves sont si fous ! et les réveils sont si tristes !

Elle versait ses peines dans le cœur compatissant du curé de Bois-le-Roi, qui, n'ayant pas de préjugés, venait souvent la voir. Elle se plaignait à lui que les barrières ne tombaient pas, que les murs ne s'abaissaient point, que les grilles refusaient de s'ouvrir. Il lui représentait, en se grattant l'oreille, qu'il fallait avoir patience, qu'avec le temps, tout s'arrangeait ; que Rome n'a pas été bâtie en

vingt-quatre heures. Elle projetait d'organiser quelque jour une vente de charité; il lui semblait que c'était le meilleur moyen de tout arranger. La charité est la vertu qui fait descendre les anges sur la terre et monter au ciel les femmes perdues. Malheureusement, il y avait peu d'indigens à Bois-le-Roi. Il fallait attendre une occasion; elle était tentée de la faire naître en mettant le feu à deux ou trois maisons. Le bon curé l'aidait à patienter en la régalant d'histoires, de commérages, en lui apprenant ce qui se passait dans ces villas où elle n'entrait pas. Il était son consolateur, son bureau de renseignemens et la colombe de l'arche. Il est toujours le bienvenu, le pigeon, blanc ou noir, qui, un rameau d'olivier dans son bec, apporte des nouvelles et des espérances.

L'un des derniers jours d'octobre, Mme Demante faisait le tour de son jardin, un capuchon de paysanne sur sa tête, sa canne d'ébène à la main, quand elle aperçut un jeune homme peu timide, lequel, ayant trouvé une porte ouverte, n'avait pu résister à la tentation d'admirer de plus près de belles touffes de chrysanthèmes, seul ornement des parterres en automne. Comme elle était fort au courant, elle n'eut pas besoin de le questionner pour savoir que cet indiscret était M. Eusèbe Furette, savant professeur de langues, attaché depuis peu à la personne du comte Ghislain de Coulouvre. Elle lui sut gré de s'être introduit chez elle. Il était de quelque chose à de grandes gens : il habitait un château où elle n'avait pénétré qu'en rêve. Ce n'était pas le bon Dieu, c'était le plus humble de ses saints; mais il ne faut rien mépriser.

Elle s'avança vers lui d'un air noble et engageant; un sourire hospitalier voltigeait sur ses lèvres. Eusèbe s'excusa de son audace : il aimait passionnément les chrysanthèmes et n'en avait jamais vu de si beaux.

— Ah! monsieur, lui dit-elle, le marquis de Coulouvre a de plus belles fleurs que moi. Ses roses sont des merveilles.

Elle disait vrai. M. de Coulouvre avait pour jardinier un rosiériste incomparable, et il était justement fier de ses Henriette d'Angleterre, du plus pur carmin de ses capitaines Christi, pelotes de neige teintées de rose, de ses Bérard couleur de chair, de ses Niel, dont le jaune délicat se reliait au vert de la tige par de si fines dégradations qu'on croyait voir une feuille changée en fleur pour démontrer la théorie des métamorphoses. Mais rien n'égalait ses Paul Nyron, magnifiques, échevelés, gros comme des pivoines. Plus d'une fois, en juin et en septembre, Mme Demante, passant en voiture, les avait lorgnés de loin à travers une grille aux piques dorées.

Elle offrit à Eusèbe de visiter ses serres. Elle le conduisit ensuite à sa ménagerie, et il se demanda si ces perruches, ces oies, ces dindons, ce perroquet, ce sapajou, n'étaient pas d'anciens amans,

transformés par cette grasse Circé. Comme il faisait cette réflexion, ayant levé les yeux, il aperçut à une fenêtre une main de femme écartant discrètement un rideau. L'instant d'après, il aperçut à une seconde fenêtre, le visage d'une autre femme collé à la vitre. Entendant une voix d'homme, qui n'était pas celle d'un curé, Mlle Tannay et Mme Fynch, par un même élan de curiosité, avaient voulu savoir qui était l'intrus. Elles ne firent qu'apparaître et disparaître; mais Eusèbe avait eu le temps de s'assurer que, si l'une était vieille et laide, l'autre était jeune et jolie. Il fut ainsi confirmé dans la pensée que Mon-Bijou était une bonne maison, qu'il avait bien fait d'y venir, qu'il devait s'arranger pour y revenir souvent. Ce bon pêcheur savait choisir ses amorces. Il s'appliqua à conquérir l'estime de Mme Demante, et il mit tant de bonne grâce dans son respect et surtout tant de respect dans sa bonne grâce, qu'elle le prit tout de suite en goût. A peine était-il parti qu'elle appela Mlle Tannay pour lui apprendre qu'elle venait de recevoir la visite d'un jeune homme d'excellentes manières. C'était dans sa bouche le plus beau des éloges.

Eusèbe fit un coup de maître. Il y avait dans le potager du château un coin réservé pour une pépinière d'églantiers, destinés à être greffés. Le jardinier avait fini ses greffes et comptait transplanter ses sujets dans les premiers jours de novembre. Eusèbe prit le moment où cet habile homme déjeunait pour se glisser sournoisement dans la pépinière, et, consultant les étiquettes, il fit son choix. Quelques heures plus tard, il apportait en triomphe à Mme Demante quatre ou cinq sujets greffés par un grand maître. Elle eut une fausse joie; elle s'imagina que le comte Ghislain l'honorait d'une gracieuse attention. Eusèbe l'ayant détrompée, elle fit quelques cérémonies avant d'accepter son présent; mais il n'eut pas besoin de la presser beaucoup. Elle pensa que ce jeune homme était plein de bonnes intentions, qu'il ne fallait pas le décourager. Elle pensait aussi au plaisir qu'elle aurait à voir fleurir dans ses plates-bandes des Paul Nyron provenant du jardin des Coulouvre. Ce serait un trait d'union entre le castel et le château. Si les fleurs se mettaient à voisiner, pourquoi les gens ne suivraient-ils pas leur exemple?

Pour témoigner sa gratitude à Eusèbe, elle voulut le garder à dîner. Elle était bien aise de lui montrer son intérieur irréprochable, dans l'espérance que ce témoin bavard ferait luire sa lumière dans le monde. C'était un vendredi; on fit maigre, mais ce maigre était exquis. La conversation fut aimable, doucement enjouée; elle sentait le lait, le thym et la lavande. On discourut abondamment sur les innocentes douceurs d'une vie paisible et champêtre. Mme Demante s'étonnait qu'on pût vivre à Paris, dans cet air impur, dans cette fumée, dans ce tumulte, dans cette boue, dans ce bruit. Elle parla

de ses vaches, de la joie qu'elle avait à leur dire le bonjour chaque matin, à sentir passer leur haleine chaude sur son visage et leur grosse langue humide sur ses mains. Mlle Tannay, qui la regardait par-dessus ses lunettes, approuvait, appuyait. Mme Fynch, enfoncée dans sa mélancolie, dans sa rancune, ne soufflait mot, ne mangeait que du bout des dents.

La soirée étant tiède, on prit le café sous la vérandah. Le ciel était plein d'étoiles; on les admira, on se les montra du doigt. Les yeux bleus de Mme Demante, les yeux un peu fauves de Mme Fynch, les yeux noirs d'Eusèbe Furette, pareils à deux taches d'encre, étaient tous braqués sur la Grande-Ourse et sur le Bouvier; pendant un quart d'heure, ces âmes pures habitèrent l'empirée. Ce que Mme Demante aimait le plus après ses vaches, c'étaient les constellations. Elle se les faisait nommer par Mlle Tannay, qui savait tout et qui ne craignait pas d'affirmer que, d'après les astronomes les plus dignes de foi, Arcturus était beaucoup plus grand que le Soleil. Mme Fynch demeurait incrédule. Ayant cru trop facilement, elle avait juré de ne plus croire à rien; ses doutes la vengeaient de sa candeur d'autrefois. Elle soupçonnait les astronomes d'être tous nés en Amérique, d'être tous des mystificateurs, des Fynch.

Quand on fut las de cette contemplation, on passa dans le joli salon rose et bleu, un peu trop parfumé peut-être. On commença une partie de whist; c'était le seul jeu permis à Mon-Bijou. Les gagnans enfermaient leur gain dans une tirelire, qu'on remettait au curé quand elle était pleine. Eusèbe perdit et crut s'apercevoir que la mélancolique Mme Fynch ne se faisait pas scrupule de tricher; mais elle était si jolie dans sa robe de deuil qu'il lui pardonna sans peine.

Le curé entra. Il venait d'administrer les sacremens à un bûcheron, qui se mourait de la poitrine. Mme Demante se fit conter en détail cette histoire, et ces yeux s'humectèrent comme tantôt lorsqu'elle parlait de ses vaches. Elle donna la tirelire au curé, qui la cassa et compta ses sous. Puis s'adressant à Mme Fynch, il lui demanda des nouvelles de son tableau de sainteté; à force d'instances, il obtint qu'elle montrât quelques-unes de ses études, des têtes de chérubins, pour lesquelles elle avait fait poser les gamins du village. Eusèbe s'extasia sur son talent, lui fit des complimens excessifs, qu'elle ne daigna pas écouter : les paroles des hommes sont trompeuses. Le curé se plaignit que ces chérubins avaient l'air triste, un peu maussade. L'humeur de Mme Fynch avait déteint sur eux; c'étaient des anges qui avaient cru au paradis et n'y croyaient plus.

— M. le curé a raison, ma chère enfant, lui dit Mme Demante. Vos anges sont trop mélancoliques.

— Je les peins comme je les vois, répondit-elle, et je ne les vois pas gais.

— Entendons-nous, fit le curé. Les anges ne sont pas gais, mais ils sont joyeux.

— Quelle différence faites-vous entre la gaîté et la joie?

— Eh! cela se comprend. La joie, comment dirai-je? est une gaîté sérieuse. Elle sourit, la gaîté rit; elle se tait souvent, la gaîté parle... Tenez, tout à l'heure, j'ai dû sortir de mon presbytère pour aller administrer un mourant. Cette promenade dans la nuit et dans une forêt m'a semblé lugubre, et, en arrivant ici, dans ce joli salon, en m'approchant de cette cheminée, où flambe un bon feu, en regardant Mme Demante, en vous regardant, madame Fynch, j'éprouve par le contraste une sensation très agréable. Je ne ris pas; regardez-moi, vous voyez bien que je ne ris pas, mais je suis joyeux, je suis sûr que ma figure exprime la joie. Pourquoi cela? parce que je suis dans un endroit qui me plaît, où je me trouve en bonne compagnie... Madame Fynch, s'il est permis de comparer les choses de la terre à celles de là-haut, le ciel est, comme ce salon, un endroit qui plaît, et le bon Dieu n'y reçoit qu'une compagnie de choix.

— Je ne sais pas ce qui se passe au ciel, où je ne suis jamais allée, reprit sèchement Mme Fynch; mais je crains qu'on ne trouve partout à déchanter.

Sa tante lui jeta un regard sévère.

— Mélanie, vous vous oubliez.

— Ne la grondez pas, reprit l'indulgent curé; elle a eu de grosses peines de cœur.

Il croyait, pour l'avoir entendu dire à Mme Demante, que Mélanie était la veuve inconsolable d'un délicieux Américain, ravi par un naufrage à sa tendresse. Il avait peu de critique et se souciait peu d'en avoir. Il n'admettait pas facilement qu'il y eût du louche dans la conduite ou dans le caractère des gens qu'il aimait à fréquenter. Il se faisait une loi de ne pas se brouiller avec ses plaisirs.

— Le temps adoucit à la longue tous les chagrins. Vous vous consolerez peu à peu, madame Fynch, et dans quelques mois d'ici, quand vous terminerez votre tableau, croyez-moi, vos chérubins souriront.

Cela dit, il se retira. Eusèbe aurait voulu rester; mais Mme Demante, toujours à cheval sur les principes, sur les convenances, le congédia poliment, en lui présentant son bonnet fourré et sa canne. Il reconduisit le curé jusqu'au presbytère. Le prêtre vantait les vertus de Mme Demante, ses grâces et ses charités. Peut-être avait-elle eu jadis quelques faiblesses. Qui n'a les siennes?

— Les gens, dit-il, qui avant de recevoir leur prochain chez eux, lui demandent de montrer patte blanche, ne montrent pas toujours eux-mêmes leurs mains. Sans doute, on y découvrirait quelques petites taches. Soyons indulgens, monsieur Furette ; notre Seigneur l'était.

Puis il parla du comte Ghislain, fit son éloge ; il louait tout le monde.

— Singulier garçon ! dit Eusèbe. Comme les chérubins de Mme Fynch, il ne rit ni ne sourit.

— Il fut un temps où il riait trop, monsieur Furette. Il était un peu fou ; il courait après toutes les femmes et se battait avec tous les maris, et, comme il arrive d'ordinaire, c'étaient les maris qui étaient blessés. Ainsi vont les choses : cela n'empêche pas la terre de tourner.

Il le quitta sur cette réflexion philosophique. En retournant au château, Eusèbe songeait à Mme Fynch, à sa taille fine, à ses cheveux qui frisaient naturellement, à ses yeux fauves, à ses joues pâlottes, à son petit nez retroussé. Il se disait :

— Cette petite femme ne me semble pas commode; c'est un buisson d'épines. C'est égal, je serais bien trompé s'il n'y avait pas là quelque chose à faire.

V.

Le comte Ghislain était de retour à Bois-le-Roi depuis une semaine ; il y avait rapporté un front soucieux et une grande agitation d'esprit. Il ne pensait pas à Mme Fynch, qu'il n'avait jamais vue ; c'était un petit homme maigre, noir, qui lui trottait dans la tête. L'abbé Silvère, sa figure, sa voix, lui avaient laissé une ineffaçable impression. Il lui semblait que ce missionnaire était revenu de l'Annam tout exprès pour dire au comte de Coulouvre certaines choses que lui seul pouvait lui dire, que lui seul pouvait fixer ses incertitudes et lui montrer sa route d'un geste souverain.

— Il me comprendra, pensait-il ; cet homme comprend tout.

Il s'était informé ; il avait appris que l'abbé faisait de fréquens séjours chez son frère, le baron de Trélazé, qui habitait Chartrette, à une lieue de Melun, à un kilomètre et demi de Bois-le-Roi. Le baron n'était pas un inconnu pour Ghislain ; on ne voisinait pas, on se saluait. Il écrivit une longue lettre à l'abbé Silvère et la fit porter à Chartrette. Elle se terminait ainsi :

« Je vous ai peint ma vie à grands traits ; vous en savez assez pour me connaître. J'ai vingt-sept ans, et je crois avoir vu le bout des choses. Je me souviens de mes plaisirs, de mes passions, et je les méprise. Que ne puis-je respecter mes chagrins ! Mon seul mé-

rite est de me juger et d'être mécontent de moi-même. Il n'y a de louable en moi que mon inquiétude; je me reproche les langueurs de ma volonté, mon existence inutile et vide, et je me sens porté aux résolutions sérieuses, aux desseins austères. Je regrette de n'être pas né pauvre, j'aurais travaillé par nécessité et j'aurais aimé mon malheur. Même lorsqu'il s'applique, le dilettante s'amuse; il ne connaît pas les joies amères du travail forcé et maudit, qui est l'accomplissement d'une loi et le rachat de nos misères. Je voudrais avoir un métier. J'aime mon pays, je suis prêt à lui donner mon sang; mais le servirais-je utilement dans la diplomatie? Je crains de ne pas avoir l'esprit de cet emploi, qui me replongerait dans le monde et ses vanités, quand je souhaite d'en sortir.

« A quinze ans, comme si j'eusse pressenti ce que valent le monde et la vie, je me destinais à l'église. On m'a rendu le triste service de traverser mes projets. On accusa l'abbé chargé de mon éducation d'avoir abusé de ma simplicité pour me prendre dans son filet. Je conviens qu'il y avait en lui un don de séduction et comme un doux magnétisme. J'éprouvai dès ce temps que les prêtres exercent sur les âmes un mystérieux empire. S'il en est qui jettent des charmes, d'autres ont l'autorité qui subjugue. Ils ont sondé tant de blessures, visité tant de cœurs, amassé tant d'expériences et renoncé à tant de choses qu'ils ne ressemblent pas aux autres hommes. Un roi de Prusse écrivait à l'un de ses ambassadeurs: « Parlez haut, n'oubliez pas que vous avez deux cent mille baïonnettes derrière vous. » Le prêtre représente une institution qui a su durer dans un monde où rien ne dure; il a dix-huit siècles derrière lui. Hélas ! j'ai connu des prêtres mondains, et leur inconséquence m'a dégoûté de leur doctrine. Et puis, j'avais respiré un air plus libre, j'étais de mon temps, les doutes m'étaient venus avec l'orgueil. Les sociétés changent, les religions ne changent pas; quand l'homme, fier de ses progrès, se trouve en désaccord avec ses antiques croyances, son Dieu lui semble arriéré, il le traite de traînard, il lui reproche de s'oublier dans la nuit du passé et le somme insolemment d'avancer sa montre qui retarde. Mais souvent aussi, ennuyé de ses changemens, déçu par sa sagesse, il maudit ses curiosités et regrette sa candeur; les vérités qui ont longtemps vécu lui semblent plus sûres que ses inventions; il préère à tous ses rêves une vieille habitude et la rigueur d'une règle qui le décharge de sa liberté. Le voyageur, accablé sous le poids du jour, se repose avec délices à l'ombre d'un vieux chêne qui, durant de longues années, a bu la rosée du ciel, pompé le suc de la terre, et vu de génération en génération se renouveler les familles d'oiseaux dont il abritait les amours et les chansons.

« Voilà où j'en suis, monsieur l'abbé. J'ai perdu la foi, et je bénirai celui qui me la rendra. Mon scepticisme n'est pas une révolte ni une indocilité raisonnée, mais une impuissance de croire et d'aimer, dont je m'afflige. Il y a des hommes qui font des miracles, des hommes qui sont sûrs d'être obéis quand ils disent au paralytique : « Prends ton grabat et marche. » Voulez-vous entreprendre la guérison d'un malade résolu à suivre sans discuter le traitement que vous lui prescrirez ? Il vous intéressera peut-être par la sincérité de son désir et la droiture de son intention. Je ne sais plus à quoi me prendre ; rien ne me rattache plus à la vie que la pensée du bien que je pourrais faire, si quelqu'un m'en donnait la force. Il suffira peut-être d'une étincelle pour enflammer ce bois humide qui ne demande qu'à brûler. »

Huit jours s'étaient passés ; point de réponse. Ghislain commençait à se décourager : « Soit ! je m'en tiendrai là. J'ai dû faire quelque effort sur moi-même pour l'appeler ; puisqu'il ne veut pas entendre, je ne l'irai pas chercher, et je renonce à vaincre son indifférence. »

Une après-midi, au milieu de sa leçon d'allemand, on vint l'avertir qu'un ecclésiastique demandait à lui parler. Il congédia aussitôt Eusèbe et descendit au salon. C'était lui, c'était son homme, le petit homme à la barbe noire, au teint basané, aux yeux bridés. Mais l'expression du visage était différente : Ghislain ne reconnaissait qu'à moitié le missionnaire ascète dont la parole s'était emparée de lui, avait saisi son imagination. Il se trouvait en présence d'un prêtre qui avait beaucoup de monde, des manières agréables, aisées, insinuantes et le sourire sur les lèvres. Il éprouva quelque mécompte. Y avait-il deux abbés Silvère, dont l'un prêchait la sainte folie, dont l'autre était le frère d'un baron ?

Le temps était doux, et l'abbé aimait à marcher. Le parc, mollement éclairé par un soleil incertain d'arrière-saison, que voilaient les vapeurs, lui avait paru beau dans son dépouillement ; il pria Ghislain de l'y promener. Ils s'acheminèrent le long d'une allée de vieux tilleuls, qui, se rejoignant par leurs cimes, formaient en été un épais berceau. L'abbé ne parlait pas de la seule chose nécessaire. Il admirait les tilleuls ; il causait agriculture, botanique. Il déclara que l'Indo-Chine a ses beautés, mais qu'elle ne vaut pas cette vieille France, qui mérite d'être préférée à tout. Par intervalles, sans que Ghislain s'en doutât, il décochait sur le jeune homme un regard oblique, rapide et perçant. Ses yeux bridés voyaient vite et voyaient bien.

Ils avaient débouché dans une clairière, dont le centre était occupé par une pièce d'eau. De petites sources l'alimentaient ; on les voyait sortir de terre en bouillonnant et en faisant danser des grains

de sable. Des cygnes voguaient sur ce petit lac. L'abbé, qui adorait les félins, avisa un superbe matou angora, endormi sur un banc, et sa figure s'illumina. Il s'approcha de lui, en disant :

— Ne te sauve pas, je suis ton ami.

Et, s'étant assis, il l'attira sur ses genoux. Sa majesté fourrée le laissa faire; les matous ont un merveilleux discernement pour reconnaître les gens qui leur veulent du bien.

— Les chiens nous aiment trop, dit l'abbé. Ce qui me plaît dans les chats, c'est qu'ils nous rendent justice en nous aimant dans la mesure où nous méritons d'être aimés.

Le comte ne répondit pas ; il était consterné. « Ne me parlera-t-il que de tilleuls et de chats? » pensait-il. Mais déjà l'abbé avait changé de sujet, il parlait d'une lettre qu'il avait reçue, il s'excusait de n'y avoir pas répondu. Il n'aimait pas beaucoup à écrire, et d'ailleurs il y a des choses qui ne s'écrivent pas ; il faut se voir et causer. Puis, avec un sourire caressant, mêlé d'un peu de malice :

— Vous êtes donc bien malheureux, monsieur?

Et montrant du doigt la façade richement ornementée du château, qu'on apercevait tout entière par une percée :

— Voilà, en tout cas, un malheur qui est bien logé.

Un malade qui se sent gravement atteint et croit son cas intéressant s'indigne contre le médecin qui le plaisante. Ghislain fut sur le point de se fâcher et de dire à l'abbé : « Puisque, une fois descendu de votre chaire, vous ne raisonnez plus qu'en homme du monde, je me suis trompé, restons-en là ; que peut-il y avoir entre nous? » Mais l'abbé avait recouvré tout à coup comme par enchantement cette voix chaude qui remuait les cœurs, et il s'en servit pour lui dire :

— Je vous assure, monsieur, que de toutes les misères attachées à la pauvre nature humaine, celle que je plains le plus sincèrement est l'ennui.

— Êtes-vous sûr que je ne sois qu'un ennuyé? riposta vivement Ghislain.

— Ah! permettez, reprit-il, il y a des ennuis très nobles et fort respectables. Je crois avoir bien lu votre lettre et j'ose définir le vôtre : le mépris des choses communes et l'impuissant amour de l'extraordinaire. Vous avez usé et abusé, et vous n'êtes pas de ces hommes qui recommencent éternellement à parcourir le même cercle comme l'écureuil fait tourner sa roue. Vous dites à la vie : Beau masque, je te connais! — Et le monde vous fait l'effet d'une vieille, très vieille histoire, aussi fastidieuse que le chant du coucou à la fin de juin, comme dit le poète.

Le comte secoua la tête ; il trouvait cette définition insuffisante.

— Les expériences que nous faisons à l'âge d'homme, poursuivit l'abbé sur un ton plus dogmatique, nous les avions déjà faites dans notre enfance ; mais nous les croyons nouvelles, tant nous sommes oublieux ! Notre première vie est toute de sensation; l'enfant vit dans ses sens et ne vit que là. Il voit, il entend, il flaire, et surtout il goûte et il touche, et comme ce qu'il touche lui résiste, il croit innocemment à la réalité des choses. Mais il est dans sa nature de ne pouvoir s'affirmer qu'en niant ce qui n'est pas lui. Après avoir été dupe des apparences, à mesure que sa force grandit, il l'emploie à détruire pour le seul plaisir de détruire, et le touche-à-tout se transforme en brise-tout. Les animaux supérieurs en font autant. L'insecte ne détruit que pour se repaître; mais le chat se fait un jeu de réduire en lambeaux un chiffon d'étoffe ou de papier, et le singe s'amuse à casser des verres ou des bâtons. L'enfant a plus de raisonnement que le singe et le chat, et quand il a mis un bâton en morceaux, il aperçoit bien vite que ces morceaux de bâton sont encore des bâtons. Il en conclut que les choses sont plus mystérieuses qu'il ne le croyait, qu'elles ont une essence, un dedans, des dessous ; il veut savoir ce qui se passe dans ces dessous, et désormais c'est pour découvrir les dedans que le petit garçon crève son tambour, que la petite fille éventre sa poupée. L'enfant se prépare ainsi à son métier d'être pensant. Nous parlons parce que nous pensons, et nous ne pouvons penser qu'en parlant, et chaque mot que prononce l'enfant est une hécatombe de choses particulières. Lorsqu'il a cueilli un narcisse des prés et qu'il lui applique le nom de fleur, qui est applicable à des millions d'autres fleurs et d'autres narcisses, il le range dans un genre, il exprime son essence, il le réduit à l'état d'ombre ou d'abstraction, et la fleur qu'il nomme n'est pas celle qu'il a cueillie, elle n'a ni couleur ni parfum. Vous avez refait, monsieur, dans votre jeunesse, dont vous regrettez l'emploi, toutes les expériences que vous aviez faites quand vous n'aviez pas dix ans. Vous avez recommencé la vie de sensation, après quoi, pour vous venger d'avoir été dupe des apparences, vous avez détruit à la seule fin de détruire, car il y a quelque chose de destructeur dans les emportemens de la passion la plus tendre. Mais vous étiez un être pensant, vous n'avez pu vous empêcher de réfléchir sur vos plaisirs ; vous avez reconnu que vos aventures, qui vous semblaient uniques, étaient fort ordinaires, que l'exemple en est commun ; il vous a paru que les fleurs que vous aviez cueillies n'avaient ni couleur ni parfum, que vos joies étaient des ombres, et vous n'apercevez plus autour de vous que de tristes et pâles fantômes.

— Monsieur l'abbé, vous me racontez mon histoire dans une langue que je n'ai jamais parlée.

— La philosophie, reprit l'abbé, fut mes premières amours; j'ai commencé par où d'autres finissent. Je n'avais pas attendu d'avoir votre âge pour n'être plus dupe de mes sens. Dans les hommes je voyais l'homme, dans les femmes la femme, dans les choses l'éternelle et abstraite matière, dans les êtres particuliers les variétés d'une espèce, la manifestation passagère d'une idée, les échantillons servant de montre à la pièce. Vous voyez que la philosophie m'avait conduit au point où vous êtes arrivé par le plaisir. Mais derrière les ombres qui peuplent cet univers, j'ai aperçu quelque chose, ce quelque chose était quelqu'un, et ma raison s'est soumise.

— Un philosophe qui devient un héros, murmura Ghislain, c'est une belle vie.

— Un héros! Suis-je un héros? dit l'abbé.

— Vous avez souffert là-bas de cruels tourmens.

— On en dit plus qu'il n'y en a, répliqua-t-il avec la brusquerie d'un vieux troupier. Je me plais tant dans l'Annam qu'on a eu de la peine à m'en faire sortir et qu'il me tarde d'y retourner. Je suis un poisson échoué à sec qui aspire à rentrer dans l'eau : sa bourbe lui est chère. Pour être un héros ou un martyr authentique, il ne suffit pas d'avoir failli mourir, il faut être mort tout de bon, et vous êtes témoin que je me suis arrangé pour vivre. Mais c'est assez parler de moi, c'est de vous qu'il s'agit.

— Monsieur l'abbé, je ne suis pas un mélancolique, un rêveur; je suis un homme las de faire ce qui lui plaît, et j'éprouve l'ardent désir de me soumettre à une règle. Si dure qu'elle puisse être, qu'elle s'offre à moi! j'apporte l'obéissance.

— Eh! monsieur, que ne vous faites-vous soldat? C'est une admirable chose que la discipline militaire.

— J'en ai tâté une année durant. Elle ne règle que la volonté; il m'en faut une qui règle aussi l'imagination et la pensée.

L'abbé se prit encore à sourire.

— La discipline ecclésiastique n'a-t-elle pas à vos yeux ce précieux avantage qu'elle est pour vous l'inconnu et que vous avez tâté de l'autre?

Ghislain fronça le sourcil.

— Vous ne me connaissez pas, et, tenez, je veux m'expliquer avec une entière bonne foi. S'il existait quelque association laïque et humanitaire dans laquelle on ne pût s'engager qu'en prononçant des vœux, je ne songerais pas à entrer dans l'église; mais je n'en connais point. Notre société moderne s'entend mieux à dissoudre qu'à créer; laissez aller, laissez faire, laissez passer, voilà le résumé de sa misérable sagesse. L'homme qui veut se lier lui-même et s'ôter tout moyen de renoncer à ses renoncemens doit recourir aux vieilles institutions, verser son jeune vin dans les vieux vaisseaux.

Être prêtre dans un endroit où il y aurait beaucoup de bien à faire et beaucoup de dangers à courir, c'est le métier pour lequel je me sens fait.

— Malheureusement il vous manque pour cela une petite chose, un détail, une misère, la foi !

— Plus j'y pense, repartit le comte en s'échauffant, plus je me persuade qu'on arrive à la foi par la pratique, que nos actions et nos œuvres décident de nos croyances, que nos habitudes font la destinée de notre esprit. A votre tour, parlez franchement, monsieur l'abbé, et convenez que la plupart des hommes d'église ne sont pas devenus prêtres parce qu'ils croyaient, mais qu'ils croient parce qu'ils sont prêtres.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, monsieur, et, puisque vous me forcez à vous parler de moi, j'avouerai que la méthode que vous vous proposez de suivre fut la mienne ; mais elle est dangereuse, et je ne saurais en conscience la recommander à personne. Ma mère était une digne femme, qui joignait à une piété fervente des préjugés de naissance ; elle s'affligeait de penser qu'un jour l'épiscopat ne se recruterait plus que parmi les paysans, et elle souhaitait ardemment de donner à l'église un de ses fils. La veille de sa mort, elle nous exprima son désir avec tant d'instances et de larmes qu'elle nous arracha la promesse à laquelle elle attachait tant de prix. Dès ce temps, mon frère aimait la femme qu'il a épousée depuis ; je me sacrifiai. Je ne croyais qu'à moitié, certaines difficultés me tourmentaient, et je sentis le besoin de m'étourdir par l'action. Après avoir été aumônier, je me fis missionnaire ; c'est en enseignant les autres que j'affermis mes convictions. J'avais renoncé à beaucoup de choses ; ce qui me coûta le plus, ce fut de renoncer à mes doutes. Je possède depuis longtemps mon âme en paix ; mais je me souviens des épreuves que j'ai traversées. Il ne faut pas tenter Dieu et sa grâce.

Ghislain fit un geste de découragement ; il est dur d'être convaincu et de ne pas convaincre.

— Décidément, reprit-il avec un peu d'amertume, mon cas ne vous paraît pas intéressant?

L'abbé, changeant de visage, lui tendit ses deux mains, et de ses yeux à demi clos jaillit un regard de chaude et miséricordieuse sympathie, vrai rayon de soleil indo-chinois, dont Ghislain se sentit comme pénétré.

— Que dites-vous là ? Soyez certain que vous m'intéressez beaucoup, mais mon devoir est de me défier. Quand on sollicite à Rome la canonisation d'un nouveau saint, un ecclésiastique, qui s'appelle l'avocat du diable, est chargé de relever avec soin toutes les difficultés, toutes les chicanes qu'on peut faire au candidat, les moin-

dres tares qu'on peut trouver dans sa vie. Je suis en ce moment et je serai quelque temps encore l'avocat du diable. Si vous prenez sur vous de répondre sans vous fâcher à mes objections et de dissimuler votre ennui, on vous donnera un bon point. Quoique je sois fort occupé, je viens de temps à autre me reposer à Chartrette, chez mon frère. Vous y serez toujours le bienvenu. Mais, si vous le permettez, nous irons bride en main dans cette affaire, nous procéderons avec une sage lenteur. « Ne brouillassons pas ! » disait un général de ma connaissance. Il y a des choses qui demandent à être faites tranquillement et raisonnablement.

— La divine folie est-elle donc si raisonneuse? demanda Ghislain, qui ne fronçait plus le sourcil.

— La divine folie, gardez-moi le secret, n'est dans le fond que la suprême sagesse. Elle n'habite volontiers que les maisons où il fait clair... Un hagiographe maladroit, ajouta-t-il, avait dit de je ne sais quel théologien célèbre « que, semblable à l'aigle, il s'élevait en haut et trempait sa plume dans le sein de Dieu. » Ce malin singe de Voltaire, à qui j'en veux de l'avoir trop aimé dans ma jeunesse, disait à ce propos : « Voilà la première fois qu'on ait comparé Dieu à la bouteille à l'encre. »

A ces mots, il partit d'un éclat de rire jeune et frais ; il avait parfois des gaîtés d'enfant. Puis, ayant baisé l'angora sur le museau :

— Mon pauvre ami, lui dit-il, il faut nous quitter.

Et, s'étant levé, il le posa délicatement sur le banc ; mais, indigné de cette trahison, l'angora partit comme un trait : les chats choisissent leur place et restent rarement où on les met.

Le comte Ghislain fit sortir l'avocat du diable par une petite porte qui s'ouvrait sur le chemin de halage, et il le regarda s'éloigner. Après l'avoir étonné et même un peu scandalisé, l'abbé Silvère l'avait conquis. Il se disait que, dans cette âme de prêtre tour à tour brusque ou gracieux, enjoué ou sévère, les contrastes n'étaient pas des contradictions, qu'un principe supérieur réduisait tout à l'unité, que le croyant et le philosophe, le missionnaire et l'homme du monde, l'apôtre de la sainte folie et le lettré, l'homme qui tonnait et l'homme qui riait comme un enfant, formaient un ensemble et n'étaient qu'un seul homme. Il se promit d'avoir facilement raison de ses objections.

— Les prêtres, pensait-il en remontant au château, sont comme les femmes : leur bouche dit non quand depuis longtemps leur cœur a dit oui.

VI.

C'est une question de savoir s'il vaut mieux vivre à Bois-le-Roi et voir Chartrette, ou vivre à Chartrette et voir Bois-le-Roi. Ces

beaux villages, allongés, l'un au couchant, l'autre à l'orient, sur la croupe onduleuse de coteaux parallèles à la Seine, se font exactement face et se regardent tout le long du jour par-dessus le large lit du fleuve, tantôt gris, tantôt vert, qui les sépare. A peine l'aurore s'annonce-t-elle, Bois-le-Roi reconnaît Chartrette et Chartrette observe Bois-le-Roi. Ils ont chacun leurs avantages particuliers. Chartrette se vante que son air est plus salubre et que ses terres sont grasses; Bois-le-Roi est fier de son importance, de ses châteaux et de l'immense forêt qui lui sert de paravent et de promenade. On se jalouse un peu, mais on communique souvent ensemble; on est séparé par une eau profonde, on est relié par un pont suspendu. Un chemin rapide y descend de Bois-le-Roi. Le pont franchi, on suit une allée de peupliers blancs, après quoi la route commence à monter entre des champs et des vignes, puis elle fait un grand coude, et bientôt apparaissent les premiers toits de Chartrette, qui n'a qu'une place et une rue. La place étroite, en enfoncement, est dominée et comme écrasée par une vieille église au clocher massif, carré, de style roman. La rue court en ligne droite entre deux rangées d'habitations rustiques ou bourgeoises, alternant avec les échoppes et les auberges.

A l'entrée du village, en venant de Melun, on aperçoit d'un côté un grand potager et deux bancs de pierre qui semblent en garder la porte; de l'autre côté du chemin, leur faisant vis-à-vis, une grille circulaire est encastrée dans quatre piliers, que ronge la mousse et que surmontent des oves ébréchés. Cette grille s'ouvre sur une vaste cour, bordée dans le fond et à main droite par deux longs corps de logis se coupant en équerre, et tous deux sans architecture, bas, d'un seul étage, couverts en ardoises, badigeonnés en jaune, aux contrevens peints en gris. On accède au rez-de-chaussée par trois marches qui l'accompagnent dans toute sa longueur, et qu'encadrent de place en place des bornes rondes munies d'anneaux de fer. Derrière les bâtimens s'étend un parc agreste, clos de murs. Au milieu de la cour, qu'un passage voûté met en communication avec les dépendances, se dresse un gros colombier, à mâchicoulis et à boulins, habillé de lierre. Ce colombier fait figure et a donné son nom à la maison, qui fut jadis, paraît-il, un couvent. Le couvent fut changé en ferme, et la ferme fut achetée par le baron de Trélazé, qui la distribua en appartemens, l'arrangea avec beaucoup de soins, la meubla avec goût, mais en respectant ses origines et sa simplicité primitive. Les colombiers ne sont pas des maisons de plaisance, ce qui n'empêche pas de s'y plaire. Le baron aimait tant le sien, qu'hiver comme été, il ne le quittait jamais.

Il vivait, lui et son monde, à quelque cinquante kilomètres de Paris, et les trains directs les y transportaient en un peu plus d'une

heure ; de fait, ils en étaient à deux cents lieues. Ils ne s'y rendaient que rarement, dans les grandes occasions ; le plus souvent il leur suffisait d'aller à Melun pour se procurer le nécessaire, l'utile et même le superflu. Les bruits de la grande ville n'arrivaient pas jusqu'à leurs oreilles innocentes et rétives. Les mensonges des passions et les fureurs de la vanité, l'être sacrifié au paraître, le goût de la montre, de l'étalage, le faux luxe et les fausses joies, les livres tapageurs et les préfaces pompeuses, la barbarie raffinée, la corruption pédante et prêcheuse, les marchands d'orviétan, les saltimbanques et leur tremplin, la rage de parler de soi, l'égotisme maladif prenant sans cesse l'univers à témoin de ce qui lui arrive, l'effronterie des réclames, le cabotinage, les intrigues des politiciens, les ballons gonflés que dégonfle un coup d'épingle, les petits incidens qui se transforment en de grosses affaires et dont on ne parle plus huit jours après, tout cela n'existait pas pour les habitans de cette modeste maison.

Ils étaient peu friands de nouvelles ; ils tenaient pour certain que la plupart des événemens sont fâcheux et qu'on les apprend toujours trop tôt. Ils étaient abonnés à deux journaux qui d'habitude dormaient immaculés sur une table, sans que personne déchirât leur bande. Toutefois, dans ses courts loisirs, le baron se reprochait ses ignorances ; il voulait se mettre au courant, savoir ce qui se passait dans les cinq continens et même dans les îles, et il parcourait d'une traite huit numéros. Mais, si méritoire que fût son effort, il ne démêlait pas très bien où en étaient les affaires de la Bulgarie ; le prince de Battenberg et Ferdinand de Cobourg s'embrouillaient dans sa tête, et il était tenté de se plaindre que ce diable d'homme eût deux noms. Ce qui lui semblait clair, c'est que les Bulgares, au lieu de créer des embarras à l'Europe, feraient mieux de cultiver leur jardin. C'était à son avis le fond de la vie et de la morale.

Il prêchait d'exemple. Chaussé de ses grandes bottes toujours maculées de boue brune ou rouge, il arpentait ses grands champs à grandes enjambées, surveillait ses ouvriers, maniait quelquefois la faucille et le râteau, et quelquefois aussi il s'en allait en personne vendre son grain ou ses bestiaux à Melun. On l'eût pris pour un valet de ferme ; mais le gentilhomme perçait à travers sa futaine, et il montrait dans ses marchés une finesse sans ruse qui n'est pas celle des paysans. Le reste des occupations humaines l'intéressait peu. Il faisait plus de cas d'un maraîcher que d'un agent de change. Les bonnes mœurs et le labour étaient pour lui à peu près la même chose, et il était fermement convaincu que la terre ne produit pas seulement du blé et de l'orge, qu'elle est la divine matrice où s'engendre la vertu.

Quoiqu'il ne tirât qu'un médiocre revenu de ses entreprises agricoles, il était fier de son domaine, qu'il avait arrondi d'année en année, et il déclarait, avec quelque solennité, que la propriété terrienne est la seule dont il soit permis de se faire honneur. Il était fier aussi de ses idées, de ses inventions, fier d'avoir perfectionné ses méthodes de culture, ses assolemens, ses engrais, fier des triomphes qu'il avait remportés dans les comices. Il avait ses gloires et ses glorioles; il rappelait trop souvent à ses voisins qu'il s'était avisé le premier de ramer les cornichons comme on rame les pois. On lui reprochait d'être tranchant dans ses décisions; il n'admettait pas qu'il y eût deux bonnes manières de semer la luzerne. Mais il fallait lui pardonner son dogmatisme de laboureur, il n'en avait pas d'autre. Il avait été dans sa jeunesse un chaud légitimiste; n'ayant pas trouvé l'occasion de faire usage de ses opinions, elles avaient moisi dans leur armoire comme un vieil uniforme qu'on ne met jamais. Les jugeant hors de service, il les avait laissées là, sans les remplacer. Son dernier mot était que tous les gouvernemens se valent; le meilleur ne lui inspirait qu'une faible confiance. Il aimait son pays, mais il aurait voulu qu'il n'y eût en France que des paysans et un certain nombre de barons pour leur apprendre à cultiver leur enclos et à semer leur luzerne.

Il faisait grâce aux baronnes, car il aimait et estimait la sienne. Plus âgée que lui de quelques années, avant de l'épouser, cette blonde aux yeux de teinte indécise avait eu un premier mari qui lui avait causé bien des chagrins. Heureusement cet homme désagréable s'était rendu promptement justice en se brûlant la cervelle dans un accès de fièvre chaude. Il avait fait l'éducation de sa femme, en lui faisant chérir toutes les vertus qu'il n'avait pas. Il vivait dans le désordre, il lui avait donné la passion de l'ordre. Il était querelleur, elle bénissait la paix et les pacifiques. Il était intempérant en toutes choses, elle prêchait la mesure et la discrétion. Le baron de Trélazé possédait la plupart des vertus qu'elle avait appris à aimer, mais pas dans le degré de perfection qui lui plaisait. Très pointilleux sur ses droits, il était disposé à faire des procès à ses voisins; elle l'en détournait, lui persuadait de s'accommoder. Il appréciait les bons vins, elle l'avait instruit à se modérer. Elle avait ses petits défauts. Le baron, de son côté, lui reprochait d'être trop soucieuse, de voir l'avenir en noir, surtout en ce qui concernait ses enfans. Aux inquiétudes elle joignait toute sorte de petits scrupules, qui lui semblaient des affaires d'état. Elle était méticuleuse, timorée. Un jour qu'elle déposait une somme de quelque importance chez un banquier, elle avait dit au caissier qui prenait ses billets de banque sans les examiner et s'apprêtait

à lui donner quittance : « Pardon, monsieur, êtes-vous sûr que ces billets soient bons? » A quoi il avait répondu : « S'ils sont faux, vous avez là, madame, un bien joli talent. »

Ordinairement vêtue d'une robe de soie noire, qu'elle échangeait quelquefois contre une robe de soie mordorée, la tête enveloppée d'un voile de dentelle noué sous son menton, cette femme, d'apparence malingre et d'une santé toujours égale, n'était ni belle ni jolie; mais elle joignait quelque agrément à beaucoup de distinction. Le souvenir des jours amers qu'elle avait passés jadis dans la maison de son vilain fou l'avait à jamais dégoûtée de Paris. L'habitude aidant, elle ne comprenait pas qu'on pût vivre ailleurs qu'au Colombier ni mener hors de Chartrette une existence bien ordonnée. Toujours active, elle ne s'ennuyait pas. Les soirs d'hiver, près d'un bon feu, elle brodait en causant avec l'un de ses éternels soucis. De loin en loin, elle promenait ses yeux vagues dans les colonnes d'un journal dont le baron avait d'aventure déchiré la bande. La Bulgarie lui était absolument indifférente. Elle ne lisait que les faits divers, dont elle ne devinait pas les dessous, les allusions les plus transparentes étant pour elle des énigmes.

Elle avait donné à M. de Trélazé sept enfans, dont trois étaient morts en bas âge. Leur fils unique se trouvait pour le moment au fond du Maroc. Élevée aux Oiseaux, leur fille aînée était absente depuis cinq ans. Les plus jeunes étaient deux jumelles, venues longtemps après les autres, quand personne ne les attendait ni ne les souhaitait; on ne les en aimait pas moins. Mme de Trélazé, par le conseil de son beau-frère, avait résolu de les garder auprès d'elle. Il lui avait écrit de l'Annam qu'une mère, lorsqu'elle en a le temps, doit élever elle-même ses filles. Au surplus, on avait facilement des professeurs de Melun. M. de Trélazé portait à son frère une affection mêlée de gratitude; ne s'était-il pas sacrifié pour son bonheur? A l'affection, la baronne ajoutait un profond respect. Ce qu'elle appréciait dans l'abbé, c'était moins l'héroïsme du missionnaire et l'éloquence du prédicateur que la sagesse des conseils. « Mon beau-frère, disait-elle, est un homme de grand jugement. » Le jugement était à ses yeux la première des qualités, son premier mari s'en étant montré absolument dépourvu. Aussi acceptait-elle toujours avec déférence les représentations que l'abbé Silvère lui faisait parfois sur un ton un peu railleur. Il se moquait de l'exagération de ses scrupules, il l'accusait de compliquer sa vie comme à plaisir, de se créer des devoirs et des peines de fantaisie. Depuis qu'il était revenu de l'Indo Chine, il la taquinait souvent. Elle s'appelait Marthe, et il disait : « Marthe s'inquiète et s'agite pour beaucoup de choses; elle n'a pas choisi la bonne part. » Elle promettait de se corriger et ne se corrigeait pas.

Durant tout l'hiver, le comte Ghislain se rendit à Chartrette deux ou trois fois au moins chaque mois. M. et Mme de Trélazé, après lui avoir témoigné quelque défiance, avaient pris en goût ce beau cavalier. Il reconnaissait, il appréciait leur mérite ; mais ce n'étaient pas des justes qu'il venait chercher au Colombier, c'était le saint, et il ne l'y trouvait pas aussi souvent qu'il l'aurait voulu.

Ce missionnaire en congé était le plus occupé des hommes. Quoiqu'il n'aimât pas à écrire, il entretenait de nombreuses correspondances. Par l'ordre de son évêque, il était chargé du règlement de beaucoup d'affaires. Il vérifiait des comptes, il dirigeait des quêtes, il rédigeait des rapports, il composait de longs mémoires sur des matières contentieuses, sur une question de hiérarchie que le saint-siège laissait en suspens. Vers le milieu de janvier, il dut aller à Rome. A son retour, acceptant ce qu'il avait refusé, il se prépara à prêcher pendant le carême. Ce valétudinaire portait allègrement son fardeau. Le comte Ghislain avait décidé que le plus heureux des hommes était l'abbé Silvère. L'abbé lui avait pourtant touché quelques mots des crises qu'il avait traversées. Il n'avait pas tout dit. Avant d'être en paix avec lui-même, il avait longtemps mâché son frein, rongé son âme. Il avait fini par découvrir qu'il n'y a pas grand mérite à se passer du bonheur, que la vie est par elle-même une chose assez médiocre, que les voluptés amères du sacrifice sont les seules joies qui ne trompent jamais.

Il était scrupuleusement orthodoxe, mais tant vaut l'homme, tant vaut sa doctrine. Il avait ce mysticisme du cœur qui attendrit les dogmes, en dissout les crudités, n'en conserve que l'esprit. Ce qui fait le caractère d'un paysage, ce n'est pas le sujet, c'est le ciel, la lumière, l'air qui enveloppent les choses, la vapeur où elles se baignent. L'abbé Silvère croyait au surnaturel parce qu'il croyait aux miracles de l'amour, et on peut dire qu'il n'aimait pas parce qu'il croyait, mais qu'il croyait parce qu'il aimait. Il en revenait toujours au principe que la vraie destinée de l'homme est de se donner; que, pour posséder son moi, il faut commencer par le perdre. Marc-Aurèle et le moine inconnu qui écrivit l'*Imitation*, Fénelon et Spinoza ont enseigné, chacun à sa manière, la désappropriation intérieure. A une certaine hauteur, tous les grands esprits se rencontrent, et l'abbé Silvère habitait sur les cimes.

Les voyages autant que la philosophie avaient élargi sa pensée et l'avaient rendu tolérant. Il retrouvait dans les religions les plus étranges de secrètes harmonies avec sa foi. L'église vraiment universelle lui apparaissait comme un divin vanneur qui recueille son grain dans tous les coins de la terre et le sépare de la balle.

— J'ai beaucoup appris des Indo-Chinois, disait-il à Ghislain ; mes catéchumènes m'ont souvent donné de bonnes leçons. Dans

les premiers temps, j'étais douillet, je me plaignais de n'avoir pas mes aises, de manquer de beaucoup de choses. Je rencontrai un jour une Annamite vêtue d'une robe de soie trouée et d'un pantalon court. Elle s'avançait en se dandinant, une perruche verte sur son épaule, et elle chantait gaîment des vers qui disaient : « Pourquoi donc, chère pauvreté, me suis-tu partout pas à pas? Un jardin où il ne pousse que de l'herbe, une case qui laisse voir le ciel, voilà mon lot. » Cette femme qui chantait me réconcilia avec ma pauvreté, qui ne m'était pas encore chère, avec ma case, qui laissait voir le ciel... Les Orientaux, ajoutait-il, sont nés avec le génie du renoncement. La mort, qui est le dépouillement suprême, ne les effraie pas, fût-elle accompagnée d'effroyables tortures. Leurs demeures sont sordides; ils n'ornent que leurs tombeaux, qu'ils enluminent de couleurs vives ou tendres, qu'ils peignent en rose ou en lilas. Au besoin, ils nous apprendraient à mourir. En retour, nous devons leur apprendre à vivre, à soigner, à respecter leur personne, à embellir leur maison, à réformer leurs habitudes, à leur donner quelque grâce. Mourir à soi-même, c'est mourir à son coquin d'égoïsme, ce n'est pas mourir à la dignité, à l'honneur, ni même au bon goût et à l'amour du beau. C'est ainsi qu'un prédicateur ne doit pas chanter le même air dans l'Annam et à Paris.

Ghislain goûtait la morale de l'abbé Silvère et tâchait de goûter sa théologie. Mais l'abbé ne s'occupait que rarement de le catéchiser. Un jour, rompant l'entretien, il l'emmenait dans le potager pour lui faire voir de longues rangées de choux du plus beau violet, où la gelée blanche avait suspendu des fils d'argent, et il entamait une dissertation sur les vertus médicales de cet estimable comestible, que le vieux Caton tenait pour une panacée. Une autre fois, il tirait de sa poche et recommandait à l'admiration de son catéchumène un bouquin mâchuré, et, selon lui, très précieux, qu'il était fier d'avoir su découvrir dans la boîte d'un antiquaire, sur le quai des Augustins. Tour à tour charmé ou consterné et déçu, Ghislain cherchait à ramener cet homme fuyant, qui se dérobait. Quand il devenait pressant, l'abbé lui représentait qu'avant de prendre une résolution, il faut s'examiner, s'éprouver; que certaines volontés subites ne sont que des caprices; que les caprices enfantent les repentirs et les dégoûts. Il lui représentait aussi que le sincérité ne suffit pas, que ce n'est pas tout de vouloir une chose, qu'il faut que les choses veuillent de nous.

— Le doge de Venise, disait-il, épousait tous les ans la mer. Un malin remarqua que ce mariage ressemblait à celui d'Arlequin, lequel était à moitié fait, attendu qu'il ne manquait que le consentement de la future. Toute destinée est un mariage et suppose d'une part un désir, de l'autre un consentement.

Mais le désir du comte Ghislain s'irritait par cette résistance sourde qu'il croyait simulée, et dans laquelle il ne voulait voir qu'un jeu de haute coquetterie. Il se trompait, il avait affaire à un bon sens très exercé, qui considérait les fausses vocations comme la plus respectable, mais comme la plus funeste des erreurs.

Les après-midi que le comte de Coulouvre passait de loin en loin à Chartrette, Eusèbe, profitant de sa liberté, les employait à deviser affectueusement avec sa grande amie, Mme Demante. A la vérité, c'était surtout Mme Fynch qui l'attirait à Mon-Bijou ; mais Mme Fynch, dont les chérubins n'avaient pas encore appris à sourire, s'emprisonnait dans son atelier, se célait. Aussi bien, Mme Demante ne facilitait point à l'assiégeant les approches de la place. Sa vieille expérience, toujours en éveil, se méfiait ; elle n'entendait pas qu'il arrivât scandale dans sa maison.

Elle accaparait Eusèbe Furette, le gardait tout entier pour elle. Remuant du pied les feuilles jaunes, elle le conduisait le long d'une étroite allée jusqu'à une grotte en rocaille, décorée jadis d'un groupe de marbre qui représentait Daphnis enseignant la flûte à Chloé. Ce sujet lui ayant paru léger, elle l'avait remplacé par une sainte Vierge de la rue Saint-Sulpice, ceinte d'une écharpe bleue, le front couronné d'étoiles et les yeux au ciel. Plus souvent, ils s'enfermaient dans le joli salon rose, en compagnie du sapajou qui cherchait ses puces, et du vieux perroquet, retenu à son perchoir par une chaîne de nickel.

On était devenu intime, on se faisait des confidences où par hasard un grain de vérité se trouvait mêlé aux inventions. Mme Demante racontait à Eusèbe sa beauté d'autrefois, les sévérités de son éducation, ses jeunes pudeurs, ses débuts dans le monde, la toilette qu'elle avait à son premier bal, tous les hommes qu'elle avait rendus amoureux, toutes les tentations du malin esprit qu'elle avait victorieusement surmontées. Elle se reconnaissait un défaut : elle avait toujours été trop bonne, elle s'était senti dès son enfance des entrailles de miséricorde, et ses dangereuses pitiés l'avaient exposée plus d'une fois aux méchans propos ; les hommes sont si légers, si téméraires dans leurs jugemens ! A son tour, Eusèbe lui révélait les mystères de son existence agitée, les ardeurs de son tempérament, les désordres de son imagination satanique, ses bonnes fortunes, ses méthodes de combat, les femmes du grand monde qui s'étaient données à lui.

Ainsi mentaient à qui mieux mieux pendant des heures une extramondaine sentimentale et un maître d'études goguenard, chacun d'eux étant assez naïf en son particulier pour croire que l'autre le croyait, après quoi ils philosophaient longuement sur la vie. Le sapajou cessait un moment de chercher ses puces pour témoigner

par ses grimaces le peu de cas qu'il faisait de leurs histoires, et du haut de son trône, le vieux perroquet, inclinant la tête, fixait sur eux ses gros yeux ronds, qui les jugeaient.

VII.

Le 10 avril fut un jour de fête à Chartrette; le 10 avril, le baron rentrait en possession de son fils et de sa fille aînée. Un bon vent du sud, ayant subitement fraîchi, ramenait au Colombier deux pigeons qui avaient longtemps déserté leur boulin.

Fernand de Trélazé était né avec la passion de la géographie et des pérégrinations dangereuses. Il venait de voyager dix mois dans le mystérieux Maroc, et à la faveur d'un déguisement, se faisant passer pour un derviche, il avait parcouru une région inexplorée de l'Atlas. Il ne craignait ni les fatigues ni les hasards, il avait eu plus de peine à se résigner aux avanies. A plusieurs reprises, le chrétien travesti avait été reconnu, et un jour un grossier Chellaha cracha à la figure du faux derviche. Il vit rouge, et peu s'en était fallu qu'il ne poignardât l'insolent. Mais il avait pensé à son baromètre, à son sextant, à ses relevés d'altitudes, à ses croquis, à ses notes de voyage. Rengaînant son poignard et sa colère, il avait souri, essuyé sa joue et discuté d'un air aimable le prix de sa rançon. La soucieuse baronne, restée longtemps sans nouvelles, le croyait mort. Un télégramme l'avait enfin tirée de ses mortelles inquiétudes, et, quelques semaines après, une seconde dépêche lui apprenait que son Africain, comme elle l'appelait, dînerait le 10 avril à Chartrette.

Mlle Léa de Trélazé avait accompli des prouesses d'un tout autre genre. Elle avait obtenu, par ses pressantes prières et par des raisonnemens sophistiques, qu'on la retirât des Oiseaux, où elle devait rester quelque temps encore, et qu'on l'autorisât à passer l'hiver à Cannes avec sa tante, Mme de Valbreuse, et avec sa cousine, qui avait été sa compagne de pension. Cannes en hiver, c'est Paris. Mme de Valbreuse était fort répandue, et sa nièce avait beaucoup dîné, beaucoup dansé, joué trois fois la comédie. Mme de Trélazé avait décidé dans sa sagesse qu'une jeune fille doit connaître le monde, mais qu'il suffit d'un hiver bien employé pour le connaître à fond et pour s'en dégoûter, qu'en revenant de Cannes, sa fille, rassasiée de plaisirs, serait ravie de se reposer et de se recueillir à Chartrette jusqu'au jour où on la marierait.

Son père, qui était allé l'attendre à la gare, la ramena quelques minutes avant le déjeuner. Il la poussa dans les bras de la baronne, en disant :

— La reconnais-tu?

Elle la reconnut, mais elle la trouva changée, embellie ; elle ressentit un frémissement de joie en se disant : c'est moi qui l'ai faite. La taille élancée et souple, les épaules bien dessinées, les joues pleines, les yeux d'un brun sombre comme ses cheveux, cette grande fille de dix-huit ans était une superbe plante. Sa figure annonçait la santé, un sang chaud, bouillant, qui courait vite, trop vite, heureux d'animer un beau corps. Tout n'était pas irréprochable dans sa personne. Sa jolie tête, qui se berçait sur un cou mince et long, l'éclat éblouissant du teint, la courbe charmante des lèvres, la fraîcheur du sourire, la vivacité impétueuse du regard, enlevaient tous les suffrages. Mais les critiques chagrins remarquaient que son nez, peu classique, s'arrêtait trop court, et que, lorsqu'elle riait aux éclats, elle montrait trop ses dents et découvrait le bas de ses gencives. A celui qui s'en plaignait, elle aurait pu répondre : tu es l'ennemi de tes plaisirs.

Après avoir admiré en silence sa beauté, Mme de Trélazé eut une seconde joie en constatant qu'elle avait pris des manières, de la tenue. On lui avait souvent reproché dans son enfance son sans-gêne, ses allures de garçon, son incorrigible étourderie. Cinq années de couvent l'avaient calmée; un hiver à Cannes, passé dans le monde, avait donné la dernière façon à cet ouvrage. Toutefois, il ne faut pas se prendre aux apparences, et quand on a été très étourdie, il en reste toujours quelque chose.

Voyant entrer l'abbé Silvère, elle courut l'embrasser ; puis elle examina cet oncle qu'elle n'avait pas vu depuis dix ans, et elle s'écria :

— Une belle dame qui vous a entendu prêcher, mon oncle, et qui vous admire beaucoup, prétendait que vous aviez l'air un peu chinois. Elle avait raison.

— Combien de Chinois as-tu vus dans ta vie? lui demanda le baron.

— Est-il besoin d'avoir vu des Chinois pour se les représenter?

— Ma chère enfant, dit l'abbé, la géographie qu'on enseigne aux Oiseaux est un peu vague ; autrement, tu saurais que l'Annam n'est pas la Chine et qu'on y trouve de très beaux hommes. Enfin, chinois ou annamites, mes yeux te plaisent-ils?

— Infiniment, dit-elle.

— A la bonne heure, et nous ne nous brouillerons pas.

Pendant le déjeuner, on parla de Fernand, de ses exploits, de la médaille d'or que sans doute lui destinait la Société de géographie de Paris. Mme de Trélazé se glorifiait de son fils, mais ses maudits scrupules gâtaient ses bonheurs.

— Se déguiser en derviche, dit-elle, et réussir pendant dix-huit mois à se faire passer pour ce qu'on n'est pas, est-ce bien honnête?

Elle interrogeait des yeux son beau-frère, l'infaillible oracle.

— Foi de prêtre, répondit-il, c'est malhonnête; foi d'explorateur, c'est autre chose.

— Eh! eh! nous avons la manche large, s'écria joyeusement le baron. Tu penses donc, Silvère, que la morale est un genre qui se divise en plusieurs espèces?

— Disons plutôt, repartit l'abbé, que c'est une espèce qui contient plusieurs variétés. Tu vends ton blé, ton avoine, ta luzerne, mais tu crouirais te déshonorer en vendant les légumes de ton potager, et tu trouves cependant tout naturel que le paysan ton voisin vende les siens. Tel curé qui élève des abeilles ne manque à aucun devoir en tirant quelque argent de son miel; un missionnaire ne doit rien vendre, sous peine de compromettre son caractère et sa mission.

Pendant ce débat, Léa était devenue rêveuse; elle couvait un projet. On lui avait dit qu'en deux ans elle s'était transformée; on lui avait dit aussi que son frère Fernand, l'éternel voyageur, était l'homme le plus fin, le plus subtil de la terre. Elle se proposait de mettre sa finesse à l'épreuve.

— Il me vient une idée, s'écria-t-elle, une excellente idée. Je me déguiserai ce soir en femme de chambre et je servirai à table. Nous verrons si Fernand me reconnaîtra ou si j'aurai le plaisir de tromper ce trompeur.

Mme de Trélazé désapprouva formellement cette excellente idée. Elle en voulait à Mme de Valbreuse d'avoir autorisé Léa à jouer la comédie, et elle en voulait à Léa de l'avoir jouée avec succès. Ce genre d'exercice lui semblait très dangereux. Elle recourut encore à l'oracle, et l'oracle répondit qu'il y a trois sortes d'actions humaines, les bonnes actions, les mauvaises et celles qu'on peut ranger parmi les choses indifférentes. Il ajouta qu'en matière de choses indifférentes, il n'avait jamais d'avis à donner.

— Toutefois, poursuivit-il, si je dois dire toute ma pensée, je vois un inconvénient au projet de Léa : c'est que nous serons très mal servis, et je crois savoir qu'un bon dîner mal servi est un dîner détestable.

— Vous vous imaginez cela? Profonde erreur! Vous ne connaissez pas mes talens, vous serez admirablement servis. Bien entendu, je laisserai Jean passer les plats; mais je me charge du vin, des assiettes et du reste.

— Pour moi, fit le baron, je ne partage ni les appréhensions de ton oncle ni les scrupules de ta mère. Mais je vois à ton projet une autre difficulté, qui me paraît grave.

— Laquelle?

— Laisse-moi commencer, je te prie, par le commencement, reprit M. de Trélazé, qui était aussi méthodique dans ses récits que dans sa façon de fumer ses terres. J'ai une fille qui, après avoir visité les couvens, les cours et les palais, rentre aujourd'hui sous l'humble toit paternel. C'est un grand honneur qu'elle me fait; mais les honneurs ne vont pas sans les charges. Cette jeune personne méprise les potagers et n'a de goût que pour les jardins d'agrément. Elle n'est jamais venue ici dans ses vacances sans me reprocher que mes plates-bandes étaient misérables. J'ai juré que dès cette année je me fleurirais pour lui complaire, mais je craignais de m'y prendre mal. J'avais confié mon embarras au comte Ghislain de Coulouvre, dont le père possède le plus beau jardin du monde ; le lendemain, il m'envoyait tout un chargement de graines, de boutures, et un jardinier chargé de m'instruire. Il se trouve que d'autre part ce même comte Ghislain connaît ton frère, qu'il a été son camarade de lycée et qu'il ne vient jamais à Chartrette sans m'en demander des nouvelles. Je m'étais rendu chez lui pour le remercier de son présent. Il était enfermé avec un gros garçon chauve, qui lui enseigne l'allemand. Je lui ai annoncé le retour de notre voyageur; il m'a dit qu'aujourd'hui même il viendrait lui serrer la main. — Faites mieux, ai-je dit, venez dîner avec nous. — Il a accepté, et comme le professeur d'allemand assistait à l'entretien, j'ai cru devoir l'inviter, lui aussi. Il en résulte que ce soir nous aurons deux étrangers à notre table, et j'en conclus...

— Je ne vois pas que cela empêche rien, interrompit-elle.

— Tu ne peux pas jouer ta petite comédie, lui dit sa mère, devant deux messieurs que tu vois pour la première fois.

— D'abord, dit-elle, il n'y en a qu'un, le professeur d'allemand ne compte pas, et quant à l'autre... Quelle espèce d'homme est-ce?

— Adresse-toi à ton oncle, lui dit son père. Il le connaît mieux que moi, c'est pour lui que M. de Coulouvre vient ici.

— Parlez, mon oncle. Est-il bien, est-il gentil, ce comte de Coulouvre?

— C'est un garçon de bonne mine, repartit l'abbé, qui a l'esprit distingué et le cœur très généreux. Son seul tort est d'avoir autrefois cherché les plaisirs et de chercher aujourd'hui les chagrins. Pour tout dire, c'est un jeune homme qui a des impressions vives et qui les prend pour des raisons.

— Et il vient vous les raconter?.. Aurait-il par hasard l'intention de se faire prêtre?

— Petites filles, petites filles, s'écria l'abbé, ne parlez pas toutes à la fois.

On aurait pu croire que Mlle de Trélazé s'était rendue aux graves

objections qu'on lui faisait, qu'elle avait abandonné son projet; mais elle ne renonçait pas facilement à ses idées, surtout quand elle les jugeait excellentes. Fernand se fit attendre; il était excusable, il revenait de si loin! Le comte Ghislain, accompagné d'Eusèbe Furette, était depuis quelques minutes au Colombier et Mme de Trélazé se rongeait d'inquiétude lorsqu'il parut enfin. Après qu'on l'eut embrassé, questionné, grondé et rembrassé, il s'informa de sa sœur Léa. Les deux jumelles, qu'elle avait mises dans le complot et qui goûtaient infiniment son invention, apprirent à leur grand frère en cabriolant que, Mme de Valbreuse ayant retardé d'un jour son départ, Léa n'arriverait que le lendemain. La consciencieuse baronne se disposait à rétablir la vérité des faits, mais son mari lui dit à l'oreille :

— Laissez-les donc faire, puisque cela les amuse.

Pendant le repas, Fernand, tout occupé de répondre aux questions, de raconter quelques épisodes de son voyage, ses précautions, ses ruses, ses alertes, l'heur et le malheur de ses couchées et de ses rencontres, ne parut pas s'aviser que sa mère avait pris à son service une belle créature qui, vêtue d'une robe courte en laine brune, coiffée d'un bonnet de linon sans rubans et portant suspendue à son cou une croix à la jeannette, avait à peu près le costume de son emploi, mais n'en avait pas la figure, ni remarquer que les femmes de chambre ont rarement des mains si fines, une tournure de reine, un air de commandement et tant de fierté dans les yeux. En revanche, cette servante exquise avait frappé dès le premier instant l'imagination inflammable d'Eusèbe Furette. De temps à autre, sentant qu'il la regardait trop, il se disait: « Mon fils, ayons de la tenue; quand on dîne dans le grand monde, on ne lorgne pas les femmes de chambre. » La minute d'après, il avait de nouveau le nez en l'air. Ghislain s'aperçut de ce manège, et, à son tour, il regarda. Il devina sur-le-champ qu'il y avait là-dessous quelque mystère ; mais il savait dissimuler ses étonnemens.

Quand on sortit de table, la nuit était venue; mais la lune était si belle qu'on résolut de prendre le café dans le jardin. Charmée d'avoir joué si bien son rôle et mystifié le grand mystificateur, Léa n'attendait que le moment de lui sauter au cou et de jouir de sa surprise. Elle crut le voir s'acheminant le long d'une allée, un cigare entre les dents. Aussitôt elle enjamba deux ou trois plates-bandes et courut s'embusquer à l'extrémité d'une charmille sombre. Tout entière à son idée, elle entend un pas, avance la tête, s'élance et plante un grand baiser sur la joue gauche d'un grand jeune homme. Au même instant, elle pousse un cri et s'enfuit. C'était le comte Ghislain qu'elle avait pris pour son frère, et c'était le comte Ghislain

qu'elle venait d'embrasser. Fernand, qui l'avait rejoint dans la charmille une seconde avant l'incident, partit d'un éclat de rire et s'écria :

— Voilà ce qui arrive aux imprudentes qui veulent mystifier leur grand frère.

Il se mit à sa poursuite et n'eut pas de peine à la rattraper. A demi morte de confusion, n'ayant plus de jambes, elle s'était laissée tomber sur un banc, bénissant la nuit qui dérobait sa honte à l'univers.

— Mon Dieu! suis-je assez malheureuse! murmura-t-elle en cachant son visage dans ses mains. Quelle horrible méprise! quelle affreuse aventure! J'en mourrai, c'est sûr, j'en mourrai.

Il lui représenta vainement qu'on ne mourait pas de ces choses-là, qu'après tout, le mal n'était pas grand, que le comte de Coulouvre était son vieux camarade et un galant homme, un homme bien élevé, incapable de se prévaloir de la faveur précieuse, mais involontaire, que Mlle de Trélazé venait de lui octroyer si bénévolement.

—Oh! je t'en supplie, ne plaisante pas. Va plutôt le retrouver, dis-lui bien, explique-lui...

— Tu ferais mieux, ma chère, de lui présenter toi-même tes explications et de te moquer la première de ton horrible méprise. Ce serait le meilleur moyen de sortir de ce mauvais pas.

— Y penses-tu? Moi, lui parler, lui expliquer!.. J'ai juré de ne plus jamais le revoir.

Et pressée du désir de mettre un peu plus d'espace entre elle et l'ennemi, Mlle de Trélazé se releva brusquement, et, reprenant sa course, alla s'enfermer dans sa chambre.

Fernand n'eut pas besoin de rien expliquer au comte, qui avait tout deviné.

— Ma sœur est si confuse, prend cette affaire si tragiquement, lui dit-il, que je ne saurais trop t'engager à être fort discret, ou tu es un homme mort.

— Rassure-toi, répondit Ghislain, en riant. Ce qui s'est passé, il est possible que ma joue le sache et s'en souvienne, mais je ne sais rien, et si j'ai su, je promets d'oublier.

En rentrant au salon, ils virent accourir à eux deux petites filles qui battaient des mains et criaient :

— Fernand, c'était Léa. Ah! monsieur le derviche, comme tu t'es laissé attraper!

— Réellement, tu ne l'avais pas reconnue? lui demanda son père.

— Vous me croyez bien naïf. S'il m'était resté quelque incertitude, le regard farouche qu'elle m'a jeté, en entendant l'histoire du bon musulman qui s'est permis de me cracher à la figure, au-

rait dissipé mes derniers doutes. Assurément, elle a changé, elle a pris du corps. Jadis elle était si mince, si fluette que, dans le temps où je lisais Pascal, j'avais surnommé cette gamine un roseau qui n'y pense pas.

— Mais où est-elle donc? fit la baronne.

— Dans sa chambre, où elle quitte son déguisement.

Elle était en effet dans sa chambre, rejetant loin d'elle avec rage son bonnet de linon, sa robe de laine, qui avaient été les témoins et les complices de son malheur. Elle maudissait sa funeste invention, qui lui avait paru excellente: elle se promettait de ne plus avoir d'idées, plus jamais, de ne plus quitter les chemins battus, de devenir sotte, bête, banale, insignifiante, plate comme une grande route, plutôt que de s'exposer à de si cruels hasards, plutôt que d'attirer sur sa tête de pareilles catastrophes. En pensant à ce baiser fatal, elle se sentait rougir jusqu'à la racine des cheveux.

— Mon Dieu! que je voudrais le lui reprendre! se disait-elle.

Mais il y a des choses qui, une fois données, ne se reprennent pas.

Une heure plus tard, le comte Ghislain retournait à Bois-le-Roi, en compagnie d'Eusèbe. Comme ils approchaient du pont, Eusèbe loua les grâces de Mlle de Trélazé et ses talens de comédienne.

— Je m'y suis laissé prendre, dit-il.

— Vous l'aviez pourtant assez regardée pour être averti de votre erreur, répondit Ghislain.

— Excusez-moi, répliqua-t-il. Les belles choses attirent invinciblement mes yeux.

Ghislain était plus ému de l'incident qu'il ne voulait se l'avouer. Cette belle innocente, qui s'était jetée brusquement sur lui, l'impétuosité de cette attaque, ces grands yeux d'ingénue qu'il avait vus luire dans la demi-nuit d'une charmille où la lune répandait de vagues clartés, ce bras de jeune fille qui l'avait enlacé, ces lèvres pures venant chercher sa joue, rien de pareil ne lui était encore arrivé; ce n'était pas une de ces histoires vieilles comme le chant du coucou à la fin de juin.

Eusèbe était mécontent; il se disait, en passant le pont :

— Quel dommage que cette superbe fille ne soit pas une simple et vraie femme de chambre! C'est pour lors, mes enfans, qu'il y aurait eu quelque chose à faire.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La deuxième partie au prochain n°.)

LES FORCES MILITAIRES

DE

L'EMPIRE ALLEMAND

I. Colmar baron von der Goltz, *Das Volk in Waffen. Ein Buch über Heerwesen und Kriegsführung unserer Zeit.* — II. Hœnig, *Die Mannszucht in ihrer Bedeutung für Staat, Volk und Heer.* — III. Karl-Michael Herzog von Meklenburg-Strelitz, *Ersatz-Geschäft im Deutschen Reich.* — IV. Rau, *l'État militaire des principales puissances étrangères.* — V. Comte de Rascon, *l'Armée de l'Allemagne du Nord.* — VI. *Reden des Grafen von Moltke.* — VII. *Verhandlungen des Deutschen Reichstags,* 1874 à 1888.

I.

A peine l'augmentation de l'effectif de présence de l'armée sur le pied de paix, demandée par le gouvernement allemand, a-t-elle trouvé son exécution, que le Reichstag a été saisi dans sa session actuelle de nouveaux projets de loi pour l'augmentation des réserves et des troupes territoriales. Tel que nous le voyons aujourd'hui, l'empire germanique est une puissance essentiellement militaire. Unifiée par la Prusse, l'Allemagne se modèle sur l'état guerrier qui a reconstitué la nation, au milieu de luttes sanglantes, après s'être lui-même formé par les armes. Aussi bien faut-il reconnaître l'influence d'une armée sortie du peuple sur le développement des nationalités de tous les pays. Voyez l'Italie ou la France! Comme la Grèce antique, l'Italie contemporaine se sentait, depuis cinq siècles, une langue commune, une littérature, sans devenir une nation : cinq

ou six ans d'une armée nationale ont suffi pour y faire l'unité sous nos yeux. De son côté, la France n'a pris une homogénéité vraie que du jour où Provençaux et Normands, Alsaciens et Bretons, réunis dans les mêmes régimens, sous les mêmes drapeaux, ont formé la nation française. Rien de plus efficace, par conséquent, que les armées pour accomplir de pareilles fusions. Les initiateurs du mouvement unitaire de l'Allemagne pensent également avec raison que le casque à pointe et l'uniforme sont le meilleur moyen de discipliner tous les Allemands des différens pays et de les pénétrer de l'idée nationale. L'école et l'instruction populaires préparent l'œuvre d'unification. L'armée a pour mission d'achever cette tâche par l'effet d'une discipline commune. Instruction obligatoire, service militaire obligatoire, voilà les moyens de constituer une nation forte et bien unie. Autrement le gouvernement allemand n'aurait pas tenu à astreindre au service militaire et au programme scolaire officiel les enfans et les jeunes gens des provinces nouvellement conquises, afin de hâter leur prussification.

Prussifier et unifier sont tout un dans le mouvement dont nous sommes témoins depuis la proclamation de l'empire actuel. Par l'unification sous l'impulsion de la Prusse, l'Allemagne devient prussienne, la Prusse ne prend pas le caractère allemand. La constitution de l'empire, dérivée de l'organisation politique de la Prusse, a un caractère essentiellement militaire. Toutes les forces vives du pays, tous les ressorts de l'état, toutes les institutions concourent au même but, qui est de créer une armée aussi forte que possible. A l'exemple de l'administration prussienne, les services publics de tous les états particuliers de l'Union ont maintenant pour première obligation de pourvoir aux exigences du recrutement et d'une prompte mobilisation des troupes à chaque appel. Passez-vous dans un village, dans le moindre hameau de n'importe quel pays de l'empire, votre regard est attiré tout d'abord par une plaque indicatrice où vous lisez, au lieu de la distance des localités voisines, le numéro du bataillon de landwehr et celui de la compagnie dont font partie les hommes valides de l'endroit. Dès les premières années du rétablissement de l'empire allemand, un office spécial des chemins de fer a été institué à Berlin, dont relèvent, pour des raisons stratégiques, toutes les voies de communication des différens pays. Dans chaque district, les directeurs de cercle peuvent indiquer exactement au ministre de la guerre combien chaque commune peut, en cas de réquisition, fournir de provisions et de moyens de transport, tandis que, dans les lieux d'étapes, des entrepreneurs, engagés par des traités spéciaux et surveillés par l'administration, sont toujours prêts à nourrir d'heure en heure un nombre d'hommes déterminé,

en cas de passage de troupes. Le recensement du bétail et la statistique agricole font partie du plan de mobilisation. Quand le prince de Bismarck occupe au parlement son siège de chancelier de l'empire, c'est en uniforme de général. Le manuel d'administration et d'éducation, médité par les fonctionnaires publics à tous les degrés, s'intitule : *Die Mannszucht*, tandis que le catéchisme de la nation devient : *Das Volk in Waffen*. Être prêtes à tout moment à entrer en campagne, au premier appel du roi de Prusse, devenu empereur, tel est l'objet, tel est le résultat de la constitution politique des populations de l'Allemagne unifiée.

Dès avant la constitution définitive de l'empire, la Prusse a imposé, lors de la conférence tenue à Stuttgart, le 5 février 1867, aux états de l'Allemagne du sud, comme condition de leur entrée dans une alliance offensive et défensive avec la confédération du Nord, l'organisation de leurs forces militaires sur son propre modèle. Jusqu'alors, la monarchie prussienne, afin d'assurer sa prépondérance, avait retenu sous les armes 3 pour 100 de sa population totale, entretenant ainsi une armée à peu près égale en nombre à celle de la France. Ce déploiement de forces, réalisé au prix de sacrifices énormes, était indispensable pour un état aspirant au rang de grande puissance, et qui ne voulait pas se résigner à jouer le rôle de la Bavière ou de la Saxe, à se laisser dicter sa politique allemande par Lippe-Detmold ou Lichtenstein, deux principautés minuscules siégeant à la diète au même titre que lui. Moins belliqueux, moins expansifs que la Prusse, les états secondaires entretenaient moins de soldats en proportion de leur population. Avant les traités d'où sortit la confédération de l'Allemagne du nord, le royaume de Wurtemberg comptait seulement 10,000 hommes armés sur le pied de paix, le grand-duché de Bade 8,000, soit la moitié des effectifs actuels. Encore ces chiffres ne figuraient-ils guère que sur le papier, tandis que maintenant la constitution de l'empire oblige au service militaire tous les hommes valides, fixant à 1 pour 100 de la population totale l'effectif de présence sous les drapeaux, avec trois années de service actif, quatre années dans la réserve, cinq années dans la landwehr du premier ban. Sur 100 habitans, 3 figurent ainsi sur les cadres de l'armée pour être mobilisés au premier appel, sans compter les effectifs du second ban de la landwehr et de la levée en masse des hommes valides âgés de dix-sept à quarante-cinq ans, qui forment le landsturm en cas d'invasion du territoire national.

D'après la constitution de l'empire, le droit de souveraineté des états particuliers de l'Allemagne se réduit pour les princes confédérés à requérir les troupes en garnison sur leur territoire pour

des affaires de police et à nommer leurs officiers, en tant que cette dernière faculté n'est pas abandonnée à l'empereur par des conventions spéciales. Seule la Bavière s'est réservé, non pas une indépendance complète, mais l'administration et l'organisation de ses forces militaires, avec le droit de pourvoir aux commandemens supérieurs et l'obligation de se placer sous les ordres de l'empereur en cas de mobilisation.

S'agit-il d'ordonnances touchant l'administration de l'armée, la sanction en appartient bien aux gouvernemens particuliers, — on ne peut plus dire aux souverains ; — mais l'empereur en fixe le contenu et la matière. L'empereur, roi de Prusse, ordonne les mesures que les autres gouvernemens allemands sont tenus d'exécuter en vertu des dispositions expresses de l'article 61 de la constitution. Plusieurs états secondaires ont, d'ailleurs, immédiatement simplifié les choses, en abandonnant par des conventions spéciales l'administration de leurs contingens au roi de Prusse, par une incorporation pure et simple des troupes dans l'armée prussienne ; leur exemple a été suivi par la plupart des autres gouvernemens. Le prince-régent de Bavière ne vient-il pas d'adopter aussi le casque à pointe en place de la coiffure à chenille, distinctive du particularisme bavarois? Auparavant déjà, le recrutement se faisait en Bavière d'après les règles fixées pour l'armée fédérale. Pour l'administration militaire, les royaumes de Bavière, de Saxe et de Wurtemberg ont seuls conservé leur ministère de la guerre et leur administration particulière à côté de l'administration du ministère prussien, qui s'étend à tous les autres états allemands.

L'empereur, en qualité de chef suprême de toutes les troupes de la confédération, disposant de la faculté de proclamer l'état de siège en cas de trouble à l'intérieur, comme de danger venant de l'étranger, exerce sur tous les pays de l'Allemagne une véritable dictature militaire. Seul il décide si la sécurité de l'empire est menacée. Par la proclamation de l'état de siège, le pouvoir exécutif passe aux mains des commandans militaires. Toutes les autorités civiles et communales sont tenues d'obéir aux ordres des chefs militaires, et des conseils de guerre peuvent remplacer les tribunaux civils dans certains cas. Ainsi, cette prérogative attribue à l'empereur des pouvoirs étendus bien au-delà du commandement supérieur des troupes, car elle touche toutes les autres branches d'administration et jusqu'au droit pénal.

Parce que l'armée prussienne avait l'organisation la plus parfaite, l'armée nationale de l'Allemagne unifiée a dû se modeler sur cette puissante organisation. Formée par les armes, la Prusse, redevable de sa grandeur à son armée, devait naturellement chercher à fon-

der la puissance de l'empire reconstitué par ses efforts sur ses forces militaires. Que de peine il a fallu, quelle énergie et quelle persévérance, pour amener l'armée prussienne au point où nous la voyons depuis sa reconstitution dans un pays pauvre en ressources naturelles et épuisé par des guerres malheureuses ! L'état prussien a été le premier à former une véritable armée nationale, à réaliser l'idée de la nation en armes avec le principe du service militaire obligatoire pour tous les citoyens valides. Son exemple tend à s'imposer aujourd'hui à toutes les grandes puissances de l'Europe soucieuses de conserver leur rôle et de garantir l'intégrité de leur territoire. Ce sont les exigences de la défense du territoire national, l'histoire nous l'apprend, qui ont inspiré le système militaire appliqué en Allemagne sur le modèle prussien. A la paix de Tilsit, qui coûta à la Prusse la moitié de ses provinces, Napoléon Ier imposa à cet état l'obligation de limiter ses troupes à un effectif de 45,000 hommes. Le gouvernement vaincu se soumit à la lettre du traité, mais il abrégea la durée du service sous les drapeaux en renvoyant dans leurs foyers les soldats exercés. Ceux-ci furent remplacés dans les cadres par des recrues, de sorte qu'en 1813, quand le peuple se leva en masse pour la « guerre de la délivrance, » il put mettre en campagne 200,000 hommes exercés, entraînés par un ardent patriotisme. Sous l'effet des humiliations infligées par l'étranger, on se prêta avec enthousiasme aux derniers sacrifices. Après les journées de Leipzig, à l'avant-veille de Waterloo, le roi de Prusse édicta la loi du 3 septembre 1814 pour l'organisation de la landwehr. *Landwehr*, traduit littéralement, veut dire *défense du pays*. Cette loi organique de la landwehr est devenue le fondement de la constitution militaire de la Prusse et de l'Allemagne en vertu de la loi fédérale du 9 novembre 1867, transcrite depuis dans la constitution de l'empire. Elle imposa le service militaire à tous les hommes valides, âgés de vingt à cinquante ans, classés en plusieurs bans, jusqu'à la levée en masse ou landsturm. A la suite de ses derniers revers, la France s'est trouvée obligée à son tour de réorganiser ses forces militaires dans des conditions semblables. Quant à l'Allemagne, son organisation militaire est réglée aujourd'hui par la loi du 11 février 1888, qui a modifié à nouveau les dispositions primitives de la constitution de l'empire, tout particulièrement pour le service dans la landwehr.

II.

Arbitre des destinées de l'Allemagne, la monarchie prussienne exerce son rôle prépondérant grâce à sa puissance militaire. Cette

puissance ne s'est pas établie sans imposer au pays de lourdes charges pour l'augmentation de l'armée. L'obligation universelle du service, égale pour tous les citoyens et base de l'organisation actuelle, a été invoquée à diverses reprises avant de prendre force de loi. Affirmé comme principe politique dès le dernier siècle, le service militaire obligatoire pour tous a subi les vicissitudes propres à l'introduction de toutes les institutions justes. Tout d'abord, les classes en possession du privilège d'exemption lui ont opposé une résistance opiniâtre. Ni les malheurs de l'invasion, ni la présence de l'étranger sur le sol de la patrie, n'ont pu lui rallier l'adhésion unanime des conseillers du gouvernement. Un ministre du temps osa rester le défenseur du système de remplacement à prix d'argent au lieu du service personnel. Vaine résistance et prétention surannée, qui ne pouvaient plus tenir devant les argumens pressans des promoteurs de la réforme! Tous les patriotes s'unirent pour faire comprendre au peuple la nécessité d'une constitution militaire conforme aux exigences du temps. Une pléiade d'écrivains inspirés s'imposa la tâche d'exciter le sentiment national, de disposer le pays aux sacrifices suprêmes. Avec l'honneur de la nation, son existence même était en jeu. La jeunesse allemande éleva à l'enthousiasme le devoir de combattre ou de mourir pour l'indépendance de la patrie.

Tandis que les étudians des universités se constituaient en association politique par le *Tugendbund*, ce pacte de la vertu pour la revanche et la liberté, le maréchal de Gneisenau, un des promoteurs de la loi sur la landwehr, disait : « Mon pacte à moi est la communauté de sentiment avec des hommes qui ne veulent pas être soumis à la domination étrangère. » En même temps, Arndt faisait vibrer d'une extrémité à l'autre de l'Allemagne ses accens en faveur de l'unité nationale, mêlés aux chants guerriers de Koerner. Jean-Paul Richter, l'historien philosophe, sous l'impression du même sentiment, proposait au peuple prussien « de faire un jour de pénitence, à l'anniversaire de la bataille d'Iéna, pour rallumer le courage dans la douleur, afin que la nation entière s'élève dans la tristesse, guérisse en commun ses plaies et se prépare à la nouvelle lutte. » Au milieu de ce mouvement irrésistible de rénovation, le roi Frédéric-Guillaume III, instruit par ses malheurs, en déclarant tout le peuple en armes, annonça la réforme des abus de l'ancien régime, la réparation des fautes du passé. Toutes les forces vives de la monarchie devaient être mises en œuvre, avec l'abandon des injustices de la féodalité encore debout. Une autonomie large octroyée aux communes, la possession du sol garantie aux paysans, les emplois publics rendus accessibles à tous les talens, furent au-

tant d'innovations introduites dans la vie civile, simultanément avec l'abolition de la bastonnade dans l'armée et avec l'admission des sujets de toutes les classes aux grades d'officier, réservés jusqu'alors à la seule noblesse. Jamais une pareille harmonie d'efforts combinés entre gouvernans et gouvernés ne s'était vue avant cette révolution pacifique, accomplie au milieu du deuil national. L'armée, reconstituée sous de tels auspices, devenait une armée réellement populaire, unie à son souverain par la conscience d'assurer le salut public, en faisant ensemble cause commune avec une égale abnégation.

La loi sur l'organisation de la landwehr est datée du 3 septembre 1814; l'ordonnance du 6 août 1808 fixe les conditions pour la nomination aux charges d'officiers. Ces deux actes proclament également l'un et l'autre le principe de l'obligation au service militaire pour tous les citoyens jouissant de la protection de l'état. Toutes les prescriptions essentielles de la constitution militaire en vigueur aujourd'hui dans tout l'empire allemand se trouvent exprimées en termes plus ou moins nets dans la loi organique de 1814. Touchant les conditions de l'avancement dans l'armée, l'ordonnance de 1808 décidait que : « A partir de maintenant, donneront seuls droit aux emplois d'officiers l'instruction et l'éducation en temps de paix; en temps de guerre, le coup d'œil et une valeur signalée. Tous les individus de la nation entière qui possèdent ces qualités peuvent ainsi prétendre aux fonctions honorifiques les plus hautes dans l'armée. Les privilèges de classes admis jusqu'à présent dans l'armée sont complètement écartés, et chacun, sans considération d'origine, a les mêmes devoirs et les mêmes droits. » D'un autre côté, l'application définitive de l'obligation universelle, mise en vigueur par la loi de 1814, en imposant à tous les citoyens de contribuer à la défense du territoire, avait pour but de développer la valeur individuelle des troupes autant que d'augmenter leur nombre. Incorporés avec les fils de paysans et d'ouvriers, les jeunes gens des classes supérieures pourvus d'une bonne éducation et instruits doivent améliorer, par un contact de tous les jours, leurs camarades moins favorisés. Le niveau intellectuel et moral s'élève ainsi pour l'ensemble, au profit de sa capacité militaire. Enfin, la formation de l'armée nationale sur la base du service obligatoire pour tous les citoyens du pays a mis un terme à l'engagement des mercenaires étrangers.

Déjà, avant cette réorganisation, les inconvéniens de l'emploi de soldats étrangers étaient devenus manifestes. La commission instituée pour préparer le projet de réformes militaires, devenues indispensables après les défaites de Jemmapes et de Valmy, proposa

la naturalisation de la moitié des étrangers engagés dans l'armée. L'autre moitié devait être congédiée et remplacée par des cantonistes pris en plus grand nombre à la conscription. Sous Frédéric le Grand, le recrutement par le système cantonal prenait un homme sur 54 de la population. Suivant la commission instituée en 1798, l'enrôlement d'un homme sur 66 devait suffire, alors, pour se dispenser des mercenaires étrangers. Mais les généraux Blücher et Scharnhorst se prononcèrent avec énergie contre les exemptions trop nombreuses accordées par le recrutement cantonal. Ce système avait fait son temps. Il n'était plus compatible avec le principe d'égalité posé comme base d'une vraie armée populaire. Les Mémoires de Blücher, *Gedanken über die Formirung einer preussischen National-Armee*, présentèrent des argumens décisifs pour l'abandon du recrutement cantonal. Contre le remplacement avec la conscription en vigueur en France, Scharnhorst présenta, en 1807, son *Vorläufigen Entwurf der Organisation der bewaffneten Macht*. Fichte soutint, dans sa chaire de philosophie, les idées des deux généraux sur l'organisation de toute la nation armée par les *Reden über den Begriff des wahrhaften Krieges*. Lors du soulèvement des Espagnols et des Tyroliens contre la domination française, la Prusse se décida pour le landsturm ou levée en masse. A la date du 17 mars 1813, le roi lança l'appel pressant : « A mon peuple, » qui créa l'armée territoriale, après la formation de nombreux corps de volontaires. Le peuple entier accourut sous les drapeaux, et la patrie allemande fut délivrée. Entre deux invasions en France, l'armée prussienne reçut l'organisation qui faisait dire à son chef le plus illustre : « Chez nous on ne sait pas où le citoyen finit et où le soldat commence. »

Quel est le nombre de soldats dont l'empire allemand dispose dans les conditions actuelles et à combien s'élève l'effectif de son armée? Actuellement, l'effectif de présence sous les drapeaux, fixé par la loi du 11 mars 1887, compte 468,409 hommes, non compris les engagés volontaires, pour l'ensemble des différens états de l'Allemagne, pendant une durée de sept années, à partir du 1er avril 1887. L'article 63 de la constitution de l'empire, cité plus haut, attribue bien à l'empereur la fixation de l'état de présence, comme la distribution des contingens de l'armée impériale. Mais, selon la remarque de M. Laband, dans son traité classique sur le droit public de l'empire (*Staatsrecht des deutschen Reichs*), c'est la loi militaire du 2 mai 1874, dite du septennat, votée par le Reichstag, qui détermine les linéamens et les principes d'une organisation subordonnée à l'établissement du budget pour l'armée. Le budget pour l'entretien de l'armée dépend de l'acceptation du parlement, et le

gouvernement impérial ne peut retenir sous les drapeaux que l'effectif proportionné à ses ressources. Or, l'organisation de l'armée allemande, comme celle de l'armée française, repose maintenant sur le système des cadres, c'est-à-dire que les forces employées en cas de guerre sont tenues sous les drapeaux en partie seulement en temps de paix. Les formations du pied de paix constituent les cadres, qui sont remplis et complétés par l'incorporation des hommes et des officiers appelés, en cas de mobilisation, sur le pied de guerre. Ces cadres servent en même temps pour l'instruction des recrues et constituent l'école de l'armée, tandis que la durée du service sous les drapeaux représente le temps nécessaire pour l'éducation militaire de la nation. Idée exprimée par la loi fédérale du 9 novembre 1867, qui donne force légale au système des cadres quand elle déclare, au paragraphe 4, que l'armée permanente et la flotte militaire sont les écoles de la nation entière pour la guerre.

Dans l'organisation en vigueur, les unités fondamentales adoptées pour l'armée allemande sont le bataillon, l'escadron et la batterie, dont le nombre est fixé par la loi du septennat pour les trois armes de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie de campagne. L'unité tactique du bataillon, divisé en quatre compagnies, existe à la fois pour l'infanterie de ligne, les chasseurs, l'artillerie à pied, le train des équipages et les pionniers ou troupes du génie. Au-dessus de ces unités fondamentales vient comme unité supérieure le régiment, dont la formation dépend de l'empereur, avec la règle qu'un régiment ordinaire d'infanterie comprend trois bataillons au moins; un régiment de cavalerie, cinq escadrons; un régiment d'artillerie, deux ou trois sections. Deux ou trois régimens de la même arme forment une brigade; deux ou trois brigades d'infanterie et de cavalerie, une division. Pourtant, ni le nombre ni la composition des brigades et des divisions ne sont fixés par voie législative: l'empereur, comme chef suprême de l'armée, en dispose à son gré. D'après la loi du 11 mars 1887 sur le septennat en cours, l'armée active comprend actuellement 534 bataillons d'infanterie, dont 21 de chasseurs, avec 166 régimens de ligne, sur lesquels 15 à quatre bataillons; 465 escadrons de cavalerie pour 93 régimens; 364 batteries d'artillerie de campagne pour 37 régimens; 31 bataillons d'artillerie à pied pour 14 régimens employés au service des forteresses; 19 bataillons de pionniers ou du génie, dont un à cinq compagnies; 18 bataillons du train. A ces unités tactiques s'ajoutent les formations particulières, telles que le régiment de chemins de fer à quatre bataillons, avec une section d'aéronautes; un bataillon d'études et deux écoles de tir pour l'infanterie; trois écoles de cavalerie; une batterie école pour l'artillerie de campagne; une com-

pagnie école et une compagnie d'essai pour l'artillerie de forteresse; sept écoles de sous-officiers; la compagnie de gardes du château impérial; le personnel des écoles militaires supérieures; les officiers hors cadres, etc. Voici d'ailleurs l'état de présence indiqué au budget militaire pour l'année 1888 :

Armée allemande sur le pied de paix.

	Régimens.	Bataillons.	Cadres. de landwehr.	Effectif sous les drapeaux Sous-officiers.	Ouvriers.	Total.	De plus officiers.
	—	—	—	—	—	—	—
Infanterie.....	166	513	»	31,429	6,594	312,434	10,362
Chasseurs à pied....	»	21	»	1,218	252	11,816	446
Com^ts de landwehr.	»	»	277	2,583	»	4,862	316
Cavalerie.....	93	»	»	7,197	1,875	64,590	2,358
Artillerie.....	52	31	»	9,284	1,517	55,324	2,671
Pionniers ou génie..	1	23	»	1,698	293	12,285	562
Train.....	»	18	»	1,247	281	6,111	256
Formations diverses.	»	1	»	787	18	922	359
Hors cadres	»	»	»	60	»	65	1,964
Ensemble.....	312	617	277	55,503	10,830	468,409	19,294
Contingent prussien.	242	»	»	42,906	8,408	362,468	15,036
» saxon....	21	»	»	3,757	743	31,810	1,250
» wurtemb.	14	»	»	2,487	476	19,946	806
» bavarois..	35	»	»	6,353	1,203	54,185	2,202

Parmi les pionniers ou troupes du génie figure un régiment des chemins de fer. L'effectif total de 468,409 hommes sous les drapeaux ne comprend pas les officiers, au nombre de 19,294; ni les médecins militaires, au nombre de 1,770; ni les vétérinaires, au nombre de 516; ni les armuriers, selliers, payeurs, ni enfin les volontaires d'un an. Sur le pied de guerre, il y aurait actuellement un total d'environ 1,540,600 hommes, ainsi répartis entre les principaux contingens :

Armée allemande sur le pied de guerre.

Contingens.	Prussiens.	Bavarois.	Saxons.	Wurtembergeois.	Ensemble.
	—	—	—	—	—
Infanterie et chasseurs.....	885,300	130,100	80,700	55,900	1,152,000
Cavalerie.....	87,600	12,100	7,000	5,100	111,800
Artillerie.....	135,600	20,300	10,700	8,100	174,700
Pionniers et chemins de fer.	35,200	4,900	2,200	2,200	44,500
Train	45,200	6,200	3,100	3,100	57,600
Force totale	1,188,900	173,600	103,700	74,400	1,540,600

En comptant, avec le colonel Rau, dans son livre sur l'*État militaire des principales puissances étrangères* au printemps dernier, les hommes plus ou moins aptes au service militaire fournis par les vingt-huit classes de dix-sept à quarante-cinq ans, l'armée allemande pourrait être portée à une masse de 8 millions d'hommes. Dans tous les cas, l'Allemagne peut appeler sous les drapeaux, en cas de guerre, actuellement plus de 3 millions de soldats instruits ou en voie d'acquérir l'instruction militaire, sans compter le landsturm, à savoir :

Armée active, trois contingens de 150,000 ou.....	480,000	hommes.
Réserve, quatre contingens.....	600,000	»
Landwehr du premier ban, cinq contingens.....	600,000	»
Volontaires d'un an.....	50,000	»
Réserve de remplacement.....	250,000	»
Landwehr du second ban, six contingens.....	1,000,000	»
Troupes de marine, environ.....	30,000	»

Les troupes de marine et les matelots recrutés pour la flotte impériale ne comptent pas dans l'effectif de présence fixé par la loi du septennat militaire. Actuellement, le personnel de la marine en activité de service s'élève à 14,672 hommes, dont 510 officiers, 9,007 matelots, 1,056 soldats d'infanterie, 3,283 hommes des Werftdivisionen, 511 mousses, 305 médecins, ingénieurs, payeurs, etc. La flotte militaire allemande comprend, en 1887, un total de 103 navires, dont 13 vaisseaux cuirassés, 26 croiseurs, 63 torpilleurs, etc., avec 623 canons ensemble et une force motrice nominale de 197,835 chevaux-vapeur. Le nombre de canons à mettre en campagne par l'armée de terre s'élève à 2,958 pièces; le nombre de chevaux appelés en cas de mobilisation, à 300,000 environ.

En regard de cette puissance militaire de l'empire allemand, Brachelli évalue les forces des principaux états européens, dans ses *Statistische Skizzen der europäischen und amerikanischen Staaten*, en 1887, comme suit :

	Pied de paix.		Pied de guerre.	
France.....	523,000	hommes.	1,905,000	hommes.
Russie.....	892,000	»	2,980,000	»
Autriche-Hongrie.....	302,000	»	1,580,000	»
Italie.....	267,000	»	1,118,000	»
Espagne.....	144,000	»	410,000	»

III.

Quel peut être exactement aujourd'hui le nombre d'hommes disponibles pour le recrutement de l'armée allemande? L'armée de l'empire comprend dans son ensemble dix-huit corps, formés dans autant de districts de recrutement particuliers, sauf celui de la garde impériale, recruté dans les diverses provinces de la Prusse et en Alsace-Lorraine. Parmi ces corps d'armée, deux se forment en Bavière, un en Saxe et un dans le Wurtemberg; les autres en Prusse et dans les états qui ont conclu avec le gouvernement prussien des conventions particulières pour leur administration militaire. En ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, le corps d'armée stationné dans cette circonscription se recrute dans les autres parties de l'empire, de même que les conscrits alsaciens-lorrains sont disséminés dans les autres corps en dehors du pays annexé. Ainsi, le territoire de l'empire se divise, pour l'organisation militaire, en dix-sept circonscriptions de corps d'armée. Dans la règle, les recrues s'incorporent dans les cadres du corps de la région où résident les hommes appelés au service. Cette règle comporte pourtant des exceptions assez nombreuses.

Chaque année, le chancelier de l'empire soumet au Reichstag un aperçu des résultats du recrutement de l'armée pendant l'exercice précédent. En 1887, le duc de Mecklenburg-Strelitz a réuni ces documens sous le titre : *Die Statistik des Militärersatz-Geschäfts im Deutschen Reich*, substance d'une thèse présentée à l'université de Strasbourg pour obtenir le diplôme de docteur ès sciences politiques. La constitution impose l'obligation militaire à tous les sujets allemands âgés de dix-sept à quarante-cinq ans; mais la présentation au recrutement n'a lieu d'ordinaire que dans le courant de l'année où le conscrit a vingt ans accomplis au 1er janvier. Tous les hommes arrivés à l'âge de vingt ans sont inscrits dans les rôles de la conscription par ordre alphabétique. Ils se présentent à la revision annuelle (*Musterung*) jusqu'à ce que la commission de recrutement ait statué sur leur sort ou leur aptitude au service. Ceux qui paraissent trop faibles, sans avoir de défaut corporel assez fort pour être exemptés, sont ajournés à l'année suivante. L'appel sous les drapeaux des hommes valides (*Aushebung*) se fait par ordre de numéro, après un tirage au sort.

En examinant avec attention le tableau qui résume les résultats du recrutement en Allemagne, pendant la période décennale de 1876

à 1885, on constate tout d'abord une augmentation croissante du nombre d'hommes jugés propres au service, enrôlés immédiatement ou classés dans la réserve de remplacement. En même temps, le nombre de sujets exemptés ou réformés a diminué dans une proportion régulière d'année en année. La diminution des exemptions du service ne tient pas à une amélioration progressive de la race et des aptitudes corporelles des conscrits, mais à une sévérité moins grande pour les admissions à mesure que la loi du septennat militaire a élevé l'effectif de présence sous les drapeaux. En effet, cet effectif, qui était de 401,059 hommes en 1874, a été porté successivement à 427,274 hommes en 1881 et à 468,409 en 1887, le nombre d'hommes versés dans la réserve de remplacement augmentant encore plus vite que celui des enrôlemens immédiats dans l'armée active. D'un autre côté, le nombre des émigrans aussi a beaucoup augmenté dans le même intervalle, enlevant surtout les hommes valides à l'approche de la conscription, afin d'échapper au service militaire. Abstraction faite de ces observations, sur 100 cas jugés par les commissions de recrutement, il y a eu en moyenne, pendant la période susdite, 38 admissions au service immédiat, contre 39 classemens dans la réserve de remplacement et 22 exemptions définitives. Ces décisions portent sur l'ensemble des sujets présens à chaque revision annuelle, non sur les conscrits arrivés à leur vingtième année seulement.

En considérant le nombre d'hommes soumis à chaque opération de revision classés suivant leur âge, on trouve qu'en moyenne les conscrits âgés de vingt ans y figurent pour une proportion de 43 pour 100. D'après les calculs du bureau de statistique de l'empire, fondés sur la mortalité pendant les années de 1871 à 1880, le nombre d'hommes survivans à vingt ans se réduit à 59 pour 100 des naissances.

Comparés entre eux, les résultats de la revision donnent, sur 100 hommes inscrits sur les rôles pendant les années 1876 à 1885, en moyenne :

	Conscrits de vingt ans.	Contingent total.
	—	—
Enrôlés après revision	11.9	11.1
Engagés volontaires	2.4	1.5
Réserve de remplacement	2.8	11.5
Exclus pour indignité	0.4	0.1
Ajournés	45.9	34.8
Exempts ou réformés	6.9	6.6
Manquant à l'appel	8.3	8.5
Excédent disponible	1.5	1.4

Les hommes qui n'ont pas été enrôlés après la première revision, et, d'une manière générale, tous ceux sur lesquels les commissions de recrutement n'ont pas pris une décision définitive lors de cette présentation, sont tenus à se présenter de nouveau aux revisions des années suivantes. La proportion des enrôlés envoyés à l'armée est sensiblement la même pour la classe de vingt ans et pour le contingent total inscrit sur les rôles. Il n'y a de différence considérable que dans la proportion des sujets ajournés et des hommes classés dans la réserve de remplacement. Après la troisième revision, les commissions ne prononcent plus d'ajournement. L'ajournement a pour but de retarder d'un ou deux ans l'admission au service des sujets trop faibles à la première revision, ou qui demandent à être affranchis du service immédiat pour des raisons de famille ou autres, dont les commissions apprécient le bien-fondé. Dans la pratique, les étudians en théologie et les membres du clergé, ainsi que le personnel de l'enseignement, sont ajournés ou classés dans la réserve de remplacement. On peut être classé dans cette réserve après avoir été ajourné deux fois; mais la loi ne reconnaît en aucun cas l'exemption de plein droit, contraire au principe de l'obligation universelle. En somme, le contingent des hommes âgés de vingt ans ayant été de 542,843 conscrits en moyenne, pendant la période décennale de 1876 à 1885, avec un nombre total de 138,351 hommes enrôlés immédiatement et 18,666 engagés volontaires en sus, la proportion des sujets incorporés atteint réellement 28.9 pour 100 des sujets portés sur les listes de conscription, tandis que 26.6 sont inscrits dans la réserve de remplacement.

La réserve de remplacement se partageait avant 1888 en deux classes. Dans la première étaient versés les hommes en nombre nécessaire pour mettre l'armée sur pied de guerre et pour la formation de troupes de renfort. On procédait de manière à ce que les conscrits de cinq classes fournissent le nombre d'hommes voulu pour la réserve de première classe. Ce qui dépassait ce nombre était porté dans la seconde classe, composée des sujets les plus faibles et des hommes ajournés en raison de leur position. De fait, les hommes de la réserve de seconde classe n'étaient appelés que dans des cas de besoin extrême et ne faisaient pas en réalité partie de l'armée, tandis que les réservistes de la première classe étaient obligés de passer sous les drapeaux, afin de s'exercer, une durée de 112 jours, au moins, en quatre fois. Par suite de la loi nouvelle du 11 février 1888, qui a modifié les dispositions antérieures, la réserve de remplacement ne se compose plus de deux classes distinctes. D'après le § 9

de cette loi, la réserve de remplacement reçoit chaque année assez d'hommes pour fournir aux sept classes annuelles le nombre de recrues nécessaire à la mobilisation de l'armée. Elle prend en première ligne les hommes reconnus valides qui n'ont pas été enrôlés après la revision à cause de hauts numéros. En outre y sont versés les sujets exempts du service actif pour raisons de famille, pour défauts corporels légers ou pour faiblesse de constitution, quand la constitution s'est améliorée après la revision suffisamment pour supporter les exigences du service. En ce qui concerne les obligations, les hommes classés dans la réserve de remplacement sont soumis aux dispositions en vigueur pour les hommes de la landwehr et de la réserve en congé. Tout particulièrement ils doivent se présenter aux revisions de contrôle annuelles et sont appelés, en temps de paix, à des exercices militaires d'une durée de dix semaines pour la première fois, de six semaines pour la seconde fois, de quatre semaines pour la troisième fois. Dans la règle, la première période d'exercice a lieu dans l'année où les hommes sont inscrits dans la réserve de remplacement pour une durée de douze ans.

Maintenant encore, le nombre d'hommes à instruire chaque année est fixé au budget de l'empire; ceux qui s'entretiennent et s'équipent à leurs propres frais peuvent choisir le corps dans lequel ils veulent s'exercer. Le choix du corps de troupes appartient également aux engagés volontaires, quelle que soit la durée de l'engagement. Les volontaires d'un an, admis sous condition d'un examen spécial ou de la présentation de certificats d'études pouvant tenir lieu de cet examen, doivent aussi, dans la règle, s'équiper et s'entretenir à leurs frais pendant la durée de leur service. Ils n'entrent pas en compte dans la fixation de l'effectif de présence en vertu de la loi du septennat, qui a surtout une portée budgétaire. Pendant la période décennale de 1876 à 1885, la moyenne annuelle des engagés volontaires a été de 18,666, dont la moitié environ pour une durée de trois à quatre ans. Quant aux réservistes de remplacement, le nombre d'hommes inscrits dans la première classe a été, en moyenne, de 84,238 pour la première classe, et de 59,105 pour la seconde classe, pendant les dix dernières années, armée de terre et marine militaire prises ensemble.

Dans les pièces justificatives annexées au projet de loi sur le premier septennat en 1874, et dans les tableaux publiés dans les *Annalen des Deutschen Reichs* pour 1875, page 1514, nous trouvons sur les résultats du recrutement quelques détails qui manquent dans les aperçus soumis au Reichstag depuis cette époque. Notons entre autres les nombres relatifs aux hommes classés dans la ré-

serve de remplacement pour les motifs que voici, pendant les années 1871 à 1874 :

Hommes classés dans la réserve de remplacement.

	1871	1872	1873	1874
	—	—	—	—
Pour défaut de taille.....	10,304	11,513	10,169	11,577
Petitesse.....	15,913	16,654	14,754	13,722
Incapacité partielle	42,066	43,685	40,627	40,580
Incapacité temporaire	41,421	40,957	38,352	42,082
Raisons de famille.....	6,732	6,647	6,306	8,038
Excédent disponible.....	6,334	9,699	9,332	6,499

Par défaut de taille, il faut entendre les cas où les sujets classés ont moins de $1^m,57$; par petitesse, ceux où la taille atteint de $1^m,57$ à $1^m,61$. Quant aux sujets exempts ou réformés, nous trouvons pour la même période :

Exemptions.	1871	1872	1873	1874
	—	—	—	—
Pour défauts visibles.....	9,506	10,052	9,968	9,584
Incapacité permanente.....	33,074	30,715	29,026	28,102

Touchant l'aptitude des hommes enrôlés en 1874, le contingent des recrues de cette année se répartit suivant leur âge et les différens corps de troupes, les deux corps bavarois non compris, comme suit :

Corps.	Agés de 20 ans.	Agés de 21 ans.	Agés de 22 ans.	Au-dessus de 22 ans.
Garde impériale.....	5,182	2,134	1,064	26
Infanterie de ligne.....	31,412	19,565	19,461	914
Chasseurs à pied.....	1,346	647	337	12
Cuirassiers.....	1,052	601	440	20
Uhlans	1,567	1,005	1,152	44
Dragons, hussards.....	3,116	1,942	2,417	68
Artillerie	5,142	3,038	2,208	99
Génie.....	1,138	673	563	39
Train des équipages.....	984	800	1,670	85
Instituteurs primaires....	397	323	415	96

Le contingent des recrues incorporées en 1874 dans les quinze premiers corps d'armée, les Bavarois non compris, s'élevait à 113,204 hommes pour les différentes armes ci-dessus, plus 34 infirmiers et 3,772 ouvriers d'administration, tailleurs, cordonniers et selliers, soit 117,010 hommes en tout pour l'armée de terre et 2,317 hommes pour la marine, dont les troupes ne comptent pas

dans l'effectif de présence septennaire. Telles qu'elles sont constituées, les unités tactiques de l'armée allemande exigent annuellement pour le recrutement normal 190 hommes par bataillon d'infanterie, 36 hommes par escadron de cavalerie, 30 hommes par batterie de campagne, 165 hommes par section d'artillerie à pied, 160 hommes par bataillon du génie ou des chemins de fer, 175 hommes par bataillon du train. A chaque renouvellement du septennat, l'augmentation de l'effectif total entraîne la création d'unités nouvelles, la formation de nouveaux cadres.

En résumé, les opérations du recrutement, sur la base de l'obligation universelle, telles que nous les voyons appliquer, ont amené sous les drapeaux de l'armée allemande un contingent de 157,027 hommes, une année dans l'autre, pendant la dernière période décennale. Avec ce contingent, il faut compter un excédent annuel disponible de 17,825 hommes, en sus de la réserve de remplacement de première classe, portée à 84,238 hommes annuellement. Cela fait un total de 259,090 hommes entrés au service ou désignés pour le remplir, représentant 47.7 pour 100 du contingent moyen des conscrits arrivés à vingt ans et portés sur les rôles pendant les années 1876 à 1885. La seconde classe de la réserve de remplacement, qui s'élevait pendant cette même période à 10.9 pour 100 du contingent de la conscription, à raison d'un total de 59,105 hommes, suffira pour fournir le nombre de recrues et de réservistes nécessaire pour augmenter de 41,135 soldats l'effectif de présence sur le pied de paix, à partir du 1er avril 1887. Quoique la durée légale du service soit fixée à trois ans, la présence réelle sous les drapeaux ne dépasse pas, dans l'infanterie, une moyenne de deux ans et cinq mois. Rappelons aussi que l'accroissement de l'émigration enlève de son côté un nombre de conscrits de plus en plus considérable. Pendant les dix dernières années, les relevés des commissions de recrutement accusent annuellement une moyenne de 106,590 conscrits manquant à l'appel sans autorisation et de 36,656 sujets introuvables, tandis que le nombre des condamnations pour émigration non autorisée s'est élevé de 11,446 en 1880 à 18,888 en 1886.

En ce qui concerne la landwehr, partagée maintenant en deux bans, la durée du service, dans le premier ban, est aujourd'hui de cinq ans et finit avec l'âge de trente-neuf ans révolus dans le second ban. Tous les hommes sortis de la réserve de l'armée active passent dans le premier ban de la landwehr. Sont classés dans le second ban de la landwehr les hommes sortis du premier ban ou de la réserve de remplacement. Les hommes du second ban de la landwehr ne peuvent être convoqués pour des exercices ni pour des

réunions de contrôle en temps de paix. Au moment de l'entrée en vigueur de la loi du 11 février 1888, l'effectif de la landwehr du premier ban, formé par les hommes sortis de la réserve, peut être évalué à 600,000 hommes au moins, contre environ 1 million d'hommes pour le second ban. Jusqu'alors, le budget militaire portait 277 commandemens de districts, *Landwehrbezirkscommandos*, dont les chefs s'occupent particulièrement des sujets du *Beurlaubtenstand*, c'est-à-dire de l'effectif des hommes en congé, soit qu'ils appartiennent à la réserve de l'armée active ou à la réserve de remplacement, soit qu'ils se trouvent inscrits dans l'un ou l'autre ban de la landwehr. En cas de mobilisation, le commandant de district de la landwehr est chargé de rassembler les réservistes et les hommes de l'armée territoriale pour les diriger sur leurs corps respectifs. Pour faciliter la tâche de ces officiers supérieurs, l'autorité militaire a partagé les districts de landwehr en circonscriptions de compagnie, délimitées de manière à correspondre aux subdivisions administratives inférieures. Ces circonscriptions de compagnies étaient au nombre de 1,140 au mois de janvier 1888, placées chacune sous la surveillance d'un sous-officier appelé *Bezirksfeldwebel*, intermédiaire immédiat entre l'autorité militaire et la population.

L'exposé des motifs de la loi du 11 février 1888, touchant le service dans la réserve et dans la landwehr, affirme l'obligation de rendre disponibles pour la défense du territoire national tous les sujets allemands capables de porter les armes. On y voit exprimé l'avis que cette obligation ne paraîtra trop lourde à aucun des intéressés en tant qu'il s'agit de défendre l'indépendance de la nation. Aussi bien, les hommes du landsturm ou de la levée en masse, qui comprend tous les sujets valides de dix-sept à quarante-cinq ans, non encore incorporés dans l'armée de terre ou dans la marine impériale, peuvent être appelés à renforcer les corps de la seewehr et de la landwehr. Avant l'application de la loi nouvelle, dont l'effet a été d'augmenter beaucoup les effectifs de la landwehr, on comptait dans toute l'étendue de l'empire, pour la formation des cadres de l'armée territoriale, 259 circonscriptions de bataillons ordinaires, 4 circonscriptions de régimens à 2 bataillons, 13 circonscriptions de bataillons de réserve, soit en tout 280 districts de bataillon. Il y avait alors par circonscription de recrutement, pour l'armée de ligne, 4 districts de landwehr, avec autant de bataillons, groupés deux par deux, qui formaient nominalement des régimens de landwehr correspondant à ceux de l'armée active. L'augmentation numérique des hommes inscrits dans la landwehr nécessitera la formation de nouveaux régimens, avec un plus grand nombre de bataillons. Pour l'équipement et l'armement de ces effectifs de la

landwehr, le Reichstag vient d'autoriser l'émission d'un emprunt de 280 millions de marcs.

Quant au landsturm, convoqué par décret impérial, et, en cas de besoin pressant par les généraux commandans des corps d'armée ou les gouverneurs des forteresses, il ne donne pas lieu à des formations déterminées en temps de paix. Ses effectifs se partagent en deux bans, comprenant : le premier, les hommes âgés au-dessous de trente-neuf ans ; le second, les hommes entre trente-neuf et quarante-cinq ans. Les sujets appelés sont soumis aux obligations propres à la landwehr ou à la seewehr, suivant qu'ils serviront dans la marine ou dans l'armée territoriale. Toutes les dispositions des lois militaires et le code pénal militaire leur sont applicables en cas d'indiscipline. L'appel au service doit se faire par ordre de classes annuelles, et contribue à renforcer les cadres de l'armée territoriale et de la flotte.

IV.

Un fait positif se dégage de ces arides énumérations, indispensables pour apprécier la capacité militaire du peuple allemand. Aucune autre nation ne dispose aujourd'hui d'une puissance supérieure par le nombre des soldats, comme par l'organisation et la discipline. La discipline éprouvée de l'armée allemande met aux mains de ses chefs un instrument docile et sûr. Ailleurs, les troupes peuvent avoir plus d'élan, plus de fougue entraînante, plus d'impétuosité dans l'attaque. Par tempérament et par éducation, le soldat allemand se plie à une obéissance stricte, qui est une qualité de plus, dans une armée, quand elle se trouve réunie à la supériorité du commandement et à la force numérique. Savoir obéir, avoir le respect de l'autorité, quelle garantie d'ordre pour la société et quel avantage à la guerre! De même que la constitution politique donnée à l'Allemagne par la Prusse vise à régler tous les ressorts du gouvernement et les principaux services de l'administration, de manière à accroître la puissance militaire de l'empire, l'éducation publique tend à façonner les citoyens à la discipline dès l'école primaire. Le développement des qualités militaires du peuple est l'objet de préoccupations constantes et systématiques, présenté en toute circonstance comme la première condition de la prospérité nationale.

La prospérité nationale, le bien-être commun du peuple entier, comme celui de chaque sujet allemand, tient à la puissance de l'empire, fondée sur sa force militaire. Telle est du moins la doctrine

affirmée et soutenue par les hommes d'état prussiens depuis la création du royaume de Prusse. A ceux qui déploraient au Reichstag l'accroissement énorme des charges militaires, le maréchal de Moltke rappelait la maxime des lansquenets allemands d'autrefois, au dire desquels « les enveloppes de cartouches sont les papiers qui ont le meilleur cours. » Et pour justifier l'augmentation de l'effectif de présence de l'armée, le chef du grand état-major ajoutait, à la même séance du 4 décembre 1886 : « Les finances doivent être assurées par l'armée ; une guerre malheureuse détruit la meilleure économie financière. » Quant aux alliances, pour la défense de ses intérêts, l'Allemagne agit sagement en ne comptant pas sur des secours étrangers, un grand état existant seulement par sa propre force : *Ein grosser Staat existirt nur durch seine eigene Kraft.*

Ce conseil donné au peuple allemand de compter sur lui seul, le vieux maréchal de Moltke le répète en toute circonstance, chaque fois qu'il s'agit de s'imposer de nouveaux sacrifices pour l'armée. « L'armée, selon lui, est la plus élevée de toutes les institutions dans chaque pays, car elle seule rend possible l'existence de toutes les autres. » Lors des premiers débats sur la loi militaire au parlement impérial, le 16 février 1874, il a dit : « Nous ne pouvons nous abandonner à aucune illusion là-dessus ; depuis nos guerres heureuses, nous avons gagné en respect partout, nulle part en sympathie. De tous côtés, nous nous heurtons à cette idée préconçue que l'Allemagne, après être devenue puissante, pourrait être dans l'avenir un voisin mal commode. » Comme preuve à l'appui : « En Belgique, vous trouvez encore aujourd'hui des sympathies françaises ; d'allemandes, peu... En Hollande, on a commencé à rétablir la ligne d'inondation et à se fortifier à nouveau.. Au Danemarck, on croit devoir augmenter la flotte pour la défense du littoral et fortifier les points de débarquement en Zélande, parce qu'on craint une invasion allemande. Tantôt nous sommes soupçonnés de vouloir conquérir les provinces russes de la Baltique, tantôt d'attirer à nous la population allemande de l'Autriche. » Quant à la France, « ce qui nous arrive de l'autre côté des Vosges, c'est un affreux cri de revanche pour la défaite appelée par ses propres fautes. »

Ainsi la France est l'épouvantail, la menace permanente évoquée devant le peuple allemand pour motiver ses armements de plus en plus forts. Depuis les premières années du siècle, poètes et historiens rivalisent avec les hommes d'état pour désigner la nation française à l'Allemagne comme l'*Erbfeind*, — ennemi héréditaire. Ennemi héréditaire ! mais l'histoire donne le témoignage que, dans les luttes déplorables engagés depuis cent ans, l'attaque est le plus

souvent partie de la Prusse. Sans parler de la guerre de l'indépendance entreprise pour délivrer le sol national, n'est-ce pas le roi de Prusse qui a attaqué la France de 1789, rien que pour combattre les principes de la révolution dont sont sorties la liberté politique et la proclamation des droits de l'homme? N'est-ce pas également un ultimatum prussien du 25 septembre 1806 qui a fait éclater le téméraire conflit résolu par les désastres d'Auerstaedt et d'Iéna, et par ce traité de Tilsit où faillit s'engloutir la monarchie du grand Frédéric? Les cris insensés de la marche sur Berlin, poussés lors de la déclaration de guerre à la Prusse, faite par Napoléon III en une heure d'affolement, n'effacent pas le manifeste ridicule du duc de Brunswick, en date du 25 juillet 1792, pour annoncer la « promenade militaire » des campagnes de Valmy et de Jemmapes! Et c'est d'un cœur également léger, d'un esprit aussi irréfléchi et imprévoyant, avec une présomption injustifiable à aucun titre, que la cour et les conseillers de Frédéric-Guillaume III ont entraîné le peuple prussien dans ces guerres malheureuses des années 1806 et 1807, dont les plaies ne sont pas encore complètement guéries. Erreurs pour erreurs, un juge impartial constate les mêmes fautes de part et d'autre du Rhin, relève des griefs semblables, également fondés, auxquels le salut commun conseille de faire trêve, sinon de les reléguer dans l'oubli.

Au lieu de l'oubli des haines nationales, les adversaires en présence, rebelles aux conseils de la raison et au sentiment de l'humanité, s'appliquent davantage à entretenir la discorde. Dans les écoles de l'Alsace, les hommes chargés de veiller sur l'éducation populaire et de former les générations nouvelles ne rougissent pas de contraindre de petits enfans à chanter des chants soi-disant patriotiques, remplis d'injures pour leurs pères, battus comme soldats français. Les égaremens du patriotisme, qui ne cessent de désigner la France comme l'ennemie héréditaire, et dénoncent au monde ses convoitises iniques, ont réclamé la conquête de l'Alsace-Lorraine bien avant l'événement, contre le gré manifeste de ses populations. Les mêmes voix allemandes qui se sont élevées pour secouer le joug étranger de leur patrie prêchent l'assujettissement des pays voisins. Écoutez seulement Arndt, l'émule poétique de Koerner, le collaborateur de Stein et de Scharnhorst pour la rénovation nationale! Arndt a enflammé l'Allemagne plus qu'aucun autre, pour exciter au sein de la nation l'enthousiasme de la revanche contre Napoléon. Mais après avoir chanté le *Vaterlandslied*, après avoir rédigé le catéchisme pour le soldat allemand, *Katechismus für den deutschen Kriegs-und Wehrmann*, après avoir expliqué au peuple ce que signifie l'institution de la landwehr et du landsturm, au point de vue de la défense du territoire, il a écrit

son fameux pamphlet sur le Rhin, fleuve allemand, mais non pas frontière de l'Allemagne : *Der Rhein, Deutschlands Strom, aber nicht Deutschlands Grenze.* Toute une pléiade de poètes inspirés illustre cette époque de la délivrance, et célèbre le patriotisme dans des chants immortels : Arnim d'Achim, Frédéric Schlegel, Henri-Joseph de Collin, Henri de Kleist, également grands à côté de Koerner et d'Arndt. Pourtant, si le sentiment de la patrie émeut tout cœur bien placé et commande le respect bien au-delà des conventions nationales, nous ne comprenons plus l'exagération de ce sentiment poussé à la haine, nous surtout, fils de l'Alsace, quand Arndt, en 1840 déjà, nous crie comme dernière solution de l'unité nationale allemande :

. . . . . Zum Rhein ! Uber'n Rhein !
All Deutschland in Frankreich hinein !

En Alsace-Lorraine, les patriotes rêvent l'accord, l'union, l'alliance de la France et de l'Allemagne, à une condition, il est vrai, que les maîtres du jour traitent de rêve chimérique. A ceux-là qui traitent de rêveurs les patriotes de notre espèce, nous répondons simplement, dans l'attente de l'avenir :

It was a dream, but it was not alone a dream.

Pour en revenir à l'organisation des forces militaires, les maîtres de l'art nous présentent la discipline comme première condition d'une bonne organisation de l'armée. Lors des débats sur le code pénal militaire allemand, le 7 juin 1872, le maréchal de Moltke a dit : « Autorité en haut, en bas obéissance, la discipline est toute l'âme de l'armée. La discipline seule rend l'armée ce qu'elle doit être ; une armée sans discipline est une institution dans tous les cas coûteuse, insuffisante pour la guerre, et dans la paix pleine de danger... Plus importante que ce qui a été appris à l'école est l'éducation de l'homme qui vient après l'école, pour lui inculquer l'ordre, la ponctualité, la propreté, la docilité et la fidélité, bref la discipline. C'est cette discipline qui a mis notre armée en état de gagner victorieusement trois campagnes. » Avec raison, le grand homme de guerre qui a préparé les victoires de l'Allemagne pense qu'une autorité forte peut seule déterminer des milliers de gens à exposer leur santé et leur vie, au milieu des privations et des souffrances, pour l'exécution d'un ordre donné dans les circonstances les plus difficiles. Comme conséquence du principe d'autorité indispensable, garanti par le code pénal, le sous-officier doit avoir une position privilégiée par rapport au simple soldat, de même

que l'officier jouit de prérogatives par rapport aux uns et aux autres. La hiérarchie réalise l'obéissance des subordonnés envers leurs supérieurs, à tous les degrés, sans exception.

Un officier de mérite, M. Fritz Hoenig, capitaine dans l'infanterie allemande, maintenant retiré du service, a écrit un traité sur l'importance de la discipline pour l'état, l'armée et le peuple : *Die Mannszucht in ihrer Bedeutung für Staat, Volk und Heer*. Recommandable à bien des titres, cet ouvrage trouve la mesure de la civilisation des peuples dans le degré de discipline de leurs armées, inégal et variable suivant les temps et les lieux. Les lois qui règlent la discipline militaire suivent l'évolution de la civilisation, se perfectionnant à travers les siècles pour arriver à l'état actuel. Point d'armée possible sans discipline, point d'armée capable de remplir sa mission propre. Dans son acception entière, au sens large du mot, la discipline ne se réduit pas à l'obéissance stricte. Son essence, bien comprise, vise à développer d'une manière générale les vertus militaires. Plus ces vertus existent, plus elles sont vivaces et répandues, plus l'armée assez heureuse pour les mettre en pratique aura de succès à la guerre. Obéir avec intelligence, interpréter sagement les ordres reçus, savoir les prévenir au besoin, supporter avec résignation les maux inséparables de la guerre, se soumettre à tous les sacrifices jusqu'à la mort, telles sont les vertus militaires inspirées par une discipline parfaite. A la veille de la catastrophe où la Prusse faillit périr, Scharnhorst, le réorganisateur futur de l'armée allemande, écrivait à son roi : « Nous avons commencé à placer l'art de la guerre au-dessus des vertus militaires ; cela a causé la perte des peuples dans tous les temps. » Qui dit vertu ne dit pas contrainte. L'obéissance imposée par la crainte de la répression ne peut engendrer la vertu. Aussi bien les promoteurs de l'armée allemande ont voulu fonder la discipline sur l'éducation morale, avec la religion pour base, plus que sur les peines inscrites dans le code.

L'éducation militaire commence donc, en Allemagne, avec l'école primaire, obligatoire pour tous les sujets de l'empire, comme le service à l'armée. A l'école primaire, les enfans reçoivent des leçons de gymnastique, préparation aux exercices futurs du soldat. Arrivés sous les drapeaux, les jeunes recrues doivent reprendre ou continuer leur éducation morale, en apprenant le maniement des armes. Comme le service à l'armée suit peu d'années après la sortie de l'école, on considère l'obligation universelle au service militaire comme un inappréciable bienfait pour l'éducation de la nation. Du moins est tel l'avis du maréchal de Moltke, selon qui le peuple allemand jouit, par ce fait, d'un avantage marqué sur tous les autres peuples. Cela étant, les adeptes du militarisme, juges inté-

ressés dans leur propre cause, en concluent à la nécessité d'appeler tous les citoyens du pays sous les drapeaux, rien que pour favoriser l'éducation nationale. A en croire le chef du grand état-major allemand, ce ne sont pas les maîtres d'école qui ont gagné les batailles de l'Allemagne, mais les éducateurs de la nation, l'état militaire, qui va avoir élevé bientôt soixante-quinze classes de soldats. Grâce au régime militaire en vigueur depuis les guerres de la délivrance, soixante-quinze classes de jeunes gens ont été successivement dressées à l'ordre, à la valeur personnelle, à l'amour de la patrie. Aux yeux du maréchal de Moltke, l'éducation importe plus que le savoir, parce que « le savoir ne donne pas l'abnégation voulue pour le service de son pays. » C'est aussi l'avis de M. Hœnig, dont l'ouvrage sur la discipline constitue, du commencement à la fin, un plaidoyer convaincu pour subordonner l'instruction scientifique de l'homme à l'éducation morale. Appelé à garantir l'ordre social à l'intérieur et au dehors le respect de la nation, le citoyen formé aux armes doit recevoir une éducation dirigée de manière à régler ses actes par la persuasion intime du devoir à accomplir, non par la crainte de la répression en cas de défaillance. Parce que, dans les mœurs populaires, la morale est inséparable de la religion, les rois de Prusse ont veillé constamment à maintenir le sentiment religieux au sein de leur armée, où le service divin a toujours été un service imposé par les règlemens disciplinaires. En un mot, la discipline militaire bien comprise, plaçant les qualités morales du soldat au-dessus de l'instruction, aspire avant tout à former le caractère et à développer le sens du devoir, le respect de la loi, l'amour de la patrie.

On a beaucoup exagéré le rôle du maître d'école dans les victoires des Allemands en Bohême et en France. Si la discipline des troupes allemandes a été exemplaire, il y a à rabattre considérablement sur le degré d'instruction des soldats. Pour gagner des batailles, il ne suffit pas d'ailleurs de savoir lire et écrire. L'auteur du traité sur la discipline au point de vue de l'armée, de l'état et du peuple, nous apprend que les recrues enrôlées dans sa compagnie ont peu conservé de ce qu'ils apprennent sur les bancs de l'école. Pendant des années, il s'est efforcé de constater le degré d'instruction de ses recrues. Or, souvent les faits les plus simples de leur propre pays étaient ignorés par les jeunes gens arrivés au régiment. « Nous réunissions de nombreuses questions sur la patrie d'origine, dit M. Hœnig. Les réponses étaient incroyables. Après la guerre de 1870-1871, beaucoup ne savaient même pas le nom de l'empereur d'Allemagne. » Nous voilà loin tout particulièrement des étonnantes connaissances en géographie, assez étendues chez les

simples soldats pour leur faire trouver tous les chemins sur le territoire envahi! En rendant hommage aux qualités morales développées par une bonne discipline dans l'armée allemande, nous devons également nous garder d'exagération, pour rester dans la mesure juste. Dans son livre sur *l'Armée française en 1870*, le général Trochu fait un grand éloge « des armées auxquelles une éducation perfectionnée a enseigné tous les respects. » Ces armées « sont remarquables par leur cohésion, et elles ont des principes de discipline et des habitudes de bon ordre assez solides pour survivre à tous les relâchemens inévitables de la guerre. Nous avons appris à nos dépens de quel poids accablant ces principes et ces habitudes d'un ennemi, grâce à eux toujours prêt, pèsent sur les armées décousues qui ne les ont pas. » L'éloge décerné à l'armée prussienne pendant la dernière guerre de France est mérité, et aucun juge impartial n'y contredira. Toutefois, et malgré l'école obligatoire pour tous en Allemagne, M. Hœnig constate l'existence de grandes inégalités d'éducation parmi les conscrits allemands appelés sous les drapeaux. Les villes manufacturières en particulier fournissent de mauvais contingens. « Au recrutement des villes industrielles, l'ivrognerie, l'immoralité, le vol, les rixes, reparaissent toujours... Ajoutez le faible respect de la loi, de l'ordre et de l'autorité dans lequel ont grandi la plupart des gens des villes d'industrie... Abandon de la garnison, absence du quartier, inexactitude et manque de fidélité sont choses habituelles dans cette classe. Le sentiment de l'honneur, sans lequel l'éducation n'est nulle part possible, s'est desséché dans l'atmosphère empestée des fabriques, comme la plante qui dépérit sous ses précipitations. » Avec ces élémens, le socialisme révolutionnaire entre dans l'armée et présente dès maintenant de sérieux dangers.

Darwin, dans ses études sur *la Descendance de l'homme*, considère « la supériorité que des soldats disciplinés manifestent sur des troupes sans discipline comme un effet de la confiance que chacun met dans ses camarades. » Cette appréciation est juste, car la discipline, en développant au sein de l'armée le sens du devoir, permet à tous les combattans, engagés dans la lutte pour la victoire, de compter sur l'appui de leurs voisins. Des hommes qui se sentent les coudes se trouvent toujours plus forts que quand ils sont exposés au danger isolément, sans se savoir soutenus. Un héros brave le danger sans souci d'être appuyé, sans crainte des ennemis plus puissans; il va de l'avant, impassible sous tous les coups, intrépide jusqu'à la témérité. Mais l'héroïsme, qui est la vertu poussée à l'extrême, au mépris de la vie, dépasse la capacité moyenne. Vouloir le demander à tout le monde, c'est s'exposer à

des mécomptes certains. Puis avec l'armement actuel et dans les prochaines batailles, les traits d'héroïsme individuels ou isolés ne peuvent produire des effets comparables à ceux d'une troupe ou d'une armée dont les mouvemens s'exécutent avec ordre, régulièrement, où chaque soldat en ligne avance avec la vitesse mesurée pour l'ensemble. Le feu à longue portée réduit les combats à des combinaisons mécaniques, calculées de manière à faire marcher d'accord tous les rouages en jeu, sans avance ni retard. Que la discipline tienne donc à son rang chacun des hommes qui ont à exécuter un commandement, ils se soutiendront entre eux, sans défaillance. Le sentiment de la solidarité affermit les moins vaillans. Le devoir et l'honneur triomphent de toutes les hésitations. Sous l'effet de la confiance établie, chaque corps séparé peut attaquer l'ennemi supérieur en nombre sans hésitation au moment propice, quand l'occasion paraît favorable. Pendant les dernières guerres de l'Allemagne, au dire d'un écrivain militaire, le baron von der Goltz, « chaque général qui tentait ce grave effort était sûr que les corps voisins accourraient aussitôt qu'ils entendraient tonner le canon, certain que, dans le cas de besoin, l'action engagée vigoureusement serait accomplie par ses camarades si les forces venaient à lui manquer. Tous les chefs pouvaient agir ainsi, avec la même initiative, jusqu'au plus jeune officier, à la tête d'un détachement de tirailleurs. On comprend, dans ces conditions, comment le commandement supérieur, malgré son influence limitée sur la marche des combats et des batailles, se trouvait néanmoins en mesure de combiner ses dispositions pour la solution définitive, avec une égale certitude. Le généralissime savait bien que, si les voies étaient diverses, toutes les forces en action concorderaient au but commun. En toute circonstance, il pouvait être persuadé qu'aucun chef de corps, en état de participer à la lutte sanglante, ne resterait en arrière. La discipline de l'armée allemande en répondait. »

Au point de vue de la stratégie, la discipline bien établie donne plus de mobilité aux armées. C'est une expérience attestée par les généraux allemands à la suite de leurs dernières campagnes. Avéré d'une part, le fait est aussi incontestable de l'autre. Pour notre malheur, l'histoire des batailles de Frœschwiller et de Wœrth, comme les opérations qui ont abouti au désastre de Sedan, ne témoignent pas des mêmes dispositions, d'une entente égale parmi les généraux français. L'intervention de la politique a suscité chez nous des jalousies et des rivalités dont la patrie gémit. Pauvre France, les dissensions politiques ont fait bien du mal à la nation ! Que de forces neutralisées ou perdues par le retentissement de ces discordes au sein de l'armée ! Avec une meilleure discipline, la po-

litique serait exclue de l'armée, si l'état mental de l'armée ne reflétait pas l'esprit du peuple dont elle sort. La division des partis affaiblit partout et toujours. En Allemagne, l'absence des compétitions dynastiques et l'homogénéité du corps d'officiers favorise la concorde au grand avantage de la puissance militaire. Par la constitution de l'unité nationale et sous l'effet d'une législation militaire commune à tout l'empire, les rivalités d'autrefois entre les différens pays allemands ont disparu.

Plus une armée sera nombreuse, plus sa discipline devra être parfaite pour faciliter le commandement. Avec le principe du peuple en armes, des masses de troupes prodigieuses vont se trouver en présence. Les guerres des derniers siècles ne donnent pas l'idée des chocs terribles qu'entraîneront des conflits futurs dans l'Europe centrale. Les difficultés qu'on aura pour conduire et approvisionner les immenses armées sur pied en France, en Allemagne et en Russie, confondent l'imagination. Sur le pied de guerre, des millions d'hommes seront debout sous les drapeaux. Un seul corps, avec son effectif normal de 30,000 combattans, en mouvement sur une route ordinaire, occupe une longueur de 24 kilomètres. Si tous les bagages du corps d'armée suivent immédiatement, avec les approvisionnemens et les munitions, avec le service des ponts et le service des ambulances, la longueur de la colonne atteindra 50 kilomètres. Dans ces conditions, l'extrémité du train des équipages se trouve éloignée de deux journées de marche de la tête du corps. Lors de la guerre de 1866, une seule des colonnes autrichiennes, que le feldzeugmeister Benedeck conduisit de Moravie en Bohême, avait une longueur de 118 kilomètres, soit la distance de Strasbourg à Mulhouse, mesurée en ligne droite, pour trois corps d'armée et une division de cavalerie, ensemble 90,000 combattans. Toute l'armée allemande actuelle devrait-elle se mettre en mouvement sur une chaussée unique, avec ses réserves et le train au complet, elle occuperait toute la largeur de l'empire. Vous verriez les têtes de colonnes arriver par Mayence à Strasbourg, que l'arrière-garde commencerait seulement de sortir de Memel, sur la frontière de Russie. Plus de quinze jours seraient nécessaires pour faire défiler cette troupe formidable d'une manière continue, sans interruption, à travers l'avenue des Tilleuls, devant le palais impérial à Berlin. En 1870, les seize corps d'armée allemands, qui se réunirent sur le Rhin, couvrirent 120 milles carrés d'un pays fertile. Pour assembler les forces militaires actuelles de l'empire, il faudrait plus de 200 milles carrés, environ 1,200,000 hectares, à peu de chose près la superficie de l'Alsace-Lorraine tout entière! Quelles difcultés présentent l'approvisionnement et le ravitaillement de pa-

reilles masses réunies en pays ennemi ou même sur le territoire national! Songeons qu'une armée de 800,000 hommes avec 300,000 chevaux consomme en trois semaines 2 millions de quintaux en provisions diverses, sans compter la paille et le foin. Pendant la dernière guerre, les armées françaises ont eu à souffrir beaucoup du fait que leurs approvisionnemens étaient uniquement confiés à l'intendance militaire, sans jamais recourir à l'assistance des autorités civiles. De même, les vivres à fournir par les colonnes de ravitaillement ont manqué d'abord à l'armée allemande lors de sa concentration dans le Palatinat. Les seules ressources du territoire occupé, si riche que soit ce territoire, ne suffisent pas pour un grand rassemblement de troupes, qui consomment en l'espace de quelques jours les provisions des habitans, pareilles à des nuées de sauterelles dévorant tout sur leur passage.

Dans l'état actuel des choses, en cas de guerre, la frontière entre la France et l'Allemagne présenterait juste une étendue suffisante pour permettre aux armées des deux pays de se développer convenablement. Un seul corps d'armée, pour se développer comme il faut, a besoin d'un espace de 4 kilomètres en longueur, suivant les dernières expériences. L'armée française irait aujourd'hui d'Épinal à Verdun, avec les différens corps serrés les uns contre les autres, si elle était appelée à se placer sur une seule ligne. A la bataille de Gravelotte-Saint-Privat, le 18 mars 1870, les forces allemandes formées par cinq corps d'armée combattirent ensemble sur une longueur de 15 kilomètres. Avant l'introduction des armes à longue portée, les champs de bataille avaient l'étendue des places d'exercice d'une brigade de nos jours, où les soldats sont déjà exposés à un feu violent à grande distance de l'ennemi. En comparaison de cette distance où le combat s'engage maintenant, les troupes ennemies paraissent s'être trouvées à un jet de pierre les unes des autres à Waterloo et à Hochkirch. Le commandant en chef pouvait alors encore se rendre compte par lui-même de l'état des choses avant de prendre une résolution et de combiner ses ordres. Napoléon Ier et Frédéric II suivaient les mouvemens de leur armée sur toute la ligne, jusqu'au moment de l'attaque; mais le roi de Prusse se trouvait le plus souvent à la tête de 30,000 à 50,000 hommes à peine, tandis que l'empereur des Français, si souvent victorieux, n'a jamais eu sous la main 200,000 hommes à la fois. Un nouveau conflit de l'Allemagne avec les nations voisines ne sera plus une lutte ordinaire entre les armées belligérantes: il aura le caractère d'une migration des peuples, *ein Voelkerauszug, kein blosser Streit der Heere*, selon l'expression de l'auteur du livre sur la nation en armes.

Sans pareil dans l'histoire, cet exode de toute la nation allemande en armes doit prendre des proportions formidables. Pour le nombre de soldats mis sur pied, pour la rapidité de la mobilisation et de la concentration, les guerres des derniers siècles n'ont rien eu de comparable. Être prêt à tout moment, prendre l'offensive avec toutes les forces disponibles, porter l'attaque sur le territoire ennemi comme un coup de foudre, voilà la note dominante des plans de campagne de l'avenir prochain, telle est la pensée inspiratrice des armemens en œuvre sous nos yeux. Les découvertes de la science la plus avancée, les plus merveilleuses acquisitions du génie humain, servent à donner sa dernière perfection à l'art de détruire. Les meilleures ressources des peuples sont employées à préparer la guerre. Une nation poussant l'autre, la plupart des états européens s'épuisent en préparatifs militaires. Au milieu de ce mouvement fatal, le monde semble pris de démence. Encore ceux qui poussent avec le plus d'acharnement aux mesures extrêmes protestent de leurs intentions pacifiques. Chacun aspire à devenir le plus fort avec la seule prétention avouée de mieux pouvoir se défendre. Le dernier message impérial, lu à l'ouverture de la session actuelle du Reichstag allemand, nous montre « la sollicitude de l'empereur et des gouvernemens confédérés appliquée sans relâche au développement plus étendu de l'armée. » Après l'augmentation de l'effectif, décidée par le nouveau septennat militaire, l'exposé des motifs du projet de loi pour élever la limite d'âge du landsturm exprime la résolution de « rendre disponible et d'appeler le dernier homme encore valide. » Le maréchal de Moltke, pour soutenir ces demandes, montre toute l'Europe roidie en armes, ce qui pousse nécessairement à des solutions prochaines : *Ganz Europa starrt in Waffen... Das drängt in Naturnothwendigkeit auf baldige Entscheidungen hin.* A entendre le prince de Bismarck, la guerre en perspective aura pour conséquence une saignée à blanc du vaincu, afin que l'ennemi terrassé ne se remette plus sur pied : *Damit der niedergeworfene Feind nicht wieder auf die Beine kommt.* Avertissemens significatifs dans la bouche des chefs de la nation et des fondateurs de l'empire, assez clairs pour persuader la génération présente, comme la génération qui s'élève, que l'Allemagne aura à soutenir une lutte suprême, inévitable pour assurer sa grandeur, son unité, son existence.

CHARLES GRAD.

LA

CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

LE GOUVERNEMENT DU MARÉCHAL BUGEAUD.

V[1].

GUERRE AVEC LE MAROC. — TANGER. — ISLY. — MOGADOR.

I.

Quand, en 1842, le général Bedeau avait été appelé au commandement de Tlemcen, il avait eu d'abord à combattre contre Abd-el-Kader, soutenu par les tribus marocaines voisines de la frontière, notamment par les Beni-Snassen. En transmettant à M. Guizot, ministre des affaires étrangères, le rapport du gouverneur de l'Algérie sur cet incident grave, le maréchal Soult le priait d'ordonner au consul-général de France à Tanger de faire à l'empereur Mouley-Abd-er-Rahmane les représentations les plus sérieuses. Il fut ré-

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1887, du 15 janvier, du 15 février et du 15 mars 1888.

pondu au consul-général qu'Abd-el-Kader avait sans doute avec lui un certain nombre de volontaires du Maroc attirés dans son camp par des promesses de pillage, mais que le kaïd d'Oudjda, la ville marocaine la plus rapprochée de la frontière, avait reçu de l'empereur l'ordre formel d'empêcher toute intervention de ses sujets en faveur de l'émir et d'arrêter même les chefs qui lui auraient prêté secours.

A la suite de cette communication, le général Bedeau eut, au mois de juin, une entrevue avec le kaïd. Celui-ci lui déclara officiellement qu'il avait des instructions précises pour maintenir la neutralité, que son maître voulait la paix et qu'il avait fait punir quelques-uns de ceux qui s'étaient rendus sans autorisation au camp de l'émir. Un des chefs des Beni-Snassen, Bechir-ben-Meçaoud, présent à l'entrevue, s'excusa personnellement en affirmant qu'Abd-el-Kader lui avait assuré que les Français voulaient s'emparer d'Oudjda.

Pendant neuf ou dix mois, la tranquillité parut être rétablie dans ces parages ; mais, le 30 mars 1843, le général Bedeau, qui parcourait avec une petite colonne le territoire des Beni-bou-Saïd, à 2 lieues de la frontière, se vit assailli tout à coup par une bande marocaine dans laquelle il reconnut des cavaliers réguliers du kaïd d'Oudjda. Le général, à qui ses instructions prescrivaient la plus grande prudence, arrêta le feu que ses troupes avaient déjà commencé ; mais, quand la marche fut reprise, le maghzen d'Oudjda poussa l'audace jusqu'à serrer de près l'arrière-garde en tirant des coups de fusil qui blessèrent grièvement deux hommes. Justement irrité de la récidive, Bedeau fit volte-face, riposta vigoureusement à l'attaque et mit les agresseurs en déroute.

Dans une nouvelle entrevue provoquée par le général, le kaïd désavoua le maghzen et promit de frapper d'une punition exemplaire le chef qui avait compromis sa troupe. Il promit également de demander à l'empereur l'internement des partisans et des serviteurs d'Abd-el-Kader, notamment de Bou-Hamedi, qui intriguait sur la frontière ; quant au tracé de la frontière même, le kaïd essaya d'alléguer quelques prétentions que le général Bedeau repoussa énergiquement.

Les affaires demeurèrent dans cet état d'équilibre instable jusqu'aux premiers jours de l'année 1844. Préoccupé du voisinage de l'émir, qui se tenait alors avec sa deïra dans la région des Chott, le général Bedeau sollicita du maréchal Bugeaud l'autorisation de se couvrir, au sud, par l'occupation des ruines de Sebdou, à l'ouest, par l'établissement d'un poste permanent dans la plaine des Angad. A ces deux demandes, le général de La Moricière en ajouta une troisième, l'occupation de Saïda, au sud de Mascara. Après avoir com-

mencé par jeter les hauts cris, le maréchal finit par donner son acquiescement.

Le commandant de Martimprey avait été envoyé d'avance à Bedeau par La Moricière, afin d'étudier le terrain et d'indiquer les emplacemens les plus favorables pour les établissemens projetés. Dans la plaine des Angad, l'attention de cet excellent officier d'état-major s'arrêta sur un mamelon couvert de débris romains, tout à côté du marabout de Lalla-Maghnia; puis il s'occupa de reconnaître la direction de la route à suivre entre Tlemcen et Sebdou, dont le capitaine de Lourmel était chargé d'organiser les ruines. Dans ce même temps, La Moricière préparait l'installation du poste de Saïda. Ainsi, tous les anciens établissemens fondés par Abd-el-Kader et détruits par les Français étaient successivement relevés par eux-mêmes. C'était sans doute pour son orgueil une satisfaction morale; mais il lui en fallait une autre plus profitable et plus concrète. C'était du Maroc qu'il en attendait la chance.

De la frontière son influence n'avait pas cessé de se propager dans l'empire de Mouley-Abd-er-Rahmane avec une force inquiétante pour l'empereur lui-même. Vers la fin de l'année 1843, il avait envoyé en députation à Fez Miloud-ben-Arach et Barkani, avec l'ordre de joindre aux présens qu'ils devaient offrir de sa part au sultan-chérif la demande formelle de son assistance contre les chrétiens. Entre la crainte d'Abd-el-Kader et la crainte de la France, le malheureux sultan était fort empêché; mais les plus grandes probabilités étaient qu'il céderait plutôt à la première. C'était l'opinion de La Moricière et du maréchal Bugeaud, et ils en prévoyaient les conséquences.

« Il n'est pas douteux pour moi, écrivait, dès le 9 janvier 1844, le gouverneur au maréchal Soult, que si, pour faire face à cette intervention marocaine, nous dégarnissions les autres parties de l'Algérie, il se manifesterait à l'instant des insurrections. Abd-el-Kader ferait courir partout des émissaires pour annoncer les Marocains et inviter les peuples à la révolte. Le cas échéant, il faudrait inévitablement des renforts de France pour remplacer les vieilles troupes que nous porterions sur la frontière de l'ouest. Il ne faudrait pas moins de quatre régimens d'infanterie et un de cavalerie légère, avec des chevaux choisis. Quant au résultat d'un engagement sérieux avec les troupes de l'empereur, il ne me paraît pas douteux, quelque disproportionnés que fussent les nombres des deux armées, pourvu que je puisse réunir 8,000 ou 10,000 hommes. Un grand combat refoulerait l'armée marocaine sur son territoire, et l'autorité de cette victoire, en rétablissant les choses en Algérie, consoliderait notre puissance. Les secours occultes donnés à Abd-el-Kader pour raviver la guerre en détail, çà et là, seraient

plus longtemps embarrassans qu'une intervention ouverte avec 20,000 hommes. Cette armée défaite, la dernière espérance des Arabes s'évanouirait, et ils se résigneraient. » Voilà, en quatre lignes, tout le programme de la campagne d'Isly.

Cependant, la diplomatie était sur le qui-vive. Dès le 27 décembre 1843, le consul-général de France à Tanger, M. de Nion, avait adressé, par ordre de M. Guizot, à l'empereur Abd-er-Rahmane une note réclamant « l'adoption franche et loyale des mesures qui pouvaient seules, en mettant fin à une pareille situation, assurer le maintien des relations pacifiques entre les deux états. » Très perplexe et pour gagner du temps, l'empereur n'avait imaginé rien de mieux que d'interdire au consul-général de correspondre directement avec lui et de le renvoyer au pacha de Tanger pour les négociations de toute espèce.

Vers le même temps, l'interprète principal de l'armée d'Afrique, M. Léon Roches, qui avait, en 1839, vécu dans la familiarité de l'émir, obtint du maréchal Bugeaud l'autorisation de se mettre en correspondance avec lui et de lui faire, entre autres propositions, celle de renoncer à la lutte et de se retirer à La Mecque, où le gouvernement français lui assurerait une grande et large existence.

Voici la réponse d'Abd-el-Kader : « Je peux accepter tout ce qui est d'accord avec ma loi et les prescriptions de ma religion, mais je refuserai tout ce qui serait en dehors de cette voie; car tu sais que je tiens peu aux jouissances de cette vie, tandis que je suis prêt à combattre et à souffrir, tant que j'existerai, serais-je même seul, pour la gloire de ma religion. Les propositions que tu me fais sont vraiment éloignées de la raison. Comment toi, qui portais le titre de mon fils, toi qui, dans cette démarche, te dis guidé par une amitié sincère, comment as-tu pu penser que j'accepterais comme une grâce un refuge qu'il est à ma disposition d'atteindre avec mes propres forces et avec le secours des fidèles qui restent encore autour de moi? Que les Français ne méprisent pas ma faiblesse! Le sage a dit : *Le moucheron remplit de sang et prive de la clarté l'œil du lion superbe.* Si le maréchal a l'intention de me faire entendre des paroles qui soient dans l'intérêt de tous, qu'il envoie un de ses confidens avec des lettres de créance; qu'il me fasse prévenir secrètement; alors j'enverrai aussi secrètement un de mes amis, Bou-Hamedi, par exemple, qui devra se rencontrer avec son envoyé aux environs de Tlemcen. Ils s'entendront ensemble sur les clauses à établir, sans prêter le flanc aux discours de l'envie et de la calomnie. Alors nous renouvellerons une alliance dont les bases solides seraient une sûre garantie d'une amitié et d'un accord durables. »

Ainsi, vaincu, errant, pauvre, mais indompté, Abd-el-Kader regar-

dait la France en face et prétendait, en traitant d'égal avec elle, renouveler l'alliance sur les bases peut-être du traité de la Tafna! Avec un si fier ennemi, la négociation était humiliante. Il n'y avait plus qu'à se tenir partout sur ses gardes et prêt à combattre.

Avant de partir d'Alger pour l'expédition de Kabylie, le maréchal Bugeaud envoya ses ordres : à La Moricière de s'établir, vers le milieu d'avril, sur la rive gauche de la Tafna et de hâter la construction du poste de Lalla-Maghnia ; au général Bedeau et au général Tempoure de sortir, celui-ci de Sidi-bel-Abbès, celui-là de Tlemcen, et de se mettre en observation sur la lisière du Tell, entre Sebdou et Daya ; au général de Bourjolly de surveiller les Flitta et les Beni-Ouragh ; au lieutenant-colonel Eynard de manœuvrer autour de Tiaret ; au colonel Cavaignac d'avoir toujours quelque renfort à envoyer d'Orléansville, soit à Bourjolly, soit à La Moricière.

II.

De Saïda, dont les terrassemens étaient à peu près achevés, La Moricière se rendit à Tlemcen. Le lendemain même de son passage à Mascara, le 30 mars, Abd-el-Kader mit toutes les tribus voisines en émoi par un coup de main d'une audace inouïe : en dépit des colonnes françaises, il vint surprendre et piller huit douars entre Mascara et Sidi-bel-Abbès.

Arrivé à Tlemcen, le 10 avril, La Moricière se porta en avant, sur la rive gauche de la Tafna, de manière à couvrir un convoi que conduisait à Lalla-Maghnia le général Bedeau. Arrivé à destination, celui-ci crut devoir en donner avis au kaïd d'Oudjda. « Tu me dis, lui écrivit-il, que tu as reçu de ton empereur l'ordre de maintenir les bonnes relations avec nous et d'empêcher que les Arabes de chez vous ne puissent mettre le trouble entre nous. J'ai reçu les mêmes ordres de mes chefs. Je sais que la parole de mon sultan est d'accord avec celle de l'empereur Abd-er-Rahmane pour assurer la paix et pour garantir le respect des limites. C'est pour cela que nous avons reçu l'ordre de placer un poste dans la plaine des Angad. Ce poste sera construit sur notre territoire. Les troupes qui l'occuperont surveilleront les Angad qui dépendent de notre autorité, comme les *mghazni* d'Oudjda peuvent surveiller les Angad qui dépendent du Maroc. Nos deux autorités régulières mettront fin aux désordres qui ont souvent existé dans ces tribus, et, s'il plaît à Dieu, l'ordre et la paix étant bien assurés, les relations de commerce pourront être reprises, comme par le passé, pour la prospérité des deux pays. »

Le 17 avril, le kaïd répondit que les Arabes avaient voulu monter à cheval pour aller attaquer les Français, mais qu'après les avoir

dissuadés de leur projet, non sans peine, il invitait le général à retarder d'un mois la construction du fort, afin d'avoir le temps de recevoir, sur ce grave sujet, les instructions de l'empereur son maître. La Moricière et Bedeau ne jugèrent pas devoir tenir compte de cette mise en demeure, et, le 27 avril, la construction fut entreprise.

Le 1er mai, les échos des montagnes marocaines répétèrent les salves d'artillerie tirées du marabout de Lalla-Maghnia en l'honneur du roi, dont c'était la fête. Le 3, on reçut du kaïd d'Oudjda une lettre encore toute pleine d'assurances pacifiques. Cependant, le 6, le chef des Ouled-Riah, Bel-Hadj, qui rentrait d'émigration avec deux douars de la tribu seulement, rapporta des nouvelles absolument contraires. Il assurait que partout, sur la frontière, on prêchait la guerre sainte, et que, près d'Oudjda, il y avait, sous les ordres de Si-el-Arbi-el-Kebibi, un camp de réguliers noirs. En effet, chaque matin, on entendait clairement le bruit des exercices à feu, et, des hauteurs voisines, on distinguait à la longue-vue les tentes dressées autour de la ville. D'Oudjda à Lalla-Maghnia, il n'y avait guère qu'une trentaine de kilomètres.

Pendant ce temps, la redoute, entourée d'un fossé profond de 2 mètres et large de 4, était armée sur ses saillans de canons en barbette; dans l'intérieur, huit grandes tentes abritaient les vivres, le matériel et l'ambulance. Il y avait même un marché que les Arabes avaient fréquenté d'abord; mais, depuis quelques jours, ils n'y venaient plus. Tous les symptômes étaient donc à la guerre.

En même temps que les dépêches allaient avertir le maréchal Bugeaud en Kabylie, La Moricière prescrivait au général Bedeau de ne laisser à Sebdou qu'une petite colonne et de se tenir prêt à le rejoindre; au général Tempoure et au lieutenant-colonel Eynard de rester, l'un aux environs de Sidi-bel-Abbès, l'autre aux environs de Tiaret; au général de Bourjolly d'expédier de Mostaganem à Oran deux de ses bataillons et d'en appeler deux autres d'Orléansville; au général Thiéry de réunir en avant d'Oran, prêts à marcher au premier signal, quatre bataillons, la cavalerie disponible et le maghzen.

Les informations de la diplomatie concordaient avec les renseignemens militaires. « On écrit de Fez, disait dans une dépêche du 13 mai M. de Nion à M. Guizot, que la guerre sainte contre les Français est hautement proclamée. Ce ne sont plus seulement les Kabyles de la frontière qui prennent part au mouvement, ce sont aussi plusieurs grandes tribus du centre. Un seul mot d'ordre circule aujourd'hui dans tout l'empire : « Dédain des menaces de l'Espagne, haine et vengeance contre les Français, confiance dans la protection de l'Angleterre. »

Le 16 mai, dans la soirée, un juif de Nédroma, revenu d'Oudjda la

veille, annonça au général de La Moricière que les Marocains avaient toutes leurs dispositions faites pour l'attaquer, le 18 au matin. Le nouveau kaïd El-Ghennaouï devait longer les montagnes des Beni-bou-Saïd, tourner les Français et couper leurs communications avec la Tafna, pendant que les réguliers agiraient de front et les Beni-Snassen sur le flanc droit. Il n'y aurait d'autre préliminaire aux actes d'hostilité qu'une sommation d'évacuer immédiatement Lalla-Maghnia, et tout de suite l'attaque. Aussitôt La Moricière se fit rejoindre par Bedeau, qui arriva, le 17 au soir, avec les zouaves, le 8e bataillon de chasseurs à pied et trois escadrons de chasseurs d'Afrique. La Moricière avait dès lors sous la main six bataillons, quatre escadrons et huit obusiers de montagne, 4.500 combattans environ.

Le 18, l'ennemi attendu ne parut pas. Le 22, deux chefs des Abid-el-Bokhari, — c'était le nom des réguliers noirs, — apportèrent au général une lettre d'El-Ghennaouï ainsi conçue : « Nos camps sont dans Oudjda pour les intérêts de notre pays, alors que nous avons appris que les gens se disputaient entre eux ; et la nouvelle nous est arrivée que vous êtes à Maghnia, y séjournant pour quelques jours. Cet endroit n'est pas un lieu pour camper ni pour séjourner. Il ne peut résulter de cela que du trouble et de la mésintelligence entre les deux nations et du mal entre vous et nous. Si vous êtes toujours pour l'alliance et la conservation des traités entre notre sultan et le vôtre, retournez dans votre endroit, et, quand vous y serez, écrivez-nous selon vos intentions. Salut. »

La Moricière répondit aussitôt : « Je suis venu dans l'ouest du pays d'Oran à cause de l'insoumission de nos tribus voisines de la frontière, et, quand j'y suis venu, j'ai fait connaître au kaïd d'Oudjda la cause pour laquelle je venais, et je lui ai dit de plus que j'avais reçu l'ordre de bâtir un fort à Maghnia, afin d'obliger nos raïas des frontières à se soumettre ou à quitter le pays. Je l'informais en même temps que j'avais reçu l'ordre de maintenir la paix avec lui et d'observer les traités. Il y a bientôt un mois que je suis ici et personne de mon camp n'a commis d'hostilités sur votre territoire. Le fort Maghnia, au lieu d'être une cause de mésintelligence entre les deux nations, a pour objet de la prévenir au contraire, parce qu'il doit assurer la soumission de nos tribus de la frontière, comme Oudjda chez vous assure la soumission de vos tribus de la frontière. Tu me demandes de quitter Maghnia : je te répondrai que j'ai reçu ordre d'y venir et d'y bâtir et que je ne peux pas le quitter. Cette affaire doit s'arranger avec votre sultan et le nôtre. Je vais envoyer ta lettre au maréchal gouverneur d'Alger et au sultan mon maître ; de ton côté, écris à ton sultan. Lorsqu'ils seront informés, ton maître et le mien nous diront ce que nous avons à faire. Salut. »

Il était arrivé au camp d'Oudjda de nombreux contingens des tribus; mais comme il n'était fait à ces irréguliers de distributions ni de blé ni d'orge, ils se mirent à dévaster les champs des environs; de là des rixes entre les pillards et les gens de la ville, soutenus par les Abid-el-Bokhari; sur quoi El-Ghennaouï, désespérant de contenir cette foule affamée, lui donna congé jusqu'après la moisson.

Il semblait donc que l'ouverture des hostilités dût être ajournée d'autant. Des tribus qui s'étaient tenues à l'écart dans une attitude plus que suspecte se rapprochèrent alors du bivouac français et remirent au général des lettres que leur avait envoyées le kaïd; il y avait entre autres celle-ci à l'adresse des Trara : « Ne nous cachez rien des nouvelles du chrétien ; munissez-vous de ce qu'il faut en poudre et en balles, et quand nous voudrons nous battre avec lui, nous vous enverrons, pour vous aider, en nombre suffisant, des cavaliers de notre maître. »

D'après les renseignemens recueillis par La Moricière, depuis le renvoi des contingens, il y avait encore, autour d'Oudjda, 300 fantassins et 1,250 cavaliers de l'armée noire; quant aux congédiés, il écrivait gaîment au général Tempoure : « La troupe réunie pour la danse s'est dispersée, parce que le violon s'est brisé; mais elle reviendrait bien vite au premier coup d'archet. » Il convient d'ajouter qu'Abd-el-Kader se tenait, à quelque distance, comme en observation ou en réserve, avec 500 askers et 300 khiélas.

La redoute de Lalla-Maghnia mise en défense, La Moricière porta, le 28 mai, son bivouac au nord-ouest, près du marabout de Sidi-Aziz, à deux lieues de la frontière. Le 30, dans la matinée, le colonel Roguet du 41e, qui examinait les alentours, aperçut tout à coup, dans le champ de sa lunette, une grosse troupe de cavalerie qui marchait, drapeaux en avant, éclaireurs en tête, évidemment sur le bivouac. Aussitôt prévenu, La Moricière fit abattre les tentes, charger les bagages et prendre les armes. Une demi-heure ne s'était pas écoulée que, sans aucun échange de paroles, les Marocains commencèrent à tirer contre les grand'gardes. Alors les Français descendirent en plaine; le colonel Morris, avec quatre escadrons, couvrait la gauche, qui, sous les ordres du colonel Roguet, se composait de deux bataillons du 41e de ligne et du 10e bataillon de chasseurs à pied ; à droite, sous le général Bedeau, venaient les zouaves, le 8e et le 9e bataillon de chasseurs. C'était de ce côté-là que le feu des Marocains était le plus vif. Les troupes, qui marchaient l'arme au bras, ne commencèrent à y répondre qu'à moins de 60 mètres. L'ennemi s'était laissé peu à peu resserrer entre les zouaves et de grands escarpemens rocheux qui bordaient le vallon par où descendait La Moricière. Une charge, exécutée à propos par

deux des escadrons de gauche, accula quelques centaines de cavaliers à l'obstacle et les sabra vigoureusement, tandis que les autres regagnaient Oudjda au plus vite. Le soir, la colonne française alla se refaire de munitions et de vivres à Lalla-Maghnia.

On sut par les prisonniers qu'un grand personnage, du nom de Sidi-el-Mamoun-ech-Chérif, allié à la famille impériale, était arrivé le matin même, avec une troupe de 500 cavaliers, des environs de Fez, et qu'en dépit des représentations du kaïd El-Ghennaouï il avait voulu engager la bataille avec les chrétiens. Sa seule inquiétude, au dire des prisonniers, était que les *roumi* ne lui échappassent en se réfugiant sur leurs vaisseaux, et c'est pourquoi il avait envoyé un détachement pour leur couper le chemin de la mer.

La Moricière attendait avec impatience l'arrivée du maréchal Bugeaud. « Ma conduite, lui écrivait-il, le 2 juin, prenait une apparence de timidité fâcheuse ; on me disait bloqué sous les parapets de mon fort. Aucune défection n'a encore eu lieu ; mais il est grand temps d'agir d'une manière décidée, afin de dissiper les inquiétudes de nos amis et d'arrêter l'exaltation croissante chez nos ennemis. Ce que je crois du plus grand intérêt pour nous, c'est de vous voir arriver de votre personne à Lalla-Maghnia le plus tôt possible. »

Embarqué, le 26 mai, à Dellys, le maréchal, après avoir donné quelques jours aux affaires d'Alger, avait pris terre, le 5 juin, à Mers-el-Kébir ; le 7, il emmenait d'Oran quatre bataillons, deux pièces de campagne, 500 chevaux des Douair et des Sméla ; enfin, le 12, il faisait sa jonction avec La Moricière.

III.

Dans une dépêche datée du 10 juin, au bivouac sur l'Isser, le maréchal Bugeaud avait résumé en quelques lignes son opinion au sujet du conflit soulevé entre le Maroc et la France : « Si, disait-il, par le désir d'épargner à mon pays une guerre avec le Maroc, je reste dans une défensive timide, je m'expose à perdre l'Algérie. Le Maroc profitera de mon inaction pour accumuler devant moi de grandes forces ; s'il craint d'en venir à une bataille contre mes 7,000 hommes, il me débordera au loin, pénétrera derrière moi dans le pays, où ses excitations et ses proclamations l'auront précédé, pendant qu'Abd-el-Kader agira matériellement et moralement sur les peuples de l'Algérie, en longeant le désert et cherchant une trouée entre les colonnes très espacées qui gardent le Tell. Ainsi, je puis être ruiné par l'inaction où se tiendront mes principales forces sur la rive gauche de la Tafna. Quelques actes de vigueur sur les Marocains peuvent seuls, dans la situation où nous sommes,

maintenir l'autorité morale que nous avons acquise sur les peuples par nos succès. Je me crois assuré de battre plusieurs fois les troupes marocaines avec les 7,000 hommes que je vais avoir sur la rive gauche de la Tafna. »

Voici quelle était, à cette époque, la distribution des troupes françaises dans les provinces d'Alger et d'Oran, en commençant par les plus éloignées : au col des Beni-Aïcha, sur la limite orientale de la Métidja, trois bataillons sous les ordres du général Korte ; autour d'Alger, les dépôts, les détachemens de l'artillerie et du génie, un escadron à Boufarik ; à Blida, quatre bataillons sous les ordres du général Gentil ; à Médéa, deux bataillons du 33e ; à Miliana, trois petits bataillons du 64e, deux escadrons du 1er chasseurs d'Afrique, un de spahis ; à Cherchel, le 2e bataillon d'Afrique ; à Ténès et Orléansville, quatre bataillons et deux escadrons sous les ordres du colonel Cavaignac ; entre Mostaganem et les Flitta, cinq petits bataillons sous les ordres du général Bourjolly ; à Teniet-el-Had, un bataillon ; à Tiaret, le général Marey, avec trois bataillons et 380 chevaux ; un bataillon au sud-ouest de Mascara ; le général Tempoure en avant de Sidi-bel-Abbès, avec deux bataillons et 400 chevaux ; le colonel Chadeysson à Sebdou, avec trois bataillons et un escadron ; les généraux de La Moricière et Bedeau, en présence des Marocains, avec neuf bataillons et cinq escadrons.

Dans sa dépêche du 10 juin au maréchal Soult, le maréchal Bugeaud disait encore : « Il est impossible de montrer plus de modération que ne l'a fait le général de La Moricière ; je pars après demain pour aller le joindre ; j'ai le projet de demander, dès mon arrivée, des explications sérieuses aux chefs marocains. Si leurs intentions sont telles qu'on puisse espérer de revenir à l'état pacifique, je profiterai de l'outrage qu'ils nous ont fait, en nous attaquant sans aucune déclaration préalable, pour obtenir une convention qui, en réglant notre frontière, établira d'une manière précise les relations de bon voisinage.

« Les principales bases de cette convention seraient : 1° la délimitation exacte de la frontière ; 2° que les deux pays s'obligent à ne pas recevoir les populations qui voudraient émigrer de l'un à l'autre ; 3° que l'empereur du Maroc s'engage à ne prêter aucun secours en hommes, en argent ni en munitions de guerre à l'émir Abd-el-Kader. Si celui-ci est repoussé dans les états marocains, l'empereur devra le faire interner avec sa troupe dans l'ouest de l'empire, où il sera soigneusement gardé. A ces conditions, il y aura amitié entre les deux pays. Si, au contraire, les Marocains veulent la guerre, mes questions pressantes les forceront à se déclarer. Nous ne serons plus dans cette situation équivoque qui peut soulever en Algérie de grands embarras. J'aime mieux la guerre ou-

verte sur la frontière que la guerre des conspirations et des insurrections derrière moi. S'il faut faire la guerre, nous la ferons avec vigueur, car j'ai de bons soldats, et, à la première affaire, les Marocains me verront sur leur territoire.

« Je vous avoue que, si j'eusse été à la place de M. le général de La Moricière, je n'aurais pas été si modéré, et j'aurais poursuivi l'ennemi, l'épée dans les reins, jusque dans Oudjda. Peut-être le général a-t-il mieux fait de s'en abstenir; c'est ce que la suite prouvera. »

Pressé par le désir d'en finir avec l'équivoque, le maréchal fit proposer, le 14 juin, au kaïd El-Ghennaouï, une entrevue pour laquelle Bedeau, qui croyait encore au rétablissement des relations pacifiques, s'était spontanément offert. Le kaïd répondit qu'il se trouverait, le lendemain, prêt à conférer avec l'envoyé du khalifa du sultan de France, au marabout de Sidi-Mohammed-el-Oussini, à 3 kilomètres du camp français, sur la rive droite de la Mouila. Le 15, La Moricière s'établit à 700 mètres en arrière du lieu de la conférence, avec quatre bataillons, quatre escadrons et deux obusiers de montagne; ces troupes étaient formées en bataille. En face d'elles, à 1,200 mètres environ, se tenaient, également en bataille, sous les ordres d'El-Kebibi, 4,500 cavaliers marocains, réguliers et Angad, avec une bande de 500 Kabyles.

A l'heure convenue, le général Bedeau se rendit au marabout, suivi du capitaine Espivent de La Villeboisnet, son aide-de-camp, de l'interprète principal de l'armée, M. Léon Roches, de l'interprète de la division d'Oran, de Si-Hammadi-Sakkal, ancien kaïd de Tlemcen, et de deux ou trois spahis. Comme il disparaissait derrière un pli de terrain, La Moricière, inquiet, envoya le commandant de Martimprey en avant, de manière à voir ce qui se passerait sur le terrain de la conférence. Arrivé sur une hauteur d'où les deux camps étaient en vue, le commandant mit pied à terre et s'assit à l'ombre d'un frêne.

Le général et le kaïd s'étaient rencontrés. Après les complimens d'usage, les pourparlers commencèrent. Le nom d'Abd-el-Kader ayant été prononcé : « Abd-el-Kader est un menteur, dit El-Ghennaouï avec vivacité; c'est un homme qui n'a jamais cherché que le désordre; ne nous occupons pas de lui; convenons bien de ce que nous voulons faire entre nous : il faudra bien ensuite qu'il soit écarté. » D'après les instructions du maréchal, le général Bedeau avait rédigé les termes d'une convention qu'il présenta au kaïd; celui-ci la lut attentivement, d'un air calme; mais, au moment d'entamer la discussion des articles, il fut obligé d'interrompre la conférence, parce que les cavaliers marocains s'étaient rapprochés en poussant des clameurs hostiles.

Dans le premier moment, il parvint à les faire reculer quelque peu; mais presque aussitôt ils revinrent à la charge, et, pendant trois quarts d'heure, le kaïd, aidé de quelques chefs du maghzen, fit de vains efforts pour mettre un terme à cette abominable bagarre. Le général et les siens restaient calmes sous un déluge d'injures et de menaces. Pendant ce temps, le commandant de Martimprey, sous son frêne, était pareillement injurié et menacé.

Enfin, le calme ayant été à peu près rétabli, la conférence fut reprise. « Nous ferons un arrangement pour Abd-el-Kader, dit le kaïd; nous nous consulterons pour qu'il quitte la frontière, pour qu'il aille au-delà de Fez, s'il le faut; mais vous reconnaîtrez que la limite entre les deux états de Maroc et d'Algérie sera fixée par la Tafna. » El-Ghennaouï avait à peine prononcé le dernier mot que le général se récria : « Était-ce la Tafna qui faisait frontière au temps des Turcs? — Du temps des Turcs, répliqua le kaïd, peu importait que des musulmans fussent entremêlés ; mais avec vous, chrétiens, la séparation que j'indique est nécessaire. » Et comme le général lui répétait que sa prétention était inadmissible : « Eh bien! il n'y a rien de fait, ajouta-t-il. Si le refus est maintenu, je suis pressé, il faut nous retirer. — Mais alors, reprit Bedeau, si l'entrevue se rompt sans qu'aucune garantie nous soit donnée contre le retour des actes dont nous avons à nous plaindre, c'est donc la guerre? — C'est la guerre, » répondit le kaïd.

Le général, sa suite et le commandant de Martimprey, qui les attendait au passage, se retirèrent sans hâte ; les balles marocaines sifflaient à leurs oreilles. Quand ils eurent rejoint les troupes, La Moricière donna l'ordre de retourner au camp; mais le maréchal, averti, accourait avec quatre bataillons. A peine arrivé sur le terrain, il commanda : « Halte! Face en arrière! » fit former ses huit bataillons en échelons sur le centre, plaça la cavalerie dans l'angle, prête à déboucher sur les cavaliers marocains qui suivaient en tiraillant l'arrière-garde. En voyant la retraite changée en offensive, les Marocains essayèrent d'éviter la rencontre; mais une charge vivement menée par le colonel Jusuf et le commandant Walsin Esterhazy les atteignit au passage de la Mouila. Cavaliers et fantassins sabrés laissèrent plus de 300 morts sur la place; près du gué, les spahis élevèrent une pyramide de 150 têtes. Le soir venu, les troupes reprirent leur bivouac.

Le lendemain 16, le maréchal écrivit au kaïd qu'il allait marcher sur Oudjda : « J'aurais le droit, disait-il, de pénétrer au loin sur le territoire de ton maître, de brûler vos villes, vos villages et vos moissons; mais je veux encore te prouver ma modération et mon humanité, parce que je suis convaincu que l'empereur Mouley-Abd-er-Rahmane ne vous a pas ordonné de vous conduire comme

vous avez fait, et que même il blâmera cette conduite. Je veux donc me contenter d'aller à Oudjda, non pour le détruire, mais pour faire comprendre à nos tribus qui s'y sont réfugiées, parce que vous les avez excitées à la rébellion, que je peux les atteindre partout et que mon intention est de les ramener à l'obéissance par tous les moyens qui se présenteront. Je te déclare en même temps que je n'ai aucune intention de garder Oudjda ni de prendre la moindre parcelle du territoire de l'empereur de Maroc ni de lui déclarer ouvertement la guerre; je veux seulement rendre à ses lieutenans une partie des mauvais procédés dont ils se sont rendus coupables envers moi. » Dans une lettre vague et embarrassée, El-Ghennaouï désavoua le guet-apens du 15 juin, protesta de ses bonnes intentions et déclara finalement qu'il « n'avait pas la permission de faire la guerre. »

En trois petites marches, le maréchal atteignit Oudjda, le 19 juin, à six heures du matin. Oudjda était une ville de 4,000 à 5,000 âmes, assez mal construite, avec un méchouar fortifié. Il n'y avait que quatre puits dans l'enceinte; mais, au dehors, les jardins bien cultivés et les vergers luxurians de beaux fruits, grenades, figues, abricots, etc., étaient arrosés par des canaux dérivés d'une source abondante. Le quart à peu près des habitans était demeuré dans les maisons; le maréchal leur fit déclarer que la ville ne serait occupée que par des postes de garde, et que, dans la campagne, il ne serait pris que le fourrage et l'orge pour la nourriture des chevaux.

Après le combat du 15, un sérieux dissentiment avait éclaté entre El-Ghennaouï et El-Kebibi; ils se reprochaient mutuellement les incidens fâcheux qui avaient troublé la conférence et les suites désastreuses qu'ils avaient entraînées. En fin de compte, les deux chefs s'étaient retirés avec 3,600 cavaliers réguliers, 1,500 hommes des contingens et quatre pièces de canon. Les poudres qu'ils avaient laissées dans le méchouar furent noyées et les balles fondues.

Avant de s'éloigner de Lalla-Maghnia, le maréchal avait envoyé aux commandans des postes situés en arrière les instructions les plus précises pour surveiller les mouvemens d'Abd-el-Kader; c'était d'une bonne précaution, car un Djafra, pris dans la nuit du 10 au 11 juin, avait appris au colonel Eynard, à Saïda, que l'émir, qui avait quitté, dès le 4, la deïra, se dirigeait par les Hauts-Plateaux vers l'est, avec l'intention de tomber sur les Harar. Il était suivi de plus de 2,000 cavaliers, quelques-uns khiélas, d'autres réguliers du Maroc, le surplus Hachem, Angad, Hamiane-Gharaba, recrutés pendant la marche. Surpris par la présence d'une colonne française à Saïda, l'émir se hâta de rebrousser chemin.

D'après les dires du prisonnier djafra, la misère était grande dans la deïra, campée à 10 lieues au sud-ouest d'Oudjda. Les as-

kers qui la gardaient et la plus grande partie des Hachem étaient obligés de gagner leur vie en travaillant à la terre pour les Kabyles de Beni-Zekri.

Ces nouvelles décidèrent le maréchal Bugeaud à renvoyer La Moricière à Sebdou pour centraliser l'action des forces réparties entre Saïda, Sidi-bel-Abbès et Mascara, et à rétrograder lui-même sur Lalla-Maghnia, où il rentra le 22 juin.

Le difficile était d'y faire subsister les troupes qu'il ramenait; il n'y avait de pratique que le ravitaillement par mer. Le maréchal inclinait d'abord pour l'établissement d'un dépôt de vivres à l'embouchure de la Tafna, sur l'emplacement du camp occupé de 1836 à 1837; mais La Moricière lui avait signalé un point de la côte beaucoup plus favorable à tous égards: c'était la petite crique de Djemma-Ghazaouat, qui n'était qu'à 9 lieues de Lalla-Maghnia. Il s'y rendit le 25 juin. Le village de Djemma-Ghazaouat, — en arabe la mosquée des pirates, — s'élevait au sommet d'un rocher à pic, à l'est d'une baie de 600 mètres d'ouverture, entre deux pointes avancées d'une centaine de mètres dans la mer. Le mouillage était médiocre, mais suffisant pendant la belle saison. Deux bâtimens à vapeur, venus d'Oran avec des bricks et des tartanes à la remorque, se trouvaient en rade. Les vivres qu'ils apportaient ayant été mis à terre, la plus grande partie, chargée sur les mulets du train ou des Arabes auxiliaires, prit le chemin de Lalla-Maghnia; le surplus resta confié à la garde du kaïd des Souhalia, qui devait s'entendre avec le kaïd de Nedroma pour les transports ultérieurs. Le problème du ravitaillement heureusement résolu, le maréchal rejoignit, le 29 juin, ses troupes au bivouac.

IV.

A Paris, dans la presse et dans les chambres, l'opposition contestait l'opportunité d'un conflit avec le Maroc, et ses récriminations allaient presque jusqu'à reprocher au maréchal de l'avoir volontairement provoqué. « Chose étrange et affligeante! écrivait-il, le 25 juin, à M. de Corcelle; c'est quand, sous un soleil de 53 degrés (depuis dix jours nous avons ce chiffre), l'armée court du pays kabyle de l'est d'Alger aux frontières du Maroc pour repousser une injuste agression, qu'on vient lui dire: « Vous faites la guerre sans nécessité, sans utilité, uniquement pour satisfaire votre ambition personnelle. » Si la démocratie de la presse et des chambres savait tout ce que nous avons enduré avant de repousser l'agression par les armes, ce serait pour le coup qu'elle ferait des interpellations pour accuser le gouvernement d'avoir abaissé la France et compro-

mis l'honneur de son drapeau. Après avoir poussé la modération jusqu'à la faiblesse, quand nous rendons attaque pour attaque, on nous dit que nous allons chercher une autre guerre. Et ce sont les mêmes hommes qui veulent qu'on prenne Madagascar!.. »

Pour ce qui est du gouvernement, surpris et troublé d'abord par la nouvelle des combats du 30 mai et du 15 juin, surtout de la marche sur Oudjda, il avait été bientôt rassuré au sujet de cette opération simplement comminatoire. « Votre modération, écrivait le ministre de la guerre au maréchal Bugeaud, vous fait un grand honneur; le roi et son gouvernement vous en louent, et ils considèrent qu'en agissant ainsi, vous avez fourni un moyen puissant pour aplanir les différends qui existent entre la France et le Maroc.»

Dès le 12 juin, aussitôt après avoir appris le combat du 30 mai, le ministre des affaires étrangères, M. Guizot, avait envoyé ses instructions à M. de Nion, consul-général à Tanger : « Vous devez, au reçu de la présente dépêche, écrire immédiatement à l'empereur pour lui adresser les plus vives représentations au sujet d'une attaque qui ne pourrait être justifiée, pour demander les satisfactions qui nous sont dues. Est-ce la paix ou la guerre qu'il veut? Si, comme le lui conseillent ses véritables intérêts, il tient à vivre en bons rapports avec nous, il doit cesser des armemens qui sont une menace pour l'Algérie, respecter la neutralité en retirant tout appui à Abd-el-Kader, et donner promptement les ordres les plus sévères pour prévenir le retour de ce qui s'est passé. Si c'est la guerre qu'il veut, nous sommes loin de la désirer, nous en aurions même un sincère regret; mais nous ne la craignons pas, et, si l'on nous obligeait à combattre, on nous trouverait prêts à le faire avec vigueur, avec la confiance que donne le bon droit, et de manière à faire repentir les agresseurs.

« Voici comment je résume vos instructions. Vous demanderez à l'empereur du Maroc : 1° le désaveu de l'inconcevable agression faite par les Marocains sur notre territoire; 2° la dislocation du corps de troupes marocaines réunies à Oudjda et sur la frontière; 3° le rappel du kaïd d'Oudjda et des autres agens qui ont poussé à l'agression; 4° le renvoi d'Abd-el-Kader du territoire marocain. Vous terminerez en répétant : 1° que nous n'avons absolument aucune intention de prendre un pouce de territoire marocain, et que nous ne désirons que de vivre en paix et en bons rapports avec l'empereur; 2° mais que nous ne souffrirons pas que le Maroc devienne pour Abd-el-Kader un repaire inviolable, d'où partent contre nous des agressions pareilles à celle qui vient d'avoir lieu, et que, si l'empereur ne fait pas ce qu'il faut pour les empêcher, nous en ferons nous-mêmes une justice éclatante. »

Dans cette même dépêche, M. Guizot annonçait à M. de Nion la prochaine apparition sur les côtes du Maroc d'une escadre commandée par le prince de Joinville. « Du reste, disait le ministre, les instructions de Son Altesse Royale sont pacifiques et partent de ce point que la guerre entre la France et le Maroc n'est pas déclarée. Sa présence sur les côtes de cet empire a plutôt pour but d'imposer et de contenir que de menacer. Nous aimons à penser qu'elle produira, sous ce rapport, un effet salutaire. »

Les coups de feu déjà tirés sur la frontière du Maroc, et surtout la démonstration navale de la France, ne pouvaient manquer d'exciter quelque émotion en Angleterre. C'est pourquoi M. Guizot prenait soin de mettre l'ambassadeur de France à Londres, le comte de Sainte-Aulaire, en état de donner aux ministres anglais les éclaircissemens qu'ils pouvaient demander. « Avant 1830, disait-il, le territoire qu'on nous conteste aujourd'hui a constamment fait partie de la Régence d'Alger ; nous occupons depuis longtemps ce territoire sans objection, sans contestation, soit de la part des habitans eux-mêmes, soit de la part des Marocains. C'est Abd-el-Kader qui, dans ces derniers temps, a cherché et trouvé ce prétexte pour exciter et compromettre contre nous l'empereur du Maroc.

« A vrai dire, ce n'est pas à l'empereur, c'est à Abd-el-Kader que nous avons affaire là. Il s'est d'abord réfugié en suppliant, puis établi en maître dans cette province d'Oudjda ; il s'est emparé sans peine de l'esprit des populations, il prêche tous les jours, il échauffe le patriotisme arabe et le fanatisme musulman ; il domine les autorités locales, menace, intimide, entraîne l'empereur, et agit de là, comme d'un repaire inviolable, pour recommencer sans cesse contre nous la guerre qu'il ne peut plus soutenir sur son ancien territoire. Jugurtha n'était, je vous en réponds, ni plus habile, ni plus hardi, ni plus persévérant que cet homme-là, et s'il y a de notre temps un Salluste, l'histoire d'Abd-el-Kader mérite qu'il la raconte. Mais en rendant à l'homme cette justice, nous ne pouvons accepter la situation qu'il a prise et celle qu'il nous fait sur cette frontière.

« Voilà près de deux ans que cette situation dure et que nous nous montrons pleins de modération et de patience. Nous avons obtenu des désaveux, des promesses, des ajournemens, et quelquefois des apparences : au fond, les choses sont restées les mêmes, pour mieux dire, elles ont toujours été s'aggravant. Depuis six semaines, la guerre sainte est prêchée dans tout le Maroc ; les populations se soulèvent et s'arment partout ; l'empereur passe des revues à Fez ; ses troupes se rassemblent sur notre frontière ; elles viennent de nous attaquer sur notre territoire. Cela n'est pas tolérable. Plus la démonstration, qui est devenue indispensable, sera

forte et éclatante, plus elle produira sûrement l'effet que nous cherchons. La présence d'un fils du roi y servira, bien loin d'y nuire, car elle prouvera l'importance que nous y attachons et notre parti-pris d'y réussir. »

A Londres, le premier ministre, sir Robert Peel, était inquiet et ombrageux; mais le ministre des affaires étrangères, lord Aberdeen, lié personnellement avec M. Guizot, était heureusement là pour calmer ses défiances. « Je l'ai vu hier, écrivait le 17 juin M. de Sainte-Aulaire; il m'a annoncé qu'il envoyait immédiatement à Tanger l'ordre au consul anglais, M. Drummond-Hay, d'aller trouver Abd-er-Rahmane en personne et d'employer tous les moyens en son pouvoir pour prévenir la guerre. » Les instructions données au consul d'Angleterre et communiquées par le ministre de la reine à M. de Sainte-Aulaire étaient très nettes et très positives; elles avaient pour objet de presser fortement l'empereur d'accorder toutes les satisfactions que réclamait la France. D'autre part, lord Aberdeen venait d'écrire aux lords de l'amirauté que le commandant de l'escadre de Gibraltar devait bien faire savoir et comprendre aux autorités marocaines que le gouvernement anglais n'avait pas l'intention « de prêter aucun appui au gouvernement marocain dans sa résistance aux demandes justes et modérées de la France, si malheureusement cette résistance devait avoir lieu. »

Après avoir mouillé, du 28 juin au 7 juillet, en rade de Mers-el-Kebir, pour se tenir en relations avec le maréchal Bugeaud, le prince de Joinville se présenta, le 9, devant Tanger. M. de Nion vint à son bord et lui apporta les preuves écrites de l'embarras où se perdait le faible Abd-er-Rahmane, ballotté entre des influences contradictoires. C'étaient deux lettres adressées au consul-général de France, l'une par Sidi-ben-Dris, principal ministre de l'empereur, l'autre par Bou-Selam-ben-Ali, pacha d'El-Araïch. Autant la première était arrogante et offensante, puisqu'elle rejetait tout le tort de l'agression du 30 mai sur les généraux français et réclamait leur punition, autant l'autre était modeste et conciliante, puisqu'elle exprimait le regret de l'empereur, éclairé par El-Ghennaouï sur les actes commis près de la frontière, et le désaveu de ces actes dont les irréguliers seuls se seraient rendus coupables. « Les affaires du Maroc, disait au maréchal Bugeaud un des notables d'Oudjda, sont conduites au hasard et selon la volonté de chaque individu; on peut dire qu'au fond il n'y a pas de gouvernement. Nous ne pouvons démêler si l'empereur veut la guerre ou ne la veut pas. »

L'intention du prince de Joinville était de se tenir à proximité, dans les eaux de Cadix, toujours prêt à faire son apparition dès

qu'il serait nécessaire, mais évitant jusque-là de donner, par sa présence, un nouvel aliment à l'excitation des esprits. « Un seul cas, écrivait-il au ministre de la marine, pourrait me faire passer par-dessus toutes ces considérations : c'est celui où une escadre anglaise viendrait sur les côtes du Maroc. Cette escadre est annoncée plus forte que la mienne ; si elle se borne, comme nous, à jouer de Gibraltar un rôle d'observation, rien de mieux ; mais si elle va sur les côtes du Maroc, je m'y rendrai à l'instant. Dans l'intérêt de notre dignité comme dans l'intérêt de l'influence que nous devons exercer sur les états limitrophes de nos possessions d'Afrique, il est essentiel que cette affaire du Maroc ne soit pas traitée sous le canon d'une escadre étrangère. »

V.

Cependant les incidens se succédaient sur la frontière. Des Angad algériens émigrés au Maroc avaient fait savoir au maréchal Bugeaud que, s'ils n'étaient pas surveillés par les Marocains, ils rentreraient volontiers sur leur ancien territoire. Afin de les aider dans leur projet de retour, le maréchal se décida, le 30 juin, à se porter, le long de la Mouila, sur le champ de bataille du 15.

Le 2 juillet, il prit son bivouac au point où la rivière reçoit un affluent nommé Bou-Naïm, ou plus communément Isly. Aussitôt le camp marocain, qui était à 2 lieues de distance, vint s'établir à deux portées de canon. Le lendemain, voyant que les Angad n'arrivaient pas, et sachant même qu'ils avaient changé d'idée, le maréchal se retirait, quand les coureurs ennemis vinrent tirailler contre son arrière-garde. Il avait fait ses dispositions en conséquence. Après avoir attendu que le grand arc de cercle dessiné par la ligne des Marocains se fût allongé sur les deux flancs de ses colonnes, il fit brusquement volte-face et marcha sur eux ; mais ils se dérobèrent au plus vite. Alors le maréchal rétablit ses troupes au bivouac de la veille, sur l'Oued-Isly.

Quelques jours après, il remonta la vallée de cet affluent de la Mouila, cherchant les traces de l'armée marocaine, qu'on disait campée plus haut. Il ne la trouva pas ; mais, à son approche, la deïra fut obligée de quitter le terrain qu'elle occupait depuis deux mois et de s'enfoncer plus loin dans les terres. Le 11 et le 12, il y eut de petits engagemens avec des bandes qui cherchaient à la rejoindre.

Il paraît certain que le maréchal, impatient des lenteurs de la diplomatie, eut en ce temps-là l'idée de marcher sur Fez. « On peut y aller, écrivait-il au prince de Joinville, avec 20,000 hommes d'in-

fanterie, trois régimens de cavalerie d'Afrique, une vingtaine de bouches à feu bien approvisionnées et des moyens suffisans pour transporter des vivres pour un mois. » Cette velléité d'aventure fut combattue par La Moricière : « Ce projet, disait-il, me paraîtrait gigantesque ; il y a plus de 90 lieues et de très longues marches sans eau. Il faudrait réunir des forces qui sont hors de proportion avec l'effectif de l'armée et dont l'appel dans l'ouest détruirait toute l'économie de notre occupation. La base d'opération contre Fez n'est pas à Lalla-Maghnia, mais à Tétouan, à Rabat et à Tanger. »

Néanmoins, à la date du 16 juillet, le maréchal écrivait encore au prince de Joinville : « Je n'ai qu'un regret, c'est que la saison et surtout l'exiguïté de mes moyens d'action ne me permettent pas d'aller en ce moment dicter la paix à Fez. J'irais, je n'en doute pas, avec les troupes que j'ai, c'est-à-dire 6,000 à 7,000 hommes d'infanterie et 900 à 1,000 chevaux réguliers ; mais il me manque des transports pour les vivres, des outres, un petit équipage de pont, de l'artillerie de campagne de réserve, et les troupes nécessaires pour l'établissement de trois postes intermédiaires où je déposerais des vivres pour assurer mon retour. »

Sur ces entrefaites, averti à Cadix qu'une escadre anglaise avait paru devant Tanger, le prince de Joinville appareilla sur-le-champ ; les Anglais n'ayant fait que passer, le prince reprit son poste d'observation. La correspondance était active entre lui et le maréchal, qui le pressait d'ouvrir le feu contre la côte. Les agressions marocaines étaient de véritables actes d'hostilité, de sorte que, si la guerre n'était pas déclarée officiellement, l'état de guerre existait de fait ; mais, comme les instructions du prince lui prescrivaient expressément de se tenir sur la réserve, à moins d'un outrage aux représentans diplomatiques de la France ou d'une insulte à son pavillon : « Le drapeau de l'armée, répliquait le maréchal, est aussi respectable que le pavillon ou, pour mieux dire, c'est tout un ; or, notre drapeau n'a-t-il pas été attaqué le 30 mai et outragé le 15 juin ? »

Une rumeur sourde arrivait du fond du Maroc, annonçant la marche de Mouley-Mohammed, fils du sultan-chérif, à la tête d'une innombrable armée. Sur ces nouvelles, le maréchal rappela de Sebdou La Moricière ; le 19 juillet, le corps expéditionnaire était concentré sous Lalla-Maghnia.

El-Ghennaouï, disgracié, n'était plus kaïd d'Oudjda ; Sidi-Hamida, son successeur, écrivit d'abord pour rejeter sur lui seul la responsabilité des actes agressifs. A cette ouverture le maréchal répondit, le 18 juillet, par une sorte de *memorandum* ou de résumé des demandes faites par la France : internement d'Abd-el-Kader et de sa

deïra, licenciement de ses bandes, renvoi immédiat des tribus émigrées. Le 21, nouveau message de Sidi-Hamida : « Nous savons que votre principal but est El-Hadj Abd-el-Kader et sa deïra; aussi lui avons-nous envoyé à l'instant même des messagers, qui ont ordre de le chercher partout où il sera, et il faut que je me rencontre demain avec lui, s'il plaît à Dieu. Je lui parlerai avec fermeté, jusqu'à ce qu'il aille à Fez ou qu'il sorte de notre royaume à l'instant même, par quelque moyen que ce soit, bon gré, mal gré, attendu que j'ai reçu des ordres de mon seigneur à ce sujet. » Les apparences retournaient donc à la paix ; quelques tribus émigrées demandèrent à rentrer sur leurs territoires.

Pour hâter la solution décisive, le maréchal prit le parti de se rapprocher d'Oudjda, en remontant la vallée de l'Isly. Ce mouvement eut pour conséquence un nouveau message de Sidi-Hamida, annonçant à la fois l'internement d'Ab-el-Kader et l'arrivée prochaine de Mouley-Mohammed, qui devait tout accommoder : « Je n'ai plus, disait le kaïd, voix délibérative en sa présence, et je ne puis terminer aucune affaire, qu'elle soit importante ou non. » Mais, pendant que le maréchal se repliait encore une fois sur Lalla-Maghnia, il reçut une communication toute contraire ; c'était une confidence faite par El-Kebibi à un ami en ces termes : « Dis à ton oncle, de ma part, que Sidi-Hamida ne parle que de paix, parce qu'il la veut sincèrement ; quant à moi, je n'y crois pas. Le fils de l'empereur ne peut venir à la frontière avec une nombreuse armée que pour la guerre. Il est suivi de très grandes forces ; il a 30 pièces de canon, des pelles, des pioches, pour faire le siège de Maghnia. On ne fait pas tant de préparatifs, si l'on vient pour la paix. »

Le 29 juillet, le maréchal, qui faisait, à l'extrémité nord de la frontière, une excursion chez les Msirda, dont la fidélité n'était pas sûre, fut averti que Mouley-Mohammed venait d'établir son campement non loin d'Oudjda ; aussitôt il reprit le chemin de Lalla-Maghnia. Le 4 août, il reçut de Sidi-Hamida une dépêche qui débutait de la sorte : « Nous sommes enfin sous l'ombre du drapeau de notre seigneur et maître, fils de notre maître et seigneur, — que Dieu lui soit en aide et perpétue sa gloire et son élévation ! — La veille de la date de cette lettre, il a campé sur l'Oued-el-Kessab avec son infanterie victorieuse et ses nombreuses armées formidables par Dieu et victorieuses par lui. L'heureuse venue de Son Altesse chérie du ciel est dans le dessein de terminer plusieurs affaires importantes. » Au nombre de ces affaires était le rétablissement de l'ordre et le châtiment des mauvais serviteurs qui avaient attaqué les Français sans l'assentiment et contre la volonté du sultan ; mais tout de suite après cette apparence de satisfaction et l'assurance

qu'Abd-el-Kader était interné dans l'empire, la dépêche reprochait au maréchal d'être sorti de ses limites, et surtout d'avoir fait un établissement militaire à Lalla-Maghnia, sur un territoire que le sultan d'ailleurs ne revendiquait plus ; c'était contre le seul fait de l'établissement qu'il protestait, en demandant en termes péremptoires l'évacuation du poste.

Le maréchal répondit que les Français avaient le droit de faire sur leur territoire toutes les constructions qu'il leur plairait, tout comme il était loisible aux Marocains d'en faire autant sur le leur, et refusa, en termes non moins péremptoires, l'évacuation demandée. Depuis cet échange de messages, les communications entre les deux camps cessèrent ; mais, huit jours après, le 11 août, le maréchal reçut de Tanger, par Djemma-Ghazaouat, des nouvelles d'une importance décisive.

Le 25 juillet, le prince de Joinville avait écrit au ministre de la marine : « Monsieur le maréchal Bugeaud me dit que la guerre n'est pas déclarée diplomatiquement, mais qu'elle existe de fait. Il ajoute que je suis libre de suivre une marche différente de celle de l'armée de terre, et d'employer des moyens dilatoires, alors qu'il en est venu à une offensive ouverte. Mes instructions me prescrivent de commencer les hostilités dans le cas prévu d'une semblable déclaration de la part du maréchal. J'ai fait mon possible pour lui faire partager mon opinion ; comme vous le voyez par sa lettre, je n'ai pas réussi. Il suit une marche contraire à mes idées ; mais, outre que mes instructions me prescrivent d'agir comme lui, je crois qu'à une grande distance de France, quelle que soit la différence d'opinion, il faut unité de vue et d'action entre les agens du gouvernement. Or, entre M. le maréchal et moi, c'est moi qui dois céder ; je m'incline devant son grade, son âge, son expérience. Puisqu'il fait la guerre sous sa responsabilité, puisqu'il a recours à ce moyen extrême pour obtenir la paix, puisqu'il me place dans un des cas prévus par mes instructions, celui où la guerre serait positivement déclarée et engagée, je me tais et je ferai tous mes efforts pour le seconder. »

Le 1er août, le prince parut devant Tanger. Son escadre comprenait trois vaisseaux de haut bord : *Suffren, Jemmapes* et *Triton* ; la frégate à voiles *Belle-Poule ;* trois frégates à vapeur : *Labrador, Asmodée, Orénoque ;* quatre corvettes à vapeur : *Pluton, Gassendi, Véloce, Cuvier,* et plusieurs navires de rang inférieur, en tout vingt-huit bâtimens de guerre. Le 2, le délai donné au Maroc pour répondre à l'ultimatum de la France venait à son terme ; mais on n'avait aucune nouvelle du consul d'Angleterre, M. Drummond-Hay, qui s'était rendu à Rabat, par ordre de son gouvernement, pour y

faire entendre des conseils pacifiques. Le 4, M. de Nion, qui avait amené son pavillon et s'était retiré à bord du *Suffren*, reçut du pacha d'El-Araïch une réponse mesurée dans la forme, mais insolente au fond; car il exigeait, au nom d'Abd-er-Rahmane, l'évacuation de Lalla-Maghnia et la punition du maréchal Bugeaud. Le 5, enfin, on apprit qu'après avoir échoué dans sa mission, M. Drummond-Hay avait abandonné l'empereur aux ressentimens de la France et s'était embarqué à Mogador. Le 6, au matin, l'escadre attaqua les fortifications de Tanger, qu'elle avait ordre de détruire.

« En faisant un débarquement, dit le prince dans son rapport, j'aurais pu facilement atteindre ce but; mais j'ai préféré agir avec le canon et mettre les batteries hors de service, en respectant le quartier des consuls, où cinq ou six boulets à peine sont allés s'égarer. » Ouvert à huit heures et demie, le feu avait cessé avant onze heures; toutes les batteries marocaines étaient démantelées, la plus grande partie des pièces démontées; l'ennemi avait, de son aveu, 150 morts et 400 blessés; sur l'escadre, les pertes se réduisaient à 16 blessés et à 3 morts; les avaries étaient peu de chose.

« Pendant l'affaire, ajoute le prince de Joinville, M. Hay est arrivé de Rabat, où il s'était arrêté pour voir l'empereur; je l'ai reçu le lendemain. Il m'a dit qu'il avait trouvé l'empereur très abattu; la nouvelle du retrait des consuls lui était parvenue. M. Hay m'a remercié de la sollicitude que nous avons montrée à son égard. Maintenant je vais à Mogador, à l'autre bout de l'empire. Mogador est la fortune particulière de l'empereur; outre les revenus publics, la ville est sa propriété : il en loue les maisons, les terrains. C'est, en un mot, une des sources les plus claires de son revenu. Toucher à cette ville, la ruiner ou occuper l'île qui ferme le port jusqu'à ce que nous ayons obtenu satisfaction, c'est faire à Mouley-Abd-er-Rahmane et à tout le sud de son empire un mal sensible. »

Le 8 août, dans un accès d'impatience et de mauvaise humeur, le maréchal Bugeaud avait écrit au maréchal Soult, ministre de la guerre, une lettre acerbe : « J'ai, disait-il, devant moi un camp de 15,000 à 20,000 hommes; nous savons qu'il y a un autre camp à Taza, peut-être en route pour venir joindre celui-ci. On peut encore soulever toutes les montagnes de la côte du Rif et des Beni-Snassen, et amener contre nous tous ces montagnards; il faudra donc attendre la concentration de toutes ces forces! Si, au contraire, j'étais libre de faire la guerre comme elle doit être faite, je sommerais le fils de l'empereur de répondre, dans les vingt-quatre

heures, s'il accepte la suspension d'armes que je lui ai proposée, et s'il renonce à la prétention de nous faire évacuer Lalla-Maghnia. S'il me répondait non, je marcherais sur lui et j'attaquerais ce premier camp. Au lieu de cela, que m'ordonnez-vous? 1° d'attendre la concentration de forces énormes ; 2° de perdre cette force morale sur les peuples et sur mes soldats que j'avais acquise par une attitude énergique et offensive. Plus j'y réfléchis, monsieur le maréchal, plus cette conduite me paraît funeste, je dirai même intolérable. Hier, j'étais fier de ma situation ; dans deux ou trois jours peut-être, je regretterai amèrement d'avoir prolongé aussi longtemps mon séjour en Afrique. C'est avec la tristesse dans le cœur que je trace ces dernières lignes. »

Mais, le 11 août, quand il reçut la nouvelle du bombardement de Tanger, ce fut un cri de joie qui sortit de sa poitrine. « Le 14 au plus tard, écrivit-il au prince, j'ai la confiance que nous aurons acquitté la lettre de change que la flotte vient de tirer sur nous. »

VI.

Les camps marocains s'étaient rapprochés ; de la vigie de Lalla-Maghnia on les apercevait sur les collines de la rive droite de l'Isly, à 2 ou 3 kilomètres en arrière d'Oudjda. D'après les dires des espions, il y avait là un rassemblement de 30,000 cavaliers et de 10,000 fantassins, avec onze bouches à feu. L'élite de cette armée était la cavalerie noire ou mulâtre de la garde de l'empereur, les Abid-el-Bokhari.

Voici, d'après les mémoires du général de Martimprey, une esquisse de cette troupe, qui passait pour redoutable : « Une large culotte ou zeroual, un burnous de drap bleu, un grand bonnet rouge pointu, un sabre et un long fusil armé d'une baïonnette, leur constituaient une tenue et un armement à peu près uniformes. Toutefois, les fusils n'étant pas à cette époque du même calibre, il s'ensuivait qu'il ne pouvait être fait de distribution de cartouches. Dans le combat, chacun, muni de balles à sa convenance et d'une poire à poudre, chargeait son arme comme on le fait à la chasse, méthode délicate et lente dans la chaleur de l'action. »

La température était excessive ; afin d'abriter ses troupes, le maréchal avait transporté le bivouac à l'est de Lalla-Maghnia, au bord d'un ruisseau, dans un bois de frênes d'une belle venue, de sorte que les rôdeurs marocains, ne voyant plus les Français à leur ancienne place, se figurèrent d'abord qu'ils avaient fait retraite sur Tlemcen. Ils se trompaient du tout au tout. Le maréchal n'atten-

dait, pour marcher à eux, que le retour du général Bedeau, détaché avec deux bataillons vers Sebdou en reconnaissance. « Je compte qu'il me rejoindra après demain matin, écrivait le gouverneur au maréchal Soult, le 11 août; le même jour, au soir, je ferai un mouvement en avant. Le 14, au matin, je serai de très bonne heure sur l'Isly, à une petite distance du camp ennemi. Si mes troupes ne sont pas trop fatiguées, et surtout si la chaleur n'est pas excessive, je continuerai mon mouvement, et j'attaquerai le camp marocain pour ne lui pas donner le temps d'évacuer les provisions et les *impedimenta* qu'il doit avoir réunis. Vainqueur, je le poursuivrai jusqu'à Aïoun-Sidi-Mellouk ; il ne m'est guère possible d'aller plus loin, à cause de l'éloignement des eaux. Après, je me jetterai sur le pays, à droite et à gauche, pour le ravager et faire vivre ma cavalerie. »

Le général Bedeau rejoignit le 12, plus tôt que n'avait espéré le maréchal; dans la matinée du même jour était arrivé un régiment de marche venu de France et composé de quatre escadrons, deux du 1er chasseurs à cheval, deux du 2e hussards. La petite armée comprenait dès lors 8,500 baïonnettes, 1,400 chevaux réguliers, 400 irréguliers et 16 bouches à feu, dont 4 de campagne. « Elle compte sur la victoire, tout comme son général, écrivait allégrement le gouverneur; si nous l'obtenons, ce sera un nouvel exemple que le succès n'est pas toujours du côté des gros bataillons, et l'on ne sera plus autorisé à dire que *la guerre n'est qu'un jeu du hasard.* »

La masse énorme de la cavalerie marocaine ne lui imposait pas; plus elle était nombreuse, plus il était assuré d'avoir raison d'elle. Il avait à cet égard une théorie depuis longtemps faite : « Vous vous attendez, écrivait-il dès 1841 à La Moricière, vous vous attendez à être attaqué par une nombreuse cavalerie et quelque peu d'infanterie. Vous n'êtes pas préoccupé et vous avez bien raison; passé un certain chiffre, comme quatre ou cinq mille, le nombre des cavaliers ne fait rien à l'affaire. Il suffit de marcher à eux en bon ordre et résolument, puis de les accueillir, s'ils viennent à vous, par un feu de deux rangs bien dirigé; mais il faut préalablement avoir bien convaincu les soldats que le nombre ne fait rien. Vous y parviendrez facilement en leur représentant que, même en Europe, la cavalerie régulière est impuissante contre la bonne infanterie, que la cavalerie arabe, n'ayant ni organisation, ni discipline, ni tactique, ne peut pas faire des charges successives, qu'elle n'a aucune force d'ensemble, et que, pourvu qu'on marche à elle, on la met dans une telle confusion et un tel découragement qu'elle ne peut plus revenir au combat. C'est une cavalerie absolument sans consistance pour

attaquer les carrés d'infanterie, et, plus elle est nombreuse, passé un certain chiffre, moins elle a de puissance. Il n'est pas plus difficile de repousser, avec des bataillons bien harmonisés, 15,000 chevaux arabes que 3,000 ou 4,000. Les courages individuels, quelque distingués qu'ils soient, ne sont plus indépendans; ils sont entraînés dans le tourbillon, et ils s'affaiblissent par le désespoir de l'impuissance. »

Le 12, dans la soirée, les officiers des chasseurs d'Afrique et des spahis offrirent un punch aux camarades des escadrons venus de France. La salle de réception était une enceinte de verdure, au bord du ruisseau; des lanternes en papier de couleur se balançaient aux branches des lentisques et des lauriers-roses; le punch flambait dans les gamelles; on buvait à la gloire et à la patrie, à l'Algérie et à la France. Cependant il manquait à la fête quelque chose, ou plutôt quelqu'un, le grand chef. L'interprète principal de l'armée, M. Léon Roches, qui vivait dans sa familiarité, fut dépêché vers lui en ambassade.

Le grand chef, accablé de fatigue, dormait tout habillé dans sa tente. Au premier abord, le réveil fut terrible et l'ambassadeur envoyé au diable; puis, grommelant, le maréchal se mit en route avec son guide; tous deux allaient, trébuchant dans l'obscurité contre les piquets des tentes, l'un grondant de plus en plus, l'autre de plus en plus bourré; mais quand, à la lueur des illuminations, un hurrah d'acclamations accueillit le maréchal, sa mauvaise humeur tomba soudain, sa figure s'éclaira d'un joyeux sourire, et, d'une voix forte, il fit, devant cette foule d'auditeurs qui buvaient ses paroles, la prophétie de la bataille : « Après-demain, mes amis, sera une grande journée, je vous en donne ma parole. Avec notre petite armée, je vais attaquer les innombrables cavaliers du prince marocain. Je voudrais que leur nombre fût double, fût triple, car plus il y en aura, plus leur désordre et leur désastre seront grands. Moi, j'ai une armée, lui n'a qu'une cohue. Je vais vous expliquer mon ordre d'attaque. » Et il expliquait le fameux ordre triangulaire, « la tête de porc; » et, joignant l'action à la parole, « il accompagnait sa démonstration, dit le général de Martimprey, de violens gestes des coudes, très expressifs, qui mirent en gaîté son auditoire. »

La formation, d'ailleurs, avait été mise à l'ordre. L'infanterie était répartie en quatre commandemens : 1° avant-garde, sous les ordres du colonel Cavaignac, du 32e, comprenant le 8e bataillon de chasseurs, un bataillon du 32e, un du 41e, le 2e bataillon du 53e et deux compagnies d'élite du 58e; 2° brigade de droite, sous les ordres du général Bedeau, comprenant deux bataillons du 13e léger, deux du 15e léger, un bataillon de zouaves et le 9e bataillon de chasseurs;

3° brigade de gauche, sous les ordres du colonel Pélissier, comprenant deux bataillons du 6e léger, le 10e bataillon de chasseurs et trois bataillons du 48e; 4° arrière-garde, sous les ordres du colonel Gachot, comprenant deux bataillons du 3e léger et le 6e bataillon de chasseurs. La cavalerie, commandée par le colonel Tartas, marchait en deux colonnes encadrées par l'infanterie, celle de droite, sous les ordres du colonel Morris, formée du 2e chasseurs d'Afrique et du régiment de marche venu de France; celle de gauche, commandée par le colonel Jusuf, formée des spahis et du 4e chasseurs d'Afrique, et suivie du maghzen d'Oran, sous les ordres du commandant Walsin Esterhazy (1). Telle qu'elle était réglée par le maréchal, la formation de combat présentait la figure d'un losange irrégulier, dont les côtés postérieurs étaient réunis suivant un angle obtus.

Depuis quelques jours, le maréchal envoyait régulièrement ses fourrageurs de plus en plus près de la frontière. Le 13, à trois heures de l'après-midi, toute l'armée se mit en mouvement, comme pour soutenir un plus grand fourrage; mais, le soir venu, au lieu de rentrer au bivouac, elle s'arrêta sur place et passa la nuit, sans feux allumés, dans le plus grand silence. Le 14, à deux heures du matin, elle se remit en marche, passa l'Isly à gué et remonta la rive gauche, n'ayant devant elle que 5 ou 6 cavaliers marocains, qui se retiraient lentement en tiraillant sur les guides.

Le commandant de Martimprey marchait tout à fait en tête, ayant derrière lui l'étoile polaire. Tout à coup, il aperçut sur sa gauche le maréchal qui lui cria : « Êtes-vous sûr de la direction, Martimprey? — Oui, monsieur le maréchal. — *Bonô !..* » Faite d'une voix de stentor, en prolongeant la dernière syllabe, à travers l'air sonore et calme du matin, cette réplique excita dans les premiers pelotons

(1) En ordre de marche, le 8e bataillon de chasseurs tenait la tête de l'avant-garde, ayant sur ses flancs en échelons, à droite le bataillon du 32e, à gauche le bataillon du 41e, entre les deux, le maréchal et l'état-major-général, suivis du bataillon du 53e, des pièces de campagne et d'une section de montagne. Le général de La Moricière marchait en tête avec le 8e bataillon de chasseurs. En arrière, à droite du 31e, venait toute la brigade Bedeau; à gauche du 41e, toute la brigade Pélissier, chacune des deux sur une seule colonne; dans l'intervalle marchaient les deux colonnes de cavalerie, flanquant elles-mêmes de part et d'autre la réserve d'artillerie, le train des équipages, les bagages des corps et le troupeau. L'arrière-garde avait deux de ses bataillons dans les traces respectives des colonnes d'infanterie, et le troisième sur la ligne du centre en arrière, fermant le système. — Pour passer de l'ordre de marche à l'ordre de combat, l'avant-garde conservait sa formation; le premier bataillon de chaque colonne restait également à sa place; les autres s'échelonnaient successivement en dehors et à soixante pas chacun du précédent, sauf le dernier, qui s'échelonnait en dedans, de manière à se relier avec les bataillons d'arrière-garde.

une bruyante hilarité, qui, de proche en proche, gagna jusqu'à l'arrière-garde. Ce fut dans cette heureuse disposition qu'après avoir gravi allégrement une dernière hauteur, l'armée aperçut tout à coup, resplendissantes de blancheur au soleil, les innombrables tentes des camps marocains.

Tous les mamelons en étaient couverts, depuis Oudjda jusqu'à l'Isly. Au milieu de la foule qui s'agitait en prenant les armes, on distinguait parfaitement le groupe du fils de l'empereur, ses drapeaux, son parasol de commandement. Ce fut le point de direction donné à l'avant-garde. Tous les chefs des principales fractions de l'armée, appelés par le maréchal, reçurent ses dernières intructions; chacun retourna diligemment à son poste, la formation de combat fut prise, et le losange, éployant ses ailes, descendit, au son des musiques de régiment, vers la rivière qu'il fallait passer encore.

Les gués ne furent que faiblement disputés; mais, par-delà, le maréchal et ses troupes se trouvèrent entourés de toutes parts et disparurent dans les flots de poussière soulevés par le tumulte de la cavalerie marocaine comme un navire battu par des vagues dans les embruns d'une mer démontée. La gauche, particulièrement, fut assaillie avec une violence extrême; les Marocains, s'excitant par de bruyantes clameurs, se jetaient d'un échelon sur l'autre, en essayant de passer par les intervalles; partout leur effort échoua devant le feu des tirailleurs qui se flanquaient mutuellement; deux bataillons seulement furent obligés de former le carré; les autres continuèrent de rester en colonne à demi-distance.

Dès que le maréchal s'aperçut que, sous l'effet des balles et de la mitraille, la masse assaillante commençait à se disloquer, il donna au colonel Tartas l'ordre de faire sortir du losange ses dix-neuf escadrons et de les échelonner de sorte que le dernier échelon fût appuyé à la rive droite de l'Isly. A la tête des spahis soutenus par le 4e chasseurs d'Afrique, le colonel Jusuf mena la charge contre le camp de Mouley-Mohammed. Une batterie de onze pièces était déployée sur le front de bandière; mais elle ne put tirer qu'une salve; les canonniers sabrés se dispersèrent. En avant de la tente impériale, cavaliers et fantassins confondus essayèrent d'arrêter les spahis; mais les chasseurs, venant à la rescousse, culbutèrent l'obstacle, et, dès lors, tout le camp fut la proie du vainqueur.

Pendant ce temps, le colonel Morris, emporté par son ardeur, s'était lancé au loin, de l'autre côté de l'Isly, à l'attaque d'une grosse troupe de cavalerie ralliée sur la rive gauche. Ce fut le seul moment critique de la bataille; mais, pendant plus d'une demi-heure, les six escadrons du 2e chasseurs qu'il commandait, c'est-à-dire 550 hommes seulement, se trouvèrent sérieusement engagés

parmi des milliers d'ennemis. Comme les combattans étaient noyés dans des flots de poussière, on ne savait ce qui se passait derrière ce nuage; mais enfin le général Bedeau, averti, envoya au pas de course les zouaves et deux autres bataillons, qui dégagèrent les chasseurs et décidèrent la retraite des Marocains. L'artillerie acheva de disperser ce qui essayait de résister encore.

A midi, la bataille était gagnée; les troupes avaient exécuté résolument ce que le général avait supérieurement conçu. Toutes ses prévisions s'étaient réalisées, grand triomphe pour un homme de guerre, sans avoir été payées par de trop douloureux sacrifices. L'armée n'avait à regretter que quatre officiers, tous quatre aux spahis, et vingt-trois soldats; sept officiers et quatre-vingt-douze soldats étaient blessés. Les Marocains laissaient 800 morts sur le champ de bataille. La tente et le parasol de Mouley-Mohammed, dix-huit drapeaux, onze pièces de canon, furent les principaux trophées de la victoire; quant au reste, le butin fut immense.

Pour les Arabes, le vaincu est celui qui a tort; les tribus au milieu desquelles se fourvoyaient les fuyards les poursuivaient à coups de fusil ou les dépouillaient impitoyablement. De cet immense rassemblement, il ne resta bientôt plus que les fidèles du maghzen autour du prince réfugié à Taza. La chaleur de plus en plus intense ne permettait pas au maréchal de l'y aller chercher.

Le 16 août, il lui écrivit, en vainqueur généreux, sans rien ajouter aux conditions qui lui avaient été posées avant la bataille. Le 23, dix cavaliers des Abid-Bokhari apportèrent la réponse du prince; elle débutait mal, car elle portait contre le maréchal une accusation de perfidie : « Sache que, si tu as pris mon camp, c'est que tu as usé de ruse et que tu n'as pas tenu tes promesses; sans cela, tu aurais vu ce qui te serait arrivé; » mais, après cet accès de méchante humeur, elle devenait toute pacifique.

Le maréchal profita de ce temps d'arrêt pour ramener à Lalla-Maghnia d'abord, puis à Djemma-Ghazaouat, les troupes épuisées de chaleur et les malades, dont le nombre excédait de beaucoup les ressources de l'ambulance. A Lalla-Maghnia, le 28 août, il reçut la nouvelle d'un autre succès du prince de Joinville.

Le 11 août, l'escadre française était arrivée devant Mogador, mais l'état de la mer était tel que, pendant quatre jours, tout ce qu'elle avait pu faire avait été de tenir au mouillage. Enfin, le 15, le temps étant devenu meilleur, le bombardement avait commencé. Les batteries de mer ayant été détruites par le feu des vaisseaux *Jemmapes*, *Triton*, *Suffren*, et de la frégate *Belle-Poule*, les bricks *Cassard*, *Volage* et *Argus* débarquèrent dans l'île 500 marins qui, malgré la vive résistance de la garnison, s'emparèrent

des batteries et des postes fortifiés. Le lendemain, un second débarquement acheva de détruire les défenses de la ville. Les canons furent encloués ou jetés à la mer, les poudres noyées, les barques coulées à fond. Alors les montagnards des environs descendirent en foule sur Mogador, qu'ils mirent à sac. Le consul anglais et quelques autres Européens qui s'étaient obstinés à rester dans la place furent trop heureux d'être recueillis par l'escadre française.

Après avoir laissé 500 hommes bien établis dans l'île et quelques-uns de ses bâtimens dans le port, le prince de Joinville revint à Cadix avec la plus grande partie de l'escadre.

VII.

Plus encore que la victoire d'Isly, les succès de la flotte française excitèrent dans Londres une émotion vive. Le premier ministre, sir Robert Peel, était de plus en plus sombre et inquiet. « Il accueillait, dit M. Guizot dans ses mémoires, tous les renseignemens, tous les bruits qui lui parvenaient sur les immenses travaux que nous faisions, disait-on, dans tous les ports d'où l'Angleterre pouvait être menacée, à Dunkerque, à Calais, à Boulogne, à Cherbourg, à Saint-Malo, à Brest. Il se refusait à regarder nos assurances pacifiques et amicales comme des garanties suffisantes, et il insistait auprès de ses collègues pour que l'Angleterre se préparât promptement et largement à une guerre qui lui paraissait probable et prochaine. C'était contre ces dispositions et ces appréhensions du premier ministre que lord Aberdeen avait à défendre la politique de la paix ; il le faisait avec une habileté parfaitement loyale, opposant aux vaines alarmes de sir Robert Peel une appréciation plus juste et plus fine, soit des événemens, soit des hommes, soit des chances de l'avenir. »

Ce fut l'opinion de lord Aberdeen qui prévalut ; mais il importait que la paix entre la France et le Maroc ne tardât pas trop à se conclure. Le Maroc en prit l'initiative, d'abord par un message que Mouley-Mohammed adressa, le 1er septembre, au maréchal Bugeaud, puis par une lettre de Sidi-Bou-Selam au prince de Joinville. « J'atteste par ces présentes, disait expressément le pacha d'El-Araïch, que j'ai entre les mains l'ordre de l'empereur de faire la paix avec vous. »

Le maréchal Bugeaud aurait bien voulu présider aux négociations, mais la diplomatie refusa de se ranger sous la tutelle militaire. Les plénipotentiaires français, M. de Nion et le duc de Glücksberg, s'abouchèrent à Tanger, le 10 septembre, avec Sidi-Bou-Selam,

plénipotentiaire du sultan, et le traité fut immédiatement conclu. Il était conforme à l'*ultimatum* posé par la France, si ce n'est que la mise hors la loi était substituée à l'internement, en ce qui concernait Abd-el-Kader.

« Hadj Abd-el-Kader, était-il dit dans l'article 4, est mis hors la loi dans toute l'étendue de l'empire du Maroc, aussi bien qu'en Algérie. Il sera en conséquence poursuivi à main armée par les Français, sur le territoire de l'Algérie, et par les Marocains sur leur territoire, jusqu'à ce qu'il en soit expulsé ou qu'il soit tombé au pouvoir de l'une ou de l'autre nation. Dans le cas où Abd-el-Kader tomberait au pouvoir des troupes françaises, le gouvernement de Sa Majesté l'empereur des Français s'engage à le traiter avec égards et générosité. Dans le cas où Abd-el-Kader tomberait au pouvoir des troupes marocaines, Sa Majesté l'empereur du Maroc s'engage à le faire transporter dans une des villes du littoral ouest de l'empire, jusqu'à ce que les deux gouvernemens aient adopté de concert les mesures indispensables pour qu'Abd-el-Kader ne puisse, en aucun cas, reprendre les armes et troubler de nouveau la tranquillité de l'Algérie et du Maroc. » L'article 5 établissait la délimitation de la frontière comme au temps de la domination turque.

Disons tout de suite que, pour l'application régulière de cette clause, une convention spéciale fut signée, le 18 mars de l'année suivante, à Lalla-Maghnia, par le général de La Rue, assisté du commandant de Martimprey et de M. Léon Roches, pour la France, et par Sidi-Hamida, assisté de Si-Selaouï, pour le Maroc. Le tracé de la délimitation avait été fait par le commandant de Martimprey. « Dans le Tell, a-t-il dit modestement dans ses mémoires, ce travail était facile: dans le Sahara, c'était beaucoup moins clair, et je fus conduit à une erreur grave, en m'en rapportant aux témoignages du kaïd de Tlemcen et de l'agha de la montagne de l'ouest. Ils nous certifièrent que les Ouled-Sidi-Cheikh-Gharaba étaient Marocains. » C'est ainsi que les ksour de Figuig, sans qu'on se doutât du sacrifice, furent abandonnés au Maroc.

En fait, le traité de Tanger, conclu sans l'attache du maréchal Bugeaud, commença par lui déplaire. Il ne s'en cachait pas et poursuivait de ses sarcasmes La Moricière, à qui l'arrangement paraissait suffire. « Applaudissez-vous tout seul, je vous en prie, lui écrivait-il; car, moi, je ne m'applaudis pas le moins du monde, et je ne voudrais, à aucun prix, apposer ma signature au bas de ce traité. Je vous croyais un dragon d'opposition ; j'avais l'air devant vous d'un ministériel quand même, et voilà que vous approuvez tout, même ce qui est détestable. » — « Quant au traité, répliquait

La Moricière, sans doute sa rédaction trahit une ignorance absolue des hommes et des choses, et ce serait une bonne fortune pour *le Charivari* que de l'avoir avec le commentaire du maréchal; mais plutôt que de s'exposer à la guerre avec l'Angleterre, la France a bien fait de terminer elle-même ses affaires. Du reste, mon ignorance des affaires politiques, auxquelles je ne me suis jamais mêlé, que je n'ai jamais vues que dans les journaux, et encore d'une manière assez peu suivie, est la cause de l'incertitude et du vague que vous avez remarqués dans mes opinions politiques. Je prends acte toutefois du reproche que vous m'adressez de ne pas avoir conservé mes tendances à l'opposition, et de n'avoir pas trouvé les choses absolument mal, avant d'avoir examiné si elles pouvaient être mieux. »

Il y avait un autre motif de désaccord entre le grand chef et son lieutenant : celui-ci tenait pour l'occupation définitive du poste de Djemma-Ghazaouat, tandis que le maréchal voulait en confier la garde à une milice locale. La question fut portée devant le maréchal Soult, qui donna gain de cause à La Moricière. Le lieutenant-colonel de Montagnac, du 15e léger, fut nommé commandant de Djemma-Ghazaouat.

Le maréchal Bugeaud s'était embarqué pour Alger; il y trouva, le 5 septembre, un accueil enthousiaste. La victoire d'Isly faisait son tour d'Algérie; de toutes parts, les grands chefs arabes, khalifas, aghas, kaïds, arrivèrent, plus ou moins spontanément, pour rendre hommage au vainqueur. Il y eut, le 22 septembre, sur le champ de manœuvre de Moustafa, une fête magnifique. Quelques jours plus tard, les acclamations redoublèrent : on venait de lire l'ordonnance royale qui conférait au maréchal le titre de duc d'Isly.

Ses compagnons de gloire ne furent pas oubliés : La Moricière reçut la croix de commandeur; Bedeau fut nommé lieutenant-général et commandant de la province de Constantine; Cavaignac maréchal de camp et commandant de la subdivision de Tlemcen. Le maréchal était loin d'avoir pour Cavaignac les sentimens d'affection qu'il portait à Bedeau ou à Saint-Arnaud, par exemple, et il avait été parfois sévère à son égard; mais il rendait justice à son intrépidité calme et froide, à son caractère, à son esprit de devoir et de discipline.

Quand le général Cavaignac eut reçu des mains du maréchal sa lettre de service, il écrivit à l'un de ses amis la lettre suivante, qui lui fait le plus grand honneur : « Je partage complètement votre opinion sur ce qui doit rester de mes anciennes relations avec notre gouverneur-général, et je sais qu'il a mis une grande

chaleur et une grande loyauté dans ses démarches. Du reste, si j'avais une nature assez rancunière pour penser au passé en face du présent, je crois que les immenses services rendus par le maréchal en Afrique, depuis un an surtout, doivent, dans l'esprit d'un vieil Africain comme moi, dominer tout autre sentiment. C'est là ma disposition véritable, et c'est ainsi que vous me trouverez. »

VIII.

Le maréchal duc d'Isly avait demandé deux mois de congé, afin de se rendre à Paris et de prendre part aux discussions de la Chambre; mais, avant de s'éloigner, il voulut achever, chez les Kabyles de la vallée du Sébaou, toujours agitée par les intrigues de Ben-Salem, l'œuvre que les affaires du Maroc l'avaient contraint de laisser, au mois de mai précédent, à l'état d'ébauche. Les opérations commencèrent à la fin de septembre, sous la direction du général Comman, qui partit de Dellys à la tête d'une colonne de 2,800 hommes. Pendant une quinzaine de jours, il manœuvra sur les deux versans de la vallée sans éprouver de résistance; mais, le 17 octobre, chez les Flisset-el-Bahr, il se trouva en présence d'un gros rassemblement de Kabyles groupés au-dessus du pic du Tléta, près du village de Tiferâa. Malgré l'entrain des troupes que menaient à l'attaque le colonel de Saint-Arnaud et le lieutenant-colonel Forey, les Kabyles ne purent pas être débusqués de toutes leurs positions, et le général Comman dut se replier sur Dellys, où il rentra, le 19, avec une perte de 26 tués et de 167 blessés. Ce petit combat avait donc coûté plus cher que la bataille d'Isly.

Averti de l'échec, le maréchal prit immédiatement la mer avec quatre bataillons, descendit à Dellys et se porta, le 25, contre les Flisset-el-Bahr. Le 28, il les fit attaquer par trois colonnes, à une lieue en arrière des positions qu'ils avaient si bien défendues, le 17, et les culbuta de telle sorte qu'ils se hâtèrent, eux et les voisins, de faire leur soumission. Le 5 novembre, la colonne expéditionnaire fut dissoute, et les corps regagnèrent leurs cantonnemens.

A tout prendre, cette campagne d'automne en Kabylie ne fut guère plus décisive que la campagne du printemps; mais la saison devenait mauvaise et le maréchal avait hâte d'être à Paris. Il partit d'Alger le 16 novembre, laissant l'intérim du gouvernement au général de La Moricière.

Le 24 janvier 1845, le vainqueur d'Isly prononça, dans la chambre des députés, un grand discours d'une haute importance. Après avoir commencé par avouer le peu de goût que le traité de Tanger lui avait inspiré d'abord, et déclaré loyalement que l'exa-

men des faits et des circonstances avait modifié son impression première, il aborda de front le problème général de la conquête. « Quoique notre armée d'Afrique vous paraisse souvent beaucoup trop forte, surtout quand il s'agit de voter le budget, dit-il aux députés ses collègues, je vous déclare qu'elle est faible, comparativement à la surface du pays qu'elle a à dominer, à protéger. Si elle y suffit, ce n'est qu'en multipliant ses fatigues. J'ai demandé à nos soldats en mobilité plus peut-être qu'on ne pouvait. C'est en répétant leurs marches à l'infini, c'est en leur imposant des privations presque continuelles, que je suis parvenu à suffire aux besoins de notre domination sur cet immense territoire.

« On s'est étonné qu'il ait fallu 80,000 hommes pour faire la conquête de l'Algérie, où on n'a jamais vu, dit-on, 20,000 hommes en ligne, lorsque, avec des armées de 30,000 hommes, on a fait la conquête de l'Italie et de l'Égypte. Je ne saurais trop le redire, c'est que, dans la plupart des autres pays, surtout en Europe, il suffit de gagner une ou deux batailles décisives pour s'emparer des grands intérêts de l'ennemi, qui se trouvent concentrés sur quelques points; mais, en Afrique, des combats même convenables n'ont rien de décisif. Ce n'est que par leur multiplicité, et en prenant les tribus les unes après les autres, que nous sommes parvenus à soumettre les Arabes. Réduire l'armée serait donc la chose la plus contraire à notre entreprise; ce serait compromettre la conquête, ou tout au moins retarder l'époque des compensations à nos sacrifices. L'armée, par les routes qu'elle a ouvertes, n'a pas fait seulement de la stratégie, elle a encore créé des voies commerciales.

« On a blâmé trois expéditions faites l'année dernière; on a prétendu que ces expéditions avaient uniquement pour but de conquérir de la gloire, de faire des bulletins et, passez-moi l'expression un peu triviale, de recueillir de la graine d'épinards! *(Hilarité générale.)* Eh bien! messieurs, on s'est trompé. L'armée française ne fera jamais la guerre dans ses propres intérêts : elle a trop de patriotisme pour cela. Elle la fera, quand il sera nécessaire de la faire, dans les intérêts du pays, et pas autrement. Et savez-vous pourquoi nous sommes allés à Biskra et chez les Ouled-Naïl, qui sont à 130 lieues des côtes? Pour nous ouvrir des routes commerciales à l'intérieur. Nous avons fait ce que font les Anglais, la guerre d'intérêt; nous avons marché, l'épée dans une main et le mètre dans l'autre.

« Les résultats généraux, vous les connaissez. Vous savez qu'Abd-el-Kader a été successivement chassé de l'édifice de granit qu'il avait créé; cet édifice, nous l'avons démoli pièce à pièce. Nous avons soumis les tribus, une à une, par cette activité de jambes

dont j'ai parlé. Nous avons rejeté Abd-el-Kader dans l'intérieur du Maroc, ce qui ne veut pas dire qu'il ne reviendra pas ; je crois même pouvoir vous prévenir qu'il reviendra. Il ne reviendra pas dangereux, mais tracassier, et voilà pourquoi il faut que nous restions toujours forts et vigilans : c'est là mon adage.

« Vous dominez tout le pays depuis la frontière de Tunis jusqu'au territoire du Maroc. Il ne reste qu'un petit pays de quatre-vingts lieues de longueur sur trente de largeur, qu'on appelle vulgairement la Kabylie. Ce sont les montagnes de Bougie à Djidjeli, pays très difficile, montagnes très âpres, peuplées par des hommes très vigoureux, énergiques, excellens fantassins. Il n'est pas du tout impossible de les soumettre; l'armée d'Afrique ne connaît pas beaucoup d'impossibilités dans ce genre ; toutefois, ce n'est pas urgent, mais c'est une chose qui doit être faite tôt ou tard. Comme le disait M. Thiers, l'occupation restreinte est une tâche impossible ; il est plus facile de prendre le tout que la partie. On ne peut pas faire la conquête à demi.

« Nous serons donc contraints de prendre la Kabylie, non pas que les populations soient inquiétantes, envahisseuses, hostiles ; non ; elles défendent vigoureusement leur indépendance quand on va chez elles, mais elles n'attaquent pas. Mais ce territoire insoumis au milieu de l'Algérie obéissante est d'un mauvais exemple pour les tribus qui paient l'impôt et voient auprès d'elles des voisins qui ne le paient pas. C'est un témoin vivant de notre impuissance, de notre respect pour les gens forts, et cela diminue notre force morale. C'est un refuge pour les mécontens de nos possessions ; c'est là qu'un lieutenant d'Abd-el-Kader, Ben-Salem, s'est retiré et maintient encore le drapeau de son maître ; il pourrait sortir de là quelque jour un gros embarras.

« Il y a encore une autre considération, c'est que nous ne pouvons rester continuellement à Bougie et à Djidjeli bloqués et regardant les montagnes, sans y avoir aucune espèce d'action. Si l'on veut renoncer pour toujours à ces montagnes, en vertu de sentimens philanthropiques ou dans la crainte d'augmenter l'effectif de deux ou trois régimens, il faut s'empresser d'évacuer Bougie et Djidjeli, occupations très onéreuses et qui ne servent absolument, dans l'état actuel des choses, qu'à nous faire perdre des soldats et dépenser de l'argent. Sinon, nous serons obligés de prendre toute la Kabylie un jour ou l'autre. »

Tout était dans ce discours : le passé, le présent, l'avenir de la conquête.

CAMILLE ROUSSET.

JACOB RUYSDAEL

Dans l'art comme dans la vie, les choses les plus simples ne sont pas celles dont on s'avise d'abord. L'histoire de la peinture de paysage nous en fournirait au besoin la preuve. S'il est un genre pour lequel les voies semblent toutes tracées, n'est-ce point celui qui, s'inspirant directement de la nature, peut trouver en elle des sujets d'étude immédiats? Et cependant, nous l'avons constaté à diverses époques et chez des peuples différens (1), le paysage n'apparaît que tardivement; et quand, avec un état de civilisation très avancé, il arrive à se constituer, il commence par une extrême complication. Au lieu de se contenter des élémens pittoresques qu'ils ont sous la main et de les copier fidèlement, les premiers paysagistes vont chercher au loin des modèles, et ils s'ingénient à entasser dans leurs œuvres les accidens les plus bizarres et les plus disparates. Ce n'est qu'après avoir épuisé les étrangetés et les accumulations de détails hétérogènes que cet art revient à la simplicité.

Telle a été, en effet, la marche suivie par le paysage dans les Flandres jusqu'à son complet développement. L'école hollandaise avait déjà conquis son indépendance, que l'on continuait encore à y observer ce courant d'émigration qui avait anciennement attiré vers l'Italie un grand nombre de ses artistes et qui persista jusqu'au

(1) Voir, dans la *Revue : le Paysage dans les arts de l'antiquité* et *les Commencemens du paysage dans l'art flamand* (15 juin 1884 et 15 août 1885).

bout. Laissant aujourd'hui de côté ces transfuges, nous voudrions nous attacher exclusivement à des peintres qui, sans s'éloigner jamais de leur patrie, ont su y découvrir cette intime poésie qu'un commerce plus familier avec la nature pouvait seul leur révéler. Parmi ceux-ci, il n'en est pas de plus justement célèbre que Jacob Ruysdael. Mais avant d'aborder l'étude de sa vie et de ses œuvres, nous avons cru bon de rechercher les enseignemens qu'il avait pu recueillir, non-seulement de ses prédécesseurs, mais des membres mêmes de sa famille. Des documens nouveaux nous ont permis de déterminer la filiation assez compliquée de cette famille et d'établir, parmi les paysagistes qu'elle a produits, des distinctions qu'il était jusqu'ici difficile de justifier.

I.

Après avoir donné le spectacle de sa résistance héroïque contre l'Espagnol, la ville de Harlem était appelée à jouer un rôle décisif dans la fondation de l'école hollandaise. C'est pour les associations civiques ou charitables de Harlem que Frans Hals, avec plus d'art que n'en avaient mis ses devanciers, exécutait cette brillante série d'ouvrages qui font aujourd'hui le principal ornement du musée municipal de Harlem. Il renouvelait ainsi avec éclat un genre de peinture vraiment national et depuis longtemps populaire dans les Pays-Bas, celui des *Tableaux de corporations*. A son exemple, un groupe d'artistes, résidant comme lui à Harlem, allait bientôt après répudier les traditions académiques qui jusqu'alors avaient prévalu. Prenant autour d'eux leurs modèles dans la société contemporaine ou dans la nature, ils apportaient dans le choix de leurs sujets aussi bien que dans l'exécution de leurs ouvrages les qualités d'observation pénétrante, de sincérité et de véracité entières qui donnèrent à l'école sa physionomie. Pieter Molyn et Esaias Van de Velde les premiers, par l'élan qu'ils imprimaient à ce mouvement et par la confiance absolue avec laquelle ils s'avançaient dans ces voies nouvelles, y entraînaient à leur suite de nombreux imitateurs. Sans plus regarder désormais du côté de l'Italie, ils s'étaient appliqués à retracer tout ce qui, dans la campagne ou dans la vie de tous les jours, frappait leur attention. Les scènes de la vie politique, les derniers épisodes de la lutte pour l'indépendance, des embuscades, des attaques de convois, des pillages de villages ou d'habitations isolées, ou moins que cela encore, les divertissemens populaires, les aspects des marchés, des rues, des canaux, des plages ou des campagnes voisines, sollicitaient tour à tour leurs pinceaux, et ces productions d'un art si franchement hollandais étaient bien faites pour éveiller l'intérêt et mériter la sympathie de leurs

contemporains. Aussi les deux artistes jouirent-ils en leur temps d'une grande renommée.

Ni l'un ni l'autre n'étaient originaires de Harlem, mais de bonne heure tous deux s'y étaient fixés. Molyn, né à Londres vers la fin du XVIe siècle, était arrivé bien jeune encore en Hollande. Dès 1616, il faisait à Harlem partie de la gilde de Saint-Luc, dont il devenait le doyen en 1633. Il s'était marié en 1624 dans cette ville, où il était également affilié à une compagnie de francs-tireurs. C'était un dessinateur excellent, plein de fécondité et de verve, ainsi que l'attestent les nombreux et charmans croquis que possède de lui le musée Teyler. Quant à ses peintures, la finesse et la perfection de quelques-uns de ses tableaux, disséminés dans les musées de l'Europe, suffiraient à nous convaincre de leur mérite. Leur rareté était restée jusqu'à ces dernières années assez inexplicable, mais les recherches récentes faites par M. Olof Granberg dans les collections privées de la Suède nous ont appris que la plupart des œuvres de l'artiste avaient été autrefois accaparées par les amateurs de cette contrée. Quant à Esaias Van de Velde, issu d'une famille émigrée d'Anvers et dans laquelle le talent devait être héréditaire, il était de son temps encore plus en vue que Molyn. Si, en traitant les mêmes sujets que lui, il montre une exécution moins souple et un fini moins délicat, il y manifeste en revanche plus de décision et plus d'ampleur. Comme son confrère, il s'était marié (1611) à Harlem, où il était inscrit non-seulement sur les listes de la gilde (1612), mais sur celles de la chambre de rhétorique (1617-1618). C'était de plus un patriote très fervent, très militant, fort attaché à la grande cause de l'indépendance nationale. Les sujets qu'il traitait, aussi bien que le mérite même de sa peinture, attiraient bientôt sur lui l'attention du prince Maurice, qui le mandait auprès de lui à La Haye (1618), et, après avoir été honoré de sa faveur, Esaias retrouvait dans le prince Frédéric-Henri, son successeur, un protecteur tout aussi dévoué.

L'influence que P. Molyn et Van de Velde exercèrent sur l'art de cette époque fut considérable, celle de ce dernier surtout, puisqu'il devait tant contribuer au développement de Van Goyen, et, par conséquent, à la création du paysage hollandais. Né à Leyde en 1596, Van Goyen n'était guère plus jeune que Van de Velde, et, avant de recevoir ses leçons, il avait fréquenté plusieurs autres ateliers, notamment celui d'Isaac Swanenburch, le père du maître de Rembrandt, et celui de C. Van Schilperort, un peintre peu connu aujourd'hui, mais qui jouissait alors de la réputation d'un homme de goût et d'un lettré. Il faut croire que le jeune artiste était peu satisfait des enseignemens qu'il avait trouvés jusque-là, car, apres avoir eu déjà cinq maîtres, il avait encore été pendant un an l'élève

de Van de Velde. Il rencontrait cette fois la direction qui lui convenait et qui achevait de décider sa véritable vocation. Avec Van Goyen, les derniers liens qui rattachaient l'école hollandaise à l'école flamande allaient être rompus.

Par sa manière de comprendre le paysage, par sa facture même, singulièrement plus large que celle de P. Brill et de J. Brueghel, Van Goyen diffère complètement de ses prédécesseurs. Il accepte franchement les données les plus modestes : ce sont même celles qu'il recherche de préférence. Loin de prétendre embellir la nature, il s'applique à en accuser les côtés caractéristiques, sans s'écarter jamais de la réalité. Le ciel et l'eau lui fournissent de précieuses ressources pour exprimer la poésie propre à son pays, celle de l'espace et des jeux de la lumière, qui en modifient à chaque instant les aspects. D'ordinaire, le ciel remplit les trois quarts de ses tableaux, et parfois même cette proportion est dépassée. Au-dessous de ces grands ciels où se meut la troupe légère des nuages, l'eau des fleuves ou des canaux réfléchit leurs formes et leur fait écho. Appuyées à la bordure du cadre, les valeurs les plus fortes vont en s'atténuant de part et d'autre vers le centre de la toile, dont la partie moyenne reste claire et dégagée. C'est là que les yeux sont naturellement attirés, qu'ils sont comme invités à se reposer. Pour indiquer ces immenses étendues de l'espace, il n'est pas besoin de colorations bien vives : elles attireraient inutilement le regard. En s'appliquant à restreindre leur diversité, l'artiste atteindra plus sûrement son but. Mais, sur cet effacement général des colorations, quelques tons à peine plus accusés, — un bleu pâle dilué dans le ciel, une voile jaunâtre penchée sur le flot, ou quelque tache d'un rouge affaibli accrochée aux vêtemens des personnages, — vibrent et prennent une signification inattendue. A part ces accens discrètement ménagés, l'ensemble est presque monochrome. On dirait des dessins, n'était la distinction de ces gris subtils, de ces tons froids, verdâtres ou gris perle, qui contrastent ou se mêlent avec les dessous de bistre de la préparation restés très apparens. C'est par la justesse extrême des valeurs que la composition s'établit, se tient de loin, et le tableau, irréprochablement construit dans ses lignes, s'explique dans la diversité de ses plans par des dégradations d'une souplesse merveilleuse.

Comme Van de Velde d'ailleurs, Van Goyen connaît à fond toutes les parties de son art. Sans recourir jamais au pinceau d'autrui, il sait animer ses paysages, y mettre tout ce qui peut leur donner de l'intérêt, des barques, des monumens, des personnages, des animaux. Aussi a-t-il peint des marchés, des foires, des fêtes de village, avec des foules assemblées, pleines de vie et de mouvement. Mais où il excelle, où il montre sa véritable originalité, c'est dans

la représentation des grands cours d'eau : en ces sortes de sujets, il est maître et n'a point été dépassé. La plupart des villes hollandaises nous apparaissent ainsi dans son œuvre, avec leurs abords et leurs silhouettes pittoresques : Flessingue et son fort, Nimègue et ses vieilles murailles, Utrecht et le clocher gothique de Saint-Martin, Dordrecht surtout, avec sa tour élégante qu'on aperçoit de loin au-dessus des plaines verdoyantes et des immenses nappes d'eau de cette contrée étrange, où les fleuves viennent s'étaler, se réunir pour se séparer et se rejoindre encore, dans une confusion que les géographes ont peine à démêler. C'est là le centre préféré des études de l'artiste, et personne n'a rendu comme lui ces flots grisâtres et limoneux qui clapotent contre les rives, le désordre piquant des bateaux échelonnés à divers plans sur ces « chemins qui marchent, » comme pour en jalonner les distances. Derrière ces embarcations disposées avec goût, l'atmosphère se déploie, se creuse, et aboutit vers l'horizon à ces tons indéfinissables, neutres et cependant lumineux, dont la profondeur égale la limpidité.

Tout cela pourtant semble comme improvisé et peint au courant du pinceau, avec une pratique d'une simplicité élémentaire. Par places, le panneau, à peine couvert d'un léger frottis, laisse voir encore le trait noir de l'esquisse ; mais dans cette facture expéditive, aucune incertitude, aucun repentir. Tous les coups ont porté avec une précision et une sûreté remarquables ; et la touche, par sa vivacité spirituelle et sa crânerie, rappelle la désinvolture de Hals. On comprend qu'avec cette facilité de travail Van Goyen ait beaucoup produit, et les musées de Hollande et d'Allemagne possèdent, en effet, de nombreux tableaux de lui ; mais nulle part, croyons-nous, on ne peut se faire une idée plus juste ni plus haute des acceptions variées de son talent que dans la collection formée par un écrivain cher aux lecteurs de la *Revue*, M. G. Rothan, qui, ayant pour le maître une prédilection particulière, a su choisir et réunir chez lui quelques-uns de ses meilleurs ouvrages.

Un précieux petit album qui appartient à M. Warneck nous renseigne sur les procédés d'étude de Van Goyen et sur sa vie elle-même. C'est un carnet de poche que, dans le courant de l'année 1644, il emportait avec lui dans ses excursions à travers la campagne. De feuille en feuille, on y peut suivre les étapes de ses tournées fluviales. Installé sur quelque bateau, il partageait sans doute la rude existence des mariniers, et, — à l'aide de la pierre noire et de quelques teintes de sépia pour indiquer les grandes masses d'ombre, — il dessinait au passage tout ce qui s'offrait à ses yeux : les barques avec les détails de leur gréement et de leur voilure, les quais où l'on aborde pour décharger les marchandises, les estacades contre lesquelles le flot vient se briser en écumant,

les rives basses et les touffes d'arbres d'où émerge, çà et là, le clocher de quelque hameau, tout ce qui peut caractériser la physionomie du paysage a été noté par Van Goyen. Ces croquis sont bien sommaires; mais l'artiste est tellement familiarisé avec ces aspects que, rentré à l'atelier, il saura, sur ces simples indications, reconstituer dans leur entière vérité les motifs qui l'ont frappé pendant son expédition.

Les tableaux de Van Goyen étaient fort recherchés de son vivant; nous les voyons figurer souvent dans les catalogues des loteries organisées par la gilde de Harlem. Leurs prix, il est vrai, ne sont pas très élevés et ne varient guère qu'entre 20 et 100 florins; mais, grâce à sa fécondité et à son esprit d'ordre, l'artiste jouissait d'une honnête aisance. Fixé à La Haye en 1631, il y était bien vite apprécié à sa valeur. Le prince Frédéric-Henri lui faisait des commandes, et il exécutait pour la ville elle-même une grande vue de La Haye, toile assez médiocre du reste, exposée aujourd'hui dans le nouveau musée municipal de cette ville. Van Goyen était dès lors très en vogue, très estimé de ses confrères; entré dans la gilde de Saint-Luc, il en est nommé président dès 1640. Il a pignon sur rue, et dans l'une des maisons qu'il achète en 1639, Paul Potter devenait, en 1649, son locataire; lui-même habitait une autre maison acquise en 1646. Il mariait ses deux filles à des peintres, l'un assez peu connu, Jacob de Claeu; l'autre célèbre, Jean Steen, le joyeux compère qui, dans plus d'un de ses tableaux, prenait plaisir à placer le portrait de Marguerite Van Goyen, qu'il avait épousée le 3 octobre 1649. Enfin, nous trouvons une nouvelle preuve de la considération dont l'habile paysagiste jouissait dans ce fait que Van der Helst et Van Dyck ont tous deux reproduit ses traits.

Désormais la voie était ouverte, et l'exemple de Van Goyen devait être aussitôt suivi. Les beautés pittoresques qui s'étaient révélées à lui le long des cours d'eau de la Hollande, d'autres allaient les découvrir parmi ses pâturages, ses forêts et ses dunes. Il appartenait à Salomon Ruysdael, le contemporain et peut-être même l'élève de Van Goyen, de continuer et d'étendre l'œuvre que celui-ci avait ainsi commencée. La famille de Salomon était depuis peu établie à Harlem; elle venait des environs de Naarden, où il existait encore, vers 1625, quelques maisons et un château, aujourd'hui détruits, qui portaient ce nom de Ruysdael. La filiation de cette famille, assez compliquée, nous l'avons dit, était jusqu'à ces derniers temps demeurée fort obscure. Trois et peut-être même quatre de ces Ruysdael ont été paysagistes, et comme deux d'entre eux portaient le même prénom de Jacob et qu'ils ont peint des sujets à peu près pareils, on s'explique facilement les confusions qui ont pu être faites entre eux. Peu à peu, cependant, les inégalités de leurs œuvres et

une vérification plus attentive de leurs signatures ont amené sur ce point quelque lumière et permis de distinguer avec plus de précision leur personnalité. Après Van der Willigen, qui, dans son excellent livre sur les artistes de Harlem, nous avait le premier révélé l'existence de ces quatre Ruysdael, Burger essayait de marquer les différences qu'il croyait pouvoir faire dans leur talent (1). C'est à M. A. Bredius, le savant conservateur du musée néerlandais, que revient l'honneur de nous avoir apporté sur ce point des informations décisives.

Un document cité par Van der Willigen, et qui confirme l'origine de la famille, nous apprend que, le 9 mars 1642, un certain Isaac Van Ruysdael, veuf, natif de Naarden, contractait un nouveau mariage avec une jeune fille de la ville de Harlem, où il s'était établi. Cet Isaac, qui, cette année même, figure sur les listes de la gilde de Saint-Luc, était un fabricant de cadres, et probablement aussi un marchand de tableaux. C'est sans doute à ce titre qu'il avait été admis dans la gilde; mais M. Bode croit qu'il peignait aussi, et lui attribue, non sans quelque vraisemblance, plusieurs paysages signés des initiales J. V. R.., notamment celui que possède la Pinacothèque de Munich, — une chaumière entourée d'arbres et de buissons à laquelle conduit un chemin frayé dans les dunes, — deux autres au Staedel's-Institut de Francfort, attribués à R. de Vries, et un au musée de Darmstadt. Ces divers ouvrages, d'une couleur terne et dure, d'une facture lourde, appuyée et assez sommaire, ne mériteraient guère d'être remarqués si le nom de leur auteur probable ne les recommandait à notre attention. Après avoir perdu sa seconde femme, au mois de janvier 1672, Isaac avait été lui-même enterré, le 4 octobre 1677, dans la Nouvelle-Église, à Harlem.

Un frère d'Isaac, Salomon Ruysdael, s'était, comme lui, fixé dans cette ville, et son talent, très goûté de ses contemporains, commençait la réputation de la famille. L'époque précise de sa naissance est restée inconnue; mais la date de 1610, qu'on lui assignait autrefois, doit évidemment être reculée de plusieurs années et reportée tout au début du XVIIe siècle, vers 1600, car, dès 1623, nous trouvons l'artiste inscrit parmi les membres de la gilde. On ne connaît pas davantage les maîtres de Salomon, et l'on ne peut à ce propos que signaler, d'après de nombreuses analogies, l'influence qu'Esaias Van de Velde, et surtout Van Goyen, ont exercée sur son éducation artistique. Les détails qui nous ont été transmis sur sa vie sont aussi bien rares. Son talent et la sûreté de son caractère lui avaient fait confier à diverses reprises la gestion des

(1) Pour trois d'entre eux du moins, car, ainsi que Van der Willigen, il croyait que trois seulement avaient été peintres.

intérêts de la gilde. En 1647, il était commissaire de cette association, puis doyen en 1649, et jusqu'à sa mort il ne cessait plus de participer à son administration. En reconnaissance de ces marques de confiance réitérées qu'il en avait reçues, il faisait don à la compagnie d'une de ses peintures pour orner la salle de réunion dont celle-ci disposait au Prinzenhof depuis 1636. Ainsi que son frère, Salomon était affilié à la secte des mennonites, et il avait certainement acquis quelque aisance, car les frais de son enterrement, qui eut lieu le 1er novembre 1670, dans l'église Saint-Bavon, montèrent à 24 florins, somme considérable pour ce temps-là.

Salomon Ruysdael est un artiste d'un véritable mérite, et si, au commencement de sa carrière, ses œuvres présentent avec celles de Van Goyen des ressemblances qui les ont souvent fait confondre, elles manifestent par la suite une originalité croissante et justifient la faveur dont le maître jouit aujourd'hui. Leurs dates, comprises entre 1631 et 1667, permettent de constater une véritable évolution dans la progression de son talent. Tout d'abord, en effet, dans ses premiers tableaux, — musée de Berlin (1631), galerie de Dresde (1633), musées de Bruxelles et de Bordeaux (1634 et 1635), — on a peine à le distinguer de Van Goyen. Ses motifs sont pareils; sa peinture est, comme la sienne, fine et légère, presque diaphane et un peu inconsistante. Ses arbres, dont il indique vaguement le feuillé par des touches claires et empâtées, ne sont pas non plus d'une exécution bien variée. Mais bientôt les deux artistes semblent suivre une marche inverse. Tandis que Van Goyen, recherchant l'effet plus que la couleur, va restreindre peu à peu les élémens de sa palette et tendre, à force de simplicité, à la monochromie, Ruysdael, au contraire, nous montrera graduellement des colorations plus riches. Avec une pâte plus généreuse, ses paysages deviennent d'un ton plus nourri, plus intense, et dans les derniers qu'il a peints, il atteint à une puissance extrême. L'exécution aussi est poussée plus avant : les essences des arbres sont nettement spécifiées, et leur étude plus consciencieuse, loin d'alourdir le travail, arrive par la souplesse de la touche à nous donner idée de la mobilité de leur feuillage. Les êtres animés tiennent d'ailleurs une grande place dans les compositions de Salomon Ruysdael; il sait, en les multipliant, varier ses données, et bêtes ou personnages sont rendus avec une vérité d'allures qui suffirait à la renommée d'un peintre. On sent, à l'harmonie parfaite qui règne entre tous ces détails, que ce ne sont pas là des additions imaginées après coup, exécutées par une main étrangère, mais que l'œuvre entière a été conçue et terminée par le même artiste. Parfois, chez lui comme chez ses prédécesseurs, chez Esaias Van de Velde ou Pieter Molyn, on retrouve encore, — par exemple dans le

paysage du musée de Berlin (901 B), — la trace de ces pillages auxquels les campagnes de la Hollande commençaient à peine à échapper. Cependant ses sujets favoris sont ceux-là mêmes que Van Goyen a le plus souvent traités : des bords de fleuves ou de canaux, comme à la Pinacothèque de Munich (nos 540, 541, 542 du catal.), ou dans le charmant tableau de M. A. Smits à Amsterdam. Il leur donne cependant une signification très personnelle par son exécution autant que par les épisodes variés qu'il y introduit : des cavaliers ou des carrosses arrêtés devant quelque hôtellerie, un bac chargé de bestiaux qui traverse un fleuve, ou des pêcheurs qui y jettent leurs filets.

Le Louvre ne possède aucun tableau de ce maître excellent, qui à Berlin, à Munich, à Rotterdam, à Copenhague, à Francfort et dans mainte collection particulière, comme chez MM. Rothan et L. Goldschmidt, est représenté par des ouvrages remarquables. Mais le *Bac* de Bruxelles (1647), le tableau du même nom (1657), récemment entré au musée d'Anvers (n° 665 du catal.), et surtout la *Halte* du Rijks-Muséum d'Amsterdam (1660), nous semblent ses chefs-d'œuvre. Dans ce dernier tableau, légué au musée par M. Dupper (1), on trouve comme un résumé du talent de Salomon. Vous diriez qu'il a voulu y accumuler les preuves de son habileté, tant l'œuvre est riche en détails de toute sorte. Cette eau courante, à laquelle s'abreuvent des vaches admirablement dessinées, ces deux coches attelés, ces cavaliers et ces dames arrêtés devant la porte d'une auberge, l'hôte et l'hôtesse qui s'empressent autour d'eux; près de là une femme qui lave, une autre qui porte son enfant, un berger, un chien, des dindons et des poules; au-dessus des chênes au feuillage dentelé et à l'horizon une mer de verdure que dominent au loin les deux clochers d'une église, tout cela est peint avec une sûreté magistrale et forme un ensemble dont l'harmonie olivâtre est très distinguée. Malgré la plénitude de vie qui l'anime, le tableau a une grande simplicité d'aspect, et la puissance du ton en est tout à fait merveilleuse.

Comme son frère Isaac, Salomon avait eu aussi un fils peintre, et les deux cousins, paysagistes tous deux, traitant aussi des données analogues, avaient reçu tous deux (comme pour augmenter entre eux les chances de confusion) le même prénom de Jacob (2).

(1) Une variante un peu modifiée de ce tableau, antérieure de quelques années (1655), a été également léguée au musée d'Amsterdam, en 1880, par M. Van de Poll : elle est aussi très remarquable, mais cependant de qualité un peu moindre.

(2) Suivant l'usage hollandais, on les distinguait par les noms de leurs pères, qu'ils joignaient aux leurs : Jacob Isaacszoon (fils d'Isaac) et Jacob Salomonsz. C'est ainsi qu'ils ont signé eux-mêmes au contrat de mariage de ce dernier, d'après l'acte récemment retrouvé par M. Bredius, et qu'il a bien voulu me communiquer.

Mais Salomon Ruysdael ne devait pas transmettre son talent à son fils. Les tableaux qui portent le monogramme de celui-ci : un J, un V et un R entrelacés (1), nous donnent une assez médiocre idée de cet artiste. Le plus important de ses ouvrages, le grand *Paysage boisé* du musée de Rotterdam, signé et daté de 1665, offre, comme les précédens, bien des analogies avec ceux de son illustre homonyme ; mais la lourdeur et la sécheresse de l'exécution, la dureté de sa couleur, témoignent nettement de l'infériorité du fils de Salomon. Il paraît du reste qu'à côté de sa profession de peintre, il exerçait aussi le métier de chaussetier. Il fut cependant admis à la gilde en 1664, et Van der Willigen, qui nous apprend qu'il avait cette année même épousé, le 3 février, une jeune fille d'Alkmar, rapporte qu'accusé de séduction par une domestique attachée à son service, il était parvenu à se disculper devant ses coreligionnaires. Nous en aurons fini avec lui en ajoutant qu'après s'être établi à Amsterdam en 1666, peut-être à la suite des ennuis que lui avait occasionnés cette affaire, il devait plus tard revenir à Harlem, où il était enterré, le 16 novembre 1681, dans le cimetière de Sainte-Anna.

II.

Malgré les dernières découvertes faites dans les archives néerlandaises, les informations recueillies jusqu'à présent sur le plus grand paysagiste de la Hollande ne nous apportent malheureusement pas encore des lumières bien vives sur sa vie. Cependant, d'après un document dû aux récentes recherches de M. Bredius, et qu'il m'a également communiqué, Jacob Ruysdael, le 9 juin 1661, se déclarait âgé de trente-deux ans, ce qui nous permet de fixer d'une manière certaine sa naissance en 1628 ou 1629, par conséquent trois ou quatre ans après la date généralement adoptée jusqu'ici. Nous savons d'ailleurs qu'il naquit à Harlem du premier mariage d'Isaac, le fabricant de cadres. Avancée ainsi de quelques années, la date de la naissance de Ruysdael non-seulement confirme ce que ses biographes nous disent de sa précocité, mais la font paraître plus extraordinaire encore. Nous avons en effet de lui deux eaux-fortes de 1646, — il avait alors dix-sept ou dix-huit ans, — et deux tableaux de cette même année : l'un à Londres, à Beaumont-House, avec des figures d'Adrien Van Ostade, et l'autre à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, qui possède également deux autres paysages de 1647. Nous relevons de plus le nom du jeune artiste

(1) Quatre au musée de Bordeaux, l'un daté de 1669; un à Cassel, un chez M. le conseiller Pfeiffer, à Stuttgart, un autre à Prague, chez M. D. Toman.

sur les listes de la gilde de Harlem dès 1648. Son oncle, Salomon Ruysdael, que l'on considérait autrefois comme son frère aîné, passe pour avoir été son maître; mais il a bien pu recevoir également les leçons de son père, si, comme le pense M. Bode, celui-ci a aussi été peintre. Cependant Houbraken, qui nous a exactement renseignés sur la profession d'Isaac Ruysdael, rapporte qu'il fit apprendre la médecine à son fils, et il ajoute même que ce dernier « avait acquis à Amsterdam une grande réputation pour son habileté comme chirurgien. » L'assertion est faite pour étonner, et l'on n'a pu fournir à son appui que la mention donnée par Immerzeel d'un paysage figurant dans le catalogue d'une vente réalisée à Dordrecht en 1720 : « Une cascade peinte par le docteur Jacob Ruysdael. » Sans contester la valeur de ces indications, nous ferons observer qu'elles ne s'accordent guère avec ce que nous savons de la précocité du peintre et de sa fécondité artistique. Ajoutons que le nombre des Jacob Ruysdael vivant à cette époque, — M. Scheltema en a trouvé jusqu'à cinq habitant Amsterdam vers 1660, — a pu prêter à des erreurs bien naturelles, et que les recherches faites dans les registres de la corporation des médecins ou des chirurgiens de cette ville n'ont pas jusqu'ici confirmé l'indication donnée par Houbraken.

Quoi qu'il en soit, et bien que Ruysdael n'ait que rarement daté ses tableaux, leur nombre, les dates portées sur quelques-uns d'entre eux, et le caractère même de leur exécution, permettent d'établir une succession d'œuvres à peu près ininterrompue de 1646 à 1669. Ces œuvres, étudiées avec soin, suppléent en quelque manière à la pénurie des renseignemens qui concernent la vie du peintre. Cependant là encore se rencontrent des causes d'incertitude. En effet, si l'on met à part les productions de son extrême jeunesse, qui, ainsi que nous allons le voir, ont une physionomie particulière, l'artiste parvint de bonne heure à la maturité, et, dès qu'il l'eut atteinte, il sut s'y maintenir jusqu'à la fin de sa carrière. On ne remarque donc chez lui ni cette progression de talent, ni ces manières successives qui apparaissent nettement chez d'autres artistes, et, à défaut d'indications positives, il convient de ne se prononcer à ce sujet qu'avec une extrême prudence.

Les premiers paysages que nous connaissions de Ruysdael (1) nous offrent généralement des motifs très simples, pris aux environs de Harlem : un pays plat, sablonneux, à peine couvert par

(1) Celui de Beaumont-House, ceux de l'Ermitage, datés : l'un (n° 1143) de 1646, et deux (n°s 1139 et 1148) de 1647; un autre au musée d'Anvers (n° 320), et un au musée de Nancy (n° 240), tous deux de 1649, et d'autres encore au musée du Mans (n° 227), au musée de Berlin (n° 899 C), et au musée de Bruxelles (n° 423), qui nous paraissent de cette époque.

places d'un maigre gazon, une route qui serpente à travers la campagne, animée çà et là par un voyageur qui se repose ou des paysans qui devisent entre eux; quelques pauvres chaumières tapies sous des arbres rabougris, et au loin une échappée vers l'horizon bleuâtre, semé de bois ou de forêts au-dessus desquels s'élève un moulin à vent ou la tour d'une église. Les premiers plans sont d'une exécution sommaire, et les détails restent noyés dans le ton roussâtre d'une préparation sur laquelle le peintre est à peine revenu, tandis que les fonds et les arbres surtout, très scrupuleusement étudiés, montrent une coloration âcre et froide et une facture appuyée, un peu pénible. Mais, dans son extrême précision, le dessin de ces arbres dénote une application d'une ténacité singulière. Les moindres branches y sont suivies dans l'enchevêtrement de leur ramure, et la dentelure compliquée de leur feuillage se découpe nettement, non sans quelque dureté, sur le ciel. Malgré l'exiguïté habituelle des dimensions de ces premiers ouvrages, la fermeté de la touche y est surprenante, et l'artiste, sévère pour lui-même, poursuit l'étude de ces végétations microscopiques avec une patience et une volonté prodigieuses. Il se familiarise ainsi peu à peu avec les divers élémens du paysage, s'attache à en exprimer la variété, en maintenant toujours la grande silhouette des masses, malgré cette minutieuse complication des détails.

Parfois, comme dans l'*Entrée de forêt* du musée de Nancy, les arbres ont plus d'importance, et forment le principal intérêt du tableau. On y trouve déjà cette impression de solitude et ce charme mélancolique des jours voilés qui s'accusera de plus en plus dans les compositions du peintre. Ces simples motifs sont l'objet de ses préférences, et, sans se lasser jamais, il ne cessera plus de les reproduire. Parmi les tableaux peints dans sa jeunesse, la *Dune* de la Pinacothèque de Munich est un des plus remarquables. La sûreté, l'ampleur de l'exécution, la simplicité même de la donnée et le parti que Ruysdael en a tiré, m'avaient autrefois fait croire l'œuvre postérieure de beaucoup d'années (1); mais une étude plus attentive m'a convaincu que sa facture se rapporte à celle d'autres œuvres de cette époque maintenant mieux connue. En même temps qu'elle nous fournirait au besoin une nouvelle preuve de la précocité du talent de Ruysdael, la *Dune* nous apprend par quels moyens il s'est développé. Dès l'abord, l'analogie du motif avec celui du *Buisson*, du Louvre, m'avait frappé et démontré clairement que

(1) Voir, dans la *Revue*, l'étude sur *les Musées de Munich* (15 décembre 1877); dans le troisième chiffre du millésime de ce tableau, chiffre à moitié effacé, on peut aussi bien lire un 4 ou un 6.

tous deux étaient empruntés à la même contrée. En réalité, dans la *Dune* et dans le *Buisson*, le motif est identique, mais pris à quelques pas de distance, en se retournant, et un dessin des deux tableaux m'a permis de reconnaître que la silhouette du groupe d'arbres s'y rencontre trait pour trait, absolument semblable, mais renversée. Mis en éveil par cette observation, j'ai pu retrouver encore, et sans aucune modification, la silhouette de ce même groupe dans le paysage du musée du Mans, que j'ai déjà signalé.

C'est par des études aussi suivies et aussi sincères que Ruysdael arrivait à comprendre et à exprimer le vrai caractère du paysage hollandais. Ce pays où il était né et dont il nous a laissé de si fidèles images, le maître l'a-t-il jamais quitté? la question est délicate, et, en l'absence de documens formels, elle n'a pu être jusqu'à présent résolue d'une manière positive. Il est avéré du moins qu'il n'a pas cédé au courant de migration qui entraînait alors vers le Midi la plupart de ses confrères; rien dans son œuvre ne justifie l'hypothèse, qui eut cours autrefois, d'un voyage en Italie, fait par lui en compagnie de son ami Berchem. C'est vers les contrées du Nord qu'il se sentait attiré, et elles lui ont fourni les motifs d'un grand nombre de ses tableaux. La similitude de ces motifs avec ceux qu'a souvent traités Everdingen a sans doute accrédité la croyance que ce dernier aurait été le maître de Ruysdael. Nous devons nous arrêter un moment aux diverses opinions professées à cet égard.

Allart Van Everdingen, né à Alkmar en 1621, avait reçu à Utrecht les leçons de Roelandt Savery, puis était venu chercher à Harlem celles de P. Molyn. Après s'être marié dans cette ville le 21 février 1645, il y avait été admis la même année dans la gilde de Saint-Luc. Il est donc difficile de supposer que Jacob Ruysdael, à peine moins âgé que lui, pouvant d'ailleurs profiter des enseignemens de son oncle et peut-être même de son père, ait été son élève. Tout au plus a-t-il subi son influence, car bien que le talent d'Everdingen soit assez inégal, celui-ci est, à ses heures, un paysagiste d'un rare mérite. Il ne s'est pas borné, ainsi qu'on est trop disposé à le croire, à la seule représentation de la nature norvégienne; c'est un chercheur, et l'on peut voir de lui, dans la collection de M. Six, à Amsterdam, un excellent *Effet d'hiver*, avec un canal glacé, des roseaux jaunis et des arbres dépouillés, couverts de givre, qui s'enlèvent sur un ciel gris. L'impression de la *Tempête dans le Zuyderzée*, appartenant au duc d'Aumale, et qui offre une grande analogie avec un autre de ses ouvrages qui se trouve au Stœdel's-Institut, est peut-être encore plus saisissante. Cette *Tempête* nous paraît le chef-d'œuvre du maître, et la poésie de cette mer houleuse, qui, par un jour d'hiver, vient battre avec fureur une plage hollandaise, atteint une puissance d'expression tout à fait pathétique. En ce qui touche ses œuvres inspi-

rées par la Norvège, on s'accorde généralement à fixer entre 1640 et 1645 le séjour qu'Everdingen aurait fait dans ce pays; après cette époque, nous savons qu'il vint s'établir à Harlem, où l'on suit sa trace pendant quelques années, au moins jusqu'en 1651. Quant au naufrage qui aurait jeté le peintre sur les côtes de Norvège, s'il est réel, rien n'empêche cependant qu'Everdingen ne soit revenu plus tard dans ce pays. Il était d'humeur voyageuse, et, très jeune encore, il avait parcouru le Tyrol avec Savery, son maître. D'Alkmar, sa patrie, les relations avec la Norvège étaient faciles et fréquentes, car c'est de ce pays que, depuis longtemps, les Hollandais tiraient les bois pour leurs navires et leurs constructions. Il n'était donc pas besoin d'un accident pour y aborder, et un artiste néerlandais y trouvait certainement à qui parler avec ses compatriotes installés dans le pays. Les eaux-fortes, gravées par Everdingen, très probablement de 1645 à 1654 (1), et qui représentent des vues de ces contrées lointaines, — des cascades, des rochers, des forêts de sapins, — nous fournissent des indications relatives aux conditions dans lesquelles l'artiste y a vécu. Il n'y était pas seul, et l'on peut voir dans l'une d'elles (Bartsch, n° 72) des voyageurs, au nombre de trois, cheminant sur une route, suivis par un homme qui porte leur bagage, tandis que, dans une autre planche (B. n° 54), nous retrouvons les mêmes voyageurs, — enveloppés de manteaux, coiffés de chapeaux à haute forme et vêtus du costume hollandais de cette époque, — qui, assis l'un près de l'autre, sont occupés à dessiner sur leurs albums des rochers d'aspect assez étrange parmi lesquels ils sont installés. N'était l'extrême jeunesse de Ruysdael à ce moment, nous aurions été tenté de le reconnaître parmi ces compagnons d'Everdingen, si nous ne savions, d'autre part, que les sujets norvégiens n'ont été abordés par notre artiste qu'à une époque assez avancée de sa carrière, ainsi que le prouvent leur exécution, toujours large et sûre, et les dates que l'on a pu relever sur quelques-uns d'entre eux.

Suivant la remarque de M. A. de Wurzbach, un des derniers biographes de Ruysdael, il est peu probable qu'à ce moment, en pleine possession de son talent, celui-ci, comme on le prétend d'ordinaire, se serait avisé de faire des pastiches d'Everdingen, en se servant de ses dessins ou de ses études. Sans vouloir égaler à ses paysages hollandais les cascades et les sites norvégiens de Ruysdael, nous trouvons dans ces tableaux une précision de détails, une variété, un sentiment poétique, qui nous paraissent très personnels et rendent ces interprétations de la nature supérieures à celles qu'Ever-

(1) Voir à ce sujet la brochure : *Allart Van Everdingen; Catalogue des estampes qui forment son œuvre gravé*, par W. Drugulin. Leipzig, 1873.

dingen nous en a données. Comment, avec sa sincérité si scrupuleuse, le maître aurait-il ainsi multiplié les images d'un pays qu'il n'aurait point vu? Comment serait-il parvenu à mettre dans ces œuvres de seconde main plus d'originalité, plus de vérité qu'Everdingen lui-même n'a pu le faire, lui qui, ayant habité cette contrée, en avait rapporté de nombreuses études? Nous croyons donc, pour notre part, que Ruysdael aussi a visité la Norvège, et qu'il a puisé dans ses propres études les élémens de ses tableaux. Peut-être est-ce à la suite des récits d'Everdingen que l'idée de ce voyage lui était venue; peut-être aussi, à raison du peu de succès qu'obtenaient près de ses contemporains ses premiers ouvrages, se décida-t-il à chercher au milieu d'une nature plus accidentée des sujets qui auraient chance d'être mieux goûtés par eux. A défaut d'Everdingen, Ruysdael, s'il voulut pousser jusqu'en Norvège, aurait pu d'ailleurs trouver d'autres compagnons, Pieter Molyn, par exemple, avec qui il était naturellement en relations à Harlem, et qui devait aussi lui-même se décider à faire cette expédition, puisqu'on a de lui, à la Pinacothèque et au Stædel's-Institut, des études et des dessins remarquables faits d'après des paysages norvégiens, en 1658 et 1659 (1).

Cette tentative, en tout cas, ne devait pas mieux réussir à Ruysdael, et l'espoir que ces tableaux, inspirés par une contrée plus pittoresque, obtiendraient plus de succès, fut tout à fait déçu. Avec les années, sa situation allait devenir toujours plus précaire. Il n'avait jamais été en possession de la vogue, et sa vie à Harlem demeura toujours difficile et obscure. Son nom ne figure point parmi ceux des dignitaires de la gilde, et ses œuvres ne lui étaient payées qu'un prix fort modique. Amsterdam, où le nombre des artistes était relativement moins considérable et la richesse plus grande, parut sans doute lui offrir les conditions d'une existence moins pénible, et il alla s'y fixer. En 1659, il obtenait le droit de bourgeoisie dans cette ville, qu'il habita jusqu'en 1681; mais il ne semble pas qu'il parvînt à s'y créer plus de ressources. Il se trouvait cependant alors dans toute la force de son talent. Grâce à son travail et à ses études incessantes, son exécution était devenue plus facile et plus large. Sa couleur non-seulement n'avait plus la dureté qui dépare ses premiers ouvrages, mais elle avait acquis une souplesse et une harmonie extrêmes. Tout en restant discrète et générale-

(1) Le grand nombre des tableaux de P. Molyn qui se trouvent en Suède, tandis que ses œuvres sont d'une extrême rareté dans le reste de l'Europe, nous semble également une confirmation de son séjour dans le Nord. Les dates que nous donnons s'accorderaient assez, du reste, avec l'apparition un peu postérieure des paysages norvégiens dans l'œuvre de Ruysdael.

ment grave dans les intonations, elle montrait cette finesse de reflets et cette délicatesse de modulations qui font le charme des pays du Nord. Son dessin plus savant, toujours d'une correction irréprochable, était mis en relief par la précision de sa touche, fidèlement appropriée au rendu des nombreux détails qui entrent dans ses paysages et y mettent la variété et la vie. Cependant, le sentiment élevé qu'il avait de la nature l'empêchait de s'absorber dans ces détails; sans jamais faire parade de sa virtuosité, il les subordonnait à l'ensemble; tous concouraient à l'impression qu'il se proposait de produire. Aussi les tableaux de sa maturité ont-ils une tenue superbe. Dans un musée, la simplicité, la force de leur aspect, les font reconnaître entre tous et vous attirent à eux; leur perfection vous retient, et un examen prolongé ne peut qu'accroître pour eux votre admiration.

Cet art si complet, si sérieux, si nouveau, n'était pas apprécié à sa valeur par le public; mais Ruysdael trouvait un dédommagement de son indifférence dans la sympathie de ses confrères. Les nombreux collaborateurs auxquels il eut recours pour animer ses paysages, et la durée des relations qu'il entretint avec plusieurs d'entre eux, témoignent de l'estime qu'ils avaient pour lui. Les noms d'Adrien Van Ostade, de Berchem, qui, dès 1653, peignait les figures de ses tableaux, ceux d'Adrien Van de Velde, de Lingelbach, de Vermeer de Delft, de Gérard Van Battem et de Philippe Wouwerman, que nous retrouvons parmi eux, nous montrent que Jacob frayait avec les premiers artistes de son temps. Ce n'est pas que leur collaboration ajoute beaucoup, à notre avis du moins, au mérite de ses ouvrages. Si les plus distingués de ces artistes, Adrien Van de Velde et Vermeer, ont su sobrement, avec à-propos, associer leur talent à celui du maître, d'autres, comme Lingelbach et Berchem lui-même, ne s'effacent pas assez devant lui. Les personnages ou les animaux qu'ils peignent dans ses compositions sont trop en vue; leur couleur, parfois un peu brutale, fait tache et détonne sur l'harmonie sévère de ses colorations. Leur présence même n'est pas toujours justifiée et s'accorde mal avec le caractère des paysages où ils sont placés. Le plus souvent on préférerait pour ceux-ci une solitude complète, et peut-être le grand artiste l'eût-il lui-même préférée. Il était sans doute obligé de reconnaître par quelque salaire le prix du concours qu'on lui prêtait, et l'argent n'était pas chez lui trop abondant. Mais il espérait trouver ainsi meilleur accueil auprès des amateurs, et modeste comme il était, mauvais juge d'ailleurs des goûts du public, il laissait ses collaborateurs s'étaler à leur gré, sans se préoccuper assez des convenances de l'œuvre à laquelle ils participaient. Pour lui, il se contentait de faire de son mieux, sans

que jamais, malgré sa gêne, on puisse rencontrer dans ses œuvres la trace d'un travail trop hâtif ou d'une négligence.

Cependant cette gène allait croissant. C'est encore à M. Bredius que nous devons la récente découverte d'un document d'où il résulte qu'au mois de mai 1667 Ruysdael, qui habitait alors la Kalverstraat, « vis-à-vis la cour de Hollande, » se trouvait dans un état très maladif. Il avait pu toutefois se rendre chez un notaire pour y signer un testament par lequel il léguait tout son avoir à une demi-sœur née du second mariage d'Isaac, à charge par elle de payer à ce dernier toutes les rentes qu'il lui servait. Les tuteurs de la légataire, Salomon Ruysdael et son fils Jacob, le cousin du testateur, devaient veiller à l'exécution de cette clause. De quel mal souffrait le grand artiste, nous l'ignorons. Ploos Van Amstel parle de douleurs rhumatismales contractées dans ses stations au bord des marécages, et il est certain que, dans ces contrées humides et fiévreuses, l'existence du paysagiste, exposé aux intempéries, obligé de s'accommoder de tous les gîtes, devait être, en ces temps-là surtout, rude et périlleuse. La générosité de Ruysdael vis-à-vis de son père contribuait sans doute aussi beaucoup aux difficultés de sa situation. En fils dévoué, il était venu plus d'une fois à son aide, et il continua toujours à lui faire des avances, car dans un autre acte cité par Van der Willigen, Isaac, à la date du 11 avril 1668, cède à son fils, « l'honorable Jacobus, demeurant à Amsterdam, » le mobilier composant son petit avoir et « tout ce qu'il pourrait posséder à l'avenir, » afin de s'acquitter autant qu'il le peut des dettes qu'il reconnaît avoir contractées vis-à-vis de lui.

Pour essayer de se tirer d'affaire, Ruysdael acceptait toutes les tâches; outre ses paysages norvégiens, il peignait des vues d'Amsterdam ou même des portraits de maisons de campagne appartenant à de riches Hollandais. Souvent aussi, pour se dédommager de ces travaux peu faits pour l'intéresser, il se dirigeait du côté de Harlem, et il retraçait une fois de plus les aspects familiers d'une contrée qui lui était chère. La mélancolie et la tristesse à laquelle il était enclin s'accentuaient de plus en plus dans ses œuvres, et cette disposition d'esprit n'était pas de nature à lui ramener des acheteurs. Après la gêne, la misère était venue, et sa maladie s'était probablement aggravée. Le jour arriva où il fut forcé de renoncer à ses études au dehors et même à son travail, car on ne connaît pas de tableaux de lui datés de ses dernières années. Il se sentait de plus en plus délaissé. Il ne s'était point marié; de bonne heure, il avait perdu sa mère, et son père était mort au commencement d'octobre 1677. Malgré son talent, il n'avait pas eu d'élèves. Dans son extrême détresse, Ruysdael était donc entièrement isolé à Amsterdam. Il trouva du moins un appui dans ses coréligionnaires de Har

lem. Les membres de la secte des mennonites, à laquelle, ainsi que toute sa famille, il avait appartenu, « ses amis, » comme ils s'appelaient, sollicitèrent pour lui une place à l'hospice de sa ville natale, offrant généreusement de payer sa pension. A la date du 28 octobre 1681, leur requête était appuyée par les bourgmestres de Harlem, qui, en la transmettant aux régens de l'hospice, les engageaient, avec une naïveté un peu cynique, « à se faire bien payer, afin que le susdit pensionnaire ne devînt pas une charge pour l'établissement, mais fût plutôt pour lui une cause de profit. » Les *amis* de Ruysdael n'eurent pas à fournir longtemps la cotisation qu'ils s'étaient imposée, car, le 24 mars 1682, un dernier document, cité par Van der Willingen, vient clore ce lugubre dossier des informations qui ont rapport au grand artiste : c'est l'enregistrement d'une somme de 4 florins pour « frais d'ouverture du tombeau de Jacob Ruysdael en l'église de Saint-Bavon. »

La vie n'avait pas été clémente à Ruysdael ; après bien des traverses, méconnu de ses contemporains, il était mort misérable comme Frans Hals. Mais, tandis que l'inconduite et le désordre avaient eu leur part dans l'infortune de ce dernier, on ne trouve à relever dans l'existence laborieuse du paysagiste que des traits de désintéressement et des preuves de consciencieuse activité. Moins heureux d'ailleurs que son compatriote, qui, au musée de Harlem, apparaît dans tout son éclat avec dix toiles d'une importance capitale, Ruysdael est absent de ce musée. On y cherche en vain son nom, et, après deux siècles révolus, il attend encore la réparation que, justement soucieux de l'honneur de la cité, Van der Willigen réclamait déjà pour lui en 1870, dans l'appel chaleureux qu'il adressait aux habitans de Harlem, et qui jusqu'à présent n'a point été entendu.

III.

La négligence des concitoyens de Ruysdael à se faire honneur de sa gloire continue de les accuser ; elle paraît d'autant moins explicable qu'en Hollande même et dans la plupart des musées de l'Europe, les œuvres du maître sont nombreuses et universellement admirées. Avec sa renommée toujours grandissante, le prix de ses tableaux a suivi une progression, lente d'abord, mais constante. Tel d'entre eux, et non des plus importans, une *Marine*, par exemple, qu'il aurait de son vivant cédée pour 16 ou 20 florins, était vendue 200 florins à Amsterdam cent ans après ; puis successivement payée 1,500 francs au commencement de ce siècle, 9,000 en 1824 et 14,000 en 1829. Mise aux enchères, elle atteindrait maintenant au moins deux ou trois fois ce chiffre. Ruysdael a cependant beaucoup produit, et,

bien que grossi de quelques ouvrages douteux, le total de 344 peintures donné par Smith dans son *Catalogue raisonné* (tome VI) serait aujourd'hui certainement dépassé. Ces peintures, nous l'avons dit, sont rarement datées, et, à part celles de l'extrême jeunesse de l'artiste, il est en général difficile de leur assigner une chronologie bien précise. En essayant de les grouper ici d'après la nature même des motifs et suivant les contrées qui les ont inspirées, nous nous bornerons à signaler celles qui nous paraissent capitales dans son œuvre et qui permettent le mieux de caractériser son talent. A l'occasion d'ailleurs, et d'après l'exécution de ces ouvrages, nous ne négligerons pas de dire à quelle époque de la vie de l'artiste elles peuvent être rapportées, toutes les fois que cette détermination nous aura semblé offrir quelque vraisemblance.

Bien que son œuvre soit très variée, Ruysdael ne s'est guère éloigné de sa ville natale. A part cette excursion en Norvège dont nous avons parlé, qui, toute probable qu'elle soit, ne peut cependant être constatée d'une manière positive, il n'a jamais quitté son pays, et, dans son pays même, il s'est contenté de rayonner autour de quelques stations d'étude que la sincérité extrême avec laquelle il interprétait la réalité permet le plus souvent de reconnaître. Les paysages norvégiens tiennent, il est vrai, une assez grande place dans son œuvre, et Smith en compte soixante-quinze. Tous appartiennent à la période de sa maturité ; malgré le talent qu'y montre l'artiste, ils nous laissent assez indifférens. Le caractère très spécial d'une végétation où domine le sapin, les entassemens énormes de rochers, le contraste violent qu'offrent leurs colorations brunes et très intenses avec la blancheur des eaux écumantes, l'extrême complication des détails, ne fournissent pas, comme on pourrait trop facilement le croire, des motifs très favorables à l'artiste. Dans ces contrées si riches en accidens, son rôle se réduit bien souvent à simplifier, à élaguer ces détails trop nombreux, et par une conséquence assez inattendue, mais cependant conforme aux conditions mêmes de l'art, cette complication, à la longue, arrive à produire une certaine monotonie. Ruysdael ne l'a pas toujours évitée.

Nous goûtons encore moins ses tentatives de fondre dans une même œuvre des élémens empruntés à des pays très différens. Si nous en exceptons la grande *Forêt de chênes* de la collection Van der Hoop, au premier plan de laquelle une chute d'eau épand ses flots tumultueux et dont l'imposant aspect mérite d'être signalé, l'incohérence de ces compositions s'accuse généralement de la manière la plus fâcheuse. Leurs détails ainsi juxtaposés paraissent d'autant moins vraisemblables que chacun d'eux, étant rendu avec une extrême précision, trahit son origine et fait sentir

plus vivement le manque d'unité de l'ensemble. Quiconque est familier avec l'œuvre du maître pourrait à la rigueur, dans le triage de ces détails hétérogènes, démêler leur provenance et les restituer au milieu d'où ils ont été tirés. Nulle part ce défaut n'apparaît avec autant de force que dans une des productions les plus célèbres de Ruysdael, et qui, bien à tort, suivant nous, passe pour un de ses chefs-d'œuvre. Nous voulons parler du tableau de la galerie de Dresde, désigné sous le nom de *Cimetière des juifs*. On connaît cette composition, qui, très probablement, appartient aux dernières années de l'artiste, et dans laquelle on dirait qu'il a voulu mettre comme un écho des tristesses et des rigueurs dont sa vie était alors accablée. On y relèverait facilement la trace d'une sentimentalité contre laquelle il s'est d'ordinaire mieux défendu et qui entre sans doute pour une trop grosse part dans la réputation de ce tableau. Certes, l'idée de cette inclémence de la nature qui, dans ce cimetière abandonné, semble s'acharner au-delà même de la mort contre une race proscrite, cette idée était faite pour tenter Ruysdael. Mais ces nuées d'orage sur lesquelles l'arc-en-ciel décrit deux fois sa courbe, ce temple en ruine, ces arbres desséchés, ces eaux qui se brisent avec fureur contre les rochers, l'impétuosité du vent qui secoue les feuillages, ces tombes bizarres, disjointes et à demi brisées sur l'une desquelles le peintre a mis sa signature, cette lumière blafarde qui les éclaire, tous ces appels à l'émotion, tous ces moyens d'expression un peu factices et dont on a tant abusé depuis, nous paraissent accumulés ici avec plus de complaisance que d'à-propos. La dureté et la sécheresse même de l'exécution ajoutent encore à leur exagération, et devant ce désir trop évident d'exciter notre sensibilité, involontairement nous nous raidissons. Jaloux de notre liberté, nous n'aimons pas qu'on presse ainsi sur elle ; pour goûter pleinement une œuvre d'art, nous lui demandons de laisser une part, si restreinte qu'elle soit, à notre imagination, et, sans appuyer autant, de nous permettre d'y mêler quelque chose de nous-mêmes. Comme pour condamner d'ailleurs d'une manière irrécusable le procédé de composition auquel Ruysdael a eu recours ici, nous sommes en possession de renseignemens formels qu'il nous a fournis lui-même. Un dessin de la collection His de La Salle, entré récemment au Louvre, nous montre l'étude du motif qui a inspiré le *Cimetière des juifs*, étude reproduite presque sans aucune modification dans un tableau appartenant à lord Ellesmere (Bridgewater-House). Dans l'une et dans l'autre, le torrent, les terrains, le hêtre mort et le groupe d'arbres sont figurés, mais non pas la ruine, ni les tombes qui ont donné son nom au tableau de Dresde. Quant à celles-ci, elles sont empruntées à deux autres dessins faits

d'après nature par Ruysdael dans le cimetière israélite d'Amsterdam (1).

Il n'est guère plus heureux dans ces vues d'Amsterdam, fort rares, du reste, qu'il a probablement exécutées sur commande, tenté par le modeste salaire qu'il en pouvait tirer. Le musée de Berlin et celui de Rotterdam en possèdent chacun un exemplaire : la *Vue de la place du Dam* et l'*Ancien marché aux poissons*, à Amsterdam, deux pendans animés de nombreuses figures assez médiocrement peintes par Gérard Van Battem (musée de Berlin, n° 885 D, et musée de Rotterdam, n° 279). La facture de ces tableaux est lourde et un peu gauche, leur couleur étouffée et terne ; les ciels seuls ont les qualités habituelles du maître. On dirait que, sorti de ses chères campagnes, il se sent mal à l'aise au milieu de ces rues populeuses, parmi ces édifices aux lignes rigides, et il est loin d'atteindre la perfection et la sûreté d'un Van der Heyden ou d'un Berck-Heyde.

Laissant de côté ces œuvres sans grand caractère, nous avons hâte d'aborder maintenant les paysages purement hollandais, ceux dans lesquels apparaît toute l'originalité de Ruysdael. Si, dans ses tableaux d'architecture, il est certainement inférieur à ceux qui se sont fait de ce genre une spécialité, comme peintre de la mer, en revanche, il dépasse singulièrement tous les *marinistes*. Nous avons vanté ici même (2) l'impression saisissante et la facture accomplie des deux *Tempêtes* de la galerie de Berlin. Avec un effet moins dramatique, la *Marine* du musée de Bruxelles n'est peut-être pas moins remarquable, et l'artiste a rendu avec une poétique fidélité l'aspect de cette eau morne et grise qui va se confondre à l'horizon avec un ciel gris et morne comme elle. Dans ses *Plages*, Ruysdael se montre, avec un sens un peu différent, le digne émule d'Adrien Van de Velde. La *Plage* du musée de La Haye, et surtout celle qui appartient au duc d'Aumale, peuvent être comptées parmi ses meilleures productions. Ces nuages rapides qu'un air frais et vif chasse devant lui en légers flocons, ces vagues courtes et pressées, couronnées d'écume, ce sable où percent çà et là quelques touffes d'une herbe maigre et sèche, ces tons mobiles et transparens, tout cela est d'une justesse surprenante. Les petits personnages qui circulent sur la grève, alertes et joyeux, ajoutent à l'animation de la scène. Par un heureux artifice, le collaborateur de Ruysdael, probablement Vermeer, les a vêtus de noir et de blanc, et ces deux notes extrêmes font encore ressortir la pâleur exquise de la tonalité générale du paysage.

(1) Le musée Teyler possède aujourd'hui ces dessins, qui ont été gravés en 1670 par Blotelingh.

(2) Voyez la *Revue* du 1er mai 1882.

Avec la *Tempête* du Louvre, au contraire, nous retrouvons les oppositions violentes que réclamait cette pathétique composition. Un ciel d'orage pèse sur l'horizon encore éclairé par une lueur sinistre, qui bientôt va disparaître, car déjà la tourmente s'est élevée, et les barques, penchées, secouées par le vent, regagnent en toute hâte la côte prochaine. Mais Ruysdael ne s'est pas borné, cette fois, à nous peindre l'agitation de la mer et les dangers dont elle menace les embarcations éparses sur ses flots. Une chaumière, à peine protégée par des pieux grossièrement reliés entre eux, est exposée aux furieux assauts de la vague, qui déferle et remplit l'atmosphère d'une buée moite et saline. La simplicité de la composition est en rapport avec la grandeur de la scène, et tandis que, dans le *Cimetière des juifs*, les divers élémens mis en jeu juraient de se trouver réunis, l'unité ici est parfaite et la sûreté magistrale de la facture augmente encore la puissance de l'impression (1).

Ces aspects mélancoliques ou terribles de la mer sur les côtes de la Hollande, Ruysdael les trouvait dans le voisinage de Harlem, réunis au charme de la campagne elle-même. Bien souvent, à toutes les époques de sa vie, il se sentit attiré vers sa ville natale, parmi cette nature qui lui fournissait à chaque pas des motifs appropriés à son talent. Cette campagne de Harlem semble, en effet, un lieu privilégié pour les peintres, et, à voir les élémens pittoresques qu'elle offre à leurs études, on comprend les nombreuses inspirations qu'ils y ont puisées. Il n'est guère de contrée qui présente des aspects à la fois plus logiques et plus différens. Vers la mer, le vent qui souffle incessamment du large règne en maître. Il dispose à son gré le rythme des nuages, soulève les flots, disperse au loin le sable du rivage et plie ou rase sous ses assauts réitérés les buissons rabougris qui s'accrochent çà et là aux croupes pelées de la dune. Du côté opposé, une riche végétation, abritée par la dune elle-même, s'épanouit librement, et des bois respectés marient leur sombre verdure au vert éclatant des prairies. La physionomie déjà si variée du paysage change à chaque instant avec les jeux capricieux de la lumière : tantôt égayée par le soleil des colorations les plus fraîches et les plus brillantes, tantôt remplie de contrastes quand les grandes ombres des nuées promènent à travers la plaine leurs découpures étranges ; tantôt enfin, aux approches de l'orage, livide, sinistre et désolée. Sous ces aspects mobiles, les harmonies restent toujours franches ; jamais rien qui soit crû, rien qui détonne. Même au cours de l'été, les gazons, éclatans ou flétris, ont des reflets de

(1) L'œuvre a, par malheur, beaucoup souffert; elle gagnerait, en tout cas, à être débarrassée des traces nombreuses de repeints déjà anciens qui, ayant beaucoup noirci, font aujourd'hui autant de taches.

velours, les grandes herbes ondulent gracieusement parmi les terrains vagues, et des pousses d'un rouge vif réveillent le feuillage austère des vieux chênes auxquels des bosquets de saules ou de peupliers blancs mêlent leurs pâles frissons.

Cette nature si attachante, Ruysdael en a merveilleusement exprimé la poésie. A chaque instant, aux alentours de Harlem, son nom revient à l'esprit avec le souvenir de quelqu'une de ses œuvres. Vous y pouvez suivre sa trace, retrouver la place même où il s'est assis. Ce château en ruine avec son enceinte, ses fossés et le lierre accroché à ses briques, après plus de deux cents ans, il est encore tel que le maître l'a peint, et l'eau continue à croupir dans les fossés de Bréderode, le lierre à grimper le long de ses murailles. Ces horizons immenses que l'on découvre du haut de la dune, bien souvent aussi Ruysdael en a retracé les espaces infinis. Plus souvent encore, à mi-hauteur, près d'Overveen, il s'est plu à dérouler le panorama de sa ville natale avec ses maisons, ses monumens, les tours de ses églises. Les blanchisseries et leurs pièces de toile étalées qu'il plaçait au premier plan ont disparu; mais la silhouette de Harlem, dominée par le clocher de Saint-Bavon, se déploie comme autrefois au-dessus du bois séculaire qui fait à la vieille cité une verte ceinture (1).

Peut-être l'originalité du peintre apparaît-elle mieux encore dans des motifs plus simples dont à force de talent il a tiré un si merveilleux parti. Au milieu de ces campagnes pittoresques qui avoisinent Harlem, les moindres accidens, les coins les plus modestes suffisaient pour l'inspirer. Vous imagineriez difficilement qu'il pût trouver le sujet d'un tableau dans ce *Champ de blé* dont il a plus d'une fois varié les dispositions, et dont un des types les plus accomplis appartient à M. Rothan. C'est en insistant sur l'humilité même de ce sujet que Ruysdael a su le rendre expressif. Au lieu de ces blondes et abondantes moissons que, dans les contrées méridionales, un sol généreux fournit à l'homme presque sans culture, ici des épis à peine jaunissans s'agitent grêles et chétifs sous un ciel pâle, menacés par le sable qui les presse et les enserre de toutes parts. La même impression de lutte et de tristesse, nous la retrouvons plus saisissante encore dans le *Buisson* du Louvre, cette toile célèbre dans laquelle le maître s'est élevé à une éloquence si pathétique (2).

(1) Le musée d'Amsterdam, celui de La Haye et la collection de M. Holford, à Dorchester-House, possèdent d'excellens spécimens de ces *Dunes d'Overveen*, dont on peut voir aussi à la galerie de Berlin deux remarquables exemplaires.

(2) Le musée de Copenhague possède un tableau dont le motif est presque pareil et la valeur à peu près égale.

Si Ruysdael n'a jamais cessé de s'inspirer de cette nature mélancolique et grandiose, il a cependant cherché dans d'autres parties de la Hollande des sujets d'étude. Rarement, il est vrai, il a peint, — ainsi que l'avaient fait son oncle Salomon et Van Goyen, — le cours des grands fleuves, et l'on ne peut guère citer que comme une exception ce *Moulin à vent* de la collection Van der Hoop, dont il a trouvé le motif sur les bords du vieux Rhin, aux environs de la petite ville de Wyck-by-Dursteede, encore facilement reconnaissable à sa tour tronquée. L'œuvre, il est vrai, est de prix, et Fromentin en a fait ici même un légitime éloge. Dans l'interprétation de ce motif qu'avaient si souvent traité ses prédécesseurs, Ruysdael s'est montré à la fois très puissant et très personnel. D'après la configuration assez accidentée des terrains, d'après leur végétation et la forme même des collines qu'on peut observer dans un assez grand nombre de ses paysages, il est permis de penser qu'ils lui ont été inspirés par une même contrée, que l'on croit être la Gueldre ou l'Over-Yssel, sur les confins du Hanovre. Au sein de ce pays retiré, sauvage, l'artiste amassait des impressions nouvelles qu'il a, bien souvent aussi, fixées dans des tableaux importans qui appartiennent à sa première époque. C'est de là qu'il rapportait les études du *Monastère*, de la galerie de Dresde, et celles de ce beau paysage du musée de Brunswick, dans lequel il a rendu avec une si pénétrante harmonie le charme d'une après-midi d'été, tiède, demi-voilée, pleine de silence et de molles langueurs. Au premier plan, fortement attaché au sol par ses puissantes racines, un grand chêne, au tronc noueux, élève jusqu'au haut du ciel sa robuste ramure. A gauche, un large chemin gravit une pente assez raide, et de l'autre côté, dominant le pays, une chapelle, une tour et quelques autres constructions semblent les dépendances d'un riche domaine. Des forêts montent du fond de la vallée jusqu'au sommet des coteaux. Le soleil est caché, et dans l'air assoupi les feuillages tranquilles se dessinent nettement; à peine si un léger souffle balance doucement des épis mûrs dans un champ voisin. Il y a comme un accord secret entre la beauté du site, la tiédeur de l'atmosphère, la limpidité de la lumière et l'exécution même de cet ouvrage accompli. Tandis que souvent, chez Ruysdael, les oppositions sont plus tranchées, les colorations plus froides et les végétations plus tourmentées, cette fois les intonations ont gardé leur transparence, les formes leur souplesse, et une impression de sérénité, de bonheur et d'apaisement se dégage de cette aimable nature.

Mais les forêts de cette région privilégiée devaient inspirer au maître des œuvres encore plus originales et plus élevées. Comme

ces œuvres sont également très nombreuses, nous ne pouvons citer ici que les plus importantes (1). Mentionnons d'abord la *Forêt*, du Louvre, cette composition d'une si belle ordonnance, dans laquelle, au milieu d'un massif de grands arbres qui bordent un étang, une percée, pratiquée parmi les hêtres et les chênes, laisse apercevoir des coteaux bleuâtres. L'ampleur de l'exécution est ici proportionnée aux dimensions du tableau. Les intonations ont aussi plus d'éclat que d'habitude, et le bleu franc du ciel s'accorde harmonieusement avec les feuillages dorés par l'automne. Malheureusement les personnages que Berchem a introduits au premier plan, — un paysan italien rougeaud qui, la main sur son cœur, déclare ses feux à une bergère rebondie juchée sur un âne, — semblent ici d'autant plus déplacés que la brutalité de la touche et la crudité intempérante des rouges font ressortir encore le peu d'à propos de cet épisode. Supprimez-le par la pensée, pour ne laisser que les vaches buvant au bord de l'eau ; ou, mieux encore, supposez une solitude absolue dans ce paysage, et il reprendra aussitôt, avec sa gravité, sa vraie signification. La *Chasse*, de Dresde, ne tire pas non plus une grande valeur des personnages et des animaux que Van de Velde y a peints et qui ont donné son nom au tableau. Mais, par la douceur de l'aspect et la largeur de la facture, la *Chasse* se distingue des autres ouvrages de Ruysdael réunis au musée de Dresde, qui, tout remarquables qu'ils sont, nous paraissent, en général, avoir beaucoup noirci. La découpure des silhouettes et la sombre intensité des verdures vont même, pour plusieurs d'entre eux, jusqu'à la dureté, et ce défaut, que probablement il convient d'imputer à leur mauvaise conservation plutôt qu'au peintre lui-même, est encore exagéré par le luisant des glaces dont ils sont recouverts. Malgré tout, au musée même de Dresde, nous préférons, du moins pour l'originalité du motif, un paysage de dimensions bien plus restreintes, que Ruysdael a également reproduit dans une de ses meilleures eaux-fortes. Comme en un sombre miroir, l'eau de cet *Étang dans les bois* reflète avec une exactitude absolue les vieux chênes qui, déjà découronnés par les injures du temps, tordent leurs ramures ou allongent leurs grands bras en quête d'un peu d'air et de nourriture. L'*Entrée de forêt*, du Belvédère, à Vienne, dont le musée de Rotterdam possède une répétition moins importante, doit être également citée pour la beauté sévère de la composition. L'aspect grandiose de cette forêt, dans laquelle s'engage un chemin traversé par un ruisseau, recommande à notre

(1) On compte, en effet, parmi les paysages de cette catégorie, des tableaux appartenant à M. Six, au comte Ellesmere, à sir Richard Wallace, deux à lord Overstone, d'autres à la National-Gallery et aux musées de Bruxelles, de Dresde, de Berlin, de Vienne et de Saint-Pétersbourg.

admiration cette toile, une des plus grandes que Ruysdael ait peintes ($1^m,80$ sur $1^m,40$). A côté de cette œuvre remarquable, qui a malheureusement aussi un peu foncé, prennent place une autre *Entrée de forêt* (au Worcester-College d'Oxford), de dimensions presque pareilles, et les deux intérieurs de forêt de l'Ermitage, le *Bois* (n° 1138 du Catal.), et surtout le *Marais* (n° 1136), certainement un des chefs-d'œuvre du peintre. Jamais mieux que dans ce dernier paysage il n'a exprimé le charme auguste de la nature abandonnée à elle-même. Au sein de cette antique forêt, où les arbres croissent et meurent respectés, les tiges vigoureuses des jeunes rejetons se mêlent aux squelettes des chênes ou des hêtres, les uns encore debout, mais dépouillés, les autres couvrant le sol de leurs débris épars. Sur le premier plan, un chêne rugueux et trapu étend ses branches décharnées au-dessus d'une mare bordée de roseaux et tapissée de nénufars. Des canards sauvages, troublés dans leurs ébats par l'approche d'un passant, s'envolent en rasant la surface de l'eau. Entre les troncs des arbres, des échappées permettent de mesurer la profondeur du bois. Quelle admirable contrée, bien faite pour provoquer l'enthousiasme d'un paysagiste! Que de bonnes heures de travail et de solitude, — à en juger du moins par la riche moisson d'études qu'il en a rapportées, — Ruysdael y a passées, découvrant à chaque pas des aspects nouveaux qui le tentaient, se laissant pénétrer peu à peu de cette rustique poésie! Ce furent là, sans doute, des momens de calme et de bonheur bien rares dans la vie du pauvre artiste. Ces actives contemplations lui faisaient oublier les injustices de sa destinée, et avec la conscience de son génie, quelque chose de la sérénité de ces beaux lieux descendait dans son âme.

IV.

« Ruysdael dessinait-il ou peignait-il d'après nature? S'inspirait-il ou copiait-il directement? » Telles sont les questions que se posait Fromentin dans les pages charmantes consacrées par lui au grand paysagiste, questions qu'il aurait pu facilement résoudre, car Ruysdael a pris soin d'y répondre lui-même de la manière la plus formelle. Il existe, en effet, un grand nombre de dessins de lui, rapidement enlevés sur les pages d'un album, ou poussés plus avant sur des feuilles de dimensions plus grandes, mais qui certainement ont tous été faits d'après nature. Pour ces diverses études, Ruysdael se servait, soit de la pierre noire, soit de la mine de plomb, ou, plus souvent encore, il avait recours à un procédé généralement employé par les artistes hollandais, à cause des avantages qu'il présente. Sur une esquisse établie avec soin, il poursuivait son travail à l'aide

d'un lavis à l'encre de Chine ou au bistre, ce qui lui permettait d'obtenir à la fois une grande précision dans les formes et aussi une indication de l'effet, grâce aux teintes plus ou moins foncées au moyen desquelles il notait exactement la relation des ombres et des lumières.

Les dessins du Louvre, ceux du *British-Museum* ou du musée Teyler, à Harlem, et ceux d'autres collections encore, nous fournissent de précieuses informations sur le talent de l'artiste et sur les motifs qu'il affectionnait le plus. Les aspects divers de la dune, les bords des canaux, des intérieurs de forêts, des groupes d'arbres battus par le vent, des chaumières, des ruines ou des moulins, dessinés dans la campagne de Harlem ou le long de la côte, à Béverwyck, à Kostverloren, s'y trouvent reproduits avec une entière sincérité. Deux importans lavis à la sépia, appartenant à la collection de l'Albertine, à Vienne, permettent d'apprécier dans tout leur éclat les meilleures qualités du maître. L'un d'eux, — un motif charmant dont, à notre connaissance du moins, Ruysdael n'a pas tiré de tableau, — nous montre, au bord d'une eau calme, une tour en ruine et l'enceinte d'un château, avec des habitations de paysans pratiquées dans ses vieilles murailles, qu'envahit une riche végétation. L'autre, plus remarquable encore, est une vue prise dans la dune, dont les sables occupent le premier plan (1). Dans la bande étroite des terrains qui s'étend au-dessus, l'artiste a su faire tenir en raccourci un immense horizon. C'est d'abord une zone de forêts que domine la silhouette compliquée d'une ville, et au-dessus encore, de vastes étendues de pays, des bois, des villages, des moulins à vent et des cours d'eau. Un grand ciel d'un beau mouvement remplit les deux tiers de la feuille et projette à travers la plaine l'ombre de ses nuages. L'aisance et la justesse extrême du dessin, la souplesse et la vérité du clair-obscur, donnent dans ce précieux croquis la plus haute idée du talent du maître et de la sûreté des indications qu'il savait prendre en face de la nature.

Ces qualités du dessinateur, nous les retrouvons à un degré pareil dans les eaux-fortes gravées par Ruysdael. M. G. Duplessis, dans l'étude qu'il en a faite (2), en compte à peine une douzaine; encore l'attribution des trois dernières, bien qu'elles soient signées, nous semble-t-elle assez douteuse; si elles sont du maître, elles ne

(1) Deux petits personnages placés vers la droite, l'un assis et dessinant, l'autre debout, à côté, et lui indiquant de la main un point de l'horizon, sont tous deux d'une désinvolture et d'une exécution très élégantes. En y regardant de près, on peut se convaincre qu'ils ont été ajoutés après coup, et y reconnaître la main d'un artiste du siècle dernier; les deux figures portent d'ailleurs le costume de cette époque.

(2) *Les Eaux-fortes de Ruysdael reproduites par Amand-Durand*, texte par G. Duplessis, directeur du Cabinet des estampes, 1 vol. gr. in-4°; Paris, 1878.

lui font certainement pas grand honneur. Était-ce d'Everdingen qu'il avait appris les procédés de ce genre de gravure? Nous ne saurions le dire; mais Ruysdael est, comme aquafortiste, bien supérieur, et si c'est d'Everdingen qu'il tient la connaissance des procédés de la gravure, son apprentissage n'a pas dû nécessiter une bien longue durée. Sa pratique, en effet, est des plus simples et se borne à l'emploi de la pointe pour dessiner sur le cuivre. Mais peut-être ce travail peu chargé met-il mieux en relief la savante concision de son burin. Ses deux premières planches connues, datées toutes deux de 1646, dénotent encore, il est vrai, une assez grande inexpérience, et, ainsi que le remarque M. Duplessis, c'est probablement pour ce motif que Ruysdael, sans doute peu satisfait de ses tentatives, n'en a tiré qu'un très petit nombre d'exemplaires. L'une d'elles, qui n'est point cataloguée dans Bartsch, n'existe qu'en épreuve unique au cabinet d'Amsterdam. Elle représente une chaumière et un hangar placés sur la pente d'une colline, avec des traits assez gauchement tracés dans tous les sens pour simuler une pluie d'orage. Dans l'autre, le *Ruisseau traversant un village* (Bartsch, n° 7), les feuillages des saules et des autres arbres sont exprimés par un vague gribouillage dans lequel les masses restent molles et indécises. Mais déjà dans le *Paysage avec un marais*, daté de 1647, le progrès est manifeste. Malheureusement la planche ayant été, à la suite de frottemens, rayée de traits horizontaux, l'artiste n'en a pas non plus tiré beaucoup d'épreuves, et elles sont aussi d'une rareté extrême. Dans les *Deux Paysans et leur chien*, la *Chaumière au sommet de la colline* et les *Voyageurs* (Bartsch, n°s 2, 3, 4), les motifs, plus pittoresques, ont été empruntés à une même contrée, qui, à en juger par le caractère de la végétation et les formes des montagnes, doit être celle du *Monastère*, de Dresde, et de la *Forêt*, du Louvre. Ruysdael atteint à la perfection dans la dernière de ces eaux-fortes; le fouillis des arbres, et surtout le chêne mutilé, dont les racines à demi submergées plongent dans le marais, sont indiqués avec une largeur tout à fait magistrale. Une science sûre d'elle-même se cache sous l'apparent abandon de la facture, et pour pouvoir, avec cette grande tournure et cette entente des masses, indiquer ainsi en quelques traits les côtés les plus significatifs de la nature, il faut à la fois un intelligent amour de ses beautés et une connaissance parfaite des ressources de l'eau-forte.

Pour ses eaux-fortes comme pour ses tableaux, Ruysdael n'a donc pas cessé de consulter la nature, et les nombreux dessins qui nous restent de lui attestent la constance et le soin qu'il mit à ses études. Quant à peindre et à reproduire sur le terrain même les colorations réelles du paysage, nous ne croyons pas qu'il l'ait jamais fait. Tout au plus, à l'exemple d'Everdingen, lui est-il arrrivé parfois de rehausser

par quelques touches d'aquarelle ses dessins exécutés sur place. On a pu voir, en effet, à l'exposition de 1879, à l'École des Beaux-Arts, deux de ces études (appartenant l'une au duc d'Aumale, l'autre à M. Dumesnil) travaillées minutieusement comme dessins et simplement lavées par-dessus de teintes légères et transparentes. Mais là se bornent ses tentatives en ce genre. Est-ce à cette absence d'études peintes qu'il faut attribuer le parti-pris évident qu'on observe dans les colorations des paysages du maître? Il serait difficile de le dire; cependant il convient de remarquer ici que, d'une manière générale, les verts si variés et si riches des prairies et des arbres, dans les contrées du Nord, verts qui avaient été reproduits avec tant de vérité et d'éclat par les Van Eyck et leurs successeurs immédiats, ne se rencontrent presque jamais plus après eux chez les peintres flamands ou hollandais. A peine en pourrait-on retrouver la trace, fort atténuée, dans quelques rares paysages d'Adrien Van de Velde, notamment dans une *Chasse* où il a su rendre les végétations tendres et fraîches de la forêt au printemps, et dans plusieurs tableaux de Paul Potter, qui ont pris avec le temps un aspect bleuâtre. Soit faute des couleurs nécessaires, soit plutôt en raison de la difficulté reconnue de manier des tons qui deviennent aisément durs et criards, la plupart des paysagistes, sans vouloir imiter les colorations réelles de la végétation, en remplacent systématiquement les verts par des tons roux ou jaunâtres qu'ils opposent aux tons bleus des lointains. C'est également le parti que devait adopter Ruysdael, et l'on est frappé du contraste qu'on relève chez lui entre la vérité absolue du dessin ou des valeurs et ces colorations toujours fort arbitraires. Seulement, dans cette gamme de bruns où il se maintient, il obtient des harmonies moins sommaires, moins monotones que celles dont s'étaient contentés ses devanciers. Avec la simplicité d'aspect qui distingue les paysages de Van Goyen, les siens ont une couleur plus pleine et plus riche. Il aime par-dessus tout d'ailleurs ces temps gris, clairs ou sombres, qui laissent aux formes comme aux valeurs normales toute leur netteté. Ni les grâces fugitives du printemps, ni les magnificences empourprées de l'automne, ni les splendeurs du soleil à son déclin, ni les vapeurs matinales de la campagne, ni ces brouillards lumineux qui flottent au-dessus des grands fleuves dans les ciels hollandais, ne l'ont tenté. Parfois, il est vrai, comme dans un petit paysage de M. Rothan, — dans ceux du Ryks-Museum et de M. Six, à Amsterdam, ou dans ceux du comte de Lespine et du duc d'Aremberg, à Bruxelles, de la Pinacothèque et du musée de Douai (où il est catalogué Molenaer), — il nous montre l'hiver avec toutes ses tristesses : des arbres dépouillés, des roseaux jaunis qui grelottent sur les rives d'un canal glacé, ou bien les abords d'un pauvre village couverts d'une neige sale et détrempée, et quelques

misérables chaumières dont les modestes fumées se dissipent dans un ciel zébré de nuages noirâtres, déjà assombri par la nuit. D'autres fois encore, plus rarement, comme dans le petit tableau qui appartient à M. le baron Lippmann, à Vienne, c'est la nuit elle-même qu'il a peinte avec son silence, ses mystères, et, sous les clartés douteuses de la lune qui s'élève au-dessus d'un colline, un étang où tremble son image et un hameau endormi dont on entrevoit confusément les maisons à travers les grands arbres d'une forêt.

Mais ce sont là des exceptions dans son œuvre; le plus souvent, c'est la même saison, la même heure du jour que nous retrouvons dans ses tableaux : une après-midi du commencement de l'automne et des végétations mûries, avec ces teintes discrètement variées qui lui plaisaient et qu'il excellait à rendre. Dans ces conditions, sous une lumière presque toujours pareille, Ruysdael semble cependant se renouveler toujours, tant ses compositions sont variées. Et pourtant son exécution n'a jamais rien de bien rare, rien de cet entrain ni de cette virtuosité qui attirent le regard et sollicitent l'attention. A vrai dire, on ne pense guère à cette exécution, et l'on a peine à discerner tous ses mérites, tant elle est peu apparente, toujours égale à elle-même, serrée et soutenue. Sans trace de hâte ou de fatigue, sans défaillances, sa touche accuse nettement les différences essentielles des objets. Si elle a plus de plénitude et de force que d'abandon et de souplesse, rien n'égale sa sûreté. Il faut copier un paysage de Ruysdael pour savoir tout ce qu'elle vaut, et la comparer à celle des autres pour apprécier son excellence. Vous vous sentez avec lui en présence d'un de ces hommes vraiment supérieurs qui, peu empressés à se produire, restent avant tout simples et naturels. Leur conversation ne vous frappe guère au premier abord, privée qu'elle est de ces traits piquans qui foisonnent chez les gens d'esprit. Peu à peu cependant, vous êtes surpris de la signification qu'ils donnent à leurs moindres paroles. Les idées qui chez d'autres passeraient inaperçues acquièrent sur leurs lèvres un intérêt particulier, et les vérités qu'on serait tenté de traiter de lieux-communs, exprimées par eux, reprennent leur saveur et leur prix. Tout se tient, tout est clair, solide, substantiel dans leur langage, et la force morale, qui est le privilège d'une nature robuste et saine, prête à leurs entretiens une éloquence significative. Tel est le charme austère de Rusydael, tel est le secret de l'irrésistible autorité qu'il prend sur vous et qu'un long commerce ne peut que rendre mieux assurée.

Mais peut-être le mérite de la composition est-il chez lui supérieur encore à celui de l'exécution. Certes, le pays qui l'a inspiré est pittoresque et plein de caractère. Tandis qu'en d'autres contrées il semble que le hasard règne en maître, qu'on y cherche

vainement un plan et un ordre suivis, ce pays par lui-même est déjà une œuvre d'art. Tout y paraît logique; on dirait que tout y répond à un dessein qui se marque nettement. Mais bien d'autres que Ruysdael, parmi ses prédécesseurs ou ses contemporains, ont été sensibles à ces beautés et ont trouvé dans ces campagnes des motifs pareils à ceux qu'il a traités. Wynants, qui, peu après Van Goyen et Salomon Ruysdael, fut aussi un de ses devanciers, et, parmi ses contemporains, d'autres paysagistes moins connus, comme Frans de Hulst, Roelof de Vries, Cornelis Dekker, H. Verboom, J. Van Kessel et G. Dubois, qui, par leur naissance ou leur éducation, se rattachent à Harlem, présentent, il est vrai, avec Ruysdael plus d'une analogie, soit dans leur exécution, soit dans le choix de leurs motifs. Mieux qu'eux encore, Myndert Hobbema, que l'on croit avoir été son élève (1), et qui a aussi reproduit souvent les mêmes sites, a pu passer pour son rival. On sait la vogue extrême dont jouissent aujourd'hui les œuvres d'Hobbema, vogue que justifient quelques-uns de ses meilleurs ouvrages, comme le *Moulin*, du Louvre, et l'*Allée de Middelharnis*, de la National-Gallery. Mais, à côté de ces réussites passagères, combien de productions inégales, incomplètes, dures ou monotones, médiocres ou insignifiantes on pourrait citer de lui! Chez Ruysdael, au contraire, quelle fécondité et quelle perfection! Toutes les qualités qu'il faut chercher éparses chez les autres, avec quelle constante supériorité il nous les montre réunies! Cette nature si particulière, avec quelle intelligence il l'a interprétée! Alors que trop souvent les tableaux de ses confrères sont comme découpés au hasard dans la campagne, chacun des siens est un tout, arrêté d'une manière précise dans sa silhouette, solidement construit par l'effet et par la franche répartition des masses. L'aspect, toujours très puissant, résulte de la forte unité de l'œuvre. Bien que nombreux, les détails restent subordonnés à l'ensemble; ils se conviennent, s'accordent et se complètent mutuellement : leur extrême netteté ne fait qu'ajouter à l'impression. L'artiste, d'ailleurs, n'enferme pas dans une œuvre plus d'intentions qu'elle n'en peut contenir; sa fécondité même le préserve d'une concentration ou d'une complexité excessives et, dans cette gravité qui est la note dominante de son talent, il sait réunir une foule de nuances prochaines et cependant variées.

Pour comprendre ainsi la poésie d'un pays, pour l'exprimer avec

(1) On a constaté qu'au mariage contracté à Amsterdam, en novembre 1668, par Hobbema, alors âgé de trente ans, un certain Jacob Ruysdael figurait comme témoin; mais, bien que la chose soit probable, rien ne prouve d'une manière absolue qu'il s'agisse ici du célèbre paysagiste; puisque, sans compter son cousin, le fils de Salomon, il avait alors à Amsterdam plusieurs homonymes.

cette puissance, il faut avoir appris à le bien connaître. Ruysdael y était né, il y avait vécu et ne s'en était jamais beaucoup écarté. A l'exemple de Rembrandt, qui aimait souvent à se prendre lui-même pour modèle, nous l'avons vu chercher autour de Harlem ses sujets d'étude habituels. En parcourant cette campagne, il lui arrivait souvent de s'y rasseoir aux mêmes places pour y recommencer les mêmes tâches. La fièvre de nouveauté, qui avait emporté tant d'autres de ses confrères vers l'Italie, ne l'avait jamais pris ; à tant courir et à se disperser ainsi, on ne peut guère approfondir. Pour lui, il était resté dans sa contrée natale ; il la connaissait sous tous ses aspects, à toutes ses heures. Loin d'en être lassé, il y découvrait chaque jour des beautés nouvelles. S'il l'avait un moment quittée, c'était pour y revenir plus épris. Sa vie se trouvait comme mêlée à cette nature, et il n'était guère de coin qui ne lui rappelât quelque cher souvenir. Exempt de ces hésitations et de ces recherches inquiètes qui, en des pays qu'il n'a pas pratiqués, empêchent souvent l'artiste de se fixer pour s'absorber tout entier dans une œuvre caractéristique, il pouvait, sans épargner ni son temps ni sa peine, profiter des précieuses ressources qu'il avait sous la main. Ainsi poursuivies, ces études lui permettaient de pénétrer toujours plus profondément le sens de cette nature aimée et d'en imaginer des interprétations plus expressives.

Peu à peu, qu'il le sût ou non, il avait consacré dans le paysage une poétique nouvelle. Ce n'était plus seulement le plaisir des yeux qu'à son exemple ses successeurs allaient y chercher. Suivant l'idéal que, plus d'un siècle après, Goethe devait se proposer, il leur fallait désormais dégager des entrailles mêmes de la réalité tout ce qu'elle contient d'intime poésie. On avait pu jusque-là, dans des contrées réputées plus pittoresques, rapprocher arbitrairement les uns des autres les accidens variés qui y abondent, et, en les groupant sans grande vraisemblance, viser surtout à des aspects décoratifs. Claude, mieux qu'aucun autre, y avait excellé. Avec une perfection désespérante pour ses imitateurs, il avait exprimé, sous les splendeurs de la lumière du Midi, le charme des vastes perspectives, la grâce de cette mer paresseuse qui, par une suprême caresse, vient expirer au pied des grands palais, la superbe élégance de ces arbres majestueux dont les cimes élevées s'épanouissent dans une atmosphère toujours sereine. Ruysdael vivait au milieu d'une nature plus modeste et moins clémente. La mer, dans ces pays du Nord (en Hollande surtout), a des sauvageries singulières. Derrière ces misérables défenses qu'on oppose à ses fureurs, dans ces chaumières basses et mal protégées, on passe parfois des nuits anxieuses à veiller contre cet ennemi toujours

menaçant. Cette eau épaisse des rivières ou des fleuves hollandais, c'est le sol même du pays qu'elle délaie et qu'elle charrie, tandis que, poussé par le vent, le sable des rivages porte devant lui la destruction. Les arbres, là aussi, sont la parure du paysage; mais on sait mieux ce que vaut cette parure, ce qu'elle coûte de temps et de soin. Ce n'est point sous ce rude climat que vous rencontreriez parmi eux ces silhouettes arrondies, molles et indécises, de l'arbre italien tel qu'après Claude et Poussin l'école académique allait nous le montrer, arbre banal, aux contours prévus, passé à l'état d'abstraction, qui sert de coulisse, qu'on déplace à volonté et qu'on accommode aux besoins de la composition. Chez le paysagiste hollandais, non-seulement les essences sont nettement spécifiées, mais chaque individu a sa physionomie propre résultant des conditions mêmes de sa croissance, du sol où il est attaché, de son orientation, de ses voisinages : chacun à sa manière raconte son histoire. Comme les arbres, les herbes, les terrains, les moindres élémens pittoresques sont façonnés par ce milieu très particulier dans lequel tout se tient, et où les forces de la nature, toujours impétueuses, règlent et modifient les formes, les couleurs et les harmonies. Qui songerait à faire intervenir les héros de l'histoire ou de la fable dans un pareil milieu? Quelle place y pourrait-on trouver pour les fêtes ou les joyeux cortèges dont les amours mythologiques ont si souvent fourni aux peintres l'occasion? Les seuls êtres humains qui puissent y figurer, des matelots, des pâtres, des paysans ou des promeneurs, y semblent bien chétifs, bien petits. Dans les meilleurs ouvrages de Ruysdael, l'homme est donc peu apparent, souvent même il est absent.

C'est ainsi que, par une série de transformations successives, le paysage était arrivé au terme extrême de son développement. L'homme, qui seul autrefois remplissait l'art, en avait été graduellement évincé par la nature. Au début, celle-ci n'apparaissait que timidement, souvent même symbolisée dans ses grâces ou ses énergies par des types convenus; mais peu à peu son importance avait grandi, et de plus en plus sa représentation avait gagné en réalité et en précision. Avec Ruysdael, le jour était venu où, se suffisant à elle-même, elle s'était complètement substituée à l'homme, et celui-ci avait disparu. Et, cependant, cet art où on ne le retrouve plus, c'est pour lui qu'il est fait, c'est à lui qu'il s'adresse, c'est lui qu'il rend juge de ses efforts et de sa perfection; et même, à le bien prendre, c'est toujours lui qui l'anime. Il s'était dégagé de la nature pour la maîtriser; il avait asservi et plié à son usage les mystérieuses puissances de l'univers qui faisaient d'abord son épouvante. Mais la nature ainsi domptée se venge à sa manière; elle

reprend par mille charmes secrets son vainqueur, elle l'enlace dans ses liens et le rend esclave de ses beautés. Lassé de ses semblables et de lui-même, c'est vers elle qu'il va se tourner pour se perdre et s'écouler en elle. Il l'associe à sa vie, il croit qu'elle compatit à ses peines ou qu'elle partage ses joies, qu'elle les raille ou qu'elle les insulte; il la remplit de ses souvenirs, il lui confie ses désespoirs ou ses amours, il lui prête tous ses sentimens. Un nuage au ciel, un bruissement de feuilles, le flot qui se soulève ou qui meurt à ses pieds, voilà de quoi l'émouvoir et provoquer au fond de son être des résonances qui sont sans doute dans l'harmonie des choses, mais que son imagination maladive et fatiguée exalte à plaisir, quand elle ne les crée pas de toutes pièces. Et cependant, encore qu'on l'ait décrite à outrance, peinte dans tous ses aspects, mêlée à des situations où elle n'avait que faire, elle restera toujours la source de bien des impressions saines et vivaces. C'est elle qui repose les forts du combat de la vie, et près d'elle les endoloris, les blessés retrouvent quelque chose de la paix qui les avait fuis.

Appelé à ressentir avec une vivacité plus puissante des séductions qui ont décidé de sa vocation, le paysagiste n'a pas seulement à en subir le charme, il doit l'exprimer. Par quels secrets ressorts pourra-t-il communiquer ce sens caché des choses qui l'ont ému? Comment, sans se perdre dans ces mille détails, leur donnera-t-il la vie, la signification qu'ils comportent? Dans cette diversité extrême qui fait la richesse de la nature, quels traits choisira-t-il? Suivant son sujet, lesquels sont essentiels et mettront le mieux en lumière les côtés saillans de ce sujet? Il y a là une lutte de tous les instans où, bien souvent, les plus habiles confessent leur impuissance, trouvant à chaque œuvre nouvelle, avec des problèmes différens, des difficultés égales, en présence desquelles un amour constant et une étude assidue de leur art peuvent seuls les soutenir.

Dans cette tâche pleine à la fois de tant d'attraits et de déceptions, le commerce de Ruysdael est fortifiant. Il y a toujours à profiter avec lui comme avec un des tempéramens de peintre les mieux équilibrés et les plus complets. Pas plus que le talent, la pensée n'est jamais absente de ses œuvres. C'est elle qui, après avoir fixé le choix du sujet en a déterminé le caractère et prescrit les moyens d'exécution le plus propres à faire ressortir l'impression. Toujours présente et toujours cachée, la pensée préside chez Ruysdael à toutes les phases de cette œuvre, depuis sa conception jusqu'à son entier achèvement; elle assure ainsi sa parfaite unité. Cette force d'expression qu'il a enfermée dans tous ses ouvrages, aucun paysagiste de l'école hollandaise ne l'a possédée à un degré pareil. S'il en est qui peignent aussi bien que lui, si quelques-uns ont plus

de dextérité, des qualités plus brillantes, il n'en est pas qui ait atteint cette élévation de style, si par là il faut entendre l'accord intime de la pensée avec la forme qui lui convient le mieux.

Mais un tel art était trop en dehors de toute tradition reçue pour être goûté à cette époque. Bien avant que J.-J. Rousseau donnât chez nous dans les lettres le branle au sentiment de la nature, Ruysdael en avait montré dans sa peinture la plus éloquente expression. Devançant ainsi l'éducation du public de son pays, il devait rester ignoré de lui et mourir comme Rembrandt dans le dénûment le plus complet. Cet amoureux de la campagne et de la vie au grand air allait s'éteindre dans la tristesse et la réclusion d'une chambre d'hôpital. Mais peut-être les rigueurs de sa destinée et cette obscurité d'où il ne sortit guère ont-elles contribué à développer son talent. Pour certains artistes plus profondément épris de leur art et qui se sont donnés à lui sans partage, il semble, en vérité, que le génie soit fait de souffrance et qu'il doive payer sa rançon. Les amertumes ne furent pas épargnées à Ruysdael, et cette nature du Nord, dont il nous a montré la mélancolie et les rudesses, s'accorde de tout point avec une existence aussi tourmentée. Doux et modeste comme il l'était, il ne paraissait pas fait pour les grands succès; ce n'était cependant pas un misanthrope, et ses amitiés, sa générosité pour les siens, témoignent de la bonté de son cœur. Mais si, avec sa réserve et sa pauvreté, il ne se sentait pas toujours à l'aise au milieu des hommes, il reprenait en face de la nature la pleine possession de lui-même. Avec quel intime contentement il retrouvait cette amie éprouvée! Quel accueil elle réservait à ses disgrâces! Dans ses longues séances d'étude et de contemplation, que de pensées échangées avec elle! Parfois trop vagues pour être dites, elles se seraient mal accommodées de la précision du langage; mais son art leur prêtait une voix touchante et des nuances d'une délicatesse infinie. Aussi ce grand méconnu s'absorbait-il toujours plus dans cet art, et il lui demandait les consolations que lui refusait sa destinée. Sans céder au découragement, il continuait jusqu'au bout à peindre ces paysages austères qui ont rendu son nom immortel. Il y mettait, avec son talent, son âme tout entière. Cette âme vit encore dans ces œuvres qu'il faisait pour lui-même et dont notre époque seule devait apprécier toute la valeur. Avec une poésie communicative, elles nous associent aux douloureuses confidences de celui qui fut certainement, après Rembrandt, le plus grand artiste de la Hollande.

ÉMILE MICHEL.

LES

GUEUX D'ESPAGNE

LAZARILLO DE TORMES.

L'Espagne du XVIe siècle nous apparaît de loin, peuplée de figures héroïques. Elle a toutes les folies : folie des conquêtes, folie de l'or, folie du ciel, folie de l'honneur et de l'amour, du sang et des tortures. Elle a des façons à elle, très nobles et un peu extravagantes, de sentir et d'agir. Ses cavaliers ressemblent au Cid, leur aïeul. Ses filles ont les traits de Chimène. Son Fernan Cortez met en action les poèmes de chevalerie. Sa sainte Thérèse (1) s'enivre d'extases. Tout ce monde est si grand, si beau, que son éclat empêche de bien distinguer les figures restées au second plan, dans l'ombre. Nous savons que Gil Blas est là, leste et fripon, et que derrière lui s'agite une foule bariolée de mendians, de voleurs de grand chemin, de gitanos et de spadassins; mais, malgré Le Sage et les autres imitateurs des conteurs espagnols, — peut-être à cause d'eux, — cette populace, ainsi entrevue, n'a pas un aspect de réalité; elle a des airs de populace d'opéra comique.

Les écrivains nationaux avaient pourtant pris soin de nous en

(1) Sur sainte Thérèse, voir, dans la *Revue* du 1er juin 1886, *la Psychologie d'une sainte.*

laisser des portraits fidèles. Elle nous est dépeinte dans une série d'œuvres d'une originalité puissante, comme tout ce que produisait l'Espagne en ce temps-là, œuvres cruelles, grossières souvent, mais vivantes, éclatantes, œuvres d'un réalisme aigu, qui s'espacent sur une centaine d'années. Le premier roman picaresque, *Lazarillo de Tormes*, parut en 1554. S'il eut une vogue qui dure encore et s'il donna naissance à un genre littéraire, c'est qu'il reflétait la vie, les mœurs, les idées, les joies et les souffrances de toute une classe de la nation. Les romans qui suivirent montrent, comme lui, la bourbe des bas-fonds ; vue ainsi de près, sous une lumière crue, elle est hideuse et répugnante, et, néanmoins, on aperçoit peu à peu, à force de regarder, le sentier qui mène de cette fange aux flammes des sommets, le lien qui rattache le gueux picaresque au noble soldat, compagnon de Charles-Quint. Confusément d'abord, puis avec une netteté croissante, nous démêlons comment les sentimens exaltés d'en haut ont enfanté des idées fausses, des déceptions, des découragemens qui ont produit les hontes d'en bas. Ce n'est pas impunément que tout un peuple se mêle de faire le héros et le grand seigneur. Nombreuses furent les chutes, et les romans picaresques sont pleins de leurs victimes.

Nous voudrions conduire le lecteur dans cette société équivoque, lui montrer où elle se recrutait, et sous l'empire de quelles influences jeunes garçons bien nés et nobles hidalgos venaient grossir ses rangs. Nous prendrons pour guide *Lazarillo de Tormes*, le premier en date de ces romans et le chef-d'œuvre du genre.

I.

Nous ne dirons rien de l'auteur du chef-d'œuvre, pas même son nom, par la bonne raison qu'on ne le sait plus. La tradition attribuait *Lazarillo de Tormes* à un savant jurisconsulte, Hurtado de Mendoza, ambassadeur de Charles-Quint. Un érudit (1) l'a ôté dernièrement à Mendoza sans le rendre à un autre, de façon que le livre se présente, comme les gueux dont il est l'épopée, sans papiers, famille ni répondant, avec sa mine effrontée pour tout passeport. Au temps où il fut écrit, la discrétion était chose sage et prudente. Le seigneur Monipodio, supérieur des voleurs de Séville et homme de grande expérience, disait qu'il était d'un usage profitable de taire son pays, cacher sa naissance et changer son nom. « Car, ajoutait-il, si la chance tournait autrement qu'elle ne doit, il n'est

(1) M. Morel-Fatio, dans la préface de son excellente traduction de *Lazarillo de Tormes*.

pas bon qu'on laisse inscrit sous paraphe de greffier et sur le livre des entrées : un tel, fils d'un tel, habitant de tel endroit, fut pendu tel jour, ou fouetté, ou autre chose semblable, qui pour le moins sonne mal aux oreilles délicates (1). » L'auteur de *Lazarillo de Tormes* était ennemi du scandale, comme le seigneur Monipodio. Il ne se vanta jamais de son œuvre, qui fut d'abord imprimée à Anvers et largement expurgée par l'inquisition avant d'être autorisée en Espagne.

Le récit a la forme d'une autobiographie. Lazarillo commence son histoire au commencement, afin que nous ayons « entière connaissance de sa personne, » et nous savons au bout de deux pages qu'il a de qui tenir. Son père était un coquin, sa mère une coquine, et lui-même de la graine de coquin. La Providence lui avait fait la grâce de naître libre de ces préjugés dont peuvent s'accommoder les riches et les puissans, mais qui coupent bras et jambes au pauvre homme n'ayant que son industrie pour tout patrimoine. Il n'était pas méchant ; c'était seulement un esprit large, prêt à profiter de toutes les chances de l'existence humaine, pourvu que le ventre y trouvât son compte. Le préjugé du dîner est le seul qu'on lui découvre.

L'Espagne du XVIe siècle offrait un beau champ aux ambitions d'une âme libre et hardie. Jamais et nulle part, dans aucun temps et dans aucun pays, les chances de l'existence humaine n'ont été plus nombreuses, plus variées, plus singulières en bien et en mal. On pouvait débuter par garder les cochons, comme Pizarre, et finir par conquérir le Pérou. On pouvait être marquis de Pescaire et prendre le roi de France à Pavie, ou spadassin à grandes moustaches, la longue rapière au côté et le chapeau à larges bords sur les yeux. On pouvait être grand inquisiteur comme Quiroga et brûler 2,816 hérétiques, ou fonder l'ordre des jésuites, comme Ignace de Loyola. On pouvait remuer les pierreries à la pelle, paver sa grande salle de pièces d'or et en poser les voûtes sur des piles de plats d'argent, ou être mendiant, faux perclus, diseur de patenôtres, coupeur de bourses, valet de rufian, montreur de chiens savans, pour tout dire, en un mot, on pouvait être *picaro*, affamé et déguenillé, mais en possession de cette « glorieuse liberté auprès de laquelle tout l'or et toutes les richesses de la terre sont de peu de prix (2), » et dont les fumées troublaient alors bien des cerveaux en Espagne, car beaucoup se firent gueux qui auraient pu vivre honnêtement. Plus d'un fils de famille s'échappa du logis pa-

(1) Cervantes, *Rinconete y Cortadillo*.
(2) Toutes ces citations sont tirées de romans picaresques.

ternel pour « s'en aller par ce monde de Dieu, » si content de la vie libre, qu'au milieu de ses misères et de ses dangers, il ne regrettait jamais l'ancienne aise et sécurité. « Pain d'autrui est pain de douleur, pain de sang, dit un autre *picaro*, quand même tu le recevrais de la main de ton propre père. » Pain mendié et pain volé honoraient au contraire leur homme ; c'était preuve qu'il avait « eu du cœur » et refusé de se soumettre à une discipline ou un travail.

La passion de l'indépendance et du mouvement avait été déchaînée sur l'Espagne par les événemens de la fin du xve siècle. La même année 1492 avait vu la découverte de l'Amérique, la prise de Grenade sur les Maures et l'expulsion des Juifs, qui donnaient l'exemple avilissant du travail. Presque aussitôt, l'Espagne se jeta sur l'Italie, où ses soldats, selon l'expression du pape Paul IV, de valets d'écurie qu'ils étaient, devinrent les seigneurs du pays. Des récits inouïs arrivaient du Nouveau-Monde, terre du rêve, terre des découvertes mirifiques, des conquêtes romanesques et des fortunes fabuleuses. D'autres récits inouïs arrivaient d'Afrique et d'Orient, disant les souffrances des chrétiens esclaves chez le Turc ou l'Algérien et excitant à la lutte sainte contre l'infidèle. De tous les côtés, par toutes les mers, c'était une invasion de nouvelles extraordinaires, de nouvelles à tourner les têtes, que le peuple colportait à travers le royaume au moyen des hôpitaux et des cabarets. « C'est là, disait Yañez y Rivera, que l'on apprend les nouvelles d'Italie, de Constantinople, des Indes ; car les pauvres passent leur temps, dans les hôpitaux et les cabarets, à se les communiquer et à en raisonner. » L'hôpital surtout était le journal du peuple, au point qu'on y entrait sans nécessité, pour « savoir les nouvelles. » De plateau en plateau, de sierra en sierra, l'histoire merveilleuse volait, et, à mesure qu'elle pénétrait au fond des provinces, on voyait s'établir un courant en sens inverse. Du haut des montagnes des Asturies, de la Castille et de la Navarre, des bandes descendaient vers les ports d'Andalousie où galères et caravelles étaient sans cesse en partance pour l'Italie et l'Amérique. Mais, quelque grandes que fussent les armées et les flottes, elles ne pouvaient accueillir tous ceux qui auraient voulu être soldats ou explorateurs. Les hommes rebutés par les recruteurs traînaient leur déception jusqu'à la mort. Il suffisait d'avoir eu la vision des batailles et des expéditions à la découverte pour ne plus trouver d'occupation qui ne fût au-dessous de soi, et l'Espagne se couvrait de désœuvrés de l'orgueil.

Si l'on ajoute que cette commotion se produisait au moment où l'Espagne entrait dans le mouvement qui a transformé, dans toute

l'Europe, les royaumes du moyen âge en états modernes; où ses grands perdaient leur influence, ses villes leurs libertés; où son clergé se détachait de Rome pour se rattacher au roi; où une ère nouvelle enfantait des mœurs nouvelles et ébranlait l'ancienne hiérarchie des classes; si l'on ajoute encore que la secousse de la réforme se joignait à toutes les autres, on conviendra qu'il y avait de quoi donner la fièvre à un peuple, et Charles-Quint acheva de mettre le feu aux imaginations par son exemple. Le grand politique a quelque peu masqué chez ce prince, aux yeux de la postérité, le roi-chevalier. La silhouette familière à tous est celle de l'homme d'état dissimulé, habile et froid, qui tint sa mère en prison pendant trente-neuf ans. On en a presque oublié le Charles-Quint des tournois et des batailles, le dernier roi paladin de l'Espagne.

Nous possédons un portrait immortel du Charles-Quint paladin, le portrait équestre de Titien que l'on voit au musée de Madrid. Le monarque est représenté sur le champ de bataille de Muhlberg. Il galope. Cuirassé, casqué, panache au vent et lance au poing, il a les yeux pleins de feu, il est très laid et il a un air d'Amadis. C'est bien le cavalier fameux dont ses soldats disaient qu'en naissant roi, il leur avait fait perdre le meilleur chevau-léger du siècle. Il a l'air en route pour Tunis, où il fit tant et si bien le chevau-léger à l'avant-garde, tout roi qu'il était, que le marquis de Gouast, commandant de l'armée, lui donna l'ordre de se retirer. Le discours qui va s'échapper de sa bouche entr'ouverte est certainement celui qu'il prononça à Rome devant le pape et ses cardinaux, et dans lequel il surpassa don Quichotte en offrant de terminer la guerre avec François Ier par un duel, où tous deux seraient en chemise et se battraient sur un pont ou une galère. Tel Titien l'a peint, tel les contemporains le décrivent, roi-chevalier en paix comme en guerre, l'un des premiers de son temps pour rompre une lance, courir la bague, lutter à la barre, trois et quatre fois paladin pour ses sujets espagnols, car « il tuait le taureau ! » Il descendait dans l'arène, et il était l'*espada* qui attend le taureau et le tue en face, d'un coup droit. Être le roi et « tuer le taureau, » c'est être roi d'Espagne jusqu'aux moelles, avec intensité et à outrance.

L'esprit chevaleresque se gagne, tout comme la peur et la férocité. Un prince ainsi fait, la fleur des tournois, carrousels et escarmouches, la terreur de l'hérétique et de l'infidèle, devait exaspérer la folie héroïque et aventureuse chez un peuple imaginatif. A mesure qu'elle grandissait, le mépris du travail croissait d'autant, et aussi l'orgueil, magnifique à force d'absurdité; on se traitait entre mendians de *señor hidalgo*, de *votre grâce* ou *votre noblesse*. Il devenait impossible de rester en place, de se contenter d'un sort

humble et laborieux. L'Espagne s'élançait à la conquête du monde, l'ancien et le nouveau, et, en fin de compte, l'inquiétude des esprits profitait à la gueuserie. On voit dès Charles-Quint l'armée des *picaros* se mettre en route vers les hautes destinées qui l'attendaient sous Philippe II. L'aventurier revenu d'Amérique, désaccoutumé du travail et la poche vide, lui était tout acquis. A elle les éclopés de la guerre, gent hautaine qui n'admettait que la vie noble, pure de négoce et d'industrie. A elle le paysan ruiné par le passage incessant des recrues et des *peruleros* (1). A elle, par la contagion de l'exemple, le fainéant et l'irrésolu. A elle enfin, par les facilités qu'offrait tant d'eau trouble, quiconque se sentait la vocation de la friponnerie. C'est dans la dernière catégorie qu'il convient de ranger ce petit vaurien de Lazarillo de Tormes, la gloire de la confrérie, venu au monde lorsque celle-ci commençait à être en beau chemin. L'illustre garnement ne nous donne pas son extrait de baptême, mais il dut entrer dans la carrière à peu près au temps où le premier arrivage de l'or du Pérou (1533) confirmait les Espagnols dans l'idée qu'il était beau de ne rien faire.

II.

Le père de Lazarillo avait « souffert persécution à cause de la justice, » et le pauvre homme était mort. Son fils ajoute dévotement : « J'espère qu'il est dans la gloire, car l'évangile nomme bienheureux ceux qui ainsi souffrent. » Il est à noter que les héros des romans picaresques se croient tous au mieux avec le ciel et comptent avec pleine confiance sur leur part de paradis. Dans leur théologie, « faire le mal vient de notre fonds naturel, » de sorte que nous n'en sommes pas responsables. D'ailleurs, il y a manière de s'y prendre avec Dieu. Il n'est pas de métier où l'on ne puisse le servir. Lorsqu'un voleur n'avait jamais failli à offrir, sur ses profits, des cierges au saint son patron ; lorsque, de plus, il était humble de cœur et « remettait tout à la miséricorde de Dieu, rien à sa justice, » il pouvait avoir l'âme en paix : son patron veillait sur lui du haut des cieux et Dieu le recevrait dans sa gloire. En revanche, le négligent, qui laissait à ses héritiers le soin de faire prier pour son salut, courait grand péril. « Il est bien important, dit une vieille *picara* de Cervantes, qu'on porte ses cierges devant soi avant l'heure de la mort... Allons, ma fille, ne sois pas chiche. »

La mère de Lazarillo avait aussi « souffert persécution, » et la

(1) Surnom de ceux qui allaient chercher fortune en Amérique.

bonne dame n'avait jamais prospéré depuis le jour où elle avait été fouettée sur la place de Salamanque. Son fils était une charge. Elle s'en débarrassa en le cédant à un vieil aveugle. C'était d'une bonne mère, car le métier de conducteur d'aveugle passait pour la meilleure de toutes les écoles. « Le garçon de l'aveugle, disait le maître de Lazarillo, doit en savoir plus que le diable. » Il disait aussi à son élève : « Je ne puis te donner ni or ni argent, mais bien beaucoup d'avis qui t'apprendront à vivre. » Le bonhomme ne se vantait point. Il était véritablement « un aigle en son métier. » Depuis que Dieu avait créé le monde, il n'avait pas fait un aveugle aussi sagace, et Lazarillo avait à peine franchi le pont de Salamanque, qu'il se sentait tout autre. « Il me semble, raconte-t-il, que je m'éveillais de la simplicité dans laquelle j'étais jusqu'alors endormi, comme un enfant que j'étais. » Il commença à ouvrir l'œil, à aviser et réfléchir, et, comme il était intelligent, il fit des progrès rapides dans l'art de vivre.

Quelle que fût la branche de la profession qu'on embrassât, le métier de *picaro*, où chaque bouchée de pain coûtait un effort d'ingéniosité, était connu pour développer l'intelligence. Guzman de Alfarache (1), confrère de Lazarillo et garçon de bonne famille, rapporte que, dès le début de ses « études » de « pipeur, » il reconnut qu'il n'y avait pas de meilleure gymnastique intellectuelle. « Mon esprit, dit-il, devenait plus subtil d'heure en heure. J'aiguisais mon entendement. » Lui aussi se sentait tout autre, et tellement supérieur à l'ancien Guzman, qu'il n'aurait pas voulu troquer sa nouvelle existence contre celle du plus riche de ses nobles ancêtres. « Quoi qu'il arrive, pensait-il, mieux vaut savoir qu'avoir; car, si la fortune vous abandonne, la science reste. Les affaires se gâtent : la science croît, et le peu que sait le sage a plus de prix que tout ce que possède le riche. » Les philosophes n'ont jamais mieux dit.

Les « études » de Lazarillo furent dirigées par son aveugle avec sollicitude. Il lui enseigna à mendier. C'était peut-être la branche de la profession qui exigeait le plus de tact et la plus grande fertilité d'invention. Chaque nation avait sa manière de mendier, et elle n'a guère varié depuis trois cents ans, témoin le tableau suivant; c'est encore le sage Guzman qui parle : « Les Allemands chantent en chœur; les Français marmottent des litanies; les Flamands se confondent en révérences; les Gitanos vous poursuivent avec importunité; les Portugais pleurnichent; les Toscans pérorent; les Castillans le prennent de haut. » Les litanies, à la vérité, sont un

(1) *Guzman de Alfarache*, par Mateo Aleman.

peu démodées en France, mais les mendians français continuent à « marmotter, » et c'est l'essentiel.

Il va de soi que chaque type national admettait une foule de sous-types. On mendiait et on mendie encore selon son âge, sa figure, son génie propre. Un vagabond de naissance ne tendait pas la main de l'air fier et protecteur d'un ancien soldat. Les grands airs d'un spadassin momentanément sans emploi n'auraient pas convenu à un pauvre aveugle. Un gamin leste et bien tourné comme Lazarillo usait d'autres moyens, pour apitoyer les passans, que l'enfant estropié par de tendres parens qui avaient tenu à lui « laisser un bon patrimoine. » Les différences s'accentuaient de peuple à peuple. Un estropié flamand ne pouvait lutter avec un estropié d'Italie, où étaient alors les meilleures fabriques de monstres. Les Italiens se montraient grands artistes dans l'art de repétrir le corps humain. Ils y faisaient preuve d'une riche imagination et d'une incomparable science des effets. Leurs faux perclus, faux boiteux, faux lépreux, faux bossus, faux culs-de-jatte, leurs fausses plaies et fausses enflures étaient si parfaitement imités, que les chirurgiens s'y trompaient. Et quelle fertilité d'invention dans leurs monstres! quelle verve atroce de création! quel sentiment profond de l'horrible! Ils cousaient les paupières des enfans, détruisaient leurs sourcils, tordaient leur cou, leurs bras et leurs jambes, déformaient leur tronc et y faisaient surgir des bosses ; entre leurs mains barbares, le plus joli petit corps devenait en peu de temps un je ne sais quoi d'informe et de hideux, une espèce de paquet déjeté, bosselé et tortillé, qui marchait comme un crabe, quand il pouvait marcher, et qu'il était impossible de voir sans beaucoup de dégoût et de compassion (1).

L'aveugle de Lazarillo ne lui en demandait pas tant, heureusement pour lui. Il se contentait de lui enseigner comment l'on aide le riche à gagner le ciel, en le dépouillant de son superflu au profit du pauvre. Ses pareils avaient tous la prétention d'accomplir une œuvre pie. Selon eux, la Providence avait partagé ses dons, afin que tous fussent sauvés : « Elle a donné aux riches les biens temporels, et les spirituels aux pauvres ; en effet, le riche achète la miséricorde divine en distribuant sa richesse aux pauvres, de sorte que tous deux gagnent également le ciel. La porte du ciel s'ouvre avec une clé dorée; toutefois, elle peut aussi se crocheter. » Cette dernière expression est charmante. Elle explique l'assiduité du *pi-*

(1) L'industrie ne s'est pas perdue, et il existe toujours des fabriques d'infirmes. Voir, dans la *Revue* du 15 janvier, l'article de M. Maxime Du Camp, *l'Assistance par le travail*. Les principales usines de monstres sont aujourd'hui situées à La Corogne. Elles ont, entre autres, la spécialité des culs-de-jatte.

caro aux offices et ses offrandes de cierges : il travaillait à crocheter la porte du paradis, n'étant pas bien sûr d'avoir la bonne clé.

Lazarillo apprit de son vieux maître mille « façons et manières de soutirer de l'argent. » Il sut réciter des oraisons à une blanque pièce (1), pour le compte des bonnes gens à courte mémoire. C'était un talent fructueux, à condition de posséder un répertoire varié, comprenant des oraisons pour toutes les situations et circonstances de la vie, et d'y joindre un débit éloquent, propre à persuader la Vierge et les saints. Les commères ne s'y trompaient pas, et il était certain pour elles que l'aveugle de Lazarillo avait le don de persuasion : « Il savait par cœur plus de cent oraisons qu'il disait d'un ton grave, posé et très sonore, en sorte qu'il faisait résonner l'église où il les récitait; puis il affectait un maintien et un visage très humbles et dévots, sans faire, comme d'autres font, des mouvemens et contorsions avec la bouche et les yeux. » Ayant le don, il avait la vogue, et c'était un bon revenu.

La médecine était une autre de ses ressources. Il n'y avait mal de dents ni colique dont le bonhomme ne se fît fort de venir à bout, herbe ni racine dont il ne connût les propriétés et vertus. « Faites ceci, disait-il; faites cela; cueillez telle herbe, prenez telle racine. » Chacun courait après lui pour le consulter, « principalement les femmes, qui croyaient tout ce qu'il leur disait, » et c'était encore autant de blanques. J'ose dire que ce petit trafic était non-seulement le plus honnête de tous ceux qu'exerçait l'aveugle, mais honnête en soi, louable et utile. Dans l'état où était alors la médecine, et avec les remèdes sauvages qu'employaient les docteurs diplômés, un homme qui se contentait d'ordonner des tisanes et des onguens était un bienfaiteur de l'humanité, et ses clients faisaient preuve de sens en lui donnant leur pratique. Il y a presque toujours un instinct juste au fond des traditions et des préjugés populaires. Le peuple s'en est tenu longtemps aux remèdes de bonne femme, parce qu'il se défiait avec raison des autres. L'idée que certaines gens, sans avoir fait d'études, ont le pouvoir, pour ainsi dire mystique, de reconnaître les maladies et de les guérir, est d'ailleurs aussi vieille que le monde. Hérodote rapporte que, chez les Babyloniens, chacun portait son malade sur la place publique. Tous les passans étaient forcés, de par la loi, de s'arrêter et de donner une consultation. Il s'en trouvait toujours quelqu'un, dans le nombre, qui avait le « pouvoir » et qui indiquait le bon remède. Il ne restait plus qu'à le démêler parmi cette grande foule de donneurs d'avis, et là gisait

(1) La blanque valait 1/3 de centime. Le maravédi valait 2 blanques.

la difficulté, qu'Hérodote n'a sans doute pas aperçue, car il vante la sagesse de cette législation.

L'aveugle de Lazarillo était, à tout prendre, un honnête coquin, malgré son petit trafic d'oraisons, qui ne nous choque que parce que la foi s'en va. Il volait en douceur, et n'était affilié à aucune de ces corporations de malfaiteurs et de vagabonds dont l'Europe était alors couverte, et qui, bien longtemps avant nos grandes compagnies industrielles et commerciales, avaient deviné la fécondité du principe de l'association. Les anciens truands avaient formé de véritables sociétés, possédant leurs chefs, leurs correspondans, leurs règlemens et quelquefois leurs registres, leurs maîtres ès friponneries et leurs élèves, astreints à un certain temps de noviciat. Les fonctions de chef exigeaient des génies vastes et souples, joints à une grande connaissance des hommes. C'était le chef qui centralisait les renseignemens, distribuait les rôles et partageait le butin; lui qui maintenait la discipline et accommodait les différends; lui qui examinait les postulans et jugeait de leurs aptitudes; lui qui veillait à acquérir des amis parmi les gens de police et de justice; lui qui soudoyait le bourreau chargé de faire *chanter* un camarade. Le seigneur Monipodio, chef des voleurs de Séville, qui engageait ses associés, par dévotion, à s'abstenir de voler le vendredi, n'est pas un héros de pure invention.

Les *picaros* de la classe des *fulleros*, dont la spécialité était de tricher au jeu, avaient des compères dans toutes les villes d'Espagne et jusque dans les villages. Ceux qui savaient lire en portaient la liste sur eux. Ils avaient de plus, dans tous les centres importans, des correspondantes choisies parmi les femmes de mœurs légères, qui les avertissaient des coups à faire et leur signalaient les pigeons à plumer.

Les *bélistres* de France, qui florissaient sous François Ier et Henri II, avaient un roi appelé *coesre*, et étaient divisés en provinces gouvernées par des *archisuppôts*. L'association subsista jusque sous Louis XIV. Elle fut détruite à la dispersion des 40,000 gueux que Paris logeait alors dans ses onze *cours des miracles*.

Un dominicain de Viterbe, qui écrivait au commencement du XVIIe siècle, auteur d'un petit livre intitulé *Il Vagabondo* (1), rangeait les rôdeurs italiens en trente-quatre catégories. Sa liste témoigne une fois de plus de la richesse d'imagination de la race italienne. A côté de types qui seront éternels, comme le faux quêteur et le faux perclus, on y rencontre des figures d'une originalité pleine de saveur. Ainsi les *testateurs*, dont l'idée ne put venir qu'à un

(1) *Il Vagabondo overo sferza de Bianti e Vagabondi*, par Rafaele Frianoro. Venise, 1627.

grand misanthrope, profondément convaincu de la sottise humaine. Le *testateur* demandait l'aumône en promettant de choisir ses bienfaiteurs pour héritiers, et les bonnes gens lui donnaient.

L'auteur du *Liber vagatorum*, imprimé en Allemagne en 1528, écrivait dans la double intention de se rafraîchir et consoler, *sibi in refrigerium et solacium*, et de ramener au bien les personnes adonnées aux vingt-huit espèces de vilenies exposées dans la première partie de son ouvrage. Nous relevons sur sa liste une famille de vagabonds qui indiquerait à elle seule que nous sommes en terre germanique : les *Kammesierers*, ou *mendians savans*, recrutés parmi les étudians des universités. Les *Dallingers* étaient éclos, un jour de douce rêverie, dans la cervelle d'un Allemand sentimental et sincère. Ils se donnaient pour d'anciens bourreaux pris de *Gemüth* et faisant pénitence (1).

Les vagabonds pullulaient en Angleterre. Les gueux anglais n'ont toutefois qu'un intérêt médiocre. Les écrits et gravures du temps ne nous ont pas transmis une seule silhouette britannique digne d'être placée à côté du *testateur* ou du dernier des *picaros*. C'est déjà de la canaille protestante, laquelle a toujours été infiniment moins pittoresque que la canaille catholique.

Un simple mendiant était un petit saint auprès de la plupart des autres variétés de gueux. La Providence en jugeait ainsi, puisqu'elle protégeait le maître de Lazarillo. « Il gagnait plus en un mois, dit son élève, que cent autres aveugles en un an. » Sa besace était toujours pleine de pain, sans compter « les bons morceaux, » tels que tranches de lard et saucisses. Un homme capable de tirer des tranches de lard et des saucisses des campagnes espagnoles, dans l'état où elles étaient alors, était un grand maître. Les campagnes avaient ressenti avant les villes les ruineux effets du puissant drainage en hommes et en argent établi par les continuelles expéditions de Charles-Quint au dehors. Les habitans disparaissaient, les maisons se fermaient, le désert gagnait; une partie de l'Espagne était retombée en friche. Dans ces plaines désolées, la besace arrondie du vieil aveugle inspirait une juste admiration à son élève. Ce fut néanmoins au service du bonhomme que Lazarillo apprit à connaître le mal qu'on aurait pu nommer, au XVIe siècle, le mal d'Espagne : la Faim.

III.

« Jamais, dit-il, je ne vis homme si avare et si chiche, à tel point qu'il me tuait de faim... Je dis la vérité : si je n'avais pas su me

(1) Voir *A history of Vagrants and Vagrancy*, par Ribton-Turner.

secourir, grâce à mon adresse et à mes bonnes ruses, je serais mort de faim bien des fois. » En vain Lazarillo apprit à découdre le fond de la besace pour en tirer doucement de quoi dîner : le « diable de creux » que l'aveugle lui « creusait » ne lui laissait point de repos. Il s'exerça à escamoter une part de la recette : « Tout ce que je pouvais chiper et voler, je le changeais en demi-blanques ; et quand les gens lui faisaient dire des oraisons et tiraient une blanque, comme il n'y voyait pas, à peine avaient-ils fait mine de la lui tendre, qu'elle était lancée dans ma bouche et remplacée par une demi-blanque, de sorte que, pour vite qu'il allongeât la main, l'offrande lui arrivait diminuée de moitié. » L'aveugle n'y comprenait rien. On lui avait toujours donné une blanque par oraison ; c'était le prix courant, et voici que le monde devenait ladre même pour les choses du ciel. Il prit le parti de leur en donner pour leur argent et abrégea ses oraisons de moitié, mais cela ne faisait pas que les demi-blanques redevinssent des blanques.

— Ça doit être de ta faute, disait-il à son guide.

Celui-ci apprit à lui boire son vin à son nez, avec une paille ; ou bien il perçait le fond du pot et recevait le vin dans sa bouche, tandis que le vieux buvait par en haut. Rien de ce qui s'avalait n'était en sûreté dans son voisinage, et les saucisses se changeaient miraculeusement en navets entre les doigts de l'aveugle. Lazarillo aurait fini par dîner à peu près, s'il n'avait eu affaire à un psychologue merveilleux. Il déclare n'avoir jamais rencontré le pareil de l'aveugle pour la perspicacité, et il en cite l'exemple suivant.

C'était le temps où l'on cueille les raisins. Un vendangeur leur donna une grappe. Ne pouvant la mettre dans sa besace, où elle se serait écrasée, le vieux s'assit dans un ravin et dit à l'enfant : « Je veux te faire une libéralité. Nous allons manger cette grappe, et tu en auras autant que moi. Voici comment nous partagerons : tu piqueras une fois et moi l'autre, mais à condition que tu me promettes de ne prendre à chaque fois qu'un seul grain. Je ferai de même jusqu'à ce que nous ayons fini, et, de cette manière, il n'y aura pas de tromperie.

« Marché conclu ; nous commençons. Mais, dès le second tour, le traître changea d'avis et se mit à prendre deux grains à la fois, pensant que j'en ferais autant. Moi, dès que je vis qu'il manquait à la convention, je ne me contentai pas d'aller de pair avec lui, mais je pris deux par deux, trois par trois, le plus que je pus. La grappe finie, il resta un moment la râpe à la main, branlant la tête, puis il dit :

« — Lazare, tu m'as trompé; je jurerais que tu as mangé les raisins trois par trois.

« — Non, répondis-je; mais pourquoi soupçonnez-vous cela?

« Le malin aveugle dit : « A quoi je vois que tu les mangeais trois par trois? A ce que je les mangeais deux par deux et que tu ne disais rien. »

« Je ris en moi-même, continue Lazarillo, et, quoique enfant, je notai le fin raisonnement de l'aveugle. »

Avec un pareil homme, que pouvait l'enfant le mieux doué pour la coquinerie? Le pauvret était sans cesse découvert et roué de coups. S'il avait du moins pu se rassasier, ce n'eût été que demi-mal; mais il se mourait de besoin. Ce fut ainsi que Lazarillo connut le mal d'Espagne.

On sait combien les famines étaient fréquentes au temps passé. Elles étaient l'accompagnement obligé de toutes les grandes calamités publiques : invasions, pestes, guerres civiles prolongées. Mais on chercherait peut-être en vain, dans l'histoire, une nation qui, sans catastrophe intérieure, sans avoir été troublée que par de courtes insurrections, sans avoir pour ainsi dire vu d'ennemis sur son sol, et ayant atteint au contraire le point culminant de sa puissance et de sa gloire, ait autant souffert de la faim, aussi longtemps, et parmi un aussi grand nombre de ses classes, que l'Espagne de Charles-Quint et de ses successeurs. Que les dégueuillés crèvent de faim, c'est la règle partout. Mais que des gentilshommes et de belles dames, vêtus de soie et de velours, manquent de pain dans leurs grand'salles, c'est ce qui ne se voit guère. Et ce qui ne s'est jamais vu, c'est la manière tranquille, noble, stupide et héroïque dont ils se passaient de manger jusqu'à en défaillir, parce que c'eût été déroger que de chercher à gagner son dîner. A ce point de vue spécial de la faim, les romans picaresques contiennent d'excellentes leçons d'histoire. On y jeûne depuis le bas de l'échelle sociale jusqu'à une hauteur qui surprend. Quand la faim n'est pas en scène, on la sent derrière la toile, qui guette le héros; on sent que, pour tous ces gens-là, le duel avec le sort, c'est le duel avec elle. « Il est bon d'avoir un père, bon d'avoir une mère, il est meilleur d'avoir à manger, » dit un vieil écrivain espagnol. « Je n'ai jamais senti de pire indigestion que celle que cause la faim, » dit un autre. « Il n'y a pas de mauvais pain pour la faim, » déclarait Guzman de Alfarache, qui avait été à deux doigts de périr d'inanition. Aucun écrivain n'approche de l'éloquence sauvage du peuple, qui avait inventé ce dicton : « Les peines accompagnées de pain sont bonnes. »

A mesure qu'on s'élève au-dessus des basses classes, la faim suit. « La gale et la faim, dit Cervantes, sont inséparables des étu-

diens. » Le gentilhomme de Tolède qui prend Alonso (1) à son service est mis à la dernière mode. Son grand manteau est doublé de panne. Ses gants sont parfumés à l'ambre, et non à la cannelle comme ceux des gens de peu. Il porte l'épée dorée, la chaîne d'or au col; il a un beau logis, de beaux meubles et sa femme possède des bijoux de prix. Mais il n'a « ni place, ni rentes, ni aucun moyen d'existence; » il n'y a dans la maison « ni pain ni de quoi en acheter. » Maîtres et serviteurs jeûnent du matin au soir et du soir au matin. Le même Alonso, arrivant à Valence, se place chez une veuve de bonne mine, qui avait déjà deux suivantes. On n'y mangeait rien non plus, ce qui s'appelle rien, faute d'argent, et Alonso passait les nuits à raconter des histoires à sa maîtresse pour lui faire oublier le souper. « Ce qu'il y avait de pis, raconte-t-il, c'est qu'étant des gens honorables et délicats, il ne s'agissait pas de rien demander. Il fallait souffrir et se taire. » La meilleure preuve que de semblables aventures n'avaient rien que d'ordinaire, c'est que valets et suivantes se résignaient, au moins pendant un temps, comme nous venons de le voir faire à Alonso et comme nous le verrons faire plus loin à Lazarillo.

Il fallait cependant que les maîtres ne rendissent pas le sacrifice trop lourd aux serviteurs en y ajoutant les mauvais traitements. L'aveugle n'eut point cette prudence. Sous prétexte que Lazarille le menait toujours par les plus mauvais chemins, et exprès, ce qui était vrai, il lui donnait tant de coups de son bâton et lui arrachait tant de poignées de cheveux, que l'enfant avait la tête pleine de bosses et toute pelée, les dents cassées, le visage écorché. Ce fut ce qui le décida à abandonner son maître. Auparavant, il voulut se venger. Un jour de grande pluie, étant à mendier dans un village de la Castille, il mena l'aveugle en face d'un pilier de pierre et lui recommanda de bien sauter, parce qu'il y avait un ruisseau à traverser. Le vieillard prit son élan et alla donner de la tête contre le pilier, « qui résonna aussi fort que si on y eût brisé une grosse calebasse. Il tomba à la renverse, demi-mort et la tête fendue. » Lazarillo gagna d'un trot l'entrée du village, et il n'a jamais su « ce que Dieu fit de l'aveugle. » Toutefois il ne fut point ingrat. Il n'oublia jamais les leçons lumineuses de son vieux maître sur la morale mise à la portée des petites gens et, en général, sur les affaires de ce monde. Il lui en garda dans son cœur une profonde reconnaissance et se plut à lui reporter l'honneur des succès qu'il eut dans la suite. « Après Dieu, dit-il, ce fut lui qui me donna la vie et qui, bien qu'aveugle, m'éclaira et me guida dans le chemin du monde. »

(1) *Alonso mozo de muchos amos*, par Jeronimo de Alcala Yañez y Rivera

Il va de soi qu'il fit ces réflexions plus tard, à loisir. Pour le moment, il ne songeait qu'à se sauver.

Il courait donc, de ses petits pieds nus, dans la plaine ruisselante d'eau, par une de ces routes défoncées, ravinées, effondrées, qui faisaient dire qu'une lieue de Castille valait une lieue et demie. Il pleuvait. L'immense et morne solitude, sans arbres, sans maisons, sans haies, sans une forme ni une couleur qui arrêtât le regard, était changée en une mer de boue, grise, monotone, à perte de vue. Vienne la sécheresse, et la mer de boue se transforme presque sans transition en une mer de poussière, grise, monotone, à perte de vue. On ne peut se représenter sans l'avoir vu la tristesse de ces paysages gris, où l'uniformité n'est rompue par rien, pas même par les bornes des champs, invisibles à d'autres yeux que ceux du paysan; où les villages, bâtis de boue et sans jardins, sont gris; où les habitans, vêtus de brun et éternellement poudreux ou boueux, sont gris. Quand il pleut, c'est le gris complet. Les peintres qui nous peignent l'Espagne nous représentent toujours l'Espagne aux gaies couleurs et à la vive lumière. Il en existe une autre, sans laquelle on ne s'expliquerait pas certains traits du caractère national. Les fleuves et les eaux courantes de Grenade vont à merveille avec la vivacité et l'exubérance andalouses. Les plaines grises sans fin, aux grandes lignes d'horizon simples et droites, ont façonné la figure sérieuse du paysan castillan, grave et lent sous sa *capa* aux plis classiques.

Des tableaux aussi monochromes n'attirent guère les artistes. Il faut être très grand coloriste pour en saisir les nuances subtiles. Velasquez demeurera le peintre par excellence de la Castille. Venu jeune à Madrid, il s'était pénétré de l'aspect du pays jusqu'à peindre, pour ainsi dire, l'air qu'on y respirait. Il est le roi du gris par le nombre, la variété, la richesse de ses tons terreux, poussiéreux, sablonneux, boueux, grisâtres, blanchâtres, noirâtres. Il a des gris lumineux qui ne sont qu'à lui et qui ne pouvaient être observés que sur une terre de teinte neutre, éclairée par le soleil du Midi. Il en a de chauds et de frais, de tendres et de puissans, d'argentés et de dorés, d'obscurs et de brillans. Il en a de pâles et délicats comme un brouillard de France, et il en a de sales, par exemple dans son *Apollon chez Vulcain*, où la suie dont ses forgerons sont barbouillés donne, par le contraste, un air surnaturel à la blancheur des chairs d'Apollon. Il en a de doux, clairs et caressans, comme dans ses *Fileuses*, et il en a de vigoureux, comme dans son tableau des *Buveurs*, qu'on pourrait appeler la symphonie héroïque du gris.

La route où Lazarillo courait de toutes ses forces dans la boue profonde était celle qui conduit de Salamanque à Tolède, et le village où il avait réussi à « tenir sa vengeance » était situé dans les environs

d'Escalona, ville dont une tradition attribue la fondation aux juifs d'Ascalon, réfugiés en Espagne sous la conduite de Nabuchodonosor. Il prétend qu'il arriva avant la tombée de la nuit à Torrijos, à une dizaine de lieues d'Escalona. Le jour suivant, ne se trouvant pas encore en sûreté à Torrijos, Lazarillo reprit sa course, croyant sentir l'aveugle sur ses talons; mais ce n'était pas l'aveugle qui courait après lui à grandes enjambées, c'était la faim.

Elle l'atteignit au village de Maqueda, déguisée en prêtre. Lazarillo tendait la main. Le prêtre lui demanda s'il savait servir la messe. « Je lui dis que oui, comme c'était la vérité, car, tout en me maltraitant, le maudit aveugle m'avait appris mille bonnes choses, et celle-là était du nombre. » Le prêtre le prit à son service, et il vit qu'il avait « échappé au tonnerre pour tomber dans l'éclair. » L'aveugle lui donnait tous les jours quelques croûtes de pain; le prêtre le réduisait à un oignon pour quatre jours. L'aveugle ne voyait pas les doigts de Lazarillo, ni la demi-blanque attrapée par-ci par-là; le prêtre avait la vue perçante et suivait son enfant de chœur pas à pas pendant la quête à l'église. « Ses yeux, dont l'un était fixé sur les gens, l'autre sur mes mains, lui dansaient dans le crâne comme du vif-argent. » L'aveugle fermait sa besace avec un anneau de fer et un cadenas, mais on pouvait découdre le fond; le prêtre serrait le pain de l'offrande dans un grand coffre en bois, dont la clé ne le quittait pas. Avec l'aveugle, on mourait à moitié; avec le prêtre, on mourait tout à fait. Lazarillo aurait voulu s'enfuir; déjà ses jambes ne le portaient plus.

Ses yeux eux-mêmes ne pouvaient se régaler à défaut de son ventre. « Dans toute la maison, il n'y avait chose à manger, comme il y en a communément dans d'autres : quelque morceau de salé pendu dans la cheminée, quelque fromage posé sur une planche ou dans l'armoire, quelque corbeille avec des croûtes de pain ramassées sur la table; quoique je ne dusse pas en profiter, il me semble que la seule vue de ces choses m'eût réconforté. » Le pauvre Lazarillo aurait expiré, si la mort d'un des paroissiens de son maître n'était venue de temps à autre lui rendre un peu de force. Le clergé était invité au festin d'enterrement, et Lazarillo se reproche encore la convoitise avec laquelle il attendait la mort du pécheur : « Dieu me le pardonne! dit-il, car jamais je n'ai été ennemi de la nature humaine, sauf alors, et c'était parce que nous nous régalions aux enterremens et que j'y mangeais mon saoûl. Je souhaitais que chaque jour tuât son homme et je le demandais même à Dieu. Et quand nous donnions le sacrement aux malades, spécialement l'extrême-onction, au moment où le prêtre ordonne aux assistans de prier, je n'étais certes pas le dernier à le faire; je priais le Seigneur

de tout mon cœur et de toute mon âme, non pas de faire du malade selon sa volonté, comme on a coutume de dire, mais de l'emporter de ce monde. Quand ils en réchappaient, — Dieu me le pardonne, — je les donnais mille fois au diable; au contraire, celui qui mourait emportait autant de bénédictions. Pendant environ six mois que je restai là, il ne mourut que vingt personnes, et je crois fermement que c'est moi qui les tuai, ou, pour mieux dire, qu'elles moururent à ma requête, parce que le Seigneur, voyant ma mort terrible et continue, prit plaisir à les tuer pour me donner la vie. »

Trois ou quatre dîners par mois sont juste assez pour raviver la sensation de la faim. Lazarillo, efflanqué, exténué, n'en pouvant plus, résolut d'obtenir coûte que coûte un peu de ce pain que le peuple espagnol, d'un mot qui dit tout, appelait « la face de Dieu, » et que les pauvres gens serraient comme le trésor des trésors, l'objet rare et précieux par excellence. Il se procura une fausse clé du grand coffre et vola un pain. Le prêtre eut des soupçons et compta ce qui lui restait. Alors l'enfant affamé, mais craignant le châtiment, partagé entre la faim et la peur, voulut du moins adoucir sa peine par le spectacle de cette chose bénie, miraculeuse : un pain. « J'ouvris le coffre et, lorsque je vis le pain, je commençai à l'adorer, sans oser y toucher. Je les comptai pour voir si le misérable ne s'était pas par hasard trompé, et je trouvai le compte plus juste que je ne l'aurais voulu. Tout ce que je pus faire fut de leur donner mille baisers et de rogner un peu, le plus délicatement que je pus, le pain entamé, à l'endroit de l'entame. » Les jours suivans, il souffrit tellement, que l'idée de regarder seulement du pain devint une idée fixe : « Dès que j'étais seul, je ne faisais pas autre chose que d'ouvrir et de fermer le coffre pour y contempler cette face de Dieu. » Lorsqu'un enfant en est à adorer la huche comme une châsse et son contenu comme une relique, ne soyons pas surpris s'il ne voit pas d'idéal plus élevé qu'un état, quel qu'il soit du reste, où l'on dîne.

Si encore le prêtre l'avait plaint, s'il avait partagé avec lui le peu qu'il avait, Lazarillo se serait soumis au sort commun. Il aurait reconnu dans ce qui lui arrivait le doigt de la Providence, comme le spadassin de Cervantes à qui la besogne manquait et qui disait avec une soumission édifiante : « La feuille d'arbre ne remue pas sans la volonté de Dieu, et nous ne pouvons obliger personne à se venger. » Mais ce prêtre était un homme dur et injuste. Il rongeait premièrement les os de ce peu qu'il avait et il les jetait ensuite à Lazarillo en disant : « Prends, mange, triomphe, car le monde est à toi; tu fais meilleure chère que le pape. »

« Ce Dieu qui secourt les affligés, poursuit Lazarillo, me voyant en telle détresse, me suggéra un petit remède. » Le vieux coffre

avait des trous par où les rats auraient pu entrer s'il y avait eu des rats. Il n'y en avait pas, « car s'il était une maison dans le royaume qui dût en être exempte, c'était celle-là, les rats n'ayant pas coutume de demeurer où il n'y a rien à manger. » Il y en eut un désormais, et ce fut Lazarillo. Il grignotait les pains à la façon des rats, et en les imitant avec une telle perfection, que son maître y fut pris. Le prêtre, en se mettant à table, râcla toute la partie qu'il croyait avoir été rongée. « Il me la donna en disant : « Mange ça, le rat est un animal propre. »

Chaque jour, le prêtre bouchait les trous de la huche avec des morceaux de bois et des clous. Chaque nuit, Lazarillo refaisait les trous, après quoi il ouvrait le coffre et grignotait. « Nous travaillions tant l'un et l'autre, et avec une telle diligence, que c'est sûrement pour nous que fut inventé le proverbe : Quand une porte se ferme, une autre s'ouvre. » Le prêtre, au désespoir, mit dans la huche une souricière garnie de croûtes de fromage données par des voisins. L'heureux Lazarillo se régalait des croûtes, et la souricière restait vide. Le village, informé du prodige, déclara d'une commune voix que les rats ne pouvaient être des rats. Une forte tête émit l'avis que ce devait être une couleuvre. Le prêtre errait la nuit comme un fantôme, un bâton à la main, pour surprendre la couleuvre, mais alors ce fut de jour, tandis qu'il était à l'église ou chez ses paroissiens, que les dégâts se commirent. Il en perdait l'esprit.

Enfin, une nuit, il entend un sifflement. Il saisit son gourdin, frappe un grand coup et casse la tête de Lazarillo. Le sifflement était produit par la fausse clé du bahut que le petit scélérat cachait la nuit dans sa bouche, « car, dit-il, depuis que j'étais entré au service de l'aveugle, je l'avais si bien habituée à me servir de bourse, qu'il m'advint d'y abriter douze ou quinze maravédis, tous en demi-blanques, sans que cela m'empêchât de manger ; autrement, je n'aurais pas pu dissimuler une seule blanque au maudit aveugle, qui ne laissait pas une seule des pièces de mes habits, ou une seule couture, sans la tâter soigneusement. » Ses péchés voulurent que, cette nuit-là, la clé se fût placée entre ses dents de façon qu'en respirant il sifflait.

Lazarillo fut trois jours sans connaissance et quinze avant de pouvoir se lever. « Le lendemain du jour où je me levai, le seigneur mon maître me prit par la main, et, m'ayant fait passer la porte et mis dans la rue, il me dit : « Lazaro, dorénavant tu es à toi et non plus à moi ; cherche un maître et va avec Dieu, car je ne veux pas chez moi d'un serviteur si diligent. Il faut que tu aies été garçon d'aveugle. » Lazarillo se retrouva, pour la seconde fois, seul dans le vaste monde.

IV.

Malgré tout ce qu'il avait souffert dans ce logis, il s'en éloignait avec une certaine tristesse. Il en était venu à douter qu'il y eût des maisons où les serviteurs mangeassent. « Je réfléchissais, et je me disais : j'ai eu deux maîtres. Le premier me faisait mourir de faim. Je l'ai quitté, et je suis tombé sur cet autre, qui m'a mis dans ma fosse... Et si je tombe sur un autre encore pire? Il ne me restera qu'à mourir! » Il n'avait point si tort; néanmoins, en attendant qu'il eût un troisième maître, les choses allèrent assez bien. Il vécut d'aumônes mieux qu'il n'avait vécu en travaillant, et il n'était pas le seul, quelque singulier que cela puisse sembler. Dans ces vieux siècles où les âmes nous paraissent si dures, jusque dans cette Espagne dont la littérature n'est jamais traversée, sauf dans *Don Quichotte*, par un rayon de pitié, la main du pauvre s'ouvrait pour donner au très pauvre, rendant ainsi possible l'existence d'une population de mendians et de vagabonds. La charité populaire contre-carrait les efforts des gouvernans pour enrayer le mal, tellement que l'on retrouve dans les vieilles législations de plusieurs pays des édits contre les faiseurs d'aumônes. Une ancienne loi française, remise en vigueur à peu près du temps de Lazarillo, punissait d'une grosse amende quiconque donnait à un mendiant. En Angleterre, une ordonnance d'Édouard III, confirmée par son successeur, édictait la peine de l'emprisonnement contre toute personne qui, « sous couleur de pitié ou de faire la charité, » donnerait quoi que ce fût à un mendiant valide. La grande bonne volonté qui rendait de telles lois nécessaires n'empêchait pourtant point que ce fût une énigme qu'une nuée de Lazarillos grands et petits, jeunes et vieux, mâles et femelles, pût subsister, même très mal, le long des routes de l'Espagne.

Quoi qu'il en soit, notre petit polisson arriva sans trop de peine, « peu à peu, avec l'aide des bonnes gens, » à la ville de Tolède. Quel est le *picaro* qui ne passait point par Tolède, « la couronne de l'Espagne, la lumière du monde (1)? » Qui d'entre eux ne connaissait le Zocodover, cette place dont le triangle biscornu, aux arcades noires et sales, nous paraît aujourd'hui si étroit et si misérable, et qui était alors le cœur de la ville, un cœur tumultueux où le sang afflue avec trop de violence? Lorsqu'ils apercevaient de loin l'orgueilleuse cité, dressant au sommet d'une roche colossale les tours et clochers de ses cent églises; lorsque leurs

(1) Vers de Padilla.

regards découvraient la courbe superbe du précipice qui enserre ce gigantesque piédestal et au fond duquel court le Tage : ils recevaient une impression de puissance et de richesse qui ravivait l'espoir dans le cœur le plus abattu. Il ne semblait pas possible de mourir de faim à Tolède. L'un d'eux, Pindaro le soldat, — encore un fils de famille, qui s'enfuit du collège en emportant son Cicéron, son Virgile et deux réaux, — Pindaro raconte son éblouissement en approchant de la porte de Visagra. Il dépeint Tolède telle qu'elle était alors, ceinte de fortes murailles, hérissée de palais et d'églises, entourée d'une campagne fertile semée « de riches sanctuaires, de couvens, d'ermitages et d'hôpitaux, » si populeuse que, lorsqu'il y avait quelque chose à voir au Zocodover, on était porté par la foule dans les rues. Hélas! Tolède n'est plus aujourd'hui qu'un cadavre. Ses rues étroites et tortueuses sont vides. Une sorte de lèpre grimpe sur les hautes maisons inhabitées et closes. L'œil plonge, de l'autre côté du Tage, sur des collines stériles, couronnées par les ruines de l'ancien *castillo*. Ces collines rachètent leur nudité par la splendeur de leurs tons roses, or et bleuâtres. Elles forment sous le soleil une ceinture éblouissante à la grise Tolède, endormie tout là-haut sur son oreiller de granit.

Lazarillo avait ouï-dire à son aveugle que les Tolédains étaient gens durs et peu charitables. Il en fit promptement l'expérience. Tant qu'il fut malade, on lui donna. Dès qu'il fut guéri de sa blessure, tous lui répondaient : « Propre à rien, petit drôle, cherche, cherche un maître à servir. » — « Et où le trouver, ce maître? disais-je en moi-même, à moins que Dieu ne m'en crée un tout exprès, comme il a créé le monde? » Dieu entendit Lazarillo. Il lui fit rencontrer un écuyer de belle tournure, bien vêtu, bien peigné, une bonne épée au côté et marchant de ce pas cadencé qui donnait à l'homme de guerre d'alors une prestance incomparable. Personne n'a jamais su marcher comme ces gens-là. C'était le moment où le *chevalier* venait de se transformer en *cavalier*. Le lourd glaive était remplacé par l'épée. On allait à la guerre avec des nœuds de ruban à la jarretière et des chapeaux à plumes. On avait dix manières de draper le manteau : sur le nez et cachant le bas du visage; sur le bras et la main sur l'épée; sur l'épaule et le poing sur la hanche; autour de la poitrine et retenu sur le cœur par la main gauche. Il faut les voir dans Callot, se balançant sur les hanches avec une élégance exquise, le feutre à plumes rabattu sur les yeux, le nez au vent, les épaules effacées, le jarret tendu, les pieds en dehors, la pointe du soulier en bas. Ils sont insolens et charmans. Ils sont le type idéal, tout frais et tout pimpant, du cavalier.

On comprend, en les regardant, où les gueux de Callot ont

appris à draper leurs haillons et à prendre des attitudes. On s'explique ces loques à l'air militaire, ces béquilles qui semblent marquer le pas, et ces grandes allures soldatesques. Ils ont gardé la marque des camps dont ils sont les épaves, où ils ont appris les façons des beaux cavaliers, où ils ont été eux-mêmes de beaux cavaliers. Les soldats espagnols étaient coquets entre tous. Ils se sentaient plus braves dans un accoutrement galant. « Ce sont les beaux habits, disait l'un d'eux, les plumes, les couleurs vives qui animent le soldat et lui donnent forces et courage. » Quand l'excès des souffrances rendit la guerre impopulaire, les gens du peuple prirent en haine les brillans uniformes. « En Espagne, dit le même personnage, quand on nous voit ainsi accoutrés, on nous insulte. On voudrait nous voir vêtus en quémandeurs ou en étudians vagabonds, habillés de deuil et en guenilles, enveloppés de haillons noirs. » Dans la pensée du soldat, c'était un contre-sens, presque une profanation, que d'associer un costume triste et sans éclat aux idées de bataille et de gloire. Les habitudes de crânerie prises à l'armée se retrouvaient dans la façon pittoresque dont les anciens soldats espagnols, tombés dans la misère, portaient leurs guenilles. Il est impossible de les contempler sans les admirer, et la cause de leur supériorité est à remarquer. A la différence des gueux ordinaires, ils n'avaient pas péché au début par défaut d'énergie, mais plutôt par excès, et des origines si opposées produisaient des physionomies très diverses. Les camarades de Guzman et de Pindaro avaient souvent des mines de sacripans; ils avaient bien rarement des mines basses.

L'écuyer de Lazarillo était destiné à devenir un de ces vagabonds pittoresques. Pour l'instant, il était encore assez bien vêtu pour paraître un maître désirable. « Nous nous regardâmes l'un l'autre, raconte Lazarillo, et il me dit :

« — Petit, tu cherches un maître?

« — Oui, monsieur, répondis-je.

« — Eh bien! viens avec moi. Dieu t'a fait une grâce en te mettant sur mon chemin; tu as dû dire aujourd'hui quelque bonne oraison.

« Je le suivis, remerciant Dieu de ce que je venais d'entendre, et aussi parce que je reconnus, à son habit et à son maintien, que ce maître était celui dont j'avais besoin. »

Il n'était pas encore huit heures du matin quand il rencontra ce troisième maître. L'écuyer continua sa promenade, de son pas allongé et fier. Lazarillo trottait sur ses talons. Ils traversèrent une grande partie de la ville et vinrent passer au marché, mais ils n'achetèrent rien. « Probablement, se dit l'enfant, il n'a rien vu qui lui plaise et il veut que nous achetions ailleurs. » Ils se ren-

foncèrent dans les rues, montèrent et descendirent, tournèrent et retournèrent, et cela dura jusqu'à onze heures. Ils entrèrent dans la cathédrale, écoutèrent les offices et virent le monde se retirer. Ils sortirent, reprirent une rue et pressèrent le pas. « J'étais le plus joyeux du monde de ce que nous ne nous étions pas occupés de chercher notre nourriture, » raconte Lazarillo, qui en concluait qu'il trouverait le dîner servi. Enfin, comme une heure sonnait, ils entrèrent dans une maison décente. L'écuyer ôta son manteau, le secoua et le plia avec l'aide de Lazarillo, souffla sur le banc de pierre du vestibule, y posa le manteau et s'assit à côté. Il interrogea Lazarillo, qui « le satisfit du mieux qu'il sût mentir, » très pressé d'en finir et d'aller dîner. Les questions épuisées, il se fit un silence. Lazarillo commençait à être inquiet. « Il était déjà près de deux heures et je ne lui voyais pas plus d'envie de manger qu'à un mort. De plus, je considérais qu'il tenait sa porte fermée à clé, qu'on n'entendait âme vivante marcher dans la maison, ni en haut ni en bas, et que je n'y avais vu que des murs, sans une chaise, ni dressoir, ni banc, ni table, ni même un coffre comme celui d'autrefois ; enfin cette maison paraissait enchantée. »

L'écuyer rompit le silence pour dire qu'ayant déjeuné le matin, il ne dînerait pas, et qu'il faudrait attendre le souper. Lazarillo, renfonçant ses larmes, s'assit dans un coin et tira de son sein quelques bribes de pain, reçues la veille en aumône. Son maître lui prit le plus gros morceau et n'en fit que deux bouchées. La nuit venue, l'écuyer dit : « Lazaro, il est déjà tard, et il y a loin d'ici la place, sans compter qu'il y a dans cette ville beaucoup de voleurs qui volent les manteaux quand il fait nuit. Passons cette nuit comme nous pourrons et, demain, Dieu nous fera miséricorde... Nous nous arrangerons autrement. »

Le matin venu, l'écuyer fit sa toilette, s'habilla avec soin, pendit un gros chapelet à sa ceinture et sortit d'un air conquérant, « le pas mesuré, le corps droit, balançant le buste et la tête avec grâce, ramenant le bout de sa cape tantôt sur l'épaule, tantôt sur le bras, le poing droit sur la hanche. » Il monta la rue « d'un si bel air et si gentil maintien, que qui ne l'eût pas connu l'eût pris pour un très proche parent du comte Alarcos ; » et ce fut le déjeuner. Il sortit de la ville et descendit vers le Tage, dans un jardin peuplé de belles filles peu farouches : « Mon maître était au milieu d'elles, nouveau Macias (1), leur disant plus de douceurs que n'en a écrites Ovide ; » et ce fut le dîner. Alors Lazarillo, éperdu de faim, s'échappa pour

(1) Macias, surnommé *l'Énamouré*, poète portugais du xve siècle, qui fut assassiné par un mari outragé.

aller mendier. Il rapporta au logis du pain, un morceau de pied de bœuf et quelque peu de tripes cuites, qu'il étala sur le banc de pierre. « Mange, pauvret, lui disait son maître. Moi, je t'ai attendu, et, ne te voyant pas venir, j'ai dîné. » — « Je me mis à souper et à mordre mes tripes et mon pain, tandis que je regardais à la dérobée mon malheureux maître, qui ne pouvait détacher ses yeux de mes basques, dont je m'étais fait une assiette. Dieu veuille avoir de moi autant de compassion que j'en ressentis alors pour mon maître, car j'avais éprouvé ce qu'il éprouvait, et je l'avais enduré bien des fois, et je l'endurais encore! » Le bon petit cœur de Lazarillo n'y put tenir. Quelques minutes plus tard, maître et valet étaient assis côte à côte, dévorant de compagnie tripes et pied de bœuf. L'écuyer sauva l'honneur en protestant que c'était gourmandise de sa part et qu'il n'avait point du tout d'appétit, ayant déjà dîné.

Après deux maîtres qui ne lui donnaient rien à manger, Lazarillo en eut ainsi un troisième qu'il était obligé de nourrir. Il s'attacha pourtant à lui de toute son âme, car il voyait bien que c'était pauvreté, non avarice ni dureté, et il mendiait avec zèle pour lui rapporter à dîner. Il admirait sa patience. Qui donc, se disait-il en le regardant passer, magnifique et hautain, qui donc, rencontrant mon maître, ne croirait pas, à son air content de soi, qu'il a bien dîné hier soir et bien déjeuné ce matin? « Qui ne serait trompé par ce beau port, cette bonne cape et ce bon sayon? Oh! Seigneur, combien y en a-t-il de par le monde qui, pour cette malédiction qu'ils nomment honneur, souffrent ce qu'ils ne souffriraient pas pour vous. » Lazarillo se creusait en vain la cervelle pour concevoir, lui *picaro*, un état d'esprit où on se laisse mourir de faim par bienséance et plutôt que d'abaisser son orgueil. Il s'étonnait en lui-même de ce que pouvait sur beaucoup d'hommes le mot « honneur, » qui lui semblait si vide. Il considérait le grand nombre des gens qui pensaient comme son maître, et leur entêtement le confondait : « Il semble, dit-il, que ce soit entre eux une règle établie et observée, qu'encore qu'ils n'aient pas un *cornado* (1) vaillant, leur bonnet reste planté à sa place. » Mais, tout en jugeant leur conduite absurde, il s'inclinait devant leur supériorité morale. Il sentait obscurément que c'était une autre race, parlant un langage inintelligible pour lui et certainement insensé, mais plus beau que le sien. Il était content de tendre la main pour écouter ensuite son maître lui raconter, en partageant leur pain, qu'il avait

(1) Le *cornado* valait la deux cent quatrième partie d'un réal, lequel valait 26 de nos centimes.

quitté son petit bien de la Vieille-Castille pour ne pas saluer un gentilhomme plus riche que lui ; qu'il n'avait pas manqué d'offres de situations, mais qu'il ne voulait servir qu'un grand seigneur ; qu'un gentilhomme sacrifie tout au point d'honneur, et autres choses également dépourvues de sens pour un Lazarillo. L'enfant ouvrait de grands yeux, et, au fond, c'était lui qui avait raison de ne pas comprendre. Le point d'honneur et les couvens furent deux des fléaux de l'Espagne au XVIe siècle, et hâtèrent sa ruine. Les couvens absorbaient une grosse part de la jeunesse. Le point d'honneur faisait une foule d'inutiles parmi ce qui restait dans le monde.

Le Cid de Corneille nous donne quelque idée de ce poétique et farouche point d'honneur espagnol, qui ne se définit point, et pour lequel l'écuyer de Lazarillo serait mort de faim, la moustache bien frisée et le poing sur la hanche. Le théâtre de Calderon nous fait pénétrer plus avant dans ses cruelles sublimités. On reste indécis entre l'horreur et l'admiration devant les sentimens surhumains et sauvages des deux drames dont le point d'honneur est le vrai héros : *le Médecin de son honneur* et *à Outrage secret, vengeance secrète*. Ni Corneille ni Calderon n'ont pourtant forcé la réalité. Trente-sept ans avant *le Cid*, un héros picaresque qu'un recruteur refusait à cause de sa grande jeunesse, s'écrie avec le feu de Rodrigue et presque dans les mêmes termes : « Si l'âge est petit, grande est la valeur. C'est le cœur qui commande, et le bras saura régir l'épée, car en lui coule un sang capable de suppléer à bien des choses. » Le blanc-bec qui parle ainsi avant d'avoir barbe au menton est destiné, par droit de naissance, à devenir un de ces hommes chatouilleux dont l'écuyer Marcos (1) rencontra un si joli type dans les rues de Séville. Marcos était tout jeune. Il heurta par mégarde un passant et s'excusa, disant qu'il ne l'avait pas fait exprès. « Si vous l'aviez fait exprès, repartit l'autre d'un grand sérieux, ne seriez-vous pas déjà dans votre linceul ? » Burlesque et grandiose, tel était leur point d'honneur, l'un des produits les plus nationaux parmi tant de sentimens à panache qui pullulaient dans la vieille Espagne et en faisaient une terre romantique entre toutes.

Pour le point d'honneur, le soldat était deux fois Espagnol. Il se savait un personnage. Sa « place » était sa propriété, dont il ne pouvait être dépouillé que par un jugement. Il avait un valet. Il était considéré au point que nombre d'anciens officiers et de jeunes gentilshommes entraient dans le rang. Cervantes et Lope de Vega firent tous deux la guerre en simples soldats dans les armées de Philippe II. Charles-Quint s'était fait inscrire dans la compagnie d'un de ses capitaines. Ce n'est pas assez de

(1) *Marcos de Obregon.*

dire du métier des armes que sa gloire surpassait toutes les autres gloires : elle était la seule vraie gloire, la gloire même. Le moyen que ces gens-là, en rentrant au foyer, apprissent à courber l'échine et à manier un outil ? Ils soufflaient autour d'eux leur mépris pour les métiers serviles et trouvaient des cœurs convertis d'avance. On ne doit pas oublier que l'esclavage existait encore en Espagne, et tous les pays à esclaves ont le mépris du travail manuel. L'écuyer de Lazarillo ne l'avait ni plus ni moins que tout ce qui se sentait dans les veines du sang d'hidalgo. Il était de son pays et de sa race, rien de plus. Parmi ces fous d'honneur, beaucoup étaient destinés, avec l'âge et l'excès de la souffrance, à rouler de degré en degré, mais cela valait encore mieux que de commencer tout de suite par le bas, comme Lazarillo. Celui-ci en avait l'instinct, et il aimait et respectait profondément son maître, tout en le trouvant déraisonnable.

Leur tranquillité ne fut pas de longue durée. Tolède se mit à fouetter et chasser les mendians étrangers à la ville, de sorte que Lazarillo n'osa plus tendre la main. La faim rentra en reine dans la maison, et l'écuyer la brava de nouveau d'un front impassible. Il est vraiment très beau, dans son entêtement ridicule et héroïque, ce noblaillon qui, parce qu'il a l'honneur d'être Castillan, subit les tortures de la faim plutôt que de déroger. Lorsqu'on songe qu'il résumait alors en lui les idées, la conduite et le sort de toute une partie d'une grande et noble nation, le drame muet qui se jouait dans cette petite maison devient épique. L'écuyer, assis sur son banc de pierre et attendant, grandit démesurément devant nos yeux. Qu'attendait-il ? Rien, sinon que Dieu et le roi d'Espagne, voyant en quel état était réduite leur noblesse castillane, prissent des mesures pour faire cesser cette honte et injustice. On s'incline, comme Lazarillo, devant une telle foi. Il y a une grandeur qui impose, quoi qu'on en ait, dans un idéal aristocratique qui refuse résolument de tenir aucun compte de la réalité, dans des hommes qui meurent de la réalité sans lutte ni résistance, en la niant. Le pauvre écuyer de Tolède, non moins fou que don Quichotte, était aussi non moins sublime. Nous saluons dans l'un comme dans l'autre la majesté de l'imagination et de la volonté humaine.

Le récit de son dernier et grand jeûne est sobre et puissant. Point de grands mots, aucun détail, et pourtant on les voit, on est avec eux, on meurt de faim avec eux. « Qui l'aurait pu voir, raconte Lazarillo, aurait vu la disette de notre maison, la tristesse et le silence de ses habitans, tellement qu'il nous arriva de rester deux ou trois jours sans manger une bouchée ni prononcer une parole. » Lazarillo fut sauvé par des voisines, de pauvres fileuses avec qui il s'était lié, et qui lui donnèrent de quoi ne pas trépasser.

Il s'en fallut de peu, « et cependant, poursuit Lazarillo, je n'avais pas tant de pitié de moi que de mon malheureux maître, qui, en huit jours, ne mangea pas une seule bouchée; du moins, à la maison, nous demeurâmes sans manger. Je ne sais pas où il allait et ce qu'il mangeait. Vous l'auriez vu néanmoins, sur le midi, descendre la rue, le corps raidi, plus long qu'un lévrier de bonne race, et, pour soutenir cette malédiction qu'ils nomment honneur, prendre un brin de la paille dont il n'y avait déjà pas trop dans la maison, et sortir sur le pas de la porte en se curant les dents, où il n'y avait rien. » Il n'y avait plus qu'à expirer ou à céder. L'auteur nous a épargné le spectacle également repugnant d'une agonie physique ou d'une agonie morale. Il aurait été trop triste, en vérité, d'assister aux contorsions de cette grande figure ou à la consommation de sa déchéance. Il fallait que la fière silhouette de l'écuyer de Tolède demeurât intacte dans notre mémoire, la taille bien cambrée, le jarret impertinent et le bonnet sur l'oreille. Il ne fallait même pas qu'elle quittât la scène d'un pas alangui par la faiblesse. L'auteur a ménagé sa sortie en grand artiste.

L'écuyer rentra un jour au logis l'air satisfait et souriant. Par une aventure que nous ignorerons toujours, il lui était tombé aux mains un réal, soit 6 fr. 26. Tous les trésors de Venise ne lui eussent pas donné un air plus arrogant. « Prends, Lazaro, dit-il; va sur la place et achète pain, vin et viande... Va et revions vite, et dînons aujourd'hui comme des comtes. » C'est avec le rayon de joie répandu sur son honnête visage par ce dîner inattendu que le bon écuyer nous fait ses adieux. Tandis qu'animé par la digestion, il essayait de faire comprendre à Lazarillo les multiples exigences de l'honneur, « en quoi consiste aujourd'hui tout le capital des gens de bien, » ils furent interrompus par l'entrée d'un homme et d'une vieille femme. L'homme réclamait le foyer de la maison, la femme celui du lit. « Mon maître leur donna fort bonne réponse, disant qu'il allait aller à la place changer une pièce et qu'ils revinssent le soir; mais son départ fut sans retour. » On ne le revit jamais. Lazarillo le regretta. Avec lui finirent les seules leçons qu'il eut jamais sur le point d'honneur, trop tôt pour qu'il eût pu en profiter. Au contraire, plus il acquit d'expérience, plus il demeura convaincu que le commencement et la fin de la sagesse consistent à manger à sa faim et à laisser dire.

V.

Le sort le fit entrer au service d'un moine qui parcourait les campagnes en vendant des indulgences. Ce moine était un impudent coquin,

comme il y en avait beaucoup avant la réforme des ordres religieux et des couvens, et l'on conçoit que l'inquisition se soit hâtée de le faire disparaître des éditions de *Lazarillo de Tormes* imprimées en Espagne. Tous les moyens étaient bons à ce père pour faire aller son commerce. Il ne reculait même pas devant les faux miracles pour échauffer le zèle des fidèles, et Lazarillo consacre un chapitre au récit d'une de ces comédies. C'est la portion du livre la moins originale. Les désordres du clergé catholique, vers l'époque de la réforme, ont été souvent exploités, et le type du moine débraillé a été vu tant de fois qu'on en est un peu las. Retenons seulement ce trait, qu'il s'efforçait de gagner les curés de villages par des présens : « Une laitue murcienne, si c'était la saison, une couple de limons ou d'oranges, une alberge, une couple de pêches dures, ou à chacun une poire bergamote. » En supposant à tous les curés de campagne de l'Espagne une conscience molle, encore fallait-il que leur pauvreté fût piteuse pour être achetés par une poire bergamote, une seule, ou par une laitue. Devant de tels abîmes de misère, on ne peut pas être sévère.

Lazarillo quitta son moine, et il passe légèrement sur les années qui suivirent, jusqu'au moment où il atteignit l'âge d'homme. La fortune ne l'avait pas gâté quant aux biens temporels. Il était arrivé, à force d'industrie et au prix de grandes fatigues, à dîner tous les jours, mais il portait encore une souquenille et cherchait toujours « le genre de vie qu'il élirait pour trouver le repos et gagner quelque chose pour sa vieillesse. » Je n'oserais affirmer qu'il fût riche, d'autre part, en biens spirituels. En morale, il pensait, avec le chien de Cervantes (1), que la forme importe plus que le fond : « Si tu dois être méchant, tâche de ne pas le paraître en tout ce que tu pourras. » Celui qui sait garder les apparences se rend service à lui-même sans nuire à autrui; « en effet, la feinte sainteté ne fait de mal à personne, si ce n'est à celui qui la simule. » C'est pourquoi le second bien auquel doit aspirer un gueux, — le premier étant de manger à sa faim, — est de se procurer « un habit d'honnête homme. » Quant à mettre dans cet habit un véritable honnête homme, c'est affaire à Dieu d'y pourvoir, lui qui nous a créés et nous conduit par la main. Le fatalisme oriental s'était appesanti sur l'Espagne pendant le long séjour des Maures, et les romans picaresques en sont imprégnés (2) sous leurs dehors fantaisistes. On n'y parle que par heur et malheur, astre et désastre; tout y est dû au sort, au destin, aux décrets d'en

(1) *Dialogue des chiens.*
(2) Voir M. Morel-Fatio.

haut, rien n'y est dû au caractère ou à la volonté du héros. Un demi-siècle avant l'apparition de *Lazarillo de Tormes*, dans un livre qui peint aussi les bas-fonds populaires (1), la vieille Célestine répond déjà à quelqu'un qui lui reproche sa fange : « Je suis une vieille comme Dieu l'a voulu. »

Ils sont « comme Dieu l'a voulu, » et Dieu ne les a pas voulus bons. « Comme faire le mal vient de notre fonds naturel, dit l'un d'eux, on apprend sans peine à mal faire. » Or le monde est ainsi arrangé, que le pauvre ne saurait se passer de la science de mal faire : « La vie des hommes, si nous l'examinons bien, est une bataille depuis le premier âge jusqu'à celui où les cheveux deviennent blancs. » Bataille où les chances sont très inégales, car le riche et le grand s'y présentent armés de toutes pièces, tandis que le pauvre y entre nu. Leur fatalisme ne les empêche pas de remarquer cette inégalité, et, s'il y a une idée dont tous les *picaros* soient bien pénétrés, c'est que « les hommes bas » ont un mérite infini à s'élever, et qu'il est au contraire ignominieux « à ceux qui sont élevés de se laisser choir. » Les petits et les pauvres se sentent isolés, et ils le sont réellement, par la force des circonstances historiques. L'Espagne ne pouvait pas suivre l'impulsion générale et se métamorphoser en état moderne ; les grandesses ne pouvaient pas devenir de simples habitans du royaume, les villes perdre leur pouvoir légal, sans que tous les Espagnols s'en ressentissent d'une manière quelconque. L'un des premiers effets de ces transformations profondes des états est toujours de rendre hors d'usage l'ancien groupement des classes, qui ne répond plus aux besoins et aux devoirs nouveaux. Il faut le remplacer, et cela ne se fait point sans une période de désarroi. Les anciens points d'appui ont disparu, et on ne trouve pas encore les nouveaux. Les signes de ce malaise sont visibles dans l'Espagne du XVIe siècle. Les Cortès (1560) reprochaient aux seigneurs « de ne plus garder et entretenir dans leur maison les parens pauvres et honorables. » Les hidalgos leur reprochaient de ne plus avoir les petits corps d'armée à leur solde, où le gentilhomme pauvre trouvait une situation convenable à sa naissance. Le peuple leur reprochait d'avoir oublié les anciennes relations patriarcales entre maître et serviteur. « Les seigneurs de ce temps, dit un vieil écrivain, s'aiment plus eux-mêmes que leurs serviteurs... Ceux qui leur appartiennent doivent agir de même avec eux. » Le grand se juge délié du devoir de protection ; en revanche, le petit se juge délié du devoir de dévoûment et fidélité.

(1) *La Celestina.*

Le petit s'estime aussi délié du devoir de respect. Dans la *Célestine*, Sempronio dit au seigneur Calixte son maître : « Il est des gens qui prétendent que la noblesse est une gloire qui provient du mérite et de l'ancienneté des ancêtres ; je dis, moi, que la lumière d'autrui ne vous éclaire pas, si vous ne vous éclairez vous-même. Ainsi donc, ne soyez pas vain autant de la gloire de votre père, quelque haute qu'elle ait été, que de celle que vous aurez acquise. » Dans la bouche d'un valet, au xve siècle, le langage est hardi et curieux.

Le peuple voyait bien que ses anciens protecteurs : ville, évêque ou seigneur, avaient été remplacés par un protecteur unique, le roi. Le roi était désormais la seule fontaine d'où coulaient grâces et places. Avoir une charge du roi, la plus humble, était à présent le rêve universel, « car ceux-là seuls réussissent, disait Lazarillo, qui en ont une. » On commençait à la briguer dès qu'on avait « l'habit d'honnête homme » sur le dos, sachant bien que, dans les fonctions publiques moins que partout ailleurs, on s'aviserait de regarder ce qu'il y avait dessous. Entre gens du roi, il aurait été mal vu d'éplucher un collègue de trop près. On en usait plus discrètement, et ce n'était pas sans motif que le peuple leur appliquait le vieux proverbe : « Fais-moi la barbe et je te ferai le toupet. » Lazarillo eut donc raison de considérer comme un des plus importans et heureux de sa vie le jour où il acheta à la friperie « un vieux pourpoint de futaine, un sayon râpé à manches passementées et à pochette, une cape qui avait été frisée et une vieille épée de Cuellar. » Il eut à peine revêtu la défroque du fripier, qu'il se sentit tout autre, exactement comme il s'était senti tout autre, quelque douze ans auparavant, en passant le pont de Salamanque avec l'aveugle et en recueillant sur les lèvres du vieillard les premières gouttes du miel de la sagesse. Il avait compris ce jour-là qu'il entrait dans le combat de l'existence, où les coups sont rudes, les blessures douloureuses, et dont beaucoup sortent vaincus en s'écriant, comme le personnage de Fernando de Rojas : « O monde! monde! des hommes ont tenté de décrire tes qualités, ils ont dit de toi des choses qu'ils ne savaient que par ouï-dire ; moi, je puis parler par triste expérience... Tu nous leurres, monde faux, par l'attrait de tes plaisirs ; au moment où l'ivresse s'empare de nos sens, tu nous découvres l'hameçon, et nous ne pouvons le fuir, car déjà il s'est emparé de nos volontés... *Je me plains du monde parce qu'il m'a créé* (1). » Nous connaissons ce dernier cri ; l'Allemagne nous l'a enseigné, et il est devenu le cri de notre génération.

(1) *La Celestina*.

Les lignes qui le précèdent proclament déjà, trois siècles et demi avant Schopenhauer, que l'amour est un piège tendu par la nature pour perpétuer un monde malheureux.

Lazarillo avait compris tout cela, mais il avait compris aussi que la victoire aime les courageux et la belle humeur, non les déserteurs et les vains gémissemens. Il s'était battu bravement, le pauvre petit abandonné, avec le chaud et le froid, avec la fatigue, avec les hommes, avec la faim, pire que les hommes et que tout le reste. Il était tout meurtri et bien maigre. Sa conscience avait été si rudement tiraillée, qu'elle avait reçu maint accroc irréparable. Mais il avait des manches passementées et une épée, et il était joyeux, car, pour un petit va-nu-pieds suspect, c'était avoir plus d'à moitié vaincu la destinée, et il comprenait encore cela. Il comprenait tout; nous avons dit qu'il était très intelligent.

Il sortit ambitieux de la friperie. Il ne rêvait pas de rentrer dans les rangs des honnêtes gens : Lazarillo n'a jamais été un utopiste. Il se contentait de rêver des gens réguliers, qui sont dans leurs meubles, soupent à heure fixe et prennent du ventre sur leurs vieux jours. C'était déjà beaucoup; c'était déjà trop pour la vraisemblance. Lazarillo avait joui trop longtemps de la « glorieuse liberté » de la bohème, aux séductions inoubliables, pour entrer de son plein gré dans l'ennuyeuse peau d'un homme correct. Il s'est douté que nous aurions de la peine à l'en croire, car il nous présente sa conversion comme un coup d'en haut : « Dieu daigna m'éclairer et m'acheminer à une vocation avantageuse. » Du moment que le ciel s'en mêle, il faut tout croire. Lazarillo, converti, obtint par ses intrigues l'objet de ses ardens désirs. Il eut une charge du roi : il fut crieur public.

Il vit alors toute l'utilité d'avoir la considération du monde. A peine fut-il un fonctionnaire qu'on le rechercha. M. l'archiprêtre de San-Salvador, dont il criait les vins, lui fit des ouvertures pour le marier avec sa servante, excellente ménagère, très calomniée par la ville. Les amis de Lazarillo lui rapportèrent les propos les plus fâcheux sur cette bonne fille, et il les crut, parce qu'il vit bien que c'était vrai. D'autre part, M. l'archiprêtre l'encourageait à épouser, et il le crut, parce qu'il vit bien qu'il avait raison. « Qui écoute les mauvaises langues ne fera jamais fortune, enseignait le bonhomme. Ne t'occupe point de ce qu'on peut dire, mais de ce qui te touche, à savoir de ton profit. » Lazarillo se maria. M. l'archiprêtre s'intéressa au jeune ménage, n'oublia jamais de garnir sa huche et son garde-manger, et Lazarillo fut récompensé d'avoir eu l'esprit de charité, qui défend d'être prompt à croire le mal. « Sans les biens temporels, disait la sagesse du

peuple picaresque, il n'est permis à personne d'être heureux dans cette vie. » La même sagesse enseignait que « connaître le temps et saisir l'occasion, c'est ce qui fait prospérer les hommes. » Lazarillo avait connu le temps et saisi l'occasion, et il prospérait. Il savait, d'ailleurs, qu'il faut être déraisonnable pour attacher de l'importance aux actes des femmes, ces animaux à « petite cervelle, » qui « font des choses qu'on ne peut comprendre, qui n'ont ni mode, ni raison, ni intention. » Avec elles, le seul bon parti est de se bien persuader que « toujours l'imagination rend les choses ce qu'on veut qu'elles soient. » Lazarillo voulut que « les méchantes langues, qui ne chôment jamais, » eussent tort, et elles eurent tort pour lui. Il mangea son potage avec sérénité, sans se demander qui lui avait rempli son assiette.

L'ironie est un des traits de la littérature picaresque. Dans la dernière partie de *Lazarillo de Tormes*, elle est pénible à force d'âpreté. Jamais on n'a constaté avec une indifférence plus railleuse la pourriture d'une âme. Jamais on n'a contemplé les lâchetés et les misères de l'humanité avec un dilettantisme plus cruel. L'indulgence de l'auteur a sa source dans le mépris, non dans la pitié. L'Espagne était dure, et ses écrivains lui ressemblent. Le génie national était dur, dur était le climat, dures la vie et les mœurs, et les circonstances n'inclinaient pas le pays vers la douceur. Elles travaillèrent au contraire, pendant toute la seconde moitié du siècle, à développer l'âpreté générale : par la misère croissante, par la persécution religieuse, par les tracasseries irritantes de l'administration, par la brusque réaction contre l'esprit chevaleresque attisé par Charles-Quint.

Chacun connaît le Philippe II de la tradition, sombre traître de mélodrame qui empoisonne son fils, envoie ses favoris à la torture et se complaît aux autodafé. Selon des travaux récens, il y aurait peut-être lieu de ramener cette figure revêche à des proportions moins grandioses. Il n'existe aucune preuve que don Carlos soit mort de mort violente, et Philippe II n'a peut-être pas eu la gloire d'être un monstre. Il en devient encore plus ennuyeux, et cet éternel paperassier, qui n'est même plus un grand scélérat, produit l'effet d'un éteignoir posé sur la flamme brillante du règne précédent.

Il était blondasse et blafard, silencieux et impassible. Ceux qui l'approchaient se sentaient glacés par l'immobilité de cette figure froide. Rien du héros ni du paladin. Son père lui avait fait donner dans sa jeunesse des leçons de chevalerie ; on aurait trouvé difficilement un plus mauvais élève. Au tournoi d'Augsbourg, lors de son premier voyage en Allemagne et en Flandre, « le prince

d'Espagne fit pirement que tous, sans pouvoir jamais rompre une lance (1). » Il renonça bien vite à la chevalerie et s'enferma avec son encrier. Ce n'est pas lui qu'on aurait surpris faisant le chevau-léger à l'avant-garde! Pendant que son armée se battait à Saint-Quentin, il écrivait des lettres. Charles-Quint fut hors de lui en apprenant que son fils n'était pas à l'action. Après la prise de la ville, il quitta Saint-Quentin, confirmé dans l'opinion, alors nouvelle, qu'un roi doit faire faire la guerre et rester chez soi; que son père était « un homme bien étrange d'y trouver tant de plaisir; » que le temps des paladins était passé et l'heure venue pour les souverains de remplacer l'épée par la plume. Son père l'étonnait autant que lui-même étonnait son père. Ils ne pouvaient pas se comprendre, l'un regardant en arrière et s'amusant à jouer les preux, les Richard Cœur-de-Lion; l'autre devinant et devançant le type moderne de l'homme d'état bureaucrate.

Après les guerres, il supprima le plus qu'il put les voyages, puis les chasses, puis les promenades. On l'aperçut encore, de loin en loin, sur une terrasse du palais de Madrid, puis cela aussi fut supprimé. On ne le vit plus, sauf lorsqu'il passait en voiture pour aller à l'Escurial, le nez dans ses papiers. Il ne sortit plus de son cabinet, toujours écrivant, compulsant, annotant, lisant tout : lettres, mémoires, statistiques, rapports, suppliques, et se rappelant tout; donnant lui-même ordre à tout; réglant et réglementant tout : les mouvemens de ses flottes et le prix du blé, la lutte contre le protestantisme et les purgations de ses enfans, les tortures à infliger et le moment où il mettrait son habit neuf. Il écrivait le jour, il écrivait la nuit. On l'attendait pour une fête : il écrivait. La reine l'attendait : il écrivait. La nouvelle d'un désastre arrivait : il écrivait, écrivait. Depuis que la bureaucratie a été inventée, on ne vit jamais vocation aussi déterminée. Il était appliqué, laborieux, patient, infatigable, mauvais bureaucrate du reste : il était toujours en retard; un ordre urgent arrivait au bout d'un an.

Nous n'avons pas à parler de sa politique extérieure. Il suffira de rappeler qu'elle a été l'objet de jugemens très divers, qui ont fait ranger Philippe II tantôt parmi les grands rois, tantôt parmi les princes médiocres. Nous ne nous occupons que de l'état intérieur de l'Espagne, et il est hors de doute que la politique méticuleuse du souverain ne rendait pas l'existence de ses sujets joyeuse. Ce monarque invisible avait des dossiers sur tout le monde. Il savait les affaires de chacun, les idées de chacun, la science et les capa-

(1) Lettre de Marillac, ambassadeur de France, au connétable duc de Montmorency (3 février 1551).

cités de chacun, ses vices et ses vertus, ses amourettes, ce qu'on faisait, ce qu'on disait, ce qu'on pensait d'une extrémité à l'autre de l'Espagne. On comprend de quel poids pesait sur les esprits cette surveillance occulte, dont les effets éclataient aux yeux par l'infinité de disgrâces soudaines, de confiscations et de supplices dont le tableau est dans toutes les histoires. L'incertitude du lendemain empêche l'homme de s'épanouir et de s'adoucir. L'Espagne de Philippe II est d'une indifférence sauvage à la souffrance d'autrui.

Les affaires ne se trouvaient pas mieux que les personnes d'avoir sur le trône un si grand plumitif. Le roi croyait trop aux vertus magiques du papier noirci. Le peuple manquait de pain? Il n'y avait qu'à écrire de lui vendre le blé à tel prix. Les souliers étaient trop chers? Vite on écrivait pour défendre d'exporter les cuirs. Il ne s'agissait que d'écrire pour tout, de ne rien oublier, et on aurait la vie à bon marché. On protégeait le paysan contre les pertes de temps en lui défendant d'aller vendre son blé à plus d'une certaine distance. On protégeait le tisseur en défendant le commerce de la laine, le fermier en défendant le commerce des bestiaux. Les fabricans fermaient leurs ateliers, les négocians leurs boutiques, les fermiers abandonnaient leurs champs. La Faim s'abattit sur la proie qu'on lui livrait, la Faim qui exaspère ou déprime, qui avait changé en pierre les cœurs de l'aveugle et du prêtre de Lazarillo, en boue l'âme de leur serviteur. Le noble écuyer lui-même avait subi son influence féroce. A Saint-Quentin, on vit le soldat éventrer les morts et leur arracher les entrailles (1).

On souffrait déjà sous Charles-Quint, mais le roi offrait à son peuple les compensations d'une moisson de gloire, d'héroïsme, de poésie, d'aventures et de coups de fortune. Il ouvrait à son imagination de grandes échappées. On espérait toujours vivre un roman, avoir quelque bonheur imprévu et inouï, avec un prince sujet lui-même aux boutades romanesques, entreprenant, remuant, sans cesse à courir l'Europe et la Méditerranée et aimant les braves, leur souriant, les flattant. Que sa politique fût rusée et même quelque chose de plus, c'était son affaire : le soldat ne s'en occupait pas, ni le compagnon en route pour le Pérou.

Sous son fils, l'horizon se rétrécit et les échappées se ferment. Le nouveau souverain n'aime que les gens de bureau comme lui. La détresse financière aidant, il oublie la solde de ses troupes, il oublie leurs vivres. Adieu les beaux plumets et les beaux rubans! adieu les pimpans uniformes qui donnaient au régiment l'air d'être

(1) Los abrian por los estomagos; yo vi uno que le sacaron las tripas por el estomago. (*Récit d'un capitaine espagnol.*)

composé « de capitaines! » adieu les honneurs et les caresses! Le roi ne ménage pas davantage les rêves dorés éclos à l'hôpital, en écoutant les récits sur le Nouveau-Monde. Il confisque cinq ans de suite l'argent rapporté par les aventuriers et les marchands. A quoi bon partir, alors?

La vie devenait monotone et ennuyeuse en Espagne. L'esprit chevaleresque, surexcité par Charles-Quint très au-delà, il faut le reconnaître, de ce que comportait l'époque, restait en partie sans emploi. Il en était réduit à chercher un refuge dans la gueuserie, où l'on ne se ravalait point par le travail, où l'on s'en allait, libre et fier, « par ce monde de Dieu. » Nous l'avons vu pousser l'écuyer de Lazarillo sur la pente au bas de laquelle l'attendaient le bâton du vagabond et la besace du mendiant. Beaucoup eurent le même sort parmi la petite noblesse. L'hidalgo qui ne voulait pas prendre une alène ou vendre de la chandelle, et qui ne pouvait pas conquérir le Pérou, se fit moine ou gueux. L'écolier avide d'indépendance et de grand air se jeta parmi les *picaros*. Par un étrange retour, l'horreur de ce qui est bas et plat, mesquin et bourgeois, joint à des notions grandioses, mais folles, sur l'honneur, contribua à peupler l'Espagne de drôles. Pour compléter le contraste, la même horreur inspirait au même moment à sainte Thérèse le dégoût de la dévotion facile et la haine des couvens commodes. Des aspirations communes vers la vie grande et héroïque enfantèrent, d'une part, les carmélites; de l'autre, les héros picaresques. Une seule source produisit en haut un courant de sublimité, en bas un courant d'ignominie.

Cependant, même pour les gueux, le métier se gâtait. « Plus donne le dur que le nu, » disait le vieil aveugle, et il y avait tant de nus à présent en Espagne, que les aumônes tarissaient. Tolède elle-même, la superbe Tolède, était humiliée et déchue. Pindaro, qui l'avait connue dans sa splendeur, eut le cœur serré en la retrouvant, après une longue absence, « ruinée et déserte, sans habitans, sans commerce, sans aucune trace de l'antique opulence. » Manger à sa faim, quand on était un pauvre homme, devint une façon de miracle. Lorsqu'il se produisait, les Lazarillos n'avaient garde de s'enquérir si le miracle venait de Dieu ou du diable; on ne s'exposait pas à être obligé de refuser un dîner. Le nôtre veillait soigneusement à ce qu'on ne troublât point son heureuse ignorance. « Lorsque je sens, dit-il, que quelqu'un veut y faire allusion, je l'arrête et lui dis : — Écoutez, si vous êtes mon ami, ne me dites rien qui me chagrine, car je ne tiens pas pour mon ami celui qui me cause de la peine, surtout si c'est pour me mettre mal avec ma femme, qui est la chose du monde que j'aime le plus... Je jurerais sur la sainte hostie qu'elle est aussi

femme de bien qu'aucune autre qui vive en l'enceinte de Tolède; et qui me dira le contraire, je le tue... — De cette manière, on ne me dit rien, et j'ai la paix dans ma maison. » Être repu : ces deux mots résument pour lui l'art de vivre. C'est la leçon que lui ont apprise les terribles nuits passées jadis à adorer et à baiser le pain où il lui était interdit de mordre.

Il était à craindre que son ancien maître l'écuyer n'arrivât sur ses vieux jours à la même conclusion, en punition d'avoir été dans sa jeunesse sans pitié pour sa chair. C'eût été un grand malheur, car les âmes comme la sienne sont le sel de l'humanité, et leur déchéance est un deuil pour tous. Mais il n'en a rien été. J'ai rencontré l'écuyer de Lazarillo dans une rue de Grenade, il y a peu d'années; il est toujours digne de notre respect.

Il était bien vieilli. L'âge l'avait blanchi et cassé; ses robustes épaules s'etaient voûtées et ses genoux tremblaient en marchant. Il avait abandonné le soin de sa personne; sa longue barbe grise était en désordre, ses cheveux pendans et sales, et il était vêtu de haillons. La vieillesse sénile avait obscurci son esprit, et il me suivait en tendant la main. Je ne le reconnus pas d'abord.

Je m'étais perdu dans les ruelles du quartier arabe, où les maisons se rejoignent presque par le haut. Je voulus faire gagner à ce mendiant son aumône. Je lui demandai mon chemin et lui tendis une pièce de monnaie. Il retira vivement sa main, redressa sa haute taille et se drapa, d'un geste large et superbe, dans les lambeaux de son grand manteau. Je le considérais avec curiosité. Il m'indiqua ma route, ôta son grand feutre percé, s'inclina profondément et s'éloigna. Il m'avait rendu un service : il ne pouvait plus accepter mon aumône. Je le regardais s'en aller, du pas fier et balancé dont il traversait le Zocodover, il y a trois siècles, pour aller lancer des œillades aux jolies filles dans la prairie du bord du Tage, et ce fut alors que je le reconnus. C'était bien lui, le noble Castillan, parure de l'Espagne, et je me réjouis en mon cœur de ce que l'écuyer de Lazarillo n'était pas mort.

ARVÈDE BARINE.

UN

HISTORIEN CATHOLIQUE

DE

LA RÉFORME

M. JEAN JANSSEN.

I. *L'Allemagne à la fin du moyen âge*, par Jean Janssen, traduit de l'allemand sur la 14e édition. Paris; Plon, 1887. — II. *Geschichte des deutschen Volkes, seit dem Ausgang des Mittelalters*, von Johannes Janssen, 5 vol. Fribourg en Brisgau, 1885 à 1886. — III. *An meine Kritiker*, — *Ein zweites Wort an meine Kritiker*, von Johannes Janssen, 16e édition. Fribourg, 1884.

La réaction catholique en Allemagne, après la fondation de l'empire en 1871 et la chute du pouvoir temporel, ne s'est pas seulement manifestée avec éclat dans les luttes parlementaires, où la phalange aussi disciplinée que bien conduite du parti du Centre a déployé assez d'habileté pour mettre un terme au *Culturkampf* et pousser le chancelier de fer, l'épée dans les reins, sur la route de Canossa. Enivrés de leurs succès, les catholiques allemands aspirent à d'autres conquêtes. Ils ont une claire intelligence des maux de notre temps, le souci des questions sociales, le zèle de l'instruction à tous ses degrés; ils comprennent que dans nos dé-

mocraties, avec le régime d'universel suffrage, l'essentiel serait de captiver l'opinion, « cette reine inconstante du monde, » et, pour mieux préparer l'action du catholicisme dans l'avenir, ils s'étudient à la justifier dans le passé, à en renouveler l'histoire.

Où trouver, en effet, une apologétique plus persuasive que l'histoire, si elle nous fournissait les preuves décisives de l'action bienfaisante du catholicisme sur les sociétés humaines, si elle nous faisait toucher du doigt les résultats positifs et matériels, si elle nous démontrait jusqu'à l'évidence que la justice, la moralité, le bien-être, l'art, la science même, croissent ou décroissent dans la mesure exacte où cette religion obtient plus ou moins d'empire social? Par là se trouveraient victorieusement réfutés certains historiens, comme Thomas Buckle, qui ne visent à rien moins qu'à restreindre singulièrement l'influence de la religion, même sur le progrès moral.

Les nouveaux historiens du groupe catholique allemand, qui ont entrepris ce genre d'apologétique, et parmi lesquels M. Janssen tient aujourd'hui la première place, ne présentent aucun trait commun avec le légendaire père Loriquet. Il suffit de parcourir leur annuaire historique, *Historisches Jahrbuch*, dirigé dans le même esprit que notre *Revue des Questions historiques*, pour juger avec quelle exacte méthode, avec quelle érudition puisée aux sources, ils défendent leur cause et examinent si leurs adversaires n'inclinent pas les faits vers l'esprit de parti. Les plus savans écrivent à nouveau l'histoire des époques du catholicisme sur lesquelles les historiens protestans étaient cités jusqu'alors avec autorité : M. Louis Pastor publie une *Histoire des papes*, sorte de contre-partie du célèbre ouvrage de M. de Ranke, et M. Janssen, dans son *Histoire du peuple allemand depuis la fin du moyen âge*, retrace de même les temps de la réforme avec des vues diamétralement opposées à celles de M. de Ranke, classique sur la matière. Chacun des cinq volumes déjà parus, qui vont de 1450 à 1618, a obtenu un succès considérable et soulevé parfois aussi de véritables tempêtes.

Dans les pages qui suivent, on se propose moins d'examiner l'œuvre de M. Janssen au point de vue de la critique historique, ou d'esquisser d'après lui des tableaux du xve et du xvie siècle, que de chercher en son œuvre une fidèle image du présent. Chez la plupart des historiens, ce sont les intérêts du temps où ils écrivent qui entrent en scène sous les costumes du passé. Chaque génération, chaque parti éprouve le besoin de refaire l'histoire à son usage propre, en l'accommodant à ses goûts et à ses idées, à ses espérances et à ses rancunes : de là cette diversité des récits, ces

divergences des jugemens. Les histoires les mieux faites nous instruisent peut-être plus sur les aspirations des contemporains que sur les âges écoulés. Tout fixé qu'il soit dans la trame des effets et des causes, le passé change d'aspect, de couleur à nos yeux, selon que des conséquences différentes et imprévues d'événemens déjà lointains se déroulent dans le présent. C'est le cas surtout de ces époques tourmentées où s'est déchirée en deux la conscience d'un peuple, lorsque la lutte entre les partis s'est perpétuée à travers les siècles et dure encore, sous forme, sinon de guerre civile, du moins de tracasseries et de vexations. Telle est la réforme en Allemagne, et telle la révolution en France. On l'a remarqué, une *histoire* de ces histoires refléterait fidèlement les vicissitudes, les alternatives de succès ou de défaite entre les deux armées, au moment même où les historiens écrivaient. A travers ces volumes, si sobres pourtant d'allusions aux choses de la politique actuelle, il nous semble que l'auteur est l'interprète de son parti et de son époque. Et de même que nous nous plairions à extraire des ouvrages d'un écrivain du camp opposé, M. de Treitschke ou M. de Sybel, la quintessence de l'esprit prussien, nous retrouverons aisément, chez M. Janssen, les doctrines, les tendances et le programme des catholiques allemands projetés sur le passé et l'éclairant d'une lumière nouvelle.

I.

L'idéal que M. Janssen se fait de l'histoire, et qu'il indique dès sa préface, est de tout point conforme à l'évolution la plus récente du catholicisme contemporain, que nous trouvons exprimée dans ces lignes de M. Le Play : « La plupart des écrivains auxquels le public demande à tort ses notions d'histoire sont loin d'être des historiens, et l'on s'étonnera un jour qu'ils aient pu momentanément recevoir ce titre. Ils ne se proposent guère, en effet, d'exposer les vérités de la science ; ils ne tendent, à vrai dire, qu'à amuser ou à flatter leurs lecteurs,.. ils passent sous silence les faits peu dramatiques qui se rattachent à la pratique du bien et qui font naître la prospérité (1). » Historien de l'école socialiste chrétienne, M. Janssen s'attachera à l'étude du *bien* et du *mal social*. Il place, dit-il, au second rang, dans son ouvrage, ce qu'on est convenu d'appeler les événemens importans, actions d'éclat, guerres, batailles, intrigues de cour ou de chancellerie ; il portera de préférence ses investigations sur l'état des sciences, des arts, de l'in-

(1) *L'Organisation du travail*, p. 51.

struction populaire, sur la condition morale et économique de l'Allemagne, sur le sort fait à la foule immense et anonyme des humbles, à l'artisan, au laboureur, à celui que M. de Bismarck, dans ses discours, appelle le *pauvre homme*, que les historiens négligent d'ordinaire comme *materia vilis*, et dont les politiques de tous les partis commencent à s'occuper, depuis qu'il est en passe de devenir le souverain. M. Janssen se donne comme historien de la civilisation, il s'abstient de toute profession de foi confessionnelle, et s'adresse à tous ceux qui joignent à la curiosité du passé le souci du bien public.

Le premier volume, brillante introduction à l'histoire de la réforme, traite de l'Allemagne à la fin du moyen âge, de 1450 environ à 1500. L'auteur décrit, dans le plus vivant détail, avec une érudition prodigieuse, puisée aux meilleures sources, l'organisme en fonction de cet état de société que la réforme a bouleversé, et l'on a rapproché cette partie de l'ouvrage de l'évocation que M. Taine a faite de l'ancien régime, à la veille de l'incendie qui allait le dévorer. Nous possédons de ce volume une traduction française aussi exacte qu'élégante : le traducteur anonyme, dans cette longue et patiente entreprise, a fait une œuvre littéraire, et peut-être aussi un acte de foi. Tout, en effet, y converge à la glorification de l'église. Chaque page est destinée à détruire ou à atténuer en quelque manière les préjugés qui nous séparent du moyen âge comme une porte d'airain derrière laquelle on imaginait un peuple de fantômes grimaçant dans d'épaisses ténèbres. M. Janssen jette sur cette époque le soleil et le printemps à flots, parfois même il touche à l'idylle. Une sympathie chaleureuse lui a livré le secret de ces âges lointains ; à lui surtout s'applique ce témoignage de M. Lavisse : « Les écrivains catholiques allemands ont une conception plus haute, plus poétique et plus vraie de l'histoire allemande au moyen âge que les libéraux, qui prétendent la juger avec la froide raison de l'esprit contemporain (1). » On ne saurait donc assez recommander la lecture de ce volume si nouveau, si excellemment traduit, à ces esprits attardés qui, même après le romantisme historique, après Thierry, Michelet, Ozanam, Paulin Paris, s'obstinent encore dans les traditions surannées du rationalisme français, opinions permises peut-être à la fantaisie des poètes, mais non à de simples mortels familiers avec la théorie de l'évolution, obligés d'admettre le progrès dans le passé, s'ils veulent y croire pour l'avenir.

(1) *L'Etat politique de l'Allemagne*, par Ernest Lavisse. (*Revue* du 1er juillet 1887, p. 145.)

Au sortir d'une longue période de stagnation et de barbarie, l'Allemagne, vers 1450, fait son entrée soudaine dans la renaissance : cette éclatante floraison, M. Janssen la considère comme la fin du moyen âge, tandis que les historiens y voient d'ordinaire le prélude de l'âge moderne. La vie de l'esprit prend tout à coup le développement le plus heureux et le plus sain. Une révolution d'une immense portée s'effectue par la découverte de l'imprimerie, qui se propage dans toute l'Allemagne, et de là dans toute l'Europe. Puissant instrument de civilisation, elle favorise l'échange des idées et rend la science accessible à tous. Un profond besoin de culture se manifeste dans toutes les classes, et l'Allemagne est alors inépuisablement féconde en hommes remarquables : le plus grand de tous, c'est Nicolas de Cusa, « vrai géant intellectuel au déclin du moyen âge, » un saint, un savant, précurseur de Copernic, plein d'enthousiasme pour les anciens, préoccupé d'idées de réformes au sein même du catholicisme. Ses efforts sont secondés par la propagation des livres. Bien éloigné de se montrer hostile à ce mouvement des esprits, le clergé donne l'impulsion et bénit l'imprimerie comme une invention angélique.

Ce progrès général, d'après M. Janssen, est étroitement lié à la doctrine de l'église sur le mérite des bonnes œuvres et leur efficacité pour le salut. Dès les premières pages, l'historien catholique met ainsi en vedette ce dogme fondamental, que la réforme attaquera comme la citadelle même de l'influence sacerdotale par la dispense des sacremens, en lui opposant l'inutilité des œuvres et la seule justification par la foi. C'est à ce dogme, fertile en résultats bienfaisans et de la plus haute importance sociale, que M. Janssen attribue pour une grande part la civilisation du xve siècle, comme aussi sa négation produira le retour à la barbarie du xvie. Le mérite des œuvres a, en effet, pour conséquence l'abondance des legs pieux, la fondation et l'entretien d'innombrables établissemens religieux et d'écoles, d'hôpitaux, d'orphelinats, etc., toutes dépenses qui grèvent aujourd'hui lourdement nos villes, et que la charité privée dispensait alors d'inscrire au budget.

L'action salutaire du catholicisme se manifeste dans toutes les branches de la vie publique et populaire, instruction, science, art, organisation économique, et les pénètre de sa sève. L'ordre même que suit M. Janssen dans cette démonstration, avec preuves à l'appui, indique clairement les préoccupations contemporaines sous l'empire desquelles il écrit. Il commence par l'école primaire, qui est aujourd'hui la question politique par excellence, celle dont dépend l'avenir des partis. On a fait honneur au protestantisme de l'excellence de cet enseignement : ne s'est-on pas avisé de procla-

mer l'instituteur, fils de Luther, héros de l'Allemagne moderne, vainqueur de Sadowa! M. Janssen réunit une foule de documens destinés à prouver à quel point les écoles élémentaires prospéraient avant la réforme; à quel point, aussitôt après, elles tombent en décadence. On ne connaissait pas, il est vrai, au xve siècle, l'école neutre, sécularisée. L'instituteur secondait les efforts du clergé; sa position n'était pas moins satisfaisante et considérée : « On n'entend nulle part les maîtres se plaindre de l'insuffisance de leurs traitemens. » M. Janssen cite l'exemple d'un simple instituteur, aussi largement rétribué qu'un chambellan.

L'enseignement secondaire n'est pas moins répandu. Les lettres classiques étaient l'objet d'une étude assidue. Mais ce qui distingue les anciens humanistes, l'école de Rodolphe Agricola, le Pétrarque allemand, des nouveaux humanistes, ennemis acharnés de l'église, fauteurs de la renaissance païenne, initiateurs de la réforme, c'est que les premiers cherchaient dans l'étude des classiques non des argumens contre le christianisme, mais les plus nobles inspirations au service des intérêts religieux. Développer les aptitudes et les capacités de l'enfant, mais avant tout les ennoblir et les perfectionner, tel était le principe qui dominait cette pédagogie chrétienne. L'éducation de l'école n'est que le complément de celle que l'enfant reçoit dans la famille. Elle est fondée sur le principe de l'autorité paternelle absolue, sur une piété sévère, étrangère d'ailleurs à nos mièvres et fades tendresses :

A l'école, comme dans la maison paternelle, régnait une discipline qui convenait à tous égards à cette génération vigoureuse et rude; la verge et le bâton gouvernaient. L'empereur Maximilien lui-même reçut dans sa jeunesse des coups bien appliqués de la main de son maître, et le margrave Albert de Brandebourg, dans un voyage qu'il fit en 1474, annonçait à sa femme qu'aussitôt après son heureux retour, il se proposait de *poivrer*, avec la verge, elle, son jeune fils, le petit Albert, et les demoiselles.

Rien de plus caractéristique de ces mœurs scolaires que la fête des *verges*, tableau de genre gracieux et animé comme une *sortie d'école* de Decamps, et que nous citons, d'après la traduction française, à titre d'exemple des détails pittoresques que M. Janssen donne sur le vieux temps.

Dans bien des localités avait lieu annuellement, en été, la procession des verges. Conduite par ses maîtres et accompagnée par la moitié des habitans de la ville, la jeunesse des écoles se rendait au

bois pour faire elle-même la provision de verges destinées à ses propres besoins. Une fois que cette provision était faite, la troupe, dans un joyeux tumulte, s'ébattait dans la verdure, se parait de couronnes printanières, se livrait à toute sorte de jeux et d'exercices gymnastiques; ensuite, les écoliers étaient régalés par les maîtres et les parens. Chargés de l'instrument de leur supplice, ils rentraient le soir dans la ville, parmi les chants et les rires. Une chanson, composée pour cette circonstance, nous a été conservée :

> Vous, nos pères, vous, nos bonnes petites mères,
> Regardez, voici que nous rentrons
> Chargés de bois de bouleau...

Les universités, « filles bien-aimées et privilégiées de l'église, » couronnaient l'ensemble des institutions destinées à répandre dans toutes les classes l'enseignement à tous ses degrés. Des legs, des donations pieuses rendaient ces foyers d'études savantes accessibles même aux plus pauvres. Là encore M. Janssen contredit l'opinion commune, qui fait dater de la réforme la prospérité et l'éclat d'enseignement des universités allemandes. En cela, comme en tout le reste, la réforme, selon lui, exercera une action néfaste : d'associations se gouvernant librement, elle fera descendre les universités au rang de simples établissemens de l'état. M. Janssen applique parfois à cette histoire reculée le langage et les mots d'ordre de la politique contemporaine, ce qui forme un anachronisme. Il vante la *liberté d'enseigner* qui régnait dans les universités au xve siècle, époque de stricte, d'universelle orthodoxie. Mais il constate (1) « que les sciences devaient être mises au service de la vérité, dans le sanctuaire de la foi, » en d'autres termes, qu'elles étaient les humbles servantes de la théologie. Il faut donc entendre cette « liberté d'enseigner » au sens où l'emploient, dans les assemblées, les orateurs catholiques, de *liberté du vrai*, de *liberté du bien*.

L'Allemagne possédait alors une élite d'hommes éminens, savans, pieux pour la plupart, à la tête des universités, ou réunis dans les villes qui faisaient l'admiration des voyageurs venus de toutes les parties de l'Europe; à Heidelberg, Jean Reuchlin, qui ouvre une voie nouvelle à l'enseignement de l'hébreu, l'abbé Jean Trithème, le plus grand historien de son siècle; à Strasbourg, Geiler de Kaisersberg, l'éloquent prédicateur de la cathédrale, et le cercle de ses amis, Wimpheling et le poète Sébastien Brant, l'auteur

(1) Vol. 1er, p. 70.

de la *Nef des fous ;* à Augsbourg, Conrad Peutinger, l'un des initiateurs de l'investigation historique fondée sur la science ; à Vienne, l'astronome Peurbach ; à Nuremberg, son élève Regiomontan, un des premiers maîtres de la trigonométrie moderne, et qui influa sur les découvertes des grands navigateurs de son temps ; Wilibald Pirkeimer, l'ami d'Albert Dürer, esprit universel, homme d'état, philologue, écrivain, orateur, favorable à la réforme à ses débuts, mais bientôt dégoûté par les violences des sectaires. A la tête de l'empire, le jeune Maximilien se faisait gloire de protéger les artistes et les savans. Une seule contrée de la brillante Allemagne reste étrangère au mouvement général et fait tache, et c'est justement celle où la réforme prendra le plus aisément racine, la Marche de Brandebourg, la Prusse de l'avenir. M. Janssen prend plaisir à noter la grossièreté, la barbarie des habitans, et aussi la fausseté, la perfidie des princes de cette maison, le machiavélisme d'un Albert de Brandebourg, et comme contraste, le désintéressement, la générosité des Habsbourg. Au xve siècle, la Marche se trouvait au dernier échelon de culture intellectuelle. Le prince-électeur Joachim assure « qu'un homme remarquable par son savoir est aussi rare dans son pays qu'un corbeau blanc. » Tandis que l'imprimerie était déjà répandue dans toute l'Allemagne, antérieurement à 1500, et que des villes comme Nuremberg comptaient jusqu'à quinze imprimeurs, Berlin n'a possédé le premier établissement de ce genre qu'en 1539, et sa première librairie que cent vingt ans après. En revanche, c'était un coupe-gorge, la ville d'Allemagne où les querelles et les meurtres étaient le plus fréquens.

Comme l'instruction et la science, l'art allemand se développe sous l'influence du catholicisme, partout si favorable à l'épanouissement des beaux-arts. Toutes les forces de cet art chrétien, symbolique et traditionnel, et tous les genres, sculpture, peinture, architecture, musique, tendent à la représentation des sentimens religieux ; par là il se rapproche bien plus de l'art antique que du nôtre. Remplie de statues, de tableaux, dans le clair-obscur fantastique de ses vitraux diaprés, l'église gothique est, comme le temple grec, le musée sacré, permanent, où le peuple est initié à la religion nationale, le théâtre où se jouaient les *Mystères*, ces drames chrétiens dont le sujet, analogue en cela à la tragédie grecque, avait l'avantage d'être familier à tous. De la magnificence, de l'exubérance de cet art du xve siècle, nous ne pouvons nous faire une idée complète ; le vandalisme de la guerre des paysans, la fureur iconoclaste des luthériens et des calvinistes, les dévastations de la guerre de trente ans, nos invasions françaises, n'en ont laissé que des débris. Les parties de la cathédrale de Strasbourg

et de Saint-Sébald de Nuremberg, qui datent du xve siècle, les églises de Fribourg, d'Augsbourg, de Berne, tant d'autres édifices religieux qui couvraient l'Allemagne, et dont la seule énumération remplirait des pages, nous disent, comme des langues éloquentes, la poésie, la grandeur, la sincérité de ces âges de foi. Vrais monumens de piété populaire, pour les construire et les orner, le pauvre apportait son obole, la femme du peuple donnait sa jupe, le paysan sa vache et son blé; ce zèle était si excessif que « le pape lui-même, dans un bref adressé au conseil de Francfort-sur-le-Mein, lui recommande de veiller à ce que la ville ne vienne pas à s'appauvrir par trop de legs faits aux églises. » Artistes et architectes accomplissaient de même en les édifiant une œuvre sainte; ils travaillaient à la gloire de Dieu, à leur salut éternel. Leur art reflétait leurs mœurs, la plupart du temps exemplaires; ils ne le vouaient pas à un épicurisme frivole, « ils n'élevaient pas le beau sur un autel pour s'en faire une idole et l'adorer pour lui-même. » D'une modestie admirable, étrangers à toute réclame, indifférens à la louange, ils n'attachaient aucune importance à ce qui leur était personnel; beaucoup sont restés anonymes : architectes, peintres, sculpteurs, orfèvres, verriers, miniaturistes... étaient de simples bourgeois, ou même des ouvriers de corporation; maîtres et élèves vivaient sous le même toit; un Adam Krafft s'intitulait « tailleur de pierres. » Pierre Fischer, le célèbre fondeur de Nuremberg, « chaudronnier; » il s'est représenté au tombeau de saint Sébald dans son costume d'ouvrier, revêtu de son tablier de travail, coiffé d'un bonnet, tenant à la main un marteau. Le calme et la piété que respirent les œuvres venaient du fond des cœurs. La pureté, la naïveté de la foi, le culte de la Vierge, la croyance aux miracles, le sentiment intime de la vie de famille si particulier à l'Allemagne, revivent dans la peinture des deux Van Eyck, surtout dans celle de Hans Memling et de Martin Schœn. La génération d'artistes qui vient après eux subit encore cette influence : Dürer (1) et Holbein le jeune gardèrent toujours la gravité et l'humour allemands.

A côté de l'esprit religieux, l'art nous reflète un autre aspect du caractère allemand au xve siècle; il y circule cette veine humoristique pleine de fraîcheur que l'on retrouve empreinte de rudesse et grossièreté dans Eulenspiegel, « le bouffon en titre des classes

(1) Proudhon admire pareillement cette sévérité de vie des artistes d'autrefois. Il les compare à « la gent lettrée et artistique d'aujourd'hui, à part d'honorables exceptions, peu vertueuse, peu amie du droit, peu exemplaire dans ses mœurs. De là la vie de bohème. Ce n'est pas ainsi qu'en usaient Dürer, Rembrandt. » (*La Pornocratie, ou les Femmes dans les temps modernes*, p. 229.)

inférieures, » comme dans les facéties et récits comiques du moyen âge. Cette disposition d'esprit, à la fois tristesse et gaîté, qui naît du contraste de nos aspirations et de nos faiblesses, et des démentis que la chair donne à l'esprit, M. Janssen la rattache au christianisme, qui a éclairé pour la première fois l'âme humaine « sur ses grandeurs et ses imperfections. » D'après lui, l'humour est étranger aux âges d'incrédulité comme à ceux d'étroite et sombre bigoterie, théorie neuve, ingénieuse, qu'il ne faudrait pourtant pas serrer de trop près; car la mélancolie souriante, le désenchantement du songe dans les misères de la réalité, existent depuis le jour où les hommes ont eu le loisir de rêver des perfections et des félicités qu'ils ne peuvent atteindre. Le christianisme, qui a fait le rêve démesuré, a rendu par là l'écart plus sensible, la disproportion plus frappante. Mais il y a trace d'humour dans l'ironie socratique, dans la comédie aristophanesque; comme aussi un Sterne n'est point allé puiser ses inspirations dans la foi. M. Janssen attribue à l'humour du moyen âge une mission sociale; il « monte la garde » autour des choses saintes; il s'étale sous forme de figures grotesques sur les piliers des cathédrales, sur la stalle du chanoine, sur le lutrin, sur l'autel même; il raille chez les hommes d'église l'orgueil, la mollesse, le goût des biens de la terre, et comme le fou au pied du trône, il tient devant leurs faces réjouies son miroir bombé. Dans les célèbres vignettes d'Albert Dürer, qui encadrent le livre d'heures de Maximilien, des singes se poursuivent, se visent à coups de flèche dans le bas du dos; un médecin maigre et ratatiné contemple avec de grosses lunettes l'urinoir d'un malade, et rappelle ainsi au plus grand prince qu'il n'est pas un corps glorieux. « Ces railleries, ajoute M. Janssen, devinrent seulement dangereuses lorsque, le principe d'autorité venant à s'ébranler, la conduite de Dieu sur son église étant niée, l'humour se débarrasse d'un frein salutaire. » Mais ne voit-on pas poindre dans cette ironie satirique l'esprit de contradiction et de négation qui se déchaîne au XVIe siècle, le siècle de la satire en Allemagne avec Hutten, Murner, Fischart, Hans Sachs, et d'où est sortie la réforme? L'église, qui en pressentait l'action redoutable, s'efforçait, en le tolérant, de le contenir et de le régler.

L'art est partout, à cette époque romantique; il embellit tout, costumes aux couleurs voyantes, villes aux rues peintes, qui étalent aux yeux du passant leurs chroniques illustrées, maisons gothiques, meubles et ustensiles de ménage: « l'art était sorti du métier comme la fleur délicate sort de sa tige; il exerçait une influence souveraine sur le tronc qui l'avait porté. Son union vivante et perpétuelle avec lui était sensible dans les moindres travaux des artisans. » Il se manifestait encore dans les danses pittoresques et les

rondes joyeuses, « sous le tilleul embaumé du village... dans le calme tranquille du soir. » On accompagnait la danse de ces chants populaires, pleins de simplicité et d'harmonie, où l'on sent battre le cœur de l'Allemagne :

J'entends une faucille qui frôle, qui frôle doucement les blés; j'entends une douce jeune fille se plaindre, elle a perdu son amoureux. O faucille, frôle encore, continue à frôler le blé avec ton bruit léger! Moi, je connais une triste jeune fille qui a perdu son amoureux (1).

Alors régnait cette gaîté vive et légère que donne la foi sereine, et qui n'a rien de commun avec nos sombres divertissemens d'aujourd'hui.

Les écrivains de l'école romantique, Jacob Grimm, Uhland, avaient déjà fait revivre cet aspect du moyen âge. Il en est un autre, moins connu, sur lequel M. Janssen a jeté la plus vive clarté, l'état économique et l'organisation sociale de l'Allemagne pendant la période de 1450 à 1500. C'est en historien imbu des principes du socialisme chrétien que M. Janssen porte ses investigations sur les salaires, les bénéfices, le commerce, le luxe, le capital et leur influence sur les mœurs. Une quantité de documens et de faits qu'il cite et discute l'ont conduit à cette conclusion, que le progrès de l'économie sociale correspondait au rapide développement des sciences et des arts. Le sort de la classe la plus nombreuse, des populations agricoles, était en somme favorable, le servage, grâce à l'influence de l'église, généralement aboli : au contraire, il redevient fréquent à partir de la réforme. Les colons héréditaires formaient la majorité de la population ; le sol appartenait moins aux seigneurs fonciers qu'à eux-mêmes. Les propriétaires en titre ne pouvaient leur retirer la ferme pour la louer à un prix plus élevé : ils n'avaient plus droit qu'à une corvée ou à une redevance modérée, quelquefois même étonnamment modique. D'après les données qu'il fournit, M. Janssen incline à croire que les colons, les ouvriers agricoles étaient plus heureux qu'aujourd'hui. Il estime même que, pour la condition des artisans, nous aurions beaucoup à envier au temps passé, lorsque l'ouvrier était encadré dans la corporation, dans l'association de métier, fondée sur le principe de l'union du travail et de la prière, comme dans une famille, où les mœurs des compagnons et apprentis étaient surveillées et les vices punis. Ces sociétés, librement organisées, défendaient ses droits contre le spéculateur oisif et le protégeaient contre lui-même.

(1) Tome ier, traduction française, p. 214.

Le commerce n'était pas moins prospère, la Hanse allemande se trouvait encore en pleine activité. Les récits et les descriptions que nous ont laissés Æneas Sylvius en 1468, Pierre Froissart en 1497, témoignent de l'admiration que le luxe et les richesses de l'Allemagne excitaient chez les étrangers. Mais l'église n'a jamais vu d'un œil favorable le commerce et le crédit; elle est opposée à tout ce qui mobilise et innove, à tout ce qui crée des forces en dehors d'elle, à tout ce qui échappe à sa direction, à son autorité. Jugeant du point de vue catholique et socialiste chrétien, M. Janssen aperçoit dans cette prospérité un principe de décadence. Peu à peu, dit-il en substance, le commerce étouffe le travail productif de la valeur; il a pour conséquences l'enrichissement, l'accaparement, le monopole, la rapide inégalité des fortunes, l'accumulation du capital dans les villes, enfin le luxe et le cortège de vices et de misères qu'il traîne à sa suite. Alors comme aujourd'hui, les villes de commerce étaient les sentines de l'Allemagne, des lieux de débauche et de prodigalité. La richesse des costumes était telle que l'on se mettait des bagues ornées de pierres précieuses jusqu'aux doigts de pied, et l'on coupait le cuir des souliers pour les laisser voir. Vainement les prédicateurs tonnaient : « O femme! s'écrie Geiler de Kaisersberg, n'as-tu pas peur le soir, lorsque, au grand péril de ton âme, tu portes des cheveux étrangers qui ont peut-être appartenu à une femme morte ? » Avec les mauvaises mœurs, le luxe favorise l'universelle usure. Les juifs étaient l'objet des haines populaires, mais les usuriers chrétiens les surpassaient en rapacité. Certaines fortunes s'élevaient à des sommes scandaleuses. Celle des Fugger d'Augsbourg avait augmenté en sept ans de 13 millions de florins.

Cette mauvaise distribution des richesses était considérée, même par les écrivains contemporains, comme une conséquence logique de l'abandon des principes du droit canon : le droit germanique chrétien interdisait l'usure, assimilait au vol le prêt à intérêt, et cette défense avait une sanction dans la pratique des tribunaux civils et ecclésiastiques. Mais une révolution économique d'une immense portée se produisit en Allemagne à la fin du xve siècle, lorsque les princes et les légistes substituèrent le droit romain au droit germanique chrétien, malgré l'opposition de l'église et la résistance du peuple. Les objections de M. Janssen contre le droit romain sont analogues à celles que les partisans de l'ancien régime ont soulevées en France contre l'établissement du code civil : « Le code Justinien, écrit M. Janssen, est absolument contraire dans ses principes à la jurisprudence, à l'économie politique, à tout l'ensemble, en un mot, de la société chrétienne germanique au moyen âge. »

C'est, ajoute-t-il, une législation païenne, instituée pour une société où régnait d'une part le despotisme, de l'autre l'esclavage; l'égoïsme de l'individu, agissant dans son propre intérêt, en forme la base; il consacre le droit illimité de propriété, l'exploitation du pauvre par le riche; ses complications favorisèrent la chicane, le règne des hommes de loi, des avocats, plus haïs que les chevaliers brigands, le pouvoir arbitraire du souverain. En fournissant ainsi une arme formidable aux adversaires acharnés de l'église, « à tous ceux qui veulent posséder et jouir aux dépens du peuple, » les légistes ont été les puissans auxiliaires de la réforme. Les conséquences ne tardèrent pas à se produire : ce fut d'abord l'atroce guerre des paysans, puis le long despotisme des princes. — Tous les germanisans de l'école romantique, à commencer par Herder, jusqu'à des poètes contemporains, comme M. Scheffel, ont exprimé leur antipathie pour la législation romaine et déploré que l'Allemagne n'ait pas conservé ainsi que l'Angleterre son ancien droit, ses libertés gothiques, et, comme ils le disent avec un suprême dédain, « que le peuple le plus libre de la terre ait été gouverné à la façon des Welches. » A cette aversion nationale se joint, chez M. Janssen, celle du catholique, partisan non-seulement du droit féodal et de la coutume, mais de plus du gouvernement domestique et de l'autorité paternelle.

M. Janssen trouve ainsi appliqué, dans l'Allemagne du moyen âge, avant l'introduction du droit romain, tout le programme du socialisme chrétien : « L'état du moyen âge incarne en lui, pour ainsi dire, la théorie chrétienne de l'ordre social. » Aussi bienfaisante dans ses résultats que généreuse dans ses visées, elle ne tendait qu'au soulagement de la classe pauvre, à la répartition la plus juste possible des biens de la terre. Bien que M. Janssen s'abstienne d'ordinaire de rapprochemens avec le temps présent, toujours suggérés, mais point exprimés, il ne peut s'empêcher ici de comparer l'économie politique du moyen âge aux doctrines de l'école de Manchester. Le principe en était, d'après lui, infiniment plus moral que celui de la libre concurrence et du libre échange qui nous guide aujourd'hui, et qui considère « l'égoïsme de l'individu comme le plus puissant levier de la prospérité d'un état... La question de savoir si c'est réellement un bonheur que les doctrines du droit ecclésiastique et celles du droit germanique (qui lui était si étroitement uni) n'aient pu prévaloir parmi nous est suffisamment résolue par la triste situation économique des siècles suivans et particulièrement du nôtre... Livrant sans défense nos travailleurs à ceux qui les exploitent, nous les mettons dans l'alternative de se soumettre aux conditions qui leur sont faites ou d'entrer dans le *Workhouse*,

ou de tomber dans la dernière misère. » Malgré le régime des corporations, il y avait sans doute au moyen âge des souffrances, des grèves, M. Janssen l'indique dans quelques notes ; mais il serait déraisonnable d'imaginer que tout absolument était mauvais dans le passé et d'admettre que tout soit pour le mieux au temps où nous vivons. Les maux dont souffre la société contemporaine, l'énorme capital et l'énorme misère, les chômages, les grèves, les faillites fréquentes, le prolétariat, suite nécessaire du progrès industriel, protestent et crient contre les prôneurs du temps actuel. La question serait seulement de savoir s'il suffirait, pour remédier à de tels maux, de réédifier la société moderne sur le modèle de l'ancienne, de combiner le système de M. de Bonald et celui de M. Le Play, de restituer le gouvernement patriarcal, l'autorité immuable, la stabilité sacrée, qui fait reposer sur la tradition le bonheur des individus et la prospérité des peuples.

Cette société, à ce moment unique de l'histoire d'Allemagne, était-elle d'ailleurs aussi florissante dans la réalité que dans ces pages de M. Janssen que nous venons de résumer? Au lieu de distribuer en même temps sur son sujet l'ombre et la lumière, l'auteur a rejeté à la fin du volume les vices, les abus, les scandales dans l'église même, qui pouvaient ternir le tableau. Aussi cette première partie laisse-t-elle, malgré tant de faits précis, l'impression d'une île d'utopie, rêve d'un âge d'or du catholicisme. Nous nous demandions, à mesure que nous la lisions, si, en France, un partisan de l'ancien régime, aussi éclairé, aussi érudit que M. Janssen, aussi habile à grouper, à manœuvrer les documens, ne parviendrait pas à prouver de même, et cela de la meilleure foi du monde, qu'à la veille de 1789 nos ancêtres jouissaient du plus parfait bonheur, qu'ils apportaient un soin égal à l'instruction et à l'éducation chrétiennes de la jeunesse, que le meilleur esprit de famille régnait dans nos provinces, que les corporations atténuaient les misères des classes laborieuses, que les vices n'étaient qu'au sommet, à la surface, que nombre de seigneurs charitables, de prêtres, d'ordres religieux se vouaient à la pratique du bien ;.. bref que la révolution comme la réforme ont été des effets durables sans causes profondes. M. Janssen répondrait sans doute qu'il n'avance rien qu'il ne l'appuie sur un fait authentique ou généralement considéré comme tel, que la seule façon de le réfuter serait de lui opposer un nombre équivalent de documens en sens contraire. Pour être laborieuse, la tâche ne serait peut-être pas impossible. Il est d'ailleurs assez visible qu'il éprouve pour certains hommes et certaines œuvres, même secondaires du xve siècle, ce phénomène de *cristallisation* qui donne tant de prestige à ce que nous

aimons. Il cite, par exemple, comme une merveille d'art, le tombeau de Maximilien à Insprück (1) ; d'autres verraient dans les statues qui l'ornent une merveille de chaudronnerie. Certains faits, présentés comme signes de bien-être des classes pauvres, la consommation de la viande, plus abondante qu'aujourd'hui, l'usage des bains, plus répandu, pourraient être interprétés dans un sens moins décisif (2). Mais l'objection la plus grave touche à la difficulté d'indiquer par chiffres le nombre de ceux qui participaient à ce bonheur public. Lorsqu'il nous est si malaisé, avec toutes les ressources d'information, d'enquête, de statistique et de publicité dont dispose la bureaucratie, de nous fixer même d'une manière approximative sur la condition de la classe ouvrière ou agricole pour une province seulement, comment, à quatre siècles de distance, s'en rendre compte pour tout un pays (3)? D'ailleurs, tous les documens *authentiques* ne sont pas, par là même, des documens *vrais*. Nous touchons là au scepticisme historique ; c'est remettre toute l'histoire en question. Mais avant d'examiner la méthode de l'historien, essayons d'entrer dans le sens du croyant, de comprendre par la sympathie cette société chrétienne que l'auteur, qui n'a rien d'un dilettante, proposerait moins encore à notre admiration qu'à notre imitation.

Arrêtons-nous aux portes de la cité gothique, de la cité de Dieu, à l'heure du crépuscule aux teintes bleuâtres. Un corset de murailles l'enserre, les flèches de ses églises s'élancent vers le ciel, les cloches de la prière jettent leurs espérances aux vents nocturnes et annoncent le temps du repos. Tout y est prière et travail, harmonie entre les classes, artisans rapprochés par les liens de la corporation, bourgeois fiers de leurs libertés, chevaliers pleins d'honneur, prêtres savans et saints. L'art orne et embellit l'église et la maison ; il fait en quelque sorte partie du culte. Partout règne une activité féconde, ennoblie et poétisée, jusque chez les plus humbles, par le rayon qui luit du sanctuaire. Et ce qu'il y avait peut-être de plus admirable, c'est la sérénité, la stabilité dans les âmes ; une loi spirituelle, une charité active, un idéal commun les unissaient dans des

(1) « C'est un des derniers et des plus remarquables monumens de l'art allemand au moyen âge. » (I, p. 128.)

(2) La nourriture des Gaulois d'avant César consistait « généralement en un peu de pain et beaucoup de viandes bouillies, grillées ou rôties. » (Athénée, *Deipnosophistes*, IV, 13); et celle des Germains du temps de Tacite « en fruits sauvages, venaison nouvelle et lait caillé. » (*Germanie*, 23.) En induira-t-on pour cela que les Gaulois et les Germains jouissaient de plus de bien-être que les Français ou les Allemands de nos jours ? — De même pour les bains, l'usage du linge, universel aujourd'hui, les rend moins indispensables aux classes pauvres.

(3) M. Jallifier sur M. Janssen. (*Journal des Débats* des 13 et 15 septembre 1887.)

liens doux et forts. C'était le temps où la vie était jeune, — où la mort espérait, le temps où, malgré les guerres entre peuples, le monde était *un*.

Mais la famille chrétienne est à la veille de se déchirer, et le cœur de l'homme avec elle, et le ciel va s'assombrir. M. Janssen trouve exprimées dans trois gravures d'Albert Dürer cette phase de l'histoire de la civilisation. Les deux premières : *le Démon, le Chevalier et la Mort*, et *le Saint Jérôme*, sont les figures symboliques du moyen âge. Au milieu de rochers abrupts, que couronne au loin une forteresse, l'homme féodal, sous sa brillante armure, inébranlable dans sa foi et dans son honneur, chevauche sans peur et sans reproche entre les deux ennemis : la Mort et le Démon. L'autre héros du temps, c'est le moine : dans la paix de son étroite cellule, entouré d'objets familiers, saint Jérôme, un lion étendu à ses pieds, est absorbé dans son travail tranquille, qui répandra au loin les meilleurs fruits. « Aucune pensée troublante, nulle anxiété venue du dehors, n'altèrent la bienheureuse sérénité, la foi calme et profonde qui se reflètent sur le beau et expressif visage du père de l'église. »

Mais l'âge moderne va s'ouvrir avec la réforme, âge de doute, de recherche inquiète, d'angoisse et de lassitude; *la Mélancolie* d'Albert Dürer en est le symbole :

La troisième composition est d'un caractère tout différent. Une femme aux ailes d'ange nous y est représentée. Sa tête, couronnée de myrte, est appuyée sur sa main gauche. Sa main droite tient un livre et un compas. Elle est assise au bord de la mer et plongée dans une méditation profonde. Un maigre lévrier, qui paraît épuisé de fatigue, est couché à ses pieds. Tout autour d'elle, dans un désordre qui est un véritable chaos, et dont l'effet désagréable est rendu plus pénible encore par le reflet blafard d'une comète qui perce les nues, sont jetés çà et là, pêle-mêle, les instrumens, les symboles différens des sciences humaines. Ici, point de soleil réchauffant, point d'agréable bien-être, nulle trace des doux effets de ce contentement intérieur que possède le chevalier parmi les plus redoutables périls et qu'exprime le visage de saint Jérôme absorbé dans son travail. La rêveuse est plongée dans de sombres et profondes pensées. Son regard se perd au loin. Ses traits expriment une souffrance amère.

Ces trois dessins marquent les limites de deux âges bien différens dans l'histoire de la civilisation et de la foi en Allemagne. En effet, si l'on reconnaît dans les deux premiers le symbole d'un siècle calme et ferme dans sa croyance, au milieu même de la lutte, d'un siècle plein d'activité, mais affranchi de toute incertitude sur les questions les plus

sublimes et les plus redoutables qui intéressent notre être, le troisième est au contraire l'image d'un temps présomptueux, trop confiant en lui-même, cherchant à résoudre les problèmes de l'existence et de la nature par ses propres investigations, par le seul secours des sciences humaines, et restant en même temps torturé par la terrible certitude de l'impuissance de ses efforts. L'artiste, pour adoucir l'impression qu'il a produite, a étendu un arc-en-ciel sur la vaste mer, comme un symbole de paix (1).

La paix promise est bien loin de nous, l'arc-en-ciel n'éclaire plus l'horizon chargé d'orage; plongée plus avant dans les noirs, les insolubles problèmes, *la Mélancolie* est la Muse de notre siècle; de combien de poètes elle a été l'inspiratrice, et des plus grands (2), interprètes eux-mêmes de tant d'âmes obscures et silencieuses! Comparez la cité moderne à la cité gothique, quelle terne monotonie! Une poussière d'individus isolés l'habitent, animés de la haine des classes ; sous l'ordre apparent, tout est discordance, anarchie. Nul principe supérieur universellement reconnu, nulle autorité morale, comme était la papauté du moyen âge, pour émousser cet antagonisme, adoucir l'âpreté de la lutte. La discorde aussi est en chacun de nous ; héritiers de deux mondes opposés, mais qui ont eu chacun leur unité parfaite, le paganisme et le christianisme, nous ne pouvons parvenir à les concilier, à unir le goût de la vie païenne à la sensibilité chrétienne, la sérénité et l'équilibre des caractères antiques à nos aspirations troublées. De là cette tristesse d'hommes refoulés sur eux-mêmes et sans point d'appui, obligés de se faire leur conception du monde, de chercher à tâtons leur voie; un art étiolé, voué à la faiblesse de l'inspiration individuelle, de mornes plaisirs. Pas un souffle qui soulève tous ces atomes, hormis un patriotisme intermittent et vague; entre les hommes, point d'autre lien que la contrainte de l'état sans cœur.

Mais cet individualisme, qui naîtra de la réforme, malgré sa misère, semble aujourd'hui à beaucoup d'entre nous un inappréciable bienfait. Car cette paix des esprits dissimulait la servitude : « Règle générale, dit Montesquieu, toutes les fois qu'on verra le monde tranquille dans un état,.. on peut être assuré que la liberté n'y existe pas. » Cette unité du moyen âge, si vantée, était payée au prix de la liberté de la science et de la conscience, biens si nobles et si précieux que

(1) Traduction française, p. 185.

(2) There is a very life in our despair,
Vitality of poison...

(Byron, *Childe Harold.*)

des hommes, plutôt que de les perdre, ont renoncé à la vie même. Les âmes sont devenues trop ardemment amoureuses de vraie liberté : il en est qui préfèrent la recherche pleine d'incertitude, le désespoir même (1), à cet âge idéal où le troupeau, dormant et docile sous la main du pasteur, paissait les plantureux pâturages avec une coupole d'église et le cercle étroit des vérités dogmatiques pour ciel et pour horizon. On connaît l'apologue du chien et du loup. Bien nourri, tout luisant, choyé par son maître, le chien invite le loup, qui n'a que la peau et les os, et que la faim a fait sortir du bois, à partager son sort béni. Mais la sauvage bête aperçoit sur le cou du chien domestique la trace du collier sacré :

> Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
> Où vous voulez? . . . . . .
> Cela dit, maître loup s'enfuit et court encor.

La liberté du xve siècle, que vante M. Janssen, était, en réalité, une dictature des consciences, où chaque esprit indépendant se trouvait accablé du poids de tous les autres. Et ce qui achevait de rendre cette dictature intolérable à ces races que l'église, en les civilisant, avait préparées elle-même à l'indépendance, c'est que le principe d'autorité, appliqué dans toute sa rigueur, était entre les mains d'un sacerdoce avili, qui avait perdu le respect des peuples. Après s'être étendu sur le détail des bonnes œuvres, des bonnes mœurs, de l'activité charitable si répandue, M. Janssen nous indique l'envers du tableau; il constate dans le haut clergé désordre et scandale, passion d'amasser, sans honte et sans mesure, les richesses que lui livraient la terreur ou la piété des mourans. L'église d'Allemagne était pourtant la plus riche de la chrétienté; elle possédait un tiers de la propriété foncière, « ce qui rendait l'avidité des grands dignitaires ecclésiastiques d'autant plus condamnable. » On voyait les prélats vivre dans le luxe et dans la débauche : « Les femmes, disait-on, ne sont pas seules à laisser traîner leurs robes dans la boue, les prêtres en font autant. » Ce sont des mœurs semblables à celles qui ont signalé la fin de l'ancien régime en France, cumul des bénéfices, absence des évêques, hautes dignités de l'église réservées aux cadets des familles princières. La corruption s'était aussi glissée dans les choses religieuses. Pour accroître les libéralités des fidèles, des moines fabriquaient des miracles. Cette piété,

(1) « C'est à partir du xvie siècle que la tendance au suicide devient plus prononcée. Cette recrudescence se lie au retour des études vers l'antiquité, au relâchement des croyances religieuses, à la liberté d'examen... » (*Du suicide*, par A. Brierre de Boismont. Paris, 1856, p. 32.)

que M. Janssen nous décrit toute parfumée de simplicité et de grâce enfantines, était souvent purement mécanique. A certaines prières, une indulgence de 146 jours était accordée, à d'autres des indulgences de 7,000 à 8,000 ans. Une ferveur d'une exaltation pure et tendre s'alliait parfois à des rigueurs implacables. Depuis Jean Huss et Jérôme de Prague, que de victimes offertes à l'orthodoxie! Le restaurateur violent et fanatique de l'inquisition en Allemagne, Jacques Sprenger, était aussi le fondateur d'une confrérie pour la répétition du saint rosaire, qui consiste en l'énumération de toutes les joies de Marie. Pour comprendre les hommes de ce temps, il faut se les figurer capables d'unir tous les contrastes, cruauté et dévotion, imagination fantastique et sèche scolastique (1).

Mais de grands changemens commençaient à s'opérer dans les esprits. A l'école des écrivains de l'antiquité, on apprenait à dédaigner la théologie, d'où était venue jusqu'alors toute lumière, on s'initiait à leur conception du monde, absolument opposée à celle du moyen âge. Les bouleversemens suivis de modifications profondes dans la vie d'un peuple sont toujours préparés par une propagande d'idées nouvelles, et toujours la pensée précède la hache. Les nouveaux humanistes, Érasme à leur tête, le Voltaire du temps, mais un Voltaire plein de modération, jouent dans la révolution du XVIe siècle un rôle analogue à celui de nos encyclopédistes. Leur talent d'écrire eut la même influence pour répandre leurs doctrines. Ils couvrent la scolastique de railleries, mettent à profit les vices de l'organisation ecclésiastique, préconisent la théorie antique de l'état, réclament la sécularisation des biens de l'église, et allument la guerre civile dans les esprits. Toutes les idées qui devaient agiter le XVIe siècle étaient répandues dès la fin du XVe, l'autorité du pape attaquée, la Bible entre beaucoup de mains. Jointe à la confusion politique, à l'impuissance de Maximilien pour maintenir au sein de l'empire un peu d'ordre et de paix, cette agitation cause un immense malaise, et la fin du siècle est pleine de ces pressentimens, de cette angoisse, qui précèdent les catastrophes.

II.

Dans ce brillant exposé de l'ancien régime religieux en Allemagne, M. Janssen n'aperçoit pour ainsi dire le mal qu'à la surface, le fond lui semble de tous points excellent. Une réforme dans le catholicisme

(1) « Je ne sais, dit M. de Ranke, auquel nous empruntons ce passage, si un homme de saine raison, non égaré par quelque chimère, peut désirer sérieusement que cet état de choses fût resté en Europe inébranlable et immuable. »

même était sans doute nécessaire, les politiques clairvoyans tels que Nicolas de Cusa la préparaient; on fit une révolution où l'historien catholique ne voit que l'œuvre des pires passions populaires déchaînées par l'avidité des princes. « Tout en Allemagne, dira-t-il, était en train de se réformer quand Luther parut. » C'est la thèse de M. de Montalembert sur la révolution française, qu'il considérait comme une sanglante inutilité, un de ces prétendus remèdes qui ne font qu'aggraver le mal. Le XVIe siècle, que d'autres envisagent comme un siècle de luttes fécondes (1), berceau ensanglanté de l'esprit moderne, lui semble le plus néfaste de l'histoire d'Allemagne, un siècle de destructions stériles et de retour à la barbarie. Les quatre volumes qui suivent, et qui nous mènent jusqu'en 1618, à la veille de la guerre de trente ans, décrivent avec le même soin de détail l'anéantissement, pièce par pièce, de cet état social, dans lequel l'église avait fait fleurir l'instruction, l'art, la science, la charité. M. Janssen y instruit à nouveau le procès des réformateurs, comme M. Taine l'a fait pour nos jacobins. Mais nos jacobins classiques nous paraissent de simples bourgeois, comparés à ces jacobins romantiques, moines et prêtres défroqués, prolétaires de la petite noblesse, tels que Ulrich de Hutten, gentillâtre de grand chemin, maniant plume et épée, le journaliste révolutionnaire, le Camille Desmoulins de la réforme, ou sortis des bas-fonds populaires, comme le tailleur Jean de Leyde, sorte de Marat ostrogothique, figure de cauchemar, qui semble tirée d'un conte fantastique d'Hoffmann.

Luther les dépasse de toute la tête; il incarne en lui la réforme mieux qu'aucun des jacobins ne personnifie la révolution. Ce n'est pas qu'elle soit uniquement son œuvre, et l'on ne saurait attribuer, même à un grand homme d'action, cette influence démesurée. Il n'a été que l'instrument d'une transformation, qu'un état de choses préalable, des causes éloignées et accumulées, la force des circonstances, avaient rendue possible et imminente. En sorte qu'il est probable, et cette probabilité touche à la certitude, que, sans Luther, l'œuvre de Luther se serait accomplie. Dès le XVe siècle, l'autorité du saint-siège

(1) « De tous les siècles, le XVIe est sans doute celui où l'esprit humain a déployé le plus d'énergie et d'activité en tous sens : c'est le siècle créateur par excellence. La règle lui manque, il est vrai : c'est un taillis épais et luxuriant où l'art n'a point encore dessiné des allées. Mais quelle fécondité! quel siècle que celui de Luther et de Raphaël, de Michel-Ange et de l'Arioste, d'Ulric de Hutten et d'Érasme, de Cardan et de Copernic! Tout s'y fonde : philologie, mathématiques, astronomie, sciences physiques, philosophie. Eh bien! ce siècle admirable, où se constitue définitivement l'esprit moderne, est le siècle de la lutte de tous contre tous : luttes religieuses, luttes politiques, luttes littéraires, luttes scientifiques. » (Renan, *Questions contemporaines*, p. 298.)

était attaquée par des novateurs qui, presque tous, se rattachent à Jean Huss ; Luther avait étudié les livres de Jean de Wesel, qui écrivait : « Je méprise le pape, l'église et le concile, et je loue le Christ... Le pape n'est qu'un singe vêtu de pourpre ; les prêtres, des chiens et des animaux malfaisans. » Il ne fait que prêter à ces doctrines sa voix puissante, et se fait entendre de toute l'Allemagne. On en perçoit comme l'écho à travers les pages de M. Janssen. Au lieu d'imiter les historiens académiques, de nous tracer un portrait, ou de nous dresser un buste, et de donner ainsi à une figure si mouvante et si variée une unité vague et factice, M. Janssen suit l'homme à travers les différentes phases de son développement et le laisse parler. Quel langage égalerait en énergie l'éloquence de Luther, le seul mérite que l'historien catholique reconnaisse en lui? Mais les extraits que M. Janssen a fait de ses œuvres sont tels qu'il semblerait que Luther ait pris soin d'élever contre lui-même un acte formidable d'accusation, de confesser publiquement ses erreurs, ses contradictions, ses violences et ses méfaits. C'est un visionnaire (1), ne sachant pas toujours ce qu'il fait, se disant emporté « par il ne sait quel esprit, » — remarquable exemple de ce que M. de Hartmann appellerait l'*inconscient* dans l'histoire ; plein de mépris pour le peuple, troupeau servile, qu'il recommande aux princes de traiter par le bâton, par la roue (2), qu'il se vantait de ramener au pape, si seulement il le voulait, et dont il cherche à mettre à profit la crédulité (3); proclamant la Bible la seule autorité divine, et de son propre aveu, dans sa traduction, altérant la Bible (4); casuiste à en

(1) Il voyait, disait-il, le diable sous toutes les figures, « une truie, un bouchon de paille enflammé, un sanglier, une étoile, etc. » (II, 175.) — « Vers la fin de sa vie, le diable ne lui laissait de repos ni jour ni nuit; les combats de nuit qu'il soutenait contre lui l'épuisaient et l'anéantissaient au point qu'il pouvait à peine haleter et reprendre haleine. » (III, 547.)

(2) « Comme les âniers qui ont besoin d'être tout le temps sur le dos de leurs bêtes, de les pousser à coups de bâton, sans quoi elles ne marchent pas; de même le souverain doit pousser, battre, étrangler, pendre, brûler, décapiter, mettre sur la roue le peuple, *Herr Omnes,* pour qu'il le craigne et qu'il soit tenu en bride. » (II, 276.) — Il s'agissait, il est vrai, de réprimer les horreurs de la guerre des paysans. Mais ce n'est pas là le langage d'un apôtre. Luther se montrait favorable au rétablissement du servage.

(3) « Le Tibre à Rome avait, disait-on, rejeté une monstrueuse bête, qui avait une tête d'âne, une gorge et un ventre de femme, un pied de bœuf, un pied d'éléphant en guise de main droite, des écailles de poisson aux jambes et une tête de dragon dans le dos... » Ces bêtes merveilleuses excitèrent l'effroi dans le peuple, et Luther et Mélanchthon se firent forts de les lui expliquer. » (II, 281.)

(4) « On a souvent cité les mots de Luther en réponse à la critique qu'on lui faisait d'avoir intercalé le mot *seulement* dans le passage suivant de l'épître aux Romains (3, 28) : « Car nous devons reconnaître que l'homme est *seulement* justifié par la foi, sans les œuvres de la loi. » — « Si un nouveau papiste, écrit-il à ce propos, veut se formaliser du mot *sola, seulement*, je me borne à lui répondre : Le docteur Martin

remontrer au plus savant jésuite dans l'affaire du double mariage de Philippe de Hesse, animé des fureurs, des superstitions de son temps contre les sorciers et les juifs (1); bref, un mystique, un goinfre (2), et un énergumène (3), résumant sa doctrine dans la plus immorale des devises : *Pecca fortiter, sed fortius crede.* Et vers la fin, effrayé de son audace, et comme épouvanté de son œuvre (4), il est pris, ainsi que Melanchthon, d'une anxiété profonde, au milieu des troubles civils, des pillages, des églises ruinées, des écoles désertes, de la charité morte. Il rend le témoignage le plus éclatant au temps du papisme, « où tout le monde était miséricordieux et débonnaire, où l'on donnait joyeusement des deux mains et avec une grande dévotion, où les aumônes, les fondations et les legs pleuvaient. » Anarchie, vandalisme, ensauvagement (5) du peuple, tels sont les résultats de la réforme, d'après Luther lui-même, tels sont les fruits de la doctrine qui proclame l'inutilité des bonnes œuvres et refuse à l'homme le pouvoir personnel de faire le bien.

Ce jugement si sévère de M. Janssen sur Luther, impliqué par le choix des citations qu'il en donne, ne diffère guère de celui de Voltaire dans l'*Essai sur les mœurs*. La réforme a suscité contre elle les catholiques et les sceptiques; les premiers l'accusent de révolte et les autres de timidité. D'après Voltaire, elle a retardé les progrès de la « raison. » Luther traite, en effet, la raison de *prostituée du*

Luther veut qu'il en soit ainsi et dit : Papiste et âne ne font qu'un; *sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas,* car nous ne voulons être ni les élèves ni les disciples des papistes, mais leurs maîtres et leurs juges, et nous voulons nous vanter et nous glorifier avec ces têtes d'ânes. » (II, 198.)

(1) « Il se déclarait prêt à brûler les sorcières de sa propre main. (II, 75.) Il disait des juifs : « Qu'on incendie leurs synagogues ou leurs écoles, et qu'on y ajoute, si l'on peut, du soufre et de la poix, et si l'on pouvait aussi y jeter le feu de l'enfer, ce serait bon... Qu'on leur prenne tout leur argent,.. et, si cela ne suffit pas, qu'on les chasse du pays comme des chiens enragés. » (II, 179.)— Pirkheimer, pourtant favorable à la réforme, au début, considérait Luther comme fou, à cause de la violence de son langage. (II, 179.)

(2) « Je vous fais savoir, écrit-il de Weimar à sa ménagère, que je vais bien ici; je dévore comme un bohémien et je bois comme un Allemand, grâces en soient rendues à Dieu. Amen. » (III, 436.)

(3) « Il avouait qu'il ne pouvait prier sans maudire. (III, 543.)— « Il voudrait, disait-il, se laver les mains dans le sang des papes, des cardinaux et de la Sodome romaine. » (*An meine Kritiker,* p. 113.) Il n'est donc pas exact de dire, comme le fait Michelet (*Précis d'histoire moderne,* p. 161) : « Luther, tout en soulevant les passions du peuple, défendait l'emploi de toute autre arme que celle de la parole. »

(4) « Qui aurait voulu commencer à prêcher, si nous avions prévu qu'il en résulterait tant de malheurs, de séditions, de colères, de blasphèmes, d'ingratitude et de méchanceté? » (III, 545.)

(5) « Nous vivons dans Sodome et dans Babylone, écrit-il à la fin de sa vie au prince George d'Anhalt; tout empire chaque jour. » (III, 545.)

diable (1). Cette façon de présenter le principal auteur de la révolution religieuse du XVIe siècle n'a donc rien de bien nouveau. De violentes clameurs se sont pourtant élevées dans l'Allemagne protestante contre l'historien catholique. Cela vient de ce que Luther, destructeur des saints, est devenu lui-même un saint national. Sa renommée n'a fait que grandir. Pour les Allemands du Nord, la diète de Worms en 1521, comme pour nous la date de 1789, ouvre l'ère de tout progrès : il n'est pas à leurs yeux de révolution comparable à celle qui devait affranchir l'individu du joug de la tradition, l'état de la domination de l'église, la race germanique du « mensonge latin, » et lui rendre sa nationalité distincte. Les historiens de la littérature allemande rattachent uniquement au protestantisme l'éclatante floraison de la poésie classique et de la philosophie nationale à la fin du XVIIIe siècle, et se plaisent à marquer combien l'Allemagne catholique est restée étrangère à ce mouvement. Le rôle politique du protestantisme n'a pas été moins glorieux. C'est à une sorte d'hégémonie protestante que la Prusse a toujours rattaché ses prétentions ; ses grands hommes, Stein, Bismarck, ont été les admirateurs, et, dans l'opinion commune, les continuateurs de Luther. Heine exprime cette opinion, lorsqu'il écrit : « Luther ne fut pas seulement le plus grand homme,.. il est aussi l'homme le plus allemand qui se soit rencontré dans nos annales. » Avec ce besoin qu'éprouvent les foules d'incarner en un personnage unique les aspirations, le caractère de toute une race, c'est sa propre image que l'Allemagne du Nord retrouve en Luther ; elle reconnaît en lui la variété, le contraste des traits nationaux, négation hardie, religiosité, goût de la rêverie et énergie de l'action, rudesse, grossièreté, poésie. Le culte de Luther fait avec la Bible partie intégrante de l'éducation patriotique. Aussi, lorsque M. Janssen, au lendemain même des victoires inespérées et de la fondation de l'empire, vient démontrer à ses compatriotes, par une foule de faits accumulés, que c'est dans un lointain passé, entre 1450 et 1500, qu'il faut chercher la véritable grandeur de l'Allemagne, et que la réforme a commencé la décadence, sa thèse soulève des polémiques dont l'excès toutefois pourrait étonner, en un pays où règne une entière liberté d'opinion. Mais les Allemands ont la savante habitude d'agiter l'histoire des querelles, et des représailles du présent, et de mettre la même ardeur à discuter ces questions surannées que s'il s'agissait de prendre parti entre M. de Bismarck ou M. Windthorst. Aussi des critiques protestans ont-ils présenté cette œuvre comme un énorme pamphlet inspiré par l'esprit de réaction contre le *Culturkampf*. Les plus exaltés accusent M. Janssen de préparer les guerres civiles de l'avenir

(1) Le mot qu'il emploie est encore plus énergique. (*Die H... des Teufels*, II, 578.)

et le traitent de Judas. Certains d'entre eux proposaient récemment à un de leurs congrès de solliciter du gouvernement des mesures de répression contre les insultes dont la presse catholique abreuve chaque jour la mémoire de Luther : nul doute que M. Janssen ne fût tombé sous le coup de cette nouvelle loi du sacrilège.

Il s'est abstenu au cours de son histoire de toute polémique, mais il n'a pas voulu laisser sans réponse ses contradicteurs et ses critiques, et il leur a adressé deux brochures (1) où il se révèle polémiste consommé, plein d'urbanité et de force, soit qu'il discute des points d'histoire ou des points de dogme. Il donne quelques détails sur lui-même et fournit des certificats de libéralisme et de civisme. Professeur au gymnase de Francfort-sur-le-Mein depuis vingt-huit ans, il enseigne à la fois les protestans et les catholiques, sans que jamais personne ait songé à se plaindre de son fanatisme religieux. Il cite ceux de ses adversaires qui ont rendu justice à son impartialité. Il ne s'est que fort peu mêlé de politique : quelque temps député au Landtag, il est bien vite retourné à ses chères études. En politique, il se donne pour impérialiste, partisan de l'unité, que l'empereur soit protestant ou catholique, et il condamne la révolution du XVIe siècle, entreprise contre l'unité de l'empire (2). En religion, il est pour la liberté. On l'accuse d'avoir écrit son histoire par esprit de réaction contre le *Culturkampf*; il en avait réuni les matériaux bien avant qu'il n'éclatât, mais il avoue que le spectacle du *Culturkampf* a laissé dans son esprit des traces profondes, ineffaçables :

A la vérité, je n'avais devant les yeux ni images saintes brisées, ni croix, ni autels, ni objets sacrés mis en pièces. Mais j'ai vu beaucoup d'établissemens catholiques que j'aimais dépeuplés, des amis, de chères connaissances envoyés en exil, d'autres emprisonnés,.. accablés de lourdes amendes, proscrits comme des criminels; des évêques, auxquels l'amitié me liait, sur les bancs de la police correctionnelle; j'ai vu le pauvre peuple en beaucoup d'endroits privé de ses prêtres; la consolation des sacremens refusée aux malades et aux agonisans; le bonheur de beaucoup de familles détruit, des milliers de moines chassés, l'église dépouillée de ses droits les plus vénérables; j'ai senti, j'ai appris comment une majorité de trente millions, dans les dix dernières années, a traité une minorité de quinze millions d'hommes (3).

(1) *An meine Kritiker*, 16e édition, 1884... — *Ein zweites Wort an meine Kritiker*, 16e édition, 1884.

(2) M. Janssen s'est toujours montré patriote exalté. Dans une éloquente brochure sur *les Convoitises de la France au-delà du Rhin*, il faisait un pressant appel à l'unité allemande.

(3) *An meine Kritiker*, p. 222.

Et la réforme est apparue à M. Janssen comme un gigantesque *Culturkampf*. Les passages qu'il cite de Luther et de Mélanchthon « fournissent le témoignage que la nouvelle doctrine a été imposée au peuple par le pouvoir, et qu'il regrettait l'ancien temps catholique (1). » Il n'invoque donc point contre la réforme le *principe d'autorité*, les droits imprescriptibles du catholicisme à l'hégémonie des peuples; il la montre infidèle à son principe même, il la présente, en un élégant paradoxe, comme une atteinte portée par des princes avides et rebelles *à la liberté de conscience* du peuple allemand. Quand d'autres souverains ont usé de procédés semblables à l'égard des réformés, il les condamne sans appel; il dira de Louis XIV et de la révocation de l'édit de Nantes : « Le clergé français mérite le reproche de n'avoir pas protesté hautement contre les violences de ce principal représentant de la malheureuse politique des Bourbons : cent ans plus tard, les ecclésiastiques français ont dû expier la faute de leurs prédécesseurs par des torrens de sang. » Ces lignes font honneur au libéralisme de M. Janssen, ecclésiastique lui-même; mais qui donc oserait aujourd'hui réhabiliter la révocation de l'édit de Nantes, tant la cause de la liberté de conscience est gagnée, sinon entièrement dans les faits, du moins dans l'opinion, et surtout dans le langage des partis? L'originalité de M. Janssen est de nier que la révolution du XVIe siècle y ait contribué en quelque manière. — Il se défend d'avoir mis au seul compte de la réforme et de Luther les maux qui ravagèrent l'Allemagne au XVIe siècle. Les papes de la renaissance, les catholiques aussi, ont leur part de responsabilité dans le malheur commun, et il se garde de l'atténuer. Enfin il se déclare l'allié du protestantime dans le présent, lorsqu'il s'agit de faire face à l'ennemi commun de toutes les églises, au matérialisme; et comme signe redoutable de cette gangrène, M. Janssen cite la littérature française contemporaine, « littérature pornographique accueillie par un si nombreux public en Allemagne (2). » — En réalité, il est plus aisé de s'irriter contre M. Janssen, voire même de l'injurier, que de le réfuter. Il ne suffit pas de lui opposer M. de Ranke, historien un peu vague, qui excelle à débrouiller les affaires diplomatiques, à indiquer les mouvemens d'opinion, à tracer des portraits historiques, mais qui ne descend guère au milieu des foules. Il faudrait refaire toute cette histoire avec le labeur immense et l'exactitude réaliste que M. Janssen y a consacrés. C'est là son avantage sur ces critiques au pied levé, peu capables de la même dépense de travail. Cette supériorité, toutefois,

(1) *An meine Kritiker*, p. 121.
(2) *Ibid.*, p. 129.

témoigne d'une longue et patiente étude; elle ne prouve pas d'une façon péremptoire que l'auteur soit dans le vrai.

Mais y a-t-il une vérité historique? N'y a-t-il pas plutôt autant d'interprétations *subjectives* que d'historiens? En histoire, rigoureusement, on peut tout prouver. Dans l'immense arsenal des faits authentiques, il y a des argumens pour toutes les causes, des armes tranchantes pour tous les partis. Il y a une *rhétorique des faits :* selon la manière de les grouper, de les manœuvrer, on pourrait écrire, avec des documens identiques, deux histoires en sens diamétralement opposés, comme s'en vantait Benjamin Constant : « J'ai quarante mille faits, et ils chargent à volonté. » Voilà l'improbité historique au premier chef; on n'en saurait soupçonner M. Janssen. Ce n'est pas toutefois une raison décisive de dire, comme le fait l'historien, que « l'exposition des faits est sa seule tendance (1). » Car ce chaos des faits historiques, déjà en si petit nombre, quand on les compare aux faits réels et ignorés, chacun le débrouille selon un certain plan préconçu, et en dernière analyse d'après ses affinités, cela souvent de la meilleure foi du monde. M. Janssen se défend encore d'interpréter les faits; mais si l'on se bornait à une simple nomenclature, il faudrait encore qu'elle fût complète, et l'on devrait s'interdire jusqu'aux épithètes, parce qu'elles impliquent jugement. Parlant de Luther, M. Janssen le caractérise sous le terme dédaigneux de *Skrupulant* (2), d'homme affligé de la maladie des vains scrupules. Cette nature de conscience, ce principal mobile de Luther, d'autres écrivains le tournent à son honneur. Nous pourrions citer M. Taine (3), peu suspect de partialité pour les hommes de révolution : l'hommage que Lacordaire a rendu au grand réformateur aurait plus de crédit auprès des catholiques (4). M. Janssen ne nous a laissé voir que l'énergumène; avec un autre choix d'extraits, on retrouverait peut-être chez Luther l'esprit de saint Augustin.

Outre ces divergences entre les historiens qui naissent du choix et de l'interprétation des faits, le point de vue sur une même époque ou sur un même homme peut varier, selon que l'on tend plus ou moins à considérer l'ensemble ou le détail. Plus on observe de près, plus on est frappé des imperfections et des lacunes, des défauts et des vices. L'optimisme ou le pessimisme se réduisent ainsi à des questions d'optique. C'est ce qui faisait dire à Joseph de Maistre, critiquant cette tendance, commune aux ennemis de la papauté, de mettre en relief quelques mauvais règnes perdus dans la série glo-

(1) *An meine Kritiker*, p, 3.

(2) « Comme tout homme affligé de vains scrupules, il ne voyait en lui-même que péché, en Dieu rien que colère et vengeance. » (Tome II, p. 70.)

(3) Taine, *Littérature anglaise*, tome II; *la Renaissance chrétienne.*

(4) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, I, 240.

rieuse : *Je défends aux myopes d'écrire l'histoire*. Qu'il s'agisse, il est vrai, de la réforme, de Maistre la jugera en myope, lorsqu'il dira avec Bonald : « La moitié de l'Europe a changé sa religion, pour qu'un moine sans mœurs épouse une nonne. » L'incontinence de Luther ira ainsi rejoindre, dans le musée des causes historiques, le nez de Cléopâtre, le grain de sable de Cromwell, et le verre d'eau de M. Scribe. M. Janssen a une conception trop pénétrante de l'histoire pour rattacher des événemens aussi généraux à des accidens si particuliers. Mais ses adversaires pourraient l'accuser, sinon de myopie, du moins de vues un peu courtes, lorsqu'il considère la réforme uniquement dans ses effets immédiats, sans tenir aucun compte de ses conséquences lointaines. « On parle, dit-il, des prétendues bénédictions de la réforme, prospérité du peuple, floraison de la science, lumières, rationalisme, liberté de conscience, etc. Les faits présentés par moi ne fournissent aucune preuve historique de ces bénédictions ; ils montrent bien plutôt, comme je le crois, d'une façon irréfutable, que ce ne sont pas ces bénédictions, mais le contraire qui est sorti des troubles religieux, de la séparation des églises et du déchirement de notre peuple en divers partis confessionnels (1). » Rien de plus exact, ce semble, pour l'époque même ; mais ne convient-il pas de faire quelques réserves quant à l'avenir ? M. Janssen ne nous a pas encore donné ses conclusions ; le passage que nous venons de citer ne laisse guère espérer des atténuations à un jugement si absolu, vrai pour le XVIe et en partie pour le XVIIe siècle, contestable ensuite, lorsqu'on a vu se produire d'autres conséquences de la réforme. Elle présente à ses débuts le caractère des révolutions, qui est de briser les liens de l'ordre social, de rendre les hommes à leurs instincts de tigres et de singes. La religion, qui s'allie aisément à toutes les passions humaines, achève d'exaspérer la lutte. Le cours de la civilisation se trouve ainsi interrompu, et l'Allemagne sortira de sa révolution épuisée pour des siècles. Mais, à la longue, la réforme portera ses fruits. Il est permis à un catholique de voir dans l'inspiration individuelle et la liberté d'examen des fruits amers et vénéneux. Mais on ne peut méconnaître que c'est grâce à la réforme et sous le coup de l'attaque que le catholicisme s'est purifié dans sa discipline, renouvelé, rajeuni, comme aussi la société protestante s'est organisée avec une rigidité piétiste, une puritaine sévérité de mœurs telles que Voltaire a pu dire : « Zwingle et Calvin ont ouvert les couvens, pour transformer en un couvent la société humaine. » Même des sectes communistes, sauvages et sanguinaires comme celle des anabaptistes, sont devenues inoffensives, douces, vouées

(1) *An meine Kritiker*, p. 100.

au bien. On a vu se produire les effets de la liberté chrétienne. D'idéal universellement imposé, la religion est devenue un idéal individuel, une tutelle d'autant plus salutaire qu'elle est librement acceptée; les sociétés modernes ne poursuivent que des buts purement terrestres, et laissent à chacun de leurs membres le soin de choisir dans la variété des confessions et des systèmes une base plus haute de moralité. A la domination exclusive, absolue du catholicisme, et, selon le langage des économistes, au monopole religieux, s'est substituée la libre concurrence entre les églises, une rivalité de charité et de zèle dans l'accomplissement des devoirs sociaux.

Nulle part M. Janssen ne nous laisse entrevoir ce principe de la liberté chrétienne, introduit par la réforme, et qui en était l'âme cachée. Car les révolutions qui ont de si durables effets sont doubles; et l'on peut appliquer à celle du XVIe siècle ce qu'un des adversaires de la nôtre, cité comme le plus clairvoyant, Mallet du Pan, écrivait : « Il s'est fait deux révolutions, l'une morale dans les esprits, qu'elle a pénétrés de vérités et de demi-vérités dont le fondement restera; l'autre, scélérate et barbare, sera plus facile à extirper, une fois la force sortie de ses mains. » Les crimes et les maux s'atténuent, puis pâlissent dans la mémoire des hommes; les bienfaits seuls subsistent, et l'on en reporte tout le mérite aux premières origines troublées et aux initiateurs, eussent-ils vécu dans l'incertitude et fini dans le découragement de leur œuvre, à laquelle se sont mêlés bien des traits équivoques, bien des motifs mesquins. Ainsi se forme la légende, seule forme vivante de l'histoire dans la conscience d'un peuple.

De son propre aveu, M. Janssen s'est proposé de détruire cette légende, et l'on a présenté son histoire comme un coup porté au cœur même du protestantisme. Mais les religions et les légendes ont la vie dure. Son œuvre n'est pas moins justifiée en tant que réponse pleine de force à ces apologies excessives du protestantisme qu'on a vues se produire en Allemagne, à l'époque du *Culturkampf*. L'historien a revendiqué avec éclat contre un rationalisme étroit la juste part du catholicisme dans l'œuvre commune. L'Allemagne ne s'est, en effet, retrouvée elle-même, vers la fin du siècle dernier, qu'après que le génie du moyen âge lui a été révélé par Herder et par Goethe; elle n'a préparé son unité dans l'avenir qu'après l'avoir découverte dans son passé.

Enfin, l'histoire de M. Janssen a une portée philosophique : en se livrant à une minutieuse enquête sur les guerres et les troubles civils du XVIe siècle, M. Janssen nous fait connaître jusque dans le moindre détail l'abominable et nauséabonde cuisine des révolutions qui s'imposent par la terreur. Il a dressé l'inventaire de l'énorme

enjeu, de tout ce qui a été dévoré, détruit sans retour, tant de richesses, tant d'œuvres d'art, tant de monumens à jamais perdus, tant de cruautés, tant de crimes impunis, tant de souffrances et de misères infligées aux générations qui suivent. Et il nous suggère cette réflexion : combien il est à souhaiter que les hommes changent de nature, qu'ils accomplissent désormais leurs révolutions à l'eau de rose en guise de sang, par évolution lente, par transition ménagée, et qu'ils laissent le soin de les préparer aux congrès, aux conciles et aux académies des sciences morales et politiques !

Dans la préface qu'il a écrite pour la traduction française de *l'Allemagne à la fin du moyen âge*, le regretté M. Heinrich rapproche M. Janssen de M. Taine : même conception réaliste de l'histoire, même façon de grouper les faits en vue d'une démonstration générale, même souci des preuves, même scrupule des sources, ajoutons chez M. Taine l'éclat du style, la souveraine originalité. Coïncidence remarquable, les ouvrages des deux historiens, sur les deux révolutions nationales, ont obtenu le même nombre considérable d'éditions, quinze et au-delà, pour chaque volume. Le Luther de M. Janssen a fait le même bruit que le Napoléon de M. Taine. Une chose les distingue toutefois, dans le genre de succès qu'ils ont obtenu, sans parler de l'opposition des doctrines fondamentales, c'est que M. Taine, dénoncé à cause de ces doctrines mêmes, du haut de la tribune française, par les apôtres de l'ordre moral, puis anathématisé par les jacobins, finalement excommunié par les bonapartistes, réalise à merveille le parfait historien selon Bayle, qui doit déplaire expressément à tous les partis, « parce que c'est la preuve qu'il ne flatte et n'épargne nul. » M. Janssen, au contraire, a excité la joie des uns et la fureur des autres; cela seul suffirait à le rendre suspect de partialité. Il est tout naturel qu'étant catholique (1), il traite l'un des partis avec indulgence et prédilection, et que chez l'autre parti il voie le mal sans mélange. Ce qui manque à sa tragédie du XVIe siècle, c'est le chœur, qui tienne la balance entre les deux, et l'arbitrage, qui nous dise le mal, mais aussi le bien.

J. Bourdeau.

(1) Originaire de Westphalie, la Bretagne allemande, M. Janssen est chanoine, *Domherr*, comme l'était M. Döllinger. Léon XIII a, dit-on, donné à son ouvrage la plus entière approbation ; on désigne l'historien de la Réforme parmi les futurs cardinaux. Le bruit courait que le pape avait été prié d'user de son autorité pour que l'auteur interrompît cette histoire, à cause des polémiques qu'elle soulève en Allemagne, et des divisions plus ardentes qu'elle suscite entre les sujets catholiques et protestans de l'empereur.

REVUE DRAMATIQUE

Gymnase : *Dora*. — Porte-Saint-Martin : *la Grande Marnière*, drame en 5 actes et 8 tableaux, de M. Georges Ohnet.

Il y avait une fois, en Perse, un roi nommé Assuérus, qui établit dans son palais un délicieux concours; il en était le seul juge, et le prix d'honneur (si j'ose m'exprimer ainsi) serait décerné par son caprice, mais par son caprice éclairé. « Qu'on cherche au roi des jeunes filles vierges et belles, avaient dit ses conseillers intimes, et qu'on leur donne ce qu'il leur faut pour se préparer (1) » Assuérus ayant approuvé ce projet, des commissaires provinciaux envoyèrent à Suse, ville capitale, un grand nombre de jeunes filles, diversement belles et pareillement vierges. Et chacune à son tour « se prépara, » selon l'usage du pays et le cérémonial de la cour, c'est-à-dire qu'elle se parfuma douze mois durant : « six mois avec de l'huile de myrrhe, et six mois avec des choses aromatiques, » — sachets de poudre ou pommades, dont la recette demeure inconnue. Après quoi, elle sentait assez bon, et le gardien la conduisait de l'hôtel des femmes dans l'hôtel du roi. « Elle y entrait sur le soir, et sur le matin elle retournait... Et elle n'entrait plus vers le roi, à moins que le roi ne le voulût et qu'elle ne fût appelée nommément. » Mais le roi n'en daigna revoir aucune pendant quatre années : il faut vous dire que le recrutement s'était fait dans toute l'étendue de ses états, et qu'il régnait, « depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie, sur cent vingt-sept provinces. » Cependant vint le tour d'une Juive, Hadassa ou Esther. « Et le roi aima plus

(1) *Le Livre d'Esther*, I, II.

Esther que toutes les autres femmes, et elle gagna ses bonnes grâces et sa bienveillance plus que toutes les autres vierges, » on ne dit pas comment : peut être elle ne sentait rien ! « Et il mit la couronne du royaume sur sa tête, et il l'établit reine. »

Le *Livre d'Esther*, depuis longtemps, est une matière de controverse. A qui l'attribuer ? A Mardochée, oncle ou cousin de l'héroïne ? Aux docteurs de la loi ? Ou bien encore à un romancier juif du IIe siècle avant notre ère, venu de Perse en Palestine ? Et quelle en est la valeur, quel en est le sens ? Y faut-il voir un morceau d'histoire ? ou bien un conte des *Mille et une Nuits ?* (Esther elle-même, qui réussit enfin, après tant d'autres moins heureuses, à charmer la fantaisie du roi, Esther est une Sheherazade.) Pour ma part, je laisse à M. Renan le plaisir de rêver sur la Bible, à M. Jules Oppert la peine de scruter les inscriptions perses : que ce récit avantageux aux Juives soit un extrait des mémoires véridiques de Mardochée, un fragment des annales de la Grande Synagogue, ou simplement une nouvelle, j'aperçois clairement que c'est une parabole ou plutôt « une figure. » J'admets que cela soit arrivé : en ce temps-là, comme dit Pascal, « tout arrivait en figures. » Esther a existé, Assuérus a existé, mais ils n'ont paru que pour annoncer au monde cet événement : l'heureuse reprise, devant le public parisien, d'une pièce de M. Sardou.

« Dès qu'une fois on a ouvert ce secret, dit encore Pascal, il est impossible de ne pas le voir... » Voyez donc ! Sa Majesté le public, au premier rang des pourvoyeurs de ses plaisirs, a placé M. Sardou. Chacune de ses œuvres nouvelles, ou peu s'en faut, est accueillie galamment ; on reconnaît, par une faveur rapide, les soins qu'elle a coûtés à l'auteur : n'est-elle pas préparée, en effet, avec une habileté consciencieuse ? Elle émoustille le flair par un parfum tout vif et tout frais, dont l'analyse reconnaîtra peut-être quelques ingrédiens, mais dont ce droguiste de génie a seul inventé la formule. Amusante ou bien émouvante (et, le plus souvent, elle chatouille d'abord pour mieux étreindre ensuite), l'œuvre plaît d'emblée au souverain, il en fait ses délices. Et puis, elle disparaît ! Du moins, une légende l'assure ; et cette légende, c'est le souverain lui-même qui l'imagine, il se la raconte, il y croit. Dumas, Augier, Sardou, ces trois noms résonnent avec le plus d'éclat dans la déclaration que fait le public de ses amours ordinaires ; mais les pièces de M. Dumas, s'il faut en croire ce témoignage, on les aime et on les subit comme des maîtresses ; celles de M. Augier, on les épouse ; avec celles de M. Sardou, on n'a que des « passades. » — Adieu ! adieu !.. Une à une, elles ont embaumé ; leur parfum, à présent, serait éventé, aigri... Au fait, croyez-vous qu'il fût vraiment fin ? Comment se peut-il que le vétiver ait jamais été à la mode ? — Ainsi bourdonne le public, notre maître à tous, dont il est difficile de dire s'il est plus ingrat ou plus léger.

Or, après ses compagnes, voici qu'Esther est venue ! Son autre nom n'est plus Hadassa, mais *Dora*. Au lendemain de l'expérience que le Gymnase en a faite, M. Sardou peut défier quelqu'un de répéter cet axiome : « Les pièces de Sardou ne supportent pas la reprise. » Le surlendemain, je ne dis pas!.. Les préjugés reprennent vite leur aplomb, et ce n'est guère d'un seul coup, même heureux, qu'on les abat pour jamais. Aussi bien, M. Sardou se dispose à publier son *Théâtre complet :* l'entreprise est courageuse et digne. Elle aurait sa récompense, — que je lui souhaite, — si, à la suite de cette revision, une opinion nouvelle pouvait s'établir : à savoir que, parmi ces ouvrages, il en est de manqués (même agréables par endroits, ceux-là ne méritaient pas d'être conservés sur la scène) ; — mais qu'il en est aussi d'une réussite exemplaire et qui plairont encore, s'il se trouve des acteurs pour les jouer. *Patrie* et *Divorçons,* il suffit de les nommer pour que tout le monde les range dans cette phalange triomphante ; — quand on récitait le fameux axiome, on les oubliait donc ? — Et, j'y pense : *Patrie* a déjà reparu sur l'affiche, et, si *Divorçons* n'a pas encore été repris, c'est qu'on l'a quitté à peine : *Divorçons* a failli durer éternellement! Et non-seulement *les Pattes de mouche,* mais *Séraphine* et *Fernande* ont repassé devant nous, si ma mémoire est meilleure que celle des badauds ; et je ne serais pas surpris que ces mêmes badauds les applaudissent encore. *Nos Intimes, les Vieux Garçons, Maison neuve* n'attendent qu'une occasion : je serais curieux de les revoir, et ma curiosité est sans malice. *Fédora,* je l'espère bien, me fera frissonner dans dix ans comme au premier soir, pourvu que Mme Sarah Bernhardt, dans dix ans, n'ait pas consenti à vieillir. Si Dieu me prête vie jusqu'à ce que les robes et les habits à la mode de 1865 soient devenus des costumes, je compte régaler mes yeux de cette comédie de mœurs : *la Famille Benoîton.* Avant cela, si je disposais seulement de Mme Segond-Weber et de M. Albert Lambert fils, — et de beaucoup d'argent, — je me donnerais cette fête : une reprise de *la Haine.* Enfin, si j'avais à composer un spectacle coupé pour un jour de gala, — pour le 14 Juillet, par exemple, — j'y mettrais de grand cœur toute la partie comique de *Rabagas.*

Au moins le succès de *Dora,* pour ce *Théâtre complet* qui nous est promis, semble-t-il un heureux augure. Onze ans déjà depuis que tout Paris, au Vaudeville, souhaita la bienvenue à cette comédie pathétique!.. Le premier acte aurait plu, cette fois, aussi vivement que naguère, s'il n'avait eu à vaincre une défiance qui ne s'est dissipée qu'au troisième. On trouvait cela charmant, mais c'était « une reprise de Sardou : » on ne s'amusait qu'avec timidité. Il aurait fallu y retourner, sachant qu'on serait désarmé à onze heures, pour oser se divertir avec abandon entre huit et neuf! J'y suis allé pour vous : retournez-y pour moi. Vous aurez la meilleure part, et je ne me plains

pas de la mienne. C'est une bien jolie esquisse de la bohème élégante que cette peinture de la marquise de Rio-Zarès et de son ménage ambulant. Une curieuse perruche, cette marquise, née en Espagne et présentement perchée à Nice après avoir touché au Paraguay ! Avec cette bigarrure et ce caquet, sans doute, elle devait une visite à l'Amérique du Sud, sa véritable patrie ; elle ne pouvait manquer, non plus, de venir se poser sur la Corniche, au rendez-vous de tant d'oiseaux exotiques, brillans, bruyans et suspects. Un peu déplumée, souvent inquiète, mais toujours étincelante et babillarde, elle fait contre mauvaise fortune bon cœur. Veuve authentique de don Alvar, marquis authentique de Rio-Zarès, dont le portrait égaie et ennoblit ce banal salon d'hôtel... Savez-vous que don Alvar, de son vivant, fut improvisé général, là-bas, et qu'un beau jour il se dit : « Puisque je suis général, je me fais président ! » Et il présida !.. Voilà pourquoi la marquise, dans toutes les graves conjonctures de sa frivole existence, peut lever la main vers la muraille et attester ce plastron brodé, chamarré de grands cordons et constellé de plaques. Mais, pour dot de sa fille, elle n'a qu'une cargaison de fusils ; encore cette cargaison, ramenée du Paraguay pour être vendue aux carlistes, a-t-elle été confisquée par le gouvernement espagnol : il s'agit d'obtenir du gouvernement français qu'il les dégage et les achète. En attendant, la marquise lutte pour la vie, pour la sienne et pour celle de Dora, la chère enfant ! Mais elle lutte comme une perruche, non comme cette affamée bête de proie, la comtesse Dobronowska, que nous avons connue dans l'*Affaire Clémenceau*. Elle dîne d'un bonbon ; et Dora, auprès d'elle, d'un peu de jus d'orange : vive le Midi ! La comtesse, vous vous en souvenez, allait souper dans le monde : sans plus de ressources, la marquise reste chez elle et reçoit. Une caméristé dévouée a mission d'apprêter les rafraîchissements ; lesquels ? « Une mousse à la cannelle ! — Et s'ils ne l'aiment pas ? — Eh bien ! ils la laisseront ! » Toute cette misère est gaie ; elle est même innocente. Si pressant que soit le bijoutier ou l'hôtelier, la veuve de don Alvar n'a pas l'idée de trafiquer de sa fille, ni seulement de maugréer contre l'honnêteté de la pauvrette : elle ne veut s'en défaire qu'entre les mains d'un épouseur. Et tout à l'heure, quand un fauconnier diplomatique, en retour d'une becquée mensuelle, prétendra dresser la perruche à la chasse et lui apprendre à rapporter, elle ne comprendra même pas, la malheureuse bestiole, quels services on exige d'elle : espionne sans le savoir et décevante pour qui l'emploie, elle ne fournira que des radotages bénins, vieux souvenirs de sa vie privée, anecdotes amoureuses : quoi de plus intéressant, à son gré ? Cette figure et les silhouettes qui l'entourent sont enlevées d'une façon leste et sûre, comme avec des crayons de couleur ; rarement, pour frontispice à un ouvrage presque tragique, M. Sardou lui-même donna-t-il un croquis plus juste et plus pimpant.

Le deuxième acte, à vrai dire, s'est refroidi plus que le premier. Quoi d'étonnant? C'est l'acte versaillais... Vous souvient-il du mot, vous souvient-il de ce qu'il désignait, il y a une quinzaine d'années ou une dizaine, — un siècle! C'est à Versailles, alors, qu'étaient la tête et le cœur de la France. La tête, au jugement d'un petit grand homme qui ne l'aimait guère, — la sentant frémir sous sa main, — il se peut qu'elle fût « brouillonne, » elle n'était ni folle ni scélérate; le cœur était pur. La machine parlementaire, encore neuve, pouvait sembler aux gens irrévérencieux un joujou : ce n'était pas un engin de destruction ni de corruption. La comédie politique, si c'était une comédie, ou plutôt les scènes accessoires qui se jouaient dans ses coulisses pouvaient se transporter sur un autre théâtre et faire sourire. Un grand miroir, — un rideau de verre, — était disposé derrière la rampe du Vaudeville : y voyait-on « la princesse Bariatine, » on se la montrait assise dans une loge; y voyait-on « le groupe Truchet, » on se le montrait à l'orchestre. Hélas! où est la princesse Bariatine? Où est le groupe Truchet? Les intrigues de la princesse, qui se figurait, du haut d'une tribune de la chambre, gouverner avec un sourire, selon qu'elle relevait le coin gauche ou le coin droit de sa lèvre, — ce réseau de gentillesses où elle croyait tenir tous les représentans de la France, il s'est dissipé, comme, sous un vent d'orage, une dentelle ourdie par la reine Mab avec du fil de la Vierge! L'air est obscurci, à présent, par des toiles d'araignée plus solides, plus gluantes et plus sales... Infortuné Truchet! Il n'est plus rien, qu'ancien député. Son groupe s'en est allé en miettes, qu'a balayées le suffrage universel. Sur le terrain où manœuvraient ces voltigeurs, armés de couteaux à papier, d'autres hommes sont venus, à qui ces amusemens ne suffisent pas. Au lieu de la princesse Bariatine, voici Mme Limousin; au lieu du groupe Truchet, voici le Comité de protestation nationale... Que nous veulent donc ces revenans, apparus au Gymnase? Pour que cette aimable satire nous intéresse encore, après que son objet s'est évanoui, du moins faut-il attendre qu'une autre réalité, digne d'une dérision plus amère, ait cessé de nous obséder et soit tombée en poudre à son tour. Puisse le deuxième acte de *Dora* nous paraître bientôt assez piquant!.. *Parce, Domine! parce populo tuo, ne in æternum irascaris nobis...*

Mais le drame se noue, à l'acte suivant, avec une précision, avec une force merveilleuse. Une scène était demeurée célèbre sous ce nom : la scène des trois hommes. Dans l'esprit des amateurs, elle était devenue classique : elle peut le rester, c'est tout dire, après cette seconde épreuve. Signalée de la sorte et guettée, elle a produit le même effet qu'à l'origine : elle avait surpris l'admiration, elle la garde. On se rappelle ces trois hommes, et comment, par la volonté de l'auteur, ils sont placés : comment ils courent, sous son impulsion, ils se choquent, se séparent, vont chacun à un point extrême et enfin se rassemblent.

C'est le plus savant des carambolages, et aussi le plus net, le plus rapide : il émeut par sa beauté propre, autant que par l'intérêt attaché aux personnes qui le figurent. Supposez que vous assistez à un assaut, ou même à un duel. Les deux partenaires, les deux adversaires vous inspirent de la sympathie, soit ! Mais une suite d'attaques, de parades, de ripostes, forme une phrase d'armes si bien liée, si lisible en ses détails, et, pour les grands traits, d'une décision si éblouissante, que, sans regarder même si l'un ou l'autre escrimeur triomphe ou s'il est en péril, par amour de l'art, tout simplement, vous ne pouvez vous empêcher de crier bravo. C'est un enthousiasme pareil qu'inspire la fameuse scène. André de Maurillac, l'honnête garçon, a pris pour femme, ce matin même, Dora de Rio-Zarès. Il attend avec son ami Faverolles, homme d'esprit, qu'elle soit prête à partir pour le voyage de noces. Un camarade survient, qu'on n'a pas vu depuis longtemps, Tékly, patriote hongrois. D'où sort-il ? Des prisons de S. M. l'empereur d'Autriche. « Ah çà ! dit-il à peu près, j'espère que vous ne voyez plus ces intrigantes, chez qui je vous rencontrais à Nice, la marquise de Rio-Zarès et sa fille ? — Des intrigantes ?.. fait Maurillac, en douceur. — Hé oui ! des espionnes !.. » Faverolles interrompt, un peu tard : « Monsieur vient d'épouser Mlle de Rio-Zarès. » Ah ! ah !.. Tékly bat en retraite : « Désolé ! J'ai parlé à la légère... Mettons que je n'ai rien dit. » Maurillac le suit, le presse : « Mais encore... — Non, non, faites-moi la grâce de ne pas m'interroger davantage. Sur l'honneur, je ne sais rien... Des propos en l'air, que j'ai eu le tort de saisir au vol... » Ainsi, en galant homme, Tékly se dérobe et supplie qu'on le tienne quitte. Maurillac va toujours; insinuant d'abord et faisant effort pour rester souple, tant qu'il espère obtenir des révélations par des questions amicales, il perd tout à coup patience, il se redresse avec raideur : « Sans preuves, sans présomptions même, vous avez accusé deux femmes. C'est une infamie et une lâcheté... — A la bonne heure ! s'écrie l'autre. Battons-nous, j'aime mieux cela ! » Et les deux adversaires, s'étant affrontés, s'éloignent l'un de l'autre, comme si déjà ils prenaient du champ. Mais entre les deux passe le troisième personnage; bras croisés, il se campe au milieu de la scène : « Et après ? » dit-il. A ce petit mot tout simple, Tékly et Maurillac se retournent; et les voilà tous les trois en arrêt, plantés. « Après ?.. » Il est évident que même la mort de Tékly ne prouverait pas l'innocence de Dora : le soupçon qu'il a semé lui survivrait toujours. Le seul moyen de justifier la jeune femme, c'est une enquête sur les événemens auxquels il a fait allusion. Qu'il dise donc tout ce qu'il sait : avec ces indices, on pourra découvrir le reste. Et les trois hommes se rapprochent; et pour le salut de l'honneur, du bonheur de l'un d'eux, ils se concertent. L'accusateur, autant que le défenseur,

aidé par l'ami commun qui fait office de président, souhaite que cette vérité jaillisse des débats : « Non, l'accusée n'est pas coupable ! » Et nous-mêmes, dans le prétoire, nous suivons avec ardeur le récit de Tékly, les observations de Maurillac, le résumé de Faverolles. Nous avons deviné, ayant vu certaine traîtresse tendre le piège, comment Tékly est tombé dans son erreur, comment il a dû croire que Dora l'avait dénoncé à la police autrichienne. Mais Tékly, Faverolles, Maurillac parviendront-ils à connaître cette machination ? Nous accompagnons de nos vœux le progrès de leur loyale recherche. Et nous admirons surtout la providence qui se tient au-dessus de ce tribunal, et dont ces hommes sont les instrumens ; elle a réglé leur jeu avec une science infinie, elle les dirige avec une sûreté, elle les pousse avec une force, avec une promptitude qu'il faut bien reconnaître encore aux dieux du théâtre : moins respectueux que Bossuet, nous adorons cependant les desseins de M. Sardou.

On ne vantait pas le quatrième acte à l'égal du troisième; faisons-lui réparation. Il commence par l'emploi de petits moyens, mais il aboutit à une scène qui en est le prix, et ce prix est magnifique. A la scène des trois hommes, je serais tenté de préférer celle-ci : composée avec autant d'art, elle contient plus d'humanité. Arrivés à ce point, ne regardons pas par quelle fragile échelle nous y sommes venus; encore serait-il juste d'avouer qu'elle est élégante, cette échelle, et facile à gravir. Abusé, à son tour, par un nouveau manège de la traîtresse, Maurillac soupçonne sa femme, sa bien-aimée, de lui avoir volé aujourd'hui même, le jour de leur mariage, un document diplomatique, et de l'avoir vendu à un agent secret de l'étranger; quelle soirée de noces !

> Rodrigue, qui l'eût cru... Chimène, qui l'eût dit...
> Que notre heur fût si proche, et sitôt se perdît !

Mais Rodrigue ne se lamente pas : il interroge anxieusement; et elle, innocente, comprend à peine ce qu'il veut dire. « Le papier ! » réclame-t-il. « Le ?.. » reprend-elle avec un froncement de sourcils qui est le plus naturel du monde, celui d'une femme étonnée, qui pense avoir mal entendu. Furieusement, il s'explique ; alors, elle s'indigne. Il la saisit dans ses bras, il presse de ses deux mains cette jeune tête, comme pour faire sortir de la bouche l'horrible aveu. Mais au toucher de ces cheveux, à l'approche de ces lèvres, il est envahi par le désir, il perd la raison : « Eh bien ! oui, tu es coupable, et je te pardonne !.. Je t'aime !.. » Loin de se rassurer et de se calmer sous la caresse, Dora se cabre avec une fougue plus énergique et plus généreuse encore;

elle repousse, plus violemment que la haine, ce honteux amour; elle rejette superbement sa vile et avilissante clémence, plus injuste que l'injustice! — Voilà des mouvemens d'âme, savez-vous, qui ne sont pas mécaniques; voilà un conflit de passions, et qui n'est pas vulgaire. M. Marais, qui a joué ces deux actes en excellent comédien, — avec une sobriété aussi digne d'éloge dans les parties basses du rôle que l'est sa chaleur dans les parties hautes, — Mlle Malvau, distinguée sans apprêt et même un peu sauvage, destinée sans doute à devenir une bonne actrice de drame, — l'un et l'autre ont mérité les applaudissemens; mais les acclamations ne s'adressent-elles pas à M. Sardou? Dora, par ce duo du quatrième acte, mieux encore peut-être que par le trio du troisième, s'élève à la hauteur de *Patrie*.

Elle redescend pour finir : le cinquième acte, après une ariette, — celle de la traîtresse qui se trahit elle-même par l'odeur de ses gants, — n'est qu'une strette assez gentille, ingénieusement renouvelée du finale du *Bossu*. Hé! mon Dieu, cette petite musique vous détend les nerfs, après des accens de drame lyrique. Commencée en opérette, parce qu'elle s'est continuée en opéra, peut-on exiger que cette comédie s'achève majestueusement? Non pas! Quand le rideau tombe, il faut encore applaudir l'auteur, comme si l'on avait à demander son nom. Ma foi, le public s'y décide : écoutez!.. Est-ce une reprise? est-ce une première? — C'est une bonne pièce de M. Sardou.

La Porte-Saint-Martin est située entre le Gymnase et l'Ambigu : *la Grande Marnière*, qui remplit cette vaste scène, participe heureusement du répertoire du Théâtre de Madame et de celui du boulevard du Crime. *La Grande Marnière!*.. une pièce tirée du roman?.. Oui, en vérité, par le romancier lui-même. Le ci-devant « jeune auteur » de *Serge Panine*, le trop heureux auteur du *Maître de forges*, l'auteur tympanisé de *la Comtesse Sarah*, M. Georges Ohnet, enfin, — si l'on me permet de le nommer! — a eu ce courage : il a fait encore une pièce. Vainement tel critique, aux dents fines et pointues, l'a choisi pour sa victime de prédilection; vainement, une première fois, cet ogre ingénieux l'a dévoré; vainement il s'est acharné, en plusieurs occasions, à grignoter les restes; vainement, il y a quelques semaines, et sans occasion, un chroniqueur plus connu pour la délicatesse de ses goûts, jusque-là, que pour ses appétits féroces, est venu, comme disent les bonnes d'enfans, « saucer l'assiette... » Par miracle, apparemment, M. Ohnet ose vivre encore! Bien plus, il y a des gens, de bonnes gens, d'honnêtes bourgeois qui ne font pas profession de braver le martyre pour une religion littéraire, même fausse, il y en a beaucoup (j'en ai vu presque une salle pleine, un soir de première!) qui osent applaudir à cette résurrection. Et ils ne se cachent pas! Dans des loges de face, au balcon, à l'orchestre, ils avouent leur contentement : ils suivent l'action,

à visage découvert, à moins qu'ils ne soient masqués d'une lorgnette; encore la posent-ils pour battre des mains. Si j'étais le directeur de la Porte-Saint-Martin, j'avoue que je n'aurais point espéré tant de franchise et de bravoure. Avant de jouer une pièce de M. Ohnet, j'aurais converti mes loges de tout rang, même celles des hautes galeries, en baignoires grillées, mes fauteuils en guérites qui permissent de voir sans être vu. Ainsi protégé contre les regards des inquisiteurs, j'aurais bien compté que le public se plairait à ce nouveau spectacle. Mais qu'il s'exposerait si ingénument, non, jamais je ne l'aurais cru! Je me figurais, moi, que même les romans de M. Ohnet, mis à l'index, n'étaient plus savourés qu'à la dérobée, en cachette; que les amateurs intimidés, honteux, à moins de s'enfermer à double tour, crainte de surprise, ne les lisaient que revêtus de reliures postiches, comme les collégiens lisent les mauvais livres. Les volumes de l'élève, alignés dans sa « case, » ne présentent à l'œil du maître que des dos irréprochables : Malebranche, *Recherche de la vérité;* — Fénelon, *Traité de l'Éducation des filles.* Mais, sous la couverture de *la Recherche de la vérité*, voici *les Amours de Pie IX;* sous *l'Éducation des filles*, — *Mademoiselle Giraud, ma femme...* De même, on devait lire encore *Lise Fleuron*, de même on lisait *Volonté*, mais sous la défroque de *Mon frère Yves* ou de *l'Enfance d'une Parisienne :* peut-être même on avait dépouillé, pour déguiser ces in-18 maudits, *les Diaboliques* et *A rebours.* — Eh bien! je me trompais : des Français paisibles, en cette fin du XIXe siècle, ont encore la téméraire candeur de guerriers gaulois; ils manquent de respect humain comme ces héros qui marchaient nus à la bataille. Ils lisaient *Noir et rose*, — le volume broché! — en prenant pour pupitre la barre de leur fenêtre, quand passerait dans la rue un régiment de critiques! Au nez des réguliers du lundi, à la barbe des auxiliaires du samedi, ces braves gens acclament *la Grande Marnière.*

C'est aussi que M. Georges Ohnet leur a fait bonne mesure : une comédie romanesque, un drame fondé sur une erreur judiciaire, il a solidement tressé l'une avec l'autre, il donne au client deux pièces pour le prix d'une seule. *Roméo et Juliette* et *le Courrier de Lyon* réunis, et qui tous les deux finissent bien, n'est-ce pas un spectacle attrayant? — *Roméo et Juliette!* Il y a des sujets éternels : je ne jurerais pas que celui-ci, bien avant Shakspeare et M. Ohnet, n'eût déjà intéressé leurs ancêtres communs, les primitifs Aryas, sur les hauts plateaux de l'Asie centrale. Depuis la révolution de 1789, la manière de le présenter s'est modifiée un peu : il est bon que Roméo soit de sang plébéien, tandis que Juliette demeure patricienne; à ce compte, les citoyens rassemblés dans la salle prennent part plus intimement à l'aventure. Le type de cette façon nouvelle est *Mademoiselle de la Seiglière;* on y peut rap-

porter *la Belle au Bois-Dormant*, de M. Octave Feuillet, et ce roman de M. Cherbuliez : *l'Idée de Jean Téterol*, — sans compter la comédie de M. Legouvé, *Par droit de conquête*, et ce roman de M. Theuriet : *le Fils Maugars*. — Aussi bien, de nos jours, la question d'argent s'est-elle introduite au théâtre : il est naturel que les Capulets, ces *aristos*, soient ruinés, et que les nouveaux Montaigus, ces bourgeois, soient enrichis. Pour donner plus de ressort au drame, il n'est pas mauvais que ceux-ci aient contribué à la déconfiture de ceux-là : voyez *la Belle au Bois-Dormant* et *l'Idée de Jean Téterol!* Mais si le marquis de Capulet a de ses propres mains aidé à sa ruine, s'il est un vieil inventeur chimérique et un vieil enfant gâté par son admirable fille, alors, en face de lui, au lieu de Jean Téterol, nous aurons Maître Guérin : n'offre-t-il pas, ce marquis, le même cas de monomanie que M. Desroncerets, — qui lui même, pour le dire en passant, n'est qu'un frère puîné de Balthazar Claës, le héros de *la Recherche de l'absolu?*.. Et voilà que Balzac, par l'office de M. Augier, donne la main à Shakspeare! — Aucun de ces maîtres n'a considéré qu'un sujet si avantageux appartînt en propre à l'un de ses devanciers : va-t-on reprocher à M. Georges Ohnet de l'avoir traité à son tour? Il l'a comblé, d'ailleurs, avec un élément nouveau : à l'action amoureuse il a mêlé une action judiciaire, et si étroitement, que les deux n'en forment qu'une seule : et comment? Par un artifice le plus simple du monde. Le frère de sa Juliette est faussement accusé d'un crime (personne encore n'a eu le front d'énumérer, pour taxer M. Ohnet de plagiat, les drames où se produit un pareil accident; je n'ai donc pas à le disculper!) Or, son Roméo est avocat : non content de payer, comme le fils de Me Guérin et celui de Jean Téterol, les dettes du vieux Capulet, il plaide pour le jeune et le fait acquitter; il prouve même son innocence. Que ce Roméo est bien moderne! Au lieu d'attaquer avec l'épée, il pare avec le verbe; au lieu de donner la mort à Tybalt, il lui sauve la vie. O le bon temps que le nôtre, même pour l'amour!.. Il n'est plus « le bouffon de la fortune, » cet amoureux Roméo, mais bien plutôt son filleul. Il faudrait n'avoir jamais fait son droit, ne pas même connaître un avocat stagiaire, pour ne pas se réjouir, à la fin, de le voir parfaitement heureux avec sa Juliette.

Mais si ce drame a réussi, peut-être il est temps de le dire, ce n'est pas seulement parce que l'alliance de deux genres, alliance plus nouvelle que ces genres eux-mêmes, y est heureusement consommée : il faut reconnaître aussi que tant de réminiscences, qui, dans une autre tête, eussent formé quelque monstre, se sont organisées avec aisance, avec harmonie, dans un cerveau doué pour le théâtre. Plutôt qu'un Arlequin boiteux, serait-ce une Pallas qui s'élance, tout armée, du front de ce Jupiter de la maison Ollendorff? Au moins c'est une Pallas

populaire. Ni gauche, ni bariolée, l'œuvre a un air de naïveté. Elle est solidement bâtie, elle avance posément et sans effort. L'auteur avait emprunté comme un prodigue; c'était beaucoup promettre : il tient ce qu'il a promis. Sa pièce devait représenter, elle seule, deux répertoires : elle les représente convenablement. Par surcroît, elle a quelque chose qui est de lui, et ce n'est rien moins qu'un caractère : celui de M. Carvajan. Même après Me Guérin, même après Jean Têterol, ce personnage, qui tient l'emploi du père de Roméo, est original. Petit usurier, petit procédurier de campagne, il s'est promu, par la force de sa volonté, qui n'est pas douce, au grade de banquier, il a pris la dignité d'un politique : c'est le Louis XI du papier timbré, comme Mme Desvarennes, la belle-mère de Serge Panine, était la grande Catherine de la boulangerie. Mais il a cette faiblesse de chérir son fils. Aussi quand la générosité, quand l'amour de celui-ci viennent se heurter aux desseins de sa cupidité et de sa haine, est-ce un beau combat. Le vieux renard, le vieux loup-cervier, pour fléchir la résolution de son petit, use tour à tour de la colère et de la tendresse, du raisonnement et de la menace : l'autre, qui a de qui tenir, s'obstine pour la cause adverse, pour la bonne cause. Et, quand le petit sera venu à bout de son entreprise, il faudra voir le vieux, battu et content, glorieux de cette victoire qui prouve encore l'excellence de sa race! Il n'y a que le diamant pour user le diamant... — Hé! hé! Voilà un sentiment qui n'est pas si banal.

Presque autant que Mme Desvarennes, Carvajan fait honneur à M. Ohnet. Poussée avec énergie, développée avec grandeur, la scène de l'explication ou de l'altercation entre ce père et son fils mérite le succès qu'a remporté la pièce. Par la minutie, la vigueur et la simplicité de son jeu, M. Paulin Ménier s'est montré digne de ce capital personnage; M. Volny lui donnait la réplique : par la pureté de sa diction, par l'éloquence de son débit, le jeune acteur, aussi bien que le vétéran, a conquis la partie du public la plus rebelle. Si l'ouvrage, après une telle scène, avait pu tomber, il serait tombé de haut. Mais plutôt ce qui me paraît tomber de soi-même, à présent, c'est le projet récemment formé par un écrivain exquis : indigné de certaines agressions, comme d'atteintes à la liberté du travail, il parlait de fonder une Société pour la protection de M. Ohnet!

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril.

Il faut bien se décider ou se résigner à voir les choses comme elles sont, sans illusion et sans vaine faiblesse. La vérité évidente et criante, c'est que tout va plus que jamais à la diable dans nos malheureuses affaires de France. S'il y a eu un jour, comme le disait M. Gambetta, où l'ère des périls semblait passée, et où l'on croyait n'avoir plus à se mesurer qu'avec de simples difficultés, nous voici revenus des difficultés aux périls, à moins qu'on ne préfère dire que périls et difficultés vont toujours ensemble. Nous entrons de plus en plus dans une ère indéfinissable, presque fantastique, une sorte de nuit de Walpurgis toute peuplée de chimères baroques et de fantômes, de visions anarchiques et d'apparitions césariennes. Nous avançons à grands pas dans cette voie où tout est confondu, obscurci, où il n'y a plus ni règles publiques ni freins moraux pour contenir l'arbitraire universel, et où les changemens de ministère ne sont eux-mêmes que des étapes dans le gâchis. La vérité est qu'on ne sait plus où l'on va, parce que, depuis longtemps, au lieu d'assurer la stabilité des institutions et des lois, au lieu de songer aux affaires du pays, on n'est occupé qu'à tout ébranler et à tout fausser, si bien que le jour où surgit un danger réel, sérieux, il n'y a plus qu'un gouvernement de hasard, né de la mêlée confuse des partis, sans point d'appui dans le parlement ni dans l'opinion.

Que signifie, en effet, dans ces conditions, le ministère qui est sorti l'autre jour d'une échauffourée du parlement, qui s'est formé sous le nom et sous la présidence de M. Floquet, à la place du cabinet de M. Tirard? Tout est vraiment assez bizarre dans cette aventure, et l'origine du nouveau ministère, et la manière dont il est composé, et le programme qu'il s'est donné. Il a cette originalité d'être né d'un vote de hasard, et de ne répondre à rien, ni à la réalité parlementaire, ni

à la situation générale du pays, ni aux circonstances particulièrement critiques dans lesquelles il vient au monde.

Assurément, le ministère de M. Tirard n'avait rien de brillant et de bien imposant. Il venait cependant de montrer quelque résolution en frappant d'une mise à la retraite d'office M. le général Boulanger, un chef militaire qui ne pouvait plus être qu'un exemple vivant d'indiscipline et de turbulence agitatrice dans l'armée ; il se préparait à défendre l'intégrité et la stabilité de la constitution contre l'assaut des partis. Sa faiblesse a toujours été de ne pas savoir ce qu'il pouvait, de n'avoir que des volontés intermittentes, — et, chose curieuse, ce n'est pas par cette faiblesse qu'il a péri. Il a été renversé dans un débat préliminaire, pour une de ses plus sages résolutions, pour avoir voulu s'opposer à l'urgence de la revision constitutionnelle ; il a été vaincu au scrutin par une coalition des radicaux et de la droite du parlement. Le ministère Tirard a été emporté par un coup de vent, soit. Et en quoi le ministère qui lui a succédé lui est-il supérieur ? Quelle force nouvelle porte-t-il au pouvoir ? Quel mouvement d'opinion représente-t-il et quelle est sa raison d'être ? Il n'a même pas l'avantage d'être un ministère réellement parlementaire. A s'en tenir aux apparences, à la vérité officielle, M. le président de la république aurait pu avoir une fantaisie. Il pouvait, si bon lui semblait, appeler à l'Élysée les chefs de la coalition qui venait de renverser M. Tirard, — M. le duc de La Rochefoucauld, M. Jolibois pour la droite, — M. Clémenceau, M. Laguerre pour les radicaux. On aurait eu sous les yeux un étrange et édifiant spectacle, qui eût ressemblé peut-être à une plaisanterie, mais qui n'aurait rendu que plus sensible l'incohérence de la situation qu'on avait créée. Si on voulait rester entre républicains, comme on en a pris la singulière habitude, les radicaux qui venaient d'exécuter M. Tirard n'étaient qu'une minorité. La majorité, et même une majorité considérable du parti républicain, avait voté pour le ministère, contre la revision. Par le fait, les radicaux n'avaient aucun droit de prétendre au pouvoir. Ils n'ont une majorité ni à la chambre ni au sénat. Leur avènement même, dans la personne de M. Floquet, n'est que la violation arrogante de la plus simple vérité parlementaire.

A défaut de l'origine régulière et naturelle qu'il n'a pas, ce ministère est-il du moins composé de façon à faire quelque figure ? Oh ! c'est ici précisément qu'apparaît ce qu'il y a de justesse et de prévoyance dans l'esprit radical. Ce que sera le chef du nouveau cabinet lui-même, on ne le sait pas ; il arrive au gouvernement de la France sans avoir jamais manié les grands intérêts du pays. Il a présidé la chambre avec un certain art, non sans habileté. Pour le reste, il n'est connu que par des équipées de jeunesse péniblement rachetées, par ses programmes révolutionnaires, par ses déclamations, et tout au plus par un court passage à la préfecture de la Seine, où il n'a brillé que par ses inépuisables com-

plaisances pour le conseil municipal de Paris. Ce qui est certain, c'est que le nouveau président du conseil a donné du premier coup la mesure de son tact, de son discernement, par le choix de ses collègues et la distribution des portefeuilles. On se serait ingénié à faire une chinoiserie ministérielle, à mettre de propos délibéré les hommes justement là où ils ne devaient pas être, qu'on n'aurait pas mieux réussi. M. de Freycinet, l'homme qui a le plus contribué à ruiner nos finances par ses travaux, à compromettre les intérêts de la France en Égypte, l'inévitable : M. de Freycinet est appelé à l'administration de la guerre, et voilà, certes, un ministre bien choisi, surtout dans un moment où l'autorité militaire d'un chef respecté serait plus que jamais nécessaire pour défendre l'esprit de l'armée ! Il y avait un légiste quinteux, irritable, sans aucune expérience des traditions et des intérêts extérieurs de la France : on met M. Goblet aux affaires étrangères ! M. Lockroy à l'instruction publique, c'est pour la gaîté et l'amusement des écoliers; l'Université sera certainement flattée d'avoir un grand-maître aussi sérieux et aussi entendu. On aurait dû lui laisser les cultes et le choix des évêques, c'eût été complet ! Le ministre des finances est M. Peytral, qui naguère encore présidait à la désorganisation financière dans la commission du budget et dont les projets chimériques ont été rejetés par la chambre. Les autres, sauf M. l'amiral Krantz, qui est resté à la marine et qui est toujours à sa place, sont des inconnus.

De sorte que, par sa composition comme par son origine, ce ministère n'est qu'une œuvre d'arbitraire et de fantaisie, qui ne répond ni à la vérité des choses, ni aux premières nécessités de gouvernement, ni assurément à l'intérêt bien entendu d'un régime sérieux. Il représente la désorganisation croissante, l'esprit d'agitation et d'incohérence dans les affaires publiques. Il existe parce que les radicaux ont su faire du bruit, imposer leurs prétentions, leur candidat, et la déclaration par laquelle le nouveau président du conseil a débuté auprès des deux chambres n'est certes pas de nature à laisser une illusion sur ce que peut être cette expérience d'un ministère Floquet. Le chef du cabinet est allé porter, pour sa bienvenue, au Palais-Bourbon et au Luxembourg, un programme où, au milieu d'un certain nombre de banalités, il a inscrit deux nouveautés caractéristiques, deux gages au radicalisme. Il a promis la revision constitutionnelle, qui menace le sénat; il a aussi annoncé la séparation de l'église et de l'état, qui est une menace de plus pour la paix morale du pays. En réalité, c'est la continuation plus accentuée et aggravée d'une politique qui, même sans aller aussi loin, a déjà produit des fruits amers : c'est à merveille ! il n'y a pas assez de trouble, on agitera et on bouleversera encore. On mettra en suspens des institutions qui ne sont pas déjà trop solides, on déchaînera plus que jamais les guerres de religion et de conscience. Seulement, on ne s'aperçoit pas que pendant ce temps

un travail d'un autre genre s'accomplit dans le pays, et que de l'agitation naît une crise longuement préparée, qui menace d'atteindre le principe même des institutions libérales, toutes les garanties d'un gouvernement régulier. C'est, en d'autres termes, l'éventualité de la dictature reparaissant comme la conséquence de l'anarchie!

Il n'y a point, en effet, à se payer de mots et de subterfuges. Ce qui se passe aujourd'hui n'est point certainement l'œuvre du hasard. C'est le résultat d'une politique qui n'a été le plus souvent qu'une concession au radicalisme, à laquelle on s'est aveuglément attaché. Quoi donc! Depuis dix ans, on prétend gouverner pour un parti, non pour le pays. Par des dépenses ruineuses, par des entreprises qui n'ont d'autre objet qu'une captation électorale, on met la confusion et la détresse dans les finances publiques; on épuise l'état et les communes. Par les épurations de parti et le favoritisme, on affaiblit l'autorité morale de la magistrature, tous les ressorts de l'administration. Par des mesures et des vexations de secte, on met le trouble dans les esprits comme dans les foyers. On ébranle les institutions et les lois pour régner. Non-seulement on fait le mal, mais le jour où il apparaît, on se sent pour ainsi dire paralysé, impuissant à le réparer. On ne peut plus se reconnaître dans les lois, ni remettre l'équilibre dans le budget. On a créé l'instabilité partout. Et alors qu'arrive-t-il? C'est en vérité aussi triste que simple. Une partie du pays découragée, dégoûtée, se laisse séduire par le premier mirage venu. Elle rencontre sur son chemin un chef militaire bruyant, remuant, ambitieux: elle le suit sur parole. M. le général Boulanger n'a pas de plus brillans services que d'autres; il a fait moins que d'autres au ministère de la guerre quand il y a passé. Il est la personnification de l'indiscipline, il n'est plus aujourd'hui qu'un militaire retraité. N'importe, c'est « autre chose, » c'est l'inconnu! L'opinion égarée, troublée, en fait son élu. Elle lui a donné près de 50,000 voix dans l'Aisne; elle l'a nommé l'autre semaine député dans la Dordogne, elle le nommera peut-être demain dans le Nord.

Eh bien! à ce mal grandissant, menaçant, d'un césarisme sans gloire, quel remède oppose le ministère de M. Floquet? La politique qu'il avoue ne peut assurément que servir cet étrange prétendant et donner des soldats à son armée en augmentant la confusion, en accroissant le nombre des mécontens. Bien mieux: on dirait en vérité qu'il y a une sorte d'affinité secrète entre l'ancien commandant du 13e corps et le nouveau cabinet. Le lendemain du jour où M. le général Boulanger a été frappé, le ministère est apparu comme une satisfaction vengeresse pour lui! Le général Boulanger a écrit un programme où il a mis la revision de la constitution: M. Floquet, à son tour, a proposé la revision constitutionnelle. Le chef de la sûreté générale au ministère de l'intérieur est changé, et il se trouve que ce changement ressemble

encore à une victoire pour l'ancien commandant du 13e corps. La coïncidence est au moins étrange, et si M. le président du conseil n'a pas d'autres armes, d'autres moyens pour combattre le général Boulanger, il pourrait lui préparer de nouveaux succès. Le fait est que ce ministère d'hier sert le mouvement dictatorial par la fatalité de ses entraînemens, par ses promesses révolutionnaires, aussi bien que par ses incohérences. La chambre elle-même l'a senti, elle a fait sentir l'aiguillon à M. Floquet, et par la froideur de son accueil, et par l'empressement soupçonneux qu'elle a mis à abréger ses vacances de printemps, et par l'élection à la présidence d'un homme à l'esprit éclairé et modéré, M. Méline, qui n'est point évidemment l'élu des radicaux. Toute une partie républicaine de la chambre a dit, par ces premières manifestations, à M. le président du conseil, qu'elle ne se sentait pas représentée par lui ni même rassurée. Non, décidément, le ministère de M. Floquet n'est pas le gouvernement de la situation difficile et obscure où nous entrons. Il faut une autre politique, une autre direction; il faut que de cette crise il sorte un gouvernement fait pour défendre la dignité des institutions et de la vie publique contre le radicalisme envahissant aussi bien que contre le césarisme menaçant, et ici, il est bien clair que, pour refaire ce pouvoir sérieux, nécessaire, le moyen unique est l'alliance de toutes les forces libérales et conservatrices du parlement. C'est la seule solution, et elle est surtout aux mains des républicains modérés, qui peuvent, s'ils le veulent, avec un peu de prévoyance et de raison, faciliter des rapprochemens utiles, imposés par les circonstances.

C'est l'éternelle question, il est vrai. Cette alliance est-elle possible? Elle devrait l'être certainement, puisqu'elle est nécessaire, puisque conservateurs et républicains modérés ou constitutionnels sont également, et plus que jamais, intéressés à se retrouver sur un terrain commun de défense publique, à unir leurs efforts pour combattre le mal croissant et redoutable. Elle n'est difficile que parce que toutes les passions et les arrière-pensées de parti s'en mêlent. — C'est la faute des conservateurs, qui ne veulent pas se rallier définitivement à la république, dit-on dans un camp. — C'est la faute des républicains, qui ne veulent pas être éclairés, qui refusent de se rallier à la monarchie, dit-on dans un autre camp. — Il est certain que le dialogue peut continuer longtemps sur ce ton sans qu'on arrive à rien. En dehors de toutes les vaines récriminations, cependant, est-ce que les conservateurs, quels que soient leurs souvenirs ou leurs espérances, ont intérêt à préparer les ministères Floquet, à entrer dans des coalitions avec les radicaux, à refuser leur concours aux tentatives utiles de rapprochement, au bien possible? Est-ce que les républicains sérieux, prévoyans à leur tour, sont intéressés à se montrer exclusifs, à confondre la cause de la république avec une politique qui, après tout,

est la première cause de la situation troublée où nous sommes? Entre les uns et les autres, il y a des intérêts communs, il y a la fortune publique à relever, la paix morale à rétablir, les garanties libérales à défendre contre l'anarchie et la dictature. Ce qui est évident, c'est que, rapprochés et alliés, les conservateurs et les républicains modérés peuvent peut-être encore tenir tête à l'orage; que, divisés et isolés, ils ne peuvent rien, et qu'ils sont exposés à être emportés les uns et les autres dans le torrent des événemens; mais c'est aussi la France qui peut être la victime de leurs passions jalouses et de leurs aveuglemens de parti.

Les crises intérieures, qui se mêlent si souvent aux crises extérieures, peuvent assurément n'être point de la même nature dans tous les pays : elles sont dures pour tout le monde, et les plus puissans n'échappent pas à la loi commune. La France a ses épreuves, qui peuvent devenir meurtrières, qui commencent dans tous les cas par être pénibles et humiliantes, c'est certain. L'Allemagne, pour sa part, depuis la mort de l'empereur Guillaume et l'avènement de l'empereur Frédéric III, l'Allemagne, elle aussi, semble avoir sa crise, qu'on ne sait plus comment nommer, une crise vague, insaisissable, et pourtant réelle, toujours dramatique et même à demi romanesque. Qu'en faut-il croire? Évidemment tout ne va pas le plus aisément du monde à Berlin ou à Charlottenbourg. Autour de cet empereur qui ne se soutient que par la force d'âme, par l'énergie morale dans ses souffrances, qui est réduit à ne pouvoir communiquer avec son parlement, avec ses ministres que par écrit, autour de ce généreux malade, bien des intrigues ou, si l'on veut, bien des influences s'agitent. Il y a des chocs de volontés, des dissentimens intimes, des incompatibilités de politique ou même de famille, qui ont pu être voilés un instant, qui n'ont pas tardé à éclater dans une série d'incidens où il ne s'agit de rien moins que de savoir à qui restera l'empire, si M. de Bismarck demeurera le conseiller et le guide de l'Allemagne. Bref, pour appeler les choses par leur nom, on dirait qu'il y a une lutte engagée, — d'une part, entre l'empereur régnant et le prince impatient de régner, le prince de la couronne; — d'un autre côté, entre le souverain ou les influences qui veillent sur le souverain et le chancelier.

Un des épisodes les plus singuliers, les plus surprenans de cette lutte, c'est certainement l'intervention du prince héréditaire saisissant récemment l'occasion de prendre parti, de laisser percer sa pensée secrète et ses préférences. L'occasion a été un banquet que M. de Bismarck a donné pour le soixante-quatorzième anniversaire de sa naissance, et où l'héritier de la couronne était présent. Le jeune prince a porté un toast où il a représenté l'Allemagne comme un régiment dont le chef a été tué, dont le lieutenant-colonel était gravement blessé, et qui se ralliait autour de son porte-drapeau, — le chancelier.

Si ce n'était pas une légèreté qui a dû embarrasser le héros de la fête, le langage pouvait paraître étrange de la part d'un fils. Le toast, après avoir fait le tour de l'Europe, a pu être modifié ou rectifié, le fond est resté le même. Le secret des divisions intestines de famille était divulgué! Mais ce n'est là, si l'on veut, qu'une manifestation de jeune homme, qui aurait peut-être passé sans bruit, si les circonstances ne lui avaient donné une signification particulière, si elle n'eût ressemblé à un épisode de la lutte directe, personnelle, engagée depuis quelques jours déjà entre le chancelier lui-même et la cour de Charlottenbourg.

Là est le point grave et délicat, en effet. Et de quoi s'agit-il? C'est ici vraiment qu'un peu de roman se mêle à la politique. Le fait est que, depuis quelque temps, il y avait un projet de mariage entre la princesse Victoria, fille de l'empereur Frédéric, et le prince Alexandre de Battenberg, celui-là même qui a régné quelques années en Bulgarie et qui a disparu devant l'hostilité déclarée du tsar. Les deux jeunes princes se plaisaient, c'est entendu. Celle qui est aujourd'hui l'impératrice Victoria avait, on peut le croire, encouragé ces sentimens. La reine d'Angleterre s'intéressait vivement à cette union de sa petite-fille avec le beau-frère de sa fille préférée, la princesse Béatrix,— et de Florence, où elle est encore aujourd'hui, elle se disposait à se rendre à Berlin pour assister aux fiançailles. L'empereur Frédéric lui-même se prêtait évidemment aux désirs de sa famille. Tout paraissait favoriser ce projet de mariage, qui n'avait pu se réaliser sous l'empereur Guillaume, et qui semblait ne plus pouvoir rencontrer d'obstacle aujourd'hui, lorsque M. de Bismarck est apparu en vrai trouble-fête à Charlottenbourg. Cet homme peu romanesque n'a pas craint de s'insurger et contre le goût de l'aimable princesse Victoria, et contre la volonté de l'impératrice sa souveraine, et contre la protection de la reine d'Angleterre, en un mot contre toutes les puissances féminines. Il a vu, il a cru voir dans cette alliance avec le prince de Battenberg un embarras pour sa politique, un contre-temps importun dans un moment où il cherche à renouer des rapports plus intimes avec la Russie, en préparant, s'il se peut, une solution de la question bulgare conforme aux vœux du tsar. Bref, il n'a point hésité à entrer en lutte avec l'impératrice, avec l'empereur, en leur opposant l'inflexible raison d'état, devant laquelle s'était arrêté l'empereur Guillaume. Il a peut-être aussi parlé, comme il l'a fait plus d'une fois, de se retirer, de partir pour Varzin, — et ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'il a donné ou laisser donner une publicité retentissante à ces menaces de retraite, à ces dissentimens, qui sont devenus aussitôt, dans le langage des polémiques, la « crise du chancelier. »

Au fond, le projet de mariage de la princesse Victoria avec le prince de Battenberg est-il la vraie raison de cette étrange crise? Le chancelier n'a-t-il pas saisi ce prétexte pour essayer, comme on dit, sa puissance,

pour aller au-devant d'autres dissentimens qu'il prévoyait, qu'il sentait près de s'élever autour de lui? Toujours est-il qu'il a évidemment joué une dangereuse partie. Il peut avoir réussi, pour le moment, à arrêter ses souverains sans les convaincre, à détourner ce qu'il voulait empêcher, ce qui lui paraissait gênant dans sa politique, à offrir au monde une démonstration de son ascendant. Il reste à savoir s'il n'aurait pas dépassé le but, si, pour un résultat peu glorieux, il n'a pas fait à l'empereur et à l'impératrice, il ne s'est pas fait à lui-même une situation des plus délicates. M. de Bismarck a réussi, on le dit, à écarter définitivement ou temporairement le prince de Battenberg par ménagement pour la Russie, par déférence pour le tsar, soit : c'est la raison politique; mais est-il sûr que l'empereur Alexandre III soit bien flatté de se voir ainsi évoqué comme le trouble-fête des mariages princiers dans la famille impériale d'Allemagne, d'être représenté comme poursuivant d'une animadversion jalouse un petit prince qui n'a eu qu'une importance d'un jour? D'un autre côté, le prix que le chancelier semble attacher à resserrer ses liens avec la Russie est-il de nature à raffermir la triple alliance nouée par lui, à inspirer à l'Autriche une confiance absolue dans sa fidélité, à donner du poids à ses conseils dans toutes les questions, bulgares ou autres, qui restent à régler? La vérité est que M. de Bismarck se trouve engagé de propos délibéré ou à son insu dans un étrange imbroglio, et que ce qu'on appelle la « crise du chancelier » n'est peut-être que le commencement d'une crise plus vaste, plus générale, qui peut nous réserver encore bien des surprises en Allemagne et ailleurs.

Comment viendra-t-on à bout des affaires d'Orient, et des révolutions des Balkans, et des agitations de ces jeunes états émancipés d'hier, toujours livrés à leurs propres divisions ou aux conflits des influences étrangères? Tout est compliqué dans ces régions. De quelque côté qu'on se tourne, il y a des crises ouvertes ou en perspective. Il y a cette crise aiguë de la Bulgarie, qui a donné et donnera peut-être encore plus d'un souci à l'Europe. La Serbie, pour sa part, a ses ambitions inquiètes et n'est point dans des conditions bien assurées sous un roi qui traite tout assez lestement, ses ministres comme son assemblée, — qui fait de la politique avec des caprices d'autocratie. Sur la rive droite du Danube, on pourrait dire qu'il y a une anarchie particulière à Sofia, une certaine confusion d'idées, de pouvoirs à Belgrade, — et sur la rive gauche, la Roumanie elle-même vient de passer par une crise parlementaire et ministérielle qui laisse entrevoir une situation profondément troublée. Bucharest a eu ses émotions, ses manifestations, ses journées presque sanglantes qui ont précédé ou accompagné la chute du ministère présidé par M. Bratiano, et qui ont certainement leur signification, — même une double signification intérieure et extérieure.

Le ministère roumain qui vient de disparaître a eu, en effet, une fin bruyante, après une vie qui serait longue partout. Le président du conseil, M. Jean Bratiano, était depuis douze ans au pouvoir, et dans son règne ministériel, il a eu le temps de prendre part à des événemens décisifs, à une sorte de transformation de son pays. Il a été de ceux qui ont contribué à faire de la principauté moldo-valaque un royaume danubien et du prince Charles de Hohenzollern un roi de Roumanie. C'était, avec quelques territoires conquis, le prix de la coopération du gouvernement roumain à la dernière guerre de la Russie contre les Turcs, du sang versé aux assauts meurtriers de Plewna. C'était aussi un succès fait pour fortifier un ministère. Malheureusement, tous les succès s'épuisent ou sont souvent compromis par la manière de s'en servir. M. Jean Bratiano était arrivé à la direction des affaires comme un représentant des opinions libérales; il se donnait même comme le chef d'un « parti de la vertu. » En réalité, depuis qu'il est au pouvoir, il n'a paru occupé dans sa politique intérieure que de s'assurer à tout prix une majorité, de se créer une sorte de gouvernement personnel par les captations et par la violence. Il a régné en multipliant les fonctionnaires pour avoir des appuis intéressés, en s'entourant de partisans et de cliens équivoques attachés à sa fortune, en poursuivant tout ce qui ressemblait à de l'opposition ou même à une simple dissidence, en tolérant jusque dans l'administration l'arbitraire le plus violent, les abus les plus crians et les corruptions. Cela est allé si loin que, dans ces derniers temps, il y a eu au ministère de la guerre les actes les plus coupables, de vrais scandales, que la justice a dû poursuivre. Le président du conseil roumain a pratiqué à outrance l'art de se faire des amis dociles et d'exaspérer ses adversaires par ses exclusions, par ses procédés d'omnipotence. Ce n'est pas tout. M. Bratiano, comme d'autres, a subi la fascination de M. de Bismarck, qu'il semble avoir pris pour modèle, qu'il imite à sa manière. Il a visiblement engagé, depuis quelque temps, la politique extérieure de la Roumanie dans une voie où il ne paraît pas avoir été suivi par l'opinion. S'est-il lié par des obligations précises? A-t-il adhéré sous une forme quelconque à la triple alliance, à la fameuse « ligue de la paix? » Il a eu l'air, dans tous les cas, depuis quelques années, de tourner toutes ses vues vers l'Europe centrale, de nouer des intelligences à Berlin et à Vienne; il a paru accepter le rôle d'auxiliaire ou d'avant-garde de la triple alliance, de l'Autriche contre la Russie dans un conflit éventuel en Orient, et un voyage du ministre de l'instruction publique, M. Stourdza, à Varzin, puis à Vienne, n'a fait que confirmer ou raviver les soupçons. L'opinion s'est vivement émue de cette sorte d'inféodation de la Roumanie à l'Allemagne et à l'Autriche, et, ce qu'il y a de plus grave ici, c'est qu'une certaine irritation nationale s'est tournée contre le roi lui-même, qu'on suppose être l'inspirateur de cette politique.

Arbitraire, violences, corruptions à l'intérieur, compromissions suspectes et dangereuses à l'extérieur, c'est tout cela qui a préparé la ruine du cabinet de M. Bratiano, en le dépopularisant, en donnant des armes à ses adversaires. Déjà les symptômes du déclin ministériel étaient apparus aux élections dernières, au mois de février. Le ministère, usant et abusant de ses moyens d'influence, avait réussi, il est vrai, à garder encore une assez forte majorité ; il a retrouvé ses mamelucks! Malgré tout, cependant, l'opposition, composée de conservateurs et de libéraux dissidens, s'était sensiblement accrue, et de plus il était clair que cette opposition avait désormais pour elle le sentiment public inquiet et troublé, qu'elle répondait à un mouvement d'opinion. M. Bratiano sentait si bien les difficultés croissantes de sa position, que, le mois dernier, aux premiers jours de mars, il croyait devoir donner sa démission, au moins en apparence; mais c'était le moment où le roi Charles allait se rendre aux funérailles du chef de sa famille, de l'empereur Guillaume, et soit qu'il cédât à une nécessité de circonstance, soit qu'il espérât encore réchauffer par cette tactique d'une fausse sortie le zèle de ses partisans, le chef du cabinet restait au pouvoir. Malheureusement, s'il y avait un calcul, il a été trompé, et le voyage du roi Charles à Berlin, la visite qu'il a faite à Vienne n'ont été qu'une complication de plus, un signe nouveau d'une intimité qui trouble le sentiment national. Une certaine agitation a commencé à Bucharest : des processions populaires se sont organisées, parcourant la ville au milieu d'une surexcitation croissante, et alors des scènes au moins malheureuses ont éclaté. Une manifestation, conduite par quelques députés, s'est présentée au parlement et a rencontré une répression maladroitement brutale. Il y a eu une bagarre où un pauvre diable d'employé de la chambre a été tué, où quelques députés ont été arrêtés. Le cabinet s'est fait absoudre par un vote de confiance de sa majorité : la situation n'en a pas été meilleure; les manifestations n'ont pas discontinué, elles ont même essayé d'arriver jusqu'au palais du souverain, et en définitive le ministère a disparu dans cette aventure. Il avait été déjà gravement compromis par les scandales de l'administration de la guerre qui se sont déroulés récemment devant les tribunaux; il a été achevé par une répression inutilement sanglante. C'est la médiocre et triste fin d'un règne ministériel qui a duré plus de dix ans.

Est-ce également la fin d'une politique disparaissant avec M. Brationo? C'est là le problème qui n'est peut-être encore ni résolu ni même bien éclairci à Bucharest. Un nouveau ministère a été constitué sans doute. Il a pour chef un homme qui est en dehors du parlement, M. Rosetti, naguère encore président de la cour de cassation roumaine, fils du vieux patriote Rosetti, mort il y a quelque temps déjà. Le ministre des affaires étrangères est M. Carp, qui a représenté la Rouma-

nie à Vienne, qui disait, il y a quelques années, que M. Bratiano périrait étouffé par la corruption, qu'il « tomberait du pouvoir au milieu de sa majorité docile. » Les autres ministres sont M. Majoresco à l'instruction publique, le prince Alexandre Stirbey aux travaux publics, M. Baruzzi à la guerre. Le nouveau ministère naît assurément dans des conditions difficiles. Il a devant lui dans le parlement une majorité composée des amis de M. Bratiano et une opposition impatiente qui lui demande avant tout des élections nouvelles. Il n'a pour le moment à offrir que de l'honnêteté, de bonnes intentions et de la modération. C'est ce qu'on pourrait appeler un ministère de conservateurs libéraux. Sa politique intérieure se résume tout entière dans un grand désir d'apaisement; mais il reste une question bien autrement délicate, qui a son rôle dans les récentes agitations de la Roumanie : c'est la politique extérieure, où la responsabilité royale semble assez dangereusement engagée... Par sa naissance, par son esprit de famille, par ses inclinations, le roi Charles est évidemment resté tout Allemand. Les liaisons récentes du cabinet de Bucharest avec Berlin et Vienne sont sûrement son ouvrage. Or c'est précisément cette politique qui répugne le plus au sentiment du pays. Les Roumains veulent bien garder leur indépendance vis-à-vis de la Russie, ils ne veulent pas se compromettre pour d'autres avec elle, ils ne veulent pas surtout se livrer aux Allemands, aux Autrichiens, aux Magyars. Le nouveau ministère de Bucharest aura-t-il la volonté ou le pouvoir de dégager la politique roumaine, de la ramener à l'indépendance désirée par le pays? Ce n'est point, certes, sans importance dans un moment où toutes ces questions orientales qui se tiennent, à commencer par la question bulgare, peuvent être agitées encore par la diplomatie ou par les armes sur les bords du Danube.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La première quinzaine d'avril a été fertile en incidens, et l'on ne saurait s'étonner que la Bourse ait fini par perdre cette sérénité d'op-

timisme qu'elle avait jusqu'alors conservée, en dépit de tant de causes intérieures et extérieures de préoccupation.

Le 31 mars dernier, la chute du ministère Tirard faisait subir à la Bourse un choc assez brusque. La surprise était déplaisante, survenant à l'heure critique de la réponse des primes. Le 3 pour 100, qui s'était élevé jusqu'à 82.40, regagnant presque la totalité de son coupon, a reculé du coup à 82 francs. On devait craindre pis. Mais la crise ministérielle a été de courte durée; le mardi 3, le cabinet Floquet se présentait devant les chambres. La liquidation était en jeu. Il fallait faire bonne contenance pour obliger le découvert à passer une fois de plus sous les fourches caudines du report dérisoire et même du déport. Le 3 pour 100 a été compensé à un cours très satisfaisant, 82.10. L'amortissable, coupon détaché, et le 4 1/2, ont été également très fermes à 85.05 et 107.

Les haussiers comptaient sur l'effet, d'ordinaire calmant, des vacances parlementaires, pour consolider les cours ainsi obtenus, peut-être même pour les améliorer. Mais la décision prise par le sénat, et ensuite par la chambre, de reprendre leurs séances le 19 avril, paralysa ces dispositions optimistes.

Cependant, l'argent était toujours aussi abondant, les disponibilités aussi considérables, les chances du maintien de la paix plus fortes qu'elles n'avaient été depuis le commencement de l'année. A Londres, un heureux chancelier de l'échiquier, M. Goschen, réussissait une opération colossale de conversion. Le nouveau fonds 2 3/4 pour 100 britannique était coté au-dessus du pair. En Allemagne, on parlait bien de relations tendues entre la famille impériale et le chancelier prince de Bismarck; mais les nouvelles de la santé de l'empereur Frédéric étaient plutôt rassurantes. La question bulgare semblait s'assoupir. Le négus, après avoir fait des propositions de paix au gouvernement italien, retirait son armée épuisée par les privations, et M. Crispi annonçait le rapatriement prochain d'une partie du corps expéditionnaire.

Pour toutes ces raisons, tandis que nos fonds publics étaient tenus, indécis et immobiles, aux environs de leurs cours de compensation, une vive poussée de hausse s'est faite sur presque tous les fonds d'états étrangers. L'Italien s'est avancé jusqu'au-delà de 96, le Russe 1880 a dépassé 80 francs, le Hongrois 79, l'Extérieure 68, ex-coupon, le Portugais 60. Escomptant l'ouverture plus ou moins prochaine des lignes de jonction des voies ferrées dans la péninsule des Balkans, ainsi que la publication de meilleurs résultats pendant le dernier exercice, pour la Société de la régie cointéressée des tabacs, les acheteurs se sont jetés sur les valeurs turques, portant le consolidé à 14.50, la Banque ottomane à 517, les obligations privilégiées à 380, les obligations douanes à 300. L'Unifiée atteignait 412. Après le suc-

ces de l'emprunt mexicain venait le succès d'un emprunt de l'Uruguay, émis également à Londres et à Berlin. Il semblait que sur toutes les places on eût le sentiment qu'une reprise d'affaires était possible, vraisemblable à bref délai.

Ajoutons que chez nous-mêmes on pouvait se féliciter des résultats satisfaisans publiés à l'égard du rendement des impôts pendant les premiers mois de l'année, et que l'on remarquait avec satisfaction le relèvement des recettes de nos grandes compagnies de chemins de fer.

Par malheur, la question Boulanger prenait dans le même moment des proportions inattendues. L'ex-commandant du 13e corps, condamné par le conseil d'enquête, mis d'office à la retraite par le ministère de la guerre, rendu à la vie privée, devenu simple citoyen, électeur et éligible, était toujours, pour la foule, le général Boulanger. Ayant posé avec éclat sa candidature dans le Nord, il a obtenu dimanche dernier une majorité considérable dans la Dordogne, 11,000 voix dans l'Aisne, 8,000 dans l'Aude. La campagne plébiscitaire a été alors prise au sérieux, et l'on s'est mis à trembler devant le spectre de la dictature, évoqué aux cris de : revision et dissolution.

Le marché a encore tenu bon pendant quarante-huit heures; subitement, le mercredi 11, il a lâché pied. Le 3 pour 100 a donné l'exemple en reculant de 82 francs à 81.40; l'amortissable a suivi, ainsi que le 4 1/2. Les obligations de chemins de fer, du Crédit foncier, de la ville de Paris, des bonnes valeurs industrielles n'ont pas bronché, il est vrai, les porteurs de ces titres étant, avec juste raison, impassibles. Mais tout ce qui, de près ou de loin, sur la cote, a quelque rapport avec la spéculation, a payé son tribut à la panique.

La Banque de France a baissé de 115 francs à 3,385, le Crédit foncier de 20 francs à 1,358, la Banque de Paris de 13 fr. 75 à 743.75, le Crédit lyonnais de 10 francs à 560, le Lyon de 12 fr. 50 à 1,260, le Nord de 22 francs à 1,520, le Gaz de 32 fr. 50, coupon de 63 francs détaché, à 1,275, les Omnibus de 100 francs à 1,060, le Suez de 10 francs à 2,120, la Banque ottomane de 10 francs à 507.50.

La Société des métaux, sur laquelle a été coté en liquidation un report de 100 à 120 francs pour la souscription aux actions nouvelles, a fléchi de 1,040 à 832; le Rio-Tinto a été ramené de 510 à 487.50.

Les fonds étrangers ont reculé non moins brusquement que nos rentes, par action réflexe. L'Italien a été ramené à 95.60, le Hongrois à 78 1/2, le Russe à 79 1/2, l'Extérieure à 67 3/4, coupon trimestriel détaché, l'Unifiée à 406, le Turc à 14.20.

Parmi les valeurs que la bourrasque n'a pas atteintes, nous signalerons les titres des institutions de crédit, qui ont le bonheur d'être négligées par la spéculation, comme le Comptoir d'escompte, le Crédit foncier algérien, la Compagnie algérienne, etc., les chemins étran-

gers, et notamment les Méridionaux d'Italie, les Autrichiens, les Portugais, le Nord de l'Espagne et le Saragosse, ces derniers malgré une vive campagne de baisse menée contre eux. Le Panama a aussi échappé à l'orage, bien que la commission chargée d'examiner la demande d'autorisation pour une émission à lots ait pris, avant les vacances, une décision qui équivaut à un refus d'examen, et ne saurait en conséquence être interprétée favorablement au point de vue du vote final de la chambre.

Le marché de Berlin a adopté et maintenu, depuis quelque temps, une allure franchement optimiste. Les valeurs internationales y ont été vivement poussées, surtout l'Unifiée. D'autres valeurs, surtout des actions de banque, ont pris part au mouvement. Nous sommes à l'époque des assemblées et des déclarations de dividendes. Les résultats sont satisfaisans et font bien augurer pour l'exercice en cours. On néglige un peu les fonds austro-hongrois et on se lasse de faire une guerre stérile aux rentes russes. Le vent est aux affaires exotiques; les premières maisons berlinoises s'occupent d'opérations financières avec la république argentine, le Brésil et autres pays d'Amérique.

A Vienne, peu d'affaires, calme complet des rentes et valeurs de placement, et relèvement de quelques titres d'ordre inférieur que l'on suppose en voie d'amélioration. Les groupes émetteurs de rente ont considéré la situation comme suffisamment dégagée et rassurante pour conclure quelques affaires avec les gouvernemens de Vienne et de Pesth.

Un emprunt de l'Uruguay, 6 pour 100 sterling, de 4,255,300 livres, a été émis par la maison Baring, à Londres, à 82 1/2, et se cote déjà 87. Cette opération a eu pour premier effet l'envoi à Montevideo de 300,000 livres sterling or pris le 11 courant à la Banque d'Angleterre; un second envoi de même somme aura probablement lieu la semaine prochaine. A Londres encore, la maison Rothschild vient d'émettre un emprunt de 6 millions livres sterling en 4 1/2 à 97 pour 100, pour le gouvernement du Brésil; prime, 3/8 à 1/2 pour 100.

A Londres et à Berlin, une émission est ouverte à une cinquième série de l'emprunt de la ville de Rome, 24 millions lires en 4 pour 100, à 94 1/4 pour 100, remboursable en soixante ans.

Chez nous, la Société des Immeubles de France a annoncé pour le 18 courant la mise en souscription publique de 150,000 obligations, rapportant 15 francs par an, offertes à 387.50, et remboursables à 1,000 francs en soixante-quinze ans. Le produit de cet emprunt doit être appliqué à des prêts en première hypothèque (ou immédiatement après le Crédit foncier) et à des acquisitions d'immeubles.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATRE-VINGT-SIXIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LVIIIe ANNÉE.

MARS. — AVRIL 1888.

Livraison du 1er Mars.

MON CAPITAINE, deuxième partie, par M. HENRY RABUSSON. 5
LES HISTORIENS ANGLAIS. — II. — W.-E.-H. LECKY, par M. AUGUSTIN FILON. 56
L'EXTENSION DU FONCTIONNARISME DEPUIS 1870, par M. le vicomte D'AVENEL. 91
LA CRISE ACTUELLE DE LA MÉTAPHYSIQUE. — I. — LA MÉTAPHYSIQUE ET LA POÉSIE DE L'IDÉAL, par M. ALFRED FOUILLÉE. 110
UN PROBLÈME DE MORALE ET D'HISTOIRE. LES BORGIA. — II. — L'ŒUVRE POLITIQUE ET LA CATASTROPHE, par M. ÉMILE GEBHART. 141
LES ASSOCIATIONS FORESTIÈRES. — LEURS RENOUVELLEMENS SUCCESSIFS ET LEUR FILIATION PRÉSUMÉE, par M. le marquis DE SAPORTA. 174
SROUL DE LUBARTOW, D'APRÈS ADAM SZYMANSKI, par Mme MARGUERITE PORADOWSKA. 192
LES *Mémoires* DE GARIBALDI, par M. G. VALBERT. 202
REVUE LITTÉRAIRE. — LES ÉDITIONS ORIGINALES, par M. F. BRUNETIÈRE. . . . 214
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 226
LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE. 237

Livraison du 15 Mars.

MON CAPITAINE, troisième partie, par M. HENRY RABUSSON. 241
HEURES DE LECTURE D'UN CRITIQUE. — POPE, par M. ÉMILE MONTÉGUT. . . . 274
LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE. — LE GOUVERNEMENT DU MARÉCHAL BUGEAUD. — IV. — CONSTANTINE, LES OASIS, LES BUREAUX ARABES, LA KABYLIE, par M. CAMILLE ROUSSET, de l'Académie française. 324
LE CODE CIVIL ET LES OUVRIERS, par M. ARTHUR DESJARDINS, de l'Institut de France. 350

Madame de Custine, d'après des documens inédits. — II. — Chateaubriand et Madame de Custine, par M. A. BARDOUX, sénateur 387
La Puissance des Ténèbres, de Léon Tolstoï. — Réflexions d'un spectateur, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ. 426
Revue dramatique. — *La Jeunesse des Mousquetaires* a l'Ambigu; *la Princesse Georges* a la Comédie-Française; *les Surprises du divorce* au Vaudeville, par M. Louis GANDERAX. 451
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 465
Le Mouvement financier de la quinzaine. 477

Livraison du 1er Avril.

Mon Capitaine, dernière partie, par M. Henry RABUSSON. 481
Une Chaire de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France, par M. Paul JANET, de l'Institut de France. 518
Le Roman étrange en Angleterre. — Robert-Louis Stevenson, par M. Th. BENTZON. 550
L'Océanie moderne. — VI. — L'Océan pacifique du Nord, l'Archipel Havaien, par M. C. de VARIGNY. 582
Le Deuil d'Allemagne, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ . . . 608
Les Missions d'instruction en Europe. — Une École coloniale a Paris, par M. Edmond PLAUCHUT. 630
La Sardine, par M. George POUCHET. 645
Un Voyageur français au Maroc, par M. G. VALBERT. 670
Revue musicale. — *Jocelyn* et *la Gioconda* au Théatre de la Monnaie de Bruxelles; Reprise de *Madame Turlupin* a l'Opéra-Comique, par M. C. BELLAIGUE. 682
Revue littéraire. — *Le Bonheur*, poème de M. Sully Prudhomme, par M. F. BRUNETIÈRE. 693
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 707
Le Mouvement financier de la quinzaine. 717

Livraison du 15 Avril.

La Vocation du comte Ghislain, première partie, par M. Victor CHERBULIEZ, de l'Académie française. 721
Les Forces militaires de l'empire allemand, par M. Charles GRAD, député au Reichstag. 772
La Conquête de l'Algérie. — Le Gouvernement du maréchal Bugeaud. — V. — Guerre avec le Maroc, Tanger, Isly, Mogador, par M. Camille ROUSSET, de l'Académie française. 801
Jacob Ruysdael, par M. Émile MICHEL. 835
Les Gueux d'Espagne. — Lazarillo de Tormes, par M. Arvède BARINE. . . 870
Un Historien catholique de la réforme. — M. Jean Janssen, par M. J. BOURDEAU. 905
Revue dramatique. — *Dora* au Gymnase; *la Grande Marnière* a la Porte-Saint-Martin, par M. Louis GANDERAX. 934
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 945
Le Mouvement financier de la quinzaine 955

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 0547